







THÉÂTRE

DE

ALEXIS DE COMBEROUSSE

II



# THÉÂTRE

DE

# ALEXIS DE COMBEROUSSE

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR JULES JANIN

TOME DEUXIÈME

L'Ami Grandet.  
Un Secret de Famille.  
Le Domino rose.  
Frétilton.  
Le Violon de l'Opéra.  
La Fille mal élevée.  
Les Deux Nourrices.  
Avis aux Coquettes.  
La Liste des Notables.

Le Colleur.  
Vouloir c'est pouvoir.  
Le Serment de Collège.  
Un Frère de quinze ans.  
Les Maris Vengés.  
Le Cheval de Créqui.  
Le Marché de Saint-Pierre.  
Une Journée chez Mazarin.  
La Polka en province.

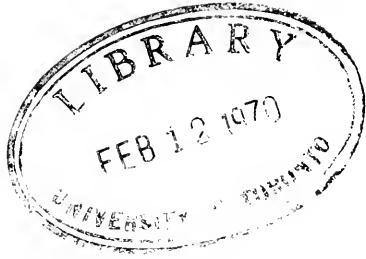
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N<sup>o</sup> 77

1864

Tous droits réservés



F  
17  
D55  
64  
/



# L'AMI GRANDET

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE

LE 24 OCTOBRE 1834;

ET REPRISE SUR LE THÉÂTRE DE L'ODÉON LE 2 DÉCEMBRE 1847

EN COLLABORATION AVEC ANCELOT

## PERSONNAGES

## ACTEURS

GRANDET. . . . .	MM. VOLNYS.
LE GÉNÉRAL JUMILLY. . . . .	HIPPOLYTE.
LE COMTE D'AUGICOURT. . . . .	MATHIEU.
ARTHUR DE NERVAL. . . . .	SAINTE-MARIE.
CHARLES DE VAUDEL. . . . .	BRINDEAU.
UN DOMESTIQUE. . . . .	BALARD.
SECOND DOMESTIQUE. . . . .	BOILEAU.
LA DUCHESSE DE LANGEAIS. . . . .	M <sup>mes</sup> ALBERT.
LA PRINCESSE DE BLAMONT-CHAUVRY, sa tante.	GUILLEMIN.
ERNESTINE, sœur de la duchesse. . . . .	M <sup>lles</sup> CLARA-STÉPHANY.
ADELE DE VAUROY, amie de pension d'Ernestine. . . .	HORTENSE BALTHASAR.
UNE FEMME DE CHAMBRE. . . . .	C. BALTHASAR.

L'action se passe à Paris en 1820 : le premier et le troisième acte chez la duchesse, au faubourg Saint-Germain; le second acte chez le général Jumilly.

# L'AMI GRANDET

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon : porte au fond, portes de chaque côté ; une fenêtre à gauche de l'acteur ; à droite, au premier plan, une cheminée avec glace.

### SCÈNE I.

ERNESTINE, CHARLES DE VAUDEL,  
LA PRINCESSE DE BLAMONT-  
CHAUVRY, LE COMTE D'AUGI-  
COURT, LA DUCHESSE DE LAN-  
GEAIS, ARTHUR DE NERVAL.

Au lever du rideau, les personnages sont assis et groupés; Arthur de Nerval tient à la main une brochure.)

ERNESTINE.

Comme ce récit est intéressant!

CHARLES.

Que de courage et de force d'âme!

ERNESTINE.

Qui pourrait ne pas l'admirer, haletant de fatigue, seul au milieu du désert, et trouvant dans l'énergie de son caractère la force que son corps épuisé lui refuse?...

LE COMTE.

Je conviens que la situation était critique.

LA PRINCESSE.

C'est donc un homme de quelque valeur que ce petit soldat de Buonaparte?

CHARLES.

M. de Jumilly, devenu général d'artillerie sous un homme qui savait placer ses faveurs comme son estime, a gagné tous ses grades sur les champs de bataille; quand la paix le contraignit à laisser son épée dans le fourreau, il alla chercher en Égypte un aliment à l'activité de son esprit, et c'est là qu'il a subi la cruelle épreuve que raconte ce journal. M. de Jumilly possède une de ces âmes fortement trempées qui commandent le respect et l'admiration.

ERNESTINE.

Et comme il est simple! comme il est aimable!... Ce n'est pas seulement un général très-distingué, c'est encore un homme charmant dans un salon. Demandez à ma sœur, qui le voyait presque tous les jours avant qu'il partit pour la province.

LA PRINCESSE.

Ah! oui, je me rappelle, on a quelque peu causé

dans les cercles de notre faubourg : est-ce qu'en effet ce serait un de tes nombreux adorateurs, ma chère nièce?

DE NERVAL, à part.

Qu'entends-je?

LA PRINCESSE.

Aurais-tu, par hasard, encouragé des prétentions?...

LA DUCHESSE.

La noblesse de son caractère, l'élevation de son esprit, m'ont fait trouver du charme dans sa conversation, je l'avoue.

LA PRINCESSE.

Et tu as été bien aise d'attacher à ton char un de ces hommes réputés indomptables, que leurs dangers et leurs aventures recommandent à l'attention du public?... à la bonne heure! il n'y a pas de mal à cela, mais prends garde!...

LA DUCHESSE, souriant.

A quoi donc, ma tante?

LA PRINCESSE.

Comment! à quoi?... mais n'es-tu pas duchesse, veuve et riche? n'es-tu pas la reine de nos salons?

LA DUCHESSE.

Ma chère tante!...

LA PRINCESSE.

Demande à M. d'Augicourt ce qu'on disait de toi au dernier raout de la marquise d'Esclignac.

D'AUGICOURT.

Je dois convenir que les éloges n'avaient point de bornes : rien de plus gracieux, de plus séduisant et de plus insaisissable que la jolie duchesse de Langeais, disait-on. Tourner toutes les têtes, ravager tous les cœurs et rester calme, c'est un art qu'elle seule posséde.

DE NERVAL, à part.

Est-il possible?

LA DUCHESSE.

En vérité, monsieur le comte, ces louanges...

LA PRINCESSE.

Sont méritées; mais songes-y bien! le trône sur lequel tu t'es assise est glissant, et les hommes comme ce M. de Jumilly, ces caractères de fer...

LA DUCHESSE, souriant.

Se brisent contre la volonté d'une faible femme tout aussi facilement que les autres.

LA PRINCESSE.

Cela se peut; je l'engage pourtant à y faire attention!... Je me rappelle, moi, qu'en 1780...

LA DUCHESSE.

Que vous est-il arrivé?

LA PRINCESSE, se levant ainsi que tout le monde.

Il suffit; ne nous occupons pas du passé, et pense à l'avenir. Il serait fort ridicule, vois-tu, que ton amour s'avisât de se mésallier.

ERNESTINE.

Oh! ma sœur ne songe pas à se remarier.

LA PRINCESSE.

Et elle a, ma foi, bien raison! Mais souviens-toi toujours, chère petite, de ce que je t'ai dit vingt fois : ces hommes de Buonaparte, infatués de leur pauvre gloire, ont des manières à eux, apportent dans nos salons une intrépidité de champ de bataille qui ne laisse pas quelquefois d'être fort embarrassante.

LA DUCHESSE.

Eh! mon Dieu! celui dont vous parlez est parti depuis deux mois : Dieu sait s'il reviendra!...

LA PRINCESSE.

Désespère-le tant que tu voudras, si cela t'amuse, mais prends garde!... Adieu, chère enfant, mon service m'appelle près de Madame, et je te quitte, nous nous reverrons au bal du ministre. N'oublie pas mes avis.

LA DUCHESSE.

Je vous remercie beaucoup, ma tante.

LA PRINCESSE.

Monsieur Charles de Vaudel reste sans doute près de sa prétendue?

CHARLES.

Je suis contraint de m'absenter quelques instants, mais madame m'a permis de revenir, et mademoiselle Ernestine m'a promis, pour ce soir, la première contredanse.

ERNESTINE.

Nous verrons cela.

LA PRINCESSE.

Allons donc!... (A d'Angicourt.) Votre main, monsieur le comte. (A la duchesse.) A ce soir, chère petite... mais encore une fois, pas d'imprudence...

LA DUCHESSE.

Soyez tranquille, ma tante. (La princesse, d'Angicourt, Charles et Ernestine sortent par le fond; la duchesse les conduit.)

DE NERVAL, à part sur le devant.

Elle voyait tous les jours M. de Jumilly!... Oh!... il faut qu'elle s'explique.

## SCÈNE II.

LA DUCHESSE, DE NERVAL.

LA DUCHESSE.

Ah! vous êtes resté, monsieur de Nerval? j'en

suis charmée, car je pourrai vous offrir de nouveau tous mes remerciements.

DE NERVAL.

Et de quoi donc, madame?

LA DUCHESSE.

Vous avez mis une complaisance extrême à nous lire cette relation du voyage de M. de Jumilly dans le désert.

DE NERVAL.

Vous l'aviez désiré, madame, et vous savez qu'un désir de vous est un ordre pour moi.

LA DUCHESSE.

Je ne le savais pas, mais je suis bien aise de l'apprendre.

DE NERVAL.

Et pourtant cette lecture, les discours auxquels elle a donné lieu m'ont inspiré de bien cruelles réflexions.

LA DUCHESSE.

En vérité?

DE NERVAL.

Est-il vrai que vous êtes aimée de M. de Jumilly, madame?

LA DUCHESSE.

Voilà une étrange question.

DE NERVAL.

Veuillez y répondre, je vous en conjure!

LA DUCHESSE.

Y répondre?... mais ce serait fort difficile; et d'ailleurs, que vous importe?

DE NERVAL.

Que m'importe?... Ignorez-vous ce qui se passe dans mon cœur?

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas cherché à le savoir.

DE NERVAL.

Quoi! mes regards, ma conduite depuis le jour où j'ai eu le bonheur de vous voir, tout ne vous l'a pas appris?

LA DUCHESSE.

D'abord, monsieur, je ne me pique pas d'interpréter les regards; puis, qu'y a-t-il donc d'étrange dans votre conduite? Vous êtes riche et bien né; à votre arrivée à Paris, M. de Vaudel, le prétendu de ma sœur, vous a présenté à moi, je vous ai reçu avec plaisir; vous avez paru satisfait de mon accueil, vous avez cru devoir prolonger votre séjour à Paris, et vous me faites l'honneur de venir me voir souvent : que dois-je trouver là de si extraordinaire?

DE NERVAL.

Oh! rien d'extraordinaire, madame! car, dès qu'une fois on vous a vue, on voudrait ne plus vous quitter.

LA DUCHESSE.

Ceci est fort galant, monsieur, et je vous en remercie.

DE NERVAL.

Mais, quand je suis venu à Paris, j'étais prêt à me marier.

LA DUCHESSE.

Eh bien, monsieur?

DE NERVAL.

D'importantes affaires m'avaient appelé ici : une jeune personne que j'aimais, que je croyais aimer du moins, comptait sur ma promesse et attendait mon retour; j'ai écrit que j'avais changé de pensée, que je manquais à tous mes serments.

LA DUCHESSE.

Vous avez peut-être eu tort.

DE NERVAL.

Je vous avais vue, madame.

LA DUCHESSE.

Comment! est-ce que mon aspect dégoûte du mariage?

DE NERVAL.

Avec une autre que vous!... oui!

LA DUCHESSE, souriant.

S'il en était ainsi, monsieur, et qu'il me fallût épouser tous ceux qui trouvent quelque plaisir à me voir, vous conviendrez que j'aurais fort à faire.

DE NERVAL.

Mais ce sacrifice d'un avenir certain à une lointaine espérance, vous n'avez pas pu l'ignorer; vos regards, votre accueil, vos discours, tout semblait m'en faire un devoir!

LA DUCHESSE.

Je ne me souviens pas de vous avoir dit un mot de cela.

DE NERVAL.

Non, sans doute, madame, vous ne me l'avez pas dit; mais j'avais cru lire dans vos yeux...

LA DUCHESSE.

Où avez-vous vécu jusqu'à présent, monsieur?

DE NERVAL.

A La Rochelle, où je suis né, madame.

LA DUCHESSE.

Ah!... c'est donc ça!...

DE NERVAL.

Ainsi, madame, ces doux regards qui faisaient battre mon cœur, ces bienveillantes paroles qui m'engageaient à demeurer près de vous, tout cela n'était qu'un jeu? On disait donc vrai, tout à l'heure? porter le trouble dans les âmes, et rester impassible, faire naître d'un coup d'œil et détruire d'un mot les illusions de ceux qui vous approchent, tel est votre bonheur? et ce que j'éprouve aujourd'hui, M. de Jumilly l'avait éprouvé avant moi?...

LA DUCHESSE.

Si votre inexpérience et votre jeunesse ne méritaient quelque indulgence, savez-vous bien que je pourrais me fâcher?

DE NERVAL.

Vous fâcher?

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur, car je ne vous ai jamais donné le droit de me faire subir un interrogatoire, et encore moins celui de m'adresser des reproches.

DE NERVAL.

Je vous en conjure, madame, ne vous jouez pas de mes tourments! il est impossible que vous n'ayez pas deviné mon cœur; ce sacrifice que j'ai fait sans hésiter, vous avez eu l'art de m'y contraindre sans me le prescrire; vous avez accueilli mon hommage, et je viens d'apprendre que, dans le même temps, vous encouragiez celui de M. de Jumilly.

LA DUCHESSE.

Encore, monsieur!...

DE NERVAL.

Et c'est moi que vous choisissez pour lire le récit de ses exploits, la relation des glorieux événements qui ont illustré sa vie!

LA DUCHESSE, souriant.

Est-ce que cette lecture ne vous a pas intéressé?

DE NERVAL.

J'ai l'âme assez élevée pour admirer le courage, même dans un rival.

LA DUCHESSE.

Ce sentiment vous fait honneur.

DE NERVAL.

Mais daignez vous prononcer, madame : si j'ai bien compris ce qu'on a dit devant moi, M. de Jumilly vous aime!... qui de nous deux peut espérer d'être aimé?

LA DUCHESSE.

Qu'aurez-vous à dire, monsieur, si je vous répondais : ni l'un ni l'autre?

DE NERVAL.

Rien, madame! je sortirais d'ici pour n'y jamais reparaitre.

LA DUCHESSE.

Ce serait une folie de plus.

DE NERVAL.

Dites que ce serait ma seule action raisonnable.

LA DUCHESSE, très-gracieuse

Vous êtes un enfant!

### SCÈNE III.

ERNESTINE, LA DUCHESSE.

DE NERVAL.

ERNESTINE.

Ma sœur, ma sœur, M. Herbault, marchand de modes, vous attend dans votre appartement.

LA DUCHESSE.

Ah! j'y vais : vous me pardonnez, monsieur de Nerval? il s'agit d'une affaire importante.

DE NERVAL.

Oui, madame; je m'aperçois, d'ailleurs, qu'il ne me reste plus qu'à me retirer.

LA DUCHESSE.

Nous nous reverrons, ce soir, au bal : je vous ai promis la première valse, je m'en souviens.

DE NERVAL.

Je ne sais, madame!...

LA DUCHESSE.

Voilà qui est convenu, je compte sur vous : nous reprendrons la conversation ; à ce soir, monsieur de Nerval !

DE NERVAL.

Mais...

LA DUCHESSE, d'un ton gracieusement impérieux.

À ce soir !

DE NERVAL, d'un ton soumis.

À ce soir !... (La duchesse sort par la porte de gauche ; Nerval sort par le fond.)

## SCÈNE IV.

ERNESTINE, seule.

Il a l'air tout fâché !... juste comme j'ai vu si souvent le général Jumilly quand il quittait ma sœur !... En vérité, c'est étonnant : plus elle désolait ses adorateurs, plus ils sont empressés autour d'elle. Il paraît que c'est le meilleur moyen de se faire aimer... il faudra que j'en essaye !... M. Charles de Vandel, mon prétendu, est si calme, si tranquille !... il semble si sûr de mes sentiments !... nous sommes toujours du même avis ; jamais de querelles, et par conséquent jamais de réconciliation !... c'est emouvé, à la fin !...  
UN DOMESTIQUE, entrant.

Mademoiselle, une jeune dame demande à vous parler ; pouvez-vous la recevoir ?

ERNESTINE.

Une jeune dame ?

LE DOMESTIQUE.

Elle a écrit son nom sur ce papier.

ERNESTINE.

Que vois-je ?... oh ! faites entrer tout de suite. (Le domestique sort.) Adèle de Vauroy à Paris !... est-ce bien possible ?...

## SCÈNE V.

ERNESTINE, ADÈLE DE VAUROY.

ADÈLE, entrant.

Ma chère Ernestine !... que j'ai de plaisir à te revoir !...

ERNESTINE.

Et moi, comme je suis contente !... ma meilleure amie de pension !... comment et depuis quand es-tu donc à Paris ?

ADÈLE.

J'y suis arrivée avec mon père, il y a huit jours.

ERNESTINE.

Et tu ne viens me voir qu'aujourd'hui !...

ADÈLE.

Pardonne-moi, ma bonne amie, ce n'est pas ma faute : à peine arrivé, mon père a été malade, et il m'a fallu rester auprès de lui.

ERNESTINE.

Ah !... et où logez-vous ?

ADÈLE.

Chez le général Jumilly.

ERNESTINE.

Vraiment ?... mais il n'est pas à Paris.

ADÈLE.

Il arrive aujourd'hui même : c'est l'ancien compagnon d'armes et le plus intime ami de mon père. Il n'y a pas quinze jours encore, il demeurait chez nous à La Rochelle.

ERNESTINE.

Quel homme aimable ! quel noble caractère que M. de Jumilly !...

ADÈLE.

Oui, je sais que tu le connais ; il nous a beaucoup parlé de madame la duchesse de Langeais, ta sœur. J'ai deviné même que le général...

ERNESTINE, mystérieusement.

Tu as deviné juste.

ADÈLE.

Mais j'ai cru voir que ça ne le rend pas heureux.

ERNESTINE.

Ah ! dame ! il paraît que l'amour ne fait pas toujours le bonheur.

ADÈLE, soupirant.

À qui le dis-tu, ma chère Ernestine ?

ERNESTINE.

Comment !... est-ce que tu l'aurais appris à tes dépens ?

ADÈLE.

Hélas ! oui, ma bonne amie !

ERNESTINE.

Conte-moi cela.

ADÈLE.

Non, plus tard ! Qu'il te suffise aujourd'hui de savoir que je devais me marier, que mon prétendu a été obligé de faire un voyage, et qu'après un mois d'absence il a écrit qu'il renonçait à ma main, que de sérieuses réflexions le décidaient à manquer à ses engagements.

ERNESTINE.

Voyez-vous ça... on ne devrait jamais permettre à son prétendu de voyager.

ADÈLE.

Tu conçois tout mon chagrin ? Mon excellent père, afin de me distraire, m'a amenée à Paris. Mais à cause de son indisposition, voici mon premier instant de liberté, et j'en ai profité pour te venir voir.

ERNESTINE.

Et tu as bien fait !... Nous parviendrons, j'espère, à te faire oublier tout cela ici : et qui sait ? tu trouveras peut-être beaucoup mieux que ce que tu as perdu.

ADÈLE.

Ce n'est pas à Paris, dit-on, qu'il faut chercher la constance.

ERNESTINE.

Il paraît qu'elle est tout aussi rare en province.

ADÈLE.

Oui !... les départements sont si pressés d'adopter les modes de la capitale !

ERNESTINE.

Voilà encore un des inconvénients de la centralisation.

ADÈLE.

Ah!...

ERNESTINE.

Et, comme le disent les pairs et les députés que je vois ici, s'il y avait une bonne loi municipale et départementale...

ADÈLE.

Est-ce que cela rendrait les hommes moins inconstants.

ERNESTINE.

Ça les forcerait peut-être de rester chez eux.

ADÈLE.

On devrait bien proposer cette loi-là à la chambre.

ERNESTINE.

Que veux-tu? le gouvernement ne songe pas aux choses les plus importantes. Mais, dis-moi, tu ne soupçonnes pas le motif qui a causé l'infidélité de ton futur?

ADÈLE.

J'ai tout lieu de croire qu'il m'a sacrifiée à quelque nouvelle passion.

ERNESTINE.

Eh bien! il faut te venger. Tu verras ici les jeunes gens les plus élégants et les plus aimables, et tu pourras choisir, un seul excepté.

ADÈLE.

Lequel?

ERNESTINE.

Celui que je dois épouser.

ADÈLE.

Ah! il est question de ton mariage?

ERNESTINE.

Oui, avec M. Charles de Vaudel.

ADÈLE.

Puisses-tu, ma chère Ernestine, être plus heureuse que moi!

ERNESTINE.

Oh! je prendrai mes précautions; et précisément lorsque tu es entrée, je réfléchissais aux moyens de le tourmenter si bien, qu'il n'eût pas le temps de penser à une autre que moi.

ADÈLE.

Le tourmenter?... mais est-ce que c'est un moyen de se faire aimer?

ERNESTINE.

Tu verras, tu verras!... Viens avec moi, je te vais présenter à ma sœur, que tu ne connais point, mais à qui j'ai souvent parlé de toi.

ADÈLE.

Non, pas en ce moment : mes soins pourraient être utiles à mon père, il faut que je te quitte.

ERNESTINE.

Déjà!...

ADÈLE.

Je voulais seulement t'apprendre mon arrivée à

Paris, me rappeler à ton souvenir; adieu, ma bonne Ernestine, je te reverrai bientôt.

ERNESTINE.

Je l'espère; et d'ailleurs j'irai te rendre ta visite. Tu habites la maison de M. de Jumilly?

ADÈLE.

Oui, rue Joubert, n° 14, où je vais sans doute le trouver, en rentrant.

ERNESTINE.

Je donnerai cette nouvelle à ma sœur; je suis sûre qu'elle lui fera plaisir.

ADÈLE.

A bientôt, chère Ernestine.

ERNESTINE.

A bientôt! (Ernestine la conduit jusqu'à la porte du fond, puis revient en scène.)

ERNESTINE, seule un moment.

Cette pauvre Adèle! être trahie par un provincial!... Mais je gagerais qu'elle était trop bonne, trop affectueuse!... comme moi avec M. Charles!.. Ah! ce n'est pas ainsi que fait ma sœur!... aussi, on ne l'abandonne pas, elle!...

## SCÈNE VI.

## LA DUCHESSE, ERNESTINE.

LA DUCHESSE.

Eh bien! vous êtes seule, Ernestine? Que faites-vous donc ici?

ERNESTINE.

Oh! ma sœur, je viens d'éprouver un grand plaisir.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que c'est?

ERNESTINE.

Ma plus chère camarade de pension, Adèle de Vauroy, qui est à Paris et qui m'est venue visiter!

LA DUCHESSE.

Pourquoi ne pas me l'avoir présentée?

ERNESTINE.

Elle était pressée de retourner près de son père, qui est un peu souffrant : c'est un ancien ami du général Jumilly, il loge chez lui, et même Adèle m'a annoncé qu'aujourd'hui le général sera de retour.

LA DUCHESSE.

Ah!... (A part.) Je savais bien qu'il reviendrait.

ERNESTINE.

Adèle m'a promis de ne pas tarder à me revoir.

LA DUCHESSE.

C'est bien, vous me ferez faire connaissance avec elle.

ERNESTINE.

Oh! oui, car elle a du chagrin, et il faudra la distraire.

LA DUCHESSE.

A la bonne heure!... Mais ne songez-vous pas à vos apprêts pour le bal? M. de Vaudel doit vous offrir la main, et vous lui avez promis...

ERNESTINE.

C'est vrai, mais je suis décidée à ne pas tenir ma promesse.

LA DUCHESSE.

Comment?

ERNESTINE.

Je ne danserai pas avec lui ce soir.

LA DUCHESSE.

Et pourquoi cela?

ERNESTINE.

Oh! parce que... Qu'importe?

LA DUCHESSE.

Un caprice!... Et s'il se fâche?

ERNESTINE.

Ça ne durera pas.

LA DUCHESSE.

Peut-être.

ERNESTINE.

Bah!... N'ai-je pas vu vingt fois le général Jumilly sortir fâché de chez vous? Est-ce que ça durait?

LA DUCHESSE.

Ernestine, vous êtes folle!... N'aimez-vous pas M. de Vaudel?

ERNESTINE.

Si fait vraiment!... beaucoup.

LA DUCHESSE.

Eh bien! pourquoi vouloir l'affliger?

ERNESTINE.

Mais, ma sœur, est-ce que vous détestez le général Jumilly? Je ne le crois pas.

LA DUCHESSE.

De quoi vous mêlez-vous?

ERNESTINE.

J'observe et je réfléchis : quand le général arrivait près de vous le sourire sur les lèvres, tout de suite vous deveniez grondeuse, exigeante, et vous fronciez le sourcil!... Puis, s'il était, à son tour, dans un accès de mauvaise humeur, vous paraissiez tout à coup gracieuse et gaie, et ce là jetais dans des transports de fureur...

LA DUCHESSE, souriant.

Bien divertissants, je l'avoue.

ERNESTINE.

N'est-ce pas?... et il était plus amoureux que jamais!... Eh bien! je veux essayer de ce moyen-là.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous, Ernestine?

ERNESTINE.

Oui, ma sœur, je veux faire comme vous, désoler un peu M. Charles comme vous désolerez M. de Jumilly.

LA DUCHESSE.

Et si M. Charles s'éloignait pour ne plus revenir?

ERNESTINE.

Bon!... est-ce que le général ne revenait pas toujours?

LA DUCHESSE.

Ernestine, je vous défends de songer à de sem-

blables folies! nos situations ne sont pas les mêmes, et il est des choses qu'une jeune personne ne doit pas chercher à comprendre : car elle s'exposerait à les interpréter fort mal ou à commettre de graves erreurs.

ERNESTINE.

Écoutez donc, ma sœur! avec M. de Vaudel je suis toujours dans le calme plat; je voudrais un peu de tempête, ne fût-ce que pour varier.

LA DUCHESSE.

Qu'il ne soit plus question de ces extravagances, je vous en prie : allez vous occuper de votre toilette, et ne vous amusez pas à jouer un jeu que vous ne pouvez pas connaître.

ERNESTINE, à part, en sortant par la porte de droite.

Ma sœur a beau dire, j'essayerai de la tempête.

## SCÈNE VII.

LA DUCHESSE, seule.

En vérité, cette petite fille a perdu la raison! Des caprices, de la coquetterie!... déjà! Dans sa position, cela n'a pas le sens commun, et j'y mettrai bon ordre!... M. de Jumilly est de retour et plus passionné que jamais!... j'en étais sûre! Que d'éloquence dans ses lettres!... mais aussi que d'exigence!... Ah! il faut que je me décide; et parce que je vous ai accueilli avec bonté, parce que j'ai rendu justice aux rares qualités qui vous distinguent, il faut, monsieur, que je vous sacrifie ma chère liberté, que la duchesse de Langeais devienne madame de Jumilly?... Ah!... un moment!... les hommes sont vraiment étranges : on ne peut pas se montrer aimable avec eux sans qu'ils considèrent cela comme un engagement.. Il est vrai que j'ai presque promis, et qu'il est le seul homme peut-être qui ne me paraisse pas tout à fait indigne d'un semblable sacrifice!... Qu'est-ce que je dis donc?... Il n'y en a pas un qui en soit digne, et de pareilles promesses n'engagent à rien!... Ah! je prévois de cruels assauts à soutenir!... Mais je saurai résister...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Grandet.

LA DUCHESSE.

M. Grandet?... que me veut-il?

LE DOMESTIQUE.

Il désire vivement avoir l'honneur d'être reçu par madame la duchesse.

LA DUCHESSE, à elle-même.

L'intime ami de M. de Jumilly!... quel motif l'amène?... (Au domestique.) Faites entrer. (Seule un instant.) Je ne sais pourquoi j'éprouve quelque inquiétude!... cet original que j'ai vu deux fois à peine...

## SCÈNE VIII.

GRANDET, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Veuillez approcher, monsieur.



GRANDET.

Vous daignez me pardonner, madame, d'avoir insisté pour obtenir l'honneur de vous voir?

LA DUCHESSE.

L'ami de M. de Jumilly est toujours sur d'être reçu avec plaisir.

GRANDET.

C'est à ce titre que je me présente chez vous, madame, et c'est de lui que je viens vous parler.

LA DUCHESSE.

Comment! monsieur, serait-il arrivé quelque accident au général?

GRANDET.

Pas encore, madame, mais ça ne tardera pas.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire?

GRANDET.

Après deux mois d'absence, il est de retour...

LA DUCHESSE.

Eh bien, monsieur?

GRANDET.

Et il va vous revoir.

LA DUCHESSE.

Savez-vous que cela pourrait passer pour une impertinence?

GRANDET.

Ce n'est pas mon intention, madame.

LA DUCHESSE.

Veillez donc vous expliquer.

GRANDET.

C'est ce que je vais faire, puisque vous le permettez; mais je vous prierais d'avance d'excuser ce que mes expressions pourraient avoir d'inusité dans vos salons: je fréquente peu le faubourg Saint-Germain.

LA DUCHESSE.

Je m'en suis aperçue.

GRANDET.

Merci, madame!... Je commence: il y a quinze ans...

LA DUCHESSE.

Pardon, monsieur!... Il me semble que vous remontez un peu haut.

GRANDET.

C'est vrai, madame; mais j'arriverai!... Pour que vous compreniez bien ma démarche, il est indispensable que vous connaissiez l'origine et la nature de mes relations avec Jumilly... Il y a quinze ans donc, il sortit de l'École polytechnique, et moi je quittai l'École de médecine: nous avions été élevés ensemble, nous ne nous séparâmes point. Nous entrâmes tous deux au 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie légère; lui en qualité de sous-lieutenant, moi comme chirurgien aide-major: les coups de canon de mon ami l'ont fait arriver au grade de lieutenant général, mes coups de lance m'ont fait nommer chirurgien en chef.

LA DUCHESSE.

Je sais tout cela, monsieur.

GRANDET.

C'est juste, madame; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'il y a une grande différence entre nos caractères, et qu'il y en eut une non moins grande dans notre conduite. Jumilly, simple et bon, comme tous les hommes vraiment distingués, ne s'occupait que de combats, de gloire et de stratégie; moi, je consacrais les loisirs de l'ambulance à des choses beaucoup moins sérieuses; de sorte que nous sommes arrivés tous les deux à cette époque de la vie où notre avenir doit se décider, moi avec un cœur tant soit peu racorni par l'expérience, lui avec une âme encore neuve et candide.

LA DUCHESSE.

Où voulez-vous en venir, monsieur?

GRANDET.

M'y voici, madame!... Il était facile de prévoir qu'un jour ou l'autre Jumilly finirait par connaître l'amour, et que ce sentiment, nouveau pour lui, exercerait une grande influence sur sa destinée. Tout dépendait de la femme qui, la première, ferait battre son cœur: j'en tremblais, je l'avoue, et je n'avais pas tort!... Mon ami vous a vue, madame, et le malheur que je prévoyais est arrivé.

LA DUCHESSE.

Un malheur?... monsieur!...

GRANDET.

Vous avez daigné me promettre toute votre indulgence, et, d'ailleurs, je n'ai pas l'habitude de farder ma pensée... Oui, madame, ce fut un malheur; j'ai vu naître la passion de Jumilly; cette passion, vous avez tout fait pour l'allumer; il ne vous cherchait pas, c'est vous qui l'avez attiré; doux regards, propos séduisants, espérances enchanteresses, vous avez tout mis en usage, et dans quel but? pour qu'on vit à vos pieds cet homme si supérieur aux autres hommes!... Pendant plus d'une année j'ai été le confident de ses douleurs, le témoin des alternatives de crainte et d'espérance où vous vous plaisez à le balloter: votre réputation était venue jusqu'à moi, madame, et la situation de mon pauvre ami me désolait. Je n'ai rien négligé pour le guérir; j'ai commencé par lui dire de vous un mal affreux.

LA DUCHESSE.

Ah!...

GRANDET.

Où, madame: je lui ai annoncé que vous n'aviez pas d'autre intention que de torturer son cœur, de vous faire un esclave soumis et dévoué de l'homme sur qui tous les regards sont fixés, et qu'un beau jour vous le planteriez là quand vous vous seriez bien amusée de son amour et de son désespoir.

LA DUCHESSE.

Monsieur!...

GRANDET.

Oh! je sais parfaitement ce que c'est que la coquetterie; jadis on a daigné exercer sur moi...

LA DUCHESSE, souriant.

On a eu bien de la bonté. (Elle s'assied.)

GRANDET.

C'était à Dresde, en 1813; une dame bavaoise, jolie comme vous, était comme vous remplie de grâces, éblouissante d'esprit, mais comme vous aussi elle avait le cœur peu susceptible de sentiments vrais : elle se nommait Oliska!... C'est un joli nom, n'est-ce pas, madame?

LA DUCHESSE.

Eh! monsieur, que m'importe?

GRANDET.

Elle avait daigné agréer mon hommage, ne rien négliger pour m'enchaîner à son char; eh bien! madame, elle se moquait de moi.

LA DUCHESSE.

C'est étonnant!

GRANDET.

Mais non! pas trop!... Un soir, j'avais le bonheur d'être auprès d'elle, j'entends du bruit; on a l'air de craindre un oncle, un père... que sais-je?... on me force à me sauver par une fenêtre; je saute, je me casse la jambe gauche; et le lendemain, j'apprends que ce n'était ni un père ni un oncle qui m'avait chassé, mais un adorateur plus heureux que moi pour le moment.

LA DUCHESSE.

Encore une fois, monsieur, tous ces détails...

GRANDET.

Ont pour but de vous faire savoir que j'ai étudie à mes dépens. A compter de ce jour, j'ai été l'ennemi déclaré de la coquetterie; je lui ai fait bonne et rude guerre partout où je l'ai rencontrée; et vous ne vous étonnez pas des efforts que j'ai tentés pour délivrer mon ami dès que je l'ai vu pris dans vos filets. Malheureusement, j'ai eu beau prêcher, mon éloquence a été perdue.

LA DUCHESSE.

C'est vraiment dommage!

GRANDET.

Alors, j'ai essayé d'un autre moyen : j'ai tâché d'opposer fièvre à fièvre; j'ai appelé l'ambition à mon secours, et j'ai trouvé pour mon ami une jeune personne qui lui apportait en dot la pairie et la certitude des plus brillantes charges à la cour.

LA DUCHESSE.

Il a dû vous témoigner toute sa reconnaissance?

GRANDET.

Il m'a mis à la porte.

LA DUCHESSE, riant.

Ah! ah!... ce pauvre monsieur Grandet.

GRANDET.

Vous trouvez cela fort drôle, n'est-il pas vrai?... mais vous permettrez que je sois d'un avis tout différent du votre. Voyant que je ne réussissais à rien, j'ai si bien fait, qu'il y a deux mois on a donné une mission à Jumilly.

LA DUCHESSE.

C'est donc vous, monsieur, qui avez provoqué son départ?

GRANDET.

C'est moi-même, car je tremblais tous les jours que vous ne finissiez par le faire tuer.

LA DUCHESSE.

Tuer!...

GRANDET.

Sans doute. Ne s'est-il pas imaginé que c'était vous faire une grande injure que de vous accuser de coquetterie, et qu'il devait en demander raison à tous ceux qui se le permettraient?... Vous jugez qu'il aurait eu fort à faire... Huit jours avant son départ, il ne s'en est pas fallu de six lignes qu'une balle ne lui fit sauter la cervelle.

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu! quelle folie!... Elle se lève.)

GRANDET.

Où, une vraie folie!... Vous l'avez ensorcelé, et mieux vaudrait cent fois une bonne fluxion de poitrine, parce qu'avec des sangsues... mais les sangsues ne peuvent rien contre l'amour.

LA DUCHESSE.

Ah çà! monsieur, je vous écoute depuis bien longtemps, et du moins vous ne m'accuserez pas de manquer de patience : je désire pourtant que vous arriviez à une conclusion.

GRANDET.

J'y suis, madame. Jumilly est de retour; il nous va falloir recommencer tous trois le métier que nous faisons depuis un an; vous vous amusez de sa passion, il se débattrait dans sa chaîne sans avoir le courage de la rompre, je le verrai souffrir, et vingt fois par jour je vous enverrai à tous les...

LA DUCHESSE.

Monsieur!...

GRANDET.

Puisque vous devinez, il est inutile que j'achève ma phrase... Or donc, madame, j'ai décidé qu'il n'en serait point ainsi, et c'est pour cela que je suis venu vous trouver.

LA DUCHESSE.

En vérité?

GRANDET.

Une fois, deux fois, madame, voulez-vous épouser mon ami?

LA DUCHESSE.

Vous êtes fou, n'est-ce pas, monsieur?

GRANDET.

Pas le moins du monde!...

LA DUCHESSE.

Si vous n'êtes pas fou, de quel droit m'adressez-vous une semblable question?

GRANDET.

Du droit que j'ai de ne pas souffrir que l'homme qui m'est le plus cher, à qui je sacrifierais mon existence, soit le jouet de vos ravissantes agaceries, de vos délicieux manèges et de vos caprices désespérants. Voilà!...

LA DUCHESSE.

Si je ne savais que vous êtes un original, et si

la bizarrerie de votre démarche et de votre langage ne me divertissait, j'aurais déjà fait comme votre ami, monsieur.

GRANDET.

Vous m'auriez mis à la porte?

LA DUCHESSE.

Nous ne sommes pas à Dresde, et je n'oblige personne à sortir par la fenêtre.

GRANDET.

Vous avez raison, c'est fort dangereux!...

LA DUCHESSE.

Je pense, monsieur, que vous m'avez comprise?

GRANDET.

Oh! ça n'est pas difficile!... Et pourtant, je ne m'en irai point ainsi.

LA DUCHESSE.

C'est un peu fort!

GRANDET.

Vous ne connaissez pas Nicolas Grandet, madame!... Ah! il est bien dommage que ce ne soit pas lui qui soit devenu amoureux de vous.

LA DUCHESSE.

En effet!

GRANDET.

Oui, les choses auraient tourné différemment; mais enfin, si ce n'est pas moi, c'est un autre moi-même, et je ne négligerai rien pour le servir. Voyons, madame, parlons un peu à cœur ouvert, si c'est possible!... Ce n'est ni la fortune, ni le rang, ni le nom qui vous empêchent de l'épouser, car Jumilly est aussi riche que vous; si vous êtes duchesse, il est lieutenant général; si votre nom est antique, le sien est illustre. Eh bien! allons! un bon mouvement... que diable! une fois n'est pas coutume!

LA DUCHESSE.

Avec vous, monsieur, il n'y a que deux partis à prendre : ou rire, ou se fâcher tout à fait!... J'aime mieux rire.

GRANDET.

A la bonne heure!... mais rire n'est pas répondre.

LA DUCHESSE.

Il faut donc absolument que je vous réponde? c'est un mariage par ambassadeur que je dois conclure?

GRANDET.

Précisément, madame! mais moi, je ne veux pas de réponse diplomatique. Ecoutez-moi bien! Jumilly arrive amoureux et enchanté, car vous avez eu la bonté de lui écrire, et il a cru voir une certitude de bonheur dans les gracieuses expressions de votre lettre.

LA DUCHESSE.

Il a vu cela?

GRANDET.

Les cœurs nobles sont bien naïfs, n'est-ce pas, madame?... moi qui n'ai pas l'âme aussi candide, j'ai soupçonné que son absence vous ennuyait, que vous étiez bien aise de le revoir à vos pieds,

mais qu'il serait un grand enfant s'il faisait le moindre fonds sur vos paroles. Alors, sans qu'il s'en doutât, j'ai tenté une démarche auprès de vous, afin d'acquiescer une conviction, parce que j'entends que tout cela finisse!... Le moment est venu de me dire si je me suis trompé, ou si j'ai deviné juste.

LA DUCHESSE.

Vous avez tant de pénétration, monsieur, que je vous ferais injure en n'abandonnant pas la solution de ce problème à votre sagacité.

GRANDET.

A merveille!... je vois que je ne me trompais pas!... Ainsi, madame, voilà qui est convenu?... vous n'épouserez pas mon ami, malgré les espérances que vous lui avez données, malgré les promesses que vous lui avez faites, et votre intention est de continuer à irriter son amour afin de rire des souffrances que vous causez?

LA DUCHESSE.

Quand je saurai quel parti je dois prendre, il est probable, monsieur, que je ne vous choisirai pas pour confident.

GRANDET.

Eh bien! moi, madame, je vais droit au fait, et je vous déclare une guerre implacable.

LA DUCHESSE, riant.

Oh! oh!... cela est effrayant!... la guerre avec monsieur Grandet.

GRANDET.

Riez tant que vous voudrez!... je vous répète que je suis résolu à venger tous ceux que vous avez désespérés, et vous savez que le nombre en est grand.

LA DUCHESSE.

Les venger?... Et de quoi?

GRANDET.

Je sais d'avance ce que vous allez me dire : Votre rôle à nous autres femmes est de nous faire aimer; le vôtre, messieurs, est de nous plaire. Aussi n'est-ce point de vos rigueurs que je prétends vous punir, les sentiments sont libres; mais on n'est pas libre de feindre ce qu'on n'éprouve pas, afin d'assurer son empire; de donner des espérances qu'on est décidé à ne jamais réaliser; de torturer à plaisir le cœur d'un homme tendre et confiant; de rendre son présent malheureux en compromettant son avenir. Voilà ce que je vois depuis trop longtemps, madame, et c'est à cela que je veux mettre un terme.

LA DUCHESSE.

Il me semble, monsieur, que votre visite a été bien longue : des soins importants me réclament, et vous me permettez de vous quitter.

GRANDET.

A votre aise, madame!

LA DUCHESSE.

C'est bien heureux!

GRANDET, tirant sa montre.

Seulement, je vous annonce que dans quelques heures j'aurai l'honneur de vous revoir.

LA DUCHESSE.

Je ne crois pas, monsieur.

GRANDET.

Moi, j'en suis sûr : alors sans doute vous serez moins fière et moins imposante.

LA DUCHESSE.

Que signifie ce langage?

GRANDET.

Je vous ai déclaré la guerre, mais je ne vous dois pas la confiance des moyens que j'emploierai pour vous combattre. Qu'il vous suffise de savoir que je guérirai mon ami de l'amour qu'il a pour vous!... Au revoir, madame!

LA DUCHESSE.

Je ne sais pas si vous êtes méchant, monsieur, mais je sais que vous êtes bien ridicule. (Elle sort en riant par la porte de droite.)

### SCÈNE IX.

GRANDET, seul.

Ah! je suis ridicule?... nous verrons madame la duchesse, nous verrons!... Voilà le combat qui s'engage, et pardieu l'affaire sera chaude!... Non, de par tous les diables, je ne laisserai pas plus longtemps mon pauvre ami dépérir à vue d'œil, je ne souffrirai pas qu'il continue à devenir à vos genoux la fable et la risée de votre noble faubourg!... Ça vous amuse, mes belles dames, de mystifier un général de Bonaparte?... Et qui sait?... vous voulez peut-être l'amener à faire de la tapisserie dans votre boudoir; ce serait tout à fait de l'ancien régime!... Doucement!... doucement!... assez de Pompadours comme ça!... Oh! vous ignorez tout ce dont Nicolas Grandet est capable; je vous l'apprendrai!... J'ai en les yeux ouverts sur vous durant l'absence de mon ami, belle et fière duchesse, tout m'est connu, et vous verrez de quel bois se chauffe un ex-chirurgien en chef de la garde impériale!... Voyons : je suis seul, étudions les êtres et prenons toutes mes notes. (Il va regarder par la fenêtre; il tire de sa poche un carnet et s'assied dans un coin pour écrire en réfléchissant.)

### SCÈNE X.

GRANDET, assis à l'écart, CHARLES, ERNESTINE.

(Ils entrent par le fond sans apercevoir Grandet.)

ERNESTINE, entrant suivie par Charles.

Laissez-moi, monsieur!... encore une fois, je vous prie de me laisser.

CHARLES.

Mais, en vérité, je ne comprends rien à ce caprice : me direz-vous au moins ce que vous avez à me reprocher?

ERNESTINE, feignant la colère.

Ce que j'ai à lui reprocher?... (A part en souriant.) Je serais bien embarrassée pour le dire... (Haut.) Allez, monsieur, vous devriez rougir!

CHARLES.

Mais de quoi?

ERNESTINE, à part.

Il est vrai que je n'en sais rien.

GRANDET, assis, à part.

Ah! ah!... écoutez!

CHARLES.

Il m'est impossible de deviner...

ERNESTINE.

Il vous est impossible?... oh! ces hommes, ils ne comprennent rien... (A part.) Il me semble que c'est bien comme cela que dit ma sœur! (Haut.) Ces messieurs ont tellement l'habitude de commettre des indignités, que cela leur paraît tout naturel, et qu'ils viennent après vous demander ingénument : qu'ai-je donc fait?

CHARLES.

Certainement, je le demande.

ERNESTINE, à part.

Bon!... il commence à s'impatienter!...

CHARLES.

Jamais je ne vous vis une pareille humeur.

ERNESTINE, à part.

Il se fâche!... Ça vient, ça vient!... Oh! que c'est amusant!...

GRANDET, à part.

Voyez-vous ça!... le proverbe a raison : bon sang ne peut mentir.

CHARLES.

Je crois m'apercevoir, mademoiselle, que tout ceci n'est qu'un prétexte; mais il était fort inutile!... quand on n'aime pas les gens...

ERNESTINE, à part.

Bien!... voilà les grands mots!... (Haut.) Allez, monsieur, vous n'avez pas le sens commun!

GRANDET, à part.

Cette maison est une véritable pépinière de coquettes.

CHARLES.

S'il vous convient aujourd'hui de rompre tout entre nous, vous devez au moins me le dire : alors vous me verrez sortir d'ici à l'instant même.

ERNESTINE, à part.

Ah bien oui!... Il ne sortira pas. (Haut.) Eh bien, qu'attendez-vous?

CHARLES.

Votre décision!

ERNESTINE, à part.

Comment?... Il ne se met pas en colère plus que cela!... Il ne frappe pas du pied comme le général!

CHARLES.

J'attends, mademoiselle!... vous vous taisez!... Il faut donc que j'interprète votre silence, et que je m'éloigne?

ERNESTINE, à part.

Mais c'est qu'il s'en va!... Ah! mon Dieu! s'il allait ne pas revenir?... Ça ne m'amuse plus.

CHARLES, s'arrêtant près de la porte.

Vous désirez, mademoiselle, que je vous dise un éternel adieu?...

ERNESTINE.

Mais pas du tout!...

CHARLES, revenant.

Qu'entends-je?

ERNESTINE.

A-t-on jamais vu s'en aller de la sorte?... et pour toujours encore?

CHARLES.

N'ai-je pas dû croire que vous le souhaitiez?

ERNESTINE.

Vous vous trompiez!...

CHARLES.

Est-il vrai?...

ERNESTINE.

Pardonnez-moi, Charles, pardonnez-moi!... J'ai voulu faire la coquette, vous tourmenter un peu... ça ne m'a pas réussi; je manque d'habitude.

CHARLES.

Tant mieux!...

ERNESTINE.

Et j'ai tant souffert quand je vous ai vu prêt à partir!...

CHARLES.

Que vous ne recommencerez plus?

ERNESTINE.

Oh! je vous en réponds!

GRANDET, s'approchant.

Et vous ferez bien, ma belle enfant!...

ERNESTINE.

Ah!... quelqu'un ici!...

GRANDET.

Quelqu'un qui a tout entendu, et qui sort en vous conseillant de ne plus jouer à ce jeu-là : tous les hommes ne sont pas des niais, voyez-vous. Adieu!... je vous fais mon compliment, jeune homme, vous ne me paraissez pas d'humeur à vous laisser mystifier; plutôt au ciel que tout le monde agit comme vous!... je ne me serais pas cassé la jambe gauche, et je n'en serais pas réduit à faire ce que je vais tenter. J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir... (A part en sortant.) A nous deux, madame la duchesse!...

## SCÈNE XI.

ERNESTINE, CHARLES.

CHARLES.

Quel est donc ce monsieur?

ERNESTINE.

Un ami intime du général Jumilly; c'est à peine si je l'ai vu deux fois, et je ne le reconnaissais pas d'abord; je ne comprends pas ce qu'il faisait là.

CHARLES.

Il était sans doute venu voir madame votre sœur?

ERNESTINE.

C'est probable.

CHARLES.

Maintenant que vous voulez bien ne plus me chercher querelle, je peux compter sur la première contredanse pour le bal de ce soir?

ERNESTINE.

Où, et je serai bien heureuse de danser avec vous.

CHARLES.

Ainsi, plus de mauvaise humeur? plus de caprices?

ERNESTINE.

Oh! jamais!...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le général de Jumilly.

ERNESTINE.

Ah!...

## SCÈNE XII.

CHARLES, ERNESTINE, JUMILLY.

JUMILLY.

Veuillez agréer mon hommage, mademoiselle! Monsieur de Vaudel, j'ai l'honneur de vous saluer.

CHARLES.

Votre humble serviteur, général.

ERNESTINE.

Je n'espérais pas avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui, quoiqu'on m'eût annoncé votre retour.

JUMILLY.

Je suis arrivé depuis quelques heures seulement.

ERNESTINE.

Je vais avertir ma sœur de votre présence ici; car c'est pour elle que vous venez, n'est-ce pas?

JUMILLY.

Je serais bien heureux si elle daignait m'accorder un moment.

ERNESTINE, souriant.

Où, monsieur, je pense qu'elle daignera vous donner ce bonheur!... A bientôt, monsieur Charles! Je vais me faire belle pour vous dédommager.

CHARLES.

Bien ne saurait vous embellir à mes yeux. (Il salue le général et sort par le fond; Ernestine entre chez sa sœur, à droite.)

## SCÈNE XIII.

LE GÉNÉRAL JUMILLY, seul.

Me voilà rentré dans cet hôtel où j'ai tant souffert, et où cependant je suis si heureux de revenir!... Durant deux mois d'absence, il me semble que je n'ai pas vécu!... je vais la revoir!... mais non plus comme avant mon départ, capricieuse et

coquette : elle aussi, elle a été triste de cet interminable voyage!... sa lettre me l'annonce : cette lettre charmante qui a décidé mon retour! Ah! Grandet n'est qu'un insensé!... il ose l'accuser encore... depuis quelques heures que je suis à Paris, que ne m'a-t-il pas dit déjà? ah! il ne la connaît pas!... à moi maintenant le bonheur!... à elle toute ma vie!... J'entends du bruit... oh! la voici!...

## SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, en toilette de bal, JUMILLY.

LA DUCHESSE.

Eh! bonsoir donc, général!...

JUMILLY.

Madame!...

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas besoin de vous dire sans doute que je suis charmée de vous voir... j'espérais ce plaisir, car on m'avait appris votre retour; mais il paraît que vous n'avez point oublié l'heure où vous venez habituellement me rendre visite, et je vous remercie de cette exactitude.

JUMILLY.

N'est-elle pas bien naturelle?

LA DUCHESSE.

L'exactitude est la plus respectueuse des flatteuses. Asseyez-vous là, près de moi, comme avant votre départ, et pardonnez-moi surtout.

JUMILLY, s'asseyant.

Vous pardonner?

LA DUCHESSE.

Mais oui : ne vous ai-je pas fait attendre?

JUMILLY.

J'attendrais patiemment une éternité, si je savais trouver la Divinité belle comme vous l'êtes.

LA DUCHESSE.

Ah!... des compliments!...

JUMILLY.

Est-ce vous en adresser un que vous parlez de votre beauté?... Il est vrai que vous ne pouvez plus être sensible qu'à l'adoration!... aussi je demande pour toute faveur de baisser votre écharpe.

LA DUCHESSE.

Ah! fi!... Je vous estime assez pour vous offrir ma main! (Il baise sa main.)

JUMILLY.

Que vous êtes bonne!... Mathilde!... plus d'une fois vous m'avez permis de vous nommer ainsi; je ne m'étais donc pas abusé? cette lettre, qui me ramène à vos pieds, elle exprime les véritables sentiments dont votre cœur est animé?... Vous avez compris enfin qu'une année de tourments, d'incertitude et d'amour méritait une récompense?

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu!... mais vous m'effrayez sur ce que je vous ai écrit.

JUMILLY.

Vous effrayer?... et pourquoi? Vous avez senti

que ces épreuves cruelles, car ce n'était que des épreuves, devaient avoir un terme; qu'un soldat, pendant quinze années de guerre et de travaux, n'avait pas eu le temps de se façonner à toute stratégie de boudoir; vous avez vu qu'à trente-cinq ans il vous apportait un cœur qui jusque-là n'avait été rempli que par les émotions du champ de bataille; qu'il vous aimait avec tout l'empressement d'une première passion, avec toute la sincérité d'un enfant.

LA DUCHESSE.

Ah! oui, c'est toujours la même chose!... nous persuader qu'ils n'ont jamais aimé; voilà la grande prétention des hommes auprès de nous! Pure politesse! Ne savons-nous point, par nous-mêmes, à quoi nous en tenir là-dessus? Mais vous vous plaisez à nous tromper, et nous vous laissons faire, pauvres sottes que nous sommes, parce que vos tromperies sont encore un hommage rendu à la supériorité de nos sentiments.

JUMILLY.

Moi, vous tromper!... le croyez-vous? Oh! non, certes!... depuis le temps que vous me voyez à vos genoux, tâchant de vous attendre, implorant un doux regard, attendant le seul mot qui puisse me donner le bonheur!

LA DUCHESSE.

Eh bien! aimer, n'est-ce pas plaider, mendier et attendre?

JUMILLY.

Mais le plaideur finit par maudire son juge, l'indigent s'indigne de l'insensibilité qui le repousse, et l'on peut se lasser d'attendre sans rien voir venir.

LA DUCHESSE.

La patience est la plus utile des vertus.

JUMILLY.

Le moment vient où elle s'épuise!... Vous n'avez point voulu mettre la mienne à une plus longue épreuve, et je vous rends grâce!

LA DUCHESSE, souriant.

Vous vous pressez beaucoup.

JUMILLY.

Non!... Ces lettres que je vous écrivais, bien souvent malgré moi, ces lettres, où tant de désespoir se mêlait parfois à tant d'amour, elles ont enfin obtenu une réponse!... j'ai reçu de vous une promesse et vous l'accomplirez! Vous ne pouvez plus me refuser le prix de tant de soins, de constance et de dévouement.

LA DUCHESSE.

Le prix!... le prix!... vraiment que vous ne vous coïsez pas; qu'avez-vous donc tant fait qui mérite une récompense? Il vous a plu de venir chaque jour à mon hôtel; je vous y ai reçu de mon mieux, avec tout l'abandon, toute la complaisance d'une amie, est-ce donc là pour vous une si grande peine?... Des causeries, que vous vouliez bien appeler amusantes, vous y faisiez trouver le temps un peu plus rapide qu'ailleurs, à ce qu'il

parait; je ne dis pas qu'il m'ait jamais semblé long!... Mais enfin, toutes choses égales, nous sommes quittes!... nous ne nous devons rien.

JUMILLY, avec explosion en se levant.

Rien!...

LA DUCHESSE, reculant son fauteuil.

Ah! mon Dieu!... ne criez donc pas comme cela!... c'est du plus mauvais goût!... et vous m'avez fait peur!...

JUMILLY.

C'est qu'il est des moments où l'on ne peut contenir son émotion!... pardonnez-moi!... le mot que vous venez de prononcer, ce *rien* si cruel, c'était encore une épreuve : j'aurais dû le deviner!... mais près de vous je suis tout à une seule pensée, et vous le savez, l'esprit se tait quand le cœur parle. (Il se rassied.)

LA DUCHESSE, souriant.

Tâchez que le vôtre ne parle pas si haut.

JUMILLY.

Oui, je suis un fou, et je deviendrais coupable en vous montrant la moindre défiance; car cette certitude de bonheur que votre lettre m'a donnée, vous n'avez jamais eu l'intention de me l'enlever; vous ne le devez plus, vous ne le pouvez plus!... et c'est sur mon cœur que vous allez confirmer une espérance...

LA DUCHESSE, se dégageant et se levant.

Prenez donc garde!... vous froissez toute ma toilette!...

JUMILLY, se levant.

Mathilde!...

LA DUCHESSE.

Il paraît qu'on prend de bien étranges manières en province?

JUMILLY.

Abjurez, je vous en conjure, ce ton froid et moqueur, il en est temps!...

LA DUCHESSE.

Silence!... voici quelqu'un.

UN DOMESTIQUE, apportant un bouquet.

Madame...

LA DUCHESSE.

Eh bien, qu'est-ce? que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

On vient d'apporter à l'hôtel ce bouquet pour madame.

LA DUCHESSE.

De quelle part?...

LE DOMESTIQUE.

De la part de M. de Nerval.

JUMILLY, à part.

De Nerval!...

LA DUCHESSE, prenant le bouquet.

C'est bien!... sortez!... (Le domestique sort.)

JUMILLY, à la duchesse.

Vous connaissez un M. de Nerval?

LA DUCHESSE.

Sans doute: que vous importe?

JUMILLY.

C'est que ce nom!...

LA DUCHESSE.

Est celui d'une personne beaucoup plus aimable et beaucoup moins exigeante que vous... Si je vous laissais faire, je ne pourrais bientôt plus me montrer dans un salon!

JUMILLY.

Il me semblait, je l'avouerai, qu'un homme qu'on aime, un époux...

LA DUCHESSE.

Oh!... un époux!...

JUMILLY.

Mathilde, une promesse est une chose sacrée!... j'ai la vôtre!...

LA DUCHESSE.

Êtes-vous bien sûr que je vous aie promis cela?

JUMILLY.

Si j'en suis sûr?... votre lettre est là, sur mon cœur!... (Il va pour la prendre.)

LA DUCHESSE, arrêtant son mouvement.

Non, non, c'est inutile!... qu'elle y reste!

JUMILLY.

Qu'entends-je?... cela n'est pas possible; vous ne voudriez pas vous jouer ainsi de moi! vous ne vous plairez pas à tuer les espérances qui me font vivre! vous ne chercherez pas à me faire comprendre que, semblable à toutes les femmes de Paris, vous avez des passions et point d'amour! S'il en était ainsi, pourquoi m'auriez-vous demandé ma vie, et pourquoi l'auriez-vous acceptée?

LA DUCHESSE.

Je ne vous ai rien demandé du tout, mon ami.

JUMILLY.

Votre ami!... vous oseriez encore m'appeler votre ami, après m'avoir abusé, torturé à ce point?... Prenez-y garde, madame; il est des hommes qui peuvent souffrir longtemps, mais qui ne pardonnent point dès qu'une fois ils ont vu qu'on voulait se jouer d'eux!... et je suis de ces hommes-là.

LA DUCHESSE.

Ah!... des menaces?... Il ne vous reste plus qu'à me déclarer la guerre, comme M. Grandet.

JUMILLY.

Que voulez-vous dire?

LA DUCHESSE.

Que votre ami est un pauvre ambassadeur, et que je ne lui conseille pas de solliciter un emploi dans la diplomatie.

JUMILLY.

Je ne sais, madame, quelle démarche, inconvenante peut-être, la franche et sin ère amitié de Grandet a pu lui inspirer... mais je sais que, pour la dernière fois, je suis là vous suppliant de mettre un terme à mes longues souffrances; je sais que j'ai reçu de vous une promesse, et que j'en réclame l'exécution.

LA DUCHESSE.

Que vous dirai-je, mon ami?... si je vous ai fait

cette promesse, chose dont je ne suis pas bien certaine, j'ai eu tort.

JUMILLY.

Comment?...

LA DUCHESSE.

Où, j'aurai toujours beaucoup de plaisir à recevoir vos visites; mais je ne suis pas décidée à me remarier : je ne vous aime peut-être pas encore assez pour cela!... Plus tard, nous verrons!

JUMILLY.

Oh! c'est une dérision!...

LA DUCHESSE.

Non, rien n'est plus positif!... (Elle soume.)

JUMILLY.

Que faites-vous?...

LA DUCHESSE.

Mon cher général, voici l'heure de me rendre au bal; vous avez fait une longue route, vous devez être fatigué...

JUMILLY.

Mathilde!...

LA DUCHESSE.

Assez, je vous en prie, assez pour aujourd'hui! (A sa femme de chambre qui entre.) Mademoiselle, regardez donc, voilà une boucle qui ne tient pas du tout. (A Jumilly, en s'asseyant.) Vous permettez que devant vous, général... (La femme de chambre arrange la boucle.) C'est bien!... Dites à mes gens de faire avancer ma voiture. (La femme de chambre sort. A Jumilly.) Vous ne m'en voulez pas?

JUMILLY.

Au contraire, madame!... vous venez de me rendre un grand service, un peu tard, il est vrai, mais n'importe!... je vous remercie.

LA DUCHESSE, souriant.

Y a-t-il vraiment de quoi?

JUMILLY.

Où, madame, le mal que j'éprouvais n'est cruel et ne peut tuer que tant qu'il est mêlé d'espérance; dès qu'elle disparaît, il n'y a plus de danger, on cesse de souffrir.

LA DUCHESSE.

C'est fort heureux.

UN DOMESTIQUE.

La voiture de madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

C'est bon!... au revoir, général.

JUMILLY.

Jamais.

LA DUCHESSE, à part, en sortant.

Il reviendra demain.

## SCÈNE XV.

JUMILLY, seul.

Tout est fini!... Grandet avait raison!... rien que de la vanité dans ce cœur sec et glacé!... Oh! quel horrible réveil!... mais à présent le plus froid dédain!... et comment le lui témoigner?... Ah! je ne lui ai pas fait comprendre tout ce qu'il y a d'amer dans les sentiments que j'éprouve enfin pour elle!... que ne donnerais-je pas pour la tenir là, près de moi, seulement une heure, et l'accabler des expressions de mon mépris!...

## SCÈNE XVI.

JUMILLY, GRANDET.

GRANDET.

Eh bien ?

JUMILLY.

Ah! c'est toi, Grandet?... que viens-tu faire ici ?

GRANDET.

Je viens te féliciter : ta belle duchesse a mis le comble à tes vœux? tu es le plus heureux des hommes?

JUMILLY.

J'ai le cœur brisé!... Espérance, avenir, tout est perdu.

GRANDET, souriant.

Oh!... cela m'étonne!... et tu l'adores toujours?

JUMILLY.

Je la hais et la méprise!

GRANDET.

A la bonne heure donc!... Ah çà! elle s'est bien moquée de toi?

JUMILLY.

Elle vient de partir pour le bal.

GRANDET.

Où, mais elle ne soupçonne pas à quel bal on la conduit : toutes mes mesures sont prises; c'est elle qui payera les violons.

JUMILLY.

Que veux-tu dire?

GRANDET.

Viens avec moi, tu le sauras.

JUMILLY.

Explique-toi!

GRANDET.

Pas ici!... en route!... Sois inflexible, et tu es vengé! (Il l'entraîne : la toile tombe.)



## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon chez M. de Jumilly, porte au fond, porte à gauche de l'acteur; du même côté, au premier plan, un canapé. — A droite, une cheminée avec du feu, et dessus des flambeaux allumés. — Au fond, vers la gauche de l'acteur, un pupitre de musique, sur lequel sont posés une flûte et un cahier de musique ouvert.

### SCÈNE I.

GRANDET, JUMILLY.

(Ils entrent au lever du rideau par le fond.)

JUMILLY.

Est-il possible, mon ami, un enlèvement?...

GRANDET.

Où, pardieu, et dans toutes les règles! ses gens ivres-morts, deux hommes à moi près à leur face, une longue promenade sur les boulevards afin de nous donner un peu de temps, et la fière duchesse va se trouver rue Joubert, n° 14, à la discrétion du général Jumilly et de son ami Grandet.

JUMILLY.

Sais-tu bien que c'est infâme ce que tu as fait là, et que je ne consentirai point à être ton complice?

GRANDET.

Ah çà! vas-tu recommencer?... Je la hais et la méprise, disais-tu; je donnerais tout au monde pour qu'elle fût en mon pouvoir, pour qu'il me fût permis de lui faire sentir à mon aise que l'amour a été remplacé dans mon cœur par le plus froid dédain!... Eh bien! ce que tu souhaitais si vivement, je te l'offre, moi!... et tu recules!... va donc pour la centième fois te jeter à ses pieds et lui demander pardon de tout le mal qu'elle t'a fait.

JUMILLY.

Oh! jamais!... je veux me venger, je le veux! mon supplice a été trop long et trop cruel!... mais quel amant trompé, indignement joué, imagine même dans un moment de désespoir, un semblable moyen?

GRANDET.

Et penses-tu donc qu'il faille agir comme tout le monde avec une femme qui ne ressemble à aucune autre femme, une véritable exception dans l'espèce? Non, mon ami, non!... Elle s'est amusée à te tourmenter, tu la tourmenteras à ton tour! elle s'est moquée de toi pendant une année, tu te moqueras d'elle pendant une heure!... vous ne serez pas encore quittes.

JUMILLY.

Mais elle aura le droit de me mépriser, car ma conduite n'aura pas été celle d'un galant homme.

GRANDET.

Te mépriser?... laisse donc!... on méprise un

II.

esclave, on tremble devant son maître; et, si tu le veux, tu seras le sien!... à compter de ce jour les rôles auront changé.

JUMILLY.

Le crois-tu?

GRANDET.

J'en réponds!... Mon pauvre ami, tu n'as pas voulu m'écouter, tu as perdu ton temps à tâcher de greffer ta belle âme sur une nature ingrate qui a trompé toutes tes espérances; tu t'es lié par les pieds et poings liés à une femme qui a inventé pour toi des malices inconnues jusqu'à présent à la population féminine; et tu la plaindrais? tu serais assez fou pour oublier ses crimes et tes souffrances?... Je ne les oublie pas, moi!... Quand vingt fois je t'ai vu désespéré, prêt à te briser la tête contre les murailles, je ne t'ai pas dit que je m'égratignais la poitrine de colère, et que je l'aurais tuée, cette femme!...

JUMILLY.

Mon ami!...

GRANDET.

Sois tranquille, je ne la tuerais pas; mais, pardieu, je te vengerai!

JUMILLY.

Et quelle sera la fin de tout ceci?

GRANDET.

Cela dépend de toi!... Sois implacable comme elle; tâche de l'humilier, de piquer sa vanité, d'intéresser, non pas le cœur, non pas l'âme, mais les nerfs de cette femme... et tu verras!...

JUMILLY.

Serait-il possible?

GRANDET.

Mais ne t'avise pas de lâcher!... Si tu as le malheur d'hésiter, si elle voit remuer un de tes sourcils, tu es perdu!... elle glissera de tes griffes comme un poisson, et s'échappera pour ne plus se laisser prendre!... Reste inflexible devant elle! que chacune de tes paroles soit comme un coup de lançère qui la déchire!... quand tu auras frappé, frappe encore, frappe toujours!... Ces femmes-là sont dures, mon ami!... la souffrance seule peut leur donner un cœur!...

JUMILLY.

En sentiment vrai n'a jamais fait battre le sien.

GRANDET.

Et je doute fort que ça vienne!... mais c'est

égal, va toujours, tu te seras vengé du moins!... Si j'avais agi de la sorte avec la Bayaroise Oaska, je ne me serais pas cassé la jambe gauche!... mais alors j'étais un grand niais aussi!

JUMILLY.

Je ne le serai plus!... c'en est fait maintenant; elle a épuisé tout ce qu'il y avait en moi de tendresse et d'indulgence! Oui, tu as raison, je l'humilierai, je la blesserai dans sa vanité, seul sentiment qu'elle connaisse!... puis, qu'elle sorte d'ici, et que je ne la revoie jamais!...

GRANDET.

A merveille!... Le concert commencera par un *duo*; mais j'y viendrai faire ma partie, et nous finirons par un *tutti*, qui, j'espère, produira de l'effet!...

JUMILLY.

Comment?...

GRANDET.

Laisse-moi faire!... tu ne soupçonnes pas tout ce que ta fière duchesse a fait pendant ton absence, ni ce que je lui prépare: elle a ri quand je lui ai déclaré la guerre; mais rira bien qui rira le dernier!

JUMILLY.

Je ne te comprends pas.

GRANDET.

Patience!... tout te sera expliqué!... Je vais bientôt monter chez ton ami, M. de Vauroy; sa fille est auprès de lui, sans doute?

JUMILLY.

Je crois que oui!... Il souffre toujours, et pourtant il compte repartir bientôt pour La Rochelle.

GRANDET.

Il me suffit qu'il soit encore à Paris ce soir.

JUMILLY.

Quel est donc ton projet?

GRANDET.

Patience, te dis-je!... la promenade de notre belle ennemie doit être terminée, j'entends quelqu'un; voici l'instant de la résolution!...

JUMILLY.

Sois tranquille.

## SCÈNE II.

JUMILLY, GRANDET, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur!... madame la duchesse.

JUMILLY.

Djà!...

GRANDET, au domestique.

Prie-la de monter.

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur, elle est évanouie.

JUMILLY.

Grand Dieu!

GRANDET.

Évanouie?... Eh bien! qu'on l'apporte.

LE DOMESTIQUE, sortant.

Où, monsieur.

JUMILLY.

Tu vois, mon ami, quel effet!...

GRANDET.

Je ne pensais pas qu'elle se servirait si tôt de l'évanouissement; elle a tort de se tant presser... ce sont des manitions perdues.

JUMILLY.

Si elle allait être malade?

GRANDET.

Ah bien oui!... d'ailleurs je suis médecin, je la soignerais.

JUMILLY.

Courons au moins lui prodiguer!...

GRANDET, (à part).

Viens-tu bien ne pas bouger d'ici!... (Au domestique qui est rentré.) Que s'est-il donc passé?

LE DOMESTIQUE.

D'abord, madame la duchesse s'est inquiétée de la longueur de la route; puis, en descendant de voiture, ne reconnaissant pas la maison où elle croyait arriver, elle a voulu fuir et crier; mais Jacques lui a dit à l'oreille, comme monsieur Grandet l'avait ordonné, que si elle criait elle était morte, et ça lui a fait une si grande frayeur qu'elle a perdu connaissance... La voici, monsieur.

GRANDET.

C'est bon!

## SCÈNE III.

JUMILLY, GRANDET, LA DUCHESSE.

Elle est apportée évanouie par un domestique, qui la dépose sur le canapé, et sort avec le premier, sur un signe de Grandet.

JUMILLY.

Oh! qu'as-tu fait?... ne devais-tu pas prévoir cela?... une femme si faible!... si délicate!...

GRANDET.

Au cœur si tendre, n'est-ce pas?

JUMILLY.

Pauvre Mathilde!...

GRANDET, le forçant à reculer.

Maladroît!... finiras-tu?... ne vois-tu pas les couleurs qui reparaissent?... elle est capable de suivre tous tes mouvements: ces femmes-là ne s'évanouissent que d'un œil.

JUMILLY.

Ah! oui, de la ruse!... toujours de la ruse!... tu dis vrai!... Laisse-nous, Grandet!...

GRANDET.

Ah çà! pas de faiblesse!

JUMILLY.

Non!... je suis décidé à lui dire tout ce que j'ai sur le cœur!... et ici, du moins, il faudra bien qu'elle m'écoute!... Ce que tu as fait, jamais je ne l'aurais tenté, mais j'en profite.

GRANDET.

A la bonne heure!... Je ne serai pas loin!...

mais si tu fléchissais, comment t'avertir?... Ah ! j'ai un moyen.

JUMILLY.

Que prétends-tu faire ?

GRANDET.

Tu verras... Songe que je surveille tes moindres mouvements...

JUMILLY.

Oh ! ne crains rien. Il va s'asseoir près de la cheminée, prend un journal, et Grandet sort par la porte de gauche, en emportant la flûte qui est restée sur le pupitre.)

#### SCÈNE IV.

JUMILLY, LA DUCHESSE.

(Elle reprend ses sens, regarde de tous côtés avec étonnement, et aperçoit Jumilly, qui lit d'un air très-calme.)

LA DUCHESSE, poussant un cri d'effroi.

Ah!...

JUMILLY, quittant à peine son journal des yeux.

Pardon, madame!... je prendrai la liberté de vous dire ce que vous me disiez chez vous il y a une heure : Ne criez pas si fort!... cela est du plus mauvais goût!...

LA DUCHESSE.

Comment?...

JUMILLY.

D'ailleurs, des cris seraient inutiles : personne ne peut les entendre.

LA DUCHESSE.

Monsieur!... où suis-je?... où m'a-t-on amenée?

JUMILLY.

Chez moi, madame!

LA DUCHESSE, se levant.

Chez vous!... Ah! monsieur... (Elle fait quelques pas.)

JUMILLY, se levant aussi.

Vous ne pouvez sortir d'ici que par ma volonté, madame!... Soyez donc assez bonne pour rester sur ce canapé, comme si vous étiez sur le vôtre... dédaigneuse encore, si vous voulez, mais aussi tranquille!

LA DUCHESSE, l'examinant, à part.

Quel changement!... Oh! c'est une feinte, et je reconnais là monsieur Grandet... (Elle se rassied sur le canapé.) Puis-je, sans indiscrétion, vous demander, monsieur, ce que vous voulez faire de moi?

JUMILLY.

Rien du tout, madame.

LA DUCHESSE.

Ainsi le but d'une si noble conduite?...

JUMILLY, qui s'est rassis.

Vous resterez ici peu de temps, madame : ce qu'il m'en faudra seulement pour vous parler une fois tout à mon aise et avec la certitude d'être écouté.

LA DUCHESSE, se levant.

Et si je ne veux pas vous entendre?... si je veux sortir d'ici à l'instant même?

JUMILLY.

Ayez, je vous en conjure, la bonté de reprendre votre place.

LA DUCHESSE, se rasseyant.

Mais c'est une infamie!... Est-ce ainsi que vous espérez vous faire aimer?

JUMILLY.

Il ne s'agit pas de cela!

LA DUCHESSE, avec un mouvement de surprise.

Ah!...

JUMILLY.

Non, madame... Quand vous êtes dans votre boudoir, vous me prêtez si peu d'attention, que je ne trouve pas de mots pour mes idées ; puis, chez vous, à la moindre pensée qui vous déplaît, vous tirez le cordon de votre sonnette, et vous mettez votre amant à la porte comme le dernier de vos laquais. Ici, j'ai l'esprit plus libre ; personne ne peut me jeter dehors, et vous aurez l'extrême complaisance de m'entendre jusqu'au bout... Soyez sans crainte, vous ne courez aucun danger ; je ne prétends point obtenir par la violence ce que je n'ai pas su mériter!...

LA DUCHESSE, à part.

Est-ce un rêve?... suis-je bien chez lui?... est-ce bien lui que j'entends?

JUMILLY.

Veuillez m'écouter, madame!... Un jour, vous avez désiré mon amour, et je vous l'ai donné pur, entier, sans mélange, aussi respectueux qu'il était violent, aussi tendre qu'il était sincère, enfin si grand, que c'était une folie!... Après avoir cherché à le faire naître, vous l'avez encouragé... pour en rire!... cela vous a paru amusant!... Certes, toute femme peut se refuser à un amour qu'elle ne partage point ; l'homme qui aime sans se faire aimer n'a pas le droit de se plaindre!... mais attirer à soi, en simulant la passion, un malheureux privé de toute affection sur la terre ; lui faire comprendre le bonheur dans toute sa plénitude pour le lui ravir ; lui voler son avenir de félicité ; le tuer, non-seulement aujourd'hui, mais dans l'éternité de sa vie, en empoisonnant toutes ses heures et toutes ses pensées : c'est un crime, madame!...

LA DUCHESSE.

Monsieur!...

JUMILLY.

Je ne puis encore vous permettre de me répondre!... Vous ne négligez aucune des pratiques de la religion, madame ; vous êtes même un peu dévote?... Eh bien ! quand les journaux vous annoncent désormais le châtiement de quelque condamné, croyez-moi, priez pour lui, car vous êtes cent fois plus coupable qu'il n'aura pu l'être!... Poussé par la faim et le désespoir, le malheureux n'a tué qu'un homme ; vous aurez fait plus, vous!... Vous avez tué le bonheur d'un homme, sa plus belle vie, ses plus chers croyances!... vous lui avez fait voir la lumière avant de lui crever les

yeux!... Ah! pourquoi ne peuvent-ils, ceux qui passeront près de vous, lire sur votre front : Prenez garde, vous qui avez un cœur!... car cette femme-là n'en a point!...

LA DUCHESSE.

Est-il possible?...

JUMILLY, se levant et se tenant debout loin d'elle.

J'exprime mal sans doute ce que je pense!... je souffre trop encore des blessures que vous m'avez faites!... mais ne croyez pas que je me plaigne!... vous vous tromperiez!... non, madame, je m'explique, et voilà tout!

LA DUCHESSE.

Quel langage!...

JUMILLY.

Que, dans vos salons, vous prodiguez de doux regards, de gracieuses et engageantes paroles à quelqu'un de ces élégants à la tête vide et merveilleusement frisée, qui viennent, en papillonnant autour de vous, peindre des sentiments qu'ils n'ont jamais connus, soit!... c'est un échange de fausse monnaie où l'un ne donne pas plus que l'autre!... mais il n'en pouvait être ainsi avec moi, madame, et vous le saviez bien!...

LA DUCHESSE, se cachant la figure dans ses mains.

Oh! mon Dieu!...

JUMILLY.

Pourquoi cacher votre visage? Non, non! restez fidèle à votre nature!... vous avez bien contemplé sans émotion les tortures du cœur que vous brûliez!... rassurez-vous!... je ne puis plus souffrir!... d'autres, aussi cruelles que je le fus, vous ditont sans doute encore que vous leur donnez la vie!... moi, je vous dis avec délices que vous m'avez donné le néant.

LA DUCHESSE.

Assez, monsieur!... assez, de grâce!...

JUMILLY.

J'étais seul sur la terre, et j'avais cru trouver un cœur qui répondait aux émotions du mien; je m'étais trompé!... Durant une vie éprouvée par de longs et pénibles travaux, je n'avais que souffert; grâce à vous, j'ai compris ce que c'est qu'être malheureux.

LA DUCHESSE.

Oh! non, cela n'est pas! cela ne peut pas être!... S'il était vrai, je ne me le pardonnerais de la vie!

JUMILLY.

Veuillez vous épargner ces pleurs, madame!... si j'y croyais, ce serait pour m'en délier!... rien de vous désormais n'a la puissance de m'émouvoir!... et maintenant j'ai tout dit!

LA DUCHESSE, avec noblesse et se levant.

Henri, si j'ai été envers vous aussi cruelle que vous le dites, vous êtes en droit de me traiter ainsi!... oui, vos paroles ne sont pas assez dures encore!... et pourtant, cette confiance, cet amour que vous m'avez montrés ne pouvaient-ils durer

un jour de plus?... Innocente hier à vos yeux, pourquoi suis-je coupable aujourd'hui?

JUMILLY.

C'est que le cœur s'use à souffrir, madame! c'est que l'instant arrive où, quand le vase est trop plein, une seule goutte le fait déborder!

LA DUCHESSE.

Et savez-vous si ce soir même je ne rêvais pas notre félicité à venir? si je n'avais pas enfin placé toute ma confiance dans ce caractère noble et fier dont vous m'avez donné tant de preuves?...

JUMILLY, un peu troublé.

Madame!... (On entend dans la coulisse jouer sur la flûte l'air : « Prenez garde! la dame blanche vous regarde. »)

LA DUCHESSE, avec étonnement.

Qu'est-ce donc?...

JUMILLY, se remettant.

Bien, madame! A part.) C'est Grandet qui me rappelle à moi-même.

LA DUCHESSE.

Dites-moi, Henri, êtes-vous bien sûr que je n'aie jamais eu au cœur je ne sais quel désir de rendre heureux l'homme que mes caprices avaient affligé peut-être? Êtes-vous bien sûr que, même dans ces jours d'injustice et d'humeur dont vous vous plaignez, je ne songeais pas à toute une existence de bonheur et d'amour?... Vous m'accusez avec des paroles de haine et de mépris?... mais moi seule, ne pouvais-je partager avec toutes les femmes ces incertitudes, ces craintes si naturelles quand il s'agit de se lier pour la vie?... Et si je vous disais aujourd'hui : ces femmes qui aiment et qui sont aimées, elles cèdent, mais elles combattent! eh bien! Henri, j'ai combattu!... mais me voilà!

JUMILLY, ému.

Vous! On entend dans la coulisse jouer sur la flûte l'air : « Prenez garde! la dame blanche vous regarde. »)

LA DUCHESSE, étonnée.

Encore!...

JUMILLY, à part.

Ah!... il a raison; ce ne peut être qu'une ruse nouvelle!...

LA DUCHESSE, avec quelque inquiétude.

Ce bruit est étrange!... Eh bien! Henri, vous semblez ne m'avoir pas entendue?... Vous vous taisez?...

JUMILLY, très-froid et très-sévère.

Oui, car rien au monde à présent ne peut me prouver la sincérité de vos paroles.

LA DUCHESSE.

Ah!... vous le voyez, monsieur! Une femme ne saurait trop cacher ce qu'il y a de tendresse dans son âme : l'avent qu'elle laisse échapper ne fait qu'un incrédule ou un ingrat.

JUMILLY.

N'ai-je pas payé assez cher le droit de douter?

LA DUCHESSE.

Toujours douter!... Tendrement. Henri, quelle épreuve faut-il pour vous convaincre?

JUMILLY.

Je ne désire plus être convaincu, madame.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur!...

JUMILLY.

A quoi bon?... ne serons-nous pas désormais étrangers l'un à l'autre?

LA DUCHESSE.

Le pensez-vous réellement, Henri?... (Jumilly s'arrête au moment de répondre, elle le regarde et dit à part :) Il hésite!...

JUMILLY, un peu ému.

Je ne dois plus, je ne veux plus vous revoir.

LA DUCHESSE, piquée.

Je puis donc espérer, monsieur, que vous me rendrez la liberté?

JUMILLY.

Oui, madame. Il fait quelques pas vers la porte du fond.)

LA DUCHESSE, à part.

Il me laisse partir!... tout est fini! (Elle marche aussi vers la porte. Mais qu'entends-je?... quelqu'un monte!...

JUMILLY.

En effet!... vous pouvez, madame, sortir de ce côté!... (Il va vers la porte latérale.) Ciel!... elle est fermée!...

LA DUCHESSE.

Eh bien! monsieur?

JUMILLY, à part.

C'est un tour de Grandet!...

LA DUCHESSE, avec dignité.

Henri, je ne voudrais pas cesser de vous estimer!... et cependant quelqu'un vient ici, je n'ai pas un moyen de fuir!... aviez-vous le projet de me perdre?

JUMILLY.

Oh!... vous ne me soupçonnez pas d'une telle infamie!...

LA DUCHESSE.

On approche pourtant!... on approche!... et je suis chez vous!...

JUMILLY.

Croyez que j'ignorais... que je n'aurais jamais consenti... ah! croyez-le, je vous en conjure!... (La porte s'ouvre; Grandet entre avec Adèle de Vauroy.)

LA DUCHESSE, à part.

Monsieur Grandet!... je suis perdue!

## SCÈNE V.

ADELE, GRANDET, JUMILLY,

LA DUCHESSE.

GRANDET, à part, en entrant.

Il était temps! ma tête n'aurait plus suffi.

ADELE.

Général, nous sommes peut-être importuns; mais monsieur Grandet a voulu absolument...

GRANDET, à Jumilly.

Je savais que tu n'étais pas seul, et j'amène mademoiselle qui sera charmée de faire connaissance avec madame. (Il fait passer Adèle à sa gauche.)

LA DUCHESSE.

Avec moi?

JUMILLY, à part.

Que faire?...

ADELE.

Veuillez m'excuser, madame : c'est une folie de monsieur Grandet.

LA DUCHESSE, à part.

Homme abominable!...

GRANDET, à part, en se frottant les mains.

Je lui avais bien dit que nous nous reverrions.

JUMILLY, bas à la duchesse.

Ne craignez rien!... (Haut.) Ma chère Adèle, je ne m'attendais pas à votre visite : Grandet, qui sait que vous devez quitter Paris demain, a voulu sans doute que j'eusse le plaisir de vous présenter à ma sœur.

ADELE.

Votre sœur!

GRANDET, à part.

Sa sœur!... Allons, le voilà qui va tout gâter!

JUMILLY.

Oui, ma sœur, que vous ne connaissez pas, et qui, ayant appris mon retour, s'est empressée de venir chez moi en se rendant au bal.

LA DUCHESSE, à part.

Je respire!

ADELE.

Et pourquoi ne pas me dire cela, monsieur Grandet? Mais présentez-moi donc à votre sœur, général; que je lui dise tout ce que je dois au cœur noble et généreux de son frère.

JUMILLY, à la duchesse et faisant passer Adèle près d'elle.

C'est mademoiselle Adèle de Vauroy.

LA DUCHESSE, à part.

L'amie d'Ernestine!... quelle rencontre!...

JUMILLY.

Son père fut mon compagnon d'armes et mon protecteur : vous voyez en elle la meilleure, la plus douce et...

GRANDET.

Et la plus malheureuse des jeunes filles... car...

JUMILLY.

Grandet!...

GRANDET.

Que diable! tu me permettrais bien de placer mon mot, je ne suis pas venu ici pour ne rien dire.

JUMILLY.

Mais, du moins, tu prendras garde à ce que tu diras.

GRANDET.

Oh! je n'oublierai point ce que je dois à la sœur de mon ami!... une sœur!... diantre, une sœur!... moi, je n'en ai jamais eu de sœur!...

ADÈLE, à la duchesse.

Je suis heureuse de penser que monsieur de Jumilly en a une, et que mon départ ne le laissera pas sans amie; car vous le consolerez, n'est-ce pas? je sais, moi, tout ce que fait souffrir l'ingratitude de ce qu'on aime.

LA DUCHESSE.

Vous, mademoiselle, si jeune et si jolie!...

GRANDET.

Qu'importent la jeunesse et la beauté! les coquetteries d'une femme insensible et vaine ont fait oublier tout cela et bouleversé son mariage. Oui, son prétendu a connu une coquette, et voilà le bonheur bien loin!... Jumilly a connu une coquette, et voilà le repos et la gloire perdus! moi j'ai connu une coquette, et je me suis cassé la jambe gauche!... Oh! les femmes!

LA DUCHESSE, à part.

Quel supplice!... (A Jumilly.) Je suis ici depuis bien longtemps, vous permettez que je vous quitte?... Elle fait quelques pas.)

GRANDET, lui prenant très-respectueusement

la main et la ramenant.

Comment, madame, si tôt!... nous ne le souffrirons point; vous resterez encore près d'un frère dont vous regrettiez l'absence.

JUMILLY.

Cependant, Grandet...

GRANDET.

Tu as beau dire! pour ma part, j'ai tant de plaisir à voir ici madame, que je serais capable de lui barrer le passage. (Il va reprendre sa place.)

ADÈLE, à la duchesse.

Pardonnez-moi!... Je vous ennuie sans doute en parlant devant vous de ces tristes idées qui reviennent sans cesse, malgré mes efforts pour les chasser!... au moment d'arriver à jamais notre sort, une affaire importante contraignit celui que j'aime à quitter la province où nous étions si heureux.

LA DUCHESSE, à part.

Qu'entends-je?

GRANDET.

Aussi, laisser venir un amoureux à Paris!... c'est ouvrir la cage à un chardonneret!... cette année surtout, il s'en perd, c'est incroyable!... s'il y avait des petites affiches pour ces choses-là, ce serait une fière entreprise!... au reste, ce qui est perdu ne l'est pas pour tout le monde; n'est-ce pas, madame?

LA DUCHESSE.

Que sais-je, monsieur?

GRANDET, à part.

Oh! quelle moue elle me fait!... Ça va bien, ça va bien!...

JUMILLY.

Ma chère Adèle, il faut oublier le passé.

ADÈLE.

C'est ce que je m'efforce de faire en oubliant monsieur de Nerval.

LA DUCHESSE.

Monsieur de Nerval!...

JUMILLY, à part.

Nerval!... et ce bouquet de tantôt!... Ah! je devine tout!...

LA DUCHESSE, à part.

Cette fiancée de province, c'était elle!...

GRANDET, à part.

Bravo!... ça chauffe!...

ADÈLE, à la duchesse.

Est-ce que vous le connaissez, madame? est-ce que vous l'avez vu?

LA DUCHESSE.

Oui, quelquefois!

JUMILLY, à part.

C'est donc elle encore! Ah! je ne savais pas tous ses crimes!... (Il va s'accouder sur la cheminée.)

ADÈLE, à la duchesse.

Dites-moi comment vous l'avez trouvé?...

LA DUCHESSE, à part.

Ah! ne me laissons point abattre!

ADÈLE.

Vous ne répondez pas! mais vous avez raison! tenez, je ne parlerai plus de lui! il n'y a place désormais dans mon cœur que pour l'amitié: aussi, je ne veux m'occuper que de monsieur votre frère!... vous ignorez peut-être combien le rend malheureux la duchesse de Langeais?

LA DUCHESSE.

Mademoiselle!

GRANDET, à part.

Bravo! bravo!

ADÈLE.

Je ne la connais point cette duchesse!... mais l'important, c'est que notre ami ne l'aime plus!... bientôt il sera comme moi; il ne s'occupera pas plus d'elle que je ne m'occupe de M. de Nerval. Ah! dites-moi, madame, vous qui savez sans doute pour quelle femme il m'abandonne... est-elle bien plus jolie que moi?...

LA DUCHESSE.

Mon Dieu, mademoiselle, j'ignore absolument...

GRANDET.

Oh! que non, oh! que non, vous n'ignorez pas!... Vous pourriez même, avec un peu de complaisance, dire à cette jeune et intéressante personne quelle femme lui a ravi son prétendu, quel art perfide elle employa pour l'attirer vers elle; car vous avez vu monsieur de Nerval aux pieds de la duchesse de Langeais.

ADÈLE.

La duchesse de Langeais!...

JUMILLY, avec colère.

A ses pieds!...

GRANDET.

Oh! très-respectueux et mystifié!... comme les autres...

ADÈLE.

Comment! c'était elle?... eh bien! je ne sais pourquoi j'en avais le pressentiment!... je sentais

là quelque chose qui m'éloignait de cette femme!... Être aimée de monsieur de Jumilly, et penser à d'autres!... pouvez-vous comprendre cela, vous, sa sœur, qui savez combien une femme doit être heureuse de son amour?... mais il paraît que cette duchesse est faite ainsi!

GRANDET, à part.

Elle va très-bien la petite provinciale!...

ADELE, à la duchesse.

Vous devez bien la détester, n'est-ce pas, madame?

GRANDET.

Oh! madame la regarde d'un point de vue moins désavantageux : son opinion sur la duchesse n'est pas tout à fait impartiale.

LA DUCHESSE.

Vous avez raison, monsieur; et, pour la dernière fois, j'espère qu'on me laissera sortir d'ici. (Elle fait quelques pas vers le fond.)

ADELE, à part.

Qu'a-t-elle donc?

GRANDET, se plaçant entre Adèle et la duchesse.

Vous voulez vous rendre au bal sans doute?... mais vous n'irez pas seule!... cela ne serait pas convenable.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire?

GRANDET.

Que j'ai engagé un jeune et beau cavalier à venir ici, il pourra vous offrir sa main.

JUMILLY, venant se placer entre la duchesse et Grandet.

Qu'entends-je?

LA DUCHESSE, à part.

Quelle est cette nouvelle perfidie?

GRANDET.

Voici Fleure indiquée; il ne peut tarder. Et tenez, j'entends du bruit dans l'antichambre.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Nerval!...

ADELE, à part.

Nerval!...

LA DUCHESSE, à part.

Ah! que devenir?...

## SCÈNE VI.

GRANDET, ADELE, DE NERVAL,  
JUMILLY, LA DUCHESSE.

DE NERVAL, à Jumilly en entrant.

Vous m'avez fait prier de passer chez vous, général... que vois-je?... mademoiselle de Vauroy!

ADELE.

Qui n'est pour rien dans cette rencontre, monsieur, et qui, devant dans quelques heures partir pour La Rochelle, a l'honneur de saluer monsieur de Nerval. (Elle fait quelques pas pour sortir.)

DE NERVAL.

Vous ici, Adèle!... vous!... et madame la duchesse de Langeais!...

ADELE, s'arrêtant et revenant en scène.

Comment?... la duchesse!...

DE NERVAL.

L'ignoriez-vous?

ADELE, l'examinant avec effroi.

Ah!...

GRANDET, à part.

Ça la corrigera peut-être des conquêtes en partie double.

JUMILLY, à part.

Grandet a été bien cruel!... mais du moins elle est punie.

DE NERVAL, à Adèle.

J'ose à peine, mademoiselle, lever les yeux sur vous! (A la duchesse.) Et ce n'était pas ici, madame, que j'espérais avoir le bonheur de vous rencontrer.

LA DUCHESSE.

Arrêtez, monsieur!... (A part.) Il a repoussé mon amour!... il veut m'humilier et me perdre!... oh! que je souffre!

ADELE, stupéfaite.

C'était la duchesse de Langeais.

LA DUCHESSE, à part et composant son visage.

S'il me voit humiliée, il ne m'aimera plus!... Du courage!

GRANDET.

Où, vraiment, il s'était rencontré une femme jeune et jolie, qui, froide, trompeuse et perfide...

LA DUCHESSE, tout à fait remise et d'un ton moqueur et dédaigneux.

Permettez, monsieur, que je vous interrompe!... ce début promet une piquante histoire; je me hasarderai pourtant à prendre la parole!... non pas que je veuille enlever à monsieur... monsieur... comment se nomme-t-il donc? (Elle est venue se placer au milieu, entre Nerval et Adèle.)

GRANDET.

Grandet, madame, pour vous servir!...

LA DUCHESSE.

Ah! oui!... Grandet!... je ne veux pas, dis-je, lui enlever le plaisir de nuire à une femme qui ne lui a jamais fait aucun mal!... non, il pourra encore la calomnier, l'offenser, sans crainte comme sans péril; mais, avant qu'il y parvienne, je désire que vous m'entendiez.

JUMILLY.

Eh! madame, que pouvez-vous dire?

DE NERVAL.

Comment vous justifierez-vous?

LA DUCHESSE, haut.

Me justifier?... quoi! vous pensez, messieurs, que je me crois obligée à une justification!... il serait bizarre que moi j'eusse à me disculper, parce qu'il a plu à monsieur de Nerval, par exemple, de se donner un ridicule.

JUMILLY et ADELE.

Ah!...

GRANDET, à part.

Pour celui-là, elle a peut-être raison.

LA DUCHESSE, soupirant amèrement.

Au lieu d'apprécier les grâces naïves, la sensibilité vraie d'une jeune et charmante personne, il a fallu à un orgueil provincial un défi lancé contre le cœur d'une Parisienne à la mode!... Monsieur a engagé le combat; il a cru que, comme César, il pourrait dire: Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu!... Mais, quand on livre la bataille, il faut avoir les moyens de la gagner; et ce n'est pas moi qui, la première, ai dit: Malheur aux vaincus!

ADÈLE, à part.

Elle me venge de l'ingrat.

DE NERVAL.

Vous abusez, madame, de ma position et de la vôtre.

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas moi qui les ai choisis, monsieur!

GRANDET.

Non!... c'est moi! mais convenez que vous avez joué gros jeu!... et même pour les joueurs les plus habiles, il y a parfois de mauvaises veines.

LA DUCHESSE.

C'est possible!... aujourd'hui, par exemple, une faible femme s'est trouvée sans défense contre une surprise grossière qu'elle ne pouvait soupçonner, accablée d'inculpations humiliantes dont il lui était impossible de se garantir!... Car devait-elle prévoir que l'homme qui lui semblait le plus noble et le plus généreux se conduirait ainsi?

JUMILLY.

Ah! ne m'accusez pas de cette action!...

LA DUCHESSE, à Jumilly.

C'est à mon tour de vous dire, monsieur: Je ne vous permets pas encore de me répondre!... Afin d'obtenir la triste satisfaction de vous venger d'une femme que vous prétendiez aimer, vous avez, pour déchirer son âme, sacrifié l'honneur et la délicatesse!... Qui donc a perdu la partie?

JUMILLY, troublé.

Madame!...

GRANDET, à part.

Venons à son secours... (Haut.) Vous avez infiniment d'esprit, madame, tout le monde le sait; ce qu'on a fait aujourd'hui sort un peu des règles ordinaires, j'en conviens!... vous pouvez nous accuser... mais, du moins, vous ne nous séduirez plus.

LA DUCHESSE, riant.

Oh!... et que ferais-je, je vous prie, de la séduction de monsieur Grandet?

GRANDET.

Eh mais!...

LA DUCHESSE, à Jumilly.

Je suis chez vous, monsieur; j'y suis par surprise; et cependant réputation, estime, tout ce qui fait la considération d'une femme peut m'être enlevé par cette misérable vengeance!

JUMILLY.

Ah! vous ne doutez point de ma volonté de vous

soustraire à tout danger, à toute interprétation fâcheuse!

GRANDET, à part.

Diab!e de poltron!...

LA DUCHESSE, à Jumilly.

Je n'exige rien de vous, monsieur, que la patience de m'écouter un moment!... Votre digne ami a voulu des témoins de ma présence chez vous; je consens à m'expliquer devant eux. Moi, veuve et libre, objet d'attention et d'envie, je ne le cache pas, j'ai cru devoir acheter l'estime et la considération par le sacrifice de ces tendres sentiments, que les hommes se donnent tant de peine pour nous inspirer, quoiqu'ils nous condamnent si impitoyablement quand nous les ressentons. J'ai occupé mon esprit du soin de garantir mon cœur; et ce que vous nommez la coquetterie est devenu l'ange gardien d'une conduite où la malveillance n'a rien pu trouver à reprendre. Vous vous révoltez contre cet instinct naturel qui porte à désirer de plaire et qui fait craindre d'aimer!... il est peut-être moins le tort des femmes que le votre, messieurs!... vous avez de douces paroles par nous séduire; vous en avez de cruelles pour nous juger!... tous les moyens vous sont bons pour nous soumettre, et vous vous irritez des plus innocents, employés pour assurer nos paisibles conquêtes.

GRANDET.

Oh! innocents!... innocents!...

LA DUCHESSE.

Une femme s'arme souvent de la plaisanterie, d'une froideur apparente, d'une indifférence qu'elle voudrait bien éprouver, et s'efforce ainsi de disputer au sentiment qui l'entraîne une liberté qui lui échappe!... heureuse quand elle retarde assez l'aveu qu'on tâche de lui arracher, pour connaître tel qu'il est celui qu'une illusion allait rendre maître de son cœur.

JUMILLY, à part.

Serait-il vrai?...

GRANDET, à part.

Ah! ah! ah!...

LA DUCHESSE.

Un instant, je l'avoue, j'ai pensé que j'avais trouvé celui dont l'amour devait l'emporter sur tout le reste, et mon cœur croyait sentir que la vanité, les plaisirs, la fortune ne valent pas ce qu'il peut y avoir de bonheur dans une parole d'amour prononcée par l'homme qu'on aime et qu'on estime!... (Elle regarde Jumilly qui semble s'émoouvoir.)

JUMILLY, à part.

Oh!... s'il était possible!... Grandet!... Grandet!...

GRANDET, à part.

C'est encore un piège!...

ADÈLE, à part.

L'aimait-elle véritablement?



LA DUCHESSE.

On m'a donné le temps de réfléchir, on m'a rendu service!... (Elle va vers Nerval.) Monsieur de Nerval, peut-être a-t-il fallu que la Parisienne fût défendue contre vous par un sentiment qu'elle ne s'avouait pas à elle-même?... il y aurait peu de générosité à m'enorgueillir d'une semblable victoire : pardonnez-moi donc mes plaisanteries!... (Elle s'approche d'Adèle.) Quand on est jeune, bonne et jolie, on fixe à jamais l'amour, en dépit des coquettes et des inconstants, soyez-en sûre, mademoiselle, et veuillez ne pas me garder rancune!... (Elle va à Grandet.) Monsieur Grandet, l'amitié excuse bien des choses; et, en vérité, je devrais vous remercier de m'avoir jugée digne d'être la compagne de l'homme que vous aimez le plus au monde!... (D'un ton très-moqueur et très-gracieux.) Il faut un cœur dévoué comme le votre pour imaginer de tels projets!... il est fâcheux seulement de ne pas réussir; mais que voulez-vous? le tout est de faire les choses à propos!... votre ami ne

m'aime plus sans doute... et moi je ne l'aime peut-être pas encore!... le mariage que vous m'aviez annoncé manque par force majeure!... après cela, il ne semble que je n'ai plus qu'à me rendre au bal... un peu tard, il est vrai, mais j'arriverai encore à temps pour la dernière valse!... Adieu donc, mademoiselle!... messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer!... (A part, en sortant.) Je suffoque!... mais ils ne m'auront pas humiliée!...

## SCÈNE VII.

ADÈLE, GRANDET, NERVAL, JUMILLY.

GRANDET.

Que le diable m'emporte si elle ne s'est pas encore moquée de nous!... qu'importe, au reste, si j'ai réussi, si tu ne l'aimes plus?

JUMILLY.

Que sais-je?...

GRANDET.

Oh! mon Dieu!... est-ce que ce serait à recommencer?

## ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

## SCÈNE I.

LA DUCHESSE.

(Au lever du rideau, elle entre en scène par la porte de droite, va à la fenêtre, puis revient sur le devant.)

LA DUCHESSE.

Je croyais avoir entendu une voiture... non, ce n'était pas ici. (Elle sonne, un domestique entre.) A-t-on porté les lettres que j'ai données ce matin?

LE DOMESTIQUE.

Où, madame : Joseph est allé chez M. Grandet; il n'était pas encore revenu de la campagne où il est depuis quinze jours, mais Joseph a cru devoir laisser la lettre, parce qu'on l'attend ce matin sans faute.

LA DUCHESSE.

C'est bien, et l'autre?

LE DOMESTIQUE.

Celle qui était adressée à M. de Jumilly? c'est moi-même, madame, qui m'en suis chargé, et je l'ai remise en mains propres, au moment où le général allait monter en voiture; il m'a dit en mettant la lettre dans sa poche : Il n'y a pas de réponse.

LA DUCHESSE.

C'est bon!... Voilà tout, sortez. (Le domestique sort. Seule.) Pas de réponse!... oh! mon Dieu, toujours la même chose!... Ne le verrai-je donc plus? Trois semaines se sont écoulées depuis ce jour,

ce jour fatal où j'ai senti près de lui... chez lui... que Jumilly m'était plus cher que tout au monde; trois semaines, et il n'est pas venu!... je lui ai écrit... et point de réponse!... je l'ai cherché dans tous les lieux où je le voyais autrefois... et je ne l'ai pas trouvé!... que fait-il?... où est-il? s'il savait ce qui se passe dans mon cœur! ah! il me l'a dit: il est des hommes qui ne pardonnent point!... aussi, pourquoi jusqu'au dernier moment ai-je caché ce que je sentais là?... je ne voulais pas rester humiliée devant lui; je l'ai bravé, je me suis montrée jusqu'au bout fière, indifférente et dédaigneuse!... oh! si, au lieu de cela, je lui avais dit la vérité! si j'avais répété mille fois ce qu'il ne voulait pas croire; Henri, je l'aime!... il aurait été convaincu!... il serait là, comme autrefois, tendre et dévoué!... S'il revenait! s'il pouvait revenir! si seulement il m'était donné de le retrouver pendant une heure tel que je l'ai vu durant une année entière! (Elle reste absorbée.)

## SCÈNE II.

ERNESTINE, LA DUCHESSE,  
LA PRINCESSE DE BLAMONT-CHAUVRY.

ERNESTINE.

Entrez, ma tante, entrez : voici ma sœur.

LA DUCHESSE, s'avancant pour l'embrasser.

Ah! ma tante!

LA PRINCESSE.

Du tout!... donne-moi ton beau front: je te défends de baisser mes rides; les vieillards ont une politesse à eux.

ERNESTINE.

Cela va-t-il un peu mieux, bonne sœur?

LA PRINCESSE.

Je viens m'informer de ta santé; car, depuis quelque temps, je ne te reconnais pas! tu ne parais plus au cercle de Madame, on ne te voit plus dans nos salons, tu souffres, tu pleures même quelquefois!... que signifie cela?

LA DUCHESSE, souriant avec effort.

Oh! ce ne sera rien, je l'espère.

ERNESTINE.

Moi qui revenais si contente et si heureuse de mon petit voyage!...

LA DUCHESSE.

Tu avais tes raisons pour cela.

ERNESTINE.

Mais, grâce à vous, j'en vais avoir pour être triste. C'est au point que je n'ai pas encore osé vous parler de la joie que la mère de Charles a éprouvée en embrassant la future de son fils, je pourrais presque dire sa femme, puisque notre contrat est signé. Elle était si fâchée de n'avoir pu venir à Paris! Mon oncle d'Augicourt vous dira comme elle l'a remercié de m'avoir conduite auprès d'elle.

LA PRINCESSE.

Et depuis quand de retour?

ERNESTINE.

Depuis hier soir, ma tante, et je serais allée vous voir, si je n'avais trouvé ma sœur si changée et si souffrante. Avez-vous fait appeler le docteur?

LA DUCHESSE.

Enfant!... Est-ce qu'un médecin peut me guérir?

ERNESTINE.

Mais, dame! c'est son métier.

LA PRINCESSE.

Ah! s'ils faisaient de ces cures-là?

ERNESTINE.

Et tous nos amis? se portent-ils bien? le général... y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu? (La princesse va s'asseoir à gauche, et prend un journal sur la table.)

LA DUCHESSE.

Le général?...

ERNESTINE.

Oui!... Question inutile, n'est-ce pas? il vient tous les jours, comme d'habitude.

LA DUCHESSE.

Je ne l'ai pas vu depuis ton départ.

ERNESTINE.

Est-il possible? voilà qui est singulier!... Ah! si je l'avais su, je lui aurais bien demandé pourquoi, par exemple!...

LA DUCHESSE, vivement.

Tu l'as donc vu? où? quand?

ERNESTINE.

Ce matin, à la porte des Tuileries; il montait en voiture avec Adèle: oh! il m'a bien aperçue, car il m'a fait comme cela de la main.

LA DUCHESSE.

Ah!...

ERNESTINE.

J'ai bien regretté de n'avoir pu parler à Adèle, car je lui en veux; avant de partir, je lui avais annoncé par une belle lettre la signature de mon contrat, et elle ne m'a pas donné signe de vie. A moins pourtant que sa réponse ne soit arrivée à la campagne pendant que mon oncle d'Augicourt me faisait faire un détour pour visiter d'autres parents. S'il en est ainsi, on me la renverra. Mais j'en reviens au général: comment se fait-il qu'il ne paraisse plus?

LA DUCHESSE.

Quelques travaux importants, peut-être...

ERNESTINE.

Laissez donc! on ne travaille pas toujours!... C'est que je serais très-fâchée de ne plus le voir; je l'aimais beaucoup, d'abord!... Et lui aussi, il vous aimait beaucoup!... Est-ce que vous lui avez fait quelque chose?

LA DUCHESSE, avec embarras.

Quelle idée!

ERNESTINE, souriant.

Oh! vous étiez bien un peu capricieuse, un peu méchante avec lui!... j'avais remarqué cela, moi, vous savez?

LA PRINCESSE.

Fiez-vous donc aux enfants!

ERNESTINE.

Et j'avais voulu faire comme vous?...

LA DUCHESSE.

En vérité?

ERNESTINE.

Oui, pendant cinq minutes! mais ça ne m'a pas réussi, et entre nous, ma sœur, je vous conseille de changer de système.

UN DOMESTIQUE.

M. Charles de Vaudel est au salon.

ERNESTINE.

Ah! je vais le rejoindre! Au revoir, bonne sœur!... adieu, ma tante.

## SCÈNE III.

LA DUCHESSE, LA PRINCESSE  
DE BLAMONT-CHAUVRY.

LA PRINCESSE.

Maintenant que nous sommes seules, ma chère enfant, parlons un peu raison, si c'est possible. Tu m'as raconté le mauvais tour que t'a joué ce général de Buonaparte que vous avez tous la rage de regarder comme un homme distingué, et que moi j'aurais traité comme un paltoquet, il y a cinquante ans.

LA DUCHESSE.

Ma tante!...

LA PRINCESSE.

Oui, ma nièce, un paltoquet!... Te faire enlever, conduire chez lui!... et pourquoi? pour te dire des grossièretés!... Ça n'a pas de nom!... Mais voyon, où en es-tu avec ce petit monsieur?

LA DUCHESSE.

Hélas! ma tante, je lui ai écrit.

LA PRINCESSE.

Quelle sottise!...

LA DUCHESSE.

Et il n'a pas répondu à mes lettres.

LA PRINCESSE.

Quelle impertinence!...

LA DUCHESSE.

Il a cessé d'aimer.

LA PRINCESSE.

Est-ce que tu aurais commencé, toi?

LA DUCHESSE.

Eh bien! oui, je dois tout vous dire!... je l'aime plus que ma vie.

LA PRINCESSE.

Phrase de roman, ma chère! on n'aime ni toute sa vie, ni plus que sa vie! Mais on aime, et c'est déjà bien assez!... Ah ça! que prétends-tu faire de cet amour-là?

LA DUCHESSE.

Le sais-je? puis-je comprendre ce qui se passe en moi? Je ne suis plus la même!

LA PRINCESSE.

Et c'est, ma foi, bien dommage!

LA DUCHESSE.

Qui donc lui dira que cette femme, si coquette et si dédaigneuse, connaît enfin l'amour? qui lui persuadera qu'un sentiment vrai a changé son âme?...

LA PRINCESSE.

Voyez-vous ça!... je l'avais prévu, et je l'avais dit de prendre garde.

LA DUCHESSE.

Ah! il le saura!... je veux qu'il le sache!... je viens d'écrire à M. Grandet.

LA PRINCESSE.

Grandet!... qu'est-ce que c'est que ça?... son confesseur?

LA DUCHESSE.

Non, son ami!... Cet homme qui me hait, qui me déteste.

LA PRINCESSE.

Ah! oui, je me souviens! celui qui a grisé les gens?... C'est un homme de tête que ce garçon-là!... et si ça avait eu un nom et de la naissance, ça aurait fait quelque chose de mon temps.

LA DUCHESSE.

Il a été sans pitié pour moi!... c'est lui qui m'a perdue dans le cœur de son ami.

LA PRINCESSE.

Ta, ta, ta!... perdue!... perdue!... vraiment je

t'écoute et je ne te conçois pas! qu'as-tu donc fait de mes leçons, mon cher bijou?...

LA DUCHESSE.

Vos leçons?... Ah! c'est pour les avoir trop écoutées que jusqu'à ce jour je n'ai eu que de tristes et vains triomphes, et pas un instant de bonheur!...

LA PRINCESSE.

Tout cela n'a pas le sens commun! expliquons-nous: tant qu'il ne s'est agi que de t'amuser un peu de ce soldat dégrasé dont on a fait un général, de le voir soupier à tes pieds, il n'y avait pas grand'chose à dire; et pouvait même être plaisant!... mais il prend cela au sérieux, et toi aussi?... il se permet envers la duchesse de Langais une rouerie qu'on aurait tout au plus pardonnée à ce mauvais sujet de duc de Fronsac?... c'est trop fort!... Si nous vivions encore sous notre bon roi Louis XV, il y aurait un moyen tout simple d'en finir: on enverrait le mauvais plaisant à la Bastille ou dans un hôpital de fous, comme fit cette charmante comtesse d'Egmont.

LA DUCHESSE.

Ah! ma tante, pouvez-vous bien rappeler une pareille action et regretter une semblable époque?

LA PRINCESSE.

Comment! si je la regrette?... vraiment oui, tous les jours.

LA DUCHESSE.

Est-ce possible?

LA PRINCESSE.

D'abord, souviens-toi, ma chère, qu'on regrette toujours l'époque où l'on avait vingt ans: puis, vas-tu me répéter les balourdises de vos gazettes libérales? Écoute, mon enfant: je ne sais rien de plus calomnié dans ce bas monde que Dieu et le dix-huitième siècle; car, en me remémorant les choses de ma jeunesse, je ne me rappelle pas qu'une seule duchesse ait jamais oublié son rang et foulé aux pieds les convenances, comme tu me parais disposée à le faire. Des poëtereaux, des dérivailleurs, à qui nous donnions à dîner, ont imprimé les calomnies de nos femmes de chambre, et on est parti de là pour flétrir une époque que l'on ne connaît pas. Dans mon temps, vois-tu, on ne devenait pas folle pour un homme de l'espèce de ce Junilly; ces gens-là, on les distinguait, mais on ne se compromettait pas pour eux, et une femme savait garder sa dignité, même au milieu de ses galanteries. Je crois qu'il est temps que je te fasse songer à la tienne, puisqu'il n'y a plus moyen de faire enfermer ce petit monsieur.

LA DUCHESSE.

Encore!... ma tante!...

LA PRINCESSE.

Mon Dieu, sois tranquille; je n'oublie pas que vous avez aujourd'hui des jurys, une charte, je ne sais quoi; mais je vois avec peine que vous n'êtes pas ce que nous étions, nous; que les roles sont

changés; que ce sont les femmes à présent qui se dévouent pour les hommes; que ces messieurs valent beaucoup moins et s'estiment bien davantage... Sacrifiez-vous donc pour ces petits poitrinaires à gants jaunes et à lunettes d'écaïlle, qui abandonneraient dix femmes pour un amendement, qui fument comme nos cochers, et qui portent des pantalons pour cacher la maigreur de leurs jambes. Fi! cela révolte.

LA DUCHESSE.

Oh! ma tante, pouvez-vous bien le confondre avec les gens dont vous parlez? vous ne le connaissez point! il n'est pas un noble sentiment qui ne trouve place dans son cœur; il n'est pas une grande pensée que son esprit ne puisse concevoir.

LA PRINCESSE.

Bah! bah! on fait maintenant des grands hommes à si bon marché!

LA DUCHESSE.

Et si je vous disais jusqu'où le sentiment que j'éprouve a failli me conduire? quelle idée m'est venue à l'esprit?

LA PRINCESSE.

Quelque folie, sans doute? parle; dans ce temps-ci, je m'attends à tout.

LA DUCHESSE.

Eh bien! dépitée de ne pas recevoir de réponse à mes lettres, indignée de son indifférence, un instant, le croiriez-vous? j'ai imaginé d'envoyer ma voiture à sa porte.

LA PRINCESSE.

Ah! mon Dieu!

LA DUCHESSE.

Je voulais que toute la ville me crût chez lui!... Je voulais me perdre, pour lui donner envie de me sauver!

LA PRINCESSE.

Dans quel siècle vivons-nous, bon Dieu? et qu'est-ce que je disais? envoyer ta voiture à sa porte! le maréchal de Richelieu faisait cela de mon temps; mais que ça vienne à la pensée d'une femme, voilà qui était réservé à cette époque, où tout est renversé! Ma chère enfant, tu as perdu la raison.

LA DUCHESSE.

Oh!... j'ai réfléchi, ma tante, et je me suis arrêtée!

LA PRINCESSE.

C'est bien heureux!... mais, petite sotte que tu es, il vaudrait cent fois mieux aller chez lui le soir en fiacre que d'y envoyer ta voiture en plein jour!

LA DUCHESSE.

Vous croyez?

LA PRINCESSE.

Ce serait une faute, mais c'est préférable à une sottise, parce que ça peut toujours se nier.

LA DUCHESSE.

Et si je veux que tout le monde sache que je l'aime?

LA PRINCESSE.

Il n'y a pas moyen de raisonner avec toi; la tête est montée; nous ne nous entendrions pas!...

LA DUCHESSE.

Je le crains!

LA PRINCESSE.

Comme il m'est impossible, je le vois bien, de ramener les esprits vers mon époque, il faut que je tâche de m'accommoder à la tienne: tu es maintenant mon seul intérêt dans la vie. Voyons donc!... essayons d'arranger tout cela! Tu es fêlée de ton général Jumilly?

LA DUCHESSE.

Il n'y a pas de bonheur pour moi sans son amour.

LA PRINCESSE.

Oui, tu es disposée à te compromettre, à perdre pour lui ton présent et ton avenir!... il vaut encore mieux l'épouser. Ce sera une odieuse mésalliance... mais il y en a tant aujourd'hui!...

LA DUCHESSE.

Et s'il ne m'aime plus?

LA PRINCESSE.

Je voudrais bien voir cela!... Tu as écrit à ce M. Grandet? que lui mandes-tu?

LA DUCHESSE.

Je l'engage à venir me voir: il est tout-puissant sur l'esprit de son ami.

LA PRINCESSE.

Et tu veux le convaincre de la sincérité de tes beaux sentiments?

LA DUCHESSE.

Si je parvenais à m'en faire un auxiliaire; s'il décidait son ami à revenir près de moi, ne fût-ce qu'un instant, je crois que je serais heureuse.

LA PRINCESSE.

Eh bien! il ne serait pas convenable que tu fisses les premières démarches: je m'en charge.

LA DUCHESSE.

Vous, ma tante?...

LA PRINCESSE.

Oui, moi!... c'est bien à contre-cœur, je t'en réponds!... mais tu ferais quelque sottise; la vanité de ton petit général de Buonaparte en profiterait; tu serais perdue, et, dans ce temps-ci, une mésalliance vaut mieux qu'une aventure!... Je recevrai ton monsieur Grandet, s'il se rend à ton invitation.

LA DUCHESSE.

Oh! que vous êtes bonne!

LA PRINCESSE.

J'y suis bien forcée!...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur Grandet demande à voir madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

C'est lui, ma tante.

LA PRINCESSE.

Allons, rentre chez toi, et laisse-moi faire.

LA DUCHESSE.

Prenez bien garde!... ayez pour lui les plus grands égards!... songez que mon sort est peut-être dans les mains de cet homme!...

LA PRINCESSE.

Sois donc tranquille!... on sait sa diplomatie!... va, laisse-nous.

LA DUCHESSE.

Je compte sur vous, ma tante. (Elle sort par la porte à droite.)

LA PRINCESSE.

C'est bon! c'est bon!... (Au domestique.) Faites entrer. (Seule un instant.) La princesse de Blamont-Chauvry faire des avances à un monsieur Grandet!... Ce que c'est pourtant qu'une révolution!

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, GRANDET.

LE DOMESTIQUE, annonçant et sortant tout de suite.  
Monsieur Grandet.

GRANDET, saluant.

Madame, vous m'avez fait l'honneur... (Il lève la tête et voit la princesse.) Tiens!... pardon, madame... (Il fait un pas pour sortir.)

LA PRINCESSE.

Non, non... approchez, monsieur.

GRANDET.

C'est madame la duchesse de Langeais qui m'a écrit...

LA PRINCESSE.

Et c'est la princesse de Blamont-Chauvry, sa tante, qui vous reçoit.

GRANDET, à part.

Une princesse!... diable!... c'est encore mieux pour la qualité!... mais pour la figure!...

LA PRINCESSE.

Monsieur, j'ai à vous parler.

GRANDET.

Je suis tout oreilles, madame.

LA PRINCESSE.

Vous avez, je crois, un ami, qu'on nomme Jumilly?

GRANDET.

Oui, madame, on le nomme ainsi depuis sa naissance.

LA PRINCESSE.

Eh bien! c'est de lui qu'il va être question.

GRANDET.

J'écoute.

LA PRINCESSE.

Sachez que, par un caprice du sort assez bizarre, ma nièce a un service à réclamer de vous.

GRANDET.

De moi, madame?... de moi, qui suis son ennemi le plus dévoué.

LA PRINCESSE.

Qu'entends-je?... un pareil aveu...

GRANDET.

Oh! j'ai eu l'honneur de le lui dire à elle-même.

LA PRINCESSE.

En vérité!

GRANDET.

Mais je dois avouer avec franchise que ce n'est pas à elle spécialement que j'en veux, c'est aux coquettes en général; ce qui fait qu'à l'armée on m'avait surnommé l'ennemi des femmes.

LA PRINCESSE.

Et vous osez vous en vanter?

GRANDET.

Pourquoi pas?... Si vous connaissiez mon aventure avec la belle Oliska, madame, vous seriez moins étonnée.

LA PRINCESSE.

Je ne sais pas, monsieur, ce que c'est que la belle Oliska, et je m'inquiète peu de vos aventures avec elle; mais il me semble que quand bien même il n'y aurait dans ce monde ni rang, ni titres, ni noblesse pour commander le respect, la qualité de femme devrait suffire.

GRANDET.

Oh! oui, sans doute, si elles n'étaient pas toutes prodigieusement trompeuses, quineuses et capricieuses comme l'était Oliska.

LA PRINCESSE.

Encore ce nom!... Avez-vous bientôt fini, monsieur, de me jeter votre Oliska à la figure?... C'est quelque couturière polonaise?

GRANDET.

Bavaroise, madame!... et pas du tout couturière!... diable!... plutôt à Dieu qu'elle l'eût été!... il y a gros à parier qu'elle ne m'aurait pas fait casser la jambe gauche! car c'est seulement parmi ces jeunes beautés, pratiquant un art modeste au sixième étage, que j'ai rencontré un peu de bonté, d'humanité, de vraie émotion!... Ne faites pas la grimace, madame... un cœur sensible et bon est une chose précieuse!... Je conviens qu'il est fâcheux d'être obligé de monter six étages pour trouver cela!... mais quand on le trouve, on ne regrette pas sa peine!... Pour Oliska, c'est différent; elle habitait le palais du roi, à Dresde; elle était noble, elle avait un titre; aussi elle se moquait parfaitement de l'amour véritable... et je me suis cassé la jambe gauche!

LA PRINCESSE.

Eh! que m'importe votre jambe gauche?

GRANDET.

Cela m'importe beaucoup à moi... surtout dans les changements de temps.

LA PRINCESSE.

Brisons là, et écoutez-moi... Ma nièce, la duchesse de Langeais, a la faiblesse d'honorer de quelque estime un homme qui, je le crains bien, ne la mérite guère.

GRANDET.

Madame!...

LA PRINCESSE.

Silence, je vous prie!... Vous ignorez sans doute, monsieur, qu'un des aïeux de M. de Lan-

geais, premier mari de ma nièce, fut tué à la neuvième croisade sous le saint roi Louis IX?

GRANDET.

C'est possible, madame : vous devez le savoir mieux que moi!... je n'y étais pas.

LA PRINCESSE.

Mais... ni moi non plus.

GRANDET.

Je ne dis pas que vous y étiez.

LA PRINCESSE.

Il ne manquerait plus que cela.

GRANDET.

Mais j'étais à Lutzel, à Bantzen, à Montmirail et à Champaubert, où M. Jumilly s'est couvert de gloire sous l'empereur Napoléon.

LA PRINCESSE.

Vous appelez cela de la gloire; je ne veux pas chicaner là-dessus.

GRANDET.

Vous faites, pardieu, très-bien.

LA PRINCESSE.

Votre ami n'en est pas moins à une immense distance de ma nièce, vous en conviendrez avec moi.

GRANDET.

Je ne conviens pas de ça du tout.

LA PRINCESSE.

Je vous prie encore une fois, monsieur, de vouloir bien faire silence, et de me prêter toute votre attention.

GRANDET.

Et moi, madame, je vous prie de vouloir bien ne pas vous permettre un mot offensant sur Jumilly.

LA PRINCESSE.

Ne dirait-on pas que la princesse de Blamont-Chauvry doit du respect à un général de Buonaparte?

GRANDET.

Pourquoi non? Si le général de Buonaparte vaut mieux dans son petit doigt que toutes les comtesses, duchesses, princesses et pimbeches de votre faubourg.

LA PRINCESSE.

Vous êtes un polisson!

GRANDET.

Je ne vous dirai pas ce que vous êtes.

### SCÈNE V.

LA PRINCESSE, LA DUCHESSE,  
GRANDET.

LA DUCHESSE, entrant.

Mon Dieu! qu'entends-je?... qu'y a-t-il donc?

LA PRINCESSE.

Il y a qu'il faut sonner tes gens à l'instant même.

LA DUCHESSE.

Pourquoi cela, ma tante?

LA PRINCESSE.

Pour faire sauter monsieur par la fenêtre.

GRANDET.

Par la fenêtre?... comme Olska!... Doucement, s'il vous plaît!... Avec les femmes au-dessus de trente ans, je passe toujours par la porte.

LA DUCHESSE, avec beaucoup de douceur.

Monsieur!...

GRANDET.

Et c'est le chemin que je vais prendre, puisque voilà tout ce qu'on me voulait ici.

LA DUCHESSE.

Je vous en prie, monsieur, veuillez rester.

LA PRINCESSE.

Où, c'est à moi de sortir, tu as raison.

LA DUCHESSE.

Chère tante, songez que monsieur vient ici à ma prière, et que vous m'aviez promis...

LA PRINCESSE.

Et le moyen de se contenir près de certaines gens!... Adieu, je me retire; mais je reviendrai avec ton oncle d'Augicourt, que je vais consulter.. Tu es une folle, ma pauvre nièce, et je te prédis qu'il t'arrivera malheur avec tout ce monde-là. (Elle sort par le fond en murmurant.) Pimbeches!... manant!...

### SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, GRANDET.

LA DUCHESSE, très-gracieuse.

Je ne vous demande pas l'explication des paroles de ma tante, monsieur : l'excès de son amitié pour moi l'a peut-être rendue injuste, et je crains que vous n'ayez eu à vous plaindre de la vivacité qu'elle met à tout ce qui m'intéresse.

GRANDET, à part.

Il paraît que ce sera moins orageux.

LA DUCHESSE, s'asseyant.

Mais... asseyez-vous donc, monsieur.

GRANDET.

Je suis très-bien ainsi, madame.

LA DUCHESSE.

Non, non!... je vous en prie!... notre conversation peut se prolonger... j'ai peut-être bien des choses à vous dire.

GRANDET, s'asseyant.

Me voilà prêt à vous entendre.

LA DUCHESSE.

Il y aura un mois bientôt, monsieur, que je reçus de vous une visite.

GRANDET.

Où, madame.

LA DUCHESSE.

J'espérais qu'elle ne serait pas la seule.

GRANDET.

Vous espérez?... cependant!...

LA DUCHESSE, très-gracieuse.

On peut avoir quelques discussions, n'être pas tout à fait du même avis sur une chose, et pourtant estimer assez le caractère de quelqu'un pour désirer de le revoir.

GRANDET.

Certainement... madame... (A part.) Que diable est cela?

LA DUCHESSE.

Il est vrai que vous avez été absent quinze jours.

GRANDET.

Vous vous êtes informée de moi, madame?

LA DUCHESSE.

Apparemment, car nous n'avons guère les mêmes relations, si ce n'est...

GRANDET.

Le général Jumilly.

LA DUCHESSE.

Oui; mais je ne l'ai pas vu.

GRANDET.

Bravo!... Il a tenu sa parole.

LA DUCHESSE.

Comment?

GRANDET.

Sans doute!... De maudites affaires m'ont contraint à m'éloigner de Paris durant quinze mortels jours; il m'avait bien promis de ne pas chercher à vous revoir; mais il a été si faible avec vous, madame, que je ne défiais de lui. Je tremblais qu'il n'eût encore bouleversé tous les projets que j'ai formés pour son avenir, projets qu'il avait adoptés.

LA DUCHESSE.

Ah!...

GRANDET.

Je vois avec plaisir que c'est une affaire terminée, et qu'il ne vous importunera plus d'un amour que vous ne pouvez partager.

LA DUCHESSE.

Mais qui vous a dit cela, monsieur Grandet?

GRANDET.

Il me semble que ç'a été assez clair.

LA DUCHESSE.

Oui, vous m'avez cru une femme insensible, et moi j'ai pu vous croire méchant!... nous nous sommes bien trompés tous deux.

GRANDET.

Pas trop! pas trop!

LA DUCHESSE.

Oh! je vous demande pardon!... car, sous cette apparence de rudesse, vous êtes bon, généreux.

GRANDET.

Du tout, du tout!...

LA DUCHESSE.

Vous avez donc pensé, monsieur Grandet, qu'il pouvait se rencontrer une femme capable de voir et d'entendre chaque jour votre ami sans apprécier ses nobles qualités, sans qu'elle reconnût que l'amour d'un homme tel que lui devait être la plus grande et la plus chère ambition de son cœur?

GRANDET, à part.

Ah çà! mais, ce n'est plus la même femme!

LA DUCHESSE.

Vous avez été sévère, cruel même envers elle!... eh bien! elle ne vous en veut pas, et elle vous demande aujourd'hui un peu d'indulgence en échange de son amitié.

GRANDET, souriant.

A part. Quelle métamorphose!... Haut. Pardon, madame la duchesse!... savez-vous bien que si l'on n'y prenait garde, rien ne serait plus facile que de se laisser aller à ces douces paroles, à ces regards charmants?... oui, on jurerait qu'il y a placé dans votre cœur pour une véritable émotion.

LA DUCHESSE.

Et pourquoi s'obstinerait-on à en douter? pourquoi ne pas croire que mon âme est capable de comprendre la votre, et de pardonner à un dévouement qui vous honore ce que votre conduite envers moi a pu avoir d'irrégulier et de désobligeant?

GRANDET.

Me pardonner?... vous, madame?...

LA DUCHESSE, approchant son fauteuil du sien.

Moi-même!... je veux faire plus peut-être.

GRANDET.

Quoi donc?

LA DUCHESSE.

Vous contraindre à me rendre justice, à convenir qu'il y a quelque élévation, quelques nobles sentiments dans cette âme que vous avez si cruellement blessée.

GRANDET.

J'avoue franchement que j'ai été un peu perfide, et que, pour ne pas me garder rancune, il faut que vous fassiez un grand effort sur vous-même.

LA DUCHESSE.

Mais non!... car désormais nous serons amis; la prévention cessera de vous aveugler. Vous viendrez me voir... souvent; vous me raconterez les campagnes de votre ami; vous me direz la gloire qu'il s'est acquise, les nombreux dangers qu'il a courus quand son amour de la science l'entraîna dans les déserts de l'Égypte; vous me parlerez de vous aussi, de votre existence si pleine d'utiles travaux et d'importantes découvertes, car je n'ignore point que votre art vous doit beaucoup, et je compte sur vous, monsieur Grandet!

GRANDET.

Certes, madame, ce serait avec grand plaisir...

LA DUCHESSE.

Oh! vous verrez qu'une duchesse peut être une bonne femme!... Que de fois il arrive dans le monde que notre opinion sur telle ou telle personne n'est que l'effet d'un malentendu, et qu'un moment d'entretien suffit pour changer toutes nos idées?... Moi, par exemple, je vous avais mal jugé, et je m'en repens.

GRANDET, à part.

C'est incroyable!... il y a dans toutes ses paro-

les un ton de franchise, un abandon!... est-ce que cette femme-là aurait un cœur?

LA DUCHESSE.

Je tiens trop à votre estime, monsieur Grandet, pour ne pas tâcher de vous faire revenir sur mon compte.

GRANDET, embarrassé.

Mon Dieu! madame!...

LA DUCHESSE, lui tendant la main.

Vous ne me haïrez plus, n'est-ce pas?

GRANDET.

Vous haïr!... est-ce que cela se peut? (A part, en reculant son siège.) Grandet, souviens-toi d'Oliska!..

LA DUCHESSE, rapprochant son fauteuil.

Vous comprenez qu'une femme entourée d'hommages, obsédée de flatteries, doit se donner le temps de bien connaître l'homme qui lui demande tout son avenir, et que des yeux prévenus peuvent voir de la froideur et de la duplicité dans ce qui n'est que de la prudence.

GRANDET, à part.

C'est possible ce qu'elle dit là! et j'ai peut-être été bien vite.

LA DUCHESSE.

Votre ami a partagé vos préventions; vous n'avez rien négligé pour les accroître!

GRANDET.

C'est vrai.

LA DUCHESSE.

Vous pensiez que les triomphes de la vanité étaient tout pour moi?

GRANDET.

Est-ce que je me serais trompé, madame?

LA DUCHESSE.

Croire que vous n'avez pas changé d'opinion, ce serait vous offenser : un homme aussi pénétrant que vous voit jusqu'au fond des cœurs, et vous connaissez le mien maintenant.

GRANDET.

Madame!... (A part.) Ma parole d'honneur, je n'y suis plus du tout!..

LA DUCHESSE.

Vous regrettez à présent, j'en suis sûre, de m'avoir montrée à votre ami sous de si tristes couleurs, de l'avoir éloigné de moi... Vous regrettez d'avoir retardé notre bonheur... de nous avoir séparés pendant ces longs jours où je l'ai attendu en vain... Ici-bas, les jours heureux sont si rares!... Qui sait si Dieu nous les rendra?..

GRANDET, à part.

J'ai beau faire!... cette femme-là a je ne sais quoi dans la voix, dans les manières!..

LA DUCHESSE.

Convenez que vous avez été coupable!

GRANDET.

Eh! mon Dieu, j'ai grand peur de l'avoir été plus que vous ne croyez.

LA DUCHESSE.

Comment donc?

GRANDET.

Je ne m'étonnerais pas que Jumilly fût marié à l'heure où je vous parle.

LA DUCHESSE, se levant vivement.

Marié!..

GRANDET, se levant.

Où, avec mademoiselle de Vauroy : vous savez, madame, celle à qui vous aviez enlevé M. de Nerval.

LA DUCHESSE.

Marié... avec elle!..

GRANDET.

J'avais arrangé cela avant mon départ; l'affaire était en bon train... tous les jours j'écrivais à Jumilly pour le presser de terminer, car je tenais à l'arracher à vos séductions. Il m'a répondu que je devais être tranquille et qu'il disposait tout pour le bonheur de notre jeune amie; depuis trois semaines il ne vous a pas revue, de sorte que...

LA DUCHESSE.

Mais cela n'est pas possible!... il n'est pas marié!..

GRANDET.

Je n'en sais rien : en arrivant chez moi, je trouve votre lettre et j'accours à votre hôtel avant même d'aller embrasser mon ami.

LA DUCHESSE.

Oh! il vous aurait indiqué le jour de la cérémonie, il vous aurait attendu.

GRANDET.

C'est probable! mais le contraire se peut aussi.

LA DUCHESSE.

Monsieur Grandet!

GRANDET.

Vous pâlissez, madame?... vous semblez souffrir?..

LA DUCHESSE.

Hélas!..

GRANDET.

Là! nous y voici!... son mariage vous mettrait au désespoir; vous l'aimez à cette heure! Que diable! pourquoi ne pas vous y prendre un peu plus tôt?..

LA DUCHESSE.

Non! l'on ne renonce pas si vite à un bonheur qu'on a rêvé si longtemps; on ne se décide pas ainsi à empoisonner toute la vie de la femme qu'on a tant aimée!

GRANDET.

Et qui se serait douté que ça empoisonnerait toute votre vie?

LA DUCHESSE.

Vous voyez ce que j'éprouve, monsieur! vous le voyez, car mon cœur s'est dévoilé devant vous!

GRANDET.

Où, pardieu, oui, je vois que je me suis trop pressé, que vous valez mieux que je ne pensais, et que s'il était encore temps...

LA DUCHESSE.

Il n'est pas, il ne peut pas être marié.



GRANDET.

Je vais le voir, lui parler, lui dire...

LA DUCHESSE.

Que lui direz-vous, monsieur Grandet?

GRANDET.

Ma foi, je lui dirai... je lui dirai que je ne vous reconnais plus; que vous avez bouleversé toutes mes idées, que vous êtes une femme adorable!... Il me traitera sans doute de girouette... mais c'est égal!... Et, s'il est trop tard, ma foi, tenez, pour réparer mes torts envers vous...

LA DUCHESSE.

Eh bien?

GRANDET.

Eh bien! je vous épouse à sa place!

LA DUCHESSE.

Vous, monsieur Grandet!

GRANDET.

Ma parole d'honneur, j'en serais capable, tant vous m'avez brouillé la cervelle!...

LA DUCHESSE.

Mais songez donc...

GRANDET.

Ah! oui, c'est juste!... ce n'est pas moi que vous aimez! je ne sais plus ce que je dis!... Allons, allons, je vais le trouver... je vais tâcher. Ah ça! madame, s'il revient, vous ne recommanderez pas à vous moquer de lui? hein!...

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur!...

GRANDET.

Écoutez donc!... il est bon de prendre ses précautions : moi, qui dans ce moment-ci me fie à vos paroles, et m'apitoie sur votre chagrin, je suis peut-être un grand imbécile!

LA DUCHESSE, d'un ton affligé.

Monsieur Grandet!...

GRANDET.

Eh bien, non, voyons!... je vous crois sincère.

LA DUCHESSE.

Au revoir, n'est-ce pas?

GRANDET.

A bientôt, madame!... (A part en sortant.) Diables de femmes, comme ça vous retourne!...

### SCÈNE VII.

LA DUCHESSE, seule.

Non, il n'est pas trop tard!... Je ne puis me décider à le croire!... mon souvenir ne se sera pas effacé si vite!... Cette jeune fille, il ne l'aimait point; elle ne saurait le rendre heureux!... Le dépit, la colère ont pu le faire consentir... mais, malgré l'absence, mon image s'est placée entre elle et lui!... Son ami va lui parler; il reviendra!... oh! que j'ai souffert!... mais qu'il vienne, qu'il vienne!... voilà tout!... qu'il entende ma voix naguère encore si puissante, et je verrai s'évanouir tous ses projets d'indifférence et d'aban-

II.

don!... Si M. Grandet lui-même, qui me détestait, s'est laissé toucher par mes paroles, que fera donc celui qui m'a tant aimée?... (Elle s'approche d'une glace.) Mais je suis pâle et changée... cette robe ne me sied pas... si j'essayais d'une autre toilette?... Cette fois, c'est pour lui seulement que je veux être belle!... (Elle sonne; sa femme de chambre entre.)

LA FEMME DE CHAMBRE.

Que veut madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

M'habiller.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Faut-il donner l'ordre de ne pas recevoir?... J'entends une voiture. Elle regarde par la fenêtre.) C'est celle de M. de Jumilly : madame la duchesse le reçoit-elle?

LA DUCHESSE.

Oui, oui... sortez. (La femme de chambre sort.) Jumilly!... revient-il enfin de lui-même?... Ah!... je savais bien qu'il ne pouvait pas être marié!... Voyons, tâchons d'être assez calme pour ne dire que ce qu'il faut!...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le général Jumilly. (Il sort.)

### SCÈNE VIII.

JUMILLY, LA DUCHESSE.

JUMILLY, saluant.

Daïgnez, madame, agréer l'hommage de mon respect.

LA DUCHESSE, à part, après avoir salué.

Quel ton glacial!... (Haut.) Votre meilleur ami sort d'ici, monsieur, l'avez-vous rencontré?

JUMILLY.

Non, madame, j'ignorais même son retour.

LA DUCHESSE, à part.

Ah!...

JUMILLY.

Vous êtes étonnée, sans doute, du temps qui s'est écoulé depuis le moment où vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à passer chez vous?

LA DUCHESSE.

Trois semaines!...

JUMILLY.

Veuillez me pardonner cette impolitesse apparente. J'ai attendu l'instant où je devais m'éloigner pour toujours...

LA DUCHESSE.

Vous éloigner?... et pour toujours?... oh! c'est impossible!

JUMILLY.

Dans deux heures, je pars; mais j'aurais été coupable en ne venant pas prendre congé de vous!... Vous reste-t-il, madame, quelques ordres à me donner?

LA DUCHESSE, à part.

Cela serait-il vrai?

5

## SCÈNE IX.

JUMILLY, LA DUCHESSE, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Oh! ma sœur, ma sœur, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre... Ah! monsieur de Jumilly ici!... Il vient donc vous annoncer son mariage.

LA DUCHESSE.

Son mariage!...

ERNESTINE.

Tenez, lisez plutôt ce qu'Adèle m'écrivait il y a quinze jours : la lettre a couru après moi à la campagne, et je viens de la recevoir.

LA DUCHESSE, prenant la lettre vivement, et la parcourant à part.

Ce mariage que M. Grandet avait arrangé... Oui!... «Je dois épouser M. de Jumilly... nous nous «marions le 17...» C'était hier!... «Et nous partons pour l'Italie le 18.» C'est aujourd'hui!... Marié!... (Elle reste anéantie et va s'asseoir à droite.)

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la princesse de Blamont-Chauvry, monsieur le comte d'Augicourt.

## SCÈNE X.

LA DUCHESSE, JUMILLY, ERNESTINE, LA PRINCESSE, D'AUGICOURT, puis GRANDET.

LA PRINCESSE, à d'Augicourt en entrant.

Oui, mon cher comte, venez, nous ne serons pas trop de deux pour empêcher une sottise.

ERNESTINE, à part.

Comme ma sœur est triste!... comme le général a l'air embarrassé!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Grandet.

LA PRINCESSE.

Il ne manquait plus que celui-ci!... Va-t-il encore nous parler de son Oliska et de sa jambe gauche?

GRANDET.

Mesdames, monsieur, j'ai bien l'honneur... J'étais sûr de te trouver ici, mon ami, et je viens...

JUMILLY, bas.

Silence!...

LA DUCHESSE, à elle-même.

(Elle tient la lettre à la main, elle est assise et n'a donné aucune attention aux personnes qui sont entrées.)

Il va partir!... et il est marié!...

JUMILLY, s'approchant d'elle.

Veuillez permettre que je vous explique...

LA DUCHESSE, se levant.

Pas un mot!... toute l'explication, elle est dans ma conduite insensée!...

LA PRINCESSE.

Mais, qu'as-tu donc, ma nièce? tes traits sont renversés!...

LA DUCHESSE, se plaçant au milieu, entre sa tante et Jumilly.

Ce que j'ai? C'est que, voyez-vous, j'ai été la plus folle des femmes!... Je ne sais quelles pensées fausses et frivoles m'ont caché la vérité!... J'ai contraint mon cœur, j'ai dissimulé un sentiment qui était toute mon âme, j'ai jeté loin de moi un bonheur qui était ma vie! (Elle froisse la lettre qu'elle tient encore.)

JUMILLY, à part.

Grand Dieu! serait-il possible? (Grandet s'est placé au coin de droite.)

LA PRINCESSE.

Ma nièce, ma nièce, prends donc garde à ce que tu dis.

LA DUCHESSE.

Eh! que m'importe? il n'est plus temps de feindre! mon erreur a cessé, mais elle est irréparable! L'être factice créé par mon orgueil a disparu! c'est ma pensée, c'est mon âme qui parlent en ce moment! Oh! ma tante, que toutes ces misérables idées de vanité et de convenances, que tous vos préjugés sont petits et faibles devant un sentiment réel! Ce monde avec ses plaisirs, ses intérêts, ses frivoles triomphes, je le quitte pour jamais, il m'a trompé! Il n'y a eu de vrai que son amour... et je l'ai sacrifié! Ma vie, je devais la consacrer à l'aimer, à le rendre heureux... Eh bien! ce bonheur, c'est une autre qui le lui donnera, et c'est ma faute! Et moi, moi? une solitude et des regrets éternels, voilà ce qui me reste, ce que je veux! j'y garderai du moins mon amour; personne ne pourra m'enlever ce dernier bonheur; il est là pour la vie! Lui, ma tante, lui! il est marié!

LA PRINCESSE.

Ah! bah! voilà qui est à merveille! il n'y a plus rien à craindre.

GRANDET.

Marié? qu'est-ce que vous dites donc?

JUMILLY, bas.

Tais-toi. (Haut.) Oui, j'ai fait choix d'une compagne dont les vertus, les charmes et l'esprit suffisent pour inspirer l'amour le plus violent, et pour combler de bonheur, son âme, aussi tendre, aussi passionnée que la mienne, partage un amour que rien désormais ne peut diminuer ni détruire. (Il se met à ses genoux.)

LA DUCHESSE.

Ah! que vois-je!

JUMILLY, se relevant.

Mathilde, ne m'avez-vous pas compris? je suis encore à vous!

LA DUCHESSE.

Grand Dieu! ne me trompez-vous pas?...

JUMILLY.

J'attends mon sort... presque en tremblant.

LA DUCHESSE, se jetant dans ses bras.

Ah! ne crains plus rien... j'ai trop souffert!...  
L'orgueil se tait quand l'amour a parlé.

JUMILLY.

Vous êtes à moi, Mathilde?

LA DUCHESSE.

Pour toujours.

GRANDET.

A la bonne heure donc! vous voyez bien qu'il  
n'était pas plus marié que moi! mais il paraît que  
ça ne tardera guère.

LA DUCHESSE.

Oh!... je suis trop heureuse!

ERNESTINE.

Mais Adèle?

GRANDET.

Il lui a fait épouser ce matin M. de Nerval : en  
mon absence, il avait changé toutes nos dispo-  
sitions, et le surnois me l'avait caché. (A part.)  
C'est dommage! car je l'aurais épousée volontiers,  
moi!

LA PRINCESSE, à d'Angicourt.

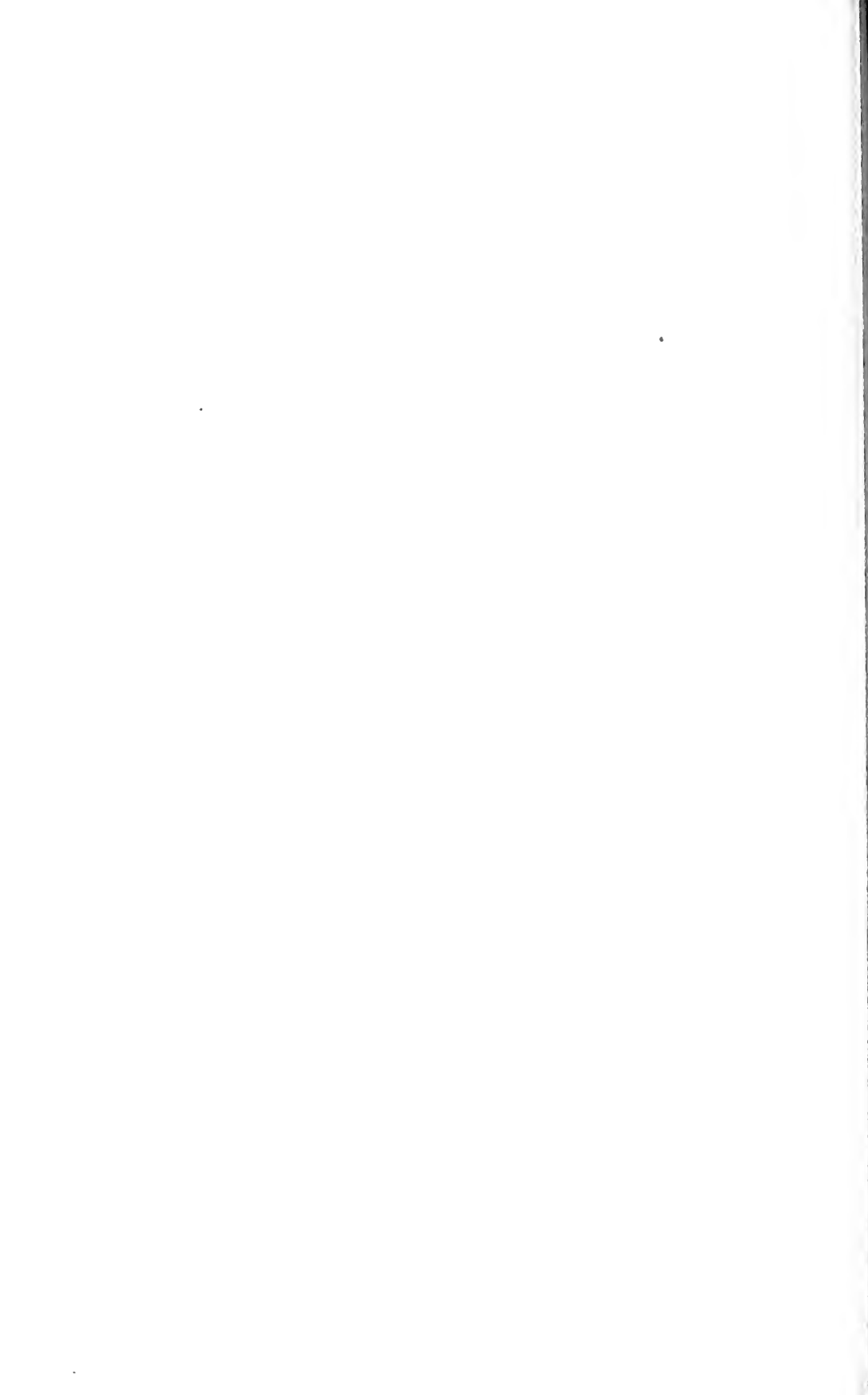
Nous n'avons plus rien à faire ici, mon cher  
comte.

D'ANGICOURT.

Il y aura un général de Buonaparte dans la  
famille.

LA PRINCESSE.

Nous le ferons faire marquis.



# UN SECRET DE FAMILLE

DRAME EN QUATRE ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,  
LE 2 JUILLET 1834.

EN COLLABORATION AVEC ANCELOT.

PERSONNAGES

ACTEURS

LÉOPOLD DE BANNEVILLE. . . . .	MM. LAFOND.
LÉONARD, oncle de madame de Lucy. . . . .	LEPEINTRE JEUNE.
BRIOLET, domestique de Léonard. . . . .	ARMAND.
UN DOMESTIQUE. . . . .	BALARD.
MADAME DE LUCY, veuve . . . . .	M <sup>mes</sup> DOCHE.
CÉCILE, sa fille. . . . .	THÉNARD.
MADAME D'AUBRAY, amie de madame de Lucy. . . . .	CORA.
CATHERINE, femme de charge. . . . .	GUILLEMIN.



La scène se passe pendant les trois premiers actes chez madame de Lucy ; pendant le quatrième, dans sa maison de campagne.

# UN SECRET DE FAMILLE

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon chez madame de Lucy. — Porte au fond, portes latérales. — Une psyché à droite du spectateur; un guéridon à gauche.

### SCÈNE I.

CATHERINE, puis CÉCILE.

CATHERINE, sortant de la chambre à droite de l'acteur.

Oui, madame; les voitures sont prêtes, et ces messieurs qui doivent servir de témoins sont arrivés; je les ai fait entrer dans le petit salon en bas.

CÉCILE, sortant de la chambre à gauche en fredonnant.  
Tra, la, la, la!... Ah! te voilà, Catherine!... Dis-moi, ma bonne; me trouves-tu bien ainsi?

CATHERINE.

Pardine!... ainsi, et autrement.

CÉCILE.

Ah! c'est que je l'aime tant mon Léopold que je crains toujours, vois-tu, de n'être pas assez jolie; aujourd'hui surtout qu'il va être mon mari.

CATHERINE.

Vous voulez donc qu'on vous aime encore davantage?... Est-ce que c'est possible?...

CÉCILE.

Je crois que non; mais je voudrais qu'il m'aimât toujours.

CATHERINE.

Rien que ça!... Eh bien, rassurez-vous, si ça dépend de la figure...

CÉCILE.

Oh! tu me flattes, peut-être?... Il y a tant de personnes qui sont mieux que moi!

CATHERINE.

Mieux que vous?... qui donc?

CÉCILE.

Eh! mais, sans aller bien loin, ma mère, par exemple!

CATHERINE.

Madame de Lucy!

CÉCILE.

Oui, je m'en veux quelquefois de ne pas lui ressembler.

Air de *l'Angelus*.

Quand je vois ses traits gracieux,  
Sa taille que chacun admire,  
La douce langueur de ses yeux,  
La finesse de son sourire,  
Malgré moi, parfois, je soupire!...  
Son regard sait si bien charmer,

Elle a tant le secret de plaire,  
Qu'il me semble que, pour m'aimer,  
Il faut qu'on n'ait pas vu ma mère!

CATHERINE.

Bah!... si vous lui ressembliez, ça ne serait que la continuation d'une seule et même jolie femme; et comme ça du moins il y en a deux.

CÉCILE, se regardant dans la psyché.

Tu crois, Catherine?

CATHERINE.

J'en suis sûre.

CÉCILE.

Pourvu que Léopold soit de ton avis!

CATHERINE.

Est-ce que vous en doutez?

CÉCILE.

Non, je l'espère!... Ma mère est-elle prête?... Tout le monde est-il là?

CATHERINE.

Tout le monde, excepté M. Léopold.

CÉCILE.

Lui!... oh! s'il commence ainsi, comme je vais le gronder.

CATHERINE.

Le gronder, dès le premier jour!

CÉCILE, souriant.

Oui, pour qu'il ne prenne pas de mauvaises habitudes.

CATHERINE.

Eh bien, tenez, le voilà qui monte, grondez-le; mais ne lui gardez pas rancune.

CÉCILE.

Sois tranquille.

CATHERINE.

Je vais faire avancer les voitures. (Elle sort par le fond après avoir salué Léopold qui entre.)

### SCÈNE II.

LÉOPOLD, CÉCILE.

CÉCILE.

Comment! monsieur, vous êtes en retard, vous? LÉOPOLD, s'avancant.

Ah! pardon, ma chère Cécile!... je craignais de rencontrer quelqu'un près de vous.

CÉCILE.

Voilà une belle raison!... Ainsi, dans quelques

instants, quand il faudra jurer devant témoins que vous m'aimez, que vous n'aimez jamais que moi, vous n'oserez donc pas ?

LÉOPOLD.

Ah! j'attends ce moment avec une vive impatience; et je donnerais tout au monde... (Il l'attire doucement vers lui en lui prenant la main et disant :) Cécile! (Puis il s'arrête et tourne les yeux vers la chambre à droite comme craignant d'être surpris.)

CÉCILE, qui a tendu la joue, croyant qu'il voulait l'embrasser.

Eh bien!... Dépêchez-vous donc!...

LÉOPOLD, lui donnant un baiser sur la joue.

Ah!...

CÉCILE.

Et il se fait prier encore!

LÉOPOLD.

Pour être heureux, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

Vous le serez donc avec moi ?

LÉOPOLD.

Ne vous ai-je pas dit que je vous aime ?

CÉCILE.

Répétez-le encore!

LÉOPOLD.

Ah! mille fois!... (Il s'arrête et tourne encore la tête vers la chambre de droite.)

CÉCILE.

Eh bien, c'est déjà fini ?

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Sur vos lèvres se peut-il bien  
Que déjà la parole expire ?  
Prêts à serrer un doux lien,  
N'ayons-nous qu'un mot à nous dire ?  
Finit-on si tôt son discours,  
Quand si gentiment on débute?...  
Songez-y, je veux un toujours  
Qui dure plus d'une minute!  
Oui, monsieur, je veux, etc.

Pourquoi donc tournez-vous toujours les yeux du côté de la chambre de ma mère ?

LÉOPOLD, avec embarras.

Ah!... c'est qu'il me tarde que la cérémonie soit terminée!... que vous soyez à moi... irrévocablement à moi!... C'est mon espoir, c'est mon vœu le plus cher, et tout ce qui en recule l'accomplissement, ne fût-ce que d'une seconde, me met au supplice!... Je pense que c'est maintenant madame de Lucy seule qu'on attend... et si mes yeux cessent quelquefois de se reposer sur votre aimable visage, c'est encore une manière de vous prouver mon amour.

CÉCILE.

A la bonne heure! Tout ce que vous venez de dire est très-bien; et tant que vous parlerez ainsi... Oh! continuez, et je resterai là, immobile, devant vous, une journée entière, pourvu que j'entende toujours le son de votre voix, et ces douces paroles qui me font tant de bien!

LÉOPOLD.

Pour cela, il faut que nous soyons unis.

CÉCILE.

C'est vrai.

LÉOPOLD.

Suis-je justifié à vos yeux ?

CÉCILE.

C'est moi que je trouve coupable à présent. (A Catherine qui entre par le fond.) Ma bonne, va donc presser ma mère!...

CATHERINE.

J'y vais, mon enfant, j'y vais. (Elle va vers la chambre à droite.)

CÉCILE.

Nous ne nous marierons pas d'aujourd'hui! (Elle cause avec Léopold; madame de Lucy paraît sur le seuil de la porte, Catherine lui dit un mot à voix basse, puis sort par le fond.)

### SCÈNE III.

MADAME DE LUCY, CÉCILE, LÉOPOLD.

MADAME DE LUCY, comme faisant un effort sur elle-même, à part.

Allons!... Il le faut!... Elle les aperçoit, tréssaille et essuie vivement une larme.)

CÉCILE, à Léopold, sans voir sa mère.

Et vous me promettez de ne jamais prendre avec moi cette mine grave et sombre que je vous vois quelquefois, et qui me fait presque peur ?

LÉOPOLD, souriant.

Oh! jamais! (Il aperçoit madame de Lucy, à part.) Ciel!... (Il laisse tomber la main de Cécile qu'il tenait dans la sienne, et se détourne brusquement.)

CÉCILE, étonnée et le regardant.

Eh bien, vous tenez joliment parole!... (Elle voit sa mère qui a composé son visage et qui s'approche, elle court à elle.) Ah! maman, te voilà enfin!... comme tu as été paresseuse.

MADAME DE LUCY.

Excuse-moi, ma fille!

CÉCILE.

Oh! je ne t'en veux pas!... nous allons partir, et dans un instant je serai madame Léopold de Banneville!... quel bonheur! que je t'embrasse! (Elle l'embrasse, puis l'examine.) Quelle jolie toilette! que tu es bien ainsi! Léopold, regardez donc!...

LÉOPOLD, sans lever les yeux.

Il est impossible d'être mieux que madame.

MADAME DE LUCY, les yeux fixés sur lui.

Oui, pour une mère.

CÉCILE.

Pas du tout!... on va croire que c'est toi qui es la mariée.

MADAME DE LUCY, à part.

Que dit-elle?...

CATHERINE, entrant.

Madame, tout est prêt.

MADAME DE LUCY, avec douleur.

Ah!... (Léopold, un peu contraint, s'approche de



madame de Lucy et lui offre la main; Cécile jette un coup d'œil dans la glace, et les rejoint en sautant.)

## SCÈNE IV.

CATHERINE, seule, après les avoir regardés sortir.

Enfin, ils sont en route!... quel singulier mariage, pour une jeune fille si riche! la mère, la mariée, le futur, et quatre habits noirs, voilà tout!... point d'invitations, point de fête, rien!... On dirait que ma chère maîtresse a honte de donner sa fille à M. Léopold de Banneville; qu'elle voudrait que personne ne sût la chose!... et pourtant c'est un homme bien distingué, et plus riche encore que mademoiselle, à ce qu'on dit!... en vérité, c'est à n'y rien comprendre!... On frappe à la porte du fond.) Tiens, qui est-ce qui nous arrive là?...

BRIOLET, passant la tête par la porte.

Peut-on entrer?

CATHERINE.

Que vois-je?... Est-ce possible?... M. Briolet!

## SCÈNE V.

CATHERINE, BRIOLET.

BRIOLET.

C'est lui-même, madame Catherine; vous permettez?... (Il l'embrasse.) Et bien content de vous revoir, allez!

CATHERINE.

Moi aussi, monsieur Briolet!... mais par quel hasard?... moi qui vous croyais à deux cents lieues de Paris!... Est-ce que vous auriez quitté le service de l'oncle de madame, de M. Léonard?

BRIOLET.

Du tout, madame Catherine.

CATHERINE.

Il vous a donc envoyé à Paris pour affaires?

BRIOLET.

Du tout, madame Catherine.

CATHERINE.

Pendant vous y êtes.

BRIOLET.

Certainement que j'y suis!... et lui aussi!...

CATHERINE.

Ah bah!...

BRIOLET.

Oui, oui; il est là, dans la cour, avec Jean, et pendant qu'il fait descendre de notre chaise de poste un cadeau qu'il apporte à mademoiselle Cécile pour la noce, moi je suis monté, et vite, et vite, pour vous embrasser d'abord.

CATHERINE.

C'est bien honnête à vous!

BRIOLET.

Puis pour vous demander des nouvelles de votre fille, mademoiselle ToINETTE: est-elle toujours aussi agréable, aussi gentille?

CATHERINE.

Depuis quatre ans que vous ne l'avez vue, je crois bien; elle est mieux encore!

BRIOLET.

Je m'en doutais!... et lorsque autrefois j'enviaisageais sa tournure, sa figure, sa... ses... son... enfin suffit, je me suis toujours dit que ça ne pourrait que croître et embellir!... aussi, je vous en avertis, madame Catherine, je reviens diablement amoureux.

CATHERINE.

En vérité?... Eh bien! il n'y a pas grand mal à ça, monsieur Briolet.

BRIOLET.

Ah! voilà qui est parler!... Mais expliquez-moi donc pourquoi nous n'avons trouvé personne en bas?

CATHERINE.

Vous allez le comprendre: c'est que je suis toute seule.

BRIOLET.

Ah! oui, c'est une raison!... mais j'entends mon maître.

## SCÈNE VI.

CATHERINE, LÉONARD, BRIOLET.

LÉONARD.

Bonjour, Catherine, bonjour!

CATHERINE, faisant la révérence.

Monsieur...

LÉONARD.

C'est moi, ma bonne, c'est moi!... (Il lui pince la joue.) Comment donc? mais toujours fraîche!... Ah çà! où est tout le monde? ma nièce Clarisse, ma petite nièce Cécile, que je les embrasse!

CATHERINE.

Elles vont rentrer, monsieur. Comme elles seront surprises de vous voir!

LÉONARD.

J'espère qu'elles en seront contentes.

CATHERINE.

Sans doute; oh! elles ne tarderont pas, car, à cette heure, la cérémonie doit être terminée.

LÉONARD.

Comment, la cérémonie?... Quelle cérémonie?

CATHERINE.

Et mais, le mariage.

LÉONARD.

Mariée!... Cécile.

BRIOLET.

Mademoiselle Cécile!

CATHERINE.

Elle-même.

LÉONARD.

Mariée!... Payez donc doubles guides aux postillons! brûlez donc le pavé!... faites donc deux cents lieues pour être témoin!... elle ne pouvait pas m'attendre dix minutes? Que diable! un oncle, ça s'attend toujours!... Elle était donc bien pressée!

CATHERINE.

Dame, quand on aime son futur.

LÉONARD.

On doit aussi aimer son oncle.

CATHERINE.

Est-ce qu'on vous avait invité?

LÉONARD.

Pas du tout; mais un oncle est invité-né.

CATHERINE.

Vous croyez peut-être qu'il y a une noce, une fête? Pas le moins du monde! les témoins seuls ont été appelés, et madame n'aura pas voulu sans doute déranger ses parents, puisque tout devait se passer sans bruit.

LÉONARD.

Sans bruit, dis-tu? Oh! que non, ça ne se passera pas sans bruit; j'en ferai, moi, et beaucoup.

CATHERINE.

On n'a invité personne, et madame d'Aubray, une amie d'enfance de madame, qui voyageait depuis un an et qui est arrivée de Suisse hier soir, n'a pas même été prévenue.

LÉONARD.

Ça m'est égal!... une amie!... une amie!... ce n'est pas un oncle.

CATHERINE.

Elle viendra, sans doute, voir madame aujourd'hui, et elle sera tout aussi étonnée que vous en apprenant que le mariage est conclu.

LÉONARD.

Elle prendra la chose comme elle voudra; moi je la prends fort mal!... Un mariage à six heures du soir!... comme si l'on ne pouvait pas attendre à demain.

CATHERINE.

C'est madame qui a choisi l'heure, afin qu'il n'y eût pas de curieux à l'église, et que la journée fût moins longue après la cérémonie.

LÉONARD.

Moins longue! je le crois bien! elle sera terminée!... mais, dis-moi, où se marie-t-on? chez le voisin, sans doute? à l'Assomption?... J'y cours. Je verrai peut-être encore donner la bénédiction, de loin, derrière un pilier!... ce sera gentil!... un oncle qui a fait deux fois le tour du monde.

CATHERINE.

On aura craint sans doute de vous fatiguer.

LÉONARD.

Il est sûr que deux cents lieues en chaise de poste, ça cahote un peu plus!... mais c'est égal! Cécile qui m'avait tant prouvé de ne pas se marier sans moi, quand elle n'avait encore que douze ans.

CATHERINE.

Elle a eu le temps de l'oublier.

LÉONARD.

Je vais le lui rappeler, moi!... viens, Briolet. (Il va pour sortir; un bruit de voiture se fait entendre.)

CATHERINE, regardant au fond.

Je vous annonce la mariée.

LÉONARD.

Eh bien, je vais la recevoir. Catherine et Briolet sortent.)

## SCÈNE VII.

LÉONARD, CÉCILE, LÉOPOLD, puis un peu après MADAME DE LUCY.

CÉCILE, entrant la première.

Que viens-je d'apprendre? Mon oncle! mon bon oncle! (Elle l'aperçoit.) Ah!... Elle lui saute au cou.)

LÉONARD.

Permettez, permettez, mademoiselle!...

CÉCILE.

Vous vous trompez, mon oncle!... maintenant je suis une dame, et voilà mon mari... (A Léopold.) Léopold, c'est mon oncle Léonard... Mon oncle, embrassez mon mari. (Elle pousse Léonard vers Léopold.)

LÉOPOLD.

Je suis heureux de pouvoir faire connaissance avec l'oncle de Cécile.

LÉONARD.

Monsieur, certainement...

CÉCILE, le caressant.

Oh! que vous êtes gentil d'être venu. Que j'ai de plaisir à vous voir.

LÉONARD.

Il paraît cependant qu'on ne tenait guère à ma présence.

CÉCILE.

Maman vous avait écrit.

LÉONARD.

Mais sans m'indiquer de jour.

CÉCILE.

Et vous avez reçu la lettre à temps.

LÉONARD.

Oui, pour arriver trop tard.

CÉCILE.

Que c'est aimable de vous être mis en route tout de suite, pour voir votre petite Cécile en mariée!

LÉONARD.

Ah çà! veux-tu bien me laisser mettre en colère!

CÉCILE.

AIR : *Faisons la pair.*

Regardez-moi!

Vous devez me trouver grandie?

Ma robe me va bien, je croi,

Depuis quatre ans, suis-je enlaidie?

Regardez-moi!

Mon cher oncle, regardez-moi!

LÉONARD.

Tout cela est fort bien, mais tu ne m'as pas attendu, et...

CÉCILE.

Regardez-moi!

Pour lui, mon amour est si tendre!

Il m'offrait son cœur et sa foi,

Mais il ne voulait pas attendre!.

Regardez-moi !  
Pardonnez-lui !... regardez-moi !

LÉONARD.

Pas moyen de se fâcher avec cette enfant-là ! Heureusement, voici ta mère, et, au fait, c'est plutôt à elle que je dois me plaindre. Madame de Lucy arrive pâle et abattue ; Léopold est silencieux d'un côté du théâtre.

MADAME DE LUCY.

Ah ! mon oncle, c'est vous...

LÉONARD.

D'abord, je vous embrasse... ensuite, je vous demanderai, ma nièce... (Il l'examine. Mais que vois-je ? serais-tu malade ? convalescente ?...)

LÉOPOLD, à part.

Que dit-il?... Quelle pâleur... Sa figure prend l'expression de la plus vive inquiétude.)

LÉONARD.

Pourquoi ne pas m'écrire, m'appeler ? moi, vieux médecin, qui ai recueilli dans les quatre coins du globe des remèdes à tous les maux.

MADAME DE LUCY.

Je vous remercie, mon oncle ; mais je ne suis nullement malade ; un peu fatiguée seulement... voilà tout.

LÉONARD.

Voilà tout... voilà tout... Nous examinerons cela.

MADAME DE LUCY, faisant un effort sur elle-même.

Je vous assure que vous vous alarmez à tort... Savez-vous que vous nous faites une bien aimable surprise ?

LÉONARD.

Où, une surprise... mais c'est de toi qu'il faut nous occuper, car tu as beau dire...

MADAME DE LUCY, l'interrompant.

Cécile, avez-vous présenté votre mari à notre oncle ?

LÉOPOLD.

J'ai déjà eu l'honneur de saluer le parent de ma chère... Cécile. (Il continue à regarder madame de Lucy avec inquiétude.)

CÉCILE, allant à lui.

Qu'est-ce que cela, monsieur ? encore l'air grave et pensif.

LÉOPOLD.

Moi !... Il s'arrête en rencontrant les yeux de madame de Lucy.)

CÉCILE.

Il n'y a plus à revenir d'abord ; vous êtes mon mari ! il faut en prendre votre parti.

LÉONARD, à madame de Lucy, en lui montrant

Cécile et Léopold qui causent bas.

Regarde-les donc !... sont-ils charmants tous deux ! Comme ils ont l'air de s'aimer !...

MADAME DE LUCY, avec contrainte.

Où... ils s'aiment !...

LÉONARD.

Allons, je suis content de toi. Tu as fait choix

pour ma petite Cécile d'un joli garçon, ma parole d'honneur !... et je ne t'en veux plus de ne pas m'avoir averti plus tôt.

MADAME DE LUCY.

Je n'ai pas cru devoir différer un seul instant le bonheur de ma fille.

### SCÈNE VIII.

LES MEMES, MADAME D'AUBRAY.

CATHERINE, annonçant et se retirant tout de suite. Madame d'Aubray.

MADAME DE LUCY.

Ah !... (A part. Et elle ne sait pas encore... pour-quoi vient-elle si tôt ?)

MADAME D'AUBRAY, entrant.

Ma chère Clarisse... Elle l'embrasse.) Et vous aussi, ma bonne Cécile... Que viens-je d'apprendre en arrivant chez toi ?... Cécile mariée !... Et toi, Clarisse... oh ! comme tu as l'air souffrant ; assieds-toi donc... tu sembles avoir peine à te soutenir.

MADAME DE LUCY, s'asseyant.

Ce n'est rien ; l'émotion... le plaisir de te revoir.

MADAME D'AUBRAY.

Absente depuis plus d'une année, j'arrive à Paris hier, je te fais savoir mon retour, et toi, tu ne m'instruis pas de ce qui se passe ici.

MADAME DE LUCY.

En effet, j'ai vu par ton petit billet de ce matin que tu n'as pas reçu mes dernières lettres.

MADAME D'AUBRAY.

Pas une seule depuis plusieurs mois.

MADAME DE LUCY.

Oh ! tant pis !...

MADAME D'AUBRAY.

Enfin, je viens d'apprendre le mariage de Cécile en entrant ; il vaut mieux tard que jamais... Mais où est donc ton gendre ? que je le voie, que je le félicite...

MADAME DE LUCY, fort troublée.

Il est ici ! Elle fait un mouvement pour parler bas à madame d'Aubray, et retombe sur son fauteuil.)

MADAME D'AUBRAY.

Ah ! ici ! Elle se retourne, aperçoit Léonard et se penche à l'oreille de madame de Lucy.) Comment ! si vieux !... S'adressant à Léonard.) Recevez, monsieur, mes sincères compliments.

LÉONARD.

Vos compliments !... et de quoi donc, madame ?

MADAME D'AUBRAY.

Mais sur votre bonheur d'avoir obtenu pour compagne une femme aussi jeune, aussi jolie que ma chère Cécile.

LÉONARD, à part.

Moi ! j'ai obtenu !... ah çà ! qu'est-ce qu'elle dit donc ?

CÉCILE.

Quel quiproquo !... vous vous trompez, ma bonne amie ; monsieur est mon oncle Léonard.

MADAME D'AUBRAY.

Ah!

CÉCILE.

Et voici mon mari, qui est pour vous une ancienne connaissance. (Léopold salue gravement.)

MADAME D'AUBRAY.

M. Léopold! votre mari!... est-ce possible?

LÉONARD.

Comment, si c'est possible? c'est tellement possible que ça est.

MADAME D'AUBRAY.

Ah! pardon! mais j'avais pensé...

LÉONARD.

Où, vous aviez pensé que c'était moi!... et cette idée ne vous avait arraché aucune exclamation!... il y avait de quoi se récrier pourtant.

CÉCILE.

Mon oncle a raison, ma bonne amie; d'où vient donc votre étonnement?

MADAME D'AUBRAY, jetant un coup d'œil furtif sur madame de Lucy, dont le regard suppliant semble lui commander le silence.

Oh! il est facile à expliquer. Tous les jours, vous le savez, on arrange des mariages dans sa tête, et j'avais songé à un autre...

CÉCILE.

Un autre!

MADAME D'AUBRAY.

Pour vous, Cécile.

CÉCILE.

Pour moi, un autre mariage! A mon tour, je puis bien dire: est-ce que c'est possible? mais lequel donc?

LÉOPOLD, avec impatience, à part.

Quel supplice!...

MADAME D'AUBRAY.

Ma petite Cécile comprendra que maintenant il ne m'est plus permis d'en parler; mais, depuis quand a-t-il été décidé que M. Léopold de Baumeville serait votre mari? quelles circonstances...

LÉONARD.

Tiens, c'est vrai; je ne m'en étais pas encore informé, moi, et pourtant je désire beaucoup le savoir.

CÉCILE.

Je ne demande pas mieux que de vous le dire: c'est une longue histoire.

LÉOPOLD.

Mais, Cécile, est-il convenable, en ce moment?...

LÉONARD.

Il est très-convenable que je sache comment vous êtes devenu mon neveu, vous, mon cher monsieur, qui très-probablement serez mon héritier. Justement, voici Catherine qui nous fait apporter le thé; asseyons-nous, et écoutons. (Catherine entre avec des domestiques, qui approchent une table et sortent après avoir dressé le thé.)

MADAME D'AUBRAY.

Clarisse semble souffrante, et peut-être...

MADAME DE LUCY.

Non, que Cécile parle... (Bas à madame d'Aubray qui s'assied près d'elle.) Tout te sera expliqué...

LÉONARD.

Allons, mon enfant, raconte-nous l'histoire de vos amours.

LÉOPOLD, à part.

Cruelle situation!

CÉCILE.

Cela remonte à ma sortie de pension, il y a six mois.

LÉONARD.

Six mois! peste c'est quelque chose dans une vie de seize ans!

CÉCILE.

Quand j'arrivai ici, la première personne que je vis assise près de maman, ce fut Léopold, et, je ne sais pourquoi, l'idée me vint presque tout de suite que c'était là le mari qu'on me destinait. Ses soins empressés, pour ma mère et pour moi, ne me laissèrent bientôt plus de doute. Il était si facile de voir qu'il m'aimait, quoiqu'il ne me le dit pas, sans doute parce que maman, me trouvant trop jeune encore pour me marier, le lui avait défendu; mais je ne fus pas longtemps à deviner tout cela.

LÉONARD.

Et à quoi donc, s'il vous plaît?

CÉCILE.

A la différence des regards et des manières de Léopold quand ma mère était près de nous, ou lorsqu'elle n'y était pas.

LÉONARD.

Voyez-vous le coup d'œil de ces jeunes filles, comme c'est juste!...

CÉCILE.

Oh! c'est que la différence était grande! quelquefois même, mais toujours quand ma mère était là, il me traitait avec une brusquerie, une impatience telles que si cet amour, qu'il avait fait naître dans mon cœur, ne m'eût rendue clairvoyante, j'aurais cru qu'il avait de la haine pour moi, et peut-être de l'amour pour une autre.

MADAME DE LUCY, avec trouble.

Pour une autre?... Cécile, une telle pensée...

CÉCILE.

Oh! rassure-toi, maman; elle ne durait qu'un instant; car, dès qu'il croyait n'être pas aperçu, il me regardait, et d'une façon qui me tranquillisait bien vite. Une fois aussi, par malice, je parlai devant lui de la possibilité de mon mariage avec un autre... Léopold devint pâle, mais pâle... (A Léopold.) Pardon, mon ami, vous avez dû bien souffrir en ce moment, et cependant, moi, je fus bien contente.

LÉONARD, riant.

Méchante enfant! (Regardant madame de Lucy qui vient de passer son mouchoir sur sa figure.) Mais tu es bien pâle aussi, Clarisse!... est-ce que tu continues de souffrir?

MADAME DE LUCY.

C'est peu de chose; je crains seulement que tout ce bavardage ne vous fatigue.

LÉONARD.

Du tout, du tout; moi, qui n'ai pu assister à la cérémonie, je tiens essentiellement à connaître les préliminaires; et puis, il y a tant de souvenirs pour tout le monde dans ces histoires-là!... Une tasse de thé, Catherine!...

CÉCILE.

Voilà que j'ai fini... Un jour, maman était sortie... oh! ce fut un grand jour, celui-là! (Madame de Lucy se retourne sur son fauteuil, et cherche à cacher sa figure; Cécile remarque ce mouvement.) Vous avez peut-être trop chaud, maman; voulez-vous que j'ouvre la fenêtre!

MADAME DE LUCY, faisant un effort sur elle-même.

Non! achève, Cécile, achève!

CÉCILE.

J'étais dans le salon; Léopold entra: il y avait bien longtemps que nous ne nous étions vus seuls une minute: je rougissais, j'étais tremblante!... Pauvre Léopold! il était presque aussi troublé que moi... Il voulut sortir; mais il remarqua sans doute combien je souffrais, car il resta... « Cécile, me dit-il, vous ne pouvez douter « de mon attachement; je vous aime comme une « sœur. »

LÉONARD.

Ah! ah! voilà une drôle de déclaration... Catherine, une tasse de thé!...

CÉCILE.

N'est-il pas vrai que c'était étrange? Aussi, ma figure dut exprimer quelque chose de bien extraordinaire, car il s'arrêta, détourna ses regards des miens, et moi qui pensai tout à coup que je n'étais trompée, je sentis mes forces m'abandonner, j'allais tomber... quand il me soutint dans ses bras, en attachant ses yeux sur moi avec un trouble, une tendresse si vive, qu'à l'instant même ce nom de sœur, qui m'avait fait tant de mal, ne laissa plus de traces dans mon esprit.

LÉONARD.

A la bonne heure, ça se recommande.

CÉCILE.

Je me disais: « Ma mère eût-elle ainsi placé Léopold près de moi, n'eût-elle permis de le voir tous les jours, n'eût-elle laissé prendre de l'amour pour lui, si elle n'eût espéré qu'un mariage nous rendrait heureux? » C'était bien raisonner, n'est-ce pas, mon oncle?

LÉONARD.

Parbleu!... sans cela eût été une grande imprudence!

MADAME DE LUCY, à part.

Hélas!

CÉCILE.

Et pourtant, je vois bien que Léopold n'avait pas compris tout cela, qu'il s'imaginait que ma mère ne consentirait jamais à notre union.

LÉONARD.

Bah!... et pourquoi?

CÉCILE.

Je n'en sais rien, mais je lui dis: Et si ma mère y consentait?... A ces mots, il tressaillit; entraîné, mais encore incrédule, sa bouche venait de balbutier qu'il serait le plus heureux des hommes, lorsqu'un cri se fit entendre; c'était ma mère!... elle était là, immobile, près de nous, elle avait tout écouté; courir à elle, lui demander le bonheur avec celui que j'aimais, ce fut l'affaire d'un instant. Bonne mère!... aussi tremblante que moi, pleurant comme moi, à peine si quelques paroles inintelligibles pouvaient sortir de ses lèvres!... enfin, un peu plus calme: « Soyez heureux, dit-elle à Léopold, puisque votre bonheur dépend de Cécile, il ne sera pas dit que, moi, j'aurai mis obstacle à ce que vous désirez tous les deux; je vous donne ma fille!... » Vous comprenez bien que je tombai dans les bras de Léopold!... mais quand je me retournai pour chercher ma mère, elle avait disparu!...

MADAME D'AFEBRAY, à part.

Pauvre Clarisse!

LÉONARD.

Disparu!... Oh! oh! ma nièce, c'est particulier!

MADAME DE LUCY, très-azitée.

Mon devoir était accompli; c'était un époux que je laissais près de ma fille.

LÉONARD.

D'accord, mais pourquoi l'en aller? pourquoi transformer en scène de roman une affaire si simple?

MADAME DE LUCY, troublée.

Mon oncle!

LÉONARD.

Au reste, quand la fin du roman est heureuse, on n'est jamais assez tôt à la dernière page, n'est-ce pas?... Ah çà! monsieur Léopold, vous ne dites rien, vous avez l'air de bouder là, dans votre coin!... Oh! que je suis bête! voici la fin de la soirée, et moi je ne pense pas... allons, allons, c'est juste!... Catherine, des flambeaux! Il faut que chacun rentre chez soi; c'est moi qui tiendrai le flambeau de l'hyménée.

MADAME D'AFEBRAY, à part.

quel événement! Catherine et Bridet attendent des flambeaux.)

LÉONARD, à madame de Lucy.

Ah! il n'y a pas à dire, c'est à toi de... hein!... hein!...

AIR de *Ver Diavolo*.

Allons, tu ne peux t'en déboudre,

Il faut accomplir ton devoir;

Regarde comme il a l'air tendre!

Avance, et comble son espoir.

MADAME DE LUCY, se levant.

O douleur! c'en est fait, il le faut!

MADAME D'AFEBRAY, bas.

Du courage!

CÉCILE, à sa mère.

Ma mère, bénissez notre heureux mariage!

Il m'a donné sa foi.

MADAME DE LUCY, la repoussant.

Je souffre, laissez-moi!

CÉCILE, étouffée.

Quels regards, quel effroi!

Elle souffre, et pourquoi?

(Ici, le chant s'arrête, madame de Lucy fait un pas pour remettre Cécile à Léopold; mais tout à coup elle tombe sans connaissance dans les bras de madame d'Aubray en poussant un cri étouffé.)

MADAME DE LUCY.

Ah!

TOUS.

Ciel!

LÉONARD.

Quand je le disais qu'elle était malade!

CÉCILE.

Ma mère, ma bonne mère!

LÉONARD.

Il faut la conduire dans sa chambre. (Tout le monde s'empresse autour de madame de Lucy.)

CÉCILE.

Oh! je ne la quitte pas qu'elle ne me soit rendue.

LÉOPOLD, à part.

Malheureux que je suis!

LÉONARD, à Léopold.

Voilà un évanouissement qui vient mal à propos pour vous, mon cher ami. (L'orchestre reprend sur un mouvement plus vif, la toile tombe.)

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de madame de Lucy — Porte au fond, portes latérales, une cheminée avec pendule et flambeaux; au premier plan à droite de l'acteur, près de la porte du fond, un secrétaire; une table couverte de dessins, devant la cheminée; à gauche, au premier plan, un lit de repos.

### SCÈNE I.

MADAME DE LUCY, endormie, CÉCILE.

CÉCILE.

Oh! mon Dieu! moi qui étais si heureuse il y a deux jours!... et depuis ce temps, je n'ai pas cessé de voir souffrir ma pauvre mère!... comme elle a été malade; la fièvre ne l'a pas quittée, elle ne me reconnaît plus sans doute, car elle me repoussait quelquefois avec éclat. Sa figure, habituellement si douce, avait une horrible expression de douleur; Léopold n'en pouvait soutenir la vue, il s'éloignait! oh! moi je ne la quitterai pas! (Ici madame de Lucy fait un mouvement. Elle se plaint!... pourtant, elle dort encore, ah! cela fait mal! Elle s'est levée et regarde autour d'elle. Personne!... Léopold est sorti... il ne pouvait respirer. Ma mère, mon mari, tout m'est enlevé par cette maladie cruelle.

MADAME DE LUCY, endormie.

Léopold, Léopold!..

CÉCILE, s'approchant.

Qu'entends-je?..

MADAME DE LUCY, endormie.

Léopold! que ma fille soit heureuse!

CÉCILE.

Bonne mère!..

MADAME DE LUCY, endormie.

C'est tout ce que je demande, aimez-la... tous jours!..

CÉCILE.

Que dit-elle?... a-t-elle donc des craintes pour moi?... oh non! c'est le mal qu'elle éprouve qui la trouble ainsi; moi, je suis la femme de Léopold... je ne puis pas être malheureuse. (Elle reste immobile, les regards attachés sur sa mère qui prononce encore quelques mots inarticulés.)

### SCÈNE II.

LES MEMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, entrant doucement par le fond, examinant Cécile.

(Avec trouble. Qu'y a-t-il donc, Cécile?..

CÉCILE, allant à lui vivement.

Ah! c'est vous, mon ami; silence, elle dort!... mais son sommeil est agité!.. des mots que je n'entends pas bien, des plaintes s'échappent de ses lèvres; votre nom!..

LÉOPOLD, inquiet.

Mon nom?..

CÉCILE.

Elle le répète sans cesse.

LÉOPOLD.

Le trouble que donne la fièvre peut amener des idées... des paroles... qui n'ont pas de sens... qui...

CÉCILE.

Écoutez!.. (Elle veut l'amener près de sa mère.)

LÉOPOLD.

Non, Cécile, non!... N'approchez pas...

CÉCILE.

Laissez-moi!... venez!...

LÉOPOLD, la retenant.

C'est un spectacle cruel pour vous.

MADAME DE LUCY, endormie.

Cécile!... Léopold!... Au nom de Cécile, la jeune femme s'est élancée vers sa mère; au nom de Léopold, son mari s'approche et veut l'écarter.)

LÉOPOLD, à Cécile.

Je vous en prie!...

CÉCILE.

Pardou, mon ami!... c'est ma mère!...

MADAME DE LUCY, endormie.

Oui!... Toujours... jamais!... Oh! que je souffre!  
(Elle ouvre les yeux, s'agite et essaye de se soulever.)

CÉCILE, à Léopold.

Elle s'éveille!...

MADAME DE LUCY, s'éveillant.

Ah!... que s'est-il donc passé?

CÉCILE, voulant lui prendre la main.

Ma mère!...

MADAME DE LUCY, la repoussant.

Qu'on me laisse!...

CÉCILE.

Oh! mon Dieu!... Elle me repousse encore!...

MADAME DE LUCY, lui tendant les bras.

Oh non!... viens, mon enfant!... viens!... Elle la serre sur son cœur.

CÉCILE.

Maman... il est là aussi!...

MADAME DE LUCY fait un mouvement qu'elle réprime aussitôt, et dit avec calme.

Bonjour, Léopold!... Elle retombe sur l'oreiller; Cécile s'effraye, Léopold s'approche, mais madame de Lucy se relève, le regarde fixement, et il se place un peu à l'écart.) Ne crains rien, ma fille!... Je me sens mieux!... ma tête est moins brûlante!... je retrouve mes idées!... depuis quand... suis-je donc malade?

CÉCILE.

Depuis deux jours.

MADAME DE LUCY.

Deux jours!...

CÉCILE.

Oui, aussitôt après notre mariage.

MADAME DE LUCY, doulousement.

Ah!

CÉCILE.

Il n'y avait pas une heure que nous étions sortis de l'église, quand tu l'es trouvée mal!... c'est aujourd'hui le troisième jour!... et je suis restée là, sans cesse, près de toi!... mais tu ne me voyais pas.

MADAME DE LUCY.

Si j'étais morte?

CÉCILE.

Oh! ne dis donc pas une chose si horrible!... tu n'as pas été malade au point de nous donner

de telles inquiétudes!... mourir!... c'est impossible!... n'est-ce pas, Léopold?

LÉOPOLD.

Non, non! Il n'y avait pas un danger réel!... il ne pouvait pas y en avoir!... j'espère!...

CÉCILE.

Moi, j'en suis sûre.

MADAME DE LUCY, se levant.

A ton âge, Cécile, on croit ce qu'on désire!... c'est l'âge de l'espérance et des illusions. Elle essuie une larme.)

CÉCILE, avec étonnement.

Ma mère! quoi donc!... auriez-vous des chagrins, dites, parlez, confiez-les à votre fille.

## SCÈNE III.

LES MEMES, LÉONARD.

LÉONARD, entr'ouvrant la porte du fond.

Ah! ah!... on peut entrer!... Il entre. Il paraît que ça va mieux?... Bonjour, ma chère Clarisse!... Bonjour, mes enfants, car je veux être un père pour vous tous!... et d'abord, voyons, comment se trouve aujourd'hui notre chère malade?

MADAME DE LUCY.

Mieux, mon oncle.

LÉONARD.

Encore pâle et faible; ce qui se passe ici est incroyable!... des médecins qui n'entendent rien à une maladie.

MADAME DE LUCY, souriant.

Cela est-il donc bien rare?

LÉONARD.

Non, je ne dis pas, ça leur arrive plus souvent qu'à leur tour! mais une femme qui souffre, et qui ne se plaint pas; des mariés qui... enfin rien n'est comme de coutume dans cette maison-ci, il faut que je remette tout cela sur un bon pied, et si on me laisse faire... mais quand on veut porter remède, il est indispensable de connaître les causes du mal, et c'est à cela que je vais procéder.

MADAME DE LUCY, vivement.

Je vous dis que je suis mieux, que je n'ai besoin de rien.

CATHERINE, annonçant.

Madame d'Aubray!

CÉCILE.

Fais entrer.

LÉONARD.

Bon, une amie intime!... c'est encore une auxiliaire qui m'arrive.

## SCÈNE IV.

LES MEMES, MADAME D'AUBRAY.

MADAME D'AUBRAY, allant vers madame de Lucy.

Ah! ma bonne Clarisse, que je suis aise de te trouver mieux portante!

MADAME DE LUCY, lui pressant la main.

Merci, ma chère Adèle, merci!

MADAME D'AUBRAY.

Bonjour, Cécile!... Je vous salue, messieurs.

LÉONARD.

Vous arrivez à propos, madame; car j'espère que vous me serez utile.

MADAME D'AUBRAY.

Que voulez-vous dire?

LÉONARD.

On confie quelquefois à l'amie ce qu'on n'avoit pas au médecin.

LÉOPOLD, à part.

Il me met à la torture!... Il fait quelques pas vers le fond.)

LÉONARD.

Ne vous éloignez pas, mon neveu, je vous en prie, j'ai besoin de vous aussi pour découvrir le secret...

MADAME D'AUBRAY.

Mais, monsieur, il n'y a pas de secret.

LÉONARD, faisant un geste d'impatience.

Je vous demande bien pardon, madame! il y en a un. Voilà une femme encore jeune, jolie, riche, qui a dû être très-recherchée. Eh bien, elle vivait presque seule.

MADAME D'AUBRAY.

Il est des gens qui n'aiment pas le monde, et ce sont les plus sages.

LÉONARD, à part.

Cette femme-là est insupportable avec sa rage de m'interrompre!...

CÉCILE, à Léonard.

Maman se plaisait à la campagne. Elle passait huit mois de l'année dans sa terre de Bellevue située à trente lieues de Paris.

LÉONARD.

Je sais cela : je sais aussi que ces goûts simples et naturels sont le partage des âmes tendres... ma mère est veuve depuis longtemps; elle a refusé, à ma connaissance, un bien riche parti, il y a deux ans; et tel qu'une femme n'en trouve pas un second dans sa vie.

LÉOPOLD, à part.

Et elle me l'avait caché!... Pauvre femme!...

CÉCILE, allant près de sa mère qui s'est assise sur le lit de repos.

Bonne maman!

LÉONARD, à demi-voix à madame d'Aubray sur le devant.

Sachez, madame, que j'ai vu des larmes dans ses yeux. Voyons! entre nous, a-t-elle quelque chagrin? vous aurait-elle parlé de quelque attachement qui serait contrarié?

MADAME D'AUBRAY.

Eh! monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire. (Elle retourne près de madame de Lucy).

LÉONARD.

Rien de ce côté!... passons à un autre!... (A demi-voix à Léopold.) Dites-moi, vous, mon ami!... Un oncle, ça peut arranger bien des choses!... Avez-vous quelque soupçon? n'avez-vous jamais

vu quelqu'un chercher à lui plaire, à se faire aimer d'elle? Vous hésitez... vous savez quelque chose.

LÉOPOLD, se remettant.

Non, monsieur, non!... et je ne comprends rien à un pareil interrogatoire.

LÉONARD, à part.

Encore un qui ne comprend pas... je parierais qu'il sait tout!...

MADAME DE LUCY, bas à madame d'Aubray.

Que disent-ils donc?

MADAME D'AUBRAY, bas.

Ton oncle Léonard est un peu singulier.

LÉONARD, s'approchant de madame d'Aubray et à demi-voix.

Léopold est instruit, j'en suis sûr!...

MADAME D'AUBRAY.

Et de quoi voulez-vous que monsieur soit instruit, puisqu'il n'y a rien.

LÉONARD, à lui-même.

Comme ces gens-là sont boutonnés!...

MADAME DE LUCY, à madame d'Aubray.

Chère amie... ces colloques mystérieux, cette inquiète curiosité de M. Léonard me tourmentent et me fatiguent... et j'ai tant besoin de repos!...

MADAME D'AUBRAY.

Tu as raison!... Messieurs, ma pauvre amie est bien souffrante : accordons-lui quelques moments de calme; moi-même je vais me retirer.

CÉCILE.

Oh, je resterai, moi!...

MADAME DE LUCY.

Non, Cécile!... je désire être seule.

CÉCILE, indiquant la porte à droite de l'acteur.

Eh bien, je me tiendrai là dans ce cabinet, et, au moindre bruit, je reviendrai près de vous, ma mère.

MADAME D'AUBRAY.

Sortons, messieurs, je vous en prie!

LÉOPOLD, à part.

Il faut qu'elle m'entende!... (Cécile sort par la porte de droite; madame d'Aubray, Léonard et Léopold sortent par le fond.)

## SCÈNE V.

MADAME DE LUCY, seule.

Enfin me voilà seule; leurs soins, leur amitié, tout m'est à charge... Sentir la curiosité chercher sur votre visage, épier dans vos yeux, poursuivre au fond de votre âme le secret qu'on veut se cacher à soi-même, le mal qu'on veut oublier, pour tâcher d'en guérir! Oh! mon Dieu! que la vie est triste!... si je pouvais partir... quitter la France... Avoir placé son bonheur sur un bien... et le perdre!... Perdre tout!... tout?... oh! non, ma fille me reste!... ma fille!... ah! sans elle... Du moins, elle sera heureuse... Son bonheur? c'est encore un but, un intérêt dans ma vie; j'y veillerai. Oh! je veux le lui recommander, à lui; qu'il la chérisse toujours;



qu'il ne chérisse qu'elle... Ecrivons-lui. (Elle s'assied à une table, écrit et prononce haut quelques phrases de sa lettre.) « Elle est si jeune!... Elle aurait si « longtemps à souffrir si votre inconstance... Oh! « rendez-la heureuse!... Je vous le demande au « nom de... » (La porte à gauche s'ouvre. Encore!... qui vient ici?... Elle se lève; Léopold entre.)

## SCÈNE VI.

MADAME DE LUCY, LÉOPOLD.

MADAME DE LUCY.

Que vois-je? c'est vous, Léopold! vous!...

LÉOPOLD.

Oui, de grâce, calmez-vous, et écoutez-moi!...

MADAME DE LUCY.

Vous écouter!... mais que me voulez-vous donc? Sortez, monsieur, sortez!...

LÉOPOLD.

Il faut que je vous parle! Depuis trois jours, votre douleur muette m'a déchiré!... vos larmes sont retombées sur mon cœur.

MADAME DE LUCY.

Des larmes?... Vous vous trompez; je suis malade! voilà tout.

LÉOPOLD.

Non!... Je ne puis vous voir souffrir ainsi, Ah! dites-moi que votre tendresse pour votre fille vous empêchera de me maudire; dites-moi qu'un jour vous me pardonneriez tout le mal que je vous ai fait; songez que ce sacrifice d'une mère, c'est vous qui m'avez forcé d'y consentir; je voulais partir, m'éloigner à jamais! pourquoi ne l'ai-je pas fait? je ne serais que malheureux, et je suis comblé! chacune de vos douleurs m'apporte une nouvelle torture, un nouveau remords! Ah! ma situation est horrible! plus horrible que la votre!...

MADAME DE LUCY.

Laissez-moi, oh! laissez-moi, par pitié; voulez-vous donc me faire mourir?

LÉOPOLD.

Je vous en conjure!... dites-moi qu'un jour vous ne serez plus malheureuse, que je pourrai cesser de me haïr, de me mépriser.

MADAME DE LUCY.

Tenez, je vous écrivais!... cette lettre... prenez-la, mais éloignez-vous! songez à ma fille... c'est tout ce que je vous demande!... (Elle lui remet la lettre.)

LÉOPOLD.

Clarisse.

MADAME DE LUCY.

Pas un mot de plus!... sortez, je vous en prie... et au besoin je vous l'ordonne!...

LÉOPOLD.

J'obéis. (Il sort par la porte à gauche.)

II.

## SCÈNE VII.

MADAME DE LUCY, seule un instant,  
puis CÉCILE.

MADAME DE LUCY.

Ah! quelle horrible émotion!... je souffre!... j'ai froid! (Elle passe la main sur son front.) Une sueur glacée!... Elle s'étend machinalement sur le lit de repos. Si je pouvais mourir!... Elle est évanouie sur le lit de repos.)

CÉCILE, entrant par la porte de droite.

Il n'y a personne! j'avais cru entendre du bruit!

Elle regarde sa mère d'un peu loin. Elle dort! Moi aussi, je m'étais assoupie; je suis si fatiguée. C'est singulier, il m'avait semblé qu'elle parlait; je me suis réveillée en sursaut; je me trompais, elle est bien calme. Reposons-nous aussi. (Elle s'assied sur un fauteuil près de la table.) Ce soir, je ne veux pas que Catherine veille; je resterai seule; c'est pour ma mère. (Elle regarde la pendule.) Il est déjà tard, le jour baisse; comme cette chambre est sombre. (Elle allume deux bougies et les place sur la table.) Ah! je me sens mieux ainsi! Mon Dieu, qui eût dit que les premiers jours de mon mariage se passeraient si tristement? J'imaginai un si grand bonheur; des fêtes, des plaisirs, des bals; et Léopold? En vérité, je commence à croire qu'on se fait bien des illusions quand on est jeune; si je n'étais pas si sûre qu'il m'aime, je m'inquiérais, car enfin, pourquoi n'est-il pas là? il me laisse seule; il y a quelques mois, j'aurais eu peur... mais à présent, je suis mariée, je ne suis plus une enfant; si je pouvais m'occuper! Non, j'ai mal à la tête, mes yeux sont fatigués, et malgré moi de temps en temps de grosses larmes... Ce que j'éprouve est indéfinissable; qu'y a-t-il donc autour de moi qui me trouble, m'éclaire? Allons donc, ce n'est rien; maman va mieux, j'ai tort, j'ai tort!... il faut me distraire. Rangeons ces dessous!... (Elle range sur la table.) Ah! voilà les plus beaux bracelets de maman qui sont restés là depuis deux jours, personne n'a pensé à les serrer; je veux les mettre en sûreté, car elle y tient beaucoup. Elle va ouvrir le secrétaire et y aperçoit un riche coffret. Comment? la clef est à ce coffret que ma pauvre mère fermait toujours elle-même, et dont la clef ne la quittait pas! plaçons-y ces bracelets. (Elle les place dans le coffret et essaye de le fermer.) Il ne se ferme pas? qu'y a-t-il donc? (Elle prend le coffret et l'apporte sur la table où sont les bougies. Voyons, appuyons plus fort; non la clef ne tourne pas!... Elle ouvre le couvercle; des lettres et un portrait s'en échappent et tombent sur la table et par terre. O mon Dieu! c'était un double fond!... un secret sans doute? Elle a peur de ne pas oser toucher aux papiers. Si ma mère s'éveillait, si elle pouvait penser que la curiosité!... oh non!... je ne veux pas avoir ce qu'elle veut me cacher!... Elle ramasse quelques lettres et les met dans le coffret sans les regarder; puis elle prend le portrait et y jette malgré elle un coup d'œil.) Eh

mais, c'est lui. (Elle l'approche de la lumière.) C'est bien lui, c'est Léopold, mon mari!... je peux regarder!... mais que vois-je?... qu'y a-t-il d'écrit là?... (Elle lit. « A ma bien-aimée Clarisse! » Comment, Clarisse!... c'est le nom de ma mère!... sa bien-aimée! « Le 24 mars 1830. » Et nous sommes en 1834! Qu'est-ce que cela?... Ah!... Elle saisit avidement une lettre, et lit haut avec agitation.) « Je n'ai jamais senti, et je n'éprouverai jamais que « pour vous cet amour véritable où les cœurs et les « pensées se conviennent entièrement!... » (Elle jette la lettre, et en saisit une autre.) « Ma chère Clarisse, consentez à notre union : le bonheur de « ma vie est à ce prix; pourquoi attendre? Votre « mariage, dites-vous, empêcherait votre fille de « trouver un parti aussi brillant que vous le dési- « rez, et vous voulez assurer son sort avant de vous « occuper du vôtre! ah, votre âme est plus belle « encore que votre charmante figure, et j'adore. » Ah! mon Dieu!... Elle lit. « Aucune femme de « seize ans n'inspirera jamais ce que l'âme éprouve « près de vous d'amour et de bonheur!... » (Elle jette encore cette lettre sur la table, puis tombe sur un fauteuil, en s'écriant hors d'elle-même.) Lui!... elle!... ils s'aimaient!...

CATHERINE, en dehors.

Venez donc, monsieur Léopold, venez!...

CÉCILE, se levant.

Ciel! quelqu'un! (Elle cache dans sa poche les let-

tres et le portrait, puis replace le coffret dans le secrétaire.)

### SCÈNE VIII.

LES MÈMES, CATHERINE, LÉOPOLD, MADAME D'AUBRAY.

CATHERINE, des flambeaux à la main, à Cécile.

Ah! vous aviez allumé?... (Elle place les flambeaux sur la cheminée.) Eh! mais, qu'avez-vous donc?... comme vous voilà pâle et tremblante!...

LÉOPOLD, s'approchant d'elle.

Cécile!...

CÉCILE, le repoussant du doigt, en indiquant sa mère. Monsieur!...

LÉONARD, entrant.

Eh bien, voyons! cette soirée sera-t-elle plus gaie que les autres? le mieux de ma chère nièce se soutient-il?

MADAME D'AUBRAY, en entrant, elle est allée près de madame de Lucy qui est sortie de son évanouissement.

Oui, les couleurs sont revenues!...

MADAME DE LUCY.

Je me sens moins malade; que je vous remercie de vous être ainsi réunis près de moi!

LÉOPOLD, à part, regardant Cécile.

Quel silence et quels regards! qu'a-t-elle donc?

CÉCILE, à part.

Ils s'aimaient!...

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un jardin. — Dans le fond, à gauche de l'acteur, on aperçoit l'entrée de la maison; à droite au premier plan, un banc; à gauche, au premier plan, une table de jardin et des sièges.

### SCÈNE I.

BRIOLET, CATHERINE.

BRIOLET.

Eh bien! Catherine, comment va madame de Lucy, ce matin?

CATHERINE.

Mais, pas trop mal. Oh! Dieu merci, la voilà remise; car aujourd'hui nous recevons grande société en l'honneur du mariage.

BRIOLET.

Il est bientôt temps, après plus de quinze jours! Mais, dites donc, vous en êtes-vous aperçue?

CATHERINE.

De quoi?

BRIOLET.

Du changement de sa fille, madame Léopold de Banneville; elle est sombre, pâle, elle dépérit que ça fait peine à voir. J'ai peur qu'elle ne tombe malade à son tour.

CATHERINE.

C'est la fatigue, l'inquiétude qu'elle a éprouvées

près de sa mère; car depuis quinze jours elle ne l'a pas quittée un seul instant...

BRIOLET.

Hum!... Il y a encore autre chose...

CATHERINE.

Que peut-il y avoir?

BRIOLET.

Je ne vous le dirai pas; mais sa manière d'être me semble bien extraordinaire; elle regarde son mari d'une drôle de façon, pour une jeune mariée: quand il lui parle, c'est à peine si elle lui répond. Avez-vous remarqué comme elle évite d'être seule avec lui? Souvent, quand il veut s'approcher d'elle, elle le plante là sans prononcer une parole; bref, il y a des moments où on dirait qu'elle le déteste.

CATHERINE.

Par exemple!

BRIOLET.

Cette manie d'avoir été s'établir chez madame, juste la première nuit de ses noces, et de n'avoir pas encore voulu en déguerpir!... C'est qu'il n'y a

pas à dire, la chambre de M. Léopold est toujours une chambre de garçon. Croyez-vous que ce soit flatteur pour un mari?

CATHERINE.

Est-ce qu'il peut lui en vouloir de son amitié pour sa mère?

BRIOLET.

L'amitié, l'amitié, voyez-vous, Catherine... il faut que l'amour soit bien faible pour ne pas trouver moyen de passer devant. Il est vrai que ces jeunes filles, c'est capricieux... que ça fait frissonner!

CATHERINE.

Eh bien! voilà de jolies idées, pour un homme qui veut épouser ma fille!

BRIOLET.

Oh! épouser, épouser!... Ça ne presse pas.

CATHERINE.

Comment! ça ne presse pas? Ne me l'avez-vous pas demandée à votre retour? tout n'a-t-il pas été convenu? ne l'avez-vous pas trouvée embellie?

BRIOLET.

Embellie!... c'est-à-dire, je l'ai trouvée grandie et grossie, voilà tout.

CATHERINE.

Ah ça! est-ce que monsieur Briolet ne voudrait plus entrer dans la famille?

BRIOLET.

Je n'ai pas dit un mot de ça.

CATHERINE.

Que dites-vous donc?

BRIOLET.

Je dis que j'ai réfléchi, beaucoup réfléchi, et que si vous y consentez, mamzelle Toinette n'aura pas à se plaindre de la façon dont je me conduirai avec elle; je serai son ami, son protecteur.

CATHERINE.

C'est le devoir d'un bon mari.

BRIOLET.

Oui, et d'un bon quelque autre encore.

CATHERINE.

Un bon... quelque autre!... quoi donc, s'il vous plaît?

BRIOLET.

Et pardine!... un bon père.

CATHERINE.

Un père?

BRIOLET.

Eh bien! oui... le mot est lâché; il est inutile d'aller par quatre chemins...

CATHERINE.

Êtes-vous dans votre bon sens? vous ai-je bien compris? ce serait moi?...

BRIOLET.

Que je veux pour femme... Oui, dame Catherine.

CATHERINE.

Moi, qui ai dix ans de plus que vous!

BRIOLET.

Est-ce que je regarde votre acte de naissance?

je regarde votre visage, et je vous vois fraîche, avenante, réjouie; enfin, vous me plaisez.

CATHERINE.

Décidément vous êtes fou, Briolet.

BRIOLET.

Pas si fou... oh! toutes mes réflexions sont faites... Au diable la fille!... vive la mère!... Comparez donc ces petites pies-grièches bien quinquantes, bien maussades, bien capricieuses, à une bonne maman comme vous, bien d'à-plomb, qui pensera aujourd'hui comme elle pensait hier, qui vous tiendra compte des moindres soins, qui vous choiera, vous caressera, vous dorlotera...

CATHERINE.

Mais songez donc...

BRIOLET.

J'aime à être choyé, dorloté, caressé; c'est mon faible à moi.

CATHERINE.

Laissez-moi vous parler raison.

BRIOLET.

A quoi que ça servira?...

## SCÈNE II.

CÉCILE, CATHERINE, BRIOLET.

CÉCILE, entrant au fond et les apercevant; à part.  
Du monde!... toujours et partout!...

BRIOLET, à Catherine.

Si je trouve la mère cent fois plus jolie que la fille!...

CÉCILE, à part, s'arrêtant.

Que dit-il?...

BRIOLET.

Pourquoi, je vous le demande, irai-je épouser la fille, quand c'est la mère qui me plaît!

CATHERINE.

Mais, mon garçon, ça n'est pas possible.

BRIOLET.

Puisque c'est mon goût, à moi, il paraît que c'est possible.

CATHERINE.

Allons, allons, vous extravaguez.

BRIOLET.

Pas tant, pas tant; et si tout le monde ici avait fait comme moi...

CÉCILE, à part.

Écoutons.

CATHERINE.

Qui donc ici?

BRIOLET, d'un ton mystérieux.

Eh bien! M. Léopold!... Croyez-vous que lui, qui est un homme fait, qui a trente ans, n'aurait pas été plus heureux, si...

CATHERINE, lui fermant la bouche avec la main.

Chut!... Je m'en vais, car je n'en veux pas écouter davantage.

BRIOLET.

Et moi je vous suis, car j'en ai encore long à vous dire. Ils sortent par le fond. Cécile, qui s'est cachée derrière un arbre, arrive en scène.)

## SCÈNE III.

CÉCILE, seule.

Ah!... jusqu'aux valts qui ont cette pensée!... Il semble que tous les yeux les aient lues ces lettres où est écrit le malheur de ma vie!... Elle les tire de son sein, les regarde et les cache de nouveau. Horrible découverte!... J'ai donc tout vu, tout compris!... Oh! mes souvenirs reviennent en foule aujourd'hui!... Près de moi sa contrainte, ses regards inquiets!... près d'elle, son empressement, sa confiance!... et je ne voyais rien!... Ah! il ne m'a jamais aimée! il ne m'aimera jamais... sa pitié peut-être? mais moi, je n'en veux pas de sa pitié... Pourquoi m'avoir enlevée à l'amitié de mes compagnes? J'étais heureuse au milieu d'elles; je pouvais être longtemps encore; je ne demandais rien, je ne désirais rien, que de ne pas souffrir... Pourquoi me jeter dans le monde comme un obstacle au bonheur de chacun? Eh bien, brisez-le donc cet obstacle... Oh, cela ne peut durer ainsi!... Quel est donc ce mal cruel, inconnu, qui me torture et me déchire, qui ne me laisse pas un moment de repos? Toujours la même idée!... Toujours! Cette femme?... c'est ma mère... elle me chérissait-elle m'a tout sacrifié... Comme elle est belle!... Elle s'assied sur le banc, abîmée dans ses réflexions.

## SCÈNE IV.

CÉCILE assise, MADAME DE LUCY,  
arrivant par la gauche.MADAME DE LUCY, apercevant de loin Cécile,  
à elle-même.

Toujours triste et rêveuse! mon Dieu, le sacrifice était pourtant bien complet et bien sincère!... me serais-je donc trompée?... je lui ai donné plus que ma vie... n'aurais-je rien fait pour son bonheur?... Elle s'approche doucement du banc, Cécile!

CÉCILE, se levant vivement.

Ah! ma mère!

MADAME DE LUCY.

Demeure, je vais m'asseoir auprès de toi, reste-là!... que nous causions ensemble comme autrefois... quand tous tes petits secrets de jeune fille ne demandaient qu'un regard de ta mère pour s'échapper de ton cœur.

CÉCILE, assise près de sa mère, et repoussant  
ses caresses.

Mes secrets!...

MADAME DE LUCY.

Où!... Et maintenant tu en as un, j'en suis sûre, c'est pas moi que tu pourrais tromper, moi qui lis dans ton âme comme dans la mienne.

CÉCILE, faisant un mouvement.

Ah!...

MADAME DE LUCY.

Moi, qui, depuis seize ans, n'ai pas eu une pensée, n'ai pas formé un vœu qui ne fût pour ma fille bien-aimée!... oh oui, bien-aimée!... Tu ne sais peut-être pas tout ce dont une mère est capa-

ble... tu ne sais pas tout ce qu'il y a de bonheur pour elle dans le sourire de son enfant, tout ce qu'il y a de peine et de serremens de cœur dans sa défiance et sa tristesse!... Oh! ne me cache rien, confie tout à ta mère, parle, je t'en supplie! qu'as-tu?

CÉCILE, se jetant dans ses bras.

Ma mère.

MADAME DE LUCY.

Eh bien?

CÉCILE.

Ma bonne mère!... ah! oui... vous m'aimez, ce sont bien là ces douces paroles, ces accents auxquels je n'ai jamais su résister, je suis toujours votre Cécile.

MADAME DE LUCY.

En aurais-tu douté?

CÉCILE, avec hésitation.

Moi? non!... Sa mère la regarde. Non, jamais!

MADAME DE LUCY.

Prouve-le-moi donc, en me faisant partager ton chagrin.

CÉCILE, troublée.

Mon chagrin?... Mais je n'en ai pas... je ne peux pas en avoir! chérie par vous... qui pourrait le causer? Non!... vous le savez, dans les situations les plus heureuses, il est des jours de mélancolie, d'abattement, dont soi-même on ignore le motif; c'est dans l'air... dans le caractère, qu'importe?... pourvu que ce ne soit pas dans le cœur.

MADAME DE LUCY, d'un air de doute.

Cécile!

CÉCILE, s'efforçant de sourire.

Tenez, regardez-moi, vous le voyez, c'est déjà passé!...

MADAME DE LUCY.

Où!... tu t'efforces de sourire, et des larmes sont dans tes yeux.

CÉCILE, essayant vivement ses yeux.

Des larmes?... oh! vous savez bien que je suis encore une enfant, je ris, je pleure, et je serais souvent aussi embarrassée de rendre compte de mon sourire que de mes larmes.

MADAME DE LUCY, à part.

Je croyais pourtant les avoir toutes gardées pour moi!...

CÉCILE, se levant.

Adieu... ma mère.

MADAME DE LUCY, la retenant.

Où vas-tu donc?

CÉCILE.

Mais... je rentre.

MADAME DE LUCY, se levant.

Et voilà comme tu me quittes!... (Cécile prend sa main qu'elle couvre de baisers.) Prends garde, mon enfant, un caprice a souvent détruit le bonheur de la vie!

CÉCILE, blessée.

Un caprice?... ah! je n'ai pas de caprices.

MADAME DE LUCY.

Peut-être n'y fais-tu pas attention, peut-être ne te rends-tu pas compte de ta conduite; mais tu n'es plus la même avec tout ce qui l'entoure; tu nous évites, tu nous fuis; ton mari lui-même...

CÉCILE, vivement.

Se serait-il plaint de moi?

MADAME DE LUCY.

Oh non! mais il s'afflige; comme ta mère, il déplore ce manque de confiance qui lui fait craindre pour l'avenir... Ah, Cécile! ma fille... quand il dépend de toi de nous rendre tous... (Avec effort.) heureux...

CÉCILE, amèrement.

Heureux?... vous savez bien, vous, ma mère, que cela n'est pas possible, que cela ne sera jamais possible!...

MADAME DE LUCY, étonnée.

Que dis-tu? que signifie ce trouble, ce découragement? Réponds-moi donc! que tu es cruelle... Tu vois bien que tu as un secret, et que tu le caches à ta mère?...

CÉCILE.

Oh, mon Dieu!... comme vous me pressez, comme vous me tourmentez; vous voulez donc tout savoir? Eh bien... ce qui vous étonne en moi, m'étonne aussi, oui... je ne suis plus la même... mon caractère est changé, il est devenu bizarre, capricieux, comme vous le disiez tout à l'heure; ce qui me plaisait, ce que je désirais avec le plus d'ardeur, me déplaît à présent; je suis injuste sans doute, j'ai voulu me vaincre; depuis quinze jours, j'ai lutté... tous mes efforts ont été inutiles. Jugez maintenant, jugez si de tels sentiments peuvent tarder à en faire naître de semblables chez celui qui les inspire, jugez si je dois être odieuse à Léopold!

MADAME DE LUCY.

Toi?... oh, Cécile!...

CÉCILE.

Le voilà mon secret! vous n'avez pas voulu qu'il mourût avec moi; vous me l'avez arraché!... Vous ne m'interrogez plus maintenant, vous ne vous étonnez plus; vous me plaindrez!... voilà ce que j'éprouve, voilà pourquoi la pauvre Cécile ne peut rien désormais pour le bonheur de personne!

MADAME DE LUCY.

Je ne saurais te comprendre!...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LÉONARD, LÉOPOLD.

LÉONARD, dans la coulisse.

Par ici, mon cher Léopold, par ici.

CÉCILE.

C'est lui! laissez-moi m'éloigner.

MADAME DE LUCY, l'arrêtant.

Oh! ne le fais pas, je t'en prie!... Écoute-le, c'est ton devoir, et bientôt sa présence aura dis-

sipé la fâcheuse impression qu'un mot, peut-être mal interprété, a laissée dans ton esprit; car il t'aime, lui!... oui, il t'aime!... tu peux t'en fier à ta mère.

LÉONARD, entrant en scène avec Léopold.

Je ne me trompais pas; voici ces dames. (A demi-voix.) Quand je dis ces dames, je ne sais pas trop pourquoi je mets cela au pluriel; la maladie de ma nièce a eu des suites bien contrariautes pour vous, mon bon ami!...

LÉOPOLD, à madame de Lucy.

Vous, au jardin, madame!...

CÉCILE, à part.

Je tremble, je frémis à sa vue!

LÉOPOLD, à madame de Lucy.

Vos amis peuvent donc désormais ne plus concevoir d'inquiétudes sur une santé qui leur est si chère?

MADAME DE LUCY.

Je me sens tout à fait bien.

LÉOPOLD.

Sûrs que vous nous accompagnerez, nous pouvons donc, Cécile et moi, accepter l'invitation de bal que je viens de recevoir?

CÉCILE.

Un bal?... ne comptez pas sur moi; je ne danse pas... je ne veux pas danser.

LÉOPOLD.

Il y a quinze jours, à peine, c'était le plaisir que vous préférerez.

CÉCILE.

Eh bien! j'ai changé... car on ne me ferait pas danser... pour rien au monde.

LÉONARD.

Il me semble, ma petite Cécile, que, depuis ton mariage, tu ne t'es pas beaucoup fatiguée au bal, et que celui-ci pourrait, à la rigueur, te servir de bal de noce.

CÉCILE.

Je vous répète que je ne danserai pas.

LÉONARD.

Cependant!...

LÉOPOLD.

N'insistez pas, monsieur, je vous en prie; ce qu'on accorde sans effort peut être agréable, mais ce qu'il faut arracher par la prière et par une pénible instance n'a plus aucun prix à mes yeux.

MADAME DE LUCY.

Léopold, ne prenez pas trop vivement le refus de Cécile; quand vous êtes arrivé, elle me faisait part d'une indisposition.

LÉOPOLD, vivement, et passant entre Léonard et Cécile.

Serait-il vrai?... vous, Cécile, souffrante!...

CÉCILE.

Mais non, monsieur, non! ne croyez pas ma mère... jamais je ne me suis mieux portée.

MADAME DE LUCY, très-doucement.

Si fait, tu es malade... pas sérieusement, j'en ai

L'espérance... car, si tu veux écouter ta mère, ton mal sera bientôt guéri.

CÉCILE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, à moins qu'il ne soit bien reconnu que le refus d'un bal est une maladie.

MADAME DE LUCY, d'un ton suppliant.

Cécile!...

LÉOPOLD, tristement.

Vous le voyez, madame, Cécile serait fâchée qu'on pût attribuer sa résolution à un motif autre que sa volonté.

CÉCILE.

J'ai du moins le mérite de ne savoir, ni de ne vouloir tromper.

LÉONARD.

Ah çà! qu'est-ce que tout cela signifie?... C'est tout au plus si vous êtes mari et femme (et quand je dis tout au plus, je m'entends), et déjà vous vous chamailliez comme si vous aviez fait ensemble une traversée de deux ans!

LÉOPOLD.

C'est moi qui ai tort, monsieur, moi seul; j'ai eu le malheur de proposer quelque chose à Cécile, mais dorénavant je promets bien de lui éviter une semblable contrariété: je m'abstiendrai de toute prière et de toute proposition.

CÉCILE.

Eh bien, oui, monsieur, c'est cela!... vous m'obligerez; car enfin que me veut-on? que me demande-t-on? je ne vais pas vous troubler, moi; je ne me plains pas de vous, qu'on me laisse!... puisque mon caractère et ma personne ne peuvent que blesser et importuner!

BRIOLET, enfant.

Madame d'Aubray attend madame dans son appartement.

CÉCILE.

Madame d'Aubray!... ah! je vais...

MADAME DE LUCY, l'arrêtant.

Non, mon enfant; reste, reste ici... je t'en conjure!... c'est moi qui vais la recevoir... Ton oncle me donnera la main.

LÉONARD.

De tout mon cœur.

MADAME DE LUCY, bas à Léonard.

Quelques moments d'entretien avec son mari lui rendront le calme.

LÉONARD, bas.

C'est cela!... un tête-à-tête entre deux jeunes époux, qui ne le sont pas encore, ça arrange bien des choses. Ils sortent.)

## SCÈNE VI.

CÉCILE, LÉOPOLD.

CÉCILE, à part, examinant Léopold dont l'attitude trahit l'embarras.

Immobile, distrait!... il est là, près de moi!... et sa pensée est bien loin!...

LÉOPOLD, à part.

Quel avenir promet ce caractère!... Elle ne reste là que parce que sa mère le lui ordonne. Haut.) Eh quoi! nous voilà seuls, Cécile, et vous ne vous empressez pas de me fuir?

CÉCILE.

J'ai voulu épargner un chagrin à ma mère, monsieur; maintenant, (Elle fait un mouvement pour sortir.) je vais vous éviter un ennui.

LÉOPOLD.

Excellent prétexte pour y échapper! (Cécile s'arrête et le regarde.) Mais c'est une justice qu'il faut vous rendre; vous vous êtes montrée franche avec moi... si ce n'est avant le mariage, du moins tout de suite après.

CÉCILE, avec intention.

Et vous, monsieur?...

LÉOPOLD.

Moi?... c'est de vous qu'il s'agit; certes je ne suis pas jaloux... d'une mère!... je respecte le sentiment qui vous a portée à lui consacrer tous vos soins, à lui donner tous vos moments... mais depuis le jour de notre union, c'est la première fois que je peux vous entretenir sans témoin, et je suis bien aise de vous dire enfin toute ma pensée.

CÉCILE.

Je la connais, monsieur.

LÉOPOLD.

S'il en est ainsi, vous devez savoir combien je suis alligé... je n'o-e pas dire encore blessé de votre conduite envers moi.

CÉCILE.

Il m'adresse des reproches!

LÉOPOLD.

Quelque extraordinaire que m'ait paru un semblable changement, sûr de moi-même et de ne l'avoir pas mérité, je n'y ai vu d'abord qu'un caprice d'enfant, que fait naître un instant et qu'une parole détruit!... mais...

CÉCILE.

Une enfant!... c'est cela; ils se sont imaginés que je serais toujours une enfant... vous vous êtes trompé!... non, monsieur, non... je ne suis pas ce que vous croyez!... Il est des moments dans la vie qui vous la montrent tout à coup telle qu'elle est... affreuse, sans espoir, impossible à supporter!... une minute alors, une seule minute vous vieillit de dix années; on n'est plus une enfant, monsieur, quand on a passé par un de ces moments-là!...

LÉOPOLD.

Que voulez-vous dire? d'où vient cette exaltation?... Depuis quinze jours, comment avez-vous accueilli mes soins, mes prévenances, les expressions d'une affection que tant d'humour, d'éloignement, de mépris même (car j'en ai lu sur vos traits), n'ont pas encore éteinte? Et maintenant, c'est vous qui vous plaignez, qui parlez de douleur... quand vous me rendez le plus malheureux des hommes!...

CÉCILE, émue.

Malheureux, vous !...

LÉOPOLD.

Et comment ne le serais-je pas? Vous supposez donc que tous les sentiments qui froissent et qui déchirent n'ont aucune prise sur moi? Vous pensez donc que je n'ai point d'âme?... Mais le bonheur pour moi serait la joie dans vos yeux, la confiance dans vos discours, la paix dans votre cœur!... En recevant votre main, Cécile, en vous donnant mon nom, c'était là toute mon ambition, tout mon espoir!...

CÉCILE, émue.

Oh! Léopold, vous êtes généreux, vous avez pitié de moi!... mais... ce n'est que de la pitié!...

LÉOPOLD.

Que dis-tu? Ah! ne trompe pas plus longtemps cette espérance, je t'en conjure!... Cécile... mon amie... que tes regards se fixent sur les miens comme autrefois; que ta main ne fuie plus la mienne; que ta bouche s'ouvre encore pour me dire que tu m'aimes!... (Il l'attire doucement vers lui.)

CÉCILE, avec indécision.

Que je vous aime?... Oh! mon Dieu, tu sais si je l'aimais!...

LÉOPOLD.

Cécile!... oh! redis cette douce parole; vois-tu, ta froideur, tes dédains, elle a tout effacé, tout!... Que ce soit quinze jours à retrancher de notre vie. Quelque mystère qui les ait entourés ces jours si cruels, de quelque pénible surprise qu'ils m'aient frappé, eh bien! jamais, non, jamais, je ne t'en demanderai l'explication!... Oubli, oublié sur eux! (Il la serre dans ses bras.)

CÉCILE, reculant avec effroi.

Oublier, oublier!... quand on sent là quelque chose qui vous déchire et qui vous brûle!...

LÉOPOLD.

Qu'entends-je?

CÉCILE.

Non, monsieur, non!... on pleure, on gémit, on meurt!... mais on n'oublie pas, c'est impossible!

LÉOPOLD, blessé.

Ah! je commence à comprendre que ce qui est impossible, c'est le bonheur entre nous.

CÉCILE.

Et il s'en étonne... et c'est lui qui me parle d'un

ton de colère... et c'est moi, moi, qui suis tremblante devant lui!

LÉOPOLD.

Mais enfin, expliquez-vous! Dites une fois au moins quels sont ces torts si graves dont on s'est rendu coupable envers vous? Voyons, que vous ai-je fait? de quoi pouvez-vous m'accuser?...

CÉCILE.

Moi, monsieur... Oh! non, je n'ai rien à dire... je suis folle! Oui, si je souffre, si je viens de laisser échapper quelques plaintes, c'est qu'apparemment je suis bizarre, difficile... je n'ai rien à reprocher à personne... j'ai tort... oui, j'ai tort... je devrais me trouver heureuse... bien heureuse!...

LÉOPOLD.

Cécile, j'ai voulu tenter un dernier effort; j'ai cru qu'en vous montrant mon âme tout entière, en vous exprimant une fois encore des sentiments qui devaient la remplir le reste de ma vie, j'obtiendrais de vous quelque retour... Je me suis trompé... Il est certains caractères que rien ne saurait convaincre ni changer. J'y renonce...

CÉCILE, avec amertume.

Ah! il y renonce... c'est juste; plus rien pour moi!...

LÉOPOLD, avec quelque impatience.

Et comment s'y prendre pour apaiser des plaintes sans motif?... pour répondre à des reproches sans objet?... pour calmer une douleur qui n'est fondée sur rien?

CÉCILE, avec emportement.

Rien... sans motif... sans objet... Ah! c'en est trop... je n'y puis résister plus longtemps... Vous avez donc bien peu de mémoire?

LÉOPOLD.

Comment?

CÉCILE.

Vous oubliez bien vite, quand vous croyez qu'on ignore...

LÉOPOLD.

Quels discours!

CÉCILE.

Vous voulez que je m'explique? que je parle? vous le voulez absolument?... (Elle tire de son sein les lettres et le portrait. Eh bien! tenez, monsieur, regardez... et osez dire encore: Rien... sans motif... sans objet... (Elle jette aux pieds de Léopold le portrait et les lettres, et s'échappe en courant.)

LÉOPOLD, regardant ce qu'elle vient de jeter.

Ah! malheureux!... elle sait tout. Il va tomber oblique de douleur, sur un siège à gauche.)

## ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un salon ouvrant sur une tente; derrière la tente, une balustrade et la campagne au fond.  
— Porte et fenêtre au fond, portes latérales; à gauche de l'acteur, au premier plan, une fenêtre; à droite, une table couverte de livres et de dessus.

### SCÈNE I.

Au lever du rideau, Cécile est assise devant la table sur laquelle est tout ce qu'il faut pour écrire.)

CÉCILE, seule.

Il y a maintenant trente lieues entre eux et moi... J'ai du les fuir. Il me semble que je respire mieux ici... Réfugiée dans cette campagne où mon enfance s'est écoulée si heureuse, peut-être retrouverai-je le calme... Mais cette insouciance gaité, ces plaisirs sans trouble qui marquaient toutes mes journées, ils ont disparu. Ah! c'est qu'il est des douleurs qui flétrissent tout... J'ai dû m'éloigner... il le fallait; la vie n'était plus possible ainsi. Moi qui suis venue les séparer, moi qui ne suis qu'un obstacle à leur amour, j'accomplirai le sacrifice... Ma pauvre mère, comme elle fut généreuse!... Léopold!... il me plaint aujourd'hui, mais il finirait peut-être par me haïr!... En échange de cette félicité que peignaient si bien ces lettres cruelles, que lui donnerais-je, moi, malheureuse fille dont l'âme ne s'ouvre plus qu'à la douleur?... Oh! non, je ne veux pas qu'on me haïsse... Soyons généreuse aussi!... Seule dans cette campagne, je tâcherai de revenir en arrière; j'essaierai d'oublier... et l'on m'oubliera!... Écrivons-lui; je veux qu'il connaisse ma résolution... (Elle se place à la table et écrit.) Non, le cœur ne peut aimer deux fois!... pas d'espérance pour moi!... Cette union fatale, ce fut un moment d'erreur, d'égarément; que ce jour s'efface de notre souvenir... (Cette phrase a été prononcée pendant qu'elle écrivait: Il comprendra le sentiment qui dicta ma conduite... Plus tard, nous pourrions nous revoir; maintenant, c'est impossible!... (Elle a fini d'écrire, elle plie sa lettre, somme, un domestique entre.) Qu'un homme selle un cheval et qu'il porte cette lettre à la poste voisine. (Le domestique sort.) Je me sens mieux!... mon âme est plus calme.

### SCÈNE II

CÉCILE, LÉONARD, entrant par la porte de gauche.

LÉONARD.

Cécile!... ma petite Cécile.

CÉCILE.

Ah! pardon, mon oncle, je ne vous voyais pas.

LÉONARD.

Toujours dans tes rêveries!... Tu ne fais donc

pas attention à mon dévouement?... Quand, il y a cinq jours, je t'ai vue sortir de l'hôtel de ta mère, ai-je hésité une seule minute à te suivre? Nous voilà maintenant dans ta terre de Bellevue, je viens te prodiguer mes soins et mes consolations, et c'est à peine si tu m'adresses une parole?

CÉCILE.

C'est vrai, mon oncle, mais vous m'excusez.

LÉONARD.

Certainement, je t'excuse!... mais qu'est-ce que nous allons faire ici?

CÉCILE.

Qu'importe! pourvu qu'on m'y laisse en repos...

LÉONARD.

Diable! tu comptes donc t'établir pour longtemps dans cette campagne?

CÉCILE.

Oui, mon oncle.

LÉONARD.

Ah! ah!... et ceux que nous avons laissés là-bas, n'y penses-tu point?

CÉCILE.

Oh! sans cesse.

LÉONARD.

Et cela ne te donne pas envie de les revoir?

CÉCILE.

Je ne le pourrais pas.

LÉONARD.

Comme ils doivent souffrir!

CÉCILE.

Pas plus que moi.

LÉONARD.

Et tu ne veux pas leur donner signe de vie?

CÉCILE.

Je viens d'écrire.

LÉONARD.

Ah! tu as écrit... (A part.) Et moi aussi, grâce à Dieu!... il y a quatre jours.

CÉCILE.

Ils comprendront le motif de ma conduite.

LÉONARD.

Oui!... Eh bien! ils seront plus heureux que moi; car enfin, ma bonne amie, si cela continue, j'en perdrai la tête. Je fais deux cents lieues pour assister à la bénédiction, j'arrive, je te trouve mariée... et heureuse!... une joie qui perceait, qui éclatait sur tous les traits de ton charmant visage... Naturellement, me voilà enchanté... d'autant plus



que mon nouveau neveu me faisait l'effet d'un aimable garçon... Je me retourne, ce n'est plus ça... calamités sur calamités!... Ta mère malade, ton caractère qui de blanc devient noir, ta fuite, etc... beaucoup d'etc... sans compter ce dernier voyage... Mais tout a une fin... Je ne sais rien, je n'ai rien compris... Voilà trois semaines que je vis dans un nuage, j'en veux sortir, je veux savoir et comprendre. Nous sommes seuls, personne ne viendra nous déranger. Assieds-toi là, en face de moi, et réponds franchement à toutes mes questions.

CÉCILE.

Mais, mon oncle...

LÉONARD.

Il n'y a pas de mais, il n'y a pas d'oncle... il y a un juge...

CÉCILE.

Un juge!...

LÉONARD.

D'instruction... ou plutôt, rassure-toi, un juge de paix, de concorde, qui veut absolument que sa nièce, sa petite Cécile, son seul intérêt sur la terre, soit contente... qui désire ardemment des petits-neveux pour les gâter, les chérir, pour égayer sa vieillesse... Et si ton mari et toi, vous vivez à trente lieues l'un de l'autre, tu sens bien... Ainsi, tu vas répondre.

CÉCILE.

C'est impossible.

LÉONARD.

Allons donc!... Oh! je serai d'une délicatesse, tu vas voir... Et d'abord, pourquoi la maladie de ta mère t'a-t-elle frappée si fortement, quand cette maladie n'avait rien de grave et a si peu duré?...

CÉCILE, hésitant.

Ce n'est pas sa maladie...

LÉONARD.

Ah! quoi donc?

CÉCILE, de même.

C'est la cause de cette maladie.

LÉONARD.

Elle a donc eu une cause particulière?... Tu gardes le silence... à ton aise... Laisse-moi chercher... (Après un moment.) Cependant, ta mère ne te mariait pas contre son gré... et tu aimais ton mari?

CÉCILE.

Oh! oui, je l'aimais!

LÉONARD.

Alors, une seule chose peut expliquer ta transformation subite... ton humeur sombre, aigrie...

CÉCILE.

Mon oncle!...

LÉONARD.

Eh! oui, une seule chose... parbleu, c'est clair, et j'étais un grand niais... la jalousie... c'est cela, rien que la jalousie!... Tu as découvert que ton mari avait eu quelque passion secrète avant son

mariage... ces jeunes filles, ça ne sait rien pardonner... ou plutôt, c'est ta mère... oui, oui, je comprends son émotion, son chagrin. Elle est très-nerveuse, ma pauvre Clarisse... elle n'a pas eu la force de garder ce malheureux secret; elle a laissé échapper quelques mots, et tu as su lui arracher le reste... tandis qu'elle devait me prendre pour confident... Allons, ma pauvre enfant, de la raison... il vaut mieux que ça arrive avant qu'après... Ce pauvre Léopold brûle de tomber à tes pieds et d'obtenir son pardon. A tout péché, miséricorde, que diable!... Quelques folies de jeunesse, crois-moi, ma bonne petite, n'empêchent pas un galant homme d'être un excellent mari...

CÉCILE, qui, pendant que Léonard parlait, s'est caché la figure dans ses mains.

Mon oncle, vous me faites souffrir inutilement; vous vous trompez sur le compte de Léopold... Le secret que vous voulez m'arracher, je ne le dirai ni à vous ni à personne... Si vous voulez que je sois, non pas heureuse, (Souriant.) il n'est plus de bonheur pour moi!... mais tranquille, ne me parlez plus de rien... surtout de revoir mon mari!

LÉONARD.

Surtout! surtout!... écoute: tu annonces l'intention de t'installer ici à poste fixe, et tu ne réfléchis pas qu'il y a un obstacle.

CÉCILE.

Lequel?

LÉONARD.

Oh! mon Dieu! peu de chose... le code Napoléon.

CÉCILE.

Comment?

LÉONARD.

Tu n'as jamais lu le code Napoléon?... Il y a pourtant certains articles que le maire de ton arrondissement a dû te communiquer.

CÉCILE.

Comment?... on oserait me forcer... Mais savez-vous que cela serait affreux?

LÉONARD.

Non... je ne sais pas... puisque tu ne m'as rien dit... Si tu voulais m'instruire...

CÉCILE.

Mon oncle, je vous en supplie...

LÉONARD.

Voyons, calme-toi!... (Il lui prend la main. Tu as encore de la fièvre.

CÉCILE, retirant vivement sa main.

Moi! vous vous trompez...

LÉONARD.

Ils sont incroyables! Depuis un mois je n'entends que cela: Vous vous trompez. Non, de par tous les diables, je ne me trompe pas!... mais je te soignerai, je te rétablirai... car si je ne peux guérir ton esprit, je dois au moins répondre de ta santé. (On entend un bruit de voiture.) Qu'est-ce

que c'est que ça ? (Il va à la fenêtre. Une chaise de poste.

CÉCILE.

O ciel!...

LÉONARD, avec un étonnement simulé.

Une visite qui nous arrive... quel bonheur!... Eh! mais, c'est Léopold.

CÉCILE, avec un mouvement de joie involontaire.  
Léopold!...

LÉONARD, à part.

Il a reçu ma lettre et n'a pas perdu de temps.

CÉCILE, sa figure change tout à coup d'expression.  
Léopold!...

LÉONARD.

Allons, viens au-devant de lui.

CÉCILE.

Moi?... non... non... Je ne veux pas, je ne peux pas le revoir.

LÉONARD.

Quel enfantillage!... Le voilà qui monte l'escalier... courons...

CÉCILE.

Mon oncle, si vous m'aimez, si vous voulez que je vive, faites que je ne le voie pas!... Empêchez, oh! empêchez qu'il parvienne jusqu'à moi! (Elle entre vivement dans la chambre de droite et tourne la clef en dedans.)

LÉONARD, seul.

Empêcher... empêcher... Il me semble que voilà un double tour qui ne me laisse pas grand' chose à faire.

### SCÈNE III.

LÉONARD, LÉOPOLD, BRIOLET,  
portant une valise.

LÉOPOLD, à Briolet.

Posez cela ici, et sortez... (Briolet pose la valise et sort. A Léonard.) Où est-elle? où est-elle?

LÉONARD.

D'abord, embrassez-moi, mon cher ami.

LÉOPOLD.

Ah! vous nous avez rendus à la vie en nous écrivant, en nous indiquant le lieu de sa retraite.

LÉONARD.

Je n'avais garde d'y manquer!... si tôt arrivé ici, erac, j'ai appelé au secours.

LÉOPOLD.

Mais Cécile?... Cécile?...

LÉONARD.

Elle est dans sa chambre.

LÉOPOLD.

Ah! je cours...

LÉONARD.

Elle est enfermée.

LÉOPOLD.

Mon cher monsieur Léonard, je vous en supplie, avertissez-la, dites-lui que je suis ici.

LÉONARD.

Parbleu, elle le sait aussi bien que moi.

LÉOPOLD.

Dites-lui que je n'ai qu'un espoir, que je ne forme qu'un vœu... celui de la voir.

LÉONARD.

Il paraît qu'elle s'en est doutée, car elle est partie dès qu'elle vous a entendu.

LÉOPOLD.

Il faut pourtant que je lui parle! elle ne peut me refuser!... Ah! monsieur, je l'ai bien achetée cette faveur que je sollicite.

LÉONARD.

Où, où, mon pauvre garçon; vous n'êtes pas trop exigeant pour un mari!... c'est une justice à vous rendre.

LÉOPOLD.

Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre encore.

LÉONARD.

Mais si fait, si fait; je me le figure parfaitement!

LÉOPOLD.

Sans cesse poursuivi des pensées les plus affreuses, courant partout comme un insensé, la demandant à tout le monde, croyant toujours entendre retentir à mon oreille cette horrible réponse : Cécile est morte!... morte!... Et quand votre lettre est arrivée, quand il a fallu l'ouvrir devant cette pauvre mère qui a tout appris maintenant... ah! je ne sais pas comment mon cœur ne s'est pas brisé!

LÉONARD, s'essuyant les yeux.

Mais ce n'est pas moi qu'il faut attendre!... Si vous lui contiez un peu tout ça à elle?

LÉOPOLD.

Et comment, puisqu'elle me fait?

LÉONARD.

Attendez; je vais essayer, moi!... (Il va contre la porte à droite.) Cécile, ma petite Cécile!... c'est Léopold, ton mari, qui demande que tu l'écoutes, ne fût-ce qu'un instant!... puis après, s'il le faut, si tu l'exiges, il s'éloignera!... (A Léopold.) J'espère bien que non. (Moment de silence.) Et quoi, tu ne réponds pas? pas une syllabe pour ce pauvre garçon!...

LÉOPOLD.

Vous le voyez, monsieur!... Rien, rien; quand vous la suppliez, quand depuis cinq jours elle nous a mis la mort dans le cœur!... Ah! monsieur, votre nièce est bien cruelle.

LÉONARD.

Voyons, mon ami, voyons, calmez-vous!... et dites-moi, pendant que nous sommes seuls, si vous n'avez rien à vous reprocher...

LÉOPOLD.

A me reprocher!... Cécile vous a dit...

LÉONARD.

Rien, absolument rien; mais je suis certain qu'elle est irritée contre vous par une jalousie rétrospective...

LÉOPOLD.

Monsieur!...

LÉONARD.

La, la! ne vous fâchez pas... Je sais ce que c'est... Votre intention est de rendre ma nièce heureuse, je ne vous en demande pas davantage, moi; mais ces jeunes filles sont d'une sévérité... elles ont raison... Elles aiment précisément comme elles veulent être aimées... Que voulez-vous?... elles ne peuvent pas comprendre que, pour nous autres hommes, aujourd'hui efface complètement hier, surtout quand aujourd'hui est une charmante jeune fille dont la sagesse est loin d'être le seul mérite!

LÉOPOLD, qui, pendant que Léonard parlait, s'est montré ému et inquiet, à part.

Je respire, il ne soupçonne rien! (Haut.) Mon cher monsieur Léonard, je vous remercie de vos bonnes intentions... Si vos paroles pouvaient s'appliquer à ma conduite, je n'hésiterais pas à m'accuser devant vous... mais vous êtes dans l'erreur, et puisque Cécile n'a aucune tendresse, aucune pitié...

LÉONARD.

Je vous en prie, un peu de patience... Cécile n'a pas dit son dernier mot, elle n'a rien dit du tout!... Il faudrait que vous pussiez la voir, et vous la verrez!... attendez-moi. (Il sort vivement.)

## SCÈNE IV.

LÉOPOLD, seul, puis BRIOLET.

LÉOPOLD.

Ah! que je la voie! qu'elle lise dans mes regards ce qui se passe dans mon âme... et elle pardonnera!...

BRIOLET, entrant doucement.

Monsieur, monsieur: c'est moi.

LÉOPOLD, s'asseyant.

Que veux-tu?

BRIOLET.

Monsieur compte-t-il rester longtemps ici?

LÉOPOLD.

Je ne sais.

BRIOLET.

Ah! c'est que, si cela était possible, je voudrais bien le savoir.

LÉOPOLD.

Pourquoi?

BRIOLET.

Parce que, si ça devait se prolonger, je demanderais à monsieur la permission de m'en retourner tout de suite à Paris... M. Léonard n'y voit pas d'inconvénient?

LÉOPOLD, étonné.

Tout de suite?

BRIOLET.

Oui, monsieur; tel que vous me voyez, je suis amoureux.

LÉOPOLD.

Ah!...

BRIOLET.

Et j'ai l'intention de me marier.

LÉOPOLD.

Imbécile!...

BRIOLET.

Oh! je vois ce que c'est... monsieur croit peut-être que c'est Toinette, la fille de dame Catherine, qui sera ma femme?... Du tout, du tout; pas si bête! ce n'est pas la fille, c'est la mère que je veux épouser.

LÉOPOLD.

Malheureux!...

BRIOLET.

Ah! que non; je ne serai pas malheureux!... Elle hésite encore; mais j'espère la décider, et c'est pour ça que je ne voudrais pas rester absent trop longtemps!... Quand vous m'avez ordonné de vous suivre, je n'ai pas osé dire non; mais si vous faites un trop long séjour, dame!... Enfin, à supposer que monsieur n'ait pas absolument besoin de moi... (Ici on entend tourner la clef dans la serrure de la chambre de Cécile.)

LÉOPOLD, à lui-même.

On ouvre cette porte! Léonard a réussi, elle s'est laissé fléchir!... (A Briolet, en le poussant dehors.) Va-t'en, va-t'en!...

BRIOLET.

Merci, monsieur!... je vais faire mon paquet. (Il sort.)

## SCÈNE V.

LÉONARD, LÉOPOLD.

Léopold se précipite vers l'appartement de Cécile; la porte s'ouvre; c'est Léonard qui paraît.)

LÉOPOLD, reculant.

Que vois-je? c'est vous, monsieur!

LÉONARD.

Moi-même, mon pauvre ami!

LÉOPOLD.

Et Cécile?

LÉONARD.

Que vous dirai-je? je m'étais rappelé qu'une porte de sa chambre ouvre sur le parc, j'espérais la surprendre par là... ah! bien oui!... j'entre... plus personne!... disparue!... évaporée!...

LÉOPOLD.

O ciel! encore partie!

LÉONARD.

Rassurez-vous; cette fois, elle n'a pas été bien loin, elle s'est réfugiée dans le petit pavillon au bout du parc; et vous comprenez que, de là, il était assez difficile à la pauvre enfant d'entendre et de répondre quand je lui parlais au travers de cette porte.

LÉOPOLD.

Ainsi, au seul bruit de mon arrivée, à la seule crainte d'entendre un mot de ma bouche, elle

s'enfuit; elle me hait donc bien!... Mais n'avez-vous pas au moins essayé de la fléchir? ne l'avez-vous pas vue? ne lui avez-vous pas dit que je ne lui adresse qu'une prière?

LÉONARD.

Des prières?... Eh! mon Dieu, je lui en ai fait mille, moi; mais si elle y met de l'entêtement, j'en mettrai aussi; le métier que je fais m'ennuie à la fin, et j'entends et je prétends que ce soir même vous soyez réconciliés.

LÉOPOLD.

Non, monsieur, non!... puisque l'idée seule de me revoir lui cause une horreur si invincible, je ne veux pas l'y contraindre; qu'elle vive en paix! ici, loin de moi, loin de tout ce qui lui fut cher... je n'ai plus qu'à m'éloigner! Adieu, monsieur.

LÉONARD, l'arrêtant.

Doucement, doucement! et le code Napoléon? il me semble que vous l'oubliez aussi. Que diable, on ne s'en va pas comme ça! on ne jette pas tout de suite le manche après la cognée!...

LÉOPOLD.

Et que puis-je faire désormais? Veillez sur elle, monsieur; tenez-lui lieu des amis, des parents qu'elle fuit et qu'elle repousse; quant à moi, je n'ai plus qu'à remonter en voiture.

LÉONARD.

Pas si vite, s'il vous plaît, pas si vite, un peu de patience.

LÉOPOLD.

Mon parti est pris, monsieur. (Il sonne, un domestique paraît.) Des chevaux de poste à l'instant!... ma voiture est dans la cour... qu'on attelle!... (Le domestique sort.)

LÉONARD.

Quelle tête vous a cette jeunesse!... Allons, monsieur, puisqu'on ne peut vous retenir, partez, laissez le pauvre oncle dans l'embarras, récompensez ainsi son dévouement et son amitié. Dieu sait ce que tout cela deviendra.

LÉOPOLD.

Pardonnez-moi, monsieur Léonard; mais je ne peux rester ici plus longtemps.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Un messenger demande à parler à M. Léonard.

LÉONARD.

Un messenger?

LE DOMESTIQUE.

Il arrive du village voisin.

LÉONARD.

Qu'il attende.

LE DOMESTIQUE.

Il a ordre de vous voir à l'instant.

LÉONARD.

Bon! encore une tuile qui va me tomber sur la tête! Toutes les affaires, toutes les inquiétudes, et ne pas savoir pourquoi! (A Léopold.) Au moins, mon ami, ne partez pas avant mon retour. (Il sort.)

## SCÈNE VI.

LÉOPOLD, seul.

Où, je partirai! rester est impossible! mais partir?... pour aller... où?... est-il un lieu maintenant où l'on m'attende, où l'on me désire?... quelle existence est désormais la mienne!... Une femme s'était rencontrée que j'aimais uniquement; j'avais dédaigné ce que les autres hommes recherchent avec tant de soins: la fortune, les places, les honneurs; combien l'ambition m'avait semblé mesquine devant ce bonheur de tous les instants que donne un véritable amour!... Ah! comment le cœur est-il donc fait, que ce qui l'a charmé d'abord puisse ensuite laisser place à de nouveaux sentiments? mais le ciel m'a puni!... Depuis deux mois, nul n'a pu deviner ce qui se passait là!... De tous les biens que la vie peut offrir, je n'en avais désiré qu'un: passer mes jours près d'une femme qui m'eût aimé; et celle qui est la mienne, celle à qui je suis uni pour toujours, elle me hait, me méprise peut-être! Son innocence ne peut comprendre un second amour, que moi-même j'ai compris à peine; quand je la contraindrais à demeurer près de moi, que verrais-je chaque jour? sa défiance, son inquiétude, son humeur; elle est aigre par le chagrin; ses paroles sont amères, son cœur est plein de regrets! Sa mère, craintive et désolée, me fuit et tremble!... Quel avenir espérer? ailleurs il n'y a rien pour moi! rien!... le monde m'accusera d'avoir abandonné Cécile!... peut-être il lui supposera des torts?... Ainsi, après lui avoir ravi la gaieté et le bonheur de son âge, je lui ôterais encore sa réputation?... Malheureux! (Il marche avec agitation.) Il est des cas où le mal est sans remède... un seul excepté!... j'y avais songé déjà!... Oui, quand la vie est à charge, quand elle n'offre plus de bonheur possible et qu'elle nuit au bonheur des autres, il faudrait n'avoir pas cinq minutes de courage!...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur, les chevaux sont attelés.

LÉOPOLD.

Je ne pars pas; qu'on emmène la voiture. (Le domestique sort.) Allons, c'en est fait! rendons à tout ce qui m'entoure le repos et le bonheur!... Un regard! oh! un regard encore à cette chambre où elle était il n'y a qu'un moment! que je croie la voir, et tout sera fini! Il entre dans la chambre à droite; on a entendu la voiture s'éloigner.)

## SCÈNE VII.

CÉCILE, arrivant par le fond et regardant par la fenêtre.

La voiture est partie! c'est lui qui s'éloigne!... Oh! que ce bruit m'a fait mal! et pourtant je ne voulais pas le revoir, je ne le devais pas; mais parti! parti pour toujours! Il était là, il n'y a qu'un instant!... Qu'entends-je? du bruit dans cette chambre? (Elle regarde.) C'est lui! il ne s'est

pas éloigné... Ah! fuyons!... (Elle va vers le fond.)  
Ciel! quelqu'un!... (Elle se cache dans la pièce de gauche.)

## SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, sortant de la chambre de droite.

BRIOLET, entrant par le fond et tenant une lettre. CÉCILE, cachée.

LÉOPOLD.

C'est encore toi?... que me veux-tu?

BRIOLET.

C'est une lettre pour vous qu'un domestique portait à la poste du village voisin; comme il a appris que vous étiez ici, il a rebroussé chemin et m'a chargé de vous la remettre.

LÉOPOLD.

Donne et laisse-moi. Briolet sort.) Une lettre... que vois-je?... c'est l'écriture de Cécile!...

CÉCILE, à part.

Ma lettre de ce matin.

LÉOPOLD.

Ah! lisons... Peut-être?... (Il lit.) « Léopold, je « n'ai jamais douté de votre loyauté et de votre « délicatesse; si j'avais pu concevoir quelques « craintes à ce sujet, les paroles que vous avez « prononcées lors de notre dernière entrevue les « auraient dissipées. »

CÉCILE, à part.

Oh! oui!...

LÉOPOLD, lisant.

« Mais ce serait abuser de la triste situation « où vous vous êtes placé que d'accepter des droits « que votre cœur n'a point sanctionnés. Je ne suis « encore qu'une enfant, et je m'étais étrangement « abusée sur vos sentiments. Dès l'instant que la « vérité m'a été connue, tout a été changé; et ce « qui m'avait semblé le bonheur est devenu un « supplice pour moi comme pour vous. »

CÉCILE, à part.

Je souffrirais trop de ses regrets.

LÉOPOLD, lisant.

« Je n'accepterai point des offres que je ne de- « vrais qu'à la générosité de votre cœur, à votre « pitié, ou au sentiment d'un devoir, dont mon « devoir à moi est de vous affranchir; et je de- « mande comme une grâce qu'on ne trouble pas « la solitude à laquelle désormais rien ne pourra « m'arracher. »

CÉCILE, à part.

Hélas!...

LÉOPOLD.

Comme elle est froide et cruelle cette lettre!... Ah! oui, tu seras exaucée, Cécile!... ton repos ne sera plus troublé!...

CÉCILE, à part.

Ah!... il va partir!...

LÉOPOLD, jetant la lettre sur la table.

Tout est fini!... le dernier lien est rompu! (Il ouvre sa valise.)

CÉCILE, à part.

Que fait-il? (Léopold prend un pistolet.) Des armes!... Oh! mon Dieu, que signifie?...

LÉOPOLD, qui s'est assis et qui est resté un instant immobile.

Adieu, Cécile!

CÉCILE, poussant un cri.

Ah!... Elle court à lui, l'entoure de ses bras et le serre avec force contre son cœur.)

LÉOPOLD, étonné; le pistolet tombe de sa main.

Cécile!...

CÉCILE.

Mon Dieu!... Léopold!... qu'alliez-vous faire?

LÉOPOLD.

Me délivrer d'une vie importune.

CÉCILE.

Parce qu'elle est unie à la mienne!... Non, c'est à vous de vivre... à moi de mourir!...

LÉOPOLD.

Que dites-vous?

CÉCILE.

On ne m'aime pas, moi!...

LÉOPOLD.

Cécile!...

CÉCILE, avec exaltation.

Écoute, Léopold!... ce n'est pas toi qui dois mourir... regarde-moi... vois comme je suis changée... j'ai tant souffert!... Écoute... je suis malade, Léopold, bien malade! attends!...

LÉOPOLD.

Oh!...

CÉCILE.

Tu n'as pas cru que je vivrais séparée de toi, n'est-ce pas? pourquoi donc as-tu voulu te tuer? moi, je ne peux pas vivre... ne te tue pas! attends!...

LÉOPOLD.

Quelle horrible idée, Cécile!

CÉCILE.

Mais, avant que je meure, dis que tu pardones.

LÉOPOLD, examinant son visage et reculant avec effroi.

Que je pardonne?...

CÉCILE.

Dis que tu ne m'en veux pas!

LÉOPOLD.

Qu'entends-je, Cécile?

CÉCILE.

Tu hésites?...

LÉOPOLD.

Te pardonner?... à toi, chère et douce enfant, te pardonner? à toi qui n'eus jamais un tort. Cécile, ces mots, ce n'est pas toi qui dois les prononcer.

CÉCILE, avec une expression de joie.

Comment?

LÉOPOLD, la regardant de loin.

Toi, tu ne connaissais que le bonheur; l'espoir et la gaieté brillaient dans tes yeux; à présent, tes yeux sont remplis de larmes, tes belles couleurs sont effacées, ton bonheur est perdu! Ton amour,

si pur, si naïf, il s'est éteint dans les pleurs... Cécile, écoute... tu peux m'en croire, à ce moment solennel, le dernier peut-être où ma voix viendra jusqu'à toi, le premier où mon cœur te sera connu tout entier... J'en atteste le ciel!... je t'aime!...

CÉCILE, avec joie.

Il m'aime!...

LÉOPOLD.

Je t'aime avec amour, avec tendresse! Des torts... pardonne, Cécile... c'est un secret cruel... oublie-le, oublie-le!... Va, crois-en celui qui jure par ton amour... garde ton cœur pur et innocent; ne te souviens pas!... Le malheur, tu n'en as pas senti les peines les plus horribles; tu n'as pas fait le désespoir de tout ce qui t'aimait; tu n'as pas vu, comme moi, ce qui t'était si cher s'enfuir à ton approche, refuser d'entendre tes prières!... tu ne l'as pas vu trembler à ton aspect, te repousser, te mépriser peut-être... et te haïr!...

CÉCILE.

Te haïr! oh! tu ne le crois pas!

LÉOPOLD.

Cécile... ne m'as-tu pas dit tout à l'heure que tu voulais mourir?

CÉCILE, se jetant dans ses bras.

Je ne savais pas que tu m'aimais.

LÉOPOLD.

Ah! qu'il y a de bonheur dans cette parole!

### SCÈNE IX.

LÉOPOLD, CÉCILE, LÉONARD.

LÉONARD, s'arrêtant au fond.

Eh bien! moi qui les croyais à dix lieues l'un de l'autre! (Il s'approche.) M'expliquera-t-on enfin...

CÉCILE.

Mon oncle, je suis heureuse!...

LÉONARD.

Et il faudra que je me contente de cette explication? Mais, moi aussi, j'ai une nouvelle à t'apprendre.

LÉOPOLD.

Une mauvaise? ah! ne dites rien... laissez-nous au moins un instant!...

LÉONARD.

Il faut bien que vous sachiez que madame de Lucy est en route pour l'Italie. (A part.) Encore une chose que je ne comprends pas.

LÉOPOLD et CÉCILE.

Pour l'Italie!

LÉONARD.

Où... ce messenger... il m'apportait un billet d'elle; elle est partie, et même on a vu sa voiture longer les murs du parc et s'arrêter comme pour lui permettre d'adresser un dernier adieu à ce château.

CÉCILE, tristement.

Léopold!...

LÉOPOLD.

Viens sur mon cœur.

CÉCILE, dans ses bras.

Ah! nous l'aimerons ensemble.

LÉONARD.

Elle m'annonce qu'elle va s'établir à Florence pour plusieurs années, et qu'elle vous écrira plus longuement à sa première halte. Elle vous confie à mon amitié... ce que je comprends!

CÉCILE, à part.

Pauvre chère mère!...

LÉONARD, regardant par une fenêtre du fond.

Et tenez!... Je gagerais que c'est sa voiture qu'on voit d'ici. Ah! le postillon met ses chevaux au grand galop.

LÉOPOLD, à Cécile.

Un jour... nous la reverrons.

LÉONARD, à lui-même en se frappant le front.

Ah! mais... j'étais donc aveugle... Eux ici, elle là-bas!... (A Léopold et à Cécile.) Allons, mes enfants, dépêchez-vous de rendre votre mère... grand-mère!...

# LE DOMINO ROSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
LE 20 FÉVRIER 1834

EN COLLABORATION AVEC ANCELOT

PERSONNAGES.

ACTEURS.

SARTINES. . . . .	MM. CAZOT.
LE MARQUIS DE GIVRY. . . . .	ARMAND.
LEGRUEL, agent de police. . . . .	LEGRAND.
MOUETTE, agent de police. . . . .	HYACINTHE.
M <sup>me</sup> DE SARTINES . . . . .	M <sup>me</sup> ROLAND.
ROSE, femme de chambre de M <sup>me</sup> de Sartines. . . . .	M <sup>lle</sup> CLARA-STÉPHANY.
DAMES, MASQUES, DOMINOS, DOMESTIQUES.	

La scène se passe à Paris, chez Sartines.



# LE DOMINO ROSE

## ACTE PREMIER.

Un salon de réception, richement orné. — Portes à droite et à gauche ; à droite, au premier plan, une fenêtre.

### SCÈNE I.

MADAME DE SARTINES, puis ROSE.

Au lever du rideau, madame de Sartines est assise dans un fauteuil un livre à la main.

MADAME DE SARTINES, à Rose qui entre.  
Mademoiselle Rose!

ROSE.

Madame ?

MADAME DE SARTINES.

Avez-vous dit en bas que je ne voulais voir personne ?...

ROSE.

Madame a l'air indisposée.

MADAME DE SARTINES.

Je m'ennuie.

ROSE.

Éloigner tout le monde, ce n'est pas le moyen de se distraire...

MADAME DE SARTINES.

Où est mon mari ?

ROSE.

Il est à son audience.

MADAME DE SARTINES.

C'est bien ; laissez-moi.

ROSE, faisant un mouvement pour sortir,  
et revenant.

Ah ! pardon, madame... j'oubliais de vous demander si la porte doit être fermée à M. de Givry ?

MADAME DE SARTINES.

Pourquoi supposez-vous qu'il doive être excepté ?

ROSE.

C'est que je pensais que l'ami particulier de la maison, un jeune seigneur aimable et spirituel...

MADAME DE SARTINES.

Comment le connaissez-vous si bien ?

ROSE.

Il venait souvent à l'hôtel de Tingry où je servais avant d'entrer chez madame.

MADAME DE SARTINES.

Ah !

ROSE.

Depuis huit jours, il a paru bien rarement ici, mais s'il revenait ?...

MADAME DE SARTINES.

Exécutez mes ordres et faites-moi grâce de vos observations.

ROSE.

Il suffit, madame. (A part en sortant.) Elle a beau vouloir se cacher, j'y vois clair.

### SCÈNE II.

MADAME DE SARTINES, seule ; elle se lève.

Lui fermer ma porte !... Que je suis folle !... Cela m'avancera beaucoup si je ne cesse pas de penser à lui !... Je ne l'ai pourtant vu qu'une seule fois depuis huit jours ; et comme il était froid !... Aussi, pourquoi l'ai-je désespéré ? Son amour pour moi était si tendre et si dévoué !... Ah ! il le porte ailleurs, cet amour que je repousse !... Oui, cette dame de Ponchartrain, si coquette, si vaine de sa beauté, il ne la quitte plus !... Je ne le souffrirai pas, je ne veux pas le souffrir ; car c'est moi, c'est moi seule qu'il aime !... Mais moi, je ne dois pas l'aimer !

Air de *Cécile*.

En songeant à son inconstance,  
Je sens que je dois le haïr ;  
Quand j'ai dit : Fuyez ma présence !  
Comme il s'est pressé d'obeir !...  
M'ailigier est une folie,  
Y penser n'est pas sans pétil ;  
Quant le devoir veut qu'on oublie,  
Pourquoi le cœur se souvient-il ?

N'importe, son infidélité serait mon supplice ; je veux le voir, oui, s'il vient, je le recevrai !... Allons donner contre-ordre !... Ciel ! c'est lui !... Ah ! toute ma colère renaît à son aspect !...

### SCÈNE III.

MADAME DE SARTINES, GIVRY.

GIVRY.

Veuillez vous rassurer, madame... On m'a dit en bas que vous n'étiez pas visible, j'ai demandé monsieur... et c'est monsieur que je viens voir.

MADAME DE SARTINES.

Ah ! c'est monsieur ?... Eh bien, vous n'avez qu'à passer dans la salle d'audience.

GIVRY, faisant quelques pas.

J'y cours à l'instant, madame... (Revenant à elle vivement.) Mais puisque le hasard m'amène près de vous, permettez que j'en profite pour vous de-

mander compte de la cruauté avec laquelle vous traitez un homme...

MADAME DE SARTINES.

Prenez donc garde, M. de Givry, vous avez trop d'esprit pour vous servir d'une pareille phrase; la cruauté d'une femme... c'est bien usé.

GIVRY.

Votre conduite avec moi, madame, prouve que c'est toujours nouveau.

MADAME DE SARTINES.

Encore!... Ah! laissons cela, je vous prie... Ne trouvez-vous pas que madame de Ponchartrain était mise hier à merveille?

GIVRY.

Moi, je ne m'en suis pas aperçu.

MADAME DE SARTINES, à part.

Le traître! il est resté près d'elle toute la soirée! (Haut.) Vous étiez donc aveugle?

GIVRY.

Ah! plût à Dieu!

Air d'*Aristippe*.

Quand vous passiez, si parée et si belle,  
Devant mes yeux, qui survaient tous vos pas,  
En vain mon cœur voulait être rebelle,  
Dès qu'on vous voit, on ne résiste pas.  
A vos attraits j'ai dû rendre les armes,  
Et maintenant je tremble à votre nom!  
Mais un aveugle, auprès de tant de charmes,  
Aurait du moins conservé sa raison.

MADAME DE SARTINES.

Vous savez, monsieur, ce que je dois penser de ces galanteries, et je vous engage à me les épargner.

GIVRY.

Depuis huit jours, madame, mon absence vous a prouvé ma discrétion, et j'espère que vous m'en savez gré.

MADAME DE SARTINES.

Sans doute; et la preuve, c'est que je n'ai point oublié le service que vous aviez réclamé de moi. J'ai parlé à mon mari de votre ami le chevalier de Saint-Félix qu'on menace de la Bastille, m'avez-vous dit, pour quelques couplets un peu gais sur madame de Pompadour.

GIVRY.

Quoi! madame, vous avez songé?... Ah! que je vous dois de remerciements!

MADAME DE SARTINES.

Ne vous pressez pas tant de me remercier. J'ai été refusée, et si votre cousin met le pied dans Paris...

GIVRY.

Il y est!

MADAME DE SARTINES.

L'imprudent!

GIVRY.

Une affaire dont dépend toute sa fortune l'oblige d'y rester jusqu'à demain; et je demandais que M. le lieutenant général fermât les yeux seulement pendant vingt-quatre heures.

MADAME DE SARTINES.

C'était beaucoup exiger d'un homme payé pour les avoir toujours ouverts!...

GIVRY.

Il faudra donc que je lui parle moi-même.

MADAME DE SARTINES.

Il va venir; je vous laisse... Ah! n'oubliez pas que nous avons bal masqué ce soir!... Vous viendrez?... avec madame de Ponchartrain?

GIVRY.

Toujours la marquise!... Ah! madame, que vous êtes injuste!

MADAME DE SARTINES.

Non, monsieur, je regarde et j'observe, voilà tout.

GIVRY.

Si je vous disais...

MADAME DE SARTINES.

Et que pourriez-vous me dire?

GIVRY.

Ne m'avez-vous pas interdit les expressions d'un amour...

MADAME DE SARTINES.

Qu'une autre accueille avec plaisir.

GIVRY.

Tout le monde n'est pas impitoyable.

MADAME DE SARTINES.

Oh! la charité est une des vertus de madame de Ponchartrain.

GIVRY.

Du moins, elle ne met pas sa joie à faire des malheureux.

MADAME DE SARTINES.

Elle met sa gloire à les consoler.

GIVRY.

Il est si cruel d'aimer sans espérance.

MADAME DE SARTINES.

C'est un chagrin que vous n'aurez pas avec elle.

GIVRY, piqué.

Peut-être, madame.

MADAME DE SARTINES.

Vous la trouvez si belle!... Ne vous ai-je pas entendu l'autre jour vanter sa grande taille, sa tournure noble et imposante?

GIVRY.

Je n'étais que l'écho du public, qui l'a proclamée une des plus belles femmes de Paris.

MADAME DE SARTINES, avec colère.

Elle a l'air d'un soldat aux gardes.

GIVRY.

Sans doute elle est loin de posséder vos grâces.

MADAME DE SARTINES.

Oh! ne comparez pas!... je perdrais trop à la comparaison!... Je vous laisse chercher des consolations que madame de Ponchartrain ne vous refusera pas... Adieu, monsieur.

GIVRY.

Je vous en conjure, madame...

MADAME DE SARTINES, à part.

Sortons, car je ne pourrais contenir ma colère.  
(Elle sort par la porte de gauche.)

## SCÈNE IV.

GIVRY, seul.

Elle me fuit, elle est irritée!... que faire? En vérité, cette situation est cruelle : d'un côté, une femme que j'aime et qui me repousse; de l'autre, une femme que je n'aime pas, et qui m'attire!... Oh! il faut que cela finisse!... Son cœur est à moi, son dépit, sa colère, tout le prouve!... Eh bien, je veux aujourd'hui même sortir de cette position pénible!... Pendant ce bal, je pourrai peut-être... Oui, c'est cela!... Que je la voie seule, que je puisse m'expliquer, lui ouvrir mon cœur, la convaincre de toute ma tendresse... et mon triomphe est assuré!... Ah! qui vient ici? C'est Rose, maintenant!... encore une qui pourrait m'adresser des reproches. Si je tentais de la rejoindre?... (Il fait quelques pas vers la porte par où est sortie madame de Sartines.)

## SCÈNE V.

GIVRY, ROSE.

ROSE, à Givry qui s'est arrêté à sa vue.

Pardon, monsieur le marquis, est-ce à madame que vous désirez parler?...

GIVRY.

Non, mon enfant... j'enrais chez monsieur.

ROSE, avec malice.

Alors vous vous trompiez de côté.

GIVRY.

Ah!

ROSE, désignant l'autre porte.

C'est par ici.

GIVRY, avec humeur.

Bien obligé! Il fait un mouvement.)

ROSE, l'arrêtant.

Mais savez-vous, monsieur, que vous êtes d'une exactitude admirable, à présent!

GIVRY.

Que veux-tu, ma chère, quand on sollicite...

ROSE, avec intention.

Je croyais que monsieur n'en était plus aux sollicitations auprès de madame...

GIVRY.

Mademoiselle Rose, pas de suppositions, je vous prie; je viens pour M. le lieutenant général, entendez-vous? et pour une affaire que j'ai fort à cœur.

ROSE.

Ah! votre cœur est pour quelque chose là dedans!

GIVRY, à part.

Elle a des soupçons; il faut la ménager!... (Haut.) Tu sais, ma petite Rose, que je t'ai toujours trouvée jolie.

ROSE.

Autrefois.. oui, vous avez pu vous apercevoir qu'on n'était pas à faire peur... mais les temps sont changés!

GIVRY.

Tu ne l'es pas du tout, toi, ma belle.

ROSE.

Oh! pardonnez-moi, monsieur, et même tellement que je vais épouser Legriël.

GIVRY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROSE.

Un des agents particuliers de monseigneur.

GIVRY.

Ah! tu te maries? Tu aimes donc ce garçon?

ROSE.

Mon Dieu, je l'aime raisonnablement.

AIR : *Faisons la paix.*

A son mari

Doit-on une tendresse extrême?

Il s'endort s'il est trop chéri :

Il faut prendre garde!... Et je l'aime

Comme un mari!

Oui, je l'aime comme un mari.

GIVRY.

Je vois que tu as des principes.

ROSE.

Et puis il a quelque argent, quelque espoir d'avancement, et l'ambition m'arrive maintenant que l'amour s'en va. (Minaudant. Il faut bien faire une fin. Les amoureux sont si volages!

GIVRY, distrait.

Dis-moi, Rose, l'audience de M. le lieutenant général doit être déjà commencée...

ROSE, piquée.

Elle est finie, monsieur, et monseigneur ne peut manquer de venir ici... Je vous laisse terminer avec lui cette grande affaire, qui ne regarde pas madame, et je me rends auprès d'elle. (Elle sort.)

GIVRY.

Décidément cette petite Rose y voit trop clair... Il faut me la rendre favorable : elle veut se marier, dit-elle?... Eh bien, qu'à cela ne tienne!... Un présent de noces, et elle se taira!... J'aperçois le lieutenant général; n'oublions pas mon parent; mes amours ne le sauveront pas de la Bastille.

## SCÈNE VI.

GIVRY, SARTINES.

SARTINES.

Ah! ravi de vous voir, mon cher ami; je devine ce qui vous amène, ma femme m'en a déjà parlé...

GIVRY.

Madame de Sartines a été bien bonne; puis-je espérer?...

SARTINES.

Impossible, mon cher! impossible... Pourquoi diable votre cousin s'avise-t-il de faire de l'esprit sur une belle dame, avant qu'elle soit disgraciée?

GIVRY.

Mais l'on ne vous demande que quelques heures...

SARTINES.

La chanson est trop bonne.

GIVRY, avec humeur.

Vous refusez ?

SARTINES.

Je n'accorde pas...

GIVRY.

Eh bien ! on se passera de votre permission.

SARTINES.

Ah ! l'on se passera de ma permission.

GIVRY.

Où, monsieur, où : croyez-vous donc qu'il soit si difficile, dans une ville comme Paris, de se dérober aux recherches de votre police ? Eh ! mon Dieu, il ne s'agit que de le vouloir.

SARTINES, tirant un papier de sa poche.

Faites-moi le plaisir de lire ceci.

GIVRY, lisant.

« A monsieur le directeur de la police de Berlin. » Mais je ne comprends pas...

SARTINES.

Lisez toujours.

GIVRY, lisant.

« La personne que vous croyez en France de meure à Berlin, place du Grand-Frédéric, « n° 20. Vous reconnaîtrez ses fenêtres à deux « superbes rosiers et un jasmin qui les déco-  
« rent. »

SARTINES, reprenant la lettre.

Eh bien ! que dites-vous de cela ?

GIVRY.

Je dis que vous savez à merveille ce qui se passe à Berlin, mais est-il bien sûr que près de vous?... Paris est plus grand que la capitale de la Prusse, et Saint-Félix pourrait trouver un moyen...

SARTINES.

Je l'en défie !

GIVRY.

Vous êtes donc bien sûr de vos agents ?

SARTINES.

Assez pour qu'un individu signalé, si j'y ai le moindre intérêt, ne puisse faire un pas, un geste, un mouvement, sans que j'en sois instruit.

GIVRY.

Laissez donc...

SARTINES.

Voulez-vous en faire l'essai?... Cinq cents louis, que je vous dis demain matin, et depuis A jusqu'à Z, tout ce que vous aurez fait.

GIVRY.

Ah ! ceci est un peu fort ! un gentilhomme comme moi ? bien averti... allons donc, tous vos limiers n'y feraient rien.

SARTINES.

Alors, vous acceptez mon pari ?

GIVRY, lui tendant la main.

Touchez là, et préparez vos cinq cents louis pour demain.

SARTINES.

C'est-à-dire que vous me les compterez, voilà qui est bien convenu ; maintenant, mon cher Givry, si vous avez quelques engagements mystérieux, je vous conseille en ami de manquer de parole.

GIVRY.

Oh, j'espère bien vous échapper !...

SARTINES.

Nous verrons !... Savez-vous que c'est un service que je rends à votre cousin Saint-Félix... si vous gagnez, il pourra, à son tour, tenter la fortune.

GIVRY, à part.

Au fait, pendant que ses espions s'occuperont de moi, Saint-Félix aura plus de chances de leur échapper. (Haut.) Allons, c'est une affaire entendue.

SARTINES, allant vers la porte par laquelle il est entré.

A compter de ce moment, toutes vos actions m'appartiennent.

GIVRY.

Nous verrons bien.

SARTINES, appelant.

Legriël !

GIVRY.

Que faites-vous ?

SARTINES.

Pardon !... Une petite formalité indispensable.

## SCÈNE VII.

GIVRY, SARTINES, LEGRIËL.

SARTINES, à Legriël.

Tu vois monsieur, tu le connais ?

LEGRIËL.

J'ai cet honneur.

SARTINES.

Eh bien ! c'est un criminel d'État.

GIVRY.

Doucement, diable ! comme vous y allez.

LEGRIËL.

Monseigneur plaisante.

SARTINES.

Du tout, du tout, tu le surveilleras comme tel.

LEGRIËL.

Alors, si nous condisions tout de suite monsieur à la Conciergerie ?...

GIVRY.

Un moment, s'il vous plaît !

LEGRIËL.

Pour surveiller tous les mouvements d'un homme, c'est vraiment admirable ! je ne connais rien de mieux !... Des verrous d'une largeur !... des portes d'une épaisseur !... ça fait plaisir à voir.

GIVRY.

Merci !... un criminel d'État se prend mort

ou vif, et je vous ferai humblement observer qu'il n'entre pas dans mon pari de risquer tout à fait ma tête.

SARTINES.

Non, non; soyez tranquille, il ne s'agit de la tête de personne.

GIVRY, à part.

Qui sait?

SARTINES, à Legriël.

Vous surveillerez monsieur, sans gêner en rien sa liberté.

GIVRY, à part.

J'en profiterai.

SARTINES.

J'entends qu'il fasse absolument tout ce qu'il voudra...

GIVRY, à part.

Il est impossible pour un mari d'être de meilleure composition.

SARTINES.

Mais je veux le savoir.

GIVRY, à part.

Ceci est de trop.

SARTINES, baissant la voix à Givry.

Vous commencez, je gage, à trembler un peu pour vos cinq cents louis?

GIVRY, de même.

Moi! Montrant Legriël. Une figure comme celle-là me donnerait plutôt l'envie de doubler la somme. Adieu, monsieur le lieutenant général. (A Legriël.) M. Legriël, vous n'avez qu'à préparer vos jambes; je les exercerai.

LEGRIËL.

A vos ordres, monsieur le marquis. (Givry sort en riant.)

SARTINES, regardant sortir Givry.

Ah! monsieur de Givry, vous vous moquez de ma police! (A Legriël.) Vite, le plus habile de tes gens.

### SCÈNE VIII.

SARTINES, LEGRIËL, puis MOIETTE.

LEGRIËL, allant vers la porte et faisant un signe.

Psitt! (Monette paraît. La personne qui vient de sortir.)

MOIETTE.

J'ai vu.

LEGRIËL.

En tous lieux, minute par minute.

MOIETTE.

Suffit... (Il fait quelques pas en courant, et revient.) Mais pendant que je suivrai celui-là, si je rencontre l'autre?

LEGRIËL.

Monsieur de Saint-Félix... Que faudra-t-il faire, monseigneur?

SARTINES.

En charger un autre de tes gens, et tout quitter pour le marquis.

LEGRIËL, à Monette.

Va.

SARTINES, à Legriël.

Ce sera jusqu'à demain votre seule et unique affaire... Et songez-y bien, s'il s'agissait de ma place, je ne demanderais pas plus de zèle, plus d'activité... ton avancement est à ce prix.

LEGRIËL.

J'avancerai, monseigneur. Il sort.

### SCÈNE IX.

SARTINES, puis MADAME DE SARTINES.

SARTINES, allant vers la croisée.

Avec de pareils gaillards, je suis bien tranquille... Ah! voilà notre suspect qui monte dans un fiacre, et qui fait partir sa voiture devant comme font nos duchesses en bonne fortune. Pauvre Givry!

MADAME DE SARTINES, entrant.

Il a prononcé le nom de Givry!

SARTINES, toujours à lui-même.

Il compte probablement, pour cette nuit, sur quelque tendre et mystérieux asile.

MADAME DE SARTINES.

Que dit-il? (Allant vivement à M. de Sartines.) Que regardiez-vous donc, monsieur, à cette fenêtre? vous paraîsez bien préoccupé.

SARTINES.

Moi!... ah! rien; je réfléchissais seulement à la simplicité des goûts de M. de Givry, qui se contente d'une modeste voiture de place, tandis qu'il abandonne son vis-à-vis à son valet de chambre.

MADAME DE SARTINES, avec inquiétude.

Ah!... et quel motif?...

SARTINES.

Il a sans doute, en ce moment, des raisons pour préférer l'incognito.

MADAME DE SARTINES, à part.

Où, je devine!... quelque rendez-vous!... (Haut.) Et vous ne soupçonnez pas?...

SARTINES.

Demain, je pourrai, j'espère, vous en dire davantage.

MADAME DE SARTINES.

Davantage!... vous savez donc déjà quelque chose?

SARTINES.

Mais je m'en doute au moins; il me semble qu'il est facile de deviner qu'un beau cavalier comme le marquis n'est pas sans avoir une amourette.

MADAME DE SARTINES.

Vous croyez?

SARTINES.

Je dis moi... peut-être deux, peut-être trois, quatre...

MADAME DE SARTINES.

Quelle horreur!

SARTINES.

Ça vous étonne! eh! mon Dieu, madame, ce

n'est pas la première fois que vous entendez pareille chose, je pense.

MADAME DE SARTINES, à part.

Me sacrifier ain-si!... Haut. Monsieur, vous êtes lieutenant de police, vous devez tout savoir...

SARTINES.

Je l'espère bien.

MADAME DE SARTINES.

Il faut absolument que vous preniez des renseignements sur la conduite de M. de Givry...

SARTINES.

C'est bien mon intention.

MADAME DE SARTINES.

À l'instant... et que vous me disiez aujourd'hui même...

SARTINES.

Aujourd'hui, aujourd'hui... vous attendrez bien à demain?

MADAME DE SARTINES.

Non, monsieur, non; car si la conduite de M. de Givry est aussi scandaleuse que vous le supposez, dès ce soir, je veux le prier de ne plus remettre les pieds ici.

SARTINES.

Doucement, doucement!... Comme vous y allez, madame, chasser un de mes meilleurs amis, un homme charmant, plein d'esprit...

MADAME DE SARTINES.

Mais toutes ces brillantes qualités, monsieur, peuvent-elles excuser un manque d'honneur, de délicatesse?

SARTINES, à part.

Est-elle sévère!... avec une femme comme celle-là un mari doit être bien tranquille. Haut.) Mais depuis quand êtes-vous chargée de la police des mœurs de nos amis?... Et quel intérêt si grand?...

MADAME DE SARTINES.

Quel intérêt?... (A part.) J'ai manqué de me trahir. Haut.) N'a-t-il pas été question du mariage d'une de vos nièces avec monsieur de Givry?

SARTINES.

D'une de mes nièces?... En vérité, c'est la première fois que j'en entends parler... mais, quand cela serait vrai... Allons, allons, ma chère, calmez-vous... Que diable, ordinairement vous avez plus d'indulgence, et je vous conseillerai, en ami, de ne laisser voir à personne de pareilles susceptibilités. Ce sont de ces ridicules qu'on supporte tout au plus dans une petite bourgeoisie; mais vous, ma chère, vrai, cela vous ferait du tort à la cour! Croyez-moi, il faut être de son siècle. (Il sort.)

### SCÈNE X.

MADAME DE SARTINES, puis ROSE.

MADAME DE SARTINES.

Un fiacre?... Oui, c'est cela: il vent cacher ses démarches; mais je les devine!... Et, tout à l'heure encore, il osait de nouveau me parler de son amour!... le perfide!... Quelque mystérieux

rendez-vous avec madame de Ponchartrain?... je n'en saurais douter!... Eh bien! que m'importe?... Je ne veux pas l'écouter, je ne le veux pas!... Ses protestations de tendresse, je dois les repousser!... Mais il faut que je sache si mes soupçons ne me trompent point!... Il faut que je puisse le confondre, le convaincre de duplicité, de mensonge, et que je l'accable ensuite de tout mon mépris!... (A Rose qui entre.) Rose, mes chevaux sont-ils mis?

ROSE.

Est-ce que madame va sortir?

MADAME DE SARTINES.

Oui, pour quelques instants: une visite à faire à madame de Ponchartrain. (A part.) Je saurai si elle est chez elle.

ROSE.

Voici bientôt l'heure où l'on va venir pour le bal.

MADAME DE SARTINES.

Je serai rentrée à temps.

ROSE.

Voilà votre manchon, madame.

MADAME DE SARTINES, à part.

Ah! j'y songe! cette fille peut me servir. Haut.) Rose, écoutez-moi: j'ai un léger service à vous demander.

ROSE.

Que madame commande.

MADAME DE SARTINES.

Vous connaissez le marquis de Givry?

ROSE.

Mais oui, madame.

MADAME DE SARTINES.

Vous savez qu'il vient ici souvent... familièrement?...

ROSE.

Sans doute.

MADAME DE SARTINES.

Ces dames et moi, nous nous sommes mis en tête de le plaisanter sur ses affaires de cœur... il a fait le discret; cela nous a piquées au jeu et nous avons résolu de savoir un peu ce qu'il fait par le monde.

ROSE, à part.

Ah! ah! je ne m'étais pas trompée.

MADAME DE SARTINES.

Vous entendez bien, Rose, que tout ceci est un jeu, un simple amusement que nous voulons prendre, mes amies et moi.

ROSE.

Oui, oui, madame, ce sera très-amusant.

MADAME DE SARTINES, avec intention.

Qui pourrions-nous charger de cela?

ROSE.

Mais Legriël, madame.

MADAME DE SARTINES.

Vous avez raison. Je sais que ce garçon veut vous épouser quand ses appointements seront augmentés; eh bien! je m'en charge, pourvu qu'il mette du zèle dans la mission que vous allez lui confier.

ROSE.

Oh ! soyez tranquille, madame.

MADAME DE SARTINES, sortant.

C'est bien. N'oubliez pas.

## SCÈNE XI.

ROSE, puis LEGRIEL.

ROSE.

Je ne l'ai jamais vue si agitée... Allons, il paraît que M. le marquis ne se pique pas plus de constance avec les femmes de qualité qu'avec les femmes de chambre. Ça me console un peu.

LEGRIEL, entrant vivement.

Ah ! mademoiselle Rose, est-ce vous ?

ROSE.

Mais oui, je soupçonne que c'est moi.

LEGRIEL.

Oh ! pardon !... c'est que je suis dans une joie, dans un enivrement !... Je sens une foule de sensations voluptueuses qui me bercent, qui me caressent !...

ROSE.

Vous êtes bien heureux !

LEGRIEL.

Oui, oui, vous l'avez dit, bien heureux ! Enfin l'on rend justice à mon mérite... je vais être riche, considéré... dès demain la place d'inspecteur en chef et cette jolie main seront à moi.

ROSE.

Comment cela ?

LEGRIEL, continuant.

Vingt fois j'ai risqué de me rompre les os, et j'ai consumé toutes les ressources d'une intelligence peu commune, sans pouvoir parvenir à me faire remarquer de M. de Sartines ; et aujourd'hui, en donnant seulement à mes jambes la peine de suivre un certain marquis de Givry...

ROSE, surprise.

Le marquis de Givry !

LEGRIEL.

Oui, conjointement avec Mouette, je ne dois pas le perdre de vue jusqu'à demain.

ROSE.

En vérité ?

LEGRIEL.

Je dois rendre compte à monseigneur de tout ce qu'il aura fait d'ici à demain.

ROSE, riant.

Oh ! la singulière chose !... Qu'on dise maintenant qu'il n'y a pas de sympathie entre monsieur et madame !... Ma maîtresse, tout à l'heure, presque dans les mêmes termes et aux mêmes conditions, vient de m'ordonner de vous charger...

LEGRIEL.

De courir après le même individu ?

ROSE.

Justement.

LEGRIEL.

Bah !... le mari et la femme, c'est drôle !...

probablement, ce n'est pas pour le même motif... N'importe, une besogne simple et des profits doubles... j'accepte, ma reine. Quand je pense que, dès demain peut-être, ma Rose m'appartiendra !... oh !... (Il lui baise la main.)

ROSE.

Finissez donc ! vous m'avez mordue !

LEGRIEL.

C'est possible !... je crois que j'ai serré un peu fort.

ROSE.

Vous m'avez fait mal.

LEGRIEL.

C'est encore possible !... Effet du bonheur et de la contraction de la mâchoire.

ROSE.

C'est l'ambition plus que l'amour qui vous trouble ainsi le cerveau.

LEGRIEL.

L'un et l'autre se confondent dans mon âme : je l'avoue : être inspecteur, ce fut là le rêve de toute ma vie, et je devais parvenir, car j'étais né avec une vocation décidée.

ROSE.

Vraiment ?

LEGRIEL.

Dès l'âge de six ans, pas plus haut que ça, je savais tout ce qui se passait dans mon honorable famille, si célèbre à la foire Saint-Laurent par son talent à danser sur une échelle sans casser le moindre œuf.

ROSE.

Ah ! vous avez commencé si tôt ?

LEGRIEL.

Oui, et je me rappelle même qu'un jour je reçus en guise d'honoraires une flagellation conditionnée, parce que je fus témoin d'un baiser donné à ma respectable mère, et je crois rendu par elle.

ROSE.

Comment cela ?

LEGRIEL.

Oh ! vous ne devineriez jamais où je m'étais blotti pour observer sans être vu !

ROSE.

Non, je ne devine pas.

LEGRIEL.

Je le crois bien !... j'ai des ruses qui ne sont qu'à moi !... Figurez-vous que je m'étais caché tout entier dans une culotte de mon grand-père.

ROSE.

Est-ce possible ?

LEGRIEL.

Je regardais à travers une boutonnière.

ROSE.

Ah ! mon Dieu ! vous me faites peur !... Si vous alliez agir ainsi dans notre ménage ?

LEGRIEL.

Maintenant je ne pourrais plus me cacher dans une culotte ; mais je vous avertis, Rose, que si

jamais vous vous permettiez la moindre infraction...

ROSE.

J'y ferai attention.

LEGRIEL.

A la bonne heure!... Qu'est-ce que c'est? (Après avoir ouvert une lettre que lui donne un agent qui vient d'entrer. Tiens, c'est de Monette!

ROSE.

Ah! est-ce qu'il saurait déjà quelque chose?

LEGRIEL.

C'est possible; Monette est un joli sujet, il va bien, nous ferons de la bonne besogne. Lisant: « Monsieur mon chef, depuis que je suis à la piste « de M. de Givry, il m'a passé sous le nez bien « des malfaiteurs signalés, et entre autres le « nommé Saint-Félix; mais je n'ai pas eu de voir « m'interrompre dans mes fonctions. » Et il a bien fait. Continuant de lire: « Vous ne sauriez vous « faire une idée de la peine que j'ai à courir après « ce damné marquis, j'aimerais mieux l'arrêter « cinquante fois. » Parbleu, il n'est pas dégoûté! (A l'agent.) Dis à Monette que je lui défends la moindre distraction. L'agent va pour sortir. Attends, la nuit est venue, et dans l'obscurité ce n'est qu'à moi que je puis me fier... et puis ce diable de Monette, avec sa manie d'em'oiigner, est capable d'arrêter le marquis, seulement pour l'empêcher de courir. Je vais le relever... conduis-moi. A Rose.) Adieu, ma Rose.

ROSE.

Adieu, mon petit Legriel.

### SCÈNE XII.

ROSE, SARTINES.

SARTINES, entrant.

Eh quoi! l'on n'a pas encore allumé? (A Rose.) A quoi penses-tu donc, mon enfant, le monde va venir.

ROSE.

Pardon, monseigneur, ça va être fait dans l'instant. (Sur les ordres de Rose, des domestiques allument des bougies et disposent tout pour la soirée.)

SARTINES.

Quel bonheur si, demain matin, j'apprends quelque piquante aventure dont Givry sera le héros! Cela grossira mes nouvelles à la main; le roi sera charmé, car Sa Majesté aime encore mieux ces affaires-là que les autres...

AIR: Valse, air de la *Famille de l'Apothicaire*.

Chaque jour, pour le rendre heureux,  
Je dors à la gaité du prince  
Lever les récents scandaleux  
De Paris et de la province:  
En scandale, en vices pourtant  
La cour de Versaille est fertile!...  
Pour ne pas en être content,  
Il faut qu'il soit bien difficile!

Les duchesses et les marquises en ont tant fourni,

qu'on ne trouve pas aisément du nouveau: j'inventerais bien quelques drôleries, cela m'est déjà arrivé; mais c'est toujours au-dessous de la vérité!... je ne sais pourquoi j'ai l'idée que Givry va me fournir une de mes meilleures histoires... Dis donc, Rose, ma femme est-elle chez elle?

ROSE.

La voici, monseigneur.

SARTINES.

Fort bien, j'aperçois déjà quelques dominos.

### SCÈNE XIII.

SARTINES, MADAME DE SARTINES,  
DAMES PARÉES, MASQUES et DOMINOS,  
puis GIVRY.

MADAME DE SARTINES, à part en entrant.

Madame de Ponchartrain n'était pas chez elle, j'en étais sûre, mais elle va venir au bal; j'ai su par sa femme de chambre qu'elle aurait un domino rose... Examinons. (Les invités continuent à arriver. Monsieur et madame de Sartines circulent dans le bal en recevant les saluts de chaque personne. Givry arrive à son tour; il est suivi par un domino rose.)

GIVRY, au domino rose qui le tient par le bras.

Eh bien! beau masque, tu ne consens pas à me montrer ton visage?... Mais que veux-tu de moi? Quoi! tu ne me réponds pas? tu crains donc bien que je ne reconnaisse ta voix?... Ah! je veux savoir... Il fit un mouvement pour soulever le masque, le domino l'arrête. Diable!... il paraît que, pour me retenir, tu comptes plus sur la force de ton bras que sur les charmes de ta figure.

SARTINES, s'approchant.

Comment!... vous ici, marquis? vous me faites la partie trop belle!

GIVRY.

Il faut bien donner quelque relâche à ces deux grands escogrilles qui ne me quittent pas d'une semelle!...

SARTINES, bas.

Et vous les remplacez par une belle dame qui ne vous quitte pas davantage.

LE DOMINO, bas à Sartines.

Monseigneur, c'est moi!...

SARTINES, retenant un fou rire.

Legriel!... Je ne m'attendais pas à celui-là. (A Givry.) Je vous laisse, je vous laisse!... ah! ah! ah! je ne veux pas troubler votre bonne fortune.

GIVRY.

Prêt à vous la céder, et de grand cœur!... ce masque ne dit mot, et commence à m'impacienter.

SARTINES, s'éloignant en riant.

Non, non, restez! je respecte le bonheur de mes amis. (Il va au fond se mêler aux groupes.)

GIVRY.

Ah çà, beau masque, expliquons-nous; tu ne prétends pas sans doute me garder toute la nuit près de toi sans me faire entendre une parole?



LEGRIEL, pronant une voix de femme.

Pourquoi pas ?

GIVRY.

Tu parles donc, enfin !

MADAME DE SARTINES, dans le fond; à part.

Le voici !... et un domino rose !... Cette taille... oh ! oui, c'est elle.

GIVRY, au domino.

Tu caches obstinément ta figure !... elle n'est donc pas jolie ?

LEGRIEL.

Que sait-on ?

GIVRY.

Vendra-t-il au moins un moment où tu me la laisseras voir ?

LEGRIEL, à part.

Quelle idée !... ça simplifierait joliment mon affaire. (Haut, en minaudant.) Écoute, si tu consens à m'accompagner, en sortant d'ici, à minuit, je pourrai me décider peut-être.

MADAME DE SARTINES, qui s'est approchée, en prêtant l'oreille.

Un rendez-vous ! ah !... et c'est chez moi !... (Elle s'avance vivement. Monsieur de Givry, j'aurais un mot à vous dire.

GIVRY.

À vos ordres, madame ! (Au domino.) Tu le vois, je suis obligé de te quitter.

LEGRIEL.

Pourquoi donc ? oh ! ne te gêne pas... pourvu que je tienne la basque de ton habit, c'est tout ce qu'il me faut ; cause tant que tu voudras.

MADAME DE SARTINES, à part.

Eh bien, elle ne le quittera pas ! (Haut à Givry.) Je vois que vous êtes occupé trop agréablement, je n'insiste pas davantage. (Elle fait quelques pas.)

GIVRY.

De grâce, madame, daignez m'entendre !... je vous jure...

MADAME DE SARTINES, allant au fond.

Je vous défends de me suivre.

GIVRY.

Mais je n'obéirai point. Il fait un mouvement violent, se dégage de Legriél, et va rejoindre madame de Sartines dans le fond.)

LEGRIEL, sur le devant.

Eh bien ! eh bien ! c'est une véritable anguille que ce marquis-là... Ah ! il invite madame... s'il dause, il n'y a pas d'inconvénient ; et puis le rendez-vous que je lui ai donné... il n'a pas fait semblant d'y prendre garde ; mais c'est égal, c'est comme un fil que je lui aurais attaché à la patte ; ces jeunes seigneurs se montent si facilement la tête. Il reviendra près de moi.

Aux de la Catalana.

Ma tâche devient très-facile,  
Grâces à mon deguisement,  
De mon suspect, doux et docile,  
Je vais me faire un tendre amant !

II.

Sa conquête, par lui pressée,

À ses transports résistera ;

Il suppliera,

S'enflammera,

À nos genoux se précipitera !...

Puis, quand la nuit sera passée,

Sa conquête l'empoignera.

Bespérons un peu... voilà les roses du métier. C'est charmant, un bal masqué... il aurait fallu rester dans la rue... je suis bien mieux ici... Les danses commencent. Désignant Givry qui danse en ce moment avec madame de Sartines, Je n'ai jamais vu d'homme si acrif ; le voilà qui tricote comme un zéphir ! Qu'est-ce qui se douterait qu'il vient de me faire parcourir presque tous les quartiers de Paris !... Je vais toujours m'assoir provisoirement ; car j'en ai grand besoin. Il s'assied dans un fauteuil.

GIVRY, reconduisant madame de Sartines à qui il donne le bras, et s'arrêtant sur le devant de la scène.

Que je meure, à l'instant, madame, si la personne que cache ce domino n'est connue !

MADAME DE SARTINES, à part.

Quelle audace ! (Haut.) Eh ! monsieur, que m'importe ! Je trouve seulement du dernier ridicule que vous osiez me parler d'amour lorsque votre belle marquise (Elle désigne Legriél.) vous attend là, immobile, et refuse de danser, afin de ne pas vous perdre un seul moment de vue.

GIVRY, à part.

Quelle émotion !

SARTINES, les examinant.

Ah ! si cela continue, que deviendra mon rapport pour Versailles ?... Voilà ce Givry qui cause tranquillement, avec ma femme, comme un saint !

GIVRY.

Pensez-vous réellement, madame, que cette pauvre marquise ait quelque amitié pour moi ?

MADAME DE SARTINES, à part.

L'hypocrite ! (Haut.) Ah ! vous avez besoin que je vous l'assure ?... Vous n'avez encore obtenu aucune preuve... aucune faveur ?...

GIVRY.

Je suis prêt à vous en faire le serment.

MADAME DE SARTINES.

Ainsi, tout à l'heure, elle ne vous a rien accordé, elle ne vous a pas offert...

GIVRY.

Quoi donc, madame ?

MADAME DE SARTINES.

Un rendez-vous. (Pendant toute cette scène on danse dans le fond, des masques passent et repassent.)

GIVRY, à part.

Eh ! moi qui l'avais oublié !... (Haut, feignant d'être embarrassé.) Et vous savez le jour ?... l'heure ?

MADAME DE SARTINES.

J'en sais plus que vous ne voudriez.

GIVRY.

Eh bien ! madame, il vous reste un moyen de

me confondre... accordez-moi la même grâce, à la même heure... au même moment, et vous verrez...

MADAME DE SARTINES.

Qu'entends-je?

GIVRY.

Ah! puisque vous êtes si sûre de mon amour pour une autre, que risquez-vous? quand sonnera minuit, permettez que je vous voie, seule! que je me justifie!

MADAME DE SARTINES.

Vous justifier? et comment le pourriez-vous? Non, monsieur, non!... je n'y consens point! Elle s'échappe, Givry la suit vivement. Pendant ce dialogue, la tête de Legriel, enfoncée par le sommeil, tombe et se relève à plusieurs reprises.

LEGRUEL, jouant les yeux avec effort.

C'est singulier l'effet que me fait la musique. On dirait que ça me berce... puis tout ce monde... ces jolies femmes... ça éblouit... je n'y vois plus... Eh bien! eh bien! où est donc mon homme?... Ah! le voilà... toujours avec madame. Il s'assoupit de nouveau.

GIVRY, revenant transporté.

O divine jalousie! que ne te dois-je pas!... Ce rendez-vous que deux mois de soins et d'efforts n'avaient pu arracher... Et moi qui maudissais ce domino rose! c'est mon ange gardien, mon dieu tutélaire!...

SARTINES, lui frappant sur l'épaule.

Eh bien! mon gentilhomme, comme vous paraîssez joyeux... je vous félicite.

GIVRY, à part.

Le mari! il choisit bien son moment pour me féliciter.

SARTINES.

On dirait que vous tenez déjà vos cinq cents louis.

GIVRY.

Mes cinq cents louis!

SARTINES.

Ce mot vous donne à rélle hür, n'est-ce pas? Réfléchissez, réfléchissez, mon cher ami; vous ne m'échapperez pas, je saurai tout... Il va dans le fond et tait ses adieux aux gens qui commencent à sortir.)

GIVRY.

Ah! malheureux! qu'ai-je fait? ce rendez-vous qui me transportait de joie... je ne puis m'y rendre... surveillé, traqué par tous les limiers de la police... je la compromettrais, je la perdrais... et le lendemain le rapport au mari... Non, non, c'est impossible!...

MADAME DE SARTINES, revenant en scène.

Quel supplice que ce hal! Enfin, il va se terminer...\*

GIVRY, s'approchant d'elle.

Ah! madame, un mot, je vous supplie... cette faveur, si inespérée... si grande... que je payerais de ma vie... aujourd'hui... un danger... un obstacle inattendu... insurmontable... oh! demain, demain, je vous en conjure.

MADAME DE SARTINES.

Ce soir ou jamais! (Elle se mêle encore à la foule, salue tous les gens qui se retirent et rentre chez elle.)

GIVRY, à lui-même.

Impossible de lui expliquer... de lui faire comprendre... Et c'est au moment où tous mes vœux sont comblés! Que faire, grand Dieu!...

ENSEMBLE.

Aut final du premier acte du *Dandy*.

CHOEUR.

De la retraite, voici l'heure,  
Il faut partir, séparons-nous.

SARTINES.

De la retraite, voici l'heure,  
Il faut partir, séparons-nous.

GIVRY, à part.

Qui, moi, quitter cette demeure,  
Juste au moment du rendez-vous!

SARTINES.

Allons, voici les salons qui se vident!... Que faites-vous donc là, pensif, mon cher Givry? Il est temps de se retirer. (Reconduisant le marquis.) Adieu, mon cher ami, n'oubliez pas de revenir entendre demain le rapport de mes gens.

GIVRY.

Je n'y manquerai pas. (A part.) Et je renoncerais!... (Il se retire, conduit par Sartines.)

LEGRUEL, se réveillant en sursaut.

Héin!... qu'est-ce qu'il y a?... Ah! mon Dieu, le voilà qui part! Est-ce qu'il va me faire courir encore?

SARTINES, à droite, à la cantonade.

Ah! monsieur de Givry, n'oubliez pas les cinq cents louis. (L'entre dans son cabinet.)

LEGRUEL, au moment de sortir à droite pour suivre Givry, le voyant rentrer à gauche.

Eh bien! le voilà qui revient par ici! où va-t-il donc?

GIVRY, entrant doucement à gauche, après être sorti par la droite, et se glissant chez madame de Sartines.

A la garde de Dieu! Tout, plutôt que de perdre son amour!

LEGRUEL, voyant Givry entrer.

Chez la femme du lieutenant général! (Il reste stupéfait.)

## ACTE SECOND.

Même décor.

### SCÈNE I.

LEGRIEL, endormi dans un fauteuil, toujours en domino, puis GIVRY.

GIVRY, sortant avec précaution par la porte à gauche.  
Hâtons-nous de sortir. Allant vers la porte du fond.) Fermée!... que signifie cette précaution?... serais-je découvert? (S'avancant et voyant Legriël endormi.) Legriël!... c'était le domino rose!... plus de doute... il m'a vu entrer dans cet appartement... Oh! pourquoi l'ai-je tant priée hier! (Regardant Legriël.) Le damné coquin! comme il ronfle!... Il me prend envie de l'assommer sur la place... ah! si je pouvais lui prendre la clef!... (Il cherche à glisser sa main dans la poche de Legriël qui penche quelques mots inarticulés et s'agit comme s'il allait se réveiller.) Impossible! ces gens-là ont un sommeil de lièvre. Que faire?... je ne puis rester ici; on va venir... Ah! maudit soit mon pari! Ici on entend Rose qui fredonne.) La voix de Rose! Dieu! quelle idée elle m'inspire!... comment n'avais-je pas songé... oui, le motif est tout simple... Rose se marie... je veux lui faire un présent de nocce, assurer son bonheur... c'est une dette que j'ai contractée... En la quittant, j'ai soin qu'elle m'accompagne jusqu'ici, et alors... Ah! M. Legriël, nous verrons tout à l'heure si nous ne vous forcerons pas à faire quelque changement à votre rapport. Il rentre vivement par la porte d'où il était sorti.

LEGRIEL, endormi, s'agitant.

Aie!... aie!... pardon! pardon! grâce... monseigneur!... (S'éveillant.) Tiens, je ne vois plus de bâton... où suis-je donc?... Ah! Dieu merci! ce n'est qu'un rêve! j'en ai mal aux reins!

Air de *Toujours*.

Là, je rêvais que pour prix de mon zèle,  
Monseigneur, armé d'un gourdin,  
Me payait l'horrible nouvelle  
Qu'il me faudra lui donner ce matin :  
Coups de bâton, je vous regus en songe;  
Mais le réveil ne m'aura rien ôté...  
Je souffrais déjà du mensonge,  
Et j'attends la réalité!

Chienné de commission! chien de déguisement! c'était bien la peine... (Il ôte son domino et le jette avec colère sur une chaise. Mais qui aurait pensé?... Je me disais : suivre quelqu'un, l'espionner et rendre compte, c'est l'abc du métier. Je ne fais que ça depuis que j'ai l'âge de raison... Ce diable de marquis, il pouvait aller dans tout Paris, quand c'eût été chez madame de Pompadour, je l'aurais dit hardiment. Il n'est qu'un seul lieu au

monde, un seul que je n'oserais jamais signaler à monseigneur, et c'est justement celui-là qu'il va choisir!... (Allant à la porte de gauche, toujours fermée! Pésinant l'appartement de madame de Surtines.) Il est encore là! ça ne le gêne pas, lui, il s'en moque. Tirant une clef de sa poche, Allons, maintenant que j'ai l'œil ouvert, je puis ouvrir. (Il ouvre la porte du fond.)

### SCÈNE II.

MOUETTE, LEGRIEL.

MOUETTE, entrant.

Monsieur Legriël, voilà mon rapport, et joliment conditionné! Ma plume allait comme le vent, comme moi hier. Encore des profits qui vont tomber dans votre poche!

LEGRIEL, d'un air sombre.

Où, des profits!

MOUETTE.

Je voudrais bien être à votre place.

LEGRIEL.

Et moi aussi, je voudrais t'y voir à ma place!... ton rapport est donc fait?

MOUETTE.

Oui, et le vôtre?

LEGRIEL.

Ah! le mien... le mien... c'est là le difficile.

MOUETTE.

Allons donc, monsieur Legriël, vous voulez plaisanter!... vous n'avez relevé si tard hier, il n'a pu arriver des choses...

LEGRIEL.

Ah! il n'a pu!... Eh bien! au contraire, Mouette, au contraire, il en est arrivé une!... à renverser, à ruiner un honnête homme comme moi, à me faire gagner une volée!... Mouette, je suis un homme perdu!

MOUETTE.

Vous ne savez donc pas ce qu'il a fait, ce M. de Givry?

LEGRIEL.

Eh! mille tonnerres! c'est pour le trop savoir que je suis perdu!...

MOUETTE.

Qu'est-ce donc qui vous embarrasse? Vous contentez ce que vous avez vu, et monseigneur sera bien content.

LEGRIEL.

Content! content! il faudrait qu'il eût un drole de caractère! un caractère fait exprès pour moi, pour la circonstance, enfin un caractère comme il

n'y en a pas... Sais-tu où il est allé, cet enragé de marquis?...

MOUETTE.

Non, mais cela ne vous regarde pas; qu'est-ce que ça vous fait?

LEGRIEL.

Ce que ça me fait?... chez madame!

MOUETTE.

Madame?

LEGRIEL.

Chez la femme du lieutenant général!

MOUETTE.

Hein?... Comment?... vous dites? Ah! juste ciel! la femme de notre grand chef! C'est-il Dieu possible!... Peste!... je conçois maintenant... Le rapport!... ah! ah! ah! il serait bon, celui-là!

LEGRIEL.

Comprends-tu maintenant la difficulté?

MOUETTE, riant toujours.

Oh! oui, très-bien... très-bien... Ah! ah!...

LEGRIEL.

A-t-on jamais vu! cet imbécile qui me rit au nez! Il y a de quoi rire, peut-être?... Hein! voudrais-tu être à ma place, à présent?

MOUETTE.

Non pas, non pas; pas plus qu'à celle de monseigneur... Ah! ah! ah! faire si bien la police d'un royaume et n'y voir goutte dans sa chambre à coucher! Vous avez joliment bien fait de me relever hier soir.

LEGRIEL.

Me vois-tu, disant à monseigneur...

MOUETTE.

Après?...

LEGRIEL.

Hélas! tu le sais de reste ce qu'il faudra lui dire...

MOUETTE.

C'est juste! c'est juste; voulez-vous que je vous donne un bon conseil?

LEGRIEL.

Eh! sans doute! que faut-il faire?

MOUETTE, gravement.

Il ne faut pas dire ça.

LEGRIEL.

Me voilà bien avancé!

MOUETTE.

C'est la faute de ce marquis, aussi. Que diable! quand on fait de ces choses-là, on devrait penser au pauvre homme qui sera obligé de faire son rapport. Mais bah! tous ces beaux messieurs ne pensent qu'à eux!

LEGRIEL.

Des égoïstes!... quoi!... Et puis des mœurs!... pas de mœurs!...

MOUETTE.

Ça, c'est vrai, pas plus de mœurs que dessus ma main. Mais enfin, il faut cependant que vous disiez quelque chose.

LEGRIEL, résolu.

Non... je ne dirai rien.

MOUETTE.

Comment ferez-vous?

LEGRIEL.

J'écrirai. Du moins je ne serai pas là quand la bombe éclatera, surtout. A la grâce de Dieu!

### SCÈNE III.

MOUETTE, puis ROSE et GIVRY.

MOUETTE.

En v'là-t-il, en v'là-t-il un événement! C'est assez commun, si l'on veut; mais personne communément n'est forcé d'en faire son rapport au mari. Legriél aura beau chercher, le dire ou l'écrire, ça ne rendra pas la chose plus agréable pour monseigneur. Ah! mon Dieu! j'entends du bruit du côté de l'appartement de madame. Est-ce qu'il me foudroie, par hasard, faire un supplément au rapport de Legriél? ce serait pour nous achever! Il se cache derrière un fauteuil. Je ferme les yeux d'abord.

ROSE, entr'ouvrant la porte à Givry qui la suit.  
Personne! vous pouvez sortir.

GIVRY, contrarié, à part.

Perso ne! diable! ça ne fait pas mon affaire. Ce coquin de Legriél qui s'avise de s'en aller...

MOUETTE, à part.

Tiens, ce n'est pas la voix de madame la lieutenantante.

GIVRY, à Rose.

Mais sommes-nous donc si pressés?... Reste encore.

ROSE.

Ah! pas une minute... Songez, monsieur, si l'on vous voyait, on pourrait croire... Dépêchez-vous, je vous en prie, et surtout prenez bien garde d'être aperçu.

GIVRY, élevant la voix.  
Sois tranquille, ma petite Rose.

MOUETTE, apercevant Rose.

Dieu de Dieu! qu'est-ce que j'entends là, et qu'est-ce que je vois?

ROSE.

Que je sois tranquille, mais songez donc qu'on peut venir.

GIVRY, à part.

C'est bien ce que j'espère. Haut, retenant toujours Rose. Allons, allons, ne sois pas si craintive. Apercevant Mouette. Bon! un de mes gardes du corps! elle est sauvée!

ROSE.

Vous ne savez pas comme Legriél est jaloux. (Apercevant Mouette à son tour.) Miséricorde!

GIVRY.

Qu'as-tu donc?

ROSE.

Nous sommes découverts. Adieu mon mariage!

GIVRY.

Au contraire... et si tu veux me suivre, mari, dot, cadeau... rien ne te manquera, je me charge de tout. Viens, viens. (Il l'entraîne.)

MOUETTE.

Ah çà! je ne rêve pas! je ne suis pas sourd, c'est bien R. se et M. de Givry... C'est donc pas chez madame, mais bien chez... que le marquis... deuxième supplément! Ah! mon pauvre Legriël! te voilà joli garçon, à présent. S'il va écrire à monseigneur... Il faut absolument que je lui dise... Diable! un moment! s'il est si inquiet sur la manière dont monseigneur prendra la chose, il me semble que je ne dois pas être plus rassuré sur la façon dont il la prendra lui-même.

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Me voilà bien embarrassé,  
Je tremble, et ce n'est pas sans cause:  
Dans quelque rang qu'on soit placé,  
On n'aime pas à savoir la chose.  
Mon chef va se mettre en amour,  
Le coup lui semblera bien rude;  
Je crois même qu'un grand seigneur  
Mentirait moins d'un mauvais humour.  
Par un oubli de l'habitude.

(M. de Sartines passe dans le fond avec un domestique à qui il remet des papiers. Le domestique sort et Sartines entre dans l'appartement de sa femme.)

Cependant je ne puis pas, en conscience, laisser ce pauvre cher homme donner sa lettre!... Ah! quelle idée! Oui, c'est bien cela... je tiens le moyen... Je lui dirai... sans lui dire... Il ne donnera pas sa lettre.

## SCÈNE IV.

MOUETTE, LEGRIËL.

LEGRIËL, entrant d'un air sombre.

J'ai beau faire... toutes mes précautions ne serviront à rien. Il faut toujours en revenir là. Si je dis la chose, chassé, et si je ne la dis pas, en être chassé. Taquin du pied et Sarrachant les cheveux... Ah! mon Dieu! mon Dieu! qui viendra donc à mon secours?

MOUETTE, s'avançant.

Moi, mon chef! A part. C'est le moment de lui glisser mon inspiration.

LEGRIËL, surpris.

Toi, Mouette?

MOUETTE.

Oui, moi, Mouette. Une idée! une idée qui ne vous serait jamais venue, à vous, qui laissera tout le monde tranquille, même monseigneur.

LEGRIËL.

Ah! mon pauvre M. notre! tu se rais bien habile!

MOUETTE.

Mon Dieu, pas tant que vous croyez; c'est très-simple, allez, quelquefois il ne s'a. it que de bien voir les choses.

LEGRIËL.

Je les ai très-bien vues aussi.

MOUETTE.

Peut-être!

LEGRIËL.

Comment, peut-être? Achève donc!...

MOUETTE.

Voilà ce que j'ai imaginé: la porte par laquelle M. de Givry s'est glissé. Hier soir conduit également, comme vous le savez, chez madame et dans la chambre de mademoiselle R. se.

LEGRIËL, à part.

Ah! moi, Dieu! quelle joie le lui vient là! Hout, basquement. Eh bien! en'est-ce que cela prouve?

MOUETTE.

Que M. le marquis peut aussi bien avoir pris à gauche qu'à droite.

LEGRIËL, vivement.

Tu mens!

MOUETTE.

Je le sais bien que je mens! A part. Il faut lui dorer la pilule pour que ça passe. Haut. Ce n'est pas vrai, bien certainement... mais rien ne vous empêche de le mettre sur votre rapport. Aux temps où vous êtes avec maud moiselle Bese, elle ne vous refusera pas ce petit service, j'en suis sûr, elle dira que c'est chez elle que M. de Givry est venu, il n'osera pas la démentir, et par cet heureux expédient...

LEGRIËL, triomphant.

Va-t'en au diable avec ton heureux expédient!

MOUETTE, étouffé.

C'est singulier, ça n'a pas l'air de vous sourire.

LEGRIËL.

A-t-on jamais vu venir conter de pareilles bêtises à un pauvre homme qui a besoin de sa tête, se promenant? Je suis couru sur des charbons ardents, ça m'étauille... j'ai des vertiges...

MOUETTE.

Mais si vous m'écoutez... si vous me laissez dire.

LEGRIËL, se promenant toujours.

La perfide! qui me enjolait! Donné marquis!... mais j'avais un guignon contre cet homme-là... j'étais sûr qu'il me jouerait quel pu... hum...

MOUETTE.

Vous allez, vous allez, il n'y a pas moyen de vous tenter; mais ce n'est qu'une supposition plus ou moins ingénieusement.

LEGRIËL, s'arrêtant brusquement.

Doute d'enfer!... Est-ce ou n'est-ce pas?

Air du *Coccolal de Beaupré*.

Vous, et moi, à toi combien je suis à plaindre!  
J'étais tranquille au moins... co-côte,  
Pour mon honneur je n'avais rien à craindre,  
En ne plus dit d'un mot, et j'ai l'âme!  
Quel est mon sort! comme une framboise bête,  
De monseigneur je pleurais l'effronté!  
Coque, de bon, je voyais sur sa tête,  
Semble à présent se dresser sur mon front!

Oui, regarde, Monette : je suis sur qu'il y a quelque chose.

MOIETTE.

Rien du tout!... c'est une idée.

LEGRIEL.

Mais cette idée fatale, je ne l'avais pas, je ne voyais pas ce beau marquis entre le petit escalier à gauche et la porte à droite... je ne voyais rien du tout; je nageais dans la confiance, dans le bonheur...

MOIETTE.

Oui, vous nagiez drolement! vous vouliez vous arracher les cheveux!

LEGRIEL.

C'est égal, vois-tu, Monette, tu es un brave garçon, un sujet précieux pour l'activité et la ruse; tu m'es attaché?

MOIETTE.

Comme la vigne à l'ormeau.

LEGRIEL.

Eh bien! mon cher ami, il me semble que je voudrais te voir au diable, ça me ferait plaisir de te donner une volée de coups de bâton... de t'étrangler!...

MOIETTE.

Ah! par exemple!... moi qui ne vous dis tout cela que pour vous rendre service.

LEGRIEL.

Bien obligé! il est joli le service!

MOIETTE.

Si vous refusez, allez faire votre compliment à monseigneur.

LEGRIEL.

Ah! si l'on était sûr que ça n'est pas, ce serait assez bien inventé! mais des preuves! des preuves! donne-m'en donc!

MOIETTE.

Mille si vous voulez. D'abord le marquis aurait-il imaginé de s'attaquer à une femme qui a une passion dans le cœur pour un individu possédant vos avantages?

LEGRIEL, avec suffisance.

Flatteur!

MOIETTE.

Encore si vous aviez été marié, je ne dis pas; mais, en conscience, il ne pouvait manquer de donner la préférence à monseigneur.

LEGRIEL.

Tais-toi... le voilà... ah! mon Dieu! sa femme aussi! je crois que je vais me trouver mal. Ils reculent tous deux vers le fond.)

### SCÈNE V.

MADAME DE SARTINES, SARTINES,  
LEGRIEL, MOUETTE.

MADAME DE SARTINES, amenée un peu malgré elle.

Mais, monsieur, je ne sais d'où vient une pareille fantaisie.

SARTINES.

Mais, madame, ce n'est que pour obéir à vos

ordres. Vous m'avez dit hier d'une manière si positive et si impérieuse que vous vouliez avoir des nouvelles de la conduite de M. de Givry, que je tiens à vous satisfaire : mon pari avec lui m'en fournit le moyen; un rapport va m'être fait dans un moment, vous l'entendrez et vous jugerez.

MADAME DE SARTINES.

Hier, je pensais que vous parliez sérieusement, et j'ai pu par intérêt pour votre nièce... mais aujourd'hui qu'il ne s'agit que d'une folie... je ne vois pas pourquoi...

SARTINES.

Une folie! mais je trouve très-raisonnable de gagner cinq cents louis et de convaincre un jeune étourdi de l'excellence de ma police.

MADAME DE SARTINES.

Lui et d'autres pourraient être convaincus de choses bien peu importantes à savoir.

LEGRIEL, à part.

Je n'oserai jamais...

SARTINES.

Malgré vos façons et vos scrupules, je suis sûr que vous mourez d'envie de savoir ce que ce mauvais sujet de Givry... (Apercevant Legriel qui se dirige vers la porte.) et tenez, voici justement un de ses historiographies.

MADAME DE SARTINES, à part.

Ah! mon Dieu!

LEGRIEL, à part.

Je ne puis pas l'échapper!

SARTINES, apercevant Mouette.

Et l'autre aussi! Eh bien, mes braves, sommes-nous prêts?

MOIETTE, s'avancant hardiment.

Oui, monseigneur.

LEGRIEL, à part.

Monette a beau dire, je ne puis pas accuser Rose.

SARTINES, à sa femme.

Asseyez-vous là, madame, et écoutez-bien. (A Legriel qui est resté consterné.) Voyons, Legriel, approche et commence. (Ils s'assoient.)

MADAME DE SARTINES, à part.

Mon Dieu! que va-t-il dire?

LEGRIEL, à part.

Commence!... Ça me fait l'effet du jugement dernier; je n'ai plus de sang dans les veines, bien sur... et devant sa femme, encore!

SARTINES.

Que diable fais-tu là, cloué à cette place? Est-ce qu'il manque quelque chose à ton rapport?

LEGRIEL.

Oh! non, rien n'y manque! (A part.) Malheureusement. (Haut.) Monseigneur n'est pas seul. Je pensais...

SARTINES.

Oh! tu peux parler devant madame; elle le désire.

LEGRIEL, à part, stupéfait.

Ah! en voilà une qui a un drôle de goût!

MADAME DE SARTINES, se levant.

En vérité, monsieur, c'est trop exiger de ma complaisance, et je vous prie...

SARTINES, la faisant asseoir.

Je vous prie, moi, de m'accorder un instant. Eh bien, Legriël, qu'attends-tu donc ?

LEGRIËL.

Oh ! rien, monseigneur ; seulement, comme c'est Mouette qui a eu l'honneur de suivre M. de Givry pendant la journée, si vous le permettez, je ne parlerai qu'après lui.

SARTINES.

C'est juste. Mouette, tu as la parole.

MOUETTE, un papier à la main.

Voilà, monseigneur. M. le marquis est parti d'ici et s'est rendu au café Procope où il a déjeuné et mangé prodigieusement. J'étais un des garçons qui servaient M. le marquis. Au moment où je lui apportais un salmis de bécasses qui avait, ma foi, une odeur excellente, il m'a lancé un coup d'œil, et le salmis est arrivé en ligne directe sur mon habit et sur ma veste ; le tout m'avait coûté quatre-vingt-dix livres ; j'ai porté cela en compte.

SARTINES.

C'est bon, c'est bon ; poursuis.

MOUETTE.

De là, M. le marquis est allé au jeu de paume de Maillard, il a fait plusieurs parties, et n'a été ni heureux ni adroit, car les balles de M. le marquis me venaient toujours dans les jambes au lieu d'aller sur la raquette de son partenaire. De là... (les heures sont écrites en marge, monseigneur pourra y jeter les yeux. De là, M. le marquis est allé chez Thuret, le baigneur. A peine avais-je commencé de déshabiller M. le marquis, qu'il m'a reconnu, apparemment ; car il m'a pris par le chef et me l'a plongé, à plusieurs reprises, dans l'eau chaude de sa baignoire...

SARTINES.

Il a voulu te laver la tête, mon pauvre Mouette.

MOUETTE, continuant.

J'ai dû suivre M. le marquis avec l'humidité que cela m'avait occasionné, et j'en aurai certainement un gros rhume pour lequel je consommerai infiniment de réglisse ; je la mettrai sur mon mémoire de frais, n'est-il pas vrai, monseigneur ?

SARTINES.

Oui, oui ; après.

MOUETTE.

Après, M. le marquis s'est rendu dans la rue Charolais, chez Durieux, pour se faire accommoder. Comme je présentais la boîte au barbier, M. le marquis, d'un mouvement de la main, m'a jeté toute la poudre à la figure, et s'en est allé.

SARTINES, riant.

Ah ! ah ! ah !

MOUETTE, continuant.

Je n'y voyais plus ; mais, à force de me frotter, j'ai rejoint M. le marquis au coin de la rue, et je

Fai suivi aux Tuileries où l'on voulait m'empêcher d'entrer, me prenant pour un maçon à cause de cette poudre ; mais j'ai montré mon œil. De là, M. le marquis est allé à l'hôtel de Ponchartrain, où il a diné et mangé, toujours prodigieusement. Après le diner, M. le marquis allait se rendre à l'Opéra où je me disposais à le suivre, quand M. Legriël m'a relevé.

SARTINES.

Allons, c'est très-bien, mon garçon ; je suis content de ton zèle. A toi, Legriël.

MOUETTE, bas à Legriël.

Il n'y a plus à reculer ; n'oubliez pas mon moyen.

LEGRIËL, de même.

Que le diable l'emporte ! Haut. Dès le commencement de mes fonctions, un embarras se présente... (A part.) Et ce n'est pas le seul. Haut.) La loge de madame de Ponchartrain est à l'avant-scène, et de l'orchestre, gêné d'ailleurs par une contre-basse, je n'aurais pas pu voir. Donc, je suis allé sur le théâtre ; mon frère, qui est figurant, allait faire un fleuve dans le ballet des *Quatre Éléments* ; je prends son costume, et, à la ritournelle, j'entre en scène avec une rivière. Nous commençons une courante quand le marquis me voit, se lève, laisse la marquise et s'en va ; moi, je laisse ma rivière, je passe sous le char de Neptune, je me sauve ; pour courir plus vite, je jette mes habits de fleuve dans le ruisseau. Je continue ainsi en chemise à poursuivre M. le marquis.

SARTINES.

Ah ! ah ! ah ! en chemise ! Le voyez-vous, madame, courir ainsi dans la rue ? Mais vous ne ririez pas, même quand le guet lui aurait donné les écrivinières ! Bravo ! mon ami, bravo ! voilà un trait qui te fait honneur.

LEGRIËL, à part.

Quand il saura à quelle découverte ce beau trait m'a fait arriver...

SARTINES.

Continue, continue ; c'est tout à fait divertissant.

LEGRIËL.

M. le marquis, à la sortie de l'Opéra, entra au moins dans vingt maisons ; dans l'une, M. le marquis, voulant peut-être se débarrasser de moi, et par forme de plaisanterie, m'enferma dans une chambre et sortit ; moi, je sautai par la fenêtre, ce qui me fit perdre de vue un instant M. le marquis.

MADAME DE SARTINES, à part.

Je suis au supplice.

SARTINES.

Allons, va !

LEGRIËL, tirant un papier de sa poche.

Ah ! voici la liste des maisons où M. le marquis est entré, la rue, le numéro...

SARTINES.

Bon, bon, reprends ton récit.

LEGRIEL, avec un gros soupir.

Enfin, M. le marquis s'est décidé à venir ici.

SARTINES.

Tu dis cela comme un homme désespéré!

MADAME DE SARTINES, à part.

Saurait-il quelque chose?

LEGRIEL.

C'est que voilà le moment où mes peines commencent, monseigneur!

SARTINES.

En vérité? Conte-nous cela.

LEGRIEL.

J'endosse un domino rose, j'arrive dans la salle du bal en même temps que le marquis, et je m'empare de son bras.

MADAME DE SARTINES, à part.

C'était Legriël! je suis perdue!

SARTINES, riant.

Où! je sais cela, et ce pauvre Givry, qui se croyait en bonne fortune!... qui te disait, je gage, des douceurs!...

LEGRIEL.

Pas précisément!... Bref, il a invité madame à danser.

SARTINES.

Je l'ai vu comme toi!... Passe à sa sortie d'ici, c'est ce qui m'intéresse.

MOLETTE, à part.

Je le crois bien, qu'il avait intérêt à sa sortie; mais br!...

LEGRIEL, cherchant dans sa poche.

A sa sortie d'ici, monseigneur?...

MOLETTE, à part.

Ah! le malheureux! quelle bêtise! Il va donner sa lettre! Est-il entêté, donc! (Il lui fait des signes que Legriël ne voit pas.)

LEGRIEL, troublé.

A sa sortie... pendant que vous lui disiez adieu, monseigneur... il m'a semblé... j'ai cru voir!...

MADAME DE SARTINES, à part.

Ah! je meurs! (Haut.) M. Legriël ne se permettra pas, sans doute, devant moi, de raconter des détails que je ne pourrais pas entendre.

SARTINES, se levant aussi.

Oh! il gamera!... Et cependant, tenez, je crois que vous avez raison, et qu'il vaut mieux que vous ne soyez pas présente.

MADAME DE SARTINES, à part.

Grand Dieu! en mon absence, il dira tout. (Haut.) Non, ce récit m'intéresse, et je ne serai pas fâchée de rester; je prie seulement M. Legriël de faire attention à ce qu'il dira.

SARTINES.

A la bonne heure!... Poursuis, Legriël. (Ils se rassioient.)

LEGRIEL, à part.

Un goujon dans la poêle n'est pas plus à plaindre que moi!

SARTINES.

Achèveras-tu!... Tu disais que tu avais cru voir?... quoi?

MADAME DE SARTINES, à part.

Quel châtement!

LEGRIEL, à part.

Je ne peux pas me décider à accuser Rose... et je ne peux pas me résoudre à dire!...

SARTINES.

Sais-tu bien que tu commences à m'impatienter.

LEGRIEL.

J'y suis, monseigneur! (A part.) Ma foi, j'aime mieux mentir! (Haut et d'un ton décidé.) Enfin, le marquis descend rapidement l'escalier, s'élançant avec audace au milieu des équipages; je m'élançai aussi... un cheval me renverse!

MADAME DE SARTINES, à part.

Je suis sauvée!

LEGRIEL.

C'est ici, monseigneur, que j'ai besoin de toute votre indulgence... ici que je me suis rendu coupable d'une faute impardonnable, car tandis que j'avais l'infamie, la petiteesse d'employer toute mon attention... toutes les ressources de mon esprit à tirer une de mes jambes de dessous la roue d'un carrosse, M. de Givry employait les deux siennes à s'échapper, et quand je me suis relevé il avait disparu.

SARTINES.

Disparu!

MADAME DE SARTINES, à part, se levant.

Il ne sait rien!

SARTINES, se levant.

Comment, morbleu! au risque de te rompre le cou, tu sautes d'un second étage, et tu t'arrêtes devant une misérable roue de carrosse! il y a quelque chose là-dessous.

LEGRIEL.

Monseigneur, je vous jure... qu'il n'y avait là-dessous que ma jambe.

SARTINES.

AIR : *J'en quette un petit de mon âge.*

Une jambe? Eh! qu'importe, traître?

Réponds-moi : n'en as-tu pas deux?

LEGRIEL.

Monseigneur, j'aurais tort peut-être

Si je vous parlais de mes yeux :

Ne faut-il pas être des plus ingambes

Pour remplir un pareil devoir?

Avec un œil je sais que l'on peut voir,

Mais pour courir il faut deux jambes.

SARTINES.

Fais-toi! (A part.) Me faire perdre cinq cents louis! m'exposer!...

MADAME DE SARTINES.

Je demande grâce pour lui, monsieur, le zèle et l'adresse qu'il a montrés!...



SARTINES.

Eh! madame, c'est bien parce que je connais son adresse que je suis furieux! Apprenez qu'on ne m'abuse pas ainsi: je lis dans ses yeux qu'il ment, qu'il a vu des choses qu'il ne veut pas raconter, et je ne lui pardonnerai sa coupable réticence qu'à une condition: c'est qu'à l'instant même il va achever son rapport.

LEGRIEL, vivement.

Mais, Monseigneur...

SARTINES, l'interrompant.

Tu en sais plus que tu n'en as dit. Tu vas achever... sans omission, sans restriction... ou je te chasse... et Mouette aussi.

MOUETTE, stupéfait, à part.

Mouette au si!

MADAME DE SARTINES, à part.

Oh! mon Dieu! moi qui croyais que c'était fini!

MOUETTE, bas à Legriël.

Chef, je vas tout dire d'abord, si vous ne vous décidez pas.

LEGRIEL, bas.

Comment, tu veux... Encore si j'avais prévenu Rose.

MOUETTE.

Eh! vous la préviendrez après.

SARTINES, à Legriël.

Parleras-tu?

LEGRIEL, à lui-même.

Allons, il faut bien s'y résigner. Rose, vertueuse Rose!... pardonne-moi!...

## SCÈNE VI.

LES MEMES, puis ROSE, GIVRY, au fond.

LEGRIEL.

Vous saurez, Monseigneur, que, pendant que vous faisiez vos adieux à monsieur le marquis, comme qui dirait à cette porte à droite, (Il la désigne,) tout à coup, j'ai vu paraitre à la porte à gauche... (Au moment où il la désigne, Rose entre par cette porte. A part.) Ah! mon Dieu! Rose, à présent, je suis joli garçon! c'est le diable qui s'en mêle aujourd'hui.

SARTINES.

Eh bien! pourquoi t'arrêtes-tu? Continue.

ROSE.

Monseigneur, c'est à moi de parler, c'est à moi, à moi seule de subir les conséquences de mon imprudence, et de vous expliquer ce que la générosité de Legriël m'a forcé de vous taire.

LEGRIEL, bas à Mouette.

Ah ça! que dit-elle donc? Est-ce que tu l'aurais prévenue?

MOUETTE, de même.

Du tout, du tout; il faut que ce soit d'instinct.

ROSE, reprenant avec hésitation.

Monseigneur, Legriël savait parfaitement ce

matin où M. de Givry avait passé le reste de la nuit.

SARTINES.

Parbleu! je m'en doutais bien: mais qui l'empêchait de le dire?

ROSE.

Une délicatesse qui lui ferme encore la bouche en ce moment.

LEGRIEL, à part.

Voilà mes vertiges qui me reprennent.

ROSE.

Il a craint de nuire à une femme qui doit lui appartenir, et que, malgré toutes les apparences, il estime trop pour la croire coupable. C'est chez moi que monsieur...

SARTINES, MADAME DE SARTINES, LEGRIEL ET MOUETTE, ensemble, avec surprise, en se retournant.

M. de Givry!

ROSE, continuant, montrant Givry.

Est venu en sortant du bal; il voulait échapper aux gens qui le poursuivaient, et il a pensé...

LEGRIEL, au désespoir.

J'en étais sûr!... animal de Mouette!

MADAME DE SARTINES, à part.

Je respire!... il a gagné Rose.

SARTINES.

Quoi, Givry! dans ma propre maison, presque sous ma clef, c'est d'une audace...

GIVRY.

Dont la fortune aurait dû me récompenser.

SARTINES.

Au moins, Givry, vous conviendrez que depuis hier rien ne m'est échappé de vos faits et gestes, et que j'ai gagné mon pari.

GIVRY.

Oh! c'est juste!... (A part.) J'ai joué à qui perd gagne! (Il remet une bourse à Sartines.)

SARTINES.

Et malgré la généreuse hospitalité de mademoiselle Rose...

ROSE.

Ah! Monseigneur, c'était en tout bien tout honneur, j'espère que vous ne doutez pas de la pureté des motifs...

SARTINES, riant.

Oh! non, ni Legriël non plus! à quand la uoce?

ROSE, bas à Legriël.

J'ai gagné ma dot.

LEGRIEL, bas.

Dieu sait à quel prix!

ROSE, toujours bas.

Imbécile! madame s'est chargée des frais, entends-tu? et c'est Monsieur qui paie.

LEGRIEL, bas.

Vrai! ah! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une fameuse peur!

SARTINES.

Mon cher Givry, à l'avenir, si vous voulez être sûr du secret, je vous conseille en ami d'adresser vos vœux plus haut. (A part.) Une femme de chambre, c'est bien subalterne, ça n'amusera pas le Roi.

LEGRIEL, à Sartines.

Aurai-je de l'avancement, Monseigneur?

SARTINES, riant.

Oui, oui, mon garçon, et personne ne dira que tu ne l'as pas bien gagné.

LEGRIEL.

Monseigneur est si bon qu'il y mettrait plutôt du sien.

CHŒUR.

Air : *Quel doux moment!* (St-Denis.)

Quel doux moment! *bis.*

Ah! vraiment

C'est charmant!

Par le plaisir

fout va finir,

Plus de feinte,

De contrainte,

Ni de crainte

À l'avenir.

FIN DU DOMINO ROSE.

# FRÉTILLON

OU

.

# LA BONNE FILLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL  
LE 13 DÉCEMBRE 1834.

EN COLLABORATION AVEC J.-F. BAYARD

En chemise, à la croisée  
Il lui faut tendre ses bras

Deux fois elle eut l'équipage  
Dentelles et diamants,

Mais que veut-on de réapprendre  
Quoi! le peu qui lui restait,  
Frétillon a pu le vendre  
Pour un fat qui la battait! ..

Seigneurs, banquiers et notaires  
La peuvent encor biller;  
Puis encor des mousquetaires  
Viendront la deshabiller

Ma Frétillon,  
Cette fille  
Qui frétille,  
Est si bien sans cotillon

BÉLÉNGÈS

## AU PUBLIC<sup>1</sup>

Béranger, notre Horace, en un tableau facile,  
A peint de Frétilton la piquante bonté ;  
Le théâtre, à son tour, traduit en vaudeville  
Les strophes du poète et leur verte gaîté.  
Tartuffe, dans son coin, va crier au scandale !  
Quelque sot le croira... Toi, public sans façon,  
Qui ne viens pas chez nous faire un cours de morale,  
Protège tes plaisirs!... Comme dans la chanson.  
La bonne fille aura son allure un peu vive,  
Ses humaines vertus, sa charité naïve...  
Rassure-toi pourtant, car notre Frétilton,

Cette fille  
Qui frétille,  
Gardera son cofillon.

1. Ces vers furent distribués au public le jour de la première représentation.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

CAMILLE ou FRÉTELLON. . . . .	M <sup>lle</sup> V. DEJAZET.
(En grisette au premier acte; négligé élégant au deuxième; toilette recherchée au troisième acte; toilette légère, voile, bijoux et cachemire au quatrième; robe blanche très-simple au cinquième.)	
LUDOVIC. . . . .	MM. ACHARD.
(Habit râpé et casquette au premier acte; costume plus soigné d'acte en acte.)	
MARENGO, soldat. . . . .	LEMÉNIL.
(Habit bourgeois au premier acte; militaire dans les autres.)	
GODUREAU, courtier. . . . .	SAINVILLE.
M. DE CÉRAN, jeune élégant. . . . .	ANATOLE.
AUGUSTA, jeune danseuse. . . . .	M <sup>me</sup> LEMÉNIL.
(En grisette au premier acte; très-élégante dans les autres.)	
JOSEPH, porte-clefs de Sainte-Pélagie. . . . .	MM. BOITIN.
M. LEGRAS, huissier. . . . .	OCTAVE.
JOHN, jockey de M. de Céran. . . . .	M <sup>lles</sup> AGLAÉ.
ANASTASIE, femme de chambre . . . . .	AIMÉE.
ERNEST. . . . .	M. VICTOR.
LE JOCKEY de Godureau. . . . .	
UNE FEMME DE CHAMBRE. . . . .	

PLUSIEURS JEUNES GENS ÉLÉGANTS, DAMES INVITÉS CHEZ CAMILLE, QUATRE  
 JEUNES GENS DÉTENUIS POUR DETTES, DEUX GARÇONS DE FOURNISSEURS.  
 UN CAPORAL ET DEUX SOLDATS.

La scène se passe à Paris : aux 1<sup>er</sup>, 2<sup>er</sup>, 3<sup>er</sup> et 5<sup>er</sup> actes chez Camille; au 4<sup>er</sup> à Sainte-Pélagie.

# FRÉTILLON

ou

## LA BONNE FILLE

### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde; au fond, à gauche, une fenêtre; à droite, la porte d'entrée.  
Porte latérale à gauche. — Une armoire, une table, chaises, etc.

#### SCÈNE I.

AUGUSTA, CAMILLE.

CAMILLE, seule, en jupon, et en train de s'habiller.  
Que c'est ennuyeux de s'habiller toute seule...  
là!... voilà mon facot parti! (Se retournant, et regardant par la fenêtre.) Ah! mon Dieu! ce petit monsieur à sa fenêtre... toujours là!... il me salue.  
(Elle croise ses bras sur sa poitrine, en saluant.) Monsieur, j'ai bien l'honneur... Il est gentil! Allons, en voilà un autre qui se met à sa lucarne. Ah! l'horreur!... par exemple, si je veux qu'il me regarde, celui-là!... (Elle prend un châle et l'attache en guise de rideau.) J'en suis bien fâchée pour le petit.

AUGUSTA, entrant pendant qu'elle est montée sur une chaise.

Camille! Camille! Eh bien? est-ce qu'il n'y a personne ici?

CAMILLE, descendant.

Si fait... Bonjour, Augusta. Tu arrives à propos... agrafe-moi donc ma robe.

AUGUSTA.

Tiens! qu'est-ce que tu faisais là?

CAMILLE.

Je tirais le rideau; il y a en face des gens qui, sous prétexte qu'ils sont plus élevés que moi... ont toujours les yeux sur ce qui ne les regarde pas.

AUGUSTA.

Ça te contrarie?

CAMILLE.

Certainement, quand ils sont laids. Et il y en a un...

AUGUSTA, ôtant le châle.

Voyons... Le grand... je sais, il m'envoie aussi des douceurs... Un garçon apothicaire.

CAMILLE.

Vrai!

Air de *Sommeiller encore, ma chère*

Les sentiments d'apothicaire

Ne me tentent pas, j'en convien,

Et pourtant, j'en ai vu, ma chère,

Qui devaient aimer assez bien.

Mais, avec eux, j'ai des scrupules.

Cet état-là me fait trembler,

Et leurs amours sont des pilules  
Que je ne peux pas avaler!

Et l'autre, sais-tu ce que c'est? Non... Il a un petit air éveillé... j'aime mieux ça...

AUGUSTA, l'adant.

Là! c'est fini... et je m'assois, car je ne puis plus me tenir sur mes jambes...

CAMILLE.

Est-ce que tu as couru ce matin?

AUGUSTA.

Il y a deux heures que je fais des battements et des pirouettes, car, tu ne sais pas... je débute la semaine prochaine dans le *Dieu et la Bayalère*...

M. Véron me l'a promis... je n'ai pas dormi de la nuit... Quand je pense que je vais paraître devant ces messieurs de l'orchestre, qui ont le coup d'œil si difficile! Heureusement, j'ai le cou-de-pied délicieux. (Elle se met à danser.)

CAMILLE.

Tu as beau dire, c'est un état que je n'aime pas... se démancher le corps devant tant de monde...

AUGUSTA.

C'est là qu'est l'avantage.

CAMILLE.

J'aime mieux danser à la Chaumière... avec quelqu'un tout seul.

AUGUSTA.

Là! encore! M. Alfred, peut-être... il faut avouer que tu as des attaches bien sûzulières. Un garçon qui avait mauvais genre...

CAMILLE.

Oh! tu dis ça parce qu'il n'avait pas un tilbury.

AUGUSTA.

Tiens! un tilbury... c'est aimable... et, si tu voulais, je connais quelqu'un qui ne demanderait pas mieux que de t'en donner un... il te trouve si gentille! M. Godureau.

CAMILLE.

Ce gros pataud! il a l'air bête!

AUGUSTA.

Il roule sur l'or, ma chère... c'est le neveu d'un marchand de comestibles.

CAMILLE.

Dieu! moi qui aime tant les dinde truffées!

AUGUSTA.

Et le vin de Champagne donc! A propos de ça, je viens te demander à déjeuner, et j'apporte mon plat... un fromage de Neuchâtel qui est délicieux! (Elle le tire de son panier.)

CAMILLE.

Ça se trouve bien... j'en ai un là qui est tout frais.

AUGUSTA.

Ça fait deux plats... Mais est-ce que M. Godureau ne t'a pas écrit?

CAMILLE.

Je n'ai rien reçu.

AUGUSTA.

Il doit te faire part de ses intentions... Quelque cadeau, j'en suis sûre... il fait très-bien les choses.

CAMILLE, mettant le couvert.

Ça m'est égal... je n'y tiens pas; ce que je veux, c'est un sentiment.

AUGUSTA, faisant des battements.

Un sentiment... mon Dieu! Camille, tu ne pourras donc jamais avoir de l'ordre! Tu es d'un décousu, ma chère, qui me fait trembler pour toi... Comme me dit mon excellente mère: Quand on est jeune, il faut penser à l'avenir... mettre de côté... le sentiment tout seul, ça passe et ça ne laisse rien... mais, quand il y a quelque chose avec... quinze, vingt, quarante mille livres de rente, il en reste toujours un peu... c'est ce qui s'appelle plumer l'amour, et avec ces plumes-là, on a des rentes, un hôtel, une voiture... voilà comme on fait son chemin. Tra, la, la, la. Elle dause.)

CAMILLE.

Oh! je sais... tu fais de l'arithmétique... Eh bien! moi, je ne peux pas... le cœur emporte la tête... je partage avec ceux qui n'ont rien... les autres partagent avec moi, j'ai des hauts et des bas... tantôt en indienne, tantôt en mousseline...

AIR de *Partie et revanche*.

L'or, vois-tu bien, je n'y tiens guère.  
Je m'en passe, mais de l'amour!  
Il m'en faut, il m'est nécessaire;  
Par malheur les amants du jour  
Sont perfides, pleins de détour;  
Ils nous trahissent; il me semble  
Que c'est tous les jours plus commun  
Et j'en aime plusieurs ensemble  
Pour qu'il m'en reste toujours un ?

Oh! tu ne comprends pas ça, toi!

AUGUSTA.

Si fait! si fait! et tiens, il vient quelquefois ici un militaire qui a fini son temps...

CAMILLE.

Marengo...

AUGUSTA.

Eh bien, ma chère, il me plat... il me plat beaucoup... j'y pensais encore ce matin, en répé-

tant mon pas de deux toute seule, mais il ne me ferait pas faire des bêtises... oh! ben oui...

CAMILLE.

Tu te possèdes, toi... tu es bien heureuse. (Un billet jeté par la fenêtre tombe sur la scène.)

AUGUSTA.

Tiens, qu'est-ce qu'on jette là? un billet, c'est pour toi.

CAMILLE.

Ça vient d'en face, pourvu que ce soit du petit. Voyons... (Elle l'ouvre et lit.) « Tant pis, mam'zelle « je ne sais pas qui... mais c'est égal... je vous « aime, je n'y tiens plus... ça m'étouffe! je vous « l'écris, et je vas chercher la réponse... » (S'interrompant.) Ah! mon Dieu! il va venir.

AUGUSTA.

Eh bien, comme il y va!

CAMILLE, lisant.

« Je porte avec moi mon déjeuner, que je vous « offre comme un à-compte sur les sentiments « d'estime que je vous voue pour tout le temps de « votre existence et de la mienne. » (S'interrompant.) Il écrit bien. (Lisant.) « LUDOVIC. » Oh! le joli nom! je n'en ai pas encore rencontré comme celui-là.

AUGUSTA.

Est-ce que tu vas le recevoir, ma chère?

CAMILLE.

Je n'ai jamais refusé à déjeuner à personne.

## SCÈNE II.

LES MÈRES, LUDOVIC.

LUDOVIC, entrant.

Me voilà!

CAMILLE.

C'est lui!

LUDOVIC, s'arrêtant à la vue d'Augusta.

Tiens! elle n'est pas seule... tant mieux!

AIR : *Vivent les grisettes!*

Vive un tête-à-tête,  
Lorsque content et joyeux,  
Au lieu d'un' grisette,  
On en trouve deux!

(A Camille.)

Bonjour, ma voisine...  
Qu' d'att'raits, quel trésor!  
Et ce qu'on devine  
Vaut bien mieux encor.  
Vive un tête-à-tête, etc.

CAMILLE.

Il est un peu lesté!

LUDOVIC.

Vous avez reçu ma lettre, n'est-ce pas?

AUGUSTA.

Elle est arrivée d'une drôle de manière: est-ce qu'on jette ainsi, par la fenêtre?

LUDOVIC.

Tiens! tant qu'on ne casse pas les vitres! et du moment que mademoiselle Camille ne s'en fâche pas. Je viens chercher la réponse.



CAMILLE, allant chercher un couvert dans l'armoire, et le mettant sur la table.

La voilà, monsieur Ludovic.

LUDOVIC.

Mon couvert!... vrai!... c'est pour moi!... vous n'en attendiez pas un autre?... je vais déjeuner avec vous?... Dieu! que vous êtes bonne!... que vous êtes gentille!

CAMILLE.

Dame... notre déjeuner n'est pas à deux services, vous concevez... une jeunesse qui travaille de son aiguille....

AUGUSTA.

Et une danseuse qui travaille de ses... (Elle fait des battements.)

LUDOVIC.

Et moi qui ne travaille pas du tout... comme ça se trouve!... Voilà mon plat... un Neuchâtel... et puis... tiens!... il y en a déjà deux... (Il rit.) Ah, ah, ah!

AUGUSTA, riant.

Ah, ah, ah!... c'est drôle!

CAMILLE, riant.

Ah, ah, ah! ça fait trois plats variés.

LUDOVIC.

Moi, j'adore le fromage; j'avais bien envie de monter quelque chose de mieux avec moi: une dinde, une volaille, un pâté; mais, j'étais si pressé d'arriver... avec ça que je n'avais pas le sou...

AUGUSTA.

Vous n'aviez...

LUDOVIC.

Pas le sou... Frappant sur sa poche.) Personne!

CAMILLE.

Eh bien! il ne prend pas en traitre, au moins.

LUDOVIC.

Moi, jamais! je suis franc comme l'or... que je n'ai pas... et quand je vous dirais que je suis millionnaire, vous me croiriez joliment, moi qui demeure dans la mansarde en face, au cinquième au-dessus de l'entre-sol... cent soixante-trois marches!

CAMILLE.

Dix de plus que chez nous.

LUDOVIC.

Bah! vous me faites l'effet d'être logée comme une banquière... et meublée...

AUGUSTA.

C'est bien mesquin!

LUDOVIC.

Et moi, donc!

Air du *Petit corsaire*

Une table à trois pieds boiteux,  
Un coffre où mon linge est à l'aise,  
Un lit de sangle où l'on tient deux,  
Et pas de chaise...

CAMILLE.

Pas de chaise...

Comment faites-vous donc assieur  
Ceux qui, chez vous, peuvent se rendre?

LUDOVIC.

C'est mon secret... venez me voir,  
Et je jure de vous l'apprendre.

AUGUSTA.

Ah! si vous faites de l'esprit de Gymnase! Et le déjeuner...

LUDOVIC, à part.

Elle n'aime pas les phrases, la danseuse... (Haut.)  
Oui, oui, déjeunons, ça donne des idées. Il place  
des chaises autour de la table.)

AUGUSTA, à demi-voix, à Camille.

Dis donc, c'est bien commun!

CAMILLE, de même.

Tiens! il est amusant... (Haut.) Attends, j'ai là  
une bouteille de vin blanc: c'est encore de la  
provision de Ferdinand; tu sais...

LUDOVIC.

Ferdinand, ce grand fat que je voyais toujours  
à votre fenêtre... avec des moustaches blondes?

CAMILLE.

Non, non.

LUDOVIC.

Ah! c'est un autre... Dieu! que ce déjeuner a  
bonne mine! A table, mesdemoiselles, pendant  
que c'est chaud! (Ils se mettent à table, Ludovic tou-  
jours entre elles.) Dame! je vous prévins que je  
suis pressé... excusez-moi, il faudra que je vous  
quitte bientôt pour aller chez monsieur le maire.  
Voulez-vous du fromage?

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous avez à faire avec les auto-  
rités?

LUDOVIC.

Ah! voilà... je suis conscrit.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu!

LUDOVIC.

J'ai tiré il y a six mois, et comme j'ai la main  
heureuse, j'ai attrapé le numéro trois, sur deux  
cent cinquante-six. Voulez-vous du fromage?

AUGUSTA.

Comme ça, vous pourriez partir?

LUDOVIC.

Je crois que oui; il en faut cent cinquante... alors...  
mais nous n'en sommes pas là, je l'espère bien!...  
Par exemple! m'en aller à présent... pas si bête!

CAMILLE.

Vous n'aimez peut-être pas l'état militaire?

LUDOVIC.

Je le déteste! je ne fais pas mon service de  
garde national, ainsi... je voulais bien acheter un  
remplaçant à crédit... je n'en ai pas trouvé à ce  
prix-là... J'ai pourtant un oncle qui pourrait m'a-  
vancer des pièces de cent sous... un oncle qui roule  
sur l'or, et qui nage dans les pâtés de foies gras...  
un fameux marchand de comestibles, qui enfonce  
M. Corcellet.

CAMILLE.  
Vous le nommez ?

LUDOVIC.  
Godureau... M. Godureau.

CAMILLE.  
Le parent de ce jeune Godureau qui fait des affaires à la Bourse ?

LUDOVIC.  
Juste ! c'est le neveu de mon oncle.

CAMILLE.  
Nous le connaissons.

LUDOVIC.  
Mon oncle ?

AUGUSTA.  
Non, votre cousin, et on pourrait peut-être lui parler...

LUDOVIC.  
Lui ! ah ! bien oui, il a encore sur le cœur un coup de poing que je lui ai donné sur l'œil.

CAMILLE.  
Vous l'avez battu ?

LUDOVIC.  
A plate couture. Pif ! paf ! Dieu ! lui en ai-je donné ce jour-là !

CAMILLE.  
Et à cause ?

LUDOVIC.  
A cause?... parce que c'est un capon, un câlin ; il fait la cour à mon oncle pour lui faire avaler des couleuvres... Voulez-vous du fromage ?

CAMILLE.  
Comme ça, vous êtes brouillé avec votre oncle aussi ?

LUDOVIC.  
Moi, je ne suis brouillé avec personne ; c'est lui qui m'a mis à la porte, pour une bêtise. Figurez-vous, mesdemoiselles... Si nous buyions un peu, pour faire passer... Dieu ! que ça bourre, le pain et le fromage ! j'étouffe !... (Il boit.) Figurez-vous que mon oncle était en voyage... du côté d'Amiens... pour des pâtés... et il m'avait confié sa boutique, par ce que je suis homme d'ordre et d'économie... alors, moi, j'ai profité de ça pour donner un dîner aux amis, un grand dîner : en avant les volailles, le gibier, les truffes, les vins fins et les liqueurs.

AUGUSTA.  
Ah ! si nous nous avions connu !

LUDOVIC, à part.  
Est-elle gourmande, la danseuse ! (Haut.) Bref ! il y avait trois services, sans compter le dessert : aussi, ça s'est prolongé indéfiniment, et le lendemain, nous étions encore à table, c'est-à-dire dessous... Pendant trois jours, les amis sont venus manger les restes, et on entamait toujours du nouveau... si bien qu'à son retour mon oncle n'a plus trouvé que des caisses vides et des bouteilles cassées ; il a eu la petitesse de s'en fâcher, comme si un oncle qui a des entrailles devait tenir à quelques dînes truffées. Moi, je n'y tiens pas, je donne tout aux amis.

CAMILLE.  
C'est dans mon genre.

AIR :

PREMIER COUPLÉ.

Fair' des heureux, c'est ma devise :  
Tu n'as rien, moi j'ai ; touche là !  
Compter toujours c'est d' la bêtise ;  
Bonne fille, on donne ce qu'on a.  
Quand d'un peu d'or je suis maîtresse,  
Ou qu' l'amour seul fait ma richesse,  
A celui qui souffre, soudain,  
Moi, j'ouvre mon cœur ou ma main.  
Prendre ou donner toujours gaiement,  
Voilà comm' j'entend  
L' sentiment

TOUS TROIS.

Prendre ou donner, etc.

LUDOVIC.

Parlé.) Eh ben, voilà une femme qui me comprend.

CAMILLE.

DEUXIÈME COUPLÉ.

La fortune est comm' la jeunesse,  
C'est un beau jour qui doit passer,  
Un bien du ciel... et la sagesse  
Est de savoir le dépenser.  
J' trou' plus d'un ingrat sur ma route,  
Mais, qu'importe !... coûte que coûte,  
J' fais un heureux... ce bonheur-là  
Quelqu' jour, un autre me l' rendra.  
Prendre ou donner, etc.

TOUS TROIS.

Prendre ou donner, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARENGO, en habit bourgeois.

MARENGO, entrant.

Bonjour tout le monde... bon appétit !...

AUGUSTA.

Ah ! M. Marengo !

MARENGO.

Je vous dérange, peut-être ?

CAMILLE.

Du tout ! du tout ! Encore une visite ; il paraît que je suis dans mon jour de réception.

MARENGO, entre ses dents.

Encore un olibrius !

LUDOVIC.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

CAMILLE.

Un de mes amis, M. Marengo, un brave soldat qui a fini son temps.

LUDOVIC.

Il est bien heureux !

AUGUSTA.

Approchez, monsieur Marengo ; les vieilles connaissances ne gênent jamais !

CAMILLE.

Avez-vous déjeuné ?

MARENGO.

Non, je n'ai plus faim.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous êtes malade?

MARENGO.

Au contraire, je crève de santé; mais il est des temps où l'estomac ne fait pas ses fonctions.

AUGUSTA.

Allons, allons, mettez-vous là, je vas vous servir.

LUDOVIC.

Voulez-vous du fromage?

CAMILLE.

Asseyez-vous donc.

MARENGO, s'asseyant.

Merci! mademoiselle Frétillon.

LUDOVIC.

Hein? comment vous appelle-t-il?

MARENGO.

Mademoiselle Frétillon. (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc, ce pékin-là!

LUDOVIC.

Frétillon! est-ce que c'est votre nom de famille ou votre nom de baptême?

CAMILLE.

Non, c'est un petit nom d'amitié que son régiment m'avait donné.

LUDOVIC.

Tiens! est-ce que vous avez servi?

CAMILLE.

Eh non! est-il bête! c'est quand je demeurais en face de la caserne; c'était à qui serait de faction à la porte, pour me voir plus longtemps à ma croisée; je ne sortais pas de fois qu'on ne me portât les armes; et la musique, en rentrant à la tête du régiment, ne manquait jamais de me régaler de sa plus jolie fanfare; il n'y avait pas jusqu'à ces imbéciles de tambours qui battaient aux champs à me fendre la tête!

AIR du *Carnaval*.

Lors, Frétillon fut le nom de baptême  
Dont au quartier gaiement on m'appela;  
Et Marengo, cet autre nom que j'aime,  
Comme le mien, date de ce temps-là  
A ces deux noms d'amour et de victoire  
Dans la caserne ou devant s'attendrir;  
Car, si le sien rappelait une gloire,  
Le mien, toujours, rappelait un plaisir.

MARENGO, la bouche pleine.

Vous étiez si gentille! si bonne! souriant à tout le monde.

LUDOVIC.

Pour un estomac qui ne fait pas ses fonctions, il a une mâchoire qui ne travaille pas trop mal, le soldat.

AUGUSTA.

Buvez donc un coup, monsieur Marengo.

MARENGO.

Merci! il est des temps où le gosier n'est pas avide d'être humecté.

LUDOVIC.

C'est ça, comme l'estomac tout à l'heure; farceur de soldat, va!

CAMILLE.

Ah! c'est égal, vous ne refuserez pas de boire à ma santé.

MARENGO, tenant son verre.

Ceci équivaut au commandement de porter armes! pour vous obéir, purement et simplement... (Après avoir bu.) Et derechef. (Il tend son verre.)

AUGUSTA.

Décidément, monsieur Marengo, vous avez pris votre retraite?

MARENGO.

J'ai fait mon temps, et comme mon sabre se rouillait dans le fourreau, j'ai fait demi-tour à droite, et je suis rentré dans la vie civilisée.

CAMILLE.

Et vous avez bien fait. (Marengo se sert encore à boire.)

LUDOVIC.

Vous serviez dans les pompiers?...  
MARENGO, après avoir bu.

Troisième de ligne... grenadier... mais il y a un autre régiment où c' que je voudrais servir sous le commandement d'un aimable capitaine.

LUDOVIC.

C'est comme moi... et ça me fait penser que monsieur le maire attend l'honneur de ma visite... Dieu! que c'est vexant! (Il se lève.)

CAMILLE, se levant aussi.

Moi, j'ai de l'ouvrage à reporter... Je vous laisse avec Augusta... Bas à Augusta. Dis donc, il va te faire sa déclaration. (Haut.) Voulez-vous me donner votre bras, monsieur Ludovic?

LUDOVIC.

Avec ravissement, mademoiselle... mademoiselle Frétillon.

CAMILLE.

Eh bien, va pour Frétillon!... Adieu, monsieur Marengo... je reviens bientôt.

LUDOVIC et CAMILLE.

AIR des *Giscons*.

Est-il heureux qu'on l'aisse ainsi?

Avec un' belle

Démousselle!

Est-il heureux qu'on l'aisse ainsi,

Hein! quelle campagne pour lui!

MARENGO.

Ça m'est bien égal!

CAMILLE.

C'est dommage!

LUDOVIC.

Laissez donc!... c'est comm' l'appétit.

Il n'en avait pas, il l'a dit...

Mais il ne rest' plus d' fromage!

(Ils rient.)

ENSEMBLE.

CAMILLE ET LUDOVIC.

Est-il heureux, etc.

MARENGO.

Ça m'est égal qu'on m' laisse ainsi  
Tête à tête avec une belle...

Ça m'est égal qu'on m' laisse ainsi...  
J'aime mieux qu'elle,

Dieu merci!

AUGUSTA.

Qu'a-t-elle donc à rire ainsi?

Mieux qu'elle

Et sans être infidèle,

Je ne trahis personne ici,

Je puis bien l'aimer, Dieu merci!

(Camille et Ludovic sortent.)

## SCÈNE IV.

AUGUSTA, MARENGO.

MARENGO, à part.

Encore un ! d'où sort-il, celui-là?

AUGUSTA, à part.

Il a l'air bon enfant, M. Marengo, et un bel  
homme... il me fait l'effet de M. Albert dans le  
*Dieu Mars*... (S'approchant. Comme vous paraissez  
triste!

MARENGO.

C'est possible, mam'selle... j'ai là, sur le cœur,  
un pain de munition qui m'étouffe!

AUGUSTA.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ! Pardon ! c'est  
un secret peut-être.

MARENGO.

Non, mam'selle... c'est de l'amour et du fro-  
mage.

AUGUSTA, minaudant.

De l'amour !... eh bien, il n'y a pas de mal... si  
vous avez bien choisi.

MARENGO.

Oui, mam'selle, et vous pourriez m'aider tout de  
même.

AUGUSTA.

Oui ! En ce cas, voyons, qu'est-ce que je puis  
faire pour vous ?

MARENGO.

Vous pouvez parler en ma faveur à Frétillon.

AUGUSTA.

Camille !... (A part.) Allons, elle n'en manquera  
pas un !

MARENGO.

Oui, mademoiselle, c'est elle que j'aime, que  
j'idole... si bien que je n'en dors ni jour ni  
nuit... et la nourriture aussi que je m'en prive...  
enfin, faut qu'elle le sache... faut qu'elle corres-  
ponde à mon sentiment ou je deviendrai fou... et  
si vous vouliez...

AUGUSTA, un peu piquée.

Mais, dame ! vous êtes assez grand pour parler  
de vous-même, naturellement et en personne.

MARENGO.

Je ne peux pas... Non, parole !... quand je  
m'adresse à une particulière, l'histoire de rire et  
de causer, ça va-t-encore ; mais, quand le cœur est

pris, là, sérieusement, je suis timide, ainsi que  
l'enfant qui vient de naître.

AUGUSTA.

C'est étonnant, près d'elle, surtout... Oh ! ce  
n'est pas pour dire du mal de Camille, nous som-  
mes amies intimes... mais elle est d'une légèreté,  
d'un laisser-aller...

MARENGO.

Le fait est qu'elle est furieusement volatile !..

AUGUSTA.

Et quand on est aussi aimable que vous, il me  
semble qu'on pourrait trouver mieux que ça.

MARENGO.

Mieux que Frétillon !... mille z'yeux !.. une fille  
si bonne, si obligeante, qui n'a rien à elle, abso-  
lument rien !... Dès qu'on souffre... dès qu'on est  
malheureux, elle est là, près de vous, et pour  
obliger les gens, elle donnerait jusqu'à ses har-  
des... Oui, mademoiselle, oui, elle les a mises en  
gage une fois pour un camarade qui était à l'hôpi-  
tal... dont il'a été si reconnaissant que ça fendait  
le cœur... pourquoi il en est mort ainsi !... et je  
pourrais trouver mieux que ça... moi, Marengo !...  
jamais ! jamais !..

AUGUSTA.

Écoutez donc, monsieur Marengo... ce que je  
vous en dis est par intérêt, par amitié pour  
vous... car j'en ai beaucoup.

MARENGO.

Oui... Eh bien, je vas vous demander un ser-  
vice... Dites-moi, là, en conscience, si je peux me  
déclarer... c'est-à-dire, si je peux espérer...

AUGUSTA.

Rien du tout.

MARENGO.

Ah ! mon Dieu !... il y en a donc un autre ?

AUGUSTA.

Il ne faut plus y penser.

MARENGO.

Vrai !... Alors, si fait, j'y penserai toujours !...  
mais je ne la verrai plus, ça fait trop de mal... Je  
m'en irai.

AUGUSTA.

Qu'est-ce que vous dites ?

MARENGO.

Qu'on me presse de reprendre du service. Il y a  
même des brocanteurs de chrétiens qui m'offrent  
de me payer comme remplaçant... Eh bien, c'est  
dit !..

AUGUSTA.

Y pensez-vous, monsieur Marengo ! Vous êtes  
trop sensible...

MARENGO.

Et quel est donc celui qui est là en pied ?  
Dieu !... si je pouvais rafraîchir mon vieux bri-  
quet !... Serait-ce par hasard ce gringalet qui  
était ici tout à l'heure... Il ne me revenait pas.

AUGUSTA.

Non, non... c'est un autre, un Crésus qui est  
dans les comestibles.

MARENGO.

Celui qui a payé le déjeuner? En ce cas je conçois l'avantage; moi qui n'ai rien!... rien du tout! enfant de troupe!... Il y a bien un vieux général qui me veut du bien. On a même prétendu... Le fait est qu'il avait commencé par être soldat, et que ma mère tenait la cantine oùs qu'il allait souvent... Je lui ressemble comme deux gouttes de cassis.

AUGUSTA.

Il fera peut-être quelque chose pour vous.

MARENGO.

Ma mère me l'a toujours dit. Bonne et vertueuse femme, va! En attendant je vas écrire que, moyennant un bon prix... Y a-t-il de l'encre, du papier, quelque part?

AUGUSTA.

Dans la chambre, là; mais ne prenez pas ce parti... Il y a mieux à faire, et je sais quelqu'un...

MARENGO.

Merci, mademoiselle, merci! Oh! mais patience... il y a quelque chose qui me dit d'espérer.

AIR: *Ah! si mon mari me voyait!*

Quand mon régiment partira,  
Au Crésus ell' sera fidèle;  
Mais bientôt, préféré par elle,  
Un autre lui succédera,  
Quand mon régiment marchera.  
Riche ou pauvre, commis ou maître,  
Au tram dont Frétillon y va,  
Mon tour sera venu, peut-être,  
Quand mon régiment reviendra!

AUGUSTA.

C'est possible!

MARENGO, sortant.

Adieu! je vas écrire. (Il entre à gauche.)

## SCÈNE V.

AUGUSTA, puis CAMILLE.

AUGUSTA, seule.

Encore une passion pour elle, et celle-là!... j'en ai le cœur serré. Un si brave homme, que j'avais la faiblesse d'aimer contre mes principes, puisqu'il n'a rien. Par exemple, parler à Camille... non! J'aime mieux qu'il s'en aille... Ça me fera moins de mal. D'ailleurs c'est une bêtise que cet amour-là! ça me détournerait de mon état. (Elle fait des battements.) Une danseuse doit viser à quelque chose de plus élevé. (Elle sante.)

CAMILLE, entrant.

C'est affreux! c'est une indignité!

AUGUSTA.

Quoi donc!... Qu'est-ce que tu as?

CAMILLE.

C'est une lettre de M. Godireau... d'une inconvenance...

AUGUSTA.

Bah! qu'est-ce qu'il te dit?... montre un peu.

CAMILLE.

Oh! mon Dieu!... ce qu'ils disent tous. Il

m'aime... il me demande un rendez-vous. (Lisant.) « Ce soir, un souper fin que je fais porter chez « votre amie Augusta. »

AUGUSTA.

Chez moi, c'est charmant!

CAMILLE.

« Une dinde et du vin de Champagne mousseux « pour griser nos amours. » (S'interrompant.) Jus-que-là il n'y a pas grand mal, c'est même délicat. (Lisant.) « Je ne veux pour réponse qu'un mot à « mon domestique : oui ou non. » (S'interrompant.) Il est là.

AUGUSTA, prenant la lettre.

Ah çà! je ne vois pas ce qui a pu te déplaire... Ah! le *post-scriptum*... « Je joins ici un faible à-« compte sur les sentiments respectueux avec les-« quels je suis... » Tiens!... (Ouvrant la lettre.) Des billets de banque! des billets de mille francs. Il y en a deux...

CAMILLE.

De l'argent! de l'argent! S'imaginer qu'il obtiendra de moi, avec ces deux chiffons de papier...

AUGUSTA.

Et voilà ce qui te met en colère?

CAMILLE.

Certainement l'argent est agréable, je ne le dédaigne pas, au contraire. C'est gentil d'en manger ensemble, mais s'annoncer par là, c'est insultant!... C'est d'un Crésus qui n'a pas d'autre moyen d'arriver.

AUGUSTA.

Par exemple! écoute donc, il y a des endroits où ça commence toujours ainsi.

CAMILLE.

C'est possible... Mais moi je n'ai pas le cœur dans les jambes.

AUGUSTA.

Aussi tu iras loin. Et qu'est-ce que tu vas faire à présent?

CAMILLE.

Lui renvoyer son argent.

AUGUSTA.

Tu refuses la dinde et le champagne?...

CAMILLE.

Je ne regrette que ça... D'ailleurs je crois que j'aime quelqu'un.

AUGUSTA.

Bah! M. Ludovic, peut-être.

CAMILLE.

Ce n'est pas lui qui débiterait par de l'argent!

AUGUSTA.

Je crois bien, il y a de bonnes raisons pour ça. Mais songe donc, un jeune homme qui n'a rien... qu'un mauvais ton et des manières très-lestes. Et puis, tu peux le réconcilier avec sa famille... Et si tu l'aimes, c'est un service à lui rendre.

CAMILLE.

Laisse donc!

Air des *Scythes*.

Mon Ludovic s'en passera, j'espère.  
Et je m'en vais lui renvoyer son bien,  
Ses deux billets.

AUGUSTA.

Y penses-tu, ma chère !

CAMILLE.

Ne donnant rien, moi je n'accepte rien. *(bis.)*

AUGUSTA.

Mais c'est un trait digne d'une vestale !  
En fait d'argent, de bijoux, de billets,  
A l'Opéra voilà notre morale :  
On prend toujours et l'on ne rend jamais ! *(bis.)*

CAMILLE.

C'est égal ; son jockey attend là, sur l'escalier, et je vais... *(Elle va pour sortir et se trouve en face de Ludovic qui entre.)* Ah ! mon Dieu ! quelle figure !

### SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC, jetant sa casquette.

Que le diable emporte le maire, les adjoints, la mairie et la municipalité !

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous avez donc, Ludovic ?

LUDOVIC.

J'ai... que j'ai du malheur ! Je suis abîmé, assommé, assassiné.

CAMILLE.

Ludovic ! O ciel ! il se trouve mal. *(Augusta approche un siège. Il s'assoit.)*

LUDOVIC.

Le fait est que je ne me trouve pas bien. Une tuile, une cheminée, tout ce que vous voudrez, qui vient de me tomber sur la tête.

AUGUSTA.

Ah çà ! est-ce qu'il fait du vent, aujourd'hui ? C'est peut-être un pot de fleurs ?

LUDOVIC.

Un pot de fleurs... Est-elle bête, la danseuse ! Je parle au figuré, ma chère. *(Riant.)* Ah, ah, ah !

CAMILLE.

Allons ! le voilà qui rit, à présent.

LUDOVIC.

Je ris, je ris... Oui, je ris, mais de rage, de désespoir. Je ris jaune... Il faut que je rejoigne un régiment.

CAMILLE.

Pourquoi ça ?

LUDOVIC.

Pardine !... parce que je suis conscrit... Imbécile de numéro trois, va ! *(Il se lève.)*

AUGUSTA.

Et il faut que vous partiez bientôt ?

LUDOVIC.

Demain... rien que ça.

CAMILLE.

Demain !... non, ce n'est pas possible ! ça me fait trop de peine !

LUDOVIC.

Et à moi donc !

CAMILLE.

Vous ne partirez pas.

LUDOVIC.

Moi qui espérais cultiver votre connaissance.

CAMILLE.

Vous la cultiverez.

AUGUSTA, à demi-voix.

Dame !... il n'aurait tenu qu'à toi... si tu avais amadoué sa famille.

LUDOVIC.

Quoi donc ?

AUGUSTA.

Ça ne vous regarde pas.

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARENGO, puis LE JOCKEY.

MARENGO.

Ma foi, au petit bonheur !...

CAMILLE.

Monsieur Marengo, d'où sortez-vous donc par là ?

MARENGO.

D'écrire ma correspondance, avec votre permission, mademoiselle.

AUGUSTA.

Tiens ! ça se trouve bien... il part aussi, M. Marengo... vous ferez route ensemble.

LUDOVIC.

Oh ! lui... c'est son métier, ça lui est bien égal.

CAMILLE, à Marengo.

Comment, vous partez ?

LUDOVIC.

Sans y être forcé... il est bien bon, toujours.

CAMILLE.

Ah çà ! mais vous disiez que vous étiez amoureux.

MARENGO, avec intention.

Je voulais me donner, mademoiselle... et maintenant je veux me vendre !... et dès que j'aurai trouvé un petit bourgeois à remplacer...

LUDOVIC.

Gratis ?

MARENGO.

Quelle bêtise ! puisque je pars, autant que ça me rapporte.

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu !... Ludovic !... quelle idée !... monsieur Marengo...

MARENGO.

Mademoiselle Frétillon ?...

CAMILLE.

Vous voulez partir ?

MARENGO.

Dame !... à moins que ça ne vous fasse de la peine.

CAMILLE.

Non... au contraire ; et ça vous arrangerait de trouver quelqu'un à remplacer ?... seriez-vous bien cher ?

MARENGO.

Dame!... c'est selon le tarif... douze, quinze cents francs.

CAMILLE, lui donnant les billets qui sont dans la lettre.

En voilà deux mille.

TOUS.

Deux mille francs!

AIR : *Il ne peut s'en défendre* (du Dieu et la Bayadère).

AUGUSTA.

Quel est donc ce mystère?...  
Que veut dire ceci?...  
Deux mille francs, ma chère...  
Te dépouiller ainsi!

LUDOVIC.

Quel est donc ce mystère?  
Que veut dire ceci?  
Souffrirai-je, ma chère,  
Qu'on me rachète ainsi?

MARENGO.

Quel est donc ce mystère?  
Expliquez-moi ceci.  
Et pour qui, pour quoi faire,  
Me payez-vous ainsi?

CAMILLE.

Que viens-je donc de a re  
Qui les surprenne ainsi?  
Je suis heureuse et fière  
De sauver un ami!

AUGUSTA.

Elle est folle, vraiment!

MARENGO.

Pour qui donc ces billets?

CAMILLE.

Ils sont à Ludovic... et je vous les remets.

LUDOVIC, à part.

Deux mille francs!... jamais je ne les eus en caisse.

CAMILLE, à Marengo.

Prenez, prenez...

AUGUSTA.

Mais c'est d'une faiblesse!...

CAMILLE.

Partez pour lui... voulez-vous?

MARENGO.

J'y consens,

Puisqu'ils sont au conserit, volontiers je les prends;

(A Camille.)

Marché conclu... je pars! Vous, pensez aux absents.

(Le jockey entre et reste au fond.)

VIGSTA.

Eh! mais... le jockey... il attend...

CAMILLE.

Ah! la réponse... je n'y pensais plus!...

AUGUSTA.

Les billets... et le souper qu'il a promis... c'est fini... décide-toi...

CAMILLE, hésitant.

Dame!...

AUGUSTA, élevant la voix, au jockey.

Le dindon peut venir! (Mouvement de Marengo et de Ludovic.)

ENSEMBLE.

LUDOVIC.

Quel est donc ce mystère?  
D'où vient cet argent-ci?  
Ma foi! laissons-la faire,  
Je reste, Dieu merci!

MARENGO, passant près de Ludovic.

Me voilà militaire!  
Il faut partir d'ici,  
Mais, quelque jour, j'espère  
Avoir mon tour aussi!

CAMILLE.

Il restera, j'espère!  
Je donne tout pour lui!  
Je suis heureuse et fière  
De sauver un ami!

AUGUSTA.

Du courage, ma chère,  
Allons, prends ton parti;  
Pour ton bonheur j'espère,  
Et pour le sien aussi!

(Le jockey sort. — Le rideau tombe.)

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon. — Appartement à droite, entrée au fond. — Sur le premier plan, à droite, un cabinet; à gauche, une armoire à porte-manteau. — Table couverte d'un tapis du même côté, canapé, fauteuils, etc.

## SCÈNE I

CAMILLE, puis LUDOVIC.

CAMILLE, entrant par la droite, une lettre à la main.

Encore une lettre du comte de Géran... pauvre jeune homme... il n'y a pas à dire, il m'aime véritablement, c'est sûr! cette idée qu'il a été se mettre dans la tête, lui si riche, si joli garçon!... à qui toutes les femmes font des avances... Eh

bien! non, il ne pense qu'à moi... il ne veut que moi, il s'ennuie de faire sa cour dans le grand monde.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Parmi les dames à la mode,  
L'usage est de perdre du temps,  
Pour moi, ce n'est pas ma méthode,  
J'ai des principes différents :

Pourquoi si longtemps faire attendre  
Ce qu'un jour on accordera?  
Puisqu'on doit finir par se rendre,  
Il vaut mieux commencer par là!

Ah! ce n'est pas lui qui se conduirait comme  
M. Ludovic! l'ingrat, il m'a oubliée!

LUDOVIC, dans le fond, à la cantonade.

Vouslez-vous bien me laisser tranquille... Pas un  
mot, ou je vous fais chasser...

CAMILLE, se retournant.

Ludovic!... enfin c'est lui!... mais comment  
osez-vous vous présenter ici, chez moi?...

LUDOVIC.

C'est que je ne peux plus y tenir... c'est que je  
suis rongé d'amour et de jalousie... quand je  
songe au bonheur de ce Godureau!

CAMILLE.

C'est ça!... faites-moi des reproches, il valait  
peut-être mieux vous laisser partir!

LUDOVIC.

Ah! les maudits billets!

CAMILLE.

J'avais accepté... fallait bien tenir compte...

LUDOVIC.

Pauvre Camille!... j'ai eu tort de te boudier...  
mais ça n'a pas duré longtemps!... voilà quinze  
jours que je rôde autour d'ici, que je passe devant  
tes fenêtres... Enfin, j'ai su que mon cousin était  
parti pour Rouen, et je me suis dit : Vite, c'est le  
moment... chez ma cousine... car tu es ma cou-  
sine, ou c'est tout comme, de la main gauche.

CAMILLE.

Et je ne la serai pas longtemps... décidément,  
Godureau est trop bête!... et sans son tilbury qui  
est assez commode, et sa table dont je fais part à  
mes amis...

LUDOVIC.

A tes amis... ah bien! fais-moi donc faire un  
joli dîner aujourd'hui... mais, pas de fromage...  
(Ils rient.) Ah! ah! ah! ainsi, tu as du moins pour  
te consoler toutes les jouissances de la vie...

CAMILLE.

Il faut bien se rattraper un peu, et pourtant je  
ne serais plus ici, si je ne m'étais pas mis dans  
la tête de te faire faire une pension par ta fa-  
mille.

LUDOVIC.

Comment! tu aurais pensé... es-tu aimable  
donc!... Ah! va... que mon oncle me fasse seu-  
lement l'amitié de me laisser sa succession... je  
te rendrai ça, et avec les intérêts... les ferons-  
nous danser, les écus!... A propos, sais-tu com-  
ment il se porte, mon respectable oncle?

CAMILLE.

On dit qu'il ne va pas bien.

LUDOVIC.

Tant mieux!... c'est-à-dire, non... tant pis!...  
mais tâche donc que ma pension ne tombe pas  
dans l'eau, hein?... vois-tu, je suis pressé qu'elle  
vienne, et mon propriétaire aussi... et mon restau-

rateur aussi, et mon estaminet aussi, et mon tail-  
leur idem, et une foule de gens ennuyeux que  
j'envoie à tous les diables, et qui ne veulent pas y  
aller... Quand recevrai-je le premier quartier?

CAMILLE.

Nous verrons à son retour... pourvu qu'il ne  
sache pas que tu es venu ici... Dieu! avec les  
idées qu'il a...

LUDOVIC.

Il a des idées, mon cousin Godureau...

CAMILLE.

Oui, par extraordinaire... et des idées de ja-  
lousie, encore!...

LUDOVIC.

Vrai!... il est jaloux!... c'est stupide à lui!...  
mais, j'y pense... ça ne peut pas être de moi... il  
y en a donc un autre?...

CAMILLE.

Non, mais quand cela serait... Nous recevons  
ici M. le comte de Céran, un charmant jeune  
homme, bien tendre, bien aimable et bien pres-  
sant!... car les hommes!...

LUDOVIC, stupéfait.

Eh bien!... est-elle franche!

CAMILLE.

Dame!... je croyais que vous m'aviez oubliée, et  
demain peut-être vous seriez arrivé trop tard!

LUDOVIC.

Oui, mais je suis arrivé aujourd'hui, et alors,  
attention!... pas de plaisanterie!...

CAMILLE.

Oh! moi, je n'ai jamais trompé personne... je  
t'aime, touche là!... tu me déplaïs, bonsoir!...  
voilà mes principes!

LUDOVIC.

Honnête fille!... Alors, dis donc, comme tu as  
dû t'ennuyer avec mon cousin Godureau!

CAMILLE.

Je crois bien... un homme qui ne vient s'asseoir  
auprès de moi que pour digérer son argent et  
boire du champagne!

LUDOVIC.

Du champagne!... près de toi, quelle âme  
ignoble!... Dis donc, est-il bon, votre champagne?

CAMILLE.

Excellent!

LUDOVIC.

Veux-tu m'en faire donner, seulement... pour  
voir. (Il sonne.) Tu permets?...

CAMILLE.

Il est temps!

LUDOVIC, à la bonne qui paraît à droite.

Du champagne, petite... et deux verres... (Elle  
sort.)

CAMILLE.

Air du *Charlatanisme*.

Vraiment tu ne te gênes pas!

LUDOVIC.

Y penses-tu, ma chère amie?

Se gêne-t-on en pareil cas.



Entre parents, quelle folie !  
 Pour lui faire honneur me voilà !  
 Il faut que la parenté brille,  
 Et tout ici m'appartient,  
 L'embrassant.  
 Son vin, sa table... et cætera.  
 Ça ne sort pas de la famille !  
 (On entend parler et rire au dehors.)

CAMILLE.

Qu'est-ce que j'entends là !... quelqu'un qui  
 entre... Ciel ! c'est Godureau !

LUDOVIC.

Mon cousin ! il est à Rouen.

CAMILLE.

Il paraît que non ; Dieu ! s'il te voit... avec sa  
 jalousie...

LUDOVIC.

Voilà ma pension flambée. Il vient ! Je me  
 cache !... Il ouvre l'armoire à gauche.

CAMILLE.

C'est une armoire à porte-manteau. Tu vas  
 étouffer !

LUDOVIC.

Bah ! qu'est-ce que ça fait... J'y suis.

CAMILLE, refermant la porte.

Ah ! il était temps.

SCÈNE II.

CAMILLE, GODUREAU, LUDOVIC cachés.

GODUREAU, en riant.

Ah ! ah ! ah ! me voilà... c'est aimable, n'est-ce  
 pas ?

LUDOVIC, dans l'armoire.

Et de deux...

CAMILLE.

Je vous croyais sur la route de Rouen.

GODUREAU.

Et je n'y suis pas... Ah ! ah ! ah !... pour une  
 bonne raison ; ce pauvre ami, que j'aurais voir  
 pour affaires...

CAMILLE.

M. Dourville...

GODUREAU.

Eh bien ! il est mort !... c'est drôle !... Ah ! ah !  
 ah ! Nous avions rendez-vous pour le soir ; il  
 ne pouvait peut-être pas attendre... Ah ! ah !  
 ah !...

CAMILLE, à part.

Il me paraît encore plus bête, depuis que j'ai  
 revu l'autre.

GODUREAU.

Ça me fait de la peine, vrai !... c'était un ami !  
 aussi, je me suis dit : Au diable les affaires ! il faut  
 que j'organise pour ce soir avec Camille un petit  
 souper gentil et amusant.

CAMILLE, inquiète.

Aujourd'hui !... ça se trouve bien !

GODUREAU.

N'est-ce pas ! (Riant.) Ah ! ah ! ah !

LUDOVIC, qui a entrouvert la porte.

Ah ! ah ! ah !

CAMILLE, vivement.

Et ce souper...

GODUREAU.

En avant, j'ai couru chez les amis, tu sais, ces  
 jeunes gens, comme moi, si aimables, si spiri-  
 tuels... qui m'aiment tant, et à qui je prête de  
 l'argent... ils viendront tous... Nous chanterons,  
 nous rirons, nous boirons.

CAMILLE, à part.

Ah ! mon Dieu ! et Ludovic, et M. de Cérans qui  
 doit venir !

GODUREAU.

Tiens... qu'est-ce que tu as ?

CAMILLE.

Rien, rien !... mais ce souper me contrarie...  
 j'ai un mal de tête affreux.

GODUREAU.

C'est égal, tu en seras ; il n'y a pas de fête sans  
 toi... A quoi servirait d'avoir une maîtresse bien  
 jolie et bien folle, si ce n'était pour s'en faire hon-  
 neur devant ses amis et connaissances ?

CAMILLE.

Comme c'est galant !

GODUREAU.

N'est-ce pas ?... Ah ! ah ! ah !

LUDOVIC, rient aussi.

Ah ! ah ! ah !

CAMILLE, effrayée.

Ah ! ah ! ah !...

GODUREAU.

Ah ! voilà ta gaieté qui revient, à la bonne heure !  
 Quant au souper, ne t'inquiète pas, j'ai tout com-  
 mandé au café Anglais, un excellent café, où je  
 dine souvent ; c'est le rendez-vous de tous les gens  
 d'esprit. Hier encore, je m'y trouvais près d'un  
 journaliste ; un grand homme, qui m'a fait l'hon-  
 neur de me passer la carte. Ah ! l'esprit ! j'adore  
 ça ! l'esprit ! c'est ma passion !

CAMILLE, à part.

C'est une passion diablement malheureuse !

GODUREAU.

Il me reste encore une invitation à faire... plus  
 tard... à la Bourse.

CAMILLE.

Ah ! vous irez à la Bourse ?

GODUREAU.

Pour gagner de l'argent, ma chère ; l'argent et  
 l'esprit, je ne sors pas de là ! (Il rit.) Ah ! ah ! ah !

CAMILLE.

Prenez garde de vous ruiner !

GODUREAU.

Il n'y a pas de danger ; je fais des affaires d'or,  
 ma parole d'honneur ! Ça vient ! ça vient !... Tu  
 me portes bonheur ; aussi, je suis généreux, tu en  
 sais bien quelque chose.

CAMILLE.

Pas pour tout le monde ; il y a dans votre fa-

mille des personnes... M. Ludovic, par exemple... un bon enfant...

GODUREAU.

Oui, un bon enfant, qui m'a crevé l'œil, et malgré ça, j'ai obtenu, pour lui, de mon oncle, une pension dont j'ai là le premier terme.

CAMILLE.

Il se pourrait!

GODUREAU.

Mais il ne l'aura pas, il a tenu des propos sur moi; il dit partout qu'il me fera...

CAMILLE.

Quoi donc?

GODUREAU.

Je suis sûr qu'il ment. Mais c'est égal... il n'aura rien!

LUDOVIC, qui entr'ouvre la porte.

Ladre, va!

GODUREAU.

Hein!... (La bonne entre avec du champagne.)

CAMILLE.

C'est Éliisa qui apporte...

GODUREAU.

Ah! ah! ah! des rafraîchissements... du champagne... c'est aimable à toi d'y avoir pensé... dis donc... si tu venais verser toi-même...

CAMILLE.

Merci!...

GODUREAU.

Viens donc!... allons!... (Ludovic fait des signes à Camille.) Vas-tu m'en vouloir à cause de ce Ludovic?

CAMILLE.

Oh!... ce n'est pas votre dernier mot... je l'ai mis dans ma tête, vous lui ferez faire une pension...

GODUREAU.

Non...

CAMILLE.

Si fait!

### SCÈNE III.

LES MÊMES, M. DE CÉRAN.

M. DE CÉRAN, entrant vivement.

Ma foi! je suis exact... et je viens... (Apercevant Godureau.) Ciel!...

CAMILLE, l'apercevant.

Ah!...

GODUREAU.

Eh! monsieur le comte de Cérans... par quel hasard...

M. DE CÉRAN, à part.

Et moi qui le croyais à Rouen... (Haut.) Ma foi! mon cher Godureau, je suis heureux de vous trouver... car je n'y comptais guère! (À Camille.) Bonjour, belle Camille... je vous demande pardon d'entrer ainsi chez vous sans être attendu... mais j'étais pressé de parler à Monsieur.

CAMILLE.

Et vous savez qu'il est toujours ici à l'heure de la Bourse.

M. DE CÉRAN.

C'est l'heure de ses amours.

GODUREAU.

C'est vrai!... vous avez besoin de mon amitié...

M. DE CÉRAN.

Oui... j'ai besoin d'argent pour me tirer d'embarras.

CAMILLE, à part.

Il devrait bien nous en tirer aussi...

LUDOVIC, dans l'armoire.

Et de trois!...

GODUREAU.

Je sais ce que c'est... (Riant.) Ah! ah! ah! tenez, monsieur le comte, cette petite Lolotte vous ruinera... ces déesses de l'Opéra mangeraient le diable!

CAMILLE.

Monsieur le comte sait-il ce qu'est devenue Augusta, la débutante du mois dernier?

M. DE CÉRAN.

Sa fortune est faite, elle vient d'entrer dans le corps diplomatique... Pour moi, j'ai quitté l'Olympe... je tourne mes vœux d'un autre côté... (Regardant Camille.) sur la terre.

LUDOVIC, dans l'armoire.

Oui... à gauche.

GODUREAU.

Vrai!... une autre passion!... contez-nous donc cela.

CAMILLE.

Il y a peut-être de l'indiscrétion...

M. DE CÉRAN.

Non, non... il y a des gens devant lesquels l'on peut tout dire, des gens d'esprit... comme Godureau.

LUDOVIC, dans l'armoire.

Oh!... (Godureau salue.)

M. DE CÉRAN.

C'est une adorable fille qui m'a tourné la tête par sa franchise, son laisser-aller... la meilleure créature... aussi, je le sens, désormais je ne pourrais pas vivre sans elle, et si je ne parviens pas à m'en faire aimer comme je l'aime, je suis capable de me brûler la cervelle... (À part.) Effrayons-la... elle est si bonne fille...

CAMILLE.

Comment, monsieur...

M. DE CÉRAN.

Oh! mon Dieu!... c'est tout simple... je ne perdrais pas grand'chose!...

GODUREAU.

Mais c'est absurde, ce que vous dites là... (Mouvement de M. de Cérans.) Pardonnez-moi l'expression, il y a toujours moyen de s'entendre.

M. DE CÉRAN.

Oh! celle-là a des scrupules... elle se croit liée

à un certain imbécile... un de vos confrères  
qu'elle pourrait tromper!...

GODUREAU.

Vraiment...

CAMILLE.

Air de la *Petite Sœur*.

Mais, s'il est quelque engagement,  
Des conditions qu'elle ait faites!...  
Jamais de trahisons secrètes...  
Rompre toujours ouvertement,  
C'est la probité des grisettes...  
Des grisettes.

M. DE CÉRAN.

A la bonne heure!... malgré cela,  
Comme moi, vous savez sans doute  
Qu'ainsi qu'ailleurs, dans ce corps-là,  
On fait quelquefois banqueroute.

CAMILLE, regardant M. de Cérán.

Quelquefois... ça s'est vu!

M. DE CÉRAN.

Et moi, je lui offre avec mon cœur mon hotel,  
ma voiture... ma voiture qui doit être en route  
pour venir... (Il se reprend. Pour aller la chercher.)

CAMILLE, à part.

Ah! mon Dieu!...

M. DE CÉRAN.

Nous devons faire une promenade... agréable,  
où j'espérais la décider...

GODUREAU.

Pendant que l'autre sera à la Bourse!... (Riant.)

Ah! ah! ah!

M. DE CÉRAN.

C'eût été drôle, n'est-ce pas!... (Ils rient tous les  
trois.)

LUDOVIC, riant aussi, dans l'armoire.

Jobard de cousin, va! ah! ah! ah!

GODUREAU.

Vous la déciderez, monsieur le comte... vous la  
déciderez... c'est charmant!... dites donc... un de  
mes confrères, vous me direz son nom!... Ah! ah!  
ah!... Il vous faut de l'argent... voulez-vous passer  
dans mon petit boudoir... Camille va vous donner  
ce qu'il vous faut pour le billet... la reconnais-  
sance...

LUDOVIC, à Camille, de l'armoire.

N'y va pas!...

CAMILLE.

Air : *On prétend qu'en ce voisinage*.

Mourir pour moi?... pauvre jeune homme!

GODUREAU.

Vous allez me faire un reçu,  
Et je vous apporte la somme...

M. DE CÉRAN.

Cinq mille francs...

GODUREAU.

C'est convenu

Je vous les promets et pour cause..

Un confrère qu'on dupe ainsi!

J'y veux être pour quelque chose.

(Il donne la main à Camille.)

M. DE CÉRAN.

Et moi, j'y compte bien aussi.

ENSEMBLE.

GODUREAU.

Attendez-moi, je suis votre homme!

Vous allez me faire un reçu,

Et je vous apporte la somme...

Cinq mille francs... c'est convenu.

M. DE CÉRAN.

Ne vous pressez pas... le brave homme!

Nous allons vous faire un reçu...

Comptez, recomptez bien la somme...

Cinq mille francs, c'est convenu

CAMILLE.

Et Ludovic... pauvre jeune homme!

Ah! si Godureau l'avait vu!

Il le traiterait Dieu sait comme!

Plus d'espoir, il serait perdu!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LUDOVIC, puis MARENGO.

LUDOVIC, seul, sortant de l'armoire qu'il laisse ouverte.

Eh bien!... elle m'écoute joliment!... pourvu  
que le jobard de Godureau ne les fasse pas trop  
attendre! La probité des grisettes!... comptez là-  
dessus... et cet autre aussi, qui va lui parler de  
se tuer!... s'il ne faut que ça, je me jetterai bien  
par la fenêtre... pourvu qu'il y ait un peu de  
paille dessous.

MARENGO, en soldat, entrant par le fond.

Ce doit être par ici.

LUDOVIC.

Qu'est-ce que c'est que ça!... eh! mais, je ne me  
trompe pas!... c'est mon remplaçant!

MARENGO.

C'est mon bourgeois!

LUDOVIC.

Depuis quand à Paris?

MARENGO.

Depuis hier.

LUDOVIC.

Et vous venez?

MARENGO.

Voir Frétilton.

LUDOVIC.

Elle vous attend?...

MARENGO.

Pas du tout.

LUDOVIC.

Vous l'aimez?

MARENGO.

Comme un fou!

LUDOVIC.

Et de quatre.

MARENGO.

Quand j'ai su qu'elle était ici, chez monsieur.

LUDOVIC.

Godureau...

MARENGO.

Un banquier...

LUDOVIC.

Un imbécile...

MARENGO.  
Raison de plus...  
LUDOVIC.  
Vous vous êtes mis en route.  
MARENGO.  
A marche forcée...  
LUDOVIC.  
Et vous arrivez...  
MARENGO.  
De la caserne Popincourt... Peut-on parler à la bourgeoise?

LUDOVIC.  
Gardez-vous-en bien...  
MARENGO.  
Le particulier est jaloux?  
LUDOVIC.  
Comme une bête!  
MARENGO.  
Sortira-t-il bientôt?  
LUDOVIC.  
Dans un instant.

MARENGO.  
Mors, je reste.  
LUDOVIC, écoutant.  
Et moi aussi... silence! (Il va regarder à la porte du boudoir.) Ah! le comte est parti.

MARENGO.  
Quel comte?  
LUDOVIC, apercevant la bouteille.  
Tiens! le champagne... voulez-vous en boire un coup?

MARENGO.  
Volontiers.  
LUDOVIC.  
Vous avez eu un congé?  
MARENGO.  
Oui, par la recommandation du général...  
LUDOVIC.

A qui vous ressemblez tant!... (Buvant.) A votre sauté!

MARENGO, buvant.  
A la vôtre!... En restant, je pouvais avoir des galons tout de suite... mais j'ai mieux aimé...

LUDOVIC.  
On vient!... je me cache!...  
MARENGO.  
Sauve qui peut!... (Il se jette dans l'armoire que Ludovic a laissée entr'ouverte, et tire la porte.)

LUDOVIC.  
Dites donc... c'est mon logement... Ah!... (Il ouvre la porte en face.) Ce cabinet... (Il y entre vite et tire la porte. On entend Godureau se disputer avec Camille.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, CAMILLE, JOHN.

CAMILLE, entrant, à la cantonade.  
Comme vous voudrez, monsieur... Allons... il a des soupçons sur le comte, à présent... il a fini par comprendre.

MARENGO, dans l'armoire à gauche.  
La guérite est diablement étroite.  
CAMILLE.  
Ah! sans la pension de Ludovic!...  
LUDOVIC, dans le cabinet à droite.  
(C'est elle... (Il va pour sortir.)  
JOHN, avec mystère.  
Mademoiselle Camille, nous voilà!  
LUDOVIC, rentrant dans le cabinet.  
Encore un!  
CAMILLE.  
Qu'est-ce que c'est?

JOHN.  
La voiture qui vient vous chercher... M. le comte vous attend.

CAMILLE.  
Silence! Dieu! s'il le voyait!... après ce qu'a dit M. de Céran.

GODUREAU, en dehors.  
Eh bien! Camille!... Camille!... (Les deux portes de l'armoire et du cabinet se ferment.)

CAMILLE, à John.  
Va-t'en!... non, il te verrait!... (Godureau entre. Elle cache le jockey en se plaçant devant lui; il se baisse et se glisse doucement sous la table.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, GODUREAU, portant un sac d'argent.

GODUREAU.  
Où diable es-tu donc?... est-ce que tu m'en veux encore de cette idée?

CAMILLE.  
Oh! cela m'est bien égal... croyez tout ce que vous voudrez.

GODUREAU.  
Eh bien! non, non!... j'avais tort!... c'est que, lorsque je suis rentré, le comte avait un air si tendre... mais je me trompais... tu n'aimes que moi...  
CAMILLE.

Je ne dis pas ça... Qu'est-ce que c'est que ce sac d'argent?... la pension de M. Ludovic?

GODUREAU, posant le sac sur le fauteuil qui est près du cabinet.

Que je vais rendre à mon oncle.

LUDOVIC, à part.

Cousin marâtre... va!...

GODUREAU.

Ah çà! mais, sais-tu que tu t'intéresses bien à ce drôle-là!...

CAMILLE.  
Allez-vous en être jaloux aussi?...

GODUREAU.  
De Ludovic... par exemple!... je m'estime trop pour ça... un pataud qui n'a ni ma grâce, ni mon esprit... (Ludovic cherche à prendre le sac.) Je te demande un peu s'il est bâti comme ça... s'il a une jambe, une tournure comme la mienne.

CAMILLE, apercevant Ludovic qui retire son bras sans avoir attrapé le sac.

Ah!...

GODUREAU.

Quoi donc ?

CAMILLE.

Rien... rien!... j'ai cru que vous alliez tomber...

GODUREAU.

Oh! je suis solide... Dis donc, petite, je ne t'ai jamais vue si jolie que ce matin!...

MARENGO, à part.

Il n'est pas beau, le particulier.

CAMILLE.

Mais partez donc, monsieur, partez donc!... vous serez trop tard à la Bourse.

GODUREAU.

Ne crains rien... et d'abord, (Passant à la table.) un verre de champagne... ça échauffe la conversation... tiens, la bouteille est à moitié!...

CAMILLE, regardant la porte du cabinet.

Bah!... mais oui... puisque nous l'avons entamée.

LUDOVIC, caché.

Oh!

MARENGO, cache.

Oh!

CAMILLE, à part, regardant des deux côtés.

Tiens! il y a de l'écho.

GODUREAU.

Non! le diable m'emporte, si je me souviens... c'est égal, j'en bois encore. (Il remplit le verre qui est du côté de l'armoire.) C'est bon, le champagne! ça rend aimable! Allant lui prendre la taille.) Et je veux l'être avec toi.

MARENGO, entr'ouvrant la porte.

L'étouffe!... (Il prend le verre, le vide, le remet sur la table et rentre dans sa cachette.)

CAMILLE, à Godureau.

Buvez donc votre champagne, et partez...

GODUREAU.

Sois tranquille, j'ai bien le temps. Revenant à son verre. Tu me bouades encore? Tiens! qu'est-ce qui a vidé mon verre?

CAMILLE.

Votre verre! (A part.) Par exemple!

GODUREAU.

Allons, fais donc l'étonnée, c'est toi!

CAMILLE.

Moi!

GODUREAU.

C'est toi! ah! ah! ah!

CAMILLE.

Ah! ah! ah! oui, oui, c'est... A part.) Je n'y suis plus du tout! Bah! En voulez-vous un autre?

GODUREAU.

Merci! merci! un baiser, et je m'en vais. Ludovic a fini par attraper le sac.) Ah! et mon argent! Eh bien! il n'y est plus!

CAMILLE, stupéfaite.

Il n'y est plus!

GODUREAU.

Camille! Camille!

CAMILLE.

Ah! est-ce que votre jalousie va vous reprendre?

GODUREAU.

Du tout, du tout! mais il y a ici quelqu'un qui vole mon champagne, qui boit mon argent... c'est-à-dire...

CAMILLE.

Est-ce que je sais... (Marengo ferme la porte avec bruit. On l'entend rire dans l'armoire.)

GODUREAU.

C'est là... il y a quelqu'un là-dedans!

CAMILLE, étonnée.

Dame! il paraît... c'est possible... mais, si je sais qui...

GODUREAU.

Laissez donc... c'est quelqu'un que vous aimez...

CAMILLE.

Eh bien! quand est-ce que ça m'est défendu? est-ce que je ne puis pas aimer qui je veux?... et d'abord ce n'est pas vous...

GODUREAU.

Ah! vous le prenez sur ce ton-là. Eh bien! nous allons voir... Et d'abord, je veux que le misérable qui est là en sorte sur-le-champ, qu'il me rende ce qu'il m'a volé... le scélérat... le lâche! il a peur!

CAMILLE, entre l'armoire et lui.

Monsieur...

GODUREAU.

Laissez-moi... qu'il sorte! ou j'enfonce l'armoire.

MARENGO, se montrant.

Air: *Me voilà!*

Me voilà!

GODUREAU, parlant.

Un soldat!...

CAMILLE, de même.

Marengo!

MARENGO, contiguant.

Me voilà!

Prêt à vous satisfaire!

Me voilà! *(bis.)*

A vos ordres, je suis là!

CAMILLE ET GODUREAU.

Il est là!

Le voilà!

Quel mystère!

Est-ce là!

CAMILLE, courant à lui.

Marengo! ma vieille connaissance!

MARENGO.

Quel plaisir, manzèle Prétillon!

GODUREAU.

Eh! mais voyez quelle insolence!

Ils s'embarassent la tour de bon!

Allons, morbleu! sans plus attendre

Rendez ce que vous m'avez pris!

MARENGO.

C'est un baser! mais, entre amis,  
C' n'est pas à vous qu' je veux le rendre!

GODUREAU.

Eh! garde-le! mais mon argent, voleur!

MARENGO, voulant dégainer.

Milzieux!

CAMILLE.

Ce n'est pas lui!

GODUREAU.

Qui donc?

LUDOVIC, sortant du cabinet.

*Reprise de l'air.*

Me voilà!

GODUREAU.

Ludovic!

LUDOVIC, continuant.

Me voilà! (bis.)

Prêt à vous satisfaire!

ENSEMBLE.

Me voilà! (bis.)

Plus d' colère,

Je suis là!

TOUS.

Il est là! etc.

GODUREAU.

Ah çà! c'est donc une caverne que cette mai-  
son!

LUDOVIC.

C'est l'argent de mon oncle, mon quartier de  
pension, cousin... et, si tu veux un reçu...

GODUREAU.

Pas de coups de poing!

MARENGO.

Quand vous voudrez...

GODUREAU.

Je ne vous parle pas... c'est à Mademoiselle qui  
m'a trompé, et que je priverai de toutes mes  
bontés... je lui déclare...

CAMILLE.

Je vous déclare, moi, qu'il faut que ça finisse...  
il y a assez longtemps que je m'ennuie ici!

GODUREAU, furieux.

Me parler ainsi! après tout ce que j'ai fait pour  
toi!

CAMILLE.

Ah! c'est à cause de ton tilbury que tu fais le  
fier! laisse donc, j'ai mieux que ça. (Allant à la table  
et appelant, John! John!

JOHN, sortant de dessous la table.

*Reprise du chant.*

Me voilà!

(L'air continue en sourdine jusqu'à la fin.)

GODUREAU, l'interrompant.

Eh bien! d'où sort-il, celui-là!

MARENGO.

Vlà l'autre!

CAMILLE.

Mon jockey, faites approcher ma voiture.

TOUS.

Sa voiture!

CAMILLE.

Marengo, donnez-moi la main jusqu'à mon équi-  
page. (A John.) A mon hôtel.

GODUREAU.

M. de Cérant!

MARENGO.

Ça me recule joliment! (Marengo donne la main à  
Camille, Godureau reste stupéfait à gauche, Ludovic à  
droite, John s'arrête dans le fond. — Le rideau tombe.)

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche boudoir garni de meubles élégants. — La salle à manger à gauche.

Entrée au fond.

### SCÈNE I.

CAMILLE, ANASTASIE, ERNEST, PLUSIEURS JEUNES GENS à la mode, assis sur les fauteuils et sur le divan autour de Camille, qu'Anastasia achève de coiffer devant une riche toilette.

CAMILLE.

Non, messieurs, non... je suis plus franche que vos dames... à présent que je suis libre et riche, ma maîtresse enfin, je ne regrette pas le temps où je n'avais rien... au contraire... alors, je ne pouvais rien donner, au lieu que, maintenant, il y en a un peu pour tout le monde.

TOUS.

Vous êtes charmante!

CAMILLE.

Ah! ce n'est pas qu'en robe d'indienne, et quand j'arrangeais mes cheveux moi-même, je ne fusse aussi bien qu'avec cette robe de velours; demandez à Ludovic, votre ami, qui vous fait bien attendre. (A part.) Et moi aussi!

ERNEST, debout près d'elle.

Nous ne nous en plaignons pas.

CAMILLE.

Quand je paraissais à l'œil-de-bœuf de ma mansarde, au cinquième, ce n'était qu'un cri sur

toutes les gouttières des environs... Dieu! qu'elle est jolie!... aussi, c'était à qui m'offrirait, non pas son équipage... et pour raison... mais son bras et son parapluie.

ERNEST.

Quoi!... ce pied si mignon...

CAMILLE.

Ah!... il n'a pas toujours été dans du satin... mais j'étais toujours bien chaussée... j'aime ça... et en marchant un peu sur la pointe, j'arrivais au bal de la Chaumière sans avoir une mouche à mon bas de coton.

ERNEST.

Vrai! vous alliez à la Chaumière?... comme un étudiant en droit?

CAMILLE.

Et au bal de Sceaux... en coucou...

TOUS, riant.

En coucou!... Ah! ah! ah!

CAMILLE.

Où, en coucou!... je suis moins secouée et moins chiffonnée dans ma voiture... mais c'était plus amusant.

ERNEST.

Dieu! si j'avais été là... comme je vous aurais fait danser!

CAMILLE.

Mais, je le crois bien. (A Anastasie.) Non, mademoiselle... un autre bandeau, je vous l'ai déjà dit... celui-là me rappelle cet imbécile de Godureau... Ah! celui-ci, à la bonne heure, ce sont des opales... elles me viennent d'un héros... qui me les a rapportées d'Alger, de la Casaba, où il en avait rempli ses mains et ses poches.

ERNEST.

Cela devait retourner aux infidèles. (Regardant l'écrin.) Oh! que de bijoux!... quel éclat!... et surtout quelle variété!... il doit y en avoir pour bien de l'argent?

CAMILLE.

A qui le dites-vous?

ERNEST.

Ah! qu'on serait heureux de pouvoir ajouter là quelque brillant!

CAMILLE.

Ah! vous êtes venu trop tard... comme ces lettres que je viens de recevoir... des lettres d'amour, j'en suis sûre... aussi, je ne les ai même pas ouvertes.

ERNEST.

Cela doit être curieux!

CAMILLE.

Vous pouvez voir.

TOUS, se rapprochant.

Ah! oui; lisons la correspondance.

CAMILLE.

Allons, Ernest... prenez les billets doux... soyez mon secrétaire, ce matin. (Anastasie sort.)

ERNEST, ouvrant les lettres.

Volontiers. (Lisant.)

Acte du Pot de fleurs.

« Oh! miss Camille, je vous aime!

« Hier, vous m'avez plu si fort!

« J'en suis d'une folie extrême! »

CAMILLE.

Eh! mais, vraiment, c'est un miracle!

ERNEST.

« J'ai beaucoup de sterlings, ma chère... »

CAMILLE.

Eh! que m'importe son argent!

J'accepte tout du continent,

Je ne veux rien de l'Angleterre.

(Lui prenant la lettre.)

A une autre.

ERNEST.

Diable! voilà du papier un peu gros... et quelle écriture!

CAMILLE.

Lisez... lisez...

ERNEST, lisant.

« Mademoiselle Frétillon, c'est pourquoi je vous « écris, attendu que je ne vais pas vous voir... »

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

CAMILLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ERNEST, continuant.

« Vous êtes riche, à présent, et moi, je ne suis « toujours qu'un troupière, malgré les promesses « de mon protecteur, le général, qui est bien ma- « lade pour le quart d'heure. La présente est donc « pour vous dire que je ne vous oublie pas, et que « si je n'ose pas aller vous intéresser en personne, « je n'en suis pas moins toujours en ligne, en at- « tendant le bonheur... par la grâce de Dieu... « avec lequel j'ai celui de vous porter armes et « d'être votre très-humble et très-obéissant servi- « teur. »

« MARENGO. »

CAMILLE.

Marengo!

ERNEST, continuant.

« Soldat, rue de Loursine, à la caserne... »

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

CAMILLE, se levant.

Ce pauvre Marengo! mais je le verrai... j'aurais tant de plaisir!...

ERNEST.

On dirait qu'il est plus heureux que moi!

CAMILLE.

Lui! Oh! le pauvre garçon! il n'y a jamais songé.

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Cependant...

CAMILLE.

Taisez-vous, et occupez-vous de notre loge pour ce soir.

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

A l'Opéra?

ERNEST.

Aux Bouffes?

CAMILLE.

Non, non, c'est trop grand seigneur tout ça, c'est ennuyeux comme les Français, Ludovic y dort tous-jours... au Palais-Royal, plutôt... parlez-moi de ce théâtre-là! il n'est pas bégueule... une avant-scène...

ERNEST.

J'y vais tout de suite.

TOUS.

Attends-nous donc...

## SCÈNE II.

LES MEMES, LUDOVIC.

LUDOVIC, entrant vivement une cravache à la main,  
à part.

Ah! mon Dieu! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!

TOUS.

Ludovic!

CAMILLE.

Enfin, monsieur, qu'êtes-vous donc devenu depuis deux jours?

LUDOVIC.

Moi, je ne sais pas... j'ai eu des affaires... (A part.) Il y a surtout le grand nez... je suis sûr que c'est un garde du commerce.

CAMILLE.

Hein? qu'est-ce que tu dis?

LUDOVIC.

Rien, rien... A part. Arrêté! arrêté!

ERNEST.

Mon Dieu! vous avez la figure toute bouleversée!

LUDOVIC.

Vous trouvez? ce sont les rideaux qui font cet effet-là... (Il les tire et regarde. Les scélérats y sont toujours!

CAMILLE.

Mon ami, ces messieurs dînent ce soir ici... après dîner, nous irons au spectacle.

LUDOVIC.

Je n'irai pas.

ERNEST, à part.

Tant mieux!

CAMILLE.

Et pourquoi ça?

LUDOVIC.

Parce que je n'irai pas.

ERNEST, aux autres jeunes gens.

Comme c'est aimable!

CAMILLE, à part.

Il lui est arrivé quelque chose.

ERNEST.

C'est égal, allons louer la loge. (A Camille.) A ce soir.

TOUS, en sortant.

A ce soir.

## SCÈNE III.

CAMILLE, LUDOVIC.

CAMILLE.

Maintenant que nous sommes seuls, dites-moi un peu, monsieur, ce que signifie cette conduite-là? Je ne te vois plus, tu n'as plus confiance en moi... ce n'est pas bien, cela me fait de la peine... est-ce que tu ne m'aimes plus, Ludovic?

LUDOVIC.

Quelle bêtise! est-ce que je dis ça?

CAMILLE.

Tu aurais tort, vrai! Moi, vois-tu, je t'aime toujours comme autrefois, et même beaucoup mieux; car, alors, la vanité, l'ambition... mais aujourd'hui que je suis riche, ce que j'ai là, pour toi, ce n'est pas une attache de passage, c'est du solide!

LUDOVIC.

Oh! si tu vas faire un sermon.

CAMILLE.

Voyons, monsieur, vous me négligez, vous faites le mari... prenez garde... vous deviez venir hier au soir, vous me l'aviez promis, et je ne vous ai pas vu!

LUDOVIC.

Ah bien! j'ai oublié l'heure.

CAMILLE.

Vrai? c'est que tu avais peut-être laissé ta montre quelque part... (Elle va à sa toilette.) avec la chaîne...

LUDOVIC, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'elle saurait...

CAMILLE.

Tenez, monsieur, n'est-ce pas celle-ci?

LUDOVIC.

Ma montre!

CAMILLE, la lui présentant.

Prenez donc! je veux bien le Mont-de-Piété, pour la reconnaissance.

LUDOVIC.

Mais qui a pu te dire...

CAMILLE, la lui passant autour du cou.

Est-ce là ce qui t'inquiétait?

LUDOVIC.

Oh! ça... et puis autre chose.

CAMILLE.

Mais enfin, quoi donc?

LUDOVIC.

Apprends... que j'ai des dettes, qu'on me poursuit... qu'on veut me mettre à Sainte-Pélagie... (A part.) Là! coup sur coup! ça va plus vite!

CAMILLE.

Des dettes, c'est impossible!... à moins que vous ne fassiez des folies ailleurs.

LUDOVIC.

Allons, te voilà encore avec tes idées!

CAMILLE.

Ah! j'ai droit d'exiger que vous m'aimiez sans partage... Ce serait affreux!...



LUDOVIC.

Si tu vas faire du sentiment... à présent !

CAMILLE.

Eh bien, non, non... je te croirai sur parole, tu me conteras cela plus tard, mais d'abord, allons au plus pressé. Tu dois ?

LUDOVIC.

Plus que je ne puis payer.

CAMILLE.

C'est donc plus que je n'ai.

LUDOVIC.

Que dis-tu ?

AIR : *A sérénade ans*

Revoir pour moi ta bourse plus légère  
Y penses-tu ? ma pauvre Frotillon !  
Je suis en fou, mauvais sujet, ma chère,  
Je ne veux pas mourir d'autre nom.

CAMILLE.

Ah ! c'est fini, si tu parles raison !  
Heureux amants, sans cramière de scandale,  
Nous partagerons, et jamais de refus ! *(bis.)*  
Mais, à présent, tu fais ce la morale...

*(Lui tendant la main.)*

Mon ami, vous ne m'aimez plus !

LUDOVIC.

Mais, écoute-moi donc !

CAMILLE.

Du tout ! du tout ! je me fâcherai à mon tour !  
et je te déclare bien qu'après un pareil refus, je  
manquerais du nécessaire que je n'accepterais pas  
un centime de vous... Aller en prison ! y passer  
ses jours et ses nuits ! mais, a-t-on vu une bêtise  
pareille !

LUDOVIC.

Eh bien, nous verrons ; plus tard, je ne dis pas.

ANASTASSE, annonçant.

Mademoiselle Augusta de l'Opéra descend de voiture.

CAMILLE.

Augusta ! par quel hasard...

LUDOVIC, à part.

La danseuse ! Dieu ! si elle allait bavarder !  
*(Haut.)* Est-ce que tu vas la recevoir ?

CAMILLE.

Je vais la renvoyer, je te rejoins... entre là, et  
fais-moi ton compte, entends-tu !

LUDOVIC.

Mon compte ! Oh ! bien oui !... *(A part.)* Ne me voyant pas, elle ne songera peut-être pas à faire des cancan sur moi, la danseuse. *(Camille se retourne.)* J'y vais. Il entre à gauche.

## SCÈNE IV.

CAMILLE, AUGUSTA.

AUGUSTA, entrant.

Eh ! bonjour, ma chère... embrassons-nous donc.

CAMILLE.

Ah ! quelle tendresse ! ça t'est donc revenu ?

H.

AUGUSTA.

Hein !... pourquoi me dis-tu ça ?... parce que je ne viens pas te voir ?... Ah ! ma chère, il ne faut pas m'en vouloir, j'ai tant de travaux !... l'Opéra me tue !... tiens, je viens d'étudier, chez notre maître de ballets, un pas que je ne puis me mettre dans la tête.

CAMILLE.

C'est-à-dire, dans les jambes.

AUGUSTA.

Tu es heureuse, n'est-ce pas ? J'ai appris que tu étais riche... que tu avais une voiture, des rentes...

CAMILLE.

Je ne sais pas comment cela s'est fait, je n'ai rien pris...

AUGUSTA.

Mais tu as accepté, c'est une autre manière, ce n'est pas la mienne... tu sais, j'ai toujours eu des principes d'économie. A propos, tu aimes toujours Ludovic ?...

CAMILLE.

Toujours !

AUGUSTA, à elle-même.

L'infâme !

CAMILLE.

Tu dis ?...

AUGUSTA.

Rien... je t'expliquerai ça... c'est un service que je veux te rendre... à charge de revanche... je viens t'en demander un.

CAMILLE.

A moi ?

AUGUSTA.

Laisse-moi le cœur de M. Malbroug ?

CAMILLE.

M. Malbroug... mais, il est mort !

AUGUSTA.

Oh ! tu sais bien ce que je veux te dire, ce n'est pas celui-là... c'est lord Malbroug, cet aimable jeune homme, attaché à l'ambassade anglaise... je sais qu'il t'a vue à ce bal d'artistes où tu as eu tant de succès... depuis cette nuit-là, il t'aime, je le sais, il te l'a écrit... Oh ! ne joue pas la surprise... avoue, ne fais pas de la diplomatie... je suis plus forte que toi... je vis là-dedans...

CAMILLE.

Ah ! sois tranquille, ce n'est pas mon genre. Mais je te jure que je n'ai rien reçu... à moins que ce ne soit le billet de ce matin. *(Elle le prend sur la table.)*

AUGUSTA.

Ce billet... donne... juste !... c'est cela... une déclaration, quand il me jurait... oh ! que ces Anglais sont perfides !

CAMILLE.

Je ne les ai jamais aimés.

AUGUSTA.

Ni moi non plus... mais, ça n'empêche pas... au contraire.

CAMILLE.

Eh bien... je te livre M. Malbroug... je n'y prétends rien... j'ai mieux que ça.

AUGUSTA.

Un prince russe?

CAMILLE.

Mieux encore... mon Ludovic.

AUGUSTA.

Ah! c'est juste... mais, service pour service... apprends donc qu'il te fait des traits, ma chère.

CAMILLE.

Qui?... Ludovic!

AUGUSTA.

Avec Lolotte... une de nos demoiselles des chœurs... une petite brune, maigre et baucala qui danse comme ça, tiens... (Elle danse d'une manière ridicule.)

CAMILLE.

Allons donc... c'est impossible.

AUGUSTA.

Il y a deux mois que cela dure, elle lui mange un argent fou.

CAMILLE.

Ludovic!... Ludovic!... Oh! l'indigne!... si tu savais ce que j'ai fait pour lui... depuis le remplaçant, qui m'a tant coûté!...

AUGUSTA.

Ah! Marengo!... je l'ai vu dernièrement qui montait la garde rue Grange-Batelière.

CAMILLE.

Eh pour ménager sa délicatesse, cette pension sous le nom de son oncle... tout à l'heure encore, j'allais... (Essayant des larmes. Oh! les hommes!... les hommes!... moi qui les ai tant aimés!

AUGUSTA.

Ils ont du bon!... mais ce sont des monstres! Tiens, par exemple, ce vieux général Darcourt qui m'adorait, il devait me laisser toute sa fortune, il n'avait pas d'héritier, à ce qu'il disait... et pas du tout!... il se meurt, et j'apprends qu'il laisse sa fortune à des inconnus... des enfants naturels... un homme sans mœurs, quoi!

CAMILLE, sans l'écouter.

Ah! il lui faut une Lolotte!...

AUGUSTA.

J'ai voulu t'ouvrir les yeux en bonne camarade... pour te prouver que je t'aime toujours.

CAMILLE, regardant la porte à gauche.

Oh! il me tarde de le revoir!

AUGUSTA.

C'est comme moi, M. Malbroug... dis-moi donc, dînes-tu chez toi?

CAMILLE.

Oui, oui, j'ai du monde encore!...

AUGUSTA.

Eh bien! je m'invite... je n'ai pas d'Opéra... (A part.) Je veux savoir si elle me trompe. (Elle va pour sortir par le fond.)

## SCÈNE V.

LUDOVIC, AUGUSTA, CAMILLE.

LUDOVIC, entant.

Oh! ma foi! je suis pressé... et je crois qu'ils ne sont plus là!

CAMILLE.

C'est lui!

AUGUSTA, l'apercevant et rentrant.

Ah! M. Ludovic!...

LUDOVIC, à part.

Encore la danseuse!...

AUGUSTA.

Comment ça va-t-il, depuis hier? car je vous ai aperçu... à l'Opéra.

CAMILLE.

Ah! tu étais à l'Opéra... hier.

LUDOVIC.

Oui, oui, un instant... (A part) Que le diable l'emporte!

AUGUSTA.

Oh! nous voyons quelquefois M. Ludovic dans les coulisses, et chez notre maître de ballets... est-ce que vous n'y allez pas, en ce moment?... (Bas à Camille.) C'est l'heure de Lolotte.

LUDOVIC.

En ce moment... j'ai affaire.

CAMILLE.

Oui, nous avons un compte à régler.

AUGUSTA.

Tant pis! moi j'y vais pour un pas nouveau, il est horriblement difficile, mais, je reviens bientôt... nous dînerons ensemble, adieu, monsieur Ludovic! (A Camille.) Adieu, ma petite!

LUDOVIC, l'accompagnant.

Adieu, mademoiselle!

AUGUSTA, à part et en sortant.

Une scène, ça va être gentil!

LUDOVIC, descendant la scène.

Bavarde!...

## SCÈNE VI.

CAMILLE, LUDOVIC.

CAMILLE.

Enfin, nous sommes seuls... je te remercie d'être resté.

LUDOVIC.

Il faut que je sorte... (Mouvement de Camille.) Mais pas avec elle.

CAMILLE.

Sortir! et pourquoi donc?... et ce mémoire que tu dois me donner?

LUDOVIC, prenant sa cravache et son chapeau.

Il est dans ta chambre, adieu!

CAMILLE, le retenant.

Où vas-tu?

LUDOVIC.

Chez un ami.

CAMILLE.

Chez mademoiselle Lolotte...

LUDOVIC.

Lolotte! qui t'a dit... c'est Augusta!

CAMILLE.

Je le sais... ça suffit!... mademoiselle Lolotte, que tu aimes... pour qui tu fais des folies...

LUDOVIC.

Oh! ma foi! puisque tu le sais!... oui... je vais chez Lolotte, elle est drôle... mais, pour de l'amour, c'est toi seule... ainsi, sois tranquille... (Il va pour sortir.)

CAMILLE.

Vous ne sortirez pas!

LUDOVIC.

Oh! oh! c'est du sérieux!... à ce qu'il paraît...

CAMILLE.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

LUDOVIC.

Est-ce que tu me prends pour un enfant?

CAMILLE.

Je vous prends... je vous prends pour un ingrat!... pour un homme sans loyauté, et c'est ce que vous êtes... Vous ai-je jamais trompé, moi?... dès que je l'ai pu... n'ai-je pas tout sacrifié pour vous?... parce que je l'aime, parce que c'est plus fort que moi, et tu pourrais... mais, voyons!... qu'avez-vous à dire?...

LUDOVIC, voulant s'en aller.

Je te répondrai plus tard.

CAMILLE, le retenant.

Non!... tout de suite... il faut que tu t'expliques... tu m'appartiens... moi aussi, j'ai reçu des déclarations, des offres brillantes... j'ai tout rejeté... ce qu'il me fallait, c'était de l'amour, et le tien, surtout!... malgré tes brusqueries, j'ai résisté à tout!... je n'en avais que plus de mérite... mon cœur, ma fortune, tout est à toi; et vous, monsieur, voilà qu'au premier petit nez de travers que vous rencontriez, vous pourriez!... non pas, non pas, s'il vous plaît!... te céder, te perdre!... c'est impossible!... (Elle se jette dans ses bras.)

LUDOVIC.

Frétillon!... que c'est bête de s'attendrir comme ça!

CAMILLE.

Oh! oui, c'est bien bête!... Voyons, monsieur... mettez là votre cravache et votre chapeau, je vous le pardonne pour cette fois... mais ne recommencez plus... car ça se gâterait!

LUDOVIC, tirant sa montre.

C'est bien!... c'est bien!... parbleu!... entre nous, est-ce qu'on doit se tourmenter comme ça, quand je te dis que je dînerai avec toi... (Il l'embrasse.) mais je suis pressé!...

CAMILLE.

Ludovic!... je vous défends de sortir!... (Elle remonte vers le fond.)

LUDOVIC.

Allons donc... tu vas finir par m'impatienter!...

CAMILLE.

Ludovic... tu resteras!...

LUDOVIC.

Non!...

CAMILLE.

Si fait!...

LUDOVIC.

Ah! c'est comme ça! (Il se dispose à sortir.)

CAMILLE.

Je fermerai plutôt la porte... (Elle retire la clef.)

LUDOVIC, remontant vers le fond.

M'enfermer, me traiter comme un esclave!... un valet! donnez-moi cette clef!

CAMILLE.

Non, monsieur.

LUDOVIC.

A l'instant! je la veux!...

CAMILLE.

Vous ne l'aurez pas!

LUDOVIC.

Si fait!...

CAMILLE.

Non!...

LUDOVIC, levant sa cravache.

Frétillon!...

CAMILLE, le fuyant.

Ah!

LUDOVIC, jetant avec violence sa cravache par terre.

Aussi, tu me fais sortir de mon caractère!...

CAMILLE.

Je crois, au contraire, que vous venez d'y rentrer.

LUDOVIC.

Mais enfin... ce n'est pas ma faute!...

CAMILLE.

Tenez, monsieur, voilà votre clef. (Elle la jette par terre.) Prenez-la.

LUDOVIC, la ramassant.

Pourquoi aussi m'y a-t-elle forcé!... (Camille est dans un fouteuil, un monocle sur ses yeux. Il la regarde, fut un pas vers elle.) Allons, voyons, Frétillon. Camille le fixe avec hauteur. Il va pour sortir et se retourne. Hein... (Il se décide.) Ah! ma foi! tant pis... (Il sort.)

## SCÈNE VII.

CAMILLE, ERNEST.

CAMILLE, regardant de côté.

Ah! il s'en va! il s'en va! Ah! c'est fini! je ne l'aime plus!...

ERNEST.

Eh bien!... où court-il donc comme ça, monsieur Ludovic? Justement, il y a en bas du monde qui le demande!... Présent! un billet à Camille. Voici, mademoiselle, la loge que... Ah! mon Dieu!... qu'avez-vous, mademoiselle? des larmes!

CAMILLE.

Bien, rien, monsieur Ernest; je vous remercie... (Elle se leve.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AUGUSTA.

AUGUSTA.

Camille, Camille! Oh! mon Dieu! tu ne sais pas...

CAMILLE.

Qu'as-tu donc?... que t'est-il arrivé?

AUGUSTA.

Oh! ce n'est pas à moi, c'est à Ludovic...

CAMILLE.

Ludovic!

AUGUSTA.

Où vient de l'arrêter...

CAMILLE et ERNEST.

L'arrêter!

AUGUSTA.

Où, ma chère, comme j'arrivais avec ces messieurs et ces dames qui dînent chez toi, j'ai vu des gardes du commerce, des huissiers, que sais-je, moi! des hommes affreux qui le faisaient poliment monter dans un fiacre, et il n'a eu que le temps de me crier en m'apercevant : « Dites à Frétilion « qu'elle est vengée, et que je l'aime toujours!... »

CAMILLE.

Il a dit cela!...

AUGUSTA.

Où... et maintenant il roule pour la rue de la Clef...

ERNEST, à part.

Bon voyage!...

CAMILLE, dans le plus grand désordre.

Ah! mon Dieu! on va l'enfermer, il sera mal-

heureux!... mais je ne peux pas l'abandonner ainsi; non! c'est impossible! je ne puis pas le laisser en prison! je ne le puis pas! (Sonnant et à Ernest.) Donnez-moi votre bras. (A Anastasie qui paraît.) Eh vite! un châle, faites approcher une voiture; une citadine... (A part.) Là! faut-il que ça lui arrive juste quand je commençais à ne plus l'aimer!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEUNES GENS, DAMES INVITÉES.

CHOEUR, entrant.

AIR du *Comrade*.

A table!... à table! il faut qu'on la retienne...

A table... et, loin de là laisser partir.

Il faut qu'ici Frétilion appartienne

A l'amitié qui promet du plaisir.

CAMILLE.

Grâce, Augusta! Mon Dieu, comment donc faire?

De ce repas, ordonne les apprêts.

AUGUSTA.

Attends, attends... réfléchis donc, ma chère...

CAMILLE.

Non, obliger d'abord, et réfléchir après.

*Reprise du chœur.*

Quelle folie, il faut qu'on la retienne, etc.

(Un domestique paraît à gauche, la serviette sous le bras. Camille met son châle et son chapeau, prend le bras d'Ernest, et sort précipitamment. Les jeunes gens donnent la main aux dames et se dirigent du côté de la salle à manger. — Le rideau tombe.)

## ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une cour de Sainte-Delagie. — Dans le fond, un mur de clôture et une guerie au milieu.

— A droite du spectateur, le quartier de la dette, avec un perron; à gauche, celui de la politique. — L'entrée du dehors à gauche.

## SCÈNE I.

MARENGO, JOSEPH, M. DE CÉRAN,  
GARÇONS DE FOURNAILLERS.

Au lever du rideau, un factieux se promène dans le fond. On entend des éclats de rire du côté de la dette.

LUDOVIC, en dehors, du côté de la dette.

AIR de *E. Thévard*.

Joyeux prisonnier, comme nous,

Champagne qui pétiles,

Fais-nous oublier les verrous,

Les goûters et les grilles.

Des crânciers, le verre en main

Nous bravons la colère!

Au diable regrets et chagrin!

Amis chantons jusqu'à demain.

Et buvons à plein verre,

A plein verre!

CHOEUR.

Au double regrets et chagrin! etc.

JOSEPH, faisant sortir M. de Cérans du quartier de la politique.

Ils n'engendrent pas la mélancolie, les prisonniers!... (A M. de Cérans.) Par ici, monsieur, puisqu'on vous permet de passer à la dette pour déjeuner.

M. DE CÉRAN.

Merci! Joseph.

JOSEPH, le conduisant, après avoir fermé la porte. Passez là au numéro 6. (Ils passent du côté de la dette; pendant ce temps, on relève la sentinelle. Joseph rentre une lettre à la main. A la cantonade.) Tout de

suite, monsieur, elle va être portée... allons, qu'est-ce qui nous arrive?... (Se retournant.) Ah! c'est la sentinelle de l'intérieur qu'on relève.

PREMIER GARÇON, un panier de vin sur la tête.

Du champagne pour le numéro 6.

JOSEPH, à la sentinelle.

Laissez passer... (Au garçon.) A gauche, baissez la tête... vous allez casser vos bouteilles...

MARENGO, prenant la faction.

Allons, m'en v'la pour deux heures, je vas me dépêcher. (Il se promène très-vite.)

JOSEPH.

Quel gaillard que ce numéro 6, il a mis toute la prison sens dessus dessous... Présentant du tabac à Marengo.) En usez-vous, camarade?...

MARENGO.

Merci! geolier...

JOSEPH.

Porte-clefs!...

MARENGO.

Va pour porte-clefs! il paraît qu'il y a beaucoup d'oiseaux dans la cage.

JOSEPH.

Mais, oui, suffisamment... à la dette ça va assez bien, du côté de la presse, encore mieux... ça nous amène du monde et des profits... moi, d'abord, en fait de politique, je ne connais que les gros sous.

MARENGO.

C'est la celle d'aujourd'hui.

JOSEPH.

C'est la bonne... (A un deuxième garçon qui entre avec un panier.) Qu'est-ce que tu veux, toi?

DEUXIÈME GARÇON.

C'est une volaille, monsieur, pour le numéro 6, avec un pâté.

JOSEPH, l'arrêtant et examinant le panier.

Un moment!... (Il le laisse passer.) A gauche, baissez la tête, quelle odeur!... ça embaume! Oh! les truffes, je les adore... aussi, de temps en temps, je me fais truffier une oie avec des marrons.

MARENGO.

Il paraît, geolier...

JOSEPH.

Porte-clefs.

MARENGO.

Eh bien! porte-clefs... il paraît qu'on ne jeune pas du côté de la dette.

JOSEPH.

On y fait bombance aujourd'hui... c'est un nouveau qui paie sa bien-venue, ils appellent ça une bien venue!... c'est un gros prisonnier pour dettes qui m'a l'air d'être furieusement à son aise, et puis, aimé des dames... il y en a une qui est déjà venue hier soir, c'était trop tard... elle est revenue ce matin, c'était trop tôt.

MARENGO.

Le sexe entre donc ici?

JOSEPH.

Considérablement... le sentiment donne beau-

coup en prison, et voilà une lettre que ce monsieur envoie à l'adresse d'une demoiselle, c'est un homme à femmes... il est adoré...

MARENGO, soupirant.

Il est bien heureux!

JOSEPH.

Hein! quel soupir! est-ce que vous auriez aussi un amour?...

MARENGO.

Une amour! et une fameuse encore!... touché à mort, quoi!

JOSEPH.

Il n'y a pas d'affront!...

MARENGO.

On s'y conformera...

JOSEPH.

Faut toujours se conformer à l'amour, troupier fini que celui-là. (On sonne au dehors.) Ah! voilà une visite... au revoir!

MARENGO.

Bonsoir!... (Il reprend son fil. Pas accéléré, je vas penser à elle; marche!... Il se promène très-vite dans le fond.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE, à la portière.

Merci! mon ami... tiens, voilà pour ta peine... (A Joseph.) C'est vous, Joseph? le geolier, le porte-clefs, n'importe, je demande Ludovic... voilà mon permis, je veux le voir.

JOSEPH.

M. Ludovic... c'est qu'il est bien occupé en ce moment.

CAMILLE.

C'est égal, dites-lui qu'il vienne, que je l'attends, moi, Camille.

MARENGO, s'arrêtant dans le fond.

Hein!

JOSEPH.

Mademoiselle Camille... permettez, voici une lettre que j'allais envoyer...

CAMILLE.

Une lettre pour moi, donnez, pauvre garçon! il y a pensé, il doit être bien malheureux!... allez, allez le prévenir.

JOSEPH.

J'y vais tout de suite.

MARENGO, qui s'est rapproché.

Ce nom, cette tourduire...

CAMILLE, qui a ouvert la lettre, lisant.

« Ma bonne Camille, j'y suis!... des barreaux aux fenêtres, des verrous aux portes, c'est affreux, je ne conçois pas qu'on puisse vivre là-dedans... j'y mourrai, j'en suis sûr... » (Essuyant des larmes.) Oh! non, non!... (Lisant.) « Mais, j'ai mérité mon malheur. »

CHOUER, en dehors.

L'espère.

Que le via opere.

Oui, tout est bien, même en prison!  
Le vin m'a rendu ma raison.

CAMILLE, se tournant du côté de la dette.  
Qu'est-ce que c'est que ça?...  
C'est elle!...

MARENGO, laissant tomber son fusil.

CAMILLE, qui s'est retournée du côté de Marengo.  
Un soldat!... je ne me trompe pas, c'est Marengo!...

MARENGO.

Je vous ai fait peur, mausselle Frétillon... c'est à-dire, madame... je ne sais pas comment dire...

CAMILLE.

Bah! comme vous vendez... je n'y tiens pas. De faction ici! ah! j'en suis bien contente!... il y a si longtemps que je ne vous ai vu!...

MARENGO.

Dame! oui, depuis le jour de l'armoire, rue de l'Échiquier...

CAMILLE.

Air : *Ces postillons.*

Qu'avec plaisir toujours je le retrouve!  
Bon Marengo!... les amants ont leur tour,  
Mais, c'est pour moi d'amitié qu'il éprouve.

MARENGO, à part.

Et ça ressemble diablement à d'amour! (*bis.*)

CAMILLE.

Aussi, j'y tiens plus qu'aux autres, peut-être,  
Un seul ami, lorsqu'on a tant d'amants,  
Ça change un peu... puis, on dit qu'il est moins traître  
Et qu'il a duré plus longtemps!

Mais, pourquoi n'êtes vous pas venu me voir, Marengo?... c'est mal à vous!

MARENGO.

Oh! je te voulais bien, mausselle; en arrivant à Paris... je suis été rue de la Paix...

CAMILLE.

J'avais changé.

MARENGO.

On m'a renvoyé rue de Mézières...

CAMILLE.

J'avais changé.

MARENGO.

De là, rue de Rivoli...

CAMILLE.

J'avais encore changé.

MARENGO.

Je suis été comme ça je ne sais où, vous aviez toujours changé; c'est pas comme mon amitié, qui est toujours logée au même numéro, invariable comme ma consigne... enfin, j'ai découvert que vous étiez dans la rue de mon pauvre général qu'est en train de partir pour l'autre monde, rue du Mont-Blanc, heureuse et riche, une grande dame enfin!... alors, je n'ai pas osé monter, moi, trouper sans conséquence, et je vous ai écrit...

CAMILLE.

Ah! c'est juste! votre lettre... je l'ai lue... (Marengo se détourne.) Elle m'a fait plaisir... j'ai vu que vous ne m'aviez pas oubliée.

MARENGO.

Vous oublier! oh! jamais! et il paraît, mausselle, que vous venez ici...

CAMILLE.

Oh! pour quelqu'un qui est bien malheureux! je viens sécher ses larmes... lui rendre l'espérance... etc...

LUDOVIC, en dehors.

C'est bien! c'est bien!

CAMILLE.

Ah! c'est lui... Ludovic... (Elle court à lui.)

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LUDOVIC, puis M. DE CÉRAN, ANATOLE, FRÉDÉRIC, FERDINAND, EDMOND.

LUDOVIC, une serviette à sa boutonnière et un verre de champagne à la main.

Camille! (Il s'arrête.) Attends, que je vide mon verre.

CAMILLE.

Comment! monsieur... Ludovic a vidé son verre et le jette.)

MARENGO, reprenant son fusil avec humeur.

Encore lui! Il remonte vers le fond.)

LUDOVIC.

Maintenant, embrassons-nous; tiens... voilà des amis, des connaissances... en voilà... (Ils entrent tous le verre à la main.)

CHŒUR.

Air : *C'est le plaisir.*

C'est Frétillon! (*bis.*)

Qu'elle vienne!

Qu'on nous l'amène!

C'est Frétillon! (*bis.*)

Le plaisir arrive en prison!

CAMILLE.

Édmond, Frédéric, Anatole!

Ferdinand!... venez tous, venez!

M. DE CÉRAN.

Toujours aimable, toujours folle!

CAMILLE.

Est-ce vous qui m'environnez!

Camarades, comme naguère,

Je vous revois tous... Ah! j'espère

Que j'ai du bonheur, mes amis,

J'en cherche un, et j'en trouve six.

*Reprise du chœur.*

C'est Frétillon! (*bis.*) etc.

CAMILLE.

Ma foi! je ne m'attendais pas à trouver tant de plaisir sous les verres!

M. DE CÉRAN.

Ni moi non plus...

LES JEUNES GENS.

Ni moi... ni moi!

CAMILLE.

Jusqu'à ce bon Marengo qui est là en faction; ces pauvres amis!... les voilà donc ruinés!... Vous,

Anatole, c'est à la Bourse, je le parierais! toi, Frédéric, à l'Opéra, dans ce qu'Augusta appelle le guépier... et Edmond, qui est-ce qui a pu l'enlever rue de la Clef?... à moins que ce ne soit son tailleur.

LUDOVIC.

Juste! tu as deviné...

CAMILLE.

Mais, monsieur de Cérax, avec votre fortune?...

M. DE CÉRAX.

Aussi, mon enfant, ce n'est pas une affaire d'argent qui m'amène ici... je suis d'un autre quartier.

CAMILLE.

Ah! oui... vous faites des brochures, de la politique... quelle bêtise! de mon temps vous étiez plus drôle! (Éclatant de rire.) Ah! ah! ah! c'est original tout de même, de les voir tous là rassemblés autour de moi! heureusement, ce n'est pas ma faute, car, si j'accepte des riches...

M. DE CÉRAX.

Vous ne refusez rien aux autres.

CAMILLE.

Et la preuve, c'est que je viens délivrer quelqu'un.

LUDOVIC.

Allons, encore!

M. DE CÉRAX.

J'en étais sûr!

AIR de *Teniers*.

O mes amis, c'est un ange adorable  
Qui vient ici consoler le malheur.

CAMILLE.

Un ange... eh! mais, vous êtes bien aimable...

A mes vertus vous laites trop d'honneur!

N'en croyez rien... car, si j'étais un ange,

Qu'au monde, alors, les cœurs enlèveraient,

Peut-être, moi, je gagnerais au change,

Mais, à coup sûr, les mortels y perdraient.

(A Ludovic.) Eh! vite, monsieur, préparez-vous à me suivre, à quitter si mauvaise compagnie... L'infâme! moi qui le croyais dans le chagrin!

M. DE CÉRAX.

Vous allez nous l'enlever?

LES JEUNES GENS.

Ludovic!

LUDOVIC.

Moi! est-elle drôle! faut de l'argent pour ça!

CAMILLE.

J'attends l'huissier pour compter avec lui.

LUDOVIC.

Allons donc, Frétilton... c'est impossible... ça ne se peut pas!

CAMILLE.

Comment, tu refuses?

LUDOVIC.

Parole d'honneur, je ne fais pas la difficile; mais il y a des circonstances...

CAMILLE.

Ah! si tu m'aimais en core...

LUDOVIC.

Si je t'aime! après un trait pareil... quand tu ne m'as pas abandonné... Oui, messieurs, Frétilton est mon ange gardien... toi à elle, tout pour elle! Ah! si je pouvais être conchi sur le testament de mon oncle, si je pouvais faire ma paix avec le cousin Godureau qui est ici!

CAMILLE.

Vrai! Godureau... il y est aussi! en prison! Je le croyais trop bête pour ça!

LUDOVIC, bas à Camille.

Et cette pension que je recevais sous le nom de mon oncle... tu me trompais!

CAMILLE.

Silence!

LUDOVIC.

Ah! Frétilton! mais il ne vient pas me voir... il me fait! il a refusé mon invitation...

CAMILLE.

Godureau! où est-il?

LES JEUNES GENS, appelant.

Godureau! Godureau!

#### SCÈNE IV.

LES MEMES, GODUREAU.

GODUREAU, paraissant à la porte de la dette.

Hein!... qui est-ce qui m'appelle?

CAMILLE.

Comment... est-ce qu'on ne reconnaît pas ses amis?...

GODUREAU.

Camille!... (Éclatant de rire.) Ah! ah! ah!... elle aussi, en prison pour dettes!... c'est charmant!

CAMILLE.

Moi en prison!... du tout!

AIR de *Péage*.

Je fais mieux, j'ai cours parmi vous.

Toujours full et toujours légère,

Quand vous êtes sous les verrous,

Essayez ce lien de misère!...

Prodiguant d'égaux bontés,

Je viens consoler, en amie,

Les fidèles que j'ai quittés,

Les volages qui m'ont trahis.

LUDOVIC.

Ne parle plus de ça...

GODUREAU.

Vous me rappelez que je suis des premiers...

EDMOND.

Et moi aussi.

ANATOLE.

Et moi aussi.

CAMILLE.

Bah! quand c'est tout le monde, ce n'est personne... d'ailleurs, la constance, vois-tu, c'est une autre Sainte-Pélagie; le plaisir, c'est la liberté... fais comme les autres... Est-ce que tu me gardes rancune?

GODUREAU, lui tendant la main  
Moi ! tu es trop bonne fille pour ça !

CAMILLE.

A la bonne heure !... c'est déjà quelque chose...  
mais je demande mieux encore... c'est votre amitié  
pour votre cousin, ce bon Ludovic.

GODUREAU.

Laissez-moi donc tranquille !

LUDOVIC.

Il me garde rancune pour les coups de poing...

CAMILLE.

Ah ! ah !... vous lui donnerez la main, vous  
l'embrasserez, vous ferez sa paix avec l'oncle aux  
dindes truffées...

GODUREAU.

Jamais !

LUDOVIC, à Camille.

Tu vois bien...

CAMILLE.

Si fait, morbleu !... qu'est-ce que ça signifie ?...  
La haine doit-elle désunir encore ceux que le  
malheur a rapprochés et que la prison rend  
égaux !... ce serait d'un mauvais cœur... d'un  
petit esprit, et le tien est trop beau... (A part.) Il  
faut le flatter...

AIR de la *Vieille*.

Allons donc, un peu de courage.  
Et soyez cousins aujourd'hui ;  
Vous voilà tous les deux en cage,  
Qu'il soit bon pour vous, vous pour lui.

LUDOVIC.

C'est bien dit... lorsqu'on est en cage,  
Devrait-on se bolder ainsi ?

TOUS, excepté Godureau.

Devrait-on se bolder ainsi ?.

CAMILLE.

Imite-moi... dans ces lieux, il me semble  
que mes ingrats se trouvent tous ensemble ;  
Mais je béni le sort qui nous rassemble,  
Oui, je béni le sort qui nous rassemble ;  
Plus de rancune !... mets ta main sur mon cœur :  
Il ne bat plus que de bonheur !...

(Elle leur tend la main.)

M. DE CÉRAM.

C'est cela... paix générale.

LUDOVIC.

Je ne demande pas mieux !

GODUREAU.

Non, Camille, non !

LUDOVIC.

Il ne veut pas... Eh bien ! tant pis pour lui...

CAMILLE.

Allons, morbleu ! plus de grimace !  
Tous deux approchez-vous d'ici,  
Et sur-le-champ que l'on s'embrasse,  
Car c'est moi qui l'ordonne ainsi !

TOUS, excepté Godureau.

Oui, sur-le-champ que l'on s'embrasse,  
C'est elle qui l'ordonne ainsi !

GODUREAU.

Y pensez-vous ?

LUDOVIC.

Non, sa haine est trop grande !

CAMILLE.

Il a beau faire, il faudra qu'il se rende !  
A la prière faut-il que je descende ?

Refuse-t-on quand Frétilton demande ?

(Bien tendrement.)

Oui, je demande !

(Parlant.) Allons ! allons ! (Elle prend la main de cha-  
cun d'eux.)

LUDOVIC.

Godureau ! (Godreau lui tend les bras, ils s'em-  
brassent.)

CAMILLE.

Je me retrouve ! allons, point de refus,  
Et j'ai fait deux heureux de plus !

TOUS.

Embrassez-vous, allons, point de refus,  
Elle a fait deux heureux de plus !

CAMILLE.

Bravo ! nous voilà tous amis ! tous cousins !

M. DE CÉRAM.

Vite à table !... et le verre à la main, pour ci-  
menter la paix générale.

LUDOVIC.

Avec du champagne.

GODUREAU.

Sous la présidence de Frétilton.

CAMILLE, effrayée.

Du champagne ! non, non !

M. DE CÉRAM.

En attendant votre huissier, laissez du moins à  
Sainte-Pélagie, pour ceux qui restent, un air de  
fête et de gaieté.

CAMILLE.

Eh bien, je n'ai jamais refusé de faire une bonne  
action... au champagne !

LES JEUNES GENS.

Au champagne ! Ils entrent à droite et entraînent  
Camille.)

*Chœur de l'entrée.*

C'est Frétilton ! (*bis.*)

Faisons-lui fête,

Tenons-lui tête !

C'est Frétilton ! (*bis.*)

Le plaisir arrive en prison.

SCÈNE V.

JOSEPH, MARENGO, puis GODUREAU,  
M. LEGRAS.

MARENGO.

Milzieux ! et on n'aimerait pas cette fille-là ! la  
crème des femmes de son sexe ! elle rapproche les  
ennemis... elle embrasse tout le monde, elle boit  
du champagne ! créature adorée, va... Ah ! si ja-  
mais... Dieu de Dieu !...



JOSEPH, entrant.

Qu'est-ce qui lui prend ? Est-ce qu'il est fou ?...

MARENGO.

C'est qu'elle pense à tout, elle n'oublie personne  
personne, excepté moi, le pauvre soldat !

GODUREAU, revenant avec une bouteille et un verre.

Marengo ! Marengo !

JOSEPH.

Marengo, qu'est-ce que c'est que ça ?

MARENGO, s'avancant.

Présent !

GODUREAU.

Eh ! mais, Dieu me pardonne, c'est l'uniforme  
de l'armoire... Ah çà ! ils se sont donc tous donné  
rendez-vous ici. Tenez, mon brave, tenez... voilà  
ce que Frétilton vous prie de boire à sa santé.

MARENGO.

Vrai ! elle a aussi pensé à moi ! Suffit.

TOUS, appelant du dehors.

Godureau ! Godureau ! Godureau rentre.

MARENGO.

Au milieu des prisonniers, elle envoie la goutte  
à l'ancienne connaissance qui a celui de les  
garder. (S'essuyant les yeux. — Il boit.) Obéissance  
passive.

JOSEPH.

Dites donc, monsieur Marengo... c'est un beau  
nom de baptême que vous avez là.

MARENGO.

N'est-ce pas ? Je suis un enfant de troupe... et  
les anciens m'ont appelé Marengo, parce que je  
suis venu au monde le jour de la bataille d'Aus-  
terlitz.

JOSEPH.

C'est fameux, ça... eh ! voilà monsieur Legras,  
l'huissier.

LEGRAS.

Moi-même, mon ami, moi-même, je viens pour  
une affaire... une affaire très-pressée... une dame  
qui m'a donné rendez-vous pour la créance de  
monsieur Ludovic.

MARENGO.

C'est elle... toujours elle... du champagne à  
l'un, des gros sous à l'autre... c'est une âme pètrée  
dans le bienfait, quoi !

LEGRAS.

Vous connaissez cette dame ?

MARENGO, d'un ton sentimental.

Si je la connais, o huissier ! voyez-vous, j'ai-  
merais mieux toucher d'amour une personne fa-  
vorable à l'humanité comme celle que vous allez  
voir, que toutes les pièces d'un franc cinquante  
qui dans le courant d'une année peuvent vous  
glisser dans les doigts, o huissier que vous êtes !...  
À votre santé. Il boit.

LEGRAS.

Ah çà ! qu'est-ce qu'il me dit, ce monsieur ?

JOSEPH.

Venez, monsieur Legras, venez, je vas vous  
mener vers mademoiselle Camille ou mademoi-

selle Frétilton. Les drôles de noms qu'ils ont, ces  
gens-là ! Ils s'achèment du côté de la dette.)

MARENGO.

Des noms respectables, entends-tu, pékin !

JOSEPH, se retournant.

Porte-clefs ! Il sort.

MARENGO, seul.

Il y a quelque chose à dire sur Frétilton, je ne  
dis pas, mais ça regarde ceux qu'elle aime. Dieu,  
si c'était moi, ne fut-ce que pour vingt-quatre  
heures !... je suis jaloux, d'abord...

Air : *Sous mentir*.

Si jamais j'arrive en aigne,  
Si j'suis heureux à mon tour,  
Il faudra changer d'consigne !  
Voilà mon ordre du jour,  
Je veux qu'ell' me soit fidèle.  
Simon... et quant au galant  
Qui viendra rôler près d'elle...  
Ce s'ra comme au regiment,  
Rantan plan ! (bis.)  
Je l'mèn'rai tambour battant !

On entend des éclats de rire à droite.

JOSEPH, rentrant.

Ah ! ah ! ah !

MARENGO.

Qu'est-ce qu'il y a ?

JOSEPH.

Il y a que c'est une bonne fille, tout de même ;  
ils se rappellent là-dedans des choses à mourir de  
rire... ou à pleurer comme une bête !... les tours  
qu'elle a joués aux uns... les services qu'elle a  
rendus aux autres ; il y a un petit pâbe qui ra-  
conte qu'étant pauvre et malade, Frétilton a vendu  
pour lui absolument tout, quoi ! Et là-dessus, ils  
remplissent son verre, et elle le vide en riant, et  
elle a des yeux qui brillent comme des diamants,  
mais qui sont petits... petits...

MARENGO, vidant son verre.

Femme éclee !

JOSEPH.

Quand M. Legras est entré... elle a jeté sur la  
table un gros portefeuille, en criant : C'est mon  
reste... et on lui a donné un verre pour le griser.

MARENGO.

L'huissier ?

JOSEPH.

Et moi aussi... Tenez, entendez-vous ?...

CHOEUR, en dehors.

Air de *Ramponeau*.

Foro champagne

A Frétilton !

Que sa gâté nous gagne !

Foro champagne

A Frétilton !

Mes amis, faisons-lui raison !

CAMILLE, entrant, suivie du chœur.

Non, laissez-moi, je le veux,

Au bruit d' ce vin joyeux.

Ma tête déménage.  
Je vais quitter la prison,  
Mais je crains qu' ma raison  
Ne reste dans la cage.

CHOEUR.

Force champagne, etc.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CAMILLE, LUDOVIC,  
M. DE CÉRAN, ANATOLE, EDMOND,  
FRÉDÉRIC, FERDINAND, M. LEGRAS.

Ils entrent tous sur le cœur.

LUDOVIC, offrant un verre à Camille.

Encore un verre...

CAMILLE, à peu près grise.

Merci! merci! assez, assez! Dieu, que c'est amusant, le vin de Champagne! en prison! ça chauffe le cœur, la tête... Eh! vite, Ludovic, puisque le champagne l'a rendu raisonnable, partons!...

LUDOVIC, tout à fait gris.

Au fait, puisque tu y tiens... liberté! c'est délicat, ce que tu fais là, je crois que le grand air me fera du bien!

CAMILLE.

Et pendant que j'y suis... écoute, géôlier, mon amour.

JOSEPH.

Présent!

CAMILLE.

Je délire des prisonniers. (S'interrompant.) C'est drôle, la prison tourne... Je paie pour tous!

LEGRAS.

Pour tous!

JOSEPH.

Vous avez donc le budget dans votre sac?

LEGRAS.

Mais d'abord, pardon! je suis un honnête homme.

MARENGO, dans le fond.

Il est dedans, l'huissier.

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous voulez encore, M. Legras? les créanciers, qu'est-ce qu'ils veulent? (Éclatant de rire.) Dieu, que les huissiers sont laids! c'est le seul corps que je n'aurais jamais pu souffrir!

LEGRAS.

Vous êtes bien bonne; mais, madame, ce n'est pas mon compte.

CAMILLE.

Comment, Ludovic n'est pas libre! il vous manque...

LEGRAS.

Quinze cents francs, dont neuf cents pour les frais.

CAMILLE.

Les frais! et le portefeuille est vide! (Donnant sa chaîne, ses bracelets, etc.) Mais voilà de l'or, des bijoux; vous êtes payé.

LEGRAS.

Permettez...

CAMILLE.

Encore! ah! tiens... Lui jetant son chapeau.) pur cachemire, mon cher... mais rien de plus... Dame! la plus belle fille du monde ne peut donner... Quant à toi, Anatole, à toi, Ferdinand... à demain, je suis riche, et il ne sera pas dit que je ferai tort de ce que je possède à de pauvres diables qui m'ont aimée; comptez sur moi, tant que je pourrai payer des rançons, j'en paierai... Quant à vous, monsieur de Cérans, demain vous sortirez d'ici, je verrai les autorités, je les attendrirai, ou j'y perdrai mon nom de Frétillon!

Air du *Cabaret*.

Ainsi, comme une enchantresse,  
Chassant le malheur de ces lieux,  
Sous ces tristes verrous je laisse  
L'espérance... tante de mieux!  
Comme ce champagne efficace,  
Qui, pour nous, vient tout embellir,  
Je veux que partout on je passe  
Et ne reste que du plaisir.

Adieu, adieu, partons! Ils vont pour sortir.)

JOSEPH, se plaignant entre eux, à Camille.

Vous, à la bonne heure, mais Monsieur, ça ne se peut pas.

LUDOVIC.

Comment! ça ne se peut pas.

JOSEPH.

Il faut qu'on lève son écon.

LEGRAS.

Et pour cela, il faut que la somme soit liquide.

LUDOVIC.

Qu'est-ce qui parle de liquide... est-ce qu'il n'en a pas assez, l'huissier?

JOSEPH.

Faut qu'il reste.

CAMILLE, passant à Ludovic.

Et moi, je vous dis que Ludovic ne restera pas ici... mon Ludovic! On entend un roulement de tambour.)

M. DE CÉRAN.

Entendez-vous? les portes vont être fermées; je retourne à la politique.

LUDOVIC.

Et moi, je reste à la dette.

CAMILLE.

Pauvre garçon! encore une nuit! ça doit être triste, une nuit en prison; mais elle ne sera pas mauvaise, je l'espère; vous rêverez à moi. Allons, à demain, à demain!

Air du *Philtre*.

Adieu donc, loin de vous  
Je pars, mais bientôt, je l'espère.  
A ma table vous serez tous;  
Je vous y donne rendez-vous.

CHOEUR.

Adieu donc, loin de nous  
Elle part, mais bientôt, je l'espère,  
A sa table nous serons tous;

Et nous y prenons rendez-vous.  
(Ils vont tous pour rentrer à droite et à gauche et laissent la scène libre.)

MARENCO, la prenant à part, dans le fond.  
Mamzell' Brétillon...

CAMILLE.  
Quel mystère!

MARENCO.  
Le froid puce, il fait mauvais temps.

CAMILLE, montrant la capote suspendue à la guérite.  
Eh bien, ta capote, et j'espère,  
t'la rendre à toi, viens donc, viens demain, je t'attends.  
Marenco place la capote sur les épaules de Camille.

TOUS.  
A demain!  
*Reprise du chœur.*

A lieu donc, etc.

## ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un petit hondoïr très-simple. — Dans le fond, une cheminée, et devant, un guéridon et deux couverts. — A gauche, l'entrée du dehors; à droite, porte qui mène à l'appartement.

### SCÈNE I.

CAMILLE, seule.

Elle entre par la gauche en parlant à la cantonade.

Eh! mon Dieu!... je vous abandonne l'appartement. Prenez, saisissez tout, puisque je ne puis plus payer... de ne garde que ce petit hondoïr et ce couvert!... (Montrant le couvert, pour mon Ludovic et pour moi!... Eh mais, j'y pense, et tous ces messieurs que j'avais invités pour aujourd'hui!... à une grande table; ma foi! tant pis... bien fâchée, messieurs, il n'y a place que pour un.

### SCÈNE II.

CAMILLE. AUGUSTA.

AUGUSTA.

Eh bien, personne pour annoncer, pas un domestique?

CAMILLE, gaiement.

Comme tu vois; ils sont tous partis... avec la fortune, et ils reviendront avec elle, quand je descendrai de ma mansarde, où je vais remonter, comme autrefois, tu sais; n'y revoilà!

AUGUSTA.

Ah! mon Dieu! que dis-tu là? Qu'est-ce que cela signifie, ma chère?

CAMILLE.

Cela signifie, ma chère, que j'avais de l'or, de l'argent, des billets qui m'étaient venus, Dieu sait comme, et qui s'en allaient de même; je prenais toujours sans compter, si bien qu'à mon retour de Sainte-Pélagie, je me suis aperçue que j'étais au bout de mon rouleau... Mon propriétaire s'est rappelé que je lui devais cinq termes, seulement; il a mis les huissiers partout... et moi, je me suis réfugiée ici, dans ce hondoïr, en attendant.

Air. *Restez, restez, troupe p/lu*

Ce soir, pour le quatrième étage,  
Dieu, je prendrai mon congé!  
C'est ainsi, déjà, sous bagage,  
Que trois fois j'ai déménagé;  
Du haut en bas j'ai voyagé

A prendre un parti je suis prompte,  
Sans oublier, depuis cinq ans,  
Ni ma gaieté, quand je remonte,  
Ni mes amis, quand je descends!

AUGUSTA.

Comment! tu as tout mangé?

CAMILLE.

Mieux que ça... j'ai tout donné.

AUGUSTA.

Alors, je vois à ta nouvelle fortune que ce qu'on m'a dit pourrait bien être vrai.

CAMILLE.

Qui?... qu'est-ce qu'on t'a dit?

AUGUSTA.

Oh!... quelque chose d'inconcevable... ton mariage.

CAMILLE, riant.

Mon mariage!...

AUGUSTA.

Et moi qui venais t'en détourner, te conseiller de n'en rien faire... un mauvais parti, ma chère...

CAMILLE.

Un mauvais parti... mais qui donc?

AUGUSTA.

Eh! tu le sais bien... ton Ludovic... puisqu'il t'a dit... c'est avec toi assurément... il t'a annoncé à Lolotte!... cette pauvre fille, elle s'est trouvée mal!

CAMILLE.

Mon mariage! Ludovic!... as-tu perdu la tête! je n'y ai jamais pensé!

AUGUSTA.

Eh bien! il y a pensé, lui!

CAMILLE.

Pas possible!... une surprise qu'il me ménage... une leçon!... c'est d'un bon cœur... ce cher Ludovic!... hier, en sortant de prison, il m'a bien juré qu'il n'aimerait que moi, et que jamais une autre... ah, ah, ah! ce serait drôle, n'est-ce pas?... mon mariage!... Il me semble que je me vois déjà passer avec un voile, et de la fleur d'oranger! Tu n'as jamais pensé au mariage, toi?

AUGUSTA.

Si fait, quelquefois, souvent même, mais avec quelqu'un de riche, de connu... un fils de pair de France... un général ou un danseur. Mais un jeune homme comme ton Ludovic, li donc!

CAMILLE.

Bah! il fera son chemin. (Riant.) Et si j'étais sa femme...

AUGUSTA.

Oh! sa femme!... Lolotte y mettrait bon ordre.

CAMILLE.

Lolotte, comment ça?

AUGUSTA.

Certainement... elle a une lettre de change de mille francs... Elle a juré par tout l'Olympe de l'Opéra qu'elle poursuivrait son infidèle!...

CAMILLE.

Ah! mon Dieu!... encore... pauvre garçon!... Mais il n'en sera rien... Ah! ma chère!... je t'en prie... vois cette Lolotte... en ta qualité de diplomate, arrange cette affaire-là... paie, et que tout soit fini!

AUGUSTA.

Désolée!... je n'ai pas d'argent!... tu ne sais pas, mon vieux général est mort!... et il ne m'a rien laissé, le traître!

CAMILLE, mystérieusement, tirant un billet de son sein.

Tiens!... tiens!... c'est mon dernier... je l'avais sauvé pour lui... qu'il serve à cela.

AUGUSTA.

Mais, pense donc...

CAMILLE.

Non... non... je ne veux penser à rien... ce n'est pas dans mes habitudes... c'est mon ami!... mon amant!... mon mari! (Riant.) mon mari!... la drôle d'idée. Oh! jamais!...

AUGUSTA.

Qu'est-ce que j'entends là!

CAMILLE.

Chut!... mon propriétaire, peut-être... avec ses huissiers, ses estafiers, que sais-je!... va vite, va... par ici... je t'attends...

AUGUSTA.

Dame!... tant pis pour toi... ça te regarde. (Camille la fait sortir par la droite, pendant le chœur suivant.)

## SCÈNE III.

M. DE CÉBAN, CAMILLE, GODUREAU, FERDINAND, FRÉDÉRIC, ANATOLE, EDMOND.

CHŒUR.

Chez Frétillon, (bis.)

Le plaisir fidèle.

M'appelle.

C'est Frétillon

Qui gaiement paya ma rançon!

CAMILLE.

Eh non! je ne me trompe pas... ce sont tous ces messieurs que j'avais invités à dîner.

M. DE CÉBAN.

Et, comme vous voyez, nous sommes exacts... ce sont des heureux qui viennent vous remercier de votre visite.

GODUREAU.

Et vous la rendre... Eh bien! eh bien!... et le couvert... où est-il donc?

CAMILLE.

Le voilà!...

M. DE CÉBAN.

Bah! il n'y a place que pour deux... Et moi?...

GODUREAU.

Et moi?

TOUS.

Et moi?

CAMILLE.

Bien fâchée... le couvert est pour quelqu'un qui tarde bien à venir... ce cher Ludovic!

GODUREAU, riant.

Et ce mariage!... Ludovic?...

CAMILLE.

Vous savez... Silence! entre nous, c'est à la vie à la mort!

GODUREAU, étonné.

Bah!

M. DE CÉBAN, aux jeunes gens.

Eh! Ludovic!... est-ce que ce n'est pas lui qui s'est disputé hier pour elle avec ce soldat...

FRÉDÉRIC.

Et qui a dû se battre ce matin?

CAMILLE.

Il s'est battu!... et comment?... pourquoi?... Dieu! Ludovic!

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUDOVIC.

AIR Anglais. (Camilla.)

Tra, la, la, la, la.

Bonjour, mes camarades.

Tra, la, la, la, la.

Un' fois encor, je viens grossir

Vos joyeuses brigades!...

Je viens faire, pour en finir,

Mes adieux au plaisir!

Tra, la, la, la, la.

CAMILLE.

Tu n'as pas été blessé?

LUDOVIC.

Blessé?... Moi!... Ah! par exemple!... et comment ça, donc?

CAMILLE.

Mais... en te battant.

LUDOVIC.

Me battre!... pas si bête!...

Tra, la, la, la, la.

Je n'aime pas la guerre,

Tra, la, la, la, la, etc...

M. DE CÉBAN.

Comment! ce n'est pas vous qui vous êtes battu, ce matin... avec ce soldat?...

LUDOVIC.

Ah! oui... ce soldat, un camarade de Marengo qui attaquait la vertu de Frétilton... Riant.) Ah, ah!... il paraît qu'il l'a reconquise... en sortant de Sainte-Pélagie... Je lui ai dit que c'était un manant, il m'a répondu que j'étais un imbécile... j'ai passé mon chemin, nous sommes quittes.

CAMILLE.

Je te reconnais là...

GODFREAU.

C'est singulier! mais on s'est disputé... on s'est battu...

LUDOVIC.

Ce n'est pas moi, ma parole d'honneur!... quelle bêtise! pour la vertu de Frétilton... elle ne le souffrirait pas... elle est trop bonne fille pour ça... Frétilton ne veut que mon bonheur.

CAMILLE.

Certainement!

LUDOVIC.

Elle me l'a dit cent fois... Aussi, je viens lui en apprendre un... et un fameux!... à vous aussi... parce que vous êtes ses amis... et que les amis des amis...

GODFREAU, riant.

Sont nos amis.

LUDOVIC, à Camille.

Tu ris... est-ce que tu te douterais...

CAMILLE.

Peut-être... tu es un bon enfant!

TOUS.

Qu'est-ce donc?... qu'est-ce donc?

CAMILLE.

Allons, n'en parlons pas... c'est bête!...

LUDOVIC.

Bah! tu sais... et ça t'arrange! tant mieux!

CAMILLE, lui prenant la main.

On peut bien s'aimer sans cela!... Souriant. Oh! tu as de droles d'idées.

LUDOVIC.

Oh! Fidée n'est pas de moi... elle est de mon oncle... car me voilà rentré en grâce auprès de lui... et il ne veut plus voir mon cousin... chacun son tour... (A Godureau.) Mais je ferai ta paix avec lui, sois tranquille... si bien donc que mon oncle me marie.

TOUS.

Pas possible!

CAMILLE.

Quoi!... c'est ton oncle...

LUDOVIC.

Lui-même... d'abord il paiera mes dettes... il me l'a promis. Pressant la main de Camille, et bas.) Il les paiera toutes... c'est sacré... (Haut.) et puis ce respectable oncle m'offre une petite femme qui est rousse... ça m'est égal... j'ai la vue basse. A Godureau, Mademoiselle Joséphine, tu sais...

CAMILLE, euh.

Ah! mademoiselle... et tu acceptes?

LUDOVIC.

Tiens, si j'accepte... cent mille francs, dans dix-huit mois... et des espérances, comptant... d'abord, ça ne pouvait pas durer comme ça, il faut faire une fin, c'est ce que tu m'as toujours souhaité... et puis, j'ai vu ma future, elle est gentille... je l'aime déjà.

CAMILLE.

Comment, tu... A part. Encore un ingrat!

LUDOVIC.

Hein!... ça te fait plaisir... n'est-ce pas?... aussi, je n'ai pas voulu passer sans t'en faire part... et aux amis que j'invite à la noce!... la boutique de l'oncle y passera!... (Cherchant. Tra, la, la, les liqueurs et les dindes truffées... tra, la, la... (A Camille.) Par exemple, toi, tu ne peux pas en être... parce que, tu conçois... la morale... mais je l'enverrai quelque chose en cadeau...

CAMILLE.

A moi!... A part. Oh!...

LUDOVIC.

Mais, adieu... adieu!... car, moi, je parle de mon mariage... mais il y a un diable de billet à ordre en circulation... on me menace de me poursuivre... une certaine personne...

CAMILLE.

Oui, mademoiselle Lobbette...

LUDOVIC.

Chut... Oh! ce n'est pas la somme, mais j'en devrais trente fois autant que je ne serais pas plus vexé... Si la famille de Joséphine savait que j'ai fait des billets aux danseuses!... va te promener la dot et le mariage!... Ah! c'est qu'elle a des principes, la belle-mère... je vais tâcher de rattraper mon billet. Adieu, les amis... adieu, Frétilton... au revoir... Tra, la, la, la, je me marie!...

TOUS.

Adieu, adieu!

LUDOVIC, s'éloignant.

Tra, la, la, la! Ou cesse de l'entendre peu à peu.

## SCÈNE V.

LES MÉMES, hors LUDOVIC.

CAMILLE, à part, avec émotion.

Me quitter ain-i!... moi qui l'aimais tant!... Oh! les hommes!... les hommes! je crois que je vais les haïr...

GODFREAU, revenant à gauche.

Hein!... qu'est-ce que nous avons?...

CAMILLE, essayant une larme.

Rien, rien...

M. DE CÉLAN, revenant à droite.

Bah! Frétilton... est-ce que tu le regretterais?

CAMILLE.

Ah! bien oui!... (A part. Mais ce billet qu'il redoute, je vais l'avoir, et nous verrons!

GODFREAU.

Ah ça!... le convert du cousin me revient de droit.

TOUS.

Non!... c'est à moi!...

GODUREAU, s'approchant de Camille.

C'est à moi, n'est-ce pas?...

M. DE CÉBAN, même jeu.

C'est à moi!

CAMILLE.

Eh! que n'importe! à qui le voudra!...

GODUREAU.

Ma foi! à moins de le tirer au sort!...

M. DE CÉBAN.

C'est ça!... c'est ça!... une loterie!...

TOUS.

Pravo!... une loterie!...

GODUREAU.

Oh!... nous allons rire!...

CAMILLE.

Hein! que dites-vous?

AIR du *Premier prix*

Ici, quoi! mettre en loterie,

Mon souper.

TOUS.

Oui, oui, c'est charmant!

CAMILLE.

Mais c'est une plaisanterie...

Vous n'en ferez rien!...

TOUS.

Si vraiment.

CAMILLE.

Si, dans le monde, l'aventure

Allait avoir quelques échos?...

GODUREAU.

Oh! dans ce cas, vous seriez sûre

De placer tous les numéros.

CAMILLE.

Mais vous êtes fous!... je ne veux pas!...

M. DE CÉBAN.

Si fait, c'est convenu!

GODUREAU.

Il faut écrire nos noms.

M. DE CÉBAN.

Et le premier qui sortira!...

TOUS.

De l'encre... du papier!...

M. DE CÉBAN, montrant la porte à droite.

Là!... là!... messieurs... (Ils sortent.)

CAMILLE.

Mais, messieurs, je ne veux pas! (Godureau lui envoie un baiser.)

## SCÈNE VI.

CAMILLE, AUGUSTA.

AUGUSTA, entrant.

Me voilà, ma chère, me voilà!

CAMILLE.

Ah! c'est toi!

AUGUSTA.

J'ai vu Lolotte.

CAMILLE.

Et le billet?

AUGUSTA.

Elle n'y a pas tenu! Tiens, le voici!

CAMILLE, le prenant.

Donne! Ah! nous verrons maintenant!... qu'il vienne le chercher.

AUGUSTA.

À propos, tu n'as pas vu Marengo?

CAMILLE.

Marengo!...

AUGUSTA.

Quand je suis sortie, je l'ai vu qui causait avec ton propriétaire, tes huissiers, et en revenant je ne l'ai plus trouvé... je le croyais ici.

## SCÈNE VII.

AUGUSTA, MARENGO, CAMILLE.

MARENGO, arrivé entre elles.

Pardon, excuse!

AUGUSTA.

C'est lui!

CAMILLE.

Marengo!...

MARENGO.

Vous m'avez invité, mamzelle... et, pour manquer à l'appel, il faudrait que je fusse été mort, et je n'en ai pas été bien loin.

AUGUSTA.

Comment, ma chère! est-ce qu'il t'aime toujours depuis le temps?

CAMILLE.

S'il m'aime... qui?

MARENGO, à Augusta.

Chut!... taisez-vous donc, mamzelle.

AUGUSTA.

Pas possible... elle n'en a jamais rien su... le pauvre garçon!

CAMILLE.

Mais parle donc... qui est-ce qui m'aime?...

AUGUSTA.

Mais, lui... Marengo.

CAMILLE.

Marengo!...

MARENGO, s'en allant.

Bonsoir!... je m'en vas.

CAMILLE, le retenant vivement.

Non, non, restez. (Lentement.) Il m'aimait; c'est une plaisanterie.

AUGUSTA.

Eh! non... c'est parce que tu en aimais un autre qu'il s'est refait soldat; et pourtant, il y avait une personne qui aurait eu un fable pour lui, il n'en a rien su.

MARENGO.

Si fait, mamzelle, mais ce n'était pas Frétillon!...

CAMILLE.

Quoi! Marengo, est-il bien vrai?

MARENGO.

Je ne vous l'aurais jamais dit, je n'aurais jamais osé, quoique ce matin je ne vienne pas à autre intention... mais, puisque la petite a levardé... Eh bien! oui, mamzelle, oui; il y a six ans que ça me tient là. Dame! le fantassin y est exposé tout comme les autres... c'était pour vous revoir que j'avais quitté le service, c'est pour ne pas voir le bonheur des autres que je l'ai repris... toujours fidèle, toujours en ligne, en attendant mon tour qui n'a pas voulu venir... j'ai été bien malheureux!

AUGUSTA.

Oh! si les soldats font du sentiment!

CAMILLE.

Pauvre garçon, il m'aimait plus que les autres, et c'est le seul qui ne m'ait rien demandé!

MARENGO.

Aussi!... Mais, c'est égal... ça n'a fait qu'augmenter la fièvre que j'ai là, dans le cœur; si bien qu'hier soir, quand on m'a dit qu'il m'était arrivé...

AUGUSTA.

Hein!

MARENGO, se reprenant.

C'est-à-dire, rien... Pour vous, mamzelle, je me jetterais au feu, je me ferais tuer.

CAMILLE, lui saisissant le bras.

Mon ami!

MARENGO, poussant un cri.

Ah!

AUGUSTA.

Il se trouve mal! (Elle approche une chaise.)

CAMILLE.

Marengo! qu'est-ce donc? qu'avez-vous? cette pâleur...

MARENGO, s'asseyant.

Rien... rien... c'est un coup de sabre... qui est encore tout frais. C'est de ce matin.

CAMILLE.

Un coup de sabre!... Vous vous êtes battu?...

MARENGO.

Oui, mamzelle...

CAMILLE.

Avec un soldat?

MARENGO.

Oui, mamzelle...

CAMILLE.

Qui m'a insultée devant Ludovic...

MARENGO.

Comment, vous savez?

CAMILLE.

Oui, tout! et c'est vous qui m'avez vengée!

AUGUSTA.

Il se pourrait!

MARENGO.

Et pourquoi pas! Est-ce que vous croyez que je laisserai insulter comme ça une femme que j'aime? (Se levant vivement.) Sacré nom!... Pardon du mot.

CAMILLE.

Il n'y a pas de mal.

MARENGO.

Et puis, je voulais être mé... j'avais du chagrin! j'avais appris un malheur!

CAMILLE.

Et lequel?

MARENGO.

Ce sera un bonheur peut-être... si bien qu'il m'a donné un coup de sabre... je lui en ai donné deux à votre intention. Maintenant, il vous respectera, soyez tranquille... et tant que je vivrai... je ne souffrirai pas qu'on dise, sur votre compte, un mot, un seul qui ne soit pas catholique.

CAMILLE.

Oh! mon pauvre Marengo!

Anc: *Pour le chercher je passe en Allemagne.*

Comment jamais pourrais-je le maîtres  
Tant de bonté, d'amour, de bivoûnement?

MARENGO.

Ah! ce matin, je m'stais fort peut-être...  
Mais, j'suis heureux d'n'être pas mort, à présent.  
Si vous m'aimez un peu...

CAMILLE.

C'est impossible.

MARENGO.

Là, rien qu'un peu.

CAMILLE.

Je ne puis, car, enfin,

Aimer un peu, voyez-vous, c'est terrible,  
Je ne sais pas m'arrêter en chemin.

MARENGO.

Eh bien! beaucoup! oui, mamzelle... c'est ce que j'attendais pour vous apprendre...

## SCÈNE VIII.

LES MEMES, GODUREAU.

GODUREAU, mystérieusement.

Me voilà! me voilà! chut! silence! les autres sont de l'autre côté à dire des folies... et pendant ce temps-là, Frétilton, je viens te conter une idée bouffonne qui m'est venue... tu sais, j'ai toujours eu des idées...

CAMILLE.

Quelle idée?

GODUREAU.

On fait une loterie... ils ont écrit leurs noms, mais c'est moi que tu aimes, n'est-ce pas? c'est moi que tu préfères, j'en suis sûr... et tu as raison... parce que moi, vois-tu, je te adore. (A Augusta. Je la adore... eh! eh! eh! alors, voilà mon projet... c'est d'écarter les billets qu'ils vont rapporter, et d'en mettre, à la place, d'autres sur lesquels il n'y aura qu'un nom: le mien!

AUGUSTA.

Comme c'est ingénieux!

GODUREAU.

Fameux, hein! eh! eh! eh!

CAMILLE.

Excellente idée... donnez ce papier, je vais écrire votre nom. (Elle va à la table à droite.)

AUGUSTA.

Comment, tu consens ?

MARENGO.

Elle consent!...

AUGUSTA.

Le marchand de comestibles!

MARENGO.

Encore! ah! à présent, je suis fâché de ne pas avoir été tué.

GODUREAU, épiant l'arrivée des jeunes gens.

Écrivez, Godureau, Godureau, sept fois Godureau, et je serai heureux... tu m'aimes...

MARENGO, à part.

Oh! moi qui allais tout lui dire. (Il va s'asseoir sur une chaise à gauche.)

AUGUSTA.

Est-ce qu'elle aurait encore un faible pour les dindons?

GODUREAU.

Voilà les autres! (Camille se lève en cachant les billets.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. DE CÉRAN, LUDOVIC,  
LES JEUNES GENS.

TOUS, entrant.

Voilà les billets!...

AUGUSTA, voyant Ludovic qui entre par la gauche en chantant.

Tiens, Ludovic aussi...

CAMILLE.

Ludovic!

M. DE CÉRAN.

Il en sera!

LUDOVIC.

Comment, j'en serai, et de quoi?

CAMILLE.

Du tout! monsieur Ludovic se marie, et il est trop honnête homme pour manquer à ses serments.

LUDOVIC.

Comme tu dis cela... quand j'accours te remercier de ce que tu viens de faire pour moi. (Aux autres.) Vous savez bien, cet obstacle à mon mariage... ce maudit billet qui pouvait tout perdre.

TOUS, l'entourant.

Eh bien?

LUDOVIC.

Elle l'a retiré pour m'empêcher d'être poursuivi.

CAMILLE, sévèrement.

Et qui vous dit, monsieur, qu'on ne veuille pas vous poursuivre?

LUDOVIC, déconcerté.

Ah!

CAMILLE.

Allons! vos billets...

M. DE CÉRAN.

Oui, vos billets.

CAMILLE.

Donnez-les tous. (Passant à Marengo.) Et le vôtre?

MARENGO, bas.

Je ne mets pas à la loterie.

LUDOVIC, remontant, aux jeunes gens.

Qu'est-ce que c'est? une loterie?

CAMILLE, bas à Godureau en lui remettant les billets qu'on vient de lui donner.

Faites-les disparaître... avalez-les.

GODUREAU.

Encore une idée, et c'est la plus drôle! (Pendant que la scène continue il avale les billets.)

M. DE CÉRAN.

Un chapeau!

MARENGO, se levant.

Je m'en vas.

CAMILLE, retenant Marengo.

Le schako du soldat.

GODUREAU.

C'est ça! secouez bien les billets!

M. DE CÉRAN.

Qui est-ce qui va tirer?

GODUREAU, la bouche pleine.

Le plus innocent de la compagnie... la danseuse.

M. DE CÉRAN.

Mademoiselle Augusta!

AUGUSTA.

Méchant!

CAMILLE.

Non, non, une personne qui n'y ait aucun intérêt... monsieur Ludovic.

TOUS.

Ah! oui... Ludovic... Ludovic!...

LUDOVIC.

Tirer un billet... très-volontiers!... (A part.) Si c'était mon billet à ordre...

MARENGO, à part.

Quelle indignité! l'épreuve m'a joliment réussi!

LUDOVIC, tirant un billet.

Voilà!

TOUS.

Voyons!...

CAMILLE.

Un instant!... Et d'abord... il faut faire disparaître ces autres bulletins... (A Godureau, bas.) Avalez-les...

GODUREAU, à Camille.

Merci! j'en ai assez... les autres sont encore là. (Haut.) Je les brûle! Il les jette dans la cheminée.)

TOUS.

Le billet! le billet!...

AUGUSTA, passant et prenant le billet.

Silence!... je vais l'ouvrir... (Elle le déroule et lit.) « Marengo! »

MARENGO.

Moi!...



TOUS.

Marengo!

GODUREAU, à gauche d'Augusta.

Du tout! du tout!... c'est Godureau... lisez bien...

M. DE CÉBRAY, prenant le papier.

C'est bien Marengo... il a gagné.

LUDOVIC.

Bah!... mon remplaçant?...

MARENGO.

Hein! j'ai gagné... mais je n'avais pas...

CAMILLE, s'approchant vivement de Marengo.

Comment! est-ce que vous refusez votre lot?

GODUREAU, qui a couru à la droite de Marengo.

Voulez-vous vendre votre billet?

MARENGO.

Moi, mille-z-yeux!... on ne me l'arrachera qu'avec la vie... si mademoiselle Frétilton ne casse pas la loterie. (Il lui tend la main.)

CAMILLE, se jetant dans ses bras.

Moi! bien au contraire... je n'aurais pas mieux fait... car, de tous ceux qui sont ici, personne n'a plus d'amour et n'en mérite plus que monsieur Marengo.

GODUREAU, à part.

Je suis sûr qu'elle n'avait mis que des Marengo au lieu des Godureau dans le schako... (Haut.) Et moi qui ai eu la bêtise de brûler les autres billets...

CAMILLE.

Il n'y en a plus qu'un seul... un seul!... et le voici... (A Ludovic.)

Air d'*Aristippe*.Tenez, monsieur, pouvez-vous reconnaître  
Ce billet-là?

LUDOVIC.

Que vois-je!... c'est le mien...

CAMILLE.

Et je devrais vous poursuivre peut-être...

(Mouvement de résignation de Ludovic.

Rassurez-vous, car il n'en sera rien. (bis.)

Elle lui présente le billet, il le refuse du geste.)

Mes mains, pour vous, de bienfaits étaient pleines;

Jamais, monsieur... on le sait trop bien...

Je ne fus pour rien dans vos peines...

(Déclinant le billet.)

Je ne veux pas commencer aujourd'hui.

LUDOVIC.

Ah! c'en est trop!... il en arrivera ce qu'il pourra!... je reviens à toi... à toi seule... et puisqu'il faut te le dire, je n'épousais l'autre que pour sa fortune; eh bien! toi, ce sera pour ton amour, ta bonté.

CAMILLE, souriant.

Un mariage!... merci... c'est bien à toi... le fond est toujours bon... ça me fait plaisir... mais moi, vois-tu, amour et liberté! c'est ma devise... va, sois heureux à ta manière, comme moi à la mienne. Tendait la main à Marengo. Et maintenant, je remonterai gaiement à mon cinquième. (Musique jusqu'à la fin.)

MARENGO.

Non, morbleu! vous êtes une brave fille... vous avez préféré le simple troupière... c'est ce que je voulais; eh bien! vous êtes ici chez vous... Grâce à mon pauvre général, qui est parti, j'ai tout racheté pour toi.

GODUREAU.

Oh! il la tutoie!

MARENGO, lui donnant le bras.

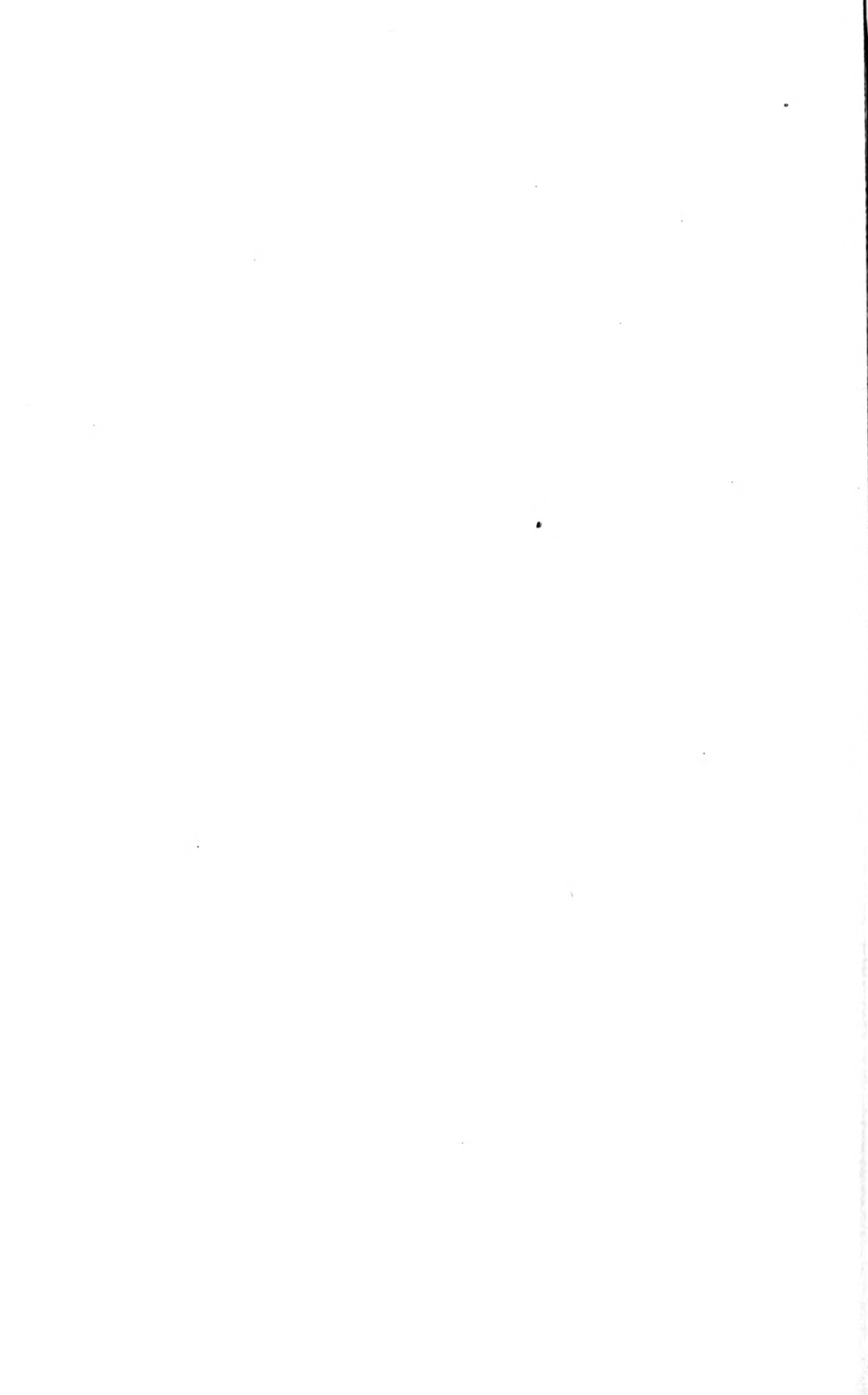
Et maintenant, le bonheur, l'amour, les écus... ça durera...

CAMILLE.

Tant que ça pourra! (Sur les derniers mots, Camille et Marengo font un mouvement vers la gauche; Ludovic, entraîné par les jeunes gens, se trouve avec eux et Augusta, sur le second plan, près de la porte à droite; Godureau va les rejoindre.)

LUDOVIC, regardant Camille, avec regret.

C'est dommage!



# LE VIOLON DE L'OPÉRA

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASI-DRAMATIQUE,  
LE 3 JUILLET 1835.

EN COLLABORATION AVEC M. DE LAUZANNE.

PERSONNAGES

ACTEURS

COLAUDET, musicien. . . . .	MM. BOUFFÉ.
BARDOU, élève de Colaudet. . . . .	SYLVESTRE.
JULIEN, autre élève de Colaudet. . . . .	DAVESNE.
MONSIEUR DE BRINVILLE. . . . .	MONVAL.
MADAME DE BRESCEUX. . . . .	M <sup>me</sup> JULIENNE.
MARIE, sa filleule. . . . .	M <sup>lle</sup> JENNY-THÉNARD.

La scène se passe chez Colaudet, à Paris, dans les premiers temps de la Restauration.

# LE VIOLON DE L'OPÉRA

Le théâtre représente une chambre très-simple. — Porte au fond. — Sur le premier plan, à gauche de l'acteur, la porte du cabinet de Colaudet. — A droite et sur le même plan, une fenêtre; sur le deuxième plan, une cheminée; ensuite, la porte d'une autre chambre. — Une table auprès de la fenêtre; des instruments de musique, pupitre, papiers de musique, etc., etc. Une autre table près du cabinet de Colaudet. Plus loin, à gauche, une deuxième porte.

## SCÈNE I.

BARDOU, seul, regardant à la fenêtre et tenant un violon à la main.

C'est étonnant le plaisir que j'ai à cette fenêtre quand elle est à la sienne... Voilà huit jours que cette jeunesse est dans la maison d'à côté, et voilà huit grands jours que je soupire dans celle-ci... Ça m'incommodait, ça m'inquiétait... aussi, j'ai consulté un docteur qui traite les fraîcheurs; et ce médecin m'a dit qu'il me donnerait une pommade qui ferait passer tout cela... Ils ont des moyens si extraordinaires, à présent!... En attendant, j'ai la tête et le cœur pris... et je viens ici, chez monsieur Colaudet, un fort violon de l'Opéra (charmant petit vieux, tout à fait), pour faire des gammes... et au lieu de ça, je me livre aux passions les plus tendres... et cependant, ce bon monsieur Colaudet, je devrais bien l'écouter, lui qui veut me sortir de ma position... « Mère Bardou, » qu'il a dit, un jour qu'elle faisait sa chambre, à celle qui m'a donné l'être, « ça vous fatigue, de veoir comme ça faire ma besogne, à votre âge : « envoyez-moi votre fils... il est gentil, ce petit. » Et alors, voilà comme quoi je la remplace... Oui!

### AIR d'Yveta.

Dans cette maison, je remplace ma mère  
Comm' fils, c'est naturel, je crois;  
Musicien, je pense le contraire,  
Et je Pavou', c'est vexant quelquelois.  
Mais bah! ce n'est qu'une vêtelle,  
J'en ai la charge et j'en ai les profits.  
Puisque nous sommes, dans not' famille  
Femmes de ménag' de mère en fils.

(Il retourne à la fenêtre.) Tiens, elle a quitté sa fenêtre... Ah! je la vois.. il y a quelqu'un avec elle! un jeune homme! c'est Julien, qui est comme le propre enfant de monsieur Colaudet... Je le détecte, celui-là... Sous prétexte qu'il joue très-bien du violon, monsieur Colaudet me répète tous les jours qu'il est plus fort que moi... il n'y a rien d'aussi humiliant que ça... Comme cette jeune fille lui parle... est-ce qu'elle l'aimerait?... A-t-il

du bonheur! ça ne m'arriverait pas, à moi... (Il gesticule avec son violon; Colaudet entre par le fond.)

## SCÈNE II.

COLAUDET, BARDOU.

COLAUDET, lui arrêtant le bras.

Prends donc garde! tu vas briser ton instrument.

BARDOU.

Tiens, c'est vous, monsieur Colaudet? je...

COLAUDET.

Quand on a un violon dans les mains, mon ami, on ne doit se permettre que deux gestes : celui-ci... Du bras gauche, il fait le geste de porter le violon à son cou; et celui-ci... Du bras droit, il fait celui de porter l'archet sur le violon; voilà!... Mais, au lieu d'être à ton affaire, tu t'amuses à flâner.

BARDOU.

Je flâne, je flâne... j'allais épousseter dans votre cabinet, vous voyez bien...

COLAUDET.

Tu flânais, conviens-en... (Avec len. Est-ce que c'est comme ça qu'on devient un artiste, un musicien? Tu ne sais donc pas où peuvent mener les gammes? c'est le premier degré de l'échelle musicale... et si tu devenais chef d'orchestre, hein?

BARDOU.

Ah! oui...

COLAUDET, avec exaltation.

La musique, ah! Dieu!

### AIR Au temps heureux de la chevalerie.

Son influence est vraiment sans seconde  
Incline-toi devant cet instrument;  
L'archet, mon cher, c'est le sceptre du monde.  
Gage de paix, sublime talisman...  
D'un chef d'orchestre, à privilège unique!  
Monarque honneur, qui, sans sous, sans effort,  
Par le pouvoir de son sceptre magique,  
Et un clin d'œil met ses sujets d'accord.

Voyons ton violon... (Avec humeur.) Bon! ça commence bien, voilà que tu tiens ton archet comme un fouet pour faire danser les chiens...

BARDOU.

Comment! je tiens mon archet... Il va commencer à jouer, Colaudet l'arrête.)

COLAUDET.

Oh! oh! la position, la position... ne touche pas les cordes... je finirai par les oter!... qui est-ce qui t'a montré ça? et le corps... (Il le met en position.) Déhanche, mon garçon, déhanche-toi.

BARDOU.

Oh! là, oh! là... vous me...

COLAUDET.

Je te déhanche... Et le poignet... allons douc... le poignet... où est-il?...

BARDOU.

Eh bien! le voilà, le poignet...

COLAUDET.

Casse-moi ça... ferme, casse... n'aie pas peur.

BARDOU.

Ah! là... je suis rompu...

COLAUDET.

Pas trop mal... mais tes jambes... mais regarde donc tes jambes... est-ce que c'est comme ça qu'on les tient?

BARDOU.

Est-ce qu'on a besoin de ces choses-là pour jouer du violon?

COLAUDET.

Si on a besoin de ces choses-là! les bases de l'édifice! si tu les laisses errer au hasard, l'équilibre se perd, la force est nulle et la grâce disparaît... exemple... tu as à soulever un poids de cinq cents...

BARDOU.

Je ne pourrais pas...

COLAUDET, se penchant en avant.

Chut! Exemple... si tu te mets comme ça... tu perds l'aplomb; tu es mou, disgracieux... tu as l'air d'un scieur de bois... tu ne peux pas...

BARDOU.

C'est ce que je disais.

COLAUDET.

Silence donc! je démontre... non!... alors place-moi, enseigne-moi à me tenir...

BARDOU.

Je suis dans mon tort.

COLAUDET.

A la bonne heure! Voilà pourquoi, quand on se livre au violon, il faut prendre cette position... Il se pose. Regarde... on a de la solidité dans le jeu, pour le démanché... (Il fait le geste de démancher à chaque mot.) c'est fort, c'est gentil, c'est gracieux.

BARDOU.

C'est très-gentil.

COLAUDET.

J'ai plu généralement beaucoup dans les concerts, par ma tenue... les dames surtout... sans fatuité... Voilà ce qu'il faut pour le violon... autrement, je te dirai: apprends la serinette... ap-

prends l'orgue... ce n'est pas difficile... on moud un air comme on moud du café.

BARDOU.

Je n'ai pas de dispositions pour ces instruments.

COLAUDET.

Mors, étudie.

BARDOU.

Devant vous, e n'ose pas... mais quand je suis tout seul...

COLAUDET.

Alors, ça devient très-gênant... car, s'il faut te mettre dans une boîte... Vois, moi... pour arriver où j'en suis, en ai-je fait de ces doubles croches! ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est effrayant! aussi le gouvernement y a été sensible, et après mon grand prix de composition, il m'a envoyé à Rome... Quel beau pays! je puis dire que je m'y suis amusé... De mon temps, c'était sous le Consulat, il y avait des émigrés français... deux, entre autres, le petit baron de Givet et Adolphe de Brinville... bons musiciens... nous étions inséparables; oh! les farceurs! en avons-nous fait des parties ensemble! nous avons passé deux années dans la bombance la plus complète.

BARDOU.

Je veux faire des efforts inouïs pour vous imiter.

COLAUDET.

Oh! mais toujours avec accompagnement de violon.

BARDOU, sans l'écouter, regardant par la fenêtre.

Ah! elle est revenue à la fenêtre avec Julien... bon! la voilà qui pleure à présent... il la rend malheureuse, c'est sûr.

COLAUDET, qui est allé à droite du théâtre regarder de la musique sur une table.

Voilà que tu reflânes.

BARDOU.

Et vos démarches pour rentrer à la chapelle du roi? vous ne m'en parlez pas... avez-vous réussi, enfin?

COLAUDET.

De ce côté-là, mon pauvre enfant, je crois bien qu'il n'y a plus d'espoir.

BARDOU.

Comment donc ça?

COLAUDET.

J'ai attendu pendant deux heures à l'aumonerie de l'empereur, c'est-à-dire du roi, puisque depuis trois mois c'est Louis XVIII... et l'on n'a pas voulu me laisser voir l'aumônier, un grand personnage, qui est chargé de choisir les artistes, tu sais?

BARDOU.

Oui.

COLAUDET.

Mais je vois ce que c'est... il paraît qu'il est très-rigide, très-dévo... une espèce de saint... il aura appris que je ne suis pas encore... canonisé... alors, tu comprends que la chapelle me passera devant le nez... Mets un peu de colophane à ton archet.

**BARDOU**, va pour prendre la colophane sur la table qui est auprès de la fenêtre et y trouve une lettre.

Ah! j'oubliais... une lettre que le portier m'a dit être très-pressée.

**COLAUDET**.

Donne donc... (Bardou met de la colophane à son archet. Colaudet lit.) « Monsieur Colaudet est prié de se rendre sans délai à la grande aumônerie. »

**BARDOU**.

Vous avez reçu hier une lettre semblable.

**COLAUDET**.

C'est une attrape; j'en viens et je n'ai pas pu entrer... (Avec pitié.) Si on peut s'amuser à faire des farces pareilles! (Après avoir parcouru. Je n'ai qu'à dire mon nom, on m'introduira à l'instant. Est-ce qu'on aurait lu ma pétition? est-ce qu'on voudrait me rendre ma place?)

**BARDOU**.

Ça pourrait bien être... ils sont si originaux!

**COLAUDET**, continuant à parcourir la lettre.

Il m'attend aujourd'hui, jusqu'à midi... quel bonheur!... Je n'ai plus qu'un quart-d'heure... vite un coup de brosse à mon chapeau.

**BARDOU**.

Voilà, monsieur, voilà...

**COLAUDET**, allant et venant très-préoccupé.

Donne, donne! Je n'oublie rien... mon mouchoir... mon chapeau... ma canne?... Mais fais donc l'appel, Bardou... tu vois bien que je suis hors de moi, mon ami.

**BARDOU**.

Vous avez tout ce qu'il vous faut.

**COLAUDET**.

Je suis sûr que j'oublie quelque chose.

**BARDOU**, comme se souvenant tout à coup.

Ah!

**COLAUDET**.

Tu vois... qu'est-ce que c'est?

**BARDOU**.

Non, rien...

**COLAUDET**.

Tu me fais des peurs... ne me fais pas des peurs comme ça, mon garçon... Allons, je m'en vas... Dis donc, Bardou, si quelqu'un venait en mon absence, tu dirais que je suis sorti.

**BARDOU**.

Où, monsieur.

**COLAUDET**.

N'oublie pas d'étudier. (Il va pour sortir; au même instant Julien ouvre vivement la porte, qui frappe sur Colaudet.)

### SCÈNE III.

LES MEMES, JULIEN.

**COLAUDET**, qui porte la main à sa figure.

Ah! c'est Julien... Je ne t'ai pas fait de mal? bien fâché, mon bonhomme; je n'ai pas le temps... (Avec reproche amical.) C'est gentil de n'être pas venu de toute la semaine! Il va pour sortir.

**JULIEN**, avec émotion, l'arrêtant.

Monsieur Colaudet, il faut absolument que je vous parle.

**COLAUDET**.

Pour ta leçon?... je te le répète, désolé, mon cher enfant... ce soir, demain, quand tu voudras; pour le moment, il faut que je sorte. (Il fait un mouvement.)

**JULIEN**, le retenant.

De grâce, écoutez-moi... mon repos, mon bonheur... ma vie, soit entre vos mains... je suis perdu, si vous ne venez à mon secours.

**COLAUDET**, redescendant.

Oh! oh! c'est bien différent... parle, mon ami, parle... Qu'est-ce qui t'est donc arrivé, bon Dieu!

Il pose son chapeau et sa canne sur la cheminée; Julien incline, par un signe, Bardou qui s'est approché pour écouter aussi.)

**COLAUDET**.

Je comprends... Se retournant.) Bardou, mon ami, va te livrer aux beaux-arts... épouse-ette mon cabinet... et fais des gammes... Va! et ne t'avis pas de jouer un air comme l'autre jour, j'ai cru que c'était le chat de la portière...

**BARDOU**.

Et l'aumônerie?

**COLAUDET**.

Elle attendra.

**BARDOU**.

Et votre place?

**COLAUDET**.

Eh bien! je l'attendrai...

**BARDOU**.

Air de l'Artiste.

Songez quelle disgrâce!

Si n'vous voyant pas v'nir,

On vous soufflant vot' place!

**COLAUDET**.

Qu'importe l'aveur?

Son état... c'est d'attendre;

Moi, je songe au présent...

(Pendant ce temps, Julien remonte et regarde avec intérêt par la porte du fond.)

Un bon office à rendre,

C'est du bonheur comptant.

Va, va, va!

**BARDOU**, regardant Julien en s'en allant, et à part.

Elle est jolie, ta conduite... tu fais pleurer une femme, et tu vas ruiner ton professeur. (Avec pitié.) Tu es très-fort sur le violon... mais je te méprise. (Il a pris son violon, son plumet, et il entre dans le cabinet de Colaudet.)

### SCÈNE IV.

JULIEN, COLAUDET.

**COLAUDET**.

Voyons, qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?

**JULIEN**.

Vous savez que, grâce à vous, mon ami, je suis

en état d'enseigner la musique... Depuis quelques mois, je donne des leçons dans le faubourg Saint-Germain, chez la comtesse de Brescieux.

COLAUDET.

Tu me l'as dit... oui, une vieille dame issue d'une grande famille!... très-prude, très-sévère sur tout ce qui touche à la vertu, à l'honneur de son nom... qui a une filleule, jolie, à ce que tu m'as dit aussi!... les jeunes gens trouvent toutes les femmes jolies.

JULIEN.

Voir Marie tous les jours, et ne pas en devenir amoureux, c'était impossible!... que vous dirai-je!... je n'eus pas la force de lui cacher ce que j'éprouvais... elle en fut touchée, et partagea... bientôt un sentiment qui ne finira qu'avec notre vie.

COLAUDET, ironiquement.

Toujours!... c'est connu!... ça prouve bien qu'il ne faut jamais donner à une demoiselle qu'un homme mûr pour lui enseigner la musique.

JULIEN.

Obtenir la main de Marie était l'objet de tous mes desirs, mais je n'osais y prétendre, lorsque j'appris que, comme moi, elle était sans parents, sans fortune.

COLAUDET.

Eh bien! tu l'as demandée à sa marraine?

JULIEN.

Où, mais elle a rejeté ma demande avec hauteur... m'a défendu de continuer mes leçons, et m'a menacé de me faire jeter à la porte, si je ne représentais chez elle.

COLAUDET, vivement et avec feu.

A la porte!... toi, Julien!... mon enfant d'affection!... elle ne sait donc pas, cette comtesse de Brescieux, que ton nom vaut mieux que le sien, parce que tu as du talent... parce que tu seras un artiste distingué... parce que tu seras célèbre. (Avec exaltation, en le caressant. Oui, mon Julien, mon enfant... je n'avais pas encore voulu te le dire, mais tu deviendras célèbre. (A lui-même, montrant Julien avec enthousiasme.) Et c'est mon élève!... Ah! madame la comtesse! je suis d'une colère!... mais je suis content... tu faisais une sottise... c'est une affaire finie, je t'en félicite.

JULIEN.

Ah! mon ami! est-ce que je pourrais vivre sans Marie?

COLAUDET.

Laisse-moi donc tranquille! j'ai dit ça bien des fois... tu vois que je n'ai ici aucune espèce de Marie, et je vis très-bien.

JULIEN.

C'est que vous n'aimez pas... j'étais fou, désespéré, je voulais revoir Marie, je lui écrivis : j'obtins une entrevue... et bon gré, mal gré, car, en vérité, j'avais la tête perdue!... je l'enlevai de chez sa marraine.

COLAUDET.

Allons, bien... Mais je ne t'ai pas conseillé ça.

JULIEN.

Elle est, depuis ce temps, chez me de mes parentes, qui demeure ici près... Là, nous faisons tous nos préparatifs pour passer en Italie, où nous comptions nous marier en arrivant, lorsque ce matin j'ai appris que j'étais épié, qu'on soupçonnait la retraite de Marie; et pour la soustraire aux recherches...

COLAUDET.

Tu viens me trouver... c'est bien, c'est gentil! te voilà dans de jolis draps.

JULIEN.

J'ai pensé à vous, monsieur Colaudet, à vous, si obligeant, si bon... à qui mon père m'a recommandé en mourant... Oui, vous sauvez Marie, en la recevant ici, jusqu'à notre départ.

COLAUDET, hésitant.

Certainement, mon garçon, je te remercie de cette marque... de confiance... mais tu aurais dû penser que je suis célibataire, qu'on n'a pas été placé pendant quinze ans dans l'orchestre de l'Opéra, les yeux juste à la hauteur des jambes des plus jolies danseuses, sans avoir quelques... petites choses à se reprocher; non pas que jamais... mais enfin... tout cela ne m'a pas fait une réputation à recevoir une jeune fille.

JULIEN.

Pour quelques jours, quelques instants... Oh! par pitié, ne me refusez pas...

COLAUDET, avec effort.

Je ne refuse pas non plus... Tu viens à moi comme à un père, et tu me dis... je ne peux pas te refuser ça... seulement... c'est impossible.

JULIEN, avec émotion et d'un ton de reproche.

Ah! monsieur Colaudet!... Allons... ils m'emprisonneront... Marie sera rendue à sa marraine, je serai condamné comme reussieur, déshonoré!... Adieu tout espoir d'avenir, de bonheur... Je me tuera.

COLAUDET, ému.

Eh bien... qu'est-ce que c'est donc que ça? te tuer!... veux-tu bien ne pas parler ainsi?

JULIEN.

Je n'ai plus que ce moyen.

COLAUDET, vivement et avec âme.

Il est joli! et tu as cru que je te laisserais faire? Est-ce que quelqu'un m'a jamais demandé un service sans que je l'aie rendu, si cela a dépendu de moi? et ce serait par Julien, par mon enfant, que je commencerais!... allons donc!... car, si je ne me suis pas marié... c'est un peu à cause de toi... pour ne pas diviser ma tendresse.

JULIEN, lui pressant la main.

Mon ami!

COLAUDET.

Non, mon garçon, non... je suis peut-être aussi fou que toi; mais, quoi qu'il puisse arriver... va chercher ta Marie, qu'elle vienne ici, dans mes



bras, sur mon cœur... et *honnî soit qui mal y pense!* comme dit la Jarretière... Va vite... Julien disparaît un instant par le fond.) Ah! madame de Brescieux, je me venge... je sens que je l'aime, la pauvre enfant, comme si elle était déjà ta femme... Prends un fiacre, entends-tu?

JULIEN, qui est allé à la porte, a amené Marie :  
la présentant à Colaudet.

Monsieur Colaudet, la voilà... je l'ai amenée.

COLAUDET, à part, étonné.

Ah!... il n'y avait pas besoin de voiture... Il paraît que mon gaillard était bien sûr de son fait... C'est égal, je suis content de lui... il m'avait bien jugé.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, avançant timidement.

Ah! monsieur, que de bonté!...

COLAUDET.\*

Pourquoi craindre alors de vous approcher... vous ne voulez donc pas m'embrasser?

MARIE, avec gentillesse.

Oh! si... (Elle passe auprès de Colaudet qui l'embrasse.)

COLAUDET, à lui-même, regardant Marie.

Il a bon goût, ce luron-là... il tient de moi.

JULIEN, à Marie.

Marie, il faut que je vous laisse... je vais réunir mes économies; elles me seront nécessaires pour quitter la France.

MARIE.

Je vais être bien inquiète jusqu'à votre retour.

JULIEN.

Marie, je vous confie au meilleur des hommes... à mon second père... vous me reverrez bientôt.

ENSEMBLE.

MARIE.

AIR : *Cachons-nous et sachons nous taire* (de Jacquemin).

Ah! grand Dieu! malgré moi je tremble,  
Ah! se peut-il? ainsi, tous deux;  
Il va donc nous laisser ensemble?  
Comment oser lever les yeux?

COLAUDET.

Mais je crois vraiment qu'elle tremble,  
C'est le défaut des amoureux;  
Quand nous allons rester ensemble,  
Pourquoi n'oser lever les yeux?

JULIEN.

Mais je crois vraiment qu'elle tremble...  
N'êtes-vous pas près de nous deux?  
Et lorsque je vous laisse ensemble,  
Pourquoi n'oser lever les yeux?

(Julien sort par le fond, Marie l'accompagne jusqu'à la porte, puis elle s'avance un peu, et reste pensive, l'œil fixé sur la porte.)

H.

## SCÈNE VI.

COLAUDET, MARIE.

COLAUDET, sur le devant de la scène.

Pauvres enfants! ils viennent de faire revivre ma jeunesse... avec cette différence cependant, qu'alors un tête-à-tête pour mon propre compte ne me causait pas le moindre embarras... tandis qu'aujourd'hui... même pour le compte d'un autre... Apercevant Marie restée pensive et les yeux fixés sur la porte par laquelle Julien est sorti. Pauvre petite!... la voilà toute triste... je ne sais comment m'y prendre pour la consoler... Satanée comtesse, va! (Allant à Marie.) Voyons, mon enfant, nous allons être bien raisonnable, n'est-ce pas?... D'abord, je ne veux plus voir sur votre joli visage cet air rêveur et chagrin... çane vous va pas trop mal... mais je suis sûr que nous sommes encore mieux quand nous rions.

MARIE sourit à demi, puis avec inquiétude.

Êtes-vous bien sûr qu'il n'arrivera rien à Julien, monsieur?... qu'il reviendra?

COLAUDET.

Est-ce que le temps vous paraît déjà long?... attendez au moins qu'il soit parti... il n'est pas encore au bas de l'escalier.

MARIE.

Loin de Julien, je me sens bien plus coupable d'avoir quitté celle qui m'a élevée.

COLAUDET.

Vous vous repentez donc de l'avoir suivi?

MARIE.

Pouvais-je hésiter?... j'allais être jetée au couvent, et bientôt mariée à un autre... il fallait accompagner Julien, ou consentir à ne le revoir jamais... il fallait choisir entre lui et madame de Brescieux... J'aime bien madame la comtesse, mais elle n'est que ma marraine, et Julien... sera mon mari.

COLAUDET.

C'est juste.

MARIE.

Cependant, lorsque cette porte s'est refermée sur lui, j'ai senti mon cœur se serrer, et il m'a semblé que je ne devais plus revoir Julien.

AIR : *Comment, sans lui, retourner au pays* (de Salvoisy)?

PREMIER COUPLET.

COLAUDET.

Mais votre cœur n'a pas le sens commun,  
Ma chère enfant, quelle erreur déplorable!  
Car tous les jours on voit partir quelqu'un  
Qui reviendra... rien n'est plus vraisemblable.  
Auriez-vous peur?

MARIE.

Oh! non... malgré cela  
J'aimerais mieux que mon Julien fût là.

DEUXIÈME COUPLET.

MARIE.

N'importe, allons au-devant de Julien.

17

COLAUDET, la retenant.

Et la marraine?... Ah! c'est pour vous distraire.  
Vous trouvez donc le vieux musicien  
Bien ennuyeux?

MARIE.

Près de vous, au contraire,  
J'ai du plaisir...

COLAUDET, à part.

Pas trop!...

MARIE.

Malgré cela  
J'aimerais mieux que mon Julien fût là.

COLAUDET.

Oh! alors, s'il était là... je serais un homme accompli, n'est-ce pas?... Par exemple, je crois bien que vous ne me parleriez pas plus qu'à... cette chaise... mais c'est égal... Eh bien! moi, puisqu'il en est ainsi, je veux absolument vous le faire oublier... vous ne pensez pas que cela soit possible... hein?

MARIE, embarrassée.

Mais, monsieur...

COLAUDET.

Dites vite que non... allez, ça ne me fâchera pas, au contraire... (A part.) Pauvre enfant! elle l'aime bien!

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, BARDOU.

BARDOU, paraissant à la porte du cabinet de Colaudet, un violon à la main.

Monsieur Colaudet... je voulais vous demander une chose.

COLAUDET.

Qu'est-ce que c'est?

BARDOU.

En voilà-t-il assez de gammes?... j'en ai déjà fait cent quatre-vingt-troize.

COLAUDET.

C'est bon... et laissez-moi tranquille.

BARDOU.

Où, monsieur Colaudet. (Il pose le violon sur la table à gauche.)

COLAUDET, à Marie, qui fait un mouvement pour se dérober aux regards de Bardou.

Ne craignez rien; c'est un garçon qui m'est tout dévoué... un peu simple, mais honnête.

BARDOU, à part, reconnaissant Marie.

Oh! ciel de Dieu!... c'est la jeunesse d'en face... Quelle anecdote!

COLAUDET, à Bardou.

Pas un mot de ce que tu vois.

BARDOU.

Où, monsieur Colaudet.

COLAUDET.

Tu m'entends?

BARDOU.

Où, monsieur Colaudet. (On sonne à la porte du fond.)

MARIE, se rapprochant avec effroi de Colaudet.  
Ah! mon Dieu!

COLAUDET, avec impatience.

Allons, quelqu'un... On ne peut pas avoir un moment de tranquillité... (A Marie.) N'ayez pas peur... Lui montrant la chambre à droite auprès de la fenêtre.) Entrez vite ici avec moi... c'est la chambre que je vous destine... Toi, Bardou, vois qui c'est... tu viendras me prévenir. (Marie entre dans la chambre.)

BARDOU.

Où, monsieur Colaudet.

COLAUDET, d'une voix étouffée.

Ne dis donc pas monsieur Colaudet... si on t'entend, comment veux-tu dire que je n'y suis pas? (Il entre dans la chambre.)

BARDOU, seul.

La petite d'à côté, ici... et moi qui faisais *ut, ré, mi, fa, sol* pendant ce temps-là... Quelle faute!... (On sonne encore. Sans bouger.) Il paraît que c'est quelqu'un qui est pressé... Ah! elle est ici!... eh bien! il faut que j'en profite!... que je lui parle, et que je lui offre ma protection contre ce Julien qui la fait gémir, qui est très-fort sur le violon, et que je ne peux pas sentir. (On sonne plus fort.) On y va... on y va... (Avec humeur.) Qui est-ce qui sonne comme ça, donc? (Il ouvre.)

### SCÈNE VIII.

M. DE BRINVILLE, BARDOU.

DE BRINVILLE, entrant.

N'est-ce pas ici la demeure de monsieur Colaudet?

BARDOU.

Au cinquième, la porte au fond du couloir; oui, monsieur.

DE BRINVILLE.

Je voudrais lui parler.

BARDOU.

Ça n'est pas quelque chose qu'on puisse lui dire?

DE BRINVILLE.

Non.

BARDOU.

Alors, vous voulez que je le dérange?

DE BRINVILLE.

Où.

BARDOU.

Bien, monsieur, bien... (Il fait un mouvement pour sortir et revient sur ses pas.) Si vous voulez me dire votre nom, monsieur?

DE BRINVILLE.

C'est inutile.

BARDOU.

Bien, monsieur, bien... (Après un temps, et revenant sur ses pas.) Alors, il est inutile de dire votre nom à M. Colaudet?

DE BRINVILLE.

Précisément.

BARDOU, revenant encore sur ses pas.

Dites-moi, monsieur... il faudra donc que je lui dise que c'est un monsieur que je ne connais pas?

DE BRINVILLE.

C'est cela même.

BARDOU, à part, en s'en allant.

On ne dira pas qu'il est bavard, celui-là. Il entre dans la chambre où sont Colaudet et Marie.

## SCÈNE IX.

M. DE BRINVILLE, seul.

Je vais donc enfin voir ce Colaudet, petit violon de l'ancienne chapelle, qui a besoin de moi, et qui m'oblige à venir chez lui (parce que j'ai peut-être encore plus besoin de lui, il est vrai). Quel singulier hasard!... Au moment où j'apprends que le baron de Givet, mon ancien concurrent au poste éminent que j'occupe auprès de Son Altesse, est à la recherche d'une certaine correspondance qui aurait pour résultat infaillible de me faire perdre ma place, en la lui faisant obtenir... il faut qu'au bas d'une pétition qui m'est adressée, le nom du dépositaire de cette correspondance... le nom de Colaudet vienne frapper mes yeux!... Pourvu qu'il n'ait pas égaré ces dangereuses lettres... pourvu qu'il veuille me les rendre... Oh! il le faudra... l'emploi qu'il sollicite à la chapelle dépend de moi, et je saurai bien...

## SCÈNE X.

BARDOU, COLAUDET,

M. DE BRINVILLE.

COLAUDET, sortant de la chambre, à lui-même.

Je suis enfin parvenu à tranquilliser la pauvre enfant.

DE BRINVILLE.

C'est lui!

COLAUDET, à Bardou.

Toi, va faire des gammes... et prends garde à tes jambes.

BARDOU.

J'en ai déjà fait cent quatre-vingt...

COLAUDET.

Fais des gammes, ça rend très-fort... et ça donne de la grâce... Va, mon garçon.

BARDOU.

Il est moué, cet homme, avec ses gammes. (Il prend son violon et sort par le second plan à gauche.)

## SCÈNE XI.

COLAUDET, M. DE BRINVILLE.

COLAUDET.

Pardon! monsieur; maintenant je suis à vous.

DE BRINVILLE.

Eh quoi! mon cher Colaudet, vous ne me reconnaissez pas?

COLAUDET.

Comment cela? Attendez donc... est-ce que vous

seriez?... Non, cela ne se peut pas... mais si... c'est Adolphe de Brinville.

DE BRINVILLE.

Lui-même.

COLAUDET.

Est-il possible!... Ah! que je suis content de vous revoir, mon bon ami... depuis vingt ans que nous ne nous sommes vus... Je parlais encore de vous ce matin, car je n'ai pas oublié notre vieille amitié.

DE BRINVILLE.

Vous voyez que j'en ai aussi gardé le souvenir.

COLAUDET.

C'est bien gentil à vous... Ah! mon cher ami, comme vous êtes ratatiné! mon Dieu, mon Dieu!... mais donnez-moi donc des nouvelles de nos anciens camarades de plaisir... du baron de Givet, notre inséparable... Qu'est-il devenu?

DE BRINVILLE.

Depuis longtemps, je ne le vois plus.

COLAUDET.

Vous êtes bromillés... Ah! tant pis... un si bon vivant... Et vous, farceur... en avez-vous fait, hein?

DE BRINVILLE, avec contrainte.

Oh! ne parlons pas de cela.

COLAUDET.

Pourquoi donc?... ça rajeunit, ça ragailardit... Je n'allais pas trop mal non plus, dans ce temps-là, quoique je fusse le moins mauvais sujet... le moins sacrifiant des trois... Que je suis content de vous revoir!... Quels gaillards nous faisons!... vous, surtout!... Oh! d'une hardiesse qui allait jusqu'à l'effronterie... En avez-vous fait!... Vous rappelez-vous ce jour où vous nous fîtes entrer dans un convent de religieuses?... de béguines, je crois?... et votre aventure avec cette jeune Française... elle se nommait... attendez donc... elle se nommait...

DE BRINVILLE, embarrassé.

Qu'importe?

COLAUDET, se rappelant.

J'y suis... Éléonore de Rouval!... c'est à l'église que vous avez glissé votre premier billet doux... et puis après vinrent les réponses, les rendez-vous... c'est à moi que ces lettres étaient remises.

DE BRINVILLE.

Effectivement... A part: Il y vient de lui-même.

COLAUDET, gaiement.

Ça faisait bien rire ce diable de Givet... qui, comme moi, était dans la confidence.

DE BRINVILLE.

Oui, et je venais...

COLAUDET, l'interrompant.

Mais, dites-moi donc comment cette histoire a fini?... j'ai quitté Rome avant le dénouement... je sais seulement qu'à cette époque la jeune personne était compromise.

DE BRINVILLE.

J'ai dû oublier ces folies de jeunesse... et...

COLAUDET.

A propos, vous ne m'avez pas encore demandé si j'avais continué la musique?

DE BRINVILLE.

Je le sais.

COLAUDET.

Vrai!... ma petite réputation musicale est parvenue jusqu'à vous?... eh bien, j'en suis enchanté... Mais vous, mon bon ami, qu'avez-vous fait?... quel état avez-vous embrassé?... car vous avez dû embrasser un état... (Gaiment.) On n'embrasse pas toujours... Qu'êtes-vous, maintenant?

DE BRINVILLE.

Je suis chevalier d'honneur de Son Altesse.

COLAUDET.

Vous!... mais c'est magnifique, c'est superbe!... (Appuyant davantage avec stupéfaction.) Mais c'est magnifique, c'est superbe!... et qui donc a pu vous faire obtenir, bon Dieu?...

DE BRINVILLE.

Mon oncle, le grand aumônier.

COLAUDET.

Comment? vrai!... vous seriez le neveu de votre oncle, le grand aumônier?... je n'en reviens pas... ce cher Adolphe... Mais, dites-moi... ça doit diablement vous gêner, vous, farceur, de vous trouver ainsi, entre deux personnages si graves et si sévères... ça ne va guère avec l'aventure de Rome que je vous rappelais tout à l'heure... mais contez-m'en donc la fin... c'est peut-être à elle que vous devez....

DE BRINVILLE.

Bien des chagrins et bien des ennuis!... le père fut instruit de cette malheureuse affaire... je lui proposai d'épouser sa fille : il avait un grand nom, une grande fortune... moi, je n'avais rien... il refusa.

COLAUDET.

Et le déshonneur de son enfant?

DE BRINVILLE.

Était pour lui dans une mésalliance... la nuit même, Éléonore avait quitté Rome.

COLAUDET.

Voyez-vous ça!

DE BRINVILLE.

Et je ne l'ai jamais revue... Moi, j'étais proserit... j'aimais la musique... je restai en Italie... nos princes rentrant en France, j'y revins avec eux... On a su disposer le roi en ma faveur; il vient déjà de me faire épouser une riche héritière... et pour aplanir les difficultés, Sa Majesté m'a nommé comte et chevalier d'honneur de la princesse.

COLAUDET.

Mais tout ça ne m'explique pas comment vous avez pu me retrouver.

DE BRINVILLE.

Chargé par mon oncle d'organiser le service de la chapelle, j'ai reçu votre pétition.

COLAUDET, avec reconnaissance.

Et dispensateur des grâces et des faveurs... c'est vous qui venez trouver l'humble suppliant.

DE BRINVILLE.

Il l'a bien fallu, puisque vous n'avez point paru à l'hôtel où je vous avais fait prier de passer... et si votre désir est toujours le même?...

COLAUDET.

Ah! monsieur le comte, je n'en ai pas d'autre dans le cœur.

DE BRINVILLE.

Eh bien, je viens exprès vous annoncer qu'il est accompli.

COLAUDET.

Il serait possible!... j'exécuterais encore mes messes chéries dans ce bijou de chapelle? Ah! mon cher Adolphe! monsieur le comte, veux-je dire... (A part.) Est-il devenu obligant!... si c'est ainsi que les grandeurs vous changent, il n'y a, ma foi! pas grand mal.

DE BRINVILLE, lui mettant la main sur l'épaule.

Vous voyez que je vous traite en vieille connaissance.

COLAUDET, à part.

Il est vraiment bien bon garçon.

DE BRINVILLE.

Et pour nous mettre tout à fait sur le pied d'égalité d'autrefois, je vous demanderai un petit service à mon tour.

COLAUDET.

Un service!... dix, vingt... tant que vous voudrez... Ah! parlez... car, voyez-vous, mon bon Adolphe, sans que ça paraîsse, j'ai des torts à réparer. J'ai toujours été injuste à votre égard... je vous croyais un peu égoïste... un peu sec, quand vous êtes le plus obligeant des hommes!... aussi, maintenant, parlez, demandez... pour vous, je suis prêt à me jeter dans le feu, s'il le faut.

DE BRINVILLE.

Eh bien!... (Après un temps.) Ces lettres qu'à Rome vous receviez pour moi...

COLAUDET.

Ah! diable! vous en avez besoin?

DE BRINVILLE.

Ne les auriez-vous plus?

COLAUDET, avec bonhomie.

Je pense que si... dans quelque coin de mon cabinet, avec certaines chansons grivoises de ce diable de Givet... je ne sais où... et vous désirez que je vous les rende?

DE BRINVILLE.

J'avoue que je serais charmé...

## SCÈNE XII.

LES MEMES, BARDOU.

BARDOU, entrant par la porte du fond.  
M. Colaudet....

DE BRINVILLE, avec impatience.

Quel ennui!

COLAUDET.

Que veux-tu?

BARDOU.

C'est une lettre très-pressée pour vous... Il la lui donne, en lui disant bas. Monsieur, j'en ai encore fait cent cinquante-six.

COLAUDET.

C'est bon... continue, et va-t-en.

BARDOU, à part, avec humour, pendant que Colaudet ouvre la lettre.

C'est bon!... continue... continue... cent cinquante-six et cent quatre-vingt-treize... ça fait trois cent quarante-neuf, avec tout ça... j'ai fait l'addition, et amoureux comme je le suis, c'est bien gênant de faire tant de gammes que ça! (Il sort par le fond.)

### SCÈNE XIII.

COLAUDET, DE BRINVILLE.

COLAUDET, lisant.

« Signé, baron de Givet. »

DE BRINVILLE, à part.

Ciel!

COLAUDET.

Eh! mais... c'est de notre ancien ami.

DE BRINVILLE, embarrassé.

Probablement.

COLAUDET.

Vous ne me disiez pas qu'il était à Paris... c'est très bizarre, de vous retrouver tous les deux le même jour!

DE BRINVILLE.

Que... vous dit-il?

COLAUDET.

Qu'il peut me faire conserver ma place à la chapelle... (Il continue.) et que si je veux lui remettre la correspondance que vous me réclamiez tout à l'heure, une personne que cela intéresse beaucoup (Avec étonnement.) m'assure mille écus de rente viagère.

DE BRINVILLE, vivement.

Je vous les offre, si vous me donnez ces lettres.

COLAUDET.

Mille écus de rente! grand Dieu! (A part.) Ah! je vois ce que c'est... il y a concurrence, l'autre cherche à avoir les lettres, pour perdre celui-ci... et celui-ci les paierait au poids de l'or, pour souffler le place à l'autre... deux bien bons amis! voilà de bien braves gens! et moi qui m'imaginai que c'était pour mes beaux yeux!

DE BRINVILLE.

Rejetteriez-vous ma proposition?

COLAUDET.

Permettez que j'achève... (A part.) Il était aussi trop aimable... ça n'avait pas le sens commun... (Continuant de lire.) « Je voulais vous aller voir, mon cher ami, mais je suis retenu par la goutte... » (A lui-même.) Il ne l'a pas volée, celui-là... (Lisant.)

« Si le prix proposé pour obtenir cette correspondance vous semble trop modique, dites-le... mais, surtout, ne vous en dessaisissez pas avant de m'avoir parlé. » (A de Brinville.) Eh bien, monsieur le comte?

DE BRINVILLE, très-ému et vivement.

Ce Givet!... le misérable! il veut me perdre... mais vous ne ferez pas ce qu'il désire.

### SCÈNE XIV.

LES MÊMES. MARIE.

MARIE, entrant vivement par la porte à droite.

Ah! monsieur... monsieur... Julien...

COLAUDET.

Qu'est-ce que c'est?

MARIE, entre Colaudet et de Brinville, vivement.

J'étais à la fenêtre, épiant son retour... enfin, je le vois accourir... il allait atteindre cette maison, lorsque plusieurs hommes se précipitent au-devant de lui, l'entourent, lui montrent un papier, le forcent à monter en fiacre, et disparaissent avec lui.

COLAUDET.

Il est arrêté!

MARIE, pleurant.

Pauvre Julien! et c'est moi qui suis cause...

COLAUDET.

Mais non; c'est votre diable de comtesse!... Pardon! monsieur le comte, c'est qu'on vient d'arrêter Julien.

DE BRINVILLE, allant à Colaudet.

Qu'est-ce, Julien?

COLAUDET.

Un de mes élèves... il allait épouser cette jeune fille... tout était sur le point d'être conclu.

DE BRINVILLE, regardant Marie.

Je comprends ses larmes... (A Colaudet.) Ils vous intéressent?

COLAUDET.

S'ils m'intéressent?... Julien est presque mon fils; c'est moi qui l'ai élevé.

DE BRINVILLE, à Marie.

Eh bien, mon enfant, il y a peut-être moyen d'arranger cela.

MARIE.

Ah! monsieur, que vous seriez bon!

COLAUDET.

Comment?

DE BRINVILLE.

J'ai du crédit... des amis influents... A Marie, et je veux être agréable à Colaudet.

MARIE.

Ah! monsieur!

DE BRINVILLE.

Ce ne doit pas être bien difficile... un artiste!... je devine, il s'agit d'un embarras d'argent; je me charge de tout...

COLAUDET.

Vous, monsieur?... (A part.) Voilà qui me rac-

commode presque avec lui. (Haut.) Mais ce n'est pas de l'argent qu'il nous faut; il s'agirait de faciliter à Julien, en le rendant libre, les moyens de quitter la France avec cette enfant.

DE BRINVILLE.

Quitter la France!... pourquoi donc?

COLAUDET.

Pour l'épouser... c'est que vous ne savez pas... cette pauvre enfant a quitté sa marraine pour suivre Julien... et voilà pourquoi on l'a arrêté.

DE BRINVILLE.

Un rapt!... alors, je ne puis... songez donc... les fonctions que je remplis...

COLAUDET.

Oui, oui; vous ne pouvez pas... seulement, vous allez faire mettre Julien en liberté, tout de suite, n'est-ce pas?

DE BRINVILLE.

C'est impossible... j'aurais l'air d'approuver sa conduite coupable... toute autre chose, tout ce qui dépendra de moi; mais cela, vous ne pouvez l'exiger... ce serait abuser des droits que vous avez à mon amitié.

COLAUDET, avec ironie.

Votre amitié!

AIR: *Vous avez tous vu Tucounet.*

Il ne faut pas obliger à moitié,  
Pour avoir droit à la reconnaissance.  
Vous m'assurez que j'ai votre amitié,

Quand je croyais n'avoir que la correspondance :

Double dépôt! j'en suis heureux et fier...

Ma courtoisie est égale à la vôtre;

Car, si je vous rends l'un, mon cher,

Je vous prierais de reprendre aussi l'autre.

DE BRINVILLE.

Comment?

COLAUDET, brusquement.

Sans façons! entre amis.

MARIE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! Julien ne sortira donc pas de prison! (Elle va s'asseoir auprès de la table à droite. Elle reste absorbée.)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, BARDOU.

BARDOU, entrant et restant un peu au fond.

On attend la réponse à la lettre de tout à l'heure... c'est très-pressé. (Colaudet regarde M. de Brinville.)

DE BRINVILLE, à part.

Ciel!

COLAUDET, à part.

Il est ému!... (Haut à Bardou, avec intention.) Ce sont des papiers, une correspondance qu'on demande, n'est-ce pas? (Il examine M. de Brinville.)

BARDOU.

Oui, monsieur Colaudet.

COLAUDET, même jeu.

Attends un peu... ça mérite réflexion.

DE BRINVILLE, à lui-même.

Ah! mon Dieu! je viens de lui refuser mon appui pour son protégé... si, à son tour, il allait...

BARDOU, à Colaudet.

Que dirai-je?

COLAUDET.

Ma foi! tu diras...

DE BRINVILLE, allant à Colaudet, lui dit bas, et vivement.

Puisque vous m'assurez que ces jeunes gens s'aiment, je vais écrire en leur faveur... dans une heure, votre protégé sera libre.

COLAUDET, à part.

Allons donc... (Avec empressement à M. de Brinville.) Passez donc dans mon cabinet... je vais vous remettre les lettres que vous me demandez. (M. de Brinville entre dans le cabinet. Colaudet se retourne vers Bardou.) Il n'y a pas de réponse. (Il entre dans son cabinet.)

BARDOU.

Bien, monsieur Colaudet... (Regardant Marie qui s'est assise auprès de la fenêtre et qui est triste.) Je ne sais pas, mais elle n'a pas l'air d'être très-amoureuse de moi... j'ai envie de repasser chez le médecin, prendre de cette pommade qui rend la paix du cœur... en se frottant ferme... c'est une idée, ça... allons... (Il sort.)

## SCÈNE XVI.

MARIE, seule.

Julien en prison, souffrant... pour moi! cette affreuse pensée me poursuit sans cesse... il faut qu'il ait sa liberté absolument... (Elle se lève.) Dussé-je sacrifier tout espoir de bonheur à venir... je n'ai qu'un moyen... je vais écrire à ma marraine que je suis prête à retourner auprès d'elle... on n'aura plus de motif pour retenir Julien en prison... Je ne le verrai plus, oh! non, sans doute... mais du moins il sera libre. (Elle se dirige vers la table pour écrire.)

## SCÈNE XVII.

COLAUDET, MARIE.

COLAUDET, sortant de son cabinet, à la cantonade.

Comptez bien, monsieur de Brinville... elles doivent être toutes là-dedans... du reste, je reviens... c'est à deux pas... mais je ne puis m'en rapporter qu'à moi, quand il s'agit de la délivrance de Julien.

MARIE, se retournant et allant à lui.

Julien!...

COLAUDET.

Réjouissez-vous, réjouissez-vous, ma chère Marie... il va faire mettre Julien en liberté... il se rend sa caution, et demande son élargissement... ainsi plus de chagrins... voilà une provision de joie et de bonheur.

MARIE, qui a changé de contenance à chaque mot de Colaudet.

O mon Dieu! il serait possible! (Elle tombe sur une chaise à moitié évanouie.)

COLAUDET.

Allons, là voilà qui tombe en syncope!... Il lui frappe dans la main. Voyons, voyons, mon enfant, nous n'avons pas le temps de nous amuser à ces choses-là... (Appelant.) Bardou! les femmes sont terribles... la joie, le chagrin, crac! le même effet!... Marie! Marie! pas d'enfantillage!... j'ai besoin de sortir... dites donc, ma bonne, il faut que je fasse mettre Julien en liberté... elle ne m'entend pas... c'est comme si je chantais, Bardou... Bardou!...

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BARDOU, un boeal sous le bras.

BARDOU, accourant.

Voilà! monsieur, voilà!

COLAUDET.

Que faisais-tu donc depuis une heure que je t'appelle?

BARDOU.

J'en ai fait quatre cent soixante-trois.

COLAUDET.

Je sors... je te recommande cette jeune fille... tu ne sais pas... ces chers enfants... tout va bien... je vais ravoïr ma place... c'est mon ami, qui est là, le comte Adolphe de Brinville.

BARDOU.

Celui-là? c'est un comte?

COLAUDET.

Aie bien soin de Marie... surtout ne lui laisse voir personne, et qu'elle ne sorte pas.

BARDOU.

Ah! oui... vous voulez qu'elle attende votre retour.

COLAUDET.

Fais ce que je te dis... il y va de son bonheur. (Il sort.)

MARIE, se levant.

Mais on a arrêté Julien à la porte de cette maison... ma marraine, madame de Brescieux, va découvrir ma retraite.

BARDOU.

Madame de Brévieux...

MARIE.

Madame de Brescieux.

BARDOU.

C'est la même chose: mais soyez tranquille, entrez dans cette chambre... M. Colaudet ne veut pas qu'on vous emmène, et personne ne vous emmènera. Il la conduit à la chambre à droite, où il la fait entrer, puis d'un ton solennel. Vous êtes sous ma garde... vous pouvez dire: Le petit Bardou me garde, il suffit... je vas fermer la porte... (Redescendant.) Je vois ce que c'est... c'est pour Julien qu'il fait tout ça... j'ai eu une bonne idée d'aller chez le docteur... (Indiquant le boeal.) Voilà

l'affaire... je m'en suis danqué pour cinq francs quatre-vingts!

## SCÈNE XIX.

M. DE BRINVILLE, BARDOU.

DE BRINVILLE, sortant du cabinet de Colaudet, une liasse de lettres à la main; à lui-même.

Enfin, je les ai toutes retrouvées... Colaudet est un digne garçon... je ne me repens pas de ce que j'ai fait... je ne pouvais pas me montrer moins généreux que lui.

BARDOU, à lui-même.

Ah! mon Dieu! si madame machin, la princesse, la baronne, la marquise, je ne sais quoi... allait venir avec les gendarmes... je serais joli garçon... comment me tirer de là? (Il se promène en gesticulant.)

DE BRINVILLE, l'arrêtant.

Mon ami.

BARDOU.

Ah! Étranger!

DE BRINVILLE.

Vous direz à Colaudet que je le recevrai demain avec plaisir. Il va pour sortir, madame de Brescieux entre vivement par le fond, en s'adressant à M. de Brinville.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, MADAME DE BRESCHIEUX.

MADAME DE BRESCHIEUX.

Arrêtez, monsieur! Marie, ma filleule, ma fille d'adoption... elle est ici, je le sais, et vous allez me la rendre.

DE BRINVILLE.

Madame...

MADAME DE BRESCHIEUX.

Vous nieriez en vain, monsieur...

BARDOU.

Dieu! la vieille de Brévieux! elle vient faire le siège de mademoiselle Marie.

DE BRINVILLE, à part.

Sortons au plus vite... je ne me soucie pas d'être mêlé dans cette affaire.

MADAME DE BRESCHIEUX, l'arrêtant.

Ah! ne croyez pas m'échapper! je sais tout, monsieur... c'est vous qui avez osé donner asile à Marie... c'est vous qui avez entraîné une jeune fille sans expérience dans une odieuse intrigue.

BARDOU, à part.

Est-elle insolente!

DE BRINVILLE, avec dignité.

Je vous le répète, madame... je suis étranger dans cette maison... je ne permettrai seulement de vous faire remarquer que l'honneur de mademoiselle Marie souffrira moins de son mariage avec Julien que du scandale que vous voulez faire.

MADAME DE BRESCHIEUX, l'interrompant avec dignité.

Monsieur, vous ignorez donc à quelle famille

appartient Marie, pour proposer... sachez que vous avez devant vous la comtesse de Brescieux, née Éléonore de Rouval.

DE BRINVILLE, stupéfait, à part.

Comment, Éléonore! mariée!

BARDOU, avec une dignité comique.

Et vous, sachez que vous avez devant vous le comte Adolphe de Brinville, et Nicolas Bardou, fils de femme de ménage!

MADAME DE BRESCHIEUX.

Adolphe de Brinville!

DE BRINVILLE, bas, à madame de Brescieux.

Oui... silence!... A part. Imbécile!

ENSEMBLE.

Anc: *Éternelle amitié.*

MADAME DE BRESCHIEUX.

En croirai-je mes yeux?  
Comment, lui dans ces lieux!  
Après plus de vingt ans,  
Singulier contre-temps!  
Quel fâcheux souvenir!  
Mon cœur se sent frémir...  
S'il était indiscret,  
Lui qui sait mon secret!

DE BRINVILLE.

En croirai-je mes yeux?  
Comment, elle en ces lieux!  
Après plus de vingt ans,  
Singulier contre-temps!  
Quel fâcheux souvenir!  
Mon cœur se sent frémir...  
Sachons être discret,  
Et garder mon secret.

BARDOU.

Qu'ont-ils donc tous les deux,  
Et la vieille et le vieux?  
Mais sont-ils étonnants,  
Vraiment, les braves gens!  
Quel est donc le sou'vir  
Qui vient là les saisir?  
J'voudrais, si ça s'pouvait,  
Deviner leur secret.

DE BRINVILLE, à Bardou.

Laissez-nous un instant.

BARDOU.

Je m'en vais, c'est vexant!  
Je voudrais bien guetter,  
Je voudrais écouter,  
Pour savoir un p'tit peu  
Ce qui r'tourne du jeu.

MADAME DE BRESCHIEUX.

Point de doute... c'est lui,  
Que fait-il donc ici?

*Reprise de l'ensemble.*

MADAME DE BRESCHIEUX.

En croirai-je mes yeux? etc.

DE BRINVILLE.

En croirai-je mes yeux? etc.

BARDOU.

Qu'ont-ils donc tous les deux? etc.

Bardou entre dans la chambre à droite, où il a conduit Marie.

## SCÈNE XXI.

DE BRINVILLE,  
MADAME DE BRESCHIEUX.

MADAME DE BRESCHIEUX.

Et c'est vous, monsieur, qui prenez la défense du ravisseur de Marie, de cette jeune fille à laquelle je tiens lieu de famille, et que vous, plus que personne, devriez protéger.

DE BRINVILLE, vivement.

Eh quoi! Marie, cette enfant que vous réclamez, serait?...

MADAME DE BRESCHIEUX, avec agitation.

Oui, monsieur.

DE BRINVILLE.

Est-il bien vrai? cette aimable enfant que j'ai vue... dans cette maison... ici... tout à l'heure...

MADAME DE BRESCHIEUX.

Est celle qui m'a été ravie... enlevée...

DE BRINVILLE, vivement.

Par ce Julien!

MADAME DE BRESCHIEUX.

Heureusement... il est arrêté.

DE BRINVILLE, désappointé.

Dites qu'il l'était... il ne l'est plus... je viens d'écrire en sa faveur, et je me suis rendu sa caution.

MADAME DE BRESCHIEUX.

Vous! est-il possible?

DE BRINVILLE.

Mais la position est tout à fait changée... il faut qu'on nous rende Marie! il le faut absolument, et je vais... (Il se dirige vers la chambre de Marie, qui est au fond à droite, et frappe à la porte.)

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, BARDOU, sortant de la chambre, et refermant la porte.

BARDOU, à Brinville.

Monsieur...

DE BRINVILLE.

Ouvrez.

BARDOU, tranquillement.

Non, monsieur, non.

MADAME DE BRESCHIEUX.

Que Marie vienne à l'instant.

BARDOU.

C'est impossible, madame la baronne.

MADAME DE BRESCHIEUX.

Faut-il que j'aille moi-même la chercher?

BARDOU.

Ça ne se peut pas, madame la marquise.

DE BRINVILLE.

Qui donc pourrait l'empêcher?

BARDOU.

Moi!

MADAME DE BRESCHIEUX.

Et par quel moyen?

BARDOU, retirant la clef, qu'il met dans sa poche.  
Voilà... madame la duchesse.



MADAME DE BRESCEIUX.

Nous saurons bientôt vous contraindre.

BARDOU.

Comme vous voudrez... même la princesse.

MADAME DE BRESCEIUX.

Nous allons voir, monsieur.

COLAUDET, en dehors.

Victoire!... victoire!

BARDOU.

Ah! enfin.

MADAME DE BRESCEIUX.

Qu'est-ce que j'entends?

DE BRINVILLE, à madame de Bresceieux.

Colaudet, auquel il sera sans doute plus facile de faire entendre raison qu'à ce petit bonhomme.

BARDOU, piqué.

Petit bonhomme vous-même. (Il va ouvrir.)

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, COLAUDET.

COLAUDET, entrant tout essoufflé et allant déposer sa canne et son chapeau sur un fauteuil.

Ah! monsieur le comte, votre lettre a produit un effet magique... mais j'ai voulu la remettre moi-même.

BARDOU, le tirant par son habit.

M. Colaudet.

COLAUDET, sans l'écouter, reprenant haleine à chaque mot, en ôtant ses gants.

Julien... est sorti... de prison... et dans ce moment...

BARDOU, même jeu.

M. Colaudet...

COLAUDET, toujours à de Brinville.

Ah! mon ami... dire que tout à l'heure... tout était désespéré... et que grâce à vous...

BARDOU, le tirant toujours.

M. Colaudet, voilà des gens qui veulent violer votre domicile... et enlever mademoiselle Marie.

COLAUDET, stupéfait.

Hein?

BARDOU, à part.

Je vois bien qu'elle me passera devant le nez... et je n'en peux plus d'amour... en avant... le grand moyen... (Il prend le local et sort.)

## SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS, MOINS BARDOU.

DE BRINVILLE, s'avancant vers Colaudet.

Monsieur, vous m'avez indignement trompé.

COLAUDET.

Moi! (Vivement.) Je vous ai remis fidèlement toutes vos lettres.

DE BRINVILLE.

Il ne s'agit plus de mes lettres, monsieur, mais du rôle que vous m'avez fait jouer dans une intrigue coupable.

COLAUDET.

Une intrigue coupable! (A part.) C'est cela,

II.

maintenant qu'il a les lettres, il va faire de la morale. Haut.) Mais qui donc a pu, pendant mon absence, changer ainsi votre opinion?

MADAME DE BRESCEIUX, s'avancant.

La protectrice de Marie, monsieur, celle qui lui a servi de mère, et qui vient la réclamer.

COLAUDET, à part.

La marraine! aie, aie! pour le coup, c'est le diable qui s'en mêle.

MADAME DE BRESCEIUX.

J'attends, monsieur.

COLAUDET.

Oui, oui, c'est juste, vous attendez que je vous rende Marie... bien désespéré, madame; c'est qu'il y a une petite difficulté.

MADAME DE BRESCEIUX.

Laquelle?

COLAUDET.

Voici... J'ai promis à Julien de lui faire épouser Marie... et pour cela, vous sentez bien qu'il faut qu'il la retrouve ici... ensuite, ce serait désobliger monsieur le comte, qui s'intéresse à ce mariage.

MADAME DE BRESCEIUX.

Brisons là... Monsieur n'a pas pu disposer d'une enfant... avant de savoir... et certes, s'il avait su... enfin, il ne s'agit pas de Monsieur ici, mais de moi, qui seule réclame Marie, et qui seule ai le droit de la réclamer, puisque je suis... sa m...

DE BRINVILLE, l'arrêtant vivement par le bras.  
Éléonore!...MADAME DE BRESCEIUX, un peu troublée,  
et d'une voix faible.

Sa marraine.

COLAUDET, à part.

Éléonore, la belle Française de Rome! Est-ce que c'est possible, bon Dieu! oui, oui, cet accord entre elle et mon ancien camarade, je comprends tout... Ah! ah! mes grands amis, voilà le beau jeu qui revient au petit violon de l'Opéra.

MADAME DE BRESCEIUX, qui s'est remise.

Eh bien, monsieur, persistez-vous à méconnaître mes droits?

COLAUDET, avec intention, et d'un ton goguenard.

Si vous n'en avez pas d'autres à faire valoir...

MADAME DE BRESCEIUX.

Mais, monsieur.

COLAUDET, même jeu, appuyant.

Que ceux d'une marraine, ils sont bien fragiles, madame...

MADAME DE BRESCEIUX.

Oser lutter contre nous, un petit musicien!...

COLAUDET.

Un petit musicien!... le petit musicien est un artiste honorable, qui a su se faire remarquer de tout Paris, à l'orchestre de l'Opéra, dans certains solos un peu... et exécutés d'une manière un peu... j'ose le dire encore! et de plus, le petit musicien... tout vieux qu'il est... n'a pas le caractère moins ferme que la main, entendez-vous,

madame... D'ailleurs, tout est changé maintenant... Julien est libre, elle aussi, il va venir pour l'épouser, et il l'épousera.

MADAME DE BRESCHIEUX, furieuse.

Je voulais éviter le bruit, le scandale, mais puisque vous m'y forcez... (Elle fait un mouvement pour sortir.)

## SCÈNE XXV.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, paraissant tout à coup, et allant au-devant de madame de Brescieux avec soumission.

Ah! madame, j'ai tout entendu; voyez mon repentir, ma confusion... épargnez M. Colaudet... faites tomber sur moi toute votre colère... que Julien sorte de prison, et je suis prête à vous suivre.

COLAUDET.

Mais il est libre, mon enfant.

MARIE.

Libre!

COLAUDET.

Eh, certainement, quand je disais qu'on l'avait trompée.

MARIE.

Libre!

COLAUDET.

Et bientôt votre époux, si vous y consentez.

MARIE.

Si je le veux... oh! monsieur!

COLAUDET.

Vous voyez bien que je ne le lui fais pas dire... c'est bien Julien qu'elle aime.

MADAME DE BRESCHIEUX.

Marie, préparez-vous à me suivre. (Mouvement de Marie.)

COLAUDET, à part.

O mon Dieu! elle cède. Pauvre petite! je l'ai-  
mais déjà comme ma fille... Vivement et comme  
par inspiration.) Quelle idée! eh bien, non... il ne  
sera pas dit...

MADAME DE BRESCHIEUX, à Marie.

Eh bien, êtes-vous prête? (Madame de Brescieux  
et Marie font un mouvement pour sortir; Colaudet se  
place devant la porte.)

COLAUDET.

Marie, je vous ordonne de ne pas sortir d'ici.

DE BRINVILLE, remontant la scène, et allant à  
Colaudet.

Finissons ce débat à l'instant, ou tremblez.

COLAUDET, avec résolution.

Ta, ta, ta, ta, monsieur le comte... si quel-  
qu'un doit trembler, comme vous dites, ce n'est  
pas moi... car j'ai à faire valoir ici une autorité  
supérieure à toutes celles que vous pourriez invo-  
quer.

MADAME DE BRESCHIEUX.

Comment?

DE BRINVILLE.

Expliquez-vous.

COLAUDET.

Il le faut bien... (A part.) Je n'ai plus que ce  
moyen pour assurer le bonheur de ces chers en-  
fants... allons, un bon mensonge.

DE BRINVILLE.

Achievez, achetez, monsieur.

COLAUDET.

Où, certes, j'achèverai... (Appuyant et sans se  
presser.) Cette enfant n'a ici qu'une volonté à re-  
connaître, et cette volonté, c'est la mienne... car  
je suis... je suis...

DE BRINVILLE ET MADAME DE BRESCHIEUX.

Eh bien?

COLAUDET.

Je suis son père. (A part.) Arrangez ça!

MADAME DE BRESCHIEUX, stupéfaite.

Son père!

COLAUDET.

Où, son père!

MARIE.

Mon père!

DE BRINVILLE, bas à Colaudet.

Vous avez là une prétention bien extraordinaire,  
monsieur.

COLAUDET, bas à de Brinville.

Je n'en connais qu'une que vous pourriez m'op-  
poser... (Appuyant.) et qui, aux yeux de votre  
femme, et aux Tuileries, paraîtrait peut-être plus  
extraordinaire encore. Gâiment, en regardant de  
Brinville et madame de Brescieux.) Je ne m'attendais  
pas à être jamais forcé de faire une pareille déclara-  
tion, par exemple.

MARIE.

Comment, vous, monsieur, vous seriez mon  
père?

COLAUDET.

En êtes-vous fâchée?

MADAME DE BRESCHIEUX, l'arrêtant.

Marie, je te le jure... cet homme n'est pas ton  
père...

COLAUDET, gâiment.

Prouvez-le.

MADAME DE BRESCHIEUX.

Oh! je suffoque de honte et d'indignation.

COLAUDET, gâiment, avec ironie.

Pourquoi ça? est-ce parce qu'en qualité de mar-  
taine de (Appuyant.) mon enfant, vous voilà ma  
commère?

MADAME DE BRESCHIEUX.

Marie, ne le croyez pas, il ment effrontément.

COLAUDET, de même.

Doucement, s'il vous plaît, ne cherchez pas à  
diminuer le respect que me doit (Appuyant.) mon  
enfant... D'ailleurs, la mère seule pourrait me  
donner un démenti! Appuyant, et vous n'êtes pas  
la mère... (A de Brinville.) Il me semble, mon  
cher ami, qu'il n'y a rien à répondre à cela...  
(Gâiment.) Elle n'est pas la mère, qu'en dites-  
vous?

DE BRINVILLE, à part.

Je suis stupéfait de tant de hardiesse!

MADAME DE BRESCEUX.

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène?*

Vit-on jamais une telle impudence!  
Si je voulais, monsieur, dans ce moment,  
Je pourrais bien vous imposer silence.

COLAUDET, avec ironie.

Cela se peut! je voudrais voir comment...  
Et ce n'est pas facile en ce moment.

MADAME DE BRESCEUX.

Si je disais: L'enfant que je réclame,  
C'est moi qui suis sa mère.

COLAUDET, de même.

En vérité!

MADAME DE BRESCEUX.

Que diriez-vous?

COLAUDET, de même.

Rien... je serais, madame,  
D'autant plus fier de ma paternité.  
(Il veut lui baiser la main.)

MADAME DE BRESCEUX.

Ne m'approchez pas... sa paternité!... fi, l'horreur!  
mais il est des gens qui peuvent cultiver le contraire...  
et monsieur le comte, au besoin. Elle se retourne vivement, M. de Brinville garde le silence.

COLAUDET, après avoir examiné M. de Brinville.

Oh! je ne crains pas que Monsieur me démente.

MADAME DE BRESCEUX, à de Brinville.

Eh quoi! vous vous taisez... vous me laissez injurier...  
vous ne vous déclarez pas...

DE BRINVILLE, bas.

Éléonore, vous oubliez que vous n'êtes plus libre,  
ni moi non plus.

COLAUDET, gaiement, à Marie.

Ma fille, mon enfant, viens m'embrasser...

MADAME DE BRESCEUX.

Comment! vous osez...

COLAUDET.

C'est bien le moins... (Appuyant. Mon enfant!

DE BRINVILLE, à lui-même.

Allons! il faut céder... Colaudet est trop honnête  
homme pour abuser... (Passant entre eux deux, à Colaudet,  
à Signeriez-vous que Marie est votre fille?

COLAUDET.

Si je le signerais!... (A part.) Ma foi! je ne m'en  
dédairai pas... (Haut.) De mon sang, M. le comte.

DE BRINVILLE.

Et quelles seraient vos intentions à l'égard de cette  
enfant?

COLAUDET.

Oh! mon Dieu! de lui laisser faire tout ce que lui  
fera le plus de plaisir: épouser Julien, par exemple.

MADAME DE BRESCEUX, avec force.

Je m'y oppose.

DE BRINVILLE, à Colaudet.

Et vous répondez de la moralité de ce jeune  
homme?

COLAUDET.

Comme de la mienne.

MADAME DE BRESCEUX.

Que m'importe?

DE BRINVILLE, bas à madame de Bresceux.

Soumettez-vous, cet homme est instruit de tous  
nos secrets.

MADAME DE BRESCEUX, avec effroi.

Oh! mon Dieu!

## SCÈNE XXVI.

LES MEMES, BARDOU, entrant par la gauche,  
puis JULIEN.

BARDOU.

Je me suis enduit généralement, notamment  
dans la région du cœur.

JULIEN, entrant par la porte du fond.

Marie... Marie!...

COLAUDET.

Julien... eh! arrive donc, mon ami.

JULIEN, s'arrêtant.

Madame de Bresceux!

COLAUDET.

Oh! que la vue de madame la comtesse ne  
l'effarouche pas... Tout est arrangé... tu épouses  
Marie.

JULIEN.

Il serait vrai!

COLAUDET.

Personne ne s'y oppose.

JULIEN.

O M. Colaudet!... O Marie!

BARDOU.

Il épouse Marie... Ah! grand Dieu! je bisque.

COLAUDET.

Embrasse ton beau-père.

JULIEN.

Mon beau-père! c'est donc Monsieur? Allant  
droit à de Brinville!

COLAUDET.

Eh! certainement... (Se reprenant et l'étreignant de ses  
bras au moment où Julien se dirige vers de Brinville.)  
Non, non, c'est moi... (Gémant.) C'est moi... que  
que je suis bête! j'ai encore si peu l'habitude!

JULIEN, (tôme).

Vous!

COLAUDET.

A ce qu'il paraît... oui, mon enfant.

BARDOU.

Il est possible!... M. Colaudet papa! C'est une  
demoiselle Colaudet, alors! Il se tient redouté et a  
peuple comme un... (L'effroi de madame de Bresceux)  
plus.

JULIEN.

Comment se fait-il?...

COLAUDET.

Par exemple, ceci ne te regarde pas... contente-toi de saluer M. le comte de Briuville (Il le présente.) qui t'a fait sortir de prison.

DE BRIUVILLE.

Et qui vous dote de cinquante mille francs.

JULIEN.

Ah! monsieur le comte.

COLAUDET.

C'est gentil, ça... (Bas à de Briuville.) Je suis content de vous.

BARDOU, à part.

Ça commence à opérer... mais c'est bien gênant...

COLAUDET, à Julien.

Maintenant, remercie madame de Brescieux qui t'a fait enfermer.

MADAME DE BRESCEUX.

Et qui se charge du trousseau de la mariée.

MARIE, s'avançant vers madame de Brescieux qui fait un pas pour la recevoir.

Ma bonne marraine!

MADAME DE BRESCEUX, émue.

A une condition... c'est que Marie considérera toujours ma maison comme la sienne, qu'elle y viendra souvent.

MARIE.

Ah! bien volontiers... je suis sûre que mon bon père ne s'y opposera pas. (Elle caresse Colaudet.)

COLAUDET.

Moi, par exemple... je commence à trouver que le métier de père a bien ses charmes. (Regardant Bardou.) Qu'est-ce que tu as donc à te tenir raide comme ça? Quitte ta position... il ne faut pas toujours travailler.

BARDOU.

Rien, rien... c'est un philtre que je me permets, ça me coûte cent seize sous, ça, voyez-vous.

MARIE, à Colaudet.

Il me semble que quelque chose m'attirait vers vous... et que mon cœur vous avait deviné... la première fois que je vous ai vu.

COLAUDET.

Parbleu! rien de plus simple... c'est la voix du sang, ma fille.

BARDOU, à part.

Ah! c'est étonnant, cet effet-là!... je ne l'aime plus du tout, du tout, je suis guéri! ma parole sacrée... les médecins, à présent, sont adroits

comme des singes. Je peux maintenant vaquer à mes affaires.

COLAUDET, prenant Julien et Marie sous son bras.

Un mot, mes enfants... nous venons de contracter les uns envers les autres de petits engagements qui seraient fort drôles, s'ils n'étaient pas diablement sérieux... (A Marie.) Car il n'y a pas à dire, je suis ton père. (Regardant madame de Brescieux.) Un peu malgré madame la comtesse, mais ça ne fait rien; pourtant, il ne faut pas croire que si, jusqu'à présent, je n'ai pas eu l'air de m'occuper beaucoup de toi, il y ait eu de ma part quelque... du tout... j'avais des motifs... tant qu'on se regarde comme garçon, parbleu! la musique, les dominos au café de l'Opéra, c'est terrible!... on oublie... on ne pense pas assez à ses enfants généralement!... on n'y songe même quelquefois pas du tout. (A M. de Briuville.) N'est-ce pas, monsieur le comte?... Mais quand on les retrouve, ah! diable! diable!... alors, on sent qu'on a un cœur. (A madame de Brescieux.) N'est-ce pas, madame la comtesse?... une fille... un fils... c'est-à-dire une bru... non... un gendre... ce n'est pas encore ça... je ne sais plus où j'en suis... et enfin, tout ce que j'ai... tout ce que je possède... mon travail, mon papier de musique... mon violon, ma vie... tout ça est pour vous... Voilà, mes amis, ce que je voulais vous dire... je suis tout ému.

MADAME DE BRESCEUX, à Colaudet.

C'est bien.

COLAUDET, à madame de Brescieux.

Tant mieux! je suis content que vous soyez bien aise. (Au public.) Et vous, messieurs, n'oubliez pas que nous sommes tous musiciens, plus ou moins.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Par vos accords fêtez leur mariage...  
Mais, quand un homme organise un concert,  
Il a le droit de choisir, c'est l'usage,  
Les instruments dont l'orchestre se sert.  
Depuis l' canon jusqu'à la cornemuse,  
J' les admet tous, mais par un vien formel,  
Il en est un... un seul que je récuise,  
C'est... eh! messieurs, vous devinez lequel,  
Sans le nommer vous savez bien lequel.

TOUTS EN CHŒUR.

Il en est un seul que l'auteur récuise,  
Sans le nommer vous devinez lequel.

# LA FILLE MAL ÉLEVÉE

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE GYMNASÉ-DRAMATIQUE,  
LE 21 JUILLET 1835.

EN COLLABORATION AVEC M. D'ÉPAGNY.

•

PERSONNAGES

ACTEURS

MADAME DE PRANGEY. . . . .	M <sup>me</sup> JULIENNE.
LEONIE, sa fille. . . . .	M <sup>lles</sup> E. FORGEOT.
FANNY, sa nièce . . . . .	E. SAUVAGE.
DESORMES, oncle des deux jeunes filles. . . . .	MM. FERVILLE.
RAYMOND, ami de Desormes . . . . .	SAINT-AUBIN.
ERNEST DE CHATENOY. . . . .	PAUL.
ANNETTE, femme de chambre de M <sup>me</sup> de Prangey. . . . .	M <sup>me</sup> MONVAL.
BERTRAND, domestique de Desormes. . . . .	MM. MILET.
LE PORTIER. . . . .	BORDIER.
DOMESTIQUES.	
UNE FEMME DE CHARGE.	

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Desormes.

# LA FILLE MAL ÉLEVÉE

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon : porte au fond, et porte à chaque angle de l'appartement; la porte de l'angle à droite de l'acteur est celle de la chambre de Léonie; celle de l'angle opposé est la porte de la chambre de madame de Prangey. — Sur le premier plan, à droite, la porte de la chambre de Fanny; sur le plan opposé, à gauche, une grande fenêtre; auprès de la fenêtre, un canapé. — Entre la porte au fond et celle de l'angle à droite, un chevalet chargé d'un grand tableau, qui couvre une toile verte.

### SCÈNE I.

RAYMOND, DESORMES.

(Au lever du rideau ils sont assis à une table placée auprès de la chambre de Fanny, et achèvent une partie de dames.)

DESORMES.

Vous n'en gagnerez pas une ce soir, mon cher Raymond.

RAYMOND.

C'est vrai, vous êtes mon maître, monsieur Desormes.

DESORMES.

Allons donc! je suis une mazette auprès de vous, officier du génie distingué... habitué aux calculs mathématiques... c'est que vous avez la tête ailleurs... peut-être êtes-vous amoureux?

RAYMOND.

Moi!

DESORMES.

Quand cela serait... il n'y aurait pas grand mal. Vous me direz que je ne me suis pas marié, moi... c'est vrai; mais je suis venu m'établir ici, avec ma sœur, madame de Prangey, et mes nièces... Eh bien! depuis que j'ai pris ce parti-là, je suis le plus heureux des hommes.

RAYMOND.

Je le crois bien.

DESORMES.

Parbleu! il en serait de même pour vous dont les goûts sont casaniers... j'en sais quelque chose, moi... depuis deux ans que vous êtes mon locataire, et que vous vous dévouez à faire de la politique ou quelques parties de dames avec le vieil ami de votre père.

RAYMOND.

Je vous assure que je me dévoue avec un très-grand plaisir.

DESORMES.

Eh bien! justement; si vous vous arrangez de mon tête-à-tête... que serait-ce donc de celui d'un jeune et frais visage?... et si la jeune personne avait reçu une bonne éducation...

RAYMOND.

Où, mon cher Desormes... si l'on pouvait savoir d'abord ce qu'on entend par une bonne éducation... mais celle qu'on donne aux jeunes filles le plus souvent ne change ni ne modifie leur caractère... elle l'efface...

DESORMES.

Ah! ah!... ceci m'a tout l'air d'une épigramme contre ma nièce Léonie.

RAYMOND.

Quelle mauvaise idée vous avez de moi!

DESORMES.

Où, où... je sais que Léonie, malgré sa retenue et sa modestie, vous semble affectée et un peu prude... vous ne lui pardonnez pas le pensionnat célèbre où elle a été élevée... Jouant. Je suis à dame.

RAYMOND.

C'est vrai.

DESORMES.

Ah! vous en convenez.

RAYMOND.

Je conviens que vous êtes à dame... j'avouerai encore, si vous le voulez, que les soins d'une mère sont de beaucoup préférables à ceux de l'institutrice la plus distinguée.

DESORMES.

Et moi, je soutiens qu'une femme qui a consacré sa vie à l'éducation doit s'entendre beaucoup mieux qu'une autre...

RAYMOND, l'interrompant.

À faire disparaître sous un vernis uniforme tous les défauts, et même les qualités.

Air du *Pique*.

Voyez cet essai de beauté,  
Dont le regard plein de sagesse  
Souriant à vos yeux enlantes  
Se baigne avec tant de adresse...  
Jamais, dans un un régiment,  
La consigne n'eût tant de charmes;  
Là, tout sourit, rougit, comprend,  
Comme au signal de : *Portez armes*.

DESORMES.

Eh! qu'importe, si le régiment remplit bien ses devoirs.

RAYMOND.

Tout ce que vous voudrez... pour ma part, je redouterai toujours moins un défaut bien visible que la plus légère imperfection cachée.

DESORMES.

Et pourtant mon autre nièce, cette étourdie de Fanny, qui vous laisse voir tous ses défauts en cinq minutes, vous plaît encore moins que sa cousine.

RAYMOND, vivement.

Qui vous a dit cela?... Mademoiselle Fanny certainement mérite bien que...

DESORMES.

Oui, oui, mérite bien qu'on trouve jolie sa petite mine espiègle... mais c'est tout... (Jouant.) Ah! je vous souffle.

RAYMOND, se remettant vivement à son jeu, et poussant une dame.

Oh!...

DESORMES.

Comme cela, j'en prends deux... vous n'y êtes plus du tout, mon ami.

RAYMOND.

C'est que vous me supposez des idées si bizarres...

DESORMES.

Ah! je donnerais bien des choses pour que Fanny eût été élevée comme Léonie... elle est d'une légèreté, d'une inconséquence... pauvre petite! ce n'est pas sa faute... élevée au fond d'une campagne par sa bonne femme de mère...

RAYMOND.

Eh! mais, c'est bien déjà quelque chose.

DESORMES.

Je ne dis pas non... mais enfin, entre ses mains, sa fille est restée telle que la nature l'a faite.

RAYMOND, vivement.

Et c'est très-bien.

DESORMES, arrêtant le bras de Raymond.

Non...

RAYMOND.

Comment, non?

DESORMES.

Non... je veux dire que vous jouez ma dame au lieu de la vôtre... Tandis que Léonie, avec sa fortune, son éducation...

RAYMOND.

Je ne trouve pas que mademoiselle Fanny ait rien à lui envier.

DESORMES.

Allons! vous n'êtes pas franc... vous croyez que je cherche à marier mes nièces, et comme vous ne voulez ni l'une ni l'autre... vous faites semblant de voir des défauts à celle qui vous conviendrait, et de trouver parfaite celle qu'on ne peut vous offrir.

RAYMOND.

Je vous assure, Desormes, que vous ne m'avez jamais plus mal compris, et je voudrais être assez heureux pour que mademoiselle Fanny...

DESORMES.

Bah! bah!... vous la reprenez toujours, et la grondez sans cesse.

RAYMOND.

Cela prouverait-il qu'elle ne m'intéresse pas?

DESORMES.

Laissez donc!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, ANNETTE.

DESORMES, se retournant.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est, Annette?... ces dames reviennent-elles du bal?... (Il regarde à sa montre.) Minuit moins cinq minutes.

ANNETTE.

Eh! non, monsieur, pas encore... c'est une chose importante que je voudrais dire à Monsieur.

DESORMES.

Eh bien, quoi?

RAYMOND.

Suis-je de trop?

ANNETTE.

Non, monsieur... il ne peut pas y avoir trop d'hommes dans l'hôtel, avec les dangers que nous courons.

DESORMES.

Nous courons des dangers?

ANNETTE.

Je crois bien... quand on habite une maison isolée comme la nôtre, au bout du monde, rue de Courcelles.

DESORMES.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ANNETTE.

Cela veut dire, monsieur, que nous avons bien peur tous à la maison ce soir.

DESORMES.

Peur de quoi?

ANNETTE.

Monsieur ne sait donc pas ce qui s'est passé dans la ruelle voisine, il y a quelques jours?

DESORMES, riant.

Quoi!... parce qu'on a démeublé une maison la semaine dernière... (peut-être un pauvre diable qui avait envie de déménager sans l'agrément de son propriétaire), vous n'allez plus rêver que pillage... incendie?

ANNETTE.

Monsieur... cette nuit encore, plusieurs personnes ont cru entendre des voleurs... et pendant toute la journée... Bertrand vous le dira comme moi.

AIR : *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

D' mon esprit je n' puis les chasser;  
J'ai vu... ce n'est pas des folies,



Devant notre porte passer  
Trente affreux physiionies.

DESORMES.

Ton jugement est un peu dur.

ANNETTE.

Non, c'est le mot, épouvantables.

DESORMES.

Ceux qui les portent, j'en suis sûr,  
Les trouvent des plus agréables.

ANNETTE.

Monsieur, si vous vouliez... Bertrand a offert  
de veiller pour nous rassurer tous.

DESORMES.

Eh bien! mon enfant, qu'il veille, si cela  
l'amuse.

ANNETTE.

Oui... mais il voudrait veiller... avec quelque  
chose.

DESORMES.

Comment? avec du vin, n'est-ce pas?

ANNETTE.

Non... quelque chose... comme... un fusil, par  
exemple... et il m'envoie demander à Monsieur la  
permission de prendre le sien.

DESORMES.

Qu'il le prenne... qu'il le prenne... quand ça ne  
servirait qu'à vous tranquilliser... Mais recom-  
mande-lui de ne pas commettre d'imprudences.

ANNETTE.

Oh! soyez tranquille... merci! monsieur; toute  
la maison va être bien contente... Ah! voici ces  
dames.

### SCÈNE III.

LES MÈMES, LÉONIE, FANNY,  
puis MADAME DE PRANGÉY.

(En entrant, Fanny et Léonie se débarrassent de leurs  
châles qu'elles donnent à Annette.)

DESORMES, à Léonie.

Eh bien! s'est-on bien amusé!... le bal était-il  
beau?

FANNY.

Oh! je vous en réponds... c'était délicieux...  
figurez-vous des salons magnifiques... des toi-  
lettes... oh! mon Dieu! les jolies toilettes! et un  
orchestre!... Musard et Dufresne, rien que cela...  
c'était entraînant!

DESORMES.

Et tu t'es laissé entraîner.

FANNY.

Oh! je n'en avais pas besoin; j'aime tant la  
danse... je sauterais au son d'une musette, moi...  
Mais ça ne gête rien... si vous saviez les droles de  
figures que se font certains jeunes gens!... des  
coiffures!... des barbes surtout!...

LÉONIE.

Que tu es bizarre, ma chère!... dès que c'est la  
mode.

FANNY.

Oh! c'est toujours ce que tu me réponds quand

H.

je trouve quelque chose de ridicule... C'est égal,  
j'en ai bien ri... Dieu! que j'en ai ri!... mais pas  
devant eux... oh! non, en cachette... avec deux  
ou trois de mes danseurs seulement... enfin, j -  
mais je n'ai vu un plus joli bal... il n'e manquait  
que vous, mon oncle.

DESORMES.

Pour te gronder... as-tu été bien ébaudie?

FANNY, embrassant son oncle, et tout bas.

Peut-être bien... le moins que j'ai pu toujours.

DESORMES.

Elle est naïve au moins... Sédant de la main  
madame de Prangéy qui entre.) Ma sœur...

MADAME DE PRANGÉY.

Bonsoir, mon frère... monsieur Raymond, je  
vous salue.

RAYMOND.

Madame... mesdemoiselles. (Léonie fait une révé-  
rence cérémonieuse.)

FANNY, à Raymond.

Comment! vous êtes ici, monsieur!... je gage  
que vous n'en avez pas bougé de la soirée.

MADAME DE PRANGÉY.

Quand cela serait, Fanny, que vous importe?

FANNY.

Mais il m'importe que les messieurs viennent au  
bal... j'aurais dansé une contredanse de plus,  
peut-être.

RAYMOND.

Assurément, mademoiselle, vous avez dû vous  
trouver entourée de trop d'hommages pour avoir  
remarqué mon absence.

FANNY.

Eh bien! c'est justement ce qui vous trompe...  
j'avais compté sur ce bal pour vous apprendre la  
galope.

RAYMOND.

Oh! combien je suis fâché... Certes, si j'avais  
pu soupçonner une si bonne intention...

MADAME DE PRANGÉY.

Comment l'auriez-vous pu, monsieur?... com-  
ment prêter une idée si déplacée à une jeune per-  
sonne?

LÉONIE.

C'est vrai... tu dis tout ce que tu penses.

FANNY.

Dame! que veux-tu... je ne peux pas m'en  
déshabituer. (En ce moment Desormes passe auprès de  
Léonie.)

MADAME DE PRANGÉY.

Vous ne prendrez donc jamais des manières  
plus convenables?... Voyez Léonie, votre cousine.

FANNY.

Oh! Léonie... je voudrais bien ressembler à  
Léonie... mais ça n'est pas facile... elle est par-  
faite, elle; et je sens bien que je ne le serai ja-  
mais.

RAYMOND, à madame de Prangéy.

Je vous en prie, madame, ne grondez pas mado-

moiselle Fanny à cause de moi. (Desormes repasse à droite du théâtre auprès de Raymond.)

MADAME DE PRANGÉY.

Oh! mais c'est que vous ne savez pas comme elle s'est conduite pendant toute la soirée.

DESORMES.

Fanny!... qu'a-t-elle donc fait?

MADAME DE PRANGÉY.

Toutes sortes de folies!... elle parlait aux cavaliers avec une légèreté, une inconvenance... et quelquefois à ceux qui ne lui adressaient pas la parole.

FANNY.

C'est que c'est si ennuyeux d'être à côté d'un danseur qui ne dit rien... ou quelquefois moins que rien.

AIR de valse de la *Chinoïesse*.

Comment faire, hélas!  
Je ris tout bas  
De leur triste éloquence,  
Et romps ce silence,  
Oui, pour ne pas  
Doubler leur embarras.  
D'un ton flatteur,  
Avec douceur,  
L'un dit que la semaine est belle;  
Mais qu'il craint de l'eau, par malheur,  
Quand viendra la lune nouvelle.  
Comment faire, hélas!  
Je ris tout bas  
De leur triste éloquence,  
Et romps le silence,  
Oui, pour ne pas  
Doubler leur embarras.  
Enfin, un dernier plus hardi,  
En fait de remarques piquantes,  
Ose trouver le bal joli,  
Et les glaces rafraîchissantes.  
Comment faire, hélas! etc., etc.

(Annette porte au fond du théâtre la petite table qui était sur le devant.)

LÉONIE.

Alors on se tait.

FANNY.

C'est bien amusant... Enfin, tu as raison... une autre fois je lâcherai.

RAYMOND.

Ces demoiselles doivent avoir besoin de repos.

FANNY.

Oh! pas moi, monsieur... Je serais toute prête à recommencer.

RAYMOND.

Vous souhaiteriez donc que la vie fût un bal continué?

FANNY, étourdiement.

Oh! si cela se pouvait!... ce serait trop fatigant pour beaucoup de personnes... mais moi, je crois que je m'y ferais.

RAYMOND.

Mademoiselle Léonie n'en dirait pas autant... Je vois ses yeux prêts à se fermer.

FANNY, riant.

Vous croyez cela parce qu'elle les tient baissés... Vous oubliez donc que c'est son habitude?

LÉONIE.

Parce que les convenances et la retenue naturelle à une jeune personne le veulent ainsi, ma cousine.

FANNY.

Je n'ai pas dit cela pour te faire de la peine.

LÉONIE.

Oh! je sais bien que tu en es incapable... aussi, loin de me fâcher...

FANNY, avec amitié.

Tu as raison, ne m'en veux pas... tu sais comme je suis étourdie... c'est passé en proverbe dans la famille.

RAYMOND, bas à Desormes.

Un excellent cœur!

DESORMES, de même.

Oui, mais quelle tête!

MADAME DE PRANGÉY.

Allons! il est temps de se retirer, je tombe de fatigue. (Fanny et Léonie embrassent madame de Prangéy.) Et vous, mes enfants, soyez raisonnables, ne vous faites pas de mal... Au lieu de causer toute la nuit, comme cela vous arrive quelquefois, rentrez bien vite... Vous aurez tout le temps de babiller demain.

LÉONIE.

Comme il vous plaira, maman. (Elle va lui présenter son front à baiser.)

FANNY, lui sautant au cou.

Dormez bien, ma bonne tante... Pour moi, je suis bien sûre que je vais danser toute la nuit, en rêvant.

MADAME DE PRANGÉY.

Petite folle!... Annette, des flambeaux.

ANNETTE.

Voilà celui de Monsieur. (Elle le donne, puis sort, et rentre un instant après portant deux autres flambeaux allumés.)

DESORMES.

En m'en allant, mon cher Raymond, je vais vous éclairer jusque chez vous.

RAYMOND, bas à Fanny.

Quand vous voudrez une autre fois que j'aille au bal, dites-le moi.

FANNY, éaiment, mettant un doigt sur la bouche.

Il ne faut jamais parler aux messieurs. (Pendant la ritournelle du morceau suivant, les deux jeunes filles vont embrasser leur oncle.)

AIR : Final du premier a-te d'un *Duet sous Richelieu*.

RAYMOND.

Bonsoir, bonsoir! la nuit s'avance,  
Et vous promet un doux sommeil;  
J'emporte avec moi l'espérance  
De vous revoir dès le réveil.

ANNETTE.

Pour moi, lorsque la nuit s'avance,  
Je n'ose goûter le sommeil;

Et toujours en tremblant je pense  
A quelque effroyable réveil.

DESORMES et MADAME DE PRANGEY.

Allons, bonsoir! la nuit s'avance,  
Chacun a besoin de sommeil,  
Moi je dors tout debout d'avance.  
A demain donc, dès le réveil.

LÉONIE et FANNY.

Bonsoir, bonsoir! la nuit s'avance,  
Sans nous apporter le sommeil,  
Et cependant j'ai l'espérance  
Du plus agréable réveil.

(Annette entre dans la chambre de madame de Prangey avec un flambeau. Raymond conduit madame de Prangey jusqu'à la porte de sa chambre, il salue les deux jeunes filles et sort par le fond avec Desormes, qui tient le flambeau que lui a donné Annette.)

#### SCÈNE IV.

LÉONIE, FANNY.

FANNY, à Léonie.

Allons, dépêchons-nous... veux-tu que je t'aide?  
(Elle ôte sa guirlande de fleurs qu'elle pose sur le canapé, ainsi que son bouquet.)

LÉONIE.

Pourquoi donc tant te presser?

FANNY.

Puisque ma tante le veut.

LÉONIE.

Oh! ma chère maman croit toujours qu'on a besoin de dormir... Causons un peu.

FANNY.

Tu as raison... C'est si bon quand on revient du bal.. Quel dommage que nous l'ayons quitté si tôt!

LÉONIE.

Au moment où j'y trouvais le plus de plaisir.

FANNY.

Tu t'y es donc bien amusée?... C'est singulier, tu n'avais pas l'air gai du tout.

LÉONIE.

Ce n'est pas une raison... Tu n'as donc pas vu Ernest?

FANNY.

Si vraiment... il ne t'a pas quittée.

LÉONIE.

Eh bien! alors...

FANNY.

C'est que tu semblais à peine faire attention à lui... Tu détournais la tête quand il te parlait... On aurait dit que sa conversation n'avait aucun intérêt pour toi... C'est au point que, si je ne savais pas que tu as une correspondance avec lui, chose dont je ne puis douter, puisque c'est moi qui écris tes lettres, depuis cette coupure que tu m'as en la maladresse de te faire... juste le jour où tu as reçu son premier billet...

LÉONIE.

Oui, et si tu n'avais pas été assez bonne...

FANNY.

C'était si facile... mais à présent te voilà guerrière... et la première fois, tu pourras toi-même...

LÉONIE.

Y penses-tu!... avouer que je t'ai prise pour confidente!... cela ne serait pas convenable... pour toi.

FANNY, surprise.

Ah!... mais dis-moi donc pourquoi tu le traitais si froidement ce soir?... on aurait dit que vous ne vous connaissiez pas.

Air d'*Yvra*.

Moi-même, en voyant ta figure,  
Et surtout ton grave maintien,  
J'en doutais presque, je te jure...

LÉONIE.

Pauvre enfant, tu n'y connais rien...  
Dans un bal flûterait-il, ma chère,  
Compromettre ainsi son secret?

On prend toujours un visage sévère  
Pour répondre à l'amant qui plaît.

FANNY.

Ainsi, vous vous entendiez... et voilà sûrement pourquoi il ne paraissait pas plus chagrin de ta froideur.

LÉONIE.

Sans doute.

FANNY.

Où donc l'as-tu connu?

LÉONIE.

Oh! il y a déjà longtemps... plus d'un an... j'étais encore en pension.

FANNY.

Ah! dans votre pension, on vous permettait donc de voir des messieurs?

LÉONIE.

Perds-tu l'esprit?... est-ce que jamais on permet cela?

FANNY.

Alors, comment cela se faisait-il donc?

LÉONIE.

Ah! l'on trouvait des prétextes... Ernest était l'ami du fils de notre maîtresse de pension... et par lui il avait trouvé moyen de venir aux petits bals qu'on nous donnait de temps en temps... Oh! c'était une grande faveur!... il y avait aussi deux ou trois autres charmants cavaliers... mais je dansais presque toujours avec Ernest... c'est comme cela que j'ai fait sa conquête.

FANNY.

Des bals, des fêtes!... comme c'est agréable, la vie de pension!... Moi, à la campagne où je restais avec ma pauvre mère, je ne dansais qu'une fois par an... à la saint Basile, patron de notre village... et pour charmants cavaliers je n'avais que de gros paysans qui brouillaient toutes les figures et qui me marchaient quelquefois sur les pieds, avec un aplomb!... Oh! mais cela ne m'empêchait pas de m'amuser comme une folle... Pour-

tant, je suis franche... les danseurs de ce soir valent mieux... Sais-tu qu'il est très-bien, monsieur Ernest?

LÉONIE.

Est-ce que je l'aurais distingué sans cela?

FANNY.

Il doit être aimable, hein? a-t-il de l'esprit?

LÉONIE.

Hum!... pas trop, mais d'excellentes manières... très-fort à la course au clocher, et conduisant un tilbury à passer sur le corps d'un homme sans lui faire de mal... et puis, il est très-riche... de qualité, d'ailleurs... Ernest de Chatenoy, un nom très-vieux.

FANNY.

Ah!... à la bonne heure... mais, puisqu'il te convient, pourquoi ne parle-t-il pas à ta mère et à notre oncle?

LÉONIE.

Oh! il faudra bien qu'il finisse par là... je l'y amènerai bientôt.

FANNY.

Comment! est-ce qu'il ne le ferait pas de lui-même?

LÉONIE.

Ah! ma pauvre Fanny, on voit bien que tu as été élevée à la campagne... tu fais des questions... vois-tu, comme me disait une de mes amies de pension qui a fait un si beau mariage!... Quand on n'a pas une bien grande fortune, et qu'on veut épouser un nom, il y a mille précautions à prendre... Tu ne sais pas ce que c'est que la vanité des jeunes gens; s'ils ne croient pas qu'on les préfère à vingt rivaux... qu'on est capable pour eux d'un dévouement... romantique... ils ne se décident à rien.

FANNY.

Bon! c'est impossible... puisqu'il t'aime; à ta place, moi, je lui dirais: « Mon ami, je veux que vous parliez à maman tout de suite. »

LÉONIE.

Quelle maladresse!... il s'en irait peut-être... (Avec vivacité.) Il croirait que je ne l'aime que pour l'épouser.

FANNY, naïvement.

Eh bien!... est-ce que tu ne l'aimes pas pour l'épouser?

LÉONIE.

Eh! mon Dieu si... Comprends donc... ce sont les partis ordinaires et mesquins qu'on renvoie aux parents... de petits avocats stagiaires... de petits médecins... des clercs de notaire de sept à huit mille livres de rente!... mais des partis distingués qu'il faut conquérir, malgré les disproportions de rang et de fortune!... Ah!...

FANNY.

Je ne savais pas tout cela... Dans quelle ignorance ma mère m'a-t-elle élevée!... je ne comprends rien à tout ce que tu me dis.

LÉONIE.

Tu comprends au moins qu'une jeune personne ne doit pas avoir l'air de souhaiter un mari.

FANNY.

Tiens, pourquoi pas?

LÉONIE.

On ne doit pas le dire, au moins... et c'est ainsi que j'ai amené Ernest à une passion très-violente. Il m'aime comme un fou.

FANNY.

Tant mieux... mais en es-tu bien sûre?

LÉONIE.

Si j'en suis sûre... écoute... (Elle l'attire vers l'extrémité du théâtre à droite, puis elle continue d'un air de mystère.) L'an dernier, au bal, à pareil jour, mon bouquet se détacha... je ne sais plus comment cela est arrivé... je ne crois pas l'avoir fait exprès... enfin, il tomba... Ernest ne voulut jamais me le rendre... Eh bien! ce soir, il a prétendu qu'il avait précieusement conservé ce bouquet... et comme je témoignais mon incrédulité, il a juré qu'il m'en donnerait la preuve.

FANNY.

La preuve!

LÉONIE.

Avant demain.

FANNY.

Avant demain?... impossible.

LÉONIE, troublée.

C'est ce que je lui ai dit... c'est impossible... mais cela prouve combien il m'aime toujours.

FANNY, réfléchissant.

Impossible!... non... attends... à présent, je suis sûre qu'il le fera comme il l'a dit.

LÉONIE.

Tu es sûre?

FANNY.

Oui. Pendant tout le temps qu'il a dansé avec moi... sais-tu de quoi il m'a parlé?

LÉONIE.

De moi, sans doute.

FANNY.

Du tout... de la maison, du jardin, de la terrasse... Enfin, il m'a demandé des renseignements comme s'il voulait acheter l'hôtel... et, je te le répète, il trouvera le moyen de te faire connaître qu'il est venu avec ton bouquet.

LÉONIE, les yeux sur la croisée.

Comme si cela se pouvait... à cette heure... lui qui loge à l'autre bout de Paris.

FANNY.

Oh! n'importe... il l'aime... il viendra. (On entend frapper deux fois dans la main en dehors sous la fenêtre.)

LÉONIE, à part.

Ah! c'est lui!

FANNY, à elle-même.

Oh! qu'on doit être heureuse d'inspirer un pareil amour! je n'aurai jamais tant de bonheur, moi... j'aime bien quelqu'un, mais je suis si sotté

que je mourrais plutôt que de lui en laisser voir quelque chose... Quel malheur de n'avoir pas été élevée dans une pension où l'on apprenne aux jeunes personnes à se conduire... Comment aurais-je pu deviner tout ce que sait Léonie? On jette du sable contre les carreaux.)

LÉONIE, émue.

Hein!

FANNY.

Qu'est-ce?

LÉONIE, se remettant.

Bien, rien.

MADAME DE PRANGEY, de sa chambre, sans ouvrir la porte.

Eh bien! mesdemoiselles.

LÉONIE.

Ah!... c'est maman.

MADAME DE PRANGEY, en dedans.

Est-ce que vous n'êtes pas rentrées?... qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE.

Maman, nous achevons notre toilette de nuit.

FANNY.

Mais tu mens... prends donc garde.

LÉONIE, bas.

Nous avons été des maladroitesses... il fallait éteindre la bougie... (Elle la souffle.) Bonsoir, maman... c'est fini... nous nous couchons. (Il fait nuit sur le théâtre.)

MADAME DE PRANGEY, de sa chambre.

A la bonne heure... Bonsoir, à demain.

FANNY.

Ah! que j'ai peur!... cette pauvre tante, est-elle crédule!

LÉONIE, allant à la porte de la chambre de madame de Prangey.

Elle se couche... (Revenant auprès de Fanny.) Nous sommes libres, nous pouvons babiller à notre aise... mais plus bas.

FANNY, voulant rentrer dans sa chambre.

Oh! non... rentrons, j'ai sommeil.

LÉONIE, la retenant.

J'ai encore mille choses à te dire.

FANNY, malicieusement.

Ce n'est pas cela... tu veux voir si monsieur Ernest...

LÉONIE.

Quelle idée! tu sais bien que cela ne se peut pas... Causons, causons encore une minute, je t'en prie, ma petite Fanny. (Elle la caresse pour la décider. On jette encore du sable contre les carreaux.)

FANNY, surprise.

Ah! tiens.

LÉONIE, feignant de ne pas entendre.

Quoi donc?

FANNY.

Tu as bien entendu. (Bruit de sable sur les carreaux plus marqué.)

LÉONIE.

Non... Ah! la grêle peut-être.

FANNY, allant à la fenêtre.

Ah! bien oui, la grêle!... du sable contre les carreaux... (Bruit.) Ecoute.

LÉONIE.

Oui... qu'est-ce que ce peut être?

FANNY.

Eh! tu sais bien que c'est Ernest avec ton bouquet... je l'aurais gagé.

LÉONIE, avec beaucoup de joie qu'elle contient.

Ah! mon Dieu! peut-on... quelle extravagance!

FANNY, vivement.

De l'extravagance!... dis plutôt que c'est de l'amour... Pauvre jeune homme! il m'intéresse... il aime, lui... à la bonne heure... Tu diras que je ne m'y connais pas, c'est vrai... mais il est de ces choses que l'on comprend si vite!... et celle-là... enfin, il t'aime tout à fait... Je vais ouvrir, n'est-ce pas? (Elle fait un pas pour y aller.)

LÉONIE, l'arrête.

Pourquoi faire?

FANNY, allant à la fenêtre.

Pour qu'il te jette son bouquet.

LÉONIE, la retenant.

Non, non, cela n'est pas prudent... tout le monde n'est peut-être pas couché.

FANNY.

Mais songe donc qu'il est là... qu'il vient de faire une liene pour toi... d'escalader un mur élevé, une grille... de tenter des choses... sublimes... enfin.

LÉONIE.

Eh bien! je le sais... c'est tout ce qu'il faut.

FANNY.

Par exemple!... Mais lui, sait-il que tu le sais? il s'en ira triste et malheureux...

Aux: *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Y songes-tu? mais par toi déifié,  
Bravant le danger et la peine,  
Il accourt de son amitié  
Te donner la preuve certaine.  
Pour lui faire un si grand plaisir,  
Se peut-il qu'un rien te retienne?  
Quand tu l'as forcé de venir,  
Non, tu ne dois pas l'en punir;  
Car c'est ta faute et non la sienne.

LÉONIE.

Mais, Fanny...

FANNY.

Comment! tu souffrirais que ce jeune homme eût pris tant de peine?... dis-lui au moins un mot pour le renvoyer... c'est facile. (Elle va vers la fenêtre.)

LÉONIE.

Fanny!

FANNY, s'arrêtant.

Pourtant, si tu ne veux pas...

LÉONIE, avec un peu d'hésitation et d'embarras.

Je n'ai pas dit... mais alors... ouvre bien doucement.

FANNY, ouvrant.

Là! (Un petit bouquet lancé du dehors tombe dans l'appartement. Fanny le relève en sautant de joie.) Le voilà! le voilà, ton bouquet... il l'avait conservé... j'en étais sûre... Tiens, est-ce bien cela?

LÉONIE.

Mon Dieu! oui.

FANNY.

J'espère que tu vas lui donner sa récompense... oui, le tien de ce soir en échange... c'est bien la moindre chose... oh! il le mérite, en vérité.

LÉONIE.

Moi!... Dieu m'en préserve!

FANNY.

Pourquoi donc?

LÉONIE.

Cela ne se fait pas... il n'a eu celui-ci que parce qu'il l'avait dérobé... Une jeune personne ne doit jamais rien donner... volontairement.

FANNY.

Ah! si c'est là de la générosité! Ah! bien... si tu ne veux pas lui donner ton bouquet, je vais lui jeter le mien d'abord... il croira que c'est toi. (Elle va prendre son bouquet sur le canapé.) Puisqu'ils sont pareils... Hein! tu ris... tu ris... (Elle jette son bouquet par la fenêtre.) Voilà! c'est comme si tu l'avais jeté.

ERNEST, en dehors.

Merci... ah! merci! chère Léonie... à vous pour toujours.

LÉONIE.

Étourdie! qu'as-tu fait?

FANNY.

Tu le vois, un heureux, et à bon marché.

LÉONIE.

Ferme vite... ferme à présent, je t'en prie.

FANNY.

Soit... (Elle ferme la fenêtre.) Quoi que tu en dises, voilà encore un service que je te rends. (Léonie lui tend la main.) Tout a bien été... tout le monde est content... allons nous coucher. (Au moment où elles vont entrer dans leur chambre on entend un coup de fusil.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

LÉONIE.

Un coup de pistolet!... un coup de fusil... que sais-je... je n'ai pas une goutte de sang... On l'aura vu... nous serons soupçonnées, compromises... compromises!... oh! mon Dieu! mon Dieu!... et par ta faute.

FANNY, allant écouter à la porte du fond.

Chut! écoute... on vient. (Elles écoutent toutes deux.)

LÉONIE, avec chagrin.

Eh! oui, l'on vient... c'est toute la maison qui se lève... Eh! vite, vite, sauvons-nous dans notre chambre... Heureusement j'ai soufflé la lumière.

FANNY, s'arrêtant.

Eh bien!... tu ne songes pas à...

LÉONIE.

A qui?

FANNY.

Comment! à qui?... à M. Ernest... si c'est sur lui qu'on a tiré...

LÉONIE.

Viens donc... viens donc... veux-tu qu'on nous surprenne? (Elle entraîne Fanny.)

FANNY.

Mais je ne te conçois pas... Un jeune homme que tu aimes! (Elles entrent ensemble dans la chambre de Léonie.)

## SCÈNE V.

ANNETTE, avec un flambeau, BERTRAND, suivi de quelques DOMESTIQUES, LE PORTIER, tenant une lanterne, puis MADAME DE PRANGEY, en peignoir, enfin DESORMES.

(A peine les deux jeunes filles sont-elles rentrées qu'Annette arrive par le fond avec quelques domestiques; Bertrand entre en même temps avec quelques autres et le portier.)

CHŒUR.

Air de *Fra-Diavolo*.ANNETTE, BERTRAND, LE PORTIER  
ET LES DOMESTIQUES.

Quel bruit soudain s'est fait entendre?

Est-il ici quelque assassin?

Nous venons tous pour le surprendre,

Allons, allons! ne craignons rien.

ANNETTE, à Bertrand.

Ah! vous voilà, Bertrand.

BERTRAND.

Moi-même, grâce à Dieu.

ANNETTE.

Que je suis contente!... Les scélérats vous ont manqué... Vous n'êtes pas assassiné.

BERTRAND.

Non, car c'est moi qui ai tiré.

ANNETTE.

C'est égal... ils ont certainement des poignards... Combien étaient-ils?

BERTRAND.

Je n'en ai vu qu'un.

LE PORTIER, qui causait à gauche avec les autres domestiques, se tournant vivement.

Un... vous osez dire un!

ANNETTE ET LES AUTRES, à Bertrand.

Parlez, Bertrand... dites... dites ce que vous avez vu. Silence... voici madame.

MADAME DE PRANGEY, regardant avec précaution, avant de sortir de chez elle.

Ah! grâce au ciel... ce sont tous mes domestiques, je croyais que les voleurs venaient chez moi... (A Desormes qui arrive par le fond.) Ah! mon frère, arrivez donc... Savez-vous ce que cela signifie?

DESORMES, entrant.

Calmez-vous, ma sœur... c'est pour vous tran-

quilliser justement que je suis descendu... (Il rit.)  
Ce poltron de Bertrand aura eu peur de son ombre... Je gage qu'il n'a vu pers onne.

LE PORTIER.

Personne, monsieur Desormes... oh! que si, j'ai entr'ouvert la porte cochère...

DESORMES, vivement.

Et tu as vu du monde?

LE PORTIER.

Non; j'ai vu un cabriolet, à cinquante pas de moi... la maison est cernée.

DESORMES.

Cernée, invisiblement alors... (A Bertrand.) Sur qui as-tu tiré?

BERTRAND.

Sur un homme.

DESORMES.

Comment serait-il entré dans le jardin?

LE PORTIER.

Je l'ai deviné, moi... Quand mon fils Jacques m'a dit qu'il n'y avait qu'un petit jockey endormi dans le cabriolet, j'ai dit : Voilà!... le plus souvent que le jockey est endormi!... il est tué, et les voleurs auront monté sur la capote du cabriolet pour franchir le mur.

DESORMES.

Hein!... ceci paraît plus vraisemblable.

ANNETTE.

Ces brigands ont tant d'adresse et d'invention! ils sont encore dans le jardin, c'est sûr... Oh! mon Dieu! si c'était un des treize de M. de Balzac que Madame lisait l'autre jour... Un dévorant.

BERTRAND.

C'est bien possible.

LE PORTIER.

Pardienne... ça ne fait pas de doute.

MADAME DE PRANGÉY.

Ah! que j'ai peur!

DESORMES.

Allons, pour rassurer toutes ces têtes folles... je vais...

MADAME DE PRANGÉY.

Merci! mon frère.

DESORMES.

Je ne parle pas de vous... je vais faire le tour du jardin avec monsieur Raymond, qui arrive aussi au bruit de la mousqueterie comme un brave.

## SCÈNE VI.

LES MEMES, RAYMOND.

RAYMOND, arrivant.

Tout à vous, monsieur... mais qu'est-ce donc?

DESORMES.

Venez; je vous dirai cela en marchant... Nous en serons sans doute pour notre promenade... mais il faut tranquilliser Madame et ces braves gens.

MADAME DE PRANGÉY.

Mais je ne veux pas que vous vous exposiez.

DESORMES.

Oh! calmez-vous, ma sœur, nous allons tous nous armer... Aux domestiques. Que chacun se prépare à nous suivre avec tout ce qui se trouvera sous sa main.

MADAME DE PRANGÉY.

Je vais m'enfermer à double tour, moi... pendant votre expédition.

RAYMOND.

Vous faites très-bien, madame.

DESORMES.

Allons... heureusement nos demoiselles n'ont rien entendu... Comme on dort à cet âge-là!

RAYMOND, à part.

Oui, mais aussi quelquefois on est trop éveillé... C'est singulier... cette fenêtre ouverte tout à l'heure...

DESORMES.

Allons, Raymond, allez prendre quelque arme défensive, pour faire comme les autres. Ici le rendez-vous général. (Ils sortent tous.)

## SCÈNE VII.

LÉONIE, FANNY, elles sortent avec précaution de leur chambre.

LÉONIE.

Plus personne.

FANNY, pleurant.

Tu vois qu'on a tiré sur lui... il est blessé... peut-être mort, pour toi.

LÉONIE.

Quelle idée!

FANNY.

Oh! je ne m'en consolerais jamais... j'en suis la cause... Quel malheur!

LÉONIE.

Eh! non, non... Bertrand est un maladroit... Ernest est parti... on ne se doute de rien... rentrons... viens.

FANNY.

Sans savoir... tu en aurais le courage!... oh! pourrions-nous dormir?

LÉONIE.

Comme tu as la tête romanesque, ma pauvre Fanny

FANNY.

Mais je te dis que celui que tu aimes n'est pas parti, puisque son cabriolet est encore là.

LÉONIE, un peu effrayée.

Ah! mon Dieu! (Elle s'écroule.) C'est vrai... ils le prendront peut-être!... (Après une courte pause.) Raison de plus pour rentrer bien vite... Autrement, on nous croirait d'accord avec lui.

FANNY, très-vivement.

Ils le prendront, dis-tu?... mais s'ils l'arrêtaient comme un voleur... ils vont le maltraiter, peut-être... tu vois bien que tu ne peux pas le laisser là... (Exaltée.) Tu dois le sauver... il faut descendre... oui, oui, le trouver avant les autres... le faire monter... le cacher.

LÉONIE.

Vous êtes folle, Fanny... aller chercher un jeune homme!

FANNY, hors d'elle-même.

Est-ce que c'est un jeune homme?... c'est quel-qu'un qu'on va tuer, mademoiselle!

LÉONIE.

Mais non... il n'est pas question de cela.

FANNY.

Mais si... un coup de maladroit... Je te dis qu'il y va de sa vie!

LÉONIE, fortement, avec la même expression.

Il y va de ma réputation!

FANNY, lui saisissant le bras.

Ah çà!... est-ce que vraiment tu balances?

LÉONIE.

Non... je suis très-décidée à ne pas bouger.

FANNY.

Oh!... eh bien! moi qui ne l'ai pas fait venir... moi qui ne l'aime pas... J'irai seule... j'y vais.

LÉONIE.

Mais, Fanny, écoute donc.

FANNY.

Rien... (Prêtant l'oreille.) J'entends revenir tout le monde... On va le chercher, le trouver peut-être... Je n'ai plus qu'un moment, et je cours. (Elle sort vivement et se dirige du côté du jardin.)

## SCÈNE VIII.

LÉONIE, seule.

Écoute donc... a-t-on une tête exaltée à ce point-là!... Certainement, je voudrais de tout mon cœur pouvoir le secourir... le faire évader... mais descendre la nuit... s'exposer... jamais... jamais! (Elle rentre dans sa chambre.)

## SCÈNE IX.

RAYMOND, deux pistolets à la main;  
DESORMES, armé d'un fusil; ANNETTE,  
BERTRAND, LE PORTIER ET LES DOMESTIQUES  
bizairement armés.

DESORMES.

Bon, personne ne manque.

TOUS.

Nous y sommes tous.

DESORMES.

Nous allons commencer la guerre à tous les buissons du jardin.

MADAME DE PRANGEY, de sa chambre.

Mon frère, est-ce vous?

DESORMES.

Allons... encore ma sœur!

MADAME DE PRANGEY.

Sont-ils déjà pris?

DESORMES.

Pas encore... patience!

LÉONIE, de sa chambre.

Mon oncle.

DESORMES.

A l'autre... ma nièce, maintenant.

LÉONIE.

Que se passe-t-il donc, mon cher oncle? je suis toute tremblante.

DESORMES.

Laissez-nous tranquilles... nous répondons de vous... pour couper court aux questions, en avant au jardin... (Voyant Annette.) Comment, tu en es aussi, toi, Annette?... quel courage!

ANNETTE.

Courage... non, monsieur... c'est poltronnerie... il faudrait rester toute seule.

DESORMES.

Je te comprends... marche... Vous, Raymond, vous formerez l'arrière-garde.

RAYMOND.

Je m'en charge. (Tout le monde sort, excepté Raymond.)

## SCÈNE X.

RAYMOND, seul.

Ce n'est pas ce danger-là qui m'inquiète... ce qui m'inquiète, c'est de savoir pourquoi la fenêtre en face de la chambre de ces demoiselles était ouverte avant le coup de fusil... (Se parlant avec chaleur.) Est-ce que cela me regarde?... Si je n'étais pas assez fou pour être amoureux de cette jeune fille, je n'aurais pas remarqué la fenêtre ouverte, et je n'aurais pas eu des soupçons... ridicules!... Ridicules, soit!... j'en ai... j'ai beau faire, j'en ai... allons, descendons au jardin... (Musique. Il va pour sortir par le fond; arrivé à la porte, il regarde.) Eh! je ne me trompe pas... non... On monte avec précaution... Oh! je crains bien d'en apprendre plus que je ne désire. Il se retire dans l'angle obscur du salon, près de la chambre de madame Prangey; Fanny entre conduisant Ernest, qui est blessé au bras.)

## SCÈNE XI.

ERNEST, FANNY, RAYMOND, au fond.

FANNY.

Par ici, venez... ne craignez rien... Nous voici arrivés.

RAYMOND, avec surprise.

Fanny avec un jeune homme... ah! tout est éclairci... au moins cela me guérira de ma folie.

ERNEST.

Ah! comment vous remercier, mademoiselle?

FANNY.

Comme vous voudrez... mais il faut que je vous sauve, puisqu'on vous poursuit.

RAYMOND.

Quelque fat qui lui aura tourné la tête... il me prend envie... (Il fait un mouvement et s'arrête.)

ERNEST.

Grâce à vous, je viens de l'échapper belle... Blotti derrière un buisson de... je ne sais quoi... cerné de tous les côtés, j'étais perdu... lorsque,



par une manœuvre aussi prompte qu'habile, tournant les positions de l'ennemi, vous m'avez fait éviter sa poursuite comme par miracle.

FANNY.

Oh! vous n'êtes pas hors de danger... après avoir battu tout le jardin, ils vont peut-être revenir...

ERNEST.

Ils en sont bien capables... Quels enragés! mais si l'on vous voyait avec moi... vous vous êtes assez exposée déjà.

FANNY.

Qu'importe!

ERNEST.

Trop bonne en vérité... je ne puis consentir à me sauver à ce prix-là.

RAYMOND, à part.

De toutes les manières, tu ne m'échapperas pas, je t'en réponds.

FANNY, avec effroi.

Mais, monsieur, quand je vous dis qu'il faut que je vous guide hors d'ici... autrement... vous ne pouvez manquer de tomber entre leurs mains.

ERNEST.

Du tout, du tout... allez rejoindre votre cousine... je parviendrai à sortir d'ici.

FANNY, frappant du pied.

Avec votre bras foulé... vous franchirez la muraille, n'est-ce pas?

ERNEST.

Certainement, certainement... aïe, aïe... (Il se frotte le bras.) Que c'est bête de tomber du haut d'un mur!... et du mauvais côté, encore... au moins si c'eût été dans la rue.

FANNY.

Restez là... je vais appeler Léonie... elle m'aidera à vous faire évader...

RAYMOND, à part.

Léonie est sa confidente.

ERNEST, arrêtant Fanny et passant à sa gauche.

Par exemple!... consentir à vous exposer toutes deux!... on me prendra, soit... je dirai, je ne sais pas... que je suis somnambule... ou plutôt, amoureux de la femme de chambre.

FANNY.

Pourquoi donc cela, monsieur? pourquoi mentir?... cette pauvre fille, pourquoi la faire renvoyer? quand Léonie peut si aisément... oui, elle surtout qui a toutes les clefs de la maison... je ne suis pas en peine... Comment pourrait-elle hésiter?... dans votre position, c'est un devoir pour elle. (Elle va à la porte de Léonie et frappe.) Léonie, c'est moi!

SCÈNE XII.

LES MEMES, ANNETTE.

ANNETTE, entrant par le fond.

Ah! mon Dieu! cette robe blanche, c'était ma demoiselle Fanny... et un homme avec elle.

ERNEST, bousant le main de Fanny  
Vous êtes un ange.

ANNETTE.

Le brigand qui lui baise la main!...

FANNY.

Attendez-moi là, je reviens... (La porte de Léonie s'ouvre; elle tire à elle Fanny et rebrousse rapidement.)

RAYMOND.

Elle ne le retrouvera pas.

ANNETTE, se retournant.

Et monsieur Raymond qui est là... il a vu aussi le brigand... Bon! ah! ben oui, un brigand... un amoureux, pas autre chose. Courons prévenir monsieur Desormes. (Elle redescend au jardin; il fait très-sombre.)

SCÈNE XIII.

RAYMOND, ERNEST.

ERNEST, se promenant.

Diable d'aventure! elle tourne bien ridiculement pour moi... Comment Léonie peut-elle?... elle se sera trouvée mal sans doute... (Toussant son bras malade.) Pardieu! je voudrais bien être hors d'ici.

RAYMOND, venant derrière lui.

Je le crois, monsieur.

ERNEST, se retournant vivement.

Quelqu'un... diable!

RAYMOND, brusquement

Que faites-vous-là?

ERNEST, plus embarrassé.

Ce que je fais, monsieur?... ma foi, je serais fort embarrassé de vous le dire.

RAYMOND.

Répondez... répondez.

ERNEST, s'impatiantant.

Eh! répondez vous-même... Qui êtes-vous? avez-vous le droit de m'interroger?

RAYMOND, avec hauteur.

Je le prends... j'habite la maison.

ERNEST, gaiement.

Je voudrais bien être à votre place.

RAYMOND.

Parce que...

ERNEST.

Parce que je saurais le chemin pour en sortir... Eh mais!... vous devez être monsieur Raymond, un jeune homme grave, qui a joué aux dames ce soir, au lieu d'aller au bal : un jeune homme fort heureux, dont les demoiselles s'occupent, même pendant qu'elles dansent.

RAYMOND.

Vous voulez plaisanter.

ERNEST, du même ton.

Pas trop.

RAYMOND, lui saisissant le bras.

Monsieur...

ERNEST.

Ah! doucement, je vous prie... (En riant.) Ce bras blessé, foulé... ne peut pas se prêter sans quelque peine... à votre politesse.

RAYMOND.

Si vous n'êtes pas un lâche, vous vous battez.  
(Signe d'adhésion d'Ernest.) A l'instant. (Ernest se coue  
la tête en riant.)

ERNEST.

Je ne suis pas un lâche... mais je ne me battraï  
pas à l'instant... impossible...

RAYMOND.

Ah! impossible... j'en suis fâché, mais...

ERNEST.

J'en suis fâché plus que vous... mais je ne sais  
me battre que de la main droite; et vous voyez,  
monsieur, qu'avec la meilleure volonté du monde,  
elle est hors d'état, pour le moment, de vous offrir  
un coup d'épée ou de pistolet... Plus tard, j'espère  
bien... mais avant... dans l'intérêt de la partie de  
plaisir convenue, (il appuie sur ce dernier mot.) je  
réclamerai de vous la faveur d'un petit service.

RAYMOND.

Parlez, monsieur.

ERNEST.

Si vous êtes un galant homme, comme je n'en  
doute pas, vous m'aidez à me dérober à la vue  
des gens qui me cherchent... (Plus bas.) par égard  
pour la réputation d'une jeune demoiselle.

RAYMOND.

Ah! vous avez raison, monsieur; et dans ma co-  
lère, j'oubliais... mais je ne sais trop... à moins  
de vous conduire chez moi. (On entend un coup de  
fusil dans le jardin.) Eh!...

BERTRAND, en dehors.

Il est tombé... il est tombé pour le coup!

RAYMOND.

Étiez-vous avec quelqu'un?

ERNEST.

Oh! l'on ne prend point de second pour l'affaire  
qui m'amenaît... ils auront tiré sur mon manteau  
resté accroché au mur, et qui, par parenthèse, a  
été cause de ma chute... Mais, monsieur, l'on  
vient... je vais être vu, et... si vous tenez à con-  
server votre victime...

RAYMOND.

Ils nous ferment le chemin de chez moi... At-  
tendez, je vais les retenir un instant... jetez-vous  
là, derrière ce chevalet... je suis à vous. (Il sort du  
côté du jardin. Ernest se cache derrière le chevalet qui  
se trouve entre la porte du fond et celle de la chambre  
de Léonie.)

## SCÈNE XIV.

ERNEST, caché. FANNY, entr'ouvrant la porte  
de Léonie.

FANNY.

Ah! mon Dieu! encore un coup de fusil... Oh!  
je tremble... il n'est plus là.

ERNEST, à demi-voix, en se montrant.

Si fait, mademoiselle.

FANNY, frappant dans ses mains.

Ah! tant mieux... il n'a point de mal... mais

vous ne pouvez pas rester là... on voit toutes vos  
jambes. (Elle marche avec agitation.)

ERNEST.

Eh bien! faites-moi partir.

FANNY.

Impossible... Léonie n'a plus les clefs.

ERNEST.

Ah! diable... cela se complique.

FANNY.

Comment faire?... ils vont vous trouver.

ERNEST.

Dame! s'ils viennent et que je reste... il n'y a  
pas de doute... que voulez-vous, c'est un petit  
malheur, abandonnez-moi à mon sort, et sauvez-  
vous.

FANNY, tout à fait hors d'elle-même, le prenant  
par la main.

Mais vous serez tué, monsieur, vous serez tué...  
O mon Dieu! où le cacher?... où le cacher?... et  
rien, rien... pas un endroit... ah! si... entrez là...  
(Elle le pousse dans sa chambre.) Là, tout de suite.  
(Elle ferme la porte et va pour sortir lorsqu'elle aperçoit  
Raymond.) Ah! monsieur Raymond! (Elle se cache  
derrière le chevalet où était Ernest.)

## SCÈNE XV.

FANNY, cachée, RAYMOND d'abord, puis DE-  
SORMES, ANNETTE, MADAME DE  
PRANGEY, LÉONIE, BERTRAND,  
LES DOMESTIQUES.

RAYMOND, arrivant vivement et se retournant vers le  
chevalet. A voix basse et rapidement.

Monsieur, je suis parvenu à les éloigner... ne  
perdez pas un moment... vite, dans le corridor, et  
montez deux étages... (Il va au chevalet et voit  
Fanny.) Ah!... (Il recule en portant la main à son front,  
comme un homme étourdi d'un coup imprévu. Bruit au  
dehors.)

DESORMES, en dehors.

Avancez donc, poltrons que vous êtes... (A Ray-  
mond, en entrant.) Il n'y a rien, n'est-ce pas, Ray-  
mond?

RAYMOND, se mettant devant Fanny.

Rien, monsieur... absolument rien.

DESORMES, voyant Fanny.

Fanny!... allons, elle aussi, qui vient à la pour-  
suite des voleurs.

FANNY, tremblante.

J'ai entendu beaucoup de bruit... j'ai été s  
effrayée... je me suis levée... Qu'y a-t-il donc  
mon oncle?

DESORMES.

Rien, rien, mon enfant.

RAYMOND, vivement, et à part.

Elle feint de l'ignorer... Ah! de la fausseté!

MADAME DE PRANGEY, entr'ouvrant la porte.  
Mon frère.

DESORMES.

Madame de Prangey, maintenant.

MADAME DE PRANGEY.

S'il est jeune, je demande qu'on ne lui fasse pas de mal ici... il peut se corriger.

DESORMES.

A qui ?

MADAME DE PRANGEY.

Au brigand.

DESORMES.

Soyez tranquille, mon excellente sœur... on ne lui en fera pas, sur ma parole. (Il rit.) Ah! ah! ah!

LÉONIE, paraissant à son tour.

Qu'est-ce donc? que s'est-il donc passé?

DESORMES.

Léonie!... il ne manque plus personne... alors, tant mieux... j'en profiterai pour donner à tout le monde l'ordre d'aller se coucher.

MADAME DE PRANGEY.

Mais, mon frère, me direz-vous au moins ce que cela signifie?

DESORMES.

Cela signifie que je ne prêterai plus mon fusil à monsieur Bertrand... Allons, qu'on m'obéisse... bonne nuit. (Il sort avec tous les domestiques.)

MADAME DE PRANGEY.

Bonne nuit... Dieu sait comment je vais la passer après une telle agitation... mes nerfs sont déjà dans un état... (A Léonie et à Fanny.) Allons, rentrez, mesdemoiselles.

LÉONIE.

Où, ma mère, sans doute, je rentre! Elle rentre dans sa chambre.

FANNY, obéissant lentement, à part.

Mais comment faire, moi, maintenant? oh! bien, tout à l'heure, j'irai chez Léonie... voilà tout.

ANNEEUX, au moment où madame de Prangey a disparu dans sa chambre, s'approche d'ede et lui dit tout bas.

Madame, j'aurai demain quelque chose à vous dire.

MADAME DE PRANGEY.

Demain!... tout de suite.

FANNY, à part.

Ils ne l'ont pas trouvé toujours.

MADAME DE PRANGEY fut entendue. Au moment où elle se retourne pour dire à Fanny.

Allons donc... allons donc, Fanny.

FANNY, semble se disposer à rentrer, mais aussitôt que madame de Prangey a fermé sa porte, elle tourne la clef de sa chambre et va frapper à la porte de Léonie.

Léonie... Léonie... c'est moi!... Ah! mon Dieu! est-ce qu'elle aurait le courage de me laisser là?... Léonie... Léonie... Elle continue à frapper et à appeler pendant que le rideau baisse.

## ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

## SCÈNE I.

FANNY, seule.

(Au lever du rideau, elle est couchée et endormie sur le canapé. Elle rêve.)

Léonie, Léonie, ouvre-moi donc... tu refuses... oh bien! tu es aimable... quand c'est pour toi... (S'éveillant en sursaut.) Ah!... où suis-je donc?... comment! sur ce canapé, dans ce salon! ah! oui... j'avais oublié... hier... ce jeune homme enfermé là!... (Avec effroi.) Mon Dieu! (Elle se lève tout à fait.) il n'y a pas un moment à perdre pour le faire partir... Quel bonheur que je me sois éveillée avant tout le monde! Elle court à la porte de sa chambre, met la clef dans la serrure, la tourne deux fois, va ouvrir. Desormes entre sans bruit et vient lui frapper doucement sur l'épaule.)

## SCÈNE II.

DESORMES, FANNY.

FANNY, surprise et effrayée.

Ah! mon oncle! (Elle s'éloigne vivement de la porte

de sa chambre, de sorte que Desormes se trouve à la place qu'elle occupait, mais le dos tourne du côté opposé.)

ERNEST, entr'ouvrant la porte et voyant Desormes.

Diable! quelqu'un. Il rentre et referme la porte avec précaution.)

DESORMES, haut.

Eh! là... là! qu'est-ce qui te prend?... j'ai donc une figure bien effrayante aujourd'hui!

FANNY, naïvement et troublée.

Mais non, mon oncle, non... pas plus qu'à l'ordinaire.

DESORMES.

Merci du compliment.

FANNY.

Eh! mais! vous vous trompez... je veux dire que je vous trouve l'air aussi bon, aussi indulgent qu'à l'ordinaire.

DESORMES.

Ah! ça vaut mieux de cette manière... Mais pour une personne qui est allée hier au bal, tu

t'es levée de bien bonne heure, à ce qu'il me semble?

FANNY.

Oh! moi, le bal ne m'endort pas.

DESORMES.

Un souvenir de valse, de galop, qui t'aura fait sauter hors de ton lit.

FANNY, étourdiement.

Vous vous trompez bien, mon oncle, car je ne... mais vous... je vois pourquoi vous êtes si matinal... vos fleurs que vous allez visiter... vous craignez qu'un pied maladroit n'en ait maltraité quelqu'une pendant l'alerte de cette nuit.

DESORMES.

Du tout... je viens tout bonnement voir mes journaux.

FANNY, vivement.

Ils ne sont pas encore venus.

DESORMES.

Ah!

FANNY, à part.

Quel bonheur! il se serait mis à les lire... je n'aurais jamais pu l'éloigner.

DESORMES.

Il faut que je les attende alors. (Dépit de Fanny.) Ils sont bien en retard... Si je profitais de cette circonstance pour faire une leçon à mademoiselle Fanny.

FANNY, troublée.

A moi, mon oncle?

DESORMES.

A toi... ce ne serait peut-être pas trop mal à propos... qu'en dis-tu?

FANNY, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il sait quelque chose?

DESORMES, la menaçant du doigt.

Tiens-toi bien... (Souriant.) Mais ne t'effraye pas trop.

FANNY, à part.

• On n'a rien découvert.

DESORMES.

Je veux seulement causer avec toi.

FANNY.

Tant que vous voudrez... mais au jardin.

DESORMES, regardant à la fenêtre.

Y penses-tu?... il va pleuvoir.

FANNY, vivement.

Nous prendrons un parapluie.

DESORMES.

Ah çà! il faut que ce soit quelque surprise que tu m'aies ménagée... quelque chose de merveilleux à me faire voir... mais je l'ai mis dans ma tête, tu m'entendras auparavant.

FANNY, allant vers la fenêtre.

Ah! mon Dieu!... mon bon oncle, voyez donc... le vent qui a renversé mon bel oranger... celui que vous m'avez donné... Ah! venez... mais venez donc m'aider à le relever.

DESORMES.

Allons... je veux bien aller relever l'oranger;

mais tu n'échapperas pas à la morale. (Il sort entraîné par elle.)

### SCÈNE III.

ERNEST, puis LÉONIE.

ERNEST, entr'ouvrant de nouveau la porte.

Bon! mon petit ange protecteur est enfin parvenu à éloigner le digne oncle!... profitons du moment pour nous échapper. Pourvu que la porte de la maison soit déjà ouverte. Allons... mais par où passer?... si j'allais me tromper... et au lieu de sortir, entrer, par exemple, chez la mère de Léonie... ce serait assez dramatique... et quelle nuit! jusqu'à six heures du matin!... la rage de faire le sentimental; oh! si l'on m'y reprend... (Il cherche.) Ah! cette fenêtre... où donne-t-elle?... sur le jardin... si je prenais ce chemin?... (Il va à la fenêtre.) Tiens... mon cabriolet au delà du mur... bravo!... ce pauvre Tom qui m'attend toujours... allons... (Il met la main à l'espagnolette.) Aïe... j'oubliais que je n'ai plus qu'un bras... impossible... d'ailleurs vingt-cinq pieds... ma foi non... Une autre idée... un billet à Léonie, qui lui apprenne mon embarras; Tom ira le porter. (Il déchire un feuillet de son portefeuille, et crayonne en parlant quelques lignes.) C'est cela. (A la fenêtre.) Pst... pst... Tom... Allons donc... oui, c'est moi!... l'imbécile, qui m'ôte son chapeau, au lieu d'avancer... tu dis... tu as été bien en peine? il y paraît... il dormait bien enveloppé dans la couverture du cheval... et moi qui le plaignais!... c'est mon alezan que je dois plaindre... une bête qui me coûte mille écus... ça l'arrange joliment... (A la fenêtre.) Eh bien! avanceras-tu?... Ce billet à la femme de chambre, pour sa jeune maîtresse... tu m'entends bien... va! (Il ferme la fenêtre.) En attendant, cherchons toujours... si c'était par là... (Il va mettre la main sur le bouton de la porte qui est dans l'angle à droite. La porte s'ouvre, Ernest recule, Léonie sort.) Léonic!

LÉONIE.

Ernest ici!

ERNEST, courant à elle.

Ah! que vous avez bien fait de venir... je comptais sur vous.

LÉONIE.

Pour rien, pour rien, monsieur... sortez, sortez vite, mais sortez donc.

ERNEST.

Je ne demande pas mieux,

LÉONIE.

Qu'attendez-vous?

ERNEST.

Mais, que vous m'indiquiez le chemin.

LÉONIE.

Moi!... vous comptiez sur moi pour cela... vous voulez donc me perdre.

ERNEST.

Non; mais je voudrais me sauver... Léonie, un mot.

LÉONIE.

On peut me voir ; on peut me voir, vous dis-je, Ernest... adieu, adieu... (Elle s'enfuit par la porte du fond.)

ERNEST, à lui-même.

Eh bien!... elle me laisse... c'est aimable de sa part!... comment faire maintenant?... je suis furieux, oui, furieux, et j'ai raison... car... c'est-à-dire, je ne sais pas si j'ai raison... si l'on nous eût aperçus!... ceci annonce au moins un grand fond de prudence .. je ne puis pas ici m'attendre à ces dévouements exaltés dont j'ai l'habitude... toute réflexion faite, cela doit être bien.

ANNETTE, de la chambre de madame de Prangey.

Oùï, madame, un jeune homme... c'est comme si vous l'aviez vu.

ERNEST, écoutant.

Vu, qui? moi, peut-être... Allons, me voilà pris... Vite dans ma cachette... Dieu sait comment j'en sortirai maintenant. Il rentre dans la chambre de Fanny.)

## SCÈNE IV.

ANNETTE, puis RAYMOND.

ANNETTE, à la cantonade.

Je vais donc prévenir M. Raymond que vous désirez lui parler, et qu'il vous attende au salon. (Arrivant en scène.) Ma foi, j'ai tout raconté à madame... avec ça que mademoiselle Fanny ne se gêne pas pour rire au nez des gens à propos de rien... hier encore, pour une simple politesse que Bertrand m'adresse en passant... enfin, il n'y avait pas de mal... elle a ri... mais ri, d'une manière tout à fait intempestive... on n'aurait qu'à s'aller figurer... quelque chose pourtant... aussi, je ne l'ai pas ménagée... mais voici justement M. Raymond.

RAYMOND, pensif, entrant et s'asseyant sur le canapé.

Ah! si l'on pouvait me dire que je me suis trompé... que c'est un rêve que j'ai fait... mais non... malheureusement j'ai vu... j'ai vu...

ANNETTE, à part.

Comme il a l'air sombre!... (Haut.) Monsieur Raymond! (A elle-même.) Eh bien!... il ne m'entend pas... (Haut.) Monsieur Raymond!

RAYMOND.

Ah! c'est vous, Annette?

ANNETTE.

Je suis chargée par madame de vous prier de l'attendre ici... elle a des choses importantes à vous demander.

RAYMOND.

Ah!

ANNETTE.

Et vous devinez bien à peu près ce que ce peut être.

RAYMOND.

Moi, non

ANNETTE.

Laissez donc... quand on a été témoin... comme nous deux... cette nuit.

RAYMOND.

De quoi?

ANNETTE.

Eh! de ce que vous savez bien.

RAYMOND.

Moi, je ne sais rien.

ANNETTE.

Ca n'empêche pas que j'ai tout dit à madame, et qu'elle désire que vous lui répétiez toutes les circonstances de mon récit concernant mademoiselle Fanny.

RAYMOND, à part.

Allons, compromise!... perdue!... mais ce n'est pas à moi de l'accuser, et si je puis au contraire... (Haut.) Mademoiselle Annette.

ANNETTE.

Monsieur Raymond...

RAYMOND.

Je ne sais pas ce que vous avez pu dire à madame de Prangey.

ANNETTE.

Comment ce que j'ai pu dire... mais l'aventure donc...

RAYMOND.

Quelle aventure?... Je ne suis au courant d'aucune aventure, moi... je n'ai rien à raconter, car je n'ai rien vu.

ANNETTE.

Si c'est possible!... Comment, monsieur, est-ce que par hasard vous voudriez me faire passer pour une personne capable d'inventer des propos?

RAYMOND.

Bien fâché.

ANNETTE.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce que madame va penser, si je ne prouve pas ce que j'ai déclaré?

RAYMOND.

Cela vous regarde.

ANNETTE.

Moi qui l'ai conté dans toute la maison.

RAYMOND.

Tant pis pour vous.

ANNETTE.

Comment! je n'ai pas vu mademoiselle Fanny prendre la main d'un beau jeune homme et l'emmener vite au moment où je suis arrivée?... où vous-même... car c'était bien vous... vous avez vu aussi bien que moi...

RAYMOND, très-froidement.

Moi, rien du tout.

ANNETTE.

Oh! mais, avec votre sang-froid, vous me feriez douter de moi-même.

RAYMOND, sur le même ton.

Vous ne feriez peut-être pas si mal

ANNETTE.

S'il ne s'agissait pas de mademoiselle Fanny encore!... et même si c'était la première fois qu'elle eût donné à jaser.

RAYMOND, à part.

Oh! mon Dieu!... (Il se lève et s'approche d'Annette.) Vous dites?...

ANNETTE, continuant.

Mais quand on aime tant à dessiner des militaires...

RAYMOND.

Des militaires... Fanny!

ANNETTE.

Quand on en a plein son album... il est impossible que je me trompe... et puisque vous refusez de parler... eh bien! nous verrons si je ne parviendrai pas toute seule à dévisager les choses et à faire éclater la vérité. (Elle sort en murmurant toujours quelques paroles.)

## SCÈNE V.

RAYMOND, seul.

Mais c'est une vipère que cette femme de chambre-là! cependant ces dessous, dont elle parle... je n'aurais pas cru que ce M. Ernest fût militaire... ah! que j'aurai de plaisir dès qu'il pourra tenir une épée... Pauvre Fanny!... il l'a éblouie, séduite... Allons, il n'y faut plus songer... ah! oui, j'aurai beau faire... je le sens maintenant... j'étais arrivé sans m'en apercevoir à aimer cette jeune fille... ah! comme je n'avais jamais aimé encore!... Moi! me laisser prendre à ce qu'il y a de plus léger, de plus étourdi! mais elle était si piquante et si gaie... si adorable, même dans ses défauts!... je la croyais si franche!... ah! oui, franche?... eh! bien... quoi! elle en aimait un autre?... était-elle obligée de me le dire? mais aimer un tel fat!... ah! bientôt j'espère... sa vie ou la mienne... oui, mais alors... pauvre Fanny!

AIR de *Teniers*.

Allons! quoi, j'y reviens encore!  
Toujours dans le fond de mon cœur,  
Sont gravés ces traits que j'adore,  
Et qui pourtant font mon malheur...  
Oui, je vois partout cette image,  
Partout elle vient me chercher...  
Ah! je le sens, de ce cœur sans courage,  
C'est le fer seul qui pourra l'arracher.

(Il marche avec agitation.)

## SCÈNE VI.

RAYMOND, FANNY.

FANNY, près de la porte du fond.

La porte de la rue est ouverte... mon oncle est au fond du jardin... maintenant, ce pauvre jeune homme pourra... (En s'avancant pour aller à sa chambre, elle voit Raymond.) Ah! monsieur Raymond!

RAYMOND, à part.

Je suis presque fâché d'être descendu.

FANNY, à part.

S'il n'était pas si sévère... il pourrait m'aider à sortir d'embarras... voyons... (S'avancant, haut à Raymond.) Monsieur Raymond.

RAYMOND, la saluant très-froidement.

Mademoiselle...

FANNY, à part.

Ah! bien oui... il a l'air encore plus sérieux qu'à l'ordinaire... il faut le renvoyer aussi... (Haut.) C'est sans doute mon oncle que vous demandez?... vous le trouverez au jardin.

RAYMOND, à part.

Elle veut m'éloigner.

FANNY.

Vous n'allez donc pas le rejoindre?... (A part.) Je vais bien le faire fuir... (Haut.) Mon Dieu! si vous restez dans ce salon, vous allez vous ennuyer beaucoup, car nous y prendrons tout à l'heure notre leçon de danse, Léonie et moi.

RAYMOND, avec un soupir.

Vous êtes bien heureuse, mademoiselle, rien ne peut altérer votre gaieté.

FANNY.

Comme vous dites cela... ah! vous avez quelque chose contre moi, je vois cela dans vos yeux... Allons, parlez vite... (A part.) S'il sait tout, cela m'évitera la peine...

RAYMOND.

Je n'ai pas le droit de vous donner des leçons.

FANNY.

Ah! mon Dieu! vous le prenez bien sans permission, ce droit-là... vous savez bien que vous me grondez toujours... et que cela ne me fait pas de peine, parce que... vous grondez très-agréablement... mais, dans ce moment, vous avez un air de *père sournois* qui m'épouvante.

RAYMOND, à part.

Quel dommage!

FANNY.

Voyons; ne soyez pas trop méchant... grondez-moi si vous voulez, mais pas trop fort.

RAYMOND, à part.

Tant de confiance... d'abandon... et coupable!

FANNY.

En vérité, si je fais mal, c'est malgré moi... sans le savoir... je donnerais tout au monde pour ne mériter jamais vos reproches.

RAYMOND, avec émotion.

Et moi, pour ne jamais vous en faire... Si vous saviez, Fanny, combien il est pénible de toujours lutter contre son cœur ou contre sa raison... tout à l'heure je n'avais que des paroles amères à vous adresser, maintenant...

AIR de *Renaud de Montauban*.

Lorsque j'entends vos discours ingénus,  
Lorsque je vois l'air calme et plein de charme,  
Dont vous parlez de vos torts inconnus,

Tant de candeur me touche et me désarme,  
 D'un doute affreux je suis environné,  
 La vérité pour moi n'a plus de trace...  
 Et malgré moi j'excuse, je fais grâce,  
 Lorsque tout autre eût condamné,  
 Oui, quand tout autre eût condamné.

Vous devez me trouver bien fou.

FANNY.

Comment?... parce que vous me jugez un peu moins mal qu'à l'ordinaire... Eh bien! monsieur, c'est aimable... mais n'importe, je ne vous en veux pas... c'est à moi que j'en veux de vous chagriner, de ne pas venir à bout de mon caractère... car il ne faut pas croire au moins que je ne tâche pas de me corriger. Vous me direz que cela ne paraît guère, et cependant... c'est que tout le monde aussi n'est pas raisonnable à votre manière... quand je vois blâmer les choses les plus simples, les mouvements les plus naturels... ça me dépîte, et malgré moi...

RAYMOND.

Mais vous ne voulez donc pas comprendre qu'il est de certaines démarches que chacun, sans être méchant, peut mal juger... mal interpréter... il en est même qui ont des apparences telles, que l'homme le plus indulgent ne peut quelquefois s'empêcher de les croire coupables.

FANNY.

Coupables!

RAYMOND, lui prenant la main.

Cette nuit... au moment du coup de fusil, je suis descendu, et j'ai vu...

FANNY, émue.

Quoi donc, monsieur?... qu'avez-vous vu?

RAYMOND.

Une jeune fille... conduisant par la main un jeune homme, et cherchant à le faire évader.

FANNY, à part.

Oh! mon Dieu! s'il allait s'imaginer que c'était pour moi que M. Ernest... Ah! mais je ne veux pas... je ne veux pas de cela... (Haut.) Monsieur Raymond... il faut absolument que vous sachiez... ah! oui, il le faut... (A part.) Ah! que vais-je faire?... c'est le secret de Léonie.

RAYMOND.

Parlez, parlez, mademoiselle... oh! je suis digne de cette marque d'estime... je la mérite au moins par mon affection désintéressée.

FANNY.

Eh bien! je... je réfléchis... j'ai eu tort... je n'ai pas le droit... je ne puis rien dire...

RAYMOND.

Il suffit... la confiance ne se commande pas.

FANNY, à part.

Allons, le voilà persuadé maintenant... Oh! je suis bien malheureuse!... (Haut.) Monsieur Raymond, vous me croyez coupable, je le vois... oh! oui, je le vois... eh bien! non, je ne le suis pas... ce qui vous paraît une faute n'est encore qu'une

inconséquence.... oh! bien grave, puisqu'elle a pu vous faire douter de moi; mais...

AIR: *Je vais revoir ma Normandie.*

Si quelque funeste apparence  
 De mes amis glaçait le cœur,  
 Et me privait d'une indulgence  
 Où j'avais placé mon bonheur,  
 A celle, enfin, qui vous implore,  
 Si le soupçon fermait leurs bras...  
 Attendez, attendez encore,  
 N'y croyez pas, n'y croyez pas.

RAYMOND, avec doute et émotion.

Mademoiselle... certainement... il me serait bien pénible... mais quand vous seriez justifiée à mes yeux... cela ne suffirait pas encore.

FANNY.

Comment... que dites-vous?

RAYMOND.

Une autre personne a été témoin...

FANNY.

Une autre...

RAYMOND.

Oui, Annette... elle vient d'en faire le rapport à votre tante.

FANNY.

Annette... ma tante... allons, toute la maison... (A part.) Oh! mon Dieu! et si on vient à découvrir où je l'ai caché... c'est pour le coup... il ne faut pas qu'il y reste un seul instant de plus... (Haut.) Monsieur Raymond... (A part.) Pour cela je puis le lui dire, ça ne compromet que moi... (Haut.) Vous allez me gronder bien davantage... n'importe...

RAYMOND.

Oh! non, mademoiselle... à présent je ne vous gronderai plus... je vous plaindrai... dites.

FANNY.

Apprenez donc que... (Apres avoir sa tante.) Ma tante!... je reviendrai. (Elle fait un mouvement pour sortir.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME DE PRANGÉY.

MADAME DE PRANGÉY.

Restez, Fanny... Je suis bien aise de vous trouver là, monsieur Raymond... Vous n'êtes pas de trop pour ce que j'ai à dire à mademoiselle.

FANNY, à part.

Quel air sévère! (Bas à Raymond.) Ah! monsieur Raymond, vous aviez bien raison tout à l'heure.

MADAME DE PRANGÉY, continuant.

Annette vient de m'apprendre qu'hier au soir il y avait bien réellement quelqu'un ici.

FANNY.

Ah! ma tante!... sur une parole d'Annette...

MADAME DE PRANGÉY.

Nous avons un autre témoignage que le sien... et c'est là-dessus que je voulais demander quelques éclaircissements à M. Raymond.

RAYMOND, passant entre Fanny et madame de Prangey.

Inutile, madame... car je n'aurais rien à répondre.

MADAME DE PRANGÉY.

Je m'y attendais... Annette m'avait prévenue... il suffit, monsieur, je comprends... Par bonté, par commiseration, vous vous croyez obligé de garder le silence... mais le fait n'en reste pas moins prouvé, et j'exige à l'instant de mademoiselle un aveu complet et sincère.

FANNY, à part.

Mon Dieu! je ne puis pourtant pas accuser Léonie pour me justifier... (haut.) Ma tante, ne m'interrogez pas, je vous en prie... si je pouvais, croyez-le bien, je n'hésiterais pas à vous faire lire dans mon cœur... comme toujours.

MADAME DE PRANGÉY.

Ainsi, mademoiselle, vous refusez!

FANNY, avec émotion.

Où, ma tante.

RAYMOND, bas.

Réfléchissez, Fanny; votre silence ne peut que vous nuire.

FANNY, à part.

Et lui aussi... qui veut que je parle... qui, si je me tais, va me mépriser... et ce jeune homme qu'on finira par trouver... que faire?...

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONIE.

LÉONIE, entrant, à part.

Fanny avec ma mère!

FANNY, bas à Léonie.

Ils savent tout. (Mouvement d'effroi de Léonie.) Mais, sois tranquille, je n'ai pas prononcé ton nom.

LÉONIE, vivement de même.

Tu as bien fait... j'arrangerai cela plus tard.

FANNY, de même.

Plus tard!... oh! tout de suite, à l'instant.

MADAME DE PRANGÉY.

Que venez-vous faire ici, Léonie? retirez-vous... vous intercéderez en vain pour votre cousine... vous n'obtiendriez pas son pardon.

FANNY.

Mon pardon... mon pardon... est-ce un pardon que je demande?... est-ce que j'en ai besoin?

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, DESORMES.

DESORMES, qui a entendu les derniers mots de Fanny.

Où, mademoiselle, vous en avez besoin.

FANNY.

Mon oncle!...

DESORMES.

Silence!... (A madame de Prangey.) Ma sœur, vous ne savez pas tout encore! un jeune homme s'est introduit ici, hier soir... et d'après les renseigne-

ments que je viens de prendre auprès de toutes les personnes de la maison, il est impossible qu'il en soit sorti.

FANNY.

Ciel!

LÉONIE, bas à Fanny.

Comment?

FANNY, bas.

Ah! mon Dieu, oui.

MADAME DE PRANGÉY.

Encore ici!... mais c'est affreux... c'est épouvantable.

DESORMES.

Quant à moi, je sais ce que j'ai à faire, et certes...

RAYMOND, qui est passé à la droite de Fanny.  
Serait-il vrai, mademoiselle?

FANNY, avec le dernier trouble.

C'est ce que je voulais vous avouer.

RAYMOND, à part, avec un soupir.

Tout est fini. (A Fanny, bas.) Mademoiselle, votre confiance en moi ne sera point trahie... soyez sans crainte... M. Ernest se conduira en homme d'honneur, je vous en donne ma parole.

DESORMES, qui a entendu Raymond.

Je l'espère... autrement... (Passant auprès de Fanny.) Ah! Fanny! comme vous m'avez trompé!... vous en serez punie la première... mais il faut d'abord trouver celui qui porte le trouble dans cette maison; et je vais...

### SCÈNE X.

LES MÊMES, ERNEST, qui paraît tout à coup.

ERNEST.

Permettez-moi, monsieur, de vous en éviter la peine.

TOUS.

Dans la chambre de Fanny!

LÉONIE.

Quell'imprudencel

FANNY.

Je voudrais être morte.

ERNEST, s'avancant en saluant, et en passant la main dans ses cheveux.

Mesdames, ne vous effrayez pas, je vous en prie.

RAYMOND, s'approchant vivement d'Ernest.  
Songez, monsieur...

ERNEST, l'écartant de la main.

Ce n'est pas à vous que j'ai affaire en ce moment... (A Fanny.) Pardon, mademoiselle, mon apparition vous contrarie peut-être, à cause de... (Il montre la chambre d'où il sort.) mais l'on vous accusait, et j'ai dû...

FANNY, à part.

Joli moyen de me disculper.

DESORMES, s'avancant vers lui en colère.  
Monsieur...



ERNEST, l'interrompant.

C'est juste, vous ne me connaissez pas... un seul mot va rendre à ma visite toute la convenance possible (En riant) dans les circonstances. (Avec familiarité.) Ernest de Chatenoy... trente mille livres de rente... c'est-à-dire vingt-neuf, à cause d'un pari de vingt mille francs perdu l'autre jour... ce qui a décomplété la trentaine... De la jeunesse, des espérances dans l'avenir, dans le passé des ancêtres, et le désir d'avoir des descendants ; (Continuant de petits saluts.) voilà ce que je suis, et ce qui m'a rendu assez hardi pour venir vous adresser... une demande en mariage.

DESORMES.

Une demande en mariage?... ah !... (A part.) Un fat !

ERNEST.

Précisément, monsieur.

FANNY, à Ernest.

Si c'est pour cela que vous vous êtes montré, à la bonne heure... Ah ! que je suis contente ! (A madame de Prangey.) Vous voyez bien, ma tante.

MADAME DE PRANGÉY, à Fanny.

Vous avez raison de vous réjouir, mademoiselle ; car, certes...

DESORMES, à Ernest.

Ainsi, monsieur, c'est la main de ma nièce...

ERNEST.

Que je serais heureux d'obtenir... (A Raymond.) Ce qui ne m'empêchera pas, monsieur, de vous offrir toutes les satisfactions imaginables.

RAYMOND, avec un soupir.

Celle-là me suffit, monsieur.

ERNEST.

Fort bien... alors, touchez là, monsieur.

MADAME DE PRANGÉY.

Suivez-moi, Léonie.

ERNEST.

Comment, madame, vous emmenez mademoiselle ? ne me permettez-vous pas auparavant...

MADAME DE PRANGÉY.

C'est à mon frère, monsieur, qu'il faut vous adresser.

LÉONIE, suivant sa mère.

Ah ! mon Dieu ! que va-t-on penser de moi lorsque tout va s'éclaircir. (Madame de Prangey et Léonie sortent, Desormes les accompagne jusqu'à la porte.)

ERNEST.

Eh bien ! elles s'en vont !... ah ! je comprends... les convenances... elles exigeraient certainement aussi que quelqn'un voulût bien me servir d'interprète en ce moment, mais... (Se retournant vers Raymond.) Eh ! parbleu, monsieur Raymond, vous devez voir l'embarras où je me trouve... serait-ce abuser de votre complaisance que de vous prier...

RAYMOND.

Moi, monsieur ?

ERNEST.

Vous êtes trop aimable pour me refuser.

II.

RAYMOND, à lui-même.

Ah ! monsieur Ernest, vous êtes bien le plus heureux mauvais sujet de toute l'armée.

ERNEST.

De l'armée... moi, monsieur ? Vous me faites trop d'honneur. A part. Pas seulement de la garde nationale.

### SCÈNE XI.

FANNY, RAYMOND, ERNEST,  
DESORMES.

FANNY.

Ah çà ! mais si ma tante et ma cousine s'en vont... que je suis étourdie... il faut que je m'en aille aussi.

DESORMES.

Restez, mademoiselle.

FANNY.

Que je reste... pourquoi donc ? (A part.) On n'a pourtant pas besoin de mon consentement pour marier Léonie. (Elle passe à gauche.)

ERNEST, à Raymond.

Monsieur, c'est à vous de... Vous êtes mon père en ce moment.

RAYMOND, à lui-même.

Allons, puisque c'est là le bonheur qu'elle a choisi... (Passant auprès de Desormes.) Monsieur Desormes...

DESORMES, l'arrêtant au moment où il va parler.

C'est assez... maintenant que ma sœur n'est plus ici, les cérémonies sont superflues. (A Ernest.) Je connais votre nom, monsieur, il est honorable infiniment plus que votre conduite... D'ailleurs la manière dont vous vous êtes introduit dans cette maison, et celle dont vous vous y présentez rendent parfaitement inutiles toutes les informations. Je vous accorde donc, avec beaucoup de regret, très-malgré moi, parce que je ne puis m'en dispenser, la main de mademoiselle Fanny Beauclair que voici.

FANNY.

Ma main à monsieur !... Mais mon oncle...

DESORMES.

Paix, mademoiselle.

ERNEST.

Certainement, monsieur, je regarderais comme un bonheur inimaginable l'offre que vous me faites en ce moment... mais il y a deux petites difficultés... la première, c'est que mademoiselle n'y consentirait pas.

DESORMES.

Comment ! n'y consentirait pas !

FANNY.

Mais non certainement, mon oncle.

RAYMOND, à part.

Qu'entends-je ?

DESORMES.

Ceci est un peu fort.

FANNY.

C'est tout simple, au contraire... Est-ce qu'on

épouse les gens qu'on n'aime pas, et qui ne vous demandent pas?

ERNEST.

Ceci est parfaitement juste.

DESORMES.

Qu'est-ce à dire?

ERNEST.

Voilà... vous faites erreur en ce moment, monsieur... erreur de personne... Il s'agit de mademoiselle Léonie.

DESORMES.

Léonie?

RAYMOND, à lui-même.

Léonie!

ERNEST.

Où, monsieur, de la charmante Léonie... ce modèle des grâces les plus accomplies... Certes, mademoiselle Fanny...

FANNY, l'interrompant.

Oh! mademoiselle Fanny trouve tout naturel qu'on lui préfère sa cousine.

ERNEST.

Trop modeste, véritablement... Expliquer ainsi ma pensée, c'est lui prêter une impertinence dont elle est à mille lieues.

DESORMES.

Ah çà! monsieur, auriez-vous l'intention de joindre l'ironie à l'outrage?

ERNEST, de bonne foi.

Incapable, monsieur, parole d'honneur... surtout lorsqu'il s'agit de l'accomplissement d'un devoir... Je vous réitère la demande de la main de mademoiselle Léonie de Prangey.

FANNY.

Comprenez-vous maintenant, mon oncle?

DESORMES.

Non, mademoiselle, je ne comprends pas comment on sort de la chambre d'une jeune fille pour en demander une autre en mariage.

ERNEST.

Ah! oui... je conçois... ceci peut sembler bizarre au premier coup d'œil... La vérité, monsieur, c'est que je ne dois à mademoiselle Fanny qu'une vive reconnaissance, parce qu'elle m'a peut-être sauvé la vie... mais que c'est à mademoiselle Léonie que je dois mon amour; car Léonie seule m'a donné quelques droits sur son cœur.

DESORMES.

Des droits... des droits!... Vous n'oseriez pas avancer une pareille chose sans en offrir la preuve, monsieur.

ERNEST.

Trop galant homme pour cela... mademoiselle Léonie elle-même confirmera... mais c'est un léger embarras que je vais lui éviter. Ses lettres que j'ai toujours sur moi... (Il les présente.) Aux termes où nous en sommes, il n'y a pas d'indiscrétion?... Un oncle... et un inari bientôt.

DESORMES.

Que vois-je! (A Ernest.) Est-ce là votre preuve, monsieur?

ERNEST.

Mais je ne pense pas qu'il puisse y en avoir de plus claire.

DESORMES, montrant la lettre à Fanny.

Connaissez-vous cette écriture?

FANNY.

Mais oui, c'est la mienne.

ERNEST.

La vôtre!... voilà qui est original, par exemple.

RAYMOND.

Vous avez donc écrit pour une autre?

FANNY.

Il le fallait bien... monsieur attendait une réponse. On avait la main blessée... on s'est servi de la mienne... J'ai eu tort, je le vois; mais un mot de Léonie va tout réparer.

DESORMES.

Il faut sortir sur-le-champ de cette incertitude. (S'approchant de la chambre de madame de Prangey.) Ma sœur... Léonie.

FANNY, à part.

Oh! je puis être tranquille, maintenant.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME DE PRANGÉY, LÉONIE.

DESORMES, à Léonie.

Léonie, approchez... Voici des lettres que monsieur a reçues... Est-ce vous qui les avez dictées?

LÉONIE, à part.

Oh! mon Dieu!

MADAME DE PRANGÉY.

Écrire à un jeune homme... ma Léonie... après l'éducation que je lui ai donnée.

ERNEST.

Pardon, madame... (A Léonie.) Serait-il vrai, mademoiselle, que les espérances que m'avaient fait concevoir ces lettres n'eussent été données sans votre aveu?

LÉONIE, à part.

Que répondre?... (Haut.) Monsieur, si vous avez en effet (ce que je dois ignorer) quelque penchant pour moi... et que vous me fassiez l'honneur de demander ma main à mes parents... je suivrai leurs ordres... Mais vous n'attendez pas, je l'espère, qu'une demoiselle qui se respecte reconnaisse qu'elle est capable d'écrire des lettres qui pourraient compromettre sa réputation.

FANNY, à part.

Oh! mais alors... on va croire...

MADAME DE PRANGÉY, à Ernest.

Vous entendez, monsieur.

ERNEST.

Parfaitement... Ah çà! pourtant, je voudrais bien savoir à qui j'ai le bonheur de plaire.

DESORMES.

Monsieur, je me lasse.

ERNEST.

Entendons-nous un peu, je vous prie... J'ai des torts... j'offre en galant homme de les réparer... jusque-là rien de plus clair... Mais à qui dois-je la réparation?... Ici nous ne sommes plus d'accord... J'ai cru remplir un devoir en demandant la main de mademoiselle Léonie...

LÉONIE, à part.

Ah! mon Dieu! ma mère, mon oncle qui vont savoir... Je n'ai que ce moyen. (Elle se laisse aller sur le canapé.)

MADAME DE PRANGÉY, courant à elle.

O ciel! ma fille qui se trouve mal.

AIR : *Il ne peut s'en défendre.* (Premier acte des *Trois maîtres.*)

ENSEMBLE.

MADAME DE PRANGÉY.

Quel coup pour une mère!  
O mon enfant chéri,  
Pourquoi donc ce mystère  
Te trouble-t-il ainsi?

DESORMES.

Quel coup pour une mère!  
Il faut prendre un parti;  
Et pour moi ce mystère  
N'est que trop éclairci.

FANNY ET ERNEST.

Pourquoi donc ce mystère?...  
Que veut dire ceci?  
Quand d'un mot à sa mère  
Tout serait éclairci.

RAYMOND.

Quel est donc ce mystère...  
Que veut dire ceci?  
Ah! pour moi, je l'espère,  
Tout se trouve éclairci.

MADAME DE PRANGÉY, à Ernest.

Pouvez-vous bien, monsieur?... j'étouffe de fureur...  
Pour sauver la coupable, oser... c'est une horreur!

ERNEST.

Mais, madame...

DESORMES, à Ernest.

Deux mots... Impunément, j'espère,  
Vous n'aurez pas d'une famille entière

(A Fanny.)

Termi l'honneur... Vous de cette maison,  
Ce soir, vous partirez.

FANNY.

Grand Dieu!

DESORMES.

Point de parlon!

FANNY.

Me renvoyer, me chasser!... et personne qui puisse savoir... qui veuille croire... je suis perdue... (Elle fait quelques pas vers le fond.)

RAYMOND, l'arrêtant et la ramenant.

Perdue!... vous, Fanny! oh! non, non... vous avez un ami qui vous reste, qui ne vous abandon-

nera pas... (A Desormes.) Monsieur Desormes, je vous demande la main de votre nièce, mademoiselle Fanny Beauclair.

FANNY.

Qu'entends-je?

LÉONIE, se levant.

Est-il possible!

DESORMES.

Sa main... vous, Raymond?

ERNEST, à part.

Voilà donc pourquoi, cette nuit, monsieur l'officier du génie était si fort en colère.

FANNY.

Il m'aimerait, lui!

*Reprise de l'ensemble.*

MADAME DE PRANGÉY.

Il l'épouse, mon frère,  
Que veut dire ceci?  
Et quand donc ce mystère  
Sera-t-il éclairci?

DESORMES.

Quel est donc ce mystère?  
Que veut dire ceci?  
Raymond, qu'allez-vous faire?  
Qui donc se trompe ici?

FANNY.

Ah! je tremble et j'espère,  
Il m'offre son appui,  
Grand Dieu! que dois-je faire?  
Être aimée, et par lui!

LÉONIE, regardant Raymond.

Grand Dieu! que dois-je faire?  
Oui, je vois bien qu'ici  
A ses yeux ce mystère  
Est enfin éclairci.

ERNEST.

A la fin, ce mystère  
Pour eux s'est éclairci;  
Ils finiront, j'espère,  
Par me comprendre aussi.

RAYMOND.

Combien elle m'est chère!  
Je le sens aujourd'hui.  
Ah! pour la vie entière  
Me voilà son appui.

## SCÈNE XIII

LES MÈRES, ANNETTE, accourant, et à mi-voix à madame de Prangéy.

ANNETTE.

Madame, madame... (Lui remettant un billet.)  
Tenez, voilà qui prouvera si j'ai menti ce matin.

ERNEST.

Ah! ah! mon billet.

ANNETTE, allant du côté d'Ernest.

Oui, monsieur... réunis par votre domestique  
entre mes majus.

MADAME DE PRANGÉY, donnant le billet  
à Desormes.

Mon frère, lisez... lisez vous-même.

ERNEST.

J'avais cru devoir prévenir de ma démarche la personne qu'elle intéresse.

LÉONIE, tremblante.

Allons-nous-en, ma mère.

MADAME DE PRANGEY.

Non, non... il faut que monsieur Raymond sache qu'il offre sa main un peu légèrement.

RAYMOND.

Monsieur Desormes, je vous renouvelle ma demande.

FANNY, vivement.

Non, monsieur Raymond, non... trop d'apparences m'accusent.

RAYMOND.

Je ne dois pas y croire, mademoiselle, et je n'y crois pas... N'est-ce pas ce que vous m'avez demandé ce matin ?

FANNY.

Oh! attendez, attendez.

DESORMES, qui a parcouru la lettre.

Qu'ai-je lu ! (Léonie passe auprès de Desormes.)

ERNEST, à part.

Ah! enfin, voilà un des chers parents qui comprend... ce n'est pas malheureux.

MADAME DE PRANGEY

Eh bien! mon frère?

DESORMES.

Pauvre Fanny, moi qui l'accusais...

LÉONIE.

Ciel!

DESORMES, à Léonie.

Il vous écrit: *ma Léonie*.

LÉONIE, qui a jeté les yeux sur le billet.

Mon oncle, qu'allez-vous faire ?

DESORMES.

J'aurai pitié de vous... tenez, mademoiselle. (Il lui rend le billet.)

LÉONIE, vivement.

Ah! merci, mon oncle. (Elle le déchire.)

MADAME DE PRANGEY.

Eh bien! vous déchirez ce billet, Léonie, pour-quoi donc?... il faut qu'on sache...

LÉONIE, revenant auprès de sa mère.

Il faut de l'indulgence, ma mère... chacun en a besoin.

MADAME DE PRANGEY.

Ce n'est pas toi toujours, mon enfant... toi, tu es parfaite... va, tu peux t'en rapporter à ta mère... elle s'y connaît.

DESORMES.

Raymond, vous voulez donc épouser Fanny ?

RAYMOND.

C'est mon plus cher désir.

DESORMES.

Vous faites bien.

FANNY.

Ah! monsieur Raymond... mais non, mon oncle, non... je refuse son offre généreuse... c'est par compassion qu'il voulait... il ne m'aime pas.

RAYMOND.

Ne pas vous aimer, Fanny, quand on vous connaît aussi bien que moi; et pourtant, il ne m'est pas permis de croire que vous puissiez partager mon amour.

FANNY.

Et qui vous l'a dit ?

RAYMOND.

Eh! mais ces dessins... où, dit-on, vous reproduisez sans cesse les traits d'une personne...

FANNY.

Quoi! vous me croyiez légère, étourdie à ce point... et vous consentiez?...

RAYMOND.

Oui, mademoiselle, parce que je vous estime... et que je me fie à la reconnaissance d'un bon cœur.

FANNY, comme hors d'elle-même.

Ah! vous êtes... oui, vous êtes digne de la réponse que je vais vous faire. (Elle prend son album des mains d'Annette qui était allée le chercher, et le donnant à Raymond.) Voici... il faut me pardonner encore.

RAYMOND.

Quoi donc, mademoiselle ?

FANNY, ouvrant l'album.

Mais, d'avoir dessiné... bien souvent, un militaire... oh! toujours le même... et cela, depuis deux ans... le voilà.

RAYMOND.

Que vois-je! mon portrait!

TOUS.

Son portrait!

ANNETTE.

Ma foi, oui...

RAYMOND.

Mon portrait!

FANNY.

Oui, le portrait du plus généreux des hommes... de celui que, depuis deux ans, j'aime sans le dire... et que je sens que j'aimerai toujours... (Elle se jette dans ses bras, et s'écrie en se retirant vivement :) Ah! mon Dieu! je crois que je viens de faire encore une inconséquence.

DESORMES.

Pour celle-là, il te la pardonne.

FANNY.

Oh! parce qu'elle est pour lui... mais ce sera la dernière.

DESORMES.

La leçon a été assez bonne pour cela.

FANNY.

Oh! oui, soyez tranquille.

RAYMOND, tendant la main à Fanny.

Bien tranquille... bien heureux!

ERNEST, qui est passé à la gauche de Raymond  
et qui se trouve entre lui et Léonie.

Monsieur Raymond... c'est très-bien ce que vous avez fait là... parole d'honneur, j'en suis touché... jusqu'aux larmes! moi aussi, je ne demandais pas mieux que d'être admirable; mais je n'ai pas produit d'effet... c'est dommage... recevez mon compliment... vous épousez une femme qui vous aime... c'est un grand bonheur!

LÉONIE, bas à Ernest, et rapidement.

Ce bonheur-là, il est à vous, si vous le voulez.

ERNEST.

Si je le veux... il y a plus de dix minutes que...

LÉONIE.

C'est bien... demandez-moi, je consens... à ma mère, en particulier.

ERNEST, à lui-même.

Pourquoi donc en particulier?

DESORMES, vivement à Fanny.

Embrasse-moi, toi, ma nièce.

FANNY.

Vous me pardonnez?

DESORMES.

Non, je te demande pardon.

ERNEST, à part.

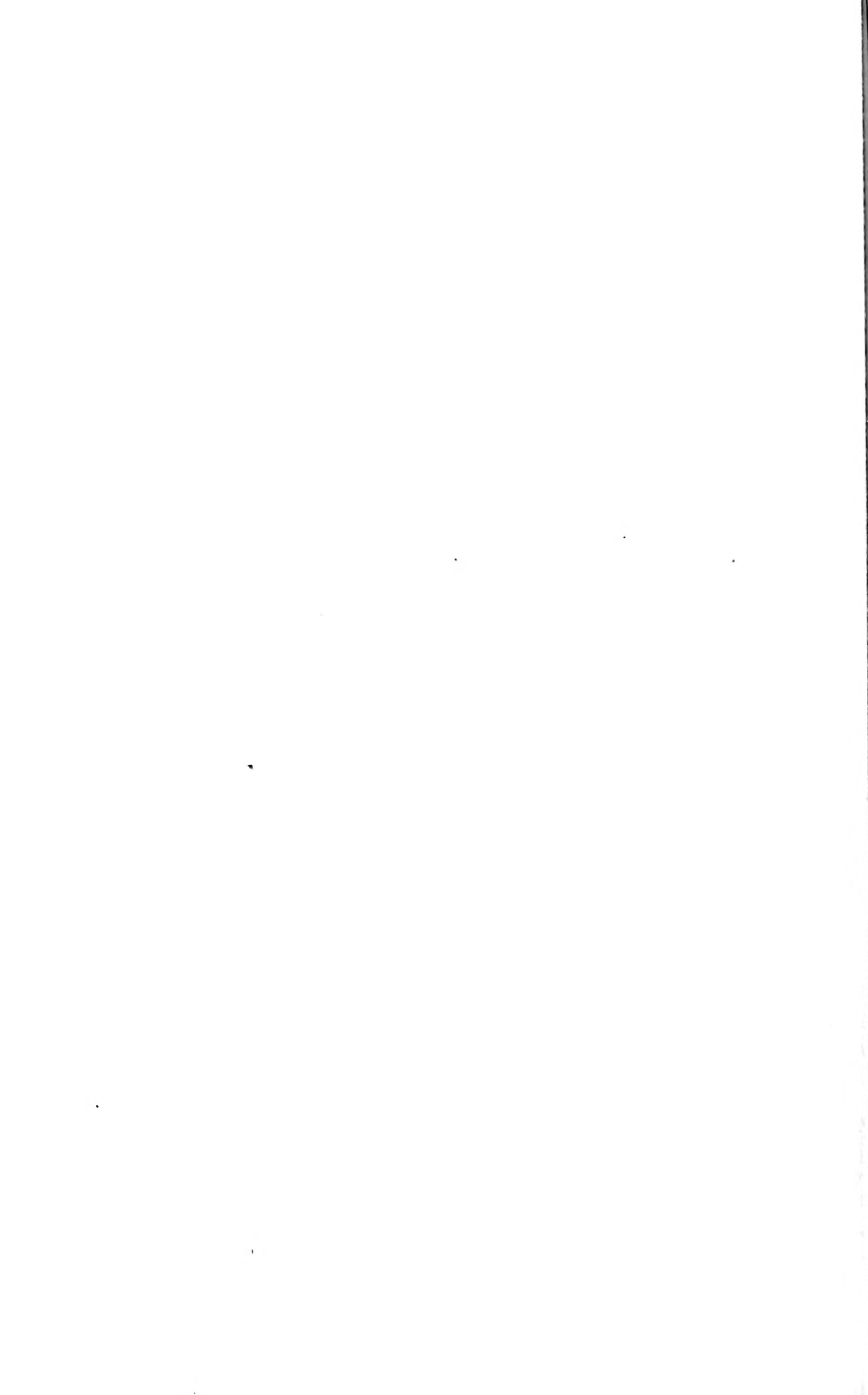
Ah! j'y suis... un sentiment exalté des convenances... la femme de César ne doit pas même être soupçonnée... c'est très-flatteur... j'épouse

Au: *Vaudeville de la Sonnambule.*

FANNY, au public.

Ah! quel plaisir! bientôt je me marie.  
Messieurs, d'abord je vous prie à mon bal  
S'arrêtant court.

Mais qu'est-ce donc?... Allons, je le parie,  
J'ai dit encor quelque chose de mal.  
Las! dans un jour change-t-on la nature?  
Elle revient à chaque occasion...  
Prenez du temps, messieurs, et j'en suis sûre.  
Vous finirez mon éducation.



# LES DEUX NOURRICES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,  
LE 3 FÉVRIER 1835

EN COLLABORATION AVEC J. F. BAYARD.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DAUBINET, bonnetier. . . . .	M. LEVASSOR.
MADAME DAUBINET, sa femme. . . . .	M <sup>me</sup> TOBI.
PATOUILLET, garçon pharmacien. . . . .	MM. SAINVILLE.
GRIMOUL, mari de Marie. . . . .	ALCIDE TOUSEZ.
MARIE, nourrice chez M. Daubinet . . . . .	M <sup>me</sup> LEMÉNIL.
MADELEINE, cuisinière chez M. Daubinet. . . . .	M <sup>lle</sup> AUGUSTINE.

La scène se passe dans la maison de M. Daubinet, marchand de bas, rue des Marmousets.



# LES DEUX NOURRICES

Le théâtre représente l'arrière-boutique du bonnetier ; portes latérales. Au fond à droite, la chambre de la nourrice ; à gauche, la cuisine et la chambre de M. et Madame Daubinet. — Une table ronde du même côté, et de l'autre une grande bergère.

## SCÈNE I.

MARIE, MADELEINE, dans la cuisine.

MARIE.

Laissez-moi, vous êtes une malheureuse.

MADELEINE

Et vous une mauvaise langue.

MARIE.

Vous aurez affaire à moi !

MADELEINE.

Une fainéante... exigeante... impertinente...

MARIE.

Ah ! tu me dis des sottises... (On entend d'abord le bruit de soufflets donnés très-fort, puis tomber une pile d'assiettes.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, M. ET MADAME DAUBINET.

(Madame Daubinet entre par la droite ; elle achève de se coiffer et tient son bonnet à la main. M. Daubinet entre par la gauche ; il met sa veste et a ses lunettes. — L'orchestre continue.)

MADAME DAUBINET.

Quel vacarme ! ah ! mon Dieu ! entendez-vous, monsieur Daubinet.

DAUBINET, bégayant.

Mais... mais, on se tue.

MADAME DAUBINET.

J'étais là, dans ma chambre, à me coiffer... mon tour m'en est tombé des mains.

DAUBINET.

J'étais là, dans mon cabinet, à mettre le total au bas d'une fac... facture, je suis sûr de m'être trompé à mon a... avantage.

## SCÈNE III.

M. ET MADAME DAUBINET,  
MADELEINE.

MADELEINE, sortant de la cuisine.

C'est une indignité... c'est une horreur...

MADAME DAUBINET.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Madeleine ?

MADELEINE.

Il y a, madame, il y a que j'étouffe ! je viens vous demander mon compte. (A la cantonade.) Ah ! tu me taperas, toi !

MADAME DAUBINET.

Votre compte ?

DAUBINET.

Par exemple ! la perle des cui... cuisinières, mon cor... cordon... don bleu ! la première femme de Paris, pour le ha... haricot de mou... outon.

MADAME DAUBINET.

Nous quitter, et la raison s'il vous plaît ?

MADELEINE.

La raison, madame... c'est qu'il n'y a pas moyen de vivre avec Marie.

DAUBINET.

La nourrice ! j'en... en étais sûr !

MADAME DAUBINET.

Mais taisez-vous donc, monsieur Daubinet ; vous en voulez tous à cette fille.

MADELEINE.

Il n'y a peut-être pas de quoi !

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Pour lui plair' chacun est au monde,  
J' veux ci, j' veux ça, faut qu'à la ronde  
On s'évertue en son honneur,  
Pour êtr' son très-humbl' serviteur !  
On dirait enfin d'un' princesse,  
Qui touch' des gag's sans qu'ça paraisse,  
Et qui d' son lait, par passe-temps,  
S'amuse à nourrir des enfants.

Si bien que tout à l'heure, je faisais le chocolat de monsieur... elle voulait me l'arracher des mains pour déjeuner avant lui.

DAUBINET.

Mon cho... cho... colat.

MADELEINE.

J'y ai refusé, elle s'est mise en colère, moi *item*, elle m'a agonisée, je lui ai dit son fait... ah ! ah ! ferme !... si bien qu'elle m'a donné un soufflet, ferme aussi, mais un soufflet que j'en ai vu trente-six chandelles.

DAUBINET, lui tâtant la joue.

C'est encore chaud.

MADELEINE.

Si bien, que je tenais une pile d'assiettes, que... patatras...

DAUBINET.

Cassées !

MADAME DAUBINET.

La ! voilà ma terre de pipe déparcillée.

MADELEINE.

Vous voyez bien, madame, qu'il n'y a pas moyen d'y tenir... je m'en vas.

DAUBINET.

Tu ne t'en... t'en iras pas...

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE, costume de paysanne ;  
elle a un petit paquet sous le bras.

MARIE.

Monsieur et madame, pardon si je vous dérange : c'est que v'là l'heure où c' que la voiture du pays va partir, et je viens vous faire mes adieux.

MADAME DAUBINET.

Hein ? vos adieux, nourrice...

MADELEINE, à part.

Bon voyage !

MARIE.

Je vois bien que mon service ne convient plus à monsieur ; peut-être qu'il croit que l'enfant a assez de lait comme ça... l'pauvre innocent... enfin, on ne dira pas que c'est ma faute.

DAUBINET, à sa femme.

Est-ce qu'on va sevrer L... L... Isidore ?

MADAME DAUBINET.

Êtes-vous fou !

MADELEINE.

Tiens ! il n'y aurait pas grand mal... un enfant de quinze mois... gros... comme père et mère, et qui mangerait tout seul.

MARIE.

Oui, pour l'étouffer.

MADELEINE.

Ah ben ! oui.

MARIE.

Quand j'vous dis...

MADAME DAUBINET, à Madeleine.

Mais taisez-vous donc ; voyons, ma chère Marie, voulez-vous rire...

MARIE.

Moi, manquer à madame ! ah ! Dieu ; mais on a beau être attaché aux gens, il y a des choses qui sont trop suffoquantes pour s'y soumissionner ; avec ça, que j'ai toujours été dans des maisons que l'on avait bon genre... et où c' qu'on ne me traitait pas comme je n' sais qu'est-ce.

MADELEINE, entre ses dents.

Oui, fais la belle parleuse, va... hypocrite.

MARIE.

Vous entendez.

MADELEINE.

Je n'ai rien dit.

DAUBINET.

Elle n'a rien dit !

MARIE.

Certainement, quand on a voulu me faire entrer ici, chez M. Daubinet, le gros bonnetier de la

rue des Marmousets, j'étais toute contente, c'est vrai ; avec ça que je suis attachée à ce pauvre petit Isidore comme tout, quoi ! il est si gentil, c'est le portrait de monsieur, et puis, monsieur et madame sont si bons... et M. Patouillet, votre cousin, qui m'a procurée à madame... un si brave homme !

MADELEINE, à part.

Oui, monsieur l'embarras, qui se croit un savant parce qu'il est garçon apothicaire.

MARIE.

Mais vous n'êtes pas seuls, par malheur, et il n'y a pas moyen d'y tenir.

Air de *Masaniello*.

On m' prive si bien du nécessaire  
Que j' n'ai plus rien dans mon corset...  
Moi qui, toujours sage et sévère,  
Prends gard' qu'on n'fass' tourner mon lait.  
Faut que d' son humeur je pâtisso,  
Mais on sait que de tout' façon,  
Les traits qu'on fait à la nourrice  
Sont payés par le nourrisson !

MADELEINE.

C'était le déjeuner de monsieur.

DAUBINET.

Écoutez donc, nourrice.

MARIE.

Oh ! je sais bien que monsieur lui donnera toujours raison... c'est son phénix... son bijou... je ne cherche pas pourquoi... je sais bien que ça fait causer dans la maison.

MADAME DAUBINET.

Comment ?

MARIE.

Cela ne me regarde pas... je suis censée ne rien voir... ne rien entendre...

DAUBINET.

Ah ca ! qu'est... qu'est-ce qu'elle dit.

MARIE.

Mais c'est égal, ça n'empêche pas d'être sensible... et monsieur est trop juste pour me faire souffrir de sa préférence...

MADELEINE.

Qu'est-ce que c'est ? sa préférence, me traiter comme ça ! moi, une fille d'honneur... dire que monsieur... Mais, monsieur, mais répondez donc ; vous souffrez qu'on vous insulte et qu'on dise des horreurs.

DAUBINET.

Mais en effet, elle suppose des horreurs.

MADELEINE.

C'est une malheureuse.

MADAME DAUBINET.

Taisez-vous donc !

MARIE.

Et vous une pas grand' chose.

MADAME DAUBINET.

Nourrice !

MARIE.

Apprenez qu'on me connaît dans le quartier... et que ma conduite...

MARIE.

Oui, elle est belle.

MARIE.

Plus belle que la vôtre... je vous apprendrai...

DAUBINET, la retenant.

Allons, Ma... Madeleine.

MARIE.

Viens donc... viens... je ne te crains pas.

MADAME DAUBINET, la retenant.

Marie!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PATOUILLET.

PATOUILLET.

Eh bien! eh bien! on se dispute ici... et là-bas, ce malheureux Isidore crie à se fendre jusqu'aux oreilles.

MADAME DAUBINET.

Ah! cousin Patouillet, vous arrivez à propos!

PATOUILLET.

Qu'est-ce que c'est? une émeute domestique, me voici!

AIR: *Est-il supplicé égal.*

Si tôt que je parais,  
Je rétablis la paix  
A la santé si chère;  
J'adoucis les humeurs,  
Et j'attendris les cœurs:  
Je suis apothicaire.  
Dieu bienfaisant,  
Géme insinuant,  
Je rafraîchis les têtes,  
Tout me sourit,  
Du corps et de l'esprit  
Je calme les tempêtes.

MADAME DAUBINET.

Voilà Marie, qui veut nous quitter.

PATOUILLET.

Bah!

DAUBINET.

Et Ma... Madeleine aussi...

PATOUILLET.

Ah! bah!

MARIE et MADELEINE.

Oui, oui, je m'en irai.

PATOUILLET.

Allons donc, soyez tranquilles.

*Repris.*

Si tôt que je parais,  
Je rétablis la paix  
A la santé si chère,  
J'adoucis les humeurs,  
Et j'attendris les cœurs:  
Je suis apothicaire.

De l'humeur! faut donc que je vous purge, mes petits anges! toi, Madeleine, fais-moi le plaisir de passer à ta cuisine...

MARIE.

J'y vais, mais dans huit jours mon congé, tiens... d'abord...

PATOUILLET.

Nous verrons! Vous, nourrice, allez voir cet enfant, il a besoin de vous... Bas.) J'arrangerai ça.

MARIE.

A la bonne heure... ce que j'en fais, c'est pour obéir à monsieur. (A part.) Ils me payeront ça.

DAUBINET.

Ce cher cou... cou... cousin.

MADAME DAUBINET.

C'est à en perdre la tête... (Madeleine et Mari sortent en se disputant.)

PATOUILLET.

Eh bien! on recommence... (Il va les apaiser; elles finissent par s'en aller.)

SCÈNE VI.

PATOUILLET, M. DAUBINET,  
MADAME DAUBINET.

MADAME DAUBINET.

Vous voyez, monsieur Daubinet, où vous mêlez vos familiarités avec vos gens.

DAUBINET.

Com... comment, mes fa... fa... familiarités?

PATOUILLET, revenant.

Allons, allons... la paix...

DAUBINET.

C'est une mauvaise lan... langue!

MADAME DAUBINET.

Si elle a une mauvaise langue, elle a du bon lait... et si vous étiez bon père...

PATOUILLET.

Eh! oui... il est bon père, vous êtes bonne mère, je suis bon cousin... nous sommes tous excellents... il ne s'agit que de s'entendre... vous avez chez vous une nourrice pour votre enfant...

DAUBINET.

Ah!... ah!... si... c'était à... à refaire...

PATOUILLET.

L'enfant?...

DAUBINET.

Eh! non... prendre une nou... nourrice sur lieu... moi, un bon... netier... une femme qui crie plus fort que l'en... enfant... qu'il faut mettre dans du co... coton...

PATOUILLET.

Dame!... c'est votre état...

MADAME DAUBINET.

Le fait est que si j'eusse prévu tous les inconvénients...

PATOUILLET.

Que voulez-vous!... c'est fait... vous vous êtes conduits en honnêtes parents... vous avez voulu faire ce sacrifice pour Isidore... mon filleul... un enfant qui sera probablement votre dernier...

MADAME DAUBINET.

Hélas! oui...

DAUBINET.

Hein?

PATOUILLET.

Air du *Carnaval*.

Oui, mes amis, c'est assez l'ordinaire;  
 Ce qu'on sentit d'amour en recevant  
 Le premier fils dont on se crut le père,  
 On le sent là pour son dernier enfant.  
 A ces doux fruits d'une longue alliance,  
 De souvenir et d'espoir on sourit:  
 L'un est pour nous le plaisir qui commence,  
 Et l'autre, hélas! le plaisir qui finit!

(Daubinet tire son mouchoir et essuie ses larmes.)

MADAME DAUBINET.

C'est vrai!... mais enfin...

PATOUILLET.

Un peu de courage, que diable! encore deux  
 mois, et nous le sévèrons; en ce moment, il y  
 aurait du danger, je vous le demande dans l'intérêt  
 d'Isidore, gardez Marie...

DAUBINET.

Ah bah!...

PATOUILLET, à Daubinet.

Ah bah!... si elle s'en va, est-ce vous qui le  
 nourrirez?

DAUBINET.

Cette bêtise!... s'il fa... fallait lui apprendre à  
 pa... parler... à la bon... bonne heure...

MADAME DAUBINET.

Mais si elle veut s'en aller.

PATOUILLET.

Eh! mon Dieu!... laissez-moi faire, en l'ama-  
 douant un peu... et je m'en charge; écoutez donc...  
 il faut avoir quelques égards... une nourrice ex-  
 cellente!... qui a un extérieur superbe... et très-  
 sûre!... Elle est veuve, pas de père nourricier à  
 craindre... aussi, pour la conserver, vous feriez  
 bien au besoin quelque petit sacrifice...

DAUBINET.

Encore?...

MADAME DAUBINET.

Pourvu que ce soit le dernier... et puisqu'il  
 s'agit de l'existence d'Isidore...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADELEINE, puis MARIE.

MADELEINE, apportant le chocolat.

Voilà le déjeuner de monsieur, que Marie vou-  
 lait s'infiltrer tout à l'heure...

PATOUILLET.

C'est bien!... laissez-le là... (Elle le pose sur une  
 petite table.)

DAUBINET, y allant.

Ah!... je... je vais donc...

PATOUILLET, l'arrêtant.

Pas du tout... (A Madeleine.) Faites venir Marie...

(A monsieur et madame Daubinet.) Laissez-nous...  
c'est une de mes combinaisons.

DAUBINET.

Mais, je n'ai pas dé... déjeuné... et je suis de  
 ga... garde...

PATOUILLET.

Vrai?... alors, dépêchez-vous donc!... je viens  
 de voir passer trois ou quatre voltigeurs de la  
 compagnie.

DAUBINET.

Eh! vite!... Ma... Madeleine, mon fusil et mon  
 bon... bonnet de co... coton. (Madeleine sort.)

PATOUILLET.

C'est-à-dire votre bonnet de police...

DAUBINET.

Non... de co... coton!... j'en vends, et c'est une  
 mode que je fais venir, pour remplacer le bon...  
 bonnet de po... police... Ça prend.

AIR: *Non, je n'ai pas l'âme méchante.*

Des préjugés, mon industrie,  
 Grâce à mon zèle, a triomphé,  
 Et la nuit, dans ma compagnie,  
 Chaque voltigeur est coiffé, (bis.)  
 Très-peu de bonnet militaire,  
 Beaucoup de bonnet de coton...

PATOUILLET.

Et sans compter ceux qui, dit-on, sont coiffés  
 d'une autre manière.

DAUBINET, à Patouillet.

Qu'est-ce que vous dites?...

MADAME DAUBINET.

Venez, monsieur Daubinet... venez vous habiller.

DAUBINET.

Je te suis. (Montrant la tasse de chocolat.) J'aurais  
 bien voulu pourtant...

MADAME DAUBINET.

Allons donc, gros gourmand... (Elle l'emmène; ils  
 sortent tous deux. Marie et Madeleine entrent.)

PATOUILLET, allant à Marie.

Il paraît que le représentant futur et successeur  
 de monsieur Daubinet s'est endormi, ma belle  
 nourrice...

MARIE.

Dame! oui...

MADELEINE, à part.

Comme il la cajole... elle qui dit que mon-  
 sieur...

PATOUILLET.

Allons, assieds-toi là... ma petite Marie... et,  
 pour remettre tes sens dans leur état normal,  
 mange ce chocolat.

MADELEINE, à part.

Oh! c'est-y Dieu possible!... le déjeuner de  
 c'pauv' cher homme.

PATOUILLET.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites là, Made-  
 leine?... les consultations de médecin ne vous re-  
 gardent pas...

MADELEINE, à part.

Il paraît que je les gêne...

PATOUILLET.

A qui est-ce que je parle?... allez à votre cuisine.

MADELEINE.

J'y vas... j'y vas... (Elle sort.)

MARIE.

Ça la vesque... tant mieux!

### SCÈNE VIII.

PATOUILLET, MARIE.

PATOUILLET.

A nous deux, ma mignonne... Maintenant que nous voilà seuls, dis-moi donc pourquoi tu veux nous quitter... nous... c'est-à-dire, moi, méchante.

MARIE.

Je m'ennuie ici.

PATOUILLET.

Quand je n'y suis pas?

MARIE.

Toujours.

PATOUILLET.

Parce que tu ne veux pas m'écouter.

MARIE, la bouche pleine.

D'ailleurs, je pâtis...

PATOUILLET.

Laisse-moi donc tranquille! quand je te fais soigner, dorloter comme une princesse... Tout le monde ici a confiance en moi, et depuis que je t'ai fait prendre pour nourrice sur lieu par le cousin Daubinet pour mon filleul Isidore, il ne s'est pas passé de jour que je ne t'aie donné des preuves de ma complaisance... Tu as des caprices et tu fais des scènes à te faire renvoyer dix fois pour une... Eh bien! en ma qualité de premier garçon de la pharmacie voisine, je fais tourner cela en ta faveur, sous prétexte qu'Isidore ne pourrait se passer de toi... ce qui n'est pas vrai... car enfin il a ses dents... il mange... il dévore... et il n'a pas plus besoin de nourrice que moi, c'est-à-dire, moi... si fait, j'en ai besoin aussi... Grâce à moi... qui veux être ton gros nourrisson... tu reçois tous les jours de nouvelles douceurs... de nouveaux profits... et ça me profite joliment!... Ingrate!... tu ne m'en as pas encore témoigné un brin de reconnaissance!...

MARIE, se levant.

Laissez donc, ça dérangerait mon état normal, comme vous dites...

PATOUILLET.

La, tu vois bien... te voilà revêche avec moi, comme avec tout le monde.

MARIE.

Dame! un nourrisson, voyez-vous, c'est sacré, et tant que j'y serai de quelque chose...

PATOUILLET.

A la bonne heure!... et moi aussi je suis déli-

cat... (Lui prenant la taille.) nous verrons plus tard... mais en attendant, voyons, que veux-tu?

MARIE.

Je veux m'en aller...

PATOUILLET.

T'en aller!... allons donc!... si on te prenait au mot; mais non, je ferai augmenter tes appointements...

MARIE.

Vrai!... alors, on verrait...

PATOUILLET.

Je te procurerai un petit cadeau... veux-tu?

MARIE.

Tiens! c'te demande, un châle de mérinos... j'en ai envie.

PATOUILLET.

Va pour le châle de mérinos... et un pain de sucre pour que ton lait soit plus sucré... et toi, plus douce pour moi... qui ne te refuse rien, et la preuve c'est que je ne t'oublie pas. (Lui donnant une boîte.) Voilà une boîte que je t'ai réservée.

MARIE.

Merci!... je la prends.

PATOUILLET.

Ainsi, nous sommes d'accord... tu restes...

MARIE.

Comme ça... je veux bien... mais à une condition encore... c'est que Madeleine sortira.

PATOUILLET.

Comment! tu exiges...

MARIE.

Où, où!... ou il n'y a rien de fait... toujours des disputes, des espionnages.

PATOUILLET.

Eh bien!... oui, la... elle s'en ira... mais plus tard... je trouverai une occasion; tu vois, je fais tout ce que tu veux; mais toi, tu seras aimable...

MARIE, riant bêtement.

Eh! eh! eh!...

PATOUILLET.

Et quand ce filleul sera soigné tout à fait... tu penses au parrain?

MARIE.

Eh! eh! eh!

PATOUILLET.

Et jusque-là, pas d'autre!...

MARIE.

Eh! eh! eh! eh! c'est drôle que vous soyez amoureux comme ça tout d'même... vous, un monsieur de Paris, qui devez...

PATOUILLET.

Eh bien! pas du tout... vrai! parole d'honneur!... tu es ma seule et unique passion... J'aime les nourrices, moi!... c'est un goût que j'ai conservé de mon enfance; pas plus haut que ça, j'étais fou de ma nourrice... aussi, vois-tu...

MADAME DAUBINET, en dehors.

Allons donc, monsieur Daubinet.

DAUBINET, en dehors.

Ne te fâche pas, je suis prêt...

MARIE.

Les voilà...

PATOUILLET, accompagnant Marie.

(Bas.) Chut... (Haut.) Il faut beaucoup de ménagements... (Marie sort.)

## SCÈNE IX.

PATOUILLET, DAUBINET, en biset,  
MADAME DAUBINET, puis MADELEINE  
et MARIE.

MADAME DAUBINET.

Eh bien!... cousin!...

PATOUILLET, allant à eux en se frottant les mains.

Eh bien! l'affaire est arrangée...

MADAME DAUBINET.

Vraiment!... ce cher Patouillet, il est né négociateur...

DAUBINET, appelant.

Madeleine!... mon chapeau! (Madeleine apporte le shako. Il se coiffe et met son fournement perlant la scène.)

PATOUILLET, le prenant à part.

J'en suis venu à bout!... et ma foi, ce n'est pas sans peine... (A mi-voix.) Dieu! quelle tête... Enfin, en lui parlant raison... en lui faisant sentir que son départ porterait un coup funeste à Isidore... je l'ai décidée à rester!... (Mouvement de satisfaction.) moyennant vingt francs de plus par mois.

DAUBINET.

Vingt... vingt francs!

MADAME DAUBINET.

Y pensez-vous, cousin, mais c'est déjà cher... horriblement cher...

PATOUILLET.

Bah!... vingt francs, qu'est-ce que c'est que ça pour vous?

DAUBINET.

C'est dix bon... bonnets de co... coton.

PATOUILLET.

Vous les placerez ce soir au corps de garde... Vingt francs de plus, c'est convenu comme ça.

MADAME DAUBINET.

Va pour vingt francs...

PATOUILLET.

Et quelque petite bagatelle... une misère... un châle de mérinos, par exemple.

M. et MADAME DAUBINET.

Encore!

PATOUILLET.

Elle en a envie... et les envies de nourrices, c'est terrible... il lui faudra son déjeuner, tous les jours à huit heures du matin...

DAUBINET.

Avant moi.

PATOUILLET.

C'est l'heure à laquelle un estomac de nourrice a besoin d'être soutenu... le sien surtout, qui n'est pas très-fort.

DAUBINET.

Elle a un excellent co... coffre... et je ne veux pas...

MADAME DAUBINET.

Allons, taisez-vous!... pour ce qui est du déjeuner, on fera ce qu'elle demande... Monsieur Daubinet attendra...

DAUBINET, avec colère.

J'attendrai!...

PATOUILLET.

Que voulez-vous, cousin!... c'est dans l'intérêt d'Isidore.

DAUBINET.

L'intérêt d'Isidore. (Appelant.) Madeleine, mon fusil...

PATOUILLET.

Il ne faut pas regarder à quelques égards, à quelques douceurs...

DAUBINET.

Des dou... douceurs! (Montrant Marie qui entre, la boîte de pastilles à la main, et qui se dispose à en manger.) Tenez... elle en manque peut-être... des pa... pastilles.

MARIE, s'approchant d'un air éalin.

Quoique ça ne soit pas monsieur qui me les fait donner, si cela peut faire plaisir à monsieur... je ne suis pas chiche, moi, au contraire!

DAUBINET, prenant des pastilles.

Merci!... elle a du bon... la nou... nourrice... (Il prend la boîte.)

MARIE.

Eh bien!... il garde tout...

MADELEINE, rentrant.

Vlà le fusil de monsieur... et puis une lettre pour madame la nourrice.

MADAME DAUBINET.

Une lettre?...

PATOUILLET.

Comment!... une lettre pour vous, Marie... timbrée de Saint-Malo.

MARIE.

Tiens!... qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau au pays?

PATOUILLET.

Cette bêtise!... vous nous demandez cela... à nous! lisez votre lettre, vous le saurez. (Il lui donne la lettre.)

DAUBINET, mangeant des pastilles à force.

C'est juste... elles ont un drôle de goût.

PATOUILLET.

Elles sont excellentes pour le rhume.

MARIE, tournant sa lettre.

Oui, lisez... lisez!... c'est facile à dire... mais avant, faut donc que j'apprenne.

DAUBINET, toujours mangeant.

C'est en... encore juste!...

PATOUILLET, prenant la lettre et l'ouvrant.

Donnez!... Et ils osent dire que l'éducation fait des progrès, une nourrice sur lieu qui ne sait pas épeler. (Lisant.) « Ma petite Marie. »

MARIE.

C'est bien moi!...

PATOUILLET, lisant.

« Je ne peux plus y tenir; il y a si longtemps  
« que ça dure... il faut que je te voie, que je te  
« parle de mon amour... »

TOUS.

Son amour!...

MARIE.

Ce n'est pas moi...

DAUBINET.

Un a... amoureux...

MARIE.

Si ça parle d'amour, ce n'est pas pour moi,  
d'abord...

PATOUILLET.

Eh! pour qui donc?

MARIE.

Dame!... est-ce que je sais... pour mamzelle  
Madeleine, peut-être...

MADELEINE. \*

Par exemple, pour moi! Apprenez, madame,  
que je n'ai point d'amoureux à Saint-Malo, enten-  
dez-vous...

MADAME DAUBINET.

Silence...

MADELEINE, à part.

Il demeure dans cette rue, numéro onze...

MADAME DAUBINET.

Et vous, cousin... continuez.

PATOUILLET, après avoir jeté un coup d'œil sévère  
à Marie.

« Je profite du voyage de la commère Bertrand  
« qui ramène un nourrisson à Paris, pour aller  
« l'embrasser comme c'est convenu. Signé : GR-  
« MOU. » (Il s'arrête et regarde Marie. — A part.)  
Perfide!...

DAUBINET.

Oh! oh!...

PATOUILLET.

Vous le connaissez donc, ce Grimoult?

MARIE.

Dame! à ce qu'il paraît, puisqu'il m'écrirait! (A  
part.) L'imbécile!

DAUBINET.

Une non... nourrice... ne doit connaître que son  
nou... nourrisson... entendez-vous?...

MADAME DAUBINET.

C'est une horreur!... avoir des connaissances...  
des amoureux! mais, malheureuse...

PATOUILLET.

Calmiez-vous! calmez-vous! Marie ne peut pas  
empêcher que ce malotru lui écrive...

MARIE.

Qu'est-ce qu'il dit donc, un malotru?

PATOUILLET.

Mais ce qu'il faut empêcher, c'est qu'il vienne  
ici... et je suis sûr qu'elle lui fera écrire pour lui  
défendre de la voir... Hem? laissons-la y penser...

MADELEINE, à part.

Vous verrez qu'il va la tirer encore de celle-ci...

PATOUILLET.

Moi, je cours chez une pratique.

MADAME DAUBINET, à Daubinet qui prend encore  
une pastille.

Qu'est-ce que vous faites là?...

DAUBINET, portant armes.

Portez... armes!... (On entend un roulement de  
tambour.) J'ai tout mangé...

Aux : Entendez-vous.

PATOUILLET.

Entendez-vous!... c'est le tambour.

Chasseur fidèle,

Il vous appelle...

Entendez-vous... c'est le tambour

Qui vous réclame à votre tour.

Bas.)

Pour réfléchir laissons ici la belle.

MADAME DAUBINET.

A mon comptoir, moi je me rends en bas!

(A Madeleine.)

Pour le marché, partez mademoiselle.

DAUBINET.

Et moi... je vas... je vais marcher au pas...

TOUS.

Entendez-vous, c'est le tambour, etc.

(Monsieur et madame Daubinet sortent, ainsi que  
Madeleine. Patouillet va jusqu'à la porte du fond,  
et quand tout le monde est sorti il revient rapi-  
dement.)

## SCÈNE X.

PATOUILLET, MARIE.

MARIE, se croyant seule.

Est-il bête ce Grimoult de m'écrire des choses  
comme ça... c'est qu'il va venir aujourd'hui; si  
l'on savait que c'est mon mari...

PATOUILLET, vivement.

A nous deux, maintenant!

MARIE, effrayée.

Ah!...

PATOUILLET.

Silence!... j'ai conjuré l'orage, mais je ne suis  
pas dupe; il est déjà venu, c'est de mon temps, et  
c'est un amoureux...

MARIE.

Un amoureux!...

PATOUILLET.

Voilà sa lettre... et si j'avais lu jusqu'au bout!...

MARIE.

Ah! mon Dieu!...

PATOUILLET.

Vous, qui vous donnez pour la vertu même,  
pour une pauvre veuve... vous permettez qu'on  
vous parle d'amour...

MARIE.

Dame! vous m'en parlez bien, vous!...

PATOUILLET.

Oh! moi, c'est différent!

MARIE, pleurant.

Dame! si vous voulez me faire de la peine...  
Oh! ça serait bien mal à vous...

PATOUILLET.

Mais non!... voyons, tais-toi... ne pleure pas...  
je n'en ferai rien, petite veuve... mais à une condi-  
tion, c'est que tu ne verras pas ce Grimoul.

MARIE, pleurant.

Dame...

PATOUILLET.

Je te prévien que je vais faire bonne garde, et  
que s'il rôde autour de cette maison...

MARIE, à part.

Vieux singe, va...

PATOUILLET.

Tu dis?

MARIE.

Je dis que vous ferez bien... que je ne veux pas  
qu'il m'approche de vingt pas seulement. Je suis  
une honnête femme, voyez-vous, et il aurait  
affaire à moi... (Grimoul entre par le fond et file vers  
la droite où il se cache; elle l'aperçoit.) Ah!

PATOUILLET.

Hem! s'il venait ici, tu me préviendrais tout de  
suite...

MARIE.

Tout de suite. (A part.) C'est lui!

PATOUILLET.

Alors, je n'en demande pas davantage. (Tirant une  
boîte de sa poche.) Sans adieu!... tu resteras... tu  
auras les vingt francs de plus et le châle de mérinos...  
et un ami bien sûr; mais je vais à deux pas  
d'ici... chez la lingère... porter cette boîte de pas-  
tilles. (Regardant la boîte.) Ah! mon Dieu! celles  
que je t'ai données...

MARIE.

Eh bien!...

PATOUILLET.

C'est que je me suis trompé; tu ne les as pas  
mangées, au moins!

MARIE.

Eh! non, puisque c'est M. Daubinet.

PATOUILLET, riant.

Ah! ah! ah! Daubinet... le cou... cou... cou-  
sin.

MARIE.

Il a tout avalé... (Grimoul lui fait signe de le ren-  
voyer.)

PATOUILLET.

Des pastilles purgatives! tant mieux pour lui,  
ça lui fera du bien. (A Marie qui est occupée de Gri-  
moul.) Qu'est-ce qui t'occupe là?...

MARIE.

Rien! rien... c'est qu'Isidore a crié...

PATOUILLET.

Que je ne te retienne pas! Ce cher cousin!...  
ma boîte entière!... ça doit joliment le déranger  
de son service... Au revoir, et surtout pas de visite...  
pas de Grimoul... (Il s'en va par le fond.)

MARIE.

Non, non!... enfin! il est parti, et ce pauvre  
garçon peut... Grimoul va se montrer, il aperçoit Pa-  
touillet qui revient et se cache vivement.)

PATOUILLET, embrassant Marie qui ne s'y attend pas.

Adieu!... (Il rit.) Ah! ah!

MARIE, effrayée.

Ah! (Patonillet sort.) Il est toujours sur vos ta-  
lons!...

## SCÈNE XI.

GRIMOUL, MARIE.

GRIMOUL.

Marie!...

MARIE, se jetant dans ses bras.

Grimoul! c'est toi! c'est bien toi!

GRIMOUL, l'embrassant.

Oh! oh! c'est nous deux... et si tu savais  
comme ça me fait du bien de t'embrasser... et pour  
Jacquot, [not] ficu... (Il l'embrasse encore.) Oh!...  
oh!...

MARIE.

Il se porte bien?

GRIMOUL.

Il est tout farce, quoi! et mignon, mignon!...  
comme toi! (Lui prenant la taille.) Mais que je  
suis donc content.

MARIE.

Comment donc que t'as fait?... si on t'a vu!...

GRIMOUL.

Sois tranquille! je ne suis pas bête, comme tu  
sais. Oh! oh! la bourgeoise est dans son comp-  
toir, qu'elle cause avec des commères... alors, je  
me suis fait mince comme tout, je me suis faulfilé  
comme un lézard par la porte de l'allée, et ni vu  
ni connu!...

MARIE.

En ce cas, il n'y a pas de danger, monsieur  
est au corps de garde, et Madeleine, mon argus...  
s'en va au marché; nous pouvons causer!

GRIMOUL.

C'est ça... causons, ma petite femme!...

MARIE.

Chut!... ne dis pas ce mot-là! Dieu! si on savait  
que j'ai mon mari!...

GRIMOUL.

Je crois ben que tu l'as!... oh! oh!

MARIE.

Mais est-il fou, donc?

GRIMOUL.

Dame! il y a si longtemps... et je suis si aise...  
ça me coupe la respiration... Ah! c'est que j'ai  
pâti tout plein... Cette idée! ne pas vouloir d'une  
nourrice qui ait z'un mari... quelle bêtise! C'est  
vrai que c'est diablement dur... quinze mois!...  
aussi, vois, je maigris à vue d'œil... je deviens  
bête... j'ai des idées noires, qui n'ont ni queue ni  
tête, quoi!...

MARIE, lui frappant sur le front.

Ce pauvre Grimoul!... petit ami, va!...



GRIMOUL.

Tape donc... tape donc, ça fait du bien... Oh! oh!

MARIE.

T'as donc été malheureux?...

GRIMOUL.

Comme tout... avec ça que j'ai toujours peur!... y a tant de casual dans c' gueux d' Paris... surtout quand on est gentille comm' toi... Oh! oh!...

MARIE.

Toujours jaloux!

GRIMOUL.

Toujours, et qu'est-ce que c'est que cet olibris qui te parlait à l'oreille, je crois même qu'il t'a mis un mot sur la joue... celle-là!...

MARIE.

Laisse donc... un pataud que je déteste... il n'y a pas de danger...

GRIMOUL.

Ah ben! oui, il te parlait de près tout de même... c'est qu'il ne faudrait pas qu'il s'y frottasse, au moins... il ferait connaissance avec ces patoches-là, qui ne sont pas tendres d'abord. Heureusement que ça va finir bientôt... quand tu auras rempli la tirelire...

MARIE.

Ça avance... ça avance! ils aiment tant leur petit, ces gens-là... il faut voir quand j' les menace de m'en aller...

GRIMOUL.

Vrai! comme ça, il est gros le magot... tu racontes toujours le bourgeois! nous avons déjà de quoi acheter la maison du père Valentin, mais y'a la celle du voisin Thomas qui est à vendre, et comme elle est plus belle, ça nous irait mieux!... l'appétit vient en mangeant! Oh! oh! il ne nous faut plus que vingt-cinq louis... dépêche-toi d' les gagner.

MARIE.

Je les aurai... encore deux mois, et ça y sera.

GRIMOUL.

Et tu viendras à Saint-Malo, mais deux mois... ça va me maigrir encore!... Oh! oh! dis donc...

MARIE.

Tais-toi donc, tu vas réveiller l'enfant...

GRIMOUL.

Le petit bonnetier... il dort, et puis, il est sevré à peu près. (S'enfonçant dans une bergère.) Tiens!... on est bien là! ça enfonce... c'est comme du coton... Marie!... (Il lui montre l'autre fauteuil.)

MARIE.

Quoi?...

GRIMOUL.

Histoire de causer... du pays, vrai...

MARIE.

Du pays!... (Riant.) Hi! hi! hi! hi!

GRIMOUL, riant.

Oh! oh! oh! viens donc!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADELEINE. Elle entre, son panier au bras, les aperçoit et jette un cri.

MADELEINE.

Ah! pour le coup... Elle se sauve.

SCÈNE XIII.

GRIMOUL, MARIE.

GRIMOUL, se levant.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

MARIE.

Ah! mon Dieu!... Madeleine!... nous sommes perdus!...

GRIMOUL.

Madeline!... qu'est-ce que c'est que Madeleine?...

MARIE.

La cuisinière, qui me déteste... et que je ne peux pas souffrir... elle va me faire chasser, j'en suis sûr...

GRIMOUL.

En instant, diable!... et mes vingt-cinq louis... pas de lâtises!

MARIE.

Comment faire?

GRIMOUL, court vers la food.

Je me sauve!...

MARIE.

Prends garde, j'entends monter madame.

GRIMOUL.

Y a-t-il une croisée?

MARIE.

Par exemple! du premier, ça te torrait!...

GRIMOUL.

Bah!...

MARIE.

Ils viennent!... tiens, là, là!... Elle ouvre la porte à gauche.

GRIMOUL.

Ah! ta petite chambre... L'embrassant. Adieu! je te reverrai, va, malgré eux... n'importe comment!... Wen aller comme ça... plus souvent...

MARIE.

Les voilà!... Eh! vite!... (Elle n'a que le temps de fermer la porte sur lui.)

SCÈNE XIV.

MARIE, MADAME DAUBINET,  
PATOUILLET, MADELEINE.

MADAME DAUBINET.

Où est-il?... où est-il?

MADÉLEINE.

Où, madame, je les ai vus tous deux qui se faisaient des mines, par ici! par ici!...

PATOUILLET.

Ah çà! par où est-il passé?...

MARIE.

Où donc?... qu'est-ce que c'est?

MADAME DAUBINET.

Qu'est-ce que c'est?... vous osez le demander... malheureuse que vous êtes?...

MARIE.

Je ne comprends pas...

PATOUILLET.

Il est entré ici un quidam, que vous avez reçu seule, en secret... quand j'avais répondu pour vous... quand vous m'aviez promis... M. Grimoul, peut-être!... (La pingant, à part.) C'est indigne!

MARIE.

Ah! mais, quand je vous dis...

MADAME DAUBINET.

Il s'est caché quelque part ici... mais nous le trouverons.

MADELEINE.

Il n'est pas sorti, et je suis sûre qu'il n'est pas dans ma cuisine: vous verrez que c'est là, dans sa chambre... elle en sortait!...

MARIE.

Du tout, j'allais ranger mes hardes.

PATOUILLET.

Là! voyons! voyons!

MARIE, se jetant devant lui.

Monsieur, monsieur!...

PATOUILLET.

Laissez-moi donc!

MADELEINE.

Cherchez bien, il y est... Ah! ah! ah! nous allons rire. Patouillet entre dans le cabinet.

MARIE, à part.

Vlà mes vingt-cinq louis flambés. (A madame Daubinet. Madame...)

MADAME DAUBINET.

Taisez-vous: une pareille conduite... après tout ce qu'on a fait pour vous. Et ce malheureux enfant!

MARIE, pleurant.

Madame... madame... je vous en prie, ne me perdez pas... vrai!... il n'y a pas d' ma faute... c'est bien malgré moi!...

PATOUILLET, revenant.

Il n'y a personne...

MADAME DAUBINET et MADELEINE.

Personne!

MARIE, à part.

Tiens! comment ça?

MADAME DAUBINET.

Cependant, vous me disiez...

MARIE, avec force.

Je vous disais, madame, que j'étais innocente, que c'est un trait de Madeleine qui m'a hait.

MADELEINE.

Mais quand je vous dis...

MADAME DAUBINET.

Silence!

MARIE.

Et vous pensez bien qu'à présent c'est fini, avec des suspicieux pareilles. Un homme, moi, un

homme! demandez à monsieur Patouillet si je peux les souffrir!...

PATOUILLET.

Non, non, c'est vrai! (Bas.) Tais-toi donc!

MARIE, à part.

Faut qu' la maison du voisin soit à moi du coup... (Haut.) Par ainsi, madame, bien décidément je m'en vas, et je ne regrette que ce pauvre petit Isidore... qui m'aime, lui, l'innocent, et ce bon M. Patouillet.

PATOUILLET.

Ah! c'est bien.

MADELEINE.

Comment! madame.

MADAME DAUBINET, à Madeleine, Laissez-nous, impudente!

DAUBINET, dans la coulisse.

Oh! la, la, la, la!...

MADAME DAUBINET.

Oh! mon Dieu! (Madeleine qui va pour sortir se heurte avec M. Daubinet qui entre vivement.)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, DAUBINET. Il est toujours en uniforme, mais son costume est en désordre; il est débottonné et coiffé d'un bonnet de coton.

DAUBINET.

La, la! c'est pour m'a... achever. (Il tombe dans un fauteuil en tenant ses genoux serrés contre son ventre.) aïe! aïe!

MADAME DAUBINET.

Mais qu'avez-vous donc avec vos gémissements?...

PATOUILLET.

Comme vous êtes pâle...

DAUBINET.

Je crois bien! cette scélé... scélérate de nou... nourrice, m'a empoi... empoisonné.

MARIE.

Moi!

TOUS.

La nourrice!

DAUBINET.

Aïe! aïe! avec ses co... coquines de pa... astilles.

PATOUILLET.

Ah! (Se retournant pour rire.) Ah! ah! ah! ah! pauvre cousin.

MARIE, rient malgré elle.

Eh! eh! eh! dame! ce n'est pas ma faute...

DAUBINET.

C'est la mi... mienne peut-être!...

AUX DE LA COLONNE.

Figurez-vous, ma faction commença :

Près de la guérite postée,

Là, je gardais sans méfiance,

Notre municipalité,

J'étais superbe en vérité.

Lorsque, jugez de mes alarmes...

Un mouste, la colique enfin,

M'a pris le fusil à la main,  
Et m'a fait déposer les armes.

J'étais dans un é... état à faire pitié! et ce n'est pas tout... tout encore... en rêve... venant, là, sous nos fenêtres, un ho... homme m'est tombé sur les é... épaules... Poof!

MADÉLEINE et PATOUILLET.

Un homme!...

MARIE, à part.

Allons, voilà qu' ça se r'gâte...

MADAME DAUBINET.

Un homme! sous la fenêtre de cette chambre?

DAUBINET.

Juste... comme un pa... pavé de ju... juillet.

MADÉLEINE.

Là, voyez-vous! c'est l'homme que j'ai vu... quand j' vous disais.

PATOUILLET, à Marie.

Ainsi, c'est donc bien vrai, vous mentiez, car enfin vous l'avez reçu.

DAUBINET.

Qu'est... qu'est-ce que vous di... dites donc? c'est bien moi, qui... qui l'ai reçu.

MADAME DAUBINET, à Marie.

Vous restez confondue, vous n'avez rien à répondre!

MARIE.

Dame! A part / Cet imbécile de Grimoul, qui ne regarde pas où il tombe. Ah çà! il m'a dit qu'il allait revenir, comment va-t-il faire?

PATOUILLET.

Enfin, elle reste convaincue... c'est une indignité!

MADAME DAUBINET.

C'est une horreur!

MADÉLEINE, dans le fond, en dehors.

Eh bien! qu'est-ce que vous voulez, la femme, ou n'entre pas comme ça... mais...

MADAME DAUBINET.

Qu'est-ce que c'est?

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GRIMOUL, en nourrice,  
même costume que Marie.

GRIMOUL, faisant la révérence.

Pardou, excuse, messieurs et dames, si j' vous dérangeons.

MADAME DAUBINET.

Qu'est-ce? que demandez-vous, la bonne?

GRIMOUL.

Je viens, en passant, dire un petit bonjour à la payse Marie Grinchon.

MARIE, se retournant.

Hein! à moi?...

GRIMOUL.

A qui j'apportais des hardes... A Marie. Bonjour, commère...

MARIE, à part.

Ah! Grimoul!

GRIMOUL, aux autres.

Je suis sa commère!...

MARIE.

Tiens! la commère Bertrand!...

PATOUILLET.

Ah! oui... celle qui est venue à Paris, avec cet insolent de Grimoul.

GRIMOUL.

Oh! oh! insolent tout de même, not' monsieur: vous avez ben raison, itou! Pardou, excuse, messieurs et dames, si j'embrassons la commère. Bas, embrassant Marie.) Je t'avais bien dit que malgré eun...

DAUBINET.

Beau... beau... brig de fem... femme tout... tout... à fait.

MARIE, à part.

Est-il audacieux, donc!...

PATOUILLET.

Une bonne figure.

GRIMOUL.

N'est-ce pas? et la taille soignée.

Air: *Une robe légère.*

J'ai mis pour ce voyage

Mon plus joli bonnet,

Mon jupon à ramage

Avec mon beau corset

Et puis une tournure...

Parce qu'on m'a chanté

Qu'à Paris la nature,

Embellit la beauté.

PATOUILLET.

Et vous retournez chez vous, la nourrice!...

GRIMOUL.

Mais oui, not' bourgeois, je viens de ramener un nourrisson, et j' m'en retournons à vide... oh! oh!

MADAME DAUBINET.

Et vous avez laissé ce Grimoul?

GRIMOUL.

Ma fine, je n' sais pas, c'est un batifoileux, il court après les jeunesses quand all's sont gentilles.

MADÉLEINE.

Madame Marie en sait quelque chose.

GRIMOUL.

Pas possible!

PATOUILLET.

Le scélérat!...

GRIMOUL.

Et moi qui venions passer la nuit chez la commère avec votre permission, parce que Grimoul viendra ce soir à l'auberge... me rejoindre, et il me fait peur.

PATOUILLET.

Oh! oh!

DAUBINET.

Bah! bah! comment ça?

GRIMOUL.

C'est qu'on a d' la vertu, et en route, voyez vous, il m'a chiffonnée...

PATOUILLET.

Il vous a manqué...

GRIMOUL.

Mh mais! j'y ai répondu ferme... c'est égal, il allait toujours... heureusement, y'a un poigneta... Il serre la main de Patouillet!

PATOUILLET, poussant un cri.

Ah!

GRIMOUL.

Oh! oh!

PATOUILLET.

La gaillarde, j'ai le poignet démis!

MARIE, riant à part.

Tant mieux...

MADELEINE.

Parlez-moi d'une nourrice comme ça, au moins, il y a de l'étoffe.

MADAME DAUBINET.

J'en suis fâchée, la bonne femme, mais il n'est pas sur que Marie...

PATOUILLET, à part.

Elle reçoit des amoureux à mon nez et à ma barbe! (Passant entre Daubinet et sa femme. Attendez donc, au fait, une idée!

DAUBINET.

Qué... queile idée?

MADAME DAUBINET.

Qu'est-ce que c'est?

PATOUILLET.

Écoutez-moi, mes chers amis... (Ils se rapprochent et parlent bas tous les trois.)

GRIMOUL, bas à Marie.

Hein, la frime!... comme ça, ils ne se douleront de rien.

MARIE, bas à Grimoül.

Pas de mines, Madeleine te regarde.

MADELEINE, à Grimoül.

Dites donc... si Marie n' peut pas, à cause d'Isidore... je vous offre ma chambre et mon lit, c'est-à-dire la moitié.

GRIMOUL.

La moitié, c'est tout ce qu'il faut, voulez-vous permettre itou. (Il s'approche pour l'embrasser.)

MADELEINE.

Avec plaisir.

MARIE, à part.

Eh bien, eh bien! Tirant Grimoül par son jouon. Qu'est-ce qu'il y a d' nouveau au pays, commère?

GRIMOUL.

Mais, pas grand' chose.

DAUBINET.

J'ap... j'ap... j'approuve.

PATOUILLET.

Commère Bertrand!

GRIMOUL.

Not' bourgeois...

PATOUILLET.

Écoutez, ou a à vous parler... (A madame Daubinet.) Vous, pendant ce temps-là, prévenez Marie de votre résolution.

MADAME DAUBINET.

Suivez-moi, Marie, vous serez libre tout à l'heure de causer avec votre payse.

GRIMOUL.

Oui, un petit brin... jusqu'à demain.

MARIE, à part, en sortant avec madame Daubinet.

Tiens! qu'est-ce qu'ils ont!

PATOUILLET.

Vous, Madeleine, allez faire de l'eau sucrée à votre maitre.

DAUBINET.

De l'eau... su... sucrée, avec du riz... beau... beaucoup ..

## SCÈNE XVII.

PATOUILLET, GRIMOUL, DAUBINET, puis MARIE.

GRIMOUL, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à me regarder?...

PATOUILLET, à part.

C'est une très-belle femme...

DAUBINET, à part.

Elle a des... des pieds... su... superbes!...

GRIMOUL, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il y aurait quelque chose dans mon costume qui trahirait mon sexe.

PATOUILLET, lui donnant une petite tape sur le bras.

Dites donc?

GRIMOUL.

Hein?...

DAUBINET, même jeu.

Nou... nourrice?...

GRIMOUL.

Quoi?

PATOUILLET.

Quel âge votre lait a-t-il?

GRIMOUL.

Mon lait... a-t-il...?

DAUBINET.

Oui, il vous demande quel âge votre lait a...

GRIMOUL.

Mon lait a... Ah! oui, je comprends... il a t'un an.

PATOUILLET.

Ainsi, vous venez de rendre votre nourrisson, et vous vous en retournez à vide, comme vous dites?...

GRIMOUL, les regardant alternativement.

Oui, mon bon monsieur... oui, not' bourgeois...

PATOUILLET.

Vous m'avez l'air d'une honnête femme... hein? si vous ne vous en alliez pas...

GRIMOUL.

Tiens... qu'est-ce qui me retiendrait?...

DAUBINET.

Mais un autre... nou... nourrisson...

GRIMOUL, bégayant comme lui.

Un autre nou... nou... (A Patouillet, il parle drollement, ce monsieur.

PATOUILLET.

Si l'en vous en offrait un autre?...

GRIMOUL.

A moi! Il les regarde d'un air stoïcien.) Ah çà! et Marie?...

PATOUILLET.

Chut! votre payse est une femme qu'on ne peut pas garder... elle a reçu ce Grimoul...

GRIMOUL.

Bah!...

DAUBINET.

Et elle me l'a jeté... jeté sur la tête... tête.

GRIMOUL.

Vrai? c'était vous... (Se reprenant.) C'est affreux!...

PATOUILLET.

Ainsi, n'ayez pas de scrupule... si ce n'est pas vous qui la remplacez, ce sera une autre...

GRIMOUL.

Ah! ce sera une autre...

DAUBINET.

Ça... ça... y est-il?...

GRIMOUL.

C'est que j' voudrais en parler à la commère...

PATOUILLET.

C'est juste... c'est d'une bonne camarade... (Lui tapant sur le bras.) C'est d'une bonne femme!...

MARIE entre en pleurant.

Ah! monsieur Patouillet, madame me renvoie...

PATOUILLET, sévèrement.

Et elle fait bien; cela vous apprendra à mieux tenir vos promesses... (A Grimoul.) Je vais régler vos intérêts avec monsieur et madame... grosse mère. (A part.) Une carnation magnifique. (A Marie qui s'approche de lui.) Faites votre paquet... Il sort.)

MARIE, à Daubinet.

Mais, monsieur, c'est une tuile qui me tombe sur la tête!...

DAUBINET, à Grimoul.

Décidez-vous, ma belle. (A Marie qui le suit.) Faites votre pa... paquet... Il sort.)

SCÈNE XVIII.

GRIMOUL, MARIE.

Ils se retournent et restent immobiles, plantés en face l'un de l'autre.)

MARIE, pleurant.

Tu ne sais pas, Grimoul?... heh! heh!...

GRIMOUL, riant.

Tu ne te doutes pas, Marie?... ah! ah!

MARIE.

On me chasse!...

GRIMOUL.

On me prend!...

MARIE.

A ma place?...

GRIMOUL.

Comme nourrice... Ils parlent tous les deux d'un ton bou.

TOUS DEUX, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Ils finissent par tomber assis.

MARIE, tâchant de se calmer.

Ainsi, c'est toi... Riant. Ah! ah! ah!

GRIMOUL.

Oui, c'est moi... qui... Riant. Ah! ah! ah!

MARIE.

Dis donc... il profitera joliment, le petit bourgeois... ah! ah! ah!

GRIMOUL.

Et me vois-tu avec le petit, quand il me demandera... à... (Il rit.) Ah! ah! ah!... Oh! la la!... que ça fait mal à la rate.

MARIE.

Vlà que j'en pleure!... je n'en peux plus. Ainsi, tu acceptes?

GRIMOUL.

Bah!...

MARIE.

Faut accepter... quand ce ne serait que pour leur apprendre... à ce vilain Patouillet, surtout... Et puis les vingt-cinq louis... faut que tu les gagnes.

GRIMOUL, riant.

Ah! ah! ah!... Comment, tu veux... Je suis pompier dans la garde nationale de Saint-Malo... Ah çà! qu'est-ce que je lui donnerai à Isidore?

MARIE.

Dame!... tu lui donneras de la soupe comme moi.

GRIMOUL.

Oh! ce lait-là, j'en ai... oh! oh!... dis donc, ils ne veulent pas que je te voie... mais ils ne m'empêcheront pas de te recevoir.

MARIE.

Je l'espère bien!

GRIMOUL.

Il n'y a pas de danger pour l'enfant. Ah çà! j'y pense, il ne faut pas le bercer, le petit bourgeois?

MARIE.

Jamais!...

GRIMOUL.

Il est dormeur?...

MARIE.

Toute la nuit.

GRIMOUL.

Et propre?...

MARIE.

Comme père et mère!...

GRIMOUL.

Alors, ça me va, nous ferons tous les deux une paire d'amis.

MARIE, apercevant Patouillet.

Ah! voilà leur cousin... Elevant la voix. Dame! commère, la maison est bonne, et puisque j'en sors... j'aime autant que ce soit vous.

GRIMOUL.

Merci, payse.

MARIÉ.

Je vais chercher mes hardes. (Elle entre à droite.)

## SCÈNE XIX.

GRIMOUL, PATOUILLET.

PATOUILLET.

Eh bien, petite mère, il paraît que nous avons fait toutes nos réflexions, et que nous acceptons... mon cœur.

GRIMOUL.

Comm' vous dites. (A part.) A-t-il un air doux-cereux.

PATOUILLET.

Et vous faites bien... la maison est excellente, je viens de convenir de tout avec la famille... vous aurez ce qu'avait Marie avec la petite augmentation... vous savez, elle vous a dit...

GRIMOUL.

Oui, oui!... (A part.) Oh! il y a une augmentation.

PATOUILLET.

Et je vous réponds d'une foule de petites douceurs, que vous me devrez... comme tout le reste, parce que, voyez-vous, c'est sur ma recommandation qu'on vous prend, c'est sur ma recommandation qu'on vous gardera.

GRIMOUL, faisant la révérence en mimaudant.

Vous êtes bien bon tout de même...

PATOUILLET.

En ma qualité de médecin apothicaire, c'est moi qui fais ici la pluie et le beau temps.

GRIMOUL.

Comme le baromètre de monsieur le curé, oh! oh!...

PATOUILLET.

Oh! oh! elle a une figure tout à fait réjouie, la grosse!... (Il lui pince le bras, Grimoul lui donne un coup sur les doigts.) Aie!... et le bras très-fort.

GRIMOUL, à part.

Ah çà! qu'est-ce qui lui prend donc, à l'apothicaire?

PATOUILLET.

C'est moi qui dirige la santé de la maison, je suis le confident de tout le monde, et si vous êtes bien gentille, surtout si vous n'avez pas d'amoureux, quand je dis pas d'amoureux... il veut lui prendre la taille.

GRIMOUL, avec sa grosse voix.

A bas les pattes!

PATOUILLET, reculant.

Eh bien! est-elle chatouilleuse, donc.

GRIMOUL, petite voix.

Oui, on ne peut pas plus chatouilleuse des hanches. (A part.) Je lui tombe sur le casaquin.

PATOUILLET, se rapprochant.

C'est donc ça, mais ne craignez rien, ayez confiance... je ne veux pas vous faire du mal, au contraire, et Marie le sait bien.

GRIMOUL.

Bah!... Marie?

PATOUILLET.

Certainement, avec son petit air bégueule, elle n'écoutait tout de même; elle était douce, douce, et quand je lui prenais la taille. (Il lui prend la taille.) Elle ne me disait pas: «Le contrefaisant.» A bas les pattes!

GRIMOUL, se laissant faire.

Pas possible!... elle vous laissait faire comme ça... (A part.) Je sue à grosses gouttes.

Aire: Un homme pour faire un tableau.

PATOUILLET.

Ça lui rapportait joliment!  
Des fichus, des bonnets d' dentelle,  
Schalls de mérinos...

GRIMOUL.

C'est charmant,  
Vous obteniez tout ça pour elle!

(A part.)

C'est effrayant!...

PATOUILLET.

Dieu sait vraiment  
Tout ce qu'elle a reçu d'ma complaisance,

GRIMOUL, serrant le poing. (A part.)

J'ai bien envie en ce moment  
De lui bailler une quittance!...

Et qu'est-ce qu'elle donnait pour ça?... (A part, serrant son poing.) Oh! la main... la main.

PATOUILLET.

Ce qu'elle me donnait... rien... ou pas grand'chose.

GRIMOUL, à part.

Ah! Haut.) Vrai?...

PATOUILLET.

Aussi c'est pour ça que je lui ai retiré mes bonnes grâces, que je la fais chasser: tu seras plus gentille, toi, commère.

GRIMOUL, regardant autour de lui.

Ah! oui!...

PATOUILLET.

Ce misérable Grimoul!... c'est que vois-tu, je te ferais chasser comme elle, mais heureusement... (Il va pour l'embrasser, Grimoul lui donne un grand coup de poing.) Hein?...

GRIMOUL, le prenant au collet.

Ah! vieux singe!... tu crois que je te laisserai faire!...

PATOUILLET.

Mais, nourrice! nourrice! ma bonne!

GRIMOUL.

Et c'est parce qu'elle a de la vertu que tu la fais chasser.

PATOUILLET.

De la vertu!... mais non... elle n'en a pas.

GRIMOUL, le secouant avec force.

Elle n'en a pas!... et la preuve!... la preuve!...

PATOUILLET, criant.

Mais la femme... vous m'ennuyez!... lâchez donc.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, accourant.

Qu'est-ce que c'est... ah! mon Dieu!...

GRIMOUL.

Laisse donc... faut qu'il paye toutes ses frendaines.

PATOUILLET, s'échappant.

Mais, c'est une enragée que cette femme-là... Grimoul le poursuit. Au secours! à l'assassin! au feu! Il tombe sur un fauteuil, Marie le défend.

GRIMOUL, le renversant sur le fauteuil.

Tiens! c'là pour tes cajoleries et pour tes men-songes!...

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, M. et MADAME DAUBINET.

MADAME DAUBINET.

Quel bruit! quel vacarme!... Ah! mon Dieu!...

DAUBINET.

Où... où est le feu?...

PATOUILLET, criant.

Ici, cousin, ici!...

MADELEINE, accourant.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?...

MADAME DAUBINET.

Patouillet!... mais, monsieur Daubinet, arrêtez-la donc...

DAUBINET.

Tout... tout de suite; Madeleine, arrêtez-la... (Madame Daubinet tient Grimoul dans ses bras, Madeleine retient Marie.)

GRIMOUL.

Laissez, laissez, faut qu'il s'en souvienne.

MARIE.

Ce vieux coquin!

PATOUILLET, se sauvant.

Ne la lâchez pas... ne la lâchez pas, c'est un dragon que cette femme-là... la grosse...

GRIMOUL, avec sa grosse voix.

Dragon, mais non... pompier de notre endroit!

MADAME DAUBINET, le lichant et se reculant.  
Un pompier! un homme!... ah! l'horreur.

MARIE.

Pardine! c'est Grimoul, qui a un bras solide, demandez plutôt...

PATOUILLET.

Ne m'approchez pas...

DAUBINET.

C'est Gri... Gri... Grimoul, celui qui est tombé; je vous de... demande un peu... quand... quand on a reçu ça sur le dos...

MADELEINE.

Comment!... ce n'est pas une nourrice, sous ce physique?

GRIMOUL.

Dame!... on ferait la maison à mon *sesque*... il a ben fallu prendre le physique de l'autre, auquel je ne fais pas de tort, j'ose le dire, et heureusement, puisque j'ai découvert que ce particulier-là ne vous faisait renvoyer votre nourrice que par jalousie... et n'en faisait prendre une autre que pour lui faire la cour... pour lui pincer le menton... lui chatouiller les hanches... (Patouillet fait signe que non. Hein!... tu oses dire que non?...

PATOUILLET, effrayé.

Si fait!... si fait!...

GRIMOUL.

Quoique votre petit Isidore n'ait plus besoin de nourrice et qu'il mange de la soupe depuis quinze jours, il le sait bien.

MADAME DAUBINET.

Il se pourrait... Patouillet fait signe que non.

GRIMOUL.

Hein!... tu dis?

PATOUILLET, effrayé.

Où!... où!...

MARIE.

Je crois bien, on peut le servir sans lui faire tort, un enfant de quinze mois...

DAUBINET.

Tiens, je n'ai té... té... té que jusqu'à qua... quatre mois, et j'ai eu assez de lait, ainsi...

MADAME DAUBINET.

Ah! cousin...

PATOUILLET, à demi-voix.

N'en croyez rien... je vous dirai... Voyant Grimoul qui s'approche de lui. Chut!

GRIMOUL.

Il a raison, le bourgeois!... quoique ça nous fasse du tort, c'est égal, je nous contenterons de la petite maison, moi et ma femme, car c'est ma femme...

MADAME DAUBINET.

Elle t'était mariée!...

GRIMOUL.

Et à un bon luron, incapable de vous faire du tort, et au nourrisson non plus... (A Marie.) Viens-t'en... il y a trop de danger ici pour une nourrice fraîche et gentille... Mais elle n'en prendra pas moins des nourrissons, et plus d'un je l'espère, mais au pays... (A M. Daubinet.) A votre service, si vous donniez un frère ou une sœur à monsieur Isidore.

DABINET.

Par exem... emple, si on m'y... m'y reprend...

CŒUR.

Adieu donc, bon voyage,  
 Quand un enfant viendra  
 C'est dans  $\left. \begin{array}{l} \text{votre} \\ \text{notre} \end{array} \right\}$  village  
 Que l'on  $\left. \begin{array}{l} \text{vous} \\ \text{nous} \end{array} \right\}$  l'enverra.

Anc: *J'en guette un petit de mon âge*

MARIE, au public.

Je viens, messieurs...

GRIMOUL, s'approchant.

Ah! permettez, ma chère,

C'est à moi de parler ici

Et d'implorer pour cette œuvre légère,

De ces messieurs, l'indulgence et l'appui...

Si j'étais homme! je n'aurais rien à dire...

Souffrez, messieurs, qu'il en soit autrement...

Je veux encor pour un moment

Rester femme pour vous séduire.

CŒUR.

Adieu donc, etc.



# AVIS AUX COQUETTES

ou

## L'AMANT SINGULIER

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,  
LE 29 OCTOBRE 1836.

EN COLLABORATION AVEC SCRIBE.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

VAN-BROOK, négociant hollandais. . . . .	MM. ALLAN.
ALFRED DE LUCENAY. . . . .	DAVESNE.
LISTOU, domestique de l'hôtel. . . . .	SYLVESTRE.
CAROLINE D'EMERY, jeune veuve. . . . .	M <sup>mes</sup> ALLAN-DESPRÉAUX.
MADAME DESNELLES, sa tante. . . . .	JULIENNE.
ÉDOUARD SENNEVAL. . . . .	EUGÉNIE SAUVAGE.

La scène se passe à Bagnères de Bigorre, dans la maison des bains.

# AVIS AUX COQUETTES

91

## L'AMANT SINGULIER

### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de la maison des bains, à Bagnères. Il est ouvert par le fond et donne sur les jardins. — Porte latérale à gauche, croisée à droite; une table et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le devant à gauche; à droite et sur le même plan, un guéridon, sur lequel sont des brochures et des journaux.

#### SCÈNE I.

VAN-BROOK, étendu dans un fauteuil auprès de la table; LISTOU, debout près de lui.

LISTOU.

Voilà qui est prêt... j'ose dire qu'il n'y a pas mon pareil à Bagnères de Bigorre pour la vivacité et l'intelligence... (Faisant le geste de tourner un robinet. Ça coule de source.... (A Van-Brook.) Si monsieur veut prendre son bain?

VAN-BROOK.

Non.

LISTOU.

Je viens de le préparer.

VAN-BROOK.

Je ne le prendrai pas.

LISTOU.

Monsieur aime mieux déjeuner?

VAN-BROOK.

Non.

LISTOU.

Monsieur aime mieux faire avant une promenade dans la vallée de Campan?

VAN-BROOK.

Non, laissez-moi tranquille, je suis heureux... je me porte bien et je pense.

LISTOU.

C'est que tout à l'heure monsieur était à bâiller.

VAN-BROOK.

Parce que je pense!... c'est toujours l'effet que me produisent mes pensées... va-t'en, ne les dérange pas.

LISTOU, à part.

Diable de Bollandais, qui s'ennuie pour s'amuser... il est lourd comme son or.

ALFRED, en dehors.

Eh bien! les garçons!...

LISTOU, voyant entrer Alfred.

Ah! en voici un qui n'a pas l'air de peser autant.

#### SCÈNE II.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED.

Le maître de l'hôtel, les filles, les garçons, n'y a-t-il personne?... Ah! qui es-tu?

LISTOU.

Listou, paysan basque, garçon baigneur, surnommé Col-de-Cygne par les Parisiens qui font toujours des gorges chaudes.

ALFRED.

Ah! tu es montagnard?

LISTOU.

Autrefois, j'avais une cabane à la montagne.

AIR : *De s'endormir encore, ma chère.*

ALFRED.

C'est là, sans que rien vous enchaîne,  
Que l'on peut vivre indépendant!

LISTOU.

Oui, mais il fallait tout s'maine.

Travailler... c'est humiliant!

Moi, d'être libre je me pique;

Car, voyez-vous, j'ai d'la fierté!

Et je me suis fait domestique,

Ann de vivre en liberté.

ALFRED, souriant.

Vraiment!

LISTOU.

Comme ça je suis mon maître, à vos ordres, à votre service... Monsieur vient-il pour se baigner?

ALFRED.

Non.

LISTOU.

Et lui aussi... il parait qu'aujourd'hui personne ne vient ici pour ça.

ALFRED.

Une chambre... un appartement, s'il y en a.

LISTOU.

Le numéro 9 est vacant... la petite porte, en retour sur le jardin.

ALFRED.

Je le prends... mais je ne vois personne au salon, où sont donc ces dames?

LISTOL.

Dans leur lit... à cette heure-ci, tout le monde dort... excepté ce monsieur hollandais, qui n'a pas d'heure, et qui dort toute la journée. (Il sort.)

ALFRED, s'avancant et le regardant.

M. Van-Brook!

VAN-BROOK, levant la tête.

Mon jeune officier!... M. Alfred de Lucenay.

ALFRED.

Qui ne vous avait pas vu depuis notre rencontre à Bruxelles... où sans moi, et en votre qualité de Hollandais...

VAN-BROOK.

Ils me brûlaient vif, moi et mes marchandises; ça m'a dégoûté du commerce!

ALFRED.

Il y a de quoi.

VAN-BROOK.

J'ai cédé mes fabriques, réalisé quelques millions, et je me suis mis... à rien faire.

ALFRED.

Un bel état!

VAN-BROOK.

Pas tant! ça m'a ennuyé... l'ennui m'a rendu malade, m'a dégoûté de tout, m'a donné le spleen... L'hiver dernier, en arrivant à Paris, j'étais décidé à me tuer, j'avais même arrangé tout pour cela...

ALFRED.

Ah! mon Dieu! Et qui donc, grâce au ciel, vous en a empêché?

VAN-BROOK.

Les journaux! je lisais tous les jours: Un tel, commis voyageur, s'est asphyxié avec mademoiselle Joséphine, couturière!... Un tel, garçon apothicaire, s'est brûlé la cervelle, parce qu'il ne pouvait pas faire de pilules... Un tel, cordonnier, s'est pendu, parce que sa femme rentrait trop tard!

ALFRED.

C'est ma foi vrai, je l'ai lu aussi.

VAN-BROOK.

Alors, quand j'ai vu que tout le monde s'en mêlait, ça m'a paru si commun, si vulgaire, si peu comme il faut... autrefois je ne dis pas, c'était distingué, c'étaient des sénateurs romains, des lords, des philosophes, des sages... on était du moins en bonne société; il y avait du plaisir.

AIR du *Piège*.

Mais à présent et sur sa barque, hélas!

Caron passe, à chaque voyage,

De pauvres niais, ou des gens qui n'ont pas

De quoi lui payer leur passage.

En les voyant partir pour l'autre bord,

D'y descendre je perds l'envie...

Car en restant sur terre... on est encor

En moins mauvaise compagnie!

C'est ce qui fait que je suis resté.

ALFRED.

Et vous avez bien fait de renoncer à votre dessein.

VAN-BROOK.

Pas tout à fait... d'abord j'ai pris un médecin...

ALFRED.

C'est égal! c'est toujours moins dangereux.

VAN-BROOK.

Il m'a conseillé d'aller aux eaux de Cauterets... le postillon qui s'est trompé m'a conduit à celles de Bagnères.

ALFRED.

Qui vous ont guéri?

VAN-BROOK.

Précisément, quoique je n'en aie pas pris.

ALFRED.

Comment donc cela?

VAN-BROOK.

J'ai rencontré ici une Parisienne, une grande dame du faubourg Saint-Germain, jolie et coquette à elle seule comme toute la Chaussée-d'Antin... ça m'a été agréable! je me suis mis à l'aimer, ça m'a ranimé; elle a reçu mes hommages, ça m'a fait prendre goût à l'existence; j'ai vu qu'elle recevait de même les hommages de tout le monde, ça m'a rendu jaloux; et une fois jaloux, ça m'a fouetté le sang, ça m'a rendu de la vivacité, de l'impatience, de la colère... j'ai vécu, j'ai tenu à la vie, j'y tiens comme un enragé; car je suis malheureux comme un diable, mais en même temps je suis guéri, voilà où j'en suis.

ALFRED.

Je vous en fais compliment... Et du côté de votre inhumaine, vous avez cependant quelque espoir?

VAN-BROOK.

Sans doute, elle ne désespère personne, et j'ai cru ces jours-ci que j'étais décidément le préféré; mais avant-hier, par malheur, est arrivé un petit jeune homme que toutes ces dames ont trouvé charmant; un jeune vicomte, un lycéen qui a déjà eu, dit-on, deux ou trois aventures, et qui, avant d'entrer à Saint-Cyr, commence ses voyages par Bagnères de Bigorre... Il est resté toute la soirée au salon sans faire attention à elle, et depuis ce moment, c'est sur lui qu'elle a dirigé ses attaques... Le croirait-on, un écolier!...

ALFRED.

Ce qui vous rend furieux?

VAN-BROOK.

Non pas! Comme on dit dans vos comédies, je *dissimule*, je prends patience et je prends des notes... Chaque impertinence, chaque caprice, chaque coquetterie, je l'inscris, et quand nous serons mariés, je lui ferai payer tout cela d'après mon registre qui forme déjà un in-folio tenu en partie double, par doit et avoir.

ALFRED.

Mais cela va faire un ménage à la diable!

VAN-BROOK.

C'est ce qu'il me faut... on m'a conseillé les

irritants! Une bonne femme de ménage, une bonne Hollandaise me ferait périr de bonheur et d'ennui.

AIR du *Ménage de gargon*.

Mais ici quelle différence!  
De fureur toujours agité,  
Le sang circule avec aisance...  
Seul moyen, pour la Faculté,  
De me maintenir en santé.  
Pour moi, spéculateur dans l'âme,  
C'est sur-le-champ un double gain...  
Chez moi, j'ai de plus une femme,  
Et j'ai de moins un médecin.

ALFRED.

C'est différent... si c'est pour raison de santé...

VAN-BROOK.

Certainement... dès aujourd'hui je fais ma demande en mariage... pas de vive voix... c'est trop difficile, mais par écrit, on est plus sûr de ses idées; et si elle accepte, je vous invite à ma noce.

ALFRED.

Et moi, à la mienne qui, je le crois, précédera la vôtre...

VAN-BROOK.

C'est juste! j'oubliais de vous faire mes compliments... je vois que mes lettres de recommandation pour Bordeaux vous ont porté bonheur, et la maison Van-Open à qui je vous avais adressé...

ALFRED, à part.

Triste souvenir!

VAN-BROOK.

Le vieil ami et ancien associé de mon père, maître Van-Open, nous écrivait il y a quelques mois qu'il regardait comme à peu près sûr votre mariage avec sa seconde fille, la petite Emma... et l'affaire n'est pas mauvaise pour vous, mon gaillard, car le père Van-Open est au moins aussi riche que moi, et il n'a que deux filles... l'aînée déjà mariée à M. Delmar. Une femme de tête et d'esprit, à ce que tout le monde dit; car je ne la connais pas... et la seconde qui promet d'être charmante... aussi je m'en vais dès aujourd'hui envoyer ma lettre de félicitations. (Il passe à droite.)

ALFRED, avec embarras.

Non... non... je vous en prie... n'en faites rien.

VAN-BROOK.

Et pourquoi donc?

ALFRED.

Le mariage n'a pas lieu... tout est rompu! par moi, par ma faute!... ce n'était là qu'un mariage de raison, et depuis, une inclination... un amour véritable...

VAN-BROOK.

Qu'est-ce que vous me dites là?

ALFRED.

Tout était convenu et arrêté, il est vrai... et j'étais venu à Paris demander au ministre de la guerre la permission de me marier, lorsque j'ai vu une personne...; je ne vous en parlerai pas... parce que ce sont de ces rencontres qui décident de la des-

tinée... de ces femmes qu'on était appelé à aimer et dont le premier regard vous enchaîne pour la vie... et si bonne, si gracieuse, si aimable... ce n'est pas celle-là qui est coquette... ce n'est qu'à moi qu'elle voudrait plaire... Du reste, une haute naissance, mais une fortune modeste... ainsi l'on ne dira pas du moins que l'intérêt m'a guidé... Ce changement, cette rupture, il fallait l'annoncer à M. Van-Open. Je suis parti pour Bordeaux; mais arrivé à leur porte, je n'ai pas osé en franchir le seuil, je suis rentré à mon hôtel, et, après de nouvelles hésitations, j'ai écrit à M. Van-Open que l'honneur, la délicatesse me faisaient un devoir de lui avouer... enfin vous vous doutez de ce que l'on dit en pareil cas, et je suis parti sans regarder derrière moi, sans réfléchir... je suis retourné à Paris... j'ai couru chez elle que j'aimais, et j'apprends qu'elle a été obligée d'accompagner aux eaux une vieille parente qui l'a élevée, qu'elle me supplie de l'attendre... ah! bien oui, dans mon dépit, dans mon impatience, je repars de nouveau.

VAN-BROOK.

Vous connaîtrez la route, car de bon compte voilà...

ALFRED.

Eh! qu'importe! pourvu que je la retrouve... que je la revvoie...

VAN-BROOK, regardant par la fenêtre à droite.

Taisez-vous donc! c'est ma passion qui descend au jardin avec sa tante.

ALFRED, un peu ému.

Sa tante...

VAN-BROOK.

Tous les matins... j'ai l'habitude de lui offrir des fleurs, qu'elle accepte, je suis en retard, et je vais remplir mes fonctions de soupirant... (Il sort par le fond à droite.)

### SCÈNE III.

ALFRED, seul, s'approchant de la croisée qui donne sur le jardin.

Ce pauvre monsieur Van-Brook amoureux, et d'une coquette! O ciel! qu'ai-je vu? c'est Caroline et sa tante... c'est elle qu'il ose calomnier ainsi... ah! je ne le souffrirai pas... Ah! mon Dieu, il l'aborde, il la salue, elle l'accueille de l'air le plus gracieux. Ah! c'en est trop! (Il veut courir vers la porte du fond et s'arrête. Qu'allais-je faire? une scène... un éclat qui me couvrirait de ridicule... et que peut-être elle ne me pardonnerait jamais... car après tout faut-il adopter sans examen tout ce qu'il a plu à monsieur Van-Brook de me débiter, un Hollandais qui ne comprend pas le français, et qui aura pris pour des coquetteries ou des avances de l'amabilité et des politesses. Ils n'y sont pas habitués en Hollande, et peuvent se tromper... mais cet autre petit jeune homme, je le saurai... j'examinerai... oui, cachons encore mon arrivée, ne nous montrons pas, et d'ici à ce soir... Beau-

dant par le fond.) On vient... c'est elle... ah! le numéro 9. (Il s'élançe par le fond à gauche, au moment où Caroline paraît arrivant du jardin.)

## SCÈNE IV.

CAROLINE, à la porte du fond, puis MADAME DESNELLES.

CAROLINE, regardant du côté où elle a vu sortir Alfred.

Eh bien, ma tante, arrivez donc!

MADAME DESNELLES.

Encore faut-il le temps; vous me laissez là avec M. Van-Brook, et vous vous élancez seule dans l'allée.

CAROLINE.

J'avais cru apercevoir une certaine personne... qui, à mon aspect, a disparu comme une ombre.

MADAME DESNELLES.

C'est ce que tout homme devrait faire à votre approche, ma nièce.

CAROLINE.

Vous n'avez pas bien dormi cette nuit, ma tante?

MADAME DESNELLES.

Si, si, parfaitement.

CAROLINE.

Est-ce que vous allez recommencer à me gronder?

MADAME DESNELLES.

Je n'avais pas encore fini quand M. Van-Brook nous a interrompus.

CAROLINE.

Le temps est bien beau, ma tante; si vous voulez attendre un jour de pluie!

MADAME DESNELLES.

Attendre, mademoiselle...

CAROLINE.

Pardon, je ne suis plus demoiselle, et vous oubliez que je suis veuve.

MADAME DESNELLES.

Raison de plus pour rougir de vos étourderies, de vos inconséquences, au moment de contracter un mariage qui vous plaît et que vous avez appelé de tous vos vœux.

CAROLINE.

Il vous sied bien de m'accuser, quand c'est pour vous que j'ai quitté Paris où mon prétendu allait revenir, quand, pour vous accompagner, j'ai fait un sacrifice...

MADAME DESNELLES.

Qui dans ce moment ne paraît guère vous contenter.

CAROLINE.

Et c'est pourtant la vérité! je pense toujours à ce pauvre Alfred, qui m'inquiète horriblement, j'ai une peur terrible qu'il n'arrive.

MADAME DESNELLES.

Bah! l'aveu est naïf, et pourquoi?

CAROLINE.

C'est qu'un fois ici, je crains bien...

MADAME DESNELLES.

Qu'il ne soit jaloux!

CAROLINE.

Oh! non, il n'aura pas occasion de l'être, ce n'est pas pour lui que ça m'effraye... c'est pour moi... Quand il sera là, bon gré, mal gré, il faudra ne plaire qu'à lui tout seul; c'est fort ennuyeux! Tandis que maintenant, au lieu d'aimer, être aimée, faire tourner mille têtes, lancer un regard qui va porter le trouble dans un cœur qui se croyait inaccessable, voir une victime se débattre longtemps avant de tomber à vos pieds, et quand elle est là... rire aux éclats et lui offrir la main pour se relever, c'est charmant.

MADAME DESNELLES.

C'est indigne.

CAROLINE.

En quoi donc? C'est pourtant bien calculé; une fois mariée, plus de coquetterie, car j'aime Alfred, je n'aime que lui; mais, d'ici là, je veux profiter du peu de temps qui me reste et faire bien des malheureux, avant de faire un ingrat.

MADAME DESNELLES.

Des malheureux! vous n'en faites que trop... et ce pauvre M. Van-Brook, cet honnête Hollandais?

CAROLINE.

Lui! ne vous y fiez pas, avec son air simple et bonhomme, il est très-content de son gros mérite et ne doute pas du succès... car il a comme un autre sa fatuité... une fatuité néerlandaise, la plus lourde du monde à supporter et dont il m'est permis de me venger... D'ailleurs je ne lui dois aucun égard, et c'est de bonne guerre; la Hollande n'est pas déjà si bien avec la France.

MADAME DESNELLES.

À la bonne heure! je vous abandonne celui-là, il peut se défendre; mais il en est d'autres qui ne meritent pas votre colère et avec qui la victoire ne serait pas digne de vous, ce jeune homme qui est descendu avant-hier à l'hôtel...

CAROLINE, haut.

Ah! vous l'avez remarqué, ce jeune vicomte, qui nous arrive du collège sans son précepteur! Il connaît fort bien, sans doute, le grec et le latin, mais fort peu les lois de la politesse, car il ne parle à personne.

MADAME DESNELLES.

Il est peut-être timide, et son extrême jeunesse...

CAROLINE.

Mon Dieu, ma tante, c'est la jeunesse d'à présent qui a surtout besoin de leçons! Voyez-vous tous ces petits messieurs, qui, au lieu de danser, jouent à la bouillotte, et qui, au lieu de nous faire la cour, font de la politique! Les voyez-vous, tristes, graves et taciturnes... pour nous persuader qu'ils pensent! Mais, si on les laisse faire, ils tourneront tous au Hollandais... ils en ont déjà la légèreté, la grâce... et la fumée... car ils fument, je l'oubliais! la jeunesse actuelle qui fume!

Anc : *Vaudeville de l'Apollésiaire.*

Ma tante, il faut en convenir,  
c'est déjà d'un triste présage!  
Comment veut-on que l'avenir  
Ne se couvre pas d'un nuage?  
Jadis, la jeunesse, rêvant  
Combats, victoire et renommée,  
Tenait à la gloire; à présent,  
Elle ne tient qu'à la fumée!  
Oubliant la gloire, à présent,  
Elle ne tient qu'à la fumée!

MADAME DESNELLES.

Celui dont je parle n'en est pas là, il a l'air distingué, et de bonnes manières.

CAROLINE.

Il ne m'a jamais saluée.

MADAME DESNELLES.

Peut-être ne vous a-t-il pas remarquée...

CAROLINE.

Le compliment est flatteur!

MADAME DESNELLES.

Voici M. Van-Brook.

CAROLINE.

Tant mieux ! j'ai fidée, aujourd'hui, de le tourner terriblement.

MADAME DESNELLES, souriant.

Parce que ce jeune homme ne l'a pas saluée.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, VAN-BROOK.

VAN-BROOK, tenant un bouquet dans du papier.

Pardou, mesdames, de vous avoir si brusquement quittées... c'était pour m'occuper de vous, j'aurais voulu vous offrir nos belles tulipes de Harlem.

MADAME DESNELLES.

Que les amateurs payent, dit-on, cinq ou six mille francs.

VAN-BROOK.

Celles-là, du moins, eussent été dignes de vous; mais, dans ces montagnes, nous n'avons guère que la rose des Alpes, le RHODODENDRUM FERRUGINEUM.

CAROLINE.

Ah! si vous parlez hollandais...

VAN-BROOK.

C'est du latin.

CAROLINE.

En vérité! (Regardant le bouquet dont Van-Brook a ôté le papier.) Ah! le joli bouquet!

VAN-BROOK, le lui offrant.

Le plus joli royaume de droit à la plus belle.

CAROLINE.

Y pensez-vous, monsieur, et ma tante?...

VAN-BROOK, embarrassé.

Vous ne m'avez pas laissé achever... à la plus belle des blondes, je présume que madame votre tante a été brune.

CAROLINE, feint.

A ÉTÉ! voilà un passé... (Montrant son bouquet.) qui gâte le présent.

MADAME DESNELLES.

Non, ma nièce, je me console d'avoir été jolie, si mes amis pensent que je sois homme.

VAN-BROOK.

Parfaitement bien répondu! charmant! charmant! charmant!

CAROLINE.

Comment! charmant? c'est une épigramme contre moi, une manière de me dire que je suis méchante.

VAN-BROOK, avec humeur et à part.

Ah! qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui? Il passe à la droite de Caroline.

MADAME DESNELLES, bas à Caroline.

Le voilà tout déconcerté.

CAROLINE, de même.

Le grand mal!

VAN-BROOK, à part.

Ah! si jamais elle est ma femme, comme elle me payera tout cela. (Haut.) Poyez-vous, madame, me supposer une parville idée? moi, qui fais votre éloge à tout le monde; moi qui, tout à l'heure encore, parlais de vous.

CAROLINE.

A qui?

VAN-BROOK.

A ce petit jeune homme, M. Edouard...

CAROLINE.

Le jeune lycéen.

VAN-BROOK.

Avec qui j'avais lié conversation.

CAROLINE.

Ah! il parle!... vous l'avez entendu!... vous êtes bien heureux!

VAN-BROOK.

Où, ma foi!

Anc : *Sur tout ce que je vous dirai*

MADAME DESNELLES.

C'est un garçon qui n'est pas mal!

VAN-BROOK.

Charmant d'esprit et de visage,  
Mais diablement orgueil,  
Car déjà, malgré son jeune âge,  
Si sérieux est son abord,  
Sa gravité paraît si grande!...

CAROLINE.

Que monsieur a cru tout d'abord  
Qu'il arrivait de la Hollande!

VAN-BROOK, s'inclinant.

Vous êtes bien homme!

CAROLINE.

Et puisqu'il vous a honoré de ses idées, oserais-je vous demander ce qu'il pense de moi?

VAN-BROOK, s'excusant.

Je ne puis vous le dire.

CAROLINE, zélement.

Du bien!

VAN-BROOK.

Non, madame.

CAROLINE, vivement.

Du mal ?

VAN-BROOK.

Non, madame ; il ne m'en a pas dit un seul mot.

CAROLINE, piquée.

Ah ! c'est encore pire !

VAN-BROOK.

Mais il m'a laissé parler tout le temps sans me contredire.

CAROLINE.

C'est trop honnête à lui, et je suis désolée de n'avoir pas assisté à une conversation, ou plutôt à un monologue aussi intéressant, puisque c'était vous, monsieur, qui en faisiez les frais. (A madame Desnelles.) Dites-moi, ma tante, est-ce que nous ne sortirons pas ce matin, il fait un si beau soleil ?

VAN-BROOK.

Mais nous devons aujourd'hui aller à Gripp, voir les cascades de Tremesaigues, et descendre jusqu'à Barèges par le Tourmalet.

CAROLINE.

Moi !... y pensez-vous ? faire un pareil chemin dans vos affreuses montagnes...

VAN-BROOK.

C'était convenu depuis hier. (A madame Desnelles.) N'est-il pas vrai ?

MADAME DESNELLES.

Je crois en effet me rappeler...

VAN-BROOK.

A telles enseignes, que j'avais invité d'autres personnes des bains, retenu des guides, des conducteurs, commandé des chevaux, des mulets.

CAROLINE.

Eh bien ! monsieur, vous décommanderez tout votre monde, ou vous irez sans moi ; car, à coup sûr, je ne me déciderai jamais à une pareille expédition, pour me fatiguer, pour avoir la migraine.

VAN-BROOK, tirant un carnet de sa poche.

Ah ! morbleu !

AIR de *M. Hornille*.

CAROLINE.

Eh ! mais, qu'avez-vous donc, de grâce ?

VAN-BROOK.

(A part.)

Rien ! N'oublions pas celui-là ;

Écrivant sur son carnet.)

Je prends des notes et j'amasse.

Tout cela se retrouvera !

C'est un capital qui s'augmente ;

Et vienne l'hymen, je promets

Que ma femme en payera la rente,

Et l'intérêt des intérêts.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Le Hollandais fait la grimace ;

Mais qu'importe, il obéira.

Et dans un instant, quoi qu'il fasse,

Son courroux s'évanouira.

MADAME DESNELLES.

Le pauvre homme fait la grimace,

Mais à coup sûr, il cédera ;

Un seul regard, et, quoi qu'il fasse,

Son courroux s'évanouira.

VAN-BROOK.

Obéissons de bonne grâce ;

Mais n'oublions pas celui-là.

Je prends des notes et j'amasse.

Tout cela se retrouvera.

(Il sort par le fond à gauche.)

## SCÈNE VI.

MADAME DESNELLES, CAROLINE.

MADAME DESNELLES.

En vérité, ma nièce, c'est trop abuser de l'empire que vous avez sur lui.

CAROLINE.

Je vous avais promis de le maltraiter.

MADAME DESNELLES.

Et vous tenez vos serments avec une fidélité désespérante.

CAROLINE.

Vous en convenez donc ! et cette fois, il ne l'a que trop mérité ; vous n'avez pas vu avec quel air malin il me parlait de M. Édouard.

MADAME DESNELLES.

Je n'ai pas vu cela.

CAROLINE.

Vous n'avez pas remarqué avec quelle apparente bonhomie il arrangeait ce récit, où il n'y a pas un mot de vrai.

MADAME DESNELLES.

Pas un mot...

CAROLINE.

Pas un seul ! Croyez-vous bonnement que ce jeune homme l'aura écouté sans lui répondre... ce n'est pas possible... fût-ce pour m'attaquer, il aura parlé, j'en suis certaine... et alors M. Van-Brook se serait bien vite empressé de me communiquer ses observations critiques ; or, comme il ne l'a point fait, c'est que ces remarques ne sont point défavorables... au contraire !

MADAME DESNELLES, riant.

Ce sont peut-être des éloges !

CAROLINE.

C'est probable ! voilà pourquoi M. Van-Brook s'est bien gardé de m'en faire part, et moi qui d'abord ai été sa dupe... (Édouard paraît au fond du jardin.) Car, tenez, tenez, que vous disais-je?... ce jeune homme qui évite même de parler de moi, le voilà qui vous cherche.

MADAME DESNELLES.

Vous croyez ?

CAROLINE.

Regardez plutôt... comme il s'avance doucement... et à peine a-t-il fait quelques pas, que déjà il s'arrête. Que c'est amusant un élève de Saint-Cyr, un petit jeune homme si timide !... Et puis, ce n'est pas commun : il ne sait comment nous abor-



der et nous saluer... Enfin il s'approche ! (Au moment où elle se retourne pour faire la révérence, croyant qu'elle va être saluée par Édouard, celui-ci s'assoit à une table et prend un journal.)

MADAME DESNELLES.

Il paraît que ce monsieur gardera encore sa timidité aujourd'hui, ma nièce.

CAROLINE, à part.

Ah ! c'est trop fort ! il devient réellement prodigieux, et j'avoue qu'une telle indifférence finit par me piquer. (Voyant qu'Édouard se lève.) Ah !... pourtant il se décide. (Édouard regarde l'heure à sa montre, fait quelques pas pour sortir, aperçoit Caroline et sa tante qu'il n'avait pas encore vues, les salue respectueusement et s'éloigne.)

MADAME DESNELLES, riant.

Eh bien ! ma bonne amie, il se décide à s'en aller, et cette fois il nous a vues, il nous a salués très-respectueusement... il n'y a pas le moindre reproche à lui faire ; seulement, il paraît que notre société n'a pas pour lui une vertu attractive.

CAROLINE.

Après tout, je ne vois pas que ce soit une grande perte pour nous d'être privées de sa compagnie et je m'en console aisément.

MADAME DESNELLES.

De mon temps, ma chère Caroline, il y a trente ou quarante ans :

AIR : Vaudeville de *Jadis et aujourd'hui*.

Dix amants nous rendant les armes  
Avaient à nos yeux moins de prix  
Qu'un seul qui dédaignait nos charmes ;  
Du moins c'était ainsi jadis !  
Notre dépit, notre colère,  
Se cachaient sous un air riant ;  
Et si je m'y connais, ma chère,  
C'est encor de même à présent.

CAROLINE.

Ma tante, voilà une méchanceté qu'il faudra que quelqu'un me paye. J'aurais bien du malheur si ce n'était pas ce petit monsieur-là. Mais d'abord, comme il est important que je sache ce qu'il fait ici, j'ai envie d'interroger le domestique de cet hôtel. (Elle va pour sonner.)

MADAME DESNELLES, l'arrêtant.

Vous n'y pensez pas, ma nièce ; une jeune dame qui s'informe d'un jeune homme, mais c'est de la dernière inconvenance.

CAROLINE.

Vraiment... alors, ma petite tante, ce sera vous...

MADAME DESNELLES.

Moi !... par exemple, je serais bien fâchée.

CAROLINE, qui a sonné très-fort.

Voyons, décidez-vous, il n'y a plus à reculer d'abord... vous ou moi.

MADAME DESNELLES.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! me mettre dans un pareil embarras !... m'exposer...

II.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES. LISTOU.

CAROLINE, à Listou qui reste à la porte.

Approchez, mon ami, ma tante veut vous demander quelques renseignements sur une personne, un jeune homme, qui est ici depuis deux jours.

MADAME DESNELLES, à Caroline, passant entre elle et Listou.

Allons, puisqu'il faut céder à toutes vos fantaisies, je questionnerai ce garçon moi-même. (À Listou. Vous le nommez ?)

LISTOU.

Qui donc ?

MADAME DESNELLES.

Mais apparemment celui dont on vous parle.

LISTOU.

Ah ! M. Édouard Senneval, madame... un beau garçon qui va entrer à Saint-Cyr, un jeune homme bien joliment élevé... il donne toujours aux domestiques, il paye toujours quatre fois plus que ça ne vaut : oh ! il est d'une justice...

CAROLINE, à Listou, passant entre madame Desnelles et Listou.

Et sans doute ce monsieur Édouard connaît beaucoup de monde ici ?

LISTOU.

C'est possible, c'est même probable, madame, oui, mais il ne voit personne et n'a d'autre distraction qu'une promenade qu'il fait tous les jours...

CAROLINE, vivement.

Et de quel côté ?

LISTOU.

Oh ! de tous les côtés ; ça varie, car il ne manque jamais de sortir quelques minutes après madame et de prendre toujours par le même chemin.

CAROLINE, avec joie.

Ah ! vous avez remarqué...

LISTOU.

C'est positif ; du reste, il passe sa vie dans son appartement.

MADAME DESNELLES.

Par ordonnance du médecin ?

LISTOU.

Lui ! il se porte comme un charme ; mais il déteste la société... quand je dis la société, ce n'est pas toutes les sociétés, car la mienne par exemple lui est fort agréable ; depuis quelques jours qu'il est arrivé, il ne m'a pas quitté... il veut même m'acheter à Tremesaignes une petite cabane que je n'habite plus et qui est à vendre ; en attendant, il me fait gravir toutes les montagnes des environs qu'il connaît maintenant aussi bien que moi, et chemin faisant, il est si heureux de me faire causer...

CAROLINE.

Vraiment ! et sur quoi ?

LISTOU.

Oh ! sur bien des choses ; il s'informe de tous

ceux qui sont ici, de vous, par exemple... hier encore...

CAROLINE, vivement.

Demoi... il est bien curieux ce monsieur Edouard. Ah! il s'informe de moi, et comment?

LISTOU.

Comme madame le fait en ce moment... Madame n'a plus rien à me demander?

CAROLINE.

Non, mon ami, vous pouvez vous retirer.

LISTOU.

Je n'en suis pas fâché, parce que j'ai à faire... je vais apprêter le bagage de M. Edouard qui va ce matin à Gripp.

CAROLINE, vivement.

Vous en êtes sûr?

LISTOU.

Il me l'a dit, son intention est de partir après déjeuner.

CAROLINE, avec joie et préoccupée.

C'est bon, c'est bon, je ne vous retiens pas.

LISTOU, qui a tendu la main et qui voit qu'on ne lui donne rien.

Décidément, cette petite femme-là ne me revient pas du tout, et je dirai à M. Edouard de s'en méfier. (Il sort.)

### SCÈNE VIII.

MADAME DESNELLES, CAROLINE,  
puis ALFRED.

CAROLINE, avec joie.

Je savais bien, moi, que M. Van-Brook n'avait pas le sens commun. Et voyez, ma tante, comme on est injuste, quelquefois!... tout à l'heure, j'ai regardé ce jeune homme avec une sévérité qui certainement n'a pas dû l'encourager... Ah! mon Dieu! comme je suis mal habillée! en vérité, j'ai dû lui faire peur de toutes les manières.

MADAME DESNELLES.

Ah! ma nièce, c'est à vous que vous devriez faire peur, car ce que vous méditez là est bien épouvantable!

CAROLINE, hiant.

Allons, allons, ma petite tante, ne me regardez donc pas avec cet air de désespoir; il s'agit seulement de me faire bien belle aujourd'hui... (S'approchant de la fenêtre.) Voyez donc quel temps, quel beau soleil... ah!... (Venant prendre madame Desnelles par la main et l'entraînant à la fenêtre.) Tenez, tenez, ma tante! (Alfred paraît dans le jardin et s'avance jusqu'à la porte du salon.)

ALFRED, à lui-même.

Caroline!... j'avais bien reconnu sa voix.

CAROLINE.

Là-has!... au bout de cette allée...

ALFRED, à lui-même.

Qu'examine-t-elle ainsi?

CAROLINE, continuant.

Le voyez-vous?

MADAME DESNELLES.

Qui donc?

CAROLINE.

Mais celui dont nous parlions, M. Edouard.

ALFRED, de même.

Edouard!

CAROLINE.

Il fait semblant d'être bien occupé du livre qu'il a dans les mains... nous allons voir... il s'approche... le voilà au pied de la terrasse... je le forcerai bien à lever la tête... (Poussant un cri.) Ah! mon bouquet!

MADAME DESNELLES.

Eh bien! que faites-vous donc?... ce jeune homme va s'imaginer que vous l'avez laissé tomber exprès pour qu'il vous le rapporte.

CAROLINE.

Mais, j'y compte bien.

ALFRED.

Elle ose l'avouer!... oh! je n'y puis plus tenir, et je vais...

MADAME DESNELLES, à la fenêtre.

Grâce au ciel, il passe à côté sans daigner le regarder.

CAROLINE, près de la fenêtre et avec incrédulité.

Laissez donc!

ALFRED, à part.

C'est moi, madame, moi, qui vais vous le rapporter. (Il sort vivement.)

MADAME DESNELLES, avec joie.

Il continue son chemin en lisant et comme si de rien n'était.

CAROLINE.

Parce qu'il vous aura aperçue... et tout à l'heure, quand vous n'y serez plus, il reviendra sur ses pas pour le ramasser... c'est un calcul, et je ne crois plus à son indifférence; car vous sentez bien que ce matin, s'il va à Gripp, c'est dans l'intention de nous voir, de nous rencontrer; nous devons faire une promenade, il l'aura su, ce n'était pas difficile, une partie convenue et arrangée depuis hier soir!

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, VAN-BROOK.

CAROLINE, vivement.

Eh bien! monsieur, tout est-il prêt? partons-nous?...

VAN-BROOK.

Pour où?

CAROLINE.

Pour Gripp!

VAN-BROOK.

Je viens de tout décommander.

CAROLINE.

Est-il possible? par un temps pareil... une partie superbe!

VAN-BROOK.

Mais vous m'avez dit tout à l'heure...

CAROLINE.

Moi!...

VAN-BROOK, montrant madame Desnelles.

Je m'en rapporte à madame, vous avez affirmé que cela vous ennuierait.

CAROLINE.

Certainement!... mais quand on est aux eaux ce n'est pas pour son plaisir, c'est pour sa santé, et j'aurais refusé que, par intérêt pour moi, vous deviez m'y contraindre; mais vous ne devinez rien... vous ne comprenez rien.

VAN-BROOK.

J'ai compris que vous aviez peur de la migraine.

CAROLINE.

Comme c'est probable!... dans les montagnes et au grand air, la migraine! mais c'est vous, monsieur, c'est vous qui me la donneriez... avec votre gravité, et votre sang-froid... hâtez-vous, donnez des ordres.

VAN-BROOK.

C'est ce que je vais faire, au risque de passer ici pour atteint d'aliénation mentale.

CAROLINE.

Comment, monsieur?...

VAN-BROOK.

Ça me regarde, madame, ne vous inquiétez pas, c'est sur moi que cela tombera, et d'ici à une demi-heure, j'espère bien que tout sera prêt.

CAROLINE.

A la bonne heure! à cette condition-là, je vous pardonne.

VAN-BROOK.

Que de bontés!

CAROLINE, avec abandon et lui donnant la main.

Et je vous offre la paix, car, en vérité, vous êtes si aimable, si complaisant, que j'ai quelquefois des remords d'abuser ainsi!...

VAN-BROOK, avec amour.

Jamais! jamais!... et je suis trop heureux quand vous êtes assez bonne pour accepter mes services.

CAROLINE.

Eh bien! pour aujourd'hui, j'en ai encore un à vous demander...

VAN-BROOK.

Parlez, madame, ma vie... mon bras...

CAROLINE.

Justement... c'est votre bras que tantôt, à cette promenade... je vous prierais d'offrir à ma tante.

VAN-BROOK, à part avec dépit.

O ciel! (Haut et s'efforçant de sourire.) Comment donc!... ravi, enchanté... et j'allais de moi-même...

CAROLINE.

Nous allons prendre nos ombrelles.

MADAME DESNELLES.

Que vous avez laissées hier au pavillon, étourdie que vous êtes.

CAROLINE.

C'est vrai... adieu, monsieur, je compte sur vous, et ma tante aussi. (Elle sort avec sa tante par le fond à gauche.)

## SCÈNE X.

VAN-BROOK, seul, tirant avec fureur son carnet de sa poche.

En voilà une... que j'ai soin d'enregistrer... et qu'elle ne pourra jamais assez me payer... Me charger de sa respectable tante, qui s'appuie toujours quand elle a peur... et elle s'effraye à chaque pas!... et puis elle pendant ce temps-là... (Voyant Alfred et Édouard qui traversent le jardin.) Ah! voilà mon petit jeune homme de ce matin... un brave garçon celui-là, il ne pense pas à elle.

## SCÈNE XI.

VAN-BROOK, ÉDOUARD, entrant par le fond avec ALFRED.

ALFRED, lui serrant la main.

A demain, monsieur, à demain...

ÉDOUARD, froidement.

Si cela peut vous être agréable...

ALFRED.

Je compte sur vous!

ÉDOUARD, de même et s'inclinant.

Vous me faites trop d'honneur! (Alfred rentre dans la chambre n° 9.)

VAN-BROOK, regardant Alfred avec étonnement.

Eh bien! il passe sans me parler, et même sans me voir!... (A Édouard.) Vous connaissez comme moi M. Alfred de Lucenay?

ÉDOUARD.

Non, monsieur, je ne l'avais jamais vu.

VAN-BROOK.

Mais vous venez de faire connaissance.

ÉDOUARD.

A l'instant même... c'est un très-aimable jeune homme!

VAN-BROOK.

Aux eaux, on se lie aisément, et je vois qu'il vous a proposé quelque partie de plaisir.

ÉDOUARD, froidement.

De me brûler la cervelle avec lui.

VAN-BROOK.

Ah! mon Dieu... et pourquoi?

ÉDOUARD.

Il y a ici une dame qu'il aime.

VAN-BROOK.

Je le sais!... une femme charmante, qu'il doit épouser.

ÉDOUARD, avec émotion.

Ah! vraiment, je l'ignorais! et voyant dans mes mains un bouquet à elle, que je venais de ramasser par hasard et que j'allais jeter, il m'a ordonné de le lui rendre, ce qui m'a décidé à le garder.

VAN-BROOK.

Est-il possible?

ÉDOUARD.

Alors, il m'a défilé...

VAN-BROOK.

Vous! qui n'êtes pas encore entré à Saint-Cyr?

ÉDOUARD.

Oui, il s'est conduit en jeune homme et moi en homme raisonnable... Si vous vous trompez, lui dis-je, si l'on vous aime, c'est inutile de vous battre... si on ne vous aime pas, c'est absurde!

VAN-BROOK.

C'est parfaitement juste, et cela a dû le convaincre.

ÉDOUARD.

Du tout, mais j'ai obtenu du moins qu'il attendrait un jour, qu'il observerait en secret, qu'il s'assurerait de la vérité, et s'il lui est bien prouvé que sa maîtresse est infidèle... demain au point du jour...

VAN-BROOK.

Vous vous battez?

ÉDOUARD, froidement.

Comme vous dites.

VAN-BROOK.

Et vous êtes d'un sang-froid... savez-vous qu'il se bat bien?...

ÉDOUARD.

J'en suis persuadé.

VAN-BROOK.

Que je l'ai vu en Belgique, au milieu du feu et de la mitraille, et qu'il allait comme un enragé?

ÉDOUARD.

Qu'importe?

VAN-BROOK.

Et vous, à votre âge?

ÉDOUARD.

A tout âge, on peut bien lâcher la détente d'un pistolet, ça n'est pas difficile...

VAN-BROOK.

Oui, mais il s'agit de viser juste.

ÉDOUARD.

Ça se donne, et je l'ai appris; quant à avoir du cœur, cela ne se donne pas; mais je crois que j'en ai... ainsi, soyez tranquille.

VAN-BROOK.

Non, morbleu! je ne le suis pas... parce que je m'intéresse à vous deux, et j'arrangerai cela.

ÉDOUARD.

Je ne demande pas mieux, car, pour ma première affaire, il me paraît absurde de me battre pour une femme, et surtout pour un bouquet. (Il le tire de son sein.)

VAN-BROOK.

Ah! mon Dieu!... la rose des Alpes, le RHODODENDRUM FERRUGINUM. (A part, avec colère.) Encore un rival... (Haut.) Monsieur!...

ÉDOUARD.

Qu'y a-t-il?

VAN-BROOK, à part.

Qu'allais-je faire? le défier aussi, lui qui ne pense à rien, qui ne l'aime pas! car jusqu'ici il s'est bien conduit, il n'a pas fait attention à elle... Il est gentil, ce jeune homme, et si je pouvais seulement l'éloigner...

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

VAN-BROOK.

Je dis... qu'en ami... et dans votre intérêt, je ne conçois pas ce qui peut vous retenir dans ce mauvais village des Pyrénées... que diable, jeune homme, à votre âge... on ne reste pas aux eaux à ne rien faire; voilà le moment de vous lancer dans le monde, de commencer votre état, votre carrière... et si je peux vous y aider, disposez de mon crédit, de ma fortune... M. Van-Brook, autrefois dans le commerce.

ÉDOUARD.

Je le sais, monsieur... j'ai entendu parler de vous depuis longtemps... bien plus, j'ai mille raisons pour vous rendre service, et j'espère bien vous le prouver... plus tard, nous en causerons, mais ce matin, je vous demande pardon, je pars à l'instant pour Gripp.

VAN-BROOK, vivement et le retenant.

Vous partez pour Gripp, ce matin?

ÉDOUARD.

Oui, vraiment!...

VAN-BROOK, à part.

Ah! mon Dieu!... est-ce pour cela qu'elle n'a plus la migraine, elle qui ne voulait plus et qui veut maintenant... mais je serai là, je connaîtrai ses projets... oui, oui, c'est le meilleur moyen d'observer et de savoir à quoi m'en tenir... Je vais tout commander... adieu, adieu, monsieur Édouard, bientôt nous nous reverrons! (Il sort en courant.)

ÉDOUARD.

Il sort, il me laisse!... si je pouvais... il me semble entendre du bruit dans la chambre de ces dames. (Il s'approche de l'appartement de Caroline et regarde par le trou de la serrure.)

## SCÈNE XII.

ÉDOUARD, regardant par le trou de la serrure de la porte à droite; CAROLINE et MADAME DESNELLES entrant par le fond.

CAROLINE, apercevant Édouard.

Tenez, tenez, ma tante, le voyez-vous?

MADAME DESNELLES.

Que fait-il là?

CAROLINE.

Il regarde.

MADAME DESNELLES, souriant.

C'est qu'il est curieux.

CAROLINE.

Ou mieux que cela! (Allant à Édouard qui regarde toujours par la serrure.) Pardon, monsieur.

ÉDOUARD, à part.

Ah!

CAROLINE.

Désolée de vous déranger! je désire rentrer dans mon appartement, et nous ne pouvions deviner, ma tante et moi, ce que vous faisiez si près de cette porte.

ÉDOUARD, embarrassé.

Moi!... mon Dieu, madame, rien du tout... je... je... me promenais...

CAROLINE, d'un air triomphant.

En vérité! c'est une singulière habitude que vous avez là, de vous promener à travers les ser-rures... (Madame Desnelles s'assied auprès du guéridon à droite, et prend un journal qu'elle parcourt.)

ÉDOUARD, à Caroline.

Vous ne m'avez pas laissé achever, madame... je voulais dire que je me promenais dans ce salon, examinant s'il ne venait personne pour me surprendre ou me déranger... attendu que je voulais écrire...

CAROLINE, d'un air moqueur.

Un thème... ou une version...

ÉDOUARD, piqué.

Non, madame, je ne suis plus au collège.

CAROLINE.

Je l'aurais cru à vos manières.

ÉDOUARD.

Qui sont en effet bien gauches et bien innocentes... mais je me formerai peut-être, j'étudie les bons modèles... pardon, madame, j'ai là une réponse très-pressée, une lettre à écrire à ma sœur.

CAROLINE, à part.

A cet âge-là, ils ont toujours des sœurs.

ÉDOUARD.

Et si je ne craignais d'être indiscret, je vous demanderais la permission...

CAROLINE.

Comment donc, monsieur! ce salon est commun à tous les habitants de l'hôtel, liberté entière... Pendant qu'Édouard s'assied à la table à gauche et se met à écrire, Caroline qui est allée auprès de madame Desnelles lui dit tout bas :) Eh bien!... qu'en pensez-vous?

MADAME DESNELLES.

Qu'il a peut-être dit la vérité, car il écrit pour tout de bon, et sans faire attention à nous.

CAROLINE.

Laissez donc, je sais maintenant à quoi m'en tenir sur ses airs d'indifférence... Ah! monsieur Édouard, quand vous croyez n'être pas aperçu, vous me suivez, vous épiez mes moindres démarches! et maintenant... (A madame Desnelles. Soyez tranquille, il a beau faire... seulement dix minutes de conversation, et je l'amène à mes pieds.

MADAME DESNELLES.

A quoi bon, et pourquoi?

CAROLINE.

Cette question!... pour me moquer de lui, pour lui apprendre à vouloir jouter.

MADAME DESNELLES.

Y pensez-vous, ma nièce?

CAROLINE.

Où, ma tante, dans l'intérêt général; si on le laissait faire, si on n'y mettait pas ordre de bonne heure, il deviendrait le séducteur le plus dange-

reux... d'autant qu'il n'est vraiment pas mal... dans ce moment, surtout, regardez donc, ma tante.

MADAME DESNELLES.

Moi!

CAROLINE.

Pourquoi pas?

MADAME DESNELLES.

Ma nièce, si le feu du ciel ne tombe pas sur vous, ce sera une grande injustice; car vous l'aurez bien mérité.

CAROLINE, riant.

Comme Don Juan.

MADAME DESNELLES.

Dans votre genre!... certainement.

### SCÈNE XIII.

MADAME DESNELLES et CAROLINE à gauche; VAN-BROOK et LISTOU, entrant par le fond; ÉDOUARD, à la table.

CAROLINE, à Van-Brook.

Qu'y a-t-il? que venez-vous nous annoncer?

VAN-BROOK, à Caroline.

Que tout est prêt.

LISTOU, de l'autre côté, à Édouard.

Voilà nos mulets qui s'impatientent.

ÉDOUARD, cachetant sa lettre.

J'ai fini, et nous partons.

CAROLINE, jouant l'étonnement.

Comment?... est-ce que monsieur va aussi à Gripp. (Édouard s'incline en signe d'assentiment.)

LISTOU.

Sans doute! c'est moi qui le conduit, madame le sait bien.

VAN-BROOK.

Comment cela?

LISTOU.

Parce que madame me l'a demandé ce matin.

ÉDOUARD, à part, avec joie.

Est-il possible?

VAN-BROOK, avec reproche.

Comment, madame?...

CAROLINE, riant.

C'est juste! (Moultant Listou.) Il me l'avait dit et je l'avais oublié; je m'en accuse!... Monsieur vient-il avec nous par la vallée de Campan?

ÉDOUARD.

Non, madame, par un autre côté.

CAROLINE, étonnée.

Ah!...

ÉDOUARD.

Par les montagnes que je ne connais pas encore, et comme je pars demain...

VAN-BROOK, avec joie.

Demain!...

MADAME DESNELLES, bas, à Caroline.

C'est bien fait!

CAROLINE, avec crainte.

Ce n'est pas possible, vous changerez d'idée.

ÉDOUARD.

Demain au point du jour.

VAN-BROOK, à part.

Le brave jeune homme!

MADAME DESNELLES, bas, à sa nièce dont elle remarque le dépit.

Ah! si j'osais, je l'embrasserais!

ÉDOUARD, à part.

Elle veut que je reste! c'est bon signe.

CAROLINE, bas, à madame Desnelles.

Patience! il n'est pas encore parti.

MADAME DESNELLES, étonnée.

Et comment?

CAROLINE.

Cela me regarde.

AIR final du *Cheval de Bronze* (1er acte).

ENSEMBLE.

MADAME DESNELLES, ÉDOUARD,  
VAN-BROOK.  
Partons, la matinée est belle,  
Et dans ce pays enchanté,  
C'est le plaisir qui nous appelle,  
Le plaisir donne la santé.

CAROLINE.  
Il n'a de salut qu'en l'absence :  
Je vois quels projets sont les siens,  
Mais pour qu'il tombe en ma puissance  
Un jour suffit, et je le tiens.

VAN-BROOK.

Un des rivaux est en retraite,  
et pour éloigner l'autre, hélas!  
Je ne quitte pas la coquette.

(Il offre son bras à Caroline, qui lui montre sa tante.)

CAROLINE.

Ma tante accepte votre bras.

(Van-Brook s'empresse d'offrir son bras à madame Desnelles qui l'accepte. En ce moment, Alfred paraît à la porte de la chambre à gauche.)

ÉDOUARD.

Du courage et de l'espérance,  
Je vois quels projets sont les siens ;  
Pour qu'elle tombe en ma puissance,  
Un jour suffit, et je la tiens.

TOUS.

Partons, la matinée est belle,  
Et dans ce pays enchanté,  
C'est le plaisir qui nous appelle,  
Et le plaisir rend la santé.

(Van-Brook sort en donnant le bras à madame Desnelles, et en regardant toujours Caroline. — Caroline sort par la droite, en regardant Édouard. — Édouard sort par la gauche avec Listou. — Alfred sort de sa chambre et les suit de loin.)

## ACTE DEUXIÈME.

Une cabane dans les Pyrénées; porte au fond et porte à droite. — Une mauvaise table et quatre vieilles chaises; dans un coin, un tas de broussailles. — Une cheminée à droite auprès de la porte.

## SCÈNE I.

LISTOU, seul.

Il ne vient pas! et il ne fait pas chaud à cette heure-ci... quelle diable d'idée a-t-il eue de m'envoyer comme ça en avant... nous avons aperçu au-dessous de nous, dans un ravin, toute la société qui gravissait lentement la montagne... alors, il a souri d'un air qui semblait dire : ça va bien! puis il m'a dit : Listou, va m'attendre dans ta cabane, et n'y laisse entrer personne que moi... J'ai répondu : je pars! mais je suis resté encore un peu... parce que je voulais voir... ça m'amusaient! et caché derrière une touffe de sapins... je l'ai aperçu qui descendait de rocher en rocher comme un isard, et puis tout à coup cet étonnement qu'il a fait en apercevant madame d'Émery... comme si c'était par hasard qu'il se trouvait là... et puis, ils ont marché l'un près de l'autre pendant quelque temps avec toute la société... et puis la dame a fait... comme si elle trébuchait, alors... il lui a offert son bras qu'elle a accepté... Le sentier était rude, elle s'appuyait sur lui... ils allaient d'abord lentement... et ensuite plus vite... plus vite... je les ai perdus de vue... j'ai gravi tout

d'une haleine par la gorge d'enfer... il y fait un froid du diable... et me voilà! voilà trois quarts d'heure que j'attends et que je souffle dans mes doigts. (On entend au dehors appeler Listou.) C'est lui qui appelle! (Il va ouvrir.)

## SCÈNE II.

LISTOU, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Te voilà fidèle au rendez-vous!

LISTOU.

Sans vous le reprocher, vous m'avez fait attendre assez longtemps.

ÉDOUARD.

On ne va pas vite dans vos montagnes, avec une dame sous son bras... surtout quand on est occupé à perdre son chemin... et j'en suis venu à bout.

LISTOU.

Vraiment!

ÉDOUARD.

Tout à fait égarés... impossible de rejoindre sa tante... que nous appelions en vain... j'avais eu soin seulement de m'égarer dans la direction de ta cabane... et comme ma compagne de voyage ne

voulait plus marcher... je l'ai laissée se reposer quelques instants au pied du grand rocher; il y a là une grotte où elle est à l'abri, et je suis venu à la découvrir... tout est-il disposé pour nous recevoir?

LISTOU.

Dame! monsieur, vous voyez... c'est simple.

ÉDOUARD.

Mais, c'est laid... le mobilier surtout... quatre chaises et une table.

LISTOU.

J'ai vendu tout le reste... voulant quitter l'habitation.

ÉDOUARD.

C'est bien! (Regardant autour de lui.) Seulement, je crois qu'un peu de feu et de lumière ne gênerait rien.

LISTOU, lui montrant des broussailles dans un coin.

Oh! avec ce tas de broussailles, vous auriez de quoi brûler la maison... et pour de la lumière, voilà. (Il prend son briquet, fait du feu et allume une chandelle qui est sur la table.)

ÉDOUARD.

Cela suffira! tu n'as ici aucun voisin?

LISTOU.

Pourquoi donc?

ÉDOUARD.

Je te le demande.

LISTOU.

Est-ce que vous auriez en tête quelque mauvais dessein?

ÉDOUARD.

Imbécile!

LISTOU.

Les amoureux d'à présent sont si drôles, ils se tuent seuls ou en compagnie par partie de plaisir.

ÉDOUARD.

Sois tranquille, je n'en ai aucune envie, ni elle non plus. As-tu quelque voisin?...

LISTOU.

Il y a bien près d'ici le vieux Pierre, qui m'a loué une espèce de grange où il met ses bestiaux; il n'y est pas aujourd'hui, il est à Bagnères pour le marché.

ÉDOUARD.

Ainsi, tu es sûr que je serai seul avec madame d'Eméry?

LISTOU.

Oui, monsieur; vous avez un air si décidé que vous me faites peur pour elle...

ÉDOUARD.

Toi, qui ce matin tremblais pour moi!

LISTOU.

Je crois maintenant que vous êtes de force!... je vous conseille cependant de prendre garde à vous; j'ai rencontré en vous quittant un monsieur qui était à l'arrière-garde et qui avait l'air de vous suivre.

ÉDOUARD.

Qui donc?

LISTOU.

Celui qui est arrivé ce matin, ce jeune homme qui a des moustaches...

ÉDOUARD.

Alfred de Lucenay...

LISTOU.

Justement, il m'a demandé le chemin qu'avait pris madame d'Eméry.

ÉDOUARD.

Et tu lui en as indiqué un autre.

LISTOU.

Je crois bien! avec les renseignements que je lui ai donnés, il est capable de marcher toute la nuit sans trouver une maison ni une figure humaine; et comme voilà justement un petit orage qui se prépare...

ÉDOUARD, lui mettant de l'argent dans la main.

Air: *Moi je connais une maîtresse*  
(des Chaperons blancs).

J'estime l'esprit et le zèle.

LISTOU.

C'est trop pour un tel rendez-vous!

ÉDOUARD.

L'amour qui dans ces lieux m'appelle

Me réserve un prix bien plus doux.

Mais sans pitié que tout le monde

Par toi soit chassé de ces lieux;

L'éclair brille! l'orage gronde!

Le beau temps pour les amoureux!

ENSEMBLE.

LISTOU.

Oui, monsieur, comptez sur mon zèle,

J'éloignerai tous les jaloux.

L'amour dans ces lieux vous appelle

Et vous réserve un prix plus doux.

ÉDOUARD.

Oui, je compte ici sur ton zèle,

Éloigne bien tous les jaloux.

L'amour qui dans ces lieux m'appelle

Me réserve un prix bien plus doux.

(Édouard sort et l'on entend gronder le tonnerre dans le lointain.)

SCÈNE III.

LISTOU, seul.

La! voici la pluie et le tonnerre à présent; il va être joliment arrangé. Cela lui est égal... il descend en courant au bord des précipices... je n'y conçois rien... si jeune, si intrépide... et si malin... malin comme un démon... c'en est peut-être un!... c'est possible! dans les montagnes surtout où il y a, dit-on, des farfadets, des esprits follets... et je le croirais presque, si ce n'était ces pièces de cent sous qui n'ont rien de fantastique, comme ils disent, et qui me rassurent complètement; trente francs pour passer une nuit sur une chaise, dans une cabane.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

C'est qu'elle est ouverte à tout vent...

Et cette méchante chaumière

N'offre rien de bien attrayant ;  
 Il me semble même, au contraire,  
 Qu'il y sera joliment mal ;  
 Et pour seurr' celle qu'il aime,  
 N' pouvant compter sur le local,  
 Il faut qu'il compt' bien sur lui-même !

(Il met l'une après l'autre les pièces de cent sous  
 dans une bourse de peau.)

## SCÈNE IV.

LISTOU, ALFRED.

ALFRED, entrant ; il est tout mouillé.

Quel temps épouvantable !... impossible de faire un pas de plus ou de songer à retrouver Caroline ; il faut que je demande un abri dans cette maison. (Frapant Listou sur l'épaule. Camarade.

LISTOU, laissant tomber sa bourse.

Au voleur !

ALFRED, riant.

Rassurez-vous ! je ne suis point un voleur, et loin de prendre votre bourse, je vous offre la mienne si vous voulez me donner un gîte.

LISTOU, à part.

Oh ! la ! la !... c'est bien pis qu'un voleur ! l'ouïcier que je croyais au diable !

ALFRED, le reconnaissant.

Le garçon de l'hôtel !... dites donc, mon gaillard, vous m'avez drôlement indiqué le chemin.

LISTOU, à part.

Trop bien encore ! qu'est-ce que je vas en faire à présent de c'r' homme ? (Haut.) Je suis sûr, monsieur, que vous vous êtes égaré.

ALFRED.

Parbleu ! vous m'apprenez là quelque chose de nouveau ; mais à qui la faute ?

LISTOU.

Je vous avais bien expliqué pourtant...

ALFRED.

Joliment ! toujours à gauche, m'as-tu dit.

LISTOU.

C'est vrai !

ALFRED.

Et à gauche, il n'y avait que des précipices.

LISTOU, à part.

J'ai voulu trop bien faire.

ALFRED.

As-tu rencontré ces dames ? sais-tu où elles sont ?

LISTOU, vivement.

J'allais partir au-devant d'elles, et si vous voulez venir avec moi...

ALFRED, à part.

Décidément, ce garçon n'est pas franc ! il m'a perdu à dessein, et maintenant il veut m'éloigner ; raison de plus pour que je reste. (Haut. Eh bien, qu'as-tu donc ?... tu allais partir à la découverte, que je ne te retienne pas, cela te vaudra une bonne récompense.

LISTOU.

Oui, monsieur ; mais vous laissez seul ici.

ALFRED, s'asseyant.

N'as-tu pas peur qu'on vole le mobilier ?

LISTOU.

Ça m'est égal, il est assuré ; mais vous mourrez de faim.

ALFRED.

Je fumerai un cigare !

LISTOU.

Et dormir ?

ALFRED.

Je ne dors jamais. (Avec impatience.) Ainsi, je te répète, va-t'en... ou je penserai que tu t'es joué de moi, et je te jette alors dans le premier précipice.

LISTOU, à part.

Est-il brutal et entêté ! (Haut.) Je m'en vais. (A part.) Faut avoir l'air de m'en aller, ça le décidera peut-être à en faire autant. (Haut.) Je m'en vais, monsieur, vous le voyez bien. (Il sort par la porte du fond.)

## SCÈNE V.

ALFRED, seul.

Oui, Listou avait un motif pour me renvoyer... s'entendrait-il avec un rival... avec ce jeune Edouard... non, non, je m'étais trompé sur son compte... et j'ai été le provoquer, le défier, lui qui ne songeait même pas à Caroline ; c'est elle seule qui est coupable, et Van-Brook avait raison... oui, elle est coquette, elle le sera toujours ! et malgré moi je l'aime encore ! et c'est pour elle que j'ai renoncé à un ange ; à celle qui possédait toutes les vertus... pauvre Emma ! mais, n'importe, et quoi qu'il arrive, je poursuivrai mon dessein : Caroline sera à moi, je ne la céderai à personne, je la disputerai à tous mes rivaux et jusqu'à ce que j'aie la preuve évidente de sa trahison... qui vient là ? Encore ce paysan : non, Van-Brook.

## SCÈNE VI.

VAN-BROOK, ALFRED.

VAN-BROOK.

Au diable les montagnes, et surtout la nuit ; des rochers, des précipices, et personne pour vous dire : casse-cou. (Apercevant Alfred, Est-il possible ? Monsieur Alfred, égaré comme moi !

ALFRED.

Précisément ! mais vous, du moins, vous n'étiez pas seul.

VAN-BROOK.

Je le crois bien ! j'en ai là une fatigue au bras droit, sans compter celle des jambes ; une lieue entière sans nous apercevoir que nous nous étions trompés ; et revenir sur nos pas, et des chemins affreux, et le tonnerre, et la pluie qui tombe tousjours... enfin, à deux cents pas d'ici, nous avons rencontré une espèce de grange où étaient des bestiaux, et sans demander permission aux locataires, tout le monde s'y est installé, enchanté de trouver un abri, et j'ai cru que j'allais me reposer



un instant; mais madame Desnelles qui me criait sans cesse : et ma nièce, monsieur, et ma nièce, qu'est-elle devenue?...

ALFRED.

Comment, Caroline n'est pas avec vous?

VAN-BROOK.

Eh! non, vraiment.

ALFRED.

Et qu'en avez-vous fait?

VAN-BROOK.

Allons, le voilà comme les autres! Est-ce qu'on me l'a confiée? c'est elle au contraire qui m'avait confié sa tante, et j'en suis sorti à mon honneur, j'ai rempli ma tâche... une tâche difficile, j'ose le dire.

ALFRED.

Mais, Caroline, où est-elle?

VAN-BROOK.

Parbleu! c'est justement là la question, et si je le savais, je ne vous le dirais pas!... j'irais moi-même...

ALFRED.

Et je ne vous quitterais pas! car celle dont je vous ai parlé ce matin, celle que j'aime et que je dois épouser, c'est Caroline!

VAN-BROOK.

Eh! monsieur! je le sais de reste!

ALFRED.

Et malgré cela, vous continuez à lui faire la cour?

VAN-BROOK.

Je lui ai remis, tantôt, à la promenade, la lettre où je demande sa main.

ALFRED.

Quand elle a reçu mes serments!...

VAN-BROOK.

Si elle ne recevait que les vôtres... s'il y avait exception en votre faveur, je ne dis pas, parce que j'ai toujours respecté les droits et privilèges; mais quand c'est le caprice seul qui la décide, et souvent le caprice le plus extravagant... il me semble, alors, que j'ai des titres, j'en ai peut-être plus qu'un autre, et je me mets sur les rangs...

ALFRED.

Pour l'épouser?

VAN-BROOK.

Oui, vraiment!

ALFRED.

Monsieur! après ce que j'ai fait pour vous!

*Air de la Valse du ballet de Cendrillon.*

Ce procédé me prouve en ce moment...

VAN-BROOK.

Que je vous sers en ami véritable!

En l'épousant, vous seriez... c'est probable...

ALFRED, avec colère.

Et vous, monsieur?...

VAN-BROOK.

Oh! moi, c'est différent!

quoique j'en sois, comme un autre, irrité.

Ce doute qui vous met en peine

H.

Serait pour vous nuisible à la santé;

Il est favorable à la mienne.

ENSEMBLE, se menaçant.

Je défendrai, fût-ce au prix de mon sang,

Mes droits d'amant et d'époux véritable;

Je suis, monsieur, entêté comme un diable,

Craignez l'effet de mon ressentiment.

## SCÈNE VII.

VAN-BROOK, assis sur la chaise à droite;

ALFRED, près de la table à gauche; LIS-

TOU, paraissant à la porte du fond.

LISTOU, à part.

Voyons s'il est parti... ah! mon Dieu!... il y en a deux maintenant... c'est le diable qui s'en mêle!

VAN-BROOK et ALFRED, se retournant.

C'est Listou!

LISTOU.

Oui, messieurs... (A part.) et M. Édouard qui me suit... qui sera ici dans quelques minutes.

ALFRED.

D'où vient cet air d'effroi?

LISTOU.

Du tout! c'est un air de joie!... un air joyeux; j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer, j'ai retrouvé tout le monde.

VAN-BROOK, à Alfred.

Est-il possible?

LISTOU.

Madame Desnelles et les autres dames... et le petit substitut, et les deux officiers, enfin, toute la société de Bagnères est à deux cents pas d'ici, dans une étable que j'ai louée à maître Pierre.

VAN-BROOK.

Nous le savons.

LISTOU.

Et, quoiqu'ils soient bien mal, personne n'ose sortir parce qu'il pleut toujours.

ALFRED.

Que nous importe?... et Caroline, as-tu de ses nouvelles?

LISTOU, avec intention.

Oui, monsieur, et elle est bien mieux; j'ai rencontré un chevrier qui l'a vue avec M. Édouard qui lui donnait le bras.

ALFRED, vivement.

Édouard!... ce jeune homme...

VAN-BROOK.

Eh! oui, sans doute, nous les avons perdus tous les deux!

ALFRED, passant au milieu.

Et vous ne me le dites pas... vous êtes d'une sécurité...

LISTOU.

N'ayez pas d'inquiétude, le chevrier les a vus entrer tous les deux et ayant l'orage dans le moulin qui est sur le Gave, à un quart de lieue d'ici, une maison seule... ils y seront à merveille...

ALFRED.

Tu vas m'y conduire.

VAN-BROOK.

Moi de même.

LISTOU.

A cette heure-ci, par un temps affreux!

Anc: *Bonheur de la table* (Huguenots).

ALFRED et VAN-BROOK.

Rien ne m'intimide,  
Viens, sois notre guide.  
D'un pas intrépide,  
Nous l'escorterons!  
Le dépit, la rage,  
Doublent mon courage;  
Et malgré l'orage,  
Nous arriverons.

VAN-BROOK, donnant une bourse à Listou.

Prends cette somme,  
Marche... obéis!  
Ou je t'assomme!

ALFRED.

Allons, choisis.

LISTOU.

Loin que j'hésite,  
Je prends l'argent...  
Mais passez vite...  
Passez devant.

ENSEMBLE.

Rien ne m'intimide,  
Viens, sers-nous de guide, etc.

(Listou ouvre la porte à droite, fait passer devant lui Alfred et Van-Brook, et au moment où il va les suivre, Édouard paraît à la porte du fond; Listou lui fait signe qu'ils sont partis; il sort et tire la porte sur lui.)

## SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, CAROLINE.

ÉDOUARD, paraissant le premier.

Entrez, entrez, madame; voici le seul abri que j'aie découvert.

CAROLINE.

Où sommes-nous donc?

ÉDOUARD.

Dans une cabane abandonnée, qui est devenue, je crois, une espèce de rendez-vous de chasseurs.

CAROLINE.

Mais c'est affreux!

ÉDOUARD.

Je le sais bien.

CAROLINE.

Et vous m'y avez conduite?

ÉDOUARD.

Je n'avais pas le choix.

CAROLINE, à part.

Quelle tranquillité! il est vraiment insupportable... (Haut.) Quel horrible pays!

ÉDOUARD.

Je ne dis pas non.

CAROLINE.

Au fait, il faut bien souffrir un peu, pour avoir

quelque chose à dire de ses voyages... Oh! quand je serai de retour à Paris, dans mon petit bouddoir et auprès d'un bon feu, comme je vais en raconter!... comme je vais mentir!... c'est là le seul plaisir, après les grands dangers, et nous en avons couru d'épouvantables.

ÉDOUARD.

Lesquels?

CAROLINE.

Mais d'abord, celui d'une fluxion de poitrine... vous surtout, qui vous êtes privé pour moi de votre manteau, ce qui ne m'a pas empêché d'avoir bien froid.

ÉDOUARD.

Si nous pouvions faire du feu... les chasseurs dont je vous parlais ont du laisser quelques provisions... du bois, par exemple... (Voyant les broussailles qui sont auprès de la porte.) Tenez, voilà justement ce qu'il nous faut. (Il les met dans la cheminée, prend la chandelle qui est sur la table et y met le feu.)

CAROLINE, pendant qu'Édouard fait du feu.

Si attentif, si dévoué... et malgré cela, il ne parle pas... ces petits jeunes gens, si timides, c'est amusant; mais c'est terrible, car il ne dit rien... rien dont on puisse tirer avantage... même dans les moments de danger, qui, d'ordinaire, rendent si communicatif.

ÉDOUARD, qui vient d'allumer du feu.

Tenez, tenez, voyez-vous comme ces broussailles prennent vite, dans un instant vous aurez un feu magnifique... regardez déjà.

CAROLINE.

Je vous donne une peine... combien vous êtes bon!

ÉDOUARD.

Pas tant, c'est pour moi, ce que j'en fais... je serais trop malheureux si cette promenade devait vous rendre malade... Allons, maintenant approchez-vous, ce bon feu va vous remettre... (Plaçant une bûche devant la chaise.) Vous mettez vos pieds là-dessus, ils sécheront mieux. (Il lui prend la main pour la faire asseoir.)

CAROLINE, avec douceur.

Mais vous, monsieur, votre main est glacée; pauvre jeune homme! il est tout tremblant!

ÉDOUARD, appuyé sur le dos de la chaise de Caroline.

C'est de froid, madame!... (Vivement.) Mais qu'importe? je ne m'en aperçois pas, parce qu'il y a là quelque chose qui me réchauffe et me ranime, une bonne pensée qui me donne du courage, un espoir qui me soutient.

CAROLINE, vivement.

Lequel?

ÉDOUARD, avec hésitation.

Celui de vous défendre et de vous protéger; c'est ma seule idée.

CAROLINE, le regardant avec expression.

Pas d'autre?

ÉDOUARD.

Non, madame, et si je peux vous ramener auprès de votre tante...

CAROLINE.

Ah! mon Dieu! vous avez raison, cette pauvre tante doit être d'une inquiétude, elle va s'imaginer que je suis perdue, que je suis morte... Oui, monsieur, c'est votre faute; on ne se charge pas de conduire les gens quand on ne connaît pas les chemins, et à moins vraiment que vous ne l'avez fait exprès...

ÉDOUARD.

Peut-être bien, je n'en voudrais pas répondre.

CAROLINE.

Comment, monsieur, dans quel but, quelle intention? je ne resterai pas un instant de plus...

ÉDOUARD, timidement.

Vous en êtes la maîtresse; mais vous ne pouvez partir seule, la nuit, au milieu des précipices; d'ailleurs, la pluie qui redouble vous retient près de moi, et vous pouvez rester sans crainte; je jure, par ce qu'il y a de plus sacré au monde, de vous respecter comme un frère!...

CAROLINE.

Je vous crois.

ÉDOUARD.

Ah! il est des gens qui ne laisseraient pas échapper une si belle occasion... qui, se trouvant ainsi seuls avec vous, la nuit, et dans un désert, oseraient vous parler d'amour; ils en seraient capables... mais moi, je vous l'ai dit... moi qui n'ai que des idées pures et désintéressées, je suis prêt, s'il le faut, à m'éloigner de vous, et je vous promets, si vous l'exigez, de ne pas même vous adresser la parole.

CAROLINE, à part.

La belle avance.

ÉDOUARD.

Me craignez-vous encore?

CAROLINE.

Oh! non, monsieur.

AIR : *Mire dans mes yeux les yeux.*

Vraiment je n'y conçois rien,

Mais prenons courage;

Si timide est son maintien

Qu'on ne risque rien.

Non, rien,

Avec lui je gage,

Non, rien,

L'on ne risque rien.

(A part.)

J'ai juré que le coupable,

A mes genoux tomberait.

(Haut.)

Une conduite semblable,

Doit cacher quelque projet.

ÉDOUARD, timidement.

Peut-être est-ce véritable...

Mais si c'était mon secret.

CAROLINE, le regardant.

Ah! quel regard est le sien!

Allons, du courage,  
Si timide est son maintien  
Qu'on ne risque rien.  
Avec lui je gage,  
L'on ne risque rien.

(S'approchant d'Édouard.)

Ce secret, peut-on l'apprendre?

ÉDOUARD.

Pourquoi le dirais-je ici

A qui ne peut me comprendre?

CAROLINE, le regardant avec expression.

Qui vous fait parler ainsi?

ÉDOUARD, timidement.

Ah! si l'on savait m'entendre!

CAROLINE.

Pourquoi donc trembler ainsi?

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

Ah! quel regard est le sien!

Allons, du courage!

Maintenant, je le vois bien,

Je ne risque rien,

Non, rien.

Allons, du courage,

Non, rien,

Je ne risque rien.

CAROLINE.

Grand Dieu! quel trouble est le sien!

Allons, du courage,

Si timide est son maintien,

Qu'on ne risque rien,

Non, rien.

Avec lui je gage,

Non, rien,

L'on ne risque rien.

ÉDOUARD.

Eh bien! puisque vous me forcez à vous dire ce que j'avais juré de cacher, à vous et au monde entier... je vous aime.

CAROLINE, avec joie.

Ah! c'est donc là ce secret si terrible, dont vous ne vouliez pas convenir; bien plus, vous vouliez me persuader le contraire... c'était une trahison, oui, monsieur, demandez-m'en pardon... là! à genoux... (Édouard tombe à ses genoux.) Et maintenant, d'un air tendre et confiant.) pour tenir ma promesse, pour que, moi, vous ne puissiez jamais m'accuser de fausseté, pour que ma franchise égale la vôtre, je vous dirai la vérité tout entière, c'est que... je ne vous aime pas. (Elle part d'un grand éclat de rire.)

ÉDOUARD, toujours à genoux.

Ah! vous riez... eh! bien, j'en suis fâché, madame; mais vous l'avez voulu, je vous aime, et je suis très-entêté. (Il se lève.)

CAROLINE.

Comment, monsieur, que signifie?...

ÉDOUARD.

Nous sommes entrés tous les deux dans une route dont nous ne pouvons plus sortir... ce n'est pas volontairement que j'y ai fait les premiers pas,

vous m'y avez entraîné, maintenant j'y marcherai plus vite que vous.

CAROLINE.

Mais sans moi!... (Elle se dirige vers la porte.)

ÉDOUARD, l'y devançant et en ôtant la clef.

C'est ce que nous allons voir.

CAROLINE.

Comment, monsieur?...

ÉDOUARD, mettant la clef dans sa poche.

J'ai toujours vu qu'on prenait son parti des choses irrémédiables. (Au moment même on frappe aux deux portes.)

VAN-BROOK, frappant en dehors à la porte du fond.

Il y a du monde dans cette cabane, car je vois de la lumière.

CAROLINE.

M. Van-Brook!

ALFRED, frappant en dehors à la porte à droite.

Qui que vous soyez... ouvrez-nous!

CAROLINE.

O ciel!... cette autre voix... à peine je respire...

ALFRED, en dehors.

Ouvrez, on j'enfonce la porte!

CAROLINE, avec désespoir.

C'est Alfred!... c'est lui!... et M. Van-Brook de l'autre côté!... (Pendant ce dialogue, Alfred et Van-Brook chantent en dehors.)

AIR: *Bonheur de la table.*

Rien ne m'intimide, etc.

ÉDOUARD, qui s'est relevé et est allé s'asseoir sur la chaise à droite, à Caroline qui le supplie.

Que voulez-vous que j'y fasse?

CAROLINE, à Édouard.

Répondez, monsieur... répondez...

ÉDOUARD.

Et que leur dire?...

CAROLINE.

Que vous êtes seul!... qu'on n'entre pas!

ÉDOUARD, froidement et sans remuer.

Pourquoi donc? je n'ai aucune raison de me cacher... (Au même moment, Van Brook et Alfred enfoncent les deux portes.)

### SCÈNE IX.

VAN-BROOK, entrant par le fond; ALFRED, par la droite; CAROLINE, près de la chaise d'Édouard qui reste assis; LISTOU, entrant après Alfred.

VAN-BROOK et ALFRED.

Caroline!...

CAROLINE, s'élançant près d'Alfred.

Monsieur!... monsieur, daignez m'entendre!

LISTOU, bas à Édouard.

Je les ai promené pendant une heure... c'est tout ce que j'ai pu faire.

ÉDOUARD, bas.

C'est bien!

ALFRED.

En tête-à-tête avec monsieur!

VAN-BROOK, tirant son calepin de sa poche.  
Et depuis trois heures!

CAROLINE.

Quand vous saurez...

ALFRED.

Je ne veux rien entendre...

VAN-BROOK.

Ni moi non plus...

ALFRED.

Tous nos nœuds sont rompus, mais c'est à monsieur que je demanderai raison...

VAN-BROOK.

Oui, monsieur, nous exigeons une explication.

ÉDOUARD, toujours sur sa chaise.

Et sur quoi, s'il vous plaît? je n'ai rien à vous dire.

VAN-BROOK.

C'est juste! les faits parlent d'eux-mêmes.

ÉDOUARD, se levant.

C'est moi à mon tour qui vous demanderai de quel droit vous venez ainsi faire un éclat... dans un logis que j'ai loué... qui m'appartient, et où je suis le maître.

ALFRED, avec colère.

De quel droit?

VAN-BROOK.

Vous le savez bien...

ALFRED.

Et si vous l'ignorez, je me charge de vous l'apprendre.

ÉDOUARD.

Quand vous voudrez...

ALFRED.

Ici-même.

ÉDOUARD.

Vous êtes deux, messieurs...

ALFRED, allant à Édouard.

Un seul subira, et c'est moi.

VAN-BROOK.

Non, morblen!

ALFRED.

Je l'exige.

VAN-BROOK.

Et je ne le souffrirai pas...

ÉDOUARD.

Je vous mettrai d'accord, car c'est à tous les deux que je m'adresse.

LISTOU, à part.

Est-il enragé, ce petit-là!

ÉDOUARD.

Quant à l'ordre du combat, le sort en décidera; mais je suis sans armes.

ALFRED.

Les officiers qui sont avec ces dames nous prêteront leurs épées... je cours les chercher...

VAN-BROOK.

Et moi, j'ai vu chez le menuisier du Gave de vieux pistolets que je lui emprunterai.

ÉDOUARD.

Soit, je vous attends. (Van-Brook et Alfred sortent.)

## SCÈNE X.

CAROLINE, qui est tombée évanantie sur la chaise à gauche auprès de la table; ÉDOUARD, LISTOU.

LISTOU, bas à Édouard.

J'en suis encore tout tremblant... et il n'est pas possible qu'à votre âge...

ÉDOUARD, souriant.

Tu crois cela, laisse-nous un instant... mais ne t'éloigne pas, j'aurai besoin de toi.

LISTOU.

Je reviens à ma première idée... c'est quelque lutin. (Il sort par la porte à droite.)

## SCÈNE XI.

ÉDOUARD, CAROLINE.

ÉDOUARD.

Eh bien! madame, la leçon ne s'est pas fait attendre, seulement je ne l'aurais pas crue si prompte ni si forte... voilà trois hommes qui pour vous vont s'égorger dans un instant.

CAROLINE, avec effroi.

Ah!

ÉDOUARD.

Vous en êtes désolée! je le crois bien, non pour des rivaux qui probablement vous sont fort indifférents, mais pour vous qu'un pareil éclat va perdre à jamais...

CAROLINE.

Et voilà qui est indigne, car mieux que personne vous saviez que j'en aimais un autre et que je ne suis point coupable!

ÉDOUARD.

Vous en aimiez un autre! mais c'est bien pire encore!... vous en aimiez un autre! et vos regards, vos paroles ont sollicité mon amour... vous lui avez été infidèle de cœur et de pensée... et vous croyez n'être pas coupable!

CAROLINE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Vous l'avez été... vous avez été perfide et cruelle envers moi qui vous avais épargnée, envers moi qui avais été généreux et veux l'être plus encore...

CAROLINE.

Que dites-vous?

ÉDOUARD.

Votre honneur compromis, votre réputation, je puis tout vous rendre d'un seul mot.

CAROLINE, se levant.

Après un éclat pareil... un duel.

ÉDOUARD.

Il dépend de vous de l'empêcher; il y a ici deux rivaux... je ne parle pas de moi, je me retire du concours... eh bien! madame, il faut en épouser un; vous allez me demander lequel? attendez... j'ai cru voir... j'ai pu me tromper, et peut-être vous-même n'en savez-vous rien... j'ai cru voir que vous préféreriez Alfred...

CAROLINE.

Oh! oui, monsieur, c'est lui que je préfère.

ÉDOUARD.

Alors, c'est celui-là que vous n'épouserez pas.

CAROLINE.

Et vous vous imaginez, monsieur, que je vous laisserai ainsi disposer de mon sort? que d'un mot vous briserez ma volonté, mes sentiments?

ÉDOUARD.

Eh! mon Dieu! vous obliger à être millionnaire, à briller au premier rang... la punition est-elle donc si rigoureuse?... M. Van-Brook, c'est le mari qu'il vous faut.

CAROLINE.

Jamais.

ÉDOUARD.

Ah! prenez garde, c'est la condition expresse que je vous impose; sinon, je me tais; sinon, ce double duel, et toutes ses suites; vous avez sur vous une lettre de M. Van-Brook, qui demande votre main; un mot de réponse, au bas de sa lettre; réponse affirmative. (Il lui présente un crayon.)

CAROLINE.

Ah! monsieur, c'est affreux! c'est indigne! parce que vous voyez une pauvre femme bien effrayée, bien malheureuse, vous croyez pouvoir l'humilier, la tyranniser, me faire renoncer à celui que j'allais épouser!

ÉDOUARD.

Eh! ne vous a-t-il pas donné l'exemple? ne vous a-t-il pas dit tout à l'heure qu'il renonçait à vous? et quant à moi... (Avec malice.)

AIR : *Mire dans mes yeux, tes yeux.*

Oh! moi, vous le savez bien,

Sans peine on m'oublie!

Avec moi vous savez bien

Qu'on ne risque rien!

Non, rien,

Ma belle ennemie,

Non, rien,

L'on ne risque rien.

Pour moi, loin d'être alarmée

Sur le destin des combats,

Que votre âme soit calmée;

Car, s'il faut le dire, hélas!

Je ne vous ai pas aimée.

CAROLINE, étonnée.

Comment, monsieur? qu'est-ce que cela signifie?

ÉDOUARD, aboyant l'air.

Eh je ne vous aime pas.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Ah! quel complot est le sien!

Quelle perfidie!

Vraiment, je n'y comprends rien;

Je ne comprends rien,

Non, rien,

A sa perfidie;

Non, rien,  
Je ne comprends rien!

ÉDOUARD.  
Ce secret-là, c'est le mien ;  
Mais, dans cette vie,  
En ne disant jamais rien,  
On ne risque rien ;  
Non, rien,  
Ma belle ennemie ;  
Non rien,  
L'on ne risque rien.

LISTOU, entrant en tremblant.

M. Alfred, avec deux épées sous le bras.

CAROLINE.

Alfred! et ce duel, et pas d'autre moyen de l'empêcher; tenez, tenez, monsieur. (Elle écrit vivement, et donne la lettre à Édouard.) Il ne sera pas dit que quelqu'un s'est exposé pour moi... Ah! je suis bien malheureuse. (Elle sort par la porte à droite.)

ÉDOUARD.

Listou, conduis madame auprès de sa tante. (Listou sort avec Caroline.)

## SCÈNE XII.

ALFRED, entrant par le fond, ÉDOUARD.

ALFRED.

Voici des armes... et maintenant, je suis à vos ordres.

ÉDOUARD.

C'est bien!

ALFRED.

Vous pouvez choisir.

ÉDOUARD.

Un instant... il faut attendre M. Van-Brook.

ALFRED.

A quoi bon?

ÉDOUARD.

Je lui ai promis que le sort déciderait... et si vous me tuez, j'aurai privé cet honnête homme d'une satisfaction à laquelle il avait droit.

ALFRED.

Mais, monsieur...

ÉDOUARD.

Il y compte... je le lui ai dit... je tiens à ma parole.

ALFRED.

Nous devons nous battre ce matin, si je découvre que vous fussiez aimé... et maintenant que j'en ai la preuve... maintenant qu'il ne me reste aucun doute...

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon, moi, j'en ai encore, et si je n'avais l'air à vos yeux de vouloir éviter un combat, je vous dirais que, dans ce moment, nous nous disputons tous les deux une conquête que nous enlève un troisième.

ALFRED.

Que dites-vous?

ÉDOUARD.

Que Caroline épouse aujourd'hui M. Van-Brook.

ALFRED.

Ce n'est pas possible.

ÉDOUARD.

Je vous l'atteste, j'ai vu la demande et la réponse.

ALFRED.

Il se pourrait!... Caroline...

ÉDOUARD.

Et c'est pour cette femme que vous avez abandonné une pauvre fille qui vous aimait tant.

ALFRED, tressaillant.

Monsieur!

ÉDOUARD.

C'est au moment d'un mariage, quand elle vous attendait, que sans égards, sans pitié, sans la préparer à ce coup fatal, vous écrivez qu'un autre hymen...

ALFRED.

Ah! qui vous l'a dit?

ÉDOUARD.

Ce billet où vous renonciez à elle, ce billet qui l'aurait tuée!... Si elle ne l'avait pas reçu... s'il était tombé entre les mains de sa sœur, que vous ne connaissez pas... et qui, joyeuse, arrivait pour ce mariage?

ALFRED.

Ah! s'il était vrai! quoi! sa sœur?...

ÉDOUARD.

Oui, sa sœur aînée, madame Delmar, qui, craignant le désespoir d'Emma, est partie pour veiller sur vous, et lui a promis de vous ramener près d'elle.

ALFRED.

Il serait vrai?

ÉDOUARD.

Eh bien! ai-je tenu parole?

ALFRED.

Quoi! c'est vous... vous seriez...

ÉDOUARD.

Eh! oui...

ALFRED, se jetant à ses pieds.

Ah! madame!...

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VAN-BROOK, tenant sous son bras deux énormes pistolets.

VAN-BROOK.

Madame!... une femme!...

ALFRED.

Eh! oui... la fille de M. Van-Open.

VAN-BROOK.

L'associé de mon père; et moi qui voulais la tuer... Ah! madame!... (Il se jette aux genoux d'Édouard.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CAROLINE,  
MADAME DESNELLES et LISTOU,  
entrant par la droite.

CAROLINE, apercevant Van-Brook et Alfred aux genoux  
d'Édouard.

Tous deux à ses pieds.

LISTOU, à part.

C'en est un, j'en suis sûr! c'est un diable!

ÉDOUARD, relevant Van-Brook.

Vous, l'ancien ami de ma famille, vous que j'estime et que j'aime, je vous disais bien hier que je vous défendrais... que j'étais de votre parti... et en voici la preuve... vous épousez madame, qui y consent.

VAN-BROOK.

Est-il possible?... (A Caroline.) Quoi! vous consentiriez?...

CAROLINE, avec humeur.

Eh! oui, monsieur.

VAN-BROOK.

Que vous êtes bonne!... et Alfred?

ÉDOUARD.

Alfred y consent aussi.

ALFRED.

Je pars dès ce soir... pour Bordeaux.

ÉDOUARD.

Où il va épouser Emma.

VAN-BROOK, montrant Édouard.

La sœur de madame.

CAROLINE et MADAME DESNELLES.

C'est une femme?

ÉDOUARD, à Caroline.

Oui, vraiment... et vous voyez bien que d'un mot vous voilà justifiée.

LISTOU, regardant Édouard.

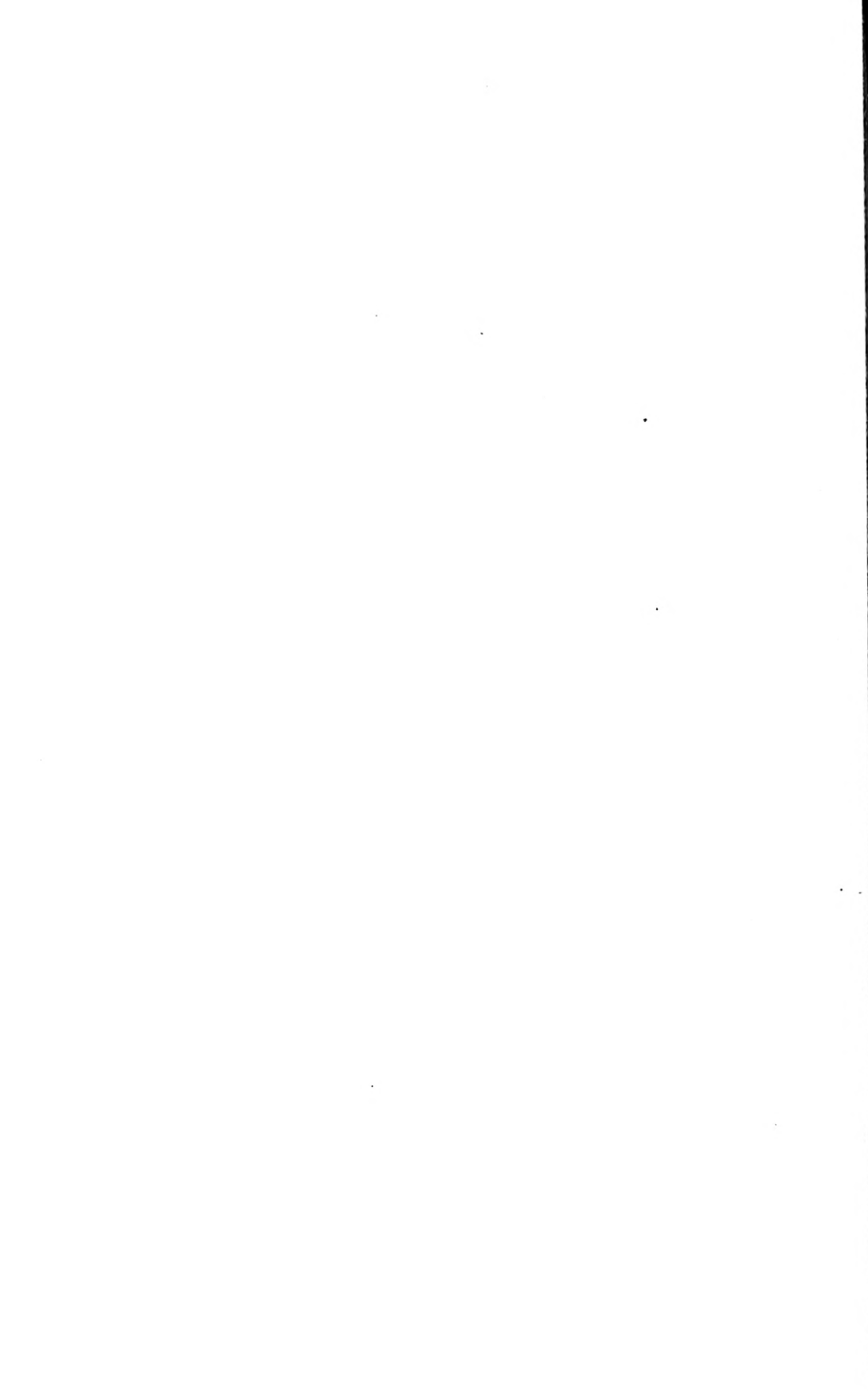
Une femme! eh bien! au fait... il y avait bien quelque chose de ce que je disais.

MADAME DESNELLES, à Édouard.

Votre main, mon beau monsieur... c'est-à-dire ma belle petite... enchantée de la leçon que vous avez donnée à ma nièce...

CAROLINE, à part.

C'est égal, si ça n'avait pas été une femme!...





# LA LISTE DES NOTABLES

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
LE 11 MAI 1836.

EN COLLABORATION AVEC M. CH. DUPEUTY.

PERSONNAGES

ACTEURS

DALIMBERT, sous-préfet. . . . .	MM. MATHIEU.
CRÉPU, son ami, ancien fourreur, retiré du commerce. . . . .	LEPEINTRE AÎNÉ.
FRÉDÉRIC DE GENCY, étudiant en droit. . . . .	BRINDEAU.
LOUISA, femme de Dalimbert. . . . .	M <sup>lle</sup> THEECY.
MADAME CRÉPU. . . . .	M <sup>me</sup> GUILLEMIN.
VIRGINIE, jeune couturière. . . . .	M <sup>lle</sup> BROHAN.
UN DOMESTIQUE. . . . .	MM. BALLARD.
UN GARÇON IMPRIMEUR. . . . .	LOUIS.

La scène est à Paris, de nos jours.

# LA LISTE DES NOTABLES

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; au premier plan, à droite, l'appartement de madame Crépu; à gauche, celui de Dalimbert; au fond, porte conduisant au dehors; croisées garnies de rideaux, chaises, fauteuils, table, etc.

### SCÈNE I.

LOUISA, DALIMBERT, continuant une querelle.

DALIMBERT.

Enfin, madame, vous me direz pourquoi vous ne voulez pas aller au bal.

LOUISA.

Je ne suis pas d'humeur à danser... et d'ailleurs je n'ai pas de robe convenable.

DALIMBERT.

C'est un caprice...

LOUISA.

Comme vous voudrez.

DALIMBERT.

Vous irez!

LOUISA.

Je n'irai pas!

DALIMBERT.

Ah! c'est trop fort... pousser l'obstination jusqu'à refuser un plaisir...

LOUISA.

Et vous la tyrannie jusqu'à vouloir me l'imposer.

DALIMBERT.

J'ai mes raisons pour aller à cette fête que donne madame Delbée.

LOUISA.

Et moi les miennes pour ne pas y paraître. Vous avez cru, monsieur, qu'en épousant une jeune fille de dix-sept ans il vous suffirait de dire *je veux* pour que ce mot seul fût une loi pour elle... vous vous êtes trompé.

DALIMBERT.

A votre âge, cette répugnance pour un bal est une monstruosité.

LOUISA.

Je pourrais répondre qu'au vôtre un pareil goût est une folie.

DALIMBERT.

Madame, je vous en prie, parlez moins haut.

LOUISA.

Pourquoi donc ça?

DALIMBERT.

M. Crépu, qui nous a forcés pour ainsi dire d'accepter un appartement dans sa maison, est un fort brave homme, sans doute, un excellent

ami; mais je crains son caractère indiscret et curieux.

LOUISA.

Quand on n'a rien à se reprocher...

DALIMBERT.

La médiancée est chez lui une passion, presque une monomanie; dès qu'il est question de certaines mésaventures très-communes... son cerveau d'éménage, et je ne serais nullement flatté de servir de passe-temps à cette folie qui le tourmente.

LOUISA.

Je vous approuve, monsieur; mais qu'avez-vous besoin de ma présence à cette fête?

DALIMBERT.

L'intérêt qu'inspire une jeune et jolie femme se reporte toujours sur le mari, et comme tous mes protecteurs doivent s'y trouver...

LOUISA.

Croyez bien, monsieur, que si je refuse...

DALIMBERT.

Ah! finissons, madame, et préparez-vous.

LOUISA.

Puisque vous ne voulez rien entendre, préparez-vous donc alors, monsieur, à m'y conduire dans cette toilette!... (Elle sort vivement par la gauche.)

DALIMBERT, la suivant jusqu'à la porte de son appartement.

C'est affreux, madame, c'est une indignité...

### SCÈNE II.

DALIMBERT, CRÉPU, MADAME CRÉPU.

CRÉPU, entrant par la droite avec sa femme.

Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il donc, cher ami?... comment! une querelle, une bruyante dans le ménage? Il me semble que quand on se marie, c'est pour être unis... Vois madame Crépu et moi... deux tourtereaux, deux pigeons pattus, absolument.

DALIMBERT.

Louisa qui ne veut pas aller au bal.

CRÉPU.

Et tu veux qu'elle y aille, toi...

DALIMBERT.

Je l'exige même.

MADAME CRÉPU.

Vous ne m'avez jamais fait une aussi aimable violence, monsieur Crépu.

CRÉPU.

Je crois bien, tu acceptes toujours.

DALIMBERT.

Oh! j'y suis bien décidé, je ne céderai pas.

CRÉPU.

Prends garde, Dalimbert... prends garde... veux-tu que je te dise, mon ami? je te trouve trop sous-préfet avec ta femme.

MADAME CRÉPU.

Les femmes ne doivent-elles pas obéissance à leurs maris?

CRÉPU.

C'est exact... elles doivent... mais comme elles ne payent jamais, c'est comme si elles ne devaient rien du tout.

DALIMBERT.

Enfin, madame, soyez juge entre nous... ma femme n'a-t-elle pas depuis quelque temps un caractère fantasque et incompréhensible?... Elle ne connaissait pas Paris... Eh bien! devinez comment elle reçut la proposition que je lui fis de m'y accompagner, lorsqu'il y a trois mois je quittai ma sous-préfecture...

MADAME CRÉPU.

Elle vous sauta au cou, en vous embrassant et en vous appelant son cher petit mari.

DALIMBERT.

Du tout, elle me refusa, et il fallut se fâcher pour l'emmener avec moi.

MADAME CRÉPU.

Vous ne m'emmèneriez jamais comme cela, monsieur Crépu.

CRÉPU.

Où ça?... à Paris?... Nous y sommes.

MADAME CRÉPU.

A Londres, en Italie.

CRÉPU.

Je te promets de t'y mener.

MADAME CRÉPU.

Quand ça?

CRÉPU.

Quand il y aura des chemins de fer.

AIR : *Vaudeville du Baiser au Porteur.*

MADAME CRÉPU.

Alors j'aurai le temps d'attendre.

CRÉPU.

Non pas; tiens, lis plutôt *le Temps*:

Il prouve, là, qu'en sachant bien s'y prendre,  
C'est une affaire environ de douze ans,

Ou tout au plus de vingt-cinq à trente ans:

Où, c'est ainsi que marche l'industrie;

Car déjà cet heureux chemin,

Qui doit mener à Londres, en Italie,

Est en route pour Saint-Germain.

Ah çà! pour en revenir à ta femme...

DALIMBERT.

Je trouve ici une famille qui peut beaucoup : nous sommes parfaitement accueillis : on nous invite à plusieurs soirées, ma femme y prend le plus grand plaisir, et tout à coup elle refuse d'y aller... sans motif.

CRÉPU.

Il y en a un...

DALIMBERT.

Elle prétend que ses robes ne sont plus à la mode.

CRÉPU.

Alors, il y en a deux.

DALIMBERT.

N'importe, il faut qu'elle vienne... j'y ai le plus grand intérêt.

CRÉPU.

Peut-être.

DALIMBERT, à madame Crépu.

Aussi, pour lui ôter tout prétexte... soyez assez bonne, ma chère voisine, pour lui faire arranger à l'instant la toilette la plus riche, la plus élégante...

MADAME CRÉPU.

Où, mon cher voisin... j'ai justement une petite ouvrière qui travaille comme les fées... je vais vous l'envoyer... (En sortant.) Quel mari aimable et galant! (A Crépu.) Vous ne m'avez jamais fait faire de robes de bal, vous, monsieur.

CRÉPU.

Je crois bien, tu en as vingt-cinq. (Madame Crépu sort par le fond.)

## SCÈNE III.

DALIMBERT, CRÉPU.

DALIMBERT.

Je suis désolé, mon cher Crépu, que tout cela se passe chez toi qui m'as si galamment offert un appartement dans ta maison, pendant mon voyage à Paris.

CRÉPU.

Dans une de mes quatre maisons, c'est vrai... je t'ai donné mon propre appartement, et j'ai été m'établir au second... Vous demeurez là, à droite, en face de madame Crépu; ça fait une petite société à ma femme, ça me débarrasse d'elle, ce cher ange, et je ne me plains pas. Mais dis-moi donc, cette querelle, est-ce de ce matin ou d'hier au soir? est-ce qu'il y a des nuages, des papillons? conte-moi ça, conte-moi ça.

DALIMBERT, à part.

Allons, le voilà parti... tâchons de lui faire perdre son idée fixe. (Haut.) Ah çà! mon cher Crépu, depuis quinze ou vingt ans que nous nous sommes perdus de vue, comment t'y es-tu pris pour faire fortune?

CRÉPU.

Voilà l'histoire de ma vie aventureuse... A peine au sortir de l'étude d'avoué où nous étions tous deux clercs de procureur, et dont je fus évincé

pour avoir dit du mal des dames de la basoche, je me trouvais inspecteur du payé de Paris, et dépourvu de pièces de cent sous... Je pensai alors à ma famille, et j'allai me remettre aux crochets de la marmite paternelle... Je végétais ; mais enfin, je vivais et je flânais, lorsqu'un beau jour d'automne où il pleuvait très-fort, l'auteur de mes jours, surchargé de progéniture, me tint à peu près ce langage : « Crépu aimé... (car je suis « le premier né de la famille) Crépu aimé, mon « fils chéri, tu es rempli d'aimables qualités, mais « tu manges trop... » Là-dessus, il me donna neuf francs et sa bénédiction, et me mit à la porte. Muni de ces ressources, je revins dans la capitale des beaux-arts et de la civilisation, crotté comme un caniche... J'étais heureusement porteur d'une physionomie charmante et d'une lettre de recommandation, au moyen desquelles je fus reçu comme commis chez un fourreur de la rue aux Ours. Me voilà donc dans la fourrure jusqu'au cou, mangeant du bouilli à discrétion, et maigrissant tous les jours... J'avais un physique pâle et intéressant, la beauté de ma chevelure surtout était devenue proverbiale ; toutes les femmes du quartier voulaient de mes cheveux.

DALIMBERT.

Comment ! de tes cheveux ? mais il me semble que tu as un toupet.

CRÉPU.

Où, où, un peu au milieu, seulement... depuis, cher ami ; mais alors... je te le répète, toutes les femmes voulaient de mes cheveux... on s'arrachait mes cheveux... C'est justement pour ça que... enfin n'importe... mes succès prodigieux auprès de la plus belle moitié du faubourg ne faisaient nullement le compte de la bourgeoisie... car il y avait une bourgeoise, une de ces femmes longues et nerveuses de la nouvelle école qui me menaçait de me donner un coup de couteau de cuisine, si j'avais le malheur de parler à une femme au-dessous de quarante ans... Cette femme insipide, cette femme sans aucune espèce d'agrément personnel, c'est Eudoxie, aujourd'hui ma légitime.

DALIMBERT.

Je devine le reste.

CRÉPU.

Ça n'est pas difficile... le marchand de peaux d'ours trépassa, pour avoir mangé à lui seul la moitié d'une oie farcie de marrons... Nous le pleurâmes dix jours, et au bout de treize mois, d'après le Code, la veuve convola avec moi en secondes noces, véritable mariage d'inclination, tout au dernier vivant.

DALIMBERT.

Et tu as quitté les affaires ?

CRÉPU.

Où, j'ai quitté les affaires ; mais j'ai été obligé de garder ma grande femme... Au moins avec celle-là,

je suis sûr d'une chose : c'est que je ne serai pas forcé de me coucher moi-même sur ma liste.

DALIMBERT.

Quelle liste ?

CRÉPU.

Tu ne sais donc pas?... La plus heureuse idée qui puisse venir à un homme d'esprit retiré de la fourrure, qui veut encore occuper ses loisirs, et se livrer à toute l'atrocité de son caractère... une petite biographie à la main...

DALIMBERT.

Des préfets ?...

CRÉPU.

Non, il y a bien aussi des préfets et autres fonctionnaires publics... J'ai appelé cela la liste des notables... des notables... (Il lui parle bas à l'oreille.) Il faut lui mettre les points sur les *u*.

DALIMBERT.

Va-t'en au diable avec ta liste !...

CRÉPU.

Méfie-toi, méfie-toi.

DALIMBERT.

Tu n'es qu'un fou... Mais j'y pense, ma femme pourrait m'objeeter encore son collier... et ses boucles d'oreilles. Je vais lui acheter, chez *Janisset*, une parure charmante en camées ; cela se porte beaucoup cette année...

CRÉPU, à part.

Où, ça se porte beaucoup...

DALIMBERT.

Et puisqu'elle veut être à la mode... eh bien ! elle y sera...

## SCÈNE IV.

CRÉPU, seul.

Où, où, prends garde d'y être aussi, toi, à la mode... Que de courses, depuis mon retour de la campagne, pour mettre ma chère petite liste au courant !

Auc : *Annuaire du régiment.*

Je suis un monstre charmant,

Amusant,

Médisant,

Le vrai roi du cancan.

Le velours, le drap, la serge,

Pour observer, tout me va :

Depuis la log' du concierge

Jusqu'à la log' d'Opéra,

Pas un lieu parfumé d'ambro,

Pas un divan, un grabat,

Pas un salon, une chambre,

Où je n'ai trouvé un candidat !

Je suis un monstre charmant,

Etc., etc.

Comme un philosophe, un sage,

C'est pour la postérité

Que j'écris, à chaque page,

Le nom qui l'a mérité ;

Au public ainsi je livre

Un museum d'*Urbain*.

Et, comm' l'autre, mon grand livre  
N'ayant pas la réduction.

Je suis un monstre, etc.

C'est égal, je suis littéralement éreinté... voyons, voyons, pourtant, pas de paresse... je n'ai pas même la force de mettre mes écritures à jour... Quelle récolte, hier!... quatre sur quatre!... Ah! l'on est bien sur ce fauteuil; au fait, je puis m'y reposer de mes travaux... puis-je je prête à Dalimbert la moitié de mes appartements dans une de mes maisons, il n'y a rien d'inconvenant à ce que je m'étende sur un de mes meubles... Quel beau jour que celui d'hier!... quatre sur quatre!... (Il s'endort peu à peu.) Oh! mariage, va... lien sacré parmi les hommes... tu m'as donné une grande vieille femme maigre... mais tu me le payeras. (Il s'endort en répétant son refrain à voix basse.)

### SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, CRÉPU, endormi.

FRÉDÉRIC, sans voir Crépu.

M. Dalimbert vient de sortir... il faut absolument que je voie Louisa... mais si son mari allait revenir, me surprendre auprès d'elle... eh bien! qu'est-ce que ça me fait?... pourvu que je la voie... (Il va pour frapper chez madame Dalimbert, et aperçoit Crépu endormi.) Qu'est-ce que c'est que ça?... ah! c'est ce vieux curieux de Crépu, cette mauvaise langue... Que le diable l'emporte!... si je sonne ou si je frappe chez madame Dalimbert, il va se réveiller... (Voyant entrer Louisa.) C'est elle!

### SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, LOUISA, CRÉPU, endormi.

LOUISA, pensive.

Mon mari ne pense plus à cette fête, sans doute... tant mieux! encore un danger d'évité... Ciel!... Frédéric... (Elle fait un pas pour s'en aller.)

FRÉDÉRIC, la retenant, et parlant à voix basse.

De grâce, restez... un moment, un seul moment d'entretien...

LOUISA, de même.

Que me voulez-vous?...

FRÉDÉRIC.

Que vous alliez au bal ce soir chez madame Delbée... j'ai réussi à m'y faire inviter...

LOUISA.

Je le savais, monsieur... et c'est pour cela que j'ai résolu de n'y point aller, moi.

FRÉDÉRIC.

Louisa, pourquoi me parler ainsi?... n'êtes-vous pas la première, la seule femme que j'aie aimée?... devais-je penser, quand je suis venu à Paris, que vous profiteriez de mon absence pour vous marier à un autre?...

LOUISA.

Ils l'ont voulu, Frédéric, et j'ai bien pleuré, allez!... (A part.) Il faut tâcher de le consoler... (Frédéric lui presse les mains.)

CRÉPU, endormi.

Je t'ai prévenu, Dalimbert, je t'ai prévenu...

LOUISA, effrayée.

Ah! mon Dieu!... M. Crépu ici?...

FRÉDÉRIC.

Ne craignez rien, il rêve...

LOUISA.

Parlez bien bas...

FRÉDÉRIC.

M'avoir sacrifié à un vieux mari.

LOUISA.

Un jeune... peut-être l'aurais-je aimé un jour; mais tout en renouçant à vous, je voulais vous rester fidèle... (A part.) Quel mal cela fait-il à mon mari?...

FRÉDÉRIC.

Louisa, vous m'aimez donc toujours?...

LOUISA.

Je me disais : à l'âge de M. Dalimbert, on prend une femme pour avoir une amie, une sœur... on ne pense qu'à la fortune... et moi, je pourrai penser encore à Frédéric... (A part.) Quel mal cela fait-il à mon mari?...

FRÉDÉRIC, vivement.

Quoi! vous pensez toujours à moi?

LOUISA.

Silence! il a fait un mouvement.

CRÉPU, endormi.

Ne la force pas d'aller au bal...

FRÉDÉRIC.

Ah! combien votre froideur et votre sévérité m'ont rendu malheureux!... désespérant de vous revoir, et voulant vous oublier, vous ne savez pas encore ce que j'ai fait... d'abord, je suis devenu mauvais sujet...

LOUISA.

Ah! monsieur!...

FRÉDÉRIC.

Ça n'a pas suffi... alors, j'ai joué... ça n'a pas suffi... j'ai fait la cour aux grisettes... ça n'a pas encore suffi... alors...

LOUISA.

Assez, monsieur, assez...

CRÉPU, endormi.

Ma femme... c'est différent, je suis sûr d'elle comme de Jeanne d'Arc. (Louisa fait un mouvement.)

FRÉDÉRIC.

Il rêve toujours... Louisa, puisque je vous ai revue... puisque je vous suis toujours cher, eh bien! donnez m'en une preuve... venez à ce bal.

LOUISA.

D'abord, Frédéric, je n'ai pas dit que je vous aimais... mais vous êtes si vif, si pétulant, il faut bien vous dire quelques mots aimables pour vous empêcher de vous mettre en colère... Soyez bien gentil, bien raisonnable, mon ami... cessez de tourmenter, d'inquiéter sans cesse une pauvre femme qui vous demande grâce pour elle... ne m'aimez plus... ne me le dites plus... surtout...

et alors, moi... Ah! moi... je vous aimerais bien...

FRÉDÉRIC.

Louisa!...

LOUISA.

Adieu, Frédéric... oubliez-moi... je vous en prie...

FRÉDÉRIC, à voix haute.

Jamais!... et si vous persistez à me fuir, je ne réponds plus de mon désespoir... je vous suivrai partout... je m'attacherai à vos pas... et sous vos yeux, dans un bal, en présence de votre mari, je me brûlerai la cervelle...

LOUISA.

Ciel! que dites-vous?...

CRÉPU, se réveillant en sursaut.

Eh bien! qu'y a-t-il?... est-ce que le feu prend à la maison?...

LOUISA, jetant un cri.

Ah!... (Elle rentre vivement chez elle.)

FRÉDÉRIC, à lui-même.

Maladroit!... c'est moi qui l'ai réveillé.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, CRÉPU.

FRÉDÉRIC.

Tiens... vous étiez là, monsieur Crépu?...

CRÉPU, assis sur le bras du fauteuil.

Oui, j'étais occupé à dormir...

FRÉDÉRIC.

Ah! je suis bien fâché de vous avoir dérangé de vos occupations... C'est moi qui vous ai réveillé?...

CRÉPU, descendant.

Le fait est que je faisais un très-joli rêve... il y avait là, à cette place... à côté de moi, une jeune beauté de dix-huit à dix-neuf ans à peu près, sage, mais pas trop sévère... ça allait déjà bien, mais très-bien... par malheur vous avez parlé trop haut, et elle s'est évanouie, évaporée, comme mademoiselle Taglioni dans *la Sylphide*...

FRÉDÉRIC, à part.

Il nous a vus!... (Haut.) Ah! c'est bien désagréable...

CRÉPU.

Oui, c'est taquinant...

FRÉDÉRIC, à part.

Il faut pourtant que je l'empêche de jaser... (Haut.) J'étais venu dans l'intention de rendre ma visite à madame Crépu...

CRÉPU.

Mille fois trop bon...

FRÉDÉRIC.

Et en traversant cette salle, j'ai rencontré madame Dalimbert, à laquelle j'ai présenté mes hommages...

CRÉPU.

Très-bien, très-bien... les dames aiment beaucoup les hommages.

FRÉDÉRIC.

Je sais qu'elle ne peut pas me souffrir; mais, quand on a reçu quelque éducation...

CRÉPU.

Certainement, il faut être poli... c'est un devoir... je suis même sûr que c'est un plaisir pour vous.

FRÉDÉRIC.

D'autant plus que je n'ai aucun motif sérieux de lui en vouloir...

CRÉPU.

Je ne vois pas au fait pourquoi vous lui en voudriez...

FRÉDÉRIC.

Et même, comme cette dame est de mon pays, je n'hésiterais pas, s'il le fallait, à me déclarer son champion... son chevalier...

CRÉPU.

Je vous crois, mon jeune ami... des chevaliers français... (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc?

FRÉDÉRIC.

Oui... si, par exemple, quelqu'un trouvait un malin plaisir à tenir un propos qui pût nuire à sa réputation...

CRÉPU.

Oui, par désœuvrement...

FRÉDÉRIC.

Ou par médisance.

CRÉPU.

Le monde est si méchant!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! je me croirais obligé de lui donner une bonne leçon de discrétion...

CRÉPU.

Je comprends, je comprends parfaitement... Quand on est du même pays...

FRÉDÉRIC.

Quand on a été élevé ensemble...

CRÉPU.

C'est si naturel!...

FRÉDÉRIC, à part.

Je suis sûr qu'il ne parlera pas... (Haut.) Au plaisir de vous revoir.

CRÉPU.

Trop aimable...

FRÉDÉRIC.

Mes hommages à madame...

CRÉPU.

Soyez sûr que je n'y mauquerais pas, jeune homme...

FRÉDÉRIC, à part.

Ne sougez plus qu'au moyen de la voir ici, pendant le bal. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

CRÉPU, seul.

Au plaisir de ne plus vous revoir, à l'avantage de vous quitter! J'ai parfaitement conçu ses arguments; mais n'importe, j'ai des devoirs à rem-

plir et je les remplirai... l'historien doit être impartial. Ce sont des gaillards comme ce petit Frédéric, qui sont la providence de ma liste... pourtant, si je m'étais trompé... Ce jeune-france pourrait se porter à des extrémités fâcheuses... Eh bien! mettons-y de la générosité... ajournons Dalimbert... c'est dommage, pourtant... car la journée n'a pas été bonne aujourd'hui... ce n'est pas comme celle d'hier... voilà six heures, et pas encore un seul nom à inscrire. (Voyant entrer Virginie.) Ah! voici ma providence...

## SCÈNE IX.

CRÉPU, VIRGINIE.

VIRGINIE.

C'est monsieur Crépu...

CRÉPU.

C'est ma petite Virginie... Y a-t-il longtemps que nous ne nous étions vus?... Vrai, ça me fait plaisir de te retrouver ici!

VIRGINIE.

Oui... Eh bien! c'est à votre femme que vous devez ça... je travaille pour madame Crépu, elle m'a donné de belles cravates à ourler...

CRÉPU, à part.

C'est une surprise pour ma fête...

VIRGINIE.

Et ce matin, elle vient de m'envoyer chercher pour une robe de bal... Est-ce qu'elle va au bal, votre femme?

CRÉPU.

Du tout... du tout... Ce n'est pas pour elle... c'est pour une petite dame... son amie...

VIRGINIE.

Et vous, allez-vous toujours au bal du Saumon, vous savez bien, ce petit bal de société où on vous appelait le cauchemar?...

CRÉPU.

L'aimable cauchemar, ne confondons pas... D'ailleurs, la question n'est pas là... Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

VIRGINIE.

En quoi?

CRÉPU.

Eh bien!... en notables.

VIRGINIE.

Comment! vous vous occupez toujours de ces bêtises-là?...

CRÉPU.

C'est ma spécialité... c'est mon dada... mon califourchon. Avant mon départ pour la campagne, tu étais un de mes fournisseurs les plus remarquables... Parle, grisette, donne l'essor à ta langue de femme. Je te promets deux sautoirs...

VIRGINIE.

Je crois bien... cinquante-cinq sous...

CRÉPU.

Je le puis... en ayant les moyens...

VIRGINIE.

Du tout, du tout, je ne parle pas... je ne jasse pas : je vas en journée dans les maisons, je fais des robes pour les dames, des faux cols pour les bourgeois, et ne fais pas de cancons... parce que je me dis : tu es grisette, il faut être indulgente! un bienfait n'est jamais perdu...

CRÉPU.

Tu ne parles plus... tu es donc bien changée, alors?...

VIRGINIE.

Ah! comme c'est méchant! Eh bien! oui, je suis muette.

CRÉPU.

Je t'en supplie, ma petite Virginie... j'embrasse tes jolis petits petons.

VIRGINIE.

Êtes-vous mauvais! Eh bien! il y en a trois nouveaux, là!...

CRÉPU.

Que ça!...

VIRGINIE.

Vous n'êtes jamais content.

CRÉPU.

Dis toujours... dis toujours...

VIRGINIE.

Il y a d'abord M. Clinchet...

CRÉPU, écrivant.

Je connais, je connais... un vieux bêta, un homme très-soigné, qui a des besicles d'or, et du coton dans les oreilles...

VIRGINIE.

Numéro deux... Devinez un peu qui?

CRÉPU.

J'aime mieux que tu me le dises.

VIRGINIE.

Un grand sec... un pilier de café... qui a une maladie incurable... il est attaqué du jeu de domino...

CRÉPU.

C'est Binel...

VIRGINIE.

Juste... Quant au troisième... par exemple, il l'a bien cherché celui-là : un bougon qui, depuis longtemps, crie tant après sa femme, qu'à la fin il a crié pour quelque chose...

CRÉPU.

C'est Barichon, le marchand de bouillon à domicile...

VIRGINIE.

On ne peut rien vous cacher.

CRÉPU.

Que trois!... quel malheur!... Est-ce que tu ne penses pas à te marier, toi?

VIRGINIE.

Merci...

CRÉPU.

Je suis sûr que ça me ferait mon quatrième...



VIRGINIE.

Si j'étais mariée avec vous, je ne dis pas...

CRÉPU.

La question n'est pas là... La grisette n'a jamais de mari pour elle...

VIRGINIE.

Eh bien! alors, pourquoi ne pas lui passer un pauvre petit sentiment?...

Air: *Vaud-ville de la famille de l'Apothicaire.*

Quand son objet la plante là...  
Elle pleure, elle se desole,  
Elle veut s'offrir, pu s'après ça...  
Comme un grand' dam' elle se console...  
Contre elle pour poi' cruer tout,  
Si d' se timent elle varie?  
Une coisette qui chang' d'amant,  
C'est un' veuve qui s' remarie.

D'ailleurs, je ne dis pas ça pour moi... je suis sage...

CRÉPU, vivement.

Avec qui?

VIRGINIE.

Tiens, toujours avec le même donc! mon petit Frédéric...

CRÉPU.

Frédéric de Geney...

VIRGINIE.

Ma foi, je ne sais que son nom de baptême, moi... son petit nom.

CRÉPU.

Rue d'Argenteuil, n° 9?

VIRGINIE.

C'est ça...

CRÉPU.

Oh bien! alors, ma pauvre Virginie, tu ne risques rien de songer à te remarier.

VIRGINIE.

Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que vous voulez dire?...

CRÉPU.

Qu'il ne pense pas plus à toi qu'à Ibrahim-Pacha, depuis son retour à Paris.

VIRGINIE, à part.

Il est à Paris?... moi qui le croyais dans sa famille... Dieu! que les hommes sont jésuites!... Comment! Frédéric! il me trompait!... (Haut.) Mais non, ce n'est pas vrai, c'est vous qui inventez ça... vous êtes un cancanier, et au lieu de vous occuper des autres, vous feriez bien mieux de surveiller votre femme.

CRÉPU.

Comment! ma femme...

VIRGINIE.

Certainement, et vous n'auriez pas besoin d'aller si loin pour trouver votre numéro quatre.

CRÉPU.

Expliquez-vous, Virginie... ou plutôt, non... ne vous expliquez pas... On vient... je vous ordonne le silence...

II.

VIRGINIE.

Et moi, je veux parler... Pourquoi que vous me faites des chagrins?...

CRÉPU.

Eh bien! non, non, ma petite Virginie... Frédéric est à Paris; mais il t'est resté fidèle... fidèle comme on ne l'a jamais été... Tais-toi, tais-toi, je t'en prie!... (A part. Madame Crépu oserait?... oh! non, non, c'est la colère qui fait divaguer Virginie... ma femme est trop méchante pour ne pas être vertueuse...

VIRGINIE, à part.

Ça m'a soulagé... de le faire enrager un peu... (Elle va au fond.)

SCÈNE X.

MADAME CRÉPU, DALIMBERT,  
CRÉPU, VIRGINIE.

DALIMBERT, à un valet qui porte un carton.  
Posez cela sur ce fauteuil...

CRÉPU.

Qu'est-ce que c'est que ça? des circulaires ministérielles pour ton arrondissement?...

DALIMBERT.

C'est une robe de bal pour ma femme... Pour éviter toute discussion, j'ai cru devoir faire cette emplette, et j'ai l'approbation de madame Crépu que j'ai rencontrée dans les magasins de Delisle.

MADAME CRÉPU, à part.

Ne lui disons pas que j'y allais acheter des cravates...

DALIMBERT.

Il n'y a plus qu'une garniture à poser... (Apercevant Virginie.) Ah! mademoiselle est sans doute l'ouvrière dont vous m'avez parlé?

CRÉPU.

Oui, oui, mademoiselle est l'ouvrière en question... (Bas à Virginie.) Ne va pas dire à ma femme que je t'ai proposé des sautoirs.

VIRGINIE, bas.

Je me moque bien de vous et de vos sautoirs...

DALIMBERT.

Hâtez-vous, je vous prie...

VIRGINIE.

Soyez tranquille, monsieur, ça me connaît... (Elle se met à travailler à droite.)

DALIMBERT.

Ayez la bonté, madame, d'indiquer à mademoiselle la manière de placer ces fleurs; car ma femme s'y refuserait sans doute.

CRÉPU.

C'est un cadeau très-galant.

MADAME CRÉPU.

Sans-cœur que vous êtes, cela devrait vous donner une leçon...

CRÉPU, à part.

Je n'ai pas seulement l'air de comprendre... (Tout le monde entoure l'ouvrière.)

## SCÈNE XI.

LES MEMES, LOUISA.

LOUISA, à part.

Frédéric, séduire le concierge!... vouloir s'introduire ici pendant l'absence de mon mari!... S'approchant du groupe.) Ah! vous m'avez donc acheté une robe, monsieur!

DALIMBERT.

Où! madame, pour vous ôter tout prétexte de refuser encore d'aller au bal...

LOUISA, à part.

Heureusement, j'ai été prévenue... il ne me trouvera pas ici.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre pour monsieur... c'est une ordonnance qui vient de l'apporter...

DALIMBERT.

Donnez... (Le domestique sort.)

CRÉPU.

C'est un cachet rouge...

DALIMBERT.

Du ministère, sans doute... voyons.

MADAME CRÉPU.

On ne vous écrit jamais du ministère, à vous... vous êtes un être si insignifiant...

DALIMBERT, après avoir lu.

Où! c'est une invitation pour moi seul... du ministre de l'intérieur, pour ce soir... (A part. Oh! certes, j'irai... tant pis pour la soirée de madame Delbée... sa protection ne vaut pas celle du ministre!... (Haut.) Ma chère amie... j'ai rêlé-ché... ce matin j'ai eu tort, et puisque cela te contrarie d'aller au bal... eh bien! reste... je ne veux pas contraindre ta volonté.

LOUISA.

Et moi, monsieur... je ne veux pas vous désobliger...

DALIMBERT.

Mais ça ne me désoblige pas du tout...

CRÉPU.

Vous irez, vous resterez... sais-tu bien, cher ami, qu'au lieu d'aller chez le ministre, tu me fais l'effet d'avoir besoin de te rendre chez le docteur Blanche?

DALIMBERT.

Tais-toi, tu es insupportable...

CRÉPU.

Je veux bien... j'accepte l'épithète... mais pourtant si ta femme voulait aller au bal, à présent... ah!

LOUISA.

C'est justement mon dessin...

CRÉPU.

La!... quand je le disais...

DALIMBERT.

En voici bien d'une autre...

LOUISA.

J'en suis fâchée, monsieur; mais vous avez changé d'avis, et moi aussi...

VIRGINIE, à part.

Attrape...

CRÉPU.

C'est bien fait...

DALIMBERT.

Madame, je ne conçois rien à cette nouvelle fantaisie... mais le ministre compte sur moi... je ne puis vous accompagner... et vous resterez...

LOUISA.

Je vous demande bien pardon, monsieur... mais je ne resterai pas...

VIRGINIE, à part.

Je l'aime comme tout, cette petite femme-là... elle a juste mon caractère...

CRÉPU.

Madame a raison... elle ne restera pas... (Mouvement de Dalimbert.) Ne t'emporte pas... cher ami... tu iras chez le ministre, et ta femme chez madame Delbée.

DALIMBERT.

Quoi! seule?...

CRÉPU.

Je l'y conduirai...

LOUISA.

Vous, monsieur?... combien je vous remercie...

CRÉPU.

Hein!... j'espère que je suis gentil?...

DALIMBERT.

Je n'ai plus rien à dire.

CRÉPU.

Je l'y conduirai avec ma femme... je me dévoue... Eh bien! qu'est-ce que tu dis de cela, chouchoute?...

MADAME CRÉPU.

Je ne vais pas au bal avec vous!...

VIRGINIE, à part.

Elle est vexée, la vieille.

DALIMBERT, souriant.

Ah!... madame Crépu...

CRÉPU.

Ne contrarie pas ma femme... ça lui fait mal... (A part.) En lui offrant de l'emmener, j'étais sûr qu'elle refuserait...

DALIMBERT, au domestique qui entre.

Mon cabriolet est-il prêt?

LE DOMESTIQUE.

Où! monsieur...

MADAME CRÉPU, à son mari.

Un cabriolet!... je n'en ai pas, moi, monsieur... de cabriolet...

CRÉPU.

Je préfère les socques...

DALIMBERT.

Adieu, Louisa, j'oublie tout...

LOUISA.

Vous avez raison, mon ami... peut-être un jour pourrai-je vous expliquer mes caprices.

AIR : *Valse de Jacquemin.*

DALIMBERT.

Adieu, madame, et sans rancune,  
Je vais, au gré de mes desirs,...  
M'occuper de votre fortune,  
Occupez-vous de vos plaisirs...

(A Crépu.)

On réussit quand on persiste,  
Et bientôt on me nommera :  
Mon nom, peut-être, est déjà sur la liste.

CRÉPU.

Tu fais tout ce qu'il faut pour ça.

ENSEMBLE.

CRÉPU, à part.

Quelle occasion opportune  
Pour combler mes plus chers desirs!  
La mélisance est ma fortune,  
Et les caquets sont mes plaisirs...

MADAME CRÉPU, à part.

Quelle occasion opportune  
Pour combler mes plus chers desirs!  
Une femme a de la rancune,  
Et la vengeance a ses plaisirs!

LOUISA.

Adieu, monsieur, et sans rancune,  
Allez, au gré de vos desirs,  
Faire des rêves de fortune :  
Vos succès seront mes plaisirs...

DALIMBERT.

Adieu, madame, et sans rancune, etc.

(Madame Crépu sort à droite. Dalimbert par le fond.)

CRÉPU, conduisant madame Dalimbert à gauche.

Je suis à vous, belle dame! le temps de m'ado-  
niser et de me parfumer. Il sort au fond.)

## SCÈNE XII.

VIRGINIE, seule.

Ah! Frédéric est à Paris... et il n'est pas venu  
me voir!... moi qui avais la bonté de le plaindre,  
qui passais les nuits, qui me périssais les yeux  
pour lui broder une paire de bretelles!... je les  
donnerai à Auguste... Oh! non, non... ça serait  
dommage de lui faire une infidélité!... Je veux être  
sage... sage comme une grisotte... il ne faut pas  
s'élever au-dessus de son état... Comme il est joli  
garçon, mon Frédéric!... les mains bien blanches,  
les cheveux bruns, avec une petite barbiche... ça  
pique un peu; mais c'est égal, c'est gentil!... Je  
me souviens encore du premier jour de notre con-  
naissance... sa fenêtre était en face de la mienne,  
et, toute la journée, il jouait si bien, sur sa gui-  
tare, la romance du *Pré aux Clercs*, que ça m'en  
donnait des palpitations... Comment lui fermer  
mon cœur?... tout ce que je pouvais faire, c'était  
de lui fermer ma porte... Par malheur, on travail-  
lait dans la maison, l'échafaudage restait la nuit,  
et un beau jour... c'était la faute des maçons... ce  
n'était pas la mienne... En ce moment, la tenêtre de  
droite s'ouvre violemment; Frédéric saute dans l'appar-

tement. Effrayée.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que  
c'est que ça?

## SCÈNE XIII.

VIRGINIE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, la reconnaissant.

Virginie!... ah! diable!...

VIRGINIE.

Frédéric!... (A part. M. Crépu avait raison.  
(Haut.) Comment, vous ici! dans cette maison! et  
par un pareil chemin, encore! qu'est-ce que cela  
signifie, monsieur?

FRÉDÉRIC, embarrassé.

C'est que, vois-tu... ma petite Virginie... oh!  
c'est très-naturel... j'ai donné la pièce au concierge  
qui devait me conduire auprès de celle que  
j'aime; mais ce drôle-là m'a fermé la porte au  
nez. Heureusement, c'est ici au premier, j'ai pris  
une échelle... et me voilà... et je t'embrasse!

VIRGINIE.

Et je suis bien bonne de le permettre. On sait  
de vos nouvelles, allez, monsieur!... ti! que c'est  
laid!... vous êtes à Paris depuis longtemps, et vous  
n'avez pas seulement pensé à moi!...

FRÉDÉRIC.

Quelle injustice!... serais-je ici, si je n'avais pas  
pensé à toi?...

VIRGINIE.

Vous dites?...

FRÉDÉRIC.

Que je suis venu à Paris, il y a trois mois, que  
je n'y suis resté qu'un instant, avec ma vieille  
tante... et que, revenu seulement d'hier, ma pre-  
mière visite a été pour toi... mais mademoiselle  
n'est jamais chez elle...

VIRGINIE.

C'est ça... faites-moi une scène, à présent!...

FRÉDÉRIC.

Est-ce que je ne t'aime pas trop pour ça?...

VIRGINIE.

Vrai, méchant?...

FRÉDÉRIC.

Parole d'honneur!...

VIRGINIE.

Mais comment donc avez-vous su que j'étais en  
journée ici?...

FRÉDÉRIC, embarrassé.

Comment je l'ai su?... mais tout simplement...  
je l'ai appris par...

VIRGINIE.

Ah! je me rappelle à présent... je pensais à  
vous, et, à tout hasard, j'avais écrit sur ma porte,  
avec de la craie: Je suis en journée, rue d'Alger,  
n° 4...

FRÉDÉRIC.

Là parbleu!... justement.

VIRGINIE.

Même que je n'avais pas oublié la faute d'ortho-  
graphe qui vous fait tant rire... vous savez bien :  
je suis... e. u. i. s... *ouis*...

FRÉDÉRIC.

Je te donnerai des leçons...

VIRGINIE.

Est-il gentil! est-il gentil!... arriver par une fenêtre pour dire un petit bonjour à une ancienne amie!

FRÉDÉRIC.

Tu sais bien que je connais ce chemin-là...

VIRGINIE.

Taisez-vous, mauvais sujet!... vous me faites devenir pourpre... En voilà un amoureux! vrai, il n'y en a pas deux pareils dans toute l'École de droit... S'il vient à mourir, faudra prendre ses cendres pour les jeter sur les autres...

FRÉDÉRIC.

Je suis comme ça, moi.

VIRGINIE.

Quel dommage qu'il faille vous en aller tout de suite... Cette dame, pour qui je travaille, attend après cette robe pour aller au bal...

FRÉDÉRIC, vivement.

Elle va au bal?...

VIRGINIE.

Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?... nous y allons bien, nous... à la Chaumière... au bal du Saumon...

FRÉDÉRIC.

Elle va au bal?...

VIRGINIE.

Est-il drôle, donc!... qu'est-ce que ça vous fait?

FRÉDÉRIC.

Moi!... oh! rien... rien du tout!... Et le mari de la dame... car il y a toujours un mari?...

VIRGINIE.

Certainement qu'il y en a un... et un vieux... qui a l'air pas mal jobard, même...

FRÉDÉRIC.

Eh bien?...

VIRGINIE.

Eh bien! quoi?

FRÉDÉRIC.

Est-il là aussi?

VIRGINIE.

Il est parti de son côté... ces bêtes de maris, ça laisse toujours là leurs femmes, quand ça devrait rester avec elles.

FRÉDÉRIC, à part.

Je la verrai... sinon seule chez elle, du moins à ce bal, et il faudra qu'elle s'explique... (Il reste pensif.)

VIRGINIE, à part.

Il chuchote, il chuchote... ça n'est pas naturel. (Le tirant par le bras.) Dites donc, quand vous aurez fini votre conversation à vous tout seul... savez-vous que ce n'est pas mal grossier...

FRÉDÉRIC, sortant de sa rêverie.

Je te jure, ma chère Louisa...

VIRGINIE.

Comment, Louisa!... qu'est-ce que c'est que ce vilain nom-là?...

FRÉDÉRIC.

Je veux dire, ma chère Virginie... je te jure que je t'aime toujours à la folie!...

VIRGINIE.

Je veux bien vous croire... cependant il faut que nous ayons une explication. (Coup de sonnette en dehors.)

FRÉDÉRIC.

On sonne... c'est sans doute cette dame qui attend sa robe...

VIRGINIE.

Sauvez-vous!

FRÉDÉRIC, à part.

Je ne demande pas mieux. (Haut.) A demain, ma petite Virginie! à demain! (Il sort par le fond.)

VIRGINIE, à part.

Il ne me dit pas à tantôt... il y a quelque chose, c'est sûr!... (Nouveau coup de sonnette. On y va! on y va, madame... Elle a pris la robe et entre vivement à gauche.)

## SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, seul, rentrant.

Ce mandit Crépu monte l'escalier!... il va me voir; vite, par la fenêtre! (Il y court.) On a ôté l'échelle... et rien pour me cacher... Entrer chez Louisa, je la compromets... Mon Dieu! comment faire?... vite, derrière ce rideau! (Il se glisse dans l'embrasure de la croisée de droite et détache le rideau pour se cacher.)

## SCÈNE XV.

CRÉPU, FRÉDÉRIC, caché.

CRÉPU, habillé. Il entre en ouvrant vivement les deux battants de la porte du fond.

Personne!... c'est égal, je suis sûr de mon affaire. (Il ferme la porte et retire la clef.) Je l'ai vu monter par la croisée... moi-même, j'ai fait retirer l'échelle.

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! c'est lui!... il me le payera!

CRÉPU.

Il ne peut être que dans cet appartement. (Montrant la chambre de Louisa.) Là!... rien que là!... et à présent (Il taille son crayon.) je suis tout à fait dans mon droit!

## SCÈNE XVI.

LES MÉNLS, MADAME CRÉPU, puis LOUISA en toilette de bal, et VIRGINIE.

MADAME CRÉPU, à part, contrariée.

M. Crépu encore ici! (Haut.) Que faites-vous donc là, monsieur?

CRÉPU.

Oh! rien... il écrit.) Une petite note, seulement.

FRÉDÉRIC, à part, allant à la porte du fond, fermée.

Si l'on me voit, Louisa ne me le pardonnera ja-

mais. (Apercevant la porte que madame Crépu vient de laisser ouverte.) Oh! quel bonheur! l'appartement de madame Crépu!... je me risque... je me jetterais plutôt en enfer! (Il disparaît.)

MADAME CRÉPU, à son mari.

Je vous croyais parti, monsieur.

CRÉPU.

J'attends notre belle voisine. (A part, refermant son calepin.) Tu ne l'as pas volé, cher ami de mon cœur! Haut.) Mais la voici. Allant au-devant d'elle. Madame, la citadine, moi et son attelage, nous sommes à vos ordres.

VIRGINIE, à part, en entrant.

Encore M. Crépu!... j'ai du malheur.

LOUISA, à Virginie.

C'est bien, mademoiselle, c'est bien; vous pouvez vous retirer... je penserais à vous quand j'aurai de l'ouvrage.

CRÉPU, à part.

C'est ça, on renvoie l'ouvrière pour faire esquivier le chérubin.

LOUISA.

Votre bras, mon cher voisin!

VIRGINIE.

Attendez, madame... il y a là une fleur qui ne tient pas... (Elle arrange la guirlande de la robe.)

LOUISA, à part.

Ah! M. Frédéric, vous voulez venir ici pendant l'absence de mon mari!... Eh bien! venez à présent, vous ne me trouverez pas...

CRÉPU, à sa femme.

Décidément, tu ne viens pas avec nous, mi-gonne?

MADAME CRÉPU.

Non, monsieur, j'ai la migraine, et je rentre. Bien du plaisir, mon aimable voisine. (Elle sort.)

AIR : *Marche du Serment.*

VIRGINIE, LOUISA, CRÉPU.

Allons à ce bal

Dont le signal

Déjà s'apprête!

Nous serons, vraiment!

De cette fête

L'ornement!

(La musique continue à l'orchestre, piano.)

CRÉPU, à part.

Et s'il allait prendre fantaisie à ce jeune farceur de pénétrer dans les pénates de madame Crépu?... il est capable de tout... ça serait joli que ça m'arrivât... à moi!... Un moment!... un moment!... enfermons notre honneur à double tour... (Il ferme la porte à droite et en prend la clef.)

VIRGINIE.

Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur Crépu?

CRÉPU.

Rien... rien... c'est que ma femme est bien peureuse... Mettons mes gants jaunes.

REPRISE.

AIR : *Marche du Serment.*

Allons à ce bal, etc.

(Crépu donne la main à Louisa; ils se dirigent vers le fond; Virginie suit madame Dalimbert. — Le rideau baisse.)

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de garçon. — Au fond deux portes parallèles; celle de droite conduit au dehors et celle de gauche à un escalier dérobé; au fond, entre les deux portes, une grande armoire; à droite une croisée; à gauche, au deuxième plan, une armoire; au premier plan, une cheminée; sur le devant, à gauche, une table, dessus un pupitre avec plumes, papier, etc.; dessous la table, un petit tabouret de pied; chaises, livres; derrière la table, un paravent à demi fermé.

### SCÈNE I.

FRÉDÉRIC, seul. Il entre comme un homme fatigué, et jette son chapeau et ses gants sur une chaise.

Quelle nuit, bon Dieu!... quelle épreuve!... Pour ne pas compromettre Louisa, je me sauve chez madame Crépu, au risque de me compromettre moi-même... Resté derrière la porte, j'attends le départ du mari... je m'élançais... un homme me saisit à la gorge... Au lieu d'un, l'imbécile de mari en avait enfermé deux... Nouvelle Hersilie, madame Crépu se jette entre nous... en étendant ses grands bras... Tout s'explique, et je me vois obligé de passer la nuit à faire la partie de ce monsieur... Enfin, après avoir fait trente-

deux parties de piquet en cent cinquante, je vois arriver le jour... le jour de ma délivrance... M. Crépu revient du bal, nous nous cachons... il désemprienne sa femme, va se coucher dans son appartement et nous partons... c'est-à-dire je pars... Avec tout cela, je n'ai pas été au bal de madame Delbée... je n'ai pu voir Louisa qui m'échappe encore... Eh bien! au fait, tant pis pour elle... Elle me ferait mourir de chagrin avec sa vertu, j'aime bien mieux Virginie...

AIR du *Fds du Prince.*

PREMIER COUPLET.

Ah! loin de moi ces grandes dames  
Qui daignent vous serrer la main,

Et, pour le salut de leurs âmes,  
 Vous feraient mourir de chagrin.  
 Accourez, je les abandonne,  
 Mes grisettes, mes amours, } *Bis.*  
 Vous qui trompez, trompez toujours,  
 Mais ne faites mourir personne.  
 Vous qui trompez toujours,  
 Qui trompez toujours,  
 Mais aimez toujours!

## DEUXIÈME COUPLÉ

Avec ces dames, en décembre,  
 A la porte on reste planté,  
 Quand la grisette, dans sa chambre,  
 Nous donne l'hospitalité!  
 Accourez, etc., etc.

Voilà tout ce que j'ai rapporté de mes conquêtes de cette nuit... (Il montre un papier.) Ce papier que j'ai trouvé dans l'escalier de M. Crépu... et qui sans doute est tombé de sa poche... Voyons donc ce que c'est... (Bruit à la porte.) On frappe... ah! c'est ma petite Virginie... Il va ouvrir à droite.) M. Crépu... que le diable l'emporte!... M. Crépu entre.

## SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CRÉPU.

CRÉPU, essouffé.

Ah!... grâce au ciel, je vous trouve encore, vous n'êtes pas sorti... Dieu! que vous demeurez haut, mon cher.

FRÉDÉRIC.

Rien ne vous forçait d'escalader mes cinq étages...

CRÉPU.

Rien ne me forçait?... Vous voyez un homme bouleversé... renversé...

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'il saurait l'aventure d'hier au soir?...

CRÉPU.

J'ai perdu mon bien le plus cher!...

FRÉDÉRIC, à part.

Il aura surpris le jeune homme!...

CRÉPU.

Un bien qui faisait la joie, la jubilation de mon intérieur... qui me rendait l'existence de miel!...

FRÉDÉRIC.

Eh bien?...

CRÉPU.

Eh bien!... ce bien... disparu... escamoté... enlevé...

FRÉDÉRIC, à part.

On lui a enlevé sa femme!... ça lui apprendra à se moquer des autres...

CRÉPU.

Vous sentez que j'ai couru partout, demandé, interrogé... que j'ai ouvert toutes les portes, toutes les armoires... j'ai cherché dans mes deux appartements, dans mes poches, dans mes goussets...

FRÉDÉRIC.

Comment, dans vos poches?

CRÉPU.

Rien, absolument rien! Heureusement le concierge a parlé, et le résultat de son interrogatoire motive la visite que je viens vous faire.

FRÉDÉRIC.

Ah ça! êtes-vous fou?

CRÉPU.

On vous a vu, jeune homme, ce matin au lever de l'aurore, sortir d'une de mes quatre maisons, de celle que j'habite... et, dans l'escalier, ramasser un papier précieux...

FRÉDÉRIC.

Un papier... attendez donc... (A part.) Quoi! c'était là la cause de son chagrin?... et moi qui croyais... Ils sont tous aussi aveugles...

CRÉPU.

Vous ne me répondez pas... Je vois ce que c'est... vous êtes fâché contre moi... je vous avais promis d'oublier le nom de Dalimbert... et je l'ai noté... comme les autres... Que voulez-vous? c'est plus fort que moi... je ne peux pas me décider à en rayer un seul de ma liste... mes doigts se crispent...

AIR de *Masaniello*.

J'y mettrai les adjoints, les maires,  
 Tout le conseil municipal ;  
 J'y mettrai tous mes locataires,  
 Et surtout ceux qui me payent mal ;  
 J'y mettrai mon gros frère, que j'aime,  
 Et, dussé-je en être étouffé,  
 J'y mettrai le diable lui-même,  
 D'autant plus qu'il est né coiffé.

FRÉDÉRIC.

Pourtant, il me semble bien qu'il était convenu...

CRÉPU.

Ne vous emportez pas, cher ami... puisque vous le désirez, ça peut se réparer... car ma liste n'est pas encore imprimée...

FRÉDÉRIC.

Quoi!... vous voulez la faire imprimer?...

CRÉPU.

Et la livrer à la publicité à deux sous.

FRÉDÉRIC.

Mais, monsieur Crépu... vous êtes d'une méchanceté...

CRÉPU.

Je ne m'en défends pas, je suis un serpent, une vipère, une bête féroce... c'est mon caractère.

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! si je pouvais te jouer un bon tour...

CRÉPU.

Rendez-moi ma liste, cher ami, que je coure chez les imprimeurs.

FRÉDÉRIC.

En avez-vous?...

CRÉPU.

Hélas! non... pas encore... ils ont tous peur de la justice... ils prétendent que messieurs les juges pourraient prendre ça pour une personnalité...

FRÉDÉRIC, à part.

Je le tiens... (Haut. Vous ne trouverez pas d'imprimeurs.

CRÉPU.

Comment! je n'en trouverai pas? vous me donnez le coup de la mort.

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, j'ai votre homme, moi...

CRÉPU.

Vrai?

FRÉDÉRIC.

Un de mes amis qui possède une petite presse mécanique... en moins d'une heure, vous pouvez avoir deux mille exemplaires...

CRÉPU.

Ah! vous me sauvez la vie.

FRÉDÉRIC, écrivant sur la table.

Je vais mettre votre liste sous enveloppe et l'envoyer à mon ami... avec un mot qui lui recommande d'apporter ici les exemplaires imprimés...

CRÉPU.

Parfait... parfait... mais avant, je veux biffer de ma propre main ce cher Dalimbert...

FRÉDÉRIC, à part.

Il y a mis Dalimbert, malgré mes menaces... bon!

CRÉPU.

Donnez que je biffe.

FRÉDÉRIC, qui a écrit.

Ma foi, non, tant pis pour lui!... (Il met la liste dans une enveloppe.)

CRÉPU.

Vertueux jeune homme, va... je suis content que vous ayez changé d'idée relativement à Dalimbert... j'y aurais renoncé à regret... un ami!

FRÉDÉRIC, lui donnant l'enveloppe.

Maintenant, il faut que vous portiez cela vous-même... vous concevez, le mystère...

CRÉPU.

Où, où, je conçois toujours très-bien, moi...

FRÉDÉRIC.

D'autant plus qu'en y allant vous-même...

CRÉPU.

Je vous délivre naturellement de ma présence... je conçois encore très-bien... Mauvais sujet... nous attendons quelqu'un, je parle?...

FRÉDÉRIC.

Peut-être... peut-être... au plaisir...

CRÉPU.

C'est juste... (Il va pour sortir. On frappe.) J'en étais bien sûr... petit geusard...

FRÉDÉRIC.

Par ici... par ici... le petit escalier...

CRÉPU.

Deux mille exemplaires!... quel coup de tonnerre, quand ça va paraître!... Demain... la Bourse est capable de baisser de cinquante centimes...

FRÉDÉRIC, le poussant à gauche.

Mais allez donc... la porte au fond... devant

vous... Il referme vivement la porte sur lui, et revient ouvrir en courant, à droite.)

SCÈNE III.

MADAME CRÉPU, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, la voyant entrer.

Sa femme, à présent!... Je suis voué aux Crépu aujourd'hui...

MADAME CRÉPU.

Ma présence vous étonne, monsieur Frédéric... je le conçois...

FRÉDÉRIC.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, madame.

MADAME CRÉPU.

Vous êtes trop bon... je n'ai pas l'intention de vous importuner longtemps, d'autant plus que j'ai un fiacre à l'heure à votre porte...

FRÉDÉRIC.

Puis-je savoir, alors?...

MADAME CRÉPU.

Vous me blâmez, sans doute, d'une visite aussi inconsidérée...

FRÉDÉRIC.

Mais non, madame.

MADAME CRÉPU, un peu piquée.

Je vous demande pardon... il n'est pas d'usage qu'une femme jeune et belle encore... une femme mariée, vienne ainsi, voilée et en fiacre, chez un jeune célibataire... Vous devinez, sans doute, monsieur Frédéric, que je viens vous parler d'hier au soir?...

FRÉDÉRIC.

Oh! madame, vous pouvez être parfaitement tranquille... tout cela est déjà effacé de ma mémoire...

MADAME CRÉPU.

Mais ce n'est pas ça... je n'ai pas besoin que rien soit effacé... et c'est justement contre de pareilles idées que je viens... La vivacité de la personne que vous avez trouvée chez moi...

FRÉDÉRIC.

Vous voulez parler du jeune homme...

MADAME CRÉPU, avec satisfaction.

Du jeune homme, si vous voulez... Croyez, monsieur Frédéric, que, s'il vous a saisi à la gorge, il n'avait nullement l'intention de vous insulter... il vous prenait pour un voleur...

FRÉDÉRIC.

Grand merci!...

MADAME CRÉPU.

Vous pourriez croire aussi que cela venait d'un mouvement de jalousie... et que je lui avais donné le droit de se montrer susceptible... vous reviendrez de cette erreur, quand je vous aurai dit ses titres et qualités... ce monsieur... ce jeune homme, est mon subrogé tuteur...

FRÉDÉRIC, à part.

Par exemple, si je m'attendais à celui-là...

MADAME CRÉPU.

Mais, quoique cette qualité lui donne quelques

droits à mon intimité, je vous serai reconnaissante de ne point parler de cette aventure à M. Crépu.

FRÉDÉRIC.

Soyez tranquille, madame : trop heureux de pouvoir faire quelque chose qui vous soit agréable.

MADAME CRÉPU.

Ah! monsieur!... Louisa m'avait bien dit que vous étiez un galant homme!...

FRÉDÉRIC, vivement.

Vous l'avez vue, madame?... elle vous a parlé de moi?

MADAME CRÉPU.

Il paraît qu'elle s'est beaucoup amusée au bal, qu'elle a dansé toute la nuit!...

FRÉDÉRIC, piqué.

Ah! après tout, que m'importe qu'elle s'amuse ou ne s'amuse pas... si toutes les femmes m'étaient aussi indifférentes!...

MADAME CRÉPU.

Quoi! vous ne l'aimez donc plus?

FRÉDÉRIC.

Moi!... que j'aime une infidèle, une ingrate qui se joue de moi!... Ne croit-elle pas que je vais me désespérer... me brûler la cervelle!...

MADAME CRÉPU.

Je suis enchantée de vous voir prendre votre parti... pauvre jeune homme!... son absence vous aurait tué!...

FRÉDÉRIC.

Comment! son absence?...!

MADAME CRÉPU.

Cette chère petite retourne demain dans sa province... tous ses préparatifs sont déjà faits!...

FRÉDÉRIC.

Partir... elle... sans me voir... sans m'adresser un seul mot d'adieu!... Madame, il faut que vous m'aidiez à la fléchir... il ne faut pas qu'elle parte!...

MADAME CRÉPU.

Mais puisque vous ne l'aimez plus!

FRÉDÉRIC.

Certainement que je ne l'aime plus tout à l'heure... Mais à présent, je l'adore, je l'idolâtre!... et je vous supplie de me conduire auprès d'elle pour me l'entendre accabler de reproches sur son affreux abandon!...

MADAME CRÉPU.

Mais, monsieur, vous n'y pensez pas... quoi! moi!... j'irais!...

FRÉDÉRIC.

Je n'ai d'espoir qu'en vous.

MADAME CRÉPU.

Je serais témoin d'un pareil entretien!...

FRÉDÉRIC.

Eh! madame, moi, cette nuit, j'ai bien assisté à la plus ennuyeuse partie du monde; j'ai bien cru, pour vous être agréable, tous les contes de fées que vous m'avez débités sur votre subrogé tuteur... service pour service!...

MADAME CRÉPU.

Ah! monsieur, vous me faites venir les larmes aux yeux... si, du moins, vous aviez cherché à rassurer ma conscience!...

FRÉDÉRIC.

Ne faut-il que cela?... venez, madame, je promettais tout ce qu'elle voudra... je ne lui parlerai pas d'amour... mais que je la voie!... que je la voie un seul instant!... (Il lui prend les mains et se trouve presque à ses pieds quand Crépu entre.)

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, CRÉPU entr'ouvre la porte.

CRÉPU, à lui-même.

Quand on veut que les gens sortent par l'escalier dérobé, il faudrait au moins leur donner la clef... Que vois-je?... ma femme!... c'était ma femme qu'il attendait!...

FRÉDÉRIC, toujours priant.

Un moment d'entretien, et je vous devrai plus que la vie!...

CRÉPU, s'approchant.

Ma femme avec ce jeune serpent!... (Il se cache derrière le paravent.)

MADAME CRÉPU, émue.

Je ne résiste plus!...

CRÉPU, à part.

Est-ce clair, hein!

FRÉDÉRIC.

Partons! (Ils sortent vivement, la porte se referme aussitôt, Crépu s'élançe après eux : on entend fermer la porte.)

#### SCÈNE V.

CRÉPU, seul.

Arrêtez! arrêtez!... au voleur! au voleur! (Frapant à la porte.) Voulez-vous bien m'ouvrir!... (Courant à la fenêtre.) Comme ils arpentent... les voilà déjà dans la rue... (Retournant à la porte.) Je vais tout briser d'abord, je ne me connais plus! (Il frappe à la fenêtre.) Les voilà montés en fiacre, à présent... Fatale citadine!... j'étouffe... avec ça que j'ai mangé trop de pâté de foies gras, cette nuit, au bal. (Il regarde avec son lorgnon.) Ah! n° 345!... je suis sauvé!... le numéro est une preuve, j'espère; j'attends ici ce Frédéric... je lui dis à l'oreille, 345!... et il frémit!... il ne peut nier, il avoue ma honte, et alors... la seule réparation digne d'un homme d'honneur... la police correctionnelle... En être réduit là... Épousez donc des vieilles femmes! (Bruit au dehors.) Eh! mais, il me semble que j'entends crocheter la serrure!... Si ça pouvait être un voleur... je lui laisserais prendre tous ses effets, à ce jeune gueux-là... (La porte s'ouvre doucement, Virginie entre.)

#### SCÈNE VI.

VIRGINIE, CRÉPU.

CRÉPU.

Tiens, ce n'est pas un voleur!...



VIRGINIE, effrayée.

Ah! mon Dieu! un homme!... (Se rassurant.)

Oh! ce n'est que monsieur Crépu!... Que c'est bête de faire des peurs comme ça!

CRÉPU.

Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi?

VIRGINIE.

Moi... je viens faire des rideaux...

CRÉPU.

Très-bien, très-bien!... Eh bien! apprends, infortunée, que celui pour lequel tu viens... faire des rideaux... a commis un crime épouvantable.

VIRGINIE.

Comment! un crime...

CRÉPU.

C'est si vrai, qu'il ne me reste plus qu'à aller donner à la police le signalement des deux fugitifs...

VIRGINIE.

Mais de quels fugitifs donc?

CRÉPU.

De ma femme et de Frédéric qui s'expatrient pour consommer ma honte en pays étranger...

VIRGINIE.

Frédéric... enlever votre femme!... Ah! par exemple... (Elle rit.) Ah!... ah!... ah!... mais non... c'est impossible...

CRÉPU.

Parce que?

VIRGINIE.

Votre femme est trop vieille...

CRÉPU.

Je te dis qu'ils sont montés en fiacre, Virginie.

VIRGINIE.

Et quand ils seraient montés en ballon, qu'est-ce que ça y ferait?... Voyons! qu'est-ce que vous me donnerez si je vous prouve qu'il n'existe rien entre Frédéric et madame Crépu?...

CRÉPU.

Je te donne un manchon pour tes étrennes. (A part.) J'ai précisément un fond de magasin, un vieux bonnet à poil qui fera juste mon affaire.

VIRGINIE.

Je vous dirai donc que j'ai pris des informations, et il n'est que trop vrai que ce monstre de Frédéric a une passion, ce qui est assez vexant pour moi...

CRÉPU.

Et on t'a dit qui... sa passion?

VIRGINIE.

Personne n'en sait rien... Votre femme est tout bonnement confidente... voilà l'histoire...

CRÉPU.

Confidente?... tu as dit le mot! c'est un rôle honorable dont je ne puis que lui savoir gré... Il faut avouer que je suis un heureux vaurien... (A part.) C'est égal, Frédéric m'a fait une fière peur... Si, à mon tour, je lui jouais une farce indigne...

si je lui soufflais sa maîtresse... j'en suis bien capable, en ayant les moyens.

VIRGINIE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc à se parler tout seul... doit-il se dire des bêtises!...

CRÉPU, à lui-même, en tirant son gilet et arrangeant son col.

Voyons... voyons!... voyons un peu... Haut.)  
Jeune fille aux yeux noirs...

VIRGINIE.

Eh bien?...

CRÉPU.

Tu mérites d'être heureuse...

VIRGINIE.

Pas possible!...

CRÉPU, chantant.

Vrai!... tu as uné de ces têtes... qui font tourner les autres.

VIRGINIE.

Vous parlez de tête... c'est vous qui en avez une... tête...

CRÉPU.

Le fait est que de profil... enfin c'est égal... ce Frédéric est un grand criminel...

VIRGINIE.

A cause?...

CRÉPU.

Tromper une femme... qui a pour elle des yeux, une taille, une main... et des pieds... des pieds à ne jamais aller à pied.

VIRGINIE.

Si ça m'amuse qu'il me trompe... qu'est-ce que ça vous fait à vous?

CRÉPU.

Qu'est-ce que ça me fait? (Tendrement.) Je ne te tromperais pas, moi, Virginie... ton petit Crépu ne te tromperait pas...

VIRGINIE.

Comprends pas...

CRÉPU.

Je vais me faire comprendre... tu as fait ma conquête.

VIRGINIE.

Parole d'honneur!...

CRÉPU.

Parole d'honneur!... et s'il est vrai que les yeux sont le réflecteur de l'âme... regarde un peu, comme je te regarde... (Il la regarde tendrement.)

VIRGINIE, éclatant de rire.

Ah!... ah!... ah!... ah!...

CRÉPU.

De quoi ris-tu?... est-ce qu'il y a quelqu'un derrière moi?...

VIRGINIE, riant toujours.

Si vous saviez comme vous êtes drôle, quand vous faites vos yeux en coulisse!... vous avez l'air de loucher...

CRÉPU.

La question n'est pas là... je veux te séduire, et je te séduirai... oui, Virginie, dis un mot, un ou

deux mots seulement, et j'assure ton indépendance... plus de journées à vingt-cinq sous... je brise tes ciseaux... je disperse tes aiguilles, je jette tes pelotons de fil par les fenêtres... Adieu la couturière, je deviens ton Mécène... je t'ouvre le chemin des beaux arts... je te fais débiter aux Folies-Dramatiques...

VIRGINIE.

Savez-vous que c'est gentil, ce que vous m'offrez là ?...

CRÉPU.

C'est assez flatteur...

VIRGINIE.

Et vous ne me demandez pour ça !...

CRÉPU.

Qu'un seul mot... céleste couturière...

VIRGINIE.

Eh bien ! voyez... je suis généreuse... je vais vous en dire quatre, moi.

CRÉPU.

Frédéric est enfoncé !... Et ces quatre mots, c'est...

VIRGINIE.

C'est que « vous êtes un imbécile. »

CRÉPU, d'abord stupéfait.

Un imbécile ! Il regarde derrière lui pour voir s'il y a quelqu'un. Tu caches ton jeu, friponne... Il veut lui prendre la taille.)

VIRGINIE.

Finissez, ou avant de débiter dans la comédie, je vais vous prouver que je sais jouer la pantomime !... (Elle lève la main comme pour lui donner un soufflet.)

CRÉPU.

Virginie, vous me faites de la peine, mais enfin, puisque vous refusez... les offres d'un homme honorable... n'en parlons plus, soyons amis... et embrassons-nous...

VIRGINIE, reculant.

Tiens, c'est idée... plus souvent, par exemple !

CRÉPU.

Comment ! tu refuses même de m'embrasser !...

*Air du Vaudeville du Premier Prix.*

Ah ! tu veux faire la coquette :  
Bon gré, mal gré, tu céderas.  
Crépu se l'est mis dans la tête,  
C'est décidé !...

VIRGINIE, tirant ses ciseaux.

N'approchez pas !

CRÉPU, sautant en arrière et parlant.

Je suis sans armes, Virginie... (Finissant l'air.)

Que! dragon que cette fillette !  
Je n'aurais jamais cru sans ça  
Que les ciseaux d'une grisette  
Servaient à cet usage-là !

VIRGINIE, tenant toujours ses ciseaux.

Ah ! mais... c'est que je ne vous crains pas, moi...

CRÉPU.

Je suis vaincu, Virginie, j'avoue que je suis honteusement vaincu.

## SCÈNE VII.

LES MEMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, ouvrant brusquement la porte.

Ah ! monsieur... je vous trouve enfin...

CRÉPU.

Qu'est-ce qu'il veut, cet imbécile-là ?... est-ce que je paye un domestique pour venir me surprendre dans une situation humiliante ?...

LE DOMESTIQUE.

C'est que...

CRÉPU.

C'est que... quoi ?... brute !

LE DOMESTIQUE.

C'est qu'il y a à la maison plus de douze personnes qui attendent monsieur.

CRÉPU.

Douze personnes...

LE DOMESTIQUE.

Et comme il en arrive d'autres à chaque instant... il y en a peut-être trente à présent.

CRÉPU.

Que signifie cette alluence ?... Ah ! j'y suis... des renseignements qui m'arrivent de toutes parts, pour ma liste ; peut-être des correspondants de province... Jean, retourne à la maison... tu diras que je te suis... (Le domestique sort.) Quant à moi, je vole comme l'éclair à la presse mécanique...

VIRGINIE, à part.

Voilà sa manie qui le reprend...

CRÉPU.

Adieu, Virginie... sans rancune...

VIRGINIE.

Portez-vous bien.

CRÉPU, revenant.

Décidément, tu ne veux pas m'embrasser ?...

VIRGINIE.

Allez donc embrasser votre vieille femme !...

## SCÈNE VIII.

VIRGINIE, seule.

Enfin, m'en voilà débarrassée, et ce n'est pas sans peine, toujours... ces imbéciles-là, ça croit qu'on est trop heureuse de les aimer... plus souvent. Voyez un peu si ce Frédéric arrivera. Autrement, c'était toujours moi qui le faisais attendre... mais au moins je venais... L'autre est peut-être venue ici depuis, elle... Voyons un peu, cherchons dans l'armoire ; quand une femme vient chez un jeune homme, elle y oublie toujours... une collerette, une fanchon, un roman de Paul de Kock... voyons, voyons... (Elle cherche dans l'armoire.) Ah ! ah ! il paraît qu'il a acheté du bois... voilà une falourde. (Elle trouve un bonnet sur une planche.) Ah ! mon Dieu ! en voilà une preuve. (Le

regardant.) Que je suis bête... je le reconnais; moi qui le cherchais partout à la maison... Bah! il ne faut pas être jalouse... vaut mieux mettre le couvert. (Elle approche la table près du feu et met le papicrte sur la cheminée. Allant à l'armoire.) Comme de mon temps, deux verres, deux assiettes et deux couverts en métal d'Alger!... (Elle met le tout sur la table. Maintenant le pain, le vin et le pâté. (Même jeu.) C'est bon le pâté... Au fait, si j'allumais un peu de feu... ça ne ferait pas de mal... (Elle allume le feu avec un briquet phosphorique.) Quand il viendra, il aura peut-être froid, et moi, et moi je n'aime pas les amoureux transis... ça sera gentil comme ça... le paravent derrière la table... (Elle l'arrange.) Nous aurons l'air de Paul et Virginie... (Tréant l'oreille.) Je crois qu'on monte l'escalier... c'est lui... oh! oui... c'est lui, je reconnais son pas... Il a toujours de jolies petites bottes qui craquent... je ne suis plus jalouse, mais cependant, si je pouvais savoir d'où il vient... Essayons. (Elle se cache derrière le paravent.)

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, VIRGINIE.

FRÉDÉRIC, entrant furieux.

Coquette!... hypocrite!... me traiter ainsi... refuser même de me recevoir.

VIRGINIE, à part.

Il a l'air joliment vexé... c'est bon signe.

FRÉDÉRIC, à lui-même.

Les efforts de son amie ont été inutiles... et cependant, que lui demandais-je pour une vie tout entière d'amour?...

VIRGINIE, à part.

Tout entière!... eh bien! et ma part...

FRÉDÉRIC.

Heureusement, il n'y a pas qu'elle au monde... et ma petite Virginie!...

VIRGINIE, à part.

C'est ça... il pense à moi, à présent...

FRÉDÉRIC, à lui-même.

Ma petite Virginie est bien aussi jolie que Louisa.

VIRGINIE, à part.

Ah! elle s'appelle Louisa... je saurai le reste... (Elle sort de derrière le paravent et gagne la porte sur la pointe du pied.)

FRÉDÉRIC, pendant ce mouvement.

Mais il ne faut pas qu'elle s'imagine que je renoncerais comme ça à elle, et que je la laisserai tranquille... j'ai un projet... si je trouvais le moyen de consulter Virginie... elle est fine et spirituelle, Virginie... et il serait piquant de devoir à l'une la conquête de l'autre...

Aux deux.

VIRGINIE, ouvrant la porte comme si elle arrivait.

Oui, je suis grisette,

On voit ici-bas

Plus d'une coquette

Qui ne me vaut pas!

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est toi, Virginie...

VIRGINIE.

Je vous ai fait attendre, n'est-ce pas?...

FRÉDÉRIC.

Mais oui, pas mal...

VIRGINIE, à part.

Effronté. (Haut.) Tiens... le couvert est mis...

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! je devine... c'est ma femme de ménage...

(Haut.) Oui, oui, en t'attendant, j'ai voulu tout préparer moi-même...

VIRGINIE, à part.

En voilà un mensonge!...

FRÉDÉRIC.

Hein!... c'est gentil ça, j'espère...

VIRGINIE.

Certainement... mais vous me dites ça d'une manière... vous avez l'air tout drôle.

FRÉDÉRIC.

C'est qu'effectivement j'ai du chagrin...

VIRGINIE.

Bah!...

FRÉDÉRIC.

Ce matin, je suis allé chez un ami.

VIRGINIE.

Un ami?

FRÉDÉRIC.

Oui, un ami intime à qui il vient d'arriver un malheur incroyable... Il a trouvé une cruelle...

VIRGINIE.

Ah! pauvre garçon.

FRÉDÉRIC.

Une femme qui l'aime et qui refuse même de le voir...

VIRGINIE.

C'est désolant, ça...

FRÉDÉRIC.

Aussi, je rêve au moyen de le tirer de là, et j'ai imaginé...

VIRGINIE.

Quoi donc?

FRÉDÉRIC.

D'écrire.

VIRGINIE.

Comment! vous?

FRÉDÉRIC.

D'écrire pour lui... un brouillon de lettre qu'il recopiera et qu'il signera...

VIRGINIE.

Ah ça! c'est donc un imbécile ce jeune homme-là...

FRÉDÉRIC.

Mais non... Dans la lettre, je feindrai la passion... je lui ferai dire qu'il est au désespoir... qu'il va partir pour Alger, et se faire tuer par les Bédouins... si elle ne consent pas à le recevoir.

VIRGINIE.

Ça ne vaut rien, ça...

FRÉDÉRIC.

Comment, ça ne vaut rien!... Aurais-tu une meilleure idée?

VIRGINIE.

Il faut que la jeune dame vienne chez le jeune homme... J'y tiens, moi, d'abord...

FRÉDÉRIC.

Mais c'est impossible.

VIRGINIE.

Bah!... impossible!... vous allez voir que non... Écrivez... je vais vous aider...

FRÉDÉRIC.

Attends d'abord que je débarrasse la table...

VIRGINIE.

Du tout; il ne faut pas déranger le déjeuner... c'est sacré, ça. (Elle prend un tabouret.) Tenez, mettez-vous là sur ce tabouret (elle prend une chaise), moi, là... et écrivez sur mes genoux...

FRÉDÉRIC, prenant le pupitre et le posant sur Virginie.

J'aime encore mieux ça.

VIRGINIE.

Êtes-vous bien?

FRÉDÉRIC, à genoux sur le tabouret.  
Je serais bien difficile. (Il lui baise les mains.)

VIRGINIE.

Commencez.

FRÉDÉRIC, écrivant.  
« Chère Louisa... »

VIRGINIE, à part.

Chère Louisa!... j'ai envie de lui tirer les cheveux...

FRÉDÉRIC, continuant.

« Mon cœur est plein, ma tête est brûlante, ma main tremble... »

VIRGINIE, lui conduisant la main.

Écriture imitative...

FRÉDÉRIC.

« Je t'aime, aviez-vous dit... merci de ce raffinement de cruauté... »

VIRGINIE.

Trois points d'exclamation...

FRÉDÉRIC, continuant.

« Je vais laisser pousser ma barbe, ne plus me vêtir que de haillons... »

VIRGINIE.

Du tout, du tout!... Eh bien! il serait gentil comme ça... Rayez-moi toutes ces bêtises-là, et mettez ce que je vais vous dire. (Frédéric prend une autre feuille de papier dans le pupitre. Dictant.) « Oui, merci, madame... car j'aurais pu espérer, languir longtemps encore... s'il m'avait été permis « de vous voir... Grâce à votre ordre cruel, bientôt « je ne souffrirai plus. » (Riant.) Hein! qu'est-ce que vous dites de ça?

FRÉDÉRIC.

Comment!... tu veux que je lui fasse croire...

VIRGINIE.

Je crois bien... Ajoutez : (elle dicte) « Toutes mes « dispositions sont faites, et avant... (cherchant)

« avant une heure... » (A part.) Il faut bien que nous ayons le temps de déjeuner. (Haut.) « Avant « une heure, tout sera fini... » Maintenant, des points, des points, des points, jusqu'au bas de la page... pliez et cachez... voilà la chose.

FRÉDÉRIC.

Et tu penses qu'elle va s'imaginer que... mon ami se brûlera la cervelle?

VIRGINIE.

J'y ai été prise deux fois, moi qui vous parle.

FRÉDÉRIC.

Allons, le sort en est jeté. (A part.) Je vais donner la lettre à un commissionnaire. (Il sort un moment.)

VIRGINIE.

Je la connaîtrai donc, cette belle dame... et je lui dirai très-bien : Ma chère petite, vous êtes bien gentille, certainement, mais vous avez un mari, je ne vous le demande pas, faites-moi le plaisir de le garder, et ne me prenez pas mon amant, ou nous aurons des mots ensemble. Là-dessus, elle ne pourra pas s'empêcher de mettre Frédéric à la porte de chez elle, j'aurai l'air de ne me souvenir de rien, je pardonnerai, et comme ça, j'aurai rétabli la paix dans mon chez-moi.

FRÉDÉRIC, rentrant.

Ma foi, il en arrivera ce qui pourra... la lettre est envoyée... (A Virginie.) Et tu crois que mon ami aura des nouvelles?

VIRGINIE.

C'est comme s'il les tenait déjà.

FRÉDÉRIC.

Allons, allons, mettons-nous à table. (Pendant qu'ils s'assoyent, à part.) Louisa ne viendra pas.

VIRGINIE.

Ce pauvre chéri... n'est-ce pas qu'on est bien là, en tête-à-tête, au coin du feu, quand on n'attend personne... qu'on ne regrette personne... (On frappe à la porte.)

FRÉDÉRIC.

Oh! personne!... (Vivement.) On frappe!...

VIRGINIE.

Oui, j'entends bien...

FRÉDÉRIC.

Qui ça peut-il être?

VIRGINIE.

Nous allons bien voir... (A haute voix.) Entrez, la clef est sur la porte.

## SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, VIRGINIE, CRÉPU,  
pâle et défat, deux pistolets à la main.

FRÉDÉRIC.

Ah!... ce n'est pas elle...

CRÉPU.

Je viens vous demander l'hospitalité. Il me la faut... et au besoin je la prends... (Il se jette sur une chaise.) Ah!...

VIRGINIE.

Ces armes!... ah! mon Dieu!... est-ce que vous avez tué un homme?...

CRÉPU.

Non!...

FRÉDÉRIC.

Est-ce que vous venez de vous battre en duel?..

CRÉPU.

Me battre en duel... pour qui me prenez-vous? Ces armes que vous voyez sont purement défensives. (Il écoute.) Je n'entends aucun bruit dans la rue... la vélocité de mes jambes leur aura fait perdre mes traces.

FRÉDÉRIC.

Vous étiez donc poursuivi?

CRÉPU, se lève et laisse tomber ses pistolets.

Traqué comme une bête fauve... un guet-apens horrible.

VIRGINIE.

Que vous est-il donc arrivé?

CRÉPU.

Imaginez-vous, mes enfants, qu'hier, au bal, j'avais eu la bonhomie, la confiance de montrer, dans des petits coins, la liste que vous connaissez... j'avais donné ça sous le sceau du secret à une trentaine de danseurs.

VIRGINIE.

Seulement...

CRÉPU.

Seulement... Eh bien! croiriez-vous qu'on a été jaser, évaner mes intentions... et que ces douze personnes... tu sais, Virginie, ces douze personnes que mon groom est venu m'annoncer tout à l'heure... que ces douze personnes sont douze provocateurs?...

VIRGINIE, riant.

Ah!... ce pauvre monsieur Crépu...

CRÉPU.

Ne riez pas, Virginie. (A Frédéric.) Douze, mon cher, douze contre un. Ils veulent tous se battre contre moi... les lâches!... mais moi, je ne veux pas... j'y suis bien décidé!... aussi, j'ai pris mes jambes à mon cou, j'ai couru comme une biche. Je les ai dépistés, et avant une demi-heure, bien armé, bien vêtu, je m'élançai en diligence, et j'échappe à leurs ridicules prétentions... il faut avoir le courage de son opinion.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison, il ne faut pas même attendre une demi-heure... il faut partir tout de suite. (A part.) Je voudrais le voir à tous les diables...

CRÉPU.

Que je me risque dans la rue... à pied... vous ne savez donc pas qu'ils ont des cannes... Non, pour gagner les messageries, je ne dois plus me montrer qu'en fiacre, en me cachant à tous les yeux.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! allez-vous-en en fiacre...

CRÉPU.

Mais, d'ici à la place, je puis être reconnu.

écreinté... Virginie, je suis loin de te prendre pour une domestique, mais si la pitié bannie du cœur de l'homme a conservé son sanctuaire dans le sein de la beauté, fais-moi le plaisir d'aller dire à un commissionnaire qu'il me fasse monter... avancer une voiture.

VIRGINIE.

Dès le moment que ça vous est agréable, et que ça va nous débarrasser de vous, je ne demande pas mieux... (A part. Il est si bête, qu'il en devient intéressant. Elle sort.)

## SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, à table, CRÉPU.

CRÉPU, s'asseyant à droite près la croisée.

Ah! me voilà un peu plus tranquille à présent... (Prêtant l'oreille.) Chut!...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que vous avez donc?

CRÉPU.

N'entendez-vous pas une voiture dans la rue? ça ne peut pas être encore celle de Virginie.

FRÉDÉRIC.

Non, mais il en passe tant!

CRÉPU.

Il en passe tant... vous êtes singulier, Frédéric... dans l'état d'exaspération de l'arrondissement, ça ne peut être qu'un de mes provocateurs... Tenez, écoutez, la voiture s'arrête en bas!... Ah! cachez-moi, cachez-moi, je brûle d'être caché.

FRÉDÉRIC.

Mais où?

CRÉPU, ouvrant la porte de l'armoire du fond. Là, tenez... vite... vite.

FRÉDÉRIC.

Mais vous étoufferez, là dedans.

CRÉPU.

Ça me suffira... Il n'y a pas de souris? (Il entre dans l'armoire et referme la porte sur lui.)

## SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, puis CRÉPU.

FRÉDÉRIC.

Allons, pas moyen de m'en débarrasser... Je ne sais pourquoi je tremble maintenant que Louisa n'arrive... Oh! non, elle ne viendra pas... si pourtant cette lettre que m'a fait écrire Virginie... oh! ce serait affreux... compromettre une pauvre femme; il faut à tout prix éviter ce malheur... Courons vite avertir le portier que si une jeune dame vient...

CRÉPU, sortant de l'armoire.

Ouf! on étouffe là dedans... si je pouvais m'esquiver... (Il tourne autour du paravent. Oh! une table!... un déjeuner!... Il s'assied et mange. Tiens! je serai mieux là. (Il s'enveloppe avec le paravent.)

FRÉDÉRIC, revenant.

Il n'est plus temps... je l'ai vue... elle monte

l'escalier... tâchons du moins de faire disparaître ce déjeuner... Que vois-je? Crépu!...

CRÉPU, à part.

Je suis pris.

FRÉDÉRIC.

Et la voilà!... (A Crépu.) Malheureux! si vous faites un mouvement, si vous dites un mot, je vous brûle la cervelle.

CRÉPU.

Soyez sans inquiétude... je ne parlerai pas... j'ai la bouche pleine.

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LOUISA.

LOUISA.

Ah! j'ai peine à me soutenir... Frédéric!... Frédéric! personne ne répond... suis-je donc arrivée trop tard?... Ces armes, jetées au hasard... et ce paravent... que me cache-t-il, grand Dieu?... peut-être... Ah! je frémis et n'ose avancer... allons, du courage. (Elle s'avance vers le paravent pour l'ouvrir, Frédéric paraît à ses yeux.) Frédéric! ah! le ciel soit béni. (Elle court à lui.)

FRÉDÉRIC.

Vous! vous ici, madame!

LOUISA.

Vous vouliez mourir, il fallait bien vous en empêcher.

FRÉDÉRIC, à part.

Pourvu qu'elle ne regarde pas derrière le paravent...

CRÉPU. Il est monté sur un tabouret, et regarde par-dessus le paravent.

Oh! moi qui voulais rayer Dalimbert.

LOUISA.

Ah! qu'elle m'a fait de mal, cette lettre cruelle... Le serment de ne plus vous voir... mes préparatifs de départ... M. Dalimbert que j'attendais... j'ai tout oublié... je suis accourue ici, au risque de compromettre tout mon avenir.

FRÉDÉRIC, à part.

Elle est venue... venue pour moi... et il est là!

LOUISA.

Vous paraissez honteux, repentant... oh! vous avez raison, monsieur, et puisque vous n'êtes pas mort, il faut que je vous gronde sérieusement...

FRÉDÉRIC.

Louisa, par pitié, épargnez-moi... (Il a aperçu Crépu à qui il fait signe de ne pas se montrer. Celui-ci fait un trou avec un couteau au paravent et regarde à travers.)

LOUISA.

Mais qu'avez-vous donc, monsieur? ce trouble, cet embarras...

FRÉDÉRIC.

Moi, madame, je n'ai jamais été plus calme, plus tranquille... (Crépu s'assied et mange.)

### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, VIRGINIE.

VIRGINIE, entrant.

La dame à la robe de bal!... je m'en étais toujours douté.

FRÉDÉRIC.

Virginie!... tout est perdu!...

LOUISA.

Cette femme ici...

ENSEMBLE.

Air du *Comte Ory*.

LOUISA, à part.

Ah! quelle honte extrême!  
Quand mon cœur l'adorait,  
Ici, dans l'instant même,  
L'ingrat me trahissait.

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! quel regret extrême,  
Mon cœur la trahissait,  
Lorsque dans l'instant même,  
Tremblante, elle accourait.

VIRGINIE, à part.

Leur surprise est extrême :  
C'était bien mon projet.  
Grâce à mon stratagème,  
Pour moi plus de secret.

(Virginie descend la scène et aperçoit Crépu qui lui fait signe de se taire.)

LOUISA.

Vous voyez, monsieur, à quoi vous m'exposez... je vous plains encore... mais si vous cherchiez de nouveau à troubler ma tranquillité!... je vous mépriserais... Adieu, pour toujours... (Elle va pour sortir et aperçoit Dalimbert qui entre avec madame Crépu.) Mon mari!... (Elle redescend précipitamment la scène. — Crépu se frotte les mains.)

### SCÈNE XV.

VIRGINIE, CRÉPU, derrière le paravent, FRÉDÉRIC, MADAME CRÉPU, DALIMBERT, LOUISA.

VIRGINIE.

Son mari!... pauvre petite femme!... elle me fait de la peine à présent...

MADAME CRÉPU, bas à Louisa.

Ne vous troublez pas... je suis venue avec lui pour vous défendre...

LOUISA.

Je n'en ai pas besoin, madame.

DALIMBERT, lui montrant un papier.

Cette lettre de M. Frédéric que, dans votre trouble, vous aviez oubliée, et votre absence subite doivent vous dire assez le motif de ma présence en ces lieux.

MADAME CRÉPU, à part.

Que va-t-elle dire?...

VIRGINIE, à part.

Si elle savait mentir comme moi!...

LOUISA.

Monsieur, avant notre mariage, ma main était promise à un autre... mon cœur était à lui... vous le saviez... et pourtant vous m'avez épousée... Je voulais le fuir, j'évitais toutes les occasions de le voir, et vous m'avez forcée, encore hier, d'aller à un bal où je devais le rencontrer...

VIRGINIE, à Crépu.

Ils sont tous comme ça... les maris...

LOUISA, continuant.

Cependant je venais de vous faire consentir à quitter Paris, quand une lettre cruelle... Il voulait mourir, monsieur... je l'ai cru... je suis accourue... Par bonheur, ce sentiment profond qu'il exprimait si bien... était faux... J'ai vu tout cela, et j'ai été sauvée.

VIRGINIE, à part.

C'est moi qui l'ai sauvée...

MADAME CRÉPU, à part.

Je n'aurais jamais osé être si franche...

DALIMBERT.

Et qui me répondra, madame, que vous me dites la vérité?

CRÉPU, monté sur un tabouret derrière le paravent.

Moi, cher ami!...

TOUS.

Crépu!...

CRÉPU.

Moi, Jérôme Crépu, qui, forcé de me blottir derrière ce paravent par des motifs indépendants de ma volonté... suis trop heureux si j'ai pu rétablir l'harmonie entre des personnes faites pour s'aimer et pour s'estimer... Il descend et vient en scène près de Dalimbert.)

VIRGINIE, à part.

Voilà la première fois qu'il ne fait pas une sottise.

DALIMBERT.

Ah! vous étiez là, monsieur?...

CRÉPU.

Comment, vous?... tu ne me tutoies plus?...

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Quel chang'ment extraordinaire

Vient donc de s'opérer en toi?

Tu me dis *vous* d'un ton sévère,

Et tu gardes ton quant-à-soi...

Tu refuses mon accolade...

Tu caches ta main dans ton gousset...

Tu n'appell's plus ton camarade...

Est-ce que tu s'rais nommé préfet?

DALIMBERT.

Trêve de plaisanteries!... dès demain, je retourne à ma sous-préfecture...

LOUISA.

Aujourd'hui même, monsieur.

VIRGINIE.

Bon! j'irai encore à la Chaumière.

DALIMBERT.

Mais avant mon départ, un mot, monsieur; il

faut que vous me rendiez compte de vos calomnies!...

CRÉPU, à part.

Encore un provocateur! (Haut.) Voyons!... voyons!... qu'est-ce que c'est?

DALIMBERT.

Mon nom a été prononcé par vous au bal!

CRÉPU.

Ça n'est pas vrai!...

DALIMBERT.

Vous m'avez nommé, vous dis-je! comme étant sur cette liste, votre digne passe-temps...

CRÉPU.

Je le nie effrontément!... D'ailleurs, cette liste ne devait jamais voir le jour... je le jure sur l'honneur de madame Crépu.

MADAME CRÉPU.

Taisez-vous, imbécile!...

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN GARÇON IMPRIMEUR,  
avec un paquet de petites brochures.

LE GARÇON.

Pour monsieur Crépu... C'est une vingtaine d'exemplaires de la liste des notables, qu'il a fait imprimer chez nous... (Il sort.)

CRÉPU.

Bon! à l'autre, à présent...

FRÉDÉRIC, à part.

Nous allons en voir de belles!...

DALIMBERT.

Oseriez-vous nier encore, monsieur? (Il lui arrache un des exemplaires.)

CRÉPU.

Ne lis pas, je t'en supplie!... j'aime mieux que tu t'en rapportes à moi...

DALIMBERT.

Je veux que vous soyez confondu. (Il lit à voix basse.)

CRÉPU, à part.

Il doit être au bas de la page... Je tremble comme un chien turc.

FRÉDÉRIC, bas.

Rassurez-vous, j'ai effacé son nom...

CRÉPU, de même.

Vrai!... ah! jeune homme, vous êtes mon paratonnerre! je vous remercie cent cinquante fois... (Haut.) Eh bien! trouves-tu? ingrat ami, quand je te disais que tu n'y étais pas! Ah! tu connais bien peu le cœur de ton ami! (Madame Crépu passe entre Virginie et Frédéric.)

DALIMBERT.

En effet, mon nom n'y est pas...

VIRGINIE, allant près de Dalimbert.

Attendez donc... il y en a encore de l'autre côté de la page...

CRÉPU.

Du tout, il n'y en a pas...

VIRGINIE.

J'ai de bons yeux, peut-être?

DALIMBERT.

Que vois-je?... Jérôme Crépu!...

TOUS.

Jérôme Crépu!...

VIRGINIE, achevant.

Aspirant de première classe.

CRÉPU.

Ça n'est pas possible!... voyons, voyons! (Il lit.)  
Jérôme Crépu! aspirant de première classe... Je  
tombe en ruine!

VIRGINIE, à part, et revenue à sa place.

Il avait donc la vue basse, celui-là?

MADAME CRÉPU, bas à Frédéric.

Traître! vous avez parlé de mon subrogé tu-  
teur!...

FRÉDÉRIC, de même.

Il ne sait rien...

MADAME CRÉPU, à part.

Ah!... (Haut.) Monsieur Crépu, vous vous êtes  
fait un jeu de ma réputation, de ma pudeur!...  
dès demain, je plaide en séparation!

CRÉPU.

Me séparer de vous... me séparer de biens... ja-  
mais!... D'ailleurs, vous vous gendarmez à tort,  
madame Crépu... ça ne peut être qu'une faute  
d'impression... Infâme presse mécanique, va!... je  
veux te briser, t'incendier!... je veux poignarder  
le prote et tous les imprimeurs!... Ah! que je  
conçois bien le crime dans une situation aussi  
vexante que la mienne... mes cheveux se hérissi-  
sent!... (Il relève son toupet qu'il baise vivement.)

VIRGINIE.

Quelle figure!... si on pouvait le lithographier  
en tête de la liste...

FRÉDÉRIC.

Allons, mon cher Crépu, calmez votre désespoir.  
J'ai à demander pardon à bien du monde aujour-

d'hui. (A Louisa.) A vous surtout, madame, d'avoir  
troublé votre existence par un fol amour.

CRÉPU.

A qui dois-je de figurer...

FRÉDÉRIC.

A moi, monsieur, à moi, qui, pour vous punir,  
ai substitué votre nom à celui de M. Dalimbert  
sur cette liste qui vous est si chère.

CRÉPU.

C'est infame!... mais, c'est égal, je suis en-  
chanté!... il me vient une idée... (Il réfléchit.)

VIRGINIE, à Frédéric.

Et moi, monsieur, est-ce que je n'ai pas aussi  
quelque chose à vous pardonner?... (Il lui tend la  
main amicalement.) Faut-il que je sois bonne en-  
fant!...

CRÉPU.

Voilà mon idée... Je fais acheter tous les exem-  
plaires... je le puis, en ayant les moyens... j'a-  
néantis l'édition; et, comme le fait n'a pas existé,  
il ne reste pas trace de cette mauvaise plaisan-  
terie... Courons, courons...

UNE VOIX EN DEHORS.

Voici la liste des notables de l'arrondissement,  
par ordre alphabétique!... la voilà pour deux  
sous!...

CRÉPU.

Il n'est plus temps... je suis notable... à deux  
mille exemplaires!

CHŒUR FINAL.

TOUS, excepté Crépu.

AIR : Vanuville des *Chemins de fer*.

Ah! quand ce bruit va se répandre,

Comme on va rire dans Paris!

Au piège qu'il a voulu tendre,

Le premier il se trouve pris.

(Crépu s'est laissé tomber sur une chaise; on l'en-  
toure pendant le chœur.)



# LE COLLEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,  
LE 20 AOUT 1836.

EN COLLABORATION AVEC M. B. ANTIÉR

PERSONNAGES

ACTEURS

PAUL BRICHARD, peintre colleur. . . . .	MM. ACHARD.
FIDELE BRICHARD, son frère, idem. . . . .	ALCIDE TOUSEZ.
ARTHUR D'AULNAY. . . . .	GERMAIN.
LOUISE DE VALIGNY, jeune veuve. . . . .	M <sup>mes</sup> DUFEIS.
ÉGLANTINE, sa filleule et sa femme de chambre. . . . .	CLAÏSSE.

La scène est à Paris, Chaussée-d'Antin.

# LE COLLEUR

Le théâtre représente un salon. — Au fond un grand balcon, au milieu duquel pend une corde de badigeonneur.

## SCÈNE I.

FIDÈLE BRICHARD, ÉGLANTINE.

ÉGLANTINE, paraissant la première.  
Dépêchez-vous donc, monsieur Fidèle.

FIDÈLE, en dehors.

Me v'là, me v'là, mamselle Églantine; c'est que je passe ma blouse pour monter là-haut.

ÉGLANTINE.

Que je vous montre d'abord les travaux de peinture que ma maîtresse, madame de Valigny, veut que vous fassiez en dernier, mauvais sujet!

FIDÈLE, entrant.

Mauvais sujet! moi! ah! faut pas dire ça, mamselle Églantine. Je suis, au contraire, un sujet... bon à tout ce que vous voudrez; à vous chérir, par exemple... et à vous remercier du matin au soir (D'un air fin.) et du soir jusqu'au matin, de ce que vous voulez bien être ma petite femme... la semaine prochaine.

ÉGLANTINE.

Ou celle des trois jeudis.

FIDÈLE, lui donnant une tape.

Malicieuse!...

ÉGLANTINE.

Tenez, regardez bien; sitôt que vous aurez achevé de vernir la maison au dehors, vous prendrez la banne qui recouvre le balcon, de manière que ça ressemble à un joli coutil.

FIDÈLE.

Rien de plus facile. Avec mon frère Paul, nous vous en figulerons du coutil, et du soigné.

ÉGLANTINE, écoutant.

On vient.

Air : *Galop.*

Voilà madame, partez vite.

FIDÈLE.

Un petit baiser comme souvenir;

Ce n'est pas si froidement qu'on se quitte...

ÉGLANTINE.

J'vous l'gard', vous allez r'venir.

FIDÈLE.

Ah! mamsell', vous faites la fière;

C'est bon, c'est bon, j'vous le r'vaudrai...

Plus tard, quand vous d'mand' rez, ma chère,

C'est p't-êtr' ben moi qui vous r'fus'rai.

ENSEMBLE.

FIDÈLE.

V'là madam', je m'en vas bien vite;

Mais vous n'avez qu'à bien vous l'rir...

N'faut pas croire' que j'vous en tienn' quitte.  
Ça s'ra pour quand j'vas m'en r'venir.

ÉGLANTINE.

Voilà, madame, partez vite;  
Bavard! y n'sait pas en finir...

De vol' baiser je vous tiens quitte:

Nous avons tout l'temps d'y r'venir.

(Fidèle sort en courant.)

## SCÈNE II.

LOUISE DE VALIGNY, ÉGLANTINE.

LOUISE.

Avec qui étais-tu donc là?

ÉGLANTINE.

Avec mon futur, madame.

LOUISE.

Et tu le renvoies?

ÉGLANTINE.

Mon dieu, oui! il a de la besogne.

LOUISE.

Je ne sais pas; mais ce futur-là, j'ai dans l'idée que tu ne l'aimes pas beaucoup.

ÉGLANTINE.

Mais si, madame; il est si bon! si complaisant! Je ne pourrais pas trouver un meilleur mari, d'abord. (Elle soupire.)

LOUISE.

Et tu dis cela avec un soupir!

ÉGLANTINE.

C'est que...

LOUISE.

C'est que... Voyons, explique-toi.

ÉGLANTINE.

C'est que M. Fidèle a un frère... M. Paul... c'était lui d'abord qui me faisait la cour.

LOUISE.

En vérité!

ÉGLANTINE.

Sans doute, et même je ne l'aimais déjà pas trop mal, lorsqu'un beau jour, me prenant la main qui tremblait dans la sienne: Il faut que vous soyez ma petite sœur, a-t-il dit; épousez Fidèle, v'là votre affaire, et soyez tranquille.

Air d'*Tristype.*

Il l'ra très-bien vol' bonheur, je le pense,  
Vous s' rez ensemble un coup' délicieux;  
Et ce bonheur, qui m' promettait d'avance,  
Me l'sant v'rir les larmes aux yeux.  
C'est qu'il avait un' manèr' si flatteuse,  
Un son de voix si séduisant,

A m'assurer qu'je n'rais heureuse.  
Que je l'étais en l'écoutant;  
Il m'assurait que j' serais heureuse...  
Et je l'étais en l'écoutant.

LOUISE.

Et maintenant?...

ÉGLANTINE.

Eh bien! maintenant que vous venez de me presser un peu... je crois bien que j'aime toujours Fidèle... oh! oui... et cependant...

LOUISE, partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! ah! Rassure-toi, mon enfant; les femmes, vois-tu, ont beaucoup de ces petites portes dans le cœur qui se rouvrent de temps en temps malgré elles, et sans que pour cela elles soient coupables le moins du monde. Moi-même, tu sais si j'aime Arthur; depuis mon voyage, c'est le seul homme que j'aie voulu recevoir; eh bien! chaque fois que j'éprouve quelque contrariété de sa part, tout de suite, et cela comme par enchantement, un souvenir me revient à la pensée...

ÉGLANTINE.

Un souvenir!... et ça ne vous empêchera pas d'épouser M. Arthur dans huit jours, madame?

LOUISE.

Non, certainement.

ÉGLANTINE.

Alors, ça me rassure... J'épouserai M. Fidèle.

LOUISE.

Et tu feras fort bien. Mais Arthur, pourquoi n'est-il pas encore venu?

ÉGLANTINE.

Est-ce qu'il ne garde pas le lit?

LOUISE.

Il y est resté un jour; il était hier soir aux Italiens... Il faut que son esprit inquiet et jaloux rêve encore quelque chimère.

ÉGLANTINE.

Oh! bien alors, c'est un ingrat qui ne mérite pas le vif intérêt que vous lui avez montré depuis le danger qu'il a couru dans cet incendie.

LOUISE.

Je ne sais si j'aurai oublié de répondre à quelque partie de sa lettre... où est-elle donc? (Elle ouvre un petit cabinet.) La voici. (Elle lit.) « Ma belle « et adorée Louise, je suis encore de ce monde « pour vous aimer, etc., etc. » J'ai répondu à cela d'abord. (Elle continue.) « Suffoqué par une fumée « épaisse mêlée de flammes, au moment de fuir, « je perdis connaissance... Deux minutes de plus, « j'étouffais... lorsqu'un homme saute dans ma « chambre, m'enlève sur ses épaules, descend en « courant par une échelle qui pliait sous le poids, « me dépose dans la cour de l'hôtel, me laisse aux « soins des miens épouvantés, et disparaît avant « qu'on ait songé à le retenir, et lorsque j'avais à « peine pu lui dire deux mots de reconnaissance « et lui serrer la main en ouvrant les yeux... » (Elle parle.) J'ai certainement répondu comme je

le devais à tout ce que je viens de lire... Encore émue du danger qu'il venait de courir, je craignais même d'avoir employé des expressions trop tendres; et lorsque monsieur aurait dû être enchanté... au contraire. Mais je vais bien l'attraper: il faudra qu'il vienne ce matin ou ce soir, et plus il sera maussade, plus je vais être charmante.

UN DOMESTIQUE.

M. Arthur.

LOUISE.

Ah! tant mieux, il arrive à propos.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, ARTHUR D'AULNAY.

entrant d'un air sombre.

LOUISE.

Ah! c'est vous, Arthur! comme vous venez tard aujourd'hui.

ARTHUR, qui l'a saluée, froidement.

Vous trouvez, madame?

LOUISE, gaiement.

Mais apparemment, puisque je vous le dis.

ARTHUR, avec amertume.

Oh! ce n'est pas une raison.

LOUISE.

Vous semblez mettre bien peu d'empressement à venir me rassurer tout à fait sur votre santé.

ARTHUR, l'interrompant.

Avez-vous eu beaucoup de plaisir hier au Théâtre-Italien, madame?

LOUISE.

Oh! beaucoup.

ARTHUR.

Et c'est sans doute la musique de Bellini?

LOUISE.

Oh!... ce n'est pas seulement la musique.

ARTHUR.

Ah!

ÉGLANTINE, à part.

Ma marraine tient parole; elle se moque de lui.

LOUISE, continuant.

Hier, tout m'amusait: les toilettes des dames... la physionomie des messieurs.

ARTHUR, se contraignant.

En effet, il y en avait de si intéressants!

LOUISE, le regardant avec malice.

Et de si droles!... (Tendrement.) Puis, vous étiez auprès de moi.

ARTHUR.

Bien obligé!... mais pendant que votre bouche me prodiguait toutes les félicitations d'usage sur mon aventure, vous n'avez pas détourné les yeux de je ne sais quel individu qui, placé au balcon, jorgnait sans cesse de notre côté.

LOUISE.

Je le regardais... pas plus que tout autre.

ARTHUR.

Cependant...

LOUISE.

Serait-ce là ce qui, dans ce moment, vous fait froncer le sourcil?

ARTHUR.

A moi!

LOUISE.

Où, à vous... Toutes vos paroles ont un petit air piqué qui semblerait annoncer que mes yeux ont commis une grande faute. Eh bien! voyons, qu'ai-je fait?

ARTHUR.

Rien, rien... que je sache, je vous jure.

LOUISE, l'examinant.

Ainsi vous n'avez pas à me gronder.

ARTHUR.

Mais non, madame.

LOUISE.

Vrai?... ah! tant mieux!... C'est si ennuyeux les querelles! on perd un temps si long à s'expliquer!... C'est à cela que je passais ma vie avec mon premier mari... Aussi, ce qui m'a charmée tout de suite en vous, mon ami, c'est votre justice et votre raison.

ARTHUR.

Vous plaisantez, madame.

LOUISE.

Non, non, sans cela, mieux vaudrait rester veuve.

ARTHUR.

Eh bien! madame...

LOUISE.

Quoi donc? Pourquoi vous arrêter? Est-ce que votre pensée vous fait peur? dites toujours...

ARTHUR.

Je pense...

LOUISE.

Encore! achevez donc!

ARTHUR.

Qu'il vaut mieux rester garçon que d'épouser une coquette.

LOUISE.

Ah! j'ai donc été coquette? C'est possible, mais alors sans mauvaise intention, et bien naturellement, je vous jure; car je ne m'en suis point aperçue. Voyons, dites-moi comment et avec qui?

ARTHUR.

Avec qui, madame? avec qui?... je vous le dirai au premier jour d'Italiens. (Il sort vivement.)

LOUISE, le suivant.

Mais écoutez-moi, Arthur.

## SCÈNE IV.

LOUISE, ÉGLANTINE, puis FIDÈLE.

LOUISE, sur le seuil de la porte.

Eh bien! il s'en va sans me répondre. (Revenant en scène.) C'est très-aimable, je ne tourmenterai pour lui dorénavant.

ÉGLANTINE, se rapprochant.

Madame a l'air contrarié! elle va penser à l'autre, c'est sur.

LOUISE, préoccupée.

Au premier jour d'Italiens!... Mon avenir avec Arthur commence à m'éffrayer.

FIDÈLE, entrant en courant sans voir Louise.

Attends, attends, frère, j'ai arrangé ça. Mamselle Églantine, mamselle Églantine, v'là mon frère qu'est à la besogne. (Apercevant Louise et étant vivement son bonnet de papier. Ah! ah!... pardon, excuse, madame... la compagnie... Je ne vous voyais pas.)

LOUISE, à Églantine, riant.

Ah! ah! ah! quelle tournure! qu'est-ce que c'est donc que cet individu?

ÉGLANTINE, baissant les yeux.

C'est... mon futur... madame, (Avec beaucoup d'embarras.) que... que... je vous présente.

LOUISE, interdite.

Ton futur!... Se remettant. Eh! mais il n'est pas mal ce garçon.

FIDÈLE, qui voit qu'on l'examine, se redressant.

Je fais de l'effet... je fais de l'effet! Toutes les femmes me trouvent beaux hommes. (A Louise.) C'est que mon frère... mon propre frère est là-haut à travailler, et comme la corde ouisque... après laquelle il est appendu... brandille... brandille... vous comprenez que ça n'a pas de raison... il m'envoie... l'attacher au balcon avec une ficelle.

LOUISE.

Faites, faites, mon ami. Elle sort.

FIDÈLE, au balcon, après avoir attaché la corde.

Est-ce bien comme ça, frère, ah! hé! là-haut!

PAUL, en dehors.

Un pen plus à gauche, et ferme, flâneur.

FIDÈLE, revenant.

Ne vous impatientez pas, madame, v'là que c'est fait... Ah! elle est partie.

## SCÈNE V.

FIDÈLE, ÉGLANTINE.

FIDÈLE, regardant sortir Louise.

Dites-donc, mamselle Églantine, c'est là votre marraine, pas vrai?... jolie femme, ma foi! tout à fait... oh! jolie petite femme... je suis bien réjoui de l'avoir vue. Je crois que je lui ai plu au premier coup d'œil.

ÉGLANTINE.

Vous croyez?

FIDÈLE.

Oh! ça n'est pas la première fois que cela m'arrive! Je voulais lui dire une foule de jolies choses, à votre marraine, afin de lui plaire encore davantage, parce que je me disais: si je séduis la maîtresse de ma maîtresse... ça ne peut pas me nuire; je l'en fiche! impossible de faire marcher ma langue de langue. Ah! si ça avait été mon frère!... Vous êtes bien gentille, bien maligne; mais quel serpent adroit que ça fait, lui! il vous aurait tourné des phrases dorées et douces comme

des rayons de miel, et avec un air si câlin! si câlin!...

ÉGLANTINE, impatientée.

Taisez-vous donc!

FIDÈLE.

Moi, d'abord, en fait d'attendrissement, je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez. Vous me direz que c'est déjà une assez belle distance; tandis que lui, ancien brigadier d'artillerie, peintre fameux, dans son nouvel état de peintre-colleur, il vous en a conservé un coup d'œil...

ÉGLANTINE.

En vérité!

FIDÈLE.

Mais pardon, je flâne et j'oublie que nous sommes en retard. C'est sa faute à lui; mais c'est toujours comme ça quand il va chez M. Rossini.

ÉGLANTINE.

Chez M. Rossini! et pourquoi faire?

FIDÈLE.

Pour le voir donc, et lui demander des billets d'opéra italien... pas pour lui, car il a ses entrées depuis les travaux de peinture que nous avons exécutés chez le maestro, comme ils disent, et pendant lesquels, j'ose le dire, nous l'avons charmé par l'accord mélodieux de nos deux voix... à preuve que le maestro m'envoyait toujours prier de me taire, afin de mieux entendre mon frère Paul... que ça lui faisait un plaisir... qu'il le faisait souvent recommencer... et moi toujours me taire.

ÉGLANTINE.

Oh! quand on a une voix aussi jolie...

FIDÈLE.

Moi! vous trouvez?

ÉGLANTINE.

Il s'agit bien de vous.

FIDÈLE.

Si bien que mon frère en a pris un goût de musique et d'opéra italien... Il y va toutes les fois, d'abord; et faut le voir! il bat la mesure... il crie bravo! dans toutes les langues de l'Europe; il est comme de la maison; il va dans les coulisses; tout le monde le connaît... C'est au point que les artistes, avant de commencer, regardent s'il est à sa place; s'ils ne l'aperceraient pas au balcon, ils ne chanteraient pas.

ÉGLANTINE.

Vraiment!

FIDÈLE.

Ah! c'est à la lettre. M. Lablachini l'a bien signalé au directeur... Si je ne vois pas Brichard au balcon, je ne chanterai pas... Vous concevez comme ça devient fatigant pour lui; car enfin, on a beau dire qu'on raffole de la musique italienne, c'est tout de même horriblement ennuyeux; aussi ils se sont arrangés ensemble; Brichard ne leur donne que trois jours par semaine, pas davantage! le directeur a beau crier, vous sentez qu'on n'a pas qu'à ça à faire. Ma foi, quand il a vu que

c'était pour de bon, comme ils ne peuvent pas se passer de lui, ils ont consenti à faire relâche les trois autres jours, et ils ont fait courir le bruit que c'est parce qu'ils ont la voix fatiguée... couleur... et puis, dame, faut voir la manière dont il se rafistole pour aller là!... l'habit soigné, le linge blanc... jusqu'à ce petit morceau de verre qu'ils vous ont pendu à un ruban et avec quoi ils se bouchent un œil pour mieux voir. Rien ne lui manque... que c'est à mourir de rire, et que vous le prendriez pour un de ces messieurs qui passent leur vie à manger des glaces chez M. To..to..ni.

ÉGLANTINE.

Oh! que je voudrais le rencontrer comme ça!

FIDÈLE.

Oh! ça, il est suprême; d'abord il a tous les talents, tout l'esprit, tous les charmes, le serpent!... et j'ai la bêtise d'être l'ainé encore!... (Lui prenant la main.) Dites donc, mademoiselle Églantine, pour la peine que j'vous raconte tout ça, c'est à présent, n'est-ce pas?

ÉGLANTINE.

Quoi donc?

FIDÈLE.

Que vous allez me donner... (Il fait le signe d'un baiser avec le doigt à sa bouche.)

ÉGLANTINE.

Par exemple!

FIDÈLE.

Vous avez dit tantôt : quand vous allez r'venir.

ÉGLANTINE.

J'ai dit : quand vous aurez fini tout votre ouvrage, nous verrons.

FIDÈLE.

Faut d'abord que mon frère soit là.

*Aux du Vaudeville de Fanchon.*

ÉGLANTINE.

Si vous n'pouvez rien faire  
Sans l'aïd' de votre frère,  
Laissons-le venir.

FIDÈLE.

J'aim' bien mieux tenir.

(Il lui tend la joue.)

ÉGLANTINE, lui donnant un soufflet.

Voilà...

FIDÈLE.

Bon...

(Il se frotte la joue.)

Ça m'contente.

De votre soufflet aujourd'hui,  
Pour me venger, méchante,  
J'n'aurai pas besoin d' lui.

(Il lui court après et l'embrasse de force. Paul paraît à la fenêtre, suspendu à la corde.)

ÉGLANTINE, se défendant.

Finissez donc! (Elle aperçoit Paul.) Ah! mon Dieu! (Elle se sauve.)

## SCÈNE VI.

PAUL, FIDÈLE.

PAUL, descendant en scène.

Eh ben! il paraît que ça ne va pas trop mal ici, mon agneau?

FIDÈLE, se frottant les mains.

Mais non, mais non, ça va même très-bien.

PAUL.

Dis donc, Lovelace, tu deviens un gaillard, tu embrasses ta princesse! fameux!

FIDÈLE, avec satisfaction.

Mais oui... mais oui... et je me fais donner des soufflets.

PAUL, riant.

Vraiment? Pauv' loulou!

FIDÈLE.

Très-bien appliqués... Je suis dans un ravissement!...

PAUL.

Comment donc! c'est bien fait pour ça.

FIDÈLE.

Quelle gentille petite femme! et dire que, comme tant d'autres choses, c'est à toi que je la devrai.

PAUL.

A moi?

AIR :

Mon garçon, tu bats la breloque ;  
Que diable veux-tu me devoir ?  
Quand les femm' rend' la reciproque,  
Vois-tu, c'est qu' c'est dans leur vouloir,  
C'est comm' ça qu'ell's sont façonnées :  
Faut leur plair' pour les obtenir ;  
Encor quand ell's se sont données,  
N'est-on pas bien sûr de les tenir.

FIDÈLE.

Oh! je sais bien, une femme... connu!... c'est un poisson... ça glisse, ça glisse, et dame, à force de glisser... Mais depuis que tu ne flânes plus auprès d'elle, je suis paisible, c'te malice, j' t'ai deviné; quand le chardonneret, le pivert, le sansonnet, tout ce qu'il y a de plus délicieux en fait d'oiseaux délicats, a pris sa volée, c'est le gros bec qui est le plus gentil... et je suis devenu le gros bec de mademoiselle Églantine... parce que tu n'as pas voulu être son sansonnet.

PAUL.

Sansonnet toi-même!

FIDÈLE.

Non, gros bec.

PAUL.

Eh bien! ne voulais-tu pas l'épouser c'te p'tite?

FIDÈLE.

Je crois bien... que je l'adorais, que j'en desséchais, que j'en maigrissais, que j'en étais réduit à l'état d'une jeune fille de quinze à seize ans, et qu'on m'aurait tenu la taille dans les quinze doigts.

PAUL.

Parce que tu ne mangeais plus. Eh bien! je n'ai pas l'habitude de laisser mourir de faim ma famille, moi, et pour lui éviter l'embarras du choix, à c't' enfant, je me suis mis à l'ombre insensiblement, voilà.

FIDÈLE.

Très-bien! grâce à ce stratagème, je puis espérer de me voir bientôt à la tête d'un ménage enchanté... mais toi?...

PAUL.

Oh! moi!... quand il n'y a plus de femmes... il y en a encore; et puis... qui sait? j'ai peut-être un autre sentiment par là.

FIDÈLE.

Un autre?

PAUL.

Eh bien! oui, la... fasciné.

FIDÈLE.

Très-bien, très-bien alors... passe pour la chose d'amour; mais ce magot de la caisse d'épargne avec qui que je me suis acheté un homme... et avec qui que tu t'es acheté... rien du tout.

PAUL.

Après?

FIDÈLE.

Après!... après!... si tu disais avant, pendant et toujours, ça serait plus juste. Je ralle tout, j'empoche tout, que c'est une honte... que j'en rougis... jusqu'à l'intérieur!... Tu es mon père, tu es ma mère... tu m'es tout enfin, tandis que moi, je n'ai que la bêtise d'être ton aîné.

PAUL.

Mon aîné! mon aîné! A quel propos viens-tu me rabâcher tout cela? et qu'est-ce que cela signifie?

FIDÈLE.

Pardine... ça signifie que je te fais une scène à cause de toutes les hontes que tu as pour moi, quoi!...

PAUL, riant.

Ah! tu me fais une scène! attends, attends, j' vas t' faire autre chose, moi. Tu viens m'chanter pouille, parce que j' te cède Églantine! eh ben!... j' la garde.

FIDÈLE, stupéfait.

Bah!...

PAUL.

Tu fais la grimace au magot de la caisse d'épargne... pas d' conteste, mon vieux, je l' confisque... au profit de mon ménage et des moutards.

FIDÈLE.

Ah! Paul, mon p'tit Paul, pas d' bêtise!... P' magot tant qu' tu voudras, mais la p'tite femme... j'en mourrai d' chagrin... la... vrai.

PAUL, lui donnant une calotte.

Grosse bête!... l'a-t-i gobé! Comment! tu donnes dans c' godan-là?... mais c'est une farce, jobard. Est-ce qu'entre frères tout n'doit pas être à la

bonne franquette? L'étais pas plus en état de faire venir les pièces de cent sous dans la tirelire qu'une mignonne de petite femme dans tes bras. C'est comme ça dans les familles : les uns mangent bien, boivent bien, dorment bien; des cadets qui n'se font jamais d'chagrius ni d'peines, enfin d'bons enfants comme toi, un supposé. Les autres... ah! dame, les autres... ont un peu plus de sang dans les veines, de flamme dans l'cœur, d'activité dans l'esprit. Ceux-là du boire, du manger, du dormir... ça vient quand ça peut... ils s'en moquent comme de Colin-Tampon... ils ont souvent d'la peine, des tourments, des ennuis... mais aussi des femmes, ah! des femmes, de l'argent, du plaisir... en veux-tu, en v'là... eh ben, j'avais d'tout ça pour deux... tu vois bien que j't'en d'vais le partage, Nigaudinos!...

FIDÈLE.

Ah ben! ah ben! n'te gêne pas; il est gentil ton partage. Ce qu'il y a de plus humiliant, c'est que c'est vrai tout ce qu'il dit là. Je mange... à faire frémir la nature... que ça me gonfle comme un hippopotame, et que ça m'en donne des envies de dormir!... bien peu propices à l'activité... et à charmer le beau sexe.

AIR :

C'est qu'ma parol' je m'mang'rais, quand je penso.  
Qu'je s'rais, sans toi, comm' l'aveugl' sans bâton.

PAUL.

En bavardant, crois-tu qu'la b'sogne avance?  
Va-t'en jouer de la bross' sur l'balcon.

FIDÈLE.

Je m'trouv' vraiment la pire des espèces.

PAUL.

Mais va-t'en donc travailler, animal!

FIDÈLE.

Mais.

PAUL.

Encor!

(Il prend le ton de commandement.)  
Houp! canonniers, à vos pièces!

FIDÈLE, la main au salut militaire.

Voilà, voilà, présent, mon général!

PAUL.

Houp-là! houp-là! conscrits, à vos pièces!

(Le regardant s'éloigner au pas.)

C'est pas mal.

FIDÈLE.

Voilà, voilà, voilà, présent, mon général!

(Il s'éloigne au pas accéléré.)

## SCÈNE VII.

PAUL, seul.

Maintenant attachons notre corde et regrimpions. (Il va au balcon.) C'est qu'il ne s'agit pas de perdre mon temps et de manquer ce soir *il Barbieri di Siviglia*. Oh! *il Barbieri*! ma pièce favorite! (Il chante le cantabile d'Almaviva sous les fenêtres de Rosine.) C'est pourtant à une représentation de cette pièce que j'ai fait de l'œil la première fois à

la dame pour laquelle j'ai attrapé un petit coup de soleil soigné, tout de même; car son souvenir est toujours là... que ça me pèse... comme une ration et demie de pain de munition. Aussi, cette bêtise! d'aller me torquer le cœur pour une dame à panache et à camisole de satin... un colleur de papier faire le papillon... aller se brûler... à une grande dame!... Ah! c'est que les grandes dames, c'est si gentil! si mignon! si chatouillant aux lumières! Les toilettes, le gaz, les instruments, les odeurs, tout ça vous monte à la tête, vous émoustille ben autrement que du vin à quinze et même à vingt-cinq... C'est p't-être ben un peu ça qui m'a passionné, ensorcélé tout à fait *per la musica italiana*!... Les grisettes, les fillettes, les fachonnettes! qu'est-ce que c'est qu'tout ça à présent? je ne peux pas même les regarder... Je me perds décidément... ma parole d'honneur, je me perds... Eh ben! ça m'est égal; après tout, ça n'a fait d'mal à personne et ça m'a fait plaisir; d'ailleurs le colleur est original, c'est dans sa nature, c'est dans l'état. On vient... à la besogne, et vivement. (Il disparaît par le balcon.)

## SCÈNE VIII.

LOUISE, EGLANTINE.

LOUISE, entrant.

A-t-on rien vu de plus contrariant que cet Arthur! ordinairement, il reste des journées entières à m'emuyer de sa maussaderie et de sa colère, c'est fort insipide; aujourd'hui... je suis mieux disposée apparemment, ça me semble drôle et je me propose de m'en amuser... pas du tout, il s'en va! c'est très-désobligeant de sa part... il me le payera... Que faire maintenant? je n'ai plus que la ressource de chanter... toute seule... ce n'est pas fort gai... (Elle se met au piano.)

EGLANTINE.

Oh!... oui, madame; chantez... c'est si agréable!... (Ici Louise chante la polonaise des Paritains.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAUL. Il paraît au balcon suspendu à sa corde, cesse de travailler, écoute avec ravissement, puis finit par accompagner Louise à demi-voix et continue après qu'elle a cessé.

PAUL, s'apercevant que Louise ne chante plus.

Oh!... Diavolo! (Il regrinpe vivement et disparaît.)

EGLANTINE, bas à Louise.

Avez-vous entendu, madame?

LOUISE.

Voilà qui est singulier!... Qui donc peut chanter ainsi?

EGLANTINE.

Oh! ne faites pas semblant de vous en apercevoir. (D'un air d'intelligence.) C'est lui...

LOUISE.

Qui, lui?



ÉGLANTINE.

Votre peintre colleur, M. Paul I, le frère de mon rétentu.

LOUISE.

Oh ! tu te trompes sans doute. Moi qui me plains d'être obligée de chanter toute seule. Elle recommence, Paul aussi. Elle écoute encore quand elle a essé. Mais vraiment, c'est que c'est parfait.

ÉGLANTINE.

Il a l'air d'un amoureux soupirant sous les fenêtres de sa belle.

LOUISE.

Au-dessous !... si tu disais au-dessus... se levant et allant le regarder au balcon.) Drole d'amoureux, en bonnet de papier gris !... ah ! ah ! ah ! ce soupirant-là peut entrer par la fenêtre sans conséquence ; on n'en médiera pas. Dis-lui qu'il vienne, et serais curieuse de le voir et de l'interroger.

ÉGLANTINE, allant au balcon.

Descendez donc, beau chanteur, madame désire vous parler.

PAUL, en dehors.

A moi, maïselle Églantine ?

ÉGLANTINE.

Oui, oui, à vous.

PAUL, à part, après avoir enjambé le balcon.

Je ne m'y attendais pas... ça m'a fait un drole d'effet... ça m'a rend bête comme tout. (En secouant ses épaules.) Allons donc. (S'approchant avec politesse.) Pardon, madame, de me présenter ainsi devant vous... il n'y a rien qui gâche une toilette comme a peinture, d'abord.

LOUISE.

Peu importe, mon ami.

PAUL, à part.

Que vois-je ? madame des Italiens ! (Il s'examine.) Oh ! le costume ! Où es-tu, mon Brichard, que je te bichonne ?

LOUISE, avec le même étonnement, à part.

Oh ! mais je ne me trompe pas... malgré ce déguisement. (Haut.) Quoi !... monsieur, vous osez...

PAUL, de loin.

Je ne fais que me rendre à vos ordres, madame.

LOUISE, se retournant vers Églantine.

Mademoiselle, je ne sais ce que mériterait votre conduite !...

ÉGLANTINE.

Quelle conduite donc, madame ? qu'ai-je fait ?

LOUISE.

Comment ! introduire chez moi... se laisser ainsi séduire !...

ÉGLANTINE.

O mon Dieu ! mais personne ne m'a séduite, madame ; je vous le jure. (Se retournant vers Paul.) N'allez pas le croire au moins.

LOUISE.

Eh ! mademoiselle, monsieur doit savoir à quoi s'en tenir là-dessus... Sortez.

ÉGLANTINE.

Mais, madame...

LOUISE.

Sortez... mais sortez donc ! Elle la conduit jusqu'à la porte ; Églantine sort en pleurant.

## SCÈNE X.

LOUISE, PAUL.

PAUL, l'examinant du coin de l'œil.

Dieu, qu'elle est gentille quand elle est en colère ! et ce hasard qui me conduit chez elle... Parole d'honneur, je suis né coiffé. Voyons un peu c' que ça va d'venir.

LOUISE, à part.

Maintenant que me voilà seule avec lui... je ne sais vraiment plus ce que je vais lui dire...

PAUL, de même.

Eh ben ! est-ce qu'elle ne va pas bientôt commencer ?... (Il fait un pas de plus vers elle.) Elle a p't-être déjà oublié que je suis là. (Nouveau silence. — Haut à Louise.) J'attends toujours que madame veuille bien me dire ce qu'elle réclame de mes petits services. Outre le badigeon extérieur à la détrempe, à l'huile ou au vernis, je pose les tentures et colle le rouleau à la satisfaction générale, et...

LOUISE.

Il est inutile, monsieur, de feindre davantage... votre ruse est découverte, et je vous reconnais parfaitement.

PAUL, à part.

Elle me reconnaît ! elle m'avait donc remarqué !... Heureux colleur, va !

LOUISE.

Je n'ai pas voulu d'explication devant ma femme de chambre ; mais comment avez-vous osé vous servir d'un pareil moyen, hasarder une démarche aussi peu convenable ?

PAUL.

Pardon, madame, je ne comprends pas... Je fais mon état, voilà tout.

LOUISE.

Vous introduire... ainsi déguisé ?

PAUL.

Déguisé !

LOUISE.

Vous commencez enfin à comprendre.

PAUL, à part.

Oh ! la chance !... elle me prend pour quelque fils de banquier tout au moins. Ah ! je suis déguisé... Bien, bien, ah ! bien ; c'est bon à savoir. En avant la déclaration... (Haut.) Eh bien ! oui, madame, il fallait vous voir seule un moment ; le moyen s'est offert... et je l'ai saisi les yeux fermés... maintenant je les ouvre aussi grands que ma mère me les a faits, et je demeure ravi, enchanté, transporté. (À part.) Chaud, chaud, et allez donc ! (Elle va parler, il continue haut.) Au théâtre, au milieu de ces mille femmes, toutes plus charmantes les unes que les autres, je n'ai vu que vous ; vous m'avez paru la plus belle, et je ne ruminais que ruses de guerre pour arriver à vous le

dire... Ici je vous trouve plus belle encore... je vous l'dis; mais les plis de ce front auquel je n'en avais jamais vu et votre regard fâché... me font presque regretter d'avoir réussi.

LOUISE.

Monsieur...

PAUL, à part.

Ça l'embarrasse, bon! c'est ce qui me met à mon aise. (Haut.) Allons, ne me faites donc pas la mine... Dans le monde, on vous aurait présenté un ennuyeux personnage; vous vous croiriez obligée de le recevoir de temps en temps, n'est-ce pas? Et parce qu'un aimable et joyeux garçon comme moi s'est présenté tout seul, vous le renverriez! mais ça n'aurait pas le sens... (Mouvement de Louise.) Oh! pardon, ne faites pas attention. (A part.) Quelle boulette! (Haut.) Influence du costume... il gêne un peu le langage. (A part.) Il abîme drolement le physique. (Haut.) Mais il ne change pas le cœur.

LOUISE.

Vous savez très-bien jouer votre rôle, monsieur; mais ce ne peut être qu'une plaisanterie... ou une gaucure, et je comprends que le meilleur parti est d'en rire.

PAUL.

Oh! non, madame, ne riez pas. Hein?

LOUISE.

Et comment s'en empêcher, en voyant sous ce costume un de nos jeunes gens les plus à la mode.

PAUL, à part.

Elle y tient! elle y tient! Ah! si son erreur pouvait durer!

FIDÈLE, en dehors.

Ah! hé! frère! ah! hé! hé! rrrrr it!!!

PAUL, à part.

Fidèle!... l'imbécile qui vient tout gêner... c'est trop tôt. (Il regarde Louise avec amour.)

LOUISE, avec malice.

Eh bien, monsieur, vous ne répondez pas? vous n'entendez pas? (Appuyant.) C'est votre frère qui vous appelle.

PAUL, avec embarras.

Mon frère?...

LOUISE.

Comment! vous ne vous souvenez plus de la parenté?

PAUL, à part.

Ah! Dieu de Dieu! n'y a pas à dire, me v'là dans l'pétrin.

LOUISE.

Il faut que ce soit moi qui vous la rappelle.

PAUL, à part.

N'y a plus qu'à s'en tirer en canonnier français. (Haut, en se posant.) Vous vous trompez, madame. Il en arrivera ce qui pourra, mais jamais Paul Brichard ne reniera sa famille.

LOUISE.

Comment avez-vous dit, Paul Brichard? Ah!

ah! ah! le nom est vraiment impayable, et... et fort bien inventé.

PAUL.

C'est le mien, madame, et celui qui m'appelle, c'est mon frère, peintre-colleur comme moi. (A part.) Je n'peux pourtant pas partir et la quitter comme un serin. (Haut.)

Air nouveau de M. Vogel.

La voix que vous venez d'entendre

Bien à propos vient m'avertir;

Où, je commence à le comprendre,

Pour mon repos je dois partir.

Où, la raison veut que je vous oublie;

Mais à mon cœur je n'ose me fier:

Il est des instants dans la vie

Qu'on ne peut jamais oublier.

LOUISE.

J'espère, monsieur, que vous comprenez toute l'imprudence de votre démarche, et que vous allez enfin cesser de me compromettre. (Elle lui indique la porte.)

PAUL, à part.

Diable! diable! c'est pas si facile de faire la cour aux grandes dames... Enfoncé!... (Il va pour sortir.) Allons, madame...

## SCÈNE XI.

LES MESES, ÉGLANTINE.

ÉGLANTINE.

Madame, madame, soyez contente; voilà M. Arthur qui revient. (Elle sort un instant.)

LOUISE.

Arthur! comment faire?... Jaloux comme il est, s'il voit ce jeune homme, il le reconnaîtra, et après la scène de ce matin...

PAUL.

Oh! soyez tranquille, madame, il ne me verra pas: j'ai un chemin tout trouvé... (Il va à la fenêtre.)

LOUISE.

Oh! mon Dieu, mais prenez donc garde, monsieur... C'est aussi pousser trop loin la plaisanterie... Vous allez vous blesser... Rentrez, je vous en prie.

PAUL.

Si vous me priez...

ÉGLANTINE, rentrant.

M. Arthur.

LOUISE, à part.

Et pas d'autre moyen! (A Paul.) Monsieur... restez au moins sur le balcon... ne vous hasardez pas...

PAUL, passant sur le balcon.

(Ça me connaît... (A part.) En v'là un soign de roman! (Il disparaît au moment où Arthur entre où Églantine sort.)

## SCÈNE XII.

LOUISE, ARTHUR, PAUL, sur le balcon.

ARTHUR.

Louise, chère Louise! me pardonnerez-vous mon humeur, mes injures de ce matin?

LOUISE.

Vous pardonner, monsieur!... je ne comptais plus sur vous qu'au premier jour des Italiens.

ARTHUR.

Que voulez-vous, c'est plus fort que moi! je suis jaloux à en perdre le peu de raison que j'ai : un mot, un geste, un regard... Mais pour me punir de toute ma folie, je viens vous en faire l'aveu et vous en demander pardon à genoux.

LOUISE.

C'est bien beau de votre part.

ARTHUR.

Moquez-vous de moi tant que vous voudrez; mais, en vérité, ce n'était pas ma faute, et vous même, hier aux Italiens, par malice, sans doute, en vous occupant un peu trop de certain jeune homme...

LOUISE, à part, regardant le balcon.

Oh! mon Dieu!...

ARTHUR, continuant.

Mais madame de Courtavelle, votre amie, à laquelle je suis allé conter mes chagrins en sortant de chez vous, m'a tiré de mon erreur et m'a rendu la vie. On m'avait fait de faux rapports : ce jeune homme, dont au reste personne ne peut dire le nom ni le rang, eh bien! c'est d'elle qu'il est amoureux.

LOUISE, avec une surprise inquiète.

Ah!...

ARTHUR.

Oui, oui, oh! mais amoureux... au point de prendre des déguisements incroyables pour arriver jusqu'à elle.

LOUISE, dont l'embarras redouble.

Des déguisements!...

ARTHUR.

Figurez-vous qu'un jour qu'elle avait demandé des ouvriers pour repeindre ses appartements, elle l'a vu arriver parmi eux... (Riant) en costume de badigeonneur!... Ah! ah! ah!... mais, par exemple, il s'est conduit avec une discrétion admirable; il ne lui a adressé ni un regard ni une parole.

LOUISE.

En vérité!...

ARTHUR.

Sans doute, parce qu'elle ne lui en a pas fourni l'occasion.

LOUISE, à part.

Oh! mon Dieu!

ARTHUR.

Mais vous ne riez pas.

LOUISE.

Si, si... c'est fort original... (A part.) Et il est là, chez moi... sous les mêmes habits... Je suis plus

morte que vive. (En ce moment, Fidèle chante en dehors :

Ah! qu'on est fier d'être Français  
Quand on regarde la Colonne!)

ARTHUR, se retournant.

Eh! mais, vous avez donc aussi des ouvriers?

LOUISE, venant se placer entre le balcon et Arthur pour l'empêcher de voir.

Oui, oui; vous savez, pour cette petite tenture en dehors.

ARTHUR, examinant toujours.

Non, vous ne m'en aviez pas parlé.

LOUISE, le prenant par le bras.

De sorte que le récit de madame de Courtavelle vous a rassuré tout à fait.

ARTHUR.

Oh! tout à fait. (Il se dégage et s'avance vers le balcon.) Que vois-je?

LOUISE, à part.

Allons, je n'ai pu l'éviter.

ARTHUR.

Encore cet homme sous ce même déguisement! On me trompait. (A Louise.) Vous avez dans madame de Courtavelle une amie bien charitable, madame.

LOUISE.

Arthur, veuillez m'entendre.

ARTHUR.

Laissez-moi... A Paul. Approchez, monsieur.

PAUL, s'empressant de quitter son travail et s'avancant la casquette à la main.

Qu'y a-t-il pour votre service, bourgeois?

ARTHUR.

Monsieur, point de mauvaise plaisanterie, je vous en prie; vous êtes reconnu.

PAUL.

Ça ne m'étonne pas. J'ai l'amour-propre d'être un artiste distingué dans ma partie; c'est vrai.

ARTHUR.

Assez, monsieur; j'ai l'honneur de vous faire savoir que j'aspire à la main de madame.

PAUL, à lui-même.

Tiens! tiens! tiens! s'il ne fallait qu'aspirer...

ARTHUR.

Eh que je suis au moment de l'obtenir; ainsi...

LOUISE.

Arthur, écoutez-moi.

ARTHUR.

Permettez, madame. (A Paul.) Votre présence ici, sous ce costume...

PAUL, à part.

Encore un qui me croit déguisé; ça fait honneur au physique, pas moins.

ARTHUR.

Oui, sous ce costume, annonce que c'est contre la volonté de madame que vous y êtes...

PAUL.

Contre sa volonté!... Entendons-nous, je ne peux pas convenir de ça.

ARTHUR, lui prenant le bras et à demi-voix.  
N'importe! vous introduire ainsi est une insulte... Vous me ferez raison.

PAUL, mettant sa casquette.

Eh! la! la! ne vous échauffez pas tant, mon cher monsieur; je vous ferai tout ce que vous voudrez... (Levant sur lui la brosse qu'il tient à la main.) Et même tout jaune de tout rouge que vous êtes, si ça peut vous faire plaisir.

ARTHUR, élevant la voix.

Insolent!

LOUISE, se plaçant entre eux.

Messieurs... au nom du ciel!... je vous en prie...

PAUL, ôtant sa casquette.

Oh! une dame... il y a une dame!... C'est vrai... c'est moi qui ai tort.

ARTHUR, bas, lui glissant sa carte.

Voilà ma carte, monsieur...

PAUL, haut.

Très-bien! (A part.) Faisons-le monter. (Haut.) C'est dans mon quartier...

ARTHUR, bas.

Dans un quart d'heure, chez moi.

PAUL.

J'y serai... avec des échantillons, afin que monsieur puisse choisir les teintes.

ARTHUR, toujours bas.

Au pistolet.

PAUL.

Je ne connais pas cette couleur-là; mais c'est égal.

ARTHUR.

Cessez, monsieur, cessez; c'est assez faire l'ouvrier comme cela... ou je finirai par croire que vous avez peur.

PAUL, avec force.

Ah! vous le prenez sur ce ton-là! eh bien! oui, j'ai cent mille livres de rente et je suis le fils d'un prince, pour vous mettre une balle entre les deux yeux.

LOUISE.

Messieurs, messieurs!

ENSEMBLE.

Air de *M. Vojak*.

ARTHUR.

Il faut qu'il satisfasse  
A mon juste courroux,  
Et que son sang efferve  
Tous mes transports jaloux.

PAUL.

Comme il fait la grimace!  
Le pauvre homme est jaloux;  
Mais bientôt face à face  
Je calm'rai son courroux.

LOUISE.

Grand Dieu! quelle menace!  
Je crains tout d'un jaloux,  
Que faut-il que je fasse  
Pour calmer son courroux?

(Arthur sort.)

## SCÈNE XIII.

PAUL, LOUISE.

PAUL, se grattant l'oreille et regardant.

Eh bien, est-il serin!... le coco qui me laisse avec sa maîtresse!

LOUISE.

Monsieur, votre conduite est abominable, odieuse. (Elle va fermer la porte à clef.)

PAUL, à part.

Et elle m'enferme avec elle!

LOUISE.

Mais vous ne vous battez pas... dussé-je vous voir faire rester ici tout le jour.

PAUL, à part.

Il ne manquerait plus que cela. (Haut.) Rassurez-vous... je vous promets... je ferai mon possible pour... le... ménager... Il n'en fera peut-être pas autant... pour moi... mais... qu'est-ce que ça fait!...

LOUISE, plus émue.

Oh! non, non... vous ne vous battez pas.

PAUL.

Eh! croyez-vous, madame, qu'il n'y ait que M. Arthur au monde qui soit capable de se faire casser un bras ou une jambe pour obtenir une bonne parole de cette jolie bouche!

LOUISE.

Encore!... Monsieur, lorsque ma situation m'oblige de retenir près de moi un homme qui m'a offensée... sera-t-il assez peu généreux... me forcerez-vous d'entendre des discours...

PAUL, avec résolution.

Eh bien! non, je ne dois pas abuser plus longtemps de votre erreur. Oui, c'est un ouvrier que vous avez vu aux Italiens; c'est un ouvrier que vous voyez ici, un ouvrier qui vous aimait sans s'en douter. Que voulez-vous, il ne fallait que des yeux et un cœur pour cela, et ma mère ne m'en a pas privé. Le hasard seul et mon état m'ont amené chez vous. Votre imagination ou votre fantaisie, je ne sais pas au juste, ont fait le reste. Vous voilà indignée de mon audace... Vous croyez peut-être que c'est vous qui avez des reproches à me faire... (Mouvement de Louise.) Oh! j'en doutais. Eh bien! pas du tout, madame, c'est au contraire moi qui ai à me plaindre; c'est moi qui vous accuse. Ça vous étonne; c'est pourtant comme ça. Si vous ne m'aviez parlé que de rouleaux de papier et de badigeonnage, vous n'auriez jamais su un mot de la chose. Mais vous m'avez parlé d'amant déguisé, d'entrepris téméraires, enfin d'un tas de balivernes dont je n'aurais jamais eu l'idée... Vous m'avez monté la tête... Jugez maintenant si c'est votre faute ou la mienne; dites si ce n'est pas vous qui avez égalisé les distances et qui m'avez rendu malheureux! (A part.) Voilà une polissonne de logique un peu soignée.

LOUISE.

Mais, monsieur, pour me faire croire à ce que

vous dites en ce moment, il aurait fallu ne pas faire connaître tout à l'heure votre fortune et votre situation dans le monde.

PAUL.

Tout à l'heure... tout à l'heure... j'ai menti...

LOUISE, l'interrompant.

Assez, assez.

PAUL.

Oh! oui, assez. Voilà déjà que vous détournez les yeux. Un malheureux colleur!... je comprends... A ce nom d'ouvrier, tout bon sentiment doit disparaître pour moi... Je ne suis plus un homme... je ne suis plus un prince... je ne mérite plus un regard... plus un mot... n'est-ce pas, madame?

LOUISE.

Eh! monsieur, que voulez-vous que je vous dise?... Ah! j'en mourrai de chagrin et de honte.

PAUL, avec amertume.

Bien, bien, madame... je comprends... Je n'ai rien à faire ici... c'est juste. (A part.) Évincé, M. Brichard! (La regardant en dessous.) C'est dommage?... Maintenant, mon petit monsieur, à nous deux. (Il court au balcon et saisit la corde.)

LOUISE.

O ciel! que faites-vous?

PAUL.

Bien le bonjour, madame. (Il se laisse glisser et disparaît.)

LOUISE.

Ah!... (Elle s'appuie sur un fauteuil et met sa main devant ses yeux.)

#### SCÈNE XIV.

LOUISE, ÉGLANTINE, puis FIDÈLE.

ÉGLANTINE, accourant.

Qu'y a-t-il donc, madame?

LOUISE, allant regarder au balcon.

Je suis encore toute tremblante. (En ce moment, Fidèle tombe à pieds joints à côté d'elle.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

FIDÈLE.

Pardon, madame... Je vous ai fait un peu peur, mais ce n'est rien... c'est-à-dire, c'est moi. J'étais tranquillement assis là haut sur ma planchette, quand la corde a reçu tout à coup une escoussée... oh! mais une escoussée... que j'en ai défilé... défilé, que ça m'a brûlé tous les doigts... Bien heureux encore d'avoir atteint, sans autre déorniflure, le plancher des vaches!

LOUISE, à elle-même, l'examinant.

Ce serait là son frère?...

FIDÈLE, à Louise.

Ah! j'oubliais... (Il se retourne, et montre, peint sur sa joue, un échantillon. Ce sera-t-il bien comme ça, madame, la tenture de votre balcon?)

LOUISE.

Il ne s'agit pas de cela, monsieur.

FIDÈLE.

Bien, bien!... c'est encore autre chose que madame veut nous commander?

LOUISE.

C'est à la prière d'Églantine que je vous ai donné des travaux dans ma maison, et vous vous êtes servi de cette marque de bienveillance pour introduire près de moi...

FIDÈLE, vivement.

Qui donc, madame? N'y a ici avec moi que mon frère, mon propre et bien sincère frère; à moins qu'on ne me l'ait changé en nourrice; mais je le réclamerai.

LOUISE.

Quel qu'il soit, il vient d'avoir une querelle.

FIDÈLE.

Oh! il en est bien capable.

LOUISE.

Avec une personne qui m'intéresse.

FIDÈLE.

Voyez-vous ça!

LOUISE.

Il veut se battre.

ÉGLANTINE.

M. Paul.

FIDÈLE.

Se battre!...

LOUISE.

Eh bien! si vous ne les empêchez pas, si un cheveu leur tombe de la tête, comme ce sera votre faute...

FIDÈLE.

A moi?...

LOUISE.

Plus de travaux pour vous, plus de dot pour Églantine... Je vous chasse tous deux: vous entendez?...

FIDÈLE.

Pardine, si j'entends!...

LOUISE.

Mais allez donc! courez donc...

FIDÈLE.

Oui, oui, certainement que je cours; je ne demande pas mieux... mais où? mais où?... Se battre! mais ça ne m'étonne pas. Le fer... le feu... il ne craint rien, cet être-là... Il y a huit jours encore, n'a-t-il pas été se jeter au travers des flammes d'une maison, rue Laflitte? ça ne le regardait pourtant pas, puisqu'il y a des pompiers.

LOUISE.

Que dites-vous?

ÉGLANTINE.

Est-ce que ce serait?...

FIDÈLE.

Mais il ne s'agit pas de ça... Où faut-il que je coure?

LOUISE.

A l'hôtel de M. Arthur, où ils se sont donné rendez-vous.

FIDÈLE.

A l'hôtel de M. Arthur!... C'est pas l'embaras, ça lui a donné l'occasion de sauver un jeune homme qui grillait tranquillement dans sa robe de chambre!...

LOUISE.

Un jeune homme? rue Lafitte? Quel soupçon!

FIDÈLE.

Mais, pardon... pardon... je m'en vais; seulement, je ne sais pas le quartier; c'est égal, je cours tout de même.

LOUISE.

Et ce jeune homme, le reconnaitriez-vous?

FIDÈLE.

Je crois bien, puisque j'ai aidé à le transporter dans une maison voisine. (Apercevant Arthur.) Eh! pardine! le voici!

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, ARTHUR.

LOUISE, l'apercevant.

Arthur! je respire! (A Fidèle.) Restez... Pas un mot sur ce que vous venez de me dire. (A Arthur.) Eh bien! mon ami, vous ne vous êtes donc pas battu?...

ARTHUR, furieux.

Grâce à la précaution que vous avez prise de garder mon adversaire près de vous.

LOUISE.

Près de moi?...

ARTHUR.

Mais il ne peut longtemps se soustraire au châtement qu'il mérite... Il faudra bien qu'il se montre... le lâche!

FIDÈLE, s'avancant.

Le lâche! Ah ça! est-ce que ce serait de mon frère que vous parleriez, par hasard? (Arthur le regarde d'un air étonné.) Je dis mon frère. Si c'est de lui que vous parlez, ne faudrait pas répéter, voyez-vous, parce que tout mon cadet qu'il est, voyez-vous... sans ou non, je me donnerais une peignée, tout comme un autre, voyez-vous... et so- lide même, voyez-vous...

ARTHUR, le toisant.

Quel est donc cet imbécile?

FIDÈLE, s'avancant vers lui.

Ah! mais... ah! mais...

PAUL, tout à fait en costume de fashionable, entant avec vivacité et se mettant entre eux.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça?

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PAUL.

FIDÈLE.

Oh!... non, mais, c'est c' monsieur...

PAUL.

Allons, voyons, tais-toi!

ARTHUR.

Vous voilà, enfin, monsieur... cette fois, au

moins, sous des habits que vous n'auriez jamais dû quitter.

FIDÈLE.

Est-il bien ficelé comme ça!

PAUL.

Je sors de votre hôtel, monsieur... et j'avoue que j'ai été surpris de ne pas vous y rencontrer; car, nous autres ouvriers, nous avons la simplicité de ne pas mêler les femmes dans des inconvenients tout à fait étrangers à leur sexe.

ARTHUR.

Ah! monsieur, de grâce, ce jargon maintenant devient inutile; vous oubliez que vous avez quitté votre bonnet de papier, et si vous êtes un galant homme...

PAUL.

Je vous comprends; mais avant d'accepter l'honneur de me battre avec M. le baron d'Aulnay, il faut qu'il sache positivement à qui il a affaire, et que je puis, sans qu'il en rougisse, accepter son défi. (Il remet des papiers à Arthur.)

ARTHUR, lisant.

Que vois-je!... le congé de réforme de maréchal des logis.

PAUL, continuant.

Paul Brichard, aujourd'hui retiré du service, et peintre-colleur patenté...

ARTHUR.

Oh! je ne reviens pas de ma surprise... Quoi! vous seriez réellement?...

PAUL.

AIR:

Et... maintenant, si vous le trouvez bon,  
Je suis à vos ordres; j'espère  
Que sans en rougir un baron  
Peut m'accepter pour adversaire;  
Oui, c'est en vain qu'entre petits et grands  
On établit des différences;  
Il n'en est plus avec de tels garants:  
Si de chacun l'orgueil fixe les rangs,  
L'honneur rapproche les distances.

ARTHUR.

Eh quoi! il serait possible que je me fusse mépris à ce point?... Ah! Louise, je suis indigne de pardon. Je reconnais toute l'absurdité de mes craintes, et je conçois que vous n'avez jamais pu avoir l'intention...

PAUL.

C'eût été bien osé, n'est-ce pas? Eh bien! c'est pourtant ce qui est arrivé, monsieur le baron... C'est une folie, une absurdité, je le sens bien; mais c'est comme cela. Si c'est un crime aux yeux de madame, je lui reconnais le droit de m'en punir; j'attends ses ordres. Jusque-là je reste; oui, oui, j'attends qu'elle prononce; car ce n'est que d'elle que je recevrai mon congé.

FIDÈLE.

Oh! que c'est bien tapé, ça!

ARTHUR.

Ah ! pour le coup, voilà qui est original ! c'est une déclaration précise. Il y aurait de la cruauté de votre part à ne pas fixer au plus tôt monsieur sur ce qu'il doit espérer ou craindre.

PAUL.

L'insolent !

LOUISE, avec dignité.

Vous avez raison, c'est ce que je vais faire. Monsieur Paul (Elle passe près de lui.), les hommages d'un honnête homme, quel que soit son nom ou sa fortune, ne peuvent que me flatter intimement, et j'y suis on ne peut plus sensible.

FIDÈLE.

Bravo ! ça commence bien.

ARTHUR.

Madame, je vous en conjure, finissons cette mauvaise plaisanterie.

LOUISE.

Rien n'est plus sérieux, je vous jure.

PAUL.

Je n'y suis plus du tout.

LOUISE.

Je porte à monsieur un véritable intérêt.

ARTHUR.

Pensez-vous à ce que vous dites ?

PAUL, à part.

Si seulement elle disait ce qu'elle pense.

LOUISE.

Je le dis du fond du cœur, et je n'accorderai ma main qu'à celui qui partagera les sentiments que monsieur m'a inspirés à si juste titre.

FIDÈLE.

Voilà un prodigieux gogographe.

ARTHUR.

Oh ! pour le coup, madame...

LOUISE, s'animant.

Où, monsieur, je veux vous forcer à rendre justice à l'homme généreux dont l'intrépidité...

ARTHUR.

Comment !

LOUISE.

Avez-vous déjà oublié l'incendie de votre hôtel et celui qui vous a sauvé la vie ?

ARTHUR.

Lui ?...

PAUL.

Monsieur serait ?...

ARTHUR.

Mais alors vous devez avoir... (Il lui prend la main.) En effet, voilà la bague...

PAUL.

Telle que vous me l'avez mise au doigt le jour de la bagarre.

ARTHUR.

Je vous avais fait promettre de me la rapporter : pourquoi vous être ainsi dérobé à ma reconnaissance ?

PAUL.

Je vous avais laissé sain et sauf ; je n'avais plus besoin de vous revoir.

ARTHUR.

Où ; mais moi, pouvais-je oublier tout ce que je vous dois ?

PAUL.

Encore une fois, monsieur, je n'ai fait que mon devoir.

LOUISE.

Et voilà l'homme que vous vouliez tuer... Avouez maintenant qu'il y aurait eu de l'ingratitude.

ARTHUR.

Mon cher monsieur Paul, ma reconnaissance, mon amitié vous sont acquises à jamais... (A Louise.) J'étais un insensé.

PAUL, à demi-voix.

Et moi donc !

LOUISE, à Arthur.

Vous étiez un jaloux, et vous méritiez une leçon.

PAUL, riant.

Dont j'empêche la plus grosse part.

LOUISE.

Votre part, dans tout ceci, monsieur Paul, ne vous en plaignez pas (En riant et en lui tendant la main.) ; elle n'est peut-être pas la plus mauvaise... Allons, devenez notre ami.

FIDÈLE.

C'est ça, nous viendrons manger votre soupe de temps en temps... trois fois par semaine.

LOUISE.

Et, maintenant, quand nous vous verrons aux Italiens...

PAUL.

Aux Italiens !... non, non ! je n'irai plus... Vous m'avez appris ce qu'il en coûte à se faulxer dans un monde qui n'est pas le sien. Parce que, voyez-vous, on a beau n'avoir d'éducation, de fortune, comme on a tout d' même des yeux et un cœur, on se laisse prendre d'abord, comme si on serait un prince... ou un ambassadeur... et puis ensuite, on en est pour ses rêves... et ça fait trop de mal... Heureusement que me v'là réveillé !... D'ailleurs, pour me distraire, je m'occuperai du mariage de ces deux enfants-là.

LOUISE.

Et pourquoi pas du votre ?

PAUL.

Oh ! moi... je reste garçon.

FIDÈLE.

Quand je vous dis que cet être-là ne vit que pour moi.

PAUL.

Je retourne à mes pinceaux, à mes brosses...  
Adieu les Bouffes et le lorgnon tentateur!... A moi  
mon bonnet de papier, mes grisettes et mes Fau-  
chonnettes, et ma gaité! (Au public.)

AIR de *M. Vogel*.

Messieurs, le colleur, plein d'audace,

En bon soldat, toujours vainqueur,  
D'assaut a cru prendre une place.  
S'il n'a pu triompher d'un cœur,  
Ah! qu'il n'éprouve pas encor votre rigueur!  
Que votre accueil ici le justifie.  
Ah! c'est alors (*bis*) qu'il pourra s'écrier :  
Il est des instants dans la vie  
Qu'on ne peut jamais oublier!

FIN DU COLLEUR.



# VOULOIR, C'EST POUVOIR

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÉLÉE DE CHANTS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE  
LE 24 JUIN 1837.

EN COLLABORATION AVEC ANGELOT

PERSONNAGES.

ACTEURS.

CHARLES II, roi d'Espagne et des Indes, âgé de moins de quinze ans. . . . .	M <sup>me</sup> E. TAIGNY.
LE MARQUIS DE SANTA-CRUX, généralissime et gouverneur du jeune roi. . . . .	MM. FONTENAY.
RUY GOMÈS, lieutenant au régiment de Castille. . . . .	E. TAIGNY.
INIGO, domestique du roi. . . . .	BALLARD.
UN HUISSIER. . . . .	CHARLES.
UN OFFICIER. . . . .	ACHILLE.
UN SOLDAT. . . . .	LUDOVIC.
UN VALET. . . . .	EIGÈNE.
MARIE-ANNE D'AUTRICHE, veuve de Philippe IV, mère de Charles II, reine régente. . . . .	M <sup>mes</sup> GUILLEMIN.
LA DUCHESSE D'ASCOLI, première dame d'honneur de la reine. . . . .	ALBERT.
DONA CABRERA, tante de la duchesse d'Ascoli. . . . .	DUMONT.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, VALETS, ETC.

L'action se passe en 1676 : au premier acte, au château d'Ascoli ; au deuxième acte, au palais de l'Escurial.

# VOULOIR, C'EST POUVOIR

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon gothique. — Porte au fond. — Portes latérales au premier plan. — Au troisième, à gauche, une autre porte. — Au fond, à droite du spectateur, large fenêtre avec balcon praticable. — Chaises, fauteuils, etc.

### SCÈNE I.

LA DUCHESSE D'ASCOLI, puis DONA CABRERA et RUY GOMÈS.

(Au lever du rideau, la duchesse est assise à gauche et travaille près d'une table.)

Air de *M. Hornille*. (Avis aux Coquettes.)

LA DUCHESSE.

Grâce à Dieu, me voilà tranquille,  
Et j'ai pris le meilleur moyen ;  
De ce jeune homme, en cet asile,  
Désormais je ne crains plus rien.  
Depuis trois mois, sur mon passage,  
Partout il fallait le trouver :  
C'est à moi d'être la plus sage,  
Et j'ai dû fuir... pour le sauver.

ENSEMBLE.

LA DUCHESSE.

Grâce à Dieu, me voilà tranquille, etc.  
RUY GOMÈS, entrant vivement par le fond.  
Mon espoir n'était point stérile !  
Elle est ici !... tenons-nous bien :  
J'ai su découvrir son asile,  
Enfin, quel bonheur est le mien !

(Il se retourne.) Allons !... encore cette vieille femme !... Où me cacher ?... Ah ! ici. (Il se glisse dans un cabinet, à gauche ; au bruit qu'il fait, la duchesse jette les yeux vers lui.)

LA DUCHESSE, se levant vivement.

Ah ! mon Dieu !... je ne crois pas me tromper.  
DONA CABRERA, accourant, essouffée, par le fond.  
Ma nièce !... ma nièce !...

LA DUCHESSE.

Eh bien ! ma tante, qu'y a-t-il donc ?

DONA CABRERA, s'asseyant.

Eh y a, ma chère enfant, que je suis bien heureuse de me retrouver près de toi !... Je viens d'avoir une belle peur, va !...

LA DUCHESSE.

Peur ?...

DONA CABRERA.

Je t'en réponds.

LA DUCHESSE.

Et de quoi ?

DONA CABRERA.

D'un jeune homme.

LA DUCHESSE.

Ah !...

DONA CABRERA.

Ou plutôt d'un démon, car il n'y a que l'ennemi du genre humain qui puisse s'attaquer ainsi à une femme comme moi.

LA DUCHESSE.

Et où était ce jeune homme... ou ce démon ?

DONA CABRERA.

Sur le mur du jardin, tout debout !... Il a au moins six pieds.

LA DUCHESSE, souriant.

Oh !...

DONA CABRERA.

Figure-toi que je me promenais tranquillement sous les grands citronniers, mon livre d'heures à la main, quand tout à coup je l'aperçois : il s'élançait, tombe devant moi, se relève, me lance un regard flamboyant, fait une grimace épouvantable... et disparaît.

LA DUCHESSE.

De quel côté ?...

DONA CABRERA.

De quel côté ?... Eh ! bon Dieu, est-ce que je le sais ? J'avais une telle frayeur que je n'ai songé qu'à me sauver, et je me suis bien gardée de tourner la tête !...

LA DUCHESSE, à part.

Je devine !... c'est lui !... il est là !... (Elle indique le cabinet. — Haut.) Pauvre tante !...

DONA CABRERA.

C'est ta faute aussi !... Quitter la cour sans rien dire à personne, sous prétexte qu'il sera plus convenable d'attendre dans ton château d'Ascoli le moment fixé pour ton mariage avec le marquis de Santa-Cruz !... Quelle folie !... Deux femmes seules !... S'exposer !...

LA DUCHESSE.

Et quel danger voulez-vous que nous courions ici, entourées de nombreux serviteurs ?

DONA CABRERA.

Quel danger?... Quand il n'y aurait que cette horrible apparition, et la course qu'elle m'a fait faire!... Je suis en nage!... (Elle tire son mouchoir de sa poche, une lettre en tombe.) Qu'est-ce que cela?

LA DUCHESSE.

Une lettre!... Elle la ramasse et lit l'adresse. « A « Dona Cabrera, pour remettre à sa nièce, la duchesse d'Ascoli. »

DONA CABRERA.

Comment?... mais personne ne m'a chargée!... Vois donc ce que c'est.

LA DUCHESSE, ouvrant la lettre.

Où, voyons. (Elle lit.) « Madame, je profite d'un « moment où votre respectable tante s'humilie devant le Seigneur pour glisser dans sa poche... »

DONA CABRERA.

Qu'entends-je?... à l'église!... Quelle impiété!...

LA DUCHESSE, continuant de lire.

« pour glisser dans sa poche cette missive qu'elle « se hâtera sans doute de vous remettre. J'ai « un ami, madame, que j'aime comme un frère; « il est jeune, plein de cœur et de loyauté, « mais d'un caractère aventureux et romanesque; « il n'a pu vous voir sans perdre la raison. « Simple lieutenant au régiment de Castille, il « prétend qu'il peut aimer une duchesse et s'en « faire aimer tout aussi bien que d'une simple « villageoise; qu'avec un sentiment profond dans « le cœur rien n'est impossible; qu'alors *vouloir* « *c'est pouvoir*, et que, pour vous plaire, s'il faut « qu'il devienne grand d'Espagne ou général, il « le deviendra. Je crains que, dans son exaltation, « il ne finisse par vous compromettre et par s'attirer votre colère, et c'est pour le sauver de ce « malheur que je me décide à trahir son secret. « Je vous en supplie, madame, soyez indulgente « pour un pauvre jeune homme, et, quoi qu'il fasse, « dites-vous à vous-même qu'il ne serait pas coupable s'il ne vous avait pas vue. »

DONA CABRERA.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

LA DUCHESSE.

Mais, ma tante, cela me paraît assez clair : c'est un jeune homme qui m'aime.

DONA CABRERA.

Un simple lieutenant!... Et la duchesse d'Ascoli, dame d'honneur de l'auguste reine et régente d'Espagne, Marie d'Aurichie, le souffrirait!...

LA DUCHESSE.

Il faudrait d'abord savoir comment l'empêcher.

DONA CABRERA.

Ah! si j'étais à ta place, comme je ferais jeter l'insolent en prison!

LA DUCHESSE.

Je crois qu'il est un meilleur moyen de le faire repentir de sa folie.

DONA CABRERA.

Lequel?

LA DUCHESSE.

L'indifférence.

DONA CABRERA.

Où, où, on commence toujours par là!... Mais après!... surtout avec des têtes pareilles!...

LA DUCHESSE.

Ah! ma tante!... Quand, plutôt que de céder aux persécutions des plus jeunes et des plus élégants seigneurs de la cour, j'ai pris la résolution, après deux années de veuvage, d'épouser un homme d'un âge mûr, le marquis de Santa-Crax, général illustre et gouverneur de notre jeune roi, ce ne sera pas certes pour succomber devant les poursuites d'un lieutenant au régiment de Castille, dont je ne sais pas même le nom.

DONA CABRERA.

Dieu le veuille!... Une seule chose me rassure, c'est que le marquis de Santa-Crax doit arriver aujourd'hui même. Ah! mais j'y songe!... Ce jeune homme que j'ai pris pour un démon, et qui tout à l'heure... Ah! mon Dieu, si c'était lui!

LA DUCHESSE.

Qui sait?...

DONA CABRERA.

Je cours à l'instant faire visiter le jardin, le château, commander qu'on lève le pont, qu'on veille à toutes les portes!... Je ne serai un peu tranquille que quand je me serai bien assurée que cet audacieux lieutenant ne peut arriver jusqu'à moi... ou jusqu'à toi. (Elle sort vivement par le fond.)

## SCÈNE II.

LA DUCHESSE, puis RUY GOMÈS.

LA DUCHESSE, seule.

Si cette pauvre tante savait qu'il est là!... Ah! monsieur le lieutenant! malgré le soin que j'ai pris de vous tenir à distance (car votre continuelle obsession et vos amoureux regards m'avaient fait tout deviner, malgré mon départ de Madrid, vous persistez!... Plein de votre impertinente maxime, vous vous introduisez frauduleusement dans ma retraite, et vous pensez que, si vous parveniez à me parler, je ne saurais résister à votre éloquence... que tout serait gagné pour vous... Eh bien! soit! vous allez me parler!... à l'instant!... Je ne veux pas que vous gardiez plus longtemps une illusion qui vous perdrait; votre tête est plus malade que votre cœur, et je vais la guérir!... Cela vaut mieux que les verrous et les grilles de ma bonne tante; oui, point d'esclandre, mais un congé bien clair et bien formel!... (Elle va ouvrir la porte du cabinet et élève la voix.) Sortez, monsieur!... monsieur!... vous pouvez sortir.

RUY GOMÈS, sortant du cabinet.

Quoi, madame!... vous saviez que j'étais là, et vous ne m'avez pas fait chasser, et vous m'appelez près de vous?...

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur, je vous prie même de vous asseoir. (Elle s'assied sur un fauteuil.)

RAY GOMÈS, prenant un tabouret avec empressement et l'approchant du fauteuil de la duchesse.

Oh! que je suis heureux!

LA DUCHESSE.

Un peu plus loin, je vous en supplie. Il recule un peu. Et maintenant, comment vous nommez-vous?

RAY GOMÈS.

Ruy Gomès, madame, lieutenant...

LA DUCHESSE.

Au régiment de Castille, oui, oui, je sais.

RAY GOMÈS.

Ah!...

LA DUCHESSE.

Eh bien! monsieur Ruy Gomès, depuis longtemps je désirais trouver l'occasion de vous parler.

RAY GOMÈS.

Quel bonheur, madame!...

LA DUCHESSE.

Mais il sera de courte durée. Ah çà! vous croyez donc m'aimer, monsieur?

RAY GOMÈS.

Oh! madame!...

LA DUCHESSE.

Eh bien! vous m'aimez, c'est possible!... nous ne discuterons pas là-dessus. Mais, ce qui est beaucoup plus curieux, c'est que vous êtes certain que je vous aimerais.

RAY GOMÈS.

Madame!...

LA DUCHESSE.

Vous le pensez, et vous l'avez dit!... Vous voyez que je sais tout...

RAY GOMÈS.

Oh! cela ne m'éffraie point!... Qui donc aimera-t sans espoir, madame?

LA DUCHESSE, à part.

Il ne se déconcerte pas.

RAY GOMÈS.

Quand, il y a six mois, vous ignoriez qu'à Madrid, près de votre maison, existait un jeune homme dont l'unique pensée, l'unique but, l'unique désir en ce monde était d'entendre un jour votre voix lui adresser une parole, fut-elle d'indifférence ou de colère; quand je croyais qu'il me faudrait des années pour obtenir ce bonheur, et que tout à coup me voilà devant vous, que vous me parlez, que vous savez mon nom, tout ce que j'ai fait pour vous voir, enfin que je vous aime!... dites, madame, dites, ai-je tort d'avoir foi dans mon amour et de croire que la moitié de mon rêve est accomplie?

LA DUCHESSE.

A la bonne heure!... mais je crains bien que vous n'en restiez là; car, pour que l'autre moitié se réalisât, il faudrait que j'y misse un peu de bonne volonté; et, si j'ai désiré vous parler, c'est

pour vous dire, monsieur, que je ne m'y sens pas du tout disposée, que votre amour est une folie, et que ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'y renoncer. (Elle se lève.)

RAY GOMÈS, se levant aussi.

Impossible, madame!...

LA DUCHESSE.

Il faudra bien que cela se puisse, car c'est la première et la dernière fois qu'il vous sera permis de me voir.

RAY GOMÈS.

Que dites-vous?...

LA DUCHESSE.

Que des ordres sont déjà donnés, et je m'en félicite, pour que désormais tout moyen vous soit enlevé de pénétrer dans ces lieux et d'arriver jusqu'à moi.

RAY GOMÈS.

Quoi!... c'est par la force, c'est par la violence, que vous prétendez?... Ah! merci, merci mille fois... je n'espérais pas tant de votre bonté...

LA DUCHESSE.

Vous vous contentez de peu... mais je ne comprends pas...

RAY GOMÈS.

Vous ne comprenez pas? Comment, madame! vous n'avez qu'un mot à dire pour m'ôter tout pouvoir et toute volonté, et vous ne le dites point!... Il suffisait d'un seul désir exprimé par vous pour que vous me vissiez m'éloigner à jamais d'ici, et vous ne l'exprimez point! Vous me traitez en ennemi dont on veut essayer le courage! c'est un défi que vous m'adressez!... Et vous ne voulez pas que je sois fou de joie, ivre de bonheur?...

LA DUCHESSE.

Eh non! monsieur, ce n'est point un défi... c'est tout simplement un avis charitable que j'ai voulu vous donner: pénétrez-vous-en bien! Les ordres dont je viens de parler sont une mesure purement de précaution pour ménager votre temps... et le mien... Il est probable même que votre raison les rendra superflus. Cette conversation n'ayant pas d'autre but, peut-être jugerez-vous à propos...

RAY GOMÈS.

Madame, vous venez de rassembler dans quelques paroles tout ce que vous avez pu trouver de plus dédaigneux et de plus humiliant; vous me croyez terrassé?... vous ne connaissez pas Ruy Gomès, madame... Quand vous les pronouciez, ces cruelles paroles, je m'écartais que le son de votre voix qui vibrait délicieusement à mon oreille, je ne voyais que votre regard qui, fixé sur le mien, pénétrait jusqu'à mon âme! voilà tout ce que j'ai voulu comprendre, tout ce que j'ai entendu, et, malgré vous, c'est du bonheur que j'emporte avec moi!

LA DUCHESSE, à part.

Il est difficile à décourager... (Haut. Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je vous déclare, moi, que vos prétentions me paraissent d'une opiniâtreté

au moins étrange; que, si vous y mettez de l'abstention, j'y mettrai de l'entêtement; que ce que vous emploierez de finesse et de ruse pour parvenir jusqu'à moi, je l'emploierai à mon tour pour vous en ôter les moyens; et nous verrons alors si vous ne vous lasserez pas de m'aimer...

RAY GOMÈS.

Me lasser de vous aimer! Oh! madame, bien des choses sont en votre pouvoir; mais m'enlever mon amour!... Ah! fussiez-vous la reine régente Marie d'Autriche, je vous en déferais!... Et daignez retentir ceci... maintenant, il ne se passera pas un jour sans que je trouve le moyen de me rappeler à votre pensée!... Épiant sans cesse l'occasion de vous voir, l'attendant des heures entières, ne perdant pas une minute pour la saisir, quelquefois la faisant naître, ici, ailleurs, au bout du monde, partout; si je ne puis parler, ma présence, mes gestes, mes regards, tout vous dira que je n'ai pas cessé de vous aimer.

LA DUCHESSE, allant près d'un meuble à droite.

Fort bien, monsieur... (Elle sonne.) Mais, en attendant le retour dont vous me menacez, permettez que je m'assure de votre départ. (A un valet qui entre. Conduisez monsieur par la porte du pare. (Elle parle bas au domestique.) Vous avez compris? Elle lui donne le clef de la porte à droite.)

LE DOMESTIQUE.

Où, madame, soyez tranquille.

LA DUCHESSE.

C'est bon... allez! (Elle fait la révérence à Ray Gomès.) Et vous, monsieur, recevez mes salutations.

RAY GOMÈS.

Adieu, madame!... Cherchez, inventez, multipliez les obstacles: dans deux heures, vous me reverrez. (Il sort avec le domestique qui a ouvert la porte.)

### SCÈNE III.

LA DUCHESSE, seule.

Dans deux heures vous me reverrez... C'est qu'il dit cela d'un air à vous effrayer! Heureusement, je puis m'en rapporter aux précautions de ma tante... et à celles que je prends moi-même! (Elle retire le clef de la porte à droite, et la met dans sa poche.) C'est égal, je suis bien aise que ma tante soit ici; car si j'étais seule... A-t-on jamais vu une tête pareille, un fou plus exalté... et, il faut en convenir, plus amusant?... Si pourtant l'on était coquette le moins du monde?... C'est que je connais beaucoup de femmes de la cour qui seraient charmées d'enchaîner un semblable soupirant!... Il a une confiance, un enthousiasme, une opiniâtreté de résolution...

*Aux de la Murraine.*

C'est vainement qu'on l'exila,  
L'obstacle l'enflamme et l'excite;  
Et, j'en conviens, cet amour-là,  
Dans certains cas a son mérite!...

A le fuir on met tous ses soins;  
Belle espérance qu'il nous ôte!...  
Mais, si l'on cède, on peut au moins  
Dire: ce n'est pas de ma faute!

### SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, DONA CABRERA,  
puis LE MARQUIS DE SANTA-CRUX.

DONA CABRERA, entrant.

Ma chère nièce, je viens t'annoncer une bonne nouvelle: le marquis de Santa-Crux descend à l'instant de voiture dans la cour du château.

LA DUCHESSE.

Le général?

DONA CABRERA.

Lui-même! il marche sur mes pas... le voici.

LA DUCHESSE, à part.

Il était temps de congédier M. le lieutenant.

SANTA-CRUX, s'avançant vivement vers la duchesse, et lui baisant la main.

Chère duchesse, je vous revois enfin!... j'ai cru que je n'arriverais jamais jusqu'à vous.

LA DUCHESSE.

Comment donc, monsieur? Auriez-vous couru quelque danger?

SANTA-CRUX.

Eh! mon Dieu, madame, le plus grand de tous pour moi, celui de ne pas vous voir.

LA DUCHESSE.

Pourquoi cela?

SANTA-CRUX.

Figurez-vous, madame, qu'à deux lieues environ de votre château, ma voiture a été arrêtée par six individus masqués qui, la dague et le pistolet au poing, m'ont subitement barré le passage.

DONA CABRERA.

Jésus!... les scélérats!...

LA DUCHESSE.

O mon Dieu!

SANTA-CRUX.

Toute résistance était inutile: pourtant, comme ces messieurs ne m'imposaient d'autre obligation que celle de rebrousser chemin, j'ai compris tout de suite que ce n'était pas des brigands, mais sans doute des gens qui avaient intérêt à ce que je n'arrivasse pas jusqu'ici.

LA DUCHESSE, à part.

Je devine... nouvelle folie de M. Ray Gomès!

SANTA-CRUX.

Heureusement, je connais le pays beaucoup mieux que ceux qui m'ont arrêté, et, en prenant les chemins de traverse...

LA DUCHESSE.

Mais quel intérêt, supposez-vous, je vous prie?...

SANTA-CRUX.

Mon Dieu!... un bien simple... les espérances et les prétentions de quelque rival...

LA DUCHESSE.

Ah! je ne puis croire qu'on osât se permettre...

SANTA-CRUX.

Regardez-vous donc au miroir, madame.

DONA CABRERA.

Allons, allons; si ce sont là les leçons que notre jeune monarque reçoit de vous, jamais roi plus galant ne se sera assis sur le trône des Espagnes.

SANTA-CRUX.

Oh! ne me parlez pas de mon royal élève, je vous en prie!... Jamais prince ne donna plus de soucis à son gouverneur. Il n'y a que deux jours que je l'ai quitté, contraint, avant de me rendre ici, de visiter mon château d'Almeida, où je compte vous recevoir... eh bien! je ne vous cache pas que je suis dans les transes... Moi seul j'ai quelque empire sur le jeune Charles II, et je ne serais pas étonné que, depuis mon départ, il eût déjà fait cent folies.

DONA CABRERA.

Et les folies d'un roi...

SANTA-CRUX.

Celui-ci n'est encore qu'un enfant, mais l'enfant le plus espiègle et le plus singulier... Ne se figure-t-il pas qu'un roi doit connaître son peuple et son royaume?... Aussi ne songe-t-il qu'au moment où il pourra parcourir l'Espagne et causer avec tous ceux qui se rencontreront sur son chemin.

DONA CABRERA.

Il prépare là une jolie besogne à ses ministres.

SANTA-CRUX.

Oh! idées d'enfant!... ça ne durera pas!... quand il sera grand, il fera comme les autres.

DONA CABRERA.

C'est probable!... Mais, j'y pense, monsieur le marquis, la course que vous avez faite doit vous avoir fatigué.

SANTA-CRUX.

Je suis quelque peu brisé, j'en conviens.

LA DUCHESSE.

Eh bien, ma tante et moi, nous allons vous conduire à votre appartement.

SANTA-CRUX.

Que vous êtes bonne!... (Le marquis et la duchesse sortent par la deuxième porte à gauche; dona Cabrera les suit; Inigo entre par le fond.)

## SCÈNE V.

INIGO, puis CHARLES II.

INIGO, à dona Cabrera, qui ne l'entend pas et disparaît.

Madame!... Bon! la voilà partie!... Pas plus de réponse des maîtres que des valets!... Comme tout le monde a l'air affairé dans ce château!...

Air. — *Fragment du final du deuxième acte de Joseph Teubert.*

CHARLES, entrant.

Ah! quel plaisir!  
Partout je peux courir!

Adieu, palais.

Courtisans et valets

Si graves et si laids!

Loin des riches salons,

Fuyons!

Par vaux, par monts,

Sautons, trottons, chantons,

Ah! quel plaisir, etc.

INIGO.

Quelle gaité!

Ah! de sa liberté

Le roi me paraît enchanté;

Et pourtant, à la cour,

Il faudra presser son retour.

CHARLES.

Dieu! que c'est bon d'être libre!... de marcher, de se fatiguer, d'avoir faim, d'avoir soif... tant qu'on veut, sans qu'il y ait là quelqu'un qui vous dise : Prenez donc garde, vous allez vous faire mal!... (Il se retourne et aperçoit Inigo.) Ah! te voilà, Inigo?... eh bien, sais-tu enfin chez qui nous sommes?

INIGO.

Mon Dieu, non, sire!

CHARLES.

Veux-tu bien te faire, avec ton *sire*!... pour me faire reconnaître et ramener à Madrid?...

INIGO.

Que nous n'aurions pas dû quitter.

CHARLES.

Sois donc tranquille!... nous y retournerons assez.

INIGO.

Si nous y retournions tout de suite?...

CHARLES.

Y penses-tu!... quand nous n'avons encore essayé qu'un orage, et que nous avons fait à peine dix lieues sans rencontrer le plus petit brigand ni le moindre préépicé?... ah! je ne m'arrêterai pas en si beau chemin! Ils disent tous d'ailleurs que l'Espagne est à moi, il faut bien que je connaisse ma propriété.

INIGO.

Mais ne pouviez-vous exprimer ce désir?...

CHARLES.

Laisse donc!... ils m'appellent leur maître, et il faut que je fasse toutes leurs volontés!... puis, ils m'auraient accompagné; c'est bien plus amusant tout seul!... et si tu ne t'étais pas trouvé là, sur mon passage, au moment où je prenais la clef des champs...

INIGO.

Il fallait vous suivre ou vous dénoncer, vous faire de la peine ou se dévouer à votre fantaisie, afin de veiller au moins sur votre personne... Inigo, votre fidèle serviteur, n'a pas balancé.

CHARLES.

Oh! ça m'est égal!... tu es bon garçon, toi, tu ne me contraries pas trop, excepté pourtant quand il te passe une lubie par la tête, comme tout à l'heure!... Sais-tu que tu as été bien entec de

m'empêcher de demander un gîte à ce bon fermier, pour me conduire ici?

INIGO.

Ce château n'était-il pas plus digne de vous recevoir?

CHARLES, riant.

Et l'on nous y reçoit joliment!... la moitié des valets ivres morts, les autres occupés autour d'une voiture qui vient d'arriver; on ne répond pas à nos questions, et nous ignorons encore le nom du maître de ce château. Au fait, j'aime mieux ça, c'est plus drôle!... à condition pourtant qu'il ne saura pas non plus qui je suis. Quel plaisir de voir qu'on ne fait pas plus d'attention à moi qu'au dernier de mes pages!... ils sont bien heureux, les pages!

INIGO.

Quand on ne leur donne pas les étrivières.

CHARLES.

Inigo, va donc voir s'il n'y a pas de cuisine dans cette maison!... je commence à avoir une faim!...

INIGO.

Je cours exécuter vos ordres. (Il sort par le fond.)

#### SCÈNE VI.

CHARLES, puis LA DUCHESSE.

CHARLES, seul un instant et assis dans le fauteuil à gauche.

Ce que c'est que le grand air!... à Madrid, je n'avais jamais envie de manger, et ici... oh! je sens des tiraillements d'estomac... c'est délicieux!... Ah çà! voyons, il ne faut pas que je parcoure le monde comme un mâis, sans recueillir aucun fruit de mes voyages!... Notons mes observations. (Il tire un portefeuille de sa poche. Première remarque : les voyages donnent beaucoup, mais beaucoup d'appétit à la jeunesse. Seconde remarque : qu'est-ce que j'ai remarqué encore? (Il réfléchit; à lui-même.) Ah! ma seconde remarque, la voici : donner un gouverneur à un roi, ça n'a pas le sens commun, car s'il ne sait pas se gouverner lui-même, comment veut-on qu'il gouverne les autres?

LA DUCHESSE, à elle-même, sans voir le roi.

Voilà le marquis, mon cher futur, installé dans son appartement, et M. le lieutenant qui devait empêcher mon mariage!...

CHARLES.

Une femme?... sans doute la maîtresse du château?...

LA DUCHESSE.

Un enfant?... sans doute un jeune page du marquis?

CHARLES, s'avançant.

Madame!...

LA DUCHESSE.

Que vois-je?... le roi?

CHARLES, à part.

Est-il possible?... la duchesse d'Ascoli!... la

future de mon gouverneur!... Maladroît d'Inigo!... où diable m'a-t-il fourré?

LA DUCHESSE.

Quel honneur pour moi, sire, et quelle joie pour votre gouverneur!...

CHARLES.

Comment? est-ce qu'il est ici?

LA DUCHESSE.

Il vient d'arriver il y a peu d'instants.

CHARLES, à part.

Par exemple!... voilà du guignon!

LA DUCHESSE.

Je cours lui annoncer!...

CHARLES, la retenant, vivement.

Au contraire!... ne lui annoncez rien du tout! je tiens beaucoup à ce qu'il ne sache pas que je suis ici, que je veux honorer ses fiançailles de ma présence!...

LA DUCHESSE.

Ah!...

CHARLES.

Où, c'est une surprise que je serai enchanté de lui procurer.

LA DUCHESSE.

Il est inutile de vous demander si la reine votre mère a consenti!...

CHARLES.

Oh! c'est parfaitement inutile!... Il est évident que ma mère... mais ce serait trop long à vous dire... (A part. Il faut absolument me débarrasser d'elle. (Il fait. Dans ce moment, madame, si vous voulez m'être particulièrement agréable...)

LA DUCHESSE.

Ordonnez, sire.

CHARLES.

Eh bien!... vous me feriez servir à souper.

LA DUCHESSE.

A l'instant, sire!... je veux avoir moi-même cet honneur. (A part.) Seul, sans suite!... Sa Majesté m'a tout l'air de faire l'école buissonnière. Allons avertir son gouverneur. (Elle sort par la deuxième porte à gauche.)

#### SCÈNE VII.

CHARLES, INIGO.

CHARLES, à lui-même.

Eh! vite, il faut décamper!...

INIGO, entrant par le fond.

Ah! sire, où vous ai-je conduit!

CHARLES.

Eh! vraiment, je le sais de reste!... mais après m'avoir, par ta sottise, jeté dans la gueule du loup, il faut que tu m'en tires.

INIGO.

Que dois-je faire?...

CHARLES.

Courir à l'écurie, seller deux chevaux, le plus vite possible!...



INIGO.

Vous voulez?...

CHARLES.

Repartir à l'instant même, chercher un gîte où il ne pleuve pas des gouverneurs.

INIGO.

Mais...

CHARLES.

Eh! que diable, dépêche-toi donc!... Il le jousse par les épaules.)

INIGO.

L'obéis. (A part, en sortant par le fond.) Que Dieu nous soit en aide!...

SCÈNE VIII.

CHARLES, UNE SENTINELLE,  
puis RUY GOMÈS.

CHARLES, seul.

Et si la duchesse allait ne pas croire au conte que je lui ai fait?... si elle disait tout à mon gouverneur?... je serais un joli garçon!... Attendre ici le retour d'Inigo, c'est une folie!... courons plutôt l'aider à préparer nos montures!... Eh vite! dépêchons, sire, à l'écurie!... (Il s'élançait vers la porte du fond, qu'il ouvre; une sentinelle lui barre le passage.)

LA SENTINELLE, en dehors de la porte.

On ne passe pas.

CHARLES.

La!... qu'est-ce que je disais?... dénoncé par la duchesse!... bloqué ici!... (A la sentinelle.) Mais, mon camarade...

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

CHARLES.

Que diable! vous dites toujours la même chose!... j'ai bien compris la première fois!... mais je veux vous expliquer...

LA SENTINELLE.

On ne passe pas. Elle referme la porte.)

CHARLES, descendant la scène.

Ah!... encore!... Il y faut renoncer!... Mon gouverneur n'aura pas cru à l'honneur que je voulais lui faire... oh! le vieux renard!... Pour lui échapper, je donnerais, je crois, la moitié de mon royaume!... Mais comment m'y prendre?... Il va vers les portes latérales.) (Ces portes conduisent à des appartements; je serai découvert!... Ah!... cette fenêtre... Voyons!... (Il s'approche de la fenêtre qui est fermée; Ruy Gomès paraît sur le balcon en dehors.) Tiens!... qui est celui-là?... Et qu'est-ce qu'il veut?

AIR : *Tout bas* (de madame G. de Lurieu).

*Fin du premier acte de Gil Blas.*

ENSEMBLE.

RUY GOMÈS, frappant doucement aux carreaux.

Ouvrez, ouvrez! mais en silence!

Lorsqu'ici je porte mes pas,

Je dois agir avec prudence.

Ah! par pitié, n'appellez pas!

Parlons bien bas, bien bas, bien bas,

Et par pitié n'appellez pas!

CHARLES.

Sur le balcon quelqu'un s'élançait!

Qui peut ici porter ses pas?

Ouvrez, dit-il, mais en silence,

Et par pitié n'appellez pas!

Parlez bien bas, bien bas, bien bas:

Ouvrons-lui, mais n'appelons pas.

(Il ouvre la fenêtre, Ruy Gomès saute sur le théâtre.)

SCÈNE IX.

CHARLES, RUY GOMÈS.

RUY GOMÈS, arrivant en scène.

Merci, mon enfant, merci!... Vous m'avez épargné la peine de briser une vitre, ce qui aurait fait du bruit et pouvait donner l'éveil... Je vous devrai peut-être tout ce que j'attends de joie et de bonheur dans ce monde.

CHARLES.

Ma foi, ça ne m'aura pas coûté grand-chose!... (A lui-même.) Eh mais! puisqu'il est venu par là, qui m'empêche de m'en aller par le même chemin?...

RUY GOMÈS, à lui-même.

Je tiendrai donc ma parole!... Elle verra que je suis capable de tout pour elle.

CHARLES, lui frappant sur l'épaule.

Dites donc, mon ami!...

RUY GOMÈS, à part.

Il est familier, le petit bouhomme.

CHARLES.

Je vous ai fait entrer, c'est fort bien; mais tout n'est pas fini... c'est à votre tour maintenant!... il faut que vous me fassiez sortir.

RUY GOMÈS.

Sortir?... Il me semble que ce n'est pas difficile!... voici la porte.

CHARLES.

Oh! je la vois bien; mais ce n'est pas par là.

RUY GOMÈS.

Quelle raison peut-il y avoir?...

CHARLES.

Il y a une raison excellente!... Une raison... (A part) qui a des moustaches superbes.

RUY GOMÈS.

Que désirez-vous donc?

CHARLES.

M'en aller d'ici par le chemin que vous avez pris pour y arriver. Indiquez-le-moi, bien vite.

RUY GOMÈS.

Volontiers!... service pour service!... Approchez donc que je vous explique un peu ce que vous avez à faire. (Il le conduit au balcon.) D'abord, à l'aide des crevasses de la muraille, vous arriverez facilement en bas.

CHARLES, regardant et se grattant l'oreille.

A l'aide des crevasses?...

ROY GOMÈS.

Où, en mettant le pied dans les unes, et en vous accrochant aux autres avec vos mains.

CHARLES.

Avec mes mains?...

ROY GOMÈS.

Mon Dieu!... c'est à peu près comme si vous descendiez par l'échelle la plus commode.

CHARLES, à lui-même.

Commod!... commod!... pour se casser le cou.

ROY GOMÈS.

Ensuite, vous aurez à franchir le petit mur de dix-sept pieds que vous voyez là, à droite : vous prendrez le même moyen.

CHARLES.

Et ce sera toujours aussi commode?...

ROY GOMÈS.

Cela fait, il ne vous restera plus que le fossé du château, sur lequel j'ai jeté une grande perche, et en filant, filant à cheval tout le long de cette perche suspendue au-dessus de l'eau...

CHARLES.

Au-dessus de l'eau?... moi qui ne sais pas nager!...

ROY GOMÈS.

En un instant vous atteignez l'autre bord, et vous êtes en rase campagne.

CHARLES.

Et si je tombe avant?

ROY GOMÈS.

Vous ne tomberez pas.

CHARLES.

Permettez!... permettez!...

ROY GOMÈS.

Déjà effrayé?... pour si peu! à votre âge?... Du courage, mordieu! du courage! ou vous ne serez jamais un homme.

CHARLES.

Écoutez donc!... vous en parlez bien à votre aise!... Je n'ai pas été élevé, moi, à marcher le long des murs comme un lézard, et à traverser les fossés à cheval sur une perche!... Si vous pouviez m'indiquer un autre chemin?

ROY GOMÈS, montrant la porte du fond.

Celui du grand escalier.

CHARLES, frappant du pied avec impatience.

Mais puisque je ne peux pas prendre celui-là! Puisqu'il y a une raison majeure qui m'en empêche!...

ROY GOMÈS.

Alors...

CHARLES, avec colère.

Rester ici!... rester prisonnier!...

ROY GOMÈS.

Comment!... c'est de votre liberté qu'il s'agit, vous hésitez?...

CHARLES, après avoir réfléchi un instant, à part.

Eh bien!... tout, plutôt que de retomber aux

mais de mon gouverneur!... (Haut.) Au revoir. Il marche vers le balcon.

ROY GOMÈS, à lui-même, et passant à gauche.

Pauvre petit!... c'est qu'il y va tout de bon!... Et s'il lui arrivait malheur?... Il fait quelques pas vers Charles.) Non, non... je ne veux pas que par moi l'ouïe...

CHARLES, s'arrêtant au moment de franchir le balcon, et revenant en scène.

En mot encore.

ROY GOMÈS.

Vous ne partez plus?

CHARLES.

Si fait, si fait!... mais il faut bien au moins connaître ses amis. Votre nom?

ROY GOMÈS.

Ruy Gomès.

CHARLES.

Votre état?...

ROY GOMÈS.

Lieutenant au régiment de Castille.

CHARLES, lui serrant la main.

Je m'en souviendrai!... adieu!...

ROY GOMÈS, le retenant.

Mais, à mon tour, je ne serais pas fâché de savoir aussi!...

CHARLES.

Mon nom?...

ROY GOMÈS.

Où.

CHARLES.

Charles.

ROY GOMÈS.

Et votre état?...

CHARLES.

Roi d'Espagne et des Indes.

ROY GOMÈS, tombant à ses pieds.

Ah! sire!...

CHARLES.

Que fais-tu donc!... j'ai bien le temps de recevoir tes respects!... Adieu! adieu!... (Il veut marcher vers le balcon.)

ROY GOMÈS, l'arrêtant.

Arrêtez!... je ne puis souffrir que vous vous exposiez ainsi.

CHARLES.

Pourquoi donc? Tu trouvais cela si commode!

ROY GOMÈS.

Ah! c'est que j'ignorais!...

CHARLES.

C'est cela!... Parce que je suis roi, tu ne veux plus que je devienne un homme?... mais!...

ROY GOMÈS.

Jamais vous ne pourrez!...

CHARLES.

Laisse donc!... le chemin n'est pas plus difficile maintenant que tout à l'heure, peut-être?... Et ma liberté?...

ROY GOMÈS.

Eh bien! vous avez raison, sire... marchons!...

CHARLES.

Comment!... Et l'affaire qui t'amena ici?...  
C'est cette affaire d'où dépendait ton bonheur?...

RUY GOMÈS.

Je ne vous quitte pas que vous ne soyez en sû-  
reté!... Je reviendrai plus tard.

CHARLES.

Le chemin est si engageant!...

AIR : *Bonheur de la table* (des Huguenots).

ENSEMBLE.

CHARLES.

Allons, sous mon guide!  
Rien ne m'intimide;  
D'un pas intrépide  
Nous arriverons!  
On est sur nos traces;  
Mais si des crevasses  
Nous trouvons les places,  
Nous échapperons.

RUY GOMÈS.

Rien ne m'intimide,  
Je suis votre guide!  
D'un pas intrépide  
Nous arriverons!  
On est sur vos traces;  
Mais si des crevasses  
Vous trouvez les places,  
Nous échapperons.

CHARLES.

On vient sans doute  
Pour me saisir?  
Eh! vite, en route,  
Il faut partir.

RUY GOMÈS.

Pardonnez, sire!  
C'est un lieutenant,  
Pour vous conduire,  
Passez devant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Ils disparaissent.)

## SCÈNE X.

SANTA-CRUX, puis LA DUCHESSE,

LA SENTINELLE.

SANTA-CRUX, paraissant incliné à la deuxième porte  
à gauche, et s'avançant.

Ah! sire, me pardonnerez-vous la liberté que  
j'ai prise?... (Levant la tête.) Eh bien! où donc est  
le roi?

LA DUCHESSE, qui le suit.

Est-ce qu'il n'est pas ici?

SANTA-CRUX.

Voyez vous-même.

LA DUCHESSE, ouvrant la première porte à gauche.

Il est peut-être dans cette pièce... non... Décidé-  
ment, Sa Majesté est en fuite.

SANTA-CRUX, parcourant le théâtre.

Comment! en fuite?... malgré nos précautions!

LA DUCHESSE.

Vous avez usé un temps précieux à donner des  
ordres... je vous le disais!...

SANTA-CRUX.

Je suis perdu! Il ouvre la porte du fond. Sentinelle, et votre consigne?

LA SENTINELLE.

Je l'ai fidèlement exécutée, général.

SANTA-CRUX.

Personne ne s'est-il présenté à cette porte?

LA SENTINELLE.

Oh! si fait... un jeune homme de quatorze à  
quinze ans.

SANTA-CRUX.

C'était lui!... A la sentinelle.) Et que lui avez-  
vous dit?...

LA SENTINELLE.

On ne passe pas!... trois fois!...

SANTA-CRUX.

Et qu'a-t-il fait alors?

LA SENTINELLE.

J'ai fermé la porte, puis je n'ai plus rien vu ni  
rien entendu.

LA DUCHESSE, riant.

En vérité, cela tient du miracle.

SANTA-CRUX, allant à la fenêtre.

Par cette fenêtre... c'est impossible!... Il faut  
qu'il y ait eu perfidie!... Mais je n'ai pas le temps  
de chercher le coupable...

AIR des *Chemins de fer*.

Pour moi quel embarras extrême!  
Mais j'ai déjà trop hésité:  
Je pars! il faut à l'instant même  
Courir après Sa Majesté.  
D'un pareil élève à l'Espagne  
Ma tête répondrait!...

LA DUCHESSE.

Adieu!

Mettez-vous bien vite en campagne,  
Ne risquez pas un tel enjeu.

ENSEMBLE.

SANTA-CRUX.

Pour moi, quel embarras extrême! etc.

LA DUCHESSE.

Pour vous, quel embarras extrême!  
Mais vous avez trop hésité:  
Partez!... Il faut à l'instant même  
Courir après Sa Majesté.

Il baise la main de la duchesse et sort par le fond.)

## SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, seule.

Ce pauvre marquis!... il en perdra la raison!...  
Le roi n'a qu'à se bien cacher... Mais par où a-t-il  
pu sortir?... (Une pendule sonne.) Ah! ah! huit  
heures?... Le seigneur Ruy Gomès est en retard!...  
« Cherchez, inventez des obstacles, » disait-il. J'ai  
inventé tout simplement de le consigner à la porte  
de mon château, et cette constance, cette volonté,  
qui devaient triompher de tout, sont restées au  
pied du mur!... (Elle rit.) Ah! mon Dieu!... que  
vois-je sous ce balcon?... C'est lui!... c'est bien

lui!... En vérité, tant d'audace et de persévérance me confondent!... Eh mais! Dieu me pardonne, je crois qu'il grimpe le long de la muraille... Et le marquis de Santa-Cruz qui s'éloigne!... Si j'appelle... si je signale ce malheureux jeune homme à mes gens, le pied peut lui manquer... il tombe et c'est moi qui le tue... Ah! ce serait un crime!... Mais c'est qu'il approche! Si je faisais venir ma tante?... ma tante?... ah! quelle inspiration!... Oui, c'est cela!... voilà le moyen de le punir de sa présomptueuse ténacité!... Le jour baisse : point de lumière encore dans cette salle!... Ah! déjà la plume de son chapeau?... Suivons-nous... (Elle sort par la porte à gauche au premier plan.)

## SCÈNE XII.

RUY GOMÈS, paraissant au balcon.

Me voilà de retour, et le roi est en sûreté! Ce n'a pas été sans peine!... mais on ne le trouvera pas, j'espère, là où je l'ai caché!... J'ai donc réussi!... et je réussirai encore!... *Vouloir, c'est pouvoir!*... Voyons... par où aller maintenant pour arriver jusqu'à la duchesse?... (Il pèche l'oreille à une porte latérale.) Ah! une voix de femme!... c'est la sienne!... je suis sûr de ne pas m'y tromper, et, quoique je ne l'aie entendue qu'une fois, maintenant je la reconnaitrais entre mille!... Courons au-devant d'elle!... (La porte s'ouvre, une femme entre.) Que vois-je?... la vieille du jardin!... sa tante dona Cabrera, sans doute!...

## SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, avec un bonnet et une mante de dona Cabrera, et des lunettes sur le nez,

RUY GOMÈS.

LA DUCHESSE, feignant la surprise et déguisant sa voix.

Un jeune homme... ici!... Que voulez-vous?... que demandez-vous?

RUY GOMÈS.

Madame... je venais... j'espérais...

LA DUCHESSE, riant à part.

Oh! comme il a l'air contrarié!... (Haut.) Voyons, expliquez-vous, ou je vais croire que vous avez de mauvais desseins.

RUY GOMÈS.

Moi? (A part.) Le diable l'emporte!

LA DUCHESSE.

Où, vous!... Oh! je vous reconnais à présent!... Je sais tout!... vous êtes ce jeune fou qui depuis quelque temps poursuit ma nièce de ses extravagances!... Mais elle vient de se mettre à fabriquer un château.

RUY GOMÈS.

Parti!...

LA DUCHESSE.

Où, monsieur!... voilà qui commence à vous faire douter du succès de votre entreprise?...

RUY GOMÈS.

Parti... et à cause de moi?... (Avec force.) Eh bien! tant mieux!... tant mieux!...

LA DUCHESSE, étonnée et oubliant de contrefaire sa voix.

Comment!... tant mieux!...

RUY GOMÈS, surpris à son tour.

Qui est-ce qui vient de parler?...

LA DUCHESSE, reprenant la voix de vieille.

Mais... moi, apparemment!...

RUY GOMÈS, bas à lui-même.

Ce son de voix... cette tournure empruntée... Dieu! si c'était!...

LA DUCHESSE.

Je serais curieuse de savoir ce qui peut, dans cette circonstance, exciter votre joie?...

RUY GOMÈS.

Dites mon ravissement, madame!... Ne voyez-vous pas que si elle est partie, cela prouve qu'elle croit à mes paroles, à mes promesses?

LA DUCHESSE.

Mais cela prouve aussi qu'elle est bien décidée à ne plus vous voir.

Aux de la Flûte (Cheval de Bronze).

Prétez l'oreille

Pauvre seigneur Ruy Gomès;

Je vous conseille

D'être plus calme désormais.

Mais vous êtes fort imprudent,

Même assez extravagant,

Et pourtant

Je veux m'intéresser à vous,

Et vous parler sans courroux :

On prend en pitié les fous!

Vous avez de l'esprit, je croi,

Faites-en un meilleur emploi;

A mes avis ajoutez foi,

Mon enfant, écoutez-moi :

Dans le bel âge,

Jeune et fait comme vous voilà,

Il est dommage

Que vous gaspilliez tout cela.

Ma nièce a l'esprit fort moqueur,

Et soyez sûr que son cœur

Des amours rira toujours;

Près d'elle vous perdez vos pas,

Et, je vous le dis tout bas,

Quand vous êtes à ses pieds,

Mon enfant, vous l'ennuyez.

RUY GOMÈS, à part.

Comme elle ment!...

LA DUCHESSE.

Et elle m'a chargée de vous prier de ne plus revenir.

RUY GOMÈS.

Elle ne compte pas sur mon obéissance.

LA DUCHESSE.

Qui vous l'a dit?

RUY GOMÈS.

Sur la fuite de ce château.

LA DUCHESSE, s'oubliait.

En vérité?...

RY GOMÈS, à part.

C'est elle!... (Haut.) Que puis-je conclure de son départ précipité, je vous le demande?... Une seule chose!... C'est qu'elle a craint de faiblir en ma présence, de se laisser toucher par mes prières!... Et maintenant... oh! maintenant... je suis sûr de son amour.

LA DUCHESSE, s'oubliait tout à fait.

L'impertinent! oser me dire en face!...

RY GOMÈS.

Ah! c'était donc vous, madame?

LA DUCHESSE, jetant loin d'elle son bonnet et sa mantille.

Oui, monsieur, c'est moi! c'est moi-même qui vous déclare que je ne faiblirai pas, que je ne vous aime pas, que je ne vous aimerai jamais!

RY GOMÈS.

Oh! pardon, pardon, madame!... Je vous avais reconnue, et je n'ai été impertinent que pour vous contraindre à vous trahir. Il me faut à moi des entrevues officielles et à visage découvert!... Sans cela, oh! croyez-le bien, sans cela je n'aurais jamais prononcé des paroles qui ne devaient pas sortir de ma bouche... quoique la conviction soit dans mon cœur.

LA DUCHESSE.

Encore!... Mais quand je vous dis, monsieur, que je ne vous aime pas!...

RY GOMÈS.

Eh! mon Dieu, madame, je vous crois!... je vous crois... pour le présent!... mais pour l'avenir!... qui peut en répondre?... Aujourd'hui, je ne vous plais pas... je vous déplaïs même... c'est possible!... Mais dans un an, dix ans, quinze ans!... Qui sait? Je suis jeune, j'ai le temps d'attendre.

LA DUCHESSE.

A la bonne heure... Mais je ne l'ai pas, moi, car je me marie au marquis de Santa-Cruz dans trois jours.

RY GOMÈS.

Dans trois jours?

LA DUCHESSE.

Eh! vraiment oui!... Vous conviendrez que c'est bien peu pour changer mes dispositions à votre égard.

RY GOMÈS, qui a paru réfléchir.

Cela suffira, madame.

LA DUCHESSE.

Par exemple!...

RY GOMÈS.

Trois jours?... mais c'est assez pour gagner trois batailles!... Dieu ne mit que six jours à faire le monde.

LA DUCHESSE.

Et il se reposa le septième... Je vous conseille de commencer par où il a fini.

RY GOMÈS.

Me reposer!... C'est quand on a réussi qu'on se repose.

LA DUCHESSE.

Vous avez beau faire, vous ne m'effrayez pas... Discours d'enfant que tout cela.

RY GOMÈS.

Un enfant!... moi!... un enfant!... Eh bien!... c'est un défaut dont M. de Santa-Cruz m'apprend qu'on peut se corriger tous les jours.

LA DUCHESSE.

Comment, monsieur, vous espérez encore!

RY GOMÈS.

Oh! oui, j'espère!... car je sens là qu'il est impossible que vous résistiez à tant d'amour.

LA DUCHESSE.

De l'amour?... Je ne crois qu'à votre ambition, monsieur!...

RY GOMÈS.

Ah! ce mot est le plus cruel que vous ayez prononcé!... Certes, madame, j'ai pensé quelquefois qu'une duchesse ne pouvait guère épouser un simple lieutenant; je me suis alors indigné de ma situation!... Mais que vous, vous, madame, vous ayez si mal compris le sentiment que vous m'inspirez!... voilà ce que je ne m'explique pas!... Moi, ambitieux?... Eh bien! oui!... et je vous remercie!... Vous le voulez?... soit!... je le deviendrai!... je monterai si haut que, pour venir à moi, vous ne serez plus obligée de descendre... Dans ce moment, il me suffit que votre cœur soit libre, et je vais faire en sorte que votre personne le soit aussi.

Aux: *Ne vaillz pas la garde citoyenne.*

Oui, vainement d'un fatal mariage  
Votre rigueur menaga mon amour,  
L'obstacle anime et double mon courage;  
Pour triompher, que faut-il? Un seul jour!

LA DUCHESSE, allant ouvrir la porte à droite.

Hâtez-vous donc!... j'entends une fanfare:  
Auprès de moi mon futur va venir.

RY GOMÈS.

Dans ce château qu'il rentre!... je déclare  
Que je saurai le forcer d'en sortir!...

ENSEMBLE.

RY GOMÈS.

Oui, vainement, etc.

LA DUCHESSE.

Quand tout est prêt pour notre mariage,  
Pour l'empêcher, que peut un fol amour?  
Un vain espoir berce votre courage;  
Épargnez-vous les ennuis du retour.

(Ruy Gomès sort.)

(Seule.) Ceci est un peu trop fort!...

#### SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, SANTA-CRUX, puis DONA  
CARRERA, SÛTE DE SANTA-CRUX.

SANTA-CRUX, avant d'entrer.

Qu'on se fieime prêt!

LA DUCHESSE, à elle-même.

J'entends le marquis... Ah! seigneur Ruy Gomès, trois jours vous suffiront pour empêcher mon mariage!... Eh bien! vous n'aurez que trois heures.

SANTA-CRUX, entrant.

Nous allons poursuivre nos recherches d'un autre côté.

DONA CABRERA, entrant en même temps que Santa-Crux et sa suite.

Ce que je viens d'apprendre est-il possible, monsieur le marquis? Sa Majesté perdue et qu'on ne retrouve pas?...

SANTA-CRUX.

Il n'est que trop vrai, madame!... Que va penser l'Europe?... et que dira la reine mère?

LA DUCHESSE.

Eh! mon Dieu, Sa Majesté se retrouvera!...

SANTA-CRUX.

Au moment où, tout entier au bonheur, je venais ici faire les préparatifs de mon mariage avec vous!...

LA DUCHESSE.

Eh bien! cet événement ne fera que le hâter.

SANTA-CRUX.

Que dites-vous, madame?

LA DUCHESSE.

Je vous offre de conclure aujourd'hui même.

DONA CABRERA.

Bien, ma nièce... très-bien!

SANTA-CRUX.

Ah! madame, que de bonté!... On parle de guerre, et il est possible que je sois bientôt obligé d'aller commander l'armée : combien il sera doux pour moi d'emporter le titre de votre époux!

LA DUCHESSE.

Il ne s'agit plus que de donner les ordres à mon chapelain.

UN VALET, entrant.

Un paysan apportant des nouvelles de Sa Majesté demande à parler à monsieur le marquis.

SANTA-CRUX.

Des nouvelles du roi?... Qu'il entre!... qu'il entre à l'instant même!... (Sur un signe du valet le paysan s'avance.)

### SCÈNE XV.

DONA CABRERA, RUY GOMÈS en paysan, SANTA-CRUX, LA DUCHESSE, SUITE DU MARQUIS.

RUY GOMÈS.

Le marquis de Santa-Crux.

SANTA-CRUX, allant à lui.

C'est moi, mon ami, parle, parle vite.

RUY GOMÈS, l'examinant.

C'est vous?... (Il rit.) Ah bah!...

SANTA-CRUX.

Qu'est-ce à dire?... Et pourquoi donc ris-tu, manant?

RUY GOMÈS.

Je ris... dame! je ris de vous voir.

SANTA-CRUX.

Insolent! (La duchesse l'arrête et lui dit quelques mots.)

RUY GOMÈS.

Je ne me serais jamais imaginé que c'était là un grand d'Espagne, un général, le gouverneur d'un roi!

DONA CABRERA.

Et pourquoi donc?

RUY GOMÈS.

Ah! c'est qu'il ne paye pas de mine.

LA DUCHESSE, à part, le regardant.

Quel langage!...

SANTA-CRUX, qui s'est éloigné de la duchesse.

Mais voyons, c'est du roi qu'il s'agit.

RUY GOMÈS.

Où!... il m'a chargé de vous remettre ce billet.

SANTA-CRUX.

Un billet de Sa Majesté?... Eh! donne donc, malheureux!... (Il prend vivement la lettre et lit haut.) « Mon cher gouverneur, depuis que je ne « vous vois plus, je ne me suis pas ennuyé un seul « instant. » (Parlé.) Quel heureux caractère!... (Continuant de lire.) « Je voyage en ce moment pour « mon plaisir et mon instruction; vous ne m'en « avez pas enseigné en dix ans autant que j'en ai « appris en deux jours : vous avez donc eu grand « tort de vouloir tantôt vous emparer de ma per- « sonne, car ce n'est pas votre faute si, pour vous « échapper, je ne me suis pas cassé le cou. » (Parlé.) Cassé le cou?... Grand Dieu!...

RUY GOMÈS.

Dame!

SANTA-CRUX, lisant.

« Toutes vos démarches pour me découvrir se- « raient inutiles : l'homme que je vous envoie se « laisserait tuer plutôt que de me trahir. »

RUY GOMÈS.

Oh! ça, c'est vrai!

SANTA-CRUX.

J'ai bien envie d'essayer.

RUY GOMÈS.

Vous auriez tort.

SANTA-CRUX, lisant.

« Cependant, comme je suis clément et bon gar- « çon, et que je ne peux guère faire autrement « que de retourner à Madrid, où je ne veux pas « être grondé par ma mère, je vais vous faire une « petite proposition que vous accepterez si vous « tenez aussi à n'être pas grondé par elle. » (Parlé.) Certainement, j'y tiens beaucoup!... (Continuant de lire.) « Vous allez retourner à Madrid, sans perdre « une minute, de façon à vous y trouver en même « temps que moi et à pouvoir dire à la reine que « nous avons voyagé ensemble; sinon, vos fonc- « tions de gouverneur sont terminées, car je vous « déclare que je suis bien décidé, si vous ne m'o-

« béissez pas, à recommencer mes voyages jusqu'à  
« ma majorité, et alors je vous enverrai vous pro-  
« mener à votre tour.                   Moi, LE ROI. »

RYA GOMÈS.

Ça me paraît clair et positif...

SANTA-CRUX, à part.

Il le ferait comme il le dit, et, si je n'accepte pas, que deviendrai-je à sa majorité?... Allons, il n'y a pas à balancer!... (À la duchesse.) Vous avez entendu, madame?... le salut de Sa Majesté exige que je me sacrifie.

LA DUCHESSE.

Je ne vous retiens pas!... Mais cette lettre est-elle bien du roi?...

SANTA-CRUX.

Eh! vraiment oui, de sa main royale!... Voyez plutôt!...

LA DUCHESSE, regardant la lettre.

C'est vrai!... (Reportant les yeux sur le paysan et à

part.) Et cependant... ce regard, cette physiologie...

SANTA-CRUX, élevant la voix.

A cheval tout le monde... et en route pour Madrid!

RYA GOMÈS, à part.

Je savais bien que je le ferais partir.

ENSEMBLE.

AIR : *Final du premier acte des Béguets.*

LE MARQUIS, LA DUCHESSE, DONA CABRERA.

SUITE.

Aux ordres du roi qu'on s'empresse  
Sans aucun retard d'obéir,  
Car la nuit vient, l'heure nous presse,  
À l'instant même il faut partir.

RYA GOMÈS.

J'ai su déhivrer la du hesso,  
Comme il s'empresse d'obéir!  
Ruy Gomès tient sa promesse,  
À l'instant même il va partir.

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle du palais de l'Escurial. — Porte au fond; portes latérales, et deux autres portes sur pans coupés. — Une table à gauche, des sièges.

### SCÈNE I.

MARIE D'AUTRICHE, LA DUCHESSE,  
assisées près de la table et continuant une conversation.

MARIE.

Poursuivez, ma chère duchesse, poursuivez : le récit de cette aventure m'intéresse au dernier point. Ainsi le messager qui remit au marquis de Santa-Crux une lettre du jeune roi, mon fils, était votre lieutenant?

LA DUCHESSE.

Lui-même!... Vous dire comment il se trouvait porteur des ordres de son souverain, qui ne permettaient pas à mon futur époux de différer d'une minute son départ pour Madrid, c'est ce que j'ignore et ce dont je n'ai jamais pu me rendre compte. Huit jours après, la guerre s'alluma, le marquis fut appelé à la tête de l'armée, et c'est ainsi que je ne suis pas encore la marquise de Santa-Crux.

MARIE.

Mais savez-vous qu'il est charmant votre amoureux?... Et il n'est encore que simple officier?... j'aurais vraiment du plaisir à procurer de l'avancement à un tel homme.

LA DUCHESSE.

Pourvu qu'il ne se soit pas fait tuer dans cette dernière campagne?

MARIE.

Laissez donc!... il a bien autre chose à faire...

CHARLES, entr'ouvrant la porte à droite.

Par où est-il donc passé?... Oh!... la reine et la duchesse!... (Il sort par le fond.)

MARIE, se levant.

Pauvre Santa-Crux! Allons, il est heureux pour la monarchie espagnole et pour lui qu'il ait été forcé d'aller commander l'armée avant de vous épouser.

LA DUCHESSE.

Pourquoi donc, madame?

MARIE.

Ah!... c'est qu'épouser une femme qui inspire un pareil amour à un autre, c'est bien dangereux!

LA DUCHESSE.

Du reste, il paraît que M. Ruy Gomès s'est lassé, et qu'il est devenu raisonnable, car depuis quinze jours que tous nos jeunes officiers sont de retour à Madrid, je n'ai pas entendu parler de lui.

MARIE.

Ah!... ceci est plus grave... mais c'est égal!... Aussi sûr que vous êtes la plus aimable femme de ma cour, il reparaitra, et alors, mon enfant, je m'y connais...

LA DUCHESSE.

Un mot va vous convaincre de ma sincérité!... j'ai tout dit au marquis de Santa-Crux.

MARIE.

Vous lui avez tout dit?... Eh bien! vous avez fait là un beau chef-d'œuvre!... Comment voulez-vous maintenant que ce pauvre jeune homme arrive jusqu'à vous?

LA DUCHESSE.

C'est justement ce que je veux empêcher.

MARIE.

Allons donc!... pure coquetterie!... vous lui créez de nouveaux obstacles afin qu'il vous donne de nouvelles preuves de son amour.

LA DUCHESSE.

Je vois que Votre Majesté est décidée à se moquer de moi.

MARIE.

Eh! non, ma chère... c'est vous qui vous moquez du marquis.

LA DUCHESSE.

Est-ce en l'épousant que je le prouve?

MARIE.

Oh! l'épouser!... l'épouser!...

LA DUCHESSE.

Le roi ne doit-il pas, ainsi que Votre Majesté, signer notre contrat aujourd'hui même?

MARIE.

Quoi!... même avant de savoir si ce brave jeune homme est mort ou vivant?...

LA DUCHESSE.

Votre Majesté est bien méchante aujourd'hui avec moi!... mais voici bientôt l'heure de la réception, et, si vous le permettez, je vais aller transmettre vos ordres à vos dames d'honneur.

MARIE.

Allez, allez, duchesse; mais fuir ce n'est pas s'épouser. La duchesse salue et sort.]

## SCÈNE II.

MARIE D'AUTRICHE, puis RUY GOMÈS.

MARIE, seule un instant.

Elle a beau s'en défendre; près de nous autres femmes, il n'y a ni généralissime ni prince qui puisse lutter contre un homme qui fait des choses extraordinaires.

RUY GOMÈS, entrant doucement par une porte latérale, à gauche.

J'ai entendu sa voix!... (Appercivant la reine qui lui tourne le dos.) C'est elle!... oh! oui, c'est elle!... (Il s'approche.) Madame!... (La reine se retourne.) Ciel!... la reine!...

MARIE, étonnée.

Un homme ici!... que voulez-vous?... qui êtes-vous?

RUY GOMÈS, avec embarras.

Je veux... je suis...

MARIE, impérieusement.

Répondez! répondez!... votre nom?...

RUY GOMÈS.

Ruy Gomès, madame.

MARIE, parlant d'un côté de rire.

Ruy Gomès!... ah!... ah!... ah!... lieutenant au régiment de Castille, n'est-ce pas?...

RUY GOMÈS.

Capitaine, madame.

MARIE.

Depuis peu alors?

RUY GOMÈS.

Depuis un mois.

MARIE.

Et c'est la duchesse d'Ascoli que vous cherchez ici?...

RUY GOMÈS, très-surpris.

Oui, madame.

MARIE.

Venez jusque dans mon palais!...

RUY GOMÈS, fléchissant le genou.

Ah! madame, j'implore l'indulgence de Votre Majesté.

MARIE.

Relevez-vous donc, monsieur.

RUY GOMÈS.

Pas avant que vous m'ayez pardonné.

MARIE.

Et comment voulez-vous qu'on se fâche quand on sait votre histoire?

RUY GOMÈS, debout.

Quoi!... Votre Majesté aurait appris?...

MARIE.

Oui, oui, votre amour, votre persévérance!... C'est bien, jeune homme.

RUY GOMÈS, avec joie.

Et vous n'approuvez?

MARIE.

Mon enfant, toute femme qui a... ou qui a eu un cœur sera touchée de vos sentiments pour la duchesse.

RUY GOMÈS.

Mais elle, madame? elle?...

MARIE.

Ah! la question n'est plus que de savoir si elle en a un.

RUY GOMÈS.

Je l'espérais.

MARIE.

Je vois même que vous l'espérez encore; mais si elle épouse le marquis de Santa-Cruz?

RUY GOMÈS.

Oh! cela n'est pas encore fait.

MARIE.

Quelle confiance!

RUY GOMÈS.

Tenez, madame, le marquis est bien puissant, bien illustre... Dieu sait pourquoi!... moi je ne suis que bien amoureux!... Et cependant, s'il fallait parler...

MARIE.

Vous pourriez perdre!... lorsqu'il s'agit de choisir entre un simple capitaine et un généralissime...



RUY GOMÈS.

Ce qu'on a de mieux à faire c'est de prendre le capitaine.

MARIE.

Par exemple!...

RUY GOMÈS.

Eh! madame, l'époux qui obéit ne vaut-il pas mieux que celui qui commande? D'ailleurs ne puis-je pas parvenir?... déjà je suis monté en grade.

MARIE.

En effet, j'oubliais!... Qu'est-ce donc qui vous a mérité?...

RUY GOMÈS.

Les ordres du marquis de Santa-Cruz portés par moi au général Spiuosa.

MARIE.

Quoi! monsieur, c'est vous?... vous êtes l'officier qui a passé devant le front et sous le feu d'une division ennemie?

RUY GOMÈS.

Oui, madame.

MARIE.

Les rapports officiels du marquis ne portaient point votre nom?

RUY GOMÈS.

C'est tout simple... il ne voulait pas que ce nom retentit à certaines oreilles.

MARIE.

Où! ce n'est pas de bonne guerre!... Savez-vous bien, monsieur, que votre conduite a été admirable?... vous pouviez vous faire tuer mille fois.

RUY GOMÈS.

Je n'y ai pas songé une seule.

MARIE.

Un tel courage!...

RUY GOMÈS.

Non, madame, je n'ai aucun mérite, je ne crois pas au danger!... j'allais là... comme ailleurs.

MARIE, à part.

Je l'embrasserais.

RUY GOMÈS.

Et j'avais bien raison!... la peur, dit-on, grossit les objets; il paraît qu'elle les grandit aussi, car les balles de ces imbéciles d'arquebusiers ennemis ont passé toutes à un pied au-dessus de ma tête!... Eh bien! madame, voyez comme la gloire est à bon marché... à mon retour au régiment, ne m'aurait-on pas porté en triomphe, si j'avais laissé faire!... et le généralissime, lui-même, dont l'émotion ressemblait à de la surprise!...

MARIE, à part.

Ah! je comprends... évidemment il voulait sa mort!... c'est une conduite indigne. (Haut.) Jeune homme, vous avez noblement commencé: désormais vous avez dans la reine une amie qui songera à votre fortune.

RUY GOMÈS.

Oh! madame, pour le moment, ce n'est pas le plus pressé, et vous pourriez me rendre un bien plus grand service.

H.

MARIE.

Lequel?

RUY GOMÈS.

Défendez à la duchesse d'épouser le marquis.

MARIE.

Oh! mon pouvoir ne va pas jusqu'à contraindre les cœurs.

RUY GOMÈS.

Ainsi, madame, vous me refusez?... vous ne vous intéressez déjà plus à mon amour?...

MARIE.

Je peux m'intéresser à un amour piquant, original, comme a été le vôtre jusqu'à présent; mais s'il veut procéder comme tous les amours du monde, rentrer dans l'ornière commune, prenez-y garde, Marie d'Autriche et la duchesse d'Ascoli elle-même en détourneront les yeux avec dédain.

RUY GOMÈS.

Avec dédain!... ah! plutôt mourir!... car ma vie est là, croyez-le bien, madame... ce n'est pas de l'entêtement, de la folie, de l'ambition!...

MARIE.

A la bonne heure!... et à présent, vous allez me faire le plaisir de vous retirer. (La porte du fond s'ouvre, paraît un huissier.)

L'HUISSIER.

M. le marquis de Santa-Cruz demande si Sa Majesté veut bien le recevoir.

RUY GOMÈS, à demi-voix à la reine.

Ah! madame, s'il me voit, toutes mes espérances sont à jamais anéanties... Pour avoir abandonné la maudite forteresse dont il m'a donné le commandement, il va me faire arrêter, et je suis perdu.

MARIE.

Vraiment?...

RUY GOMÈS.

C'est fait de moi, madame! souffrez, je vous en conjure...

MARIE.

Quoi donc?

RUY GOMÈS.

Que je m'échappe au moins de ce côté. (Il montre la porte par laquelle il est entré.)

MARIE.

Mais, monsieur, c'est l'appartement de mes femmes.

RUY GOMÈS.

Je le sais bien!... c'est par là que je suis venu.

MARIE.

Ah!... (A part.) Le laisser surprendre par son rival, qui a déjà voulu le faire tuer...

RUY GOMÈS.

J'attends vos ordres.

MARIE.

Eh! monsieur, puisque vous connaissez le chemin...

RUY GOMÈS.

Ah! merci, madame, merci mille fois!... (Il disparaît.)

MARIE, à l'huissier.

Faites entrer.

### SCÈNE III.

MARIE D'AUTRICHE, SANTA-CRUX,  
puis LA DUCHESSE.

MARIE, seule un instant.

Ce pauvre général qui croit son rival dans une forteresse.

SANTA-CRUX, entrant.

Je viens, madame, prendre les ordres de Votre Majesté.

MARIE.

Au sujet de votre mariage, n'est-ce pas ?... (Elle éclate de rire.) Ah ! ah ! ah !

SANTA-CRUX.

Si la reine daignait me mettre dans la confiance de sa bonne humeur...

MARIE, continuant de rire.

Oh ! mon cher marquis, ne prenez pas votre air grave, je vous en prie, car je ne pourrais plus m'arrêter.

SANTA-CRUX.

Je me réjouis de la gaieté de Votre Majesté, mais...

MARIE.

Où, mais... c'est la cause qui vous inquiète, et qui peut-être ne vous réjouirait pas autant.

SANTA-CRUX.

Il est certain que j'ignore tout à fait...

MARIE, riant toujours.

Je sais bien que vous ignorez... c'est justement pour cela que... ah ! ah ! ah ! ah ! (La duchesse entre.) Mais tenez, voici la duchesse qui vient sans doute m'annoncer que je suis attendue.

LA DUCHESSE, entrant par le fond.

En effet, madame.

MARIE.

C'est bien... (Bas, et la prenant à part.) J'ai des nouvelles de votre jeune homme.

LA DUCHESSE, bas et vivement.

Il serait possible ?

MARIE, bas.

Apprenez que vos confidences au marquis ont failli causer la mort du petit lieutenant.

LA DUCHESSE, bas.

O ciel !...

MARIE, bas.

Où, son rival lui a donné la mission la plus honorable, mais aussi la plus périlleuse... c'est miracle s'il en est revenu.

LA DUCHESSE, à part.

Quelle infamie !...

MARIE, haut à Santa-Crux.

Adieu, marquis ; je n'ai point d'ordres à vous donner.

AIR : *Gymnasiens.*

Mon cher marquis, quand ma cour me réclame,  
Profitez de ces doux instants,

Et restez pour peindre à madame  
Tous vos feux, je crois qu'il est temps.  
Vous étiez étonné, je gage ?  
Mes rires vous ont irrité ;  
Vous allez parler mariage ?  
Adieu le rire et la gaieté.

(Le marquis conduit la reine jusqu'à la porte ; la duchesse reste sur le devant.)

### SCÈNE IV.

SANTA-CRUX, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, à elle-même, pendant que le marquis conduit la reine.

Je suis encore tout émue de ce que je viens d'appréhender ! abuser de son pouvoir de général pour se débarrasser d'un enfant !... Ah ! c'est affreux !... Je ne pensais plus à ce jeune homme, je ne m'en occupais plus, certainement... Eh bien ! maintenant, je ne serai tranquille que quand je serai sûre qu'il ne court plus aucun danger.

SANTA-CRUX, revenant en scène.

C'est vers vous, madame, que Sa Majesté me renvoie pour obtenir l'explication de cette absence incroyable de toute gravité... elle prétend que mieux qu'elle-même vous pouvez m'apprendre...

LA DUCHESSE.

Je ne m'en charge pas, monsieur.

SANTA-CRUX.

Il est heureux, du moins, que, dans la dernière campagne, je n'aie pas ainsi fait rire ses ennemis.

LA DUCHESSE.

Dans la dernière campagne ?... ah ! monsieur, votre conduite a été... (Elle s'arrête.)

SANTA-CRUX.

Eh ! mon Dieu, toute naturelle... je pensais à vous mériter, madame, et c'est aujourd'hui que je vais recevoir le prix de ma victoire... car je ne prévois pas de nouvel obstacle, malgré tout ce que vous avez bien voulu me confier des prétentions du seigneur Ruy Gomès et de son indomptable volonté.

LA DUCHESSE, à part.

Il ose en parler, après ce qu'il a fait !...

SANTA-CRUX, souriant.

Je doute fort qu'il arrive encore pour honorer de sa présence la signature de notre contrat de mariage.

LA DUCHESSE, à part.

Sa confiance me fait frémir !... ah ! il faut à tout prix que je sache... (Haut.) Ainsi, selon vous, ce jeune homme ne m'aimerait plus ?...

SANTA-CRUX.

Je ne dis pas cela... mais depuis qu'il a cessé ses importunités, on peut croire qu'il s'est un peu calmé, et qu'il a reconnu la folie de ses prétentions.

LA DUCHESSE.

Vous vous trompez, monsieur... tout à l'heure il était ici, à mes pieds.

SANTA-CRUX, avec colère.

Et vous l'avez permis?

LA DUCHESSE.

Eh mais! monsieur, ce sont vos affaires!... que ne le faites-vous mieux surveiller?... Puisque je vous appartiens, c'est à vous de me garder.

SANTA-CRUX, souriant.

Je suis bien bon de m'émouvoir ainsi... Ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, madame, est impossible.

LA DUCHESSE.

Impossible! (A part.) Ah! je tremble!... (Haut.) Pourquoi donc est-ce impossible, monsieur?... l'auriez-vous fait enfermer?... plonger au fond de quelque cachot?...

SANTA-CRUX.

Non, madame, non!... il n'a pas cessé d'être libre.

LA DUCHESSE, à part.

Je respire!...

SANTA-CRUX.

Ce n'est pas ainsi que j'agis, je suis plus généreux... et dans l'intérêt de ce jeune homme, pour lui fournir l'occasion de se distinguer, je l'avais même chargé...

LA DUCHESSE.

Où, où, je sais... d'une mission qui pouvait lui coûter la vie.

SANTA-CRUX, étonné.

Ah! vous savez cela?

LA DUCHESSE.

On me l'a dit.

SANTA-CRUX, à part.

Diable! diable!... (Haut.) Cette mission lui a valu le grade de capitaine, et... le commandement d'une forteresse... un peu éloignée, il est vrai.

LA DUCHESSE, vivement.

En êtes-vous bien sûr?

SANTA-CRUX.

Si j'en suis sûr?... c'est moi-même qui le lui ai fait obtenir... à deux cents lieues de Madrid.

LA DUCHESSE, à part.

Deux cents lieues!...

SANTA-CRUX.

Mais avec la défense expresse de s'en éloigner d'un seul jour. (En ce moment, Ruy Gomès entre'ouvre la porte de la pièce où il est caché, fait deux pas, et rentre vivement à la vue du marquis.)

LA DUCHESSE, l'apercevant.

Ciel!...

SANTA-CRUX.

Qu'avez-vous donc, madame?...

LA DUCHESSE.

Rien, monsieur, rien!... Vous disiez?...

SANTA-CRUX.

Que le poste où j'ai placé notre jeune héros est très-important par sa situation à l'extrême frontière, et que, s'il osait transgresser les ordres qu'il a reçus...

LA DUCHESSE, avec inquiétude.

Que lui arriverait-il?...

SANTA-CRUX.

Oh! la moindre chose!... il serait fusillé.

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu!...

SANTA-CRUX.

Mais soyez tranquille!... le seigneur Ruy Gomès, quelque audacieux qu'il soit, ne poussera pas à ce point la témérité; et, si j'avais bien réfléchi, je ne me serais pas alarmé quand tout à l'heure vous m'avez dit que vous l'aviez vu.

LA DUCHESSE, vivement.

Non, monsieur, non, je ne l'ai pas vu!...

SANTA-CRUX, à part.

Quelle vivacité!... (Haut.) C'est à mon tour, madame, de vous dire: En êtes-vous bien sûre?...

LA DUCHESSE, avec embarras.

Mais sans doute!... et, s'il faut parler avec franchise, je vous avouerai que votre façon de procurer de l'avancement à vos rivaux m'a fait peur; j'ai voulu savoir ce qu'était devenu ce jeune homme... et, pour vous contraindre à vous expliquer... j'ai menti.

SANTA-CRUX, à part.

Comme elle est troublée!... (Haut.) Je crois, en effet, madame, que vous avez un peu altéré la vérité; mais est-ce tout à l'heure, ou est-ce maintenant?...

LA DUCHESSE.

Monsieur!...

SANTA-CRUX.

Du reste, madame, s'il était possible que vous eussiez dit vrai d'abord, j'en serais fâché pour le seigneur Ruy Gomès, car je vous déclare que je n'hésiterais pas à le faire saisir, fût-ce même à vos pieds.

LA DUCHESSE, à part.

Grand Dieu!...

SANTA-CRUX, l'examinant et à part.

Il est ici!... elle l'a vu!...

LA DUCHESSE, à part.

Et c'est moi qui serais cause... (Haut.) Quoi!... si j'implorais sa grâce?...

SANTA-CRUX.

J'aurais la douleur de vous refuser.

LA DUCHESSE.

Fort bien, monsieur!... mais je vous dois aussi une déclaration: ce matin, quand j'ignorais encore la manière odieuse dont vous aviez abusé de ma confiance, j'ai promis, j'ai juré d'être à vous, et je ne rétracterai pas ma promesse!... je ne ferai même rien pour mettre obstacle à cette union; mais s'il s'en présente un qui ne vienne pas de moi et devant lequel votre finesse reste en défaut, vous trouverez bon que je me soumette.

SANTA-CRUX, après l'avoir regardée un moment.

Aujourd'hui, vous m'appartenez!... mais voici l'instant de nous rendre chez la reine.

LA DUCHESSE, à part.

Quel supplice... m'éloigner d'ici sans pouvoir l'avertir!...

SANTA-CRUX.

Votre main, madame. (Elle donne la main à Santa-Crux; ils sortent ensemble.)

### SCÈNE V.

RUY GOMÈS, puis CHARLES.

RUY GOMÈS, entrant vivement.

Je n'ai pu entendre qu'un mot... mais qu'il m'a fait mal!... Aujourd'hui, elle lui appartiendra! aujourd'hui!... et il l'emmena!... et je ne pourrai pas lui parler... lui dire... oh! non, non!... cela ne se peut!... qu'il me fasse saisir, qu'il me tue, mais il faut qu'elle me voie, qu'elle m'entende, et, quoi qu'il puisse arriver, je cours...

CHARLES, entrant et l'arrêtant par son habit.

Halte-là!...

RUY GOMÈS.

Le roi!...

CHARLES.

Où, le roi, furieux contre vous, monsieur!... Qu'est-ce, s'il vous plaît, qu'une conduite pareille? Vous à Madrid, et je n'en sais rien!... De ma fenêtre je vous reconnais, j'envoie mon luigo à votre recherche, il vous introduit, et quand j'accours... personne! monsieur s'est enfui à travers une galerie, et l'on ne sait par où il a passé!

RUY GOMÈS.

Pardon, sire, pardon!... mais si vous saviez ce qui m'a contraint... ce qui m'oblige encore... (Il fait un mouvement, Charles le retient.)

CHARLES.

Tu ne m'échapperas pas! te voilà, je te tiens et je te garde!... Comment, après trois mois d'absence, quand j'ai eu à peine le temps de te remercier du service que tu m'as rendu... tu te souviens, la longue perche au-dessus du fossé?...

RUY GOMÈS.

Ah! sire, tout autre que moi!...

CHARLES.

Laisse donc!... à toi seul, tu as plus d'esprit que toute ma cour ensemble; aussi tu m'as plu!... tu m'as plu beaucoup... Tu ne sais pas comme ces trois mois m'ont semblé longs? comme il me tardait que nous eussions battu les Portugais, afin de te rappeler près de moi!... je n'y ai pas manqué. Dès qu'on est venu me dire : Sire, vous êtes victorieux!... j'ai pris dans un petit coin mon ministre de la guerre, un gros, court, assez bon garçon, que j'aime un peu mieux que les autres parce qu'il a l'air moins hypocrite, et je l'ai prié de te mander ici.

RUY GOMÈS, étouffé.

Je vous jure, sire, que je n'ai rien reçu.

CHARLES.

Bah!... ce n'est pas sur son ordre?...

RUY GOMÈS.

Non, sire!... c'est de moi-même que je suis venu à Madrid, que j'ai osé me présenter dans ce palais, malgré les ordres qui devaient m'enchaîner ailleurs.

CHARLES.

Voyez-vous ce gros cafard de ministre de la guerre avec ses protestations!... oh! il me le payera!... Dis donc, Ruy Gomès, tu as l'air de ne pas m'écouter!... qu'as-tu dans la tête?

RUY GOMÈS.

Ah! sire, ce n'est pas seulement dans la tête, c'est dans le cœur.

CHARLES.

Dans le cœur?... veux-tu respirer les sels de ce flacon?...

RUY GOMÈS.

Hélas! tous les sels du monde ne feraient rien à mon mal.

CHARLES.

Tu crois?... ils m'ont pourtant joliment servi auprès des dames d'honneur de la reine, ma mère, pendant que vous vous battiez!... c'a été ma campagne, à moi, et qui n'a pas laissé que d'être fatigante, je t'en réponds!... Elles avaient toutes la rage de lire les nouvelles de l'armée, et, ma foi!...

Air du Couplet au public (de M<sup>me</sup> Favart).

#### PREMIER COUPLET.

Des Portugais les mousquetades  
Semblaient venir jusqu'en ce lieu,  
Car nos dames étaient malades  
Du moindre choc, du moindre coup de feu!  
Et moi, qui voyais leurs tortures,  
Après chacun de vos combats,  
Je pensais ici les blessures  
Que l'ennemi faisait là-bas.

#### DEUXIÈME COUPLET.

Elles venaient, pâles et blêmes,  
Dès le matin dans mon palais,  
Et voulaient connaître elles-mêmes  
De mes soldats tous les hauts faits;  
Si bien qu'en voyant leurs figures,  
Après chacun de vos combats,  
On pouvait compter les blessures  
Que l'ennemi faisait là-bas.

Je me rappelle une fois surtout qu'on parlait du régiment de Castille, qui a fait merveilles, à ce qu'on dit, et qui était toujours le premier au feu!...

RUY GOMÈS.

Ah!... qui de nous n'eût affronté mille fois la mort?...

CHARLES.

Tiens, c'est vrai!... tu sers dans ce régiment-là!... Un jour donc qu'on parlait de vos prouesses, la pauvre duchesse d'Ascoli est tout à coup devenue pâle... ah!...

RUY GOMÈS.

Quoi, sire!... il serait possible? la duchesse aurait daigné?...

CHARLES.

Eh! mon Dieu! oui!... elle a daigné se trouver mal!... il m'a fallu lui tenir le flacon sous le nez plus d'un grand quart d'heure!... Ce n'est pas amusant une femme qui s'évanouit.

RUY GOMÈS.

Oh!... il faut que je la voie à l'instant, que je la remercie...

CHARLES, l'arrêtant.

Eh bien, eh bien! de quoi donc?... est-ce que tu as perdu l'esprit?...

RUY GOMÈS, à lui-même, regardant d'un côté du théâtre.

Grand Dieu!... je ne me trompe pas!... c'est elle qui revient de ce côté! (À Charles.) Une grâce, sire, une grâce!... je vous en conjure à genoux!...

CHARLES.

Est-ce que tu as besoin de te mettre comme ça?... Lève-toi donc!... je t'entends bien mieux quand tu es debout!... que me veux-tu?...

RUY GOMÈS.

Sire... je vous en prie... allez-vous-en!...

CHARLES.

Que je m'en aille?... voilà une singulière faveur que tu me demandes!...

RUY GOMÈS.

En ce moment, c'est la plus précieuse pour moi.

CHARLES.

Merci, mon ami Ruy Gomès!... mais pourquoi donc veux-tu que je m'en aille?...

RUY GOMÈS.

Il faut que je parle seul à cette dame qui vient par ici, il le faut absolument.

CHARLES, regardant.

Cette dame?... mais c'est la duchesse d'Ascoli.

RUY GOMÈS.

Sans doute!... la voilà qui approche!... au nom du ciel, sire...

CHARLES.

Allons, j'obéis, monsieur le lieutenant... mais que va-t-on dire d'un roi que son sujet met à la porte?

RUY GOMÈS.

Ah!... sire!... (Charles sort à droite.)

## SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, RUY GOMÈS.

LA DUCHESSE, à elle-même, en entrant par le fond.

Il est encore ici!... Dieu soit loué!... (Haut.) Monsieur Ruy Gomès...

RUY GOMÈS, s'élançant vers elle.

Ah!... madame!... je vous revois donc enfin!...

LA DUCHESSE, avec agitation.

Il est trop tard, monsieur, il est trop tard!... Écoutez, c'est l'humanité, c'est la compassion qui me ramènent vers vous : il faut que vous songiez

à votre sûreté, que vous quittiez Madrid à l'instant même!... Des ordres sont donnés contre votre liberté, contre votre vie.

RUY GOMÈS.

Eh! que m'importe, madame?... vous êtes libre encore, vous!

LA DUCHESSE.

Non, monsieur, je ne le suis plus... je ne le serai plus dans une heure.

RUY GOMÈS.

Eh quoi! madame... vous signerez?...

LA DUCHESSE.

Il le faudra bien!

RUY GOMÈS.

Qu'entends-je?... Il serait donc vrai?... Si je trouvais un moyen d'empêcher encore cette union, vous ne me maudiriez pas?... vous l'espérez, vous le désirez, peut-être?...

LA DUCHESSE, vivement.

Je n'ai pas dit cela!

RUY GOMÈS.

Oh! de grâce, laissez-moi une pensée qui me rend tout mon espoir.

LA DUCHESSE.

Encore une fois, monsieur, écoutez-moi : il ne s'agit plus de toutes ces folies!... Par une fatalité que je ne puis vous expliquer, quand j'ignorais ce que vous étiez devenu, c'est moi qui ai dénoncé votre retour au marquis; ses soupçons se sont éveillés, et, ainsi prévenu, vos ruses, votre audace ne sauraient tromper longtemps sa vigilance : cessez donc une lutte inutile qui vous perdrait sans retour! Fuyez, monsieur, fuyez!... la mort, voilà ce que vous avez à craindre du marquis de Santa-Cruz.

RUY GOMÈS.

Ah!... dites-moi plutôt ce que j'ai à espérer de vous.

LA DUCHESSE.

Mais rien... monsieur, rien!... et j'étais loin de soupçonner, je l'avoue, qu'après trois mois...

RUY GOMÈS, à part.

Elle les a comptés! (Haut.) Eh! ne fallait-il pas vous mériter, madame?... tâcher de devenir grand d'Espagne, général, que sais-je?... effacer cet odieux reproche d'ambition, ce nom humiliant d'enfant que vous m'aviez jeté pour adieu?... Moi, un enfant!... ah! j'aurais voulu vivre des siècles pendant ces trois mois!... me vieillir à force de gloire et de blessures!... malheureusement la gloire est capricieuse, et il n'y a pas de blessures pour tout le monde!... j'y ai travaillé sans relâche pourtant!... Dès qu'on a parlé de guerre, je me suis occupé de science militaire, j'ai tracé des plans de campagne.

LA DUCHESSE.

Vous, monsieur?

RUY GOMÈS.

Où, madame!... et, au milieu des commentaires de tous les grands capitaines, je suis par-

venu quelquefois à vous oublier... pendant une heure!... une heure tout entière!... jugez si je vous aime!... Enfin la guerre a commencé : quel bonheur!... je pouvais penser à vous tout à mon aise, sans inconvénient, avec avantage même!... et la preuve, c'est que pendant une des mille distractions que votre souvenir me causait, j'ai reçu un magnifique coup de sabre qui, bien placé, pouvait me valoir dix années au moins!... malheureusement il m'est tombé sur la tête, et ça ne se voit pas!... un éclat d'obus aussi m'avait atteint à la jambe; ou parlait de me la couper!...

LA DUCHESSE, vivement.

Quelle horreur! Comment!... vous exposer ainsi!...

RUY GOMÈS.

Une large balafre au milieu de la figure, une jambe de moins, voilà qui m'aurait joliment vicilli!... ou n'aurait plus dit que je suis un enfant!... mais, hélas! je n'ai pas de bonheur!... En huit jours mon coup de sabre a été guéri, et, quant à ma jambe, j'en souffre bien encore un peu, mais je ne boite seulement pas!...

LA DUCHESSE.

C'est bien dommage, en vérité!... Allez, monsieur, vous êtes fou!...

RUY GOMÈS.

Oh! je vous en prie, accordez-moi encore du temps!... qu'il vienne une nouvelle guerre, et je vous promets...

LA DUCHESSE.

De vous faire tuer, n'est-ce pas, pour n'avoir plus l'air jeune?...

RUY GOMÈS.

C'est un si grand crime à vos yeux!

LA DUCHESSE.

Eh! non, monsieur, non; je ne veux pas que vous mouriez, et je le prouve en venant vous avertir du danger qui vous menace.

RUY GOMÈS.

Ah! madame, le seul danger que je craigne, le seul auquel je songe, c'est ce funeste mariage...

LA DUCHESSE.

Quand ma parole est donnée, quand le roi a engagé la sienne, puis-je résister?...

RUY GOMÈS.

Et si je le décidais à la retirer?...

LA DUCHESSE.

La retirer?... mais... comment?...

RUY GOMÈS.

C'est mon secret!...

CHARLES, entr'ouvrant la porte.

As-tu bientôt fini?...

LA DUCHESSE.

Ciel!... le roi!... (Elle s'échappe vivement du côté par où elle est entrée.)

## SCÈNE VII.

RUY GOMÈS, CHARLES.

CHARLES, arrivant en scène.

Tiens!... la duchesse qui s'en va en me voyant!... Est-ce que c'est moi qui la fais partir?...

RUY GOMÈS.

Pardieu! ce n'est pas moi! vous arrivez là comme une bombe!

CHARLES.

Écoute donc!... je t'avais prié de te dépêcher. Qu'avais-tu donc tant à lui dire?

RUY GOMÈS.

Ce que j'avais à lui dire?... mais pourrez-vous me comprendre?

CHARLES.

Il n'y a pas de doute que je te comprendrai... pourvu que tu parles en espagnol.

RUY GOMÈS.

Eh bien! sire, je suis amoureux de la duchesse.

CHARLES.

Ah bah!...

RUY GOMÈS.

Et si je ne l'obtiens pas, si elle n'est pas ma femme, j'en mourrai.

CHARLES.

Mourir?... quelle bêtise!...

RUY GOMÈS.

Oh! plutôt que de renoncer à elle, je poignarderais le marquis, j'enlèverais la duchesse, je mettrais le feu au palais.

CHARLES.

Doucement!... doucement!... sais-tu bien qu'il est à moi le palais?

RUY GOMÈS.

Ah! si j'avais un ami?...

CHARLES.

Un ami?... Et moi donc?

RUY GOMÈS, s'inclinant.

Vous, sire?... ah! merci!... mais ce qu'il me faudrait, c'est le dévouement, c'est le ferme vouloir d'un homme.

CHARLES.

Eh bien! qu'est-ce que je suis, s'il vous plaît?

RUY GOMÈS.

Hélas! sire...

CHARLES.

Voyons, monsieur, parlez!... qu'est-ce que je suis?

RUY GOMÈS.

Un enfant.

CHARLES.

Un enfant?...

RUY GOMÈS.

C'est du moins ce que tout le monde dit dans cette cour.

CHARLES.

Les insolents!... quand j'ai quinze ans passés!... quand je suis majeur depuis un mois!... que faut-il donc pour leur prouver ma puissance?

ROY GOMÈS, vivement.

Donner des ordres au lieu d'en recevoir. Ne pas souffrir que votre gouverneur, en votre nom et sans vous consulter...

CHARLES.

C'est vrai qu'on ne me consulte jamais!... tu m'y fais songer!... Ah!... c'est bon, c'est bon!... je leur ferai bien voir...

ROY GOMÈS, vivement.

Aujourd'hui même si vous voulez, sire.

CHARLES.

Comment cela?...

ROY GOMÈS.

Roi d'Espagne et des Indes, maître absolu de tout ce qui vous entoure, vous avez le pouvoir de disposer de la main de la duchesse?

CHARLES.

Sans doute.

ROY GOMÈS.

Donnez-la-moi, sire!...

CHARLES.

Ah! diable!... je te la donnerais bien!... mais c'est que je l'ai déjà donnée au marquis de Santa-Cruz.

ROY GOMÈS.

Il ne l'a pas encore.

CHARLES.

Il a ma parole.

ROY GOMÈS.

Vous pouvez la lui reprendre.

CHARLES.

Commencer mon règne par un manque de foi!... Et envers qui? envers un homme qui m'accusera d'ingratitude, qui m'abandonnera!...

ROY GOMÈS.

Est-ce que vous tenez à lui?...

CHARLES.

Comme gouverneur, pas le moins du monde!... mais comme général, un moment!... Sais-tu bien qu'il ne me gagnerait plus de batailles?

ROY GOMÈS.

D'autres vous en gagneront.

CHARLES.

D'autres?... et qui donc, je te prie?

ROY GOMÈS.

Moi, sire.

CHARLES.

Toi?

ROY GOMÈS.

Et ce ne serait pas la première.

CHARLES.

Qu'est-ce que tu dis là?

ROY GOMÈS.

Tenez, sire, lisez. (Il lui remet un papier.)

CHARLES, parcourant le papier.

Que vois-je!... C'est le plan de cette expédition qui a si promptement mis fin à la guerre!...

ROY GOMÈS.

Et que j'ai fait parvenir au marquis sans me nommer.

CHARLES.

Pourquoi donc?

ROY GOMÈS.

Je craignais que son orgueil ne repoussât les idées d'un simple lieutenant, perdu dans les rangs de l'armée.

CHARLES.

Ah çà! mais c'est donc à toi que je dois cette importante victoire?

ROY GOMÈS.

Oui, sire!... Et penserez-vous que je m'en tiendrai là?... Nommez-moi seulement général, et vous verrez!

CHARLES.

Ta, ta, ta!... Comme tu es pressé!... Tu n'es encore que capitaine, et tu veux que je te fasse général?...

ROY GOMÈS.

Il faut bien commencer par quelque chose.

CHARLES.

C'est juste!... Et, au fait, un homme qui a déjà gagné une bataille...

ROY GOMÈS.

Sire, mon bras, mon sang, ma vie, tout est à vous!... Ah! si vous vouliez enlever le pouvoir à ceux qui l'exercent en votre nom, et vous en servir pour remplacer tous ces vieux courtisans si incapables, si hypocrites, par de jeunes hommes pleins de cœur, de franchise et de dévouement, il n'y aurait pas un Espagnol qui ne vous bénirait.

CHARLES.

Tu crois, Ruy Gomès?

ROY GOMÈS.

Si je le crois? Vous en jugeriez bientôt vous même aux cris d'enthousiasme et de joie qui éclateraient partout sur votre passage.

CHARLES.

Oh! que ce serait agréable!

ROY GOMÈS.

Certainement que cela serait agréable! Et quand je pense que vous n'avez qu'un mot à dire... un signe de tête à faire, pour que tout le monde vous soutienne et vous seconde!... Mais c'est vous seul qu'on aime, sire, c'est de vous seul que l'Espagne attend son bonheur.

CHARLES.

C'est étrange, quelles nouvelles idées tes paroles éveillent dans mon esprit, quels sentiments inconnus elles font naître dans mon cœur!... Le feu de tes regards, le son de ta voix, ton enthousiasme m'enivrent à tel point!... Il me semble que je ne suis plus le même!...

*Aux des Chapeliers blancs.*

Oui, de nouvelles destinées,  
Quand tu parles, s'offrent à moi :  
Un jour me donne dix années,  
Et d'un enfant tu fais un roi!  
A mes pieds la cour se prosterne,  
Du peuple je fais le bonheur,

Et puisque c'est moi qui gouverne,  
Bon voyage à mon gouverneur.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Où, de nouvelles destinées,  
Quand tu parles, s'offrent à moi :  
Un jour me donne dix années,  
Et d'un enfant tu fais un roi !

RUY GOMÈS.

Où, de nouvelles destinées  
Pour vous brilleront grâce à moi :  
Un jour vous donne dix années,  
Et d'un enfant je fais un roi.

CHARLES.

Voilà qui est dit ! Tu ne me quitteras plus ; tu seras mon général, mon ministre, mon ami. Nous gagnerons des batailles ensemble!...

RUY GOMÈS.

C'est comme si vous les teniez, sire!... Mais vous me donnerez la duchesse?...

CHARLES.

Tu crois donc qu'elle t'aime?

RUY GOMÈS.

J'en jurerais sur ma tête! C'est la vanité, c'est l'orgueil qui l'enchaînent au général.

CHARLES.

Oui-da!... Eh bien! il me vient une idée!... Qu'est-ce que tu es, toi? comte, marquis?

RUY GOMÈS.

Hélas! sire, rien du tout, simple hidalgo, orphelin et le dernier de ma famille.

CHARLES.

La, voyez-vous!... Voilà peut-être d'où vient tout le mal? Pourquoi ne m'avoir pas dit cela, il y a trois mois, quand nous étions à cheval sur la grande perche? Comment veux-tu qu'une duchesse épouse un simple hidalgo? Mais c'est égal, il est encore temps, laisse-moi faire, et attends ici!... Je vais dans mon cabinet chercher quelque chose... Attends, attends! Tu verras que je ne suis pas aussi enfant qu'on l'imagine. (Il sort à droite.)

### SCÈNE VIII.

RUY GOMÈS, seul.

Que va-t-il faire?... Oh! réussirai-je dans cette dernière tentative? Quel hardi projet!

Air : *Vaudeville du Brave hussard.*

A mon rival pour ravir une femme,  
Pour obtenir ce que j'ose rêver,  
D'un prince enfant éveiller la jeune âme,  
Aux courtisans aujourd'hui l'enlever,  
Voula pourtant ce qu'il faut achever!  
Bouleverser une cour, un empire!...  
Pourrai-je atteindre au but de tous mes vœux?  
Et pourquoi pas? Oui, le Dieu qui m'inspire  
Me dit : *Vouloir, c'est pouvoir*, et je veux!

### SCÈNE IX.

RUY GOMÈS, UN OFFICIER, DES SOLDATS.

L'OFFICIER, entrant par le fond.

Votre épée, monsieur.

RUY GOMÈS.

Mon épée?...

L'OFFICIER.

N'êtes-vous pas le capitaine Ruy Gomès?

RUY GOMÈS.

Oui.

L'OFFICIER.

J'ai reçu l'ordre du général marquis de Santa-Cruz...

RUY GOMÈS.

Ah! il m'a découvert!... Plus d'espérance!... (A lui-même.) Et le roi qui s'éloigne juste au moment... Je suis coupable, et déjà condamné sans doute?... Un rival est expéditif... et si mon royal ami ne me tire de là...

L'OFFICIER.

Je vous attends, monsieur.

RUY GOMÈS.

Que diable! vous êtes bien pressé!...

L'OFFICIER.

Toute résistance serait inutile : au nom du roi, je vous arrête.

### SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Comment! au nom du roi?... Voilà qui est un peu fort!...

RUY GOMÈS, à part.

Il était temps.

CHARLES, à l'officier.

Quand donc vous ai-je donné l'ordre d'arrêter mon ami?... Montrez-le-moi, monsieur.

L'OFFICIER.

Le voilà, sire.

CHARLES, regardant.

Ah! mon Dieu!... (A lui-même.) C'est pourtant vrai!... ils m'ont fait signer cela!... Et je n'en avais pas lu un mot!... Ah! Ruy Gomès a raison, je n'étais qu'un enfant!... Je ne le serai plus, je m'occuperai maintenant de mes sujets, et c'est par lui que je débiterai!... Mais comment faire?...

RUY GOMÈS, à part.

A quoi pense-t-il donc?...

CHARLES, à lui-même.

Par quel moyen sauver mon ami, le rendre heureux, et jouer un bon tour à mon gouverneur?... Oh! quelle idée!... (Haut, avec une gravité comique.) Capitaine Ruy Gomès, vous avez déserté votre poste, vous avez encouru toutes les rigueurs de la loi; le premier devoir d'un roi est de la faire respecter; il est temps que je règne, vous l'avez dit vous-même, et je commence... (A l'officier.) Monsieur, vous allez accompagner le coupable dans



cette pièce, vous veillerez sur lui. (Il indique la porte à droite.)

ROY GOMÈS.

Qu'entends-je?... Est-il possible que Votre Majesté?...

CHARLES.

Obéissez sans répliquer, monsieur!... Ah! un moment... attendez que j'aie écrit mes intentions.

ROY GOMÈS, à part, pendant que le roi écrit.

Quel changement!... Lui qui tout à l'heure m'appelait son général, son ministre, son ami!... Que s'est-il donc passé? Disgracié! déjà!... Une heure de faveur!... Voilà du moins un favori qui n'aura pas fait de jaloux.

CHARLES, lui remettant un papier.

Maintenant, monsieur, prenez cela et entrez.

ROY GOMÈS.

Quoi! sire, vous ne daignerez pas m'apprendre?...

CHARLES.

Rien du tout, monsieur... sinon que vous êtes mon prisonnier... D'ailleurs vous aurez le temps de lire!... Entrez. (Ruy Gomès et l'officier entrent à droite sur un signe du roi.)

SCÈNE XI.

CHARLES, seul et sautant de joie.

Bravo! bravo!... Oh! que je suis heureux de l'idée que j'ai eue là!... Nous verrons si l'on dira encore que je suis un enfant!... Ah! madame la duchesse, vous aimez un jeune capitaine et vous épousez un vieux général!... Ah! mon cher gouverneur, vous voulez faire fusiller mon meilleur ami, pour être sûr qu'il ne vous prendra pas votre femme! Nous verrons!... Quel bon tour s'il réussit!... Tout le monde vient de ce côté... C'est pour ce malencontreux mariage!... Patience, et tenons-nous ferme!... il s'agit d'être roi!... Oui, il me semble que ça commence! J'ai du courage.

SCÈNE XII.

MARIE D'AUTRICHE, LA DUCHESSE D'ASCOLI, SANTA-CRUX, CHARLES, UN NOTAIRE, COERTISANS ET DAMES DE LA COUR.

LA DUCHESSE, bas à la reine.

Et je ne sais s'il a fui, s'il a échappé au danger...

MARIE, bas.

Tranquillisez-vous!... quoi qu'il arrive, mon fils n'a-t-il pas le droit de faire grâce?...

SANTA-CRUX, au roi.

Sire, voici le moment où Votre Majesté a promis de m'accorder la plus douce récompense de mes services : madame la duchesse d'Ascoli et moi, nous venons réclamer l'exécution de votre parole royale.

H.

CHARLES.

Et vous êtes bien sûr, monsieur, que je ne la violerai pas.

SANTA-CRUX.

Je n'en ai jamais douté, sire!... Le contrat est dressé, tout est prêt, et je vais signer. (Il va vers la table près du notaire et signe.)

MARIE, bas à la duchesse.

Ah çà! ma chère, vous ne dites rien? Vous allez donc vous laisser marier?...

LA DUCHESSE, bas.

Que puis-je dire ou faire... si personne... n'arrive?...

MARIE, bas.

Eh! mon Dieu, l'on se trouve mal!... Ça dispense de tout.

LA DUCHESSE, bas.

J'ai juré qu'aucun obstacle ne viendrait de moi.

MARIE, bas.

Et vous tiendrez parole?... C'est être aussi par trop bonne catholique.

SANTA-CRUX, après avoir signé, s'adressant à Marie.

Votre Majesté ne voulait pas croire à mon bonheur.

MARIE.

J'y croirai désormais, monsieur, (A part.) ainsi qu'à l'entêtement des femmes.

SANTA-CRUX, présentant la plume à la duchesse.

Maintenant, madame, c'est à vous.

CHARLES, à part.

Voyons si elle signera.

LA DUCHESSE, qui a pris la plume des mains de Santa-Crux, à part.

Personne ne vient... et j'ai promis!... (Elle s'avance vers la table où est le notaire.) Lui qui se disait si sûr d'empêcher!...

SANTA-CRUX, remarquant son hésitation.

Eh bien! madame?...

LA DUCHESSE.

Me voici, monsieur. (A part.) Oh! non, il ne viendra pas!... il ne pense plus à moi!... sans doute... il m'oublie!... Allons! (Elle signe avec un mouvement de dépit.)

MARIE, à part.

Elle signe!...

CHARLES, à part.

Elle a signé!... Décidément il paraît que mon ami Ruy Gomès se trompe!... elle ne l'aime pas. Nous allons bien voir!...

SANTA-CRUX, à la duchesse.

Enfin vous êtes donc à moi, madame!... car il ne manque plus que les signatures du roi et de la reine. (Il s'approche de Charles.) Sire!...

CHARLES, prenant le milieu de la scène.

Très-volontiers, mon cher gouverneur!... C'est bien le moins que je doive au zèle que vous avez montré pour mon service, il n'y a pas une heure encore.

MARIE.

Qu'est-ce donc ?

CHARLES.

Oh! la chose la plus simple!... Un jeune capitaine de notre armée avait déserté son poste, un conseil de guerre l'avait condamné, et il a été arrêté en ce palais même, sur l'ordre du général Santa-Cruz.

LA DUCHESSE, à part.

Qu'entends-je?...

CHARLES.

M. le marquis s'est servi de mon nom pour cela, et je ne puis que l'en remercier.

LA DUCHESSE, à part.

Mon Dieu! qu'est-il devenu?... je tremble...

SANTA-CRUX.

Mais à présent, sire, l'instant est arrivé où je me proposais de vous demander sa grâce...

CHARLES.

Sa grâce?... il est trop tard, monsieur.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!...

MARIE.

Que dites-vous, mon fils?...

CHARLES.

Je dis, madame, que ce jeune homme avait commis une faute qui méritait la mort, et qu'à l'heure où je vous parle, il n'y a plus de Ruy Gomès en Espagne.

SANTA-CRUX.

Est-il possible ?

CHARLES.

N'avez-vous pas fait prononcer la sentence et choisi vous-même les gens qui devaient l'exécuter!...

SANTA-CRUX, à part.

Je ne puis concevoir...

LA DUCHESSE.

Ah! c'est une atrocité!... le véritable crime de ce jeune homme, sire, c'était son amour pour moi... Voilà le motif...

SANTA-CRUX.

Madame... je jure que mon dessein ne fut jamais...

LA DUCHESSE.

Oh! c'est horrible!... Une fois déjà, vous avez voulu le faire périr sous le feu des ennemis... vous trembliez qu'il ne parvint à toucher mon cœur... Eh bien! maintenant qu'il ne peut plus m'entendre, maintenant que vous avez abusé de votre pouvoir et de ma confiance, je déclare devant le roi, devant toute la cour, que je retire ma parole, que je ne serai jamais à vous, que je l'aimais... et que je vous maudis!...

MARIE, à part.

Il est bien temps!

CHARLES, à part.

A merveille!

SANTA-CRUX.

Madame!... encore une fois...

LA DUCHESSE.

Vous l'avez fait saisir, vous l'avez condamné, vous!... ah! je le répète, je vous maudis... Plus rien de commun entre nous... et, pour preuve, je déchire ce contrat, et je le foule aux pieds.

CHARLES, à part.

Me voilà dispensé de le signer.

SANTA-CRUX, à part.

Plus d'espoir!

MARIE.

Ma chère duchesse...

LA DUCHESSE.

Souffrez, madame, que je quitte pour jamais la cour.

CHARLES.

Doucement, s'il vous plaît, madame, doucement. Votre avenir dépend de moi, vous ne l'ignorez pas; j'avais promis de vous marier au marquis de Santa-Cruz... vous ne voulez plus de lui, vous en aimez un autre... ce n'est pas ma faute... Mais à présent que, par suite de votre refus, je suis maître de disposer de votre main, j'en dispose, et je la donne à mon majordome.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous, sire?...

MARIE.

Comment! mon fils?... mais votre majordome est mort d'une indigestion il y a trois jours.

CHARLES.

Apparemment ce n'est pas à celui qui est mort que je la marie, mais à son successeur... si toutefois il lui convient, car je ne puis ni ne veux contraindre les sentiments... Marquis de Santa-Cruz, prenez cette clef, et veuillez ouvrir cette porte.

SANTA-CRUX.

Moi, sire?

CHARLES.

Vous-même... faites ce que j'ordonne.

LA DUCHESSE.

Jamais, sire, jamais!

CHARLES.

Qui sait?... attendez... et regardez... la vue n'en coûte rien.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RUY GOMÈS.

LA DUCHESSE.

Grand Dieu!

MARIE.

Que vois-je?

SANTA-CRUX, qui a reculé après avoir ouvert la porte.  
Ruy Gomès!...

CHARLES, vivement.

Vous vous trompez! Ne vous ai-je pas dit qu'il n'y a plus de Ruy Gomès dans mon royaume? .. J'ai ratifié l'arrêt de mort encouru par le capitaine et je ne lui pardonne point... mais je présente à ma cour le duc de Casa Fiorès, grand d'Espagne de première classe, et majordome mayor de Charles II.

VOIX parmi les courtisans.

Oh! oh! oh!

ROY GOMÈS.

Ah! sire, vous me comblez...

CHARLES, bas.

Souviens-toi donc de la grande perche.

MARIE, à part.

Le petit scélérat y est parvenu.

ROY GOMÈS, à la duchesse.

Ah! madame, tous ces titres ne sont rien pour moi; il n'en est qu'un seul que j'ambitionne, vous le savez... me l'accorderez-vous?

LA DUCHESSE, lui tendant la main.

Puis-je le refuser maintenant?

SANTA-CRUZ, à part.

J'ai été joué!

CHARLES, à part.

Je suis content de moi, j'ai largement payé mes dettes à mon cher gouverneur.

SANTA-CRUZ.

Après un tel affront, sire, je n'ai plus qu'à me

retirer de la cour, et quand viendra le moment du péril, vous chercherez en vain celui qui, plus d'une fois, vous a donné la victoire.

CHARLES, à demi-voix.

Prenez garde que je ne le trouve, et que je ne vous prenne au mot... j'ai entre les mains le plan de certaine bataille...

SANTA-CRUZ.

Comment?...

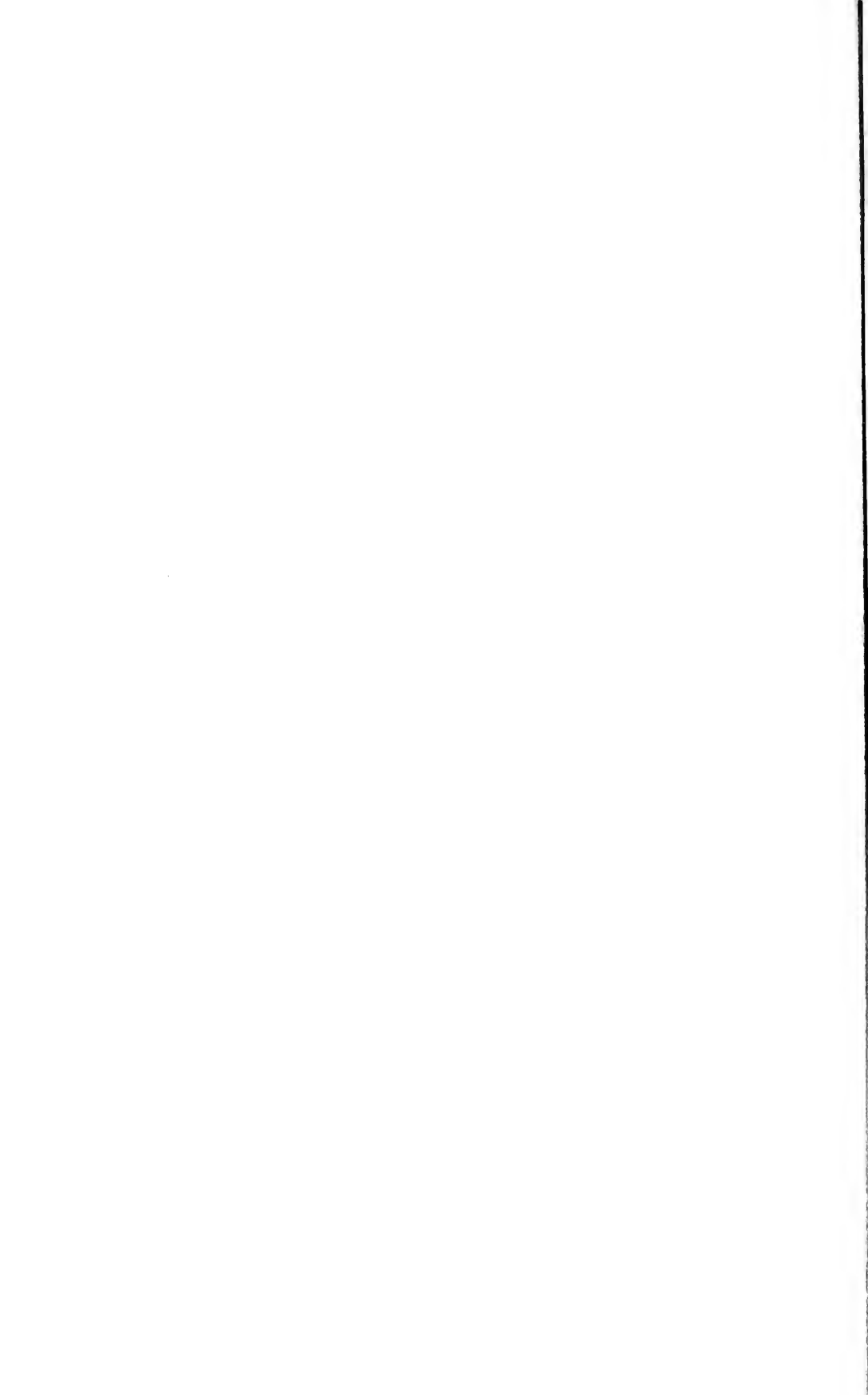
CHARLES, de même.

Croyez-moi, soyons bons amis, et nous passerons tout cela sous silence... vous perdez une femme, mais la gloire vous restera. (A la reine.) Eh bien!... madame, direz-vous encore que je suis un enfant? Pour un écolier, n'ai-je pas assez bien mené tout cela?

MARIE.

A merveille, mon fils; mais prenez garde à l'homme dont la devise est : *Vouloir, c'est pouvoir!*

FIN DE VOULOIR, C'EST POUVOIR.



# LE SERMENT DE COLLÈGE

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
LE 8 JANVIER 1838

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE PRINCE. . . . .	MM. HENRI VARLET.
DE MELBERT, son ministre. . . . .	HIPPOLYTE.
FRIEDLIN, ancien ami de de Melbert. . . . .	LAFONT.
DE LIEBNAU, envoyé badois. . . . .	LEPEINTRE JEUNE.
LIESTAL, officier du prince. . . . .	BALLARD.
CLARISSE, femme de Liebnau. . . . .	M <sup>lles</sup> BALTHAZAR.
STELLA, jeune fille élevée par elle. . . . .	EUGÉNIE FLEURY.
UN VALET. . . . .	M. LUDOVIC.

SUITE DU PRINCE, VALETS, ETC.

La scène est en Allemagne, de nos jours.

# LE SERMENT DE COLLÈGE

Le théâtre représente le jardin de la maison de campagne du prince. — Au fond, un pavillon élégant, avec porte. — Suite de bâtiments à droite du spectateur, toujours au fond ; à gauche, bosquet avec chaises de jardin.

## SCÈNE I.

### LE PRINCE, LIESTAL.

LE PRINCE.

Enfin nous sommes arrivés... Il y avait longtemps que je n'avais visité ce château ; jamais ces jardins ne m'avaient paru aussi délicieux... (A Liestal.) Approchez, Liestal. A-t-on installé M. et madame de Liebnau dans leur appartement ?

LIESTAL.

Oui, mon prince, ainsi que...

LE PRINCE.

La jolie Stella, leur pupille... Elle ne quitte jamais la baronne, sa bienfaitrice. (A part.) J'y comptais. (Haut.) Ne leur annoncez pas encore mon arrivée ; plus tard, je les ferai prévenir. (Fausse sortie.) Ah ! Liestal, je n'y suis pour personne. Point d'affaires surtout : c'est ici un lieu de plaisir où je veux me distraire quelque temps de toute occupation sérieuse. (Il entre dans le pavillon.)

LIESTAL, après avoir salué le prince.

Je serais bien trompé si l'amour n'était pas une des distractions que se propose Son Altesse. (Regardant.) Mais est-il possible ! M. de Melbert, notre premier ministre !

## SCÈNE II.

### LIESTAL, DE MELBERT.

MELBERT.

Oui, mon cher Liestal, tu me vois d'une inquiétude... Depuis quelque temps, le prince ne semble plus m'accueillir avec la même bonté... Ce brusque départ dont il ne m'a pas prévenu... Je tremble que mes ennemis ne profitent de cette circonstance pour me perdre, et que le prince ne vienne ici pour signer ma disgrâce... Mais, dis-moi, quelles sont les personnes qui l'ont suivi ?

LIESTAL.

Je n'ai encore vu que M. de Liebnau.

MELBERT.

M. de Liebnau, l'envoyé de Bade !... qui m'a presque refusé hier de signer le traité d'alliance par lequel notre souverain obtient en mariage la princesse Amélie... Je comprends tout maintenant... c'est lui qui conspire ma ruine.

LIESTAL.

Que lui avez-vous donc fait ?

MELBERT.

Je l'ignore ; à moins que ce ne soit la demande que je lui ai adressée de la main de l'aimable Stella, cette jeune fille élevée par madame de Liebnau, et que je crois un peu sa parente.

LIESTAL.

Ces dames sont aussi du voyage.

MELBERT.

Stella?... en es-tu bien sûr ?

LIESTAL.

Je les ai installées moi-même, ce matin, une heure avant le prince.

MELBERT.

Ah ! si je pouvais la voir !... combien j'étais loin de m'attendre au refus qu'on m'a fait d'elle. La fière madame de Liebnau me recevait très-bien... elle ne trouvait jamais mes visites assez fréquentes... mais depuis un certain jour, où, négligeant de faire le diplomate pour ne songer qu'à mon amour, je donnai le bras à la jeune fille au lieu de l'offrir à la grande dame...

Air du Vaudeville du Premier Prix.

De la baronne la tendresse  
Soudain fit place à la froideur ;  
Et j'ai trop tard, je le confesse,  
Senti quelle était mon erreur.  
Mettant la prudence en pratique,  
J'aurai dû joindre encore un jour  
A l'amour de la politique  
La politique de l'amour.

LIESTAL.

Vous m'en direz tant... Toutefois la présence de M. de Liebnau et de ces dames a un autre motif... Ou je me trompe fort... ou le prince est votre rival.

MELBERT.

Y penses-tu ? Non, non... c'est impossible... la demande en mariage qu'il a faite de la princesse Amélie... Le prince a des moeurs...

LIESTAL.

Oui, mais des moeurs de prince, prenez-y garde !

MELBERT, regardant.

Que vois-je là-bas dans cette allée?... c'est elle, mon cher Liestal ! c'est Stella !...

LIESTAL.

En effet... elle cueille une fleur... à votre intention, peut-être.

MELBERT.

Elle vient de ce côté... Ah! au milieu de tous mes ennuis, c'est un bonheur auquel je ne m'attendais pas!

L'ESTAL.

Et je vous laisse en profiter. (Il sort.)

## SCÈNE III.

DE MELBERT, STELLA, puis FRIEDLIN.

MELBERT, allant au-devant de Stella.

Ma chère Stella!

STELLA.

Vous ici, monsieur!... que je suis contente de vous voir!... J'étais si triste ce matin en quittant la ville de n'avoir pu vous dire que ce n'est pas moi qui vous ai refusé; on n'est seulement pas venu me consulter! j'aurais bien vite répondu... oui!

MELBERT.

Ah! combien cette tendresse si naïve ajoute à mes regrets!

STELLA.

Jugez de mon chagrin quand j'ai su tout ce qui s'était passé, et que nous allions partir pour la campagne du prince... Le prince!... il est bien bon, sans doute, et bien aimable... mais je ne sais pourquoi je me sens tout embarrassée en sa présence... Ah! ce n'est pas comme avec vous... Mais pourquoi madame de Liebnau a-t-elle refusé la main d'une pauvre orpheline à un homme d'un grand talent, premier ministre, enfin?

MELBERT.

Peut-être ne le serai-je pas encore longtemps... mon défaut de naissance nous a perdus... Elle ne me pardonne pas une élévation que je ne dois qu'à moi-même. Vous êtes alliée à madame de Liebnau, vous, et comme son épouse, elle est sans doute aussi d'une trop grande famille!...

STELLA.

Madame de Liebnau?... Mais je ne sais pas... je ne lui ai jamais entendu parler de ses parents, ni à M. de Liebnau non plus...

MELBERT.

Oh!... cela va sans dire... Mais, Stella, il est possible que je quitte bientôt ce château, et pour n'y plus revenir.

STELLA.

N'y plus revenir!...

MELBERT.

Je dois m'attendre à tout; dans peu d'instant, mon sort va se décider; une première entrevue avec le prince m'apprendra peut-être une disgrâce. Je souffrirais trop s'il fallait m'éloigner sans vous revoir... Si je dois partir... un mot de moi vous demandera un moment d'entretien, ici; viendrez-vous?

STELLA.

Oh! sûrement!... pourrais-je vous refuser? avec vous je n'ai rien à craindre, et s'il existait d'autres

dangers, je les braverais pour vous revoir encore, pour nous consoler ensemble.

ATR:

Comptez sur moi, toujours je fus sincère,  
Et j'ose ici tout haut le déclarer,  
En vain, hélas! la fortune contraire  
Veut à jamais de vous me séparer.

Chassant la défiance,

Dans l'avenir je rêve l'espérance:  
Elle soutient et ranime mon cœur;

Oui, l'espérance,

Je le sens là, c'est du bonheur.

MELBERT, avec transport.

Ah! quoi qu'il puisse arriver... à vous pour la vie!... (Il lui baise la main.)

FRIEDLIN, arrivant par le fond, à gauche.

Absolument comme dans *Marie Stuart*, de Schiller, acte troisième, scène quatrième.

STELLA.

Ah! mon Dieu!... (Elle s'enfuit.)

MELBERT, sortant du côté opposé.

Au diable l'importun!

## SCÈNE IV.

FRIEDLIN, seul, les regardant sortir.

Vous avez bien tort de vous déranger... je suis vraiment au désespoir... (Descendant la scène.) Encore un accident!... et... je parie que celui-là doit aussi me porter bonheur! C'est singulier, comme mon étoile est heureuse... tout ce qui amènerait la ruine des autres me sert et me protège... Par exemple... acteur distingué... à Batavia... d'où j'arrive... malgré le succès pyramidal que j'obtiens en cumulant l'emploi des premiers rôles... premiers comiques... un beau jour le théâtre ferme... désolation universelle... mais voyez un peu!... le lendemain, à l'heure du spectacle, au moment où j'aurais été en scène... la salle s'écroule! sans la bienheureuse fermeture de la veille, j'étais enfoncé, mutilé, anéanti!... c'est une prédestination!... Alors, le désir de revoir ma patrie se réveille en moi... je réunis mes très-légères économies, que je convertis en bon papier sur Hambourg, et bientôt enfin je foule le sol germanique... Mais là, autre traverse... J'allais toucher ma dernière lettre de change, quand je m'aperçois que quelqu'un de fort adroit m'en a débarrassé en me laissant à la place un journal... Merci! eh! oui, merci... car ce journal m'apprend qu'une direction théâtrale est vacante dans mon propre pays... et je décide que je serai directeur!... Très-bien... mais comment?... Sans argent et après une longue promenade, accablé de fatigue... impossible d'aller plus loin... tout à coup!... clic!... clac!... passe une voiture aux armes royales... c'est un fourgon portant le confortable du prince, et qui m'annonce que le lendemain ce château deviendra sa résidence! Le prince!... je ne pouvais aller jusqu'à lui... et il vient au-devant de moi!



*Air de Partie et Revanche.*

On dit partout qu'il faut rouler voiture  
 Pour attraper la fortune, et pourtant  
 Ma recette est, je crois, plus sûre :  
 Je vais toujours piano, pèdestrement...  
 Vers la fortune allons tout doucement.  
 En courant la poste, je doute  
 Qu'on puisse aisément la trouver ;  
 Sans la voir, on la croise en route...  
 A pied, du moins, on la voit arriver.

Mon plan est bientôt fait ; leste, comme si je descendais d'un landau, je fraude le concierge et m'introduis dans la demeure royale, bien décidé à n'en sortir que pourvu du brevet de directeur et à passer plutôt vingt-quatre heures dans les jardins, sans boire ni manger... justement ce qui a eu lieu... ce n'est pas même le plus beau de mon affaire : les nuits sont fraîches en diable ! surtout quand on n'a rien dans l'estomac pour vous tenir chaud... (Il tire son portefeuille de sa poche.) Voilà donc ce qui renferme toutes mes richesses !... l'inventaire n'est pas long... mon placet, *primo*, c'est ce qu'il y a de plus positif... ensuite mon acte de société pour un théâtre qui ne s'est pas ouvert... ensuite, les promesses d'un ami... et enfin les serments d'une maîtresse... de cette Clarisse pour laquelle, moi, fils de famille, élève plus d'une fois lauréat de l'Université, je montai jadis sur les planches ; de cette Clarisse que je préférerais à tout... et qui me préféra... un peu d'or... (Ferme le portefeuille et le mettant dans sa poche.) Ah ! serrons cette lettre... rien que d'y penser... je serais capable d'en pleurer... si je ne voulais pas en rire... Allons au plus pressé... il s'agit d'arriver jusqu'au prince... si je pouvais... essayons...

## SCÈNE V.

FRIEDLIN, LIESTAL.

LIESTAL, l'arrêtant au moment où il va se enfiler dans le pavillon.

Que voulez-vous ? que demandez-vous ?

FRIEDLIN, à part.

Ah ! diable ! encore une difficulté. (Haut.) Je suis le fameux Friedlin ! premier comique et tragique de toute l'Allemagne...

Connais pas.

LIESTAL.

FRIEDLIN, à part.

Lui non plus ! ils ne répondent tous la même chose. (Haut.) La direction du théâtre de la cour est vacante, et je viens la demander au prince, qui ne peut la refuser à un homme d'un talent aussi colossal que le mien.

LIESTAL.

Monsieur le colosse !... quand le prince est ici, il ne s'occupe que de ses plaisirs...

FRIEDLIN.

Justement...

LIESTAL.

Et ne reçoit personne.

H.

FRIEDLIN.

Alors... ne pouvant parler au prince... et ayant l'avantage de vous rencontrer... mon officier, auriez-vous la bonté de remettre vous-même... Il tire un papier de son portefeuille et le lui présente.)

LIESTAL, le prenant brusquement et jetant les yeux dessus.

Ce papier n'est pas un placet.

FRIEDLIN, le reprenant.

Ah ! oui !... oui, pardon... je sais ce que c'est... la lettre d'un ami... de ce cher Melbert !

LIESTAL, étonné.

M. de Melbert, votre ami ?

FRIEDLIN.

Sans doute... et le premier de tous... celui de mon enfance !... mon camarade d'étude ; mais, monsieur, est-ce que vous le connaissiez aussi ? oh ! je vous en prie... si vous le savez, dites-moi vite ce qu'il est devenu ; j'aurais tant de plaisir à embrasser ce pauvre diable...

LIESTAL.

Comment ! pauvre diable ?... c'est notre premier ministre...

FRIEDLIN, stupéfait.

Hein ?... comment dites-vous ?... pas possible !...

LIESTAL.

Très-possible, je vous jure...

FRIEDLIN, transporté.

Alors, ce papier vaut mieux que tous les placets du monde !... heureux hasard, qui me l'a fait conserver, et qui le met sous mes yeux au moment où il peut faire ma fortune... ce cher Melbert, premier ministre... c'est un rêve ! une féerie !... il y a de la magie là dedans ! mon camarade, ministre !... qui diable a donné un pareil coup de baguette ?... Mon ami, obtenez-moi seulement un moment d'entretien de Melbert... vous en serez récompensé plus tard... (Se donnant des airs.) Je ne vous dis que cela... comptez sur ma protection.

LIESTAL, le regardant en souriant.

Votre protection...

FRIEDLIN.

Eh ! mon ami, qui sait ? je suis peut-être un prince qui voyage incognito...

LIESTAL.

J'aime mieux croire que vous êtes... ce que je vois... (Il montre ses habits.) Et vous rendre service sans intérêt...

FRIEDLIN.

Sans intérêt ! prenez-y garde !... d'ordinaire ce n'est pas le taux à la cour !...

LIESTAL.

Je vais toujours tâcher de vous faire parler à M. de Melbert. (Liestal sort.)

FRIEDLIN, allant s'asseoir dans le bosquet et se mettant à relire son papier.

Maintenant... je suis bien sur d'être directeur !

36

## SCÈNE VI.

FRIEDLIN, LE PRINCE, sortant du pavillon; il tient un billet à la main.

LE PRINCE.

Je viens d'apercevoir la charmante Stella, qui se promène là-bas, dans les allées du parc... je me doutais bien que je trouverais plus facilement ici... l'occasion de lui déclarer mon amour... Mais comment lui faire parvenir ce billet, sans mettre personne du château dans ma confiance?... (Apercevant Friellin.) Un homme... dont la figure m'est tout à fait inconnue... si je le chargeais de mon message?... au fait, j'aime mieux que ce soit un étranger... Eh! Fami?...

FRIEDLIN, se retournant.

Qui m'appelle?

LE PRINCE.

Approchez!... approchez!...

FRIEDLIN, l'examinant.

Melbert peut-être... Oh! comme il serait changé... je ne le reconnais pas du tout.

LE PRINCE.

Mais approchez donc...

FRIEDLIN, s'approchant.

Est-ce qu'il voudrait me donner audience en plein air?... Mais non!... (L'examinant toujours.) Ce n'est pas lui!...

LE PRINCE.

Voulez-vous me rendre un service?...

FRIEDLIN, à part.

C'est un seigneur, toujours!... (Haut.) Trop heureux du hasard...

LE PRINCE.

Vous voyez cette jeune fille, là-bas, avec sa gouvernante?...

FRIEDLIN.

Parfaitement... front candide, yeux baissés... elle jouerait à ravir les rôles d'ingénue...

LE PRINCE.

Plait-il?...

FRIEDLIN.

Ah! pardon... (A part.) Ce diable de théâtre...

LE PRINCE.

Il s'agirait de lui remettre cette lettre... et de m'en apporter la réponse, ici...

FRIEDLIN.

A l'instant même; mais pourrais-je savoir quel est celui... qui a daigné jeter les yeux sur moi?

LE PRINCE.

Vous le saurez plus tard... allez, et surtout revenez vite...

FRIEDLIN.

*Air du Jaloux malade.*

Quoi! je vais porter une lettre?

Un chef d'emploi, c'est singulier!

Mais ma fierté peut le permettre...

Il n'est jamais de sot métier.

Quand l'intérêt parle, il importe,

Afin de se bien comporter,

De moins penser à ce qu'on porte  
Qu'à ce que ça peut rapporter.

(Il s'éloigne.)

LE PRINCE, regardant.

Le voilà déjà auprès d'elle... c'est à la gouvernante qu'il s'adresse... fort bien! il la tire à l'écart... quel est son projet?... ah! ah!... tandis qu'il a l'air de lui faire une confidence, il tend par derrière mon billet à la jeune fille... ce n'est pas maladroit... Elle l'a pris, bon! (Apercevant M. et madame de Liehnan qui entrent par le fond.) O mon Dieu! l'envoyé de Bade et sa femme... je ne puis pas recevoir devant eux ma réponse... que diable, pendant que je fais de la diplomatie, ils auraient bien dû ne pas me déranger... l'adhésion de Stella m'intéresse bien plus en ce moment que celle du duché de Bade!... (Il rentre dans le pavillon.)

## SCÈNE VII.

LIEBNAU, CLARISSE, puis FRIEDLIN.

LIEBNAU, entrant.

Non, madame, non, il est temps que ça finisse; vous m'avez déjà fait faire assez de choses les yeux fermés.

CLARISSE.

Quoi donc, monsieur?

LIEBNAU.

Eh! mais d'abord... n'ai-je pas été fasciné par vos attraits? n'ai-je pas manqué d'en perdre l'esprit?... enfin, ne vous ai-je pas épousée... les yeux fermés? Il me semble que cela peut bien s'appeler ainsi, quand c'est à la suite d'une nuit tout entière passée à votre porte...

CLARISSE.

Et ma réputation, monsieur?...

LIEBNAU.

Eh! madame, vous m'aviez déjà ouvert la porte quelquefois, et un pareil scrupule aurait bien dû ne pas vous prendre juste par le temps le plus effroyable... dont le souvenir restera à jamais gravé dans ma mémoire... et sur mon bras droit.

CLARISSE.

Eh! tant mieux, monsieur.

LIEBNAU.

Comment, tant mieux, que j'aie un rhumatisme?

CLARISSE.

Sans doute, puisque vous lui devez tout votre talent diplomatique.

LIEBNAU.

Qu'est-ce que ça peut y faire, je vous prie?

CLARISSE.

Eh! mais, ça vous empêche souvent de signer... et quand ça tombe bien... on l'attribue à votre habileté et à votre fermeté de caractère...

LIEBNAU.

Eh bien! madame, aujourd'hui je n'en aurai pas de caractère... car mon bras va fort bien... et je signerai...

CLARISSE.

Vous signerez?...

LIEBNAU.

Où, madame... le soixante-quinzième article du traité d'alliance entre ce pays et le duché de Bade que je représente.

CLARISSE.

L'article par lequel serait conclu le mariage de la princesse Amélie de Bade avec le prince chez qui nous sommes?

LIEBNAU.

Justement... mon souverain a laissé à ma sagacité le soin de décider s'il fallait consentir à cette union... et quoique vous m'en détourniez, je ne sais pourquoï...

CLARISSE, à part.

Cette alliance ferait trop d'honneur à M. de Melbert... et je saurai bien l'empêcher de réussir...

LIEBNAU.

J'ai déjà signé les soixante-quatorze premiers articles... je signerai le soixante-quinzième.

CLARISSE.

Eh bien! monsieur... signez... mais comptez désormais sur ma haine... et croyez bien que je saisirai toutes les occasions de vous faire repentir... (Elle va s'asseoir sous le bosquet à gauche.)

FRIEDLIN, entrant vivement, à Liebnau.

Monsieur, on m'a chargé de vous dire... (Il s'arrête.)

LIEBNAU.

Quoi?... achevez, mon ami...

FRIEDLIN, le regardant.

Pardon!... non, ce n'est pas à vous... (A part.) J'allais faire une bêtise... (En se reculant, il se trouve près de Clarisse.) Ah mon Dieu... et cette dame!... est-ce que le sort s'amuserait aujourd'hui à réveiller tous mes sentiments d'autrefois... maîtresse!... ami!... je vous retrouverais!... Oui, oui... je ne me trompe pas... c'est bien Clarisse... et maintenant... lui aussi je le reconnais... c'est bien là ce damné Badois dont les florins séducteurs...

LIEBNAU, qui, pendant cet aparté, s'est approché tout doucement de sa femme, toujours assise dans le bosquet, et a causé avec elle.

Allons, ne te fâche pas... Pourtant puisque j'en ai déjà signé soixante-quatorze... Il me semble qu'un de plus...

CLARISSE.

Encore!...

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

LIEBNAU.

Non, c'est fini, madame, pour vous plaire,

Je le promets, je ne signerai pas;

Mais ce n'est point une chimère,

Je crois me sentir mal au bras...

De votre part ce n'est plus despotisme...

Paralysé!... Ma parole d'honneur!

(A part.)

Quand je signai l'acte de mon bonheur,

Que n'avais-je mon rhumatisme?

Mais voyons, du moins, donne-moi tes instructions.

CLARISSE, se levant.

Eh bien! d'abord, vous me remettrez ce traité.

LIEBNAU, étouffé.

A toi?...

CLARISSE.

Oui, à moi.

FRIEDLIN, à part.

Diable!... c'est elle qui fait la paix ou la guerre.

CLARISSE.

Ensuite, il y a un ministère vacant.

FRIEDLIN, à part.

Un ministère... c'est bon à savoir...

CLARISSE.

Vous le demanderez pour M. de Rimfeld.

LIEBNAU.

Ce jeune homme qui nous a si bien accueillis, lorsque notre chaise versa à la porte de son château?...

CLARISSE.

Lui-même...

FRIEDLIN, à part.

Il paraît qu'un bienfait n'est jamais perdu.

LIEBNAU.

Mais tu n'y penses pas... c'est un ennemi de M. de Melbert.

CLARISSE.

Il est de nos amis... c'est moi qui vous l'assure.

LIEBNAU.

De Melbert refusera...

CLARISSE.

Alors, vous refuserez de signer...

LIEBNAU.

Cependant puisque j'ai déjà signé soixante-quatorze... Est-elle diplomate, ma femme!... (Pendant ces paroles, ils ont fait le tour du théâtre et sortent en continuant de causer.)

FRIEDLIN.

Diplomate?... j'en ai su quelque chose, autrefois... Diable!... il paraît que mon ancienne amie veut faire sauter mon ami... c'est encore bon à savoir... Mais on vient, c'est peut-être celui qui m'a chargé... non, c'est... eh! oui... c'est Melbert!...

## SCÈNE VIII.

FRIEDLIN, DE MELBERT.

(Liestal lui désigne Friedlin et s'éloigne.)

FRIEDLIN, l'examinant.

Oh! cette fois, je le reconnais... c'est bien lui.

MELBERT.

C'est vous qui me demandez?... que désirez-vous?... et d'abord, qui êtes-vous, mon ami?

FRIEDLIN.  
Parbleu, mon ami... je suis ton ami.

MELBERT.  
Vous?...

FRIEDLIN.  
Eh! oui... Friedlin... de Cassel...

MELBERT.  
Friedlin! attendez donc!... à l'Université?...

FRIEDLIN.  
C'est cela...

MELBERT.  
Un assez mauvais sujet!...

FRIEDLIN.  
C'est encore ça...

MELBERT.  
Qui depuis a fait de grandes folies?...

FRIEDLIN.  
C'est toujours ça...

MELBERT.  
Et qu'on disait mort...

FRIEDLIN, vivement.  
Ce n'est plus ça...

MELBERT.  
Comment!... c'est toi?...

FRIEDLIN.  
A la bonne heure donc!... tu m'avais un peu oublié... Eh bien! je t'ai reconnu tout de suite, moi... Il est vrai qu'un ministre, ça se reconnaît toujours, il n'y a pas d'inconvénient... tandis qu'un pauvre comédien...

MELBERT.  
Quoi! tu serais?...

FRIEDLIN.  
Oui, mon ami, comédien, pour te servir... et t'amuser si j'en étais capable... je suis pour les arts, moi... Tu te rappelles à l'Université... comme je jouais le Leicester de notre grand Schiller?...

MELBERT, stupéfait.  
Comédien!...

FRIEDLIN.  
Artiste de premier ordre...

MELBERT.  
Cependant... tu n'as pas l'air très-heureux.

FRIEDLIN.  
Pas heureux! quand je te retrouve!... mais laisse-moi te regarder à mon aise... Oui, c'est bien toi... tu n'es pas changé du tout... absolument comme à l'Université... comme au temps où nous ne nous quittions jamais... où nous vivions en frères, tu t'en souviens?... Oh! ta position n'était pas alors aussi brillante qu'aujourd'hui... et tes parents oubliaient même quelquefois l'échéance de ta pension...

MELBERT.  
Mais tu n'oubliais pas, toi, de partager la tienne avec moi.

FRIEDLIN.  
Entre amis, tout n'est-il pas commun?

MELBERT.  
Sans doute, et si tu as besoin de quelque chose...

FRIEDLIN.  
De quelque chose... je ne dis pas non... de plusieurs choses même.

MELBERT, vivement.  
Dispose de moi... de ma bourse.

FRIEDLIN.  
L'argent... cela viendra plus tard... pour le moment, si tu voulais me faire un grand plaisir... as-tu déjeuné?

MELBERT.  
Comment!... à cette heure. Que n'as-tu parlé plus tôt... toujours bon appétit?

FRIEDLIN.  
Oui, oui... je suis assez content de l'appétit.

MELBERT, avec un soupir.  
Tu es bien heureux!

FRIEDLIN.  
Aujourd'hui surtout... je suis sorti si matin... j'avais pris si peu de chose...

MELBERT, appelant.  
Fritz! (Un domestique paraît.) A déjeuner, dans ce bosquet, pour monsieur et pour moi... du vin de France. Le domestique sort. — A Friedlin.) Tu vois que je me rappelle ton goût!

FRIEDLIN.  
Et le tien, coquin!

MELBERT.  
"Oh! moi..."

FRIEDLIN.  
Il me semble que tu n'allais pas mal non plus... témoin ce certain jour où tous deux, un peu plus animés qu'à l'ordinaire, nous sentimes redoubler l'amitié qui nous unissait, et où dans un saint transport...

MELBERT.  
Ah! tu me rappelles là le temps des douces pensées et des folles espérances. Alors, tout pauvre que j'étais, l'avenir m'appartenait : je ne rêvais que gloire, fortune, amour!...

FRIEDLIN.  
Moi, je ne songeais tout simplement qu'au plaisir de me trouver à table, entre un joyeux compagnon et une bouteille de champagne plus joyeuse encore. Car ton amitié c'était ma gloire à moi, ma fortune, mon ambition! aussi lorsque tu me proposas...

LE VALET, qui a apporté le déjeuner.  
Son Excellence est servie.

FRIEDLIN.  
Voilà une annonce qui vaut mieux que toutes celles que j'ai faites au théâtre.

MELBERT.  
Assieds-toi là.

FRIEDLIN.  
Volontiers. Quel déjeuner! il paraît que tu as un fameux cuisinier! (Remplissant son assiette.) Mais

c'est mal d'avoir fait des façons... la moindre chose aurait suffi... tu ne m'as pas traité en ami.

MELBERT.

Au contraire.

FRIEDLIN, se servant toujours.

Je te demande pardon de me servir moi-même.

MELBERT.

Comment donc, liberté entière.

FRIEDLIN.

C'est que, comme cela, vois-tu, on est plus sûr de l'être à son goût. (Il charge son assiette.)

MELBERT, souriant.

Il me semble qu'on aurait eu de la peine à se tromper sur le tien : tu prends de tout.

FRIEDLIN, dévorant.

C'est ce que j'appelle... la politesse de l'estomac. (Offrant à Melbert.) A ton tour.

MELBERT.

J'ai plus qu'il ne me faut.

FRIEDLIN.

Que fais-tu donc? un biscuit trempé dans un verre d'eau pure?

AIR : *Qu'on a d' mal pour se faire aimer!*

PREMIER COUPLÉ.

Mais c'est une plaisanterie.

MELBERT.

Non... car s'il faut t'ouvrir mon cœur,  
A toi l'amitié se confie,  
Tout n'est pas gain dans la grandeur;  
Avec les soucis qu'elle entraîne,  
Elle ôte l'appétit souvent.

FRIEDLIN.

Va donc... qu'ici rien ne te gêne;  
L'appétit nous vient en mangeant. (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLÉ.

MELBERT.

Voyons; pour toi que puis-je faire?

FRIEDLIN, à part.

Dois-je lui rappeler sa foi?  
Et surtout cet écrit prospère...

MELBERT.

Parle... qu'exiges-tu de moi?

FRIEDLIN.

Tu le veux... mais vraiment je n'ose.  
(A part.)

Pourquoi pas, puisqu'il est puissant?...

MELBERT.

C'est peut-être trop peu de chose.

FRIEDLIN, parlant.

Peu de chose!... peu de chose! eh! eh! on ne sait pas. (Archevant l'air.)

L'appétit nous vient en mangeant.

MELBERT.

Explique-toi donc!

FRIEDLIN.

Mon ami... tu es ministre... c'est tout ce qu'il me faut. La fortune a comblé mes vœux.

MELBERT.

Tu es trop bon... je voudrais aussi te faire partager un peu...

FRIEDLIN.

Partager!... dis-tu?... c'est cela... te voilà sur la voie... mais, en vérité, je n'aspire pas si haut... non... foi de Friedlin... tu as bien fait de prendre les devants... ce n'est pas moi qui t'aurais fait arriver là.

MELBERT.

Que veux-tu dire?

FRIEDLIN.

Quand me présentes-tu?

MELBERT.

A qui donc?...

FRIEDLIN.

Mais au prince?...

MELBERT.

Comme artiste dramatique?...

FRIEDLIN.

Non pas!... non pas!... comme artiste, si tu veux, mais dans un autre genre... oh! un genre infiniment distingué... artiste ministre.

MELBERT.

Hein?...

FRIEDLIN.

En un mot, comme... ton collègue.

MELBERT, riant.

Ah! ah! ah! tu es bien amusant; mais trêve de plaisanterie. Allons, voyons, mon bon Friedlin, que veux-tu de moi?

FRIEDLIN.

Je ne plaisante pas du tout... et il me semble que je me suis exprimé... catégoriquement. Tu es ministre... je veux être... j'ai le droit d'être... ministre.

MELBERT.

Rêves-tu?... à quel propos me fais-tu une pareille demande?

FRIEDLIN.

Tu n'y es pas encore?... au fait, il y a si longtemps... tu dois avoir oublié... mais moi, en qualité de comédien, j'ai de la mémoire, et, ce qui est un peu plus rare, de l'ordre, beaucoup d'ordre!... je n'égare rien... Regarde ce papier... tu connais la signature... là, au bas?... en rouge... un petit coup de canif au bras... y es-tu?

MELBERT.

Au fait... je crois me rappeler...

FRIEDLIN.

Maintenant écoute!... (Lisant.) « Quelles que « soient la fortune et la position que le hasard me « réserve, je jure sur l'honneur et devant Dieu « de les faire partager à mon ami, mon compa- « gnon, mon frère Jacques-Daniel Friedlin... me « vouant à l'infamie et au mépris des hommes, « si je viole mon serment, Signé : Melbert. » — Ah! tu dois en avoir un semblable, signé : Friedlin!...

*Au du Verre.*

Jadis en se piquant au bras  
Faust a fait un traité semblable ;  
Mais toujours de parolis contrats  
Se donnent pas une Âme au diable.  
Je veux partager tes honneurs ;  
Qu'en deux notre avenir se coupe ;  
Prends la moitié de mes grandeurs,  
Je t'offre un emploi dans ma troupe.

MELBERT, souriant.

C'est pourtant vrai, nous nous sommes signé une semblable promesse... je me le rappelle très-bien maintenant... sans nous inquiéter, enfants que nous étions, s'il nous serait possible de la tenir.

FRIEDLIN.

Quant à ce qui me regarde, je te réponds que rien n'est plus aisé... tu es bel homme, tu as de la diction... voilà un comédien... et quant à toi, eh! mon Dieu!... ça n'est guère plus difficile... j'ai de l'aplomb, de la souplesse, je parlerais pendant trois heures sans reprendre haleine... voilà un ministre.

MELBERT.

Dieu me pardonne!... parles-tu sérieusement?

FRIEDLIN.

Comment donc!... dans toute ma vie, il se présentera une chance, une seule... d'arriver à une grande fortune, au pouvoir, et tu veux que j'y renonce?... c'est comme si tu priais un homme, qui vient d'apprendre que les numéros qu'il a mis à la loterie sont sortis, de déchirer son billet!... non, non... le voilà mon billet... et je le garde, et je le ferai valoir.

MELBERT, à part.

Allons, il ne me manquait plus qu'un pareil fou sur les bras! et je lui fais servir du champagne encore! (Haut.) Adieu, Friedlin, reviens me voir... demain matin... nous causerons...

FRIEDLIN, le retenant.

Non pas, non pas; je te tiens, et je ne te quitte pas que je ne sois pourvu...

MELBERT.

D'un ministère?

FRIEDLIN.

D'un ministère.

MELBERT, à part.

Il paraît que c'est une idée fixe. (Haut.) Mon Dieu! ce serait de grand cœur, comme tu penses bien... malheureusement cela ne dépend pas de moi.

FRIEDLIN.

De qui donc?

MELBERT.

C'est le prince qui nomme.

FRIEDLIN.

Oui, je sais cela... mais tu présentes, mon bon ami, tu présentes... tu ne peux pas dire que non... oh! c'est que... je suis ferré sur notre constitution... je suis même plus instruit que tu ne crois

de la situation des choses... il vaque un ministère, et l'on veut te forcer de le donner à M. de Rimfeld.

MELBERT, stupéfait.

M. de Rimfeld!

FRIEDLIN.

Oui, ton ennemi... il vaut donc bien mieux le demander... pour ton ami.

MELBERT, de même.

M. de Rimfeld!

FRIEDLIN.

Hein!... cette nouvelle-là te décide, j'espère?...

MELBERT, préoccupé.

Et... comment pourrais-tu soutenir un pareil personnage?...

FRIEDLIN.

Jouer un ministre?... sous jambe, mon ami, sous jambe!... j'ai bien joué des rois... et quant à la diplomatie, celle du monde, celle du théâtre, même chose... il n'y a que les planches de changées... au reste, présente-moi, et si je ne me fais pas agréer, tu seras quitte.

MELBERT, à part.

Je crois, en vérité, que ma fortune lui tourne la tête.

FRIEDLIN.

Tu n'as plus rien à répondre. (A part.) Qui sait?... mon étoile!... et puis après tout, c'est bien le diable si un homme présenté pour un portefeuille n'obtient pas un théâtre. (Haut.) Ah! dis donc, j'espère aussi qu'en bon camarade tu me mettras un peu au fait de tes moyens d'administration et d'influence auprès du prince... les femmes... hein?...

MELBERT.

Y penses-tu?...

FRIEDLIN.

Non!... tant mieux... (A part.) Branche vierge!... (Haut.) Mais n'aurais-tu pas dans ta garde-robe quelque habit un peu plus présentable que celui-là!... Oh! j'en ai, et même de très-brillants dans la mienne; mais peut-être ne conviendraient-ils pas au rôle... J'aperçois un valet. (Appelant.) Eh!... Fami... Le valet paraît. — A Melbert, Est-ce là ta livrée?... de très-bon goût, ma parole!... ne te dérange pas. Dis-lui seulement de me conduire.

MELBERT.

Mais écoute-moi donc!

FRIEDLIN.

Je suis à toi... (Fausse sortie.) Dans ce moment tu es ma providence!... mais je ne suis pas un ingrat... à charge de revanche, mon bon ami, à charge de revanche... Veux-tu jouer les jeunes premiers?... (Il sort avec le domestique.)

MELBERT.

Je ne sais vraiment pas comment m'en débarrasser; c'est qu'il est homme à faire insérer ma maudite promesse dans la *Tribune allemande*, et quelle occasion pour mes ennemis... Allons le retrouver, et offrons-lui des dédommagements tels... Ah! le prince.

## SCÈNE IX.

## LE PRINCE, DE MELBERT.

LE PRINCE, sortant du pavillon.

Je voudrais pourtant bien avoir une réponse...  
(Il se trouve nez à nez avec Melbert.) Vous ici, monsieur ! et qui vous y a mandé ?

MELBERT.

Le désir de terminer des difficultés que Votre Altesse voit avec ennui, et de tenter un nouvel effort auprès de M. de Liebnau.

LE PRINCE, à part.

Je croirais plutôt que c'est auprès de sa jolie protégée.

Air de l'Apothécaire.

(Haut.)

Si je l'ai fait venir ici,  
C'est que, dans ma sagesse extrême,  
Vous comprenez bien qu'aujourd'hui  
Je veux négocier moi-même.  
Faire agir un autre pour moi  
Serait d'un présage sinistre...  
Il est des débats où je crois  
Pouvoir me passer de ministre.

(A part.) En attendant, mon chargé d'affaires près de la jeune personne ne paraît pas...

MELBERT.

Votre Altesse ne peut manquer d'être plus heureuse que moi dans ses tentatives...

LE PRINCE, à part.

Je l'espère bien...

MELBERT.

Mais peut-être devrait-elle laisser à son ministre...

LE PRINCE.

Non pas, non pas... (A part.) S'il croit que j'ai besoin de ministre pour ce qui m'occupe... Mais que diable est devenu mon messager !... (Haut.) Et vous avez vu déjà M. de Liebnau ?

MELBERT.

Je me suis présenté chez lui...

LE PRINCE, inquiet.

Eh bien ?...

MELBERT.

Je n'y ai trouvé personne...

LE PRINCE, à part.

Bon ! il n'a pas vu Stella... renvoyons-le bien vite, (Haut.) Retournez à la résidence !... Quant au ministère vacant, on m'a parlé d'une personne... mais j'attendrai que vous me fassiez aussi votre présentation pour choisir... Allez...

MELBERT, à part.

Ma présentation !... elle serait belle, si j'écoutais Friedlin... (Il salue profondément.)

LE PRINCE, à lui-même, après avoir fait signe à Melbert de s'éloigner.

Maintenant que je me suis débarrassé de mon rival... songeons à retrouver ce maudit messenger.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, FRIEDLIN, en costume brillant.

FRIEDLIN, arrêtant Melbert qui va sortir, et sans voir le prince.

Me voilà, mon ami, me voilà... comment me trouves-tu ?... Y a-t-il beaucoup de tes collègues qui aient cette tournure-là ?... Je ne suis plus le même homme, n'est-ce pas ?... c'est là le talent !... Oh ! ce n'est rien encore ; il faut me voir aux quinquets, devant la rampe !

MELBERT, avec impatience.

Tu es fort bien, mais suis-moi...

LE PRINCE, qui ne le reconnaît pas.

Quel est donc cet homme ?

MELBERT, troublé.

Mon prince... c'est... (A part, Je ne sais que dire...

FRIEDLIN, se retournant et à part.

Le prince... eh ! mais, c'est la personne pour laquelle j'ai une réponse... O hasard ! je te remercie... (Haut.) Permettez, mon prince... à un de vos plus dévoués serviteurs... (Bas à Melbert.) M'as-tu proposé ?...

MELBERT, de même.

Que le diable t'emporte !...

FRIEDLIN, de même.

Ça veut dire non !... c'est égal !... laisse-moi faire, je me proposerai bien moi-même... (S'approchant du prince ; bas.) Mon prince, c'est moi que Votre Altesse a daigné charger tout à l'heure... (Mouvement du prince.)

MELBERT, à part.

Je suis au supplice !...

FRIEDLIN, au prince.

Oh ! soyez tranquille... votre secret est en bonnes mains...

LE PRINCE, bas.

Quoi ! vous êtes... c'est bien... c'est bien !... pas un mot devant M. de Melbert.

FRIEDLIN, de même.

J'entends !... (Stupéfaction de Melbert à la vue de ces marques d'intelligence. Elle redouble quand, se retournant vers lui, Friedlin continue d'un air dégagé.) Mon ami, Son Altesse désirerait rester seule un moment avec moi... ainsi... Melbert interroge le prince du geste et du regard, et, sur un signe affirmatif, il s'éloigne en témoignant tout son étonnement.)

## SCÈNE XI.

## FRIEDLIN, LE PRINCE.

LE PRINCE, avec empressement.

Quelle réponse ?

FRIEDLIN.

Réussite complète !... la jeune personne viendra ici, ce soir, à neuf heures...

LE PRINCE.

Elle viendra !... ah ! mon ami, je suis d'une joie !... Elle m'a donc compris ?... Elle est donc sensible à mon amour ?... un pareil service mérite

toute ma reconnaissance... parlez, demandez... il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous!

FRIEDLIN.

Rien, mon prince... c'est beaucoup. (A part.) Ma foi, puisque c'est lui-même qui m'y engage, je serais bien bête... (Haut.) M. de Melbert doit présenter un de ses amis à Votre Altesse pour la place vacante... dans votre conseil...

LE PRINCE.

Eh bien?...

FRIEDLIN.

Eh bien, mon prince, vous me seriez extrêmement agréable, si vous daigniez approuver son choix...

LE PRINCE.

Vous vous intéressez donc bien à cette personne?

FRIEDLIN.

Oh! beaucoup, mon prince.

LE PRINCE.

Nous verrons... et quand je la connaîtrai...

FRIEDLIN.

Vous la connaissez, mon prince, vous la connaissez; elle a eu le bonheur de se trouver là, à point nommé, il n'y a qu'un instant, pour vous rendre un léger service...

LE PRINCE.

Comment! ce serait?...

FRIEDLIN.

Moi-même, Altesse!... vous voyez que j'avais quelque raison de m'intéresser...

LE PRINCE, à part, riant.

Ah! ah! ah! ah! je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple. Voilà un plaisant original... (Haut.) C'est fort bien... vous m'avez rendu un service, il est vrai; mais pour arriver au ministère, il faut une position dans le monde... et le costume sous lequel je vous ai vu d'abord...

FRIEDLIN.

Oh!... habit de voyage... d'ailleurs j'en change souvent...

LE PRINCE.

En un mot... il faut des titres... j'attends que vous me fassiez connaître les vôtres.

FRIEDLIN.

C'est un titre que vous me demandez?

LE PRINCE.

Oui, vos services...

FRIEDLIN, à part.

Si je lui parlais de mes quinze ans de théâtre!... non, à cause du préjugé... Que diable répondre?... Eh! parbleu, mon titre à moi, c'est la promesse de Melbert... je n'en ai pas d'autres...

LE PRINCE.

Eh bien! vous ne répondez pas...

FRIEDLIN, fouillant dans sa poche.

Pardon! c'est que je cherchais...

LE PRINCE.

Ah! si vous avez en poche ce que je vous demande...

FRIEDLIN.

Comme vous dites, mon prince... J'aurais bien pu vous parler de mon intelligence, dont j'ai donné tant de preuves au public; de la finesse avec laquelle je sais rendre toutes les nuances les plus délicates; de la manière large avec laquelle je conçois et crée:

Air du Baiser au Porteur.

Souple, adroit, mais ferme, énergique,  
Je possède plus d'un talent,  
Et dans maint acte politique  
D'un peuple nombreux j'ai souvent  
Su mériter l'assentiment.  
Parmi vos courtisans, je gage,  
Il n'en est pas, dans le plus haut emploi,  
Qui soutienne son personnage  
Avec plus d'agrément que moi.

Mais toutes ces hautes facultés ne sont peut-être pas de rigueur dans le nouvel emploi auquel j'aspire. (Lui remettant un papier.) Daignez jeter les yeux là-dessus... j'aime mieux que vous sachiez tout de suite...

LE PRINCE, après avoir lu.

Que vois-je?... Quoi! Melbert a pu...

FRIEDLIN.

Vous le voyez: l'amitié d'un grand homme, c'est-à-dire d'un ministre...

LE PRINCE.

Cet écrit a près de quinze ans de date... alors vous n'étiez que des enfants.

FRIEDLIN.

Simplets étudiants à l'Université d'Heidelberg, mon prince.

LE PRINCE.

Et vous êtes sûr que votre ami, pour tenir sa parole, a l'intention de vous proposer...

FRIEDLIN.

Oh! très-sûr... il ne peut pas faire autrement...

LE PRINCE.

Ainsi, M. de Melbert ose me mettre en tiers dans une plaisanterie d'écoliers...

FRIEDLIN.

Ah! ce sont les bonnes, Altesse, et je suis persuadé que vous vous rappelez toujours les vôtres avec plaisir.

LE PRINCE, à part.

L'assurance de cet homme est vraiment divertissante... j'ai bien envie... oui, je dois... il faut que je prenne ma revanche... Ah! M. de Melbert, vous nous fournissez des armes contre vous... vous nous permettrez de nous en servir, et de nous amuser un peu à vos dépens. (A Friedlin.) Monsieur, comment vous nommez-vous?

FRIEDLIN.

Friedlin.



LE PRINCE.

Monsieur Friedlin, donc... j'accepte vos services... oui, je vous accorde le haut emploi que votre ami... (Avec ironie.) scrupuleux observateur de sa parole, se dispose à demander pour vous.

FRIEDLIN.

Vous me nommez!... me voilà ministre!... Eh bien! qu'est-ce que je sens donc? on dirait que la joie va m'étouffer... j'ai un portefeuille!...

LE PRINCE.

Je ne mets qu'une condition à votre élévation,... une seule...

FRIEDLIN.

Vous êtes trop bon... Laquelle?

LE PRINCE.

C'est que, dès ce soir, vous m'apporterez la signature de l'envoyé de Bade.

FRIEDLIN, un peu étonné.

La signature de l'envoyé de Bade?

LE PRINCE.

Ne m'entendez-vous pas?

FRIEDLIN.

Parfaitement... il paraîtrait alors que l'envoyé de Bade n'a pas signé... Comme inspiré subitement, Attendez donc... il ne vous faut que cela?...

LE PRINCE.

Pas autre chose.

FRIEDLIN.

Ah! l'envoyé de Bade n'a pas signé!... Tiens! tiens! il ne sait peut-être pas écrire, l'envoyé de Bade!

LE PRINCE, riant.

Oh! un ambassadeur?

FRIEDLIN.

Ces choses-là se voient... Ces diplomates sont parfois malins comme des chats; mais alors on a une grille, et on appose sa grille, et l'envoyé de Bade l'apposera.

LE PRINCE.

Mais, je vous le répète, votre faveur est à ce prix.

FRIEDLIN, avec le plus grand calme.

Voilà tout ce que vous exigez?

LE PRINCE, à part, le regardant.

C'est étonnant... ça n'a pas l'air de l'embarasser... (Haut.) Oui... tout... mais, dès ce soir...

FRIEDLIN, avec calme.

Vous serez satisfait.

LE PRINCE.

Nous verrons... Vous pouvez rappeler votre ami. (Friedlin va au fond du théâtre, et fait un signe à Melbert, qui revient.)

## SCÈNE XII.

LES MEMES, DE MELBERT.

LE PRINCE.

Monsieur de Melbert, votre ami m'a fait connaître l'intention où vous étiez de le proposer à mon choix pour la place vacante dans le conseil.

H.

MELBERT.

Il aurait osé?...

LE PRINCE.

Je suis bien aise de vous apprendre que j'ai prévenu vos désirs...

MELBERT, stupéfait.

Quoi! prince...

LE PRINCE.

Votre ami est agréé.

MELBERT.

Lui!...

FRIEDLIN, bas.

Entends-tu?... agréé!... ce que c'est que d'être agréable!...

MELBERT.

Votre Altesse plaisante, sans doute?

LE PRINCE.

Pourquoi donc?... On m'avait bien parlé de M. de Rinfeld... (Avec malice.) Mais monsieur Friedlin est beaucoup plus convenable!... heureux de faire quelque chose pour vous, et de vous voir compter un ami de plus dans le conseil.

FRIEDLIN.

Remercie donc Son Altesse!...

MELBERT, bas à Friedlin.

Mais je ne puis consentir... et à supposer que le prince parle sérieusement, ce qui est impossible... demain, après-demain, on s'apercevra...

FRIEDLIN, l'interrompant.

De mon mérite? sois tranquille.

LE PRINCE.

Ah!... monsieur de Melbert!... votre ami s'est fait fort d'aplanir d'ici à ce soir les difficultés survenues avec mon cousin de Bade... J'ajouterai que c'est la seule condition que j'aie mise à la faveur qu'il recherche... (Avec intention.) et à celle dont vous jouissez vous-même...

MELBERT, vivement.

Mais, prince, je dois vous faire observer...

FRIEDLIN.

Laisse donc, mon ami, laisse donc, il est inutile d'ennuyer plus longtemps Son Altesse pour si peu de chose... Quand on te dit que je me charge de tout arranger... j'en prends de nouveau l'engagement... dès demain, son Altesse n'entendra plus parler de cette bagatelle.

LE PRINCE, à Melbert.

Voilà qui est positif... (A part.) Ce gaillard-là ne manque pas de présomption, toujours... mon premier ministre n'est pas aussi tranquille...

MELBERT, à part.

Tant de folie et d'impertinence me confondent!

LE PRINCE, exclaimant Melbert.

Sa stupéfaction m'amuse... (Haut.) Adieu, messieurs... je compte sur vous, avant le bal... vous avez jusqu'à dix heures... (Sortant.) J'ai donc trouvé le moyen de me délivrer d'un rival... (Il sort.)

## SCÈNE XIII.

## FRIEDLIN, DE MELBERT.

FRIEDLIN.

Eh bien! mon ami, que dis-tu de tout cela?... Tu ne voulais pas me proposer,... tu doutais de mes talents... après deux minutes d'entretien, le prince les a reconnus tout de suite... Mais dis donc, il a du mérite, ton prince... Diable... apprécier ainsi les hommes!... première qualité d'un souverain que celle-là...

MELBERT.

Malheureux!... tu ne vois donc pas que le prince s'est joué de nous?...

FRIEDLIN.

Plait-il?...

MELBERT.

Je suis disgracié, te dis-je!...

FRIEDLIN.

Un moment, un moment,... comment cela?...

MELBERT.

Eh!... n'a-t-il pas fait dépendre sa faveur d'une condition impossible?...

FRIEDLIN.

Impossible?... je l'arrête là!... c'est ce que nous verrons... Mais quant à sa faveur... ce moyen de l'obtenir me manquerait, qu'elle ne pourrait pas m'échapper... (Avec satisfaction.) J'en ai un autre... et celui-là est infaillible...

MELBERT.

Et quel est donc ce moyen admirable?...

FRIEDLIN, confidentiellement.

Les femmes... mon ami, les femmes!... Tu prétendais tantôt que le prince... Eh bien, moi... je te dis qu'il n'est point insensible à la beauté... la preuve, c'est que je lui ai déjà fait obtenir un rendez-vous...

*Air : Des Maris ont tort.*

MELBERT.

Ah! vraiment, je t'en félicite,  
De pareils succès sont flatteurs.  
Ce brillant début va bien vite  
T'ouvrir la route des honneurs.

FRIEDLIN.

Oui, mon cher, avant peu, j'espère,  
Tu verras combler mes désirs.

MELBERT.

Je vois que, dans ton ministère,  
Sont compris les menus plaisirs,

FRIEDLIN.

Hein!... qu'est-ce que tu dis?...

MELBERT.

Je dis, je dis... que je voudrais bien savoir de qui tu as obtenu ce rendez-vous?...

FRIEDLIN.

Il n'y avait pas de nom sur le billet... mais c'est bien la plus jolie petite personne... Attends donc... tu la connais, mon ami... oui, c'est bien cela... c'est la jeune fille à laquelle tu as baisé la main ici, ce matin même...

MELBERT.

Que dis-tu, Stella?...

FRIEDLIN.

Ah!... elle s'appelle Stella?...

MELBERT.

Tu ne sais donc pas que je l'aime plus que ma vie!...

FRIEDLIN.

Ah! bah!... diable, aussi, je ne pouvais pas deviner; et comme je ne savais rien de ton amour... j'ai rendu la réponse au prince...

MELBERT.

Ainsi, non content de se jouer de moi... en te choisissant pour mon collègue...

FRIEDLIN.

Merci bien!...

MELBERT.

Le prince veut encore m'enlever celle que j'aime...

FRIEDLIN.

T'enlever! un instant! nous sommes là... et puisque le rendez-vous est pour toi... eh bien! il faut aussi le reprendre.

MELBERT.

Au prince?...

FRIEDLIN.

Au diable lui-même... si le diable l'avait obtenu... D'abord, quels sont les parents de la jeune personne?...

MELBERT.

Elle a été élevée par la femme de l'envoyé de Bade.

FRIEDLIN.

La femme de l'envoyé?

MELBERT.

Oui, la belle Clarisse de Liebnau...

FRIEDLIN.

Ah! mon Dieu!

MELBERT.

Qui lui a servi de mère, et qui ne l'a pas quittée depuis sa naissance; car Stella, qui compte seize ans à peine...

FRIEDLIN.

Seize ans!...

MELBERT.

Qu'as-tu donc?

FRIEDLIN, ému.

Ah! ce que tu m'apprends là me fait un effet... que je ne me serais jamais cru susceptible d'éprouver... un drôle d'effet, parole d'honneur, mon ami... mon ami... réjouis-toi, tout peut encore s'arranger.

MELBERT.

Ah! je n'ai d'espoir qu'en Stella, et je cours tâcher de la prévenir. (Il sort vivement.)

## SCÈNE XIV.

FRIEDLIN, seul.

Stella! cette jolie enfant à laquelle j'ai parlé ce

matin, il serait possible!... Allons, allons, il faut qu'elle épouse Melbert... il ne faut pas qu'elle soit la maîtresse du prince... Écrivons. (Il écrit sur ses tablettes. — S'approchant du pavillon. Quelqu'un?... (Un domestique paraît.) Faites-moi le plaisir de remettre ce billet à madame de Liebnau.

LE DOMESTIQUE.

La voilà, monsieur, qui s'approche.

FRIEDLIN.

N'importe... remettez-le-lui tout de même. (A part.) Je suis curieux de voir l'effet que mon nom fera sur elle. (Il se retire au fond.)

### SCÈNE XV.

FRIEDLIN, CLARISSE; le domestique lui remet le billet, qu'elle ouvre et qu'elle lit bas.

CLARISSE, après avoir lu.

Que vois-je? Friedlin!... mon ancien camarade, ici!... comment a-t-il appris?... Il veut sans doute me demander ma protection... et peut-être me parler d'autrefois... Non, non!... je ne veux pas le recevoir... je ne le recevrai pas... (Au domestique. Mon ami, vous direz qu'il n'y a point de réponse. Le domestique retourne auprès de Friedlin.)

FRIEDLIN, au valet.

Annoncez le nouveau ministre.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame, le nouveau ministre lui-même. (Il sort.)

CLARISSE, à elle-même.

Le nouveau ministre... il est donc nommé... Monsieur de Rinfeld sans doute... (En se retournant, elle aperçoit Friedlin qui s'est approché et qui la salue profondément.) Friedlin!... encore!...

FRIEDLIN.

Oui, madame... mais rassurez-vous... ce n'est pas à lui... (Appuyant.) à l'ancien camarade, que vous accordez audience; c'est au nouveau ministre, et c'est lui qui présente ses hommages... à la femme de l'ambassadeur...

CLARISSE.

Vous, ministre?...

FRIEDLIN.

Cela vous étonne... prenez garde, Pétonnement est contagieux...

CLARISSE.

L'autre jour, en parcourant l'Almanach des théâtres, j'ai encore remarqué votre nom...

FRIEDLIN.

Oh!... je joue toujours la comédie... et vous, madame?...

CLARISSE.

Monsieur...

FRIEDLIN.

Oh! pardon... mais revenons à l'objet de l'entrevue que j'ai réclamée... Je vous demanderai d'abord, pour mon ami, monsieur de Melbert...

CLARISSE.

Ah! c'est votre ami?...

FRIEDLIN.

Oui, madame... la main de l'aimable enfant à qui vous servez... de mère.

CLARISSE.

Je l'ai refusée à lui-même...

FRIEDLIN.

Ce n'est pas une raison pour me la refuser... à moi... il est bien coupable sans doute, d'avoir songé à une pauvre jeune fille en présence de la brillante madame de Liebnau. Ce n'est pas moi... qui aurais... les souvenirs sont encore trop puissants... Ah! ma foi, au diable la cérémonie et l'étiquette, c'est trop ennuyeux... et je ne comprends pas comment tu as pu m'écouter si longtemps sans éclater de rire.

Air: *L'amour qu'Edmond.*

CLARISSE.

C'en est trop, monsieur, et je pense  
Que vous oubliez qui je suis...

FRIEDLIN.

En effet, quelle irrévérence!

J'en conviens, je me suis mépris...

Mes paroles sont malhonnêtes...

Mais, entre nous, vous me pardonneriez,

Si, quand j'oublie ici ce que vous êtes,

J'oubliais ce que vous étiez.

CLARISSE.

Monsieur!

FRIEDLIN.

Par malheur je n'oublie rien du tout... au contraire, je me souviens parfaitement... et quand on a joué ensemble la traduction de cette jolie pièce française... *Marion et Frontin*...

CLARISSE.

Les temps sont changés...

FRIEDLIN.

Oui, je sais bien... vous jouez maintenant les grandes coquettes... et moi les premiers sujets... autrement dit ministres... Je commence à être un peu marqué pour les amoureux... et cependant, en te revoyant... il me semble...

CLARISSE.

Monsieur, si vous continuez ainsi... je me retire...

FRIEDLIN.

Tu as raison... revenons d'abord à nos affaires et récapitulons... Je demande pour mon ami la main de la jolie Stella...

CLARISSE.

Je la refuse...

FRIEDLIN.

Bien!... continuons toujours... et pour moi, que tu te rendes ici à neuf heures... là, près de ce bosquet...

CLARISSE.

Osez-vous bien?...

FRIEDLIN.

Oh!... non pas seule... honorablement... avec

monsieur de Liebnau, dont la présence est nécessaire... en cette occasion...

CLARISSE.

Adieu, mon-sieur...

FRIEDLIN.

C'est là votre réponse?... Elle n'est pas fort aimable... c'est égal... je me rappellerai toujours avec plaisir un temps où vous ne me quittiez pas ainsi... et quand je raconterai au prince certaines anecdotes... fort amusantes... je suis sûr qu'il rira comme un fou.

CLARISSE.

J'espère que vous n'aurez pas l'impertinence...

FRIEDLIN.

De faire rire le prince? si fait, madame...

CLARISSE.

Je ne me laisserai point calomnier impunément... je vous en avertis...

FRIEDLIN.

Oh!... je n'avancerai rien que je ne puisse prouver...

CLARISSE, à part.

Que veut-il dire?

FRIEDLIN.

Et vous en conviendriez bientôt... si je mettais sous vos yeux...

CLARISSE, troublée.

Voyons, monsieur, voyons...

FRIEDLIN.

Inutile, le moment n'est pas encore arrivé... Viendrez-vous ici à neuf heures? Oui... tu ne peux me refuser...

CLARISSE.

Insolent!

FRIEDLIN.

Vous y viendrez, madame, si vous tenez à sauver votre fille qui doit s'y trouver avec le prince.

CLARISSE.

Grand Dieu! que dites-vous?

FRIEDLIN.

La vérité! et tu dois réunir tes efforts aux miens... car ce soir, il faut que Stella soit la femme de Melbert... ou la maîtresse du prince.

CLARISSE, avec fierté.

Ni l'une, ni l'autre... (Elle sort vivement.)

### SCÈNE XVI.

FRIEDLIN, seul.

Ah! madame de Liebnau, vous faites la récalcitrante!... Eh bien! vous reconnaîtrez tout à l'heure que j'ai le droit de donner un époux à votre aimable protégée, et vous m'aplanirez la route des grandeurs... Moi, ministre! oh! la bonne folie!... mais, pour mon honneur, il faut que je le sois... au moins... dix minutes... Pourquoi diable aussi, vous, femme d'un ambassadeur, vous êtes-vous avisée jadis de jouer la comédie!... (Regardant.) On vient... sans doute le prince... et de l'autre côté, une robe blanche; c'est la jeune

filie qui s'avance seule... restons encore... mais à l'écart... c'est à moi de la protéger. (Il se retire derrière le bosquet.)

### SCÈNE XVII.

LE PRINCE, STELLA, FRIEDLIN.

(Il fait presque nuit.)

AIR : *Silence* (Nocturne de Carcassi, dans *le Sylphe*).

LE PRINCE, entrant doucement par la droite.

Dans l'ombre...

STELLA, paraissant par la gauche.

Dans l'ombre...

LE PRINCE.

Avançons...

STELLA.

J'ai peur.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

A cette nuit sombre  
Je dois le bonheur.

STELLA.

Cette nuit si sombre  
Accroît ma frayeur.

(Arrêtée à droite.)

Oui, mon cœur timide  
Palpite d'effroi...

FRIEDLIN, dans le fond.

Je serai ton guide,  
Enfant, calme-toi!

ENSEMBLE.

FRIEDLIN.

Dans l'ombre,  
Enfant, va sans peur;  
Car cette nuit sombre  
Fera ton bonheur.

STELLA.

Dans l'ombre,  
Ici, j'ai bien peur,  
Et la nuit plus sombre  
Accroît ma frayeur.

LE PRINCE.

Dans l'ombre,  
Avançons sans peur;  
Cette nuit si sombre  
Fera mon bonheur.

(Le prince et Stella se rencontrent.)

STELLA, bas.

Est-ce vous?...

LE PRINCE.

Enfin, la voici!

STELLA.

J'ai bien manqué de ne pas venir, allez!... heureusement, j'ai entendu madame de Liebnau qui rentrait; car je n'ai eu que le temps de m'esquiver... parlez vite, y a-t-il quelque nouvelle?

LE PRINCE.

La meilleure de toutes pour moi, aimable enfant... puisque vous êtes venue...

STELLA, à part.

Grand Dieu! ce n'est pas Melbert!... Haut. Qui êtes-vous, monsieur, et que voulez-vous?...

LE PRINCE.

Je veux... profiter des doux instants que vous avez consenti à m'accorder.

STELLA, à part.

C'est le prince... nous sommes perdus.

LE PRINCE.

Rassurez-vous...

STELLA.

Ah! prince... je me jette à vos pieds... il y a eu méprise... et vous n'abuserez pas... apprenez toute la vérité...

LE PRINCE.

Elle ne plaît pas toujours aux princes... et j'ai bien peur que celle-là...

STELLA.

C'est M. de Melbert que j'aime... et c'est lui que je croyais rencontrer ici.

FRIEDLIX, à part.

A la bonne heure!

LE PRINCE.

Melbert?... un rival, c'est bien!... mais un rival aimé... c'est trop bien.

STELLA.

Ah! vous ne nous séparerez pas; vous vous montrerez généreux. Vous avez lu dans mon âme: il n'est pour moi qu'un bonheur, et c'est de vous que je l'attends... Un prince est le père de ceux qui souffrent!

LE PRINCE.

Votre père, votre père!... je ne me croyais pas si respectable. Ne faudrait-il pas encore leur donner ma bénédiction?

STELLA.

Ah! prince! dites, dites que vous ne refusez pas.

MELBERT, entrant.

Qu'entends-je?

FRIEDLIX, à part.

Voici Melbert... plus de danger pour la pauvre petite.

### SCÈNE XVIII.

LES MEMES, DE MELBERT.

MELBERT, à part.

Stella avec le prince!... (S'avancant rapidement. — Haut.) Continuez, mademoiselle, c'est fort bien!...

STELLA, surprise.

Melbert!...

MELBERT.

Le ministre en faveur méritait votre amour... mais l'on ne doit plus rien à un ministre disgracié...

STELLA, à Melbert.

Que dites-vous?...

LE PRINCE, à part.

A qui en a-t-il donc?... c'est lui qui se plaint, je crois... c'est un peu fort!... Encore, s'il avait

des raisons pour cela, on pourrait l'excuser... mais...

### SCÈNE XIX.

LES MEMES, M. ET MADAME DE LIEBNAU, DOMESTIQUES, portant des flambeaux.

CLARISSE.

Que faites-vous ici, mademoiselle?

LE PRINCE, à part.

Les autres, maintenant!

CLARISSE, se retournant vers Melbert.

Seule, avec M. de Melbert!...

LE PRINCE, s'avancant.

ardon... j'y suis aussi, madame.

FRIEDLIX, toujours derrière le bosquet.

Bon... les ennemis sont face à face.

CLARISSE.

Ah! prince, que ne vous dois-je pas... car c'est votre présence, j'en suis sûre, qui a fait échouer les projets de séduction... dont je vous demande justice.

FRIEDLIX.

Elle s'adresse bien!

LE PRINCE.

Je vais la rendre à tout le monde.

FRIEDLIX.

Voyons un peu.

STELLA.

Je n'ai rien à me reprocher, madame; et quant à M. de Melbert... ce n'est pas lui qui était venu ici dans des intentions coupables.

LE PRINCE, à part.

A merveille! (Haut.) Monsieur de Melbert sait à quelles conditions j'avais consenti à lui conserver ma faveur; il ne sera donc pas surpris si je la lui retire. A Liebnau, j'ai appris que le choix de M. de Rinfeld vous serait agréable; je l'appelle dans mon conseil... Et comme je connais tout l'intérêt que vous portez à mademoiselle, je vous demande sa main pour M. de Rinfeld.

STELLA.

O ciel!... oh! jamais.

FRIEDLIX, à part.

Bien! c'est comme s'il la gardait pour lui.

MELBERT, à part.

Plus d'espoir! Fausse sortie.)

FRIEDLIX, bas.

Demeure, ce n'est qu'une péripétie; j'ai là un autre dénoûment.

MELBERT, le retournant.

Et que veux-tu?...

FRIEDLIX.

Tais-toi... ou tu vas me faire manquer mon entrée. (S'avancant.) Prince...

TOUT LE MONDE.

Ah!

FRIEDLIX.

Excusez si je vous dérange. Vous avez promis

justice à tout le monde... je viens en réclamer une petite part.

LE PRINCE, l'examinant.

Vous?... Eh! c'est monsieur Friedlin? vous arrivez un peu tard.

FRIEDLIN.

Qu'importe, s'il est encore temps.

LE PRINCE.

J'en doute. Vous savez nos conventions? Tirant sa montre.) Il ne vous reste plus qu'un quart d'heure.

FRIEDLIN.

C'est dix minutes de trop... Les travaux de mon ministère ne m'avaient pas encore permis de voir M. de Liebnau pour la difficulté en question... (Le Liebnau lui fait de grands saluts.) Mais puisque ma bonne étoile me le fait rencontrer en ces lieux, je vous demanderai la permission de terminer cette petite affaire devant vous, mon prince, afin que vous puissiez voir... comment j'opère.

LE PRINCE.

Il est étourdissant!

LIEBNAU, à part.

Qu'est-ce qu'il veut donc opérer avec moi?... serait-ce pour le soixante-quinzième?...

CLARISSE, de même.

Son audace me fait trembler.

MELBERT, à part.

Je n'ai plus d'espoir... et pourtant je reste.

FRIEDLIN, à Liebnau.

Monsieur de Liebnau... c'est votre signature que vous refusez au soixante-atorzième protocole, je crois?

LIEBNAU.

Soixante-quinzième, monsieur. (A part.) J'avais deviné.

FRIEDLIN.

Soixante-quinzième, c'est possible.

LE PRINCE.

Le temps s'écoule, et vous n'arrivez pas.

FRIEDLIN.

Patience! Je suis de l'avis de ce grand ministre qui pensait, contre l'opinion de ses collègues, que la ligne droite n'est pas le plus court chemin d'un point à un autre... Une légère digression... Il y a seize ans, à Berlin...

CLARISSE, à part.

Que va-t-il dire?

FRIEDLIN.

J'eus le bonheur d'être aimé par une dame...

CLARISSE, de même.

Ciel!

FRIEDLIN.

Charmante, pleine d'esprit...

LE PRINCE.

Ah! s'il va nous conter ses bonnes fortunes!...

FRIEDLIN.

Une femme enfin capable de tourner la tête du plus humble artiste... comme celle du plus grand seigneur.

CLARISSE, à part.

Oserait-il?...

FRIEDLIN.

J'étais donc heureux...

LIEBNAU.

Je vous en fais mon compliment, monsieur...

CLARISSE, bas à Friedlin.

Prenez garde à vos paroles.

LIEBNAU.

Mais je ne vois pas quel rapport le soixante-quinzième...

FRIEDLIN.

J'y viens. Je disais que cette femme ravissante... était folle de moi... à tel point qu'elle me signa un petit écrit où elle s'engageait à ne jamais en aimer un autre... que votre très-humble serviteur. J'ai cet écrit.

CLARISSE, à part.

Grand Dieu!

LE PRINCE, riant.

Ah! le bon billet!...

FRIEDLIN.

Comme vous dites, mon prince. Un soir... après... une scène, Bas à Liebnau, sur le grand théâtre de Berlin...

LIEBNAU, inquiet.

De Berlin... un soir...

CLARISSE, bas à Friedlin.

Vous me perdez.

FRIEDLIN, de même.

Je l'espère bien. Haut.) Il faisait un temps épouvantable.

LIEBNAU, à part.

Diable! ceci me rappelle...

FRIEDLIN, continuant.

J'étais chez ma belle, assis tranquille auprès d'un feu pétillant... jamais elle ne m'avait paru si jolie... jamais je ne l'avais tant aimée... Tout à coup, on frappe à la porte à coups redoublés.

LIEBNAU, à part.

Comme moi.

CLARISSE, bas.

Au nom du ciel, taisez-vous!

FRIEDLIN, de même.

Fermez-moi la bouche. Vous savez ce que je veux?...

LIEBNAU.

Après?... après?

FRIEDLIN.

Après... L'idole de mon cœur... tombe à mes genoux... me supplie de me cacher... de lui permettre d'ouvrir à quelqu'un qu'elle détestait...

LIEBNAU.

La perfide!

FRIEDLIN.

Mais qu'elle avait le plus grand intérêt à ménager... les coups redoublent...

LIEBNAU, à part.

Bien sûr, c'était moi!...

LE PRINCE, riant.

Ah! ah! ah! je vois d'ici ce pauvre rival, frap-

pant toujours... toujours, et trempé jusqu'aux os... Et probablement vous avez refusé?...

CLARISSE, bas, vivement à Friedlin.

J'accorde tout... la main de Stella... la signature de mon mari...

FRIEDLIN, à Liebman.

Je consents.

LE PRINCE.

Quelle bêtise!

LIEBMAN, à part, avec joie.

Ah!... pour le coup, ce n'est plus moi... car j'ai bien passé toute la nuit à la porte... Portant la main gauche à son bras droit.) Témoin...

CLARISSE, bas à Friedlin.

Monsieur, le traité...

FRIEDLIN, de même.

Avec le soixante-quinzième.

LE PRINCE.

Et le lendemain? car j'aime beaucoup les lendemains.

CLARISSE, bas à Friedlin.

Ma lettre, monsieur.

FRIEDLIN, de même.

Protocole... pour protocole... Ils font l'échange à la déroche.) Enfin!... Haut. Le lendemain, mon prince, quand je me présentai chez elle... elle était partie.

LE PRINCE.

Toute seule?

FRIEDLIN.

Non pas.

CLARISSE, bas.

Monsieur!...

FRIEDLIN.

Avec un gros... (Regardant Liebman.) avec un gros brasseur de Silésie.

LE PRINCE.

Bravo!

LIEBMAN, à part, s'essuyant le front.

Ah! il m'avait remis tout en nage.

LE PRINCE.

Tu as été joliment payé de ta générosité.

FRIEDLIN.

Oui, mon prince, car c'est à elle que je dois... peut-être... de pouvoir vous remettre en ce moment... (Il lui présente le papier qu'il a regretté de Clarisse.)

LE PRINCE.

Comment! ce que depuis quinze jours mon ministre n'avait pu obtenir!

FRIEDLIN.

Enlevé en cinq minutes.

LE PRINCE, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire?... (Examinant Clarisse.) Est-ce que par hasard?...

FRIEDLIN.

Mais... ce n'est que pour mon ami que je réclamerai vos bonnes grâces... et j'espère que vous vous joindrez à moi pour lui faire accorder la main de l'aimable Stella.

LE PRINCE.

Oh! pour cela, je n'ai rien promis, et...

FRIEDLIN, bas.

Vous oubliez que la princesse Amélie vous est donnée par ce protocole...

LE PRINCE.

Diable! tu as raison... je n'y songeais plus. Approchez, Melbert.

FRIEDLIN, à Melbert, lui prenant la main.

Permetts qu'à mon tour je te présente.

LE PRINCE.

Je vous conserve ma faveur... et je pense que madame de Liebman ne vous refusera plus celle que vous sollicitez.

FRIEDLIN, à Melbert.

Elle est à toi.

MELBERT.

Ah! mon ami...

STELLA.

Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas!

FRIEDLIN.

Rien, mon enfant; seulement le jour de votre mariage, je vous demanderai la permission de vous embrasser.

STELLA.

Oh! tout de suite.

LE PRINCE.

Mais, dites-nous donc un peu, monsieur Friedlin, quel singulier costume de diplomate vous avez pris ce matin?

FRIEDLIN.

C'était celui du pauvre comédien...

LE PRINCE.

Qu'entends-je?

FRIEDLIN.

Qui n'était ven ici que pour obtenir une direction de théâtre, mon prince, et qui y borne ses vœux...

LE PRINCE.

Comédien!... Je ne m'étonne plus qu'il ait si bien réussi.

FRIEDLIN.

Vous m'avez tous si bien secondé!

LE PRINCE.

Je te nomme intendant de mes menus plaisirs...

FRIEDLIN.

L'accepte... Promesse d'ami, serment de maîtresse!... vous aurez donc une fois valu quelque chose!





# UN FRÈRE DE QUINZE ANS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,  
LE 2 JUIN 1838.

EN COLLABORATION AVEC A. DARTOIS

PERSONNAGES

ACTEURS

M. DUCHEMIN, référendaire de deuxième classe. . . . .	M. CAZOT.
MADAME DUCHEMIN, sa femme. . . . .	M <sup>l</sup> les POUGAUD.
FRANCIS, frère de madame Duchemin. . . . .	MARIA.
MARIE, jeune nièce de M. Duchemin. . . . .	M <sup>me</sup> BRESSANT.
M. DE VERNANT. . . . .	MM. LIONNEL.
BROUSSAILLES, garde-chasse. . . . .	HYACINTHE.
INVITÉS.	

La scène se passe à Épernay, chez M. Duchemin.

# UN FRÈRE DE QUINZE ANS

Le théâtre représente un salon ; porte à deux battants au fond ; porte de chaque côté au troisième plan.  
— Petite porte à droite au deuxième plan, donnant sur le jardin. — Table et ce qu'il faut pour écrire.  
— Fauteuils, ameublement convenable.

## SCÈNE I.

BROUSSAILLES, puis FRANCIS.

BROUSSAILLES, entrant par la porte du fond, son fusil sous le bras.

J'espère que je suis matinal ! depuis quelques jours, je gagerais que les lièvres et les lapins, y dorment plus que moi ! j' fais honte au soleil et je sors de ma couche avec l'aurore. C'est qu'il y va de mon honneur de garde-chasse, et je viens ici me mettre à l'affût de M. Francis pour qu'il me dise s'il a... (Il est interrompu par Francis qui fredonne dans la coulisse.) Justement, le voilà !

FRANCIS, entrant son fusil sous le bras.

Quand mon plomb s'échappe,  
Et fait en partant  
Pan ! pan !  
Le gibier qu'il frappe  
Tombe au même instant !  
Moi, que rien n'arrête,  
Suis toujours en quête,  
Que la grosse bête  
Viennne s'offrir à moi !

(S'interrompant en voyant Broussailles.) Eh ! c'est toi, Pierre... ou plutôt Broussailles !

BROUSSAILLES.

Comme vous voudrez... mais voyons, monsieur Francis, soyez gentil !

FRANCIS.

Pardi ! c'est mon fort : qu'est-ce que tu vas me demander ?

BROUSSAILLES.

Voilà, monsieur. Je suis poursuivi par une idée qui m'éveille toujours quand je dors : A-t-il un permis ou n'en a-t-il pas ?

FRANCIS.

Qui ça ?

BROUSSAILLES.

Eh bien ! ce fameux tireur qui chasse avec vous et qui tue pour vous.

FRANCIS.

Qui tue pour moi ! oh ! que c'est méchant ! mais ça ne m'atteint pas... d'ailleurs qu'est-ce que ça te fait ?

BROUSSAILLES.

C'est que M. Duchemin, votre beau-frère, quand je demande à un chasseur s'il a un permis, me dit souvent que je suis un malhonnête.

FRANCIS.

Il a raison.

BROUSSAILLES.

Et quand je n'en demande pas, il dit que j' suis un imbécile.

FRANCIS.

Il n'a pas tort.

BROUSSAILLES.

De façon que je voudrais savoir à quoi m'en tenir, afin de n'être ni malhonnête ni imbécile.

FRANCIS.

Diable ! mais tu veux là une chose qui n'est pas aisée.

BROUSSAILLES.

Et pour ça vous allez me dire...

FRANCIS.

Qu'il ait un permis ou qu'il n'en ait pas, est-ce que ça me regarde ? Mais tiens, si tu veux le savoir absolument, parle à Marie, elle qui sait tout et qui dit tout.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

FRANCIS.

C'est Broussailles qui a quelque chose à te demander.

MARIE.

Voyons donc ! (Francis lui fait des signes.)

BROUSSAILLES.

Mamzelle, c'est à l'effet de savoir s'il a un permis ou s'il n'en a pas. (Francis fait des signes à Marie.)

MARIE.

Qui ça ?

BROUSSAILLES.

Le jeune homme qui chasse sur nos terres avec M. Francis.

MARIE.

Ah ! je sais. (Francis lui fait signe de ne rien dire et de le renvoyer.) Eh bien !... mais est-ce que ça me regarde ?

BROUSSAILLES.

Et de deux !

MARIE.

Ce n'est pas sur ma propriété, va le demander à ma tante.

BROUSSAILLES.

Ah ! bon ! celle-là, elle me l' dira pour sûr !

Air : *Vaudeville de Turanne.*

Je m'en vas de c' pas auprès d'elle  
Pour savoir sur quel pied d'anser.

MARIE.

Elle dort...

FRANCIS.

Chasseur plein d'y zèle,  
Mais tu vas te faire elasser!

BROT SAILLÉS.

C'est vrai : vous m'y faites penser ;  
Je lui l'rai plus tard ma visite ;  
Je suis garde-chass' ; mais enfin  
Madame n'est pas un lapin,  
Et je dois respecter son gîte !

(Il sort.)

### SCÈNE III.

FRANCIS, MARIE.

FRANCIS ET MARIE, riant.

Ah ! ah ! ah !

FRANCIS.

Est-il bête avec son permis ! Mais dis donc,  
est-ce drôle ! nous nous sommes couchés hier à la  
même heure, et voilà que nous sommes levés en  
même temps.

MARIE.

J'y pensais.

FRANCIS.

Tiens, quand ma sœur a épousé ton oncle Du-  
chemin le référendaire, ça ne me souriait pas  
beaucoup ; mais quand je t'ai vue, ça m'a souri  
tout de suite. Toi et Vernant, vous êtes les deux  
camarades que j'aime le mieux.

MARIE.

Comment ! vous avez pour moi la même amitié  
que pour M. Vernant ?

FRANCIS.

Ah ! mon Dieu ! tout à fait.

MARIE.

C'est bien aimable !

FRANCIS.

C'est mon grand ami. Quel cœur ! quel feu !  
quelle imagination ! nous sommes faits l'un pour  
l'autre, nous représentons la jeune France.

MARIE.

Excepté que vous n'avez pas encore de barbe au  
menton, vous.

FRANCIS.

Ça poussera.

MARIE.

En attendant, je devine bien à peu près pourquoi  
il vous fait des amitiés.

FRANCIS, vivement.

Parce qu'il m'aime.

MARIE.

Laissez donc.

FRANCIS.

Où, il m'aime beaucoup... et tous ceux qui me  
sont chers.

MARIE.

Madame Duchemin aussi, n'est-ce pas ?

FRANCIS.

Où, madame Duchemin aussi, parce que c'est  
ma sœur.

MARIE.

Ah ! parce que c'est votre sœur ?

FRANCIS.

Certainement ; car il ne la connaît que pour  
l'avoir regardée en passant, par hasard.

MARIE.

Par hasard ? (A part. En pension, on m'a appris  
ce que c'était que ces hasards-là. (Haut.) Francis,  
vous êtes un enfant... réfléchissez donc... est-ce  
qu'il peut y avoir de l'amitié entre un homme de  
vingt-cinq ans et un bambin de quinze ans ?

FRANCIS.

Fais donc la fière ! tu es aussi jeune que moi.

MARIE.

Où ; mais une femme de quinze ans, c'est un  
personnage, au lieu qu'un homme à cet âge, c'est  
bien peu de chose.

FRANCIS.

Parce qu'on n'a pas tout à fait la taille...

MARIE.

D'ailleurs M. de Vernant ne vous connaît que  
depuis quinze jours... c'est une amitié bien an-  
cienne !

FRANCIS.

Elle ne peut pas être plus ancienne, puisqu'il  
n'est ici que depuis ce temps... et puis, au col-  
lège, ce sont les nouveaux que l'on aime le  
mieux. (Il va prendre sa carnassière.)

MARIE.

Eh bien ! quoi ! vous partez déjà ?

FRANCIS.

Mon ami m'attend, et le bambin va s'amuser à  
tirer le gibier du beau-frère Duchemin, tandis  
qu'il est à Paris à chasser autre chose ; car il est  
chasseur aussi, monsieur le référendaire de se-  
conde classe.

MARIE.

Chasseur de places !

Air : *Vaudeville de Jadis et aujourd'hui.*

FRANCIS.

Mais la place n'est jamais prise,  
Depuis trois ans il court en vain ;  
Moi, j'attends toujours quand je vise.

MARIE.

Votre gibier n'est pas malin !

FRANCIS.

Devenez perdrix, et sans peine  
Je vous attrape...

MARIE.

Si je veux...

Étant femme, j'en suis certaine,  
Je vous attraperai bien mieux.

FRANCIS.

Eh bien ! mademoiselle, puisque vous êtes si  
maligne... attrapez-moi ! (Il va prendre son fusil.)

MARIE.

Allez donc faire la guerre à ces pauvres petits animaux... il faut que vous soyez bien méchant pour trouver du plaisir à les tuer.

FRANCIS.

Tu en trouves bien à les manger...

MARIE.

Je les mange... oui, je les mange... quand ils sont cuits.

FRANCIS.

Mais moi, je les tue pour les faire cuire... et puis, si tu savais comme on s'anime quand on est là!... je ne tire pas que les oiseaux, je chasse aussi les lièvres, les lapins, mieux que ça même, et je ne manque jamais mon coup. (Mettant en joue vis-à-vis la porte du fond, qui est ouverte.) Tiens, supposons que cet arbre là-bas soit une grosse bête, tu vas voir, il sera criblé. (Anchouin, les cheveux bien droits, se présente à la porte, et aperçoit Francis prêt à tirer.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUCHEMIN.

DUCHEMIN, au fond, criant.

Ah! ah! veux-tu bien finir! (Entrant. Le petit étourdi, Dieu me pardonne, il me prenait pour un cerf!

FRANCIS, riant.

Ah! ah! ah! j'allais tirer mon beau-frère! n'avez plus peur, je désarme. Comment!... c'est vous... déjà?

DUCHEMIN.

Eh bien! il est honnête avec son déjà!

MARIE, avec affection.

Bonjour, mon oncle! enfin, vous voilà. (Elle présente sa joue.)

DUCHEMIN.

A la bonne heure, cette petite joue-là vaut mieux qu'un fusil! aussi on lui donne un baiser.

FRANCIS, à part.

S'il croit que je suis jaloux du cadeau...

DUCHEMIN.

Hier à Paris, et aujourd'hui à Épernay, trente-six lieues en douze heures, sans chemin de fer, voilà comme on arrive! Et, franchement, l'on ne m'attendait pas?

FRANCIS.

Ah! mon Dieu! pas du tout... franchement! pas même votre femme, qui s'est très-bien portée, et surtout bien divertie.

DUCHEMIN.

Vraiment?

MARIE.

Des invitations par-ci, des invitations par-là!

DUCHEMIN.

Et elle acceptait par-ci, par-là?

FRANCIS.

Jusqu'aux autorités qui nous ont engagés.

DUCHEMIN.

Jusqu'aux autorités?

FRANCIS.

Enfin tous les plus gros bonnets de l'endroit.

DUCHEMIN, à part.

Les plus gros bonnets! (Haut. Comment! ma femme voit tant de monde que ça? A Paris elle n'aime que la solitude.

AIR de Paris à Londres.

Ah! combien mon sort est prospère?

Et quoi! ma femme franchement

N'a le besoin de se distraire

Qu'ausantôt que je suis absent?

Près de moi, quoique jeune et belle,

Elle évite plaisir et jeu:

Il faut donc que je sois loin d'elle

Afin qu'elle s'amuse un peu?

MARIE.

Où, mais c'est qu'on se fatigue en s'amusant: aussi elle dort encore; je vais la réveiller.

DUCHEMIN.

Garde-t'en bien! laisse-la dormir. D'ailleurs, s'il faut la réveiller... il me semble que je la réveillerai bien moi-même. Allons, allons, que chacun aille à ses affaires... et qu'on me laisse.

FRANCIS.

Oh! bien volontiers! (Il prend son fusil.)

MARIE, à Francis.

Attrapez-moi donc une petite tourterelle.

FRANCIS.

Une tourterelle? Tu n'aimerais pas mieux une pie?

MARIE.

Éi donc! je n'aime pas les bavardes. Une tourterelle, monsieur.

FRANCIS.

Une pie.

MARIE, disputant.

Je vous dis une tourterelle.

FRANCIS, de même.

Je dis, moi, une pie.

DUCHEMIN, se retournant.

Ah çà! mais avez-vous bientôt fini? Prenant Francis par un bras.) Veux-tu bien t'en aller avec ta pie! (Prenant aussi Marie par un bras.) Toi, va roucouler avec ta tourterelle!

MARIE, près de disparaître, en se retournant.

Une tourterelle. (Elle sort d'un côté.)

FRANCIS, même jeu, de l'autre côté.

Une pie.

DUCHEMIN.

Encore! (Les deux jeunes gens disparaissent.)

## SCÈNE V.

DUCHEMIN, seul.

Enfin, cette fois je suis en veine. Tout me dit que je vais sortir de la deuxième classe des référendaires et que mon étoile m'appelle à la première. Hier, à Paris, muni des meilleures recommandations, je me présente chez M. de Vernant, secrétaire intime du nouveau ministre, rue de

Richelieu, hôtel des Princes, où il était descendu : j'apprends qu'il est à la campagne; mais quelle campagne? Épernay! Épernay, mon pays natal! car je suis Champenois, sans que ça paraisse. Le fait est que ça ne paraît pas du tout. Il est donc ici! je ne puis le manquer; et pour que tout le monde lui parle de moi, je vais donner un grand dîner: c'est cela! « Comment! se dira-t-il à part lui, ce monsieur qui sollicite, est ce même amphitryon, ce riche, cet estimable propriétaire! » Et comme il sera prouvé que je n'ai besoin de rien, j'obtiendrai tout! je n'en demande pas davantage. Mais voici ma femme.

## SCÈNE VI.

DUCHEMIN, MADAME DUCHEMIN.

MADAME DUCHEMIN.

Vous ici, mon ami? quelle aimable surprise!

DUCHEMIN, avec amabilité.

Chère Adèle, elle n'est pas telle que je le voulais!

*Air de Julie.*

Lorsqu'arrivant dans ma demeure,  
On est venu m'annoncer ton sommeil,  
J'ai bien recommandé sur l'heure  
De ne pas hâter ton réveil...  
Je voulais qu'il fût mon ouvrage.  
Et toi-même en te réveillant,  
Tu m'ôtes le plaisir charmant  
De te surprendre davantage.

(A part, lui baisant la main.) Il n'y a que moi pour dire de ces choses-là!

MADAME DUCHEMIN.

Quel motif vous a donc ramené si vite?

DUCHEMIN.

Quel motif? le besoin de te revoir! Paris est si ennuyeux, si maussade, depuis ton départ!

MADAME DUCHEMIN.

Que vous me rendez heureuse! Il est donc bien vrai, mon ami, que tous vos rêves d'ambition sont dissipés, et qu'enfin vous voulez bien vous contenter de vingt mille francs de rente et d'une femme qui vous aime?

DUCHEMIN, vivement.

Si je m'en contente? mais c'est deux fois plus qu'il n'en faut! Passer sa vie auprès de toi, peut-on désirer une plus belle place?

MADAME DUCHEMIN, avec joie.

Que vous êtes aimable!

DUCHEMIN, avec feu.

Loin de moi ces hochets de la folie! les honneurs et tout ce tourbillon qu'on appelle le monde, je n'y pense plus!

MADAME DUCHEMIN.

Ah! vous avez bien raison!

DUCHEMIN.

Et pour lui faire mes adieux, je veux aujourd'hui même donner un grand dîner!

MADAME DUCHEMIN.

Un grand dîner?

DUCHEMIN.

Où j'inviterai toute la ville... c'est-à-dire ce qu'elle renferme de mieux.

MADAME DUCHEMIN, stupéfaite.

Que dites-vous?

DUCHEMIN.

On t'a fait beaucoup de politesses, je le sais... je dois les rendre; et comme c'est une corvée, il faut s'en débarrasser d'un seul coup, en masse.

MADAME DUCHEMIN.

Mais, mon ami, réfléchissez donc!

DUCHEMIN.

Non, non, ma bonne amie. Oh! je vois bien que la solitude vous effraye déjà; mais, moi, j'y tiens! (*Se frappant la tête.*) J'ai mis là que je dirais adieu au monde... je le lui dirai.

MADAME DUCHEMIN, soupirant.

Ah! mon ami!

Air nouveau de M. Massé.

L'objet dont on est amoureux,  
Par dépit souvent on le fronde;  
Et, si vous voulez fuir le monde,  
Vers lui ne portez plus les yeux.  
Car il est comme une maîtresse  
Dont vous maudirez le pouvoir...  
Vous lui dites adieu sans cesse,  
Et cela veut dire : Au revoir.

DUCHEMIN.

Comment! vous me soupçonnez! vous pouvez croire!... Ah! pour qui me prenez-vous? Moi, sacrifier encore mon repos pour une chimère! car il y a dix ans que la place de référendaire de première classe n'est pour moi qu'une chimère... oh! certes, pas si fou! (*Prenant la main de sa femme et la caressant.*) Il est si doux de rester dans les limites de son petit royaume, de ne pas sortir de chez soi! (*Allant prendre son chapeau.*) Adieu, ma bonne amie!

MADAME DUCHEMIN.

Eh bien! vous me quittez?

DUCHEMIN.

Te quitter, moi, non pas. (*Tirant sa montre.*) Ah! mon Dieu! neuf heures! (*A part.*) Si M. de Verant allait être déjà sorti! les gens en place dorment si peu par le temps qui court!

MADAME DUCHEMIN.

Mais, mon ami, je ne vous comprends plus!

DUCHEMIN.

C'est pourtant bien clair. N'oublions pas surtout que nous avons affaire à des appétits de province. Repas pour trente personnes et quinze couverts. (*Il sort, puis revient.*) Pour trente personnes et quinze couverts.

## SCÈNE VII.

MADAME DUCHEMIN, seule.

Il me quitte pour faire ses invitations, pour amener chez lui une foule d'étrangers, d'indifférents. S'il savait que, pendant son absence, un

jeune homme s'est attaché à mes pas, que je le rencontre partout, à la promenade, dans le monde, à l'église même...

AIR :

Comment éviter tour à tour  
Et ses regards et son amour?  
Suis-je attentive et recueillie  
Cherchant la paix dans les saints lieux,  
Il m'y suit encore, et des yeux  
M'adressant un hommage impie,  
On dirait que c'est moi qu'il prie...  
Ses vœux sont à peine à l'autel,  
Et lorsque d'une âme chrétienne  
Chacun, au moment solennel,  
Invoke la bonté du ciel...  
Il a l'air d'implorer la mienne...  
Comment éviter tour à tour  
Et ses regards et son amour?

### SCÈNE VIII.

MADAME DUCHEMIN, BROUSSAILLES.

BROUSSAILLES, entrant, à part.

Bon! elle est sortie du gîte! v'là le moment!

MADAME DUCHEMIN, se retournant.

Qu'est-ce?

BROUSSAILLES, s'avancant doucement.

C'est moi, Pierre.

MADAME DUCHEMIN, souriant.

Ah! oui, Broussailles.

BROUSSAILLES.

Comme dit M. Francis.

MADAME DUCHEMIN, avec douceur.

Eh bien! que me voulez-vous, mon ami?

BROUSSAILLES, à part.

Son ami! comme c'est doux, une voix de madame! (Haut.) Madame, je viens pour que vous me tiriez d'embaras.

MADAME DUCHEMIN.

Très-volontiers, si je le puis!

BROUSSAILLES.

Oui, madame, vous le pouvez. (A part.) Pour parler comme elle! (Haut.) C'est donc pour vous dire, madame, que je viens vous prier de me dire s'il a un permis... ou si...

MADAME DUCHEMIN, étonnée.

Qui ça?

BROUSSAILLES.

C'est juste! Qui ça? eh bien! ce grand jeune homme que le petit beau-frère de monsieur votre mari promène partout sur vos propriétés.

MADAME DUCHEMIN, vivement.

Encore lui!

BROUSSAILLES.

Lui-même! et je voudrais savoir...

MADAME DUCHEMIN, avec douceur.

Que venez-vous me demander?

BROUSSAILLES, à part.

Oh! ce n'est plus si doux!

MADAME DUCHEMIN.

Est-ce que je le sais? (Vivement.) Qu'on prenne

le plaisir de la chasse, de la promenade, dans les bois, dans la plaine, aux environs, que m'importe? Dois-je m'inquiéter? est-ce que ça me regarde?

BROUSSAILLES, à part.

Et de trois!

MADAME DUCHEMIN.

Ce sont les affaires de mon mari.

BROUSSAILLES.

C'est encore juste; mais, en l'absence du mari...

MADAME DUCHEMIN, vivement.

Il est ici.

BROUSSAILLES.

Ah!

MADAME DUCHEMIN.

C'est à lui que vous devez vous adresser.

BROUSSAILLES, faisant l'entendu.

Certainement que... je m'adresserai à lui... car, puisque c'est lui... Par exemple! il ne me manquera plus que... ah! c'est pour le coup que... mais il est impossible que... tout à fait impossible! C'est que, voyez-vous, madame, il n'y va ni plus ni moins que de tout le gibier de M. Duchemin! il fait raffe sur tout! Oh! oh! c'est un gaillard, et un fier gaillard!

MADAME DUCHEMIN, à part.

Toujours ce jeune homme!

BROUSSAILLES, continuant.

Un jarret et un coup d'œil!

MADAME DUCHEMIN.

Allez trouver M. Duchemin.

BROUSSAILLES.

Oui, madame; et j'y vas endosser l'uniforme, afin de paraître devant lui avec le ton et la tenue analogues. (En sortant.) Pardon, madame, de vous avoir amusée un instant.

MADAME DUCHEMIN, après qu'il est parti.

Jusqu'à mon garde-chasse qui vient me parler de lui, et qui, à sa manière, me fait son éloge... et cela toujours par la faute de mon frère... de Francis qui, sans réfléchir, le conduit partout! Je tremblais à chaque instant qu'il ne me le présentât... mais à présent je suis rassurée... mon mari est près de moi.

### SCÈNE IX.

MADAME DUCHEMIN, FRANCIS,  
VERNAUT.

FRANCIS, à Vernaut, qui est encore dans la confusion.

Entre donc, mon ami, entre donc... (Vernaut paraît.) Tiens, justement voici ma sœur.

MADAME DUCHEMIN, à part.

Ciel! c'est lui!

FRANCIS.

Ma bonne Adele, voici notre voisin, monsieur de Vernaut, que je te présente...

MADAME DUCHEMIN, embarrassée, lui rendant son salut.

Monsieur... (A part.) Ah! mon Dieu! j'étais loin de m'attendre...

FRANCIS.

Tu es surprise, n'est-ce pas? Il y a longtemps qu'il voulait venir. J'avais beau lui répéter que tu le recevrais avec plaisir, il n'osait pas... mais j'ai été plus fort que lui...

VERNAANT.

Il a raison. Pour les choses que l'on désire, on est plus faible qu'un enfant... Pardon, madame, mille fois pardon de m'être ainsi laissé amener devant vous... mais j'avoue qu'en vous voyant je ne puis m'en repentir.

FRANCIS.

T'en repentir! il ne manquerait plus que ça.

MADAME DUCHEMIN, avec douceur et embarras.

Vous êtes un enfant... (A Vernant, avec aisance. Je suis charmée, monsieur, d'avoir cette occasion de vous remercier de vos bontés pour mon frère...

VERNAANT, la regardant.

Que dites-vous, madame? des bontés... Ce cher Francis... l'aimable enfant! Je ne crois pas encore avoir éprouvé une amitié si vive.

MADAME DUCHEMIN, à part.

Toujours en me regardant... (Haut.) Quoi que vous en disiez, monsieur... une pareille intimité... malgré la disproportion d'âge... Francis vous doit beaucoup...

FRANCIS.

Comment? je lui dois beaucoup... je ne lui dois rien du tout... S'il m'aime, je l'aime aussi... mon amitié vaut bien la sienne, nous sommes quittes... (Prenant Vernant par la main.) Il serait mon frère que je ne l'aimerais pas davantage, et je gage que tu ne devines pas pourquoi!

MADAME DUCHEMIN.

Parce que monsieur a beaucoup de complaisances pour toi.

FRANCIS.

Du tout.

VERNAANT, à part.

Que va-t-il dire?

FRANCIS.

C'est parce qu'il me parle toujours de ma sœur quand nous sommes seuls.

VERNAANT, à part.

Diable d'étourdi...

FRANCIS.

Ce matin encore, à la chasse, il me demandait si j'avais eu soin de ne pas te réveiller en sortant de si bonne heure; et là-dessus, il m'a dit que j'étais bien heureux d'avoir une sœur si bonne, si jolie... qu'à ma place, il ne croirait pas pouvoir l'aimer assez.

MADAME DUCHEMIN.

Francis...

VERNAANT, vivement, quoique avec embarras.

Moi, j'ai dit cela?

FRANCIS.

Où, tu l'as dit.

VERNAANT, à part.

Eh bien! tant mieux, nous verrons l'effet que ça produira.

MADAME DUCHEMIN.

Je croyais, Francis, vous avoir déjà prié plusieurs fois de ne pas me mêler à vos conversations d'enfant et de vous contenter de courir et de vous amuser.

VERNAANT, vivement.

Madame a raison, mon ami... (Avec intention.) J'avouerai que je t'ai dit tout ce que tu viens de répéter... mais je ne t'avais pas autorisé à le redire. (A part.) Je ne la crois pas trop fâchée.

FRANCIS.

Allons, voilà que vous me grondez tous les deux... vraiment, ma sœur, je ne sais pas pourquoi tu trouves mauvais qu'on fasse ton éloge. Hier encore, n'as-tu pas fait le sien, toi? Ne m'as-tu pas dit qu'il paraissait fort aimable?

MADAME DUCHEMIN.

Encore une fois, Francis...

VERNAANT, avec intention.

Ah! Francis... il faut que je te gronde, ce n'est pas bien de mentir.

FRANCIS.

Moi, je mens!...

VERNAANT.

Où, ou tu te trompes pour le moins... mais soyez tranquille, madame, je ne le crois pas... (A part.) Il ne m'en avait encore rien dit. (Haut.) Comment supposer en effet, madame?...

MADAME DUCHEMIN, vivement.

Pardon, monsieur, je regrette de vous quitter si vite...

VERNAANT.

Eh quoi! madame...

MADAME DUCHEMIN.

Mais je me dois aux soins que réclame le retour de mon mari. (Elle le salue et sort.)

## SCÈNE X.

VERNAANT, FRANCIS.

VERNAANT, à part.

Le retour de son mari... ah! n'importe, j'ai bon espoir... (Haut.) Mon cher Francis, tu me vois ravi... transporté...

FRANCIS.

Et de quoi?

VERNAANT.

Mais de l'accueil de ta sœur!

FRANCIS.

Eh bien! il est joli!... tu n'es pas difficile... je ne lui ai jamais vu tant de froideur; et ce qui m'étonne, c'est qu'elle a toujours très-bien reçu tous les camarades que je lui ai amenés... il n'y a que toi... et pourtant tu es le plus grand; j'en suis encore tout furieux.



VERNANT.

Ce bon petit Francis... et dis-moi, elle t'a donc dit ça vraiment ?

FRANCIS.

Quoi ?

VERNANT.

Que je lui paraissais aimable ?

FRANCIS.

Certainement, je m'en souviens bien...

VERNANT, transporté.

Ah ! cette assurance me cause une joie, un bonheur... c'est que, vois-tu, Francis, quand on aime tant un frère qui a une sœur si jeune, si jolie, on tient à ce qu'elle ait de nous une idée, une opinion... à tel point que tous nos vœux, notre unique espérance... car l'amitié que l'on a pour le frère... ah ! tu dois sentir ça, toi...

FRANCIS.

Oh ! oui, je le sens... et je suis bien heureux d'être aimé ainsi.

VERNANT.

Ah çà ! et son mari ?

FRANCIS, hant.

Mon beau-frère ? Eh bien ! il est ici depuis ce matin.

VERNANT.

Il a du mérite ?

FRANCIS.

Eh ! non, non ; il a cinquante ans, voilà tout.

VERNANT.

Il est aimable au moins ?

FRANCIS.

Il me gronde toujours...

VERNANT.

De la tournure... l'air distingué ?

FRANCIS.

Je t'en fiche !... vieille France, rococo... c'est un gros... qui a une figure... des jambes et des yeux...

VERNANT.

Enfin, ta sœur est heureuse avec lui ?

FRANCIS.

Ah ! ça, oui, il n'est presque jamais avec elle.

VERNANT, à part.

Ça me rassure... et je n'ai plus qu'à songer aux moyens de la revoir... sans témoins.

FRANCIS.

A quoi penses-tu donc ?

VERNANT.

A la propriété de ton beau-frère... jolie maison... parc superbe... Qu'est-ce que c'est que ce petit pavillon qui est là-bas, au bout du jardin ?

FRANCIS.

Et qui a une petite porte de sortie sur la campagne, presque en face de ta maison ?

VERNANT.

Justement.

FRANCIS.

C'est le cabinet de travail de ma sœur...

H.

VERNANT, à part.

Je ne m'étais pas trompé. (Haut.) Ah ! c'est son cabinet de travail ?

FRANCIS.

C'est là que tous les jours elle va seule se livrer au dessin, à la musique, à l'étude, pendant une partie de l'après-midi... souvent jusqu'à la brune...

VERNANT, à part.

Merci.

FRANCIS.

Et tu ne sais pas ? Comme tu arrives toujours trop tard au rendez-vous que je te donne ici pour aller à la chasse, il m'est venu une idée...

VERNANT.

Laquelle donc ?

FRANCIS.

Tu es obligé de faire un long détour à cause de notre parc.

VERNANT, vivement.

Eh bien ?

FRANCIS.

Eh bien ! j'ai pensé à t'apporter pour demain la clef du pavillon dont tu parlais tout à l'heure, et qui se trouve tout près de chez toi.

VERNANT.

Tu vas au-devant de mes désirs... je n'osais pas te la demander. (A part.) Je pourrai donc lui parler seul aujourd'hui même. (Haut.) Un cadeau en vaut un autre... (Il lui présente un portefeuille élégant.)

FRANCIS, prenant le portefeuille et oubliant de lui donner la clef.

Ah ! les jolies tablettes ! je les montrerai à ma sœur.

VERNANT.

Oui... elle verra, d'après ce qu'elles contiennent, ce qu'elle doit penser de notre amitié...

FRANCIS, vivement.

Elles contiennent donc quelque chose ? (Il va pour ouvrir les tablettes.)

MARIE, en dehors.

Francis ! Francis !

FRANCIS.

Ah ! pardon... c'est Marie, ma cousine, qui m'appelle pour la tourterelle que je lui ai promise, et que j'ai dans ma poche... je cours la lui faire remettre par notre domestique... et pour cause.

VERNANT, l'arrêtant.

Eh bien ! eh bien ! et la clef ?

FRANCIS.

Ah ! je n'y songeais plus...

AUX DE PEVILLE ET FAYONNET.

Prends cette clef, et quand je te la donne, Quoique plus jeune et bien moins grand ici, Je Fayonnetai, je pense que personnel Ne saurait mieux se montrer ton ami.

VERNANT.

Mon cher Francis, va... je le pense aussi... Qu'en ce moment tu m'épargnes de peine,

Pour arriver où je veux... oui ma foi...  
Nul n'aurait pu m'obliger mieux que toi;  
Et bien souvent, comme a dit La Fontaine,  
On a besoin d'un plus petit que soi.

FRANCIS, gaiement.

La Fontaine a joliment raison... Cher ami, au revoir; n'oublie pas de te servir de la clef. (Il sort.)

VERNANT, seul.

Certainement, je m'en servirai. (Duchemin paraît dans le fond.)

DUCHEMIN, à la cantonade.

Eh! Pierre Broussailles! Pierre Broussailles!

VERNANT.

Qui est-ce qui vient là? Diable, si c'était le mari... nous ferons connaissance une autre fois... ce n'est pas lui que je cherche. (Il court pour sortir et se rencontre, à la porte, nez à nez avec M. Duchemin. Ils se saluent réciproquement.) Entrez donc, monsieur, je vous en prie.

DUCHEMIN, à la porte.

Après vous, monsieur, après vous.

VERNANT, à part.

Oh! oui, ça doit être le mari... (Passant et saluant.) Pour vous être agréable. (Il sort.)

## SCÈNE XI.

DUCHEMIN, puis BROUSSAILLES.

DUCHEMIN, seul.

Quel est donc ce monsieur? J'ai oublié de le lui demander. Je n'ai dans la tête que M. de Vernant, il n'était pas chez lui... maudit homme... Mais, voyez un peu si mon garde-chasse arrivera... (Se tournant vers la porte et appelant.) Pierre Broussailles! Pierre Broussailles!

BROUSSAILLES, entrant.

J'accours, monsieur... j'accours ventre à terre. (Finissant de boutonner son habit.) J'en étais à la dernière manche.

DUCHEMIN.

Ah! oui, ton nouvel uniforme! grande tenue... rien n'y manque.

BROUSSAILLES.

Non, monsieur, rien n'y manque... ah si! mon mouchoir... bah! c'est égal. Il s'essuie le nez sur sa manche.)

DUCHEMIN.

Eh bien! manant, avec ton habit neuf!

BROUSSAILLES.

Excusez: l'habitude... le drap est d'une douceur... c'est un vrai satin. (Il se remouche sur sa manche.)

DUCHEMIN.

Écoute.

BROUSSAILLES.

Oui, monsieur. (A part.) Comment savoir?...

DUCHEMIN.

Écoute donc.

BROUSSAILLES.

Je suis tout oreilles.

DUCHEMIN.

As-tu porté du gibier à la cuisine?

BROUSSAILLES, avec importance.

Du gibier?

DUCHEMIN.

Il y a un grand diner ici.

BROUSSAILLES, de même.

Un gala?

DUCHEMIN.

Combien de lièvres, de lapins...

BROUSSAILLES.

Des lièvres... des lapins? tout ça court encore.

DUCHEMIN.

Nous n'aurons pas même du lapin?

BROUSSAILLES.

On me demande du lapin... on veut que je tue du lapin... avec un habit vert et un gilet rouge... les gueusards... sîtoit qu'ils me voient, d'un bout du bois à l'autre, ils disent: Tiens... v'là ce chien de Broussailles avec son gilet rouge; et puis est-ce que je suis encore garde-chasse?

DUCHEMIN.

Et pourquoi donc reçois-tu de l'argent?

BROUSSAILLES.

Parce que ça me fait plaisir... v'là tout, mais je me dis: faut un garde-chasse pour les braconniers. Quand on donne des permis à tout le monde, il n'y a plus de braconniers. Il ne doit plus y avoir de garde-chasse, et je ne suis plus garde-chasse.

DUCHEMIN, vivement.

Que viens-tu me chanter là? qui est-ce qui est braconnier, ici? Et qui est-ce qui a un permis?

BROUSSAILLES.

Qui?... hé! pardine, ce chasseur déterminé, qui semble avoir pris vos terres en affection depuis une quinzaine... comme quidirait depuis qu' madame est arrivée ici.

DUCHEMIN.

En présence de la propriétaire... quelle audace!

BROUSSAILLES.

C'est ce que je me suis dit... quelle audace!... aussi j'ai bien vu tout de suite qu'il avait un permis.

DUCHEMIN.

Allons, il ne sortira pas de son permis; et tu le lui as demandé, alors?

BROUSSAILLES.

Moi?... à quelqu'un qui attend que je sois là... pour chasser sous mes yeux, et dans les meilleurs endroits?

DUCHEMIN.

Dans les meilleurs endroits?

BROUSSAILLES.

Jusque dans le fourré qui est sous les fenêtres de madame, et qu' vous appelez votre réserve... et je lui aurais demandé? Ah! bien oui! pas si bête... si celui-là n'avait pas d' permis... par exemple...

DUCHEMIN, furieux.

Eh! non, il n'en avait pas.

BROUSSAILLES, stupéfait.

Pas de permis?

DUCHEMIN.

Puisque je n'en ai pas encore donné un seul pour cette année... imbécile!

BROUSSAILLES.

Imbécile; v'là le mot lâché... Ah! monsieur Duchemin, vous n'ôtez mon erreur.

Air : *Vauderille des Estrépis.*

Sans aucun droit, quoi! chasser sur vos terres,  
Et sous vo' nez prendre votre gibier!  
Mais à présent ce sont là les manières  
Que l'on se fait un plaisir d'employer.  
Le monde n'est plus qu'un vaste braconnage,  
On n' connaît qu'ça... les grands comme les petits;  
Dans chaque état... comme dans le mariage,  
On s' permet tout... sans avoir de permis.

DUCHEMIN.

Et chassait-il toujours seul?

BROUSSAILLES.

Non pas... C' qui m'a abusé encore davantage,  
c'est que je l'ai vu plusieurs fois en compagnie  
d' monsieur Francis.

DUCHEMIN, vivement.

Francis!... Francis... c'est ce petit vaurien...

BROUSSAILLES, voyant accourir Francis.

Demandez-lui plutôt.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRANCIS.

FRANCIS, frappant sur l'épaule de Broussailles.  
Eh bien, Broussailles, et le permis?

DUCHEMIN.

C'est donc vous, monsieur, qui amenez des  
étrangers chasser sur mes propriétés? qui ravagez  
mes guérets, dévastez ma garenné?... il ne vous  
manque plus que de dépeupler mes étangs!

FRANCIS.

Ah! mon Dieu! quel déluge de reproches!... et  
qu'est-ce que ça vous fait votre garenné, puisque  
vous ne chassez plus? et vos étangs, puisque vous  
ne pêchez plus?

DUCHEMIN.

Je ne chasse plus, je ne pêche plus... voyez-  
vous l'impertinent!

BROUSSAILLES.

Oui, je le vois.

DUCHEMIN, en colère.

Je fais ce que je veux, monsieur... et, puisque  
vous le prenez sur ce ton-là, je prétends que nul  
chasseur ne mette le pied sur mes terres.

BROUSSAILLES, se frottant les mains.

C'est ça, plus de permis.

DUCHEMIN.

Et j'ordonne à Pierre de verbaliser contre tout  
braconnier, quel qu'il soit, accompagné ou non de  
monsieur mon beau-frère.

BROUSSAILLES.

Y aura donc encore des gardes-chasse.

FRANCIS, en colère.

Et moi, je le lui défends: je me révolte à la fin,  
et s'il s'avise jamais de faire un procès-verbal contre  
M. de Vernant...

DUCHEMIN, stupéfait.

Hein? contre qui dis-tu?

FRANCIS, appuyant.

Oui... contre mon ami Henri de Vernant.

DUCHEMIN, à part.

M. de Vernant... mon protecteur... son ami...  
je n'en reviens plus... Fami d'un écolier... Quelle  
école j'allais faire là! (Haut, le cajolant.) Ah! tu  
connais M. de Vernant?

FRANCIS.

Tiens, si je le connais, nous nous tutoyons.

DUCHEMIN.

Ils se tutoient.

BROUSSAILLES, regardant la pendule.

C'est égal, nous sommes encore dans les vingt-  
quatre heures. Je cours faire le procès-verbal au  
délinquant.

DUCHEMIN, vivement.

Un moment... un moment donc... ce bon petit  
Francis... c'est très-bien, mon enfant, d'avoir du  
caractère... de soutenir ses amis... Tu as digne-  
ment répondu à mon épreuve.

FRANCIS.

C'est que je ne suis plus un enfant.

DUCHEMIN.

Peste, je le vois bien... quand on est en rhéto-  
rique...

FRANCIS.

Eh! non... je ne suis qu'en troisième.

DUCHEMIN.

Ah! je croyais... (A part.) Où diable l'amitié  
d'un secrétaire intime va-t-elle se nicher? (A  
Pierre, d'un ton sévère.) Monsieur Pierre!

BROUSSAILLES, saluant, à part.

Il va me dire aussi quelque chose d'agréable.

DUCHEMIN.

Vous êtes un malhonnête.

BROUSSAILLES, à part.

V'là les deux mots lâchés.

DUCHEMIN.

Un butor qui ne demande que plaies et bosses.

BROUSSAILLES, le regardant.

Par exemple!

DUCHEMIN.

Qui ne songez qu'à verbaliser, et qui voyez des  
braconniers partout.

BROUSSAILLES.

Moi, monsieur; mais puisqu'un contraire vous  
disiez...

DUCHEMIN.

Paix!... quand vous rencontrerez M. de Vernant  
sur ma propriété, je vous intime l'ordre d'oter  
votre chapeau... otez donc votre chapeau! et de  
lui indiquer les endroits où il trouvera le gibier.

BROUSSAILLES, à part.

Il avait donc un permis à présent?

FRANCIS, avec joie.

Entends-tu, Broussailles? les bons endroits.

BROUSSAILLES.

Pardine, allez; il les trouvera bien sans moi.

DUCHEMIN.

Maintenant, mon cher Francis, j'ai bien quelques petits reproches à te faire... Comment, tu sais que nous sommes toujours ravis, enchantés de recevoir tes amis...

FRANCIS.

Oh! toujours...

DUCHEMIN.

Et tu ne nous as pas encore amené M. de Vernant?

FRANCIS.

C'est déjà fait; ce matin, je l'ai présenté à ma sœur.

DUCHEMIN.

En vérité... et sais-tu si elle l'a invité?

FRANCIS.

A quoi?

DUCHEMIN.

Eh bien! au dîner que je donne aujourd'hui même à nos voisins.

FRANCIS.

Ah! bien, oui, elle ne l'a pas même engagé à revenir.

DUCHEMIN.

La, j'en étais sûr... j'ai un guignon... Il y a des devoirs de société que ma femme ne veut pas absolument comprendre... c'était bien le moins pour l'amitié qu'il portait à ce charmant jeune homme.

FRANCIS.

Certainement.

DUCHEMIN.

Je vais lui écrire.

FRANCIS, vivement.

Oh! la bonne idée! la bonne idée!

DUCHEMIN, se mettant à écrire.

Où, il m'en passe quelquefois comme cela par la tête qui ne sont pas mal. (Écrivant.) A merveille!... Ah! M. de Vernant est déjà venu chez moi; il a vu ma femme; raison de plus pour qu'il y revienne.

FRANCIS, sautant de joie.

Oh! que vous êtes gentil aujourd'hui!

DUCHEMIN, se levant, à Pierre.

Tiens, porte vite cette invitation à M. de Vernant, et reviens tout de suite.

BROUSSAILLES, prend la lettre et va pour sortir.

Où, monsieur, j'y cours. (Revenant.) Ainsi, c'est bien convenu; vous consentez à ce qu'il chasse sur vos terres?

DUCHEMIN, le poussant par les épaules.

Eh! oui, imbécile.

BROUSSAILLES, à part, montrant la lettre.

Je savais bien qu'il devait avoir un permis... décidément, il a un permis. (Il sort.)

### SCÈNE XIII.

DUCHEMIN, FRANCIS,  
puis MADAME DUCHEMIN.

DUCHEMIN, allant au-devant de sa femme.

Ah! ma chère Adèle, c'est toi... je t'annonce un convive de plus, un ami intime de notre cher Francis.

FRANCIS, avec assurance.

Où, M. de Vernant.

MADAME DUCHEMIN, stupéfaite.

M. de Vernant! (A Francis.) Comment, monsieur, au moment où je venais de vous reprocher d'avoir introduit chez moi... sans permission... étourdiment... une personne... j'apprends que vous avez encore poussé l'indiscrétion jusqu'à l'inviter à dîner!

DUCHEMIN.

Qu'est-ce que tu dis donc? mais ce n'est pas Francis qui l'a invité, c'est moi.

MADAME DUCHEMIN.

Vous, monsieur?

DUCHEMIN.

Certainement... moi-même! mais cette invitation a l'air de te contrarier... oh! rassure-toi... c'est l'homme le plus aimable...

FRANCIS, appuyant.

Où, le plus aimable... (Madame Duchemin jette un regard sévère sur Francis.)

DUCHEMIN, continuant.

Eh! tu l'as vu ce matin; tu peux en juger mieux que moi... je ne serais pas fâché de faire sa connaissance, il est de ces gens avec lesquels il y a toujours à gagner.

FRANCIS.

Où, toujours; et la preuve, voilà ce qu'il vient de me donner tout à l'heure. (Il montre le souvenir.)

DUCHEMIN, le prenant.

Tiens... mais c'est un fort joli petit souvenir. (Il le feuillette.) Un calendrier... l'indication des monuments et de toutes les rues de Paris; tu ne peux pas t'égarer avec ça... Que vois-je? des vers au crayon...

FRANCIS.

C'est pour moi qu'il les a faits, en l'honneur de notre amitié.

DUCHEMIN.

Ça doit être fort intéressant. (Il s'apprête à lire.)

FRANCIS, lui prenant le souvenir.

Ça se chante.

DUCHEMIN.

Ah! c'est un couplet?

FRANCIS.

Sur l'air: « Depuis longtemps j'aimais Adèle. »

DUCHEMIN.

Tiens, j'aimais Adèle... Dis donc, ma bonne amie, ton nom.

FRANCIS.

Écoute donc, ma sœur, c'est charmant.

AIR : *Depuis longtemps, etc.*

Pour m'attacher dans cette vie  
Par un bon, du temps, toujours vainqueur,  
Je cherchais une âme embellie  
Par l'innocence et la candeur ;  
Je ne sais pas si c'est une chimère,  
Mais ce trésor si desiré de moi,  
Ce bien si doux, ce bonheur que j'espère,  
Mon jeune ami, je l'ai vu près de toi.

(Pendant ce couplet, madame Duchemin par son embarras témoigne qu'elle comprend bien le sens de ces vers.)

DU CHEMIN, applaudissant.

Charmant, délicieux! suave... comme une déclaration d'amour. Mouvement de madame Duchemin.

FRANCIS.

C'est vrai, qu'il a l'air de bien m'aimer.

DU CHEMIN.

Prodigieusement, mais un poète exagère toujours un peu, surtout s'il est romantique.

FRANCIS.

S'il est romantique! mieux que ça, moyen âge des pieds à la tête.

DU CHEMIN.

C'est superbe, et il est très-flatteur d'inspirer de pareils vers... n'est-ce pas, mon Adèle?

MADAME DUCHEMIN.

Je ne m'y connais pas.

DU CHEMIN.

Moi, je m'y connais, foi de magistrat, et je te jure qu'ils sont fort jolis. A part, et remettant le souvenir à Francis. Ce jeune homme-là doit être un excellent administrateur. Huit. Ah ça, ma chère amie, je compte sur ta complaisance pour le bien recevoir.

MADAME DUCHEMIN, vivement.

Est-ce qu'il aurait accepté?

DU CHEMIN.

Pas encore, puisque Pierre ne fait que de partir à l'instant pour lui porter mon invitation.

MADAME DUCHEMIN.

Une invitation, quand aucune relation ne justifie... mais mon ami, vous n'y songez pas.

DU CHEMIN.

C'est, ma foi, vrai!... si, au lieu de le bien prendre, il allait s'en formaliser. Oui, très raison. une invitation écrite à quelqu'un qu'on n'a jamais vu... ça n'a pas le sens commun... Diable! diable!... je cours chez lui, moi-même, en personne!... Il sort.)

#### SCÈNE XIV.

MADAME DUCHEMIN, FRANCIS.

MADAME DUCHEMIN, revenant sur le devant de la scène, et elle-même.

Il ne m'a pas comprise; il ne connaît pas M. de Vernant, et c'est celui qu'il met le plus d'empressement à inviter.

FRANCIS, à part.

Elle ne parle pas, c'est qu'elle est bien en colère.

MADAME DUCHEMIN, continuant.

Le dernier que j'ouïsse voulu recevoir, car je lui en veux maintenant, et beaucoup; se servir de cet enfant pour me déclarer... Elle batte les yeux sur Francis.

FRANCIS, à part.

Elle m'a regardé!

MADAME DUCHEMIN, continuant.

Et mon mari qui court le chercher! il est capable de croire... de supposer... O mon Dieu, mon Dieu... comme je suis contrarié! et tout cela par la faute de ce petit étourdi. A Francis. Que faites-vous là, monsieur? qu'attendez-vous?

FRANCIS.

J'attends que tu me grondes, ma bonne sœur.

MADAME DUCHEMIN.

Ma bonne sœur! toujours son air câlin: il me répète sans cesse qu'il m'aime.

FRANCIS, avec ton.

Où, je t'aime, et plus que ma vie encore; et si quelqu'un te faisait de la peine, je le tuerais.

MADAME DUCHEMIN.

Eh bien! tuez-vous donc, monsieur, car depuis ce matin vous m'en faites beaucoup.

FRANCIS.

Moi!... je te fais de la peine, parce que je t'ai présenté mon ami de Vernant! est-ce que je pouvais prévoir que le plus aimable de mes amis serait justement celui que tu recevrais le plus mal? Mouvement de madame Duchemin. Ah! par exemple, tu ne peux pas dire qu'il n'est pas aimable.

MADAME DUCHEMIN, embarrassée.

Eh! mon Dieu... qui est-ce qui vous dit le contraire?

FRANCIS.

Mais alors qu'as-tu donc à lui reprocher?

MADAME DUCHEMIN, avec vivacité.

Eh!... que voulez-vous donc que je lui reproche? de quel droit? et que m'importent d'ailleurs ses qualités ou ses défauts?... ne dirait-on pas que je m'occupe de lui?... que je pense à lui?...

FRANCIS.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! ma bonne sœur... comme tu es méchante aujourd'hui!

MADAME DUCHEMIN.

Allez, monsieur, vous me feriez mourir de chagrin... vous êtes insupportable.

#### SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, courant.

Ah! ma tante!... vous avez bien raison. A Francis. Oui, monsieur, vous êtes insupportable.

FRANCIS.

Vous aussi?

MARIE.

Je crois bien, je lui demande une tourterelle, et

voilà comme on me l'apporte de sa part. Elle la montre. Regardez, ma tante, morte...

FRANCIS.

Puis-que'elle n'a pas voulu se laisser prendre autrement, je lui ai lâché un coup de fusil, moi... pour vous faire plaisir.

MARIE.

Pour me faire plaisir... allez, il faut que vous soyez bien cruel... bien sauvage!

MADAME DUCHEMIN.

Oh! ce n'est encore rien, auprès de ce qu'il m'a fait.

MARIE.

Qu'est-ce donc?

MADAME DUCHEMIN.

Imagine-toi, ma bonne amie, qu'il a fait inviter à dîner aujourd'hui, par mon mari, ce jeune homme que nous connaissons si peu.

MARIE.

M. de Vernant?

MADAME DUCHEMIN.

Lui-même...

MARIE.

Qui me sourit toujours d'un air protecteur, comme si j'étais une petite fille?

MADAME DUCHEMIN.

Ah! je n'aurais jamais pensé que vous pussiez me mettre dans un tel embarras.

MARIE, appuyant.

Ah! monsieur... monsieur... c'est abominable...

FRANCIS.

Abominable... abominable!... expliquez-moi...

MADAME DUCHEMIN.

Eh quoi! vous ne comprenez pas?

MARIE.

Eh quoi! vous ne comprenez pas?

FRANCIS.

Que voulez-vous que je comprenne?

*Trio du Ponda.*

MADAME DUCHEMIN, avec colère et reproche.

Enfant!

MARIE, de même.

Enfant!

MADAME DUCHEMIN.

Enfant!

FRANCIS, étouffé.

Enfant!

Mais comment

Suis-je enfant?

Mais comment? *Bis.*

MADAME DUCHEMIN ET MARIE.

Enfant!

FRANCIS, étouffé.

Enfant!

MARIE.

Enfant!

FRANCIS.

Enfant!

Mais comment? *Bis.*

Expliquez-moi comment?

Oui, comment?...

MADAME DUCHEMIN ET MARIE.

Enfant!

FRANCIS, étouffé.

Enfant!

Quelle est donc mon offense?

Vous me poussez à bout.

MADAME DUCHEMIN.

Voyez votre imprudence.

Comprenez-la surtout...

FRANCIS.

Je ne vois rien du tout.

MADAME DUCHEMIN.

Il ne voit rien du tout!

FRANCIS.

Que vous fait la visite

De mon ami Vernant?

MARIE.

Quoi! faire qu'on invite

Votre monsieur Vernant!

FRANCIS, à Marie.

Je ne vois rien.

MARIE, le regardant.

Eh quoi! si grand!

FRANCIS, à madame Duchemin.

Je ne vois rien.

MADAME DUCHEMIN.

C'est desolant!

FRANCIS.

Dites-moi donc...

MARIE, regardant Francis avec pitié.

Est-ce innocent!

FRANCIS, frappant du pied.

Mais c'est damnant!

MADAME DUCHEMIN ET MARIE.

Enfant! *Ter.*

FRANCIS.

Enfant?

Mais comment

Suis-je enfant?

Mais comment? *Bis.*

MADAME DUCHEMIN.

Enfant!

FRANCIS.

Enfant!

MARIE.

Enfant!

FRANCIS.

Enfant?

Mais comment? *Bis.*

Dites-moi donc comment? *Bis.*

Oui, comment?

MADAME DUCHEMIN ET MARIE.

Enfant!

FRANCIS, stupéfait.

Enfant!

(Madame Duchemin sort avec dépit et colère, et Francis reste tout étouffé en la regardant sortir.)

## SCÈNE XVI.

FRANCIS, MARIE.

FRANCIS.

Enfant! enfant!... tu comprends donc, toi, Marie?...

MARIE.

Pardi... c'est bien difficile.

FRANÇOIS.

Eh bien ! moi, je donne ma langue aux chiens... c'est de l'hébreu... et je n'apprends que le latin et le grec!...

MARIE.

Mon Dieu!... que ces petits garçons ont peu d'intelligence!... vous verrez qu'il faudra que ce soit moi... Comment, vous ne voulez pas voir que votre M. de Vernant se moque de vous... et qu'il ne vous aime pas?

FRANÇOIS.

Ça n'est pas vrai... et quand il ne m'aimerait pas... quand il se moquerait de moi... qu'est-ce que cela peut faire à ma sœur?

MARIE.

Oh! quelle patience!... Allons, approchez-vous... et suivez-moi bien, car, vraiment, vous me faites pitié.

FRANÇOIS.

J'y suis... mais sois plus claire que ma sœur.

MARIE.

Oh! j'emploierai une figure si naturelle, que si vous n'y voyez pas, vous y mettez de la mauvaise volonté.

FRANÇOIS.

Je ne perds pas de vue ta figure.

MARIE.

Supposez que vous êtes mon mari, et que vous m'aimez... oh! mais beaucoup... beaucoup.

FRANÇOIS.

Tiens, c'est gentil.

MARIE.

Ce n'est qu'une supposition... J'ai un frère, moi... un jeune frère... bien étourdi... bien... comme vous...

FRANÇOIS.

J'entends ça.

MARIE.

Un beau jeune homme me rencontre, me trouve belle... c'est toujours une supposition... mais il ne me connaît pas, il ne connaît pas mon mari... lorsqu'il rencontre aussi, courant, galopant dans la campagne... mon écuyer de frère. Avec un enfant, on ne se gêne pas... il fait bien vite connaissance, lui montre une grande amitié... et voilà mon petit nigaud qui s'empresse d'amener son prétendu ami chez sa sœur, et de le faire inviter par le mari...

FRANÇOIS.

Eh bien?...

MARIE.

Eh bien, le beau jeune homme ne voulait pas autre chose... Il vient chez moi, me fait la cour, me compromet vis-à-vis de mon mari que j'aime... se bat peut-être avec lui... que sais-je, moi? il le tue...

FRANÇOIS, vivement.

Ah! tais-toi, tais-toi, Marie! j'étouffe de honte,

de chagrin, de colère!... Ah! M. de Vernant m'a cru assez bête...

MARIE.

Il paraît qu'il n'avait pas grand tort.

FRANÇOIS.

Pas de doute, il voulait se jouer de moi... insulter ma sœur... car il a beau feindre, se cacher, je vois tout... je devine tout, Marie...

MARIE.

Bon!... il devine à présent.

FRANÇOIS.

Ses prévenances, son amitié pour moi, tout cela n'était qu'un jeu, vois-tu, c'était de l'amour pour ma sœur... oui, de l'amour, sois-en bien persuadée... je m'y connais... oh! je m'en vengerais!

MARIE.

Allons, n'allez-vous pas encore faire d'autres sottises?

FRANÇOIS.

Du tout, du tout, ça se passera tranquillement... il faut seulement que je le voie, que je lui parle, que nous battions, que je le tue... et puis après, nous verrons. Adieu, Marie.

MARIE.

Mais écoutez donc.

FRANÇOIS.

Non, non, je vais tout de suite... (apercevant M. Duchemin.) Ah! mon beau-frère... silence, pas un mot devant lui.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DUCHEMIN.

DUCHEMIN, tout essouffé et en désordre.

Ouf! je n'en puis plus, je suis moulu, disloqué, rompu! (Il se jette dans un fauteuil.)

MARIE, allant à lui.

Oh! mon Dieu, mon oncle, qu'avez-vous donc?

FRANÇOIS, de même.

Que vous est-il arrivé?

DUCHEMIN.

Ce n'est rien, ce n'est rien... oh! la! la!... Figurez-vous que tout à l'heure, pour aller inviter M. de Vernant, à cause de ce bon petit François...

FRANÇOIS, à part.

Ce pauvre beau-frère!

DUCHEMIN.

Je me fais seller ton cheval, je l'enfourche bravement...

FRANÇOIS.

Mon cheval?

DUCHEMIN.

Oui, oui, ton cheval, afin d'arriver plus vite; d'abord, en commençant, nous étions d'accord; mais ne voyait-il pas que cette maudite bête, autrefois si douce, si patiente, est devenue, sans que j'en sache rien, d'une vivacité... c'est un véritable cabri... au point que malgré mes efforts pour la retenir, à chaque instant elle voulait franchir les

fossés et les barrières, tout ce qui se trouvait devant elle!

FRANCIS.

Comme avec moi, depuis qu'elle va avec le jeune cheval de Vernant.

MARIE, bas, à Francis.

Voilà ce que c'est que la mauvaise compagnie.

DU CHEMIN.

Un dernier obstacle se présente...

Aux : *Vanderille de l'Arbre.*

C'était au milieu du voyage;  
Pour sauter, je le vous lancé,  
Je m'y prépare et prends courage,  
En me disant : Je suis pressé,  
J'en vais être plus avancé.  
Mais quelle surprise est la nôtre...  
Tout de mon long je suis lâissé,  
Juste d'un côté du fossé...  
Quand l'animal passe de l'autre.

MARIE.

Quelle imprudence aussi!

FRANCIS.

Vous ne vous êtes rien cassé?

DU CHEMIN.

Oh! non, Dieu merci; mais la séparation a été douloureuse; un de mes fermiers s'est trouvé là au bon moment, et je l'ai chargé de reconduire à l'écurie cette maudite bête, qui ne sait pas se tenir sous son cavalier.

MARIE.

Et vous avez continué votre route à pied?

DU CHEMIN.

Oui.

FRANCIS.

Toujours pour aller plus vite.

DU CHEMIN.

Il n'y a pas de comparaison, quand on ne ferait que gagner le temps qu'on perd à se ramasser; mais j'ai encore joué de malheur, M. de Vernant venait de sortir, et quand je me suis présenté à la petite porte du pavillon au bout du parc, pour abrégier mon chemin, quelqu'un qui rentrait me l'a fermée sur le nez... il y a de drôles de chances.

FRANCIS, à part.

C'est Vernant, j'en suis sûr.

DU CHEMIN.

Allons, allons, je vais remettre un peu d'harmonie dans ma toilette... Vous, mes enfants, donnez un coup d'œil au dessert.

FRANCIS.

Par exemple, nous allons d'abord vous reconduire.

MARIE.

Vous... avant tout...

DU CHEMIN.

Sont-ils gentils!

Aux : *Allons, donnons-nous le bras.*

FRANCIS et MARIE.

Allons, prenez notre bras,  
Soyez sans peine  
Et sans gêne :

Allons, prenez notre bras,  
Vous ne tomberez pas.

DU CHEMIN.

Maudit fossé, maudit cheval!  
Le coup pouvait m'être fatal.

FRANCIS.

Très-fatal!

(A part.)

Mais j'ai pensé lui faire plus de mal.

*Reprise de l'ensemble.*

(Ils sortent.)

## SCÈNE XVIII.

MADAME DUCHEMIN, puis VERNANT.

A peine sont-ils sortis qu'on entend un trémolo à l'orchestre; bientôt après, madame Duchemin arrive tout effrayée. Le jour luit un peu.

MADAME DUCHEMIN, comme une personne qu'on aurait pour suivie.

Je croyais que je n'aurais jamais la force d'arriver du pavillon jusqu'ici. (Elle se jette dans un fauteuil.) C'est lui, c'est lui qui est entré quand je travaillais; mais la clef, la clef, comment l'a-t-il? qui la lui a donnée? Ah! je crains de deviner encore; cela serait d'une audace... il m'aime donc comme un insensé... (Entendant du bruit et se levant avec frayeur.) On vient...

VERNANT, entrant.

C'est elle.

MADAME DUCHEMIN.

Il est là!

VERNANT.

Oui, madame, je suis là... non pas pour vous effrayer, mais pour vous rassurer, pour servir, vous obéir dans tout ce que vous m'ordonnerez.

MADAME DUCHEMIN.

Retirez-vous, monsieur.

VERNANT.

Pouvez-vous l'exiger?... Ah! cet ordre n'est pas sorti de votre cœur, il vient de votre crainte; songez donc que vous êtes avec celui qui vous aime, qui n'a d'autre volonté que la votre.

MADAME DUCHEMIN.

Taisez-vous, monsieur!

VERNANT.

Me taire! quand pour la première fois je puis vous dire à vous, à vous seule, que je vous aime, que je n'existe que pour vous... oh! je vous le dirai, je vous le jurerai, vous me croirez, et vous m'aimerez aussi, moi qui suis votre esclave.

MADAME DUCHEMIN, vivement.

Ne l'espérez pas.

VERNANT, avec feu.

Ah! madame, voyez donc quel est mon amour, mon respect, ma persévérance, depuis votre séjour



ici ; partout je suis vos pas, je quête un mot, un geste, un regard ; vous auriez beau m'éviter, je vous rencontrerais toujours ; mais vous-même, je lis dans votre âme, pourriez-vous me fuir ? le voudriez-vous toujours ?... n'en doutez plus, nous devons nous aimer.

MADAME DUCHEMIN, émue.

Nous aimer... (Revenant à elle.) Y pensez-vous?... un obstacle invincible...

VERNANT, lui prenant la main.

Et qui pourrait nous séparer ?

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, FRANCIS.

FRANCIS.

Moi !

VERNANT.

Francis !

MADAME DUCHEMIN.

Mon frère !

Air de la Jeune mère.

FRANCIS.

Où, c'est moi qui ce matin même  
T'ai présenté, je m'en souviens,  
Moi qui, dans mon erreur extrême,  
Auprès d'elle étais ton soutien,  
Et vraiment te servais si bien.  
Pour l'exposer, l'aider à la séduire,  
C'est moi toujours qu'on voyait arriver...  
Et cette fois, je suis fier de le dire,  
C'est encor moi... mais c'est pour la sauver.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, DUCHEMIN, BROUSSAILLES,  
tenant des flambeaux qu'il dépose sur une table.

DUCHEMIN, à sa femme qui vient au-devant de lui.  
Je la retrouve enfin,

MADAME DUCHEMIN.

M. Duchemin !

VERNANT, à part,

Le mari ! il ne manquait plus que lui !

DUCHEMIN.

Que vois-je ? c'est monsieur que tantôt je priais  
de passer avant moi ; puis-je apprendre qui j'ai  
l'honneur de recevoir ?

FRANCIS, vivement.

Où, mon beau-frère, vous allez connaître mon  
sieur.

VERNANT, bas, le retenant.

Que faites-vous ? (Haut.) Je puis me faire con-  
naître moi-même. (Remettant une lettre à Duchemin.)  
Veuillez jeter les yeux sur ce billet. (Bas à Francis.)  
Vous avez sauvé votre sœur, n'allez pas la com-  
promettre.

DUCHEMIN.

Mon invitation... Eh quoi ! vous seriez monsieur  
de Vernant ?

VERNANT.

Pour vous servir.

H.

DUCHEMIN.

Pour me servir... ah ! monsieur, que de bontés,  
combien je suis confus...

FRANCIS, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

MADAME DUCHEMIN, bas à son mari.

Mais, mon ami...

DUCHEMIN.

Laisse donc, laisse donc, je sais ce que je fais.  
(A Vernant.) Croyez que j'apprécie tout l'honneur  
que monsieur de Vernant veut bien me faire...  
Mais par où donc êtes-vous entré ?

VERNANT, vivement.

Par la petite porte du pavillon, Francis m'avait  
donné la clef pour abrégér le chemin.

DUCHEMIN.

Il a songé à vous faire passer par là ! l'attention  
est on ne peut plus délicate, et je l'en remercie.

FRANCIS, à part.

Il me casse les bras !

DUCHEMIN, à Vernant.

Et c'est vous qui tout à l'heure m'avez fermé la  
porte sur le nez ?

VERNANT, s'excusant.

Quoi ! monsieur, c'était vous ?

DUCHEMIN.

Charmant ! impayable !

VERNANT.

Si j'avais su...

DUCHEMIN.

Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de mal, je suis  
trop heureux de vous voir.

VERNANT, à part.

Le diable m'emporte si je comprends rien à ses  
politesses.

BROUSSAILLES, à part.

J'espère qu'en v'là un fameux d'permis.

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, MARIE, LES INVITÉS.

MARIE, accourant.

Ma tante, ma tante, voilà tout le monde qui ar-  
rive.

DUCHEMIN.

Tant mieux, je suis en mesure.

CHEUR DES INVITÉS.

AIR :

Ah ! quel plaisir ! *Bis.*

Par lui la vie

EST embellie...

Ah ! quel plaisir, *Bis.*

Entre amis de se réunir.

DUCHEMIN, à mi-voix à Vernant, tandis que sa  
femme va aux invités et leur fait accueil.

Monsieur de Vernant n'a pas de motif pour gar-  
der l'incognito ?

VERNANT.

Aucun, monsieur.

DUCHEMIN, lui prenant vivement la main et le présentant.

Je vous présente M. de Vernant, secrétaire intime de Son Excellence.

Tous, saluant.

De Son Excellence!

FRANCIS.

Est-il possible!

MADAME DUCHEMIN, à part.

Ah! je comprends.

VERNANT.

Messieurs, je suis très-flatté... (Amenant Duchemin sur le devant de la scène, où ils sont suivis par madame Duchemin, Marie et Francis.) Monsieur, vous vous trompez, ou vous vous moquez de moi; je ne suis pas secrétaire du ministre.

DUCHEMIN.

O ciel!... Mais vous demeurez bien rue de Richelieu, hôtel des Princes?... C'est sur la réponse du concierge lui-même que j'ai pris la poste.

VERNANT, éclatant de rire.

Ah! ah! ah!

FRANCIS, de même.

Ah! ah! ah! impossible de ne pas rire.

MARIE, de même.

Ah! ah! ah! est-il drôle, mon oncle!

MADAME DUCHEMIN, à part.

Je suis au supplice!

DUCHEMIN, à sa femme, désignant les invités.

Va donc, va donc les occuper.

VERNANT.

Pardon, monsieur, je m'explique votre méprise; dans le même hôtel, habitait un autre M. de Vernant; celui-là en est démenagé depuis trois semaines... c'est le secrétaire intime.

DUCHEMIN.

Ah! j'étouffe!

VERNANT.

Mais je vais réparer votre erreur, et donner ma démission. (Se retournant.) Messieurs...

DUCHEMIN, l'arrêtant.

De grâce, monsieur, jusqu'à demain... songez ce que c'est qu'une petite ville; que de plaisanteries, de brocards... on va se mettre à table, on

boira du champagne, vous ne voudriez pas que je lisse les honneurs de chez moi de toutes les manières; demeurez, je vous en supplie!

FRANCIS, vivement, bas à Vernant.

Monsieur, vous ne pouvez rester.

DUCHEMIN, de même.

Par pitié, monsieur...

FRANCIS, de même.

Par délicatesse, monsieur...

VERNANT, à part.

La situation est originale. (Bas à Duchemin.) Soyez tranquille, monsieur. (Bas à Francis.) Rassurez-vous, mon jeune ami. (Remontant la scène et s'adressant aux invités.) Messieurs et mesdames, je suis désespéré de ne pouvoir passer avec vous le reste de la journée, car au moment où je recevais l'invitation de M. Duchemin, le ministre me faisait savoir que j'eusse à me rendre sur-le-champ auprès de lui, pour un travail important et pressé.

Tous.

Ah! quel dommage!

DUCHEMIN, vivement.

Le ministre nous joue-là un vilain tour. (Bas à Vernant.) Parfaitement, monsieur.

FRANCIS, bas à Vernant.

Très-bien... et sans espoir de retour?

VERNANT, lui remettant la clef.

Tenez... (Montrant Duchemin.) il n'y penserait pas, celui-là.

FRANCIS, lui rendant les tablettes qu'il a reçues de lui.

Un cadeau en vaut un autre.

VERNANT, à part.

Mon souvenir... il pense à tout, lui.

MARIE, bas à Francis.

Dites donc, vous me raconterez tout ce qui s'est passé.

DUCHEMIN.

A table, à table!

BROUSSAILLES.

Décidément, avait-il un permis?

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! quel plaisir! etc.

# LES MARIS VENGÉS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,  
LE 5 FÉVRIER 1839.

EN COLLABORATION AVEC MM. ÉTIENNE ARAGO ET ROCHE

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

JOUVENEL, officier d'état-major. . . . .	MM. FONTENAY.
RAVINET, employé au Trésor. . . . .	BARDOU.
DESROSIERS, marchand de porcelaine . . . . .	LEPEINTRE jeune.
MADAME JOUVENEL (SOPHIE). . . . .	M <sup>mes</sup> TAIGNY.
MADAME RAVINET (ERNESTINE) . . . . .	EUGÉNIE DOCHE.
MADAME DESROSIERS (MARIE . . . . .	M <sup>lle</sup> BALTHAZAR.
MADemoiselle DESIRÉE, sœur de Jouvenel. . . . .	M <sup>me</sup> GUILLEMIN.
FRÉDÉRIC, feuilletoniste. . . . .	MM. FRADELLE.
OLIVIER, vaudevilliste. . . . .	PHILIPPE.
DE MASSÉ, quinzième d'agent de change. . . . .	BERGER.
BONNIVET, employé à la mairie. . . . .	BALLARD.
MADemoiselle CÉLESTINE, prétendue de Bonnivet.	M <sup>lle</sup> FORTINÉE.
UN GARÇON DE RESTAURANT. . . . .	MM. LUDOVIC.
UN EMBALLEUR. . . . .	CAMIADÉ.
UN CAMIONNEUR. . . . .	CHEVALLIER.

PARENTS DE CÉLESTINE ET DE BONNIVET, INVITÉS, ETC.

# LES MARIS VENGÉS

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon élégant où sont placées des tables de jeu. — Portes au fond qui laissent voir d'autres salons éclairés pour le bal.

### SCÈNE I.

MESDAMES JOUVENEL, RAVINET et DES-ROSIERS entrent en scène en se donnant le bras.

MADAME RAVINET.

Quel heureux hasard! nous rencontrer ici... et au même quadrille!

MADAME JOUVENEL.

Trois intimes, trois inséparables!

MADAME DESROSIERS.

Séparées depuis quatre ans!... Eh bien! mesdemoiselles ou mesdames, qu'est-ce que nous sommes devenues depuis la pension? sommes-nous toutes mariées? moi, d'abord, je le suis.

MADAME JOUVENEL.

Moi aussi.

MADAME RAVINET.

Moi aussi... il y a toujours de la sympathie entre nous.

MADAME JOUVENEL.

J'ai épousé un militaire, un officier d'état-major.

MADAME DESROSIERS.

M. Desrosiers, mon cher époux, est capitaine, lui...

MADAME JOUVENEL.

C'est un beau grade!

MADAME DESROSIERS.

Dans la garde nationale.

MADAME JOUVENEL.

Ah!

MADAME RAVINET.

Et est-il aimable, gentil?

MADAME DESROSIERS.

Oh! oh! c'est tout ce qu'il faut pour un mari!... C'est un honnête homme, un parfait négociant... Par exemple, adieu mes livres chéris, mon piano. Quand je lui parle *Rossini* et *Meyerbeer*, il me répond : « Fin courant... » et il m'emploie à faire des factures.

MADAME RAVINET.

M. Ravinet... c'est le nom de mon mari... n'est pas un aigle non plus... il est bon enfant... Il a une place de chef au Trésor; son bureau l'occupe toute la journée, ce qui fait que je suis libre et maîtresse. Quant à nos distractions, il adore la campagne : alors nous habitons près de la bar-

rière une petite maison où nous avons la jouissance d'un jardin... non anglais. Dans les bonnes années, on y récolte des capucias, un plat de petits pois que l'on mange en famille. Nous avons beaucoup d'arbres fruitiers, mais pas de fruits; les pêches n'arrivent jamais à leur maturité, et nous avons beaucoup de cerises vertes qui font l'envie, l'adoration de nos voisins, et la nourriture des moineaux... Voilà comment M. Ravinet est parvenu à satisfaire ses goûts agricoles, comment il réunit les plaisirs de la ville et ceux de la campagne.

MADAME DESROSIERS.

Vous rappelez-vous nos projets de pension, nos idées sur le monde et ses plaisirs, nos illusions?

MADAME RAVINET.

Je rêvais un banquier, un agent de change, un millionnaire, et je suis la femme d'un employé.

MADAME DESROSIERS.

Moi, je me voyais l'amie, la compagne d'un peintre, d'un poète ou d'un compositeur... d'un de ces artistes enfin à l'âme de feu, qui savent si bien sentir et exprimer ces douces émotions du cœur; et j'ai uni ma destinée à celle d'un marchand de porcelaine, ce qui n'a rien de poétique.

MADAME JOUVENEL.

Moi, j'étais moins ambitieuse, et je ne pensais qu'aux devoirs d'une femme envers son mari, quels que soient son rang et sa position dans le monde.

MADAME RAVINET.

Toi, tu as toujours été raisonnable.

MADAME JOUVENEL, à madame Ravinet.

Toi, un peu coquette.

MADAME DESROSIERS.

Et moi, sentimentale.

AUC. *La belle chose que l'amour.*

MADAME JOUVENEL.

Vous rêviez donc poète,  
Succès flatteurs, plaisirs, amours;  
Mais le positif de la vie  
Nous entoure, hélas! pour toujours.  
Chacune est simple ménagère :  
Adieu, rêves et fictions!  
Un pensionnat est, ma chère,  
Le pays des illusions.

MADAME RAVINET.

Puisque le hasard nous a réunies, il ne faut plus nous quitter de la soirée... nous danserons toujours ensemble, toujours au même quadrille.

MADAME JOUVENEL.

C'est cela... nous imposerons cette condition à tous nos cavaliers.

MADAME DESROSIERS.

Avez-vous remarqué comme ils sont gentils, ces cavaliers?

MADAME RAVINET.

Ça n'est pas étonnant... on a pris ce qu'il y a de mieux... il y a des demoiselles à marier dans la maison.

MADAME JOUVENEL.

Où, c'est pour cela qu'on y danse tous les quinze jours.

MADAME DESROSIERS.

On dit même que les parents n'en seront pas pour leurs frais, et que l'aînée, mademoiselle Célestine, a déjà rendu un danseur sensible.

MADAME RAVINET.

Oh! les choses sont plus avancées que tu ne crois... ils dansent ensemble une fois sur deux.

MADAME JOUVENEL.

Où!... et quand ils ne dansent pas ensemble, ils dansent en vis-à-vis.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, DE MASSÉ, FRÉDÉRIC,

OLIVIER entrant en se demandant le bras.

MADAME JOUVENEL.

On vient, rentrons dans le bal. (Elles s'éloignent après avoir fait la révérence aux jeunes gens qui les saluent.)

DE MASSÉ.

Les charmantes personnes!

FRÉDÉRIC.

Je les ai déjà remarquées au dernier quadrille. (A Olivier.) Eh bien! es-tu fâché d'être venu?

OLIVIER.

C'est-à-dire que je nage dans un océan de joie et de volupté.

DE MASSÉ, à Olivier.

Avons-nous eu de peine à te décider!

OLIVIER.

Écoute donc! Filine m'avait donné rendez-vous à la Chaumière...

DE MASSÉ.

Filine! la Chaumière!... que tu as des goûts rétrécis, des passions mesquines!... Aglaé, Filine et Paméla sont sans doute des beautés du second ordre fort remarquables...

FRÉDÉRIC.

Mais elles ne conviennent qu'à l'échappé du collège, à l'étudiant de première année.

OLIVIER.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

DE MASSÉ.

Nous entendons que des jeunes gens comme

nous... car enfin, toi, Olivier, tu es vaudevilliste... tu as été joué.

FRÉDÉRIC.

Tu es même tombé... avec succès.

DE MASSÉ.

Toi, Frédéric, tu es feuilletoniste distingué, tu as du talent...

OLIVIER.

Tous les lundis...

DE MASSÉ.

Tu as même enregistré pompeusement la chute d'Olivier... il s'est trompé en homme d'esprit.

OLIVIER.

Qui prendra sa revanche... formule consacrée.

DE MASSÉ.

Quant à moi, homme de bourse...

OLIVIER.

Où, un quinzième d'agent de change!

DE MASSÉ.

Pourquoi pas? tu es bien un tiers de vaudevilliste!

FRÉDÉRIC.

Qu'importe! des jeunes gens dans notre position doivent conserver leur dignité...

DE MASSÉ.

Et ne pas se compromettre avec des Filine, des Paméla, plus ou moins blanchisseuses, chamarreuses, enlumineuses.

FRÉDÉRIC.

Où, il nous faut des conquêtes plus dignes de nous.

DE MASSÉ.

Des femmes du monde.

OLIVIER.

Tu voudrais séduire des femmes mariées!... bonté divine!...

FRÉDÉRIC.

C'est la morale qui te retient?

OLIVIER.

Da tout, ce sont les difficultés; car enfin une femme mariée ne peut pas être aussi sensible qu'une grisette ou qu'une actrice... et puis, elles ont déjà un mari à aimer; ça nous fait du tort... ça les empêche de nous remarquer.

FRÉDÉRIC.

Mais, au contraire, ça jette de la lumière sur nous.

DE MASSÉ.

Les maris ne sont que l'ombre du tableau.

FRÉDÉRIC.

Et quelle ombre!

Air de *Julie*.

DE MASSÉ.

Pour nous servir, nous aider, au contraire,

Ils sont là justement postés.

Nous valons plus, la chose est claire,

Par leurs défauts que par nos qualités :

On compare, à leur préjudice;

Ils sont tristes, fastidieux,

Bourrus, exigeants, ennuyeux ;  
Le tout à notre bénéfice.

FRÉDÉRIC.

Ils nous font la courte échelle.

DE MASSÉ.

Mais les femmes mariées seraient très-vertueuses si elles n'avaient pas de maris.

OLIVIER.

Je n'avais pas examiné la question sous ce point de vue... mais alors je vais porter le ravage et la désolation dans tous les cœurs!

FRÉDÉRIC.

Ainsi donc, adieu aux grisettes!

OLIVIER.

Adieu aux aînées!

DE MASSÉ.

Et guerre aux femmes mariées!

OLIVIER.

Guerre à mort!

ENSEMBLE.

Air du *Triolet bleu*.

Jurons-le, mes amis,  
Nous n'aurons des maris  
Ni pitié ni merci ;  
Nous le jurons ici.

« Désormais plus d'obstacle à nos vœux séducteurs ;  
« Soyons tendres, galants, et nous serons vainqueurs. »

ENSEMBLE.

Jurons-le, mes amis, etc.

OLIVIER.

Je vais faire le tour du bal, cherchant celle qui doit me captiver... je la fais danser toute la soirée, je me déclare...

FRÉDÉRIC.

Nous nous déclarons...

DE MASSÉ.

Rien ne résiste à notre langage passionné...

OLIVIER.

A nos regards brûlants...

FRÉDÉRIC.

Nous triomphons...

OLIVIER.

Nous subjuguons...

DE MASSÉ.

Victoire complète, et dans huit jours rendez-vous général, où chacun racontera sa bonne fortune; est-ce convenu?

TOUTS.

C'est convenu!

OLIVIER.

Allons choisir nos victimes. (Il remonte la scène avec Frédéric.)

FRÉDÉRIC, à de Massé, qui est resté sur le devant du théâtre.

Tu ne viens pas avec nous?

DE MASSÉ.

Mon choix est fait.

OLIVIER.

Déjà!... voici le moment de l'inviter à danser.

DE MASSÉ.

L'invitation est faite... une petite femme charmante... une déceance, une candeur...

OLIVIER.

Et elle a accepté?

DE MASSÉ.

Non.

OLIVIER.

Et alors?...

DE MASSÉ.

J'ai invité sa mère.

FRÉDÉRIC.

Comment! sa mère?

DE MASSÉ.

Sa figure dit clairement qu'elle n'est pas sa belle-mère; mais quelle qu'elle soit, me voilà introduit dans la maison. On entend la musique. Voici la ritournelle... ma danseuse n'est pas d'âge à attendre... marchons.

OLIVIER, les arrêtant.

Un moment, mes amis; jurons!

CHŒUR.

*Reprise du Triolet.*

ENSEMBLE.

Jurons-le, mes amis, etc.

OLIVIER.

Hé!... voilà trois figures de maris! saluons... (Ils sortent après avoir salué les maris.)

### SCÈNE III.

RAVINET, JOUVENEL, DESROSIERS,  
se donnant le bras et causant.

JOUVENEL.

Voilà trois jeunes gens bien polis!

RAVINET.

Trop polis peut-être pour des hommes mariés comme nous!

JOUVENEL.

Vous avez peur de votre ombre.

DESROSIERS.

Il n'a pas tort.

RAVINET.

Vous voyez bien... Desrosiers est de mon avis.

JOUVENEL.

Vous êtes deux poltrons ensemble.

RAVINET.

Écoute donc, mon cher, je ne me fais pas illusion; ma femme est jeune, et moi j'ai quarante ans!

JOUVENEL.

Ah ça! est-ce que tu prétends m'insulter? j'en ai quarante et un, moi... et c'est un âge très-agréable... un homme est encore très-bien...

DESROSIERS.

Au fait, Jouvanel a raison; un homme est en-

core très-bien à quarante et un ans... même à quarante-deux... je les ai, moi, et pourtant, voilà six semaines seulement que je suis marié... je suis dans le déclin de la lune de miel...

RAVINET.

Prends garde d'entrer dans la lune rousse...

JOUVENEL, à Desrosiers.

Je conviens qu'avec ton physique tu as attendu un peu tard pour te marier...

DESROSIERS.

Légitimement, oui... j'ai eu une jeunesse longue et bougeuse... Aussi, je connais par moi-même les ruses des femmes... et c'est cette expérience qui me tourmente, qui me donne à réfléchir.

RAVINET.

Moi, j'ignore les ruses des femmes, et c'est cette ignorance qui me jette dans de cruelles incertitudes... j'ai été chaste et pudique...

DESROSIERS.

J'ai été impudique, moi... trop, peut-être.

Aux de *L'Anonyme*.

Et c'est cela qui torture mon âme;  
Je me souviens de tout ce que j'ai vu;  
Je suis époux; or, ce que chaque femme  
Aime avant tout...

RAVINET.

C'est le fruit défendu.

JOUVENEL.

Je ne sais pas vraiment ce qu'il redoute,  
Car son ménage est un vrai paradis.  
La femme est bonne et toi, galant...

DESROSIERS.

Sans doute :

Je suis un fruit savoureux, mais permis;  
Et je serais plus attrayant, sans doute,  
Si par la loi je n'étais pas permis.

JOUVENEL.

Je suis aussi légitime que toi, et je n'ai pas tes craintes; non pas que je puise ma confiance dans une fatuité ridicule... mais tout bonnement dans l'amitié que j'ai pour ma femme, dans les soins que j'apporte à ses plaisirs, à son bonheur.

RAVINET.

Tout cela, c'est très joli en théorie, mais en pratique... c'est impraticable.

DESROSIERS.

J'ai peut-être eu tort de me marier...

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, BONNIVET.

BONNIVET.

Messieurs, pourquoi vous tenir à l'écart quand un quadrille charmant vient d'attirer l'attention générale?... Ah! vous avez perdu!...

DESROSIERS.

Voilà un jeune homme qui veut faire notre connaissance... il faut s'en délier.

RAVINET.

Où, il veut se glisser, le serpent!

JOUVENEL, aux deux maris.

Laissez donc!... (A Bonnivet.) Ah! on vient de danser un charmant quadrille?...

BONNIVET.

J'en faisais partie, monsieur... il y avait des dames tout à fait gracieuses... madame Desrosiers...

DESROSIERS.

Ma femme!

BONNIVET.

Madame Ravinet.

RAVINET.

Mon épouse!

BONNIVET.

Madame Jouvenel.

JOUVENEL.

Très-bien... très-bien...

BONNIVET.

Et moi, je dansais avec mademoiselle Célestine, ma prétendue...

DESROSIERS.

Ah! vous allez-vous marier, jeune homme?

RAVINET, à Desrosiers.

Ce n'est pas un serpent... c'est un confrère... (A Bonnivet.) Enchanté de faire votre connaissance.

BONNIVET.

Monsieur, vous êtes bien poli.

DESROSIERS.

Voilà de bons principes, et quand on les a à votre âge...

BONNIVET.

Je les ai par état... je suis employé à la mairie du deuxième arrondissement... bureau des mariages.

JOUVENEL, rient.

Où, rien n'est contagieux comme l'exemple.

DESROSIERS, passant avec Jouvenel à la table de bouillotte.

Tais-toi donc!

RAVINET.

Jeune homme, persévérez dans ces bonnes résolutions... pour vous prouver notre estime, nous vous proposons d'être notre quatrième à une bouillotte.

BONNIVET.

Messieurs, je suis bien reconnaissant, mais il faut que je fasse danser ma future... la bouillotte viendra après la noce.

Aux des *Puritains*.

Excusez si je vous quitte  
D'un visage aussi content;  
La contredanse m'invite,  
Et ma future m'attend.

RAVINET.

Au plaisir, à la folie,  
Il va payer son écot;  
Mais, hélas! il se marie,  
Il nous reviendra bientôt.

REPRISE.

Excusons-le, s'il nous quitte, etc.



RAVINET.

Nous pouvons faire une bouillotte à nous trois.

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins BONNIVET; DESIRÉE, trente-huit ans; robe blanche, nœuds roses à la ceinture et dans les cheveux.

DESIRÉE.

AIR : *L'amour, un jour.*

Un bal! *Bis.*  
 Pour moi quelle fête,  
 Un bal! *Bis.*  
 Il n'est rien d'égal!  
 Ah! par sa toilette  
 Charmer, éblouir,  
 Sans être coquette,  
 Vraiment, quel plaisir!  
 Un bal! etc.

(Pendant ce couplet, Ravinet et Desrosiers font les jeux de bouillotte et placent les échecs.)

Eh bien! mon frère, et vous, messieurs, vous abandonnez les dames pour les cartes! fi! que c'est vilain!

DESROSIERS, à Desirée.

Est-ce que vous manquez de danseurs?

DESIRÉE.

Oh! non pas moi... je suis invitée pour toutes les danses, valse et galops... je n'en manquerai pas... oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis contente!...

JOUVENEL, avec dérision.

Petite folle!

DESIRÉE.

Tu me grondes toujours, mon frère; j'aime la danse: c'est de mon âge... je ne danserai jamais si jeune... ah! ah! ah!... (Elle rit.)

DESROSIERS.

C'est une grande vérité. (On entend le prélude. Les trois maris commencent la bouillotte.)

DESIRÉE.

On va commencer, et je ne suis pas à ma place! mon danseur me cherche sans doute.

RAVINET.

Et quel est le fortuné cavalier?...

DESIRÉE.

Un petit jeune homme bien gentil, qui me regarde avec des yeux... j'ai tort sans doute de parler ainsi... mais rassure-toi, mon frère...

JOUVENEL.

Je suis rassuré.

DESIRÉE.

Il est respectueux... Mais où donc est-il?

DE MASSÉ, venant chercher Desirée.

Mademoiselle... ou madame... (Il lui offre la main.)

DESIRÉE.

Mon frère, tu ne m'en voudras pas si je danse deux fois avec le même cavalier?...

JOUVENEL.

Va donc, va donc!... (Elle sort avec de Massé.)

H.

DESROSIERS, à Jouvenel.

Il paraît que tu vas marier ta sœur?...

JOUVENEL.

Laisse donc... est-ce que c'est possible!

DESROSIERS.

Mais dame, avec le temps...

JOUVENEL.

Oui, sans doute... mais elle l'a passé, le temps.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME DESROSIERS, FRÉDÉRIC.

MADAME DESROSIERS.

Ah! mon Dieu! monsieur, c'est un galop... et je ne le danse pas... ça m'tourdit... Si vous voulez me reconduire à ma place...

FRÉDÉRIC.

Impossible de traverser la foule... attendons ici. Ils causent tout bas.)

DESROSIERS.

Que vois-je! ma femme!...

JOUVENEL, à Desrosiers qui donne les cartes.

Voyons de quoi il retourne.

DESROSIERS, regardant sa femme.

Du cœur.

JOUVENEL.

Vous êtes contre-carré... qu'est-ce que vous dites?

DESROSIERS, même jeu.

Je dis que c'est une infamie... ah! oui... je ne tiens pas.

FRÉDÉRIC.

Eh! quoi, madame, vous ne galopez pas?...

MADAME DESROSIERS.

Le galop me donne des palpitations, et mon docteur me l'a défendu... mais il m'a permis la contredanse.

FRÉDÉRIC.

Je m'inscris pour la première.

RAVINET, à Desrosiers.

Voyez-vous le jeu?

DESROSIERS, même jeu.

Parbleu! je ne suis pas aveugle.

RAVINET.

Vous n'y êtes pas, mon ami... voyez-vous le jeu, c'est-à-dire tenez-vous la triplure?

DESROSIERS.

Ah! oui... non...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OLIVIER, MADAME  
 RAVINET.

(Ils arrivent en galopant.)

MADAME RAVINET.

Reposons-nous un peu.

OLIVIER.

Quelle jolie invention que le galop! (A part.) Il faut que je la séduise avec des douceurs. (Il lui offre des pastilles.)

RAVINET.

Que vois-je ! ma femme !

DESROSIERS.

C'est votre tour... soyez donc à votre jeu, mon ami.

OLIVIER.

Air du *Galop de Gustave*.

Galop charmant  
Et séduisant,  
Ton entrain magique,  
Électrique,  
Doublant la joie et le plaisir,  
Vient nous saisir  
Et nous ravir !  
Dans tous les yeux  
Vifs et joyeux,  
Brille un air doux et tendre.  
Chaque danseur  
Sent battre un cœur  
Bien placé pour l'entendre.

(Ils repartent.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DE MASSÉ, DESIRÉE.

DE MASSÉ, à Desirée arrivant en galopant.

Quel doux émoi !  
Combien pour moi  
Cette soirée est belle !  
Ai-je l'espoir  
De vous revoir ?  
Répondez-moi, cruelle.

(Tremolo jusqu'à la reprise.)

DESIRÉE.

Mais, monsieur, vous êtes si pressant !...

FRÉDÉRIC, en se levant, à madame Desrosiers.

Voulez-vous que je vous reconduise au salon ?

MADAME DESROSIERS.

Oui, et surtout tâchons de prendre place au grand quadrille.

DESIRÉE, à de Massé.

Je ne suis pas ma maîtresse, je dépends d'un frère. (Elle laisse tomber son éventail; de Massé s'en saisit.) Rendez-le-moi.

DE MASSÉ.

Pas aujourd'hui... je vous le reporterai demain.

Une colonne de danseurs, ayant en tête madame Ravinet et Olivier, passe sur le devant de la scène. Frédéric et madame Desrosiers, de Massé et Desirée se mêlent à eux.)

CŒUR.

Galop charmant  
Et séduisant,  
Ton entrain magique,  
Électrique,  
Doublant la joie et le plaisir,  
Vient nous saisir  
Et nous ravir !

(Le galop est fini.)

## SCÈNE IX.

JOUVENEL, DESROSIERS. RAVINET.

DESROSIERS.

Danser le galop !

RAVINET.

Une danse immorale !

JOUVENEL.

Mais non... c'est gentil, le galop.

DESROSIERS, se levant.

Je ne joue plus.

RAVINET, de même.

Je jette les cartes.

JOUVENEL.

Alors, j'ai gagné... tiens ! justement vous aviez deux brelaus.

Air de *Fanchon*.

Vit-on fous de la sorte !...

DESROSIERS.

Un brelan ! que m'importe !

RAVINET.

Lorsque j'ai peur  
Pour mon honneur,  
Le jeu ne me plaît guère.

DESROSIERS.

Nous devons d'abord, mes amis,  
Craindre à nous trois de faire  
Un brelan de maris.

JOUVENEL.

Mais moi, je n'en suis pas.

DESROSIERS.

Égoïste !

RAVINET, regardant dans le bal.

Tiens, tiens... voilà qu'on invite aussi ta femme.

JOUVENEL.

Elle est au bal pour cela.

DESROSIERS, regardant aussi.

Elle va danser avec un jeune homme.

JOUVENEL.

Ne veux-tu pas qu'elle danse avec un goutteux ?

DESROSIERS.

Mais... une femme qui aurait des égards pour son mari... Que vois-je ! madame Desrosiers est invitée par le jeune homme de tout à l'heure ! elle accepte... ma femme s'affiche... et par contre-coup, je serai affiché aussi.

RAVINET.

M. Olivier va encore danser avec ma femme ! ah ! madame Ravinet !...

DESROSIERS.

Madame Desrosiers !...

RAVINET, à Desrosiers.

Il est clair...

DESROSIERS, à Ravinet.

Il est évident...

RAVINET.

Que l'on fait la cour...

DESROSIERS.

A nos femmes.

JOUVENEL.

Eh bien... qu'est-ce que ça fait?

RAVINET.

*Qu'est-ce que ça fait est très-joli.*

DESROSIERS.

J'adore son *qu'est-ce que ça fait*.

JOUVENEL.

On attaque notre honneur, c'est à nous de le défendre. Quant à moi, la lutte ne me fait pas peur.

RAVINET.

Ce n'est pas étonnant, tu es militaire.

DESROSIERS.

Heureusement pour toi.

JOUVENEL.

Vous ne fêtes pas... heureusement pour vous.

AIR : *C'était de mon temps.*

Oui, vous feriez, j'crois.

Chacun un triste militaire.

RAVINET.

J'am'raus mieux cent fois

Braver les périls de la guerre.

DESROSIERS.

Si l' sort des combats

Vous trahit, hélas!

On fait une belle retraite,

Chacun vous plaint dans la défaite;

Mais jamais on n'a vu

Plânder un mari vaincu.

RAVINET.

On les couvre de ridicule.

DESROSIERS.

On les inonde de quolibets.

JOUVENEL, se plaçant entre eux.

Il faut tâcher de les rejeter sur les galants... Selon vous, la guerre est déclarée... on fait danser nos femmes, songeons à la défensive... faisons une contre-mine, et dansons vis-à-vis.

DESROSIERS.

Invitons des danseuses.

RAVINET.

Je veux bien, je veux bien.

## SCÈNE X.

TOUÏ LE MONDE.

(On se place pour danser. — Prélude de la contredanse. Desrosiers a invité successivement plusieurs personnes, et après avoir fait le tour, il se retrouve face à face avec mademoiselle Desirée, qui cherche un danseur, et qui accepte l'invitation de Desrosiers; ils font vis-à-vis à madame Desrosiers.)

BONNIVET, qui avait pris place avant Desrosiers.

Monsieur, la place est prise.

DESROSIERS.

Reculez-vous un peu.

BONNIVET.

Je ne peux pas, j'ai mon vis-à-vis, et je danse avec mademoiselle Célestine, ma future, monsieur... ma future... (Il est repoussé tour à tour par Desrosiers, Ravinet et Jouvenel, et se trouve en face du public, sans vis-à-vis.) Avec qui donc danserai-je?

MADAME DESROSIERS.

Nous vous ferons vis-à-vis.

BONNIVET, à madame Desrosiers.

Ah! madame, je vous remercie... (À Célestine. Sois tranquille, ma Célestine... tu danseras.)

MADAME RAVINET.

Comment! monsieur Ravinet, vous dansez... Ah! que vous allez être drôle!

RAVINET.

Merci du compliment. (L'orchestre joue la ritournelle de la contredanse, et Desrosiers et Ravinet se mettent à danser.)

MADAME DESROSIERS.

Mais attendez donc, monsieur... vous troublez tout.

DESROSIERS, dansant toujours.

Je sais ce que je fais, je sais ce que je fais... C'est affreux! c'est abominable!

(Desrosiers et Ravinet troublent tout. — Le rideau baisse.)

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un arrière-magasin. — Une caisse d'emballage placée près de la cheminée; quelques cases remplies de porcelaines. Portes latérales; porte au fond.

## SCÈNE I.

M. DESROSIERS, MARIE.

(Au lever du rideau, madame Desrosiers transcrit sur un registre une lettre que son mari lui dicte.)

DESROSIERS, dictant.

« J'ai reçu votre honorée du 5 courant... »

MARIE.

Elle est jolie, son honorée! il ne nous fait que des reproches, et de quelle manière!...

DESROSIERS.

Écoute donc... cet homme est civilisé comme un faïencier de province... c'est de la terre de pipe... D'ailleurs, ça se met toujours... ça donne de la couleur au style... « votre honorée du 5 courant, dans laquelle vous m'adressez des reproches au sujet de mon dernier envoi... »

MARIE, ironiquement.

C'est agréable de copier des lettres de commerce!...

DESROSIERS.

Oui, ça développe les idées... ça forme l'intelligence... (Dictant.) « J'espère que vous serez content de celui-ci... » Ah! à propos... la caisse est-elle prête? Ambroise a-t-il tout emballé?

MARIE.

Je ne sais pas.

DESROSIERS.

Je vais le lui demander.

## SCÈNE II.

LES MÉMES, FRÉDÉRIC.

DESROSIERS, allant au-devant de Frédéric qui entre.

Eh! mais, c'est monsieur Frédéric... Monsieur... (Il salue; bas à sa femme.) Offre donc un siège... (Comme elle hésite, bas et d'un ton brusque.) Je t'ai déjà dit vingt fois que la femme d'un marchand doit être polie avec les pratiques.

MARIE, bas à Desrosiers.

Je serai très-polie, puisque vous le voulez.

FRÉDÉRIC, à part, regardant Desrosiers.

Il est donc toujours à son poste, fixe et inamovible! il me fait faire une consommation de porcelaine!... (Il s'assied entre Marie et Desrosiers.)

DESROSIERS.

Qu'est-ce que vous allez m'acheter aujourd'hui?... voyons...

FRÉDÉRIC, à part.

Déjà!... (Haut.) Oui, au fait, qu'est-ce que je pourrais bien vous acheter?... comme à l'ordinaire... une... soupière...

MARIE.

Voilà huit jours que vous en achetez; qu'est-ce que vous en faites donc?

DESROSIERS, sévèrement, à sa femme.

Ça ne vous regarde pas.

FRÉDÉRIC.

Moi, j'aime assez... les... d'abord, c'est ce que vous avez de mieux, (A part.) c'est-à-dire de moins cher.

DESROSIERS.

Eh! puis, ça fait très-bien dans un buffet... c'est un joli coup d'œil... bien placé par rang de taille, en descendant... et puis en remontant...

FRÉDÉRIC.

Ça fait des soupières chromatiques.

MARIE, riant.

Ah! ah! ah!

DESROSIERS, riant aussi.

Ah! ah! c'est très-joli, très-spirituel... (A part.) Je ne sais pas ce que ça veut dire... (Haut.) Nous avons beaucoup de personnes qui en font des collections. Moi qui vous parle, j'en ai des armoires remplies.

MARIE.

Mais vous, c'est votre état... tandis que monsieur... ah! ah!

FRÉDÉRIC.

Après ça, je n'y tiens pas; je m'arrangerai aussi

bien d'un autre article... qu'est-ce qui pourrait bien me convenir?

DESROSIERS.

Attendez, je vais voir... madame Desrosiers, vous donc chercher avec moi... toi qui dois connaître le goût de monsieur. (Ils vont chercher des porcelaines dans une armoire au fond.)

FRÉDÉRIC, seul sur le devant de la scène.

AIR du *Charlatanisme*.

Les fonds commencent à baisser,  
J'achète toute la semaine!

Mais dût la bontique y passer,  
Il faut qu'à mon but je parviennne.

J'achète quand on me sourit,  
J'achète pour un regard tendre,

Toujours j'achète... et sans crédit.

Aussi bientôt j'espère, comme on dit,  
Avoir du bonheur à revendre.

MARIE, revenant.

Nous ne trouvons rien de nouveau.

FRÉDÉRIC, bas à Marie.

Je n'aurai donc jamais le bonheur de vous rencontrer seule pour vous dire tout ce qu'il y a de passion dans mon cœur.

MARIE.

Mais, monsieur, je ne dois pas vous écouter, je suis mariée.

FRÉDÉRIC.

Dites sacrifiée, car votre mari est...

DESROSIERS, revenant avec un magot qu'il présente à Frédéric.

Un magot... un vrai magot façon chinoise... qu'est-ce que vous pensez de cela?

FRÉDÉRIC.

C'est mon avis.

DESROSIERS.

Ça fait bien sur une cheminée... je ne vous vendrai pas ça cher, vingt-cinq francs tout au juste... parce que c'est vous...

FRÉDÉRIC, à Marie.

Faut-il marchander?

MARIE.

Je vous le conseille, mon mari a vendu les pareils pour dix-huit francs...

DESROSIERS, à part.

Est-elle bête, ma femme!...

FRÉDÉRIC, lui faisant honte.

Ah! monsieur Desrosiers!...

DESROSIERS, cherchant une excuse.

Le travail est tout autre... c'est bien le même dessin si vous voulez, la même forme... ils se ressemblent à s'y méprendre, mais la différence est énorme... pour l'œil exercé... à cause du travail...

FRÉDÉRIC.

C'est possible, mais j'aimerais mieux autre chose... de moins travaillé.

DESROSIERS.

Dans quel genre? vous ne savez pas à peu près ce que vous voulez?

FRÉDÉRIC.

Je ne m'en doute pas...

DESROSIERS.

Nous allons trouver. Ma femme!... (Il retourne à son armoire.)

FRÉDÉRIC, bas à Marie.

Indiquez-moi donc un article qui lui manque, car enfin je ne peux pas acheter sa maison de commerce... en détail...

MARIE.

Nous n'avons plus de cabaret de Sèvres.

DESROSIERS, de son armoire.

J'ai là un beau service de table...

FRÉDÉRIC.

Vous m'y faites songer... il me faut un cabaret... porcelaine de Sèvres...

DESROSIERS.

J'ai vendu le dernier ce matin... mais il me sera facile de vous en procurer un... et quand je sortirai...

FRÉDÉRIC.

Ça me va très-bien... mais quand sortirez-vous?... voilà ce que je voudrais savoir.

DESROSIERS, regardant sa femme d'un œil jaloux, à part.

Qu'entend-il par là?... (Haut.) Eh bien! si vous voulez, nous allons y aller ensemble, vous choisirez.

FRÉDÉRIC, à part.

Il a un instinct de jalousie!... (Haut.) Ce serait avec le plus grand plaisir, mais c'est impossible, je pars pour Saint-Denis dans une demi-heure...

DESROSIERS, à part.

Il part... Et moi qui osais le soupçonner! gros jaloux que je suis! (Haut.) C'est bien différent... dès l'instant que vous allez à Saint-Denis, il est clair... Madame Desrosiers, donne-moi ma canne et mon chapeau.

FRÉDÉRIC.

Ainsi, monsieur Desrosiers, je compte sur vous.

Air : *Tu vas avoir aujourd'hui* (Tireur de Cartes).

Je m'en rapporte pour tout

A votre rare prudence;

Vous avez ma confiance,

Je connais votre bon goût;

Mais je vous recommande ici

De ménager un peu ma bourse.

(A part.)

Quand un mari gêne chez lui,

Il faut bien l'envoyer en course.

(Frédéric sort, — Marie va chercher la canne et le chapeau de son mari.)

### SCÈNE III.

DESROSIERS, seul.

Je suis un misérable d'avoir eu un instant l'idée affreuse que ce jeune homme... Ah!... je devrais lui en faire mes excuses... car enfin il a l'air très-vertueux...

### SCÈNE IV.

DESROSIERS, JOUVENEL.

JOUVENEL, à la cantonade.

Il est chez lui, n'est-ce pas?... très-bien... Eh! le voilà!

DESROSIERS.

Tiens! je me parlais de toi ce matin... en faisant ma barbe.

JOUVENEL.

Et tu ne t'es pas coupé, trembleur!... Eh bien, tes frayeurs sont-elles dissipées depuis le bal?

DESROSIERS.

J'étais un fou, un enfant, d'avoir peur! ce jeune homme parlait d'art à ma femme, ils causaient porcelaine... en un mot, ma femme faisait ce que nous appelons l'article. Si bien que depuis huit jours ce jeune homme est une de mes meilleures pratiques.

JOUVENEL.

Tu appelles ça une pratique?

DESROSIERS.

Mais dame! un individu qui me prend tous les jours pour quinze ou vingt francs de marchandises... Il est fort doux, fort gentil... et d'un commerce fort agréable.

Air de *l'Ours et le Pacha*.

Oui, c'est un aimable client,

Avec lui je trouve mon compte,

Et bien que payant tout comptant,

Il ne retient jamais l'escompte.

JOUVENEL.

Bien payer, souvent acheter,

Est d'une âme grande et loyale;

Oui, mais la sienne plus vénale

Peut-être veut-elle escompter

Ta félicité conjugale.

DESROSIERS.

Tu crois qu'il prendrait son six pour cent... si je le savais...

JOUVENEL.

Eh bien?..

DESROSIERS.

Je tournerais au tigre, et au lieu de lui vendre ma porcelaine, je la lui briserais sur le visage!...

JOUVENEL.

Ça n'a pas le sens commun; car alors ce serait toi qui payerais les morceaux... Du sang-froid...

DESROSIERS.

C'est bien facile à dire: je voudrais te voir à ma place.

JOUVENEL.

J'y suis... on fait aussi la cour à ma femme.

DESROSIERS, avec joie.

Bah! ce cher ami! (Il lui serre la main.)

JOUVENEL.

Seulement, je le sais, moi.

DESROSIERS.

Et ça te tranquillise!

JOUVENEL.

Moi, ça me convient très-bien... M. Charles de Massé m'a fait sa première visite en me rapportant l'éventail de ma sœur qu'elle avait égaré au bal... puis il est venu demeurer juste en face de chez moi, dans une maison qui m'appartient; il a pris un petit logement de cinq cents francs... un terme d'avance... ah! il est aussi bon locataire que le tien est bonne pratique: je viens de l'augmenter de cent écus... en qualité de voisin, il m'a demandé la permission de venir me voir.

DESROSIERS.

Et tu as consenti?...

JOUVENEL.

Avec le plus grand plaisir. J'en ai fait l'amî de la maison... il m'est fort utile... il travaille à mes écritures... et va en ville; il fait mes courses, mes commissions, j'étais sur le point de prendre un domestique, et avec lui j'espère m'en passer; tiens, en ce moment, il est chez moi, il me copie une relation que j'ai faite de mes campagnes.

DESROSIERS.

Es-tu bien sûr qu'il copie?

JOUVENEL.

Parfaitement, il a sa tâche... et je sais, montre à la main, le temps qu'il lui faut...

DESROSIERS.

Tu me fais bouillir avec ton calme! Eh quoi! un jeune homme se présenterait chez moi sous les dehors trompeurs d'une excellente pratique... Tiens, quand tu es entré j'allais sortir pour lui... un cabaret... qu'il m'a demandé.

JOUVENEL.

C'est ça, il t'envoie en course... il t'éloigne pour profiter de ton absence...

DESROSIERS.

Il est à Saint-Denis.

JOUVENEL.

Il est à deux pas d'ici... Je l'ai vu entrer au café du coin... comme je venais chez toi...

DESROSIERS.

Malédiction!...

JOUVENEL.

Il guette ta sortie.

DESROSIERS.

Et en attendant, il a peut-être l'infamie de consommer de la bière... oh! mon ami, j'ai soif... j'ai bien soif de vengeance... mais avant tout je veux délaireir cette affaire...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Tiens, mon ami, voilà ton chapeau et ta canne... Ah! monsieur Jouvenel, je vous salue...

JOUVENEL, saluant.

Madame...

MARIE.

Eh! mon Dieu! quelle drôle de figure tu as...

DESROSIERS.

C'est possible... (A Jouvenel.) ça me monte... sortons, j'éclaterais... Adieu, madame... Sortons, la bombe éclaterait.

## SCÈNE VI.

MARIE, seule.

Qu'est-ce qu'il a donc? il m'a jeté un regard... on ne sait jamais s'il est content ou fâché... et ces messieurs se plaignent de ne pas être aimés... est-ce notre faute!...

## SCÈNE VII.

MARIE, FRÉDÉRIC, puis UN EMBALLEUR.

FRÉDÉRIC.

Marie...

MARIE.

Vous ici, monsieur?

L'EMBALLEUR, entrant.

Pardou, madame, c'est c'te caisse qui doit contenir d' la porcelaine pour Rouen... monsieur m'a dit de la prendre.

MARIE.

Tout à l'heure... vous reviendrez.

L'EMBALLEUR.

Suffit, bourgeoise. (A part.) Ça m'a tout l'air d'un mirliflor qui veut faire de la casse dans le magasin du bourgeois. (Il sort.)

## SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, MARIE.

FRÉDÉRIC.

Enfin, je puis donc vous parler sans témoins!

MARIE.

Je vous croyais à Saint-Denis.

FRÉDÉRIC.

J'ai dit cela pour détourner les soupçons de votre jaloux, de votre tyran... j'épiais son absence; mais à présent que nous voilà réunis, ne causons que de notre amour.

MARIE.

Mais, monsieur, je ne vous ai pas dit que je vous aimais.

FRÉDÉRIC.

Oh! c'est vrai, madame, c'est vrai... vous ne me l'avez pas dit... mais j'avais cru, à la manière dont j'étais accueilli, reconnaître au moins un sentiment de pitié... et j'espérais...

MARIE.

Quoi donc, monsieur?...

FRÉDÉRIC.

Vous n'avez donc pas lu mon dernier feuilleton.

MARIE.

Pardonnez-moi.

FRÉDÉRIC.

Ma nouvelle ne vous a donc pas intéressée?

MARIE.

Oh! si, beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Oui... mais vous n'avez pas compris... la châtelaine, c'était vous... Loys le ménestrel, c'était moi... la salle d'armes, votre magasin de porcelaines... et M. Desrosiers, le vieux soudard...

MARIE.

Ainsi... la ruse qui éloigne le soudard, le rendez-vous surpris...

FRÉDÉRIC

C'est mon histoire.

AIR.

Et maintenant tous mes lecteurs attendent  
La suite au prochain numéro.  
Leurs abonnements me commandent :  
C'est pour demain qu'il me faut du nouveau.  
Mais ne soyez pas inhumaine,  
A votre arrêt doux ou cruel  
Est suspendu l'heur de la châtelaine  
Ou le trépas du pauvre ménestrel.  
Plaiguez le ménestrel,  
Je suis le ménestrel.

Bruit dans la confesse; on entend la voix de  
(Desrosiers.)

MARIE.

C'est mon mari! qu'est-ce qu'il aura encore oublié! oh! mon Dieu! s'il vous voit ici, vous qu'il croit à Saint-Denis, il soupçonnera...

FRÉDÉRIC.

Que m'importe! c'est un incident! ça fera une colonne de plus.

MARIE.

Mais moi, je serai perdue...

FRÉDÉRIC.

Ce mot décide le ménestrel... il se cachera...

MARIE.

C'est impossible!...

FRÉDÉRIC.

Vous avez bien une armoire... un étui de harpe... une cachette classique, enfin?

MARIE.

Rien du tout.

FRÉDÉRIC, se cachant dans la caisse.

Cette caisse... c'est peu poétique... mais on l'ennoblira. (La caisse est à claire-voie, de sorte qu'en écartant la paille qui garnit l'entre-deux des planches, Frédéric peut être vu du public.)

MARIE.

Quel bonheur que j'aie renvoyé Ambroise!... (Mettant de la paille sur la tête de Frédéric.) Prenez garde à la paille!

FRÉDÉRIC.

Oh! j'en ai une dans l'œil!

MARIE.

Fermez les yeux... (Elle place le couvercle sur la caisse.)

## SCÈNE IX.

JOUVENEL, DESROSIERS, MARIE,

FRÉDÉRIC, caché.

DESROSIERS, entrant d'une manière dramatique et regardant de tous côtés.

C'est moi.

MARIE.

Est-ce que vous avez oublié quelque chose, mon ami?

DESROSIERS.

Peut-être!...

JOUVENEL, à Desrosiers.

Modère-toi.

DESROSIERS, bas à Jouvenel.

Se serait-il évaporé comme une ombre légère?...

FRÉDÉRIC, dans la caisse.

Au fait, je suis très-bien comme ça! Quelle piquante aventure! Oh!... les clous!...

MARIE, à Desrosiers.

Enfin quel motif vous fait revenir!...

DESROSIERS.

J'ai réfléchi qu'il n'est pas loin de quatre heures... Je ferai aussi bien ma course après le dîner qu'il ne faut pas laisser refroidir...

JOUVENEL.

C'est moi qui lui ai donné cette idée...

MARIE, à part.

De quoi se mêle-t-il, celui-là!

DESROSIERS.

Et mon estomac t'en remercie. C'est aussi dans son intérêt, car il dîne avec nous, ce cher ami!

FRÉDÉRIC, qui a écouté.

Ils vont dîner, à présent... Eh bien, ils ne se gênent pas... Je me fatigue...

DESROSIERS.

Fais-nous mettre promptement le couvert!

MARIE, à part.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce qui va arriver! (Elle sort.)

## SCÈNE X.

DESROSIERS, JOUVENEL,

FRÉDÉRIC, caché.

DESROSIERS.

Il est caché ici!

JOUVENEL.

Mais où? cherchons.

DESROSIERS, indiquant une porte latérale.

Moi, de ce côté; toi, de l'autre. (Il indique l'autre porte latérale.)

JOUVENEL.

Ça fait qu'il ne pourra pas nous échapper. (Ils sortent chacun par une porte latérale.)

FRÉDÉRIC, soulevant le couvercle.

Si je pouvais filer pendant qu'ils me cherchent!... (Desrosiers et Jouvenel qui ont fait le tour de l'appartement paraissent ensemble à la porte du fond.)

JOUVENEL, de la porte.

Eh bien?

DESROSIERS, de même.

Eh bien?

JOUVENEL.

Rien.

DESROSIERS.

Rien.

FRÉDÉRIC, laissant tomber le couvercle.  
Déjà!...

JOUVENEL.

Il est là...

DESROSIERS, voulant s'élaner.  
Le misérable!...

JOUVENEL.

Chut! (Il l'arrête.)

### SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Ne vous impatientez pas, on va servir tout de suite.

DESROSIERS, sur le devant de la scène,  
bas à Jouvenel.

Mais avant de nous mettre à table, il faut chasser...

JOUVENEL, de même.

Pourquoi cela? tu dînes ordinairement à quatre heures : il est quatre heures, dinons. Eh quoi! tu dérangerais tes habitudes en faveur d'un amant! il est fait pour attendre.

DESROSIERS, souriant.

Oui, au fait, c'est son état, qu'il fasse anti-chambre : il est très-bien là; qu'il y reste.

JOUVENEL.

Tout est dans l'ordre : l'amant caché...

DESROSIERS.

Et le mari à table. Je ne sais trop quel est le plus ridicule de nous deux.

JOUVENEL.

Assurément ce n'est pas toi.

DESROSIERS.

J'en ai peur pour lui!

JOUVENEL, haut.

Quelle heureuse idée tu as eue! sans toi je changeais l'heure de mon dîner.

FRÉDÉRIC, caché.

Ce grand malheur!

DESROSIERS, haut.

Et pour qui? je vous le demande! pour un drôle...

FRÉDÉRIC, de même.

Qu'est-ce qu'il entend par là...

MARIE.

D'ordinaire vous en parlez autrement, et vous exigez que j'aie pour lui des égards.

DESROSIERS.

Mais j'en ai, des égards, quand il est là; c'est tout naturel, on a une bonne pâte de pratique, un bon jobard comme lui, qui paye trois fois ce que les choses valent, on lui fait des politesses parce que ça rapporte, et on se moque de lui parce que c'est un niais, un imbécile, un crétin. Figure-toi que je lui ai vendu vingt et une soupières.

JOUVENEL.

Très-bien.

DESROSIERS.

Et dix-sept moutardiers.

JOUVENEL.

Ah! ah! ah!

MARIE.

Oui, mon ami... mais il vous a demandé aujourd'hui même un cabaret de Sèvres.

DESROSIERS.

Nous verrons après dîner... mais avant, il faut que j'envoie cette caisse de porcelaine. A propos, Ambroise a-t-il emballé?

MARIE, vivement.

Oui, oui, mon ami.

DESROSIERS.

Il ne reste plus qu'à clouer le couvercle... ça va être l'affaire d'un moment.

MARIE.

Ambroise va le faire.

DESROSIERS.

Jouvenel va m'aider...

FRÉDÉRIC.

Ils vont me clouer, à présent!...

MARIE, bas à Frédéric.

Laissez faire.

FRÉDÉRIC, de même.

Comment! que je laisse faire!...

MARIE, de même.

Quand ils seront partis, je déferai le couvercle.

DESROSIERS; il cloue, ainsi que Jouvenel.

AIR des Forgerons.

Allons, à l'ouvrage!  
C'est très-important,  
Clouons (*bis.*) bien solidement;  
Ça va par roulage  
Voyager longtemps,  
Et les cahots sont durs et fréquents.

MARIE, à part.

Comme il doit être à la gêne!  
Mais vraiment...

JOUVENEL, clouant.

Pan, pan, pan!

MARIE, à part.

Ça donne bien de la peine,  
Un amant!

DESROSIERS, clouant.

Pan, pan, pan.

(A Jouvenel.)

Montrons que les maris, en France,  
Ne sont pas des Turcs; ma vengeance  
Ne va pas jusqu'à l'empaler...  
Il me suffit de l'emballer.

REPRISE.

On peut par roulage  
Voyager longtemps  
Et supporter des cahots fréquents :  
Ainsi bon voyage,  
Il peut maintenant  
Rouler sans craindre aucun accident.



## SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN CAMIONNEUR.

LE CAMIONNEUR.

C'est-il ici, notre bourgeois, qu'il y a une caisse à prendre?

JOUVENEL.

La voilà.

MARIE, vivement.

Mais ça ne doit partir que demain.

DESROSÏERS.

Où, mais pour avoir une place en dessous, il faut que ça aille au roulage ce soir.

LE CAMIONNEUR, renversant la caisse lourdement sur le côté.

Est-ce casuel, notre bourgeois?

DESROSÏERS.

Allez toujours, c'est bien emballé. Le camionneur sort en faisant tourner la caisse sans dessus dessous jusqu'à la porte.

MARIE, à part.

Pauvre jeune homme! qu'est-ce qu'il va devenir?...

DESROSÏERS, qui l'a écoutée.

La fable du quartier.

MARIE.

Quoi! vous saviez... ah!... (Elle se cache le visage.)

DESROSÏERS.

Voilà comment j'expédie les amoureux...

JOUVENEL.

A celui de ma femme maintenant... L'orchestre joue l'air : *Bon voyage, monsieur Dumolet*.

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre simplement meublée. — Portes latérales à droite, l'une conduisant à la chambre de madame Jouvenel, l'autre à celle de Desirée. — Armoire ouverte par le côté sur le parloir; fenêtre au fond, par laquelle on voit la maison d'en face et les fenêtres du logement de de Massé. — Table placée près de la chambre de madame Jouvenel, flambeaux allumés.

## SCÈNE I.

DE MASSÉ, copiant; DESIRÉE,

MADAME JOUVENEL, travaillant près de lui.

DE MASSÉ, après avoir copié avec activité.

Enfin, me voilà au bas de la page; je puis respirer... Comme s'adressant aux deux femmes, mais ne regardant que madame Jouvenel. Que vous êtes aimables, mesdames, de me tenir ainsi compagnie. Après de vous, je passerais ma vie à copier.

MADAME JOUVENEL, se moquant.

Sans boire ni manger?

DE MASSÉ.

Oh! madame... quand le cœur est plein... Desirée soupire.

MADAME JOUVENEL, l'interrompant.

Si vous causez toujours, la besogne n'avancera pas.

DE MASSÉ, regardant son papier.

Ça n'est pas encore sec... Je disais donc?...

DESIRÉE, avec empressement.

Vous disiez qu'une personne vraiment sensible peut se nourrir de son seul amour... mais nous sommes trop jeunes tous les deux pour en avoir fait l'expérience. Aucune femme, n'est-ce pas, n'a sur votre cœur une influence?...

DE MASSÉ, regardant son papier.

Pardon, c'est sec... Il retourne vivement la page et se met à copier.)

DESIRÉE, à part.

Il est timide...

DE MASSÉ, lisant tout haut ce qu'il vient de copier.

« C'est alors que je fus blessé... Virgule. »

H.

DESIRÉE.

Ah! quel vilain état que l'état militaire... et les balles sont aveugles... Sait-on où elles frappent?... au cœur, quelquefois. Je ne pourrais pas être la femme d'un officier... même supérieur... Baisant les yeux; et je trouve que le commerce, la finance...

DE MASSÉ, raturant.

Pardon, vous me faites tromper...

DESIRÉE, à part.

Je lui donne des distractions! pauvre jeune homme!

DE MASSÉ, lisant tout haut ce qu'il va copier.

« Je reçus l'ordre de partir. »

DESIRÉE.

Mon Dieu, oui! ces pauvres maris militaires ne s'appartiennent pas, et encore moins à leur femme. Par exemple, mon frère doit se trouver à Versailles demain matin, à cinq heures, pour une inspection... eh bien! afin de pouvoir être exact, il faut qu'il parte dès ce soir, et nous passerons la nuit ici, seules! Une jeune femme et une demoiselle! pas de cavalier pour nous défendre... et aujourd'hui qu'on ne parle que de voleurs...

DE MASSÉ, vivement. (On se lève.)

On dit même que le quartier en est infesté... pas plus tard qu'hier on a volé à dix pas d'ici... chez le bijoutier.

MADAME JOUVENEL.

Ce n'est peut-être pas vrai.

DE MASSÉ.

On a enfoncé deux volets.

DESIRÉE.

Quelle imprudence de nous laisser sans protecteur... moi, dont les fenêtres ne sont pas grillées!... eh! mon Dieu! je pense que je les ai laissées ouvertes... j'ai toujours peur qu'on ne se glisse sous mon lit... je vais me barricader...

DE MASSÉ.

S'il y a du danger, appelez-moi.

DESIRÉE.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! je suis toute tremblante! (Elle sort.)

## SCÈNE II.

MADAME JOUVENEL, DE MASSÉ.

DE MASSÉ, vivement.

Rassurez-vous, madame... je veillerai sur vous...

MADAME JOUVENEL.

Mais, monsieur, je n'ai pas peur.

DE MASSÉ.

Mille dangers vous menacent... je passerai la nuit ici.

MADAME JOUVENEL.

Mais je vous assure que non.

DE MASSÉ.

Ah! madame... je vous ai parlé de mon amour, vous n'avez pas voulu m'entendre... je ne vous en veux pas.

MADAME JOUVENEL.

Je l'espère.

DE MASSÉ.

Et maintenant, vous me refuseriez jusqu'au bonheur de vous défendre... de vous protéger... car c'est là mon seul désir, mon unique pensée!

MADAME JOUVENEL.

Mais, monsieur... il faudrait d'abord qu'il y eût un danger, et si vous réfléchissiez un instant...

DE MASSÉ.

Non, madame, je ne réfléchis pas, je ne veux pas réfléchir.

MADAME JOUVENEL.

Vous avez tort... c'est quelquefois très-utile.

DE MASSÉ.

Je veillerai sur vous, je vous défendrai malgré vous... c'est mon droit et j'en userai... Si vous refusez de me laisser ici, eh bien! je passerai la nuit dans la rue, sous vos fenêtres.

MADAME JOUVENEL.

Vous aurez encore bien plus tort... les nuits sont fraîches...

DE MASSÉ.

Que m'importe!

MADAME JOUVENEL.

Le temps est à la pluie.

DE MASSÉ.

Je braverai la pluie.

MADAME JOUVENEL.

Vous attraperez un gros rhume. Croyez-moi... vous serez bien mieux dans votre lit.

DE MASSÉ.

Est-ce que je pourrais dormir?

Avec d'Aristippe.

Toute la nuit je ferai sentinelle,  
C'est à cela que se bornent mes vœux;  
Grâce à mon rêve, oui, malgré vous, cruelle,  
Je trouverai le moyen d'être heureux.

MADAME JOUVENEL.

Ce projet-là, croyez-moi, vaut bien mieux;  
Du moins sur vous si le nuage crève,  
Vous aurez chaud, vous serez abrité,  
Et vous verrez que le bonheur en rêve  
Est préférable à la réalité.

JOUVENEL, dans la coulisse.

Surtout, veillez bien à ce que les portes soient fermées.

MADAME JOUVENEL.

J'entends mon mari! si vous voulez lui faire part de vos idées généreuses et chevaleresques...

DE MASSÉ.

Eh! madame, les hommes, les maris surtout, comprennent-ils cette délicatesse de sentiment que les femmes entendent si bien?... Il serait capable de ne pas croire à ce dévouement pur et désintéressé...

MADAME JOUVENEL.

Ça se pourrait bien.

DE MASSÉ.

C'est pour cela qu'il faut lui taire... lui cacher... et tenez... il ne doit rester que quelques instants, et partir pour Versailles... j'attendrai ici son départ. (Il se cache dans l'armoire qui a une ouverture sur le public.)

MADAME JOUVENEL.

Mais, monsieur, je vous en prie...

## SCÈNE III.

M. et MADAME JOUVENEL; DE MASSE caché.

JOUVENEL.

Tiens, tu es seule!

MADAME JOUVENEL, hésitant.

Oui... mon ami.

DE MASSÉ, caché.

Elle ne me trahira pas.

MADAME JOUVENEL, à part.

En lui disant qu'il est là, je serais peut-être la cause d'un duel...

JOUVENEL, regardant le cahier que copie de Massé.

Ah! je ne suis pas content, mon copiste se néglige... nous avons eu des distractions. Je suis sûr que c'est plein de fautes, je vois déjà des abréviations, style de banquier... (Il reforme la table et la place près de la chambre de Desirée.) mais je n'ai pas le temps d'examiner, il faut que je mette mon grand uniforme. Il est dans ce cabinet.

MADAME JOUVENEL, à part.

Ah! mon Dieu!

DE MASSÉ, caché.

Je n'entends rien.

MADAME JOUVENEL, à son mari qui va vers l'armoire.

Mon ami...

JOUVENEL.

D'où vient ce trouble, cette hésitation?...

MADAME JOUVENEL.

J'ai une révélation à te faire, mais promets-moi de ne pas te fâcher.

JOUVENEL.

Je devine ce que tu vas me dire... monsieur de Massé est là, dans ce cabinet.

MADAME JOUVENEL.

Oui.

JOUVENEL.

Où il s'est caché malgré toi... je sais tout... j'ai tout entendu...

MADAME JOUVENEL.

Vraiment!

JOUVENEL.

Éloigne-toi.

MADAME JOUVENEL.

Tu veux?...

JOUVENEL.

Sois tranquille... les choses se passeront le mieux du monde.

MADAME JOUVENEL, à part.

Oh! n'importe... écoutons. (Elle entre dans sa chambre.)

JOUVENEL, ouvrant le cabinet.

Qu'est-ce que vous faites donc là? voyons... sortez donc! vous êtes roulé dans mon manteau, Dieu me pardonne!

DE MASSÉ, jetant le manteau dans lequel il est roulé.

Je dois vous dire que je suis seul coupable...

JOUVENEL.

Eh! mon Dieu!... il n'y a personne de coupable... je vous crois même parfaitement innocent... ayez la bonté de me passer mon habit.

DE MASSÉ le lui passe machinalement.

Voilà.

JOUVENEL.

Mon épée, s'il vous plaît... (Il prend l'épée, la tire. — Effroi de de Massé. — Il la remet dans le fourreau.) Pas rouillée du tout... (Prenant son chapeau.) Est-ce que vous avez juré guerre à mort à mes effets? voilà comme vous arrangez mon chapeau!...

DE MASSÉ.

Monsieur, je suis à votre discrétion, vous avez le droit de me demander...

JOUVENEL.

J'aurais le droit de vous demander un autre chapeau... quelle idée aussi d'aller vous loger là-dedans! vous jouez donc à cache-cache avec ma petite sœur?

DE MASSÉ, à part.

Atroce plaisanterie! (Haut.) Assez, monsieur, nous nous reverrons...

JOUVENEL.

J'espère bien le contraire... je vous consignerai chez mon portier.

DE MASSÉ, à part.

Quand on met les amants à la porte, ils rentrent toujours par la fenêtre...

JOUVENEL, le reconduisant.

Au plaisir de ne plus vous revoir... j'en suis fâché, ça va laisser en souffrance la copie de mes mémoires. (De Massé sort.) Cependant, si vous voulez copier chez vous...

#### SCÈNE IV.

JOUVENEL, MADAME JOUVENEL.

JOUVENEL.

Eh bien! qu'en dis-tu?

MADAME JOUVENEL.

Ah! mon ami, je suis bien heureuse... grâce au ciel, me voilà débarrassée d'un grand ennui... l'amour de ce jeune homme.

JOUVENEL.

J'avais tout compris dès le premier jour... mais je voulais que la confiance me vint de toi... tu es une brave petite femme; et maintenant viens m'embrasser.

MADAME JOUVENEL.

Avec plaisir... (Elle l'embrasse.)

JOUVENEL.

Mieux que cela... narguons les amoureux. (Il va ouvrir la croisée du fond.) Le tien est rentré sans doute... Encore un baiser. (Il l'embrasse.)

MADAME JOUVENEL.

Air de *Pauseron*.

Oui, prouvons que même à Paris  
Le bonheur est pour les maris.

JOUVENEL.

Paravents, coffres, cachettes,  
Tribunaux, pièges, traquenard,  
Fenêtres, portes secrètes,  
Des amoureux voilà la part.

MADAME JOUVENEL.

Je puis dans cette demeure,  
Même après la lune de miel,  
T'aimer à la face du ciel,  
Et te le dire à toute heure.

ENSEMBLE.

Oui, prouvons que même à Paris  
Le bonheur est pour les maris.

(Madame Jovenel se jette dans les bras de son mari.)

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, DESIRÉE.

DESIRÉE.

Que vois-je!... quelle gaieté!... quel entrain!...

JOUVENEL.

Eh!... c'est pour donner à ma petite femme un peu de joie avant mon départ... une nuit solitaire... je ne l'ai pas habituée à cela...

DESIRÉE.

Mon frère... mon frère... vous allez oublier que

vous parlez devant une demoiselle... lisez plutôt cette lettre qui vient d'arriver pour vous.

JOUVENEL, lisant.

Encore une bonne nouvelle... la journée est heureuse... l'inspection est remise.

MADAME JOUVENEL.

Oh! que je suis contente!

DESIRÉE, à part.

Il reste... il me semble que j'en suis fâchée... serait-ce un pressentiment?...

JOUVENEL.

Mais tu dois être fatiguée, petite femme; allons nous coucher... Il prend sa femme par le bras, et rentre avec elle. — Emportant un flambeau.) Bonne nuit, ma sœur.

DESIRÉE.

Bonne nuit, mon frère... Ah!... (Elle soupire et rentre dans sa chambre, emportant un flambeau.)

### SCÈNE VI.

DE MASSÉ, seul, à sa fenêtre.

Eh! vite, à la besogne. Jetons un pont... (Il place une planche qui va de sa fenêtre à celle de Jovenel.) Maintenant il ne faut pas que la tête me tourne. (Il traverse en chancelant, une lanterne à la main. Le pied lui glisse, la lanterne lui échappe... tombe dans la rue, et lui dans la chambre.) Ah! mon Dieu!... je me suis cru dans la rue! Heureusement ce n'est que ma lanterne qui a fait le saut périlleux: oui, mais me voilà sans lumière. Je ne sais plus comment m'orienter. (Il cherche en tâtonnant et se heurte contre la table.) Je me reconnais. Voici la table où je copie... placée par moi juste à côté de sa chambre...

Air de la Colonne.

Bureau charmant, mon sauveur et mon guide,

Toi que j'ai maudit tous les jours,

En copiant un manuscrit stupide;

Tu vas donc servir mes amours.

Grâce à ton généreux secours,

Je vais à ses fâdes histoires

(Le mari doit t'en savoir gré, vraiment,)

Mêler un feuillet de roman,

Dans l'intérêt de ses mémoires...

Afin d'égayer ses mémoires.

(Il frappe à la porte de Desirée.)

DESIRÉE.

Qui est là?

DE MASSÉ.

L'amant le plus fidèle, le plus dévoué.

### SCÈNE VII.

DE MASSÉ, DESIRÉE.

DESIRÉE, à mi-voix.

Grand Dieu! c'est vous! ô mes pressentiments!... Elle se laisse aller tout émue sur une chaise.)

DE MASSÉ.

Vous m'aviez donc compris?

DESIRÉE.

Parlons bas, pour que ma belle-sœur ne puisse pas nous entendre.

DE MASSÉ, à part.

Elle ne se fâche pas? bon!... je le savais bien, que c'était une ruse.

DESIRÉE.

Eh quoi! vous ici à l'heure qu'il est... mais comment?...

DE MASSÉ.

Une planche, de ma fenêtre à celle-ci.

DESIRÉE.

Imprudent! et si le pied vous avait manqué, vous étiez mort!...

DE MASSÉ.

Qu'importe, on peut bien risquer quelque chose pour la femme que l'on chérit, que l'on adore...

DESIRÉE, avec sentiment.

Et vous n'avez pas songé aux personnes que vous plongeriez dans l'alliction?

DE MASSÉ.

Il en est donc?... oh!... dites... dites-moi que c'est vous...

DESIRÉE.

Je ne sais que répondre, je suis si troublée... vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

DE MASSÉ.

C'est que nous sommes loin de ces regards jaloux qui nous surveillent. C'est que je puis vous dire tout haut que je vous aime, sans que d'autres l'entendent...

DESIRÉE.

Quelle délicatesse! pauvre garçon...

DE MASSÉ.

C'est que je ne suis pas glacé par la présence de votre maître, de votre tyran, de M. Jovenel enfin!...

DESIRÉE.

Il faudra bien qu'il consente à notre amour.

DE MASSÉ.

Lui!...

DESIRÉE.

Je me séparerais plutôt.

DE MASSÉ.

Il serait vrai!... je ne puis croire à tant de bonheur; j'en veux une preuve.

DESIRÉE.

Oh! soyez sage... (Il l'embrasse.) Méchant... je suis plus généreuse que vous... je ne vous ai pas demandé les preuves de votre amour.

DE MASSÉ.

Je vous en ai donné mille.

DESIRÉE.

Lesquelles?...

DE MASSÉ.

N'est-ce donc rien que de copier tout le jour d'ennuyeux manuscrits pour donner un motif à mes visites... et pour détourner les soupçons de votre mari...

DESIRÉE.

Hein!...

DE MASSÉ.

N'est-ce donc rien, pour lui donner le change, de faire l'aimable avec votre belle-sœur...

DESIRÉE, à part.

Qu'entends-je!

DE MASSÉ.

Cette vieille folle qui me croit passionné pour elle, et m'assassine de ses regards atrocement langoureux...

DESIRÉE.

Oh! j'étouffe... je suffoque!... (De Massé va pour la secourir. — Le repoussant.) Monstre indigne!

DE MASSÉ.

O Dieu! la vicille!... je suis mort!...

DESIRÉE.

*Air de Wallace.*

Redoute ma colère!  
De qui m'ose outrager,  
tisolent, téméraire,  
Je saurai me venger.

DE MASSÉ.

Ici je vous demande grâce.

(A part.)

Quelle méprise... et qu'ai-je fait!

DESIRÉE.

Non, je veux punir tant d'audace.

DE MASSÉ.

Il en faut beaucoup, en effet.

ENSEMBLE.

DESIRÉE.

Redoute ma colère, etc.

DE MASSÉ.

Calmez votre colère,  
N'allez pas vous venger, etc.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOUVENEL.

JOUVENEL, entrant avec un pistolet et un flambeau à la main. — Jour à la rampe.

D'où vient ce bruit?...

DESIRÉE, se jetant dans les bras de son frère.

Je suis innocente... je te le jure, mon frère! ce n'est pas moi!...

DE MASSÉ, bas à Desirée.

Silence!...

JOUVENEL, d'un grand sérieux.

Un homme chez moi en tête-à-tête avec ma sœur! (A part.) Je tiens ma vengeance. (Haut.) Monsieur, je l'avoue en rougissant, j'avais cru jusqu'ici que vos assiduités étaient pour ma femme... mais je dois me rendre à l'évidence... ce rendez-vous nocturne suffit pour m'éclairer.

DE MASSÉ.

Monsieur...

JOUVENEL.

Je sais ce que vous allez me dire... Elle est

filie, libre, maîtresse de son choix... il est tombé sur vous...

DE MASSÉ.

Mais... monsieur...

JOUVENEL.

J'aurais mieux aimé que vous vous fussiez adressé à moi... mais la jeunesse et la force des passions vous excusent tous deux.

DE MASSÉ.

Ah çà! mais... Ah çà! mais...

JOUVENEL.

Je n'abuserai pas de ma position pour vous faire des reproches... je vous crois homme d'honneur, ma sœur a été outragée, vous comprenez qu'il nous faut une réparation : demain j'aurai des témoins.

DESIRÉE.

O ciel! un combat!...

JOUVENEL.

Du tout... un contrat.

DE MASSÉ.

Hein!...

JOUVENEL.

Un mariage seul peut effacer...

DE MASSÉ.

Mais mademoiselle ne consentira pas... (Bas à Desirée.) Vous savez la vérité, mademoiselle...

DESIRÉE.

C'est une nécessité affreuse que d'unir sa destinée à celle d'un homme dont les sentiments... sont douteux.

DE MASSÉ.

Comment, douteux?...

DESIRÉE.

Mais quand le devoir commande, il ne faut pas hésiter; et je me sacrifie à l'honneur de ma famille entière.

DE MASSÉ.

Mais c'est un guet-ap...  
JOUVENEL.

Pas un mot de plus... il serait offensant pour nous tous... Ma sœur a été compromise... vous allez me signer une promesse de mariage, ou sauter par cette fenêtre. (Il arme son pistolet.)

DE MASSÉ, allant vers la fenêtre.

Au moins voilà une issue...

JOUVENEL.

Choisissez...

DE MASSÉ.

A quel étage demeurez-vous, monsieur?

JOUVENEL.

Au second...

DE MASSÉ.

Je choisis la fenêtre.

DESIRÉE.

Plus d'espoir!...

JOUVENEL, continuant.

Au-dessus de l'entresol.

DE MASSÉ, s'arrêtant.

Ah! diable... vous avez l'entre-sol pour vous... vous gagnez d'un entre-sol.

JOUVENEL.

Voici du papier et une plume. (Il fait passer de Massé vers la table.)

DE MASSÉ, qui s'assied et qui écrit.

Demain, je dépose ma plainte entre les mains du procureur du roi.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME JOUVENEL.

MADAME JOUVENEL, entrant.

Eh bien! mon ami, tu ne reviens pas?

JOUVENEL.

J'étais occupé à conclure un mariage, et je te présente les nouveaux époux. (Le rideau baisse sur l'air: *Il faut des époux assortis.*)

## ACTE QUATRIÈME.

La scène se passe chez M. Ravinet. — Une cour plantée. — A gauche, petite maison en saillie. — Un balcon.

Au fond, mur interrompu par une grille; à côté de la grille, une niche à chien. — A droite, maison du jardinier.

### SCÈNE I.

M. RAVINET, MADAME ERNESTINE, RAVINET.

ERNESTINE, à son mari, qui, au lever du rideau, ferme la grille.

Pourquoi fermez-vous donc cette grille, monsieur Ravinet, puisque vous allez sortir pour faire votre faction de nuit?

RAVINET.

Oh! une simple précaution: Passy est trop près de Paris; on n'y est à l'abri ni des voleurs ni des amoureux; c'est effrayant pour un mari qui, en qualité d'employé, est obligé de passer toutes ses journées au Trésor... mon trésor!

ERNESTINE.

Ne m'appellez donc plus comme cela! je ne sais jamais si c'est de votre femme ou de votre bureau que vous parlez.

RAVINET.

Peux-tu t'y tromper? Mon trésor de femme, qui fait le bonheur de mon existence, est-ce que cela ressemble à mon bureau du Trésor, qui fait mon désespoir, puisqu'il m'éloigne de toi régulièrement de neuf à cinq?

Air du *Piège*.

Mari, sous-chef, entre mes deux emplois

Remarque donc la différence extrême:

Là-bas, je suis inexact quelquefois;

Ici, l'exactitude même.

J'admets fort bien au Trésor-Rivoli

Qu'on me commande ou bien qu'on fasse mes affaires;

Où, mais j'exclus du trésor de Passy

Les chefs et les surnuméraires.

Va, va, tu n'entends rien aux douces câlineries d'une âme tendre, Ernestine. C'est moi qui suis la femme; jamais un de ces jolis petits mots d'amitié ne s'échapperait de ta bouche; pourquoi ne m'appellerais-tu pas ton bichon?

ERNESTINE.

Mon bichon! comme un chien?.

RAVINET.

Tu n'en as pas; nous n'avons que Pataud, il n'y aurait pas d'erreur possible; ne suis-je pas votre unique?

ERNESTINE.

Où, certainement, monsieur, mon unique, (A part.) et sans pareil.

RAVINET.

Bien vrai? (Il l'embrasse.) Mais n'ai-je pas entendu quelque chose?

ERNESTINE, à part.

Mon Dieu! Olivier, peut-être!

RAVINET.

Écoute!

ERNESTINE.

Oh! je n'entends rien! monsieur.

RAVINET.

Attends, je vais voir. (Il va regarder en dehors de la grille.)

ERNESTINE.

Mon Dieu! est-ce que tous les maris sont comme ça maussades, ennuyeux?...

Air nouveau.

Leur jalousie, ah! quel supplice!

Nous vent toujours voir en défaut.

Ils ont bien peur qu'on les trahisse,

Et font pour ça tout ce qu'il faut.

Ils font pour ça tout ce qu'il faut.

Toujours près d'eux comme leur ombre,

Ils ont un contraste vivant;

Quand l'époux est maussade et sombre,

Lui se montre empressé, galant.

Est-ce nous qui sommes coupables

S'ils ne savent pas nous charmer?

Les maris ne sont pas aimables,

Comment pouvons-nous les aimer?

Leur jalousie, etc.

(La nuit vient petit à petit.)

RAVINET, rentrant.

Je me trompais.

ERNESTINE.

Allez-vous encore me tourmenter pour une mouche qui vole, un étranger qui passe?

RAVINET.

Te tourmenter! moi! quand je ne songe qu'à ton bonheur! Afin de te faire respirer plus à ton aise et de te maintenir le teint frais, ne t'ai-je pas loué cette petite maison hors barrière?...

ERNESTINE, à part.

Où, pour m'éloigner de tous les jeunes gens.

RAVINET.

Aussi, tu deviens tous les jours plus jolie.

ERNESTINE, à part.

La belle avance! il n'y a personne ici pour me le dire.

RAVINET.

Tu as désiré l'exercice du cheval, et tout de suite je t'ai acheté un âne; tu aimes les fleurs, je t'ai entourée de celles qui sont particulièrement ton image, le volubilis, la tulipe, la renoncule.

ERNESTINE.

Elles sont jolies vos fleurs! elles sont toutes fanées.

RAVINET.

Fanées! (A part.) Elle ne m'a jamais rien dit d'aussi sec. Et voilà tout le fruit de mes fleurs!

ERNESTINE, à part.

Mon Dieu! mon Dieu! mon mari ne s'en ira pas! (Haut.) Mon ami, songe donc que tu es en retard; l'heure de ta faction approche.

RAVINET.

Tu as raison.

ERNESTINE.

Je vais préparer ton fournement.

RAVINET.

C'est cela. Elle rentre. Diable! ma femme a l'air bien pressé de me voir partir! et être obligé d'aller monter la garde! Maudite garde!... Ah! une idée! Je dirai à mon colonel que j'éprouve des inquiétudes... dans les jambes... et je me ferai réformer. (Il rentre.)

## SCÈNE II.

OLIVIER, seul, paraissant sur le mur.

Négligé très-élégant.

Bon! la grille est fermée... le mari est absent... à moi le champ de bataille! oh!... il est joli le champ de bataille! tout parsemé de tessons de bouteilles... comme ça coupe!... diables de tessons, va!... mon sang qui coule au commencement de l'aventure... quel présage! n'importe... le mari monte la garde... sa divine compagne m'en a instruit, en me disant combien elle avait peur ces jours-là... la nuit... seule dans sa petite maison... et je ne puis manquer à un rendez-vous si positif... Descendons... je me suis déjà déchiré les mains... prenons garde de nous déchirer autre chose. Un instant... qu'est-ce que je vois là, au-dessous de moi? une niche à chien, Dieu me pardonne!... (Il se remet sur le mur.)

Air du *Luth gélant*.

Fichtre! halte là! je n'ose plus broncher.

Toute la nuit me faudra-t-il percher!

L'amour m'a fait beau jeu, mais le hasard me triche,  
Quand la femme m'attend, faut-il que dans sa niche,  
Pour m'arrêter tout court, je rencontre un caniche...  
Où la fidélité va-t-elle se nichier!...

Sachons d'abord si elle est occupée... C'est que le matin me déchirerait autrement encore que les tessons de bouteilles... Hum! hum! Pataud!... il ne sort pas de sa demeure! (Il jette un morceau de plâtre.) Rien non plus! la bête est en ville... je puis me risquer... et sa maison va même me servir de courte échelle. (Il descend.) Bon!... me voilà en bas... le mari est retourné au poste; moi je suis au mien... il ne s'agit plus que d'annoncer ma présence par un léger prélude... je suis ému comme le jour d'une première représentation. (Il chante: *Je suis Lindor*, et s'accompagne en frappant sur son chapeau. — On entend la voix de Ravinet.) Oh! le mari! (Il se cache sous le balcon.)

## SCÈNE III.

OLIVIER, sous le balcon; RAVINET  
et ERNESTINE, paraissant sur le balcon.

RAVINET.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ERNESTINE.

C'est le crin-crin de quelque musicien de la barrière, sans doute.

OLIVIER, sous le balcon.

O présence d'esprit féminine!...

RAVINET.

Ou plutôt un aveugle qui rentre dans son giletas.

OLIVIER, sous le balcon.

Aveugle! J'espère bien que c'est lui qui sera aveugle.

RAVINET.

Ernestine!

ERNESTINE.

Mon ami?

RAVINET.

As-tu recommandé à Antoine de placer les traquenards et les pièges à loup autour de la maison, pour te rassurer pendant mon absence?

ERNESTINE.

Où, mon ami.

OLIVIER, à part.

Qu'entends-je! Elle sait que je dois venir, et elle fait placer des pièges à loup... Ah! mais... ah! mais...

ERNESTINE.

Vous aurez un temps superbe pour vos patrouilles; quand il pleut, vous ne sauriez croire combien je souffre pour vous!

OLIVIER, à part.

C'est ça, elle m'a l'air sensible! Des pièges à loup!

RAVINET, se penchant pour voir le temps.

Où, oui, l'orage s'est dissipé, il n'y aura pas de pluie. Il faut que j'arrose mes fleurs.

OLIVIER.

Arrose, arrose, gros horticulteur!... (Ravinet prend un arrosoir et le vide, une partie tombe sur la tête d'Olivier.) Oh!... ça me coule dans le dos!

ERNESTINE.

Mais, mon ami, vous versez à côté.

RAVINET.

Tu crois?

OLIVIER, à part.

Elle appelle ça à côté.

RAVINET.

Donne-moi l'autre arrosoir.

ERNESTINE.

Mon ami, il est vide.

OLIVIER, à part.

C'est heureux!... et être obligé de gober tout sans broncher, comme un soldat, l'arme au bras, sous le feu de l'ennemi.

RAVINET.

Mais l'heure de ma faction approche... passons vite mes buffleteries.

OLIVIER, à part.

Ah! enfin! il va donc partir, le buffle!

RAVINET.

Toutes les fois que je suis obligé de te quitter, Ernestine, il me semble... que je vais être...

ERNESTINE.

Quoi donc? monsieur...

RAVINET, avec un soupir.

Ah! rien! rien... (La baisant au front.) Adieu, Ernestine... pense à moi. (Ils disparaissent du balcon.)

OLIVIER, seul.

Diable! il va peut-être traverser la cour... justement... oh! (Il se blottit contre le coin de la maison.)

RAVINET, paraissant dans la cour.

Et être obligé d'aller faire une faction à la mairie, quand on a une femme dans sa maison, la jalousie dans son cœur... et froid aux pieds! Ô patrie! Encore si on pouvait emporter une chauffette! (Il place son fusil sur l'épaule, et manque d'éborgner Olivier avec la baïonnette. — Il sort et ferme la grille.)

#### SCÈNE IV.

OLIVIER, puis ERNESTINE.

OLIVIER.

Pst!... pst!... âme de ma vie... je suis là. (Ernestine paraît au balcon.)

ERNESTINE.

Je le sais bien.

OLIVIER.

Et j'étais là. (Il désigne le dessous du balcon.)

ERNESTINE.

Je m'en doutais.

OLIVIER.

Alors, vous auriez bien dû me faire passer un parapluie... j'en ai le frisson... brrr... brrr...

ERNESTINE.

Pauvre garçon!... vous êtes donc trempé?

OLIVIER.

Comme un saule pleureur, après l'orage... et il en a fait, de l'orage!... il faut que votre mari ait des arrosoirs de Gargantua... mais enfin, il est parti!

ERNESTINE.

Et ça n'a pas été sans peine...

OLIVIER.

Ah! respirons... que la vie nous soit légère... et que les flammes de l'amour sèchent un peu mes vêtements... si c'est possible. Mais votre tyran vient enfin de mettre la grille entre nous et lui... cette affreuse grille qui m'a donné un faux signal.

ERNESTINE.

Oh! j'en ai été bien contrariée, allez.

OLIVIER.

Fichtre! et moi donc! encore, si je n'avais été que contrarié!

ERNESTINE.

Heureusement, mon mari ne s'est pas aperçu de votre présence...

OLIVIER.

Non, non... c'est moi qui me suis aperçu de la sienne...

ERNESTINE.

Ça vaut bien mieux.

OLIVIER.

Bien mieux!... mais je vous vois, je vous entends... le moment est venu de me laisser lire dans votre âme...

ERNESTINE.

Olivier! Olivier!

OLIVIER.

Mais, comment lire de si loin... la nuit surtout... je vais monter près de vous.

ERNESTINE.

Une escalade!... Olivier, je vous le défends.

AIR : *On ne parle pas sous les armes* (CLAFISSON).

Restez en bas...

OLIVIER.

Rester en bas!

ENSEMBLE.

ERNESTINE.

Ah! par pitié, ne montez pas.

OLIVIER.

Faut-il, hélas! rester en bas?

ERNESTINE.

Car vos discours ont plus de charmes,

De loin ainsi,

Et Dieu merci,

Je suis sans crainte et sans alarmes.

OLIVIER.

Que craignez-vous

Quand votre époux

A la mairie est sous les armes?



ERNESTINE.

Parlez plus bas,  
Je tremble, hélas!

ENSEMBLE.

Chut! chut! parlons plus bas.

OLIVIER, qui a écouté.  
On ne vient pas.

ERNESTINE.

Je tremble, hélas!

ENSEMBLE.

Chut! plus bas,  
Ne parlons pas.  
Chut! chut! chut! chut!

ERNESTINE.

Eh mais! n'est-ce pas trop déjà  
Que dans mes yeux je laisse lire?  
Ce bonheur-là doit vous suffire...

OLIVIER.

La nuit est trop noire pour ça;  
Dans vos yeux je ne puis pas lire,  
La nuit est trop noire pour ça  
A ma prière il faut céder,  
Sans quoi je vais escalader.

(Il cherche à monter au balcon.)

ERNESTINE.

Mais c'est affreux!... quoi! se permettre!...  
D'offrir je meurs.

OLIVIER.

A vos rigueurs,  
Non, je ne veux plus me soumettre.

ERNESTINE.

Descendez donc,  
J'appelle...

OLIVIER.

Non,  
Car ce serait vous compromettre.  
(Arrivé sur le balcon.)

Parlez plus bas.

ERNESTINE.

Je tremble, hélas!

ENSEMBLE.

Chut! chut! parlons plus bas.

OLIVIER, qui a écouté.  
On ne vient pas.

ERNESTINE.

Je tremble, hélas!

ENSEMBLE.

Chut! plus bas,  
Ne parlons pas.  
Chut! chut! chut!

(A ce moment, Olivier eujambe la rampe du balcon.)

ERNESTINE.

Que faites-vous? (Elle rentre brusquement, ferme la porte au nez d'Olivier, qui reste sur le balcon. Ravinet entre précipitamment par la grille.)

OLIVIER.

Oh! le mari! (Il se blottit le nez contre le mur, et reste sans faire un mouvement pendant toute la scène suivante.)

H.

## SCÈNE V.

RAVINET, OLIVIER.

RAVINET.

Croisez... ette!... il me semblait avoir entendu...  
(Il cherche.) Si j'avais trouvé... n'importe qui... je l'embrochais comme... n'importe quoi. Il n'y a pas à dire, il est un Dieu pour les amants. Mais mon chef de poste est marié... il a compris les tourments de ma situation, et m'a permis de venir achever ma faction ici... où mon service est, je crois, plus utile qu'à la mairie... Quelle idée! si le galant, au lieu de faire, était monté chez moi!... Ah! je veux à l'instant... (Il rentre.)

## SCÈNE VI.

OLIVIER, seul; il cherche à descendre.

Diable! la chance n'est pas pour moi. (Pendant qu'il descend avec peine.) Et l'on dit qu'ils sont jolards, les maris! (Il tombe à terre. Bon! nouvelle péripétie... il faut espérer que ce sera la dernière... Encore le mari! mais c'est un voltigeur que ce chasseur-là!... Où me cacher?... le jardin est semé de pièges à loup... ah!... la niche. (Il s'y cache.)

## SCÈNE VII.

OLIVIER, dans la niche; RAVINET, rentrant dans la cour.

RAVINET.

Personne... et pourtant madame Ravinet était bien émue... Si mon jardinier suivait mes ordres... mais il sait que je suis de garde... il aura décampé... pourvu qu'il n'ait pas emmené Pataud... (Appelant.) Pataud! Pataud! (Écoutant.) Il ne répond pas... il est peut-être endormi dans sa niche... voyons.

OLIVIER, aboyant.

Houa! houa!

RAVINET, tremblant effrayé.

Ah! à la bonne heure... je suis rassuré... fidèle à son devoir, il est à son poste pour avertir; mais ça ne suffit pas d'être averti: il faut encore être en mesure; car enfin, mon chien n'a pas de fusil... et mon fusil n'a pas de chien... Allons prendre celui d'Antoine. (Il sort.)

## SCÈNE VIII.

OLIVIER, seul dans la niche.

Un fusil! pour le coup il est temps de dénicher... dénichons! je ne veux pas être fusillé... oh! ma foi, je brave les pièges à loup. (Il sort dans le jardin.)

## SCÈNE IX.

RAVINET, seul, rentrant, un fusil de chasse à la main; le bourrant avec la bazuette.

Double charge! deux cartouches de sel gris. Maintenant, à mon balcon!... et au premier signal,

43

au moindre bruit... attention! en joue... feu!... pan! pan! pan! (Il rentre chez lui.)

## SCÈNE X.

OLIVIER, arrivant, l'habit et les cheveux tout blêmes, et en désordre.

Aie!... aie!... aie!... je suis estropié!... je suis borgne! je suis... je ne sais pas ce que je ne suis pas!... et impossible de m'échapper par là... une chute de quinze pieds dans la chaux vive... (Il s'effondre.) Ce scélérat de mari fait récréper son mur... ça devrait être défendu... (Il va s'asseoir sur la niche. On entend à l'orchestre la marche de la patrouille qui va crescendo jusqu'à la fin de l'acte.) Ah! je commence à y voir clair!... Où suis-je?... bon! voilà la niche qui m'a aidé à descendre... elle va m'aider... (Il monte; en ce moment, la patrouille passe devant la grille du fond.)

RAVINET, paraissant au balcon.

Que vois-je?... quelque chose de semblable à

un homme, qui grimpe après mon mur!... et Pataud qui reste muet!... serait-il d'intelligence?...

OLIVIER, à cheval sur le mur.

quel bonheur! je touche au dénoûment!...

RAVINET.

Au voleur! (Il tire.)

OLIVIER, touché.

Aie! aie! à l'assassin! je suis touché. (Il s'écroule dans la rue. La patrouille paraît à la grille.)

LE CAPORAL, lui mettant la main dessus.

Halte-là! je vous arrête!

RAVINET, criant

Oui... oui! c'est un voleur! tenez-le bien!

ERNESTINE, paraissant.

Qu'est-ce donc, mon ami?

RAVINET.

C'est un amant, madame! (L'orchestre joue l'air: *Ah! que les plaisirs sont doux!*)

## ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un jardin de restaurateur. — A gauche, sur le premier plan, un pavillon; au fond, terrasse fermée par des rideaux de coutil; porte au fond pour monter sur la terrasse. — A droite, une table verte de restaurateur.

## SCÈNE I.

M. et MADAME RAVINET, M. et MADAME DESROSIERS, M. et MADAME JOUVENEL, DÉSIRÉE, BONNIVET, CÉLESTINE, PARENTS DE CÉLESTINE, UN GARDIEN.

CHŒUR

Air. *Ah! quel plaisir!* (Lustern.)

Ah! quel plaisir, quand de grand cœur  
On signe son bonheur!  
Pour eux quel avenir flatteur!  
Ils ont signé leur bonheur.

BONNIVET, à Célestine.

Pour être un mari  
Fêté, choyé, chéri,  
Mes seules amours  
Sont à toi pour toujours.

DÉSIRÉE.

Cet accord parfait  
Et ce charme et ce plaisir  
Cependant il fait  
En moi naître un regret.

*Reprise du chœur*

Ah! quel plaisir, etc.

BONNIVET.

Oh! oui, nous serons heureux, n'est-ce pas, ma Célestine?

JOUVENEL.

Une petite femme aussi gentille, aussi timide

DÉSIRÉE, à part.

Voilà pourtant comme je serais.

JOUVENEL, regardant sa femme tendrement.

Le mariage, voyez-vous, c'est la plus douce chose de la vie!

RAVINET, de même.

C'est du miel, du nectar!

DÉSIRÉE, soupirant.

Ah!

DESROSIERS, de même.

Je le compare à l'ambroisie, que je ne connais pas, mais dont j'ai souvent entendu parler.

DÉSIRÉE, soupirant.

Moi aussi, j'en ai entendu parler!

BONNIVET.

D'abord, je crois à la fidélité des femmes, j'y crois aveuglément.

JOUVENEL.

C'est comme ça qu'il faut y croire.

BONNIVET.

Mais encore huit jours avant la mairie, c'est bien long.

DESROSIERS.

Je conçois votre impatience; c'est un beau jour que cette nuit-là!

DÉSIRÉE, à Jovenel.

Mon frère, faites donc taire ce gros homme; il est inconvenant.

DESROSIERS.

Mademoiselle, je suis un peu léger, voilà tout : j'en dirai bien d'autres au dessert...

DÉSIRÉE.

Alors je me retirerai.

JOUVENEL.

A propos... Garçon !

LE GARÇON.

Monsieur !

JOUVENEL.

Il nous faut un dîner de vingt couverts.

LE GARÇON.

Bien, monsieur !

JOUVENEL.

Et pour ce soir des musiciens.

DÉSIRÉE.

Des musiciens ! on dansera ?

JOUVENEL.

Sans façon, en famille, pour célébrer le jour de la signature du contrat.

DÉSIRÉE.

Quelle aimable surprise !

CHŒUR, dans le pavillon, sans orchestre

Air : *A nous les chaumières !*

A nous les conquêtes,

A nous le plaisir !

Prudes et coquettes

Viennent nous l'offrir

RAVINET, qui a regardé.

Tiens ! notre salon est occupé !

LE GARÇON.

C'est un déjeuner de garçons, il sera libre tout à l'heure ; en attendant, si vous voulez passer à l'office pour commander le dîner... Il y a dans le jardin des balançoires, des jeux de bagues et autres.

DÉSIRÉE.

Aux balançoires !

DESROSIERS.

A l'office ! (Les uns sortent d'un côté, les autres de l'autre.)

## SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, OLIVIER, DE MASSÉ,

déjà un peu échauffés.

OLIVIER, sortant du salon.

A nous une couronne

Pour celle, mes amis,

Que chacun de nous donne

A ces pauvres niais.

(Un garçon sert le café sur la petite table verte.)

ENSEMBLE.

Chantons,

Buvons,

Rions,

Triquons !

A tout vainqueur,

Tout séducteur,

Chantons en chœur

Honneur ! honneur !

FRÉDÉRIC.

Olivier, me permets-tu de faire un feuilleton de ton aventure ?

OLIVIER.

A condition que je ferai un vaudeville de la tienne.

DE MASSÉ.

Ah ! messieurs, la discrétion est une vertu.

OLIVIER, déchant.

Mais vous qui m'en parlez, quand la pratiqués-tu ?

Bavard ! la Bourse ouvre à une heure et demie : à deux heures on cotera ton triomphe !

FRÉDÉRIC.

Au diable le mystère !

DE MASSÉ.

Oh ! toi, par état, tu es pour la publicité.

OLIVIER.

Et moi pour les chansons !

ENSEMBLE

Rions, chantons,

Buvons, triquons !

A tout vainqueur.

Tout séducteur,

Chantons en chœur

Honneur ! honneur !

## SCÈNE III.

LES MÊMES, BONNIVET.

BONNIVET, appelant.

Garçon ! garçon ! Est-ce que vous n'avez pas prévenu ces messieurs que nous avons retenu ce salon ?

LE GARÇON.

Ma foi, monsieur, c'est qu'ils me font rire, et j'ai oublié l'heure...

DE MASSÉ, se retournant.

Tiens, c'est Bonnivet !

BONNIVET.

De Massé !

DE MASSÉ.

Où, mon ami, moi-même, avec Olivier et Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Sois le bienvenu ! Messieurs, c'est l'Amour qui nous l'envoie pour que nous le corrigions de sa passion pour son frère l'Hymen.

BONNIVET.

Oh ! messieurs !...

DE MASSÉ.

Tu sais notre serment ; il faut que tu apprennes comment nous l'avons accompli.

OLIVIER.

Où : vainqueurs tous les trois !

FRÉDÉRIC.

Où, trois couronnes de myrte ! qu'on apporte du myrte ! Garçon ! du myrte !

OLIVIER.

Du myrte pour trois ! (Le garçon réassit sur un chœur.)

BONNIVET, à part.

S'ils savaient que je me marie!... (Il ôte ses gants blancs.)

FRÉDÉRIC.

Figure-toi qu'Olivier... ce pauvre Ravinet, pendant qu'il veillait à la sûreté générale... un tour de roué, mon ami!

OLIVIER, gesticulant.

C'est-à-dire un tour de roué... (S'arrêtant, et portant la main à son dos.) Ah!...

DE MASSÉ.

Enfin, mon ami, une nuit a suffi... Un fameux pompon qu'il a là, le capitaine!

OLIVIER.

Tu me rends confus, de Massé; à tout seigneur tout honneur.

BONNIVET.

Quoi! madame Jouvenel, si modeste, si tranquille...

OLIVIER.

Il n'est pire eau que l'eau qui dort; et c'est précisément pendant qu'elle dormait... une fenêtre ouverte... une planche... et comme on connaissait les êtres, on entre dans une chambre, et on en rapporte comme trophée une mèche des plus beaux che eux du monde, qu'on porte en sautoir, comme jadis les écharpes des troubadours. (Il montre un cordon de lognon suspendu au coin de de Massé.)

BONNIVET, à part.

C'est bien la couleur.

DE MASSÉ.

Et Frédéric! c'est lui qui se joue des grilles, des verrous, et même des devantures de boutiques.

BONNIVET, à part.

Quoi!... pas une n'a échappé!... (Il ôte son bouquet de marié de sa boutonnière.)

DE MASSÉ.

Éteins ton gaz, honnête marchand, ferme ton magasin de porcelaine, le loup est dans la bergerie... une caisse suffit à son existence... c'est là qu'il se blottit, qu'il se pelotonne... Il y vit le jour, il en sort la nuit... et il mènerait encore cette joyeuse vie, sans une pile d'assiettes qu'il rencontra sur son passage.

OLIVIER.

Patatras!...

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Sous ses pas sont renversés  
Cristaux, cabaret, terrine,  
Vases, magots de la Chine;  
Puis il file à pas pressés.  
Réveillé par ce tapage,  
On descend de chaque étage;  
On estime le dommage  
Et les morceaux ramassés.  
Ce fut, après ce carnage,  
Le mari, selon l'usage,  
Qui paya les pots cassés.

DE MASSÉ.

Eh bien! qu'en dis-tu?

BONNIVET.

Je dis... je dis... (A part.) que je n'ose pas leur dire que je suis marié. (Haut.) Adieu, messieurs.

FRÉDÉRIC, le retenant.

Où vas-tu donc? Oh! tu ne nous quitteras pas, tu vas passer la soirée avec nous...

BONNIVET.

Impossible... je suis invité... une noce...

OLIVIER.

Encore un imbécile qui se noie.

BONNIVET, à part.

Ils pourraient bien avoir raison.

DE MASSÉ.

C'est égal, il faut que tu boives avec nous... Garçon, un bol de punch, là, dans le salon, et un verre de plus, tout de suite.

FRÉDÉRIC.

Bonnivet, sois notre élève, marche sur nos traces...

OLIVIER.

Fais la cour à la mariée... subjugue-la, fascine-la, et si dans trois semaines tu n'es pas le plus heureux des hommes, tu seras le plus niais des amoureux.

FRÉDÉRIC, tendant son verre.

Au triomphe de Bonnivet! au malheur du marié!

TOUS.

Au triomphe de Bonnivet, notre élève!

AIR : *C'est le tourlourou.*

FRÉDÉRIC.

Oui, pour nous faire honneur,  
Deviens triomphateur;  
Sois comme tes amis  
La terreur des maris.  
Enfoncés les maris,  
Les maris  
De Paris;  
Oui, tous les maris!

LE GARÇON, traversant le théâtre avec un bol de punch enflammé.

Le punch demandé... (Olivier, Frédéric et de Massé suivent le punch et entraînent Bonnivet dans le pavillon.)

#### SCÈNE IV.

MESDAMES JOUVENEL, DESROSIERS, RAVINET, MADEMOISELLE DÉSIRÉE, entrant l'une après l'autre.

MADAME JOUVENEL.

Les misérables!...

MADAME DESROSIERS.

Les imposteurs!...

MADAME RAVINET.

Les monsires!...

DÉSIRÉE.

Les brigands!... avez-vous entendu comme ils se jouent de la réputation de pauvres et innocentes

femmes... qui n'ont que des larmes pour se défendre!

MADAME JOUVENEL.

Mais, ma sœur, c'est vous qui criez le plus fort, et c'est vous qu'ils ont le plus ménagée.

DÉSIRÉE, piquée.

Moi! mais je n'ai pas été ménagée du tout! que vouliez-vous donc qu'ils me fissent encore? en parlant des plus beaux cheveux du monde, ne m'a-t-on pas suffisamment compromise?

MADAME JOUVENEL.

Ah! messieurs, on se contente de vous donner une leçon en comité secret, en famille, pour ménager votre amour-propre, et vous répondez à nos procédés par une conduite aussi déloyale!

DÉSIRÉE.

Aussi attentatoire à notre candeur!

MADAME JOUVENEL.

Il faut pour vous corriger que la leçon soit publique; elle le sera.

MADAME DESROSIERS.

Oui! oui... tout de suite, il faut nous venger.

MADAME RAVINET.

Et de la façon la plus cruelle.

DÉSIRÉE.

La plus farouche.

MADAME JOUVENEL.

Oh! vous voilà déjà criant bien fort justice, vengeance! et vous oubliez que peu s'en est fallu... Allons, allons, tout ira bien, faites seulement comme moi...

MADAME DESROSIERS.

Sans comprendre?

MADAME JOUVENEL.

Vous comprendrez...

DÉSIRÉE.

Oh! mais j'y pense, je ne puis pas rester avec vous, j'aurais trop à rougir! ma qualité de demoiselle me force à éviter un débat... Ah! mon Dieu! les voilà! Ma sœur, mesdames, je vous confie ma réputation et mon innocence... (Elle sort.)

### SCÈNE V.

LES MÊMES, moins DÉsirÉE; FRÉDÉRIC, OLIVIER, DE MASSÉ.

OLIVIER.

Garçon! ma monnaie...

LE GARÇON.

Voilà, monsieur... trois sous.

OLIVIER.

C'est pour toi.

Ah! quand on est heureux,

Que l'on est généreux!

DE MASSÉ.

Respect au sexe... voici trois belles dames.

FRÉDÉRIC.

Oh! tais-toi donc, ce sont les nôtres.

MADAME JOUVENEL.

Eh! je ne me trompe pas... voilà nos aimables cavaliers. (Chaque dame va vers son amoureux.)

DE MASSÉ.

Madame, certainement... (A part.) Oh! si elle allait me parler de... tenons-la à l'écart.

OLIVIER, à part.

Éloignons les oreilles indiscretes.

FRÉDÉRIC, à part.

Tâchons de l'entraîner de ce côté...

MADAME JOUVENEL, à de Massé.

Pourquoi ne vous ai-je plus revu depuis cette nuit cruelle où par une fatale méprise?...

DE MASSÉ.

Madame, il n'est pas généreux de me rappeler...

MADAME RAVINET, à Olivier.

Vous savez que je n'étais pour rien dans le fâcheux quiiproquo...

OLIVIER.

Très-fâcheux, en effet... oh!

MADAME DESROSIERS, à Frédéric.

Ah! j'avais bien peur, allez, pour le résultat de votre voyage.

FRÉDÉRIC.

Vous voulez dire de mon emballage...

MADAME JOUVENEL.

Mais nous sommes bien éloignés les uns des autres...

LES JEUNES GENS.

Aïe! aïe! aïe!...

DE MASSÉ.

Le secret, le mystère exigent...

MADAME JOUVENEL, se rapprochant de ses amies.

Oh! nous nous sommes tout confié.

LES JEUNES GENS.

Tout!...

MADAME DESROSIERS.

Oui, tout... et chacune de nous vous plaignait bien sincèrement.

MADAME JOUVENEL, à de Massé.

Et c'est lorsque nous nous occupions de vous, lorsque nous souffrions de vos peines, que vous, ingrats! vous nous abandonniez!

DE MASSÉ, à madame Jovenel.

Je craignais... (Bas.) que cette aventure nocturne...

OLIVIER, à madame Ravinet.

J'avais peur... (Bas.) que... ma position burlesque...

FRÉDÉRIC, à madame Desrosiers.

Je tremblais... (Bas.) que ce voyage sentimental...

MADAME JOUVENEL.

Que vous connaissez mal le cœur des femmes!...

LES JEUNES GENS.

Comment! que voulez-vous dire?...

MADAME JOUVENEL.

N'a-t-il pas toujours de tendres sympathies pour ceux qui souffrent!

MADAME DESROSNIERS.

Et des consolations pour les affligés!

DE MASSÉ, à part.

Est-ce une illusion?

OLIVIER, de même.

Est-ce le punch?

FRÉDÉRIC, de même.

Est-ce le vin de Champagne?

DE MASSÉ, de même.

Je ne sais plus dans quelle ivresse je suis...

FRÉDÉRIC.

Mais comment croire à tant de bonheur?

MADAME JOUVENEL.

Eh quoi!... vous doutez encore?...

OLIVIER.

Il est un moyen de nous convaincre...

MADAME RAVINET.

Lequel? parlez...

OLIVIER.

Vous devez ce soir danser dans les salons de ce nouveau restaurant... Nous ne pouvons être admis à votre bal, nous qui sommes la terreur de vos maris...

DE MASSÉ.

Leurs tigres...

FRÉDÉRIC.

Leurs bêtes noires...

MADAME JOUVENEL, bas à ses amies.

Ils y viennent... ils y viennent!

OLIVIER.

Nous allons nous emparer de cette terrasse... nous cacher derrière ces rideaux... et au premier signal, nous descendrons pour errer avec vous dans ces sombres bosquets.

MADAME DESROSNIERS, bas à madame Jovenel.

J'espère que tu ne vas pas consentir...

MADAME RAVINET, de même.

Moi, je n'irai pas, d'abord.

MADAME JOUVENEL.

Taisez-vous donc! (Aux jeunes gens.) Vous faites de nous tout ce que vous voulez... (On entend du bruit dans la coulisse.)

DE MASSÉ.

On vient...

MADAME RAVINET.

Ce sont nos maris.

FRÉDÉRIC.

À nous la terrasse! (Ils sortent par la porte du fond, dont madame Jovenel va prendre la clef.)

## SCÈNE VI.

LES TROIS MARIÉS, BONNIVET, CÉLESTINE, PARENTS, INVITÉS, LES TROIS FEMMES; LES TROIS JEUNES GENS, sur la terrasse, cachés au public par des rideaux de coutil, à travers lesquels ils passent leur tête pendant la scène suivante.

JOUVENEL, à Bonnivet.

Mais enfin, monsieur, on donne une raison...

BONNIVET.

Je n'en ai pas... j'ai changé d'idée... je ne veux plus me marier.

CÉLESTINE.

C'est affreux!... (Elle se trouve mal.)

DÉSIRÉE, la soutenant.

Chère enfant, nous nous consolons ensemble... nous sommes toutes deux veuves avant le mariage!...

DESROSNIERS, à Bonnivet.

Voyez à quel désespoir vous réduisez ces deux pauvres enfants!...

BONNIVET, lui donnant une poignée de main.

Et vous prenez leur défense!... honnête homme, va!

RAVINET, à Bonnivet.

Il faut avoir de bien graves motifs...

BONNIVET, regardant Ravinet avec compassion.

Si graves... que je ne puis vous les dire... Ah!

JOUVENEL.

Enfin, monsieur, je vous déclare qu'il nous faut une explication.

MADAME JOUVENEL.

C'est moi qui vais la donner... ou plutôt (Montrant madame Ravinet et madame Desrosniers.) c'est nous qui allons la donner. (Les trois femmes sont au milieu, on les entoure. — Les trois jeunes gens passent leurs têtes à travers les rideaux de la terrasse.)

PREMIÈRE TÊTE.

Oh! oh!

DEUXIÈME TÊTE.

Ah! ah!

TROISIÈME TÊTE.

Écoutez.

MADAME JOUVENEL.

Il était une fois trois pauvres petits jeunes gens...

PREMIÈRE TÊTE.

Hein?

DEUXIÈME TÊTE.

Quoi?

TROISIÈME TÊTE.

Qu'est-ce?

MADAME JOUVENEL, continuant.

... peu dangereux pour le repos des ménages... mais très-enclins à raconter les bonnes fortunes qu'ils n'avaient pas, réservant toute leur discrétion pour leurs petites mésaventures...

PREMIÈRE TÊTE.

Comprends-tu?

DEUXIÈME TÊTE.

Oui.

TROISIÈME TÊTE.

Non.

MADAME JOUVENEL, de même.

Maltraités, mal reçus... plus ou moins mis à la porte, ils ont cependant, par leurs propos avantageux et menteurs, jeté le doute et l'incrédulité dans le cœur de ce bon monsieur Bonnivet... Quoique ces messieurs eussent beaucoup de con-

fiance dans leur mérite... il fallait bien un peu de ruse et de coquetterie pour leur faire croire qu'ils étaient aimés... pour les faire cacher à l'approche de nos maris..

PREMIÈRE TÊTE.

Ça se gâte.

DEUXIÈME TÊTE.

L'horizon s'obscurcit.

TROISIÈME TÊTE.

Le temps tourne à l'orage.

MADAME JOUVENEL.

Alors nous les avons mis sous clef; ils sont là, sur cette terrasse. (Elle remet la clef à Jovenel.) Leur sort est entre vos mains, et il ne nous reste plus qu'à réclamer votre indulgence pour des coupables qui sont bien innocents.

MADAME DESROSIERS.

Non, non, il faut qu'ils soient punis!

MADAME RAVINET.

Où, où, pour l'exemple!

BONNIET.

Je puis remettre mes gants. (Il va s'excuser auprès de Célestine.)

LES TROIS JEUNES GENS, tirant les rideaux.

C'est une indignité! c'est une abomination!

DESROSIERS.

Que vois-je? ma pratique!

RAVINET.

Mon voleur! à qui j'ai inculqué une morale salée.

JOUVENEL.

Mon beau-frère. (A Désirée.) Ton mari.

DESIRÉE.

Jamais! moi, la femme d'un homme livré à la risée publique? suis-je donc au dépourvu?

LES JEUNES GENS.

C'est un guet-apens! nous nous vengerons!

JOUVENEL.

Après nous, s'il en reste; vous allez passer la nuit là, sur cette terrasse, pendant que nous danserons, que nous boirons au bonheur des nouveaux époux.

RAVINET.

Où, où, nous danserons, mais ça ne sera pas comme au dernier bal... chaque mari va galoper avec sa femme. Je me sens léger comme un cerf des bois.

DESROSIERS.

Pas de mots à double entente devant ces messieurs.

RAVINET.

Je saisis le calembour; alors je me sens léger comme un sylphe.

JOUVENEL.

Allez, la musique! (L'orchestre commence.) et charivari aux amoureux!

TOUS.

Charivari! (Ils galopent à la barbe des jeunes gens. — Le rideau baisse.)





# LE CHEVAL DE CRÉQUI

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANTS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU VADEVILLE  
LE 26 OCTOBRE 1839.

EN COLLABORATION AVEC L. D'AMBOISE

PERSONNAGES

ACTEURS

OLIVIER GOMBAULT. . . . .	MM. ÉMILE TAIGNY.
LE COMTE DE CRÉQUIL. . . . .	HIPPOLYTE.
LE VICOMTE DE NOGARET. . . . .	PHILIPPE.
LA MARQUISE DE NAVAILLES. . . . .	M <sup>mes</sup> THÉNARD.
LA COMTESSE DE CAYLUS. . . . .	DOLIGNY.
MICHON, valet de Créqui. . . . .	M. BALLARD.

La scène se passe sous la minorité de Louis XIII.

# LE CHEVAL DE CRÉQUI

## ACTE PREMIER.

### PREMIER TABLEAU.

Une salle du Louvre. — Au fond, une galerie; portes latérales à droite et à gauche; un fauteuil de chaque côté de la scène.

#### SCÈNE I.

CRÉQUI, GOMBAULT, puis LA MARQUISE DE NAVAILLES.

(Au lever du rideau, Créqui et Gombault sont sur le devant de la scène.)

CRÉQUI.

A demain donc, monsieur le poète.

GOMBAULT.

Tout de suite, monsieur de Créqui.

CRÉQUI.

Soit; je vous ferai seulement observer que la nuit est venue.

GOMBAULT.

On peut se procurer des flambeaux.

CRÉQUI.

Non, non! c'est inutile. Un duel à Colin-Maillard!... ce sera plus drôle; d'ailleurs, si j'y voyais, la partie ne serait pas égale entre nous.

GOMBAULT.

Trop bon, mille fois...

CRÉQUI.

Dans une heure, au bas du grand escalier.

LA MARQUISE, entrant et se tenant à l'écart.  
Ensemble! écoutons!

CRÉQUI.

Ah! j'oubliais... Ayez soin de vous procurer des armes et un témoin.

GOMBAULT.

Soyez tranquille. (Les deux cavaliers se saluent, et sortent chacun d'un côté opposé.)

LA MARQUISE, seule.

En duel... j'en étais sûre! Regardant du côté par lequel Gombault est sorti. Oh! il faut absolument...

#### SCÈNE II.

LA MARQUISE, MADAME DE CAYLUS.

MADAME DE CAYLUS, entrant par le fond.

Que fait donc là, toute seule, la belle marquise de Navailles?

LA MARQUISE.

Ah! comtesse de Caylus, dites-moi vite le nom

de ce cavalier qui rejoint en ce moment ce groupe de gentilshommes.

MADAME DE CAYLUS.

Celui qui a des nœuds verts?

LA MARQUISE.

Non, l'autre, à côté, dont la figure est si noble, si expressive!

MADAME DE CAYLUS.

Comment! vous l'ignorez? d'où sortez-vous donc, ma chère?

LA MARQUISE.

Vous savez bien que, depuis mon veuvage, c'est la première fois que je revois la cour.

MADAME DE CAYLUS.

Eh bien! cette figure si noble... si expressive, appartient à notre gentil Olivier Gombault.

LA MARQUISE.

L'auteur du poème d'*Endymion*?

MADAME DE CAYLUS.

C'est cela même.

LA MARQUISE.

Cet Olivier, dont les ouvrages m'ont causé un si vif plaisir, serait celui à qui je dois la vie!

MADAME DE CAYLUS.

Vous lui devez la vie, et vous ne le connaissez pas?

LA MARQUISE.

Mon Dieu, non!

MADAME DE CAYLUS.

Voilà qui est original, par exemple!... Mais attendez donc, je me rappelle... oui, on m'a, jadis, raconté cette histoire... En Auvergne, un cavalier qui, pour vous éviter l'atteinte d'un sanglier furieux, tombe, blessé lui-même...

LA MARQUISE.

Et que je fus contrainte, par la jalousie de M. de Navailles, d'abandonner aux soins de mes valets avant qu'il eut ouvert les yeux.

MADAME DE CAYLUS.

J'y suis, maintenant.

LA MARQUISE.

Jugez de mon désespoir, de mon effroi, cet homme qui m'a sauvé la vie, demain va de nouveau exposer sa sienne, et toujours pour moi!

MADAME DE CAYLUS.

Comment, notre poète...

LA MARQUISE.

Tout à l'heure, au cercle de la reine, où je l'a

vais reconnu... ne sachant comment attirer ses regards, fixer son attention, et cependant pressée du désir de lui témoigner ma reconnaissance, j'ai laissé tomber un de mes gants en passant devant lui.

MADAME DE CAYLUS.

Eh bien! ce gant, il l'a ramassé, vous l'a remis avec toute la grâce qui le caractérise, et...

LA MARQUISE.

Point du tout; pour mon malheur, M. de Créqui était derrière moi.

MADAME DE CAYLUS.

Ah! je comprends, et jaloux comme un homme qui doit vous épouser...

LA MARQUISE.

J'ai promis seulement de répondre dans trois jours!

MADAME DE CAYLUS.

Et il ne faut qu'une seconde pour dire non. C'est juste.

LA MARQUISE.

Enfin, M. de Créqui a surpris ma pensée, et mon gant relevé par lui a été le sujet d'une querelle; demain ils doivent se battre.

MADAME DE CAYLUS.

Ciel! le comte qui est si redoutable...

LA MARQUISE.

Ah! rassurez-vous, je saurai bien empêcher... Mais voici M. Gombault qui revient.

MADAME DE CAYLUS.

Voulez-vous que je lui parle?

LA MARQUISE.

Non, c'est à moi... à moi seule... et maintenant... je Poseraï!... Vous, tâchez que M. de Créqui ne quitte pas le Louvre avant que j'aie pu le voir.

MADAME DE CAYLUS, sortant.

Comptez sur moi.

### SCÈNE III.

LA MARQUISE, GOMBAULT.

GOMBAULT, entrant par la gauche sans voir la marquise, qui a reconduit madame de Caylus jusqu'au fond.

Elle avait laissé tomber son gant devant moi... elle voulait me parler, cela est certain... Et de quel droit ce M. de Créqui est-il venu m'enlever une faveur qu'on me destinait!... ah! que j'aurai de plaisir à prouver à cet orgueilleux comte qu'on sait tenir autre chose qu'une plume...

LA MARQUISE, à part.

Comment l'aborder?...

GOMBAULT.

Allons, il est temps de m'occuper des préparatifs... Mon ami Nogaret, qui a une passion malheureuse pour la poésie, mais non pour le poète, me servira de témoin.

LA MARQUISE, Partant.

Pardon, monsieur, oserais-je vous prier de rester?...

GOMBAULT, à part.

La marquise! (Haut.) Madame... certainement... c'est une faveur...

LA MARQUISE.

Qui vous contrarie beaucoup en ce moment.

GOMBAULT.

Oh! je vous jure...

LA MARQUISE.

Vous ne savez pas mentir, monsieur... vous êtes mécontent, surpris...

GOMBAULT.

Surpris... je l'avoue... et surtout bien malheureux... à l'idée de ne pouvoir profiter...

LA MARQUISE.

Permettez que j'achève... Je suis une étrangère pour vous; mais je vous connais, moi... monsieur... et depuis longtemps.

GOMBAULT.

Depuis longtemps!...

LA MARQUISE.

En quels lieux? par quelle circonstance vous ai-je connu?... je ne vous le dirai pas.

GOMBAULT.

Eh! madame, que m'importe?... pour sentir le bonheur, a-t-on besoin de le comprendre?

LA MARQUISE.

Maintenant, vous savez ce qui peut seul excuser ma conduite; j'irai droit au but, et j'espère que vous me répondrez en mettant de côté tout sentiment de défiance. Dites-moi, vous êtes-vous battu souvent?

GOMBAULT.

Jamais, grâce à Dieu!

LA MARQUISE.

Alors... comment ferez-vous, demain?

GOMBAULT.

Demain!

LA MARQUISE.

Où, demain?... J'étais là tout à l'heure... j'ai tout entendu... je sais tout...

GOMBAULT, à part.

Excepté le moment.

LA MARQUISE.

Répondez-moi.

GOMBAULT.

Je ferai de mon mieux, madame.

LA MARQUISE.

Mais, savez-vous que vous avez affaire à l'un des hommes les plus habiles...

GOMBAULT.

Que voulez-vous, madame, je serai sans doute fort embarrassé, comme je le suis en ce moment, en présence de celle qui l'emporte en beauté sur toutes les dames de la cour de France.

LA MARQUISE.

Vous êtes trop galant, monsieur, pour que j'hésite à vous adresser une prière.

GOMBAULT.

Une prière! à moi, madame?... je serais assez heureux... Parlez! mon sang... ma vie...

LA MARQUISE.

Au contraire, c'est elle que je veux ménager.

GOMBAULT.

Ah! madame, vous êtes bien cruelle; vous songez, je le vois, à me demander une chose impossible... J'ai donné ma parole, et pour rien au monde...

LA MARQUISE.

Ainsi, monsieur, vous êtes décidé?

GOMBAULT.

Irrévocablement. Mais, pourquoi trembler? vous le savez, je ne suis pas un adversaire bien redoutable... si les jours de quelqu'un sont ici exposés, ce ne sont pas ceux de M. de Créquy.

LA MARQUISE.

Ah! vous vous méprenez, monsieur!... un motif grave... puissant... tout autre que celui que vous supposez, me fait souhaiter que ce duel n'ait pas lieu. Je ferai tout au monde pour l'empêcher; ne pas réussir... serait mon désespoir éternel; mais Dieu m'est témoin que je ne le voudrais pas au prix de votre honneur... Non, non, rassurez-vous, ce n'est pas vous qui devez reculer... c'est votre première affaire... on pourrait soupçonner votre courage... Vous irez donc au rendez-vous, mais si M. de Créquy ne s'y trouvait pas...

GOMBAULT.

C'est impossible!

LA MARQUISE.

Soit!... enfin... s'il ne s'y trouvait pas... lui, dont la réputation est faite.

GOMBAULT.

La mienne est à faire, madame.

LA MARQUISE.

Laissez-moi achever... Si, par un motif... une circonstance... il venait à oublier l'heure, ne promettez-vous de ne chercher, sous aucun prétexte, à renouer cette querelle?

GOMBAULT.

Ah! madame, M. de Créquy est bien heureux.

LA MARQUISE.

Vous ne répondez pas?

GOMBAULT.

Préiez-moi bien fort et bien longtemps, madame, et je pourrai peut-être consentir... mais à une condition.

LA MARQUISE.

Une condition!

GOMBAULT.

Où, permettez-moi de donner à cette jolie main le baiser que j'aurais eu le droit d'y déposer si j'avais été plus prompt à vous remettre le gant que vous aviez laissé tomber.

LA MARQUISE.

Ah! vous me rappelez un manque de courtoisie que je vous reprocherai toute ma vie.

GOMBAULT.

Même après ma mort.

Air de *Teniers*

Songez-y bien, madame, cette grâce,  
Que j'ose ici demander à genoux,  
Dans un instant qui déjà fut et passe,  
Me l'accorder, hélas! le pourriez-vous?

LA MARQUISE, à part.  
Ciel! que dit-il?

GOMBAULT.

Pour faute si léger-  
Votre courroux sera-t-il éternel?  
On ne peut pas s'occuper de la terre,  
Lorsque les yeux sont tournés vers le ciel.

LA MARQUISE.

Jurez-vous de faire ce que je vous ai demandé?

GOMBAULT.

Je le jure... par vous, madame.

LA MARQUISE.

Voici ma main, monsieur... Et que Dieu vous protège! Elle sort vivement.)

## SCÈNE IV.

GOMBAULT, NOGARET.

GOMBAULT.

Maintenant, quel que soit mon sort, je ne me plaindrai pas! Mais voici Nogaret qui vient fort à propos.

NOGARET, entrant vivement.

J'ai trouvé ma rime! j'ai trouvé ma rime! Apercevant Gombault) Ah! te voilà... tu seras content de moi, ô mon illustre frère en poésie!... Quand je dis frère, tu es mon aîné... je suis le cadet... le cadet de beaucoup!... presque en nourrice encore.

GOMBAULT, à lui-même.

Comme elle tremblait en me parlant.

NOGARET.

Je ne t'égalerais jamais! Pourtant, qui sait... mes progrès sont effrayants... Il y a deux mois, je ne savais pas ce que c'était qu'un vers, et ce matin, j'en ai fait trois sans débrider.

GOMBAULT, de même.

Oh! ce n'était pas pour lui seul!

NOGARET.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il ne m'écoute pas. (Élevant la voix.) Olivier! mon ami!

GOMBAULT, se retournant.

Ah! bonjour, mon cher vicomte.

NOGARET.

Appelle-moi ton élève, ça me fait plaisir.

GOMBAULT.

J'ai un service à réclamer de ton amitié.

NOGARET.

Volontiers... A condition que tu écouteras d'abord mes trois vers. (Déclame.) Minuit allait sonner...

GOMBAULT, regardant le pendule.

Minuit, dis-tu... l'on m'attend.

NOGARET.

L'on t'attend... la récompense de quelque son

net, de quelque ballade... quelque délicieux rendez-vous, sans doute?

GOMBAULT.

Où, où tu vas me servir de témoin.

NOGARET.

Ah bah!... tu veux te battre? toi... qui nous disais, pas plus tard qu'hier, de si belles choses contre le duel!

GOMBAULT.

Eh! je vous en dirai de bien plus belles encore demain, s'il plaît à Dieu et à M. de Créqui.

NOGARET.

M. de Créqui! c'est avec lui que tu vas dégainer? (A part.) Diable! diable! (Haut.) Et il n'a pas de honte... s'attaquer à un génie sublime qui ne sait pas seulement parler en quarte ni en tierce... Eh bien! non, tu ne te battras pas... c'est moi, moi seul!... et avec l'arme la plus terrible!... celle du raisonnement.

AIR du *Piège*.

O poètes! démons du ciel,  
Race guerroyante et fouguese,  
Vos lèvres distillent le miel,  
Votre âme reste furieuse.  
Pour flétrir d'indignes combats,  
Je m'en vais rimer au plus vite :  
Créqui, morbleu! tu m'entendras...

GOMBAULT, à part et gaiement.  
Il est sûr de le mettre en fuite.

NOGARET.

D'ailleurs, je ne souffrirai pas que le duel ait lieu ce soir; demain, si vous le voulez absolument.

GOMBAULT, à part.

Ce diable d'homme!... il serait capable... (Haut.) Oui, demain, tu as raison... mais d'ici là, tu ne refuseras pas de me rendre un service?

NOGARET.

Lequel?

GOMBAULT, qui a écrit rapidement.

Tiens, prends ces tablettes. (A part.) Elle aura du moins ma dernière pensée.

NOGARET, prenant les tablettes.

Des vers!

GOMBAULT.

Que je te charge de lui remettre.

NOGARET.

A ton libraire?

GOMBAULT.

A la plus adorable femme de cette cour, à celle qui, seule, aurait pu me faire aimer la vie. Adieu, adieu!

SCÈNE V.

NOGARET, les yeux sur les tablettes.

Quel poète! quel poète, que mon ami! Deux, quatre, six, huit... huit vers! en moins de temps qu'il n'en faut pour réciter un pater!... et moi qui suis souvent... huit jours à trouver une rime qui ne vaut rien. Il est vrai qu'il fait de petits vers,

lui, tandis que les miens sont immenses!... douze pieds!... et même quelquefois... je regrette qu'on n'en fasse pas de vingt-quatre, j'essayerais de ceux-là... j'aime le grandiose, moi... j'aime à m'étendre... mais j'y songe, il a dit : A la plus adorable! voilà une drôle d'adresse! celle que nous aimons est toujours la plus adorable!... Parbleu! ces vers vont m'apprendre sans doute... (Parcourant les tablettes.) Beauté... flamme... majesté... Majesté!... là, j'en étais sûr... évidemment, c'est la reine!... ce que je ne voulais pas croire... ce que tout le monde dit ici serait vrai... mon ami oserait!... en effet, la manière gracieuse dont Marie de Médicis l'accueille toujours... (Relisant.) Oui, oui, il est évident... une reine seule peut inspirer d'aussi beaux vers, des rimes aussi parfaites!... Allons remplir ma mission. (S'arrêtant.) Diable! la reine! c'est un peu scabreux. Sa Majesté ne sera peut-être pas très-flattée de m'avoir pour confident!... Que faire?... Ah! madame de Navailles.

SCÈNE VI.

NOGARET, LA MARQUISE  
DE NAVAILLES.

LA MARQUISE, à elle-même.

Madame de Caylus n'a pu rejoindre M. de Créqui.

NOGARET.

C'est le ciel qui vous envoie, belle dame, pour me tirer de peine.

LA MARQUISE.

Parlez, monsieur, de quoi s'agit-il?

NOGARET.

De remettre ces tablettes à la reine.

LA MARQUISE.

De votre part?

NOGARET.

Du tout... ne confondons pas... je ne lève pas les yeux aussi haut... j'ai la vue basse... il est bien permis d'être perfide; mais il ne faut jamais être inconvenant, et je n'aurais certes pas eu l'impertinence d'avoir recours à vous, la meilleure amie de madame de Caylus, que je fais profession d'adorer... D'ailleurs, il n'appartient qu'au plus grand de nos poètes d'adresser des vœux à la reine.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, ces tablettes?

NOGARET.

Sont pour la reine, oui, madame... une déclaration des plus passionnées.

LA MARQUISE, à part.

Oh! mon Dieu! (Haut.) Donnez, monsieur, donnez, je remplirai votre désir.

NOGARET, lui remettant les tablettes.

Ah! merci, mille fois... parce que, voyez-vous, la reine n'aurait peut-être fait des questions... et ça m'aurait embarrassé... il m'arrive certainement de dire parfois de très-jolies choses... tout

de suite... mais j'aime mieux les préparer à loisir.

LA MARQUISE, à part.

Il ne me reste plus qu'un devoir... il m'a sauvé la vie... demain nous serons quittes. Haut. Monsieur le vicomte, si vous voyez M. de Créqui, dites-lui, je vous prie, que je l'attends.

NOGARET.

A l'instant même, madame. (A part.) Oh! mais, j'y songe... si au lieu de remettre leur duel à demain... courons! il est peut-être encore temps. (Il sort vivement.)

LA MARQUISE, seule.

La reine!... il serait possible! ainsi ses regards, son émotion, ses discours, tout cela n'était que mensonge! (Après avoir lu rapidement.) Oui, oui... il l'aime!... oh! mon Dieu!... j'étais folle, ce matin. (Apercevant Créqui, M. de Créqui!... ah! je pourrai du moins... s'arrêtant. J'ai peine à me soutenir. Non, je n'aurai jamais le courage d'accomplir un tel sacrifice.)

## SCÈNE VII.

LA MARQUISE, CRÉQUI.

CRÉQUI, un peu animé par le champagne.

Le poète s'est conduit en homme d'honneur... en homme charmant tout à fait! (Apercevant la marquise.) Oh!... madame de Navailles!... si elle savait!... elle qui a les duels en horreur.

LA MARQUISE, avec un soupir.

Allons! il le faut... je n'ai que ce moyen. Allant à lui.) Monsieur, je vous avais demandé un délai avant de vous répondre...

CRÉQUI.

Oui, trois mortels jours encore!

LA MARQUISE.

Il dépend de vous que je prononce aujourd'hui... tout à l'heure et favorablement.

CRÉQUI.

Quoi! madame, il serait vrai... il serait possible... ordonnez... que faut-il faire?

LA MARQUISE.

Me suivre à l'instant, loin d'ici; quitter Paris, la cour.

CRÉQUI.

Avec vous... je quitterais le ciel.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas tout, quels que soient les motifs du duel que vous devez avoir...

CRÉQUI, à part, riant.

Oh!... que je dois avoir...

LA MARQUISE.

Vous allez me promettre d'y renoncer.

CRÉQUI, à part.

Pauvre petite femme! elle m'aime plus que je ne croyais. (Haut.) En vérité, madame la marquise, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance...

LA MARQUISE.

Vous ne m'en devez pas, monsieur, si vous consentez...

CRÉQUI.

Oh! je le voudrais de grand cœur... mais... malgré la meilleure volonté... je crains bien... il me serait bien difficile...

LA MARQUISE.

C'est à vous de juger, monsieur, si ma main vaut le sacrifice que je vous demande.

CRÉQUI.

Elle vaut mille fois davantage; mais...

LA MARQUISE.

Assez, monsieur, assez... Jurez-moi qu'à compter de cet instant vous éviterez toute rencontre avec M. Gombault, ou je ne vous revois de ma vie.

CRÉQUI.

A compter de cet instant? Arrêtez, madame. (A part.) Ma foi, puisqu'elle ne parle que de l'avenir...

LA MARQUISE.

Promettez-vous de ne pas vous battre?

CRÉQUI.

Oui, madame, je le promets... Me battre avec lui! que Dieu m'en garde! Oh! soyez tranquille, c'est fini, je lui ferai plutôt un rempart de mon corps...

Air de *Térésa* (romance de Masini)

Oui, je me suis promis  
Morbieu! de combattre  
Et de couper en quatre  
Tous ses ennemis,  
Olivier, ma foi,  
Peut compter sur moi.  
Je veux qu'on l'admire,  
Que l'enchantement  
Pour son beau talent  
Devienne un délire.  
Qui vaudra railer,  
D'un air cavalier,  
Son noble génie,  
Je le certifie,  
qu'il soit fuble ou fort,  
Peut se dire mort!

Car je me suis promis, etc.

LA MARQUISE.

Oh! nous ne voulons la mort de personne. A bientôt, monsieur de Créqui: souvenez-vous que vous avez juré de me suivre.

CRÉQUI.

Au bout du monde!

## SCÈNE VIII.

CRÉQUI, puis GOMBAULT, puis NOGARET.

CRÉQUI, seul.

Vive Dieu! voici un duel qui me porte bonheur... C'est pourtant à mon nouvel ami que je dois... C'est drôle comme l'amitié ou la haine tient à peu de chose... Maintenant que nous avons croisé le fer et bu du champagne ensemble...

je l'aime, ce cher Olivier... Eh mais! le voici...  
Courant vers Gombault qui entre. Embrassons-nous,  
mon cher, embrassons-nous.

GOMBAULT, à moitié gris et le bras en écharpe.  
La, la, assez, assez!

CRÉQUIL.

Ton bras, comment va-t-il?

GOMBAULT.

À merveille... ma main pourra encore écrire...  
s'étendant sur un fauteuil.) Ah!...

CRÉQUIL.

Mon Dieu! tu souffres, je le vois.

GOMBAULT, se levant.

Non, non... au contraire, cette petite saignée  
m'a fait du bien!... Mais je crois que le cham-  
pagne... ah! traître de champagne... Il retombe  
sur le fauteuil.) Mon Dieu! que je dormirais donc  
bien...

NOGARET, entrant.

Ah! mes amis, tout est perdu! Fuyez... la reine  
a su votre duel et vient de donner l'ordre à son  
capitaine des gardes de vous arrêter.

CRÉQUIL.

Nous arrêter! arrêter un homme qui va se ma-  
rier!... Et ce cher ami... qui ne songeait à rien,  
qui ne s'est battu que pour me faire plaisir...  
Cela serait absurde... odieux... (A Gombault.)  
N'est-ce pas, frère, que nous n'irons pas en pri-  
son?

GOMBAULT.

En prison!... moi? Est-ce qu'il y a des prisons  
pour le génie?... Le génie... c'est la liberté!

NOGARET.

Eh bien! prenez garde qu'on ne vous l'ôte à tous  
les deux.

GOMBAULT.

Hein? qu'est-ce qu'il dit donc, le vicomte?

NOGARET.

Je dis, mon maître, qu'au lieu de recevoir des  
leçons d'escrime, vous auriez bien mieux fait d'en  
donner de poésie.

GOMBAULT.

Du tout; je ne veux rien t'apprendre... tu n'as  
pas de disposition.

NOGARET.

Est-il malhonnête!

GOMBAULT.

Bonne nuit, Nogaret; bonne nuit, Créquil.

NOGARET.

Vraiment, il s'agit bien de cela. (Le secouant.)  
Mon ami, mon ami!

GOMBAULT.

Où, je suis ton ami, mon petit vicomte... je  
suis l'ami de tout le monde... Mais... laisse-moi...  
je dors.

NOGARET.

Mon Dieu! nous ne parviendrons jamais à le  
tirer d'ici.

CRÉQUIL.

Sois tranquille, dans une minute il sera bien

loin... Je vais le réveiller. (Se penchant vers Gombault.) Olivier... voici la reine.

GOMBAULT, endormi.

La reine, je suis son serviteur.

NOGARET, de l'autre côté, à part.

Ce n'est donc pas Sa Majesté qu'il aime... Ah!  
à l'oreille de Gombault. Olivier! voici madame de  
Navailles...

GOMBAULT, bressillant.

Madame de Navailles! où donc est-elle?... Ah!  
je rêvais!... pourquoi mon songe n'a-t-il pas duré?

NOGARET.

Tu reveras plus tard; maintenant, il s'agit d'é-  
chapper au danger qui te menace.

GOMBAULT, se levant.

Mes chers amis, vous êtes insupportables, et je  
vous prie de me laisser tranquille. J'aime le dan-  
ger, moi, je lui ferai des vers...

CRÉQUIL.

Où, quand tu seras en sûreté... Maintenant,  
c'est moi qui t'ai forcé à te battre... qui suis  
cause... du péril que tu cours. Tu me permettras  
bien de réparer ma faute?

GOMBAULT.

Je le permets.

CRÉQUIL.

Prends donc d'abord ce manteau, pour te ga-  
rantir du froid... (Il lui met son manteau sur les  
épaules.)

GOMBAULT.

Bon, le manteau... Après?

CRÉQUIL.

Maintenant, il faut que tu acceptes mon cheval.

GOMBAULT.

Ton cheval... je veux bien!

NOGARET.

Lui! qui n'a galopé encore que sur Pégase!

CRÉQUIL.

Oh! sois tranquille, le Pégase que je lui prête  
est doux comme un agneau.

GOMBAULT.

Il n'est donc pas rôtif... lui?

CRÉQUIL.

Pas le moins du monde... il te mènera... où tu  
voudras...

GOMBAULT.

Oh! où il voudra aussi... pourvu que ce ne soit  
pas en prison!

FINALE.

Aux final du premier acte de *Chat!*

ENSEMBLE.

NOGARET, à Créquil.

Hâtons-nous!

Redoutons le courroux

Qui, bientôt, jusqu'ici,

Peut frapper notre ami,

Sois pour lui sans effroi,

J'en réponds sur ma foi.

Sans retard, grâce aux dieux,

Il va fuir de ces lieux.



CRÉQUI, à Nogaret.

Hâtez-vous!

Redoutez le courroux  
Qui, bientôt, jusqu'ici,  
Peut frapper un ami.  
Pour lui seul, mon effroi;  
Mais je compte sur toi.  
Fuyez, loin de ces lieux,  
Un arrêt odieux.

GOMBAULT.

Hâtons-nous!

Le sommeil est si doux  
Que, bientôt, même ici,  
Sans crainte et sans souci,  
Je voudrais, sur ma foi,  
Obéir à sa loi;  
Car déjà dans ces lieux  
Tout se voile à mes yeux.

### • SCÈNE IX.

LES MÈMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant par le fond et allant droit  
à Créqui.

A vos serments fidèle  
Venez, comte.

GOMBAULT, l'apercevant.

Encore elle!...

CRÉQUI, à la marquise.

J'obéis, Gabrielle.

NOGARET, bas à Gombault.

Viens donc, ne tardons pas,  
Ma nouvelle est certaine;  
Sur l'ordre de la reine,  
Bientôt, le capitaine...

(Regardant.)

O ciel! il vient là-bas.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

NOGARET, bas, à Gombault.

Hâtons-nous!

Redoute le courroux  
Qui, bientôt, jusqu'ici,  
Peut t'attendre aujourd'hui.  
Sois docile à ma voix,  
Il est temps, tu le vois,  
De fuir, loin de ces lieux,  
Un arrêt odieux.

CRÉQUI, à la marquise.

Hâtons-nous!

Ah! je jure à genoux,  
Sans retard, loin d'ici,  
De vous suivre, aujourd'hui.

(Bas, à Nogaret.)

Pour lui seul, mon effroi;  
Mais je compte sur toi.  
Fuyez, loin de ces lieux,  
Un arrêt odieux.

GOMBAULT, à Nogaret.

Eh quoi! fuir avec vous,  
Quand un bien aussi doux,  
A l'instant, jusqu'ici,  
Vient chercher ton ami.  
Ah! plutôt laisse-moi,  
Maintenant, sans effroi,

Affronter, en ces lieux,  
Un arrêt odieux.

LA MARQUISE, à Créqui.

Hâtons-nous!

Pour toujours, avec vous,  
Sans retard, loin d'ici,  
Je veux fuir, aujourd'hui.

(A elle-même.)

Olivier, c'est pour toi,  
Dieu, qui vois mon effroi,  
Empêche, dans ces lieux,  
Un combat odieux.

(Nogaret sort par la gauche en emmenant Gombault;  
Créqui, par la droite, avec la marquise, au moment où le capitaine entre par le fond avec ses gardes. — La toile baisse.)

### DEUXIÈME TABLEAU.

La petite maison de Créqui. A gauche, un sofa avec baldaquin et rideaux; devant, une petite table ronde avec tapis, sur laquelle sont des livres et une lampe à droite. — Au deuxième plan, fenêtre; petite table carrée contre le manteau d'arlequin, chaise auprès, porte au fond.

### SCÈNE I.

MICHON, seul.

Neuf heures! Mademoiselle Bernerette ne peut tarder... Parlez-moi du valet d'un grand seigneur! il a pour lui tous les plaisirs qui coûtent si cher à son maître. Par exemple, M. de Créqui a-t-il une petite maison à deux pas de Paris, où il passe les plus délicieuses soirées en la compagnie du beau sexe! Eh bien! moi, Michon, son très-humble serviteur, j'ai aussi ma petite maison, où j'attends aujourd'hui même, vu que monsieur n'y est pas, une jeune fille qui s'est avisée de me donner dans l'œil, et à qui j'ai préparé le plus joli souper... (Ici l'on entend frapper très-fort.) Hein?... (Écoulant.) On frappe, Dieu me pardonne! Qui peut venir à cette heure? Serait-ce mon maître?... Avec ce diable d'homme, on ne sait jamais sur quoi compter... Il est capable... (Regardant à la fenêtre.) Là!... Justement, c'est lui! je suis joli garçon avec mon petit souper! vous verrez que c'est lui qui le mangera.

### SCÈNE II.

MICHON, CRÉQUI, LA MARQUISE,  
un masque à la main.

CRÉQUI, donnant la main à la marquise.  
Par ici, madame, par ici!

MICHON, à part, regardant la marquise.

Encore une nouvelle! Comme il en change!

LA MARQUISE, qui a quitté sa mante et déposé son masque sur la petite table près du sofa.

Pourrais-je savoir, monsieur le comte, le motif qui vous engage à faire halte si près de Paris,

quand il était convenu que nous ne nous arrêterions qu'à votre château.

CRÉQUI, avec embarras.

Permettez-moi d'abord de donner des ordres. (A Michon.) Qu'en nous serve! (Il lui donne son manteau.)

MICHON, à part.

C'est ça, mon souper! Qu'est-ce que je disais tout à l'heure? Haut.) Oui, monseigneur. (A part.) En voilà un heureux mortel! (Il sort.)

### SCÈNE III.

#### LA MARQUISE, CRÉQUI.

LA MARQUISE.

Maintenant monsieur le comte peut-il me dire?...

CRÉQUI.

Pardon, ma chère Gabrielle, de ne vous avoir pas encore répondu. Sachez donc que si j'ai quitté aussi brusquement la route que nous suivions, c'est que j'ai aperçu au loin des gens qui m'ont semblé vouloir marcher encore plus vite que nous.

LA MARQUISE.

Dans quel but? pour quel motif?

CRÉQUI, avec insouciance.

Mais, d'abord, celui de nous rejoindre; et puis, peut-être bien après... celui de m'arrêter.

LA MARQUISE.

Vous arrêter! Qu'avez-vous donc fait?

CRÉQUI.

Vous allez tout savoir, Gabrielle; mais avant, ah! jurez-moi que mon aveu sincère ne changera rien à vos sentiments pour moi.

LA MARQUISE.

Pouvez-vous le craindre, monsieur? ma main n'est-elle pas le prix du généreux sacrifice que vous m'avez fait?

CRÉQUI.

Eh! c'est justement là ce qui m'inquiète...

LA MARQUISE.

Comment?

CRÉQUI.

Si ce sacrifice n'avait pas eu lieu; s'il n'avait plus été en mon pouvoir de céder à votre prière?...

LA MARQUISE.

Je ne vous comprends pas.

CRÉQUI.

Si, lorsque vous avez voulu empêcher mon duel avec celui... qui est maintenant mon meilleur ami...

LA MARQUISE.

Eh bien!

CRÉQUI.

Vous l'avez tenté trop tard; si ce duel, enfin, avait eu lieu?...

LA MARQUISE.

Ciel!

CRÉQUI.

Croiriez-vous me devoir encore quelque chose?

LA MARQUISE.

Ah! monsieur de Créqui... c'est affreux! Et votre adversaire... vous l'avez blessé peut-être?...

CRÉQUI.

Calmez-vous, madame... (A part.) Ne lui disons pas la vérité... pour ne pas l'effrayer. (Haut.) Un poète heureux duelliste, voilà de ces choses rares; cependant cela se voit... la preuve, c'est qu'Olivier se porte à merveille.

LA MARQUISE, avec joie.

Ah!

CRÉQUI.

Tandis que moi...

LA MARQUISE, vivement.

Vous seriez blessé?...

CRÉQUI.

Oh! ce n'est rien... absolument rien... un coup de plume... Mais, vous le savez, vainqueur ou vaincu, la loi n'épargne personne; malheur à celui qui se laisse arrêter!

LA MARQUISE.

Mais alors, votre adversaire?...

CRÉQUI.

Soyez sans crainte; j'ai songé à sa sûreté avant de m'occuper de la mienne... et l'ai forcé à prendre mon propre cheval... Maintenant, ils voyagent de compagnie... et que Dieu les guide!

LA MARQUISE, lui tendant la main.

Bien, monsieur le comte, bien!... je tiendrai ma parole.

### SCÈNE IV.

#### LES MÊMES, MICHON, UN VALET.

Ils apportent une table toute servie et la posent à droite.

MICHON.

Monseigneur est servi.

CRÉQUI.

Allons, madame, à table! (Il lui présente la main et la conduit à table. A Michon.) Maintenant, qu'on nous laisse!

MICHON, qui, en prenant une chaise pour la placer, a regardé par la fenêtre, bas et avec mystère.

C'est que...

CRÉQUI.

Allons, parle tout haut.

MICHON.

C'est qu'on aperçoit, sur la route, des cavaliers qui ont l'air de venir tout droit ici.

CRÉQUI, se levant.

Tu en es sûr?...

MICHON.

Tenez, monsieur le comte, regardez vous-même: vous les reconnaîtrez peut-être...

CRÉQUI, qui a été à la fenêtre.

Oui, oui, en effet... ce sont eux.

LA MARQUISE, bas.

Les gens qui vous poursuivent, monsieur?

CRÉQUI.

Justement.

MICHON.

J'ai pensé que c'étaient des amis, et je voulais seulement savoir si monsieur le comte les recevra.

CRÉQUI.

Les recevoir! ce serait de grand cœur, mais d'une certaine manière qui n'est pas à ma disposition aujourd'hui.

LA MARQUISE, à Créqui,

Il y a peut-être encore moyen de leur échapper.

CRÉQUI.

Certainement; mais les misérables tiennent le seul chemin praticable pour une chaise; par l'autre, à peine si un cheval peut passer.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur le comte, il faut le prendre.

CRÉQUI.

Fuir! vous quitter! partir sans vous...

LA MARQUISE.

Dès demain j'irai vous rejoindre.

CRÉQUI.

Ah! si vous saviez ce qu'il m'en coûte!

LA MARQUISE.

Je vous en conjure.

CRÉQUI.

Allons, puisque vous le voulez. (Bis, à Michon.) Les plus grands égards pour cette dame, et surtout pas un mot qui lui fasse soupçonner une seule de mes folies passées. (Il va prendre son épée et son manteau.)

LA MARQUISE, à Michon.

Vous, mon ami, ne perdez pas une minute pour hâter le départ de M. le comte.

CRÉQUI, se rapprochant.

A bientôt, madame. Il lui baise la main. A Michon, en sortant. Qu'on m'attende, si je parviens à mettre les coquins en défaut, je reviendrai. Ils sortent.)

## SCÈNE V.

LA MARQUISE, seule.

Je ne sais comment expliquer ce que j'éprouve, je suis presque heureuse de le voir s'éloigner, moi qui donnerais tout au monde pour son bonheur!... tout, excepté ce que je lui ai promis trop légèrement, peut-être... Ah! si je n'avais pas eu envie de ce duel!... n'importe, il s'est conduit noblement avec son adversaire et il m'aime, lui!... tandis... (On frappe à la porte.) Ah! non Dieu! que vient-on m'annoncer?

## SCÈNE VI.

LA MARQUISE, MICHON.

MICHON, entrant.

Pardon, madame.

LA MARQUISE.

Eh bien! M. le comte?...

MICHON.

Parti, madame, parti! sans le moindre obstacle.

LA MARQUISE.

Et les gens qui le poursuivent?

MICHON.

Comme je me préparais à leur ouvrir, ils ont brusquement changé de route; ainsi, nous n'avons plus à craindre leur visite.

LA MARQUISE.

Dieu soit loué!

MICHON, indiquant le table servé.

Madame ne désire plus rien?

LA MARQUISE.

Non, mon ami, que tout soit prêt demain au point du jour pour mon départ.

MICHON.

Il suffit, madame. (Lui quitte le table.) Mon souper l'a échappé belle!

## SCÈNE VII.

LA MARQUISE, seule, allant s'asseoir sur le sofa.

Où, j'irai le rejoindre... il le faut... je le dois... mais comment échapper à un souvenir?... Prenant sur le table un livre qu'elle ouvre. P. S. de M. Olivier Gombault!... Il est donc écrit que tout me le rappellera. Elle jette le livre qui tombe et en prend un autre, et trouve dessous une lettre. Ah! l'écriture de M. de Créqui! Lisant les sept premiers vers. Aux plus beaux cheveux blonds de la terre! Il me semble que je suis brune!... voilà qui pèche vivement ma curiosité... y vous la datez. D'aujourd'hui!... le jour qu'il me jurait de se tuer si je ne lui donnais pas un peu de poivre!... Et que dit-elle cette belle!... juste la même chose qu'à moi!... Je croyais du moins inspirer un amour original, et ce n'était qu'une copie!... c'est très-flatteux!... Elle froisse la lettre et va pour la brûler. Qu'allais-je faire!... Je ne brûlerai pas cette lettre. Oh non!... car elle me dégage d'un serment que j'aurais eu tant de peine à tenir!... Oh! combien je me sens soulagée!... cette lampe commence à baisser... Tachons de goûter quelque repos. Elle éteint la lampe et s'endort sur une musique en sourdine.)

## SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, GOMBAULT.

GOMBAULT, entrant au lanternon et dormant.

Ma foi, l'aventure est piquante! et je veux en connaître la fin... Diable de cheval de Créqui, va!... c'est bien la bête la plus originale! Où m'a-t-il conduit!... Jusqu'à ce moment, je n'ai trouvé sur mon passage qu'un grand escogriffe de laquais tout endormi et qui s'endort plutôt; tout exprès, à l'entrée de la maison, avec une lanterne que voilà!... Je prends la lanterne... je fais comme le cheval, je marche devant moi... c'est-à-dire le cheval va droit à l'écurie... moi, je monte un per-

ron... j'ouvre une porte et j'arrive... (Il dépose la lanterne et s'assied.) Dans quels lieux?... je n'en sais rien. Combien de temps a duré mon voyage, quels chemins a parcourus mon intelligent coursier?... Je ne le sais pas davantage... Que faire maintenant?... il est sûr qu'on attendait quelqu'un à ma place... Créqui peut-être... Tant mieux!... les amis de nos amis sont nos amis... Après tout, je ne suis pas un voleur... assurément on ne me refuserait pas la faveur de me reposer ici jusqu'à demain matin; et au lieu d'aller déranger ou effrayer des gens qui sont sans doute profondément endormis, il vaut bien mieux que je m'arrange de cette chambre, qui ne me paraît pas habitée, quitte à faire demain des excuses... (Se levant.) Voyons un peu le gîte que je me suis... ou plutôt que le cheval de Créqui m'a choisi... Très-bien, très-bien... je n'aurais pas mieux fait!... S'il pouvait y avoir un lit! je tombe de fatigue. (Apercevant le sofa.) Un sofa!... pour le coup, c'est du bonheur!... Mais que vois-je?... Il dirige la lanterne vers le sofa.) Dieu me pardonne! il est occupé... (Il approche.) Par une femme!... endormie!... c'est que cette pose-là n'est pas mal... bien sûr elle est jolie... Maudit voile qui me cache sa figure! Si j'osais... le soulever?... mais non, ce serait mal... respectons l'hospitalité qu'elle me donne un peu malgré elle, par exemple!... Bonne nuit, je vous souhaite... belle dame.

AIR: *O vierge sainte en qui j'ai foi* (Fra-Diavolo).

Dormez, dormez, point de frayeurs,  
Je vais, pour moi, chercher ailleurs;  
Bonsoir, bonsoir, ange divin!  
A demain.

(Il va pour s'éloigner, rencontrant sous ses pieds le livre que la marquise a laissé tomber.)

Ah!... un livre!... (Le ramassant.) Mes œuvres!... Cette femme me lisait!... mais c'est fort aimable de sa part, et j'ai bien envie de l'en remercier... Comment donc?... une femme qui vous lit... mais c'est presque un cœur qui vous aime... Sortons; dans ma reconnaissance, je ne répondrais pas... (Faisant tomber une chaise.) Maladroît que je suis!

LA MARQUISE, se réveillant.

Qui est là? qui est là?

GOMBAULT, à part.

La voilà réveillée!

LA MARQUISE.

Est-ce vous, monsieur de Créqui?

GOMBAULT, à part.

Créqui? c'est bien lui qu'on attendait!...

LA MARQUISE.

Qu'est-il arrivé?

GOMBAULT, à part.

Mais je connais cette voix!...

LA MARQUISE.

Pourquoi revenez-vous?

GOMBAULT, à part.

Oh! il faut absolument que je sache...

LA MARQUISE.

Mais répondez donc, répondez donc, monsieur...

GOMBAULT, à part.

C'est là le difficile... (Haut.) Hélas! madame, je ne suis pas celui que vous croyez...

LA MARQUISE, se cachant avec le rideau, à part.

Ciel! Olivier!

GOMBAULT.

Mais si je n'ai pas cet incestimable bonheur, je ne suis pas du moins ce que vous paraissez craindre en ce moment.

LA MARQUISE, à elle-même.

Lui, ici! quel motif?... Nous aurait-il suivis? m'aurait-il reconnue?

GOMBAULT.

Car, madame, je vous le jure, c'est sans préméditation, sans aucune intention coupable, malgré moi, enfin...

LA MARQUISE.

Malgré vous!... et qui donc a pu vous forcer à vous introduire la nuit, par surprise?...

GOMBAULT.

Mon Dieu! un guide bien inattendu, bien peu ordinaire, madame... c'est... c'est mon cheval!

LA MARQUISE.

Votre cheval!

GOMBAULT.

Cela vous paraît bizarre, incroyable?... à moi aussi... et pourtant cela est. Oui, mon cheval, ou plutôt celui qu'on m'a prêté... qui, profitant de mon sommeil, sans s'inquiéter si son cavalier d'aujourd'hui était bien son cavalier de la veille...

LA MARQUISE, à elle-même.

Il se pourrait!...

GOMBAULT.

S'est permis de venir réclamer la généreuse hospitalité dont il avait contracté sans doute une douce habitude.

LA MARQUISE, à part.

En conduisant M. de Créqui vers ses mystérieuses amours.

GOMBAULT.

Faveur que je n'aurais jamais eu la témérité de solliciter pour moi-même.

LA MARQUISE.

Aussi, avez-vous pris sans demander.

GOMBAULT.

Que voulez-vous, madame! les portes s'ouvrent devant moi comme par enchantement, les laquais me livrent passage...

LA MARQUISE, à part.

Ils auront cru que c'était leur maître.

GOMBAULT.

Quand on a un peu d'imagination... le moyen de résister au charme, à l'imprévu de la situation... Il me semblait que l'animal maudit... que je bénirai toute ma vie, avait une espèce d'inspiration... de seconde vue... Et je ne me suis pas trompé.

LA MARQUISE.

Ainsi, monsieur, au lieu de vous repentir d'avoir troublé mon repos... de m'avoir compromise, peut-être...

GOMBAULT.

Vous compromettre !... Ah ! dites un mot, madame, et je me retire à l'instant.

LA MARQUISE, à part.

Ciel ! lui aussi n'est-il pas poursuivi, menacé !... S'il allait rencontrer les gens qui cherchent M. de Créqui... (Haut.) Non, non, monsieur, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas encore partir.

GOMBAULT, à part.

On me retient !... Oh ! mais c'est très-bon signe. (Haut.) Mon cœur ne m'avait pas trompé, madame, vous êtes aussi bonne que jolie, et ma reconnaissance... (Il fait un pas vers le sofa.)

LA MARQUISE.

Arrêtez, monsieur... Je vous permets de rester... je vous l'ordonne, même...

GOMBAULT.

Vous me l'ordonnez !

LA MARQUISE.

Mais à une condition...

GOMBAULT.

Oh ! dix ! madame, cent, mille, si vous voulez !

LA MARQUISE.

C'est que tant que vous serez ici, vous vous mettez à ma discrétion, promettant d'obéir...

GOMBAULT.

Aveuglément, madame ; mais n'abandonnez-vous pas cette cruelle réserve, ne pourrai-je enfin vous voir ?

LA MARQUISE, vivement.

Oh ! cela est impossible !

GOMBAULT, à part.

Diable ! je ne suis pas aussi avancé que je le croyais. (Haut.) Impossible !... c'est ce que vous exigez qui est impossible !... Mais oui, vous avez raison, ne m'accordez pas tous les biens à la fois... Et tenez, il me vient une excellente idée... permettez que j'approche un peu...

LA MARQUISE.

Mais non, monsieur, mais non.

GOMBAULT.

Ne craignez rien, madame, je ne demande plus à vous voir... c'est pour vous faire passer des armes contre moi... un masque que je vois là... (Il va le prendre sur la petite table près du sofa.) Je vous en prie, prenez-le, et que ce soit du moins la seule barrière qui reste entre nous. (Il le pique au bout de son épée.) Oh !... je ne regarderai pas... je vais vous le présenter à distance respectueuse. (Les rideaux s'entr'ouvrent légèrement ; après avoir donné le masque, retirant son épée, à part.) Il paraît qu'on accepte mes propositions de paix. Maintenant, malgré son masque, il faudra bien que je sache qui elle est.

LA MARQUISE, sortant de derrière les rideaux,

masquée, et passant devant lui.

Eh bien ! monsieur, me voilà !

GOMBAULT, à part.

Que vois-je !... Cette taille... cette tournure... (Haut, s'approchant.) Ah ! madame, que de bontés !...

LA MARQUISE.

J'espère que vous vous en rendrez digne.

GOMBAULT, à part.

Plus je la regarde, plus il me semble... Mais non, c'est impossible... n'ai-je pas vu Créqui partir avec madame de Navailles... Cependant...

LA MARQUISE, à part.

Comme il m'examine !... (Prenant un fauteuil, à Gombault.) Asseyez-vous, monsieur...

GOMBAULT.

Oh ! madame, je serais bien mieux à vos genoux !

LA MARQUISE.

Je ne vous permets que de vous asseoir... Mettez-vous là... et causons un peu... de votre départ.

GOMBAULT, s'asseyant.

Déjà !

LA MARQUISE.

D'abord, il aura lieu quand je voudrai... comme je voudrai... avec toutes les précautions que je croirai nécessaires à votre sur-tête... et à la mienne ; sans observation, sans résistance, et en vous engageant à garder le plus profond secret sur votre visite en ces lieux.

GOMBAULT.

Il me serait assez difficile de le trahir ; j'ignore où je suis, qui vous êtes.

LA MARQUISE.

Enfin, vous allez me jurer de ne faire jamais aucune tentative pour me revoir.

GOMBAULT.

Avant de vous avoir vue ?

LA MARQUISE.

Vous hésitez ?

GOMBAULT, se levant.

Au contraire... je jure désormais de ne pas vivre un jour, une heure, une minute, sans chercher les moyens de me rapprocher de vous.

LA MARQUISE.

Après vos promesses de tout à l'heure ?

GOMBAULT, se rasseyant.

J'ai promis de vous obéir tant que je serai ici... (Avec prière.) Ne me renvoyez pas...

LA MARQUISE.

Et qu'espérez-vous d'une pareille obstination ?

GOMBAULT.

La fin de maux qui, pour moi, vont commencer demain ; car, à présent, votre souvenir me poursuivra partout...

LA MARQUISE.

Ah ! c'est trop fort ! Tenez, regardez, monsieur, ces tablettes que vous destiniez à la reine ! Elle les lui donne.)

GOMBAULT.

La reine ?

LA MARQUISE.

Oui, la reine! Je sais votre passion, vos espérances...

GOMBAULT.

Moi! l'aimer autrement que comme un sujet respectueux!... On vous a trompée, madame; ces vers ne sont pas pour elle. Il lui rend les tablettes.)

LA MARQUISE.

Mais quand vous diriez vrai, ils ne sont pas non plus pour moi, apparemment?

GOMBAULT.

Mon Dieu!... je n'en sais rien.

LA MARQUISE.

Voilà qui devient curieux, par exemple!

GOMBAULT.

Ces vers m'ont été inspirés par une femme qui m'est apparue il y a six mois, en Auvergne, comme on rêve les anges!...

LA MARQUISE, à part, avec joie.

Il ne m'avait point oubliée!

GOMBAULT.

Et dont le souvenir remplissait mon âme sans partage, lorsque hier... dans les salons du Louvre...

LA MARQUISE.

Hier!

GOMBAULT.

J'ai éprouvé les mêmes transports, la même émotion, en apercevant...

LA MARQUISE.

Qui donc, monsieur?

GOMBAULT.

La marquise de Navailles.

LA MARQUISE, à part.

Il m'aimerait!

GOMBAULT.

Et depuis ce moment j'ai senti que mon inconnue allait avoir une rivale qu'aucune autre femme ne pourrait plus me faire oublier.

LA MARQUISE, gaiement.

Ah çà! monsieur!... et moi?

GOMBAULT.

Vous, madame!... ah! ne vous offendez pas d'un tel aveu...

LA MARQUISE.

Je n'en ai pas envie, je vous jure.

GOMBAULT.

Eh bien! il me semble que mon inconnue et cette belle marquise se sont réunies, changées en une seule personne, et que cette personne... c'est vous!

LA MARQUISE, à part, troublée.

Oh! mon Dieu!... il me reconnaît! se remettant, haut. Ah! ah! ah! voilà qui est admirable, et tout à fait ingénieux pour devenir tous les jours infidèle, sans pouvoir être accusé d'inconstance... et si mes deux rivales allaient tout à coup paraître à mes côtés, comment feriez-vous, monsieur?

GOMBAULT.

Sans m'inquiéter d'un choix impossible, je vous

disputerai toutes au monde entier, à M. de Créqui lui-même, malgré les droits que vous pouvez lui avoir donnés, dût-il cette fois, au lieu de mon bras, percer mille fois mon cœur.

LA MARQUISE, vivement.

Quoi, monsieur! c'est vous... vous avez été blessé par M. de Créqui?

GOMBAULT.

C'est le plus grand service qu'il ait pu me rendre...

LA MARQUISE, à part.

Ah! ce dernier mensonge est impardonnable.

GOMBAULT.

Sans ce bienheureux duel, le sort ne m'aurait peut-être jamais rapproché de vous... et je suis là comme un frère, un ami, je puis vous jurer à genoux de mériter votre confiance, vous supplier de me l'accorder tout entière. (Il se met à ses genoux.)

LA MARQUISE, émue, à part.

Oh! qu'il parte!... je finirais par me trahir.

GOMBAULT, à genoux.

Ah! madame!...

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monsieur, relevez-vous... je n'ai plus qu'un ordre à vous donner... une grâce... une seule à vous demander... éloignez-vous... partez... madame de Navailles vous en remerciera un jour.

GOMBAULT, tristement.

Vous me renvoyez!

LA MARQUISE.

Il le faut.

GOMBAULT.

Ah! dites-moi du moins que ce n'est pas la dernière fois...

LA MARQUISE.

Je ne promets rien, monsieur; n'oubliez pas que votre soumission doit être entière.

GOMBAULT.

Mais non sans espérance!...

LA MARQUISE.

Je vais donner des ordres pour votre départ... allez les attendre.

GOMBAULT, saluant.

J'obéis, madame.

LA MARQUISE.

Adieu; soyez fidèle à madame de Navailles.

GOMBAULT.

Comme à vous! (Il fait quelques pas vers la porte; s'arrêtant tout à coup et prêtant l'oreille.) Ah! voilà qui est étrange!...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

GOMBAULT.

Il m'a semblé...

Air : *C'est en dehors, c'est à la grande porte*  
(Fra-Diavolo).

C'est en dehors, oui, c'est à votre porte  
Qu'on frappe en ce moment.

LA MARQUISE, courant à la fenêtre.

Ah! mon Dieu! des soldats, de frayeur je suis morte!  
C'est pour vous, sûrement.

CHOEUR, en dehors.

De nous ouvrir que l'on s'empresse,  
Ouvrez, ouvrez, au nom du roi;  
Et promptement, point de paresse,  
Obéissez de par la loi.  
Obéissez de par la loi.

(Gombault fait un pas pour sortir.)

LA MARQUISE.

Restez!

GOMBAULT.

Mais c'est la seule chance  
De vous éviter leur présence.

LA MARQUISE, étonnée.

L'on ouvre... l'on vient... où vous cacher?  
Là, là, monsieur.

(Elle désigne les rideaux du sofa.)

GOMBAULT.

Mais s'ils osent chercher,  
Si je suis découvert! c'est vous perdre!

LA MARQUISE.

Eh! qu'importe!

L'espoir de vous sauver l'emporte.

(Pendant la reprise du chœur, il prend son manteau et son chapeau et se cache derrière les rideaux du sofa, tandis que la marquise se dirige vers la porte où l'on frappe violemment.)

## ACTE DEUXIÈME.

Chez M<sup>me</sup> de Caylus. — Riche salon; trois portes au fond; à droite, porte en tapisserie; à gauche, fenêtre avec le même ornement. — Fauteuils.

### SCÈNE I.

LA MARQUISE, puis MADAME  
DE CAYLUS.

LA MARQUISE, entrant, à un valet.

Annoncez à madame de Caylus la marquise de Navailles. (Le valet sort.) Me voilà donc à Paris, après un si long temps passé sans oser y paraître, sans oser me retrouver devant lui!

MADAME DE CAYLUS, accourant.

Madame de Navailles ici! Elle l'embrasse. Chère Gabrielle! Mais, dites-moi donc la cause d'une si longue absence, quand chacun croyait vous revoir et vous saluer comtesse de Créqui?

LA MARQUISE.

C'est justement à porter ce nom que je n'ai jamais pu me résoudre. Malheureuse d'une promesse formelle faite à M. de Créqui, honteuse d'y manquer, je suis allée me cacher près d'une vieille parente, au fond de la province, afin de me faire oublier.

MADAME DE CAYLUS.

Vous saviez bien que vous ne réussiriez pas...

LA MARQUISE.

Mais donnez-moi donc des nouvelles de nos amis... et d'abord... de l'adversaire de M. de Créqui?

MADAME DE CAYLUS.

De notre cher poète? Volontiers... Après avoir sollicité et obtenu la grâce du comte et la sienne, pour leur duel sans motif... lui aussi avait disparu... comme vous, ma chère, et à peu près à la même époque.

LA MARQUISE.

Ah!... Et sait-on pourquoi?

MADAME DE CAYLUS.

Pas précisément. Les avis étaient partagés, lorsqu'il y a quinze jours, je l'ai retrouvé au cercle de la reine.

LA MARQUISE.

Et toujours aussi distrait, aussi préoccupé qu'à l'ordinaire?

MADAME DE CAYLUS.

Non pas... une métamorphose complète s'était opérée en lui. Il allait au-devant de toutes les dames, leur parlait avec le plus vif empressement, les démonstrations les plus tendres... et les examinait comme s'il avait voulu connaître leurs plus secrètes pensées... ou faire leur portrait.

LA MARQUISE, avec inquiétude.

En vérité?... Et puis?

MADAME DE CAYLUS.

Ça vous étonne, n'est-ce pas? chacun aussi s'imaginait que le rêveur s'était enfin décidé à être de ce monde, quand, tout à coup, il est retombé dans sa tristesse et dans sa préoccupation.

LA MARQUISE, avec joie.

Voilà qui est singulier... Et vous ne l'avez plus revu à la cour?

MADAME DE CAYLUS.

Nulle part. Le capricieux refuse toutes les invitations, même celles de la reine; mais aujourd'hui, par exemple, c'est tout différent; il se hâtera de se rendre à la mième.

LA MARQUISE, vivement.

Il vous l'a promis?

MADAME DE CAYLUS.

Non; c'est moi qui me le suis promis, et je me tiens assez volontiers parole.

LA MARQUISE.

Comment pouvez-vous être sûre?...

MADAME DE CAYLUS.

Restez à mon bal, et vous le saurez.

LA MARQUISE.

Dans ce costume!

MADAME DE CAYLUS.

N'est-ce que cela? Je vais donner des ordres, et, dans dix minutes, rien ne manquera à votre toilette. Acceptez-vous?...

LA MARQUISE.

Je suis trop curieuse pour vous refuser.

MADAME DE CAYLUS.

C'est bien... je suis à vous... (Elle sort.)

## SCÈNE II.

LA MARQUISE, seule.

Qui rend donc madame de Caylus si certaine d'attirer Olivier chez elle?... Maintenant, je désire presque qu'il ne vienne pas... (Regardant à droite.) Ah! mon Dieu! cette personne qui s'avance avec M. Nogaret... c'est lui!... Oh! je ne veux pas encore le voir... je ne m'en sens pas le courage. (Elle sort vivement par la porte de gauche, au fond.)

## SCÈNE III.

NOGARET, GOMBAULT.

NOGARET, entrant en causant avec Gombault par le fond.

Ainsi donc, tu as été heureux?

GOMBAULT, avec un soupir.

Le plus heureux des hommes, mon ami!... mais quelques heures, rien que quelques heures... Et puis la vision s'est envolée!

NOGARET.

La vision, la vision... C'était une femme, je pense, et elles ont beau être légères, elles ne s'envolent pas comme cela!... Voyons, comment se nomme ta belle maîtresse? où l'as-tu connue?

GOMBAULT.

Je n'en sais rien.

NOGARET.

Comment! tu ne sais pas où tu as été le plus heureux des hommes?

GOMBAULT.

Tout ce que je puis te dire... c'est que, le lendemain avant l'aube, ma ravissante hôtesses avait disparu... qu'un grand laquais sans livrée me fit monter poliment dans un carrosse aux stores soigneusement baissés, s'assit en face de moi en me demandant humblement excuse de la liberté qu'il prenait, me prévint, en sortant de dessous son manteau un énorme pistolet, qu'il avait ordre, à la moindre tentative faite par moi pour reconnaître la route que nous allions prendre, de me brûler la cervelle, et me ramena ainsi jusque chez moi, sans autre conversation, accompagné du cher coursier auquel j'avais dû mon bonheur, et qu'il avait eu soin d'attacher derrière la voiture.

NOGARET.

Mais c'est un vrai roman, que toute cette histoire! et un roman d'autant plus délicieux que, je le devine, c'est un tour charmant que tu as joué à Créqui, sans t'en douter.

GOMBAULT.

Comment?

NOGARET.

Où diable veux-tu que son cheval t'ait conduit, si ce n'est auprès d'une de ses maîtresses?... Ah! M. de Créqui, vous qui prétendez que madame de Caylus se moque de moi... ah! ah! ah! j'en rirai longtemps, et je donnerais tout au monde pour savoir quelle est cette belle dame... Donne-moi vite son signalement... petite? grande?...

GOMBAULT.

Petite.

NOGARET.

Brune? blonde?

GOMBAULT.

Brune.

NOGARET.

Maintenant, sa figure?

GOMBAULT.

Plains-moi, mon ami; je ne l'ai vue que masquée, et, lorsqu'elle cessa de l'être...

NOGARET.

La lampe s'était éteinte... Mais c'est charmant! c'est divin! quelle ravissante ballade! Tu es un heureux mortel.

GOMBAULT.

C'est-à-dire, je fus heureux! mais j'ai payé cher mon bonheur! Depuis ce moment, depuis six mois, pas le moindre souvenir!... Et cependant... non, non, ce n'était pas ce que tu t'imagines... Cette femme n'en aimait pas un autre; non, j'en suis sûr, je l'ai deviné, je l'ai compris, ce n'était point un caprice. J'étais rêvé! j'étais attendu... j'étais aimé par elle!

NOGARET.

Ah! tu as compris cela, toi? En effet, la réception... était assez significative. Mais que diable, elle ne peut pas être perdue, et, en cherchant bien...

GOMBAULT.

Pour la trouver, j'ai parcouru Paris, ses promenades, ses églises, sa campagne... J'ai visité toute la France... Rien, toujours rien!... Enfin, revenu ici, il y a quinze jours, en me présentant au cercle de la reine, une idée subite m'a saisie... Elle est là, peut-être, me dis-je, qui me voit, qui m'entend... Eh bien!... osons une tentative désespérée!... Et soudain, sur une marque d'intérêt que m'attirait ma tristesse, je me mis à raconter mon aventure, en attachant sur toutes ces figures de femmes, attentives et curieuses, des regards qui descendaient jusqu'au fond de leurs âmes.

NOGARET.

Eh bien?...



GOMBAULT.

Eh bien!... pas une n'a changé de visage, pas une ne s'est émue!

NOGARET.

Qu'est-ce que cela prouve?

GOMBAULT.

Eh! ne vois-tu pas que si elle a pu supporter cette épreuve sans se trahir, c'est que son amour n'existe déjà plus...

NOGARET.

Écoute donc, l'aventure a six mois de date!

GOMBAULT.

J'allais sortir désespéré, et cherchais à me faire jour à travers l'essaim de ces mille beautés, lorsqu'une voix, à mon oreille, fit entendre ces mots: « Vous êtes un indiscret et un infâme! »

NOGARET.

Tu vois bien!

GOMBAULT.

Je me retourne... dix femmes, à quelques pas de moi, causaient entre elles en poussant des éclats de rire et semblaient déjà m'avoir complètement oublié!

NOGARET.

Ruse de guerre de ta belle inconnue, qui, pour te punir de ton indiscrétion, a voulu t'intriguer et rester dans l'ombre!

GOMBAULT.

C'est l'idée qui me serait venue, si, ce matin, je n'avais pas reçu ce billet... Tiens, regarde!...

NOGARET, lisant.

« Ce soir, chez madame de Caylus! » (Parlant.) Comment, tu as dans ta poche des mots si clairs! un rendez-vous si positif! et tu n'es pas ravi, transporté?... Mais tu vas la voir, mon ami! tous tes vœux vont être comblés!

GOMBAULT.

Ah! depuis plus d'une heure que j'attends en vain, je commence à croire qu'on s'est moqué de moi.

NOGARET.

Laisse donc... un peu de patience... tu as un rendez-vous, on y viendra... Mais j'entends le piétinement d'un cheval dans la cour... Qu'est-ce qui nous arrive là? (Il va regarder à la fenêtre.) Eh! c'est l'illustre comte de Créqui.

GOMBAULT, regardant aussi.

Oui; et la même jument qu'il me prêta, il y a six mois... Mais quelle idée!... Oh! mon ami, je suis sauvé!

NOGARET.

Quel transport!... Pauvre garçon, si tu n'y prends garde, l'amour finira par te faire perdre la tête.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, CRÉQUI.

CRÉQUI, entrant.

Messieurs... Eh! c'est ce cher Olivier!...

GOMBAULT, allant à lui.

Lui-même, monsieur le comte. Heureux! bien

heureux de vous revoir! Votre présence porte le bonheur avec elle...

CRÉQUI.

Ce n'est pas, je pense, lorsqu'elle l'a valu un coup d'épée?

GOMBAULT.

Au contraire, monsieur le comte, et c'est un nouveau service que j'ai à vous demander...

CRÉQUI.

Du même genre? rien de plus facile. Justement je vais faire un tour à l'armée de M. de Montmorency. Veux-tu que je t'emmène?

GOMBAULT.

Comment! monsieur le comte, quand tout ici devrait vous retenir...

CRÉQUI.

Ah! oui, oui... tu veux parler de mon mariage avec madame de Navailles... mais il est ajourné.

GOMBAULT.

Il se pourrait!

CRÉQUI.

Oui... un motif de délicatesse... un procès d'où dépend une partie de ma fortune... moi-même, j'ai désiré... Tel que tu me vois, je passe tout mon temps à visiter mes juges et à parcourir, souvent jusqu'à trois fois dans un seul jour, le trajet qui me sépare du plus ennuyeux des robins... le digne avocat Martel. Tu le connais, toi, vicomte? (Ici Gombault va regarder à la fenêtre.)

NOGARET.

Oui, oui... beaucoup trop.

CRÉQUI.

Mais c'est fini, je n'y retourne plus. Je prends mes vacances.

NOGARET.

Et tu vas te faire tuer...

CRÉQUI, riant.

Pour me désennuyer un peu. Et puis, peut-être bien aussi par raison d'économie.

GOMBAULT, qui est revenu de la fenêtre.

Quoi! vraiment, monsieur le comte, vos finances?...

CRÉQUI.

A sec, mon ami.

GOMBAULT.

Quel bonheur! je pourrai donc...

CRÉQUI.

Me prêter de l'argent? mais ce n'est pas de refus.

GOMBAULT.

Vous prêter, monsieur?... Non, j'aimerais mieux... un échange!

CRÉQUI.

Un échange!... et lequel?

GOMBAULT.

Votre cheval, celui qui vient de vous amener ici, contre... le prix de mes œuvres

CRÉQUI.

Ma jument noire!

NOGARET, à part.

Oh! le scélérat! je comprends son idée!

CRÉQUI.

Tu veux ma jument noire?

GOMBAULT.

Oui, monseigneur. Me la refuserez-vous?

CRÉQUI.

Certainement que je te la refuse!

GOMBAULT.

Vous tenez donc bien à cet animal?

CRÉQUI.

C'est-à-dire, j'y tenais; car, maintenant, je ne tiens qu'à ne pas te laisser faire un déplorable marché.

NOGARET, à Créqui.

Qu'est-ce que ça te fait, puisque ça lui convient?

CRÉQUI, à Gombault.

Le prix de tes œuvres pour ma jument! pauvre ami, comme tu placerais le fruit de tes veilles!

GOMBAULT.

Quoi! c'est la crainte que je ne sois dupe?

CRÉQUI.

Certainement! Que diable, me prends-tu pour un maquignon? Apprends donc que pas plus tard que tout à l'heure, en arrivant ici, je l'ai forcée, fourbue, en un mot, que c'est une bête perdue.

GOMBAULT.

C'est là votre motif pour me refuser? ah! je suis trop heureux! Elle est perdue pour vous, c'est possible, habitué aux allures brillantes; mais pour moi, pauvre poète, quand elle n'irait qu'au pas... même en loitant... c'est tout ce qu'il me faut.

CRÉQUI.

Mais c'est qu'elle n'ira pas du tout!

GOMBAULT.

N'importe! n'importe!... Oh! monsieur le comte, je vous en supplie.

CRÉQUI.

Allons, puisque tu le veux absolument... prends mon cheval.

GOMBAULT.

Ah! vous me rendez la vie!

NOGARET, à part.

S'il pouvait réussir!

Air: *Ah! quel bonheur! un mariage.*  
(Fragment du Philtre.)

ENSEMBLE.

GOMBAULT.

Vous consentez? ô joie extrême!

(A part.)

Oui, je le sens au fond du cœur.

Je vais revoir celle que j'aime,

Tout me présage le bonheur.

CRÉQUI.

Prends mon cheval à l'instant même,

Je te le cède de grand cœur.

Mais vraiment à ta joie extrême,

Non, je ne comprends rien, d'honneur!

NOGARET, à part.

Il consent! ma joie est extrême,

Je n'ai qu'un désir dans le cœur.

C'est que Gombault, à l'instant même,

Au galop, arrive au bonheur.

CRÉQUI, à Gombault, riant.

Et quant au prix de cette vente,

Si mon noble coursier répond à ta n'attente,

Plus tard... nous causerons.

GOMBAULT.

Plus tard, je vous dirai

Celui que je lui devrai.

*Reprise de l'ensemble.*

## SCÈNE V.

CRÉQUI, NOGARET.

CRÉQUI, qui a suivi Gombault jusqu'au fond,  
redescendant en riant.

Ah! ah! ah! un cheval écloppé pour prix de ses œuvres! je ne me serais jamais permis une telle épigramme! On m'avait bien dit qu'un amour malheureux avait opéré un dérangement dans sa tête, mais je ne le croyais pas aussi complet. Voyons, toi, vicomte, toi qui as aussi dans le cœur une passion malheureuse pour madame de Caylus, n'aurais-tu pas aussi quelque marché à me proposer, comme ce fou d'Olivier?

NOGARET, à part.

L'impertinent! (Haut.) Eh! eh! il n'est peut-être pas si fou qu'il en a l'air.

CRÉQUI.

Comment! lorsqu'il m'offre...

NOGARET.

Que sait-on? il y a dans ces têtes imaginatives des idées... qu'un prosaïque gentilhomme, comme toi, ne peut pas saisir... au premier coup d'œil.

CRÉQUI, riant.

Et tu les as saisies au second, toi, mélodieux vicomte.

NOGARET.

C'est possible, cher comte.

CRÉQUI.

Eh bien! fais m'en donc part.

NOGARET.

Figure-toi... mais diable, je ne sais pas si je dois te dire cela, à toi? tu ne le trouverais peut-être pas si plaisant que ça est.

CRÉQUI.

J'y suis donc pour quelque chose?

NOGARET.

Je crois bien! puisque ton cheval... (Riant.) Drôle de bête, va!

CRÉQUI.

Eh bien! mon cheval, qu'a-t-il fait?

NOGARET.

Parbleu! il a fait des siennes.

CRÉQUI.

Tu me ferais mourir d'impatience.

NOGARET.

Eh bien! le cher Olivier vient de t'acheter ton cheval pour être remis par lui sur le chemin que

le digne animal lui a fait prendre il y a six mois...  
Un paradis perdu... et qu'il veut retrouver.

CRÉQUI.

Comment?

NOGARET.

Eh! oui, son intelligence d'homme ayant échoué dans cette entreprise, il a recours à l'instinct de la bête. Une petite maison près Paris, au milieu des champs...

CRÉQUI.

Ciel!... achève, achève.

NOGARET.

Quoi! tu ne saisis pas encore!... un valet à moitié endormi... une lampe qui brille... une porte qui s'ouvre... Et puis dans un charmant boudoir, une femme... plus charmante encore... qui dort... et que l'on réveille.

CRÉQUI.

Il se pourrait!... Et Olivier a eu l'audace...

NOGARET.

D'être heureux? Je crois bien, la bête et l'homme ont été reçus comme toi-même.

CRÉQUI, marchant avec action, à lui-même.

Ah! tout n'est expliqué maintenant... les refus de la marquise... sa fuite.

NOGARET, le suivant.

Tu y es enfin? n'est-ce pas que c'est drôle?... Elle était jolie, hein?... ces diables de poètes, il ne leur arrive rien comme aux autres hommes... on voit bien que le doigt de Dieu les a marqués au front.

CRÉQUI.

Ah! je crois plutôt que ce sont leurs rivaux.

NOGARET.

Tout dans leurs aventures respire un parfum...

CRÉQUI.

La peste s'étouffe avec ton parfum!... (A lui-même.) Et c'est au moment où je l'embrasse en ami, lorsque je songe mille fois plus à sa sûreté qu'à la mienne, qu'Olivier... mais ça ne peut se passer ainsi, il faut que je coure après lui, que je lui demande raison... que je le tue cette fois... Haut.) Adieu, adieu, vicomte.

NOGARET, le retenant.

Où vas-tu donc?

CRÉQUI.

Je reviens, je reviens. (A part.) Pas avant de m'être vengé. (Il sort vivement.)

## SCÈNE VI.

NOGARET, seul, riant.

Ah! ah! ah! il n'a pas l'air de trouver à la chose tout le piquant qui la distingue. Ce que c'est que de manquer d'imprévu dans les idées. Ah! M. de Créqui, vous qui me plaisantez toujours, nous sommes quittes. Mais voici madame de Caylus. Eh mais! que vois-je? je ne me trompe pas... c'est bien madame de Navailles qui est avec elle.

## SCÈNE VII.

NOGARET, LA MARQUISE,  
MADAME DE CAYLUS.

NOGARET, allant à la Marquise.

Quelle joie de vous revoir, madame! votre retour va faire bien des heureux.

MADAME DE CAYLUS.

Madame vous répondra plus tard. Dites-moi, avez-vous vu M. Olivier?

NOGARET.

Il vient de partir à l'instant même.

LA MARQUISE.

De partir!

MADAME DE CAYLUS.

Partir! et pourquoi?

NOGARET.

Une fantaisie... l'espoir de retrouver une beauté mystérieuse qu'il a cherchée vainement jusqu'ici.

LA MARQUISE, vivement.

S'il en est temps encore, il ne faut pas qu'il parte. Courez, monsieur Nogaret, empêchez cette folie.

NOGARET.

Oh! soyez tranquille! avec son moyen de transport, il ne peut aller loin.

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, monsieur, il irait au bout du monde que ça ne l'avancerait pas davantage.

NOGARET.

Quoi! madame, est-ce que vous sauriez...

MADAME DE CAYLUS.

Que vous importe? il s'agit de nous trouver votre ami à l'instant même... de nous l'amener. Allez, monsieur, songez que sa présence est indispensable... une dame l'attend ici.

NOGARET, inquiet.

Une dame!... pourriez-vous me dire au moins...

MADAME DE CAYLUS.

Rien du tout, sinon que vous êtes insupportable avec vos questions. Irez-vous?

NOGARET.

J'obéis, madame, j'obéis. (Revenant.) Mais... Madame de Caylus fait un signe d'impatience. Il sort.

## SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, MADAME DE CAYLUS.

LA MARQUISE.

Maintenant, ma chère, m'apprendrez-vous enfin le motif de ce rendez-vous donné à M. Olivier?

MADAME DE CAYLUS.

Je veux le guérir de sa ridicule passion.

LA MARQUISE.

Et comment?

MADAME DE CAYLUS.

Oh! mon Dieu! c'est bien simple; je vais me présenter à lui, mystérieusement, masquée, et je suis sûre qu'il me prendra, moi à qui il n'a jamais songé, pour sa belle invisible.

LA MARQUISE.

Quoi! vous croyez?...

MADAME DE CAYLUS.

C'est infailible.

LA MARQUISE.

Et s'il allait devenir amoureux de vous tout de bon?

MADAME DE CAYLUS.

Je l'espère bien... c'est dans mon plan. Sans cela la guérison ne serait pas complète.

LA MARQUISE, pensive.

Où, vous avez raison. C'est en effet le seul moyen de savoir s'il a un véritable amour dans le cœur.

MADAME DE CAYLUS, avec coquetterie.

Oh! il ne peut en réchapper; car s'il ne l'a pas... Eh bien!... on le lui donnera. (Mouvement de la marquise.) Assistez seulement à l'entretien, afin qu'il ne puisse pas nier ma victoire.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc bien certaine de l'obtenir?

NOGARET, accourant.

Mesdames! mesdames! le voici.

LA MARQUISE, se retournant, émue et surprise.  
Ah!

NOGARET.

A peine avais-je fait deux cents pas que je l'ai vu revenir ici en toute hâte.

MADAME DE CAYLUS.

C'est fort bien; mais venez vite, ma chère, car mon épreuve a encore besoin de quelques préparations.

LA MARQUISE, à part.

Et moi, j'ai besoin de tout mon courage. (Elles sortent vivement toutes les deux. Nogaret va les suivre; mais sur un signe impérieux de madame de Caylus, il reste.)

### SCÈNE IX.

NOGARET, GOMBAULT.

NOGARET, regardant par le fond.

Le voilà... Oh! comme il a l'air de mauvaise humeur. (A Gombault, qui entre.) Eh bien, mon ami, où t'a conduit l'ingénieux animal?

GOMBAULT, avec explosion.

Chez l'avocat Martel!!!

NOGARET.

Ah! ah! ah! ah!

GOMBAULT.

Et cependant, Dieu sait si j'ai contrarié mon guide, si je ne l'ai pas laissé aller à sa fantaisie, je fermais même les yeux, tant j'avais confiance; et en les ouvrant... je me trouve... dans le quartier latin, au fond d'une ruelle infâme, devant une muraille... plus noire que la robe de son maître. Je frappe, le cœur rempli d'émotion... une affreuse servante m'ouvre la porte: ne pouvant dire le nom de la personne que je viens chercher... je demande si l'on y est... je monte...

NOGARET.

Et tu presses dans tes bras...

GOMBAULT.

L'avocat Martel!

NOGARET.

Celui que Créqui visite tous les jours. Diable de cheval, va! ce que c'est que d'être une bête d'habitude!... Pauvre ami! Ah! ah! ah! mais j'ai idée que ton destin va changer, et qu'ici, tout à l'heure, tu trouveras...

GOMBAULT, se jetant dans un fauteuil.

Quelque avocat encore!

NOGARET.

Non, non, tu n'en as pas besoin pour plaider ta cause. Espère, tu vas tout savoir. (A part.) Et moi aussi. Mais voici ces dames. (Elles entrent; Nogaret leur montre Gombault dans son fauteuil, s'apprête à prendre part à ce qui va se passer; mais sur un nouveau signe impérieux de madame de Caylus, il sort.)

### SCÈNE X.

GOMBAULT, dans une profonde rêverie;  
MADAME DE CAYLUS, LA MARQUISE,  
vêtues de même.

MADAME DE CAYLUS, à la marquise.

Le voilà, plongé dans ses réflexions. Nous allons voir s'il est aussi digne de pitié qu'il en a l'air.

LA MARQUISE.

Vous ne sauriez croire combien cette épreuve m'intéresse.

MADAME DE CAYLUS.

Ah! mon Dieu! moi qui ai oublié mon masque!

LA MARQUISE, tirant un masque de sa poche  
très-vivement.

Prenez le mien.

MADAME DE CAYLUS.

Merci! Maintenant, placez-vous derrière cette tapisserie, vous pourrez tout entendre.

LA MARQUISE, se cachant à moitié derrière  
la portière de gauche.

L'écoute. (Madame de Caylus vient frapper sur l'épaule de Gombault et reste devant lui, immobile et en silence.)

GOMBAULT, se retournant.

Ciel! n'est-ce point un rêve? une douce vision! vain souvenir de la première!... Ah! laissez-moi m'assurer de mon bonheur... si je suis bien éveillé... (L'examinant.) Non, non; cette fois, je ne me trompe pas... c'est bien le masque qui déroba vos traits à mes regards... je le reconnais à un signe certain... l'endroit où mon épée... Oh! c'est bien lui!

MADAME DE CAYLUS, à part, riant.

Ah! ah! ah! voilà déjà le pauvre homme qui se prend sur un masque.

LA MARQUISE, à part.

Oh! je commence à trembler!

GOMBAULT.

Mais pourquoi m'avoir fui avec tant de persévérance, madame? Que pensiez-vous donc de

moi, grand Dieu? quelle crainte vous ai-je inspirée si longtemps?... Que craignez-vous encore?

MADAME DE CAYLUS, contrefaisant sa voix.

Rien!

GOMBAULT.

Ce masque alors serait déjà tombé... j'aurais déjà vu vos traits: ces traits qui doivent si bien reproduire tout le charme de vos discours.

AIR : *Guarda que bianca luna.* (CARULLI.)

MADAME DE CAYLUS.

Hélas! monsieur, vous m'avez vue  
Plus d'une fois, même au grand jour!

Sans que jamais vous m'avez reconnue,

Vous qui parlez ici d'amour.

Et si mon indulgence extrême,

N'avait réveillé votre cœur,

Il dormirait à l'instant même

En présence de... son bonheur.

GOMBAULT, à part, avec inquiétude.

Qu'entends-je? le premier aspect de cette femme m'avait ému... transporté... et maintenant...

MADAME DE CAYLUS.

Que faut-il croire de cette passion irrésistible? de cette sympathie qui devait me faire deviner... fût-ce après dix ans! fût-ce au milieu de mille femmes?... Il n'y a que six mois, monsieur, et l'autre jour, au cercle de la reine, nous n'étions que trente...

GOMBAULT, vivement.

Oh! vous n'y étiez pas, madame!... celle que j'aime n'y était pas. (À part. Car plus j'écoute...

MADAME DE CAYLUS.

Voilà bien les amants et leur coup d'œil... infatigable... qui se trompe toujours!

GOMBAULT, à lui-même.

Cette voix... ces discours... Oh! mon Dieu! ce n'est pas elle!

MADAME DE CAYLUS.

Si vous aviez bien regardé, monsieur, le trouble et la rougeur que me causait votre indiscrétion coupable ne vous auraient pas laissé de doute.

GOMBAULT, distrait.

Depuis six mois j'avais tant souffert!

MADAME DE CAYLUS.

Où, et vous vouliez voir si quelque belle compatissante ne se présenterait pas pour vous consoler.

AIR : *Dis-moi, soldat, l'en souviens-tu?*

GOMBAULT, tristement.

N'en croyez rien, tout est fini, madame;

Je le sens là, jamais un autre amour

Ne viendra plus s'emparer de mon âme,

Et mon bonheur n'aura duré qu'un jour

Songe léger, enivrante féerie,

Sans vous, je suis comme un pauvre exilé

Qui pleure, hélas! et, loin de sa patrie,

Ne sera jamais consolé.

MADAME DE CAYLUS, bas, à la marquise  
qui passe sa tête.

Il est pris, ma chère, il est pris!

LA MARQUISE, agitée.

Continuez, continuez. (Elle se cache.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, CRÉQUI.

CRÉQUI, entrant.

Impossible de rejoindre ce scélérat d'Olivier! Eh! mais le voilà!... (S'arrêtant.) Diable!... une femme masquée.

MADAME DE CAYLUS, revenant près de Gombault.

Mais si je me laissais toucher par votre désespoir, n'aurais-je pas à m'en repentir, monsieur?

CRÉQUI, toujours au fond.

Eh! mais... c'est madame de Caylus!...

MADAME DE CAYLUS, continuant.

Qui peut m'assurer que ce sentiment... si vif, né au milieu de la nuit, ne va pas expirer... au grand jour?

CRÉQUI.

Qu'entends-je? Ah! M. de Nozaret, nous allons voir si vous trouverez encore votre ami aussi ingénieux que tout à l'heure. (Il sort en riant.)

MADAME DE CAYLUS, à Gombault.

Eh bien! vous vous taisez?

GOMBAULT, à part.

A chaque parole qu'elle prononce, je sens un froid mortel qui me gagne le cœur!... Et, cependant, ce masque!...

MADAME DE CAYLUS.

Allons, rassurez-vous...

GOMBAULT, à part.

Je n'ose plus demander à voir son visage.

MADAME DE CAYLUS.

Quoique votre cœur soit resté muet à ma vue, ou vous excuse.

GOMBAULT, à part.

J'aimais mieux mon amour sans espoir. (Il cache sa figure dans ses mains et retombe dans son fauteuil.)

MADAME DE CAYLUS.

Eh bien! vous ne répondez pas? vous n'êtes pas ravi, enchanté? L'examinant.) Je crois, Dieu me pardonne, qu'il vient de retomber dans ses humeurs noires.

LA MARQUISE, à part.

Ah! je respire!

MADAME DE CAYLUS.

Pour le coup, c'est trop fort. Cet homme est inguérissable... J'y renonce... et... je lève le masque!

LA MARQUISE, très-vivement.

Donnez-le-moi.

MADAME DE CAYLUS.

Quoi! vous voulez?...

LA MARQUISE.

Continuer l'épreuve.

MADAME DE CAYLUS.

Oh! Fidée est délicate! mais je craignais bien

que vous n'y perdiez votre peine, et que le pauvre garçon ne soit ensorcelé tout à fait.

LA MARQUISE, avec joie.

Oh! si cela était!

MADAME DE CAYLUS.

Ce serait dommage; il est évident qu'il a eu affaire à une coquette.

LA MARQUISE.

N'importe, laissez-moi faire, et cachez-vous à votre tour.

MADAME DE CAYLUS.

Voyons. (Elle se retire et se cache derrière la tapisserie.)

LA MARQUISE, s'approchant de Gombault.

Il paraît, monsieur, que les songes ont un grand charme pour vous, puisque vous vous endormez ainsi en présence de la réalité.

GOMBAULT, sortant de sa rêverie.

Qui m'a parlé? (La marquise se désigne.)

GOMBAULT, avec tristesse.

Vous!... Ah! il m'avait semblé... j'avais cru... (Il regarde autour de lui et court au fond. Revenant.) Non... personne... Et cependant...

LA MARQUISE, à elle-même.

O mon Dieu, je vous remercie : il n'a pas oublié ma voix!

GOMBAULT, à la marquise.

De grâce, madame, quelqu'un serait-il entré dans cette galerie? (La marquise fait signe que non.)

GOMBAULT.

Oh! répondez, répondez, madame! Que je vous entende encore, ne me refusez pas ce bonheur.

LA MARQUISE.

Savez-vous que vous êtes bien capricieux!

AIR : *Guarda que bianca Luna* (CARLII).

Ah! de votre galanterie,  
Dont je fais l'épreuve en ce jour,  
Permettez, monsieur, que je rie,  
Vous qui parlez ici d'amour;  
Car, tout à l'heure, à l'instant même,  
Pour moi c'est assez peu flatteur,  
Vous dormiez d'une ardeur extrême  
Vis-à-vis d'un si grand bonheur.

GOMBAULT, qui a écouté avec ravissement.

Oh! oui, et le plus grand que j'aie jamais éprouvé... Cette fois, je ne puis commettre d'erreur... c'est vous, c'est bien vous...

LA MARQUISE.

Certainement, c'est moi, puisque je n'ai pas bougé d'ici.

GOMBAULT.

Quoi, madame!... Mais qu'importe, je ne cherche pas à m'expliquer si cela est possible! je vous entends, et je ne doute plus.

LA MARQUISE, à Gombault.

Vous ne doutez plus?

GOMBAULT, continuant.

Non, madame, une apparence fugitive a pu d'abord me faire illusion un moment; mais à

présent que vous me parlez... (que je vous vois...

LA MARQUISE.

Vous me voyez! malgré mon masque?... vous me permettez alors de vous faire compliment; mais pourriez-vous me dire comment je suis?

GOMBAULT.

Oh! vous pouvez vous moquer de moi, madame, rire à mes dépens, me railler, m'injurier même, je vous entends... je suis heureux.

LA MARQUISE.

Mais vous évitez de répondre, monsieur; cela ne me dit pas...

GOMBAULT.

Comment vous êtes, madame? ah! si j'osais... vous oubliez que le souvenir aussi a des yeux... votre présence me les a rendus; car, madame, malgré tout ce que vous pourrez dire, et quoique je ne puisse pas l'expliquer, tout à l'heure, ce n'était pas vous qui me parliez, non ce n'était pas vous, et l'obscurité pour moi était complète : rien de ce qui charme, séduit, entraîne ne m'avait encore ouvert les yeux.

MADAME DE CAYLUS, sortant vivement de derrière la tapisserie.

Monsieur Gombault, vous êtes un impertinent!

GOMBAULT, à part.

Madame de Caylus!

MADAME DE CAYLUS, continuant.

Et de plus une pauvre dupe!... oui, monsieur; car madame n'a pas plus que moi des droits sur un passé... beaucoup trop poétique pour nous, et que votre imagination... nous venons d'en faire l'épreuve, vous rendra toutes les fois que vous voudrez.

GOMBAULT.

Qu'entends-je?... mais non, non; je ne puis croire...

MADAME DE CAYLUS.

Il en doute encore...

GOMBAULT, à la marquise.

Serait-il bien possible, madame?

LA MARQUISE, ôtant son masque.

Jugez-en vous-même, monsieur.

GOMBAULT.

Madame de Navailles! vous! vous!... tant de bonheur me serait promis! ah! ne me dites pas que j'ai rêvé. (Il tombe à ses pieds.)

MADAME DE CAYLUS.

Il persiste encore! détrompez-le donc, ma chère.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous? il a l'air si heureux... je n'ose plus.

GOMBAULT.

Ah!... (Il couvre sa main de baisers.)

MADAME DE CAYLUS, à la marquise.

Si c'est comme cela que vous les guérissez!...

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, NOGARET, CRÉQUI.

CRÉQUI, entraînant Nogaret et lui montrant Gombault.  
Tiens, tiens, regarde!... Ah! ah! ah! nous arrivons au bon moment...

NOGARET, voulant s'élançer.

La perle!

CRÉQUI, riant toujours et le retenant.

Allons, calme-toi; un peu de philosophie.

NOGARET, s'échappant.

Non, je veux... Mais que vois-je? ce n'est pas la comtesse! Ah! ah! ah! regarde donc aussi, mon cher!

CRÉQUI.

Ciel! madame de Navailles!

NOGARET, riant.

Nous arrivons au bon moment.

CRÉQUI, voulant s'élançer.

Oh! il faut à l'instant...

NOGARET, riant toujours et le retenant.

Calme-toi... un peu de philosophie...

CRÉQUI, s'échappant, à Gombault.

Debout, monsieur! c'est à un autre passe-temps que je vous convie.

LA MARQUISE.

Et moi, monsieur le comte, c'est à ma noce avec M. Olivier Gombault.

CRÉQUI.

Votre noce!

LA MARQUISE.

Épargnez un mari... que j'ai reçu de votre main, monsieur... (Elle lui remet la lettre du premier acte.)

CRÉQUI, à part.

Maladroît! ma lettre à la jolie blonde.

GOMBault.

Et puisque je ne peux plus être votre adversaire, daignez me servir de témoin.

CRÉQUI, à lui-même.

Rien à répondre, et c'est moi qui me joue un pareil tour!

NOGARET, à Créqui.

Que dis-tu de cela, toi?

CRÉQUI, prenant son parti gaiement.

Que je ne puis lutter contre les femmes et le sort! Et que lorsqu'on prête son manteau et son cheval à un ami... il est rare qu'il ne vous emprunte pas encore davantage... Mon ami, je te pardonne ton bonheur.

NOGARET, à madame de Caylus.

Et le mien, madame, n'arrivera-t-il pas?

MADAME DE CAYLUS, légèrement.

Nous verrons... l'année prochaine. (A la marquise.) Ah çà! c'était donc vous!

GOMBault, à madame de Caylus.

Je vous le dirai... le lendemain de mes nocces.

FIN DU CHEVAL DE CRÉQUI.





# LE MARCHÉ DE SAINT-PIERRE

DRAME EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE LA GAÏTE  
LE 20 JUILLET 1839.

EN COLLABORATION AVEC M. B. ANTIÉR.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DE LA REBELIÈRE, commandeur des Caribés. . . . .	MM. JOSEPH.
DONATIEN, épave. . . . .	AMY.
PALÈME, esclave de la Rebelière. . . . .	DELAISTRE.
MATHIEU, gérant. . . . .	PRADIER.
MICHEL, commandeur d'esclaves. . . . .	ÉDOUARD.
UN NOIR. . . . .	BASSAN.
UN HUISSIER. . . . .	EUGÈNE.
ÉLÉONORE DE KERBRAN. . . . .	M <sup>lles</sup> MARIA.
MADemoiselle HÉBERT. . . . .	STÉPHANIE.
PÉLAGIE. . . . .	LÉONTINE.
FÉMI. . . . .	MÉLANIE.

NÈGRES, NÈGRESSES, MILITAIRES, MILICIEUX, ETC.

La scène se passe à la Martinique.

---

Ce drame est imité d'une nouvelle de M<sup>me</sup> Charles Beybaud *l'Épave*.

# MARCHÉ DE SAINT-PIERRE

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de l'habitation de M. de La Rebellière. — Mélange de luxe et de simplicité. — Beaux candélabres, nattes de jonc, point de rideaux aux fenêtres. — Stores en canevas.

### SCÈNE I.

FÉMI, PALÈME, puis MADEMOISELLE HÉBERT.

(Au lever du rideau, Fémi range dans l'appartement. Palème entre vivement par le fond, en regardant derrière lui.)

PALÈME, à lui-même.

Non, personne n'a pu me voir.

MADMOISELLE HÉBERT, traversant le théâtre de droite à gauche, un canevas à tapisserie à la main, s'arrête à considérer Palème, resté immobile et pensif. Eh bien ! Palème !

PALÈME, se retournant.

Ah !... (A part. La gouvernante de mademoiselle est levée de bonne heure aujourd'hui.)

MADMOISELLE HÉBERT.

Est-ce que vous allez rester là debout, réfléchissant à je ne sais quoi ? Et M. de La Rebellière qui vous a commandé de mettre des bougies nouvelles dans les candélabres, de tenir les stores soigneusement baissés pour écarter ces vilains moustiques qui nous dévorent ?

PALÈME, regardant encore.

Où, mademoiselle Hébert, où, je vas le faire.

MADMOISELLE HÉBERT.

Prenez garde, vous êtes en retard, et vous vous ferez encore punir, mon pauvre Palème.

PALÈME, baissant les stores.

Vous avez raison, mademoiselle Hébert ; M. de La Rebellière est un maître qui ne laisse pas reposer longtemps le fonet du commandeur.

MADMOISELLE HÉBERT, reprenant sa marche.

Eh bien ! puisque vous le savez, évitez donc de lui fournir un prétexte. (Elle sort par la gauche.)

PALÈME.

Un prétexte ! oh ! il n'en a pas besoin.

### SCÈNE II

PALÈME, PÉLAGIE, FÉMI.

PÉLAGIE, passant la tête par-dessous un store qu'elle soulève.

Peut-on entrer ?

PALÈME.

Où, toujours, il y a du monde.

PÉLAGIE, quittant la fenêtre, et entrant.

Bonjour, la compagnie.

PALÈME.

Eh ! mais c'est Pélagie, la belle capresse !... La voilà donc de retour à la Martinique !

FÉMI.

D'où venez-vous donc comme ça ?

PÉLAGIE.

De Cuba, où j'ai passé huit mois pour un petit héritage qu'un vieil armateur de ma connaissance m'a laissé. Grâce à lui, je vais devenir la Providence de toutes vos riches créoles. Désormais je consacre ma petite fortune, mon imagination, mon commerce au soin de les embellir ; avec des modes qui arrivent en droite ligne de France, et une recommandation du gouverneur général, M. de Feuquières, on peut se présenter hardiment, on est bien sûr de réussir.

PALÈME.

Surtout quand on a un air et une tournure qui donneraient envie d'acheter jusqu'à la marchande !

PÉLAGIE.

Flatteur !... Mais vous deux, les anciens serviteurs de M. de Kerbran, comment êtes-vous chez M. de La Rebellière ?

FÉMI.

Parce que depuis huit mois M. de Kerbran n'existe plus.

PALÈME.

Au moment de mourir, il a nommé M. de La Rebellière tuteur de sa nièce Éléonore, et a fait jurer à celle-ci de l'épouser ; ce qui aura lieu dans six semaines.

PÉLAGIE.

Quoi ! la charmante Éléonore va devenir sa femme ! Je n'ai jamais pu m'habituer à ce M. de La Rebellière, ni à sa figure ; elle n'est pas belle ! avec son air si patelin et si dur à la fois ; et ses petits yeux gris qui vous font peur, quoiqu'ils ne vous regardent jamais en face. On m'offrirait pour rien un mari comme ça, que... (Avec mystère.) J'ai

entendu dire qu'il n'était devenu riche que par des moyens dont on ne se vante pas, et que sa naissance...

PALÈME.

On n'en parle plus depuis qu'il est riche.

PÉLAGIE.

Mais que le bon M. de Kerbran ait pu avoir l'idée de lui donner sa jolie nièce, voilà qui me passe.

FÉMI.

Il n'a pas pu faire autrement.

PALÈME.

C'est la vérité. M. de La Rebellière, le plus rusé calculateur de nos colonies, lui avait tiré des sommes considérables pour je ne sais quelles spéculations soi-disant très-avantageuses : et au bout du compte, il avait si bien embrouillé les affaires, que si le défunt avant de mourir n'eût pas arrêté le mariage de sa nièce, elle se serait trouvée ruinée.

PÉLAGIE.

Ça aurait peut-être mieux valu pour elle.

PALÈME.

Oh! elle est trop habituée aux douceurs de la vie des riches pour pouvoir se passer de fortune : car son tuteur, malgré son avarice, prévient toutes ses fantaisies, l'entoure et la comble de tout ce que le luxe a de plus rare et de plus séduisant.

PÉLAGIE.

Il dore sa chaîne avant de la serrer. Eh! mais ce n'est pas maladroît, car, à seize ans, une jeune fille éblouie ne voit dans le mariage qu'une position nouvelle, un avenir de fête, une corbeille de noces, et elle prend le mari par-dessus le marché.

PALÈME.

Est-ce que les femmes blanches se donnent seulement la peine d'examiner qui elles épousent? Je suis sûr que notre jeune maîtresse n'y a pas encore songé... une vraie créole dans toute sa nonchalance hautaine!

PÉLAGIE.

Hé! hé! vous pourriez vous tromper, Palème; je m'y connais : je l'ai vue souvent dans son enfance, et je vous jure qu'elle annonçait un caractère très-ferme et très-décidé!

PALÈME.

Oui, décidé à changer de volonté plus de vingt fois par jour.

PÉLAGIE.

On dirait que vous lui en voulez... Que vous a-t-elle donc fait?

PALÈME.

Une chose que je n'oublierai jamais... mais son cher tuteur se chargera de me venger. A présent il est encore doucereux et prévenant comme le chat lorsqu'il fait patte de velours; mais inflexible sous des formes mielleuses, il est toujours prêt à montrer les griffes à la moindre résistance... la

petite pupille n'en est pas à le savoir; aussi, sans se l'avouer à elle-même, je suis sûr qu'au fond elle le hait de tout son cœur.

PÉLAGIE.

Mais vous disiez tout à l'heure qu'il prévenait toutes ses fantaisies?

PALÈME.

Toutes ses fantaisies... de petite fille... et qui ne portent pas ombrage à l'amour qu'il a pour elle.

PÉLAGIE.

Il est donc jaloux?

PALÈME.

Comme un tigre : l'ombre d'un homme lui donne le frisson au point de la tenir entièrement séparée du monde.

PÉLAGIE.

Ainsi, quand il n'est pas là, elle est toute la sainte journée en tête à tête avec elle-même?

FÉMI.

Pas tout à fait. Elle a pour société mademoiselle Hébert, une Française que M. de Kerbran avait fait venir en qualité de gouvernante et d'institutrice.

PÉLAGIE.

Une Française! ah! tant mieux! je ferai du commerce ici. Croyez-vous que ces dames soient levées?

FÉMI.

La gouvernante, oui.

PALÈME.

Mais son élève, que toute occupation fatigue, doit être encore mollement assoupie dans son hamac, où elle se fait bercer pour tuer le temps. Eh! Dieu me pardonne, la voici avec mademoiselle Hébert. Il paraît qu'elle a été plus matinale qu'à l'ordinaire. (Apercevant M. de La Rebellière.) Oh! le maître!...

### SCÈNE III.

LES MÈMES, ÉLÉONORE,  
MADEMOISELLE HÉBERT, M. DE LA  
REBELLIÈRE.

ÉLÉONORE, entrant, à son tuteur.

Non, monsieur, non, je ne vous pardonnerai pas de m'avoir fait réveiller si matin. Les journées sont d'une longueur ici, loin du mouvement et du bruit de la ville!... il n'y a pas cinq minutes que je suis debout, et je m'ennuie déjà à périr.

LA REBELLIÈRE.

Eh bien! le compliment est aimable pour mademoiselle et pour moi.

ÉLÉONORE, vivement.

Oh! ma bonne Hébert sait bien que je mourrais si elle n'était pas là.

MADEMOISELLE HÉBERT, bas, à Éléonore.

Vous allez le fâcher.

PALÈME, bas, à Pélagie.

C'est le moment de vous présenter, elle est capable de vous acheter toute votre pacotille pour se distraire.

PÉLAGIE, s'avancant.

Monsieur, c'est de la part...

LA REBELLIÈRE, prenant la lettre qu'elle lui présente.

A sa pupille.

Ah! voici quelque chose, ma chère, qui vous aidera à passer le temps... Mon ami le gouverneur me recommande la capresse Pélagie, marchande ambulante, qui vous apporte des modes délicieuses. Allons, mesdames, faites honneur à la recommandation de M. de Feuquières.

ÉLÉONORE, s'avancant vivement.

Voyons, voyons!

MADemoiselle HÉBERT.

Cela vient-il de France?

PÉLAGIE.

De Paris, mes belles dames. Éléonore et mademoiselle Hébert s'approchent de Pélagie, qui ouvre ses cartons.)

LA REBELLIÈRE, se plaçant dans un fauteuil.

Mes journaux.

PALÈME.

Les voici, maître.

LA REBELLIÈRE, à Palème.

Ah! c'est toi, drôle! qu'est-ce que tu faisais ce matin, au point du jour, dans l'allée des Tamarins?

PALÈME.

Moi, mon maître?

LA REBELLIÈRE.

Où, toi; de la cime de Carbet, je t'ai vu dans la vallée.

PALÈME.

J'y prenais le frais comme vous, maître.

LA REBELLIÈRE.

Tu mens. [A Fémi.] Appelez Michel. [A Palème.] Tu indiquais à deux autres coquins d'esclaves comme toi les détours à prendre pour échapper aux poursuites et gagner le bois sans être aperçus. Ne dis pas non; ils viennent d'être arrêtés, je sais tout... Ah! tu favorises la désertion au lieu de la dénoncer, comme c'est ton devoir!

PALÈME.

Moi, livrer des malheureux! des frères, à la vengeance d'un maître comme vous, je me ferais plutôt couper la main!

LA REBELLIÈRE.

Je vais payer comptant ton effronterie.

MADemoiselle HÉBERT.

Oh! mon Dieu, encore une punition!... [A La Rebélière.] Monsieur...

LA REBELLIÈRE, à Michel qui entre.

Michel, qu'on attache ce donneur d'avis aux quatre piquets, et qu'on lui administre vingt-cinq coups de fouet; de telle sorte que la punition pénètre et s'introduise avec la pointe des lanières.

PALÈME, à voix basse, avec menace.

Oh! si jamais...

LA REBELLIÈRE.

Il murmure!... cinquante coups.

MADemoiselle HÉBERT.

Mon cher monsieur, je vous en supplie, accordez-moi son pardon.

PALÈME.

Lui! pardonner! ce serait donc la première fois?

LA REBELLIÈRE, se levant.

Emmenez-le.

MADemoiselle HÉBERT.

Pauvre Palème! [Michel l'emmène.]

#### SCÈNE IV.

LES MEMES, moins PALÈME.

LA REBELLIÈRE.

Vous voyez; l'insolence de ces misérables vient de la mollesse avec laquelle on agit. Ils ont des meneurs qui les dirigent, des malheureux qui vaguent sans maîtres, comme faisait celui-ci ayant qu'on le remit à la chaîne. Mais je vais à Fort-Royal exprès pour en parler au gouverneur. [Il se promène vivement en parlant.]

MADemoiselle HÉBERT.

Plutôt que d'appeler toujours la sévérité à votre secours, employez donc une fois l'indulgence!

LA REBELLIÈRE.

Mademoiselle, si nous étions en France, je pourrais écouter vos avis; mais ici... Il se met à lire les journaux.)

ÉLÉONORE, à Pélagie, bas.

Écoute; tu me garderas ce collier, cette chaîne. Ah! encore ce point de Malines, c'est charmant; mais, pour aujourd'hui, je suis en colère contre mon tuteur... je ne veux pas lui donner le plaisir...

PÉLAGIE, l'interrompant.

De vous faire plaisir... Cependant, avec cela, vous seriez bien jolie!

ÉLÉONORE.

Tu crois?... Tu reviendras... bientôt.

PÉLAGIE.

Soyez tranquille. [Elle referme ses cartons.]

LA REBELLIÈRE, se levant et venant à elle.

Eh bien! mon cher cœur, trouvez-vous quelque chose?

ÉLÉONORE.

Rien du tout, monsieur; tout cela est horrible!... Mais si vous tenez absolument à me faire un cadeau qui me plaise...

LA REBELLIÈRE.

Parlez, ma chère, parlez...

ÉLÉONORE.

Vous venez de dire tout à l'heure que vous deviez partir incessamment pour Fort-Royal?

LA REBELLIÈRE.

Demain au matin.

ÉLÉONORE.

Eh bien! vous m'y emmènerez avec vous.

LA REBELLIÈRE.

Oh! c'est impossible!... (A part.) La voir l'objet des galanteries de tous nos jeunes colons!... Haut! C'est impossible!

ÉLÉONORE.

Vous trouvez que c'est là une raison bien motivée?

LA REBELLIÈRE, d'un ton caressant.

Mon cher ange!... (Vertement.) N'en parlons plus. (Reprenant l'air gracieux.) Décidément, vous ne voulez rien accepter?

ÉLÉONORE.

Rien... A quoi cela me servirait-il, si je dois rester ici prisonnière?

PÉLAGIE, fermant ses cartons.

Depuis que je suis dans le commerce, c'est la première fois qu'une dame ayant une bourse ouverte à sa disposition me laisse remporter toutes mes parures... J'espère vous tenter un autre jour; je reviendrai à ma prochaine tournée dans la paroisse.

ÉLÉONORE, bas.

N'y manque pas. (Pélagie sort avec Fêmi.)

## SCÈNE V.

LA REBELLIÈRE,

ÉLÉONORE, MADEMOISELLE HÉBERT,  
puis MATHIEU.

MADEMOISELLE HÉBERT, regardant à la fenêtre.

Ah! mon Dieu!... ils vont l'attacher!... (A Éléonore.) Joignez-vous donc à moi, ma chère Éléonore, pour obtenir la grâce de ce malheureux.

ÉLÉONORE.

Que se passe-t-il donc?

LA REBELLIÈRE.

Rien... un esclave qu'on va châtier... (A mademoiselle Hébert.) Éléonore, mademoiselle, ne partage pas les folles idées qu'on a en France sur les esclaves.

ÉLÉONORE.

C'est possible, monsieur; mais je partage encore moins les vôtres... J'ai horreur de tous ces supplices, de toutes ces cruautés, et je vous prie...

LA REBELLIÈRE.

C'est inutile.

FÊMI, annonçant.

Le gérant de l'habitation de mademoiselle demande à parler à monsieur.

LA REBELLIÈRE.

Qu'il entre... Il arrive à propos pour vous dire ce qu'il adviendrait si nous ne tenions pas ces misérables sous une verge de fer... (Mathieu paraît.) Approchez, Mathieu, approchez, et racontez à ces dames les bons effets produits par ma sévérité la dernière fois que j'ai mis le pied dans les champs de cannes de ma belle pupille.

MATHIEU.

Elle a produit, monsieur, un événement qui pouvait être la perte de la propriété.

TOUS.

Comment?

MATHIEU.

L'habitation des Trois-Mornes a manqué d'être la proie des flammes cette nuit.

TOUS.

Ciel!

LA REBELLIÈRE.

Et vous osez attribuer... Qui vous fait penser que la malveillance?...

MATHIEU.

Le feu a éclaté de trois côtés à la fois... Malgré mes menaces, mes prières, les esclaves refusaient de porter secours, et j'avais beau sonner la cloche d'alarme, ceux qu'elle attirait des habitations voisines s'éloignaient au seul nom de La Rebellière.

LA REBELLIÈRE.

Les scélérats!

MATHIEU.

Enfin, tout aurait été détruit de fond en comble, sans un jeune homme, appelé Donatien, qui revenait de Saint-Pierre, et passa à cheval devant les cases... A peine eut-il compris de quoi il s'agissait, que, sautant à bas de sa monture : Eh quoi! mes amis, laisserez-vous brûler l'héritage de mademoiselle Éléonore de Kerbran? s'est-il écrié. Puis, se jetant au milieu des flammes, il les a tous entraînés à sa suite... C'était merveille de le voir se porter en même temps partout où était le danger et faire marcher tout le monde... Enfin, d'après le rapport même de vos esclaves, il a forcé plusieurs de ceux qu'on soupçonnait du complot à se joindre aux travailleurs et à éteindre le feu qu'ils avaient allumé.

LA REBELLIÈRE.

Mais enfin, la perte, la perte... la perte!... à quoi se monte-t-elle?

MATHIEU.

A une demi-douzaine de nègres étouffés par la flamme, ou écrasés sous les débris... La justice voulait intervenir; mais Donatien, avant de se remettre en route, a déclaré que les complices avaient péri dans l'incendie.

LA REBELLIÈRE.

Qu'en savait-il?

MATHIEU, vivement.

Oh! il ne ment jamais; c'est un si brave jeune homme!

MADEMOISELLE HÉBERT.

Vous le connaissez?

MATHIEU.

Oui, mademoiselle; c'est un épave.

MADEMOISELLE HÉBERT.

Qu'est-ce que c'est qu'un épave?

MATHIEU.

C'est un nègre ou un mulâtre qui n'appartient à personne.

LA REBELLIÈRE.

Ce n'est pas cela... On appelle épave celui qui n'a aucun titre pour être libre, et que par tolérance on laisse vagabonder.

ÉLÉONORE.

Nègre ou mulâtre, maintenant je m'intéresserai à tous les épaves, à cause de la courageuse action de ce bon... (A Mathieu.) Vous avez dit?

MATHIEU.

Donatien.

ÉLÉONORE.

J'espère, au moins, que vous ne l'avez pas laissé partir sans récompense?

MATHIEU.

Oh! mademoiselle, il n'aurait rien accepté!... Ces gens-là sont plus fiers que les blancs... D'ailleurs, il paraît qu'il vit dans l'aisance: il a à lui une petite habitation dans je ne sais quel coin de l'île, et même des nègres pour la cultiver.

LA REBELLIÈRE.

Où, et qui ne lui coûte rien: car je gage que sa misérable case est le lieu de retraite de tous les esclaves fugitifs et révoltés.

ÉLÉONORE.

Il me semble, monsieur, que la manière dont il vient de se conduire...

LA REBELLIÈRE.

Il n'a fait que son devoir... En attendant, monsieur Mathieu, je vous engage à redoubler de surveillance; dès demain, j'irai vous faire une visite, et pardieu! les coupables...

ÉLÉONORE.

Ils ont été brûlés vifs, monsieur: c'est bien assez comme cela.

LA REBELLIÈRE.

Nous verrons... Allez, monsieur le gérant... (Mathieu sort.) Le thé, Fémi.

MADMOISELLE HÉBERT.

Et mon métier à broder. (Fémi sort, apporte le métier et s'éloigne.)

## SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, LA REBELLIÈRE,  
MADMOISELLE HÉBERT.

ÉLÉONORE, assise, et pendant que La Rebellière lui verse le thé.

Maintenant que nous sommes seuls, un mot, monsieur; ce matin, vous vous êtes opposé à tous mes désirs, vous m'avez refusé toutes mes demandes. Eh bien, écoutez! jusqu'à présent je vous ai obéi aveuglément, j'étais votre pupille, cela devait être, mais dans deux mois j'aurai seize ans... je serai libre, vous me l'avez dit?

LA REBELLIÈRE.

Sans doute, les femmes, dans nos colonies, sont majeures à cet âge.

ÉLÉONORE.

Mais, je vous en prévient, j'habiterai Saint-Pierre souvent toute l'année... je veux vivre, agir

selon mes goûts; enfin, en devenant votre femme, je prétends obtenir ce que je souhaite depuis si longtemps, ma liberté!

LA REBELLIÈRE.

Votre liberté! ne l'avez-vous pas ici?... Ne commandez-vous pas en souveraine? ne faites-vous pas toutes vos volontés? à l'exception du voyage de Saint-Pierre, ne suis-je pas prêt à consentir?...

ÉLÉONORE.

Eh bien! monsieur, demain, je vais aux Eaux-Chaudes, et si je m'y trouve bien, j'y passe huit, dix, quinze jours, tout le temps de votre absence.

LA REBELLIÈRE.

Aux Eaux-Chaudes!... mais il faut une journée de marche, dans des chemins affreux, à travers un pays désert.

ÉLÉONORE.

Qu'importe! il faut que je me promène; ne venez-vous pas de me dire que j'avais toute liberté?

LA REBELLIÈRE.

Certainement, mais je crains les dangers du voyage. Mademoiselle Hébert lève les yeux de dessus son ouvrage, à ces mots, et écoute en détachant le canevas du métier.

ÉLÉONORE.

N'allez-vous pas vouloir m'effrayer?... Il me semble que la solitude et les mauvais chemins ne nous manquent pas ici plus qu'ailleurs; et puis, je ne serai pas seule. (A mademoiselle Hébert.) N'est-ce pas, bonne amie, que vous êtes contente de cette promenade aux Eaux-Chaudes? cela vous reposera de ce travail assidu. Je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas fait faire cela à notre Fémi; elle est adroite comme les fées.

MADMOISELLE HÉBERT.

Et moi, qu'aurais-je fait alors, ma chère?

ÉLÉONORE.

Rien du tout, comme moi.

MADMOISELLE HÉBERT.

Où; mais alors, comme vous, je me serais mortellement ennuyée.

ÉLÉONORE, s'étendant dans son fauteuil,  
avec un soupir.

Ah! c'est bien possible. Se levant brusquement.  
Voyons, monsieur, vous consentez?

LA REBELLIÈRE, lui prenant les mains.

Puisque vous le voulez absolument... Mais soyez prudente, je vous en supplie; s'il vous arrivait malheur, je serais au désespoir, ma chère âme; vous savez mon amour pour vous?

ÉLÉONORE, lui abandonnant ses mains  
avec impatience.

Où, monsieur, où, je le sais, vous m'en parlez tous les jours, et je vous en remercie. (Ici on entend une grande clameur, puis un grand mouvement.)

MADMOISELLE HÉBERT.

Eh! qu'y a-t-il?

ÉLÉONORE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LA REBELIÈRE, tremblant.

Est-ce que ces coquins de nègres se révolteraient?

ÉLÉONORE.

Quelle idée! voilà que vous allez avoir peur à présent!

LA REBELIÈRE, plus effrayé.

Peur! peur!... certainement, je ne crains rien... mais...

ÉLÉONORE.

Vous tremblez!... allez plutôt vous informer...

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, FÉMI.

FÉMI, accourant.

Ah! mon Dieu!

LA REBELIÈRE.

Eh bien! qu'est-ce?

FÉMI.

C'est Palème!

ÉLÉONORE.

Eh bien! Palème?...

LA REBELIÈRE, secouant Fémi.

Parleras-tu?

FÉMI, retirant son bras froissé.

Ah! maître!... il a brisé ses liens... il avait une arme...

CRIS AU DEHORS.

Arrêtez, arrêtez!

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PALÈME entrant violemment par la fenêtre, à travers les stores qu'il brise et tombant dans l'appartement, sur les pieds. en face de La Rebelière.

PALÈME, levant le bras.

Place, place à moi!

MADemoiselle HéBERT, se jetant au-devant de Palème.

Malheureux!

PALÈME, s'arrêtant.

Ah! je ne tue pas les femmes! (A La Rebelière.) Mais votre commandeur ne déchirera plus le flanc d'un épave avec son couteau... (Il montre son côté sanglant.) Allez voir un peu sa face, la pointe du mien lui a fait un troisième œil au milieu du front.

LA REBELIÈRE.

Comment! tu as osé, scélérat?...

PALÈME, présentant son arme.

Prenez garde.

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, CONTRE-MAÎTRES, ESCLAVES.

Deux contre-maîtres entrent; tous les esclaves, réunis à la porte extérieure et aux fenêtres, regardent ce qui va se passer. Palème, à leur approche, enfonce d'un coup de pied la porte qui donne à l'intérieur, s'y jette, et ne présente plus en dehors que la tête, le bras et la pointe de son arme.)

LA REBELIÈRE, un peu rassuré.

Emparez-vous de ce misérable.

PALÈME.

Eux?... ils ont peur comme vous, mon doux maître. Adieu, remerciez la Française, elle vous sauve la vie. La Rebelière fait un mouvement; Palème le menaçant. Ne bougez pas. (Il disparaît, rejette brusquement la porte derrière lui, et laisse les spectateurs stupéfaits.)

LA REBELIÈRE.

Formez-lui le passage.

ÉLÉONORE, vivement.

Laissez-le fuir. A La Rebelière. A quoi bon lutter contre un homme décidé à tout? Le voilà parti, vous deviez vous y attendre; il pouvait faire pis, sans ma bonne et courageuse Hébert. Prenant un flacon sur le plateau à thé, et versant dans un verre.) Mais prenez donc quelque chose pour vous remettre, monsieur; vous êtes pâle comme un mort.

## ACTE DEUXIÈME.

### PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente la pièce principale d'une habitation. Des plantes desséchées, des dépouilles d'animaux sauvages tapissent les murs.

### SCÈNE I.

DONATIEN, PLUSIEURS NÈGRES.

Au lever du rideau, Donatien est assis, la tête appuyée dans ses mains. Les nègres entrent, et raudent différents objets. On entend gronder sourdement l'orage.

DONATIEN, à lui-même.

Le bâtiment qui m'amenait de France à la Martinique venait d'entrer dans le port. Tout au souvenir du beau pays que j'avais quitté avec tant de peine, déjà je mettais le pied sur la planche, et triste, découragé, j'allais descendre au rivage, lorsqu'au milieu de la foule accourue pour voir les passagers, une jeune fille, un ange, vint frapper ma vue. Au lieu du sentiment de curiosité que faisaient éclater les autres spectateurs, elle promenait autour d'elle de mélancoliques regards, et il me sembla qu'elle attendait un ami. Ce moment



a décidé de mon sort. Jamais mes yeux n'avaient été éblouis de tant de grâce unie à tant de beauté; et lorsque, plus tard, j'appris que cette jeune fille était la noble Éléonore de Kerlran, la plus riche héritière de la Martinique... il n'était plus temps; je l'aimais... oh! de toutes les forces de mon âme! j'aimais la fière créole qui me mépriseraît quand même je pourrais lui apporter toutes les richesses de la terre; je l'aimais comme un fœu, comme un insensé, malgré tous mes raisonnements, tous mes efforts, au point d'oublier quelquefois les préjugés de son rang, sa fortune, ma pauvreté, bien plus... ma naissance. Ah! oui, c'est là l'obstacle insurmontable! En France, tout peut se racheter avec du talent, du courage, du génie; mais à la Martinique, rien ne saurait effacer la goutte de sang noir tombée dans mes veines, et je ne serai jamais aux yeux de ces insolents colons qu'un esclave qui a brisé sa chaîne... Ah! j'ai bien fait de ne pas me servir de la recommandation que j'ai apportée de France pour M. de La Rebelière; je rougirais de rien devoir à cet homme qui, dit-on, joint à la dureté d'un affranchi parvenu l'insolence d'un noble de race. Et c'est lui qui doit devenir l'époux d'Éléonore!... Oh! je partirai, je ne resterai pas sur cette terre inhospitalière!

UN NOIR.

Voilà minuit, maître; voulez-vous qu'on vous serve le souper?

DONATIEN.

Non. Quel temps épouvantable! As-tu attaché une torche de résine au sommet de la case, pour servir de fanal à ceux qui seraient égarés?

LE NOIR.

Oui, maître; mais ça ne leur servirait pas à grand' chose, s'ils étaient encore dans la vallée.

DONATIEN.

Pourquoi?

LE NOIR.

Parce qu'ils seraient balayés par les eaux. Avant cinq minutes, le ruisseau de la ravine qui conduit ici, gonflé par l'orage, charriera de grands arbres et de grosses pierres.

DONATIEN.

Heureusement, à l'heure qu'il est et par un ouragan pareil, il ne peut plus y avoir de voyageurs sur les chemins.

LE NOIR.

Les malheureux qui n'auraient pas eu la pensée de gagner les terres au plus vite n'arriveraient pas à leur destination! (Coup de tonnerre.) Voyez, l'ouragan redouble. (Bruit à la porte.)

DONATIEN, écoutant.

On a frappé, je crois; oh! ouvre vite.

## SCÈNE II.

DONATIEN, PALÈME, ESCLAVES.

PALÈME, trempé de pluie.

Un abri!... un morceau de pain!

II.

DONATIEN.

Palème! toi, ici?

PALÈME.

J'en réchappe d'une belle, allez! Dieu soit béni! je ne croyais pas être si près de votre demeure.

DONATIEN.

Et par quel hasard, à l'heure qu'il est, si loin de l'habitation de ton maître?

PALÈME.

Je n'y rentrerai jamais, à l'habitation, je n'ai plus de maître.

DONATIEN.

Quoi! parti marron, errant, sans ressource?

PALÈME.

Oui, pour ne pas rester meurtri, déchiré par le fouet, assommé sous le toin de mon doux maître, M. de La Rebelière. Mais c'est à lui de trembler maintenant: je suis libre.

DONATIEN.

Eh! que peux-tu contre lui?

PALÈME.

Ce que je peux? il ne me faut qu'une occasion... déjà, ce matin, il s'en est fallu de bien peu de chose. Vous savez, sa pupille, la belle Éléonore, dont il est amoureux et jaloux à en perdre la tête, je l'ai vue passer avec sa suite à dix pas de l'endroit où je me reposais blotti dans des feuilles sèches.

DONATIEN.

Aujourd'hui?

PALÈME.

Aujourd'hui même. Oh! pendant un moment, une idée m'a fait battre le cœur: si elle avait eu moins de monde avec elle, la créole!

DONATIEN.

Eh bien?

PALÈME.

Que sais-je?... Elle n'aurait peut-être pas continué sa route.

DONATIEN, avec colère.

Malheureux! Plus doucement.) Que t'a donc fait cette jeune fille? elle n'est pas responsable des cruautés de son tuteur.

PALÈME.

Le tuteur, la pupille, eux et les autres, ils sont tous de même trempe. Vous ne savez pas comme moi ce que c'est que le sang européen fécondé dans ces climats; vous ne vous figurez pas ce qu'il y a de méchanceté sous sa lèche et cruelle apathie! Pour toute cette race élevée dans une stupide admiration de la blancheur de sa peau, un homme de couleur n'est pas un être humain... A peine si elle le juge susceptible de ressentir la douleur des coups qu'il reçoit.

DONATIEN.

Mon pauvre Palème, la colère te rend injuste.

PALÈME.

Le ciel ne l'est pas, car il m'a conduit chez vous sain et sauf, tandis que la créole...

DONATIEN.

Grand Dieu! mademoiselle de Kerbran... parle, explique-toi, que lui est-il arrivé?

PALÈME.

Oh! je ne sais pas au juste; mais quand la tempête a éclaté, elle marchait au fond de la ravine.

DONATIEN, hors de lui.

Et tu ne l'as pas avertie! et tu ne me le disais pas! (Appelant.) Holà! du monde! (Aux nègres qui entrent.) Allumez des torches! que tout soit prêt à l'instant: des voyageurs vont périr; courons à leur secours!

UN NOIR.

Maitre, nous irons bien seuls, il ne serait pas prudent à vous...

DONATIEN.

Ah! que m'importe! suivez-moi! suivez-moi tous! (Tout le monde sort, excepté Palème.)

## SCÈNE III.

PALÈME, seul.

Allez, allez, ce sera peine perdue... où le torrent a passé, c'est fini!... De la bonté pour des ennemis implacables, c'est folie ou sottise... Moi aussi, j'avais la même faiblesse autrefois: un blanc malheureux, c'était mon frère; mais aujourd'hui que, par le seul droit de la force, ils m'ont remis à la chaîne, quand je veux encore leur tendre la main, mes regards s'arrêtent sur mes bras déchirés, et je ne sens plus alors que le désir de rendre insulte pour insulte, supplice pour supplice, et je deviens cruel comme eux... Mais on vient... c'est un frère.

## SCÈNE IV.

PALÈME, UN NOIR.

PALÈME.

Eh bien! qu'avez-vous trouvé?

LE NOIR.

Moi, pas cherché... tonnerre a grondé si fort! suis revenu à la case tout de suite.

PALÈME.

Et tu as bien fait.

LE NOIR.

Que les blancs s'en tirent comme ils pourront.

PALÈME, tombant sur un siège.

Chacun pour soi. Mais dis-moi donc, mon brave, tu arrives à propos; ne pourrais-tu pas me donner quelque chose? Je sens mes forces qui s'en vont... Voilà trente heures que je n'ai mangé!

LE NOIR.

Trente heures! oh! tout de suite! tout de suite! Entrez ici!... (Regardant.) Ah! les autres qui reviennent!

PALÈME, se levant.

Je savais bien, moi, que les grosses eaux les forceraient de renoncer à leur recherche.

LE NOIR.

Entrez vite... que maitre ne sache pas que je les ai laissés en route. (Ils sortent tous deux.)

## SCÈNE V.

DONATIEN, portant dans ses bras ÉLÉONORE, MADEMOISELLE HÉBERT, NOIRS les suivant.

DONATIEN.

Un siège! (Après l'avoir assise.) Mon Dieu! elle est sans mouvement! la pâleur couvre son visage... un flacon!... un flacon!... (Un nègre s'empresse.) Elle se meurt!... Ah! malheureux! je suis arrivé trop tard!

MADEMOISELLE HÉBERT.

Non, non, rassurez-vous, monsieur; la fatigue, l'émotion... ce n'est rien... Tenez, déjà elle ouvre les yeux.

DONATIEN.

O mon Dieu! je te remercie!... Mais êtes-vous bien sûre?...

MADEMOISELLE HÉBERT.

Oui, oui, soyez sans inquiétude, quelques instants de calme, de repos, suffiront.

DONATIEN.

Je m'éloigne, madame, je m'éloigne, en bénissant le ciel qui a daigné se servir de moi pour vous secourir.

MADEMOISELLE HÉBERT.

Bientôt, monsieur, ma chère Élénore pourra remercier son libérateur.

DONATIEN, aux esclaves d'Élénore.

Venez, mes amis, on va s'occuper de vous. (Il sort avec les noirs.)

## SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, MADEMOISELLE HÉBERT.

ÉLÉONORE, revenant à elle.

Ma bonne Hébert!... où sommes-nous?

MADEMOISELLE HÉBERT.

Dans l'habitation de celui qui nous a sauvées.

ÉLÉONORE.

Et cet homme généreux... aucun accident...

MADEMOISELLE HÉBERT.

Aucun.

ÉLÉONORE.

Avec quel courage, malgré les cris de ses nègres, qui le croyaient perdu, il s'est jeté au milieu du torrent, qui pouvait l'engloutir!

MADEMOISELLE HÉBERT.

Eh bien! ma chère, avais-je tort de m'opposer à ce voyage entrepris sans motifs?

ÉLÉONORE.

Sans motifs! Mais vous ne vous aperceviez donc pas, ma bonne amie, que j'étouffais, que je péris-sais d'ennui sur cette habitation de La Rebellière, où mon tuteur me tenait enfermée depuis six mois! vous ne voyiez donc pas que j'avais besoin d'agitation, de voyage! Quand j'ai demandé à le suivre à Fort-Royal, pensez-vous que ce fût pour

être avec lui ? C'était tout bonnement pour me promener, me distraire. Et, tenez, depuis que nous avons quitté ces tristes Carbets, malgré l'ouragan dont j'ai failli être victime, je me sens plus heureuse ! Il me semble que je respire plus librement... que j'existe!... enfin, que je ne m'ennuierai plus.

MADemoiselle HÉBERT.

Où, tant que nous serons en route; mais vous n'aurez pas passé une semaine aux Eaux-Chaudes...

ÉLÉONORE.

Qui sait ! D'ailleurs, j'y aurai toujours gagné quelques heureux moments, et peut-être bien encore de devenir meilleure. Depuis notre départ, je n'ai pas eu une seule de ces impatiences, de ces colères que vous me reprochiez tant; je me sens en train de devenir bonne.

MADemoiselle HÉBERT.

Comme si vous étiez méchante!

ÉLÉONORE.

Oh! quelquefois, malgré moi, sans le vouloir... Mais je pense à tous ces pauvres esclaves qui nous sont venus en aide ce soir : nous devons leur témoigner... voici ma bourse, voulez-vous leur distribuer cela de ma part?

MADemoiselle HÉBERT.

Eh! pourquoi ne feriez-vous pas vos générosités vous-même, puisque vous êtes mieux?... Venez, vous aurez le plaisir d'apprendre à ces braves gens qu'une bonne action porte avec elle sa récompense. (Elles sortent toutes deux. Palème entre derrière elles et les suit des yeux; puis il s'arrête près de la porte par laquelle elles sont sorties.)

## SCÈNE VII.

PALÈME, puis DONATIEN.

PALÈME, seul.

Je ne me trompe pas... c'est la blanche que je vois... Elle ici... près de moi... et j'allais partir!... oh! pas encore.

DONATIEN, qui est rentré par le fond, venant lui frapper sur l'épaule.

Que fais-tu là? que regardes-tu?

PALÈME.

Moi?... rien.

DONATIEN.

Tu mens! mademoiselle de Kerbran était ici il y a quelques minutes.

PALÈME.

Eh bien?

DONATIEN.

Elle vient de sortir par cette porte.

PALÈME.

C'est vrai.

DONATIEN.

C'est elle que tu épiais... et dans tes yeux je vois la haine.

PALÈME.

Eh bien! oui, je hais les blancs!

DONATIEN.

Misérable!... chez moi... tu aurais l'audace... Palème, écoute: cette femme est entrée sous mon toit; elle y a reçu l'hospitalité, la personne de cette femme est devenue sacrée! malheur à qui tenterait quelque chose contre elle! Si quelqu'un... si ton maître venait te menacer ici, je te défendrai, fût-ce au péril de ma vie, car tu es mon hôte: eh bien, songe à respecter les jours d'Éléonore comme je saurais faire respecter les tiens.

PALÈME.

Il suffit, Donatien, elle n'a rien à craindre dans la maison qui fut pour moi un lieu d'asile.

DONATIEN, regardant à gauche.

On vient! c'est elle!... Pars, puisque sa vue ne peut réveiller chez toi que des sentiments pénibles; demain, Sylvio te portera des provisions dans la grotte de la montagne; si plus tard tu as encore besoin de quelque chose, adresse-toi ici... Adieu!

PALÈME.

Adieu, et merci! (A part.) Je respecterai l'habitation de mon hôte... mais nous verrons. (Il sort par le fond; Éléonore et mademoiselle Hébert restent par la gauche.)

## SCÈNE VIII.

DONATIEN, ÉLÉONORE, MADemoiselle HÉBERT.

DONATIEN, resté en scène.

A sa vue, je sens mes genoux fléchir, mes yeux se voiler; mon âme est sans force pour supporter tant de bonheur.

ÉLÉONORE.

Ah! enfin, voici le maître. Nous vous demandons, monsieur, et nous cherchions, ma bonne amie et moi, quel motif avait pu vous empêcher de nous faire les honneurs de la collation qu'ou vient de nous offrir.

DONATIEN.

Oh! veuillez m'excuser, le respect seul... Mais vous avez daigné vous apercevoir de mon absence.

ÉLÉONORE.

Ah! monsieur! Éléonore de Kerbran n'oubliera jamais votre généreux secours.

DONATIEN.

Ni moi la faveur que le ciel m'accorde en ce moment.

ÉLÉONORE.

Asseyez-vous donc, monsieur! Donatien prend un siège. Vous avez manqué payer bien cher, monsieur, ce que vous avez fait pour nous.

DONATIEN, toujours debout, mais s'appuyant sur son siège.

Oh! je n'avais rien à craindre. Comment n'aurais-je pas triomphé d'obstacles plus terribles encore? N'étiez-vous pas là, devant moi, déjà entraînée, près de périr?... Mais c'est lorsqu'on m'a dit qu'à deux pas de celui qui nous aurait donné mille fois sa vie, vous étiez menacée, perdue peut-être, sans qu'il eût deviné votre présence.

votre danger, lorsque je marchais au hasard, sans savoir si je vous trouverais... c'est alors que j'ai tremblé!...

MADemoiselle HéBERT.

Tant de dévouement pour deux femmes que vous ne connaissez pas?

ÉLÉONORE.

Comment, monsieur, pourrons-nous jamais assez vous remercier?

DONATIEN.

Me remercier! vous qui m'apportez un trésor de doux souvenirs, vous à qui je devrai la première joie que mon cœur ait ressentie dans ce pays! Si vous saviez! vous voir dans ma demeure, penser qu'aucun danger maintenant ne peut plus vous atteindre, c'est un bonheur si grand qu'on ne doit en éprouver un semblable qu'une fois en sa vie.

ÉLÉONORE.

Y a-t-il longtemps que vous demeurez sur cette habitation?

DONATIEN.

Une année, mademoiselle.

MADemoiselle HéBERT.

On s'aperçoit tout de suite que vous n'avez pas toujours vécu dans ce désert.

DONATIEN, s'inclinant.

J'ai été élevé en France.

MADemoiselle HéBERT.

Vous avez vu la France?

DONATIEN.

J'y ai passé les années les plus heureuses de ma vie.

MADemoiselle HéBERT.

Et vous l'avez quittée, monsieur?

DONATIEN.

On me disait : Va, pauvre enfant, là-bas tu trouveras un protecteur... un ami... peut-être plus encore... une famille.

ÉLÉONORE.

Une famille! Eh bien?

DONATIEN.

Lorsque j'arrivai, plein d'émotion et d'espoir, il ne s'est pas trouvé un visage pour me sourire, pas une main pour serrer la mienne; l'abandon, voilà ce qui m'attendait, ce qui devait sécher les larmes du départ.

ÉLÉONORE, à part.

Seul! sans amis! pauvre jeune homme!

PALÈME, entrant à pas de loup par le fond,  
et se glissant dans le cabinet à droite.

Elle est toujours là!...

MADemoiselle HéBERT, à Donatien.

Que je vous plains, monsieur!... Mais n'avez-vous pas l'espoir de retourner un jour en France?

DONATIEN.

Je l'ai voulu longtemps; mais à présent...

MADemoiselle HéBERT.

Eh bien! à présent?

DONATIEN.

Il est une puissance plus forte que mes souve-

nirs, plus forte que mes regrets, qui m'enchaîne ici... jamais je ne reverrai la France.

ÉLÉONORE.

Et vous ferez bien; car, malgré toutes les merveilles que m'en raconte chaque jour ma bonne Hébert, je ne conçois pas comment on peut vivre dans un pays où, pendant la moitié de l'année, il n'y a ni fleurs, ni fruits, ni feuilles, aux arbres, et où un soleil rare et pâle réchauffe à peine ce que vous appelez vos étés. Ah! rien qu'en y pensant je frissonne, et je sens un froid mortel qui me saisit.

DONATIEN.

C'est justement cette variété dans les saisons, mademoiselle, qui la fait naître dans les plaisirs. Ce sont ces grands contrastes de la température qui donnent tant d'énergie à la pensée, et tant d'industrie à l'homme; qui assurent cette suprématie de l'Europe sur nos beaux climats et qui feraient penser qu'il est plus dans l'intérêt de l'espèce humaine d'arracher à la nature que de recevoir d'elle ses trésors.

MADemoiselle HéBERT, riant.

Ah! oui, parlez donc du moindre effort aux maîtres de ce pays, qui n'ont pas même le courage d'être bous.

ÉLÉONORE.

Hébert! c'est vous qui devenez méchante!

DONATIEN, se levant avec vivacité.

J'ai entendu du bruit, je crois. (Marchant jusqu'au cabinet de droite et l'ouvrant.) Qui est là?

UNE VOIX.

C'est moi, maître.

DONATIEN.

Que fais-tu? que cherches-tu dans ce cabinet?

LA VOIX.

Je dépose une balle.

DONATIEN, refermant.

Ah! c'est bien. (A part.) Je ne sais pourquoi le souvenir de Palème a traversé mon esprit; je l'ai vu partir pourtant. Ici l'heure sonne.) Deux heures du matin! Je suis honteux, en vérité, de vous avoir fait veiller si tard, mesdames: vous avez tant besoin de repos!

MADemoiselle HéBERT.

Vous nous l'avez fait oublier.

DONATIEN.

Votre bonté m'encourage, avant de vous quitter, à solliciter une faveur.

MADemoiselle HéBERT.

Parlez!

DONATIEN.

Vous avez encore demain une route longue et pénible à parcourir... aucun danger... aucun obstacle ne se présentera, j'en suis sûr; et pourtant je serais bien heureux, si vous me permettiez de vous escorter jusqu'à votre habitation.

MADemoiselle HéBERT.

Je vous en prie même; quand vous serez là,

cette petite imprudente n'osera plus se mêler de diriger notre route

DONATIEN.

Oh! merci mille fois! on va suspendre ici le hamac de Mademoiselle, le vôtre est déjà préparé dans la pièce voisine. Je vais vous envoyer vos néggresses : n'avez-vous pas d'autres ordres à me donner?

MADemoiselle HÉBERT.

Non, monsieur. Bonsoir!

ÉLÉONORE.

A demain, monsieur; nous serons prêtes de bonne heure. (Donatien sort.)

SCÈNE IX.

ÉLÉONORE, MADemoiselle HÉBERT,  
puis FÉMI, NÉGRESSSES.

ÉLÉONORE.

Oh! combien tous les événements de cette journée vont m'occuper désormais!... Et notre libérateur... sa physionomie est si douce!... ses manières si distinguées! si affectueuses...

MADemoiselle HÉBERT.

Oui, il est très-bien, ce jeune homme.

ÉLÉONORE.

En l'écoutant, on croit l'avoir toujours connu; et puis, avez-vous remarqué quand il parlait de notre danger, sa voix était tremblante, et il paraissait plus ému que nous-mêmes? Un frère, un ami ne se serait pas exprimé autrement.

MADemoiselle HÉBERT.

Et n'aurait pas mieux agi! Sans lui nous étions perdues!

ÉLÉONORE.

Savez-vous, ma bonne amie, que c'est très-bien de nous proposer de nous accompagner? Et puis, c'est une attention dont on peut être flatté; car elle prouve que, si sa présence nous est agréable, la nôtre ne lui déplaît pas trop.

MADemoiselle HÉBERT.

Ce qui ajoute surtout à la bonne opinion que j'ai de lui, c'est l'ordre et le bonheur qui paraissent régner sur cette petite habitation; aussi dit-on que les nègres viennent s'offrir à lui dès qu'ils sont libres de disposer d'eux-mêmes.

ÉLÉONORE.

Tandis que les autres nous quittent. (Entrée de Fémi et des néggresses qui préparent le hamac pendant toute la fin de cette scène.)

MADemoiselle HÉBERT.

Ah! voici vos néggresses!

ÉLÉONORE.

Tant mieux! je suis brisée, et mes paupières sont lourdes de sommeil. Fémi n'aura pas, je crois, le soin de me hecer pour m'endormir... (A Fémi.) Eh bien! c'es-tu informé? as-tu demandé?

FÉMI.

Oui, maîtresse, le brave homme qui nous reçoit si bien, c'est le mulâtre.

MADemoiselle HÉBERT (à ÉLÉONORE).

Un mulâtre! lui! mais il est plus blanc que M. de La Rebellière.

FÉMI.

Il ne faut pas que cela vous étonne, il y en a beaucoup comme cela.

ÉLÉONORE.

Et tu es bien sûre?...

FÉMI.

Oh! oui, maîtresse... je me suis bien fait expliquer... c'est le même dont nous a parlé M. Mathieu, et qui a sauvé votre habitation des flammes.

MADemoiselle HÉBERT.

Donatien!

FÉMI.

Justement.

ÉLÉONORE.

Il se pourrait!... cet homme qui s'exprime si bien... qui est mieux que nos colons les plus distingués... cet homme qui s'est conduit si noblement... qui a des sentiments... un esprit si élevés!...

MADemoiselle HÉBERT.

Voilà qui renverse un peu vos idées de créole, n'est-ce pas, ma bonne petite? Et que serait-ce, si, comme moi, vous aviez entendu ses louanges dans toutes les bouches?

ÉLÉONORE, pensive.

Des esclaves qui bénissent leur maître: ce n'est pas comme à La Rebellière.

MADemoiselle HÉBERT.

Enfin, si vous sachiez qu'il n'a pas besoin de fouet ni de supplice pour obtenir le travail de ses nègres?

ÉLÉONORE.

Ah! sitôt que je serai majeure... j'abolirai tout cela pour les miens.

FÉMI, à Éléonore.

Maîtresse, voulez-vous que je vous aide?

ÉLÉONORE.

Non, non, je me jetterai tout habillée dans mon hamac... Allez vous reposer.

FÉMI.

Adieu, maîtresse! que Dieu vous garde de mauvais rêves! Elle sort avec les néggresses.)

SCÈNE X.

ÉLÉONORE, MADemoiselle HÉBERT,  
PALI ME

PALI ME, un peu après la sortie des néggresses, passant sa tête par la porte du cabinet.

Enfin!... (Voyant Éléonore et mademoiselle Hébert.) Oh! encore debout! plus tard. Il disparaît.)

MADemoiselle HÉBERT, à Éléonore, qui est restée immobile.

Eh bien! à quoi pensez-vous donc?

ÉLÉONORE.

Je pense à ce mul... à Donatien.

MADemoiselle HéBERT.

Quand je vous disais que ces gens-là nous valent.

ÉLÉONORE.

Je ne sais... mais, lorsque je songe qu'hier encore je n'aurais pas tendu la main à celui qui s'est si généreusement dévoué pour moi... je m'en veux... je me méprise.

MADemoiselle HéBERT.

Et moi, je vous aime de reconnaître une erreur dont votre âme n'a jamais été complice... Mais il est temps de vous reposer. (Après l'avoir aidée à monter dans son hamac.) Voyons... êtes-vous bien?

ÉLÉONORE.

Parfaitement.

MADemoiselle HéBERT.

Bonsoir, ma chère!

ÉLÉONORE.

Bonsoir! Ah! bonne amie, laissez votre porte ouverte.

MADemoiselle HéBERT, souriant.

Avez-vous peur?

ÉLÉONORE, s'endormant.

Oh! non, je vous jure, mais... pour que... nous puissions causer... encore...

MADemoiselle HéBERT.

Causer!... (L'examinant.) Et elle dort déjà... Moi-même j'éprouve une lassitude... je crois que je ne tarderai pas à faire comme elle... Allons... (Elle prend le flambeau et sort. On n'entend plus que l'éclat qui va se perdre dans le lointain et la voix d'Éléonore qui murmure.) Un mulâtre... noble... généreux! brave! (Musique en sonndine.)

### SCÈNE XI.

ÉLÉONORE, endormie; PALÈME, UN NOIR.

PALÈME entre ouvre la porte du cabinet, passe la tête, puis entre à pas de loup, traverse la scène et va écouter à la porte par laquelle est sortie mademoiselle Hébert.

Couchée aussi!... (Il revient vers le hamac d'Éléonore.) Endormies toutes deux, profondément... (Il se retourne vers la gauche.) Tu peux entrer... (Le noir paraît.) La fatigue les accable... il a fallu faire quelques pas... sur les cailloux... par la pluie... pour des princesses qui ne savent pas mettre un pied devant l'autre toutes seules... c'est horrible! D'ailleurs, ce que tu as eu soin de mettre dans leur boisson doit nous rassurer... Approche donc... et ne crains rien...

LE NOIR.

Ah! si maître savait!

PALÈME.

Ma vie pour ton maître... ma haine à qui m'a fait souffrir. (Il va à la porte de sortie, écoute encore pour s'assurer que tout le monde repose, soulève avec précaution la barre de la porte, et revient au noir.) Aide-moi. Il détache les cordes du hamac d'Éléonore, et le fait descendre à hauteur d'homme; le noir en fait autant.) Bien, passe ton bâton dans les mailles...

Doucement donc... C'est cela... A mon tour. (Il passe son bâton.) Maintenant, enlève bien d'aplomb. (Ils chargent le filet sur leurs épaules.) En avant. (Il arrive à la porte, regarde encore partout, écoute et s'écrie!) Elle est à moi! je me vengerai... mais pas dans la maison de Donatan.

(Une harmonie douce, qui commence après le baiser de la toile, indique le sommeil profond des personnes de l'habitation; peu à peu, des accords plus animés annoncent le point du jour.)

### DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un site sauvage, un ajoupa appuyé contre une roche élevée, la mer au fond.

### SCÈNE I.

(Éléonore est encore endormie dans son hamac suspendu à deux arbres auprès de l'ajoupa. Palème, accroupi devant un petit feu resserré entre deux pierres, fait cuire des bananes; il attise son feu, puis regarde du côté d'Éléonore et continue de soigner ses bananes; il en tire une, la pose sur la pierre, va jusqu'au hamac, regarde de plus près, et revient tranquillement éplucher sa banane et la manger.)

ÉLÉONORE, s'éveillant.

Le ciel... des arbres... il me semble pourtant... Ai-je rêvé l'hospitalité que nous avons reçue... ou si je rêve encore? (Elle se soulève.) Hébert... Plus haut.) Mademoiselle Hébert! (Avec impatience.) Fêmi!...

PALÈME, allant au hamac en mangeant une banane et en offrant une autre à Éléonore.

Avez-vous faim, maîtresse?

ÉLÉONORE.

Où suis-je donc?

PALÈME.

Chez moi, voici mon ajoupa.

ÉLÉONORE.

Un ajoupa!... Qu'est-il donc arrivé? Il y a quelques heures, j'étais bien auprès d'Hébert, entourée de mes esclaves... et maintenant... seule avec cet homme! comment cela est-il possible?... qui es-tu?

PALÈME.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

ÉLÉONORE, l'examinant.

Palème!...

PALÈME.

Oui, Palème, l'esclave de M. de La Rebellière, votre tuteur et mon doux maître. (Montrant ses épaules.) Voyez, j'en porte encore les marques.

ÉLÉONORE, à elle-même.

Palème!... et moi ici... tout cela se confond dans ma tête, comme si j'étais frappée de vertige.

PALÈME.

Vous êtes surprise, maîtresse? Oh! c'est que,

quand on a éprouvé beaucoup de fatigue, et qu'on n'en a pas l'habitude... le sommeil est profond... et puis nous nous y sommes pris bien doucement, allez... nous marchions avec tant de précautions!...

ÉLÉONORE, avec joie.

Vous êtes donc plusieurs?

PALÈME.

Je ne pouvais vous emporter à moi tout seul; mais le compagnon est retourné à la case, il n'y a plus que vous et moi... soyez tranquille.

ÉLÉONORE, tremblante.

Ah! je suis tranquille. (A part.) Quel peut être le dessein de cet homme? (Haut.) Qui t'a donné l'ordre de m'amener ici? pourquoi m'a-t-on séparée de mademoiselle Hébert? Voyons, parle, réponds!

PALÈME.

Vous ne voulez donc pas manger? C'est pourtant à votre intention que je les ai fait griller, maîtresse! (Il retourne au fond pour prendre une troisième banane.)

ÉLÉONORE, sautant du hamac avec résolution, pendant que Palème s'éloigne, et marchant droit à lui.

Si je suis ta maîtresse, comme tu le dis, tu vas marcher devant moi, et me reconduire d'où je viens.

PALÈME, s'asseyant.

Non, je suis fatigué... d'ailleurs, voyez-vous... je l'ai mis dans ma tête... (s'animant.) vous resterez ici avec moi. (Éléonore frissonne.) Avez-vous peur? et de quoi? Je n'ai point d'armes; et puis rassurez-vous, vous savez que je ne tue pas les femmes. Allons, asseyez-vous donc!

ÉLÉONORE, à part.

Ah! mon Dieu! mon Dieu, que faire? (Haut.) Je veux partir à l'instant.

PALÈME, riant.

Partir? où irez-vous? Vous ne savez pas les chemins. (Se levant.) Non, non, vous resterez.

ÉLÉONORE, violemment.

Jamais, jamais! Palème, reviens à la raison. C'est moi, ta maîtresse, Eléonore de Kerbran.

PALÈME.

Ah! oui, tout à l'heure la femme de M. de La Rebellière, répétez-le-moi... j'ai besoin de ne pas l'oublier, vous serez la femme de cet homme dont la plus grande joie est de faire souffrir mille morts aux malheureux esclaves, de cet homme qui a torturé mon âme comme il a déchiré mon corps, et qui me ferait périr sans pitié, si je retombais en sa puissance!

ÉLÉONORE.

Oh! je ne te trahirai pas, on ne saura jamais le lieu de ta retraite; bien plus, je veux te la rendre douce, et tu me pardonneras ce que tu as souffert; car moi, Palème, je ne t'ai jamais rien fait.

PALÈME.

Autrefois, j'aimais une jeune esclave, je devais

l'épouser... nous étions heureux... un des faiseurs d'affaires de votre tuteur la trouva à son gré, et mon doux maître, pour obtenir de plus gros intérêts, lui fit cadeau de la pauvre créature; j'en voyais une de vos femmes vous implorer et vous parler de notre désespoir à tous les deux... elle n'est pas revenue; pour toute réponse, on l'avait donnée aussi au faiseur d'affaires... par-dessus le marché.

ÉLÉONORE.

Je te jure, Palème, que j'ignore qui a fait cela.

PALÈME.

Oh! oui, vous ignorez toujours; c'est plus commode. Vous ne savez pas non plus, je suis sûr, ce qu'est devenue la pauvre fille qui m'avait donné son amour? je vais vous l'apprendre, moi... elle est morte de chagrin.

ÉLÉONORE.

Morte!

PALÈME.

Ça vous étonne, vous autres créoles; vous ne comprenez pas ce que c'est que de se soumettre à l'homme qu'on déteste.

ÉLÉONORE.

Mais c'est affreux! épouvantable! pauvre fille!

PALÈME.

Elle sera vengée! demain vous irez dire à M. de La Rebellière...

ÉLÉONORE.

Palème... (Moment de silence.) tu vas me livrer passage à l'instant. (Elle étend la main pour se faire faire place.)

PALÈME, les yeux sur la main d'Éléonore.

Quelle jolie petite main blanche et douce! (Il la prend.)

ÉLÉONORE, furieuse, arrachant sa main de celle de Palème.

Misérable! tu oses me toucher! (Elle lui donne un soufflet.)

PALÈME.

Merci, maîtresse! (Il tend l'autre joue.) Toujours bonne! Mais, si ça vous fait plaisir encore, ne vous gênez pas, ça vaut mieux que les coups de fouet.

ÉLÉONORE, regardant autour d'elle avec effroi.

Rien! (Jetant les yeux au loin.) Personne pour me défendre... (Haut.) Palème, veux-tu de l'or?

PALÈME.

Pourquoi faire?

ÉLÉONORE.

Ta liberté?

PALÈME.

Je t'ai prise.

ÉLÉONORE.

Ton pardon?

PALÈME.

Je n'en veux pas.

ÉLÉONORE.

Mais que faut-il donc pour te fléchir?

PALÈME.

Rien. Chacun son tour : ici, c'est moi qui suis le maître, le maître impitoyable!... Va, retiens tes cris, tes pleurs.

ÉLÉONORE.

Mais, à défaut des hommes, le ciel peut les entendre.

PALÈME, soufflant.

Le ciel! ton tuteur m'a fait voir qu'il n'écoute jamais les malheureux. A ces mots, il entoure de ses bras les genoux d'Éléonore, qui, saisissant de la main les cheveux de l'épave, s'écrie en repoussant sa tête.

ÉLÉONORE.

La mort! la mort! je la demande. (Une explosion se fit entendre, Palème pousse un cri, abandonne Éléonore et porte la main à son épaule.)

PALÈME.

Je suis blessé. Il voit paraître celui qui vient de faire feu.) Un homme!

ÉLÉONORE.

O mon Dieu! vous m'avez entendue!

PALÈME.

Tu n'es pas encore sauvée. (Il bondit, arrache un pieu de son ajoupa, se précipite au-devant de son agresseur, et s'arrête immobile et le bras levé en le reconnaissant.) Donatien!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, DONATIEN,  
puis MADEMOISELLE HÉBERT, FÉMI,  
NÈGRES.

ÉLÉONORE.

Donatien! Courant à lui.) Ah! monsieur, cette fois... je vous dois plus que la vie!

FÉMI, à mademoiselle Hébert.

Par ici! par ici! maîtresse, elle est retrouvée! MADEMOISELLE HÉBERT, se jetant dans les bras d'Éléonore.

Ma chère Éléonore! mon enfant!

DONATIEN, à Palème.

Misérable! Il lève la crosse de son fusil sur la tête de Palème.)

ÉLÉONORE, l'arrêtant.

Ah! monsieur, je vous en prie!

DONATIEN.

Tu mériterais... Ne t'avais-je pas ordonné de respecter cette jeune fille?

PALÈME.

Elle est de la race des blancs, et j'avais juré de me venger sur elle de tout ce qu'ils m'ont fait souffrir.

DONATIEN, bas.

Et moi, j'ai juré de la protéger, de mourir pour elle; car cette femme que tu veux poursuivre partout, que tu détestes, moi... je l'aime!

PALÈME; bas, stupéfait.

Vous l'aimez!... Ah! tuez-moi, Donatien, je suis un infâme! (Tombant aux pieds d'Éléonore.) Pardonnez, maîtresse, pardonnez à votre esclave!

## ACTE TROISIÈME.

Aux Eaux-Chaudes. Une galerie ouverte sur une terrasse. — Horizon de montagnes.

## SCÈNE I.

FÉMI, ESCLAVES, ÉLÉONORE.

(Au lever du rideau, les esclaves finissent de ranger l'appartement.)

FÉMI.

Eh bien! qu'est-ce que vous dites de notre séjour aux Eaux-Chaudes! Depuis près de six semaines, plus de corrections, de quatre piquets, ni de Michel pour les ordonner comme à La Rebellière! Ou voit bien que c'est Mademoiselle qui est maîtresse ici.

ÉLÉONORE, entrant.

Fémi, mon mantelet, je vais sortir.

FÉMI.

Oui, maîtresse.

ÉLÉONORE, à elle-même, pendant que Fémi va chercher ce qu'elle lui demande.

Je suis sûre qu'il m'attend déjà. (A Fémi, qui revient.) Allons, dépêche-toi, je suis pressée.

FÉMI, arrangeant la toilette d'Éléonore.

Oh! comme vous êtes bien ainsi!

ÉLÉONORE.

Tu trouves?

FÉMI.

Encore plus jolie qu'hier... et puis, vous avez l'air si gai, si heureux! A la bonne heure, vous vous occupez de votre parure à présent, et c'est si beau, la parure!

ÉLÉONORE.

As-tu bientôt fini, causeuse?

FÉMI.

Dans la minute. Quand nous étions à La Rebellière, où l'on recevait quelques visites de temps en temps, Mademoiselle ne se donnait pas la moitié tant de peine qu'ici, où l'on ne voit personne. Est-ce que vous avez reçu l'annonce de l'arrivée de votre tuteur?



ÉLÉONORE, avec effort.

Moi! mais non, du tout. Qui te fait penser qu'il arrive? qui te l'a dit? Ciel! que vois-je?

FÉMI.

Dieu me pardonne! le courrier du maître! je ne croyais pas si bien dire : car, lorsqu'on voit Jean-Louis, M. de La Rebellière n'est pas loin. Elle va vers le noir qui paraît au fond.

ÉLÉONORE, à elle-même.

Ah! ici, j'étais trop heureuse! il veut m'enlever à ma solitude, à ma libre volonté.

FÉMI, vivement.

Une lettre, mademoiselle.

ÉLÉONORE.

Donne, donne! (A part, Jamais je n'éprouvay une si pénible émotion. Lisant.) « Ma chère Élénore, qu'il ne tout mon désir soit de vous revoir, c'est encore un retard à ce bonheur que je viens tout annoncer. Quelques officiers de « marine étant mes hôtes pour le moment, vous « m'obligerez en ne venant pas leur faire les « honneurs de l'habitation. » Ah! j'y respire... bénie soit cette lettre! bénie soit la jalousie qui prolonge mon séjour ici! Le cœur me battait d'effroi en recevant ce message : je craignais qu'il ne me prévint d'une arrivée ou ne m'ordonnat un départ. Grâce au ciel, il n'en est rien!... Oh! oui, je resterai! jamais il ne m'aura semblé si facile d'obéir. Je vais répondre à l'instant. Elle se met à une table et écrit, s'interrompant.) Je suis donc libre encore, libre de penser, de sentir! O mon Dieu! je te remercie. (Pliant la lettre.) Fémi, tiens, remets cette lettre au messager de M. de La Rebellière, et fais-le repartir à l'instant.

FÉMI, sortant.

Où, maîtresse.

ÉLÉONORE, écoutant.

Ah! le signal convenu! (Elle fait quelques pas.)

## SCÈNE II.

ÉLÉONORE, MADEMOISELLE HÉBERT.

MADMOISELLE HÉBERT.

Eh bien! où courez-vous donc ainsi, ma chère Élénore?

ÉLÉONORE.

Mais c'est l'heure de notre promenade... A quoi pensez-vous, ma bonne amie? vous n'êtes pas prête? N'avez-vous pas entendu le signal de M. Donatien?

MADMOISELLE HÉBERT.

Si... mais quittez votre mantelet, mon enfant, j'ai à vous parler.

ÉLÉONORE.

Oh! plus tard... en chemin... quand vous voudrez.

MADMOISELLE HÉBERT.

A l'instant.

ÉLÉONORE.

Songez donc...

II.

MADMOISELLE HÉBERT.

Je songe qu'il faut que vous m'écoutez.

ÉLÉONORE.

Parlez vite, alors.

MADMOISELLE HÉBERT.

Et si je vous demandais de renoncer à cette promenade?

ÉLÉONORE.

Oh! je refuserais!

MADMOISELLE HÉBERT.

Si je vous le demandais comme une preuve de votre amitié pour moi?

ÉLÉONORE.

Mais quel motif... pourquoi... lorsque nous avons promis... lorsque j'ai à lui apprendre une bonne nouvelle?... car vous ne savez pas... nous restons encore ici quinze jours... un mois peut-être; cela est sûr, mon tuteur vient de me l'écrire.

MADMOISELLE HÉBERT.

C'est justement ce qui me fait insister. Maintenant que notre séjour va se prolonger... il est impossible que je ne vous ouvre pas les yeux sur des dangers... il faut cesser de voir M. Donatien!

ÉLÉONORE.

Cesser de le voir, lui que le ciel semble avoir placé dans ces montagnes pour nous protéger!... Mais vous ne vous rappelez donc rien? depuis que je le connais, n'est-ce pas sur lui que doivent se reporter tous mes sentiments de reconnaissance?... Ne s'est-il pas jeté au milieu des flammes pour me conserver ma fortune? Bien plus, dans cette nuit affreuse où Paléme m'avait enlevé, n'est-ce pas lui qui est venu me défendre, me sauver?...!

MADMOISELLE HÉBERT, à part.

Pauvre enfant, comme elle l'aime!

ÉLÉONORE.

Et cet homme, qui a tant fait pour moi, qui nous prodigue tous les jours ses soins, ses prévenances, n'a seulement pas été invité à passer le seuil de cette habitation; il est obligé d'attendre au loin que nous daignons avoir besoin de lui. Et comme si c'était encore là une trop grande faveur, vous me proposez de l'en priver! Ah! c'est mal... bien mal... vous, si juste autrefois.

MADMOISELLE HÉBERT.

Eh! mon enfant, plus que jamais je trouve les préjugés que l'on a ici absurdes, cruels, mais, je vous l'avoue, je me reproche de vous avoir ouvert les yeux... puisque je n'avais pas le pouvoir de les ouvrir en même temps à ceux qui vous entourent; ne devais-je pas comprendre le malheur de vous mettre en opposition avec tout le monde?... Songez donc à la position de Donatien... à la votre! Vous, l'héritière, la nièce de M. de Kerbran, que dirait-on, que penserait-on, si l'on savait que vous voyez chaque jour comme un égal... comme un ami, celui que tous ces orgueilleux colons n'estiment guère plus, malgré ses nobles qua-

lités, que le dernier de vos esclaves?... Ah! je n'ose prévoir... si M. de La Rebellière apprenait jamais...

ÉLÉONORE.

Eh! que m'importe? dans quel-pus jours, ne serai-je pas majeure? ne serai-je pas libre?

MADAMOISELLE HÉBERT.

Et si Donatien cessait de l'être?... si sa vie même était menacée?...

ÉLÉONORE.

Grand Dieu! qui, moi, je serais cause!...

MADAMOISELLE HÉBERT.

Donatien n'est qu'un épave, il vous l'a dit, sans titre de liberté encore, jugez de tout le parti que le ressentiment de M. de La Rebellière, tout-puissant ici, pourrait tirer de cette situation... Donatien serait perdu!

ÉLÉONORE.

Ah! j'aime mieux renoncer... j'aime mieux vous jurer... mais avant, je veux le voir encore une fois... une seule fois.

MADAMOISELLE HÉBERT.

Mais cette dernière fois peut le perdre...

ÉLÉONORE.

Oh! non, car ce sera ici, en votre présence, où il viendra en secret, tout à l'heure, conduit par vous.

MADAMOISELLE HÉBERT.

Quoi! vous voulez?

ÉLÉONORE.

Oh! ne me parlez pas d'obstacles... il n'y en a pas... il ne peut y en avoir... ne me refusez pas. Jamais, sans cela, je n'aurais le courage... oui, il faut qu'il sache bien que je ne suis pas ingrate, que je braverai tout s'il ne s'agissait que de moi! que c'est pour lui, pour lui seul... Allez, ma bonne amie, allez... je n'espère qu'en vous.

MADAMOISELLE HÉBERT.

Eh bien! j'y consens; mais j'ai votre parole... c'est la dernière fois? n'oubliez pas de le lui dire. (Elle sort.)

### SCÈNE III.

ÉLÉONORE, seule.

Oui, mais je lui dirai aussi qu'il y a un pays où l'homme de talent et de cœur est toujours sûr d'obtenir le rang qu'il mérite... un pays où l'égoïsme et l'orgueil ne viendront plus se placer entre nous... que mes vœux l'y suivront jusqu'à ce que, libre enfin... libre! mais je ne le suis plus! je ne le serai jamais!... N'ai-je pas juré à mon oncle?... Mon sort est décidé, irrévocablement décidé, je dois le subir!... O mon Dieu! que Donatien soit heureux, et je ne me plaindrai pas!... Mais on vient... je l'entends... il hésite peut-être... Ah! c'est à moi de lui tendre la main. (Elle court vers le fond et se trouve en face de son tuteur. A part.) Ciel!

### SCÈNE IV.

ÉLÉONORE, LA REBELLIÈRE.

LA REBELLIÈRE, accourant vers elle et l'embrassant.

Ma chère Éléonore! (L'examinant.) Oh! mais laissez-moi donc vous regarder... vous faire compliment!... En vérité, jamais je ne vous ai vue ni plus fraîche ni plus rose : il paraît que l'air de cette habitation vous est tout à fait favorable?

ÉLÉONORE.

Oui, en effet... je m'y trouve on ne peut mieux. (A part.) Je suis prête à défaillir.

LA REBELLIÈRE.

Combien je me réjouis maintenant d'avoir cédé à votre fantaisie! c'était une prévision, une inspiration de votre part! et mademoiselle Hébert?

ÉLÉONORE.

Elle est très-bien aussi, monsieur. (A elle-même.) O mon Dieu! Donatien qu'elle va amener!

LA REBELLIÈRE.

Eh! mais vous voilà tout agitée de mon retour... Savez-vous, chère enfant, que votre émotion me gagne? Vous ne m'avez pas habitué à une pareille marque de tendresse!

ÉLÉONORE.

C'est qu'aussi, monsieur, quand vous devez revenir... vous n'avez pas l'habitude d'annoncer le contraire.

LA REBELLIÈRE.

Ah!... oui... une lettre de moi, que vous avez recue il y a quelques instants peut-être!... Je vous dois une explication. A peine l'avais-je écrite et expédiée, que les officiers de marine qui devaient être mes hotes au moins pour quinze jours ont reçu l'ordre de remonter à bord. Vous comprenez avec quel empressement j'ai profité de ma délivrance! il s'agissait de vous revoir; un quart d'heure après, j'étais en route.

ÉLÉONORE.

Vous êtes bien bon.

LA REBELLIÈRE.

Je m'en voulais; je souffrais de vous laisser si longtemps ici toute seule.

ÉLÉONORE.

Je ne m'y suis point ennuyée.

LA REBELLIÈRE.

Vous, qui détestez la solitude?

ÉLÉONORE.

Je l'aime maintenant.

LA REBELLIÈRE.

Ah!... Et pendant ces six semaines personne n'est venu vous rendre visite?

ÉLÉONORE.

Pers-onne.

LA REBELLIÈRE.

Et vous vous y plaisez! voilà qui est singulier; moi qui venais pour vous ramener tout de suite à La Rebellière!... Mais ici, si vous vous trouvez si bien, je suis capable, pour vous complaire, de m'y enterrer quinze jours avec vous.

ÉLÉONORE.

Oh! non, non, monsieur : il faut partir dès demain.

LA REBELLIÈRE.

Pourquoi donc?

ÉLÉONORE.

Je ne veux rien changer à vos intentions.

LA REBELLIÈRE, la regardant étonné.

Oh! mais, ma bonne amie, il paraît que l'air pur de ces montagnes n'a pas agi seulement sur votre santé!

ÉLÉONORE.

Que voulez-vous dire?

LA REBELLIÈRE, avec un peu d'ironie.

Qu'il a fait des miracles, car il a changé aussi votre caractère. Jamais je ne vous vis si soumise et si docile aux moindres de mes désirs. Ah! je vous renverrai ici l'an prochain. (A part.) Il s'est passé quelque chose, je le saurai.

ÉLÉONORE, à part, écoutant.

Oh! mon Dieu, je crois les entendre. (Haut.) Vous devez avoir besoin de repos, après une si longue route... Et moi qui ne vous offrerais pas de passer dans votre chambre!

LA REBELLIÈRE.

Oh! je ne suis pas fatigué le moins du monde; une soixantaine de mille livres en valeurs... mon manteau... dont je veux me débarrasser... Je suis à vous dans l'instant. Il fait signe à plusieurs esclaves, qui attendent ses ordres, de le suivre, et il entre avec eux dans un cabinet, dont la porte reste ouverte.)

### SCÈNE V.

ÉLÉONORE, FÉMI, puis LA REBELLIÈRE.

ÉLÉONORE, dans le plus grand trouble et à mi-voix.

Fémi, Fémi!

FÉMI.

Me voilà, maîtresse.

ÉLÉONORE, très-agitée.

Cours dire à mademoiselle Hébert... que tu trouveras... du côté de l'esplanade...

FÉMI.

Que dirai-je?

ÉLÉONORE.

Tu diras... (après avoir regardé du côté du cabinet rien... non... je ne veux pas que tu parles. (A part.) Je ne veux pas qu'elle sache... (Haut.) Attends, attends... Elle regarde encore, court à la table, et écrit rapidement. « Mon tuteur est de retour, ne venez pas. »

LA REBELLIÈRE, revenant à Éléonore, qui se relève brusquement.

Vous voyez que je n'ai pas tardé, ma chère. (Il lui prend la main; elle n'a que le temps de parler très-bas à Fémi en lui montrant le papier qu'elle vient d'écrire et dont elle est déjà séparée.)

ÉLÉONORE.

Prends! va!

FÉMI, qui n'a pas entendu.

Plaît-il, maîtresse?

LA REBELLIÈRE, prenant Éléonore par les deux mains.

Quand on a été si longtemps éloigné de vous, ce n'est pas en une fois qu'on se rassasie du plaisir de vous voir.

ÉLÉONORE, à part.

Je tremble!

FÉMI, près de la table.

Qu'est-ce qu'elle m'a donc dit?

LA REBELLIÈRE.

Mais j'en reviens au goût que ces lieux vous ont donné pour la retraite. La solitude n'est pas aussi complète que je croyais d'abord.

ÉLÉONORE, à part.

O mon Dieu!

LA REBELLIÈRE.

Quelle est donc cette case neuve là-haut sur la montagne? (La conduisant par la main et montrant du doigt.) Ne voyez-vous pas ce toit rouge, à la crête du rocher?

ÉLÉONORE.

Où, monsieur.

LA REBELLIÈRE.

Vous avez donc un voisin?... Comment s'appelle-t-il?

ÉLÉONORE, avec une froideur affectée.

C'est un maître nommé Donatien.

LA REBELLIÈRE, soulagée.

Ah! oui, ce Donatien!... Je congais, ma chère Éléonore, que vous ne m'avez point parlé d'un pareil voisinage. Un maître! autrefois, on ne voyait guère que des noirs et des blancs; aujourd'hui, cette race mêlée est partout.

### SCÈNE VI.

LA REBELLIÈRE, ÉLÉONORE, MADEMOISELLE HÉBERT.

MADMOISELLE HÉBERT, accourant sans voir La Rebélière.

Il me suit!... dans un instant il va venir!

LA REBELLIÈRE.

Qui donc?

MADMOISELLE HÉBERT, stupéfaite.

Ah! mon Dieu!

LA REBELLIÈRE.

Eh bien! qu'avez-vous donc, ma chère demoiselle?

MADMOISELLE HÉBERT.

Moi, rien... seulement...

LA REBELLIÈRE.

Vous ne vous attendiez pas à me voir.

MADMOISELLE HÉBERT, vivement.

Favouez...

ÉLÉONORE.

D'après votre lettre...

LA REBELLIÈRE.

Je ne sais si cela doit me flatter infiniment... mais ma présence produit ici beaucoup d'effet sur tout le monde... Mais qui donc va venir?

ÉLÉONORE.

Oh! personne... un noir à qui j'avais ordonné d'apporter des fruits.

LA REBELLIÈRE.

Ah! (A part.) On me trompe.

MADemoiselle HÉBERT, à part.

Si je pouvais le prévenir... Haut à La Rebellière. Mais vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

ÉLÉONORE, s'apprêtant à sortir.

Ah! je cours!...

LA REBELLIÈRE, l'arrêtant.

Restez! A mademoiselle Hébert, qui fait quelques pas. Vous aussi, mademoiselle; je ne veux rien.

ÉLÉONORE, à part.

O mon Dieu, ayez pitié de nous! (Ici Donatien paraît sur le seuil de l'appartement.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, DONATIEN.

FÉMI, l'apercevant la première et courant à lui. Le maître! allez-vous-en!

LA REBELLIÈRE, au mouvement de Fémi. Qu'est-ce?

DONATIEN, à Fémi.

Il est trop tard, annonce-moi.

FÉMI, haut.

Maître, quelqu'un.

LA REBELLIÈRE, à part.

Quelqu'un! celui qu'on attendait, sans doute.

MADemoiselle HÉBERT, se retournant, à part. Donatien!...

ÉLÉONORE, de même.

Nous sommes perdus!

DONATIEN, à lui-même.

Où, je n'ai que ce moyen de justifier ma présence.

LA REBELLIÈRE, à Éléonore.

Que vient faire ici cet homme?... vous le savez?

ÉLÉONORE.

Monsieur, ne croyez pas... je vous jure...

DONATIEN, s'avangant résolument et passant devant.

Éléonore; il descend la scène et salue.

Pardon! monsieur, de me présenter ainsi... mais une affaire importante...

ÉLÉONORE, à part.

Que va-t-il lui dire?

LA REBELLIÈRE.

Une affaire? (A part. C'est un prétexte.

DONATIEN.

Je suis le maître d'une habitation voisine de la votre.

LA REBELLIÈRE.

Quoi! vous seriez?... votre nom!

DONATIEN.

Donatien.

LA REBELLIÈRE.

Ah! bon, l'homme au toit rouge. (A part.) Un

maître!... j'étais fou; cependant... (Haut.) Tu as bien vite su mon retour?

DONATIEN.

Si j'ai mal pris mon temps, je reviendrai.

LA REBELLIÈRE.

Non, non; puisque te voilà, parle.

DONATIEN.

Je désirerais vous entretenir seul.

LA REBELLIÈRE, à part.

Un secret! Est-ce que réellement?... N'importe, je ne veux pas les perdre de vue avant d'avoir éclairci mes doutes. (Aux deux femmes.) Mesdames, soyez assez bonnes pour entrer ici quelques minutes.

MADemoiselle HÉBERT, en passant, à Donatien.

Ah! monsieur...

DONATIEN, bas.

Ne craignez rien.

ÉLÉONORE, à part.

Que va-t-il se passer, grand Dieu? (Elles entrent dans le cabinet.)

LA REBELLIÈRE, s'asseyant en face de Donatien.

Maintenant, es-tu bien sûr que ce soit à moi que tu désires avoir affaire?

DONATIEN.

A vous-même.

LA REBELLIÈRE.

Ah!... je suis curieux... mais je t'en préviens, je n'aime pas être dérangé inutilement, et si ton motif ne vaut rien...

DONATIEN.

Vous en jugerez.

LA REBELLIÈRE.

Bien; j'écoute.

DONATIEN, prenant son portefeuille.

Je suis porteur d'une reconnaissance souscrite autrefois...

LA REBELLIÈRE.

Est-ce que tu me prends pour un procureur?

DONATIEN.

Souscrite, autrefois, par... Rebel le tonnelier!

LA REBELLIÈRE, à part, se levant.

Ah! diable! (A Donatien.) Un peu plus bas. De combien la reconnaissance?

DONATIEN.

De dix mille livres.

LA REBELLIÈRE.

Dix mille livres. (A part.) J'aurais autant aimé un autre prétexte. (Haut.) Eh bien! mais qu'est-ce que cela me fait à moi, cette créance? et quel rapport... Ce Rebel est mort, je crois?...

DONATIEN.

Il a laissé un fils...

LA REBELLIÈRE.

Qui te l'a dit?

DONATIEN.

Ce fils a fait une grande fortune; il possède de riches habitations, il commande la paroisse des Carbets.

LA REBELLIÈRE.

Bien... bien... (A part. Impossible d'y échapper! Je me trompais, c'est bien moi que le coquin vient chercher ici. Haut.) Et c'est à toi que cette créance...?

DONATIEN.

Elle est au nom de M. d'Énambuc, ce riche colon, mon protecteur, qui m'avait emmené en France; mais elle m'appartient, puisqu'il me l'a remise en pur don, ainsi que cette lettre qui vous est adressée.

LA REBELLIÈRE, après l'avoir parcourue.

En effet... oui, je reconnais la signature, elle est fort honorable, sans doute... Ah! une demande de liberté?

DONATIEN.

Où, monsieur, M. d'Énambuc, forcé de rester en France, a pensé qu'il ne pouvait mieux s'adresser qu'à vous pour obtenir du gouverneur, dont vous êtes l'ami, la patente de liberté qui doit régulariser tous les droits que j'ai acquis en touchant la terre de France.

LA REBELLIÈRE.

Certainement, je serais charmé d'être agréable à M. d'Énambuc; mais il a eu tort de penser qu'il me suffirait de dire au gouverneur: Faites cette chose... et encore plus, de s'imaginer que je trouverais comme cela, à la minute, dix mille livres dans ma caisse.

DONATIEN.

Ah! monsieur, que ce billet reste à jamais dans vos mains; ce n'est pas l'argent qui m'inquiète... Oh! non, ce que j'ai me suffit pour vivre, et je donnerais tout mon avoir pour être, par la patente du gouverneur, libre de fait, comme je le suis de droit.

LA REBELLIÈRE, à part.

Il n'est pas intéressé, et ce serait peut-être un moyen de ne rien rendre.

DONATIEN.

Je ne vous demande qu'une grâce, monsieur, c'est d'écrire sur-le-champ au gouverneur.

LA REBELLIÈRE.

Eh bien! soit... je vais apostiller cette lettre... Il s'assied, prend une plume et se penche pour écrire... Que vois-je? (Lisant le papier écrit par Éléonore.) « Mon tuteur est de retour!... ne venez pas, » (A ce tuteur.) Ah! j'avais donc deviné! et cet homme qui se trouve là, tout à coup... ce serait lui?... lui!... un mulâtre! Ah! l'indigne!

DONATIEN, l'examinant.

Il s'arrête... il hésite... Quelle est sa pensée?...

LA REBELLIÈRE, se levant brusquement et allant à Donatien.

Tu es déjà venu ici plusieurs fois en mon absence?

DONATIEN, vivement.

Jamais!

LA REBELLIÈRE.

Ta mens! aujourd'hui, ce n'est pas moi que tu croyais trouver; cette lettre t'a servi de prétexte.

DONATIEN.

Monsieur...

LA REBELLIÈRE.

Sans cela, n'aurais-tu pas songé plus tôt à me la présenter... Elle a près d'une année de date. Allons, avoue qu'on t'attendait... avoue qu'on me trompe... et j'écris au gouverneur... et tu es libre... et je te donne dix mille livres... le double, le triple!... tout ce que tu voudras.

DONATIEN.

Monsieur, je ne suis pas venu ici pour conclure un marché auquel je ne comprends rien, et qui reposerait sur un mensonge odieux. J'y suis venu pour réclamer un droit, et j'attends.

LA REBELLIÈRE, avec rage.

Ah! oui, tu attends cette lettre... ton seul titre de liberté!... Eh bien! tu n'en as plus! (Il la déchire.)

DONATIEN.

Misérable! tu vas me rendre compte à l'instant d'une pareille trahison!

ÉLÉONORE, qui, au cri de Donatien, a paru à la porte du cabinet, se plaçant entre eux.

Arrêtez!

LA REBELLIÈRE, à lui-même.

Elle écoutait... plus de doute... (S'arrêtant.) Oh! je leur garde un supplice! (Haut.) Va-t'en!

DONATIEN, à Éléonore.

Pour vous, mademoiselle, (A La Rebellière.) Nous nous reverrons, monsieur!

LA REBELLIÈRE.

Où, où, nous nous reverrons (A part), pour te faire périr sous le fouet d'un commandeur.

DONATIEN, qui l'a entendu.

Moi?...

LA REBELLIÈRE.

Où, toi! esclave!

## ACTE QUATRIÈME

Une salle commune prenant les deux tiers de la scène. Elle est ouverte sur une petite cour terminée par un hangar. Du hangar à la salle, un mur en briqs à droite, interrompu par une petite porte donnant sur un parterre. L'autre tiers de la scène, également à droite, est occupé par la chambre de M. de La Rebellière, à laquelle on monte par un escalier donnant dans la salle commune. Sous la chambre, un caveau fermé par une grille donnant sur le parterre comme la fenêtre de la chambre de M. de La Rebellière.

### SCÈNE I.

ÉLÉONORE, MADEMOISELLE HÉBERT.

ÉLÉONORE, sortant de sa chambre, à mademoiselle Hébert, qui arrive de l'extérieur.

Que se passe-t-il donc? Que signifie ce que je viens de voir? Que veulent ces hommes de la mi-luce?

MADEMOISELLE HÉBERT.

Michel prétend qu'on exécute les ordres de M. de La Rebellière.

ÉLÉONORE.

Il n'est pas ici pourtant : à peine avons-nous été de retour, qu'il est reparti, soi-disant pour vingt-quatre heures; et voilà près d'une semaine de passée; mais, absent comme présent, il faut que quelque châtimement cruel signale son pouvoir. Ah! béni soit le ciel, qui veut que demain je sois majeure! mon courage est à bout, et je n'ai plus la force de me contraindre. Si vous saviez ce que je souffre! si vous saviez ce que c'est que l'idée de devenir un jour la femme d'un homme dont pas une pensée, pas un sentiment ne sympathise avec les vôtres!... c'est une mort anticipée... une mort de tous les jours! et comme si ce n'était pas assez de l'avenir d'un pareil supplice, il faut que j'en redoute un cent fois plus horrible encore, celui d'avoir causé la perte d'un homme qui nous a donné tant de preuves de dévouement!

MADEMOISELLE HÉBERT.

Ah! il eut mieux valu pour lui ne jamais nous avoir connues.

ÉLÉONORE.

A chaque instant, je tremble d'apprendre quelque malheur; la moindre circonstance, ces soldats, ce mystère... tout m'épouvante, jusqu'à l'absence de mon tuteur.

MADEMOISELLE HÉBERT.

Espérons que vous vous effrayez sans motif.

ÉLÉONORE.

Oh! non, non; je connais M. de La Rebellière! et la rencontre entre lui et Donatien, la colère qui l'animait lorsque je me suis placée entre eux deux... il avait tout deviné, et s'il en est ainsi, la liberté, la vie de Donatien, sont menacées.

FÉMI, accourant.

Ah! maîtresse!...

ÉLÉONORE.

Qu'y a-t-il donc? Parle, explique-toi!

FÉMI.

Un malheur! un grand malheur!...

### SCÈNE II.

LES MEMES, LA REBELLIÈRE.

(Pendant les dernières phrases de la scène précédente, la porte du hangar s'est ouverte, La Rebellière, qui en est sorti rapidement et a traversé le jardin, se présente dans l'appartement, jette sa cravache et son chapeau, et dit d'un air joyeux et épressé.)

LA REBELLIÈRE.

Me voilà! A Fémi.) Laissez-nous.

ÉLÉONORE, se retournant vivement.

Bon Dieu! qu'étiez-vous donc devenu? Comme vous n'aviez pas dit où vous alliez, nous faisons mille conjectures sur votre absence.

LA REBELLIÈRE, avec un sourire étrange.

Vraiment! vous aviez la bonté de vous occuper de moi? Eh bien! moi aussi, je me suis occupé de vous. (Les deux femmes, étonnées de l'accent qu'il met à ces paroles, se regardent.)

ÉLÉONORE, à part.

Que veut-il dire?

LA REBELLIÈRE, continuant.

En ma qualité de chef de la paroisse, je viens de commander une expédition qui aura, je l'espère, de grands résultats pour la tranquillité de la colonie.

ÉLÉONORE.

Au nom du ciel, monsieur! ne parlons pas de cela. Il s'agit sans doute de quelque épouvantable supplice? ces récits me font mal, vous le savez.

LA REBELLIÈRE, froidement.

Oh! oui, je sais que vous êtes devenue très-facile à émouvoir depuis... mais cette fois il n'y a rien qui puisse froisser la sensibilité de votre cœur. Il n'est question ni de potence ni de hâcher. Il s'agissait de s'emparer de quelques misérables qui vaguaient sans maîtres, et pouvaient faire subir de grands dommages aux possessions voisines. Cela m'intéressait surtout à cause de votre habitation aux Eaux-Chaudes. Puisque vous vous y plaisez tant, ma chère pupille... (Avec une intention marquée.) j'ai voulu que vous puissiez y aller en toute sûreté, et sans crainte de mauvaise rencontre. Il fallait pour cela vous délivrer d'un voisinage dangereux. L'habitation d'Énambuc était le

repaire des nègres marrons, des épaves de tout le quartier des Carbets.

ÉLÉONORE, à part.

Ah! mon Dieu! (Elle porte son mouchoir à sa figure pour cacher sa pâleur.)

LA REBELLIÈRE, froidement après avoir regardé Éléonore.

Il fallait en finir avec ces gens-là.

MADemoiselle HÉBERT.

Qu'est-il donc arrivé? pendant tout le temps que nous avons passé aux Eaux-Chaudes, tout était tranquille aux environs, et les gens de l'habitation d'Enambue semblaient vivre fort paisiblement.

LA REBELLIÈRE.

Jusqu'à l'occasion favorable. Mais nous avons prévenu tous les malheurs. Le gouverneur s'est entendu avec moi pour réduire ces misérables, et tout a été terminé heureusement. C'est là le sujet de mon absence. Les choses se sont passées légalement; cinquante miliciens me suivaient pour au besoin me prêter main-forte. Nous avions appris qu'il y avait sur l'habitation une douzaine de nègres et un mulâtre qui paraît être, non pas leur maître, mais leur chef. Vous savez, ma chère Éléonore, il s'appelle Donatien.

ÉLÉONORE, se contenant à peine.

Mon Dieu! ayez pitié de nous!

MADemoiselle HÉBERT, d'une voix à peine articulée.

Après! après!

LA REBELLIÈRE.

Ah! c'est toute une histoire. La campagne n'a pas été longue; mais elle a été conduite vivement, je m'en flate; nous sommes arrivés aux Eaux-Chaudes hier d'assez bonne heure encore, à l'improviste, et le soir nous avons attaqué la place: assisté d'un notaire et d'un procureur, j'ai heurté à la porte, en commandant d'ouvrir au nom du roi et de la loi. Aussitôt le mulâtre s'est présenté lui-même, suivi de ses nègres, et je lui ai fait lire à haute voix l'ordre du gouverneur et la sentence de la sénéchaussée. Ensuite, j'ai commandé à mes gens d'appréhender au corps tous les individus présents: ils ont fait résistance. Alors le combat a commencé et nous avons lâché des coups de fusil. Les nègres se sont rendus; mais le mulâtre se défendait avec une fureur désespérée. J'ai cru que nous ne l'aurions pas vivant.

MADemoiselle HÉBERT, anéantie.

Infortuné jeune homme!

LA REBELLIÈRE.

Enfin, on l'a saisi et garrotté.

ÉLÉONORE.

Mais ce Donatien n'appartient à personne, monsieur. Quel droit avez-vous sur lui?

LA REBELLIÈRE.

Quel droit! le droit de lui demander ce qu'il est, ses titres de liberté, et, puisqu'il n'en a point, de le déclarer épave et de le faire vendre. Telle

est la loi! le code noir est précis. Comprenez-vous à présent?

ÉLÉONORE, baissant la tête.

Et ne rien pouvoir pour lui!... rien!

LA REBELLIÈRE.

Demain dimanche, à l'issue de la messe, cet homme sera vendu à l'encan devant l'église de Saint-Pierre; il appartiendra au plus offrant et dernier enchérisseur.

ÉLÉONORE, à elle-même.

Vendu! (A La Rebellière.) En attendant... où est-il?

LA REBELLIÈRE.

Il est ici. C'est un homme hardi, capable de tout... je ne me fierais pas aux gens de la géol pour un tel bandit!

ÉLÉONORE, à part.

Comme il le traite, l'infâme!

MADemoiselle HÉBERT, de même.

Contenez-vous!

LA REBELLIÈRE.

Pendant le trajet des Eaux-Chaudes ici, j'ai cru que ce misérable mettrait fin à ses jours. Il essayait de se jeter à bas du cheval sur lequel on l'avait lié... il est horriblement meurtri.

ÉLÉONORE, à elle-même.

La force m'abandonne.

LA REBELLIÈRE.

Ces gens-là n'ont aucune crainte de Dieu ni de l'autre vie; ils sont capables de tout... même de se tuer.

MADemoiselle HÉBERT, indignée.

La crainte de Dieu! mais, si vous l'éprouviez, monsieur, permettez-moi de le dire, vous seriez plus humain pour ce malheureux.

LA REBELLIÈRE.

Voilà encore vos préjugés de France! vous auriez dû les perdre depuis votre séjour en ce pays, et mieux comprendre la supériorité de notre race. Éléonore, malgré tout ce que vous avez pu lui mettre en tête, à des idées plus justes que les vôtres; n'est-ce pas, mon amour?

ÉLÉONORE.

Pardon! monsieur... je ne sais... je n'étais pas à la conversation.

LA REBELLIÈRE.

Seriez-vous indisposée?

ÉLÉONORE.

Oui, depuis ce matin... j'ai une migraine affreuse.

LA REBELLIÈRE.

Moi, c'est tout le contraire, je me suis levé d'une humeur charmante, et toute la journée s'en est ressentie; j'ai dîné en route avec le capitaine de la milice, et je me sens d'une gaieté...

ÉLÉONORE, à part.

De tigre qui joue avec sa proie.

LA REBELLIÈRE, prend la main d'Éléonore.

Oui... votre main est brûlante. (A mademoiselle Hébert.) Elle a le système nerveux très-délicat. (A

Éléonore.) Et puis, vous ne prenez pas, je crois, assez d'exercice... de distraction. Tenez, je vous emmènerai à Saint-Pierre, cela vous promènera; nous nous reposerons jusqu'à minuit, c'est l'heure de partir, si nous voulons profiter de la fraîcheur. Vous vous recoucherez en arrivant à Saint-Pierre, et vous dormirez, si cela vous plaît, jusqu'à midi; après quoi, nous assisterons ensemble à la vente de ces épaves, j'en achèterai quelques-uns, et d'abord ce Denatien... je suis sûr qu'il me coûtera au moins douze cents livres, et le coquin n'en vaut pas la moitié, car il faudra frapper fort et longtemps pour l'habituer au travail; mais n'importe.

ÉLÉONORE.

Oh! non, monsieur, vous ne ferez pas cela... vous savez bien que cet homme ne peut pas... ne doit pas être esclave.

LA REBELLIÈRE.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre, mademoiselle, pesez-le bien: cet homme m'a menacé, insulté, et j'ai juré qu'il mourrait sous le fouet du commandeur.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, FÉMI.

FÉMI.

Mademoiselle, voilà Pélagie, la belle capresse, qui demande si elle peut vous faire voir ses marchandises.

ÉLÉONORE, vivement.

Non, non, je ne veux pas.

LA REBELLIÈRE.

Pourquoi donc? quelle entre... Fémi va l'appeler.) Pélagie, avec son babil, changera le cours de la conversation... on discute, on se monte la tête... vous étiez déjà mal disposée... Allons, oublions tout cela: je veux que vous lui achetiez quelque chose.

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, PÉLAGIE.

PÉLAGIE.

On veut donc bien me recevoir, quoiqu'il soit un peu tard?

LA REBELLIÈRE.

Où, où, approche, Pélagie.

PÉLAGIE, tenant un coffret d'une main, un grand coton de l'autre.

Bonne soirée, la compagnie; Dieu vous garde des moustiques et de la fièvre jaune! J'ai là de beaux madras de l'Inde, des taffetas rayés, des bijoux d'or et d'argent de fabrication française, des chapelets et des gants de peau d'Espagne.

LA REBELLIÈRE.

Voyons ces belles choses.

ÉLÉONORE.

Non, non, c'est inutile.

PÉLAGIE.

Oh! ma belle demoiselle, vous ne me renverrez

pas ainsi... d'abord, je ferai tout pour vous contenter.

ÉLÉONORE, à part.

Quelle idée!... peut-être que cette femme...

PÉLAGIE.

Et puis, la vue n'en coûte rien.

LA REBELLIÈRE.

Certainement, certainement!

ÉLÉONORE, à part.

Oh! mon Dieu, si elle pouvait!...

LA REBELLIÈRE.

Nous allons tout examiner; n'est-ce pas, ma chère Éléonore?

ÉLÉONORE, vivement.

Où, où, vous avez raison, monsieur, puisque cela vous fait plaisir... Ouvre tes cartons, Pélagie, ta boîte de bijoux, je veux tout voir, tout, et beaucoup acheter.

LA REBELLIÈRE, à part.

Moi qui la croyais désespérée!

PÉLAGIE, ouvrant ses cartons.

Ah! à la bonne heure! je reconnais Mademoiselle. Quand je suis entrée, j'ai eu peur, elle avait l'air fâché contre moi.

ÉLÉONORE.

J'étais mal disposée, ma pauvre Pélagie, mais ça se passe... Allons, dépêche-toi, montre-moi vite ce que tu as de mieux.

PÉLAGIE.

Où, mademoiselle. (Bes à Éléonore.) Je vous ai gardé ce que vous aviez choisi.

MADMOISELLE HÉBERT, à elle-même.

Ce changement subit... Quel est son dessein?

PÉLAGIE.

Et vous, mademoiselle?

MADMOISELLE HÉBERT.

Oh! moi, Pélagie, je ne t'achèterai rien aujourd'hui.

ÉLÉONORE, examinant.

Si je vous ruine, monsieur, c'est vous qui l'aurez voulu.

LA REBELLIÈRE.

Ayez toutes les fantaisies qu'il vous plaira; demain, ma chère, je serai content de vous mener à Saint-Pierre toute belle et toute parée.

ÉLÉONORE, à part.

L'indigne!... Où, ce moyen est le seul! (A Pélagie, haut.) Voyons, déploie cette étoffe. (A sa gouvernante.) Mademoiselle Hébert, auriez-vous la bonté, pendant que j'examinerai tout cela... d aller prendre mon petit coffret de bois d'Inde? (Elle joint les mains et la supplie.) Pardon de la peine que je vous donne.

MADMOISELLE HÉBERT.

Avec plaisir, ma chère. (En sortant.) Je ne comprends pas son idée.

ÉLÉONORE.

Je crois que le rose tendre siéra bien avec des pierres vertes. (A La Rebellière.) Qu'en pensez-vous, monsieur?



LA REBELLIÈRE, la regardant avec surprise.

Parfaitement bien.

PÉLAGIE.

Et ce fichu de point d'Alençon, avec ces nœuds de satin?

ÉLÉONORE.

Je le prends aussi. Vivement à La Rebellière.) Monsieur, voulez-vous me donner de l'argent, beaucoup d'argent?

LA REBELLIÈRE, plus surpris.

Très-volontiers; dites ce qu'il vous plaira.

ÉLÉONORE.

Le plus que vous pourrez, me voilà en train... je suis capable de garder toute la pacotille.

PÉLAGIE.

C'est une bonne idée que vous avez là, mademoiselle, ça vous éviterait l'embarras du choix.

ÉLÉONORE, à son tuteur, qui reste immobile.

Mais allez donc, monsieur.

LA REBELLIÈRE, avant de sortir.

Comprenez qui voudra quelque chose au caractère des femmes. Il monte dans sa chambre.)

ÉLÉONORE, vivement.

Pélagie, veux-tu me rendre un service?

PÉLAGIE.

Deux plutôt qu'un, mademoiselle; disposez de moi.

MADemoiselle HÉBERT, rentrant de l'autre côté.

Voici votre écrin.

ÉLÉONORE, bas et vite.

Merci. (À Pélagie.) Tiens! il contient mes diamants, ceux de ma pauvre mère... une valeur de vingt mille livres environ.

PÉLAGIE.

Vingt mille livres!... Mais que ferai-je?

ÉLÉONORE.

Écoute, demain à Saint-Pierre...

PÉLAGIE.

Eh bien?

ÉLÉONORE, apercevant La Rebellière qui descend de sa chambre.

Silence! cache vite.

PÉLAGIE.

Du mystère... bon, compris.

ÉLÉONORE, à La Rebellière, d'un air aimable.

Arrivez donc, monsieur, je vous attends. M'apportez-vous beaucoup d'or?

LA REBELLIÈRE.

Beaucoup, ma toute belle... Qu'avez-vous acheté?

ÉLÉONORE.

Tout, monsieur, je prends tout. (Bas à Pélagie.) Ne t'éloigne pas.

LA REBELLIÈRE, donnant de l'or à Pélagie.

Eh! bon Dieu! la belle marchande, avec tant de richesses, tu ne vas plus oser voyager.

ÉLÉONORE.

Vous avez raison, monsieur; cela ne serait pas prudent... Il faut qu'elle passe la nuit ici.

LA REBELLIÈRE.

Comme elle voudra... Quand nous partirons, elle profitera de notre compagnie... Allons, Fêmi, indique une chambre à la capresse.

PÉLAGIE, regardant Éléonore.

Vous êtes bien bon, monsieur!... (Tout près d'elle.) Et les vingt mille livres, pourquoi?

ÉLÉONORE, de même.

Je te reverrai. Haut, Bonsoir!

PÉLAGIE, à part.

Le mystère continue. (Pélagie sort par la porte à gauche. Michel entre.)

## SCÈNE V.

LA REBELLIÈRE,  
MADemoiselle HÉBERT, ÉLÉONORE,  
FÊMI, MICHEL.

MICHEL, arrivant du dehors, à demi-voix.

Monsieur!

LA REBELLIÈRE.

Qu'est-ce?

MICHEL, de même.

Le commandeur vous fait savoir que tout à l'heure, en portant à Donatien sa cruche d'eau et son pain de cassave...

LA REBELLIÈRE, haut.

Ah! c'est de l'épave encore qu'il s'agit; tu peux parler haut... Eh bien! quand tu lui as porté sa cruche et son pain, qu'est-il arrivé?

MICHEL.

On lui a trouvé une fièvre ardente.

ÉLÉONORE, qui semblait occupée de ses achats, levant les yeux au ciel.

Le malheureux! c'est pour moi!...

LA REBELLIÈRE.

Diable! diable! ce n'est pas mon compte!

MICHEL.

Comme il est dans une espèce de délire, le commandeur craint qu'il ne devienne fou, si on le laisse dans la fosse étroite et humide où vous l'avez fait jeter avec des fers.

LA REBELLIÈRE.

Il faut les lui ôter, et le faire sortir de ce lieu. Qu'on le mette dans le cachot au-dessous de ma chambre, qui donne sur le petit parterre où j'avais fait enfermer Vulcaïn, le forçat... Le diable en personne n'ouvrerait pas la forte grille qui le clôt d'un côté et la lourde porte qui le ferme de l'autre... J'ai plus de confiance dans les bonnes serrures que dans les sentinelles qu'on peut gagner. (Il a dit cela en montant à sa chambre prendre les clés; les remettant à Michel.) Voici les deux clés, celle de la petite porte et celle du caveau.

MICHEL.

Lui laisserons-nous les entraves aux pieds?

LA REBELLIÈRE.

Une seule... mais aux mains des cordes solides; et si les blessures étaient saignantes, qu'on les frotte avec le baume souverain du Cap; tu viendras me donner de ses nouvelles. (Michel sort par

le fond, entre sous le hangar, où il semble donner un ordre, puis revient à une petite porte oblique placée au fond et qui donne sur le parterre, et l'ouvre. — Se précipitant. Une fièvre ardente, a dit Michel... c'est inquiétant.

ÉLÉONORE.

Oh! monsieur, vous ne le croyez pas.

LA REBELIÈRE.

Dites plutôt que je ne le désire pas; il ne me manquerait plus que le drôle s'amusât à mourir avant la vente, pour se moquer tout à fait de moi!

ÉLÉONORE, à part, avec horreur.

Oh!

LA REBELIÈRE, voyant Michel.

Ah! le voici!... (Deux hommes sortant du hangar après Michel l'ont suivi, portant Donatien, qui paraît privé de sentiment; tous avancent du fond, passent par la petite porte que Michel a ouverte; puis à travers la grille placée au fond du cachot, on les voit traverser le petit parterre situé au delà de cette grille, et disparaître dans la confisse à droite.)

MADemoiselle HÉBERT, avec effroi, pendant le passage de Donatien.

Monsieur! monsieur! comme il est pâle!... on le dirait inanimé.

ÉLÉONORE, vivement.

Oh! je veux... Elle fait un pas vers le fond.)

LA REBELIÈRE, l'arrêtant, avec une fausse douceur.

Rassurez-vous... Il ferme les yeux, il se tait... par entêtement... pour ne pas dire le bien que lui a fait le baume du Cap; mais je suis sans inquiétude maintenant; au moment de se mettre en route, il sera frais comme une rose. Pendant ce temps, Michel, qui avait disparu dans la confisse, a ouvert une porte latérale du cachot; les deux hommes y ont transporté Donatien et l'ont étendu sur une natte.)

MICHEL, dans le cachot.

Les cordes sont solides; laissons-le. (Il sort avec les deux hommes.)

LA REBELIÈRE.

Ce Michel n'en finit pas!

ÉLÉONORE, à part.

Là, sous cette chambre, si près de moi!

LA REBELIÈRE, examinant Éléonore.

Comme elle est agitée!... ma vengeance commence déjà. (Bas à Michel, qui reparait avec les deux hommes, ferme la porte du parterre et remet les clés à La Rebelière.) Eh bien! le baume a fait son effet?

MICHEL, de même.

Bien malgré lui.

ÉLÉONORE, à part.

Qu'invente-t-il encore?

LA REBELIÈRE.

Comment! un drôle qui ne veut pas qu'on s'intéresse à sa santé!... on lui revaudra cela plus tard... (Accompagnant Michel.) Pendant la route, surveille-le sans relâche... (Il continue bas, en marchant toujours.)

MADemoiselle HÉBERT, qui regardait en dehors, à Fémi qui rentre.

Eh bien, Fémi, qu'y a-t-il donc sous le hangar?

FÉMI.

Le vieux Léo, qui fait des contes aux deux cavaliers de la maréchaussée qui doivent emmener l'épave à Saint-Pierre; deux cavaliers! comme s'il était besoin de leurs grandes épées et de leurs mousquetons pour garder le pauvre homme!

ÉLÉONORE.

Et il est bien sûr qu'il sera vendu demain?

FÉMI.

Oui, s'il est encore vivant; mais pendant le chemin, il a juré de se tuer plutôt que de se laisser vendre.

MADemoiselle HÉBERT.

Ciel!

ÉLÉONORE.

Il a juré cela?

FÉMI.

Chut! voilà maître...

LA REBELIÈRE, revenant.

Je viens de donner mes derniers ordres; maintenant nous allons tous nous reposer... (Voyant Éléonore qui chancelle en se levant.) Mais vous ne pouvez vous soutenir, ma pauvre enfant; prenez donc mon bras.

ÉLÉONORE, le repoussant.

Non, non, monsieur, non... Je suis très-bien en ce moment.

LA REBELIÈRE.

Bonsoir donc, ma chère pupille.

ÉLÉONORE.

Bonsoir, monsieur. (S'approchant de Fémi.) Tu m'attendras en ce lieu... lorsque tout le monde sera endormi, je reviendrai.

FÉMI, bas.

Suffit, maîtresse.

LA REBELIÈRE.

A bientôt!... (Éléonore rentre dans sa chambre; mademoiselle Hébert sort avec Fémi. Deux nègres, pendant cette scène, sont montés dans la chambre de La Rebelière; l'un d'eux a allumé la lampe de nuit; l'autre a préparé l'appartement. Ils redescendent et s'apprêtent à suivre La Rebelière, qui dit au premier.) Je n'ai pas besoin de toi; va-t'en! (Les nègres s'éloignent. La Rebelière monte chez lui.)

## SCÈNE VI.

LA REBELIÈRE, dans sa chambre, DONATIEN, dans le cachot.

LA REBELIÈRE.

Il est donc en mon pouvoir, ce Donatien, ce mulâtre qu'elle ose aimer, qu'elle me préfère!... Demain elle le verra vendre... demain, commencera pour elle et pour lui un supplice qui ne doit finir que par la mort du misérable... Il mourra; mais lentement, à chaque minute; il mourra désespéré, hideux, défiguré par les ignominies que je lui ferai subir... par les tortures que j'inventerai pour lui!... Je vais enfin leur rendre tout ce que je souffre!... ah! cette pensée est douce; elle calme le feu qui me dévore! pour la première fois depuis

quinze jours... Il me semble que je pourrai dormir. (Il se jette sur un divan.)

DONATIEN, dans son cachot; il se remue et se soulève avec peine.

Que je souffre!... ces liens brisent mes membres. Où m'ont-ils placé? Il promène ses regards autour de lui. Un cachot. (Regardant à travers la grille.) Et là, le ciel!... Que veut-il faire de moi, cet homme? Un esclave, a-t-il dit... Oh! comment me soustraire à sa fureur?... Mon Dieu! mon Dieu! inspirez-moi. (Il reste absorbé.)

## SCÈNE VII.

DONATIEN, toujours dans le cachot; LA REBELLIÈRE, dans sa chambre; ÉLÉONORE, dans la salle commune; puis FÉMI.

ÉLÉONORE, sortant de sa chambre avec précaution et remontant jusqu'à la porte du fond.

Je n'entends plus de bruit... tout repose... excepté le malheureux. (Regardant du côté de la chambre de La Rebélière.) Il dort, lui...

FÉMI, arrivant.

Me voici, maîtresse.

ÉLÉONORE.

Ne m'as-tu pas dit que Donatien avait juré de se tuer plutôt que de se laisser vendre?

FÉMI.

Hélas! oui, maîtresse.

ÉLÉONORE.

Eh bien! écoute-moi... Avant son départ, à l'instant même, il faut que je le voie... que je lui parle.

FÉMI.

Seigneur Jésus! quelle idée! et comment ferez-vous, bonne maîtresse?

ÉLÉONORE.

Je sais où il est, j'irai le trouver dans son cachot.

FÉMI.

Mais les clefs? Michel, l'âme damnée du maître, se ferait mettre en pièces plutôt que de les livrer.

ÉLÉONORE.

Et les doubles?

FÉMI.

Elles sont dans la chambre de M. de La Rebélière.

ÉLÉONORE.

J'irai les chercher.

FÉMI.

Il ne vous les donnera pas.

ÉLÉONORE.

Eh bien! je les prendrai.

FÉMI.

Les prendre! sur la table, auprès de lui! sainte Vierge!... c'est que vous ne savez pas que monsieur dort comme les jaloux, les yeux ouverts.

ÉLÉONORE, prenant la main de Fémi avec force.

Il a dit qu'il se tuerait, malheureuse! il faut soutenir son courage... Attends-moi.

LA REBELLIÈRE, se retournant sur le divan.

L'agitation que j'éprouve repousse le sommeil.

FÉMI.

Mon Dieu! ayez pitié d'elle! Elle joint les mains comme pour prier. Éléonore monte les degrés avec précaution; arrivée à la porte de la chambre, elle l'ouvre doucement.)

LA REBELLIÈRE.

J'ai cru entendre... je ne rêve pas, non, ma porte s'ouvre... Qui peut à pareille heure?... (Il porte la main à son poignard.) Attendez. (Éléonore paraît dans la chambre. — La Rebélière, soulevant la tête.) Ma pupille! quel est son dessein?...

ÉLÉONORE, saisie d'un mouvement d'effroi, s'arrête.

J'ai peur. (La Rebélière reprend son immobilité, elle fait un pas. Allons! (Elle touche enfin la table et prend deux clefs attachées par une chaînette de fer.)

LA REBELLIÈRE.

Comment! elle oserait?... (Un peu plus haut.) Malheureuse!

ÉLÉONORE, s'arrêtant.

Il a parlé... (Elle prête l'oreille.) C'est mon imagination troublée. Ah! fuyons. (Elle sort, referme derrière elle, descend et vient tomber sans haleine dans les bras de Fémi.) L'émotion avait brisé mes forces... (Elle porte la main à son cœur.) Donne-moi ta lanterne. Fémi la lui présente allumée.) Et pendant mon absence, tu iras jusqu'au hangar, comme pour écouter Léo, de façon à me prévenir si l'on venait de ce côté.

LA REBELLIÈRE, qui s'est levé du divan, et ensuite est sorti de sa chambre à mesure qu'Éléonore s'est éloignée.

Tant d'audace!... Mais je ne dormais pas, ma belle pupille, et vous allez en avoir la preuve.

Il gagne la petite porte du parterre. Pendant les paroles de La Rebélière, Fémi donne sa lanterne à Éléonore; celle-ci se dirige vers la porte du parterre et va mettre la clef dans la serrure, lorsqu'elle se trouve tout à coup en face de La Rebélière.)

ÉLÉONORE, interdit.

Mon tuteur!

FÉMI, l'apercevant et se cachant dans un coin.

Maître! tout est perdu!

LA REBELLIÈRE.

Ah! ah! mademoiselle, c'est donc ainsi que vous employez vos instants de repos et que vous osez?...

ÉLÉONORE.

Monsieur... j'allais... je croyais...

LA REBELLIÈRE.

Ne vous donnez pas tant de peine pour m'expliquer vos projets. (Prenant la main d'Éléonore qui tient les clefs.) Voilà qui se charge de répondre pour vous. (Il lui arrache les clefs, qu'il jette sur une table.)

ÉLÉONORE, avec fermeté.

Eh bien! oui, monsieur, j'ai eu horreur de votre conduite impitoyable envers un homme à qui je dois tout; oui, monsieur, tout!... plus que la vie... plus que la fortune... oui, je voulais m'introduire

dans son cachot, le consoler... le sauver peut-être... je le veux encore.

LA REBELLIÈRE.

Ah!... vous avez donc enfin...

ÉLÉONORE.

Écoutez, monsieur, ce malheureux que vous poursuivez ainsi de votre haine, jamais je n'aurais songé à le revoir... je lui aurais dit un adieu éternel... c'est vous qui l'avez ramené près de moi... c'est votre cruauté qui me l'a fait trouver plus noble, plus généreux, plus digne... Eh bien! il dépend encore de vous qu'il soit à jamais effacé de mon âme, laissez-le libre, qu'il retourne en France...

LA REBELLIÈRE, avec rage.

Libre! lui!... lui, que vous aimez!...

ÉLÉONORE.

Prenez garde, monsieur; car, malgré tout ce qui nous sépare chaque jour davantage, j'étais décidée à tenir la parole donnée à un mourant... je vous aurais livré ma vie, mon avenir... je le ferais encore avec joie; mais si vous me refusiez ce que je vous demande...

LA REBELLIÈRE.

Je refuse... et je vous prie de rentrer dans votre chambre.

ÉLÉONORE.

Quoi!... monsieur!...

LA REBELLIÈRE.

J'ai sur vous l'autorité que me donne la loi... je vous ordonne de rentrer.

ÉLÉONORE.

Je cède, monsieur, je cède... mais songez-y bien, après une telle insulte, jamais Éléonore de Kerbran ne sera votre femme.

LA REBELLIÈRE.

Demain nous verrons si vous tiendrez le même langage. (Il la prend par la main.)

ÉLÉONORE.

Tant que je vivrai!... (Elle entre dans sa chambre, avec La Rebélière qui l'y conduit. Tous deux disparaissent un moment.)

FÉMI, sortant du coin où elle était cachée.

Mon Dieu! mon Dieu!... en me laissant témoin de cette scène, vous n'avez pas voulu que ma maîtresse restât sans secours, livré au désespoir!... (Elle prend sur la table les clefs que La Rebélière y a posées, s'approche à pas de loup de la porte du parterre, l'ouvre, la laisse tout entre, replace les clefs et se cache de nouveau quand La Rebélière paraît.)

LA REBELLIÈRE, fermant le verrou de la porte d'Éléonore.

Ce verrou me répond à de vous, ma chère pupille!... (Prenant les clefs. Ces clefs me répondront du prisonnier... Je peux sans crainte regagner ma chambre. (Il rentre chez lui.)

## SCÈNE VIII.

LA REBELLIÈRE, dans sa chambre;  
DONATIEN, dans son cachot; FÉMI, cachée.

DONATIEN, se soulevant.

Où, ma résolution est bien prise... Ils ne me traîneront pas à Saint-Pierre... Bientôt, je le sens, la fraîcheur de la nuit m'aura rendu assez de force pour que je parvienne à briser ces entraves, et à m'en faire un lien qui me délivre de tous mes maux; et si je ne réussis pas, au moment du départ, rien ne m'empêchera de me briser la tête contre ces barreaux.

FÉMI, se glissant vers la porte d'Éléonore.

Oh! je la délivrerai!... (Elle tire le verrou et entre chez Éléonore.)

LA REBELLIÈRE.

Ah! bien du sang et des larmes couleront avant que j'oublie les paroles qu'elle vient de prononcer!... Malheur à toi, Donatien! aucune puissance humaine ne peut l'arracher à ton sort!... Il faudrait Dieu lui-même pour te sauver! (En ce moment on voit une dalle ronde se soulever dans le cachot de Donatien.)

DONATIEN, écoutant.

Il me semble entendre... oui... je ne me trompe pas... le bruit augmente... on vient, et ce n'est pas par la porte de mon cachot!... Qui va là?

PALÈME, soulevant tout à fait la dalle avec sa tête.

Ami!

DONATIEN.

Palème!... D'où sors-tu? où es-tu?

PALÈME, entrant en rampant.

Me voilà, maître!

DONATIEN.

Mais comment? par quel miracle es-tu parvenu jus-qu'ici?

PALÈME.

En passant par la cave, puis par l'aqueduc, dont malheureusement les pierres dégradées se détachent... Mais c'est égal, nous les écarterons.

DONATIEN.

Bon Palème! après notre dernière rencontre, tu as songé...

PALÈME.

Je savais le chemin; car j'ai habité le local jadis, et assez longtemps, ma foi!... C'est alors que j'ai descellé cette ouverture; mais on m'a fait sortir trop tôt; ce sera vous qui en profiterez.

DONATIEN.

Libre! moi!...

PALÈME, coupant avec un couteau les cordes qui attachent Donatien.

En doutez-vous encore que vous êtes libre?

DONATIEN, se jetant dans les bras de Palème.

Merci, frère!... (Levant les mains au ciel. Ah! la liberté! la liberté!... Allons, je suis prêt à te suivre.)

PALÈME.

Un instant... un instant... Il faut d'abord que je rende le chemin praticable pour vous.

DONATIEN.

Je t'aiderai.

PALÈME.

Non, non... vous n'en auriez pas la force... Je ne vous ferai pas attendre; soyez tranquille... je reviens. (Il disparaît.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉLÉONORE, FÉMI.

FÉMI, sortant de la chambre avec sa maîtresse.

Où, où, maîtresse, vous le verrez, vous lui parlerez!... Mais s'il y avait danger pour vous, maîtresse!...

ÉLÉONORE.

Qu'importe? pourvu que nous arrivions jusqu'à lui... Il a dit qu'il se tuerait!

DONATIEN, dans son cachot.

Mes liens sont donc rompus!... Je puis donc respirer, agir librement!... Ah! je le sens à la joie qui remplit mon âme... oui, c'est le premier, le plus précieux des biens!... Malheureux! et que ferai-je de ma liberté loin d'Éléonore que je ne verrai plus? car, hélas! je ne suis libre qu'à la condition de fuir... de fuir!... et pour toujours!... O Éléonore! Éléonore!...

ÉLÉONORE, qui a passé avec précaution par le parterre, paraît à la grille du cachot.

Donatien!

DONATIEN.

Est-il possible! vous!... c'est vous, mademoiselle!... Ai-je bien ma raison?... Oh! parlez, parlez-moi, pour que je sois bien sûr que c'est vous!

ÉLÉONORE.

Où, c'est moi, qui ai bravé la colère de mon tuteur pour venir vous demander une promesse, un serment.

DONATIEN.

Que dois-je promettre?

ÉLÉONORE.

Que vous n'attendrez pas à vos jours.

DONATIEN.

Oh! jamais... puisqu'ils vous intéressent... Mais je peux fuir.

ÉLÉONORE.

Oh! je vous en prie, n'y songez pas... Toutes les issues sont gardées; Fémi a vu les miliciens qui chargeaient leurs armes; ils vous tueraient sans pitié... Non, non, il faut subir votre sort.

DONATIEN.

Le sort d'un esclave!... plutôt mourir!

ÉLÉONORE.

Mourir! encore cette menace!... Mais voulez-vous donc que je meure aussi?

DONATIEN.

Que dites-vous?

ÉLÉONORE.

Je dis que, si vous avez pour moi quelque affec- tion, vous supporterez tout, vous ne fuirez pas,

vous ne parlerez pas de vous tuer, vous vous laisserez conduire à Saint-Pierre, vous vous laisserez vendre... oui, vendre... Tout cela, pour moi, qui vous aime, et qui vous jure de vous sauver.

DONATIEN, avec ivresse.

Vous m'aimez, Éléonore!... Ah! maintenant, disposez de mon sort; ma vie, mon honneur, tout est à vous!

FÉMI, accourant.

Silence!... des pas près d'ici!... Rentrons, maîtresse.

ÉLÉONORE, tendant ses mains à Donatien, à travers les barreaux.

Adieu!... Donatien, j'ai votre parole... vous m'obéirez?...

DONATIEN, les couvrant de baisers.

En aveugle... en esclave... Oh! je suis heureux!... Fémi et Éléonore rentrent dans la salle commune, dont elles referment la porte avec précaution, et se dirigent doucement vers la chambre d'Éléonore. En même temps qu'Éléonore quitte la grille, la tête de Palème reparait dans le cachot; il sort de dessous la dalle.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, PALÈME, puis MICHEL, puis PÉLAGIE.

PALÈME.

Tout est prêt... venez.

DONATIEN.

Impossible, Palème.

PALÈME.

Êtes-vous trop faible?... Je vous porterai.

DONATIEN.

Ça n'est pas cela.

PALÈME.

Est-ce la garde?... J'ai deux couteaux; vous en prendrez un... on ne nous aura pas vivants.

DONATIEN.

Non, te dis-je, je ne partirai pas... je l'ai juré.

PALÈME.

Juré!... à qui donc?...

DONATIEN.

A elle, Palème... à Éléonore!

PALÈME.

Elle est venue!... Ah! c'est bien, ça!... Mais comment? que fera-t-elle?

DONATIEN.

Je l'ignore... mais j'ai juré... Pars, la milice est sur pied... J'entends les pas des sentinelles... Pars, et que Dieu te protège!

PALÈME.

C'est vous qui le voulez... Ce n'est pas ma faute; vous manquez là une belle occasion... Enfin, nous nous reverrons à Saint-Pierre. (Il disparaît.) Fémi, qui pendant ce temps a écouté près de l'escalier de La Rebellione, puis a tenu la porte du parterre avec beaucoup de précaution, revient vers Éléonore, qui l'attend.)

FÉMI.

La porte est fermée, plus rien qui puisse nous trahir.

ÉLÉONORE.

Rentrons. (Elles se dirigent vers la chambre d'Éléonore.)

DONATIEN, dans son cachot, après avoir replacé la dalle qui a livré passage à Palème.

Elle m'aime! j'ai entendu sa voix m'apporter des paroles de consolation; j'ai senti l'étreinte de ses chastes mains pressant mes mains meurtries... (Coup de feu.)

ÉLÉONORE.

Ciel! (Elle tombe tremblante sur un siège.)

FÉMI.

Qu'est-ce que c'est que ça, Jésus!

DONATIEN.

Un coup de feu! sur Palème peut-être... Ah! le malheureux s'est fait tuer pour moi!

MICHEL, paraissant dans le parterre à la grille du cachot.

Ce n'est pas lui.

LA REBELLIÈRE, qui s'est jeté à bas du divan, et a ouvert sa fenêtre.

Qui va là?... (A Michel, qu'il aperçoit de sa fenêtre.) Pourquoi ce coup de feu? qui l'a tiré?

MICHEL.

C'est un milicien.

LA REBELLIÈRE.

Sur qui?

MICHEL.

Sur un homme qui tentait de se sauver en escaladant les murs de l'habitation.

LA REBELLIÈRE.

Et le prisonnier?...

MICHEL.

Il n'a pas bougé de son cachot, le voilà...

LA REBELLIÈRE.

Il n'y restera pas plus longtemps; amène-le. (Michel disparaît dans la coulisse à droite. La Rebellière ouvre sa porte.)

MADemoiselle HÉBERT, qui est entrée en ce moment.

Qu'est-il arrivé, mon Dieu?

LA REBELLIÈRE, sur le palier, aux esclaves qui entrent par le fond.

Qu'on fasse les préparatifs du départ. (Il descend l'escalier.)

PALÈME, paraissant dans le parterre, à la grille.

Ce n'est pas encore pour cette fois.

DONATIEN.

Tu n'es pas blessé?

PALÈME.

Non; mais on me cherche... Du bruit à la porte de votre cachot; je me sauve. (Il grimpe le long de la grille jusqu'à la fenêtre de La Rebellière. Le cachot s'ouvre, Michel entre.)

MICHEL, à Donatien.

Allons, en route. Donatien se lève et suit Michel et les soldats; ils disparaissent dans la coulisse à droite.)

LA REBELLIÈRE, qui est descendu en scène.

Éléonore ici!... qui donc a pu?... (A Éléonore.) Mademoiselle, préparez-vous à me suivre. (Il se dirige vers la petite porte du parterre, qu'il ouvre.)

ÉLÉONORE, à part.

O mon Dieu! à mesure que le moment approche, je sens défaillir mon courage.

PALÈME, paraissant à la fenêtre de La Rebellière.

Bon! l'alerte a fait sortir l'ours de sa tanière. (Sautant dans la chambre.) Je ne lui conseille pas d'y rentrer.

LA REBELLIÈRE, revenant à Éléonore.

Vous m'avez entendu?

ÉLÉONORE.

Monsieur, monsieur, je rétracte les paroles que je vous ai dites tout à l'heure; abandonnez vos projets contre cet homme; laissez-le libre, et je me sou mets : je serai votre femme, votre esclave!

LA REBELLIÈRE.

Il est trop tard... il faut que vous assistiez à cette vente, et vous y assisterez.

ÉLÉONORE, éclatant.

Et moi, je vous déclare que je ne suivrai pas un lâche! Non, monsieur, non, j'ai un autre devoir à remplir... un devoir sacré, celui d'arracher de vos mains un homme qui s'est dévoué pour moi! et je le sauverai!... oui, je sens là que je le sauverai! Vous êtes tout-puissant, monsieur; tout cède à votre volonté... je ne suis, moi, qu'une femme; je n'ai pas un ami, pas un parent qui puisse me protéger... mais vous m'avez jeté un honteux défi... Eh bien! monsieur, je l'accepte!... et ma conscience me dit que ce n'est pas moi qui succomberai! (Elle fait un pas pour sortir, La Rebellière l'arrête par la main.)

LA REBELLIÈRE.

Arrêtez, mademoiselle, vous ne sortirez pas; vous n'êtes pas majeure encore, pour disposer ainsi de votre personne; demain, soit; mais jusqu'à demain je suis le maître, et maintenant je veux que vous restiez ici.

ÉLÉONORE.

Prétendez-vous me traiter comme votre esclave?

LA REBELLIÈRE.

Non, non, ma toute belle; mais jusqu'à ce soir comme ma prisonnière; je vais donner mes ordres; en mon absence, nul ne s'éloignera d'ici.

PALÈME, à part, dans la chambre et aux aguets.

Il faudra pourtant bien que je sorte.

LA REBELLIÈRE, à tout le monde.

Partons!

PÉLAGIE, qui est entrée avec ses cartons de voyage, s'approchant d'Éléonore.

Mademoiselle, vous ne m'avez pas dit... (Elle présente le coffret.)

ÉLÉONORE, vivement et bas.

Ce matin, à Saint-Pierre, on vendra un épave

nommé Donatien ; tu l'achèteras. (Pendant ce temps on a vu passer Donatien avec Michel.)

LA BEFFIÈRE, voyant Donatien amené par Michel.  
A Saint-Pierre.

PALÈME, l'oreille collée contre la porte de la chambre.

Je partirai le dernier, mais j'y serai encore plus tôt que toi!

## ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le lieu de vente des esclaves, à Saint-Pierre. — A gauche, dans le fond, l'église du mouillage, du même côté, descendant en biais sur l'avant-scène, le mur du cimetière.

### SCÈNE I.

L'HUISSIER, PLUSIEURS NOIRS, puis  
PÉLAGIE.

(Au lever du rideau, l'huissier fait apporter des tomeaux.)

L'HUISSIER, aux esclaves.

Là, contre le mur du cimetière; maintenant une planche un peu large, et ça fera l'affaire. Mes gaillards assis là-dessus seront en vue de tous les acheteurs : rien que cinq aujourd'hui! mes profits ne seront pas lourds. (Les esclaves mettent la planche.) Eh! voilà ma jolie capresse! Que vient faire ici la brillante Pélagie? la marchandise que je suis chargé d'y vendre ne fait point partie de son commerce.

PÉLAGIE.

Que sait-on, monsieur l'huissier? je veux peut-être monter ma maison.

L'HUISSIER.

Pour avoir des esclaves, Pélagie, vous n'avez pas besoin d'en acheter.

PÉLAGIE.

Comment donc! huissier et galant!... vous eumulez, mon cher... mais dites-moi, ça commencera-t-il bientôt, votre vente?

L'HUISSIER.

Dans quelques minutes, au sortir de la messe.

PÉLAGIE.

Merci, monsieur l'huissier; gardez-moi une bonne place, je vais revenir.

L'HUISSIER.

Ce n'est donc pas une plaisanterie, vous voulez miser tout de bon?

PÉLAGIE.

Tiens, en Europe les hommes achètent bien des femmes, dit-on, pourquoi en Amérique une femme n'achèterait-elle pas des hommes, et des beaux encore?

L'HUISSIER.

Où; mais les beaux sont chers!

PÉLAGIE.

Bah! quand on fait tant que d'acheter, on fait bien d'y mettre le prix, et d'avoir tout de suite ce qu'il y a de mieux.

L'HUISSIER.

En ce cas, vous n'avez guère le temps de vous éloigner; car voici la marchandise qu'on amène.

PÉLAGIE.

Je reste alors.

L'HUISSIER.

Ah! c'est qu'il n'y a pas tous les jours des ventes comme celle-là... Tenez, le troisième de la bande : voilà un gaillard!

PÉLAGIE.

Celui qui a la casaque de grosse toile et les pieds nus?

L'HUISSIER.

Où, un nommé Donatien.

PÉLAGIE, vivement.

Donatien!

L'HUISSIER.

Oh! il n'est pas très à son avantage comme cela.

PÉLAGIE.

Comment donc! mais c'est un fort bel homme.

L'HUISSIER.

Ah! celui-là vous convient?

PÉLAGIE.

Un bel homme!... mais ça convient toujours... je le pousserai. (Entrée de Donatien conduit par la marréchaussée.)

### SCÈNE II.

DONATIEN, L'HUISSIER, FOULE D'HABITANTS de toutes les conditions, de toutes les nuances, SOLDATS, PALÈME, déguisé.

(Donatien, entré en scène, a été conduit vers un banc, non loin du tréteau, et s'y est assis, ainsi que quatre noirs, ses compagnons d'infortune.)

DONATIEN, cachant sa figure avec ses mains.

Elle l'a voulu!

L'HUISSIER, repoussant la foule.

Ne vous pressez donc pas comme ça, que diable! n'étonnez pas le troupeau avant de l'acheter. Soldats, procurez-nous donc un peu d'air. (Les soldats font éloigner la foule au milieu de laquelle Palème vient de se glisser; un bandeau lui cache la moitié de la figure.)

EXCELLATRE, à Palème.

Et comment as-tu fait pour échapper?

PALÈME.

Oh! j'ai enfoncé une porte, et j'ai suivi la caravane qui accompagnait le prisonnier jusqu'à Saint-Pierre sans avoir été flairé seulement par les bassets de M. de La Rebelière. Pauvre Donation, il n'a pas voulu me croire; il a eu confiance, et voilà où ça le mène... tandis qu'il pourrait être à présent libre ou mort.

LE MULÂTRE.

Mais enfin, que vas-tu faire?... et si l'on vient à te reconnaître?

PALÈME.

L'affaire de l'individu qui mettrait la main sur moi serait bientôt faite, et la mienne aussi!... Mais il ne s'agit pas de moi; cet homme m'a donné du pain, des vêtements, il faut que je lui rende quelque chose pour ça... Tiens, regarde à côté de ce riche colon qui assiste à toutes les ventes pour tenir ses ateliers au complet, vois-tu ce groupe d'hommes qui cherchent à se placer? ce sont des gens de couleur, et même des noirs libres assez riches pour acheter des esclaves; j'en connais quelques-uns que j'ai été voir, et je vais parler aux autres avant qu'on commence... Viens, (Il passe du côté du groupe qui est près de Donation.) Dites donc, l'abus de pouvoir qu'on commet envers cet homme est un avertissement pour vous.

DEUXIÈME MULÂTRE.

C'est vrai; il était libre comme nous de droit et aux mêmes titres.

PALÈME.

De plus, il avait touché la terre de France, et parce qu'il n'a pu fournir de preuves écrites, ce gueux de commandant des Carbets le fait vendre! Eh! quel est celui qui peut se promettre d'échapper au même sort, s'il vient à perdre ses titres de liberté par incendie ou autrement?

DEUXIÈME MULÂTRE.

Il a raison! Quel parti prendre?

PALÈME.

Le plus court serait de vous rendre maîtres de Saint-Pierre, d'égorger tous les blancs.

LES NOIRS.

Oh!

DEUXIÈME MULÂTRE, bas.

Qui donc nous donne un semblable conseil?

PALÈME.

Un homme comme vous, libre comme vous, mais par d'autres moyens que vous.

DEUXIÈME MULÂTRE, l'examinant.

Un marron! Et tu oses?...

PALÈME.

Tout pour délivrer un frère! et je ne suis pas seul. Vous autres, vous n'avez plus d'énergie, parce que vous ne souffrez plus; mais s'il vous reste encore du cœur, eh bien! vous pouvez employer un moyen qui ne vous compromettra pas. Cotisez-vous, achetez ce mulâtre aimé de tous... tenez, en voilà déjà quatre qui sont venus pour ça... et proclamez sa liberté à la face de tout Saint-

Pierre et de son lâche ennemi, le commandant. Est-ce dit?

LE MULÂTRE.

C'est dit.

LES MULÂTRES.

Oui, c'est dit.

PALÈME, s'approchant du banc sur lequel est assis Donation.

Donation!

DOXYTIEN, levant la tête.

Encore toi, mon pauvre ami?

PALÈME.

Toujours! jusqu'à ce que vous soyez libre.

DONATIEN.

Ou plutôt jusqu'à ce que tu ne le sois plus, malheureux!

PALÈME.

Nous le serons tous les deux!

L'HUISSIER, à Palème.

Que fais-tu là?

PALÈME.

J'examine.

L'HUISSIER.

Pourquoi faire?

PALÈME.

Pourquoi faire êtes-vous ici, vous? parce que vous vendez! Eh bien! c'est peut-être moi qui achète.

L'HUISSIER, avec mépris.

Toi! vilain oiseau de malheur!

PALÈME.

Quand la chair humaine est sur le marché, on ne devrait pas s'étonner d'y voir descendre des corbeaux.

L'HUISSIER.

C'est possible; mais que le corbeau prenne garde d'y laisser ses plumes.

PALÈME, se perdant dans la foule.

Ça me regarde, ça.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LA REBELIÈRE.

L'HUISSIER, l'apercevant.

Place! place à M. de La Rebelière. (La foule s'écarte pour le laisser passer; à ses noirs :) Approchez donc un siège. (Les noirs placent un fauteuil près de la table.) Si Son Excellence veut le permettre, on va commencer.

LA REBELIÈRE.

Certainement, certainement.

L'HUISSIER, faisant monter un vieux nègre sur le tréteau.

Voyons, viens là, patriarche de la bande, nous allons commencer par toi. (Élevant la voix.) A cent cinquante livres, le noir.

UNE VOIX.

Deux cents.

L'HUISSIER.

A deux cents.



UNE AUTRE VOIX.

Trois cents.

L'HUISSIER.

A trois cents livres, messieurs. (L'oncière continue.)

LA REBELLIÈRE, qui pendant ce temps s'est levé, s'est approché du banc où sont les autres esclaves et les a passés en revue, arrivant devant Donatien.

Lève-toi, que je te voie un peu marcher. (Donatien reste immobile.)

L'HUISSIER.

A trois cents livres...

LA REBELLIÈRE, à Donatien.

Ne m'entends-tu pas?

L'HUISSIER.

A trois cents... une fois... deux fois... adjugé

LA REBELLIÈRE, de même.

Je te dis de te lever, si tu ne veux pas apprendre ce que c'est qu'une lanterne neuve au bout d'un bambou.

DONATIEN, la voix tremblante de colère.

Voilà une lâche et cruelle menace, monsieur; il faut que vous soyez bien sûr de l'impunité pour oser me la faire!

LA REBELLIÈRE.

Tais-toi, et considère la bassesse et l'infamie de ta position devant l'homme auquel, dans quelques minutes peut-être, tu vas appartenir comme esclave.

PALÈME, à part.

Oh! oh! oh! ça n'est pas fait.

LA REBELLIÈRE.

Comme esclave! entends-tu?

DONATIEN se lève; à ce moment tout le monde tourne son attention de ce côté, et la vente est suspendue.

Esclave! moi!... ah! oui, c'est vrai. Je suis esclave, parce que vous êtes venus vingt contre un, au mépris de tout droit et de toute humanité, et parce que j'ai eu la maladresse de succomber vivant. Je suis esclave, parce que je n'ai pas cru qu'il fallût me présenter devant le commandant de la paroisse, chargé de rendre ici la justice, ma demande dans une main et une arme dans l'autre. Certes, le triomphe est beau; il y a de quoi vous vanter! Je serai votre esclave, et vous serez mon maître, monsieur, comme les voleurs le sont de la bourse des passants qu'ils ont dépouillés.

LA REBELLIÈRE.

Insolent!

DONATIEN, continuant.

Et vous osez parler de bassesse et d'infamie! vous, le fils d'un homme qui a vécu trois ans sous le fouet d'un commandeur; vous qui, devenu riche à force d'iniquités, avez renié jusqu'au nom de votre père, qui s'appelait tout simplement Rebel, le tonnelier, comme il était, tandis que son fils est M. de La Rebellière!... L'arrogante noblesse! dont tout le monde ici peut vérifier les titres. Il n'est pas un habitant de la Martinique, monsieur, fût-il le dernier, dont l'origine ne vaille la votre, et il

est plus honorable d'être esclave comme moi que maître comme vous.

PALÈME, à lui-même.

A la bonne heure!

LA REBELLIÈRE levant sa canne pour en frapper Donatien.

Misérable!

PALÈME, la main dans ses vêtements.

J'en suis!

DONATIEN, benoissant et arrachant le bambou à pomme d'or des mains de La Rebellière, le brisant et le jetant en morceaux sous la table.

Prenez patience, monsieur, je ne vous appartiens pas encore. Au mouvement de Donatien, les hommes de la municipalité se sont saisis de lui. M. de La Rebellière a reculé d'un pas, et a porté la main à son épée; une longue clameur s'élève parmi la foule.)

PREMIER MULÂTRE.

Il est perdu!

LA REBELLIÈRE, après un moment de silence et de stupéfaction générale, se tournant vers l'huissier.

Continuez la vente... c'est le tour de ce drôle. (A ces mots, les soldats font placer Donatien sur la table et l'y maintiennent debout.)

L'HUISSIER, criant.

A deux cents livres le mulâtre, messieurs.

PLUSIEURS VOIX, dans la foule.

Cinq cents... mille... douze cents... quinze cents... deux mille. (Moment de silence.)

L'HUISSIER.

A deux mille, messieurs.

LA REBELLIÈRE.

Trois mille.

PÉLAGIE, avançant vivement la tête.

Trois mille cinq cents.

LE MULÂTRE, auquel Pélagie vient de faire un signe.

Tiens! est-ce qu'elle veut acheter un mari? (S'adressant aux autres.) Assez; il ne faut pas surenchériser sur elle.

PALÈME, aux autres.

Êtes-vous fous? Mon Dieu! continuez donc. (Il s'écarter à demi caché par le groupe.) Quatre mille.

LA REBELLIÈRE.

Quatre mille cinq cents.

PÉLAGIE.

Cinq mille.

LA REBELLIÈRE.

Six mille.

PÉLAGIE.

Sept.

LA REBELLIÈRE, s'animant.

Huit.

PÉLAGIE.

Dix mille!

LA REBELLIÈRE, se levant.

Douze mille!

PÉLAGIE, à part.

Douze mille!... je ne sais si je dois... (Examinant les diamants à la dérobée.) Oh! oui, elle a raison, il y en a bien pour vingt mille livres.

L'HUISSIER.

A douze mille francs le mulâtre, une fois, deux fois... personne ne dit mot?

PÉLAGIE, à part, regardant La Rebellière.

Il faut l'effrayer. (Haut.) Quinze mille!... (Murmure d'étonnement dans la foule.)

PALÈME.

Elle a donc le Pérou dans sa pacotille, la capresse?

LA REBELLIÈRE.

Dix-huit mille livres!

PÉLAGIE, à part.

J'espère qu'il y tient! Ma foi! les grands moyens!... (Haut.) Vingt mille livres!

LA REBELLIÈRE, à part.

Que signifie l'acharnement de cette femme?... Est-ce qu'Éléonore?... (Haut.) Vingt-cinq mille livres.

PÉLAGIE.

Vingt-cinq mille livres! Ah! mes moyens ne vont pas jusque-là, décidément il l'aura.

L'HUISSIER.

Vingt-cinq mille livres, le mulâtre! (Silence.) A vingt-cinq mille livres, personne ne dit mot, c'est bien vu, bien entendu... personne ne dit mot? ..

UNE VOIX, dans la coulisse.

Arrêtez! arrêtez!... Bruit soudain: la foule effrayée s'écarte. Éléonore entre à cheval; à sa suite, mademoiselle Hébert et Mathieu.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉLÉONORE, MATHIEU,  
MADEMOISELLE HÉBERT.

ÉLÉONORE, arrivant jusqu'à la table de vente.  
Arrêtez! arrêtez l'enclère! je m'oppose à la vente de cet esclave!

LA REBELLIÈRE.

Comment! comment! que veut dire ceci?

ÉLÉONORE, à La Rebellière.

C'est à vous que je m'adresse, monsieur, à vous qui avez tout pouvoir ici; faites-moi rendre justice. Cet homme, qu'on avait dit le protégé, l'affranchi de M. d'Érambuc, cet homme est à moi. (Lui donnant des papiers. Tenez, regardez sur ces cahiers de dénombrement; le voici porté à la date de sa naissance, et voilà plus haut le nom de sa mère. (Elle descend de cheval.)

MADEMOISELLE HÉBERT, vivement.

Ce n'est pas tout. M. Mathieu, faites voir à M. de La Rebellière la marque que Donatien porte au bras. (Mathieu lève la manche de Donatien.)

ÉLÉONORE.

C'est celle du comte de Kerbran, dont je suis la nièce et l'héritière.

MATHIEU.

Maintenant, si M. de La Rebellière désire qu'on lui lise l'article du Code noir... (Mathieu lève et lui présente, en lui indiquant le paragraphe.)

LA REBELLIÈRE, le repoussant de la main.

Assez, assez, je me trouve suffisamment éclairé. En ma qualité de commandant des Carbets, j'ai dû poursuivre et j'ai poursuivi la vente de cet esclave. Maintenant, il se trouve avoir un maître, je le rends à qui de droit.

ÉLÉONORE.

Ah! j'arrive donc à temps pour le sauver! (Les soldats l'ont descendu Donatien de la table.)

LA REBELLIÈRE.

Mais ne vous réjouissez pas encore; cela ne change rien à sa condition... cet homme, ma belle pupille, bien qu'il vous appartienne, n'en est pas moins esclave.

ÉLÉONORE.

Esclave! lui! oh! vous vous trompez, monsieur, car je n'ai réclamé mon droit de maîtresse que pour l'adjurer à l'instant même. Donatien, vous êtes libre! oui, je vous affranchis solennellement ici, à la face de Dieu et des hommes!

LA REBELLIÈRE, vivement, avec rage.

Vous ne le pouvez pas.

ÉLÉONORE.

Pourquoi donc?

LA REBELLIÈRE, avec ironie.

Oh! mademoiselle, son sort ne dépend pas entièrement de vous; il faut encore que le gouverneur lui accorde une patente de liberté, et il ne l'obtiendra jamais, jamais, entendez-vous? Vous pourrez le rendre libre de fait et non de droit. Il restera esclave, oui, oui, esclave! Vous avez invoqué le Code noir? regardez; c'est lui qui vous répond.

ÉLÉONORE, après avoir regardé Mathieu, qui lui répond tristement par un signe de tête affirmatif.

Esclave! toujours!... ô mon Dieu!... Mais, non, non, monsieur, vous êtes dans l'erreur... j'étais folle de m'alarmer... la Martinique n'est qu'un point dans le monde: cette liberté qu'elle lui refuse... eh bien!... la France... la lui rendra.

LA REBELLIÈRE, avec une sourde rage.

La France!... oui... en effet, nos lois ne le suivront pas jusque-là... Vous pouvez l'y emmener... mais non pas avant qu'il ait subi la peine à laquelle nul esclave ne peut se soustraire quand il a insulté un homme libre...

ÉLÉONORE.

Que voulez-vous dire?

LA REBELLIÈRE.

Puisque nous marchons le Code noir à la main, il est bon de le faire valoir jusqu'au bout, pour le maintien de nos droits et privilèges. L'esclave Donatien m'a offensé, injurié, menacé; tout Saint-Pierre en est témoin. Je demande donc qu'ici, sur l'heure, il soit attaché aux quatre piquets pour y recevoir vingt-neuf coups de lanière. (Présentant le Code à Éléonore.) Lisez, mademoiselle, lisez, c'est écrit, c'est la loi!...

ÉLÉONORE, parcourant des yeux le livre  
avec anxiété.

O mon Dieu!

LA REBELIÈRE.

Messieurs de la maréchaussée, faites votre devoir.

PALÈME, se rapprochant.

Alors, je ferai le mien.

ÉLÉONORE, qui, pendant ce temps, a toujours eu les yeux attachés sur le livre, et dont la figure bouleversée respandit tout à coup, s'élançant entre les soldats et Donatien.

Non, non, vous ne toucherez pas à cet homme!

(Profond silence. Palème reste en suspens comme les autres.) A votre tour, lisez... Tout esclave qui épouse une femme libre est libre de droit. Eh bien! moi, Éléonore de Kerbran, femme libre, femme blanche, femme noble, j'épouse l'esclave Donatien! L'esclave est libre de droit... (Lui présentant le Code.) C'est écrit, monsieur, c'est la loi!

TOUS.

Vive mademoiselle de Kerbran!

DONATIEN.

L'ai-je bien entendu?... elle... elle, ma femme!

PALÈME.

Brave fille! (Stupéfaction générale.)

LA REBELIÈRE.

Quoi! vous! vous, ma pupille? (En ce moment, on entend sonner midi à l'horloge de Saint-Pierre.)

ÉLÉONORE.

Je ne la suis plus, monsieur; écoutez l'heure qui sonne! aujourd'hui, en ce moment, j'ai seize ans accomplis... je suis majeure!... je suis libre de ma personne et maîtresse de ma volonté!

TOUS.

Vive mademoiselle de Kerbran!

LA REBELIÈRE, à part.

Ma vengeance m'échapperait!

DONATIEN.

Ainsi donc, Éléonore, je vous appartenais... j'étais votre esclave!...

ÉLÉONORE.

Et vous êtes mon maître! Venez... votre bras, monsieur. La foule s'ouvre avec respect pour leur faire place et fait retentir de nouveau le cri de : « Vive mademoiselle de Kerbran! vive le maître! » — Éléonore, passant devant son tuteur, resté muet et consterné. Eh bien! monsieur, vous aviez pourtant juré de le faire mourir sous le fouet du commandeur!

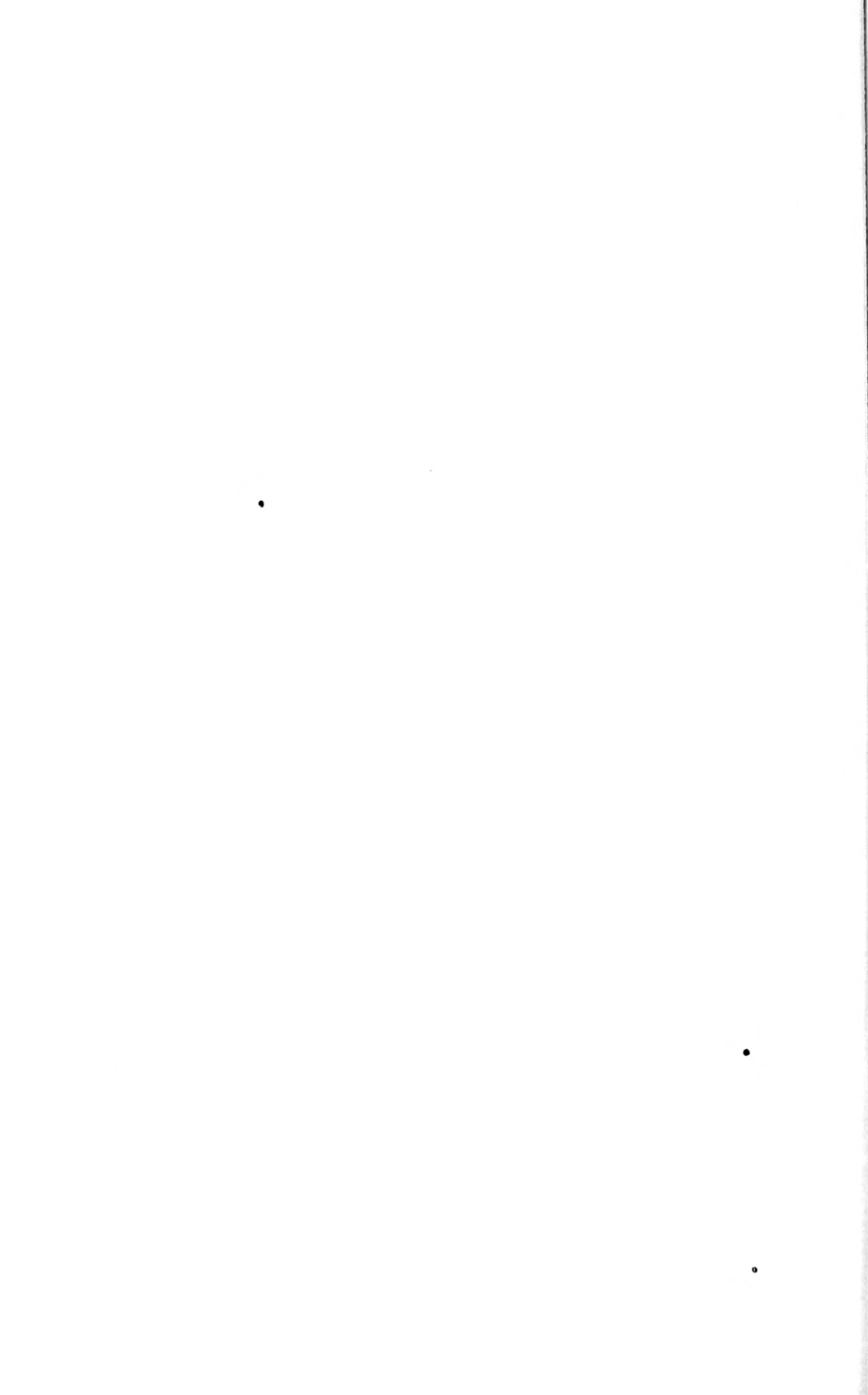
LA REBELIÈRE, avec rage.

Ce sera donc sous le fer de mon épée! (Il se précipite vers Donatien l'épée haute.)

PALÈME, qui a suivi ses mouvements, l'abattant d'un coup de poignard; froidement.

Pas davantage.

FIN DU MARCHE DE SAINT-PIERRE.



# UNE JOURNÉE CHEZ MAZARIN

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL  
LE 12 DÉCEMBRE 1840.

EN COLLABORATION AVEC MM. FULGENCE ET TH. MURET.

PERSONNAGES

ACTEURS

LE CARDINAL MAZARIN. . . . .	MM. RAUCOURT.
LE CHEVALIER DE VALLON. . . . .	GERMAIN.
LE DOCTEUR GUÉNAUD, médecin du Cardinal. . . . .	GRASSOT.
BERNOUIN, valet de chambre du Cardinal. . . . .	BARTHELEMY.
LA COMTESSE DE SOISSONS. . . . .	M <sup>me</sup> GRASSOT.
LOUISE DE GRANÇAY. . . . .	M <sup>lle</sup> CÉLINE.
COURTISANS, DAMES, GARDES ET DOMESTIQUES DU CARDINAL.	

La scène est à Paris, dans l'hôtel du cardinal Mazarin,  
quelques années après la Fronde.

## JOURNÉE CHEZ MAZARIN

Le cabinet de Mazarin. — A gauche, un bureau à tiroirs, chargé de cartons et de papiers. — Porte au fond, donnant sur une riche galerie. Portes latérales.

## SCÈNE I.

BERNOUIN, puis DE VALLON.

(Au lever du rideau, Bernouin est posté devant la porte du cardinal.)

DE VALLON, entrant vivement.

Ah! un valet! (A Bernouin.) Mon ami, prenez cet or.

BERNOUIN.

Inutile, monsieur. Impossible de voir monsieur le cardinal.

DE VALLON.

Ce n'est pas lui que je veux voir non plus, Dieu m'en garde!

BERNOUIN, étonné.

Eh! qui donc, alors?

LA COMTESSE, dans la coulisse.

C'est bien, je vais lui parler.

DE VALLON, apercevant la comtesse.

Ciel! madame la comtesse de Soissons! (Il s'échappe par la droite, laissant Bernouin stupéfait.)

## SCÈNE II.

BERNOUIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE DE SOISSONS, entrant vivement.

Le cardinal, il faut que je voie le cardinal!

BERNOUIN.

Madame la comtesse, c'est que...

LA COMTESSE.

C'est que... c'est que... Allez lui dire que madame la comtesse de Soissons... que sa nièce veut absolument lui parler... pour une affaire très-présente. Il n'y a pas de consigne pour moi! il ne doit pas y en avoir!...

BERNOUIN.

Certainement, madame la comtesse; mais Son Éminence est enfermée avec son médecin, et il m'est défendu...

LA COMTESSE.

Eh bien! j'attendrai... Ah! Bernouin, prévenez la pupille de mon oncle, mademoiselle Louise de Graucay, que je désire...

BERNOUIN.

Voici Mademoiselle. (Il sort.)

## SCÈNE III.

LA COMTESSE, LOUISE.

LA COMTESSE, à Louise qui entre.

Ah! vous arrivez à propos, chère Louise, pour m'aider à faire antichambre... on ne veut pas même m'annoncer.

LOUISE.

Est-ce que mon tuteur serait plus mal?

LA COMTESSE.

Oh! soyez tranquille; mon oncle se porte encore assez bien pour contrarier tout ce qui l'entoure. C'est son plaisir... c'est son bonheur...

LOUISE.

Hélas!

LA COMTESSE.

Moi, par exemple, je lui demande un régiment pour un gentilhomme de mes amis... charmant cavalier, dansant à ravir... et il refuse, sous le frivole prétexte que ce n'est pas un danseur qu'il faut, mais un militaire.

LOUISE, souriant.

En effet, c'est d'une exigence!...

LA COMTESSE.

Il lui sied bien, à mon cher oncle, de prétendre qu'il faut que l'homme convienne aux fonctions... comme s'il ne suffisait pas que les fonctions convinsent à l'homme! Lui, qui, jadis, a servi en qualité de capitaine de cavalerie, ne s'est-il pas fait cardinal? Et bientôt, si ses intrigues réussissent, nous verrons bien autre chose.

LOUISE.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Air: *J'en guette un petit de mon âge.*

Une merveille! un prodige bizarre,  
Que l'œil humain jamais n'envisagea!  
Oui, nous verrons, surmonte de la fière,  
Le même front que le casque ombragea,  
A Mazarin, quand nul succès n'échappe,  
Il lui sied bien de trouver singulier  
Qu'un danseur devienne officier,  
Lorsqu'un officier devient pape!

Eh mais! qu'avez-vous donc, ma chère Louise? pourquoi cet air si triste... ces yeux humides?

LOUISE.

Ah! madame...

LA COMTESSE.

Ah! oui, je me rappelle... et je puis, en attendant mieux, vous épargner au moins un aveu qui vous coute. Vous aimez le chevalier de Vallon?

LOUISE, avec simplicité.

Pourquoi n'en conviendrais-je pas?...

LA COMTESSE.

C'est si naturel! Il est joli cavalier, à ce qu'on dit; car, moi, je ne l'ai jamais vu, et, de plus, il est absent... bien loin d'ici, ce qui est encore un mérite.

LOUISE.

N'est-il pas juste que je plains ce pauvre chevalier qu'on exile, qu'on proscriit, lui qui n'a rien à se reprocher que d'avoir embrassé autrefois, comme tout le monde, le parti de la Fronde? Mais, pardon, madame, c'est peut-être un grand tort à vos yeux!

LA COMTESSE.

Point du tout... Il y avait des cavaliers très-aimables parmi les frondeurs... On était ennemi... mais cela était loin d'exclure, entre les deux partis, la politesse... et même la galanterie... Tenez! moi qui vous parle... j'ai des raisons personnelles pour en savoir quelque chose... Un beau jour, dans le moment le plus chaud de la querelle, je passais dans la rue Saint-Antoine... Voilà ma livrée reconnue... et une foule de gens, décorés du bouquet de paille, signe distinctif des frondeurs, qui arrêtent et entourent mon carrosse en criant: « C'est la nièce du Mazarin; il faut la garder en ôtage! » Vous jugez de mon effroi, de mon saisissement, quand un cavalier, jeune, très-bien tourné, et que, depuis, je n'ai jamais revu, fend la foule, s'approche, s'écrie: « Mes amis, guerre à Mazarin, mais hommage à la beauté, fût-elle coiffée d'un chapeau de cardinal! »

LOUISE.

Ah! c'était fort bien, cela!...

LA COMTESSE.

Entraînée par ces paroles, la foule s'écarte et je continue ma route, aux cris mille fois répétés de: « A bas le Mazarin! vive la belle comtesse de Soissons! »

LOUISE.

Et la seconde de ces acclamations obtint grâce auprès de vous pour la première?

LA COMTESSE.

Certainement... Mais je suis sûre que votre puissant tuteur ne maintient, contre M. de Vallon, la sentence du parlement, que dans l'espoir que vous consentirez enfin à donner votre main au marquis de Mancini, son neveu...

LOUISE, avec énergie.

Jamais!...

LA COMTESSE, continuant.

Qui est aussi mon frère...

LOUISE.

Ah! pardon, j'oubliais...

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de mal. Je sais d'ailleurs que, malgré vos attraits et vos qualités, le marquis ne désire pas plus que vous ce mariage: le cardinal seul y tient, pour faire entrer dans sa famille votre grande fortune, dont il est l'administrateur, et qu'à ce titre il s'est habitué sans doute à regarder comme la sienne. Mais moi, j'ai horreur de tous ces calculs... Une seule chose m'inquiète: j'ai bien peur que le chevalier ne soit qu'un amant vulgaire qui recule devant les obstacles.

LOUISE.

Eh quoi! madame, vous penseriez?...

DE VALLON, entrant mystérieusement par la porte de gauche et apercevant Louise.

C'est elle! je la trouve enfin!

LA COMTESSE, sans apercevoir le chevalier.

Si M. de Vallon vous aimait, sa place, quel que fût le danger, ne devrait-elle pas être auprès de vous?

DE VALLON, à part.

Qu'entends-je!

LOUISE, avec impatience et terreur.

Mais songez donc, madame, que la colère du cardinal, c'est la Bastille!...

LA COMTESSE, avec exaltation.

Eh! raison de plus!... en amour, comme en religion, la palme du martyr est la clef du ciel. Voyez dans les romans de mademoiselle de Scudéry, de M. de La Calprenède: toutes les puissances de la terre conjurées, les torrents, les fers, les supplices, rien n'empêche un amant de venir se précipiter aux pieds de sa maîtresse.

DE VALLON, tombant aux pieds de Louise.

M'y voici!

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE VALLON.

LOUISE, comme frappée d'une apparition.  
Grand Dieu!

LA COMTESSE, surprise.

Quel est ce cavalier?

LOUISE.

C'est lui!... c'est bien lui! (Avec fierté.) Madame, je vous présente M. de Vallon.

LA COMTESSE.

Se peut-il!... mon libérateur de la rue Saint-Antoine!

LOUISE.

Quoi! c'était M. de Vallon!... Vous ne l'accuserez plus de manquer de courage, lorsqu'il ose pour moi... Ah! je suis bien fière, mais aussi bien malheureuse d'un pareil dévouement... et si vous ne venez pas à notre secours...

LA COMTESSE.

Rassurez-vous, chère Louise. (A M. de Vallon, lui tendant la main.) Chevalier, dès à présent vous avez une alliée dans le camp ennemi.



DE VALLON.

Je suis donc sûr de vaincre! Avec vous, madame, qui pourrait douter de la victoire?... Croyez que mon éternelle reconnaissance...

LA COMTESSE, gémant.

De la reconnaissance, chevalier, vous savez qu'à cet égard vous avez pris soin de vous acquitter d'avance... Mais expliquez-moi donc un peu les rigueurs de mon oncle envers vous, lorsque tant de frondeurs sont déjà rentrés en grâce.

DE VALLON.

Mon Dieu! madame, j'aurais sans doute aussi partagé la faveur commune, si je n'avais eu la maladresse, pendant mon exil, de faire trois ou quatre mauvais couplets.

LOUISE, inquiète.

Contre le cardinal?

DE VALLON.

Mon Dieu! oui.

LA COMTESSE, riant.

Mais vous avez donc tous les mérites, tous les talents? Et que disent ces couplets? sont-ils bien méchants? Voyons.

DE VALLON.

Et vérité... je n'ose.

LA COMTESSE, souriant.

Nous avons l'esprit bien fait dans la famille.

DE VALLON.

Puisque vous l'exigez absolument.

LA COMTESSE, jetant les yeux sur ce que lui remet de Vallon.

Quoi! ces couplets... ils sont de vous? Oh! nous les connaissions; M. de Nogent me les chantait encore l'autre jour. C'est qu'ils ont eu le plus grand succès. Donnez, donnez; ah! je veux m'en amuser aussi. (Elle prend les couplets.)

Le Mazarin franchit les bornes  
Qui séparent le bien du mal;  
C'est le diable cachant ses cornes  
Sous un chapeau de cardinal.

Est-ce là tout ce que vous lui reprochez?

DE VALLON.

Mais il me semble...

LA COMTESSE, gémant.

Bah! bah! mon oncle en a entendu bien d'autres et ne s'effarouché pas pour si peu. L'affaire s'arrangera, j'y ferai mes efforts; d'ailleurs, votre noble retour, malgré tant de périls...

DE VALLON.

Ne mérite aucun éloge, madame. Loin de mademoiselle de Grangay, mon sort n'était pas moins affreux que celui qui peut me menacer ici. Que faisais-je en Italie, en Espagne?... Après la lettre qu'elle m'avait écrite, ne valait-il pas mieux cent fois braver toutes les disgrâces, affronter tous les dangers?

LOUISE, effrayée.

Imprudent!

II.

DE VALLON.

Oh! rassurez-vous. Comment ne pas réussir quand il s'agit de vous arracher à un rival? Et, tenez, déjà n'ai-je pas joué de bonheur? J'arrive à Paris. A peine entré dans la ville, je ne sais sur quel soupçon, je me vois arrêter par un exempt, par des archers...

LOUISE.

O ciel!...

DE VALLON.

Conduit devant le juge, placé près d'une fenêtre ouverte, je mesure l'espace, et, tandis qu'il griffonne mes réponses, moi, je m'élançais dans la rue...

LOUISE.

Grand Dieu!

DE VALLON.

Un embarras de voitures me protège contre ceux qui me poursuivent; j'en profite, je m'esquive; on perd bientôt ma trace, et, alors, n'ayant plus qu'une pensée, une volonté, celle de vous revoir, quand je devrais, après, me livrer moi-même, je cours à l'hôtel du cardinal, je me mêle à la foule des courtisans qui s'y pressent, et je suis assez heureux pour pénétrer jusqu'ici.

LOUISE.

Dans la demeure de votre ennemi!

DE VALLON.

N'est-ce pas le dernier endroit où l'on ira me chercher? Le cardinal ne m'a jamais vu... et, quant à ceux qui penseraient me reconnaître, l'invraisemblance de ma présence dans cet hôtel leur ferait croire qu'ils se trompent.

LA COMTESSE.

Pas si mal raisonné! (A Louise.) Mais, pour détourner tout à fait les soupçons, il faudrait lui trouver un titre, une qualité... Ah! mon Dieu!... quelqu'un vient... mon oncle...

LOUISE, avec effroi.

Nous sommes perdus!

LA COMTESSE, apercevant Guénaud.

Non, c'est le docteur Guénaud! Qui sait?... peut-être pourra-t-il nous aider.

## SCÈNE V.

LES MÈRES, GUÉNAUD.

GUÉNAUD, entrant en colère et parlant à la cantonade.

Et moi, je vous dis que c'est impossible... la Faculté en sait quelque chose, j'espère!

LA COMTESSE, à part.

Oui, oui, en le flattant, j'obtiendrai de lui... (Haut.) A qui en avez-vous donc, docteur?

LOUISE.

Vous êtes d'une colère...

GUÉNAUD, saluant.

Ah! pardon, mesdames... mais il y a là-dedans trois ou quatre visionnaires qui ont osé soutenir, contre moi et devant moi, cette hérésie nouvelle : la circulation du sang.

LA COMTESSE, gaiement avec ironie.

Les ignorants !

GUÉNAUD, appuyant.

*Ignarissimi !*

LA COMTESSE.

Comme si le sang pouvait se permettre de circuler sans une autorisation de la Faculté !

GUÉNAUD.

Aussi, je leur ai bien prouvé le contraire.

LA COMTESSE.

Vous les avez saignés, peut-être ?

GUÉNAUD.

Mieux que cela, je les ai tués...

DE VALLON, à part.

Ça s'est vu.

GUÉNAUD.

Pulvérisés par mes arguments, *argumentis meis*.

DE VALLON, à part.

Le docteur aime furieusement les langues mortes.

LA COMTESSE.

Et voilà donc, mon cher Esculape, le sujet de ce grand courroux!... vous, ordinairement si doux, si indulgent...

GUÉNAUD.

Où, madame la comtesse, je suis doux, indulgent... comme homme ; mais comme médecin!...

LA COMTESSE.

Eh bien ! comme médecin, il faut vous calmer, vous ménager pour votre illustre client... Songez donc!... si vous tombiez malade, qu'est-ce qu'il deviendrait ?

DE VALLON, à part.

Il profiterait de cela pour guérir.

LOUISE.

Et comment l'avez-vous trouvé ce matin ?

GUÉNAUD.

Mal, très-mal... au physique... et surtout au moral... car il est d'une humeur... Malheur au pauvre diable qui lui tomberait aujourd'hui sous la main ! (Mouvement de frayeur de Louise et de la comtesse.)

DE VALLON, à part.

Me voilà bien !

GUÉNAUD.

Ne s'est-il pas oublié jusqu'à s'emporter contre moi !

LA COMTESSE.

Il faut qu'il soit bien sûr de votre dévouement !

GUÉNAUD.

Sans cela, m'aurait-il fait l'honneur de me nommer son médecin ordinaire et de me loger dans son hôtel, afin d'être plus à portée de recevoir mes soins à chaque instant du jour et de la nuit?... Et Dieu sait si c'est une sinécure !

LA COMTESSE, avec intention.

Dieu sait aussi qu'il vous serait beaucoup plus agréable d'être le médecin d'un autre personnage, encore au-dessus du premier ministre...

GUÉNAUD, souriant en solliciteur.

Je vois que madame la comtesse a deviné le but de mon ambition...

LA COMTESSE.

Bien légitime, docteur!... Un mérite comme le votre... jamais occasion ne fut plus favorable : le premier médecin du roi vient de mourir... exprès, sans doute, pour vous céder la place.

GUÉNAUD.

Il a voulu se traiter lui-même.

DE VALLON, à part.

On n'est pas plus obligeant !

LA COMTESSE.

Et quel avantage d'avoir pour malade un jeune homme qui se porte toujours bien, d'une humeur toujours égale...

GUÉNAUD, gaiement.

*Mens sana...*

DE VALLON, achevant.

*In corpore sano...*

GUÉNAUD, regardant de Vallon.

Ah! ah! quel est ce gentilhomme que je n'avais pas aperçu ?

LA COMTESSE, à part.

Etourdi!... (Haut.) Ce gentilhomme...

LOUISE, à part.

Je tremble !

LA COMTESSE, cherchant.

Ce gentilhomme?... docteur... (Vivement, avec assurance.) C'est votre neveu.

GUÉNAUD, stupéfait.

Mon neveu!...

DE VALLON, riant.

Oh! la bonne folie!

GUÉNAUD, souriant.

Je vois que madame la comtesse aime à plaisanter.

LA COMTESSE, sérieusement.

Je vous le répète, mon cher Guénaud, c'est un neveu que je vous présente.

GUÉNAUD, souriant toujours.

Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que je n'ai jamais eu ni frère ni sœur, et qu' alors...

LA COMTESSE.

Qu'importe?... Le hasard... qui sait?... et d'ailleurs, ce neveu, si ce n'est point à la nature que vous le devez, c'est au malheur, dont les titres ne sont pas moins sacrés...

GUÉNAUD.

Je ne comprends pas.

LA COMTESSE, à demi-voix.

Monsieur... est le chevalier de Vallon.

GUÉNAUD, avec effroi.

Le chevalier de Vallon!... proscriit par le parlement... et l'ennemi du cardinal!... ici!... dans ce palais!!! *O imprudentia!*

LA COMTESSE.

Et où voulez-vous qu'il aille sans être pris? Et je ne veux pas qu'il le soit!... Pour cela, il faut donc absolument qu'il passe pour votre neveu.

GUÉNAUD.

Quoi! vous voulez?... Mais songez donc, madame la comtesse! le cardinal ne me le pardonnerait jamais... Il m'est vraiment impossible de me prêter à un pareil stratagème.

LA COMTESSE, piquée.

Ainsi M. Guénaud renonce à être le premier médecin de Sa Majesté?...

GUÉNAUD.

Je ne dis pas cela.

LA COMTESSE.

C'est moi qui le dis.

MAZARIN, dans la coulisse.

Je ne le donne pas à un liard de moins.

TOUS, avec effroi.

Le cardinal!

LA COMTESSE, à Guénaud, avec résolution.

Il n'y a plus à hésiter, Monsieur est votre neveu... un jeune médecin qui vient de Montpellier pour se former à vos leçons... vous seconder dans vos travaux... Vous m'entendez?... Une bonne ou une mauvaise action... Ma reconnaissance ou ma haine... Choisissez!

GUÉNAUD, à part.

Que résoudre? La haine de la comtesse de Soissons!

## SCÈNE VI.

LES MEMES, MAZARIN, BERNOUIN,  
UN VALET, chargé d'un ballot.

MAZARIN, au fond du théâtre, à Bernouin.

Tu m'entends, Bernouin?... Ce ballot, chez Billaîne, mon libraire, galerie du Palais, j'en veux six cents écus, pas un sou de moins. Va. (Bernouin sort avec le valet. Mazarin descend la scène silencieusement et du côté opposé à celui où sont les autres personnages.) *Le Mazarin confondu*... Un pamphlet contre ma personne!... écrit avec un esprit, une verve!... Ça doit avoir un succès! J'en ai fait saisir tous les exemplaires pour en augmenter la valeur... et je les revends à mon profit! Le tour n'est pas maladroit. Ce qui était destiné à me faire du mal va me faire du bien. O Providence!... voilà comme tu confonds toujours les projets des méchants!

LOUISE, bas, à la comtesse.

Il a l'air de bonne humeur.

LA COMTESSE, de même.

Il médite quelque méchant tour.

MAZARIN, toujours à lui-même.

Six cents écus!... C'est égal, *per Dio!* ça ne se vend plus comme du temps de la Fronde.

LA COMTESSE, haut, à Mazarin.

Mon cher oncle ne daigne pas seulement m'apercevoir.

MAZARIN.

Ah! c'est toi, ma petite Olympie? Toujours fraîche comme la rose, *cara mia!*

LA COMTESSE.

Oui... oui... *cara mia!*... des termes d'amitié,

d'affection... comme en politique! ce qui n'empêche pas de se faire toutes les noirceurs imaginables!

MAZARIN.

Ah! l'on est dans ses jours de vapeurs, à ce qu'il paraît?... Est-ce un ruban mal attaché! une robe dont on est mécontente?...

LA COMTESSE.

Votre conscience doit vous dire quel est le motif de ma colère... Votre conscience... si vous en avez une... car les ministres... vous, surtout!

MAZARIN.

Ah! ma nièce!... Olympie!...

LA COMTESSE.

Cette place, promise à un de mes protégés...

MAZARIN.

Lequel?... car des protégés, tu en as tant!...

LA COMTESSE.

Ce jeune et aimable cavalier.

MAZARIN.

Tes protégés sont tous jeunes et aimables.

LA COMTESSE.

Celui pour qui vous m'avez promis un régiment... ce régiment, ne l'avez-vous pas donné à M. de Saint-Valier?

MAZARIN.

Point du tout.

LA COMTESSE.

Comment! il me l'a dit lui-même. Il vous a vu prendre la plume et tracer les premières lettres de son nom!

MAZARIN.

C'est vrai... mais je n'ai pas fini comme j'ai commencé. Il y a tant de noms dont les premières lettres sont les mêmes! (Souriant.) Tant de gens qui commencent par être saints!

LA COMTESSE.

Oh! ne croyez pas vous en tirer par une plaisanterie!

MAZARIN.

Bon! bon! le premier bal fera passer cette grande colère! (A Louise. Bonjour, Louise. Quel air tremblant, agité!... Pourquoi ces yeux rouges?)

LA COMTESSE.

Sa sollicitude bien naturelle pour votre santé...

MAZARIN, ironiquement.

Ah! oui... pour ma santé... c'est juste! ils étaient là ce matin une foule, qui venaient aussi s'informer de ma santé...

LOUISE.

Ah! monseigneur!...

MAZARIN, continuant.

Excellents amis!... Quel zèle!... Quelle charité!... Ils finiraient par en être plus malades que moi-même. (A Guénaud. Tu vois, Guénaud: si tu ne veux pas que toute la France meure avant moi, dépêche-toi de me guérir.

GUÉNAUD.

Je ne demande pas mieux, monseigneur.

MAZARIN.

Ni moi non plus. (Apercevant de Vallon, et l'examinant un instant.) Eh! mais, voilà une figure que je n'ai jamais vue, ce me semble.

DE VALLON, à part.

Ce maudit homme a un regard!...

LA COMTESSE.

Jamais, en effet, mon oncle... car ce jeune cavalier est un confrère... un neveu... que M. Guénaud a fait venir de Montpellier tout exprès pour le seconder dans les soins qu'il vous donne. (Elle fait un geste de silence à Guénaud.)

MAZARIN.

Ah! ce cavalier est médecin? A sa tournure, je ne m'en serais pas douté.

LA COMTESSE, à part.

Cette fois, je n'avais pas pensé à la tournure.

MAZARIN.

Je l'aurais pris plutôt pour un capitaine de cavalerie... et je m'y connais, moi qui le fus jadis, avant de passer...

DE VALLON.

Aussi, monseigneur, n'est-ce là qu'un costume de voyage... et je dois m'excuser auprès de Votre Éminence...

MAZARIN.

Mais tu ne m'as jamais dit que tu cusses un neveu, Guénaud.

GUÉNAUD, embarrassé.

C'est vrai, monseigneur. Vous savez que... quelquefois, un neveu... on ne s'en vante pas dans les familles... Et puis... moi-même, je ne me doutais guère... je n'avais pas prévu... que je me verrais bientôt dans la triste nécessité... (A part, dominé par le regard de la comtesse.) Maudite position!

MAZARIN.

D'appeler quelqu'un à ton aide?... Ah çà! tu ne sais donc plus ton métier?

DE VALLON.

Permettez-moi, Éminence, de justifier le docteur du silence qu'il a gardé envers vous sur mon compte. (D'un ton léger.) D'abord, je vous avouerai que l'oncle et le neveu ici présents ne sont pas très-cousins.

MAZARIN, à part, souriant.

Il est original!

DE VALLON.

Je suis loin de reprocher à mon cher oncle de m'avoir traité jusqu'à ce jour comme un étranger... il avait ses raisons... Je conviens même que, de ma part, il y a eu réciprocité.

LOUISE, à part.

Il va se trahir!

MAZARIN.

Vous êtes un mauvais sujet, je vois cela.

DE VALLON, s'inclinant.

Monseigneur voit tout, mais, s'il daignait aussi tout entendre, peut-être me jugerait-il moins défavorablement.

MAZARIN.

Parlez... aussi bien votre franchise m'amuse.

DE VALLON.

Monseigneur est bien bon.

LOUISE, à part.

Que va-t-il dire?

DE VALLON, avec assurance.

Vous saurez donc que mon oncle et moi ne voyons pas du tout de même en médecine.

GUÉNAUD, vivement.

Je l'espère bien!

DE VALLON.

Toutes nos affections, suivant lui, dépendent du physique, et, suivant moi, du moral; en un mot, il est dans un monde, et moi dans un autre.

MAZARIN, souriant.

C'est ce qui fait que vous n'avez jamais pu vous rencontrer.

DE VALLON.

Précisément.

GUÉNAUD, bas, à la comtesse.

Quelle audace!

DE VALLON.

Ainsi, par exemple... (Par une transition brusque.) Votre poulx, monseigneur, si vous voulez bien...

MAZARIN, après un moment de surprise et d'hésitation.

Parbleu! je suis curieux d'éprouver sa science... (A Guénaud.) Tu es toujours le médecin Tant-Pis, toi, Guénaud.

GUÉNAUD, durement.

La vérité avant tout, monseigneur.

MAZARIN.

Et quand elle est triste?

GUÉNAUD.

Tant pis!

MAZARIN.

Là, qu'est-ce que je disais?...

DE VALLON, tenant toujours la main de Mazarin.

*Pulsus creber, impatient... altissimus...*

GUÉNAUD, bas, à la comtesse.

Tout le monde s'en mêle.

DE VALLON.

Poulx de malade, dirait M. Guénaud, et moi, je dis : poulx de ministre.

GUÉNAUD.

Il est sorcier.

DE VALLON.

De grand ministre! de ministre immortel! (Il quitte la main de Mazarin.)

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

Vous, monseigneur, craindre pour votre vie!...

Ces mouvements d'un sang trop généreux

N'annoncent pas une fièvre ennemie...

Non, ces transports brûlants, impétueux,

C'est le génie, et sa force, et ses feux.

L'homme d'État, et vous pouvez m'en croire,

Qui sait si bien, préparant l'avenir,

Servir son roi, la France et conquérir

Pour son pays le bonheur et la gloire,

Cet homme-là ne doit jamais mourir.

MAZARIN, satisfait.

*Corpo di Bacco!* il y a de bonnes idées dans cette tête-là!

DE VALLON, à lui-même.

Il paraît flatté.

MAZARIN, par réflexion.

Ah çà! mon petit Esculape... tu viens bien de me promettre que je vivrais longtemps après ma mort; mais avant?

DE VALLON.

Avant, monseigneur? Et qu'est-ce qui vous empêche de prendre un à-compte de cent années sur votre immortalité?...

GUÉNAUD, à part, se contenant à peine.

Quelle impudence!... je n'y tiens plus.

MAZARIN.

Au fait, il est toujours plus sûr de se faire payer d'avance. Et pourquoi ne vivrais-je pas cent années? (Il s'anime et se promène.) *Bone Deus!*... Je me sens une force, une vigueur... Il a raison: l'effet du moral sur le physique... Eh bien! Guénaud, que dis-tu des prophéties de notre jeune docteur languedocien?

GUÉNAUD, avec humeur.

Je dis, monseigneur... je dis...

MAZARIN, achevant en souriant.

Que le Languedoc touche à la Gascogne, n'est-ce pas?... Jalousie de métier!... Et moi, je soutiens que ton neveu dit vrai... Je suis donc assuré, maintenant, de voir la noce de Louise, ma jolie pupille, avec M. le marquis de Mancini. (Mouvement de de Vallon. Mais, pour plus de certitude, j'ai décidé que ce mariage aurait lieu dans quelques jours.

DE VALLON.

Vous avez le temps, monseigneur, ne vous pressez pas.

MAZARIN, vivement.

Au contraire, je veux me presser... je veux en finir. Moi, Giulio Mazarini, qui ai vaincu la Fronde, je semblerais reculer devant une fantaisie de jeune fille!... (A Louise.) Car je sais, mademoiselle, que cette mauvaise tête de Vallon vous tient toujours au cœur... (S'animant.) Un écervelé, un fou... etc...

DE VALLON.

Calmez-vous, monseigneur, vous allez vous faire mal!...

MAZARIN.

S'il s'avisait jamais de rentrer en France, la Bastille n'en répondrait, et pour longtemps.

LOUISE, avec effroi.

La Bastille!

MAZARIN.

Oui, mademoiselle.

LA COMTESSE.

Eh! mon Dieu! à quoi bon vous tourmenter ainsi d'un événement... (Avec intention.) qui ne peut plus arriver... grâce à la surveillance de vos agents...

DE VALLON.

Dirigés par un ministre dont l'infatigable génie...

MAZARIN, calé par cet éloge.

*Vraiment...* docteur, *vraiment...* Mazarin est toujours Mazarin!... Ce n'est pas le travail, c'est le repos qui me fatigue... Je dirai même que, parfois, la Fronde me manque. Entendre sans cesse crier sous ses fenêtres, pendant trois ou quatre ans: «A bas le Mazarin! A bas l'Italien maudit! le traître!» quel bruit! quel concert! comme ça réveille!... et être forcé de trouver sans cesse quelque ruse, quelque moyen de se défendre, n'avoir pas un instant, pas une minute de repos... lutter seul contre tout un peuple qui vous poursuit et vous menace le soir, le matin, la nuit, le jour, du cri mille fois répété de *Mort au Mazarin!*... voilà, mon enfant, voilà ce qui s'appelle vivre! Tandis qu'à présent tout est tranquille: à peine de temps en temps quelques sourdes cabales, et dans mon intérieur une opposition de jeune fille et les chances du jeu, voilà tous mes sujets d'émotion!... A propos, Olympe, n'oublions pas que nous avons ce soir grande réception, et que ton mari, le cher comte de Soissons, doit me donner ma revanche au lansquenet.

LA COMTESSE.

Votre revanche!... Et c'est vous, au contraire, qui lui avez gagné, la dernière fois, cent pistoles.

MAZARIN.

Oui, mais c'était soixante de moins que le jour précédent... Tu vois bien qu'il me redoit quelque chose.

DE VALLON, à part.

Le vieux juif!

MAZARIN.

Ton neveu m'a bien jugé, Guénaud, il a du mérite: je t'en fais mon compliment; je le pousserai, il ira loin.

GUÉNAUD, à part.

Jusqu'à la Bastille.

MAZARIN.

Qu'on me laisse seul, à présent... j'ai à travailler, et je ne me suis jamais senti mieux disposé. (Tout le monde sort, excepté Guénaud. La comtesse, en se retirant, semble remercier Guénaud de sa discrétion et lui recommander de nouveau le plus grand secret.)

SCÈNE VII.

MAZARIN, GUÉNAUD.

GUÉNAUD, s'arrêtant au bout.

Il faut absolument que je lui parle.

MAZARIN, s'asseyant.

Ah! les voilà partis! il était temps! Que le rôle d'un homme qui se porte bien est fatigant pour un malade!

GUÉNAUD, à part.

C'est qu'il serait capable, sur les belles paroles

de mon prétendu neveu, de se laisser administrer les drogues les plus malfaisantes.

MAZARIN, avec impatience, il soule.

Mon sort doit être décidé... tout me dit que, grâce aux mesures que j'ai prises, ma dernière ambition...

GUÉNAUD.

Monseigneur!... Bern n'in entre.)

MAZARIN.

Dès que le courrier de Rome arrivera, qu'on m'apporte ses dépêches. (Bernouin sort.)

GUÉNAUD.

Monseigneur...

MAZARIN.

Encore toi, Guénaud! qu'est-ce?

GUÉNAUD, se reprenant.

Je voulais vous parler de mon neveu, monseigneur... (Avec embarras.) Ce jeune médecin qui... que...

MAZARIN.

Un habile homme!...

GUÉNAUD.

Certainement, je ne lui conteste pas quelque talent... un genre d'habileté...

MAZARIN.

Parbleu! tu l'as appelé toi-même pour t'aider de ses lumières.

GUÉNAUD.

Je l'ai appelé... sans doute... sans doute... mais il ne faut pas pour cela... enfin, monseigneur, je vous supplie de ne rien faire, de ne rien prendre, sans me consulter.

MAZARIN.

C'est-à-dire que te voilà décidément jaloux de ton neveu.

GUÉNAUD, avec suffisance.

Cela n'est pas possible, monseigneur. Mais les jeunes gens, parce qu'ils se portent bien... croient facilement à la santé de tout le monde.

MAZARIN, avec humeur.

Ah! tu reviens encore sur ce chapitre-là! Tu tiens donc bien à ce que je sois malade, à ce que je quitte le pouvoir? (Le regardant fixement.) Est-ce que tu serais le médecin de mon successeur?

GUÉNAUD.

Ah! quelle idée! M. le cardinal sait bien que son intérêt seul...

MAZARIN, s'échauffant.

En ministre, Guénaud, ne doit abandonner le pouvoir qu'avec la vie!... Et encore!...

GUÉNAUD.

Qui vous parle de cela? Seulement, je voulais...

MAZARIN.

Moi, quitter des trésors amassés avec tant de peines! tant de richesses que j'ai comptées et pesées moi-même pistole par pistole! (Entrainant Guénaud vers une porte du fond.) Tiens, vois-tu là-bas, dans ma galerie, ce Rubens? il m'a coûté... non, mais il vaut plus de 20 000 écus... ce Raphaël en vaut plus de 25 000... et les autres, à

proportion... J'en ai pour 1 500 000 livres au moins!... et mes seigneuries, mes châteaux, mes bois, mes abbayes... renoncées à tout cela! partir, et ne rien emporter! rien!... Allons donc! est-ce que c'est possible!... Ainsi, Guénaud, calme tes inquiétudes...

Au du *Carnaval de Béranger.*

Et va trouver sans tarder davantage,  
Ces courtisans, ces flatteurs envieux,  
Dans mes salons attendant mon passage;  
Fais bien surtout, fais briller à leurs yeux  
Des traits heureux que la gaieté colore,  
Un front riant où chacun lise écrit :  
Le Mazarin vivra vingt ans encore!  
Et puissent-ils en mourir de dépit!

Va, et reviens m'annoncer cette bonne nouvelle...

GUÉNAUD.

Soit... puisque c'est pour le moment la seule potion calmante que vous veuillez recevoir de moi. (Il sort.)

## SCÈNE VIII.

MAZARIN, seul.

Comme ils vont enragés, quand Guénaud leur dira... Oh! quelle idée!... si pour en finir plus vite avec mes ennemis... cette crise qu'ils espèrent, je l'avais à l'instant... tandis que je me porte bien? Si je faisais répandre le bruit qu'elle est plus forte que les précédentes? que je suis enfin à toute extrémité... Dans l'ivresse d'un prochain triomphe, ils se trahiraient aussitôt... et alors... (Il soule.)

## SCÈNE IX.

MAZARIN, BERNOUIN.

MAZARIN, à Bernouin qui entre.

Écoute-moi, Bernouin... Je suis malade, très-malade.

BERNOUIN, le regardant.

En effet, monseigneur, vous paraissez...

MAZARIN, vivement.

Eh! non, imbécile, je ne parais pas... mais je veux paraître souffrant, abattu, presque mort... tu vas parcourir les salons en annonçant cette triste nouvelle aux nombreux courtisans qui s'y trouvent réunis.

BERNOUIN, souriant.

Je comprends, monseigneur.

MAZARIN.

Eh! non, tu ne comprends pas. Mais obéis toujours; prends bien surtout un visage de circonstance... Allons, pars, et fais venir en même temps le neveu de Guénaud.

BERNOUIN.

Oui, monseigneur. (Il sort.)

## SCÈNE X.

MAZARIN, seul.

Maintenant, si le courrier d'Italie pouvait arriver avec une bonne nouvelle! le pontificat serait

une bien belle porte pour sortir du pouvoir temporel, comme m'en presse Guénaud. (Souspirant.) Mais Rome me l'ouvrira-t-elle? Et ce courrier qui n'arrive pas! Mettons toujours un peu d'ordre dans mes affaires. S'asseyant devant son bureau dont il ouvre un tiroir. D'abord les pistoles du comte de Soissons, que je n'ai pas encore pesées... (Après avoir successivement vérifié plusieurs pièces.) En voici une qui n'a pas le poids, ni celle-ci... avec ce cher neveu, ceux qui gagnent perdent toujours quelque chose!... huit pièces de contrebande! c'est fort peu loyal... je les passerai ce soir dans mon enjeu. (Il serre l'or et les balances.) Voyons maintenant mes papiers. (En prenant plusieurs successivement.) Le plan détaillé de ma dernière opération sur les finances, avec laquelle je pourrais facilement gagner deux petits millions; mais un seul me suffira... Il faut de la conscience. Prenant un autre papier. Le traité avec la Savoie... (Passant à un autre.) Ah! voilà ce que je cherche. (Il lit la suscription suivante, après avoir regardé autour de lui.) « Arrangement par lequel le roi d'Espagne promet de ne pas contrarier mon élection à la papauté, si je réussis à persuader à Louis XIV de se contenter de la place d'Avesnes, au lieu de celle de Caubray, parmi les villes rendues à la France. » Le marché est bon... pour Sa Majesté catholique; il est bon aussi... pour moi... Mais pour Sa Majesté tré-chrétienne! Il ne faudrait qu'un pareil témoignage entre les mains de mes ennemis... Heureusement qu'aujourd'hui même je pourrai l'anéantir. (Bernouin entre.)

BERNOUIN.

Monseigneur...

MAZARIN, surpris, avec humeur.

Eh bien! qu'est-ce? je n'ai pas appelé.

BERNOUIN, lui présentant un paquet.

Le courrier d'Italie.

MAZARIN, se levant vivement et arrachant le paquet des mains de Bernouin.

Donne! (Bernouin sort.) Voilà donc enfin la décision du conclave! Là, sous ce pli!... C'est singulier! tout à l'heure j'étais impatient de savoir... et maintenant je tarde... j'hésite à rompre ce cachet... fi donc! moi, trembler ainsi!... Mon élection n'est-elle pas certaine? Oui, oui, le monde chrétien tout entier va s'incliner devant Mazarin... et le souverain pontife s'appelle aujourd'hui Jules IV!... (Il brise le cachet et lit la dépêche.) Que vois-je!... (Dans la plus grande agitation.) Qu'ai-je lu? Mais non, c'est impossible! pourtant, c'est bien de la main de l'ambassadeur... (Les yeux sur le papier.) Alexandre VII!... oh! honte!... oh! trahison! (Voulant relire. Ma vue se trouble; mes genoux fléchissent... (Dans le dernier accablement.) Je sulloque... cette nouvelle me tue! (Il se traîne vers son fauteuil, dans lequel il se laisse tomber.) A moi, Guénaud!... à moi!... oh! j'étouffe!... je me meurs!... (Dans un mouvement convulsif, il fait tomber

à terre le papier contenant l'arrangement avec l'Espagne. — Musique à l'orchestre, jusqu'à la sortie de Mazarin.

## SCÈNE XI.

MAZARIN, (vanou). DE VALLON,  
BERNOUIN, puis GUÉNAUD.

DE VALLON, entrant suivi de Bernouin, qui lui montre le cardinal. A part, avec inquiétude.

Que peut-il me vouloir? Haut. Monseigneur, me voici à vos ordres. (S'approchant de Mazarin qui ne répond pas. Mais il est évanoui... sans connaissance... Ah! mon Dieu! serait-ce pour le soigner qu'il m'aurait fait appeler?

BERNOUIN, examinant à l'écart.

Le voilà qui commence à jouer son rôle. Ne dirait-on pas à le voir étendu dans son fauteuil... Quel air naturel! l'excellent comédien!

DE VALLON, très-inquiet.

Que faire? comment m'y prendre?... quelle position!... et qu'un médecin doit être embarrassé devant son premier malade... surtout quand il n'est pas médecin!

GUÉNAUD, entrant avec deux valets.

Monseigneur... que vois-je! en quel état!

BERNOUIN, à part.

Est-ce qu'il serait malade tout de bon? avec cet homme-là on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

MAZARIN, reprenant à demi connaissance.

Ce n'est rien... ce n'est rien!

GUÉNAUD, l'examinant.

Ah! Dieu merci! les couleurs reviennent! non, ce ne sera rien. Bernouin, hâtez-vous de conduire votre maître dans sa chambre (Les valets emmènent Mazarin en le soutenant.

DE VALLON, à lui-même.

Ma foi! il a bien fait de venir à mon aide.

GUÉNAUD, revenant à de Vallon.

Comment! c'est vous, monsieur, que je trouve seul ici, sans que vous ayez songé à me faire prévenir! Vous, ignorant! vous, profane!

DE VALLON.

Eh! monsieur! allez donc d'abord secourir votre malade.

AIR: *Tu ne sais pas, jeune imprudent.*

Vous vous préparez des regrets;  
Au lieu d'exercer votre langue,  
Tirez-le du danger; après,  
Vous me ferez votre harangue.

GUÉNAUD, se contenant à peine, avec ironie.  
Faut de zèle vous fait honneur.  
Je publierai votre mort;  
Et comptez, monsieur le docteur,  
Qu'on vous paie votre visite.

Il sort en le menaçant.

## SCÈNE XII.

DE VALLON, seul.

Il est furieux, le cher Esculape; il s'imagine que je veux empiéter sur ses fonctions. (Apercevant le

papier que Mazarin a fait tomber.) Mais quel est cet écrit, échappé sans doute aux mains du cardinal? L'ordre peut-être de me faire enfermer à la Bastille? (Lisant. « Arrangement par lequel le roi d'Espagne promet de... » Que vois-je? le roi trahi par Mazarin!... Vous êtes bien heureux, monsieur le cardinal, que cet écrit soit tombé entre des mains aussi loyales que les miennes! tout autre à ma place ne songerait qu'à vous perdre: moi je ne veux que me défendre. Oh! maintenant, quoi qu'il puisse arriver... » Regardant à gauche.) Ciel! le cardinal! déjà sur pied! s'il se doutait!... Justement, il vient de ce côté... Eh! vite! allons trouver notre protectrice, madame de Soissons, et nous consulter avec elle. (Il sort par la droite, au moment où Mazarin paraît à la porte de sa chambre.)

## SCÈNE XIII.

MAZARIN, entrant malgré les efforts que Guénaud fait pour le retenir, GUÉNAUD.

GUÉNAUD.

Monseigneur, calmez-vous, de grâce...

MAZARIN.

Laisse-moi, laisse-moi...

GUÉNAUD.

Cette agitation, après une crise pareille...

MAZARIN.

Va-t'en... va-t'en... te dis-je, il faut... je veux... (Il court à la table, saisit avidement le papier qu'il y trouve. Ah! jetant les yeux dessus, à lui-même, avec abattement.) Alexandre VII!... la nouvelle qui m'a tué!... Ce n'est pas cela! il y avait un autre écrit... un autre... qu'est-il devenu?

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BERNOUIN.

BERNOUIN, entrant, à lui-même.

Déjà remis!... quand je disais que ce n'était qu'une épreuve!

MAZARIN, se retournant.

Qu'est-ce? que me veut-on?

BERNOUIN.

Un exprès vient annoncer à Votre Éminence que le jeune homme qu'on avait arrêté ce matin, et conduit devant le juge, auquel il a déclaré se nommer M. de Vallon...

MAZARIN.

M. de Vallon!... eh bien?

BERNOUIN.

A sauté par la fenêtre, et qu'on ne sait ce qu'il est devenu.

MAZARIN, en courroux.

Les maladroits! comment peut-on lâcher ce qu'on tient?... (A part.) A moins de s'évanouir. (Haut.) C'est une fuite qui leur coûtera cher.

BERNOUIN.

On ajoute que toutes les mesures sont prises pour qu'il ne puisse plus sortir de Paris, et l'on

espère retrouver bientôt ses traces, car on l'a vu rôder autour du palais de Votre Éminence.

MAZARIN.

Autour de mon palais? (A part.) Quelle idée! ce serait d'une audace! (Appelant, il se lève.) Bernouin!

BERNOUIN, qui allait sortir.

Monseigneur?

MAZARIN, regardant Guénaud.

Le neveu de Guénaud, que je l'avais envoyé prévenir, m'a donné des soins, n'est-ce pas?

GUÉNAUD, à part.

Comme il me regarde!

BERNOUIN.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Il est resté là... près de mon fauteuil?

BERNOUIN.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Qu'il revienne sur-le-champ, je le veux. (Ici, Guénaud tout tremblant donne une potion à Mazarin qui la boit, Bernouin sort.)

GUÉNAUD, à part.

Cette maudite parenté me portera malheur.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, LOUISE, DE VALLON.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! mon oncle, qu'y a-t-il?

MAZARIN.

Ah! c'est vous, mesdames! il paraît que l'on a le temps de faire un voyage dans l'autre monde et d'en revenir, avant que vous ayez connaissance du départ et du retour. (A Guénaud qui va pour sortir.) Demeure, Guénaud.

LA COMTESSE.

On vient seulement de m'apprendre...

MAZARIN.

Ah oui! notre jeune Esculape de Montpellier, sans doute? lui qui a eu pour moi les soins les mieux entendus et les plus désintéressés.

DE VALLON, à part.

Se douterait-il?

MAZARIN.

Mais, dis-moi, Guénaud, lorsque tu l'as mandé près de toi... si à propos, y avait-il longtemps que tu ne l'avais vu, ce cher neveu?

GUÉNAUD.

Très-longtemps, Éminence.

MAZARIN.

Et malgré cela, tu n'as pas eu de peine à le reconnaître?

GUÉNAUD.

Beaucoup, au contraire.

MAZARIN.

Il est vrai que la voix du sang... Et puis, il y a toujours un air de famille.



GUÉNAUD, stupéfait.

Vous trouvez qu'il me ressemble ?

DE VALLON, à part.

C'est un peu fort.

LOUISE, bas à la comtesse.

Je suis sûre qu'il sait tout.

LA COMTESSE, de même.

Ne vous troublez pas.

MAZARIN, les examinant.

Eh mais, qu'avez-vous donc tous ? pourquoi cette inquiétude?... rassurez-vous ! je vais bien, parfaitement bien ! il n'y a plus le moindre danger... pour moi !... Ah ! j'y suis maintenant ; en effet, il est une chose qui doit vous intéresser encore plus que le rétablissement de ma santé, vous surtout, ma chère pupille.

LOUISE

Quoi donc, monseigneur ?

MAZARIN.

Eh mais, le départ de M. de Vallon de la terre d'exil et son arrivée à Paris.

LOUISE, à part.

Ciel ! (Haut.) Mais... je vous assure, monseigneur... que j'ignorais...

MAZARIN.

Oh ! que non... mais ce n'est pas tout... vous en savez encore davantage, et vous pourriez dire au besoin où il est en ce moment... et moi aussi. (Mouvement d'effroi de Louise, dont les regards se portent involontairement sur de Vallon. A part.) C'est lui. (Haut, se tournant vers de Vallon.) Monsieur, il est inutile de feindre plus longtemps... vous êtes le chevalier de Vallon.

LOUISE, à part.

Nous sommes perdus.

DE VALLON, passant au milieu.

Eh bien, oui, je suis le chevalier de Vallon. Deux ennemis s'entendent toujours mieux de près que de loin, et c'est ce qui m'a donné la hardiesse de venir vous trouver jusqu'ici.

MAZARIN, à part.

Tant d'assurance n'est pas naturelle... (Haut.) Eh bien ! monsieur, je vous écoute.

DE VALLON.

Nous ne sommes pas seuls, monseigneur.

MAZARIN.

C'est juste... qu'on nous laisse. (A Louise.) Vous, mademoiselle, veuillez vous rendre avec ma nièce dans votre appartement. (Aux autres.) Vous, dans la galerie, vous attendrez mes ordres.

LA COMTESSE.

De grâce, mon cher oncle, un peu d'indulgence !

MAZARIN, avec ironie.

Monsieur n'en a pas besoin... nous traitons d'égal à égal. (Tout le monde sort.)

H.

## SCÈNE XVI.

MAZARIN, DE VALLON.

MAZARIN.

Vous voyez, monsieur, que j'y mets de la complaisance.

DE VALLON.

Je vous en remercie, monseigneur. D'abord j'éprouve le besoin de vous assurer que vos persécutions, votre injustice à mon égard, n'ont fait naître en moi aucun sentiment de haine, aucun désir de vengeance.

MAZARIN, avec ironie.

Vous êtes généreux.

DE VALLON, continuant.

Je suis venu au contraire dans les dispositions les plus pacifiques, et il dépend de vous de me compter au nombre de vos plus zélés partisans.

MAZARIN.

Vraiment ? certes la conquête n'est pas à dédaigner.

DE VALLON, continuant toujours.

Enfin, ce serait bien malgré moi et avec le plus vif regret que je me verrais forcé de me prévaloir contre Votre Éminence du hasard qui a fait tomber entre mes mains...

MAZARIN, avec explosion.

Ainsi, c'est toi ! tu en conviens, qui as eu l'infamie de me dérober...

DE VALLON.

Fort heureusement pour vous, monseigneur, car cet écrit dont un autre aurait pu faire un funeste usage, je suis prêt à vous le rendre.

MAZARIN, vivement.

Dis-tu bien vrai ? Il tend la main.

DE VALLON.

Mais à une condition.

MAZARIN.

Laquelle ?

DE VALLON.

C'est qu'à l'instant même et devant tout le monde vous allez m'accorder la main de votre pupille.

MAZARIN, à part.

L'insolent ! (Se contenant à peine, après une pause.) Fort bien, monsieur... commencez par me remettre... et nous verrons après.

DE VALLON.

Oh ! non pas, monseigneur, je suis de ceux qui vous rendent justice... Mazarin est toujours Mazarin !... donnant, donnant... Je vous l'ai dit... à l'instant même, devant tout le monde.

MAZARIN.

Ah ! vous tenez à ce que ce soit devant tout le monde... Eh bien ! vous allez être satisfait. (Il appelle.) Holà ! à moi, qu'on vienne.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GUÉNAUD, VALETS, GARDES  
DU CARDINAL, accourant.

MAZARIN, aux valets et aux gardes.  
Gardez les portes! veillez à toutes les issues!

DE VALLON, à part.

Quel est son projet?

MAZARIN, aux mêmes.

Et qu'on s'empare de cet homme.

DE VALLON, surpris.

De quoi donc suis-je coupable, monseigneur?

MAZARIN.

Tu me le demandes, malheureux! quand tu as osé, abusant de l'entretien que j'avais eu la faiblesse de t'accorder, me contraindre, moi, ministre du Roi de France, à signer une promesse infame!

DE VALLON.

Mais, monseigneur...

MAZARIN.

Une promesse que je d'savoue, qui me couvrirait de honte, si elle avait été volontaire.

GUÉNAUD.

Eh bien! on n'avait donné là un joli neveu!

DE VALLON.

Que dites-vous, au nom du ciel?

MAZARIN.

Je dis... je dis... que tu es un agent de l'Espagne... un intrigant payé par mes ennemis, mais je saurai déjouer cet odieux complot.

DE VALLON, à part.

Je commence à comprendre.

MAZARIN.

Qu'on le fouille... à l'instant... là devant moi, et qu'on lui reprenne...

DE VALLON, bas.

Très-bien, monseigneur! oh! vous êtes un grand ministre, et je baise la tête devant les inspirations de votre génie... Cependant le moyen que je vous proposais tout à l'heure valait beaucoup mieux, je vous jure.

MAZARIN, aux valets.

Eh bien, qu'attendez-vous pour m'obéir?

DE VALLON, les repoussant.

Un moment. (A Mazarin.) Monseigneur, foi de gentilhomme! je n'ai pas sur moi l'objet de vos recherches... (Bassant la voix.) Et vous devez me croire, car, franchement, je serais bien maladroit, bien indigne de vous, si je ne l'avais pas mis en sûreté.

MAZARIN, vivement.

Et qu'en as-tu fait, malheureux? tu veux donc ma ruine?

DE VALLON.

Je ne veux que Louise, Monseigneur.

MAZARIN.

Je ne veux que Louise! je ne veux que Louise... (A lui-même.) En attendant, le fourbe m'a dérobé un papier pour lequel certaines gens donne-

raient un million... Mais j'y songe, Guénaud doit être son complice, c'est lui qui me l'a amené... (A Guénaud.) Approche, Guénaud: qu'est-ce qui t'a porté, toi, mon médecin, qui me dois tout, ta réputation, tes richesses, à me présenter mon ennemi comme ton neveu?

GUÉNAUD.

Corblen! monseigneur, je ne vous l'ai pas présentée... je me suis contenté de l'accepter, c'est bien assez comme ça.

MAZARIN, réfléchissant.

Il a raison... c'est ma nièce... et alors... c'est elle qui est la dépositaire. (A ses gardes.) Conduisez Monsieur dans cette pièce, vous m'en répondrez sur votre tête. (Tout le monde sort.) Ah! madame de Soissons! madame de Soissons! vous êtes bien fine! mais on peut encore lutter contre vous... La voici.

## SCÈNE XVIII.

MAZARIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, entrant, à part.

Il est seul! La crise a dû être vive, mais il n'est pas au bout, il faudra bien qu'il cède.

MAZARIN, à part.

Elle vient sans doute me dicter des conditions... ah! son protégé me paiera cher...

LA COMTESSE, s'approchant, d'un ton caressant.

Eh bien! mon oncle, vous avez causé avec M. de Vallon? n'est-ce pas que c'est un brave et loyal jeune homme?

MAZARIN, à part.

Un voleur!

LA COMTESSE, continuant.

Je gage que vous vous entendez maintenant ensemble à merveille?

MAZARIN.

Oui, à merveille. (A part.) J'espère bien le faire pendre. (Haut.) Mais c'est avec toi surtout, ma chère Olympe, que je voudrais m'entendre.

LA COMTESSE, à part.

Avec moi?

MAZARIN.

Oh! c'est que j'ai eu bien des torts à ton égard, mon enfant.

LA COMTESSE.

Vous, mon oncle? (A part.) Il veut me séduire!

MAZARIN.

Tu feins de les avoir oubliés, petite dissimulée que tu es! mais nous t'apaiserons... au lieu d'un régiment que tu m'avais demandé pour ton danseur... il en aura deux.

LA COMTESSE, avec indifférence.

Je n'en veux plus.

MAZARIN.

Pourquoi donc?

LA COMTESSE.

D'abord, mon protégé n'est bon qu'à danser le menuet.

MAZARIN.

Eh! s'il le dause bien, c'est déjà quelque chose.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle, un grand ministre comme vous ne doit pas commettre une injustice... Mais si vous tenez à m'être agréable...

MAZARIN.

Si j'y tiens! peux-tu en douter?

LA COMTESSE.

Je solliciterai de vous une faveur qui ne compromettra ni votre gloire... ni les intérêts de la France.

MAZARIN.

Parle! j'ai hâte de te le prouver...

LA COMTESSE.

Eh bien! le gentilhomme de la rue Saint-Antoine qui m'a rendu un si grand service... c'est M. de Vallon.

MAZARIN.

M. de Vallon!

LA COMTESSE.

Et je vous demande pour lui la main de Louise.

MAZARIN, à part.

Nous y voilà! (Haut.) Et tu viens me proposer de me remettre en échange certain écrit...

LA COMTESSE, à part.

Nous y voici!

MAZARIN, continuant.

Car tu ne voudrais pas risquer de perdre un oncle qui t'a toujours comblé de tendresse et de bienfaits.

LA COMTESSE.

Qui? moi? Oh! j'en suis incapable. (A part.) Je le tiens. (Haut.) Mais une femme, voyez-vous, a la tête légère... elle a ordinairement fort peu de soin de ce qu'on lui confie... fût-ce un papier de la plus haute importance... et qui peut affirmer qu'un beau jour, sans le vouloir, je ne laisserai pas tomber l'objet en question, juste sur les pas de votre plus mortel ennemi, qui n'aura qu'à se baisser pour le ramasser?

MAZARIN, à part.

Ah! ma nièce, vous osez me menacer! (Haut.) Fort bien... mais il ne me serait peut-être pas bien difficile non plus de laisser tomber, sans le vouloir aussi, sur les pas de ton plus mortel... de ton époux, par exemple, certaine lettre... écrite de ta main... et adressée...

LA COMTESSE, vivement.

A qui, mon oncle?

MAZARIN.

Comment! à qui? ah! ma bonne amie! prends garde, une pareille incertitude de ta part pourrait faire supposer... Enfin je suis bien aise que tu saches... que j'ai là, quelque part... comme toi, en lieu sûr... (Il prend adroitement sur la table une feuille de papier blanc, que, tout en parlant, il plie en forme de lettre et glisse dans son pourpoint.) de quoi me montrer aussi bon oncle que tu te montreras bonne nièce.

LA COMTESSE, inquiète, à part.

Ma dernière lettre peut-être au comte de No-gent... oh! si mon mari... je serais perdue. (Haut.) Vous n'abuserez pas...

MAZARIN, jouant avec la fausse lettre qu'il tire à moitié pour la faire voir.

Cela te regarde. — (Tremolo. — L'horloge sonne. — A part.) Qu'entends-je? l'heure de ma réception!... et je n'ai pas encore le maudit papier!

LA COMTESSE, à part.

C'est qu'il est capable de tout! Oh! quelle idée! eh bien! non, il ne l'emportera pas. (Haut.) Songez que c'est vous qui me forcez à trahir ces pauvres jeunes gens, et que cette mauvaise action retombera sur vous.

MAZARIN.

Je prends le péché sur moi. (A part.) Un de plus ou de moins...

LA COMTESSE.

Aucun autre moyen de savoir...

MAZARIN, tendant la main.

Aucun, cher ange; donne.

LA COMTESSE.

Un moment, et ma lettre?

MAZARIN.

C'est juste. (Il lui donne le papier.) Tu le vois, je ne suis pas défilant, je commence : à ton tour maintenant.

LA COMTESSE.

Voici. (Elle lui donne un papier.)

MAZARIN, avec triomphe.

Enfin!

LA COMTESSE, qui a ouvert vivement.

Que vois-je!... une feuille blanche.

MAZARIN, même jeu.

Que vois-je! une chanson... et contre moi, encore!

LA COMTESSE.

Ah! mon oncle, vous vous êtes moqué de moi!

MAZARIN.

Eh mais!... il ne me semble que de ton côté...

LA COMTESSE, avec abandon.

Je n'avais rien de mieux à vous offrir.

MAZARIN, de même.

Ni moi.

LA COMTESSE, vivement.

Comment! vous n'aviez pas ma lettre?

MAZARIN, de même.

Comment! tu n'avais pas mon écrit? (Ils partent tous les deux d'un éclat de rire.)

## SCÈNE XIX.

LES MEMES, DAMES, COURTISANS.

CHOEUR.

*Mus. en Chœur.*

Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur!  
Au jeu Monseigneur nous corromp!  
Perdre, alors qu'on fait sa partie,  
C'est encore avoir du bonheur!

MAZARIN, s'avancant vers les courtisans.

Soyez les bienvenus comme toujours, messieurs. C'est l'intérêt que vous portez à ma santé... et à mon argent qui vous amène ici! nous tâcherons de garder l'une et de ne pas perdre l'autre. (A part.) Qui sait? mon recœur est peut-être au milieu de ces gens-là. (Haut.) Messieurs de Saint-Luc, de Montucillan et de Rouvroy, vous me devez une revanche, prenons place. (Les trois courtisans s'assoyent; Mazarin s'étend sur une causeuse, la comtesse enveloppe ses pieds dans un grand manteau qu'elle jette sur lui, puis se place derrière la causeuse, pour suivre le jeu de son oncle. Les courtisans se disposent en groupe comme dans le tableau de Delaroche. A part.) Je jouerais bien 100 000 écus contre cette maudite promesse! (Aux joueurs.) Garde à vous, messieurs, mon jeu est superbe! espadille!... manille et baste!

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, LOUISE, puis DE VALLON,  
puis GUÉNAUD.

LOUISE, accourant, bas à la comtesse qui, en la voyant, est venue au-devant d'elle.

Il faut que je vous parle, madame.

MAZARIN, jouant.

Cœur... trèfle... (A part.) Ah! ah! Louise.

LOUISE.

Il y va du sort de M. de Vallon et du mien!

MAZARIN.

Et carreau... la vole!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc? mon enfant, expliquez-vous, qu'y a-t-il?

MAZARIN, regardant.

Eh! mais, quel air d'émotion!

LOUISE, de même.

M. de Vallon, craignant d'être conduit dans une prison d'État, redoutant quelque surprise, quelque violence, m'a remis un papier dont il vous a parlé, et qu'il dit être pour nous de la dernière importance.

MAZARIN, à part.

Que dit-elle donc à ma nièce? s'agirait-il?...

LOUISE.

Et comme je tremble de le garder en ma possession, je viens en toute hâte vous confier ce dépôt.

MAZARIN, se levant, à un seigneur.

A vous, monsieur. (Il s'approche de sa nièce.)

LA COMTESSE.

Oh! il n'y a pas un moment à perdre; donnez vite! où est-il?

LOUISE, s'apprêtant à le tirer de son sein.

Le voici.

LA COMTESSE, apercevant Mazarin qui s'est approché à pas de loup.

Laissez-le là. (Arrêtant le bras de Mazarin qui va prendre le papier, et passant entre lui et Louise.) Ah! mon oncle! (Prenant l'écrit elle-même.) Il n'y a qu'une femme qui puisse se permettre...

MAZARIN, furieux.

Olympe, remettez-moi cet écrit, je le veux... je l'exige!

LA COMTESSE, lui montrant les courtisans.

Prenez donc garde, mon oncle! ces messieurs nous observent, et vous ne voudriez pas, je suppose, leur apprendre le sujet de nos débats.

MAZARIN.

Oh! quel supplice! tenir tout un royaume sous sa main, et ne pouvoir la mettre sur un chiffon de papier!

LA COMTESSE.

Rien de plus facile, au contraire: vous savez ce que cet enfant désire: dites une parole, et aussitôt...

MAZARIN, avec rage.

Oh! que tu es bien ma nièce!

LA COMTESSE.

Allons! mon oncle, décidez-vous.

LOUISE.

Monseigneur...

MAZARIN, élevant la voix.

Qu'on fasse venir le chevalier de Vallon! (Aux courtisans.) Avant de continuer notre partie, messieurs, j'ai une nouvelle à vous annoncer. (Le chevalier de Vallon entre. A part.) Voilà le traître! (Haut, d'un air gracieux.) Approchez, chevalier. (Aux courtisans.) Oui, messieurs, c'est le chevalier de Vallon que je vous présente, non plus comme un proscrit qui a rompu son ban pour rentrer en France, mais comme un fidèle sujet qui, pendant son exil, a su rendre à Sa Majesté un signalé service.

DE VALLON, stupéfait.

Se moque-t-il?

LOUISE, bas à la comtesse.

Est-ce vrai?

LA COMTESSE, de même.

Du tout, c'est votre papier qui fait déjà son effet.

MAZARIN, continuant.

Aussi le roi me charge-t-il, monsieur, de vous complimenter sur votre belle conduite.

DE VALLON, à part.

Ma belle conduite!

MAZARIN.

Et à cette occasion, je suis heureux, pour ma part, de donner mon consentement à votre mariage avec ma chère pupille.

DE VALLON.

Se pourrait-il ?

LOUISE, courant à Mazarin.

Ah! monseigneur.

GUÉNAUD, qui vient d'entrer avec une tasse  
à la main.

Qu'entends-je! il consent...

DE VALLON, de même.

Ah! monseigneur, vous m'avez vaincu.

MAZARIN, à part.

Où, et le vainqueur paye les frais de la guerre.  
(Haut.) Nous célébrerons la noce à votre retour de  
la cour d'Espagne, près de laquelle vous allez  
remplir une importante mission.

LA COMTESSE, présentant le papier à de Vallon.

Dont voici le brevet signé de Sa Majesté.

MAZARIN, qui a constamment tenu la main vers elle  
pour l'obtenir, le saisissant au passage.

Et que je vous remettrai moi-même demain, en  
vous donnant mes dernières instructions. (A part.)  
Enfin, je le tiens! Avec menace, à la comtesse. Tu  
mériterais... mais j'ai donné ma parole... il faut  
bien une fois...

GUÉNAUD, présentant la tasse au cardinal.

Monseigneur, si vous vouliez reprendre...

MAZARIN, indiquant le papier.

Reprendre?... C'est ce que je viens de faire...  
et sans toi, Guénaud. (Aux courtisans. Allons, mes-  
sieurs, nous pouvons, maintenant, continuer notre  
partie.

LA COMTESSE.

J'ai gagné la mienne.

FIN D'UNE JOURNÉE CHEZ MAZARIN.



# LA POLKA EN PROVINCE

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,  
LE 6 AVRIL 1844.

EN COLLABORATION AVEC J. CORDIER.

PERSONNAGES

ACTEURS.

BALANDIN, greffier du tribunal. . . . .	MM. LECLÈRE
GUICHONET, son beau-frère, ancien maître d'études. . . . .	ADOLPHE.
STANISLAS, étudiant en médecine, fils de Balandin. . . . .	FÉLIX.
GODINARD, ami de Stanislas. . . . .	BALARD.
HIPPOLYTE, fille de Guichonet. . . . .	M <sup>lles</sup> EUG. DOCHE.
CLAUDINE, servante chez Balandin . . . . .	VICTORINE.

La scène se passe à Château-Chinon



# LA POLKA EN PROVINCE

Le théâtre représente un salon, table à gauche; portes sur les côtés et au fond.

## SCÈNE I.

BALANDIN, CLAUDINE.

BALANDIN, entrant avec Claudine, qui porte des livres, une mappemonde, un buste, etc., et lui indiquant un cabinet à droite du spectateur.

Vois-tu, Claudine, ce sera ici son cabinet de travail et de consultations... Tu vas y porter ces livres de science, ce buste de plâtre, et l'univers entier qui est sur cette mappemonde.

CLAUDINE.

Ah! mon Dieu, not' maître, retenez-le, l'univers, je le sens qui tombe.

BALANDIN.

Pose-le sur cette table, et respire.

CLAUDINE.

Ouf! c'est que c'était lourd. (Elle a posé le tout sur la table; puis indiquant le buste.) Qué que ça peut donc être que c'te figure?

BALANDIN.

Tu ne la reconnais pas! ça me surprend; toi qui as de l'intelligence.

CLAUDINE.

Attendez voir... c'est le portrait à défunt madame Balandin, vot' épouse.

BALANDIN.

Du tout. C'est Hippocrate, le célèbre Hippocrate, celui qui a inventé les sangsues.

CLAUDINE, avec un geste d'horreur.

Hen!... je ne m'étonne plus s'il est si laid!

BALANDIN.

Et il va faire le principal ornement du cabinet de mon Stanislas, de mon cher Stanislas. (Avec un soupir de joie.) Ah! Claudine!

CLAUDINE.

Quoi donc encore, not' maître?

BALANDIN.

Je te disais: Ah! Claudine! ah! le grand jour, le beau jour! un père qui attend son fils! comprends-tu ça, Claudine?

CLAUDINE.

Où, monsieur, quoique ça ne me soie pas encore arrivé.

BALANDIN.

Et quel fils! un fils reçu médecin par la Faculté de médecine de Paris! un fils qui a obtenu les plus beaux succès dans les inflammations de poitrine, et qui a pâli quatre ans sur la fièvre tierce!

CLAUDINE, avec sensibilité.

Ah! pauvre jeune homme!

BALANDIN.

J'aurais mieux aimé qu'il me succédât tout bonnement dans ma charge de greffier au tribunal de Château-Chinon, mais la vocation des enfants, Claudine, oh! la vocation! rien n'est plus respectable.

AIR: *Un page aimait la jeune Adèle.*

Je blâme fort le père qui s'oppose  
A ces penchants que tout fils porte en soi:  
Chacun de nous est fait pour quelque chose,  
Mais l'embarras est de savoir pourquoi.  
Je cherchais donc, mais, toi, tu le devines,  
Pourquoi mon fils etait né, quand j'appris  
Que c'était pour donner des médecines  
Et dépenser mon argent à Paris.

Dès ce moment, je ne résistai plus à sa vocation; elle était trop forte.

CLAUDINE.

A propos de Paris, not' maître! combien donc déjà qu'il y a de temps que vot' fils n'en est pas revenu, de Paris?

BALANDIN.

Quatre ans... depuis qu'il est parti. Il est si laborieux! Quatre ans qu'il n'est venu me presser dans ses bras, de peur de perdre son temps pendant les vacances. C'est jolî ça!

CLAUDINE.

Mais pourquoi donc qu'il arrive avant les vacances?

BALANDIN.

Parce que sans doute ses études sont finies et qu'il a reçu le bonnet de docteur. Car il revient avec le bonnet. Il a le bonnet.

CLAUDINE.

Il a un bonnet! Ah! bien, il sera farce.

BALANDIN.

Au contraire! un médecin! Et puis dis donc, sa cousine Hippolyte qui justement se porte mal! comme ça se trouve bien! il va la guérir tout de suite de son affection... pour faire connaissance... car ils ne se connaissent pas encore, et tu vas le comprendre, toi qui as de l'intelligence. Mon beau-frère Guichonet, le père de ma nièce Hippolyte, est resté, toute sa vie, à Moulins: Moulins en Bourbonnais, où il exerçait, en dernier lieu, les fonctions de maître d'études au collège... un gout qu'il avait comme ça... vu qu'il est riche, très-riche

de patrimoine, et qu'il ne s'était fait maître d'études que pour son plaisir... mais les élèves le tourmentaient tant, ils lui jetaient si souvent à la tête leurs dictionnaires et même leur encre... avec l'encrier, que le malheureux s'est retiré de l'éducation au mois de janvier, pour ses étrennes... et que bientôt se sentant emporté par la passion des voyages, il est venu avec sa fille passer chez moi une huitaine, il y a dix jours... de sorte qu'il serait reparti dès avant-hier sans avoir jamais vu Stanislas, si je ne lui avais pas dit que j'attends... Mais voyons, voyons, Claudine, je m'amuse là à bavarder avec toi, tandis que j'ai un tas de choses à faire.

CLAUDINE.

Et quoi donc, not' maître?

BALANDIN.

Je n'en sais rien, mais il est impossible que je n'aie pas énormément de choses à faire le jour où j'attends mon fils le docteur. Avec ça que l'huissier Girardot, qui est sourd, et plus de trente-quatre autres malades que j'ai prévenus de son arrivée, doivent venir, ce soir, le consulter... (On entend sonner.) Ah! ah! mon Dieu! quelqu'un! les jambes me manquent de sensibilité... Si c'était lui, Claudine!

CLAUDINE, qui a ouvert la porte.

Non... c'est votre simple beau-frère avec sa demoiselle.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GUICHONET, HIPPOLYTE.

Pendant cette scène, Claudine sort et rentre à plusieurs reprises, venant chercher et emportant dans le cabinet à droite la mappemonde, les livres, le buste d'Hippocrate, etc.)

GUICHONET, à Balandin.

Eh bien?

CLAUDINE.

Bonjour, maizelle Polyte.

GUICHONET, de même.

Eh bien?

BALANDIN.

Eh bien quoi?

GUICHONET.

Est-il arrivé?

BALANDIN, avec une exaltation joyeuse.

Pas encore, mon ami, pas encore, mais il ne saurait tarder. Il doit être à ma montre... midi!... déjà midi!... et c'est à une heure... Allons. Claudine, allons, tu vois, nous allons être en retard. Dépêche-toi de décorer son cabinet... Ah! par exemple! toi qui as de l'intelligence, tu portes ce buste la tête en bas à présent!

CLAUDINE.

Dame! écoutez donc! un homme qui a inventé les saignets, j'ai peur qu'il ne me morde. (A Hippolyte.) Venez-vous, maizelle?

HIPPOLYTE, distraite.

Pourquoi faire?

BALANDIN.

Pour voir le cabinet de consultations de ton cousin.

HIPPOLYTE.

Ça m'est bien égal. (Elle va s'asseoir.)

GUICHONET.

« Ça m'est bien égal! » quelle réponse déchi-rante! C'est pourtant comme cela... tous les jours, depuis que je lui ai proposé pour mon gendre un homme superbe... un peu sec, mais vert!

HIPPOLYTE.

Vert!... Il est gris.

GUICHONET.

Ah! bah! le soir tous les maris sont... D'ailleurs, c'est un homme grave et tranquille.

BALANDIN.

Ah! tu désires pour elle un mari tranquille et grave?

HIPPOLYTE.

Pas moi...

GUICHONET.

Quand on a été dix ans maître d'études...

BALANDIN.

Eh bien! laisse venir mon fils le docteur!... Mais d'abord, d'où souffre-t-elle?

GUICHONET.

Est-ce qu'elle le sait? j'ai beau lui procurer une foule de plaisirs... Encore hier au bal.

HIPPOLYTE.

Ah! un joli bal! où on ne dansait que la contredanse, la valse et le galop.

GUICHONET.

Eh bien! qu'est ce qu'il te faut donc de plus?

HIPPOLYTE, se levant.

De plus... vous ne pouvez pas savoir, mon père. (A part.) Et penser qu'il n'y avait personne qui pût... même me dire ce que c'est que cette danse de Paris dont tout le monde parle comme d'une chose si merveilleuse!... si entraînant!... (Freddonnant.) Polka! polka!

BALANDIN, la regardant.

Mais il me semble qu'elle va chanter! ce n'est pas mauvais signe.

GUICHONET.

Écoutons!

HIPPOLYTE.

AIR nouveau de M. Doche.

Polka! polka!  
Nouvelle danse,  
Toi dont la France  
Longtemps manqua,  
De ma souffrance  
Sois l'espérance,  
Polka! polka!

Quel est donc l'être,  
Le divin maître  
Qui te créa,  
Qui t'inventa?  
Fais-toi connaître,  
Viens m'apparaître,  
Polka! polka!

Mais, ô merveille!  
Quand je m'éveille  
Un diable est là,  
Oui, toujours là,  
A mon oreille,  
Et qui m'éveille,  
Criant : Polka!

(Elle va se rasseoir. Guichonet et Baladin, qui l'ont examinée et suivie pendant qu'elle a chanté, s'arrêtent et se regardent.)

GUICHONET.

Comprends-tu ?

BALADIN.

Rien du tout.

GUICHONET.

Ni moi. Eh bien! voilà depuis deux jours tout ce qu'on peut en obtenir; et ce qu'il y a de plus pénible, c'est qu'elle chante fort bien. Décidément cette enfant a quelque chose de surnaturel, et je vais tout de suite au-devant de ton fils pour le consulter...

BALADIN.

Mais tu ne l'as jamais vu, mon fils...

GUICHONET.

Avec mon habitude des physionomies...

BALADIN.

Ah! pour t'aider à le mieux reconnaître...

GUICHONET.

C'est inutile, je te dis... un médecin qui voyage, qui a une trousse...

BALADIN.

Sans doute... mais c'est que tu pourrais te tromper de voiture... deux diligences arrivent de Paris à Château-Chinon le même jour; la première à une heure, la seconde à deux heures.

GUICHONET.

Eh bien! c'est par celle d'une heure que ton fils...

BALADIN.

Oui, mais comprends bien!... par suite d'événements qui se sont déjà vus sur les grandes routes, il serait possible que la première diligence arrivât la seconde, c'est-à-dire que la diligence d'une heure arrivât à deux heures, et la diligence de deux heures à une heure. Dans ce cas-là, et te ferais bien expliquer si c'est la diligence de deux heures qui est arrivée à une heure, parce qu'alors la diligence qui arrive à une heure arriverait à deux heures; mais cela n'empêcherait toujours pas mon fils d'arriver à une heure.

GUICHONET.

Quel diable de brouillamini!

CLAUDINE, reparaissant.

Vlà le cabinet décoré, not' maître.

BALADIN.

Décoré!... je vais voir ça... Décoré!... ah! mon fils aussi le sera un jour!

ENSEMBLE.

Aux de la *Savonnette impériale*

Pour l'âme paternelle

Moment plein de douceur!

Oh! que la vie est belle  
Quand un fils est docteur!

HIPPOLYTE, à part,  
O contrainte cruelle!  
Pour moi plus de bonheur,  
Mon père en vain appelle  
Mon cousin le docteur.

GUICHONET, à part.  
Une fille si belle,  
Est-ce avoir du malheur!  
Et que pourra pour elle  
Mon neveu le docteur?

BALADIN, à Guichonet,  
C'est la diligence d'une heure!...

GUICHONET, impatienté.  
Ah! quelle pendule tu fais!

CLAUDINE, à part.  
Mamzelle Polyte qui pleure!  
Son cousin lui cause des effets.

REPRISE.

BALADIN et GUICHONET.  
Pour l'âme paternelle, etc.  
Une fille si belle, etc.

HIPPOLYTE.  
Mon père en vain appelle  
Mon cousin le docteur;  
Ah! que pourra son zèle!...  
Pour moi plus de bonheur.

CLAUDINE.  
C'te pauvre demoiselle,  
La méd'cin' lui fait peur...  
Je n'aim'rais pas plus qu'elle  
Voir venir un docteur.

(Baladin entre dans le cabinet de son fils, Guichonet sort par le fond. Hippolyte par la porte à gauche, Claudine reste en scène.)

### SCÈNE III.

CLAUDINE, puis STANISLAS.

CLAUDINE.

En fait-y, en fait-y, ce brave M. Baladin, de ces évolutions, pour fêter l'événement de son fils! et un dîner donc ce soir, à la chandelle!... Rien que pour le dessert vingt et un plats, sans compter le sucrier! C'est égal, je suis vexée que son fils *soit* dans les remèdes. On n'entendra bientôt plus parler ici que de tisanes et de jambes cassées... Ça va être d'un triste!... On entend chanter derrière le théâtre.) Tiens!... qu'est-ce que c'est donc que ça? (Stanislas paraît.)

STANISLAS.

Aux : *Le Retour du Savoyard.*

Le voilà, le voilà,  
L'asté héréditaire  
Où, bon propriétaire,  
Je vais vivre en pacha  
Et plus de boyer,  
Plus personne à payer.  
Quelle donc existence!  
Et pour ma subsistance  
J'aurai, grâce à Dieu,

L'air pur de la campagne  
Avec du pot au feu  
Cuit au vin de champagne.

CLAUDINE, à elle-même, examinant le costume  
de Stanislas.

Ça doit être un marchand de vulnéraire suisse.  
(Haut. Pardon! monsieur, pourrait-on savoir?...)

STANISLAS, voulant lui prendre la taille.

Oh! charmante Andalouse de la Nièvre! Eh  
bien! jeune Château-Chinoise, est-ce que je te  
fais peur?

CLAUDINE, un peu émue.

Mais...

STANISLAS.

Ça m'étonnait... Ce n'est pas mon habitude  
avec le beau sexe... J'ai même laissé à Paris une  
danseuse qui m'était fort attachée...

CLAUDINE.

A Paris?...

STANISLAS.

Oui, une sylphide de la Porte-Saint-Martin...  
une créature qui vivait dans les ballets... Nous  
nous aimions comme deux tourtereaux. Pauvre  
Nini!...

CLAUDINE, à elle-même.

Ça ne peut pas être le fils de monsieur...

STANISLAS.

Mais un beau matin, hier soir, il m'a fallu  
planter là ma tourterelle et fuir devant mes An-  
glais, autrement dit mes créanciers. Ah! Jean-  
neton, Jeanneton, ne fuis jamais devant les An-  
glais... ça humilierait trop la France.

CLAUDINE.

Ah çà! monsieur...

STANISLAS.

En attendant, tiens, débarrasse-moi de ma  
malle. (Il tire de sa poche un étui de pipe qu'il lui re-  
met.)

CLAUDINE.

Voit' malle!...

STANISLAS.

Mes effets sont dedans.

CLAUDINE, qui a ouvert l'étui d'où elle tire  
une longue pipe.

Mais c'est une pipe qui est dedans!

STANISLAS.

Eh bien! va l'allumer.

CLAUDINE.

Voit' malle? je veux dire voit' pipe? (A elle-  
même.) Ah çà! mais c'est donc lui qui est?...

STANISLAS.

Balandin, fils légitime reconnu de...

CLAUDINE.

Ah! monsieur, si vous m'aviez dit cela tout de  
suite! (Appelant.) Not' maitre! not' maitre!

STANISLAS.

Il est ici, papa!

CLAUDINE.

Mais oui, monsieur.

STANISLAS.

Ah! tant mieux! le pauvre bonhomme... Ça me  
fera plaisir tout de même de l'embrasser.

CLAUDINE, près d'entrer dans le cabinet dont elle  
ouvre la porte.

Not' maitre!... not'... venez donc vite!

BALANDIN, paraissant.

Eh bien! quoi?

CLAUDINE.

Voit' fils qui vous demande!

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, BALANDIN.

BALANDIN.

Où est-il?

STANISLAS.

Me voici, papa.

BALANDIN.

Stanislas!

STANISLAS.

Mon père! (Ils s'embrassent avec effusion.)

BALANDIN, l'embrassant.

Ah! cher enfant, j'en pleure!

STANISLAS.

Et moi donc! mais calmons-nous, papa, ça va se  
passer. (Avec une sensibilité affectée et se laissant  
aller sur Claudine qu'il entoure de ses bras.) Ah!...  
Jeanneton!

CLAUDINE, riant.

Eh bien! eh bien! monsieur Stanislas!

BALANDIN.

Eh bien! eh bien! mon fils, tu embrasses...

STANISLAS.

C'est le plaisir de vous voir bien portant.

BALANDIN.

En effet, je me porte assez bien, ainsi que toute  
la famille. Mais tu sais le malheur qui nous est  
arrivé?

STANISLAS, soupirant.

Ah!

BALANDIN.

Je te l'ai écrit...

STANISLAS, de même.

Ah!

BALANDIN.

Nous avons perdu le cousin Giraud.

STANISLAS.

Tiens, j'ai aussi perdu mon parapluie.

BALANDIN.

Un si brave homme!

STANISLAS.

Vous m'en achèterez un autre... ou une paire  
de bottes, ça m'est égal. (A Claudine qui démonte,  
rajuste et essaie la pipe.) En attendant, va m'allumer  
ma tabatière à bouche.

CLAUDINE.

Tout de suite, monsieur.

BALANDIN.

Ta tabatière à bouche?

STANISLAS.

Elle est même à bouche... de chaleur.

BALANDIN.

Une pipe? tu fumes?

STANISLAS.

Aujourd'hui seulement... par habitude.

CLAUDINE, riant.

Ah! ah! not' maitre... ah! ah! il est farce, vot' fils. Mais, dites donc, Désignant la coiffure de Stanislas, c'est-y là ce bonnet avec quoi il devait revenir?

BALANDIN.

Le bonnet? non, non. (A Stanislas.) Mais, à propos, tu ne l'as pas oublié, ton bonnet, ta toque?

STANISLAS.

Mon bonnet? ma toque?

BALANDIN.

Comment! est-ce que tu ne l'aurais pas, ton bonnet?

STANISLAS.

Si... si... papa, dans ma poche. Il tire à moitié un bonnet de femme; le renfouant vivement. Oh! le bonnet de Nini!

BALANDIN.

Ah! je savais bien: mais je t'en prie, ne le mets pas, ne le mets pas encore.

STANISLAS, à part.

Pas de risque!

BALANDIN.

Attends, car j'en ai un aussi, moi, comme greffier du tribunal, et je cours. Oh! quelle joie! quelle ivresse!

Air: *Vauderille de madame Favart.*

De plaisir vraiment je suffoque.

STANISLAS.

De plaisir, il est suffoqué.

BALANDIN.

Comme toi, je porte la toque.

STANISLAS.

Ah! mon pauvre père est toqué.

BALANDIN.

Ainsi tous deux nous allons être

Coiffés de même ce matin,

Et la toque que je vas mettre

Va te sauver médecin!

Il sort avec Claudine.

SCÈNE V.

STANISLAS, puis GODINARD.

STANISLAS.

Me saluer méd... Ah! mille, mille, mille catacombes!... il me croit médecin!... Ah! pauvre bonhomme!... moi, médecin, quand la seule chose que j'aie étudiée à Paris depuis quatre ans, je l'ai apprise, par hasard, en hiver... une danse nouvelle, la polka... que Nini exécute avec une jambe... c'est elle qui me l'a montrée, et je ne sais pas trop à présent comment la polka pourrait m'apprendre la médecine... ça me paraît difficile. Oh! non, non, je ne veux pas que mon père croie...

il faut bien vite que je le désabuse... (Courant au fond et appelant.) Papa! papa!... S'arrêtant. Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que je vois?... mais c'est Godinard!... un de mes Anglais!... ah! fichtre!... Il veut fermer la porte sur Godinard qui s'efforce d'entrer.)

GODINARD, à moitié en sonne.

Eh bien!... eh bien!...

STANISLAS.

Ah! je ne te voyais pas... Comment, c'est toi, Godinard!... mais entre donc, mon ami, entre donc!

GODINARD.

Avec plaisir... du moment où c'est possible.

STANISLAS.

Et comment diable se fait-il que je te trouve ce matin à Château-Chinon, quand avant-hier je t'ai laissé à Paris?

GODINARD, avec intention.

C'est parce que tu m'as laissé avant-hier à Paris que tu me trouves, ce matin, à Château-Chinon... une ville d'une hospitalité bien peu écossaise.

STANISLAS.

Parole! je ne t'avais pas reconnu. Du reste, je sais trop ce que je te dois... douze cents francs... je voudrais te les nier que ça me serait impossible, exactement comme si je voulais te les payer. Mais, si, en échange du service que tu m'as rendu, tu daignes accepter dans ce modeste asile paternel la table...

GODINARD.

La table?

STANISLAS.

Et le vin.

Air: *Romance de Teniers.*

Du bourgeois exempt de mensonge,

Je t'en offre un tous les jours.

GODINARD.

Ah! mon cher, ton offre me plonge

Dans un océan de velours.

STANISLAS.

Je t'offre encor le bleu hissage,

GODINARD.

Soit.

STANISLAS.

Le feu.

GODINARD.

Bien.

STANISLAS.

L'eau.

GODINARD.

L'eau! j'en ai

J'aime mieux mourir au rivage

De l'océan où je plongeais.

STANISLAS.

Eh bien! point d'eau... je te donnerai du gaz, du gaz qui fait sauter le bouchon.

GODINARD.

Du gaz qui fait sauter? ah! cher ami!... Comme

On voit que tu as cultivé les danseuses!... fais-moi sauter du champagne, et tout de suite.

STANISLAS.

Attends! je vais appeler Jeanneton.

GODINARD, à lui-même.

Ça me fera peut-être passer le mot un peu dur que vient de me dire Nini.

STANISLAS, qui l'a entendu.

Nini!...

GODINARD.

Ah! c'est juste!... j'oubliais de te dire... elle est venue avec moi.

STANISLAS.

Avec toi?...

GODINARD, à part.

Oh plutôt, moi avec elle.

STANISLAS.

Nini, ici, chez mon père!...

GODINARD.

Non, non, Nini ici, à Château-Chinon... hôtel des *Mystères de Paris*. Elle avait le projet de venir arracher les yeux à domicile, mais je lui ai démontré l'inconvenance de ce procédé un peu chourrouf; ce qui est même cause qu'elle m'a appelé imbécile.

STANISLAS.

Ah! tu me fais plaisir!... car je serais fâché que mon père... mais cette folle-là a donc quitté la danse?

GODINARD.

Où, mon cher... le chagrin de ton départ lui a subitement fait tourner les jambes vers Château-Chinon, où elle compte même s'établir, à poste fixe, à l'effet de révolutionner toute ta ville natale en enseignant aux jeunes personnes qui sortent de pension une polka tout à fait de contrebande.

STANISLAS.

La polka château-chinoise!

GODINARD.

Et tout à l'heure même, à l'hôtel, au moment où je croyais qu'elle allait exécuter ce pas qu'elle exécute si bien... tu sais?... celui-ci... (Il essaye un pas.)

STANISLAS, l'arrêtant.

Veux-tu!... veux-tu ne pas toucher à la polka, profane!... est-ce que ça te connaît?

GODINARD.

C'est que je serais si heureux de l'apprendre... (A lui-même, pour la danser avec elle.)

STANISLAS, exécutant un pas.

Tiens! c'est ce pas-là que tu veux dire?

GODINARD.

Où!...

STANISLAS, de même.

Eh! bien! regarde... voilà comme ça se travaille. (Il danse.)

## SCÈNE VI.

GODINARD, STANISLAS, BALANDIN, avec sa toque, puis CLAUDINE.

STANISLAS, s'arrêtant la jambe en l'air.

Ciel! mon père!

BALANDIN.

Que vois-je? mon fils le docteur, le pied en l'air... (S'approchant de son fils.) Qu'est-ce que tu faisais donc là?

STANISLAS.

Moi, mon père?...

BALANDIN.

Tu dansais, Diou me pardonne!

STANISLAS, embarrassé.

Où, au premier coup d'œil... ça en avait l'air... n'est-ce pas?... vous l'avez cru?

BALANDIN.

Je le crois encore... et pour un grave médecin...

STANISLAS, à part.

Moi, un grave... ah! c'est juste!... j'oubliais...

GODINARD, à part, riant.

Lui, médecin!...

STANISLAS, à part.

Quelle idée! Haut. Eh bien! non, mon père... je ne dansais pas... mais, comme médecin, j'administrerais un remède de mon invention à... monsieur... une polka souveraine, infailible... (A part.) contre les engorgements de mollet.

BALANDIN, se retournant et saluant Godinard qui le lui rend.

Monsieur?... ah! mille pardons! je ne vous avais pas encore aperçu.

STANISLAS.

Permettez-moi de vous présenter un de mes plus illustres malades.

GODINARD.

Comment?

STANISLAS, bas.

Tais-toi! Haut.) Mon Anglais...

BALANDIN.

Ah! monsieur est un Anglais? un mylord?

STANISLAS, étouffant un éclat de rire.

Hein?... oui, oui... précisément, papa, monsieur est un Anglais... un mylord... mylord Godinard!... (Bas à Godinard.) Mon père qui ne sait pas qu'à Paris nous nommons nos créanciers des Anglais.

BALANDIN, bas à son fils.

Il est riche, sans doute.

STANISLAS.

Je crois bien... et désespéré de mon brusque départ, trouvant sa guérison incomplète, il est parti sur mes traces, et vient s'établir ici pour que j'acquitte la dette que j'ai contractée envers lui.

BALANDIN.

Comment?

STANISLAS.

La dette que tout médecin contracte envers ses malades.

BALANDIN.

Ah! pour que tu aches de le goûter.

STANISLAS.

C'est cela même, et à cet effet vous allez lui faire donner la plus jolie chambre de la maison et tout ce qu'il pourra désirer. (A Godinard.) Que désire Mylord?

BALANDIN.

Oui, que désirez-vous, Mylord?

STANISLAS, bas.

Que veux-tu?

GODINARD, de même.

Je meurs de faim.

BALANDIN.

Est-ce qu'il serait indisposé, ton malade?

STANISLAS.

Il a pour le moment l'estomac...

GODINARD, bas.

Dans les talons...

STANISLAS, de même.

Je vais te le faire remonter. (haut.) Et je vous prierais de lui faire servir au plus vite quelque bon potage accompagné de rôtis succulents et de vins généreux. Quatre séances de polka ajoutées à cela, et je répons de sa vie. A Claudine qui entre. Pour commencer, Claudine, conduis Mylord à sa chambre.

CLAUDINE.

Oui, monsieur Stanislas.

GODINARD.

Je voudrais bien aussi un peu de pâté.

BALANDIN, étonné.

Du pâté!

STANISLAS.

C'est sa maladie, mon père.

GODINARD.

Et du champagne.

BALANDIN, de même.

Du champagne! par exemple!

STANISLAS, bas à Godinard.

Ah çà! est-ce que tu crois que pour douze cents francs je vais te nourrir pendant un an avec du pâté et du champagne? (Haut à Claudine.) Du bourgogne, ça suffira.

BALANDIN, bas à son fils.

Tu es bien sûr qu'il est riche au moins et qu'il payera?

STANISLAS.

S'il payera!... (A part.) Il a déjà payé.

ENSEMBLE.

Air du *Chât.*

STANISLAS.

Allons, n'épargne, Claudine,  
Avec mylord Godinard,  
Ni le feu de ta cuisine,  
Ni le feu de ton regard.

GODINARD.

Allons, gentille Claudine,  
Je préfère, pour ma part,

Au feu de votre cuisine  
Le feu de votre regard.

BALANDIN.

Allons, dépêchez-vous, Claudine,  
Conduis mylord Godinard,  
Et n'oublie pas de songer à ta cuisine  
Pour ne pas être en retard.

CLAUDINE.

Pour moi, je vais à sa mine  
Que ce mylord Godinard  
Préfère l'un de ma cuisine  
A celui de mon regard.

Godinard sort précédé de Claudine.)

## SCÈNE VII.

BALANDIN, STANISLAS.

BALANDIN.

Enfin, nous voilà seuls! mets-toi bien en face de moi.

STANISLAS.

Avec plaisir, ô mon père!

BALANDIN.

Tu as été sage à Paris?

STANISLAS.

Comme une image. Je ne bougeais pas de mon quartier... Versailles, Saint-Germain... l'École de Médecine.

BALANDIN.

Et tu as bien travaillé?

STANISLAS.

J'en sue encore. Mais pourquoi donc toutes ces questions... ô mon père?

BALANDIN.

C'est que ton air... tes manières, avaient fait naître en moi des doutes... non sur tes capacités, mais sur la façon dont tu administres...

STANISLAS.

Mes remèdes?

BALANDIN.

Où; parce que, comme j'ai prévenu de ton arrivée tous les malades de la ville...

STANISLAS.

Hein?

BALANDIN.

L'huissier Girardot, qui est sourd, et plus de trente-quatre personnes vont venir aujourd'hui pour que tu les guérisses.

STANISLAS.

Pour que je les guérisse?

BALANDIN.

Sûrs doute... Chacun se fait même une fête...

STANISLAS.

Un instant... ah! mais, pas de bêtises. (A part.) Elle serait jolie, la fête! Heut. Il ne faut pas qu'ils viennent... empêchez-les!

BALANDIN.

Comment?

STANISLAS.

Empêchez-les, je vous dis.

BALANDIN.

Tu ne veux pas les guérir?

STANISLAS.

Au contraire... Je ne veux pas les tuer...

BALANDIN.

Toi, un grand médecin!...

STANISLAS.

Eh! je ne suis pas médecin.

BALANDIN, effaré.

Hein!... qu'a-t-il dit?... il n'est pas!... (se laissant tomber sur une chaise.) Ah!... ah!... je succombe...

STANISLAS.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est?... au secours!...

BALANDIN.

N'appelle pas... retire-toi... laisse-moi seul à mon désespoir...

STANISLAS, ému.

Il pleure!

BALANDIN.

Pas médecin!...

STANISLAS, de même.

Comment!... c'est ce qui vous fait?... Oh! pauvre père, si je m'étais douté!... Ecoutez-moi, mon père, mon vieux père, je vous en prie... Eh bien, oui, j'ai eu tort... je vous demande pardon...

BALANDIN, sanglotant.

J'en mourrai!...

STANISLAS, très-ému.

Mourir! oh! non, non, je vous soignerai, je vous sauverai!...

BALANDIN.

Pas médecin!...

STANISLAS, pleurant presque aux genoux de son père.

Au contraire... médecin, médecin comme un enragé!... ah! pas médecin!... pas médecin quand mon pauvre vieux père... oh! que si, je le suis, et à mort... à mort, médecin!...

BALANDIN, le pressant dans ses bras.

Tu l'es? tu l'es?... bien sur?

STANISLAS.

Eh! oui, je suis docteur, pharmacien, vétérinaire, herboriste, ventriloque, tout, mais ne pleurez plus, ou je ne sais pas ce que je suis capable d'être encore!

BALANDIN, transporté, se levant.

Cher enfant... mais pourquoi donc alors m'avoir fait cette affreuse alerte?

STANISLAS.

Pour vous surprendre plus agréablement ensuite.

BALANDIN.

Eh bien! c'est la preuve d'un bon cœur... Mais juge si je devais être désespéré!... apprendre cela au moment où plus de trente-quatre personnes...

STANISLAS, à part.

Fichtre!... Et les larmes paternelles qui m'avaient fait oublier cette fâcheuse circonstance!... (Haut avec résolution.) Mon père, je vais vous parler franchement... je suis... tout ce qu'il y a de plus docteur en médecine... c'est convenu... Mais le

jour où je pose le pied sur le sol natal, où je presse mon vieux père sur mon jeune sein de médecin, me forcer à poser des ventouses, à mettre des compresses et à donner des coups de lancette, c'est une tyrannie contre laquelle tout mon sang se révolte. Je n'y suis pour personne que pour vous. Fermez les portes.

BALANDIN.

Tu les recevras donc un autre jour?

STANISLAS.

Tous les jours... où je serai visible.

BALANDIN.

Alors, je vais leur faire dire... mais ta cousine?

STANISLAS.

Quelle cousine?... pas de cousine! je veux être tout entier aux affections de famille.

BALANDIN.

Mais justement! puisqu'elle est de la famille et qu'elle a une affection, cette jeune personne!...

STANISLAS.

Elle est jeune?... c'est différent. Je lui donnerai une consultation. Est-elle jolie?

BALANDIN.

Charmante.

STANISLAS.

Je lui donnerai deux consultations.

BALANDIN.

Cependant j'avais bien promis à l'huissier Girardot qui est sourd...

STANISLAS.

Un huissier! oh! surtout pas d'huissier, ô mon père! (A part.) Quelque animal qui aura reçu d'un confrère de Paris l'ordre de me poursuivre.

BALANDIN.

Eh bien! alors, je vais vite chercher seulement ta cousine. (Se retournant au moment de sortir, à Stanislas.) Tu l'es?

STANISLAS.

A mort! (Balandin va sortir.) Eh bien! est-ce qu'on quitte ainsi son petit Stanislas? (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, Balandin sort.)

## SCÈNE VIII.

STANISLAS, GUICHONET.

(Guichonet paraît à la porte du fond.)

STANISLAS, surpris.

Qu'est-ce que c'est que ça?

GUICHONET, à lui-même, après avoir regardé Stanislas un moment.

Ce ne doit pas être lui. (A Stanislas.) Le docteur Stanislas? s'il vous plaît.

STANISLAS, à lui-même, allant prendre sa canne.

L'huissier qui est sourd, je parie! Je vais voir. (Criant aux oreilles de Guichonet.) Connais pas.

GUICHONET, étonné.

Plait-il?

STANISLAS, à lui-même.

Quand je disais!... (Criant plus fort.) Connais pas je vous dis! (A part.) Quel pieu!



GUICHONET, à lui-même.

Ah! c'est cet étranger, ce jeune Anglais, son malade, dont vient de me parler Claudine, je l'ai reconnu tout de suite... Ces Anglais ont des figures!... (Arrêtant Stanislas près d'entrer dans la chambre latérale.) Pardon... vous avez peut-être de la peine à me comprendre... mais... (Baragouinant, jé dé- mandé à vos lé meinherr doctor...

STANISLAS, à part.

Il parle allemand, c'est un juif!

GUICHONET.

Où été lé jeune médecine?

STANISLAS, à part.

C'est ça! pour lui mettre la main dessus, au jeune médecine.

GUICHONET.

Le médecine doctor? (Il fait quelques gestes pour indiquer un médecin qui saigne et tâte le pouls.)

STANISLAS.

Hein? (A lui-même.) Que je lui réponde par le télégraphe?... Ah! bien, attends!... (Stanislas, posant son ponce sur le bout de son nez, fait avec ses deux mains un geste populaire et moqueur, puis celui des cantonniers de chemins de fer.) Gauche! droite!

GUICHONET, à lui-même.

Comment!... Quels diables de signes me fait-il là?...

STANISLAS, multipliant ses gestes et s'avancant sur Guichonet qui recule.

Ah! le coquin!... (A part.) Il ne m'entend pas, mais c'est égal, ça me soulage. (Haut.) Ah! le gros coquin!...

GUICHONET, effrayé.

Monsieur!...

STANISLAS, de même.

Ah! le grand coquin!... (Redoublant de vivacité dans ses gestes et grimaces populaires et le poursuivant.) Gros coquin! grand coquin!...

GUICHONET, criant.

Au secours! au feu! au fou! (Il sort épouventé; Stanislas rit aux éclats.)

## SCÈNE IX.

STANISLAS, BALANDIN, HIPPOLYTE.

STANISLAS, qui est tombé en riant sur une chaise.

Ah! ah! ah! monsieur l'huissier Girardot, vous venez pour me saisir! eh bien, c'est vous qui avez été saisi, étonné... épouventé... ah! ah! ah!... Mais voici mon père qui revient sans doute avec ma cousine. (Il arrange ses cheveux devant une glace.)

HIPPOLYTE, rentrant avec Balandin.

Mon oncle, vous dites donc que votre fils le médecin est arrivé?

BALANDIN.

C'est si vrai que le voilà.

HIPPOLYTE, à Balandin.

Ce jeune homme? (A part.) Claudine avait raison... il a l'air très-doux.

BALANDIN, à Stanislas.

Mon ami, voici la fille de ton oncle Guichonet... ta cousine Hippolyte.

STANISLAS.

Hippolyte!... mais elle est charmante... (S'avançant vers elle. Fredonnant.) « Ah! que j'aime mon Hippolyte! »

HIPPOLYTE, baissant les yeux.

Vous êtes bien honnête, mon cousin.

BALANDIN.

Eh bien, c'est elle dont je te parlais... qui a une affection...

STANISLAS.

Oh! la jolie affection à traiter!... voulez-vous bien permettre, mon *affectionnée* cousine. (Il la baise sur une joue.)

BALANDIN, à lui-même et tout joyeux.

Il l'embrasse!

STANISLAS, à lui-même.

Elle est cent fois mieux que Nini. (Haut à Hippolyte.) Mais j'y pense, mon intéressante malade, de quel côté êtes-vous donc... ma cousine?

HIPPOLYTE.

Des deux côtés, mon cousin, par ma mère et...

STANISLAS.

De deux côtés!... et moi qui ne vous ai embrassée que de celui-là. (Il la baise sur l'autre joue.)

BALANDIN, de même.

Encore!... bravo!

HIPPOLYTE, à elle-même, émue.

Air du vaudeville du *Baiser au Porteur*.

Pour mon cousin, qu'est-ce donc que j'éprouve?

STANISLAS, à lui-même.

Oh! les deux bons, bons baisers que j'ai pris!

BALANDIN, de même.

Déjà sans doute à son goût il la trouve;

Mon fils sera le meilleur des maris.

STANISLAS, à Hippolyte.

Vous devez être encore ma cousine.

Encore un peu, je crois... par-ci, par-là.

(Il l'embrasse de nouveau.)

HIPPOLYTE.

Oui, je dois l'être encore, j'imagine.

(Reculant.)

Mais je le suis assez comme cela.

BALANDIN, au comble de la joie et se frottant les mains.

Ces pauvres enfants! ça va bien! ça va bien! ils s'épouseront! (Bruit dans la coulisse.) Mais n'est-ce pas ton Anglais que j'entends?

## SCÈNE X.

LES MÊMES, GODINARD, CLAUDINE.

GODINARD, à Claudine.

Mais je te dis que ça me regarde!

CLAUDINE.

Mais non, monsieur Mylord!

GODINARD.

Mais si, que diable!

CLAUDINE.

Mais...

BALANDIN.

Encore l'Anglais ! Il aurait bien du ne pas venir nous déranger juste au plus beau moment.

STANISLAS.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

CLAUDINE.

C'est un petit amour de jeune homme qui ressemble à une demoiselle. Il demandait monsieur Stanislas, et monsieur Mylord l'a pris tout de suite pour l'emmener...

BALANDIN, à lui-même.

Ah çà ! il prend donc tout ?

GODINARD, bas à Stanislas.

C'est la danseuse !

STANISLAS.

Bien... l'imprudente !... Et elle qui devait rester à l'hôtel, ne jamais venir chez mon père !...

HIPPOLYTE, à Claudine.

Et, sais-tu son nom, à ce petit jeune homme ?

CLAUDINE.

Son nom ?... il vient de me le dire... c'est... c'est Nini.

HIPPOLYTE et BALANDIN.

Nini !...

STANISLAS, bas à Godinard.

Je suis flambé !...

GODINARD, bas à Stanislas.

Du tout... Je l'ai fait monter dans ma chambre... ni vu ni connu.

STANISLAS, de même.

Ah ! cher ami !... quel service !...

HIPPOLYTE, qui réfléchissait.

Nini ! mais c'est un nom de... .

STANISLAS, embarrassé.

Où, où... Nini est un nom de... Vivement.) Un nom anglais... Betsy, Molly, Nini, Londonderry...

BALANDIN.

Et Poniatowski... c'est juste...

STANISLAS.

C'est le groom de lord Godinard.

GODINARD.

Mon groom !

STANISLAS, bas.

Tais-toi !... et s'il est possible... emmène...

GODINARD, de même.

Tu l'abandonnes ?

STANISLAS, bas.

Avec enthousiasme !

GODINARD, de même.

Oh ! bonheur ! sois tranquille... j'ai un moyen. Il lui parle à l'oreille.)

STANISLAS, bas.

Parfait !

GODINARD, haut.

Jeanetton ! (Bas, à Stanislas.) un air de polka sur mon piston t'annoncera notre départ. (Haut.) Jeanetton !... du punch.

BALANDIN.

Du punch, à présent !...

STANISLAS.

C'est sa maladie, mon père.

HIPPOLYTE.

Mais quelle drôle de maladie a-t-il donc, cet Anglais ?

BALANDIN.

C'est sans doute le ver solitaire.

CLAUDINE.

Ah !... à propos de maladie, not' maitre, il y a M. Guichonet qui s'est trompé de diligence.

BALANDIN.

J'en étais sûr ! Je lui avais pourtant bien expliqué que souvent la première diligence arrivait la seconde et...

CLAUDINE, confidentiellement.

Je l'ai trouvé presque évanoui dans sa chambre.

BALANDIN.

La fatigue de sa course, ce ne sera rien. (A Stanislas.) Je vais aller chercher ton oncle.

STANISLAS.

C'est cela, papa ; mais point de malades, et surtout point d'huissier Girardot.

BALANDIN, à Claudine.

Je suis bien aise de faire voir à Guichonet comment mon fils va s'y prendre pour guérir sa cousine.

ENSEMBLE.

AIR de la *Tentation*.

BALANDIN.

Allons, viens-t'en, Claudine.

Où, mon fils le docteur

Du mal de sa cousine

Sera bientôt vainqueur.

STANISLAS.

Allons, de ma cousine

Interrogeons le cœur,

Du mal qui la domine,

Où, je serai vainqueur.

GODINARD, à Claudine.

Laisse avec sa cousine

Ce généreux docteur,

Et viens dans ta cuisine

Faire un punch séducteur.

HIPPOLYTE.

Mon cousin, j'imagine,

Est un fort grand docteur,

Mais le mal qui me mine

Est au fond de mon cœur.

CLAUDINE.

Pour guérir sa cousine

Tout cousin est docteur,

Si, comme j'imagine,

Son mal est dans le cœur.

SCÈNE XI

HIPPOLYTE, STANISLAS.

HIPPOLYTE.

Eh bien ? il nous laisse seuls...

STANISLAS.

Ne dois-je pas vous donner une consultation... vous guérir? N'avez donc pas peur, ma charmante cousine. Je suis médecin, mais très-bon enfant... J'ai étudié beaucoup les affections de la femme... Je n'ai même étudié que ça... où la votre vous-tient-elle?

HIPPOLYTE.

Partout, mon cousin.

STANISLAS.

Partout?... diable! ça se complique.

HIPPOLYTE, soupirant.

Ah! mon cousin, vous êtes bien savant, mais je doute qu'il vous soit possible...

STANISLAS.

Lorsqu'il s'agit d'une cousine que j'estime, que j'aime!...

HIPPOLYTE, à part.

Il a l'air de dire la vérité.

STANISLAS.

Mais je n'ai pas l'habitude d'avoir du talent quand je suis debout... La conduisant vers un siège. Soyez donc assez bonne pour prendre place à côté de moi... Il s'assied.) et surtout, ayez de la confiance, de la franchise, de l'abandon... La faisant asséoir près de lui. Bien; maintenant, donnez-moi votre bras... Hipolyte lui tend le bras.) Pas comme ça... donnez-moi votre bras... par la main... (Prenant la main d'Hippolyte, il la baise.) une main en parfaite santé. A présent, ouvrez-moi votre cœur... répondez à toutes mes questions, et ne me dissimulez aucune de vos souffrances... Quel âge avez-vous?

HIPPOLYTE.

Seize ans et demi, mon cousin.

STANISLAS.

En voilà une souffrance que je n'ai plus! Seize ans et demi! c'est l'âge que j'aime... à guérir. Avez-vous quelquefois aimé... quelqu'un?

HIPPOLYTE.

Jamais.

STANISLAS.

Vraiment!... (A part. quel bonheur! (Haut. quoi!... pas un seul petit Château-Chinois ne vous a encore donné dans l'œil!...)

HIPPOLYTE, riant.

Ah! bien, ils sont bien trop laids pour ça!... (Tristement.) Et puis ce n'est pas tout, il y a encore un vieux que mon père veut me forcer... à épouser... un coutelier.

STANISLAS.

Allons donc! allons donc! épouser une momie, une lame de couteau ébréchée! Je ne souffrirai pas... Je parlerai à mon oncle, à votre père... il m'estime, il m'aime, votre père, au moins ça doit être, et quand je lui aurai dit que je connais votre mal, que j'ai un moyen...

HIPPOLYTE.

Pour que je n'épouse pas!... Oh! indiquez-les-moi bien vite, et quelque désagréable qu'il soit...

STANISLAS.

Mais il n'est pas désagréable du tout. C'est une médecine bienfaisante, âgée de vingt-cinq ans, ayant fait toutes ses études et parlant toutes les langues, surtout celle du cœur.

HIPPOLYTE, à part, avec joie.

Serait-ce lui, et voudrait-il?...)

STANISLAS.

Hein?... est-ce que ma médecine vous ferait l'effet d'une pilule? Il faut le dire, j'en ai d'autres, plusieurs autres même, toutes excellentes contre les humeurs noires. D'abord, j'ai à vous offrir la noble et irrésistible polka.

HIPPOLYTE, très-vivement.

La polka! dont toutes nos dames parlent depuis deux jours, et dont je rêve depuis deux nuits? Quel bonheur!

STANISLAS.

Je vous l'apprendrai... Voulez-vous que je vous l'apprenne?

HIPPOLYTE, vivement.

Oh! bien volontiers!... Mais c'est que je ne saurai pas danser comme à Paris, moi.

STANISLAS.

Ça ne fait rien... vous danserez comme à Château-Chinon... Vous y êtes... Y êtes-vous?

AIR des Farfadets.

Donnez-moi votre main.

Et de votre cousin

Suivez bien les leçons

Qu'il donne au doux bruit des chansons.

Pour commencer, il faut vite, en cadence,

Par quatre temps marquer vos mouvements,

Aller, venir, puis avec élégance,

A mes pas vifs mêler vos pas charmants.

HIPPOLYTE.

Tenez, voilà ma main.

Oui, de mon cher cousin

Je suivrai les leçons

Qu'il donne au doux bruit des chansons;

Me voilà prête, et si ma gaucherie

Fronpe l'espoir d'un maître intelligent,

Ne riez pas de moi, je vous en prie,

C'est mon début, il faut être indulgent.

Reprise.

Donnez-moi, etc.

Tenez, voilà, etc.

## SCÈNE XII.

LES MEMES, GUICHONET.

GUICHONET, parlant à la cantonade.

Bien, bien, je vais voir cela... cher neveu!

STANISLAS, apercevant Guichonet; à lui-même.

Encore l'huissier! Ah! bien, je vais te faire polker, toi, attends! Il prend le châle d'Hippolyte, reste sur une chaise, en enveloppe Guichonet, et l'enlève dans une valse rapide.)

HIPPOLYTE, qui s'est jetée sur un fauteuil,  
en riant aux éclats.

Mon Dieu! qui donc mon cousin fait-il valser  
comme ça?

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BALANDIN.

BALANDIN, entrant.

Arrête! arrête! malheureux! (Stanislas continue  
malgré les efforts de son père, et l'entraîne dans une  
valse à trois.)

BALANDIN.

Oses-tu bien faire tourner ainsi ton oncle?

STANISLAS, stupéfait, allant tomber sur les genoux  
d'Hippolyte, et se relevant aussitôt.

Mon oncle!...

HIPPOLYTE.

Ah! qu'avez-vous fait, mon cousin?

GUICHONET, qui, lié par Stanislas,  
s'est laissé aller sur une chaise.

C'était lui! Eh bien!... je l'avais reconnu.

BALANDIN, à Stanislas.

Oui, ton oncle Guichonet!

STANISLAS.

Le père de... Miséricorde! moi qui croyais que  
c'était un huissier!...

BALANDIN, poursuivant; à Stanislas.

Juge!...

STANISLAS.

Il est juge?

BALANDIN.

Non, je te disais: Juge! juge de la position où  
tu t'es mis!... Au moment où j'espérais qu'il allait  
te donner ta cousine en mariage.

GUICHONET, qui s'est levé.

Ma fille, à lui! un fichu polisson à qui je don-  
nerais tout au plus ma canne en mariage! Un mi-  
sérable qui m'a insulté, fait des grimaces!

BALANDIN.

Des grimaces!

GUICHONET, imitant Stanislas.

Oui, tiens, une comme ça, et une autre comme  
ça, et une autre comme ça.

HIPPOLYTE.

Mon père, calmez-vous. Écoutez-le, je suis sûre  
qu'il va se disculper.

STANISLAS.

Parbleu! je vous avais pris pour un huissier...  
très-sourd... l'huissier Girardot.

BALANDIN.

Girardot!... C'est ma foi vrai... tu lui ressembles  
par derrière.

GUICHONET.

Et quand je lui ressemblerais... par devant,  
qu'est-ce que cela prouve?

STANISLAS.

Rien, mon oncle, rien. Aussi n'est-ce pas ce que  
je veux dire. Ce que je veux dire, oncle vénéré,  
c'est qu'au moment où vous m'êtes apparu, je  
travaillais, je composais... en un mot, je me li-

vrais à une expérience chimique et mimique  
pour découvrir la cause de la maladie de votre  
fille... unique.

HIPPOLYTE.

Oui, mon père, nous cherchions ensemble...

GUICHONET.

Taisez-vous, Hippolyte! — Continuez, mon-  
sieur.

STANISLAS.

Et cette cause inconnue, mais profonde, c'était  
une envie de pleurer générale, une espèce d'em-  
bêtement universel.

HIPPOLYTE.

Oh! c'est bien vrai, mon père.

GUICHONET.

Silence, ma fille! poursuivez, docteur.

STANISLAS.

Il n'y avait pas un moment à perdre; une mi-  
nute de plus, et la mélancolie de ma cousine pas-  
sait à l'état d'hypocondrie, de manie, de folie...  
(Hippolyte rit à part.)

GUICHONET.

Enfin, mon ami?

STANISLAS.

Sa maladie était arrivée à un tel degré d'inten-  
sité qu'elle avait résisté... même à mon topique  
souverain... universel, infailible!... à la célèbre  
polka!

GUICHONET.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BALANDIN.

Un remède qu'il a inventé.

STANISLAS.

Enfin, mon oncle, vous reparaissiez!... c'est-à-  
dire l'huissier Girardot, et c'est alors que, par une  
inspiration sublime, oubliant ma gravité, les con-  
venances, ne considérant ni que vous êtes huissier,  
ni que vous êtes sourd, n'écoutant que le cri  
de l'humanité souffrante, je m'élançai sur vous, je  
vous saisis, je vous tourne, je vous retourne, et  
grâce aux cabrioles que je vous oblige à exécuter  
en présence de mon intéressante malade, je pro-  
voque en elle cette crise salutaire, cet accès de  
gaieté folle...

HIPPOLYTE.

Qui m'a empêchée de le devenir.

BALANDIN, avec enthousiasme.

Quel triomphe!

GUICHONET, à Hippolyte.

Tu te portes donc bien à présent?

HIPPOLYTE, gaiement.

Tout à fait bien, mon père: je chante, je danse,  
je polke.

BALANDIN, avec joie.

Elle polke!...

STANISLAS, prenant Hippolyte par la main.

Voulez-vous en juger, mon oncle?

GUICHONET.

Non, non, non.

BALANDIN, avec intention.

Dis donc, Guichonet... il a pris la main de ta fille.

GUICHONET.

Eh bien, qu'il la garde!

HIPPOLYTE, avec joie.

Oh! papa!

STANISLAS, embrassant sa cousine.

Oh! mon oncle!

BALANDIN, à Guichonet.

Oh! mon ami! (A Stanislas.) Oh! mon fils! (Ici on entend un air sur le piston dans la coulisse.)

STANISLAS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BALANDIN.

L'ne fanfare!...

STANISLAS, à part.

Oh! Godinard aurait-il réussi?

BALANDIN, allant au fond.

Mais c'est ton Anglais qui s'en va! (Ici Claudine entre et confirme la nouvelle.)

STANISLAS, à part.

Bravo! (Haut.) Oui, oui, papa... avec son groom!

BALANDIN.

Guéri!

GUICHONET.

Lui aussi?

BALANDIN.

Ah! c'est superbe!... quelle cure!...

HIPPOLYTE, à part et souriant.

Comme la mienne, sans doute.

BALANDIN.

Enfant vraiment surprenant, tu guériras tout le département.

STANISLAS.

Oui, mon père, avec la polka.

BALANDIN.

Comment! c'est cette polka qui a guéri ma nièce, qui a guéri l'Anglais... Ah ça! elle me guérirait donc aussi, moi?... de certain petit rhumatisme...

STANISLAS.

Si elle vous guérirait! mettez-vous là, mon père. Voilà ce qu'il s'agit d'exécuter, et je vous réponds après de la guérison. Vous pouvez m'en croire...

(A part.) Je ne suis pas médecin. (Il danse avec Hippolyte. — Vers la fin, quand Stanislas et Hippolyte ont terminé leurs figures, Balandin et Guichonet, qui se sont levés comme entraînés, gagnent le fond du théâtre et dansent à leur tour, en donnant la main à Claudine placée entre eux deux.)

HIPPOLYTE, au public.

AIR : *Vau-deville des Frères de lait.*

Je vais, messieurs, vous sembler bien hardie;

Mais la polka dansée ici, ce soir,

De la polka n'est point la parodie...

C'est la polka que vous venez de voir,

C'est elle encor que vous venez de voir.

Je dirai plus et, quelque discutable

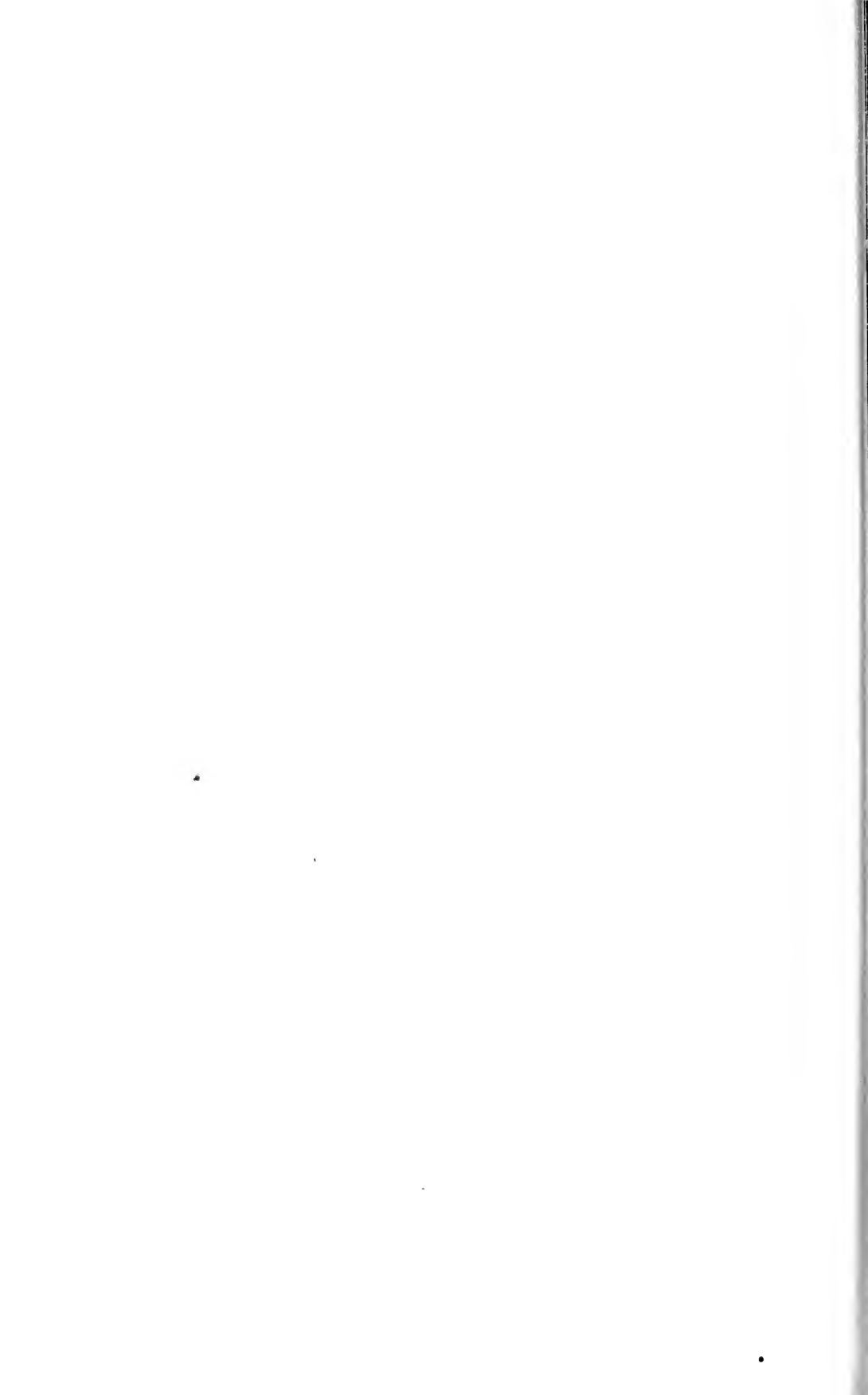
Que soit d'abord cette prétention,

Notre polka seule est la véritable

Que l'on danse... à Château-Chimon;

Elle est la seule unique et véritable,

La polka de Château-Chimon.



# TABLE

## DU DEUXIÈME VOLUME

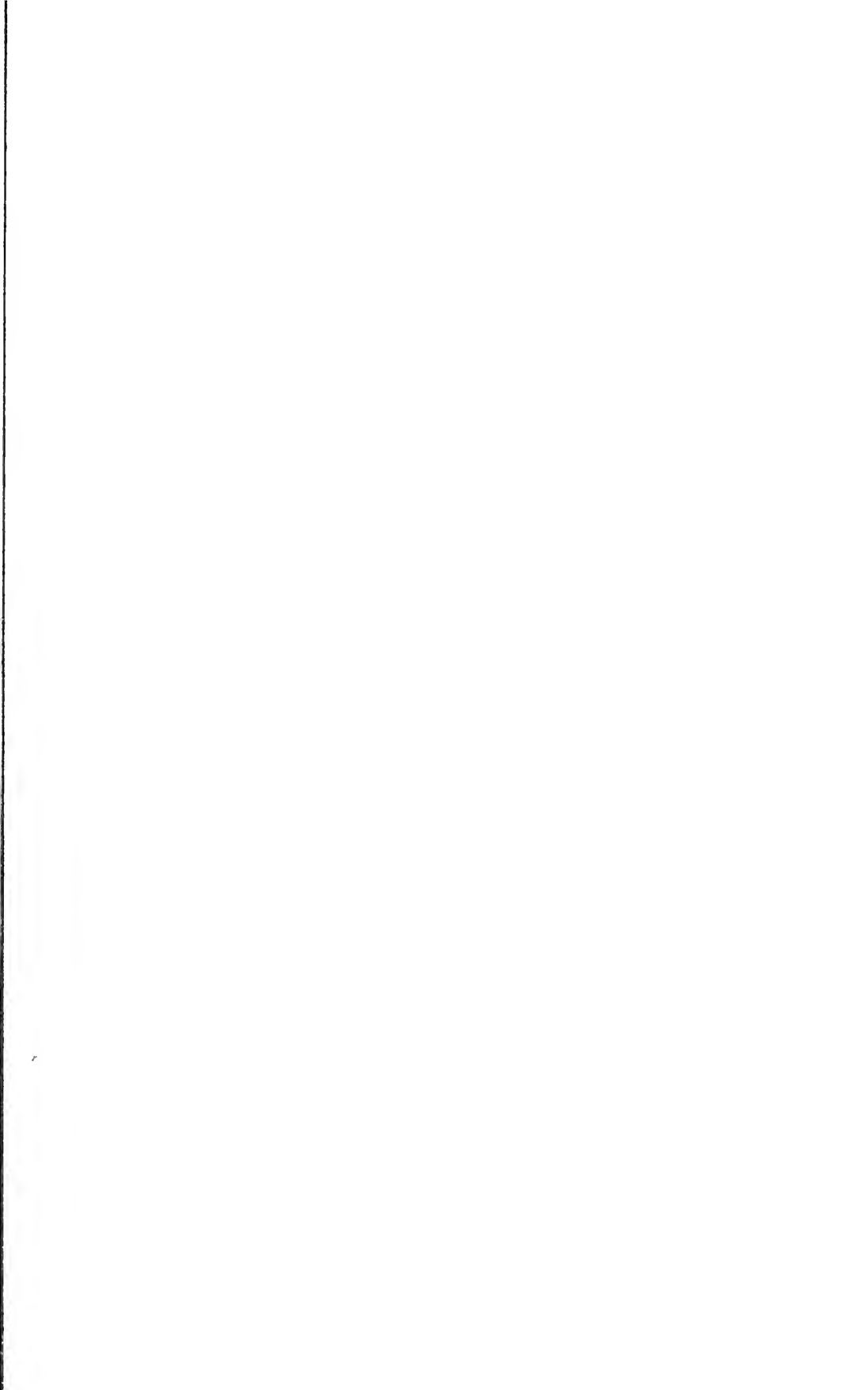
---

	Pages.
L'AMI GRANDET. . . . .	1
UN SECRET DE FAMILLE. . . . .	37
LE DOMINO ROSÉ. . . . .	63
FRÉTILLON. . . . .	83
LE VIOLON DE L'OPÉRA. . . . .	123
LA FILLE MAL ÉLEVÉE. . . . .	141
LES DEUX NOURRICHS. . . . .	167
AVIS AUX COQUETTES. . . . .	185
LA LISTE DES NOTABLES. . . . .	209
LE COLLEUR. . . . .	233
VOULOIR C'EST POUVOIR. . . . .	249
LE SERMENT DE COLLÈGE. . . . .	277
UN FRÈRE DE QUINZE ANS. . . . .	297
LES MARIÉS VENGÉS. . . . .	315
LE CHEVAL DE CRÉQUIL. . . . .	345
LE MARCHÉ DE SAINT-PIERRE. . . . .	369
UNE JOURNÉE CHEZ MAZARIN. . . . .	405
LA POLKA EN PROVINCE. . . . .	423

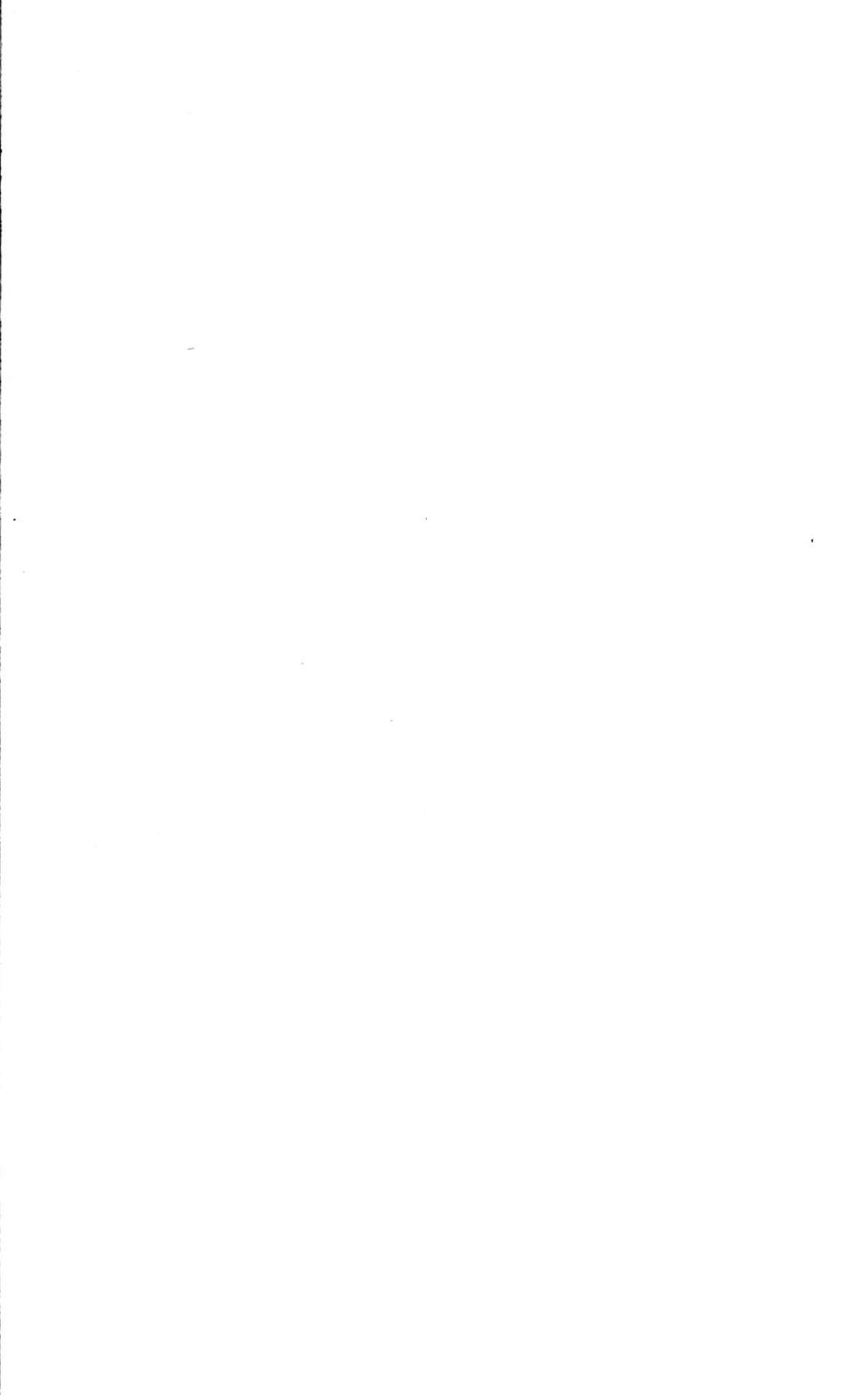
FIN DU DEUXIÈME VOLUME.













PQ  
2217  
D55  
1864  
t.2

Decomberousse, Alexis Barbe  
Benoit  
Théâtre de Alexis de  
Comberousse

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

